



La lutte dans l'oeuvre d'Auguste Dupouy., une énergie créatrice

Éric David

► To cite this version:

Éric David. La lutte dans l'oeuvre d'Auguste Dupouy., une énergie créatrice. Littératures. Université de Bretagne occidentale - Brest, 2014. Français. NNT : 2014BRES0027 . tel-01201811

HAL Id: tel-01201811

<https://theses.hal.science/tel-01201811>

Submitted on 18 Sep 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



université de bretagne
occidentale



THÈSE / UNIVERSITÉ DE BRETAGNE OCCIDENTALE

sous le sceau de l'Université européenne de Bretagne

pour obtenir le titre de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE BRETAGNE OCCIDENTALE

en Lettres

École Doctorale Arts, Lettres, Langues

présentée par

Eric David

Préparée à l'Université de Bretagne
Occidentale

La Lutte dans l'œuvre d'Auguste Dupouy, Une énergie créatrice T. I

Thèse soutenue le 20 décembre 2014
devant le jury composé de :

Jean-Marc HOVASSE,
Directeur de recherche au CNRS

Anne-Simone DUFIEF
Professeur, Université d'Angers

Marie-Josette LE HAN
Professeur émérite, Université de Bretagne Occidentale

Pierre-Jean DUFIEF
Professeur, Université Paris Ouest Nanterre

Jean-Pierre DUPOUY,
Maître de conférence, Université de Bretagne Occidentale

Remerciements :

Merci à mon directeur de thèse, Pierre-Jean Dufief, pour avoir accepté de suivre mon travail durant ces années de recherches. Je le remercie d'avoir su révéler chez son étudiant des capacités de ténacité qui lui étaient insoupçonnées.

Je ne saurai dire ma reconnaissance à Jean-Pierre Dupouy pour son écoute, sa patience, ses conseils. Il sait révéler le meilleur, toujours dans le respect de la pensée de l'autre. Merci pour l'énorme travail de relecture réalisé, pour les documents transmis et son autorisation d'utiliser le fonds Auguste Dupouy, et, surtout, merci pour cette belle amitié qu'il a su m'accorder. Sans lui ce travail n'aurait pu aboutir.

Merci à Marie-France de Palacio pour le soutien et la confiance qu'elle a pu me m'offrir. Elle est à l'origine de cette recherche, je ne l'oublie pas.

Merci à ces trois anciens professeurs et à tous les autres pour la qualité de l'enseignement qu'ils ont su dispenser. Merci à l'université de Brest pour avoir accompagné mon parcours universitaire durant toutes ces années.

Merci à Michel Le Goffic pour avoir accepté d'utiliser les lettres transcrites du fonds Charles Le Goffic.

Merci aux personnels des bibliothèques universitaires de Brest, La Rochelle, Saint-Brieuc, des bibliothèques municipales de Brest, Quimper, Saint-Brieuc, La Rochelle, Fontenay Le Comte, Des archives départementales de Quimper, Saint-Brieuc, et des archives de la Marine nationale.

Merci à mon frère Fabrice pour les longues conversations, riches de réflexions et de pensées, merci pour son écoute, ses avis, ses conseils. Ils m'ont été indispensables pour persévérer et

débloquer des situations qui me semblaient parfois inextricables. Je t'accorde une place toute spéciale dans ces remerciements.

Merci à Darlene, Ada-Luz et Lys-Marine, sans vous, rien ne serait possible.

Merci à mes amis qui, tout le long de ce travail, ont su m'écouter et m'encourager, ont été présents, tout simplement : Vincent, Laurent, Caro, Nicolas, Linda, Philippe, Lionel, Catherine, Gwenaëlle, Bertrand, Tibault, David, Valérie, Hélène, Julien, Myriam, Rodolphe.

Merci à Madame Maurel et à Isabelle David pour l'impeccable gestion de l'école doctorale.

Merci à mes anciens collègues du Poste 8, de l'arsenal, pour m'avoir encouragé dans le début de mes études ; il me reste encore quelque chose du jeune mécanicien que j'étais.

Merci à tous ceux avec qui j'ai bavardé, partagé mes interrogations, mes angoisses et mes joies, à tous ceux qui m'ont livré une oreille patiente, il n'est pas exagéré de dire que vous avez tous participé à la réalisation de ce travail.

Et je ne vous oublie pas, merci à mes parents, Martine et Gérard, ainsi qu'à mon frère Stéphane et ma sœur Élodie. Je pense à vous très souvent alors que j'écris ces lignes à 10 000 km de la Bretagne.

A ma famille

« La vie est un mouvement inégal et multiforme. Ce n'est pas être amy de soy, et moins encore maître, c'est en être esclave, de suivre incessamment, et estre si pris à ces inclinations qu'on n'en puisse fourvoyer, qu'on ne les puisse tordre. »

Montaigne, *Les Essais*, Livre III

« Il faut partir n'importe comment ; il est tant alors de se demander où l'on ira. »

Alain, *Propos sur le bonheur*

Table des matières

Préambule.....	11
Introduction.....	12
I. Un homme de lettres.....	12
II. Etat de la recherche sur l'œuvre d'Auguste Dupouy.....	18
III. Méthodologie.....	20
IV. Le combat dans l'œuvre.....	21
Première partie : Une vie à deux visages : une histoire en porte-à-faux.....	26
I- Enfance et jeunesse.....	28
II- L'âge d'homme.....	50
III- L'Après-guerre ou le temps de la maturité.....	81
Conclusion : Un Français moyen du monde des lettres ?	123
Deuxième partie : Jeux de forces d'une géographie littéraire.....	128
I. De l'antique combat avec la mer.....	129
II. La quête d'une définition du territoire : La Bretagne d'Auguste Dupouy.....	185
III. Défendre le lien avec la France : La polémique des 240 000 morts.....	213
IV. Les Romans de l'Histoire de France : récit mythique d'une union nationale	235
Conclusion : Une poésie du territoire.....	268
Troisième partie : Biographies, défense et célébration des héros d'une mythologie personnelle	270
I. « Pour servir d'avant propos », lecture du paratexte d'Horace : La méthode d'une biographie littéraire.....	272
II. Vigny, d'Auguste Dupouy : Défense et illustration de la grandeur d'un poète.....	285
III. Le Breton Yves de Kerguelen, La réhabilitation d'un héros national.....	309
IV. Charcot, où la recreation d'un grand destin.....	353
Quatrième partie : Le héros face à la femme, entre attirance et répulsion.....	376
I. L'irrésistible attraction : l'écriture du désir.....	382
II. La femme au cœur de romans de mœurs.....	416
III. Une figure nervalienne en Bretagne, de l'élévation à la chute.....	456
IV. L'irruption de la tragédie par la dialectique maître-esclave.....	474
V. La femme et la Bretagne, la conquête de l'universel.....	505

Conclusion.....	511
I. Une écriture de la vérité.....	511
II. Poétique de l'intermédiaire : la recherche du havre de paix.....	522
III. La tentation du silence, Résonances littéraires de Tristan Corbière dans l'œuvre d'Auguste Dupouy.....	527
Bibliographie.....	541
I. Ouvrages d'Auguste Dupouy.....	541
II. Les Romans de l'histoire de France écrits conjointement avec Henry Dupuy-Mazuel	542
III. Traductions, adaptations.....	542
IV. Collaborations.....	543
V. Éditions de textes.....	543
VI. Présentations, introductions et préfaces.....	543
VII. Journaux et revues	543
VIII. Sur Auguste Dupouy et son œuvre.....	571
IX. Environnement littéraire.....	574
X. Ouvrages généraux.....	575
XI. Autres ouvrages	576
XII. Dictionnaires et Encyclopédies.....	576
XIII. Ouvrages sur la Bretagne.....	576
Table des matières exhaustive.....	580
Notice chronologique.....	590
Annexes.....	593
I. Histoire de la littérature bretonne.....	593
II. Ce Farceur de Jacquès Bih.....	611

Préambule

Selon G. Poulet, on ne peut envisager de véritable critique « sans une coïncidence de deux consciences : celle d'un lecteur, celle d'un auteur »¹. Réaliser cette thèse de doctorat a été l'occasion d'une véritable « rencontre ».

Cette rencontre n'était pas programmée. Comme pour beaucoup l'œuvre d'Auguste Dupouy nous était inconnue jusqu'à ce que, en recherche d'un sujet de master 2, Marie-France de Palacio nous invite à lire l'œuvre de l'homme de Saint-Guénolé, qui était, nous avait-elle dit alors, celle d'un « véritable auteur ». Les livres ont succédé aux livres, chaque page tournée découvrant peu à peu une œuvre aux visages multiples.

C'est très certainement dans cette multiplicité que nous avons trouvé un écho, une impression de miroir, aliment de notre quête. Pourquoi ne pas se spécialiser dans l'analyse d'un auteur qui se disait lui-même « touche-à-tout »² ? De cette question aux allures paradoxales découle la forme de notre étude. Le lecteur y trouvera surtout les germes d'une analyse qui nécessitera dix spécialistes : géographe, historien, romaniste, philosophe ou littéraires de toutes les composantes de la spécialité : poésie, roman historique, récit maritime, biographie, etc.

Nous avons cherché à éclairer quelques-uns des points qui nous sont apparus, avec la pleine conscience des limites que nous allions rencontrer. Pour reprendre les mots de Dupouy dans son *Carmen de Mérimée* : « Aucun artiste n'est tenu de divulguer la secrète chimie de ses fictions, et beaucoup seraient bien en peine de le faire. Aucun critique non plus ne peut se flatter d'être clairvoyant pour eux. Il ne peut, en partant des textes, qu'imaginer, lui aussi, le vraisemblable. »³

1 G. Poulet, *La Conscience critique*, Paris, José Corti, 1971, p. 9.

2 A. Dupouy, « Figures, Auguste Dupouy vu par lui-même », *L'Ouest-Eclair*, 28 janvier 1931.

3 A. Dupouy, *Carmen de Mérimée*, Paris, Société Française d'Éditions Littéraires et Techniques, 1930, p. 55

« Ceux qui vivent ce sont ceux qui luttent. »

V. Hugo, *Les Châtiments*

Introduction

I. Un homme de lettres

Auguste Dupouy fut un écrivain à la plume rapide et efficace. Son œuvre se compose de près de soixante ouvrages publiés, de traductions ainsi que de centaines d'articles et de chroniques. Cette diversité et cette dimension surprennent et impressionnent. Ceci est le résultat d'un immense travail qui ne fut pourtant pas fait à temps complet. En effet, Dupouy fut tout à la fois professeur et écrivain, et ce n'est que durant son temps libre que l'auteur se laissait aller à sa passion. Hormis la littérature, et peut-être avant elle, son grand amour fut sans aucun doute la mer, et, l'été venu, il n'était plus question d'écrire, c'était la pêche qui prenait tout son temps. L'écriture et la mer se croisent à bien des endroits dans l'œuvre d'A. Dupouy, mais cette double passion s'inscrit dans une dynamique où l'éclectisme est d'abord ce qui définit une œuvre protéiforme : mer, Bretagne, antiquité, économie, tout alimente une somme qui ne semble rien exclure.

Afin de percevoir plus aisément le travail d'Auguste Dupouy, nous nous proposons de réaliser un rapide tour d'horizon de son œuvre en la découpant en quatre grands ensembles. Le premier rassemble la production journalistique, le second regroupe ses ouvrages de recherche littéraire, le troisième grand pan de son œuvre est constitué par l'écriture de la chose vue, ressentie personnellement, et enfin, la quatrième et dernière partie de cette production d'homme de lettres rassemble les textes de fiction.

Dupouy chroniqueur

La place de l'écriture d'articles est essentielle dans l'œuvre d'Auguste Dupouy. Il a commencé sa carrière en écrivant pour les journaux. Mais il faut remarquer que son rôle fut toujours celui de chroniqueur bien plus que de journaliste à proprement parler. Sa liberté était grande. Il abordait des sujets qui selon lui avaient une importance à un moment donné, ou tout simplement, il développait un thème qu'il travaillait par ailleurs. A cela s'ajoute un important travail de chroniqueur littéraire.

Ces articles furent souvent à l'origine de futurs livres. Ils purent être publiés alors sous forme de sommes. *Pêcheurs bretons* est un ouvrage composé de quatre articles de fonds sur la pêche. L'auteur l'indique dans les premières lignes du livre : « les études qui suivent ont paru sous une première forme dans *La Revue de Paris*, entre 1913 et 1919. »⁴ On peut remarquer un phénomène à peu près semblable dans *La Cornouaille*⁵, construit, en partie, sur la base d'articles parus dans *La Bretagne touristique*.

Mais les articles peuvent aussi être une matière plus volatile dans laquelle l'auteur va piocher, picorer, selon les besoins de l'écriture romanesque. On y trouve alors des anecdotes, des pensées qui sont réutilisées soit rapidement, soit des années plus tard. Elles deviennent alors élément fondamental d'expérience, qui, par l'intermédiaire de l'écriture et par la répétition, produit le motif littéraire.

Dupouy a écrit beaucoup et dans de nombreux journaux. Cependant, certains supports furent privilégiés. *La Démocratie Nouvelle* et *La Dépêche de Brest et de L'Ouest* sont les deux principaux quotidiens dans lesquels il a publié. Pour le premier, la principale période s'étend de 1920 à 1925, pour le second, de 1923 à 1945⁶. Il a donc écrit conjointement dans ces deux journaux entre 1923 et 1925. *La Démocratie* avait une envergure nationale tandis que *La Dépêche* était un journal local. Le lectorat de l'un et de l'autre induit les thématiques abordées par Dupouy. Dans le premier, les sujets sont quasi exclusivement littéraires et touchent la littérature générale⁷, quand, dans l'autre, il réalise des chroniques allant de l'art en Bretagne, à la nourriture, à la saison de la pêche, ou à l'agriculture : c'est-à-dire tout ce qui a trait à la

4 A. Dupouy, *Pêcheurs bretons*, Paris, éd. de Boccard, 1920, p. 1.

5 A. Dupouy, *La Cornouaille*, Paris, de Gigord, 1936.

6 Il poursuivra sa collaboration après 1945 dans la nouvelle formule du journal : *Le Télégramme de Brest*.

7 Bien sûr des passerelles sont possibles. Dans *La Dépêche*, Dupouy ne s'interdit pas d'évoquer le régionalisme littéraire, les grands romantiques ; dans *La Démocratie*, ses premiers articles ont pour sujet le marché du poisson, la conserve, l'abri du marin...mais ensuite, les sujets sont quasi exclusivement nationaux.

Bretagne.

L'écriture de ces centaines de chroniques permet de dégager deux faces d'une même personnalité : l'une nationale et l'autre régionale. Elles sont distinctes, mais des passages existent entre l'une et l'autre, ce qui permet la construction d'une forme d'unité.

L'analyse littéraire

A. Dupouy interrogea toute sa vie la littérature : biographie de Vigny, étude sur Horace, recherches sur Lamartine, etc. Il réalise encore une étude comparée entre les littératures française et allemande, élabore une théorie de la géographie des lettres et revient sur la place de Rome dans les lettres latines. Dupouy s'intéresse donc à un champ de recherche extrêmement vaste, et ce, durant la totalité de sa carrière. De la publication de *La Chartreuse de Parme* chez Larousse juste après 1900 à celle de *La Géographie des lettres françaises*⁸ en 1951, il ne cessera de creuser la question littéraire et d'y faire référence.

Qu'est-ce qui réunit ces ouvrages ? Quelle est la force d'attraction qui pousse Dupouy à questionner ces auteurs et ces notions ?

La place du biographique est essentielle dans cette partie de l'œuvre. Vigny, Horace, Charcot, Lamartine : Dupouy s'intéresse aux hommes et à leur personnalité. *Le Journal de Michelet en Bretagne* en est un exemple. Dans cette œuvre, il chronomètre, minute, analyse, et cherche la vérité dans ce temps circonscrit qu'est l'expérience du voyage. Et c'est de la vision littéraire qu'a Michelet que l'analyste extrait une certaine vision de la Bretagne. Pour Dupouy, l'expérience humaine est bien à l'origine de l'œuvre. Il cherche donc à comprendre les hommes et leur existence, là se situe la source de leur style. Charcot n'écrit pas comme il le fait sans l'expérience du grand Nord, Lamartine sans sa rencontre avec Elvire.

L'écriture biographique n'a pas été le seul angle de vue par lequel il a observé la littérature. S'il dévoile une intériorité en racontant une vie et une pensée, A. Dupouy parvient également à déterminer des ensembles plus larges. Toute sa carrière fut un cheminement alternant le particulier et le général. Dans cette dernière optique, il retrace l'histoire de la littérature bretonne et de ses idées⁹, il esquisse un portrait de la vie intellectuelle parisienne¹⁰,

8 A. Dupouy, *Géographie des Lettres françaises*, Paris, Armand Colin, 1951, première éd. 1942.

9 A. Dupouy, « La Bretagne intellectuelle et littéraire », *Visages de la Bretagne*, Paris, Horizons de France, 1941, p. 79 à 111, rééd. 1963, p. 126-159.

10 A. Dupouy, « La vie intellectuelle et littéraire à Paris », *Visages de l'île de France*, Paris, Horizons de France, 1946, p. 75 à 132.

il pèse les forces littéraires françaises et allemandes¹¹, enfin, il redonne aux provinces leur noblesse littéraire amoindrie par la centralisation¹². Il fait preuve dans ces travaux d'une érudition hors du commun, mais aussi d'un grand sens de la synthèse.

Ces ouvrages, s'ils paraissent parfois éloignés d'un travail plus personnel de création, ne sont surtout pas à négliger. Dupouy travaille toujours avec une empathie qui unit ses textes. S'il retrace la vie de Vigny, c'est parce que ce dernier lui semble injustement attaqué ; s'il aborde la carrière d'Horace, et avoue les défauts du maître, c'est pour mieux lui pardonner. L'écriture de Dupouy semble toujours dirigée par le plaisir, le goût de raconter ce qu'il aime, et de transmettre au lecteur son goût pour le beau.

Conteur du quotidien

La question de la beauté se pose à une autre échelle. En effet, parmi les ouvrages qu'il a publiés, de nombreux textes se construisent sur la narration de la chose vue. Ils racontent l'architecture de Brest¹³, de Lorient¹⁴ et de Rouen¹⁵, villes bien connues du fait de séjours ou de passages nombreux. Un certain nombre de travaux se rapprochent du « guide touristique ». Ils s'échelonnent du plus modeste sur Saint-Guérolé¹⁶ aux études plus larges et plus poussées sur la Cornouaille¹⁷, la Basse Bretagne¹⁸.

Ces ouvrages inscrivent l'écriture d'Auguste Dupouy dans le paysage. Il propose le tableau d'une région, d'une ville. Mais l'auteur ne se cantonne pas à décrire un spectacle, tous ces ouvrages sont le croisement entre une culture immédiate — celle de la découverte sensitive — et une culture livresque, érudite, qui mêle la géographie, l'ethnologie et l'histoire.¹⁹

11 A. Dupouy, *France et Allemagne, Littératures comparées*, Reims, Paul Delaplane, 1913, rééd. sous le titre *Les Littératures comparées de France et d'Allemagne*, Paris, Mellotée, 1927.

12 A. Dupouy, *Géographie des lettres françaises*, op. cit.

13 A. Dupouy, *Face au couchant : Brest, la côte et les îles*, Paris, La Renaissance du livre, 1934, rééd. Quimper, Calligrammes-Ar Voren, 1984.

14 A. Dupouy, *Brest et Lorient*, Paris, Dunod, 1922.

15 A. Dupouy, *Le Port de Rouen*, Paris, Dunod, 1920.

16 A. Dupouy, *Saint-Guérolé Penmarc'h*, Châteaulin, Jos Le Doaré, 1956.

17 A. Dupouy, op. cit.

18 A. Dupouy, *La Basse Bretagne*, Grenoble, B. Arthaud, 2 vol., 1940, rééd 1963, 1 vol., 1975.

19 Ces derniers ouvrages ont alimenté une part importante de notre réflexion en nous faisant prendre conscience de la dimension géographique de l'œuvre de Dupouy. La question de la typologie de ces œuvres nous semble particulièrement intéressante : comment nommer des ouvrages touristiques qui n'ont pas grand-chose à voir avec des guides ? Si on les compare avec les *Guide bleus* on perçoit immédiatement leurs différences. Dupouy fonctionne avec ces ouvrages en utilisant le même principe que pour la biographie. Il présente des monographies d'espaces géographiques variés, nous nous proposons donc d'utiliser le terme de

Mais l'inscription d'un territoire dans une chronologie n'évacue jamais l'instantanéité du regard. Un petit livre représente bien ce désir de fixer le moment : *Costumes bretons*²⁰, publié en 1951, nous montre une grande variété de modes que l'auteur a pu observer. Mais il nous montre aussi un costume local en décadence, qui, peu à peu est abandonné pour faire place aux modes urbaines copiées sur Paris. Ainsi, en même temps qu'il montre le particularisme et l'admiration qu'il voue à cette diversité vestimentaire, il expose également la probable disparition de celle-ci. Il nous permet donc de devenir les spectateurs d'une fin de règne, d'une mort annoncée.

Cette œuvre serait-elle alors dominée par la nostalgie et le regret d'assister à la perte d'un monde ? Tout cela n'est pas étranger à la démarche d'écriture. On retrouve cette même idée dans le regard qu'il porte sur la mer. Il ne se réjouit pas de voir disparaître les voiles, remplacées par les chevaux vapeur. Mais Dupouy a l'esprit pratique, il ne se laisse pas déborder par le romantisme d'une Bretagne de pacotille. Il sait qu'il faut gagner son pain, que la Bretagne doit avancer et ne pas rester dans un passéisme réducteur. Alors, bien qu'un brin de nostalgie ne soit pas absent de l'œuvre, Dupouy nous montre surtout la Bretagne comme une force qui va.

Les récits

Enfin, quatrième et dernier domaine sur lequel s'est concentré Auguste Dupouy : l'écriture d'imagination. C'est dans cette catégorie que nous rassemblons ses recueils poétiques, les récits bretons et les romans historiques.

Si Dupouy a commencé à écrire dans les journaux, c'est la poésie qui l'a fait connaître. *Partances*²¹ a été récompensé en 1905 par l'Académie française. Cette œuvre poétique frappe par sa simplicité, celle-la même que l'on retrouve près de quarante ans plus tard dans *Les Chants de la traversée*, Jeanne Nabert, dans une lettre adressée à l'auteur, dit le plaisir qu'elle a eu à lire ces poèmes très personnels :

Je les aime tous mais mes préférences vont aux « Incantations ». Je ne puis les lire sans un serrement au cœur qui ne trompe ni le poète que j'aurais pu être ni la vieille femme

« monogéographie » quand nous aborderons ces divers ouvrages. Mélange complexe d'histoire et d'instantané, ils sont eux aussi un des fils conducteurs de toute une carrière littéraire.

20 A. Dupouy, *Costumes bretons*, Paris, Alpina, 1951.

21 A. Dupouy, *Partances*, Paris, A. Lemerre, 1905.

que je suis déjà. Elles me font penser, ces « Incantations », à celles d'Émilie Brontë dans *Hurlevent*. Votre sincérité dépasse l'art, et l'habileté d'un Valéry me laisse froide quand vos simples vers sont bien près de me tirer les larmes.²²

Jeanne Nabert fait d'abord ici appel à sa sensibilité pour saisir la pleine mesure de l'œuvre poétique de Dupouy. Chose fondamentale ici, ces « Incantations » sont construits sur l'expérience de la perte de sa première femme et de sa fille, donnant au lecteur averti une force dramatique particulière à cette partie. Nous reviendrons bien évidemment sur ce point, mais nous pouvons déjà dire que, *primo*, l'écriture d'imagination est largement alimentée par le biographique et que, *secundo*, le grand projet d'écriture de notre auteur est d'atteindre une forme de simplicité essentielle.

Cette démarche est applicable à l'œuvre de fiction dans son entier. Les récits d'inspiration bretonne sont d'une composition extrêmement solide, mais l'auteur veut également y abandonner une forme d'intellectualisme qui serait un frein au développement du récit.

Constitués de nouvelles et de romans, il semble bien que ces textes développent un même objectif : aborder des aspects généraux de l'être humain par l'intermédiaire du particularisme local. Beaucoup conviennent du fait que c'est la partie la plus aboutie et la plus stimulante de l'œuvre d'Auguste Dupouy. Il y révèle tout à la fois l'excellence de son style et une véritable profondeur d'écriture. Les relations mère-fils, la fratrie, les rapports amoureux, la question du pouvoir politique, les barrières sociales sont quelques thèmes privilégiés de l'auteur, tous basés sur des luttes d'influence. Il interroge les combats quotidiens dont l'évidence nous fait oublier la violence. Mais l'auteur sait également se montrer drôle, sarcastique, ironique, il mélange les tons et les atmosphères. *La Paix des champs* représente l'aboutissement de cette recherche. Œuvre composite et inclassable, elle est tout à la fois un manifeste anti-bolchevique et une démonstration philosophique, où les traits d'humour et d'esprit ne sont pas étrangers à la qualité du roman.

Nous terminerons ce tour d'horizon de la production de Dupouy par la série des *Romans de l'histoire de France* qui retracent toute l'histoire française de Vercingétorix à la Première Guerre mondiale ; dix-huit récits écrits en collaboration avec Henry Dupuy-Mazuel. Si la fonction de départ de Dupouy était de participer au contrôle et au perfectionnement de la vérité historique, il s'est avéré très rapidement que ce concours est allé beaucoup plus loin. Il

22 Lettre de Jeanne Nabert à A. Dupouy, non datée mais écrite après le 9 août 1942 à Loctudy, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales de Quimper.

a d'abord écrit des parties entières de romans signés Dupuy-Mazuel, puis s'est lancé dans la rédaction de romans complets. Il a donc mis une énergie importante dans la composition romanesque de ce cycle. Si quelques faiblesses peuvent être mises au jour dans l'écriture de cette grande œuvre — imputables probablement à la dimension du travail —, il n'en demeure pas moins qu'elle n'est pas dénuée d'intérêt.

La multiplicité des thèmes abordés, l'étendue de sa science placent Auguste Dupouy au côté des érudits tels que Charles Le Goffic ou Roger Vercel. Comme le premier, il allie écriture régionaliste et recherche littéraire générale, comme le second, il compose une œuvre tout en poursuivant sa profession d'enseignant. Tous étendent leur domaine de pensée à tous les champs de la littérature et de l'écriture en général.

II. Etat de la recherche sur l'œuvre d'Auguste Dupouy

D'autres critiques ont pensé, publié avant nous. On peut distinguer deux temps dans l'écriture analytique de l'œuvre d'Auguste Dupouy.

Le premier rassemble l'ensemble des textes constituant la réception des œuvres. Principalement de type journalistique, ces articles, chroniques ou entrefilets sont de taille et de qualité variées. On les retrouve principalement dans les archives Dupouy. Ces textes sont d'un grand intérêt et irremplaçables pour l'analyse. Mais cette littérature doit être maniée avec une certaine précaution. En effet, ces articles pouvaient être la quasi reproduction de l'article publicitaire réalisé par la maison d'édition, texte lui-même, souvent, élaboré par l'auteur du livre. A cela s'ajoutent les petits « services » que pouvaient se rendre les chroniqueurs littéraires, qui étaient, bien souvent, « chroniqués » à leur tour... Mais parmi ces articles, on trouve également des réflexions particulièrement fouillées, où l'on peut voir s'entrechoquer les idées, les points de vue.

Le deuxième temps de la réflexion sur l'œuvre d'Auguste Dupouy fut initié par la réédition de ses œuvres. L'ajout de préfaces constitue la première étape d'une analyse universitaire, chaque réédition devenant l'occasion d'étendre les connaissances, d'établir des points de convergence. Dans ce travail de renouveau de l'œuvre, on trouve les noms d'Henri Queffélec, Edmond Soufflet, Jean-André Le Gall, Jean-Pierre Dupouy. Plus récemment, la réédition de plusieurs textes à la Découverte, maison d'édition de La Rochelle, fut une

nouvelle occasion de proposer au lecteur de nouvelles préfaces riches d'intérêt.

Du point de vue plus spécifiquement universitaire, en 1996 et 1999, Frédéric Bargain soutient ses mémoires de maîtrise et de DEA²³ : *Auguste Dupouy et l'histoire de la Bretagne* et *Un humaniste Breton du XIXe siècle : Auguste Dupouy*. Ces travaux ont contribué à l'approfondissement de la réflexion et la construction d'une bibliographie précise sur l'œuvre de l'homme de Saint-Guérolé. A cette réflexion, on peut également rajouter celle de Tangui Helias qui soutient son mémoire de maîtrise sur *La vision de la mer dans l'œuvre d'Auguste Dupouy*²⁴ en 2000.

En octobre 2006, Jean-Pierre Dupouy et Pierre-Jean Dufief organisent à Quimper le colloque Auguste Dupouy. C'est la première manifestation ayant comme objectif de donner une vision globale de l'œuvre. Publiés deux ans plus tard, les actes du colloque²⁵ rassemblent des articles et communications d'une grande qualité, nous nous y référerons à de nombreuses reprises durant notre parcours d'analyse. Outre l'organisation de ce colloque, J.P. Dupouy contribue activement, et depuis de nombreuses années, à faire vivre dans le monde des lettres la mémoire littéraire de son grand-père par des articles universitaires, des rééditions et la participation à de nombreux ouvrages.

Bien qu'A. Dupouy ne fasse plus partie des noms connus du grand-public, il est une référence incontournable quand il s'agit d'écrire sur la Bretagne littéraire ou sur certains paysages bretons. Ainsi, le voilà cité plus de dix fois dans l'ouvrage de Nathalie Couilloud dans ses *Promenades littéraires en Finistère*²⁶, Armelle Lavalou lui accorde une belle place dans son *Voyage en Bretagne*²⁷, il est également l'une des références importantes de l'ouvrage sur *Brest, Le port de la Première Guerre mondiale*²⁸ d'Eric Rondel.

23 F. Bargain, Frédéric, *Auguste Dupouy et l'histoire de la Bretagne*, Mémoire de maîtrise, inédit, 1996, Brest.
F. Bargain, *Un humaniste Breton du XIXe siècle : Auguste Dupouy*, mémoire de DEA, Brest, Université de Bretagne occidentale, 1999.

24 T. Hélias, *La vision de la mer dans l'œuvre d'Auguste Dupouy*, mémoire de maîtrise, 2000, Brest, Université de Bretagne occidentale.

25 P.J. Dufief et J.P. Dupouy (dir.), *Auguste Dupouy, Colloque de Quimper, 20-21 octobre 2006*, Brest, CNRS, Musée breton de Quimper, UBO, 2008.

26 N. Couilloud, *Promenades littéraires en Finistère*, Spezet, Coop Breizh, 2009, p. 99, 100, 113, 122, 123, 127, 133, 145, 175, 178, 181, 184, 263.

27 A. Lavalou, *Voyage en Bretagne*, Paris, Bouquins, Robert Laffont, 2012, p. 8, 37, 163, 493-505 (extrait de *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée*)

28 E. Rondel, Brest, *Le port de la Première Guerre mondiale*, Sable d'Or les pins, Lastoure, 2012.

III. Méthodologie

Devant une telle abondance et une telle variété, la question de la méthodologie pour étudier l'œuvre de Auguste Dupouy se pose de manière cruciale.

En effet, si les contrastes nous apparaissaient vivement, il nous a été longtemps difficile de saisir un point de convergence. Comment relier entre eux des articles sur la pêche côtière, des ouvrages sur les grands ports de commerce, une biographie de Vigny, des romans où l'amour est le centre du récit et une histoire de la Bretagne ?

La première étape de notre travail a été de prendre connaissance de la totalité des ouvrages de Dupouy. Il a fallu pour cela croiser les fonds des bibliothèques du Centre de Recherche Bretonne et Celtique (CRBC), de la bibliothèque universitaire de l'UBO et des bibliothèques municipales de Brest et de Quimper. Les quelques ouvrages qu'il nous manquait nous ont été fournis par Jean-Pierre Dupouy, provenant de la collection de son grand-père. L'achat de quelques pièces complémentaires a été nécessaire afin d'achever d'embrasser les plus grandes parties de cette œuvre.

Durant cette période de lecture, nous avons eu accès aux archives Auguste Dupouy, conservées aux Archives Départementales du Finistère à Quimper. Outre une large correspondance, on trouve un grand nombre de documents classés par Blanche Dupouy : articles, documents de travail, les différentes étapes de la rédaction de la plupart des livres écrits par notre auteur. Une source d'information extrêmement riche. On peut noter cependant quelques freins à l'utilisation de cette documentation : sa dimension d'abord, qui impose un effort de sélection drastique, et la graphie de Dupouy qui limite, voire empêche, la prise de connaissance de certains documents.

Durant ce travail et l'élaboration d'une étude systématique des œuvres, il nous est apparu qu'une commune énergie dirigeait l'écriture des textes de Dupouy. Un entretien avec Lucien Dupouy nous avait permis de saisir le fort caractère de son père, ce fut une première piste, puis la comparaison des ouvrages géographiques et historiques nous a fait apparaître une récurrence : le combat. Elle s'est d'abord cristallisée dans l'image de la terre assiégée par la mer, puis dans les armées qui, sans cesse, viennent attaquer les terres de Bretagne et de France. Conflit géologique, conflit armé, conflit humain, sociologique, celui des passions, des pulsions, des désirs, l'œuvre de Dupouy ne peut s'entendre qu'au son du grand fracas d'une volonté qui se brise contre une autre.

Cet axe directeur élaboré, un plan d'étude s'est rapidement mis en place. S'il a évidemment évolué au fil des découvertes, des questions qui ont surgi et des réponses apportées, les grandes lignes ont, elles, peu changé. En effet, cette thématique de la lutte semble ressurgir en tous points de l'œuvre, Il nous a paru cohérent de traiter cette idée dans un cheminement allant de l'extérieur vers l'intérieur, avec une commune question : que révèle l'image du combat de l'écriture de Dupouy ?

Notre travail est, avant toute chose, le témoignage d'une expérience de lecteur. Une place fondamentale est donc laissée au texte, et, au fil des œuvres, se sont imposées à nous des récurrences, des obsessions. Nous avons cherché à les révéler, à mieux les comprendre et à participer, ainsi, à l'élaboration d'une meilleure connaissance d'une œuvre trop peu étudiée.

Bien que guidé par les principes de l'analyse littéraire — thématique, principalement, mais également historique, narratologique, stylistique, etc. — nous avons ressenti, durant les années accordées à ce travail, le sentiment d'une écriture en « tâtonnant ». Et durant ce processus de compréhension de l'œuvre fait d'hésitations, d'avancées et de volte-face, l'objet d'étude, au fil des années, s'infuse peu à peu dans les structures d'analyse propre au chercheur. C'est-à-dire que les méthodes et les points de vue d'Auguste Dupouy devinrent un peu les nôtres.

IV. Le combat dans l'œuvre

Nous délimiterons notre approche en nous demandant comment le motif de la lutte se manifeste dans l'œuvre d'A. Dupouy et comment cette intériorisation du combat est source d'écriture.

Cet angle d'analyse nous amènera à questionner la place d'Auguste Dupouy dans la littérature bretonne. La dimension régionaliste de son écriture traverse notre travail, mais, cependant, ne fera pas le sujet d'une partie spécifique. En effet, il nous a semblé que cette œuvre dépassait les clivages. Nous avons cherché à la comprendre pour elle-même avec l'objectif d'explorer comment allait se confirmer, ou s'infirmer, notre intuition qui consistait à

penser que l'obsession qui fédère l'écriture de Dupouy est toute faite de combat.

Au fil de notre analyse nous chercherons à mieux comprendre ce qui constitue la particularité de l'écriture de Dupouy. La grande question pourrait être : comment et pourquoi lutte-t-on dans les ouvrages de Dupouy ? Quels sont les différentes acceptions de ce terme de « lutte »²⁹ ? Quelle est celle qui correspondrait le mieux à Dupouy ?

Par un examen minutieux de l'œuvre nous tenterons d'élaborer quelques lois générales qui montreront que chez Dupouy on peut donc lutter pour « faire triompher sa cause » ou pour « résister à une force hostile », mais on peut aussi lutter parce que des forces antagonistes existent et que la nature impose un éternel combat.

Notre étude se construit en quatre parties qui constituent autant de voyages. Voyage dans la temps, par l'intermédiaire d'une étude biographique, voyage dans l'espace au travers de la représentation géographique dans l'œuvre, puis nous poursuivrons notre exploration des grandes figures du combat en passant des figures extérieures au « je » écrivant, c'est-à-dire les personnages traités dans les biographies, vers une expression intérieure, c'est-à-dire l'analyse des tensions entre les personnages de fiction, principalement entre homme et femme.

La première partie de notre réflexion cherchera à retrouver les principales étapes de l'existence d'Auguste Dupouy. En effet l'auteur veut tout faire, toucher à tout, tout maîtriser, concilier l'inconciliable. Il semble vouloir être le point de convergence de tout ce qui a trait à l'écriture, et son existence même semble être construite sur cette dichotomie : il veut être à la fois un homme de lettres à la carrière irréprochable et un simple pêcheur de la côte bigoudène. Il est lui-même, comme le pêcheur breton, ce « Janus à deux visages »³⁰ : gamin de la côte et fils de patron, adolescent admirant les mousses et brillant collégien, pêcheur averti et

29 Hormis la lutte sportive, on trouve trois grands sens du substantif *lutte*. Le premier consiste en l'« opposition violente entre deux adversaires (individus ou groupes), dont chacun s'efforce d'imposer à l'autre sa volonté et de faire triompher sa cause. » Le second, la « *lutte pour, contre...* : décrit l'action soutenue et énergique d'un individu ou d'un groupe (pour résister à une force hostile ou atteindre un certain but) », et le dictionnaire nous rappelle un mot de Maurois : « la lutte de l'homme contre le monde ne cessera jamais. » Enfin, la lutte signifie également l'« antagonisme entre forces contraires », *Le Robert* donne un exemple : « duel. *Lutte entre le bien et le mal. Lutte du devoir et de la passion.* » (J. Rey-Debove et A. Rey, *Le Petit Robert, dictionnaire de la langue française*, 1993, p. 1474.)

30 A. Dupouy, *Pêcheurs bretons*, op. cit., p. 25

professeur reconnu, etc. Et si Dupouy n'exclut rien, les perpétuels ajustements que nécessite ce grand arrangement induisent certaines tensions fondamentales. Il nous semble qu'elles ressurgissent dans l'écriture. En tâchant de saisir la personnalité d'Auguste Dupouy, nous ferons revivre le Brest d'avant la destruction, nous retrouverons sur le chemin de notre auteur les grandes figures qui ont marqué sa pensée ainsi que les nombreux deuils qui sont autant d'effondrements que de renaissances. De cette ébauche biographique se dégage une philosophie où la question de la liberté serait au centre des réflexions.

La géographie tient une place toute particulière dans l'existence de Dupouy et ressurgit dans son œuvre. Ce sera le sujet de notre deuxième partie.

Selon nous, A. Dupouy développe une véritable écriture du paysage construite sur l'observation du combat : la mer contre la terre, le marin contre la mer, le marin contre le terrien, etc. Et c'est toute une posture qui apparaît, elle serait le fondement de la particularité de la représentation de l'espace marin chez notre auteur.

Cette première image, fondamentale, celle de l'affrontement entre la mer et la terre, nous amènera à tenter une définition du territoire d'A. Dupouy. Nous tâcherons de démontrer l'idée selon laquelle l'univers dupouysien n'est pas homogène, mais fondé sur une alliance complexe d'espaces qui, pour une part, s'imbriquent et, pour une autre part, forment un archipel. La cohérence de cet ensemble se réalise autour de deux centres qui s'opposent et se complètent : Saint-Guérolé et Paris.

En analysant cette géographie, on constate que le territoire le plus proche est toujours plus valorisé, toujours plus défendu. A la question de la bretonnité d'Auguste Dupouy, nous répondrons que Dupouy fait partie des auteurs bretons de langue française. Né en Bretagne, écrivant sur la Bretagne, c'est incontestablement un écrivain breton. Mais bien loin l'idée de l'auteur de défendre un quelconque autonomisme, bien au contraire. Ce point l'opposa durant les années trente aux militants de *Breiz Atao*. Au travers de la question du nombre de morts durant la Première Guerre mondiale, apparaissent deux visions de la Bretagne. Et Dupouy, en démontrant que la Bretagne n'a pas perdu plus que les autres régions rurales, se révèle un fervent républicain, défenseur d'une unité nationale.

Dans les romans de l'Histoire de France, écrits en collaboration avec Henry Dupuy-Mazuel, nous retrouvons les mêmes phénomènes de résistance à la dislocation. Les deux auteurs démontrent comment, dès les origines gauloises, la nation française est une et

indivisible. Ainsi, les dix-huit romans traitent de la manière dont le peuple préserve une France toujours menacée par les envahisseurs, toujours menacée par la trahison et la violence barbare.

La troisième partie de notre étude interroge la place du combat dans la représentation des grandes figures de Dupouy. Son travail biographique se construit sur l'empathie, ce qui induit dans ses analyses une position qui va souvent contre la *doxa*.

Ainsi, dans l'« Avant Propos » de son *Horace*, se manifeste le désir de Dupouy de retrouver toute la complexité d'une œuvre monumentale, de revenir au texte, de se dégager des habitudes d'interprétation ou du poids d'une université sclérosante.

On retrouve à peu près le même principe dans la présentation de la vie et de l'œuvre de Vigny. Mais, si pour Horace, l'auteur passe les imperfections morales en démontrant toujours une certaine bienveillance, dans le cas du poète romantique, tandis que des révélations commencent à entacher sérieusement son image, Dupouy l'élève au statut de saint littéraire. Et derrière une apparente objectivité, il construit une apologie.

Le personnage de Yves Kerguelen de Trémarec est encore plus contesté. Dupouy va reprendre le récit de cette vie faite de gloire et de misère pour démontrer l'injustice que vécut l'amiral breton lors de son procès. Acceptant quelques erreurs, regardant celles-ci comme l'expression de toute âme humaine, il valorise le marin, démontre ses qualités et, surtout, construit son récit sur une poétique du judiciaire. Il se pause comme l'avocat d'un homme condamné pour avoir suscité les jalousies. Nous verrons que ce récit généra de nombreux ouvrages confirmant ou infirmant cette position.

Le dernier personnage étudié est également un marin. Mais au contraire de Kerguelen, sa notoriété et son intégrité furent incontestées. Le commandant Charcot serait, pour A. Dupouy, l'expression de l'être abouti : marin, scientifique, écrivain, humaniste, il semble montrer toutes les qualités. La principale semble pour notre auteur d'avoir construit sa vie à force de volonté et de travail. Et là aussi la lutte est le maître mot de cet homme qui sut naviguer parmi les mers les plus dangereuses, qui sut vivre dans les univers les plus hostiles et qui affronta toutes les difficultés, fussent-elles administratives et financières, afin de faire avancer la cause de la France.

On devine, à la lecture de ces quatre portraits, comme en filigrane, des aspirations

cachées, des fantasmes et des peurs. Ces biographies seraient une certaine forme d'extériorisation de l'intime. La quatrième partie de ce travail se propose d'analyser plus particulièrement la dimension « psychologique » de l'écriture romanesque. Ici le combat est tout intérieur : si l'énergie mobilisée l'est bien contre une force extérieure, cette lutte prend sa source dans les angoisses et les peur d'un être entièrement centrée sur soi ; elle se concrétise dans les romans par la violence des relations entre l'homme et la femme. Celle-ci est pour le héros un objet à conquérir. Elle est le sujet d'une jouissance simplifiée et dominatrice. Nous analyserons les origines du désir et, par conséquent, la place de la beauté dans la narration. Nous verrons comment la femme, animal traqué, échappe finalement au chasseur et comment un renversement des rapports de force initiaux s'impose à l'homme. C'est alors une incompréhension et une perte de repères qui devient la source de l'intrigue, source du tragique, dépassement du récit convenu de la naissance et de la mort d'une amourette.

Première partie : Une vie à deux visages : une histoire en porte-à-faux

« Qui dira la secrète chimie qui, dans une âme d'enfant, prépare le destin de l'homme ? »³¹ Cet aveu d'impuissance devant le mystère de la construction d'une personnalité telle que Charcot n'empêcha pas Dupouy de rédiger la biographie de l'explorateur polaire. En effet, cette démarche permet, malgré les espaces encore inconnus, de faire le point sur l'état des connaissances qui concernent un personnage d'importance, et si cela est nécessaire, de laisser la place à quelques interprétations du biographe.

Dans le cas de Charcot, il s'agissait de réaliser le portrait d'un homme qui marqua son temps par des actions hors normes. Quant à Auguste Dupouy, il en va autrement, non qu'il soit moins exemplaire, mais auteur tombé dans une certaine désuétude, quel est l'intérêt d'en réaliser la biographie ? La question a son importance, bien sûr. Certains répondront que, quelque soit le niveau de célébrité de l'écrivain, il faut s'appliquer à n'observer que le texte, invoquant Proust et son *Contre Sainte-Beuve*. Ceux-ci rappelleront également les structuralistes de l'école russe et tous ceux qui bannissent le biographique de l'étude d'une œuvre. Mais, ne serait-ce pas réagir de façon excessive et partisane ? Se plonger uniquement dans une étude basée sur le biographique, comme le refuser complètement, serait une outrance qui limiterait l'exploration littéraire. Ce serait rentrer dans une logique de clan pour étudier un homme qui les refusait. On peut rajouter qu'il est difficile d'exclure une observation de la vie d'un auteur quand celui-ci, lui-même biographe, explique en partie l'œuvre par la vie. Prenons à nouveau pour exemple *Charcot*, Dupouy y affirme que c'est le père de l'explorateur qui lui a légué le goût du travail en lui demandant dans une lettre « d'exceller en quelque chose. »³² Et quand ce père meurt lors d'un déplacement, il aura laissé à son fils « le goût des voyages, le respect du savoir [...] »³³. En effet, est-ce que ce goût de l'excellence et des voyages qu'avait le père doit être ignoré ? Il nous semble très clair que le processus psychologique qui mène à la création d'une grande œuvre passe en partie par l'expérience vécue.

31 A. Dupouy, *Charcot*, Paris, Plon, 1938, p. 15.

32 *Ibid.*, p. 10.

33 *Ibid.*, p. 11.

Auguste Dupouy n'est pas de ceux qui ont bâti leur œuvre sur le scandale et la rumeur. C'est un écrivain qui s'est toujours montré discret, peu enclin à se mettre en avant. Pourtant, son œuvre, si on la regarde de près, est imprégnée par son histoire personnelle. Non que ce soit une œuvre qui s'appuie constamment sur la mise en scène d'une existence, cependant, on l'aperçoit en filigrane, comme impossible à nier, fondatrice d'un désir d'écriture et vivante malgré la volonté de ne rien dire.

Dans le travail biographique qui suit, nous n'oublierons donc jamais les œuvres qui ont été publiées. Nous avons pour but de présenter l'auteur dans son univers côtier, parisien, qu'il soit quotidien ou académique. Sa formation, sa vie professionnelle marquent des tensions que nous chercherons à mettre en valeur, tensions qui eurent des conséquences sur l'écriture. Si dans la large majorité de ce travail nous suivrons la ligne temporelle, nous ne nous sommes pas interdits quelques entorses avec le temps, afin de développer un point, d'en donner la continuité. S'il reste encore bien des points à creuser dans cette vie de mer et de littérature, nous espérons que le lecteur trouvera quelques clefs de la compréhension d'un esprit, d'un caractère.

I- Enfance et jeunesse

1- Les aïeux

Les tout premiers éléments que nous possédons sur les origines d'A. Dupouy nous sont fournis par Jean Foucher dans les *Cahiers de l'Iroise*. « Bien que né à Concarneau, Auguste Dupouy avait des origines brestoises, du moins par sa grand-mère, Eugénie-Anne-Sophie François, née à Brest en 1809, qui épousa dans la même ville, le 31 mars 1841 Jean Dupouy, ex-caporal au troisième régiment d'infanterie de marine, maître magasinier de la marine, né à Urt (Basses-Pyrénées) le 14 août 1807, mort à Brest le 16 avril 1883. »³⁴ Louis Ogès nous donne quelques informations supplémentaires : « Son grand-père vint habiter Brest vers 1840. Il épousa une Bretonne et implanta dans la presqu'île de Crozon la culture du petit pois, culture qui prit ensuite une grande extension. »³⁵ On peut noter que, bien qu'anecdotique, cette part d'histoire familiale qu'est la culture de ce légume sera exploitée dans *La Paix des champs*, roman dans lequel Achille Kerangall est gérant d'une usine de petits pois³⁶.

Le 25 mai 1846, Auguste Dupouy père³⁷ voit le jour. Celui-ci « appartient à la petite bourgeoisie citadine, entièrement de culture française »³⁸ nous dit Jean-Pierre Dupouy dans son introduction aux *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée*. C'est-à-dire qu'il naît à Brest et va y passer sa jeunesse. Le lien ne sera jamais vraiment coupé avec cette ville, même quand, pour des raisons professionnelles, Dupouy père devra la quitter. Le fils y reviendra en temps que lycéen, puis il fera revivre cette expérience dans *Brest et Lorient*³⁹, puis dans *Face au couchant, Brest la côte et les îles*⁴⁰. La famille Dupouy montre un attachement tout particulier pour cette ville. De 1898 à 1961, Dupouy écrira pour la *Dépêche de Brest et de l'Ouest*, devenu après-guerre *Le Télégramme*.

Famille de mer, famille de marins. Son oncle Lefrançois est commandant en second

34 J. Foucher, « Un brillant lycéen brestois : Auguste Dupouy », *Les Cahiers de l'Iroise*, janvier-mars 1968, p. 5.

35 L. Ogès, « Auguste Dupouy et son œuvre », *ibid.*, p. 7.

36 A. Dupouy, *La Paix des champs*, Paris, J. Ferenczi, 1925, rééd. La Rochelle, La Découvrance, 2006, p. 59.

37 Nom complet : Auguste, Pierre, Marie Dupouy.

38 J.P. Dupouy, « Présentation », in A. Dupouy, *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée*, Paris, Arthaud, 1953, rééd. Paris, Champion, 1981, p. 9.

39 A. Dupouy, *Brest et Lorient*, Paris, Dunod, 1922.

40 A. Dupouy, *Face au couchant: Brest, la côte et les îles*, Paris, coll. L'Epopée de la terre de France, La Renaissance du livre, 1934.

sur un long courrier. Il lui rapporta d'ailleurs, après l'un de ses voyages, un *Sumroo*, petit bateau des Indes⁴¹. Sa profession maritime lui accorde un statut relativement élevé. Mais cette situation sociale ne paraît pas nouvelle puisque les grands-parents eux-mêmes ont des amitiés qui sont celles d'une classe aisée. L'auteur l'évoque quand il fait revivre ses premiers souvenirs de navigation : « [...] mes grands-parents paternels et ma tante Cécile connaissaient le capitaine de frégate commandant de l'école des pupilles. »⁴² Il les emmène par les beaux dimanches, sa tante et lui, se promener en canot sur la rade.

Là s'arrêtent nos connaissances sur les aïeux d'Auguste Dupouy. C'est peu, mais dès à présent se dessinent l'intérêt pour la chose maritime et un statut social ; à ces deux données s'ajoute, probablement dû à une double origine basque et bretonne, un aspect duel qui aura un retentissement sur sa vie entière.

2- Le père

Le père quitte la cité du Ponant pour rejoindre Concarneau où il va tenir un magasin de marée. C'est donc dans la ville fortifiée qu'Auguste Dupouy pose son premier pied dans l'existence :

Je n'avais que quelques mois quand mes parents, ayant quitté le centre de la ville, vinrent habiter la chère maison qui n'avait d'autre vis-à-vis qu'une croix de bois à piédestal de pierre, un petit phare, une chapelle basse de marins, et, entre la pointe du Cabellou et Beg-Meil, la calme baie de la Forêt [...] ⁴³

Selon les sources, ils resteront dans cet endroit « plus de six ans »⁴⁴, peut-être sept.

En 1880, il s'installe à Saint-Guérolé : « Il quitte sa maison de marée pour diriger une de ces multiples petites conserveries qui se répandent sur le littoral atlantique dans la deuxième moitié du XIXème siècle. »⁴⁵ Dans cette entreprise, il est associé à M. Roulland, maire de Concarneau. On peut noter d'ailleurs qu'Auguste fils et son jeune frère Lucien séjournèrent chez ce dernier durant plusieurs semaines quand leur petite sœur Hortense tomba

41 On retrouve cet évocation d'une embarcation exotique dans *La Paix des champs*, quand le héros vient sauver la belle Prisca alors qu'elle dérive à bord d'un kayak.

42 A. Dupouy, *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée*, op. cit., p. 12.

43 *Ibid.*, p. 7-8.

44 *Ibid.*, p. 7.

45 J.P. Dupouy, « Présentation », in A. Dupouy, *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée*, *Ibid.*, p. 11.

gravement malade de la typhoïde⁴⁶.

Bien que patron d'une activité commerciale, Auguste Dupouy père fut un homme passionné, très investi dans la vie locale. L'un de ses combats fut celui d'imposer l'utilisation d'un nouveau type de filet : la petite senne ou « filet tournant ». Il écrivit à ce sujet un « Mémoire personnel sur les Origines de la crise sardinière en France et le remède à y apporter. »⁴⁷ Notre auteur, à la mort de son père, reprit le sujet ; son objectif était de faire accepter aux instances gouvernementales l'utilisation d'un matériel qui devait permettre d'éviter les hasards de la mer. On retrouve ce motif dans de très nombreux articles et ouvrages durant toute la carrière de l'homme de lettres.

Si Dupouy père s'investit pour l'intérêt économique de la région, il sera également directeur de la station de sauvetage de Saint-Guénolé de 1893 à 1903⁴⁸. Ainsi, il se montre proche du peuple des pêcheurs dans leur vie de travail afin de rationaliser les techniques de pêche, mais aussi de les protéger des violences de la mer.

Le toit de la famille Dupouy était accueillant, Dupouy père était un homme sociable. C'est ainsi que l'auteur se rappelle des premiers pêcheurs dont il a souvenir, les hommes de Gâvres⁴⁹ ; « ils entraient chez nous comme chez eux, disaient à notre père : « Auguste » et à notre mère : « Marguerite », gentils, affectueux, obligeants, et recevant, je crois, bien des petits services. »⁵⁰

Cet esprit d'accueil permettait également d'entretenir la passion pour laquelle le père se dévoua entièrement en dehors de la pêcherie : la peinture. Il recevait chez lui des artistes de renom. Certains furent même de grands amis. Les souvenirs du fils réservent une place de choix à certaines de ces rencontres. Les peintres, en quelque sorte, font partie de la famille Dupouy : « [...] Gaston de Latenay, pensionnaire de l'hôtel voisin, [...] venait s'asseoir chaque semaine à notre table. »⁵¹ Les repas étaient des temps privilégiés qui amenaient parfois des surprises : « un soir — c'était, je crois, au temps où ma mère vivait encore — le peintre

46 A. Dupouy, *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée*, *Ibid.*, p. 69.

47 A. Dupouy père, *La Crise sardinière, ses origines, le remède à y apporter*, Nantes, Imprimerie moderne, Joubin et Beuchet Frères, 1903, p. 3.

48 On pourra consulter à ce sujet les intéressants rapports mis en ligne par l'association *Papa Poydenot* sur le site <http://www.papapoydenot.com>

49 Village de pêcheur situé sur une presqu'île à l'entrée de la rade de Lorient.

50 A. Dupouy, *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée*, *op.cit.*, p. 10.

51 *Ibid.*, p. 43.

Cormon était venu s'asseoir à notre table, amené par son ami et confrère concarnois Alfred Guillou ou le beau-frère de Guillou, Théophile Deyrolle ou tous les deux. »⁵² Les temps de loisir étaient autant de moments propices aux rencontres de cette sorte.

Pour ce citadin, exilé volontaire dans un pays reculé, l'impression de relégation est parfois prégnante. Mais Guillou et Deyrolle participent à contrarier un tel sentiment, ils furent un lien avec de très nombreux artistes, « sous leur toit accueillant, Montmartre et Montparnasse fraternisaient le plus naturellement du monde avec Concarneau. »⁵³ C'est d'ailleurs à la table de Guillou qu'il rencontra Yann Nibor⁵⁴, le poète des marins. La peinture devient alors une ouverture sur les arts et le monde en général. Paradoxalement, vivre dans la presqu'île bigoudène devient, en quelque sorte, une chance. Lieu privilégié par les artistes, elle devient un carrefour du monde et se révèle comme une fenêtre ouverte sur l'univers entier.

Pour comprendre cette affluence des peintres dans la presqu'île bigoudène, il suffit de relire ce souvenir de la première rencontre de Dupouy avec Chénard-Huché :

Je le revois — j'hésite à ajouter : comme si c'était hier — sur la grève de Saint-Guérolé, chevalet sur le sable et palette au pouce gauche, ainsi que j'y ai vu depuis Maurice Courant, Gaston de Latenay, Legôût-Gérard, Gaston La Touche, Jean-Julien Lemordant, et quelques autres. C'était en 1887 ou environ. Je n'étais pas gros alors : lui, guère plus.⁵⁵

Il regarde les peintres, les observe, s'en imprègne. Guidé par son père, naît peu à peu un véritable amour pour la peinture. Dupouy exprimera cette passion en devenant à son tour un adepte des expositions et des salons, mais surtout un ami des peintres. Il écrira *Peintres de Bretagne*⁵⁶ ainsi que de nombreux articles sur le sujet, principalement dans la *Bretagne touristique*.

Ce père si attentif aux autres ne néglige pas sa famille, il montre beaucoup de soin et une grande attention pour ses enfants. L'éducation lui importe énormément : « il se serait ruiné pour nous en atlas de géographie. »⁵⁷ Il montre une confiance extrême en l'école et en l'avenir qui en résulte. La réussite sociale de ses fils est évidente. L'un deviendra un enseignant respecté dans l'un des meilleurs lycées français tandis que l'autre embrassera la

52 *Ibid.*, p. 56.

53 *Ibid.*, p. 73.

54 A. Dupouy, « Le poète des gens de mer », *La Dépêche de Brest et de l'Ouest*, 10 septembre 1930.

55 A. Dupouy, « Le peintre Chénard-Huché », *Bretagne*, juillet-août 1929, p. 58.

56 A. Dupouy, *Peintres de Bretagne*, Saint-Brieuc, Coll. Bretonne, Ed. de la Bretagne touristique, 1924.

57 A. Dupouy, *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée*, *op. cit.*, p. 98-99.

carrière de médecin. Quant aux filles, l'époque ne leur permettait pas d'espérer un avenir professionnel notable, cependant l'étude de leur correspondance démontre un esprit vif et une éducation solide.

Cette attention pour ses enfants se perçoit également dans l'inquiétude constante dont il fait preuve. Bien que gérant d'une pêcherie, le père se méfie de la mer⁵⁸, il avait une terrible conscience de ses dangers. Il se serait ruiné pour des livres, mais il n'a jamais voulu leur acheter un bateau, « avec tous les risques que cela comporte, non pas ! »⁵⁹ Sur ce point les enfants vont se construire contre le père. Une distension existe ici : « fait à la mer traitable de Concarneau, il tenait en forte suspicion celle de Penmarc'h qu'il voyait si souvent abandonnée à ses fureurs. »⁶⁰ Mais la position géographique de la pêcherie et les relations qu'implique la fonction du père mènent naturellement ses enfants vers l'océan. Comme Jean Charcot, notre auteur « ne résiste pas à cet appel de la mer — ce *sea appeal*, si analogue, en effet, au *sex appeal*. »⁶¹

Et c'est cela que Dupouy évoque quand il dédicace « à mon père » l'un de ses plus beaux poèmes, « Suave Mari Magno... » :

Brise, tu peux fraîchir, et toi gronder, la mer !
Pourvu que le mât tienne à ses haubans de fer,
Amis, pas de danger que l'étrave dévie !
Cap au large ! Il est bon qu'on aère sa vie [...]⁶²

3- La mère

La figure de la mère est entourée de plus de silence. Pourtant, elle aussi marqua le fils de son empreinte. « Sa mère est issue de la paysannerie bretonnante de l'arrière-pays concarnois »⁶³ nous dit Jean-Pierre Dupouy, de Lanriec plus exactement. Elle y voit le jour le 24 mars 1849. Marguerite Berrou, de son nom de jeune fille, fut élevée à la ferme :

[...] ce n'est pas une citadine, dit d'elle son fils. Elle n'avait pas été élevée en chambre. Dans la ferme de ses parents, à Lanvintin, puis à Kersalomon, elle vivait journellement à proximité des bêtes, des groins, des cornes et des sabots : antidote souverain contre à peu près toute peur...⁶⁴

58 *Ibid.*, p. 11.

59 *Ibid.*, p. 99.

60 *Ibid.*, p. 64.

61 A. Dupouy, *Charcot, op.cit.*, p. 16.

62 A. Dupouy, « *Suave mari magno...* » *Partances, op. cit.*, p. 26.

63 J.P. Dupouy, « Introduction », in *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée, op. cit., n. num*

64 A. Dupouy, *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée, op. cit.*, p. 65.

Le fils affirme le courage de sa mère venu de la formation qu'elle reçoit de la nature et de la relation avec les bêtes. Que l'on soit sur mer ou sur terre, il constate ainsi les éléments de caractère qu'apporte l'environnement. Si notre auteur est proche de l'océan, en évoquant sa mère, il affirme également de fortes racines terriennes.

Dans sa quête du souvenir, A. Dupouy se souvient infiniment plus des détails de la vie quotidienne que des archétypes bretons, qu'ils soient de la mer ou de la campagne.

Je me rappelle [...] les châtaignes, les pommes de reinette grises au parfum musqué, et les carrés de la bouillie d'avoine froide que nos oncles, paysans en costume de raide drap bleu, peu bavards et ne s'exprimant qu'en breton, nous apportaient de temps à autre en provoquant chaque fois notre respectueuse admiration pour eux et pour les bonnes choses que nous aimions avec une gourmandise presque mystique.⁶⁵

Les oncles maternels, comme la mère, portaient le costume traditionnel de la région. A cela rien d'étonnant quand on sait qu'il fut porté par la majorité de la population des campagnes jusqu'au milieu du XXe siècle. Ces images resteront toujours gravées dans la mémoire de Dupouy. S'il n'a jamais montré un intérêt débordant pour les traditions populaires, il en est une qui le touche pourtant profondément : le costume. Il écrira plusieurs articles sur le sujet, réalisera des recherches élaborées et dressera un état des lieux du vêtement traditionnel dans *Costumes Bretons*⁶⁶, publié en 1951.

Sa première identité, paysanne, il la tient donc de sa mère : « bref, écrit-il, si je consulte mes souvenirs, je me vois à cet âge beaucoup moins marin que campagnard. »⁶⁷ Il sait qu'il se joue ici de son image publique. Il est largement connu pour ses livres sur la mer et la pêche, les lecteurs sont nombreux à le savoir pêcheur lui-même, et quand il écrit ses *Mémoires*, ce sont ceux d'*Un Pêcheur en eau salée*. Pourtant, paradoxalement, il se définit d'abord comme paysan. Il enchevêtre ainsi l'écheveau, il brouille les pistes et empêche une compréhension trop radicale de son identité, de sa personnalité. Il s'affirme comme un être complexe dont chaque partie est consubstantielle l'une de l'autre ; par les opposés il forme un tout.

Sa mère meurt le 26 mars 1887, il n'a alors que quinze ans. C'est maintenant le père, aidé par une gouvernante, qui a la charge de toute la famille.

Auguste et Marguerite eurent sept enfants : cinq filles et deux garçons. Auguste⁶⁸ (1872-

⁶⁵ *Ibid.*, p. 9-10.

⁶⁶ A. Dupouy, *Costumes bretons*, op. cit.

⁶⁷ *Ibid.*

⁶⁸ Nom complet : Auguste, Eugène Dupouy.

1967) est l'aîné, puis naissent Alice⁶⁹ (1874-1927), Berthe⁷⁰(1879- ?), Lucien⁷¹, Marie-Amélie(1882- ?), Marcelle (1884-1919), Andrée (1886-1887) et enfin Hortense⁷².

Aujourd'hui, la famille est séparée entre les cimetières de Penmarc'h et de Saint-Guérolé. Le premier était devenu trop étroit pour accueillir toutes les sépultures, il a fallu en créer un nouveau dans la petite paroisse. Les derniers décédés n'ont pas la chance de reposer sous le monument commandé à Quillivic par Jean Rieux, le mari d'Alice. Il dépareille dans la forêt des pierres tombales, en effet, il représentant une jeune Sénane symbolisant le deuil, qui frappe par l'humilité de la posture. Auguste et Lucien reposent dans le cimetière moderne de Saint-Guérolé, auprès de leurs épouses et de leurs enfants.

4- Saint-Guérolé (1879)

Quand ils rejoignent le port de Saint-Guérolé, les souvenirs deviennent plus clairs, « notre mère pleura quand elle vit cette nudité »⁷³ se rappelle l'auteur. Et c'est dans cette nudité que le petit acquiert un peu d'indépendance ; l'arrivée dans ce port fut « vécue comme un franchissement initiatique : une expulsion du monde clos de la petite enfance, et une entrée dans le vaste univers du vent. »⁷⁴

L'arrivée à Saint-Guérolé est en quelque sorte une deuxième naissance. Le petit village de pêcheurs est battu par les vents, mais c'est avant tout un vent de liberté qui souffle sur l'enfance d'Auguste. Il est assez grand pour aller courir sur les grèves ; les étendues de sable sont alors un fantastique terrain de jeu. C'est ce qu'indique J.P. Dupouy dans sa présentation aux *Souvenirs d'un Pêcheur en eau salée* :

Lorsque la famille quitte Concarneau pour s'installer à Saint-Guérolé, Auguste et son frère Lucien s'intègrent à la communauté des gamins du pays, mais tout en restant les fils du patron de l'usine. L'été, en compagnie des mousses, l'hiver écoliers à Brest ou à Lorient, ils sont à la fois comme eux et différents d'eux.⁷⁵

Similaire et différent, intégré et à la marge, issu du monde de la pêche et de la petite bourgeoisie, Dupouy dès lors se tient dans une position à l'équilibre toujours instable.

69 Ep. Rieux.

70 Ep. Chapalain.

71 Nom complet : Lucien, Jules, Félix Dupouy.

72 Ep. Piquet.

73 A. Dupouy, *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée*, op. cit., p. 11.

74 J.P. Dupouy, « Ecrire la Bretagne », Auguste Dupouy (1972-1967), *Colloque de Quimper 20-21 octobre 2006*, op. cit., p. 134.

75 J.P. Dupouy, « Introduction », in *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée*, op. cit., p. 9.

L'évocation de cette enfance résonne comme l'annonce d'une vie entière, partagée entre position dominante et rêve d'une vie simple, en harmonie avec l'élément naturel ; sa progression dans le monde de l'enseignement et des lettres ne fera qu'agrandir l'écart qui sépare ces deux identités.

Il va connaître trois domiciles dans le petit port de Saint-Guérolé. Le premier, près du port, deviendra par la suite la propriété d'une de ses sœurs. Le deuxième est la maison de la falaise du Lestr qui « s'élève près de l'anse de La Torche et du musée préhistorique de Penmarc'h, à vingt pas de l'océan. »⁷⁶ La troisième est la maison voisine, la précédente était devenue trop petite pour toute la famille. Cette falaise du Lestr sera son port d'attache. Il déménagera de nombreuses fois, au gré des mutations ; un seul point est immuable, les maisons de la falaise. Il faut dire qu'ici il est aux premières loges de l'immense théâtre qu'est l'océan. De la fenêtre de son bureau, il peut voir le plus trépidant des spectacles : tous les états de la mer.

L'auteur de *Saint-Guérolé Penmarc'h*⁷⁷ montrera toujours un attachement inaliénable à sa terre natale. Il est lui-même, nous l'avons vu, le produit d'une double culture, bretonne et basque, mais plus que par les origines biologiques, il se voit composé par son environnement, qu'il soit social ou géographique. Dans *Face au couchant*, en historien, il traite la question du peuplement des côtes bretonnes, de la préhistoire à nos jours. Il se méfie de la notion de race, « un peuple se forme et se transforme lui-même. Dans un même creuset, des éléments divers composent un être neuf. »⁷⁸ Pour lui, à la manière de Taine, l'être est fait du climat, du pays, du sol, du flux et du reflux de la mer. C'est pour cela que, selon lui, la notion de race et tout le bagage de l'inné ne peuvent fonctionner. D'ailleurs, n'écrit-il pas dans son *Histoire de la Bretagne* que « les plus vieux peuples connus ne sont que des sangs-mêlés »⁷⁹ ?

Dupouy va aimer éperdument ce pays de Saint-Guérolé, et il sera touché au cœur à chaque fois qu'un œil d'artiste le rendra d'une manière qu'il jugera éloignée de la vérité, de sa vérité. C'est ce qu'il dit à Charles Le Goffic ; on peut remarquer qu'il n'hésite pas à contrarier le maître :

J'avais vu au Salon le curieux et pénétrant tableau de Léon Dhurmer ; vous l'avez

76 H. Queffélec, *Notice nécrologique de l'Ecole Normale Supérieure*, 1969, p. 28.

77 A. Dupouy, *Saint-Guérolé Penmarc'h*, op. cit.

78 A. Dupouy, *Face au couchant: Brest, la côte et les îles*, op. cit., p. 34.

79 A. Dupouy, *Histoire de la Bretagne*, Paris, Boivin, 1932, p. 6.

illustré comme un poète doit aimer à l'être par un peintre, avec autant d'originalité que d'exactitude. Est-ce la longue habitude que j'ai des pays et de ses gens, votre Bandeau noir m'a paru pousser au sombre la côte de notre Baie d'Audierne. Songez que nulle part ailleurs le soleil des Dimanches ne fait resplendir autant de cocardes et de broderies de soie jaune, que les femmes y ont le verbe haut et passablement criard, que les dunes gazonnées sont bien claires, les sables bien lumineux, la mer bien vivante, et que l'ensemble peut être dramatique, farouche, mais guère mélancolique ni même triste. Au reste, c'est là une mauvaise chicane que je vous fais. Car il se peut que je me trompe. En tout cas, vous avez vu ainsi, et magnifiquement rendu votre vision.⁸⁰

L'énergie du pays, présente dès 1901, fait figure de topos dans l'œuvre de Dupouy. Les femmes y sont belles et fortes, les hommes sincères, même les désespoirs y ont de la vigueur.

Dans ses livres, ici et là, on peut glaner quelques grains de souvenirs. Dans *Au Pays bigouden, Brodeurs, Brodeuses et Broderies*, en évoquant les vêtements, la couleur de leur drap, il nous donne à voir une part de son enfance, faite de costumes et de formes aujourd'hui disparus :

J'ai connu ce bleu plus sévère que celui du pays « glazik » : C'était au temps où les femmes, au jour de fête, fussent-ils torrides, portaient trois cotillons en étage. C'était aussi le temps où, avec des épingles à grosse tête qui avaient leur place dans leurs atours de gala, elles seraient le plus possible leur corsage coupé de telle sorte que les bustes les plus généreux en étaient aplatis. Le Braz s'y est laissé prendre, et l'un de ses poèmes, qui m'est dédié et que j'admire, mais qu'au nom de l'exacte vérité je ne puis approuver sans réserve, commence par ce vers :

« Les âpres Bigoudens aux formes d'Androgynes... »

vers aggravé de cette récidive :

« A leurs corsages plats ont fleuri des fleurs jaunes »

Est-il besoin de protester, devant ceux qui les connaissent autrement que par ouï-dire, que cette platitude n'était qu'une apparence, et que leur costume s'est arrangé depuis pour les épanouir autant que les Quimpéroises et les Fouénantaises, avantagées depuis longtemps par une autre coupe.⁸¹

Ce souvenir nous fait revivre des modes, des habitudes, en réalité, toute une société disparue. Témoignage de son enfance, mais aussi mise au point. La Bretagne est-elle revêtue d'un voile sombre ? Il lui rend sa part de clarté. Fait-on des Bigoudènes des femmes aux formes androgynes ? Il leur rend leurs rondeurs féminines. La question de la vérité est au cœur de son œuvre, nous verrons qu'elle en est le centre névralgique, et dès l'univers proche, elle construit un rapport au monde.

80 Lettre d'A. Dupouy à Ch. Le Goffic, rédigée à Quimper le 7 Janvier 1901, fonds Charles Le Goffic.

81 A. Dupouy, *Au Pays bigouden, Brodeurs, Brodeuses, Broderies*, Pont-l'Abbé, Le Minor, 1947, p.10.

5- Éducation en bord de mer

Dans la participation à la « communauté des gamins du pays »⁸², cette marmaille qui court, joue et travaille, on peut voir le départ d'une mythologie personnelle, celle du jeune garçon malingre et débrouillard, qui réussira malgré toutes les difficultés à faire vivre sa famille tout en conservant sa liberté. Dans *Scrafic*⁸³, jamais le héros ne laissera quiconque décider à sa place de son avenir. Car Dupouy, toute sa vie, fut fasciné par ce petit personnage qu'est le mousse. Inférieur à tous, il a ce que beaucoup n'ont pas : l'esprit de liberté.

Ce village perdu, au bout de nulle part, se révèle donc le lieu parfait pour se construire. Dans sa *Géographie des lettres françaises*, Dupouy rappelle le préambule de *La Neuvaïne de la Chandeleur*, où

Nodier s'exprime déjà en régionaliste : « La vie intime de la province, écrit-il, a un charme dont on ne conçoit aucune idée à Paris. C'est en province qu'il faut être enfant, qu'il faut être adolescent. La réminiscence même de ces jeunes impressions, qui ne se remplacent jamais, conserve encore une partie de sa puissance, même quand on s'est éloigné des lieux où on les a reçues, et cela se remarque aisément chez les écrivains qui ont un style et une couleur. »⁸⁴

Les bienfaits de cette jeunesse provinciale sont multiples. L'enfant construit un corps sain, loin des scories de la ville ; les occupations qu'il trouve dans la nature participent à former un esprit de débrouillardise. Mais pour un écrivain, ce début de vie est une semence dont les fruits seront cueillis durant toute l'existence. Cette expérience de la nature, infiniment variée, va marquer définitivement l'écriture de notre auteur.

Auguste Dupouy pose la mer comme première éducatrice. Dans cet espace libre, dans ces hectares de goémon et d'herbiers, en essayant tant bien que mal de ne salir ni jupe ni culotte, il semble découvrir la vie et le monde. « C'est là que je pense, écrit-il dans ses *Mémoires d'un pêcheur en eau salée*, avoir fait le plus fructueux de mes apprentissages, celui dont je me suis trouvé, en tout cas, le plus content »⁸⁵, ou encore cet autre témoignage, « dans notre apprentissage, à nous, nos maîtres furent généralement des mousses. Mon frère et moi en avons connus qui étaient à notre égard la complaisance et le dévouement même. »⁸⁶ Il donne un exemple : Gallo. Il exprime une admiration sans borne pour ce jeune garçon qui

82 J.P. Dupouy, « Introduction », in *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée*, op. cit., p. 9.

83 A. Dupouy, « Scrafic », *Le Chemin de ronde*, Paris, J. Ferenczi, 1923, p. 11-77.

84 A. Dupouy, *Géographie des lettres françaises*, op. cit., p. 165.

85 A. Dupouy, *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée*, op. cit., p. 11.

86 *Ibid.*, p. 44.

avait alors pour eux des comportements d'adulte. Mais ces jeunes mousses n'échappent pas au paradoxe, devenus quadragénaires, quinquagénaires, ils en redevenaient plus enfantins, l'alcool, cette traîtresse, en étant la cause.

Et Dupouy regarde avec tristesse ce potentiel de grandeur réduit à néant. S'il est admiratif de ces mousses, c'est qu'ils démontrent une connaissance qu'il n'a pas, ils sont entièrement tendus vers un avenir radieux : devenir pêcheur. L'alcool, dans l'abrutissement, les réduit. Trop nombreux sont ceux qui, plus vieux, furent moins grands. Toute sa vie durant, Dupouy va chercher à conserver cet esprit du mousse : vivacité, curiosité, tension vers l'avenir, sans oublier le petit sourire en coin de celui qui ne s'en laisse pas conter.

Selon Dupouy, commencer sa vie comme citadin ou comme enfant de la côte a des conséquences essentielles sur le rapport au réel. La réalité mesquine et répétitive des villes conduit inmanquablement à la fiction.

Ils font semblant d'avoir ce qu'ils n'ont pas, d'être ce qu'ils ne sont pas. Nous, enfants, nous avons cette chance de tenir à notre disposition, la plus authentique et magnifique réalité [...] Quel enfant de riche, quel prince héritier — je me le demande — a plus paisiblement et profondément joui du privilège de sa naissance ? Nous aussi sur cette grève spacieuse, où nous allions de découverte en découverte, nous avons été des privilégiés.⁸⁷

Sous les souvenirs de jeunesse, on peut deviner l'ébauche d'une théorie littéraire. Pourquoi aller recréer une autre réalité quand celle que l'on a devant soi sera toujours plus belle et plus inventive même que la recreation ? Dans un habile renversement, il célèbre la liberté qui était la leur ; cet espace qui se dévoile à perte de vue teinte la ville de grisaille, provoque une sensation d'étouffement qui relègue les « riches » au triste statut de prisonniers enfermés dans leur faux privilège. Pour Dupouy, le citadin ne se doute pas « de toutes les ressources que peut offrir [un] îlot désolé à des enfants pleins de sève, qui savent profiter tour à tour de la marée haute et de la marée basse. »⁸⁸

On comprend dès lors une part de l'attachement qu'il put avoir pour le sculpteur René Quillivic. Devenu l'un des plus grands sculpteurs bretons de sa génération, il avait commencé comme mousse, « un mousse comme on en voit assez fréquemment sur nos côtes, futés et rêveurs, idéalistes sans le savoir et réalisateurs dans la mesure qui leur est permise, sensibles d'instinct aux *artes optima*, à tout ce qui libère et ennoblit. »⁸⁹

87 *Ibid.*, p. 47.

88 A. Dupouy, *Face au couchant, Brest, la côte et les îles*, op. cit., p. 45.

89 A. Dupouy, « René QUILLIVIC, sculpteur breton », *La Bretagne touristique*, mai 1923, p. 105.

Nous avons vu quelle était l'inquiétude du père, Concarnois, face aux côtes bigoudènes. La grève mène à la mer et la mer de Penmarc'h était sa hantise ; il tremblait pour ses fils quand ils embarquaient. Pourtant, cela n'arrête en rien cette mâle détermination qui les pousse à rejoindre les pêcheurs, « devons-nous renoncer [...] à un plaisir si sain, si noble, si digne de contribuer à la formation d'un caractère ? »⁹⁰ Devenu père à son tour, Dupouy ne devint pas le père qui retient ses fils de naviguer. Pour lui, l'aptitude à apprivoiser les parages de Penmarc'h était une belle qualité, « j'ai cru bien faire, écrit-il, en les aidant à se faire un cœur marin. »⁹¹

Toute sa vie, ce « cœur de marin » a battu dans sa poitrine. Il surgit littérairement quand il publie *Partance*⁹². Un chroniqueur du *Journal des débats*, grâce à une subtile intuition, repère la relation qu'entretient le jeune auteur et le peuple des pêcheurs : « par une affinité ou une hérédité mystérieuse, M. Auguste Dupouy, qui s'exprime d'une autre manière que le peuple, sent comme lui et n'abuse pas des mots inutiles. »⁹³ Différent et semblable, bien que maître des mots, de la parole, il n'a pas perdu l'essentiel qui serait la proximité avec la mer, improbable alchimie qui se réalise dans le mystère de l'écriture.

Le jeune Auguste, dans cet apprentissage essentiel près des pêcheurs voisins, n'apprend pas seulement la nature et la mer, il s'initie aux différentes faces de l'âme humaine, et apprend à se positionner face à elles. S'il rend hommage à « [...] leur politesse, qui n'était ni obséquieuse ni mécanique, leur délicatesse innée, leurs attentions »⁹⁴, il ne cache pas son agacement devant les doléances de certains, patrons des chaloupes « abonnées » à l'usine du père. Mais soucieux de justice, le jeune homme se faisait

leur avocat près du plus consciencieux des hommes, qui, de son côté, faisait pour les contenter tout son possible, mais qui ne pouvait pas pourtant jeter au rebut des filets réparables, et qui, enfin, n'était pas seul, n'était même pas le propriétaire de l'usine. En revanche, [il] le défendai[t] par devers eux.⁹⁵

Cette posture qui recherche à tout prix l'entente, à près de quatre-vingts ans, il la voit comme l'annonciatrice de toute une vie : « cette façon de faire de la conciliation, qui m'est

90 A. Dupouy, *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée*, op. cit., p. 77.

91 *Ibid.*

92 A. Dupouy, *Partances*, op. cit.

93 *Le Journal des débats*, 15 mai 1905, n°134, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales de Quimper.

94 *Ibid.*, p. 88.

95 *Ibid.*, p. 89.

assez habituelle, ne m'a pas toujours réussi : prendre à tour de rôle les intérêts de la partie adverse devant l'autre, c'est le meilleur moyen de mécontenter les deux. Mais je m'exerçais déjà, par esprit d'équité, à ce rôle ingrat. »⁹⁶ On peut d'ailleurs souligner le fait que cette capacité à soutenir des théories opposées sera encore développée lors de ses études, la dialectique y prend une telle place qu'elle parvient à faire exploser le cadre strict de la vérité.

Il n'apprend pas qu'auprès des enfants, les pêcheurs plus expérimentés sont également plein d'enseignement, eux qui veulent bien le recevoir à son bord et l'amener découvrir leur vie de travail. Notons cet hommage dans un article paru à *La Dépêche de Brest* : « Je crois bien, quoique j'ai suivi les cours de Boissière, de Plessis, de Bergson, de Brunetière, de Lanson, que ces marins de mon pays ont été mes principaux maîtres. »⁹⁷

C'est près des pêcheurs et de leurs enfants que Dupouy manie un peu de breton. Sa mère était bretonnante, mais la langue familiale était le français. Parmi les hommes de mer, il en saisit l'importance de la langue du pays, c'est un élément qu'il défendra dans ses ouvrages, dans des articles, incitant les pouvoirs publics à favoriser une politique pour l'enseignement du breton. Jean-Pierre Dupouy souligne ce même aspect lorsqu'il rappelle que pour son grand-père « la Bretagne s'est rendue compte que la langue est le meilleur legs des ancêtres, et que le progrès ne se réduit pas à détruire la tradition. »⁹⁸

La pleine conscience de la réalité de l'existence des pêcheurs va bâtir le respect que Dupouy leur accorde. Il était donc très sensible à l'usage que la littérature pouvait faire de leur image. Cela lui fait dire au sujet de Richepin, que c'est un « prince de la contrefaçon », un « symbole de faux barbare », un « loup de mer pour plage. »⁹⁹ Rien à voir avec Yann Nibor :

Le poète des gens de mer, le seul peut-être qu'ils aient eu (car la mer, elle, en a eu plus d'un, surtout celle qu'on voit du rivage) [...] Non, Yann Nibor n'est pas un chansonnier ordinaire. Ne le confondez pas je vous prie avec un Botrel et des sous-Botrel. [...] il y a chez Yann Nibor du génie, le simple et rude génie qu'il fallait pour parler de leur vie aux hommes de mer.¹⁰⁰

Dupouy n'écrit pas à la manière de Nibor, mais il s'attachera toujours à éviter les

96 *Ibid.*

97 A. Dupouy, « Propos d'un ancien », *La Dépêche de Brest*, 25 juillet 1932.

98 A. Dupouy, *La Basse-Bretagne*, Édition de 1963, p. 230, cité dans J.P. Dupouy, « Ecrire la Bretagne », *Auguste Dupouy, Actes du Colloque de Quimper, op. cit.*, p. 149.

99 A. Dupouy, « Le poète des gens de mer », *La Dépêche de Brest et de l'Ouest*, 10 septembre 1930.

100 *Ibid.*

écueils de l'écrivain de pacotille. Il aura toujours comme souci majeur de chercher à rendre la réalité d'une vie complexe faite à la fois de grandeurs et de petites, une vie complète donc.

Dupouy, que ce soit à Concarneau ou dans le pays bigouden, signa ses premières années à l'encre de la mer. Elle marqua son caractère, son regard sur le monde, ses relations aux autres, sa vision du peuple. Définitivement, pour lui : « on ne conçoit guère d'école plus rude ni plus exaltante. La mer, toujours et partout, est une maîtresse éducatrice [...] »¹⁰¹

Il nous semble que la mer marqua également sa vision esthétique. Pour preuve le souvenir de cette première pêche à la sardine :

La première fois que j'allais pêcher la sardine, c'était une nuit d'été, en baie d'Audierne. Une chaloupe naviguait parallèlement à la nôtre, occupée par un équipage de moines blancs. Quand la houle se soulevait entre les deux barques, on ne voyait plus que le bout de leurs capuchons. Puis ils repassaient en entier, debout immobiles, silencieux. « *Potred Lescon*, » dit un de nos matelots : « des gars de Lesconil ». Leur coule monacale n'était qu'une cape de toile à voile intérieurement doublée de molleton. Ils s'y drapaient contre les mille aiguilles d'un petit vent d'Est. Mais à quinze ans, ces explications sont bien plates. Et je ne prévoyais pas qu'au bout d'une génération ces pèlerins de blanc vêtus brandiraient si allègrement le drapeau rouge. L'aube se leva, les voiles furent amenées, les avirons de trente pieds battirent l'eau, et les lièges du premier filet s'allongèrent derrière le gouvernail. Mais les fronts au préalable s'étaient découverts, et les bérêts ne furent remis qu'une fois tout le filet dehors. Autour de nous, la même scène se répétait à perte de vue. Cette prière muette d'un millier d'équipages, sur un millier de barques, pendant la mise à l'eau d'un millier de filets, était une très simple et très grande chose, aussitôt glorifiée par les premiers feux de l'aurore.¹⁰²

6- Formation académique

a. De brillantes études

Outre la formation marine, « naturelle », il en est une autre, académique, que le père tient à apporter à ses enfants. Dans une sorte de retour aux sources familiales, le jeune Auguste part pour la cité du Ponant, « dans une école enfantine de la rue du Château, puis au Lycée de Brest. »¹⁰³ Au lycée, on sait qu'il fut durant toute sa scolarité parmi les meilleurs. Dès son entrée en classe de 8^e, en octobre 1881, il montre des facultés scolaires exceptionnelles. En août 1882, il obtient le premier prix d'excellence, les 1^{er} prix de français,

101 A. Dupouy, *Face au couchant, Brest, la côte et les îles*, Paris, La Renaissance du livre, 1934, p. 41.

102 *Ibid.*, p. 84-85.

103 A. Dupouy, *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée, op.cit.*, p. 11.

d'histoire-géographie, de sciences, d'anglais et de dessin. Avec quelques variations, le résultat sera le même jusqu'à la classe de terminale — alors classe de philosophie — pour laquelle il obtiendra le « Grand prix d'honneur offert par la ville de Brest à l'élève des cours littéraires qui s'est le plus distingué par son travail, sa conduite et ses succès »¹⁰⁴.

En véritable archiviste, Dupouy a conservé de nombreux documents, traces de ces années de formation. Ils sont extrêmement riches d'enseignements car ils nous font revivre la vie d'un jeune lycéen de la fin du XIX^{ème} Siècle. Ayant choisi la voie des Lettres, on découvre combien l'enseignement se fonde sur la culture classique et l'étude des Anciens : versions, thèmes latins et grecs, littérature latine, poésie. Il faut également noter que la majorité des dissertations de philosophie se fonde sur les antiques et analyse des aspects de leur pensée. Il en sera marqué définitivement. Sa passion pour Homère l'amènera à faire d'Ulysse l'un des personnages-clefs de sa poésie. Mais c'est Horace qui le poursuivra toute sa vie. Les citations, les références dont il est la source sont partout. Il lui consacrera d'ailleurs une monographie en 1928¹⁰⁵.

b. Souvenirs de Brest

L'ombre de Brest plane sur plusieurs ouvrages, articles de Dupouy, qu'elle soit simple évocation, souvenir plus clair ou thème majeur, l'auteur aime à faire découvrir cette ville. On consultera avec intérêt ses souvenirs de la cité du Ponant dans un article paru dans *Les Cahiers de l'Iroise* intitulé « Ombres brestoises »¹⁰⁶.

Très souvent, la méthode qu'il utilise consiste à transférer les regards, il fait découvrir la ville à son lecteur en se posant lui-même comme observateur. Il invite ainsi à une véritable expérience d'observation, « accoudons-nous, propose-t-il, au parapet du Pont Tournant. Autre observatoire, autre spectacle. »¹⁰⁷ Et ce qu'il observe est un tableau frénétique et violent, duquel il est bien difficile d'extraire une réalité tangible :

L'Arsenal est à nos pieds, coupé en deux par l'eau verte ou grise. Cris de sirènes, crachement de fumée, courses de vedettes, allées et venues de cols bleus. Un pont de bateaux

104 J. Foucher, « Un brillant lycéen brestois : Auguste Dupouy », *Les Cahiers de l'Iroise*, janvier-mars 1968, p. 6.

105 A. Dupouy, *Horace*, Paris, coll. Les heures antiques, Grasset, 1928.

106 A. Dupouy, « Ombres brestoises », n°2, avril-juin 1955, p. 62-65.

107 A. Dupouy, *Face au couchant, Brest, la côte et les îles*, op. cit., p. 90.

s'ouvre et se referme. Des coques d'acier s'encrassent de charbon. Une grue monstrueuse allonge son bras de fer.¹⁰⁸

Cette violence est celle de la modernité, tout en mouvement, en bruit, en démesure. Dupouy nous signale la rupture d'avec l'arsenal de sa jeunesse. En quarante ans, les choses ont bien changé. « On a quelque mal d'abord à s'y reconnaître »¹⁰⁹, avoue-t-il, mais bientôt, comme sortie des brumes de la mémoire, lui apparaît

l'immuable ordonnance de ce port militaire, citée au cœur de la cité, qui a ses quartiers de noblesse. Oui, tout cela est d'un aspect fidèlement ancien régime. Point de baraquements provisoires, de platras et de bariolage : rien que de belle et bonne pierre, d'harmonieuse façade du style le plus sobre, des magasins qui ont l'air de palais, et non de palaces — un Versailles maritime et guerrier qui s'est adapté progressivement, sans heurt, au besoin du jour.¹¹⁰

Lauteur va particulièrement rendre hommage à la ville du Ponant dans son livre *Face au couchant, Brest, la côte et les îles*. Il nous plonge dans ce Brest de la III^e République, qu'il connut durant sa jeunesse. Brest, ville militaire, impose son empreinte à ses habitants, « ceux qui furent jeunes, affirme-t-il, dans le Brest de cette époque n'ont pas oublié quel prestige, un peu mystérieux, avaient à leurs oreilles ces mots : la Majorité, la Maistrance, les Subsistances. »¹¹¹

Dans ce prestige militaire, il évoque la concurrence entre les deux grands ports français, et comme de bien entendu, l'injustice qui favorise Toulon :

Toulon a la préséance depuis 1900. C'est le port de la facilité, dit-on, de la joie de vivre, des petites alliées, des fumeries d'opium. C'est le port de la lumière en fête. Les quais, de niveau avec la mer, sont comme une large passerelle invitée, et des cafés accueillants s'y alignent au spectacle d'une eau benévole. Mais Brest était bien le port d'une époque où le service hésitait encore à s'humaniser. L'envol hebdomadaire des *Bordaches* au pont Gueydon, dans la rue de Siam les brochettes de cols bleus, de pompons rouges et de chemisettes rayées, d'intermittentes et naïves bordées rompant la monotonie des exercices, cela pouvait faire illusion : mais la règle était stricte et tout Brest était soumis à la règle. L'horaire brestois se marquait par des bruits de tambours, de fifres, de clairons, de canons. C'est le canon qui, matin et soir, signalait l'ouverture et la fermeture du port et les habitants pouvaient régler leur montre sur ce bruit martial. Le soir encore, plusieurs lieues sonnaient la retraite sur le Champ-de-Bataille, et toujours sonnant et tambourinant, regagnaient chacune leur caserne. Des (p. 202) patrouilles circulaient au pas dans les rues. Bruits familiers, images familières, qui s'inséraient dans le quotidien de la vie brestoïse et la militarisaient.¹¹²

Quand il oppose à Toulon la légère, une Brest la sévère, c'est toute une atmosphère

108 *Ibid.*

109 *Ibid.*

110 *Ibid.*

111 *Ibid.*, p. 200.

112 *Ibid.*, p. 201-202.

industrielle également qui se construit. C'est-à-dire que les frontières se dissipaient entre labeur et vie de soldat dans cette immense caserne qu'était Brest. Et Dupouy de montrer comment ce bel ordre et cette rigueur peuvent l'avoir séduit :

Où Brest semblait le plus brestois, c'est dans les pompes annuelles du 14 juillet, qui n'était point ici une fête politique, mais essentiellement, magnifiquement militaire. Ah ! Cette salutation des vaisseaux en rade ! Qu'est-ce que les mornes salves d'honneur dans une ville quelconque de garnison près de ce vivant tableau d'Ozanne ou de Gudin soudainement apparu au matin du grand jour, quand vieux et jeunes, ceux d'acier, ceux de bois, également pavoisés de toutes leurs flammes, s'entouraient à l'envi de blanches nuées olympiennes, d'éclairs et de fracas ? Et quel spectacle pour des yeux d'enfants, que toutes les troupes concentrées sur la vaste place du château — lignards en pantalon rouge, marsouins en pantalons bleu, marins, mousmes, pupilles, bordaches, gendarmerie départementale et maritime, artillerie de terre et de la marine, pompiers du port et — ne les oublions pas — pompiers de la ville, au casque empanaché ! Et toutes ces cliques, ces fanfares, ces musiques [...] toutes l'une après l'autre ponctuant les saluts successifs au vice-amiral préfet, qui passait la revue. Et puis le défilé des vagues de baïonnettes, si belles à voir du talus herbeux de la Poudrière, quand elles remontaient le cours d'Ajot et accéléraient leur train pour aborder la rampe de sortie ! Tout Brest, ce matin-là, sentait la poudre et marchait au pas cadencé. Le soir — autre splendeur — la Retraite descendait des lointains du Petit-Paris, avec tous ces tambours et ces cuivres, dans une gloire de lampions et de feux de Bengale.¹¹³

Le lecteur peut remarquer comment ce souvenir de Dupouy est, probablement, influencé par celui de Chateaubriand dans ses *Mémoires d'outre-tombe*. Pour celui-ci, c'est l'arrivée de la grande escadre¹¹⁴ qui revêt cette indéfinissable grandeur, pour celui-là, c'est le jour de la Fête Nationale ; pour les deux, c'est la démonstration, par tous les sens, d'une formidable énergie. La ville influence considérablement celui qui y vit, et Dupouy nous aide à comprendre comment cette influence se construit. Elle s'appuie sur l'admiration, le spectacle ; et la multiplicité des points d'exclamation nous suffit pour comprendre que cette émotion du jeune garçon est retrouvée lors de l'écriture de l'ouvrage.

En effet, il faut bien comprendre que pour Dupouy, les conséquences de cette militarisation de l'air brestois s'étendent à bien des aspects. Rappelons-nous qu'il était collégien, puis lycéen. Cet esprit militaire, son dynamisme, sa violence latente, c'est principalement là qu'il les ressentait :

Rien ne prévaut contre de pareils exemples. Comment le civil même, à Brest, en cette fin de siècle, n'aurait-il pas eu l'âme militaire ? Qui donc, parmi les habitants, n'avait quelqu'un des siens sous les armes ? La plupart des Bretons qui formaient le gros de la population brestoise étaient des matelots, des riverains : ils trouvaient là une atmosphère toute faite pour leur dynamisme habituel. En ce bout du monde où la lutte est de chaque jour entre le sol et l'Océan, entre le marin et la mer, rien de plus normal que le goût de l'élan (notons : ici presque

113 *Ibid.*, p. 203-204.

114 Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, t. I, Paris, Le Livre de poche, Gallimard, 1951, p. 88.

une dialectique... je peux utiliser cela dans l'organisation de mes sous-parties), de l'assaut, du *drang*, comme disent nos voisins de l'Est, de l'*arog atao* ! — « avant toujours ! » — devise bretonne des plus fréquentes, gravée sur la coque de tant de chaloupes ! La contagion était partout. La petite guerre sévissait entre enfants — ceux de Brest contre ceux de Recouvrance, ceux des écoles contre ceux du lycée. A l'intérieur même du lycée, une brutalité allègre avait cours, qui eût effaré bien des mamans du val de Loire ou du val de Seine. Entre les deux roulements de tambour qui signalaient la fin des récréations, se livraient des matchs de boxe à poings nus, sous les yeux d'un maître impuissant à briser le cercle serré des spectateurs. Et cela manquait terriblement à ceux des lycéens qui changeaient de lycée, qui trouvaient ailleurs et surtout Paris, la raison, la politesse, la critique, la civilisation, l'humanité, la France.¹¹⁵

On peut être surpris de la manière dont l'auteur approuve cette violence lycéenne, surtout lorsque l'on connaît l'image qu'Auguste Dupouy pouvait laisser : calme et raisonnable, figure de la sagesse. Mais, justement, cette bagarre dont il ne s'exclut nullement, qu'il sembla même regretter quand il dut rejoindre Rennes, puis Paris, voilà un point, un « poing », devrions-nous dire, de sa personnalité qui semble se révéler par cette image de jeunesse.

Nous l'avons vu, Dupouy montre une fascination pour la grandeur, l'énergie qui ressort de cette architecture puissante et simple, de cette militarisation. Voilà, concentrée en sa pointe toute la force de la France. Brest est, dit-on, une ville française en Bretagne. Voilà un point interrogé par Dupouy. Brest est partagée par son côté français et son côté breton, Dupouy apparaît profondément marqué par cette contiguïté. Pour nous, elle représente une forme d'architecture symbolique de la personnalité de Dupouy. Comprendre Brest, c'est mieux comprendre sa structure mentale. Et cette ville est faite de contrastes, moderne et immuable, concrète mais aussi mystérieuse, « on a le sentiment qu'elle ne vous dit pas tout. »¹¹⁶ Est-ce que cette impression vient des murs d'enceinte, qui referment la ville sur elle-même ?

Serait-ce là le mot du mystère ? Autre énigme dans cette ville contradictoire : outre cette sensation d'emmuré, un continuel appel d'air. Un souffle étrange vient vous chercher dans la rue. Un souffle ou une voix — les deux. Souffle d'allégresse, ou de détresse, ou d'aventure, voix d'outre-tombe ou d'outre-mer, invitation à l'on ne sait quel voyage, nouvelles d'on ne sait quel pays. Cela vous oppresse et vous dilate, vous arrache à vous-même et vous multiplie.¹¹⁷

Et ce souffle, c'est celui de la mer. Le Brest qu'il a connu, on le sait, est bien différent du Brest d'aujourd'hui. Mais il a cela d'identique que la mer est partout présente, invisible, elle

115 *Ibid.*, p. 204-205.

116 *Ibid.*, p. 98.

117 *Ibid.*, p. 98-99.

est là. Il ne reniera pas, alors, la nouvelle ville née des décombres. Il dira la beauté de ses lignes, sa modernité. Nouveaux symboles d'une nouvelle énergie.

La fin du lycée et l'obtention du baccalauréat signent la fin de la vie brestoïse. Il doit rejoindre Rennes, mais la poursuite des études ne va pas sans quelque angoisse : « Aux approches de ma dix-huitième année, se souvient-il, inscrit de la veille sur le rôle d'une Rhétorique supérieure, au lycée de Rennes, et sentant les affres de l'asphyxie, j'adjurais mon père dans une lettre pathétique, de me laisser devenir pêcheur, histoire de respirer. »¹¹⁸ Puis, avant même que son père ne réponde, il accepte son destin : « L'Université mène à tout, mais principalement aux salles de rédaction. »¹¹⁹

Son parcours, brillant, le mène dans les meilleurs lycées, « il commença la khâgne à Rennes pour la finir à Paris au Lycée Henri IV »¹²⁰ nous renseigne Henri Queffélec dans la *Notice nécrologique de l'École Normale Supérieure*. Dans le prestigieux lycée il a entre autres professeurs Henri Bergson dont on retrouve la théorie du flux dans l'étonnant « Avant-Propos » qu'il consacre à Horace¹²¹. Ensuite, il parvient à intégrer les bancs de la rue d'Ulm.

A l'École Normale Supérieure, il rencontre Gustave Téry qui, plus tard, marquera le journalisme de son époque. A l'occasion de sa mort en 1928, l'hommage qu'il lui accorde nous renseigne sur le vocabulaire des normaliens, de sa vie d'interne : « A l'École Normale où il était mon « carré », il venait volontiers le soir dans notre « turne » de « conscrits » boire une tasse de thé, un verre de khummel (*sic*), et nous régaler de vers élégiaques. »¹²²

Un autre témoignage nous renseigne sur la vie de Dupouy durant ses trois ans de formation à Paris. S. Strowski nous montre dans quel milieu d'élite l'homme de Saint-Guénolé se construisit et combien son statut de Breton avait de l'importance :

Je l'ai connu à l'École Normale Supérieure ; sa promotion, plus jeune que la mienne, comprenait un futur ministre de la Marine et plusieurs commandants de la grande guerre, sans parler de ceux qui devaient faire une carrière brillante dans la science, l'enseignement ou la presse. Lui, il était Breton, ce qui lui donnait une physionomie à part, quelque chose comme une personnalité plus forte ; et déjà l'on pouvait prévoir qu'il s'annexerait la Bretagne comme son fief littéraire.¹²³

118 A. Dupouy, « Figures, Auguste Dupouy vu par lui-même », *Ouest-Eclair*, non daté.

119 *Ibid.*

120 H. Queffélec, *Notice nécrologique de l'École Normale Supérieure*, *op. cit.*, p. 29.

121 A. Dupouy, « Pour servir d'avant-propos », *Horace*, *op. cit.*, p. 1-12.

122 A. Dupouy, « Souvenirs sur Gustave Téry », *Bretagne*, juillet 1928, p. 164.

123 S. Strowski, « Le Livre d'un de la maison », *La Dépêche de Brest*, 8 août 1928

c. Un maître

« Ses années de rue d'Ulm lui laissèrent, tant que dura sa belle mémoire, un souvenir enchanteur »¹²⁴, affirme H. Queffélec. Mais, surtout, ces trois années furent cruciales pour la formation de son esprit, de sa méthode. Il y fait des rencontres, avant tout celle d'un maître : Frédéric Plessis. Durant le temps d'apprentissage un respect et une admiration sans borne se forgent pour ce dernier. Dupouy exprime en 1938 toute cette estime dans un portrait qu'il lui consacre dans *La Bretagne touristique*. Il fait donc sa rencontre alors que Plessis avait trente-neuf ans, il venait de rejoindre l'ENS

où de brillants travaux de latiniste, et notamment une thèse sur Properce, l'avait fait nommer [...]. La mode était alors à une philologie assez sèche qui laissait de côté, un peu trop à mon avis et à celui de plus d'un camarade, la moelle substantifique des textes d'explication pour des histoires de syllabes et de virgules. Plessis était bien tenu de se conformer à cette exigence. Mais nous savions, nous sentions qu'il était autre chose que ce philologue hérissé de savoir germanique [...]¹²⁵

Dupouy fait partie des quelques disciples qui lui rendent visite, lui qui « accueillait si familièrement ses élèves »¹²⁶ dans son bureau de la rue de Staël. Qu'est-ce qui a pu rapprocher les deux hommes ? Peut-être leur origine commune, Plessis est Brestois. On peut imaginer sans difficulté la relation entre les deux hommes construite comme un miroir : l'un reflet du passé, l'autre reflet du futur.

Plessis est peut-être le premier à trouver une réponse à la question complexe de la conciliation entre identités distinctes, il va montrer un chemin possible pour accommoder la double nature de Breton et de Français. Dupouy rend hommage à la chaleur nationale qui se dégageait de l'esprit de Plessis : « Il y a toujours eu dans ce Breton de Brest un Français ardent ; et l'accent pathétique de son lyrisme vient surtout de sa fidélité inquiète à notre tradition nationale. »¹²⁷ Mais en aucun cas, cette fidélité « ne saurait faire tort [...] au sens du pays natal. »¹²⁸ Il n'oubliera jamais Brest.

L'élève se reconnaît dans cet accord, on ne peut que remarquer la similitude des parcours. D'ailleurs, notre auteur ne cache pas son émotion quand il relit ces vers de « Brest », écrits par le maître :

124 H. Queffélec, *Notice nécrologique de l'Ecole Normale Supérieure*, *Ibid.*

125 A. Dupouy, « Frédéric Plessis », *La Bretagne touristique*, janvier 1938, p. 3.

126 *Ibid.*, p. 4.

127 *Ibid.*

128 *Ibid.*

Vieux Brest, dure cité militaire et marine
Debout en sentinelle à l'extrême occident !
Ton souffle froid que, jeune, aspira ma poitrine
Après un demi-siècle y demeure obsédant.

En vain, si loin de toi ma route fut tracée ;
En vain j'ai tant changé de seuil et d'horizon !
Car, ayant pénétré ma chair et ma pensée,
Des jours chez toi vécus passe en moi le frisson. »¹²⁹

Avec Chateaubriand, Michelet, Loti et Le Goffic, Plessis a participé à tresser les lauriers de la ville, et, s'il n'a pas écrit que sur la Bretagne, si l'Antiquité hante ses poèmes, pour Dupouy, les Bretons peuvent être fiers de ce compatriote.

Durant son séjour à l'ENS, d'autres grands noms dispensent à notre auteur leur enseignement. Il réutilisera les théories de Joseph Bédier dans *Le Souffle de Roncevaux* publié en 1951 (cinquante cinq ans après le cours sur le sujet !). Il suit également les cours de Gustave Lanson avec lequel il a comme projet, un temps, de réaliser une thèse sur Madame de Staël. Son ouvrage sur *Les Littératures comparées de France et d'Allemagne*¹³⁰ n'oublie pas cette auteure. Dupouy, d'ailleurs, n'est pas tendre avec elle. Est-ce pour cela qu'il n'est jamais allé au bout de son projet ? On peut légitimement se le demander ; en effet, nous verrons dans la suite de notre étude comment l'empathie est un moteur fondamental de l'écriture de Dupouy. Sans celle-ci, il semble qu'il voit sa source tarir. Outre Bédier et Lanson, on a vu plus haut qu'il assista aux cours de Bergson — au lycée Henri IV —, et à ceux de Boissière et de Brunetière.

Encore un point sur lequel Dupouy et Plessis se retrouvent : le rapport au savoir, à l'Antiquité... au service de la Bretagne, Dupouy pourrait faire sien cet extrait de *La Lampe d'argile* :

J'ai vécu loin de toi, c'est pour ta gloire, ô Mère !
Nourri du miel divin de Virgile et d'Homère,
J'ai connu l'amitié, j'ai goûté les leçons
Des hommes les meilleurs du siècle où nous passons.
Je n'ai pas crains l'ennui des longs apprentissages ;
J'ai mûri sous mon front la parole des sages,
Et je n'ai point laissé voler par le chemin
Tout le grain précieux échappé de leur main.
Plus tard, l'hiver venant, sous la nuit étoilée,
Mon cœur s'est préservé de la froide gelée,

¹²⁹ *Ibid.*

¹³⁰ A. Dupouy, *Les Littératures comparées de France et d'Allemagne*, Paris, Paul Delaplane, 1913.

Si bien qu'il est encor plein du sang réchauffant
De mes vieux Cornouaillais qui m'embrassaient enfant.¹³¹

Argenton était pour Plessis, ce que Saint-Guénolé fut pour Dupouy. Dans *Bretagne*, il réalise un hommage presque absolu en citant en son entier le sonnet de *Vesper* intitulé « Bretagne » dont il se trouva être le destinataire et pour lui il n'y a

aucun poème, ni chez Le Goffic, ni chez Le Braz, ni chez personne autre, qui dise mieux ce qui était à dire, avec plus de vigueur, de tendresse et de précision :

Bretagne, ce que j'aime en toi, mon cher pays,
Ce n'est pas seulement la grâce avec la force
Le sol âpre et les fleurs douces, la rude écorce
Des chênes et la molle épaisseur des taillis ;

Ni qu'au brusque tournant d'une côte sauvage
S'ouvre un golfe où des pins se mirent dans l'azur,
Ou qu'un frais vallon vert, à midi même obscur,
Pende au versant d'un mont que le soleil ravage.

Ce n'est pas l'Atlantique et ton ciel tempéré,
Les chemins creux courant sous un talus doré,
Les vergers clos d'épine et qu'empourpre la pomme :

C'est que, sur ta falaise ou ta grève souvent,
Déjà triste et blessé lorsque j'étais enfant,
J'ai passé tout un jour sans voir passer un homme.¹³²

Sur chaque image du tableau, chacun peut mettre un nom. Et l'on peut même en mettre encore sur cette falaise ou cette grève solitaire, quand leurs visiteurs (dont je ne médis pas) ont, en sens contraire de l'Océan, opéré leur reflux. Le Secret, malgré tout ce qu'on a fait et ce qu'on compte faire pour l'abolir, demeure le suprême enchantement de notre Bretagne. »¹³³

Ce n'est probablement pas un hasard si en 1910, Dupouy, voulant transmettre à Le Goffic le manuscrit de son premier roman, le dépose chez un ami commun, c'était Plessis.

131 F. Plessis, « Suciniou », *La Lampe d'argile*, Poésies complètes, Paris, coll. Minerva, éd. Fontemoin, p. 33-34.

132 F. Plessis, « Bretagne », *Vesper*, *Ibid.*, p. 214.

133 A. Dupouy, « Portrait du mois, Frédéric Plessis », *Bretagne*, janvier 1938, p. 7.

II- L'âge d'homme

1- Premier poste : Tulle (1896)

Dupouy obtient son agrégation en 1896 et se voit muté à Tulle alors qu'il demandait un port sur la côte atlantique. Dès la fin de cette première année d'enseignement, sa position de professeur de rhétorique l'amène à prononcer les discours de remise de prix. Celui de 1897 a pour thème l'illusion. On est frappé à la lecture de ce texte par la maturité et le brio de ce jeune homme de vingt-cinq ans. Que dit-il à son auditoire, jeunes gens que l'adolescence tend à rendre désabusés ? Il leur dit qu'il faut conserver l'illusion, à tout prix. Sans elle on ne fait rien. Comment avance-t-on dans la vie ? « A chaque coup du sort, on plie, mais on se redresse ; au rêve qui s'est écroulé succède un autre rêve ; et l'on va ainsi, de concession en concession, sans que jamais le réel ait le dernier mot. »¹³⁴ Les bases de la philosophie de vie qui sera la sienne durant toute son existence semblent déjà en place alors que lui-même sort à peine de l'adolescence. Les grands Anciens et toute sa formation sont la source d'une philosophie pratique, une philosophie qui lui permet de faire face aux turpitudes d'une existence dont l'injustice et la difficulté sont l'essence même.

On peut se demander d'ailleurs, si ce n'est pas en comprenant cette notion d'illusion que l'on saisit comment il parviendra à conjuguer sa vie d'enseignant et sa vie d'homme de lettres, « l'illusion, dit-il, s'accommode d'ailleurs assez bien de nos misères quotidiennes. Elle est un paradis et un refuge. »¹³⁵ Ainsi, il plaint les blasés, qui derrière leur posture, ne montrent pas le courage d'aller de l'avant et de ne pas tenter l'aventure de la vie. Dans celle-ci, « qui ne risque rien n'a rien, et qu'en un monde où nul état n'est définitif, il est aussi sage que courageux d'aller résolument devant soi, sans perdre le temps à se ménager des refuges. »¹³⁶

Dans le sujet qui nous intéresse, on observe ici comme un combat intérieur volontaire qui voudrait faire triompher l'illusion contre la réalité, la matérialité.

Et s'il reconnaît l'existence de la douceur et du « sombre plaisir » que l'on a à voir ses rêves s'évanouir, il leur oppose un remède bien plus puissant :

134 A. Dupouy, « Discours prononcé à la distribution des prix », *Lycée de Tulle*, Tulle, Rastoul frères, 1897, p. 3, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales de Quimper.

135 *Ibid.*

136 *Ibid.*, p. 6.

Par-delà cette dextérité qui transforme en miel la plus amère absinthe, je vous proposerai une sagesse plus rare : celle qui consiste à aimer sans attache, à chérir les rêves sans en être dupe. On nous raconte que Xénophon, en apprenant la mort de son fils Crilles, répondit : « Je savais qu'il n'était pas immortel. » Le mot nous paraît dur, à nous Modernes. Les Anciens qui le rapportent lui rendirent meilleure justice, et ils admirèrent cette possession de soi qui, sans rien enlever à la douleur paternelle, lui épargnait le surcroît d'une déception. L'amour a même, quand il s'unit à ce détachement, quelque chose de moins égoïste et de plus pur. Imitez cet exemple, mes amis : chérissez sans crainte vos idées et vos rêves ; mais soyez toujours prêts à les voir s'évanouir. Ainsi vous éviterez tout mécompte — toute illusion aussi, me direz-vous.¹³⁷

Cette réflexion frappe tout lecteur d'Auguste Dupouy car il sonne comme l'annonce de sa méthode, celle qu'il emploiera pour dépasser les nombreux deuils qui vont ponctuer son existence.

Il conclut ce discours en affirmant la grandeur de l'illusion. On peut se tromper car ceux qui la condamnent peuvent en être d'involontaires proies : « on vous parle d'illusion ? Mais l'illusion est plutôt dans cette agitation stérile qui s'empare quelque fois des meilleurs, qui les asservit à de mesquines besognes et à de maigres ambitions. »¹³⁸

Durant cette période-là, nous avons affaire à un jeune homme qui croit en sa destinée. Jusqu'à présent, le fait de « chérir ses rêves » lui a permis de toucher du doigt l'élite intellectuelle du pays. Quelle sera la clef qui lui permettra d'y mettre le pied ?

2- Le lycée de Quimper ou la rencontre avec Le Braz (1897)

En 1897, les obligations militaires se rappellent à Dupouy, mais il en est dispensé pour « insuffisance de kilos, sinon de taille »¹³⁹. C'est la même année qu'il parvient à rejoindre Quimper, où il restera six ans. « Après un an à Tulle que l'on m'avait donné comme port de mer, j'enseignais à Quimper la rhétorique à une douzaine d'élèves bien sympathiques »¹⁴⁰, se souvient-il, en 1957, dans *Les Cahiers de l'Iroise*. Les rapports avec les élèves sont bons, mais il y fait surtout une rencontre décisive parmi ses collègues : Anatole le Braz. Il fait sa connaissance en automne 1897. Près de trente ans plus tard, à l'occasion de sa disparition en 1926, il rend hommage à son aîné. Dupouy se souvient de leur première réelle rencontre, ils fêtent entre collègues le ruban rouge de Le Braz, qui le fait chevalier de la

¹³⁷ *Ibid.*, p. 7.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 8.

¹³⁹ H. Queffélec, *Notice nécrologique de l'Ecole Normale Supérieure*, op. cit., p. 29.

¹⁴⁰ A. Dupouy, « Un ami de la Bretagne : Louis Laloy », *Les Cahiers de l'Iroise*, Juillet-sept 1957, p. 4

Légion d'Honneur :

Je connaissais sa réputation, j'avais lu de lui des pages et des pages. Nous avions depuis octobre échangé quelques mots, quelques saluts. Mais il n'y avait encore entre nous aucune intimité. Au dessert, comme faire se doit en de telles agapes, on monologua, on chanta. Le Braz me demanda si je ne me rappelais pas quelques couplets de l'École Normale. Oui bien, et de salés. J'avais des pudeurs à cet âge. Je me figurais toujours être un élève parmi des maîtres barbus. Je préférerais dire quelques-uns de mes vers. C'est à partir de là que Le Braz et moi nous devîmes amis.¹⁴¹

Né en 1859 à Saint-Servais, il est de treize ans son aîné. « Au physique, rapporte-t-il, il apparaissait alors proche de la quarantaine, un robuste gars de chez nous, musclé, râblé, coloré, large d'épaules, épanoui de taille, le cheveu noir et bouclé, le sourire engageant, la voix chaude [...] »¹⁴² Il reconnaît également un calme dont nombre de ses compatriotes devrait prendre pour modèle, « à commencer par le signataire de ces lignes »¹⁴³ écrit-il non sans humour.

Il se souvient des promenades où aucun des deux ne craignait les gouttes, « j'aurais volontiers pensé, écrit-il, que la pluie de Quimper ne mouillait pas, quand je me promenais avec Le Braz. C'était un tel foyer de lumière et d'enveloppante chaleur ! »¹⁴⁴ Il se souvient également de la maison accueillante, de la simplicité et de la cordialité du maître qui refusait cette appellation, les soirées du lundi, « lectures et causeries autour des chopes de bière. »¹⁴⁵ C'est toute sa personne, plus encore que ses livres que Dupouy admirait, l'auteur de la légende de la mort alliait la « majesté »¹⁴⁶ au « naturel »¹⁴⁷. Peu à peu ils deviennent très intimes, ils séjournent à l'île de Sein. Ce petit voyage paraît être devenu fondateur chez Dupouy. Il observe le maître, le regard qu'il porte sur le monde et comment, en observant le triste phare de Gorlébella, il donnera naissance au *Gardien du feu*¹⁴⁸. Pendant douze jours il sera également son hôte au Port-Blanc, près de Tréguier, il y rencontre toute la famille. A son tour, il lui fait rencontrer les Deyrolle et les Guillou, lui fait découvrir Saint-Guénolé. Ils sillonnent les routes finistériennes, à vélo d'abord, puis en auto. C'est avec lui qu'il réalise sa première expérience d'auteur à Paris, durant les vacances de Pâques 1898 ; un article du *Clocher breton* évoque cette initiative où « Dupouy [...] récita des poèmes qui [...] laissèrent

141 A. Dupouy, « Quelques souvenirs sur Anatole Le Braz », *La Bretagne touristique*, avril 1926, p. 94.

142 A. Dupouy, « professeur à Quimper », *La Bretagne Touristique*, mars 1936, p. 69.

143 *Ibid.*

144 A. Dupouy, « Quelques souvenirs sur Anatole Le Braz », *ibid.*

145 A. Dupouy, « professeur à Quimper », *Ibid.*

146 A. Dupouy, « Quelques souvenirs sur Anatole Le Braz », *Ibid.*

147 *Ibid.*

148 A. Le Braz, *Le Gardien du feu*, Paris, Calmann-Lévy, 1900.

la plus profonde impression. »¹⁴⁹

Si cette amitié fut très forte, elle ne fut cependant pas sans nuages. Elle fut altérée d'abord par la distance qui se mit entre eux quand Le Braz quitta Quimper pour rejoindre l'université de Rennes, puis les États-Unis. Mais avant cela, leur lien avait été distendu par l'« affaire ». Dupouy raconte comment le partisanisme va les éloigner : « Les cheminements antérieurs de sa pensée conduisaient Le Braz au dreyfusisme. Voyant ma tiédeur, comprenant que je n'y pouvais rien, il ne m'adressa ni exhortations ni reproches : il s'éloigna et ce fut pire que tout. »¹⁵⁰ D'ailleurs, Dupouy fidèle à sa méfiance des radicalismes s'est toujours interrogé, « il était dans un camp, étais-je seulement dans un autre ? »¹⁵¹ Les hommes sont toujours menacés par les extrémismes¹⁵² qui détruisent tout, c'est ainsi que fut ravagée l'abbaye de Landévenec, épargnée par les intempéries, mais ravagée par « les hommes, leur fureur sectaire et leur basse convoitise. »¹⁵³ Mais les années peuvent tout cicatriser et elles furent probablement bien longues celles qui les séparèrent jusqu'à 1923, année où ils se retrouvèrent. Ce moment, raconté par Dupouy dans un article de *La Bretagne touristique*, mérite que nous le reprenions dans son entier :

Un beau jour — vraiment beau celui-là — l'automobile de son gendre, le Dr Bouchage, l'amenait à Saint-Guérolé avec Mme Le Braz. On ne procède pas sans un serrement de cœur à l'examen mutuel, après une séparation si longue. Les années m'avaient probablement plus marqué que Le Braz. Il avait blanchi, mais il gardait sa prestance, son sourire rayonnant, son regard lumineux. Je fus toutefois étonné de la décoloration de son teint. Nous causâmes de l'Amérique, patrie de Mme Le Braz, de bien des choses et de *Quibusdam aliis*. Lemordant, qui, lui aussi, avait naguère traversé l'Atlantique, vint prendre part, le soir, à notre conversation. Le lendemain, nos hôtes partirent : mais ce ne fut pas sans m'emmener.¹⁵⁴

On peut penser que la quasi-perte d'une telle amitié fut un traumatisme important pour

149 Pengleuic, *Le Clocher breton*, juillet 1905, p. 989-991, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales de Quimper.

150 A. Dupouy, « Quelques souvenirs sur Anatole Le Braz », *op. cit.*, p. 95.

151 *Ibid.*

152 Dupouy montre également sa méfiance des engagements radicaux dans un article qu'il consacre aux petits fils d'Ernest Renan, Ernest Psichari, c'est l'occasion pour l'auteur d'exposer son point de vue au travers d'une rencontre, celle de Mathieu Dreyfus. Pour E. Psichari « le dreyfusisme, par dessus toutes les questions de procédure, signifiait intellectualisme, représentait le droit de l'esprit violenté par la force brutale. Pour défendre une si belle cause, on était prêt à subir le martyre. Dans la ville bretonne où je me trouvais alors, une expérience limitée me montra qu'on pouvait être martyr à bon compte. J'ai vu depuis plus d'un de ces martyrs faire un chemin dans la vie qui n'était pas précisément celui des pèlerins de St-Jacques de Compostelle. Quelques-uns avaient le talent qui justifie le succès, non pas tous : mais tous pratiquaient une idéologie généreuse, de la même générosité qu'un vieux vin. Il y a quelques années, il m'est arrivé de causer plusieurs fois de ces vieilles choses dans l'atelier de madame Andrée David avec Mathieu Dreyfus en personne. J'écoutais avec infiniment de respect cet homme sincère, mais je n'étais pas autrement surpris de l'entendre avouer que le principal intéressé, qui était son frère, fut parfois offusqué du zèle de certains de ses partisans. » (A. Dupouy, « Un petit-fils d'Ernest Renan », *Bretagne*, janv-fév 1934, p. 7-8.)

153 A. Dupouy, « Nos sculpteurs au salon », *Bretagne*, juin 1936, p. 177.

154 A. Dupouy, « Quelques souvenirs sur Anatole Le Braz », *op. cit.*, p. 95.

le jeune enseignant et jeune écrivain qu'était Dupouy. Celui-ci est définitivement opposé à tout radicalisme. C'est ce qu'il montrera dans son roman *La Paix des champs*, où le bolchevisme succède à l'ancien ordre des choses, mais qui nourrit autant, voir plus d'inégalités et d'injustices. Malgré la distance qui s'imposa peu à peu, l'homme de Saint-Guérol resta un fidèle admirateur de Le Braz, un de ceux qu'il faut compter parmi ses maîtres. C'est pour cela que, lorsque l'on s'accapare l'auteur de *La Légende de la mort chez les Bretons armoricains*, Dupouy rend piquante l'encre de sa plume :

Je lisais dernièrement sous la plume d'un cacographe qui croyait avoir à me donner des leçons d'enthousiasme : « mon maître à moi, Anatole Le Braz... » Voilà un accaparement dont j'ai le droit de sourire. Le Braz en eût souri le premier. N'est pas son disciple qui veut. Mais à vrai dire, il ne prétendait être le maître de personne. Tous les Bretons unis pour la Bretagne, chacun selon son esprit et ses forces, tel était, je crois, son principe. Et certes, comme notre autre ami, Le Goffic il a prêché d'exemple : mais l'enthousiasme qui l'animait était également sans truchement, et n'excluait pas — on devrait le savoir — la critique.¹⁵⁵

Si Plessis avait su montrer la voie de la conciliation, la manière de lier deux identités ; Le Braz, quant à lui, indique le chemin d'un combat : celui de la Bretagne. Dupouy mettra également toutes ses forces pour dire l'amour qu'il éprouve pour sa région. Mais il gardera, comme son aîné, cet esprit critique qui ne plaira pas toujours à tous, et qui sera vu parfois comme une lâcheté, celle de ne pas être radical. Le Braz est très souvent cité, rappelé par Dupouy, dans ses articles. Les références sont multiples, les souvenirs, mais aussi les commentaires de lectures, de nouvelles parutions. Le Braz, qui « se révéla comme la grande voix de la Bretagne »¹⁵⁶, fut un auteur qui l'accompagna toujours.

Et ce n'est pas un hasard, si c'est Le Braz et Le Goffic qu'il fait revivre dans un étonnant article¹⁵⁷. D'ailleurs le terme d'article est assez inapproprié, Dupouy recrée un débat d'outre-tombe entre Le Braz et Henri Le Carguet sur la place de la ville d'Is. La forme peut nous faire penser à l'introduction de son *Horace*, où il met en scène, à Paris, sa rencontre avec l'auteur romain. Ici, c'est un poste de TSF au réglage perturbé par la tempête qu'il fait résonner voix de ses deux maîtres. Complètement fantastique, plein de fantaisie, ce texte fait revivre, par-delà les contingences du monde, deux âmes qui participèrent à construire son identité d'homme et d'écrivain.

155 A. Dupouy, « Professeur à Quimper », *op. cit.*, p. 70.

156 A. Dupouy, « Poèmes votifs », *La Bretagne touristique*, juin 1927, p. 127.

157 A. Dupouy, « Les ombres parlent dans la nuit », *Bretagne*, mai 1937, p. 149-152.

3- *Le Goffic (1898)*

La rencontre avec Le Goffic se révélera déterminante, elle signe le début de plus de trente ans d'amitié, elle marquera de son empreinte l'écriture de Dupouy et son idée de la relation entre la France et la Bretagne. C'est durant les manifestations de la création de L'Union régionaliste bretonne que Dupouy fait la connaissance de Le Goffic. Il est présenté à ce dernier par Le Braz, il rappelle cette rencontre dans un article de 1926 : « Je n'ai pas à dire quel ami devint pour moi l'ami d'un tel ami. »¹⁵⁸

On sait quelle aversion il avait à suivre les groupes et les idéaux préétablis. Pourtant, en 1898, année de la création de l'URB et de sa rencontre avec Le Goffic, il démontre un réel engagement militant. La réponse qu'il oppose à M. Bouglé le 26 novembre 1898 dans *La Semaine littéraire et scientifique* sur la critique du mot « régionalisme » se révèle des plus vive. Elle frappe par son ton partisan :

Parmi les mélancoliques pèlerins du pays d'Yves et de Yann Gaos, combien n'étaient-ils pas, de ces snobs sans pays, qui encombrant les plages mondaines ? Ce sont eux qui nous ennuiant de leurs « landes » et de leurs « brumes ». Ce sont eux plus que personne qui ont éteint notre Armorique et jeté de la grisaille sur les nuances de notre Manche et les ardeurs de notre océan. Mais qu'en regard on lise la prose d'un coloriste comme Le Braz, qu'on regarde la peinture d'un impressionniste comme Maufras ! On invoque les chansons de Botrel ? Mais [...] personne ici, pas même l'auteur, j'en suis sûr, — ne les trouve tellement bretonne : on en juge ainsi qu'à Montmartre.¹⁵⁹

On y retrouve déjà les topiques qui vont contre l'image de la triste Bretagne, mais ce qui est rare, c'est bien le ton batailleur qui condamne âprement les fausses Bretagnes. La suite de l'article développe encore cette tonalité : « Disons le donc une bonne fois : puisque nous sommes « régionalistes », notre devoir est de résister à la centralisation sous toutes ses formes. Si nous voulons nous préserver de l'esprit parisien, ce n'est pas pour accepter celui de Rome. »¹⁶⁰ Il y a dans ces lignes quelque chose de radical dans le discours qui ne correspond que peu à la pensée que va mettre en place Dupouy. Cependant, cela révèle un point de vue sur cet esprit parisien et la logique de la résistance dans toute son œuvre, mais celle-ci sera infiniment plus fine et souterraine que ce que nous pouvons voir ici.

Nous pensons que lorsqu'il écrit ces lignes, ce sont en fait les mots de Le Goffic qu'il jette sur le papier. On retrouve en effet le thème de la ville cloaque cher à son maître : « il se

158 A. Dupouy, « Quelques souvenirs sur Anatole Le Braz », *op. cit.*, p. 94.

159 A. Dupouy, *La Semaine littéraire et scientifique*, 26 novembre 1898, n°48, p. 379-p. 381, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales de Quimper.

160 *Ibid.*

pourrait bien que pour [les paysans et les pêcheurs] tout le progrès consistât à désertier leurs barques et leur champ pour venir peiner et s'enivrer dans les faubourgs malsains. »¹⁶¹

Il défend donc le terme de régionalisme porté par cette toute nouvelle Union régionaliste bretonne. Nous assistons ici à une réponse militante, portée par l'énergie de la jeunesse. Pourtant, il ne tardera pas à prendre un large recul devant la tournure que prendront les réunions et les décisions de cette association. En évoquant Morlaix dans *La Basse Bretagne*, Dupouy affirme que « [...]c'est à bon droit qu'il fut choisi pour être, le 14 août 1898, sous la présidence de Le Braz, le premier siège de l'Union Régionaliste bretonne, qui n'a pas réalisé toutes ses généreuses ambitions, mais qui vit encore. »¹⁶²

Une lettre de 1901 témoigne du fait que Dupouy avait lu des œuvres de Le Goffic avant leur rencontre. Elle évoque très probablement le recueil *Le Bois dormant*¹⁶³, publié en 1900 :

J'avais déjà lu et savouré quelques-unes des publiées de ce recueil. Je les ai retrouvées avec joie, en nombreuse et bonne compagnie. Les gens qui aiment à choisir, et surtout les femmes, auront sans doute fait de Maryvonne votre Vase Brisé; pour moi, je ne suis pas si décisionnaire. Pourtant vous êtes demeuré, avec plus de maîtrise, le poète délicat et discrètement passionné que la lecture d'*Amour Breton* m'avait révélé un jour, à l'École Normale. Dès ce moment je me suis épris de cette poésie si simple, si familière et en même temps si fine, qui évite comme une vulgarité la surcharge et le miroitement, qui a des dessous imprévus, le charme des lointains voilés, et qui suggère plus volontiers qu'elle n'exprime. Et c'est pourquoi vos moindres chansons, votre Prologue, les Violiers, Novembre, me font l'effet de choses très grandes, de très larges tableaux largement indiqués.¹⁶⁴

Si l'on évoque les liens littéraires, Le Goffic est probablement, pour Dupouy, le premier sur la liste des influences. Plus âgé de quinze ans, il jouera tout à la fois le rôle de guide, de conseil, d'ami. De cette époque et jusqu'à la mort de l'académicien, ils ne cesseront de se voir et de s'écrire.¹⁶⁵

Dès les premiers instants, leur amour commun pour la Bretagne les lie de manière indéfectible. Avant cela, Dupouy avait découvert Le Goffic à l'École Normale¹⁶⁶ en lisant son *Amour breton*¹⁶⁷ ; il admire son aîné. C'est une relation complexe qui va s'installer peu à peu,

161 *Ibid.*

162 A. Dupouy, *La Basse Bretagne, op. cit.*, p. 8.

163 Ch. Le Goffic, *Le Bois Dormant*, Paris, A. Lemerre, 1900.

164 Lettre d'A. Dupouy à Ch. Le Goffic, datée du 7 janvier 1901 à Quimper, fonds Charles Le Goffic.

165 Une importante correspondance entre les deux hommes a été retranscrite par Jean-Pierre Dupouy et Michel Le Goffic, nous tenons à les remercier vivement par cette présente note.

166 Il l'évoque dans une lettre de 1901 où il commente *Le Bois dormant* : « vous êtes demeuré, avec plus de maîtrise, le poète délicat et discrètement passionné que la lecture d'*Amour Breton* m'avait révélé un jour, à l'Ecole Normale. »

167 Ch. Le Goffic, *Amour Breton*, Paris, A. Lemerre, 1889.

mais, rapidement, Le Goffic fait prendre conscience à l'homme de Saint-Guérol du talent qui couve en lui, et lui offre son appui. Une des premières lettres de leur correspondance démontre ce rôle d'introducteur :

Et maintenant arrivons à ce que vous faites, aux œuvres que vous préparez. Dieu merci, tout n'est point encore chez nous aux mains des juifs et des protestants et je puis vous servir efficacement, j'espère, en quelques endroits. Mais j'aurais besoin de renseignements plus précis avant de me mettre en campagne. Des vers ? J'aime beaucoup les vôtres, vous le savez, et je puis vous en faire passer à la *Quinzaine*, à la *Revue hebdomadaire*, etc. Des études de forme et de fond encyclopédique ? Il y a la *Revue universelle* (?Larousse) pour laquelle Le B. fait un article d'ensemble sur la Bretagne et où je « tiens le sceptre » de la critique des poètes... Précisez donc, cher Monsieur, et ne craignez pas d'abuser de moi. J'ai la plus grande estime pour votre talent et ferai tout ce que pourrai pour vous servir.¹⁶⁸

La contrepartie sera une aide régulière et active en tant que « collaborateur » de Le Goffic, Jusqu'à en devenir son « nègre »¹⁶⁹, pour reprendre le titre d'une communication de J.A. Le Gall. S'il ne fut pas le seul, « Charles Chassé et quelques autres »¹⁷⁰ participèrent également à la rédaction d'articles et d'analyses, Dupouy fut sans conteste le plus fidèle : « Avec son collaborateur Auguste Dupouy, il travaille au tome II de sa *Littérature française* qui prolongera le tome I consacré au XIXe siècle, Auguste Dupouy se chargeant notamment du chapitre consacré aux Écrivains *morts à la guerre*. »¹⁷¹ A cela on peut rajouter une collaboration à *La littérature universelle au XIXe et XXe siècles*, la participation à un projet d'édition de morceaux choisis de ses œuvres et articles consacrés à la Bretagne : *Bretagne*, et moult recherches et corrections diverses.

On comprend que leur collaboration fut si riche et fructueuse quand on observe leur commune curiosité. Leur bibliographie respective nous permet de mesurer l'étendue de leur érudition. Jean-André Le Gall liste ainsi les genres littéraires abordés par Le Goffic : « poète, romancier, journaliste, critique, essayiste, folkloriste, biographe, antiquaire (comme on disait alors), historien (et novateur en la matière), auteur dramatique même et librettiste à l'occasion, il avait réussi à composer une œuvre abondante (une cinquantaine de volumes !) »¹⁷². Dans cette liste, bien semblable à celle de Dupouy, il est une différence qui

168 Jean-André Le Gall, qui cite une grande partie de la lettre dans *Charles Le Goffic ou la difficulté d'être Breton*, Guingamp, éd. de La Plomée, 2001, p. 291-292, précise : « le cachet de la poste indique lisiblement mars 1895 », p. 443, pourtant on voit qu'ils ne se sont pas rencontrés avant 1898.

169 J.A. le Gall, « Auguste Dupouy « nègre » de Charles Le Goffic », *Auguste Dupouy, Colloque de Quimper 20-21 octobre 2006*, op. cit., p. 239-248.

170 Ibid.

171 J.A. Le Gall, *Charles le Goffic, ou la difficulté d'être Breton*, op. cit., p. 327-388.

172 J.A. Le Gall, « Deux maîtres du régionalisme : A. « Charles Le Goffic » » *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne*, J. Balcou et Y. Le Gallo (eds.), CRBC, Paris- Genève, Champion-Slatkine, 1987, p. 95.

sépare les deux amis : Dupouy ne s'intéresse pas à la collecte de folklore.

Le Goffic exprime ainsi dans son œuvre un régionalisme militant. Son engagement politique en témoigne. Son œuvre est une célébration de la Bretagne, qu'il aime passionnément, cela fait dire à J.A. Le Gall qu'il devint « l'expression sincère et reflet fidèle de la terre qui l'avait vu naître et qui, à son insu d'abord, puis consciemment, avec passion enfin, l'avait façonné. »¹⁷³

La relation Dupouy-Le Goffic fut donc, d'abord, basée sur une utilisation mutuelle des compétences de chacun. Le Goffic a la reconnaissance et donc le pouvoir d'ouvrir des portes à son jeune collaborateur, Dupouy a la plume facile et les corrections précises. Pour exemple, en 1919, quand Le Goffic écrit ses articles « Brest en 1916 » ou « Les Pillawers » qui se trouveront dans *Bretagne*, il les fait parvenir pour correction, « bien entendu, écrit-il, coupez, modifiez à votre fantaisie et suivant votre impression dans ces [strates] et les [pics d'arts] pour assurer l'esprit du livre et éviter les répétitions. »¹⁷⁴ Mais il serait par trop réducteur de voir cette relation construite sur un déséquilibre entre les deux hommes. En effet, ils aimaient à se voir pour des visites de travail mais ils surent aussi entretenir la flamme d'une amitié sincère.

L'histoire de la publication de *L'Affligé* montre comment Le Goffic ne ménagea pas sa peine pour que Dupouy soit publié. l'aîné guidait le cadet dans sa démarche pour trouver des éditeurs, « vous ne me dites pas si, finalement, *L'Affligé* a trouvé grâce auprès des [Delassis] ? »¹⁷⁵ Dans le cas d'un refus, il lui conseille d'aller voir chez Plon. Mais il n'a pas que rôle de conseil, il est un véritable appui pour faire publier Dupouy. Une lettre d'Henri Levêque, pour les éditions de Jules Tallandier, nous montre cette démarche :

Cher Maître,

Rentrant après une assez longue absence, M. Tallandier a trouvé votre lettre et me l'a transmise.

Le talent de M. Auguste Dupouy, le cas que vous en faites et l'appui chaleureux que vous lui donnez assurent aux textes qu'il voudra bien nous envoyer l'accueil le meilleur.

[...]

Nous serons donc, cher maître, heureux de recevoir les volumes de M. Auguste Dupouy dont vous nous parlez et nous vous prions de croire à la vive et sincère assurance de nos sentiments tout dévoués.

Henri Levêque »¹⁷⁶

¹⁷³ *Ibid.*

¹⁷⁴ Ch. Le Goffic, lettre datée du 11 août 1919, le Run-Rouz à Trégastel, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales de Quimper.

¹⁷⁵ Ch. Le Goffic, lettre datée du 18 juin 1920, le Run-Rouz à Trégastel, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales de Quimper.

¹⁷⁶ H. Levêque, lettre datée du 12 juin 1924 à Paris, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales de

La sphère d'influence est essentielle, bien sûr, mais la question de ce qui les rapproche en tant qu'artistes est plus cruciale encore. Qu'est-ce qui les identifie comme profondément liés ? Tout comme son disciple, Le Goffic

est incapable d'inventer, affirme J. A. Le Gall, il lui faut une matière, il ne crée pas, il révèle. Il décrit ce qu'il voit, exprime aussi ce qu'il sait et ce qu'il ressent — intelligence, culture et sentiments mêlés pour mieux se renforcer. [...] Ses sujets, il les emprunte soit à la légende, soit à l'histoire, soit à l'actualité, soit à son expérience, soit à ses souvenirs personnels.¹⁷⁷

De même que plus haut, cette description des méthodes fonctionne avec un étonnant mimétisme pour Dupouy, au bémol près que la légende n'a pas de place dans son œuvre.

Peut-on comprendre l'œuvre de Dupouy sans interroger celle de Le Goffic ? Il apparaît à leur lecture que les deux hommes ont traité de nombreux thèmes communs, s'appuyant mutuellement sur l'écriture de l'autre pour alimenter sa propre pensée. Ainsi le rapport à l'Allemagne, l'importance de l'influence latine en France, l'étude de la poésie de la mer, un vif intérêt pour les écrivains secondaires, la volonté de promotion du peuple par l'éducation, etc., quelques éléments d'un réseau de sujets qui alimentèrent les deux hommes tout le long de leur carrière.

Quand Le Goffic accédera enfin à un siège de l'Académie française, Dupouy saluera par de nombreux articles cette élection. Il mettra en évidence la sincérité du poète et de l'homme, sa volonté de mettre en scène une Bretagne réelle, sans rien cacher. Si Le Goffic « manqua[it] de rouerie et n'a[vait] pas le goût de l'intrigue, il en a[vait] parfaitement le sens. »¹⁷⁸ L'homme de Saint-Guénolé admire cette clairvoyance, ce qui lui fait dire du maître qu'« il est pur, il n'est pas naïf »¹⁷⁹. Or cette pureté qu'il voit dans ces yeux restés enfants, est sans aucun doute l'un des éléments qui permit aux deux hommes de traverser toutes les difficultés d'une amitié de plus de trente ans et qui dura jusqu'aux derniers instants de l'académicien.

Le souvenir de Le Goffic fut entretenu par sa femme, elle continue longtemps à correspondre avec Dupouy. En 1942, par exemple, ils échangent sur les modalités d'une nouvelle publication du *Journal de guerre* de Le Goffic : « je suis de votre avis, écrit-elle,

Quimper.

177 J.A. Le Gall, « Deux maîtres du régionalisme : A. « Charles Le Goffic » », *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne*, op.cit., p. 96.

178 A. Dupouy, « Notre académicien Charles le Goffic », *La Bretagne touristique*, juillet-août 1930, p. 126.

179 Ibid.

quant au journal de guerre de mon mari. Il faudra y faire de longues coupures, et si vous voulez vous en charger, je serai tranquille. Nous partagerons les bénéfices, mais je pense qu'il faut attendre la fin des hostilités. »¹⁸⁰ C'est à lui qu'elle confie la chose si difficile de retoucher un texte, elle le sait seul capable de retrouver les caractéristiques fondamentales de la plume de son vieux maître.

On peut tout de même se demander légitimement si Dupouy, malgré sa bonne volonté, n'a pas souffert de cette situation de « collaborateur ». On trouve dans *Hippomène au pays du tendre*¹⁸¹ le témoignage de celui qui écrit pour un autre, et qui disperse une énergie qu'il ne peut plus consacrer à sa propre œuvre¹⁸². Ne lit-on pas une pointe d'ironie quand le maître évoque les qualités du secrétaire ? « Il excelle à mettre en ordre ce que, dans le tumulte de l'éruption volcanique, le cratère du génie peut projeter pêle-mêle. Travail secondaire, mais indispensable. Quelle conscience il y apporte, quelle habileté et quel savoir ! Vraiment, c'est le secrétaire introuvable. »¹⁸³

Mais revenons à notre chronologie. Durant les six ans où Dupouy enseigna à Quimper, il aura rencontré deux de ses principaux maîtres. En 1903, Dupouy demande sa mutation, il cherche à rejoindre Paris. Qu'est-ce qui le pousse à quitter la mer et la vie du port ? C'est « parce qu'il croyait, avec tant d'autres, au rôle éminent de Paris, [qu'] il souhaita cependant y être nommé, ce qui lui échut en 1918, après une « escalade universitaire » du type classique (Angers, Reims et Rouen). »¹⁸⁴ Rapidement, il devient donc celui qui revient en Bretagne comme vacancier. Avant lui, il y eut d'illustres prédécesseurs qui réalisaient cette migration estivale : Ernest Renan à Rosmapamon et Charles Le Goffic au Rûn Rouz.

4- Questions d'enseignement (1904)

En 1903, A. Dupouy est nommé au lycée d'Angers. C'est là qu'il rencontre Oswald

180 Lettre de Madame Le Goffic à Auguste Dupouy, datée du 4 septembre 1942 au Run-Rouz, Trégastel, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales de Quimper.

181 A. Dupouy, en collaboration avec H. Dupuy-Mazuel, *Hippomène au pays du tendre*, Paris, coll. Les Romans d'Histoire de France, Albin Michel, 1956.

182 On est frappé dans cet ouvrage par la thématique de la quête de l'Académie française. En effet, Sermaise, un riche mondain, vise durant tout le livre l'accession à cette haute distinction. Il est difficile de ne pas rapprocher ce trait de personnalité de celui de Le Goffic qui poursuit pendant vingt-cinq ans le même objectif. Or Sermaise fait, pour se rapprocher de la nomination, constamment appel à son « secrétaire » Perruel.

183 A. Dupouy, *Hippomène au pays du tendre*, op.cit., p. 141.

184 H. Queffélec, *Notice nécrologique de l'Ecole Normale Supérieure*, op. cit., p. 29.

Hesnard¹⁸⁵, qui deviendra conseiller et traducteur d'Aristide Briand en Allemagne durant l'entre-deux-guerre. Ses connaissances de la langue et de la littérature allemandes furent essentielles pour Dupouy dans son écriture de *France et Allemagne, Littérature comparée*¹⁸⁶, publié dix ans plus tard. Dupouy gardera également comme ami le médecin général de la marine Angelo Hesnard, psychanalyse et frère d'Oswald.

Auguste Dupouy a trente deux ans quand, en 1904, il réalise le « Discours à la distribution des prix du Lycée DAVID d'Angers »¹⁸⁷. Cette année-là, il prend pour thème l'utilité des Lettres. Et il sait combien il a de sceptiques en face de lui ! « A quoi bon ce grec ? à quoi bon ce latin ? dit-on ; et d'aucuns pensent, je le soupçonne : à quoi bon ce français ? sornette toute cette littérature, verbiage, byzantinisme, routine ! Parlez-nous de la science disent les moins savants. »¹⁸⁸

On est frappé par l'actualité de cette question. Tandis que nous voyons cette période comme un âge d'or de l'enseignement des Lettres, se posait déjà la question de la rivalité entre Lettres et Sciences. On construisait alors une fausse opposition entre futile et utile. Dupouy va tâcher de répondre à cet épineux problème qu'est celui du rôle de l'enseignement des lettres dans la construction de l'individu.

« Plus encore que la science, du moins la science mathématique, qui opère dans l'abstrait, la littérature me paraît une préparation aux problèmes complexes de la réalité. »¹⁸⁹ C'est-à-dire que, pour lui, la frontière entre réalité et fiction n'est pas nette. La fiction permet de donner des clés pour résoudre des difficultés rencontrées dans le réel. Alors, ce que certains jugent stérile devient essentiel : « bien écrire est un superflu très nécessaire ; et je ne vois pas ce qu'il y a de vain ni de vieillot à rechercher ces qualités de pure forme, qui s'appellent le trait, le tour de phrase, l'harmonie, le relief, la composition. »¹⁹⁰ Rechercher, dans un monde

185 « Dès l'année où nous avons fait connaissance - c'était en 1903 à Angers - nous avons bien vu que nous ne voterions pas toujours pour les mêmes hommes. Cela ne nous a pas empêchés d'être des amis au sens le plus plein du mot, et de nous retrouver mutuellement, après des années d'absence, au même heureux degré de température. Il était de ceux qui ont un grain de radium dans le cerveau, une intelligence ouverte à tout, une imagination entraînant, avec un rare don de sympathie, qui colorait au mieux les gens et les choses, une bienveillance naturelle qui savait passer outre aux quelques préventions que je lui ai connues. Et c'est une grande tristesse de se dire, toute affliction personnelle mise de côté, qu'un tel foyer de vie spirituelle s'est éteint. » (A. Dupouy, « Oswald Hesnard », 4 janv 1937, *La dépêche de Brest*, article nécrologique.)

186 « J'y joins mes vifs remerciements à M. Oswald Hesnard, professeur d'allemand au lycée Charlemagne, que le sujet tentait et qui a largement collaboré à ce livre par ses notes et par ses conseils. » (A. Dupouy, *France et Allemagne, Littérature comparée*, Reims, Paul Delaplane, 1913, p. VII.)

187 A. Dupouy, « Discours à la distribution des prix du Lycée DAVID d'Angers », Angers, Germain et le Grassin, 1904, p. 12-15, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales du Finistère.

188 *Ibid.*, p. 12.

189 *Ibid.*, p. 13.

190 *Ibid.*, p. 14.

de l'utile, une certaine expression du beau, c'est remettre la quête du plaisir. En cela il demande aux élèves placés devant lui de ne pas écouter Platon, lui « qui bannissait les poètes de son utopique. »¹⁹¹

« Le roman lui-même s'est mis à la mode austère. Il ne conte plus pour conter, il se présente comme une « étude », pathologique il y a vingt ans, sociale aujourd'hui. Que nous voilà loin des *Trois Mousquetaires* ! On les lit encore, mais en s'excusant. »¹⁹² La littérature est donc avant toute chose pour Dupouy une source de plaisir. C'est ce qu'il cherche à partager avec ses élèves. Il regrette le peu d'importance que l'imagination prend dans l'enseignement en général, « [...] le sentiment et l'imagination sont l'enchantement de la jeunesse, la source de la vie, de l'esprit et de l'invention, la consolation et la beauté de la vie entière. »¹⁹³ Ainsi donc, il exhorte ses élèves à être pleinement vivants, à vivre une vie plus riche et plus forte en acceptant l'aide de l'imagination qui vient du contact avec la littérature.

Comme professeur de lettres, il invite la nouvelle génération qui l'écoute à ne pas sombrer dans un matérialisme réducteur, et dans une dernière phrase, il paraît nous parler à nous, acteurs d'une société du XX^e siècle qui s'essouffle : « il est assez de Yankees dans le monde : jeunes gens soyez toujours Athéniens ! »¹⁹⁴

Et vingt ans plus tard, il garde la même aversion contre un pur matérialisme, mais il sent que la marche du monde ne favorise pas son point de vue. Déjà au siècle précédent, Renan méprisait l'argent, « non pas qu'il ne souffrît par instant de son incurable impécuniosité. Mais il sentait en grand seigneur »¹⁹⁵. Et c'est également en grand seigneur que « dans *Croc d'argent*, Charles Le Goffic fait parler M. de Talgoët, ce noble gueux chargé de représenter les Celtes d'Armorique, à Lord Trelawney, représentant plus positif des Celtes de la Cornouaille anglaise. »¹⁹⁶ Et Dupouy de regretter que Talgoët « n'est-il plus tout à fait aussi représentatif que le donnait Le Goffic [...]. Un matérialisme nouveau semble avoir envahi la Bretagne comme le reste du monde ; le « monsieur Flammik » que Brizeux désignait à notre dédain s'est multiplié et se rengorge depuis quelques années [...] »¹⁹⁷

C'est aussi en 1904 que Dupouy envoie son premier manuscrit à Alphonse Lemerre. L'histoire de la publication de *Partances* est parfaitement racontée par Jean de Palacio dans

191 *Ibid.*

192 *Ibid.*

193 *Ibid.*, p. 15.

194 *Ibid.*

195 A. Dupouy, « Renan, écrivain de Bretagne », *La Bretagne touristique*, février 1923, p. 35.

196 *Ibid.*

197 *Ibid.*

l'article qu'il réalisa à l'occasion du colloque qui se déroula en 2006 au musée de Quimper¹⁹⁸.

5- Un portrait par J.J. Lemordant (1905)

Jean-Julien Lemordant rencontre A. Dupouy en 1905, Dupouy s'en souvient en 1922, quand il dessine la relation du peintre avec Penmarc'h. Cette rencontre a débouché sur une belle amitié : « nous avons causé bien des fois sur la palud de Saint-Guérolé, et à cœur ouvert, en camarades que ne sépare pas une grande différence d'âge ni de préoccupation. »¹⁹⁹

A la mort de l'écrivain, Lemordant revient sur cette première rencontre. Elle a lieu alors que le poète vient tout juste de publier son premier recueil, nous sommes en 1905. Dupouy a alors un peu plus de trente ans. On découvre ici un portrait qui détonne, qui trompe l'image habituelle de l'homme sage aux cheveux blancs :

C'est à Saint-Guérolé, en Penmarc'h, par une somptueuse matinée d'août que, pour la première fois, j'ai rencontré Auguste Dupouy. Muni des engins nécessaires, il se dirigeait vers les rochers de Notre-Dame de la joie, pour se griser d'air et de lumière en s'abandonnant aux paisibles émotions de la pêche aux crevettes. Très jeune et de taille moyenne, il était vêtu d'une veste de toile teinte en rouge vénitien et d'une culotte courte, de même couleur, qui laissaient voir des jambes aux muscles fermes, aux tendons saillants. Son visage, que le soleil n'avait pas encore bronzé, conservait la pâleur acquise pendant les longues soirées de travail passées sous la lueur des lampes, montrait des traits au dessin net, ciselés avec précision, comme dans un buste de Donatello, un front large, des cheveux bousculés par le vent, une bouche souvent plissée par une moue ironique, des yeux inquisiteurs, avides de tout saisir, qui, dès qu'un interlocuteur parlait, devenaient soudain immobiles et, comme détachés des choses extérieures, ne semblaient plus suivre que le mouvement de la pensée en action.

Ce Breton, de constitution nerveuse, d'esprit fin, d'intelligence vive, passionnée, révélait immédiatement, emporté par sa fougue et sans le vouloir, l'étendue de sa culture et la variété de ses dons : une aisance peu commune dans le maniement des idées, un esprit critique toujours en alerte et une prédilection marquée pour les joutes intellectuelles, le tout agrémenté d'une désinvolture charmante propre à la jeunesse, voire même, si la discussion s'échauffait, d'une certaine impertinence, délicatement dosée, envers le contradictoire récalcitrant.

Telles furent mes premières impressions en présence de ce jeune écrivain, professeur au lycée de Quimper depuis plusieurs années déjà, et qui venait de publier un volume de vers, *Partances*, chaleureusement loué par la critique.²⁰⁰

C'est avec toutes ses qualités de peintre que Jean Julien Lemordant trace le portrait de Dupouy. Rien de l'allure générale du jeune homme ne semble lui échapper. Dans l'image

198 J. de Palacio, « De *Partances* à « Retraite » : Parcours poétique d'Auguste Dupouy », *Auguste Dupouy, Colloque de Quimper 20-21 octobre 2006, op. cit.*, p. 13-27.

199 A. Dupouy, « J.-J. Lemordant et Penmarc'h », *La Bretagne touristique*, juillet 1922, p. 12.

200 J.J. Lemordant, « C'est à Saint-Guérolé, en Penmarc'h... », *Les Cahiers de l'Iroise*, janvier-mars 1968, p. 11.

qu'il reproduit, tout est significatif. Il cherche sans aucun doute à contredire l'image du vieil homme malingre et fragile que fut Auguste Dupouy à la fin de sa vie. Il a vécu si longtemps qu'on aurait pu oublier qu'il avait été jeune. Et c'est bien cette jeunesse que célèbre Lemordant dans son portrait. C'est un portrait tout en nerfs, mais aussi d'une force toute rentrée, tant d'un point de vue physique qu'intellectuel et moral. En effet, *Partances* ayant été publié en 1905, à l'époque de leur rencontre Dupouy a trente trois ans. Le peintre dit alors toute l'impétuosité que peut montrer le jeune homme. Par ce corps signifiant, J.J. Lemordant réalise la jonction entre le pêcheur et l'intellectuel. Il parvient à synthétiser les deux faces, la double personnalité dont il ne se départit jamais, qu'il fût à fouiller le goémon ou à enseigner. On voit bien que ce portrait mêle intimement la vie à Saint-Guérolé et l'existence dédiée au travail, l'enseignement et l'écriture. Lemordant, qui a bien connu notre auteur, se refuse à faire le distinguo entre ces deux existences trop évidemment dissociables. Il cherche à recréer l'image de Dupouy comme un être indivisible.

Mais ce portrait nous permet de saisir peut-être un peu plus clairement quelque chose qu'il est difficile de comprendre lorsque l'on travaille sur l'œuvre de Dupouy. En effet, il lui fut souvent et longtemps reproché une sorte de mollesse dans sa défense de la Bretagne. C'est pour nous une grave erreur d'analyse du discours, provoquée par une cécité partisane. Certains ont fait régner la confusion entre apathie et volonté de conciliation. Encore une fois, Lemordant, dans son portrait, semble vouloir rétablir pour un certain public ce qu'il a pu percevoir presque physiquement : la fermeté de la pensée d'un homme qui ne lâche rien devant le contradictoire.

6- Mort de sa première femme (1906)

Depuis 1904, Dupouy est papa, Marie-Louise Stéphan lui a donné une fille. Cette première femme est née à Pont-Labbé le 28 juillet 1879. Ils se sont mariés, mais tardivement. Elle est décédée prématurément le 2 août 1906. Elle avait vingt-sept ans, lui trente-quatre. Elle laisse à Dupouy une enfant de deux ans.

Le meilleur témoignage que l'on ait de ce premier mariage est sans aucun doute le recueil de poèmes *Les Chants de la traversée*²⁰¹, publié en 1942. Cet ensemble de quatre vingt- dix-neuf poèmes est divisé en neuf sous-ensembles. L'écriture personnelle est

201 A. Dupouy, *Chants de la traversée*, Paris, éd. de la table ronde, 1942.

fondatrice de cette œuvre. Trop pudique pour se livrer dans une biographie, voire un journal intime, Dupouy se dévoile par une forme de mise à distance littéraire soutenue par la méthode et la technique du poète. Ce recueil débute à la mort de sa femme. Il nous raconte comment la force de vie parvient à faire supporter au « je » poétique tous les deuils que la vie lui inflige. Comme nous le verrons plus loin²⁰², en analysant son portrait « Auguste Dupouy vu par lui-même », ces poèmes sont restés longtemps dans un tiroir. Par pudeur, sans doute, ils ne furent pas publiés. Pourquoi, en 1942, la parution de ces poèmes devient-elle possible ? On peut penser qu'il parvient enfin à assumer la souffrance, la regarder en face et, en quelque sorte, la dominer. Il aura fallu trente ans à l'auteur pour pouvoir assimiler la douleur. Elle sourdait, silencieuse, et ceci malgré l'amour nouveau, la nouvelle famille, les enfants.

Quelle est la raison de ce décès ? Le poème « L'autre avril » nous le laisse deviner. Le narrateur se souvient d'un beau soir d'avril, elle sait qu'elle va mourir :

Tu pleurais en ce soir si doux : car tu savais !
Le sort avait rendu son oracle mauvais.
Le tribunal avait jugé, sans équivoque.
Entre l'intruse et toi, déjà plus d'un colloque
T'avait fait mesurer non les ans, mais les mois.
Elle avait pris ta main dans la sienne, et tes doigts
N'avaient pas trop frémi sous l'étreinte hideuse,
Tes yeux avaient osé fixer la Visiteuse.²⁰³

D'après les connaissances familiales, on pense que Marie-Louise mourut de la tuberculose.

L'autre témoignage se trouve dans sa correspondance, une lettre à Charles Le Goffic est particulièrement émouvante :

Cher Monsieur Le Goffic,

Il est difficile d'obtenir dans cette maison bruyante – avec l'usine d'un côté et l'hôtel de l'autre – une heure ou deux de silence et d'intimité. Voilà pourquoi j'ai tant tardé à répondre à votre bonne lettre, que je conserve précieusement comme un rare témoignage d'estime et d'affection pour moi &(sic) pour de chers souvenirs. Quelle joie, dans un deuil dont je sentirai toujours l'ombre, que cette heureuse communion d'idées & de sentiments avec vous ! Je vous demanderai quelque jour le commentaire de certains vers profonds, voluptueux & mélancoliques qui m'ont fait vous aimer avant même que de vous connaître. Et en apprenant un peu plus ce qu'a été votre vie, je vous dirai ce qu'a été la mienne. Pas exempte de faiblesses, certes, ni de vanités ni de coquetteries, mais j'ai racheté bien des choses par cette grande affection presque xxx & par un peu de courage qu'il m'a fallu pour la soutenir à la face du monde. J'en étais bien payé par la reconnaissance & la tendresse que m'avait vouées mon amie. Ce qu'elle pouvait me donner de bonheur, elle me l'a donné sans mesure. Je ne pense

202 Se référer à la partie « Un homme de lettres »

203 A. Dupouy, « L'autre avril », *Chants de la traversée*, op. cit., p. 20.

plus sans amertume au retour, que l'espoir de la revoir faisait si doux, à la maison désormais vide, aux pauvres meubles qu'on avait été deux à choisir. Et je ne pense plus sans inquiétude à mon avenir, qui eût été si net & si bon avec elle, même en faisant la part de son mal. J'étais tout pour elle – elle était orpheline – et vous n'aurez aucune peine à comprendre combien cette pensée me donnait de force. Dieu merci, j'ai encore une belle petite fille où je retrouve les traits de la mère et quelques-uns de ses gestes, une famille excellente & des amis choisis. Mon lot n'est pas mauvais. Mais quelle tristesse quand je revois ce pauvre visage froid, ses beaux yeux clos, ces doigts figés, tels qu'ils m'apparurent la nuit du 2 au 3 Août(*sic*)! Non, je n'attendais pas une fin si rapide ; et mon mariage n'avait pas été – du moins dans ma pensée – un pur mariage de convenances à l'article de la mort. J'étais trop renseigné pour conserver des illusions. Mais cela pouvait durer encore. Sur les conseils de mon beau-frère & avec le plein consentement de ma femme, j'étais venu conduire ici l'enfant, que la tuberculose de la mère, à ce degré, risquait de contaminer, et je devais repartir le lendemain, quand un télégramme est venu me rappeler. A la gare, deux amis m'apprirent que je venais trop tard, & j'eus cette douleur de n'avoir pas été ici pour recueillir les derniers mots, le dernier sourire, les dernières larmes. C'est à peu près la première fois que je la laissais seule dans le besoin. Je la connais trop pour ne pas me dire que même alors la pauvre chérie ne m'en a pas voulu. Mais combien cette pensée m'est dure!²⁰⁴

Mais le bien le plus précieux qui lui survit, c'est la petite Marie-Louise qu'il appelle généralement « Vivie ». Dans la partie « imagerie d'album », il met en scène tout le bonheur qu'elle peut provoquer chez lui. Dupouy raconte un spectacle de la vie quotidienne qui le fascine et l'éblouit. Ainsi, de nouveaux vêtements, un bonjour le matin, les jouets, la confection d'un dessin sont les thèmes de ces poèmes qui osent raconter le bonheur. Ces poèmes sont naïfs, profondément naïfs. Le lecteur peut être surpris par ce ton, pourtant, il faut comprendre qu'ici tout est volontaire. C'est précisément cette naïveté qui parvient à faire passer l'intensité du sentiment. L'enfant, par sa simplicité, ensorcelle son père. Dupouy écrit des poèmes enfantins qui cherchent à faire oublier l'artifice que les grands installent dans leur vie. Nous avons donc affaire ici à une recomposition du bonheur d'un père face à la pureté et la simplicité d'une fille adorée.

En avril 1907, un peu moins d'un an après la mort de Marie-Louise, Dupouy confie à Le Goffic comment le deuil avance. L'énergie de vie le regagne peu à peu :

A la Pentecôte, cher Monsieur ! Il faudrait une guigne imprévue pour que je n'aie pas à ce moment prendre l'air de Paris. Ma pauvre Marion ne me retient plus beaucoup. Je reprends un cœur nomade et doucement anarchique, non sans étreindre de temps à autre, avec passion, le souvenir. Je consacre à ma morte de pauvres vers bien indignes d'elle, chaque fois que je me retrouve et que je la retrouve en moi.²⁰⁵

Mais les deuils s'accumulent et se croisent. En évoquant le père, il amène, avec

204 Lettre de deuil à encadrement noir d'A. Dupouy à Ch. Le Goffic, datée du 1er sept 1906, à St Guénolé-Penmarc'h, fonds Charles Le Goffic.

205 Lettre d'A. Dupouy à Ch. Le Goffic, datée du 18 avril 1907 à Angers, fonds Ch. Le Goffic.

beaucoup de retenue, la mort de sa fille, le 3 novembre 1907, morte elle aussi de la tuberculose :

Trois ans avant de disparaître, il avait la douleur indicible de voir s'éteindre inopinément la petite fille que je lui avais amenée d'Angers et que j'avais confiée aux soins de ses tantes, après la mort de sa mère. La chère enfant ! Sa grâce, son air réfléchi, sa mine de santé, son humeur charmante la faisait aimer de tous. Avec cette sourde joie, je la promenais du port plein de voiles à la plage baignée de lumière ! je me promettais beaucoup pour elle du voisinage de la mer et de sa bienfaisante influence. Depuis, d'autres deuils également cruels nous ont frappés, et les inscriptions funéraires ont augmenté sur le marbre du tombeau de famille. Ces affreuses séparations seraient au-dessus des forces humaines, s'il n'y avait chez l'homme, une vitalité à toute épreuve. Mais je crois aussi que le spectacle et la pratique de la mer sont une école sans pareille d'énergie et de résignation.²⁰⁶

Et ce témoignage n'a rien d'anecdotique, car il signe le rapport de Dupouy à la mort. Souffrance sans nom²⁰⁷, elle ne tue jamais le désir de vie de celui qui survit. Elle le paralyse un temps, mais cette énergie vitale revient toujours ; peu à peu, elle reconquiert l'existence et illumine à nouveau les jours.

7- La rencontre avec Blanche (1908)

Dupouy se remarie avec Blanche Mercklein en 1908. Comment la connaît-il ? C'est la fille d'un journaliste du Figaro qui dirige également le supplément musical du journal. Nous ne savons pas grand chose des relations entre les deux hommes. Pourtant, en filigrane, ses *Souvenirs* nous informent sur les rapports qui préexistaient avant ce mariage. Dupouy y relate la capture d'un bar de belle taille :

Le voici à bord. Mais il n'ira pas sur notre table ; l'aubaine est trop rare pour ne point mériter plus d'honneur. On en fit vivement un colis qu'on expédia à un ami citoyen d'Asnières, qui avait passé de longs mois d'ermitage à Saint-Guénolé et que j'avais vu, un jour, tout parisien qu'il était, tirer un beau mulet à Poul-Briel. Ce pêcheur devint plus tard mon beau-père.²⁰⁸

Dupouy et son futur beau-père se connaissaient donc depuis longtemps. La belle qualité d'être un pêcheur de première force induit un véritable respect pour cet homme, ainsi il mérite les « honneurs » de cette superbe prise.

206 A. Dupouy, *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée*, op. cit., p. 130-131.

207 A. Dupouy et H. Dupuy-Mazuel, *Blandine*, Paris, Albin Michel, 1947. Dupouy fait revivre cette douleur dans l'histoire de Luctérius. Écoutant les théories d'Eumène, philosophe dont les théories sont construites sur le bonheur, le légat s'interroge sur celles-ci et trouve plausible que les hommes les appliquent, mais les dieux ? Alors il raconte comment il a été puni de trop de bonheur, la perte de sa femme bretonne et de sa jeune fille quinze ans plus tôt (p. 38-41), « on est pas impunément heureux à la face des Olympiens » (p. 41).

208 *Ibid.*, p. 119.

Comment se rencontrent Blanche et Auguste ? Il reste dans les souvenirs de la famille Dupouy une anecdote qui exprime la relation qu'était celle de Dupouy à Saint-Guérolé qui, peut-être, nous permet de saisir ce qui provoque l'étincelle amoureuse. En effet, Mademoiselle Mercklein est invitée à passer quelques jours à Saint-Guérolé. L'hôte se doit d'aller chercher la jeune femme à la gare, les conventions de leur niveau social et de l'époque lui imposent le costume-cravate. Pourtant, étant en vacances dans sa maison du Lestr, Dupouy refuse cette rigueur. « Ici, je ne me plie à aucun protocole » affirme-t-il avec humeur. C'est ainsi qu'il accueille Blanche en chandail. Malgré le courroux qu'il ne manqua pas de provoquer, il semble que cette liberté, conquise au prix d'une entorse à la galanterie, n'empêcha pas de séduire la jeune femme. En effet, leur mariage fut célébré quelques mois plus tard. Dupouy a alors trente-neuf ans et Blanche vingt ans.

L'histoire de leur rencontre nous permet de nous représenter la vie de Dupouy à Saint-Guérolé. Si Louis Ogès nous apprend que « son accueil était exquis de simplicité »²⁰⁹, c'est probablement quelque chose qu'il avait conservé de sa vie de bord de mer. Dans le livre qu'il consacre à la Cornouaille, Dupouy rend hommage à son pays et aux hommes qu'il produit :

Non ce n'est pas ici le pays de la contrainte. Nulle part, je pense, dans notre France raisonnable et civilisée, le mot *nature* ne rend un son plus plein. Les gens ne manquent pas de courtoisie ; mais elle aussi, c'est une courtoisie naturelle. Ils veulent paraître ce qu'ils sont et flétrissent du même mot de *chistrou* - grimaces - des convenances, obligations, manières, qui sont pour des Français de toute classe une nécessité quotidienne. Rarissime, chez eux, cet air de qui vive dans le port, dans le ton, qui frappe ailleurs, qui se tiennent fort bien sans qu'on le leur dise. Leur bonne tenue exprime une fierté innée plus qu'elle n'obéit à un code.²¹⁰

Cette période de la vie de Dupouy est une période complexe, il vient de subir plusieurs deuils, mais rencontre sa nouvelle épouse. Charles Le Goffic fut un des hommes qui le soutint, il l'invite à persévérer dans son aventure littéraire. « Vos encouragements me sont précieux », écrit Dupouy en guise de remerciement. « J'ai les nerfs assez solides, mais j'ai eu tant de petits mécomptes, après de si grands chagrins, que je m'abandonnais à un bon et tranquille désespoir. »²¹¹ Période complexe, donc, entre chagrin et promesses d'un avenir meilleur.

Mais auprès de Blanche, il va trouver un équilibre et une sérénité propice à une quiétude familiale. De cette union naîtront quatre fils : Lucien, Paul, Pierre et Jean. On peut

209 L. Ogès, « Auguste Dupouy et son œuvre », *Les Cahiers de l'Iroise*, janvier-mars 1968, p. 7.

210 A. Dupouy, *La Cornouaille*, *op. cit.*, p. 153-154.

211 Lettre d'A. Dupouy à Ch. Le Goffic, datée du 18 nov 1908 à Reims, fonds Charles Le Goffic.

saisir ici et là, l'idée que Dupouy pouvait se faire de la famille. Ce n'est pas sans sympathie qu'il raconte l'histoire d'un couple de gardiens de phare. Après des postes très durs, ils se sont établis sur l'Île aux moutons — minuscule îlot de terre au large de Concarneau —, « ils y ont élevé leurs onze enfants, avec une autorité, une dignité, une tendresse, une sollicitude et un bonheur qu'on souhaiterait à bien des parents de la ville ou du village. Une famille modèle [...] »²¹² Pourquoi une famille modèle ? Par l'éducation de leurs enfants ? Pas seulement, par la manière, aussi, qu'ils ont d'envisager le bonheur : « Bonheur sévère, mais qu'il goûtèrent pleinement, parce qu'ils s'aimaient bien et parce que, malgré leur simplicité de gens du peuple, ils appartenaient à l'élite. »²¹³

Dupouy montre une vision conservatrice de la famille. Il se demande même si, bien que les traits du visage de la Bretagne s'effacent peu à peu, la famille ne serait pas « le roc qui résisterait le mieux à ce travail d'érosion »²¹⁴. L'esprit de famille serait même « la vertu bretonne par excellence »²¹⁵. Pour Dupouy « une famille est une hiérarchie »²¹⁶.

Si la famille est une hiérarchie, il n'en va pas de même des relations entre époux. Dupouy réfute l'idée selon laquelle la femme serait dominée dans la société bretonne. Chacun joue son bout de rôle, et les signes sont simplement mal interprétés par les observateurs :

Dans beaucoup de fermes, à l'heure du repas, tandis que les valets s'assoient à la table du maître, la maîtresse de maison reste debout et sert les hommes, y compris les serviteurs. Mais ce n'est pas humilité, c'est simplement entente du service qui lui revient et qu'elle a charge d'assurer. Aux hommes les gros travaux de la mer ou des champs : à elle les tâches diverses de l'intérieur.²¹⁷

Résonne ici la vision d'une époque, nul intérêt à nous en offusquer. Ce que l'on peut en revanche remarquer, c'est que Dupouy nous indique l'importance du travail bien fait, car il précise que « toutes ne s'en acquittent pas - est-il besoin de le dire ? - également bien. Il y a les paresseuses, les bavardes, les commères, les *lichouses* - c'est-à-dire les gourmandes qui aiment beaucoup le café au lait et le reste. »²¹⁸

Si Dupouy est dans l'ensemble conservateur, on comprend l'image de la maîtresse de maison quand il évoque son épouse dans ses *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée*, il y remet en question l'idée de domination masculine :

212 A. Dupouy, *Face au couchant, Brest, la côte et les îles*, op.cit., p. 48.

213 Ibid., p. 48-49.

214 A. Dupouy, *La Cornouaille*, op. cit., p. 176.

215 Ibid.

216 Ibid.

217 Ibid., p. 179.

218 Ibid.

Nous étions à Kéridy, mon fils aîné et moi, chez un marchand d'articles de pêche. Il nous dit : « j'ai là deux tramails tout neufs, tout montés. Vous ne les voulez pas ? » Et de nous faire valoir ce que nous prendrions avec eux : du poisson de choix : des mulets, des rougets, des bars, des soles peut-être. Mon fils, très alléché par cette perspective, et étant le contraire d'un avaricieux, me pressait de faire l'emplette. « Ils ne sont pas chers », disait le vendeur. Ils ne me le paraissaient pas, en effet, mais que dirait « maman », maîtresse de la trésorerie familiale et comptable attentive ? Quand on lui apporterait des mulets et des bars, elle dirait qu'on avait eu raison. Bref, un peu inquiet, je me décide, et nous revenons chacun avec un filet et tous les plombs de sa corde basse sur l'épaule.²¹⁹

Suite à cet achat, les imaginations fonctionnent à toute vitesse, les pêcheurs imaginent les plus belles prises et surtout, leur conséquence :

Et quelle fierté, quand, de retour à la maison, nous montrerions notre prise à la petite mère ! On ne l'éblouit pas facilement la petite mère. Elle ne prodigue pas les compliments quand on lui apporte vieilles ou pironneaux. Elle remarque plutôt, soucieuse de ménager la domestique, que ce sera long à nettoyer et que nous ne sommes pas en avance. Mais quand on lui offrira un homard ! Un homard susceptible d'être préparé à l'américaine — ou l'armoricaine !...alors, il faudra bien qu'elle ait le sourire.²²⁰

Blanche était donc une femme de caractère, pas du genre à s'effacer ou à se taire. « Maîtresse de la trésorerie familiale », son rôle ne s'arrête pas à cela. Elle avait d'ailleurs une solide culture, affirme Jean-Pierre Dupouy, acquise en partie au contact de notre homme de lettres pour lequel, selon la coutume de l'époque, elle jouait le rôle de dactylographe. Cependant, comme le veut la tradition, derrière chaque grand homme se cache une femme. Une lettre du 22 août 1931 à Charles Le Goffic nous laisse à penser que le rôle de madame Dupouy fut bien plus important que cette fonction ingrate. Non qu'elle ait participé aux recherches d'ordre scientifique, mais elle fut essentielle dans la dynamique d'écriture. L'auteur dit bien son désarroi, son incapacité à écrire durant les vacances :

Je quitte chaque année Paris avec de belles intentions de travail, nouvelles, roman et même théâtre. Oui, ma femme me persuade chaque année qu'il n'y a pas pour moi de plus bel emploi des vacances que de mettre 3 ou 4 actes sur pieds. Si j'avais encore mes boucles brunes, je m'y mettrais peut-être. Mais elle-même, soit que l'air marin ne lui convienne plus, soit pour d'autres raisons, vit ici une vie diminuée, de demi-malade, et ne pense plus du tout à collaborer à quoi que ce soit.²²¹

Elle fut donc une véritable collaboratrice de l'écriture de son mari, elle lui insufflait l'énergie nécessaire aux heures de recherche, aux heures d'écriture. Pour peu qu'elle manquât d'énergie, Dupouy se voyait lui-même comme affaibli, diminué.

219 A. Dupouy, *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée*, op.cit., p. 166.

220 Ibid., p. 172.

221 A. Dupouy, « Lettre à Charles Le Goffic », Saint-Guénolé, le 22 août 1931, in *Auguste Dupouy, Colloque de Quimper 20-21 octobre 2006*, CNRS, Musée breton de Quimper, UBO, 2008, p. 253.

C'est elle qui entre autre a trié une grande partie des archives de son mari afin de les rendre accessibles aux recherches de Jean Le Gall sur Charles le Goffic.

On peut penser qu'en elle il a trouvé ce qu'il attribue à Meg, la deuxième femme de Jean Charcot : « L'amie sûre, l'associée fidèle, celle qui ne vous astreint à nulle tactique et à nulle réticence. »²²²

8- Un jeune écrivain 1900-1910

a. Prémisses

La toute première publication d'un livre d'Auguste Dupouy aura lieu en 1905. Mais avant de publier *Partances*, le chemin aura été long et tortueux. Charles Le Goffic joua un rôle tout à fait fondamental afin que le jeune homme puisse entrer dans le monde des lettres. Il ne ménagea pas ses encouragements, il usa aussi de ses appuis. Dès 1901, il fait lire des pièces de Dupouy et le recommande à Félix Jeantet, rédacteur en chef de la *Revue hebdomadaire*²²³.

Une lettre datée du 24 décembre 1901 nous laisse deviner les interrogations dans lesquelles s'enlise Dupouy, Il nous montre comment Le Goffic le soutient, l'exhorte, mais l'aiguillonne aussi :

Mais, sapristi, n'allez pas jeter le manche après la cognée. Doué comme vous êtes, on peut attendre et il ne faut pas désespérer parce que des directeurs fallacieux en prennent trop à leur aise avec vos vers. Ce qui vous manque encore jusqu'ici, c'est d'avoir fait un livre. Hâtez-vous de nous le donner. Et après ce livre donnez-nous en d'autres, des romans, des nouvelles. Il n'y a que ce moyen pour forcer le succès. Ne soyez pas trop difficile pour vous-même ; n'hésitez pas devant certains sacrifices pécuniaires que tous les débutants ont connus. L'avenir vous remboursera ces avances. Et croyez cependant que je ne vous engagerais pas dans une voie si délicate, que j'hésiterais à vous donner des conseils de cette nature, si je n'étais assuré de votre succès définitif. A cette heure, pas un libraire ne fera les frais d'un premier volume de vers, ce volume fût-il un chef-d'œuvre. Il faut se résigner à passer par là.²²⁴

Le Goffic considère que son jeune disciple est très doué, un an plus tard commence d'ailleurs leur collaboration. En effet, Dupouy corrige quelques erreurs dans le livre²²⁵ de Le

222 A. Dupouy, *Charcot, op.cit.*, p. 34.

223 Carte-lettre de Ch. Le Goffic à A. Dupouy, date illisible, 1901, à Paris, Gare de l'Ouest, cachet d'arrivée à Quimper : 11 juillet 1901 : « Vos pièces, comme je pensais, ont plu à Jeantet. Il les publiera toutes, si vous lui en laissez le temps. Veuillez donc lui écrire (M. Jeantet, *Direct. de la Revue hebdom.* Librairie Plon, Garancière) et vous entendre directement avec lui au sujet de la publication du 1^{er} groupe. A mon avis, une division en 3 (?) groupes, répartis sur l'année courante, serait indiquée. Voyez. Mais écrivez tout de suite de ma part à Jeantet. »

224 Lettre de Ch. Le Goffic à A. Dupouy, datée du 24 décembre 1901 à Paris, fonds Auguste Dupouy.

225 Nous ne savons s'il s'agit de *L'Âme bretonne* dont le premier volume fut publié en 1902, *Les Métiers*

Goffic²²⁶ et à partir de là, le futur académicien lui demande de voir s'il y a d'autres « erreurs ou négligences » dans son propre texte.

En 1903, alors qu'il vient d'être muté à Angers, Dupouy gagne son premier prix de littérature²²⁷. Il dépasse sur le fil Édouard Beauvils et obtient ainsi le prix Mosher²²⁸. Et si Le Goffic lui indique que c'est un encouragement pour publier ses vers, il lui faudra attendre encore deux ans avant que cela ne se réalise. *Partances* obtiendra un succès considérable dans le monde des lettres puisque l'Académie française lui accordera en 1906 la majorité du prix Archon-Despérouse.

C'est probablement ce succès qui lui permet la même année de rejoindre la société des poètes, le Goffic est son parrain²²⁹.

Avec sa première publication, Dupouy cherche à concilier l'enseignement et l'écriture. Dans ce dernier domaine, il faut se faire connaître, atteindre une certaine visibilité, toujours à renouveler. Un article de 1907 évoque un banquet du terroir où l'auteur de *Partances* y lit des vers : « les confidences qu'aux lèvres d'Auguste Dupouy, sur les quais d'un port breton baigné de lune, chuchotent, le soir, les sardinières de Douarnenez. »²³⁰ Ce type d'interventions sont bien celles d'un jeune auteur qui cherche à se faire connaître. Il doit trouver sa place dans un milieu qui n'est pas ouvert à tous, surtout quand on vient du fin fond de la province.

b. Le temps d'écrire

Et il est dur de trouver le temps pour concilier ces deux vies, c'est ce que Dupouy dit à Le Goffic dans une de ses lettres :

Enfin! Vais-je pouvoir vous causer un peu? Une entérite, l'arrivée de trois sœurs plus ma fille, des allées & venues d'ouvriers, mon cours, ma classe, des lettres du Jour de l'An qui ne sont pas toutes agréables, que de choses se sont réunies pour retarder ce moment ! Encore aujourd'hui j'ai un hôte en mon home, et je suis bien encombré par toutes sortes de menues ou grosses occupations. Mais à qui parlé-je! Moi qui vous ai vu, avec l'aide de Madame Le Goffic, faire vos paquets pour Trez-Traou ou Rûn-Rouz après m'avoir fait déjeuner (*sic*) chez vous, et qui devine ce que peuvent comporter vos journées de travail fiévreux, j'ose parler de mon affairément! Il est vrai qu'il m'en faut si peu!²³¹

On retrouvera ce même sentiment d'être dévoré par les tâches annexes dans son *Vigny*,

pittoresques, publié en 1903 ou *L'Erreur de Florence*, publié également en 1903.

226 Lettre de Ch. Le Goffic à A. Dupouy, datée du 16 sept 1902, Roz-ar-Zant, fonds Auguste Dupouy.

227 Lettre de Ch. Le Goffic à A. Dupouy, non datée, mais probablement de 1903, fonds A. Dupouy.

228 Ange M. Mosher était une mécène américaine de la culture bretonne. Elle soutint l'Union Régionaliste Bretonne et contribua à l'élévation du Monument à la mémoire de Marc'harid Fulup à Pluzunet.

229 Lettre d'A. Dupouy à Ch. Le Goffic, datée du 16 mai 1906 à Angers, fonds Charles Le Goffic.

230 *L'Eclair*, 17 mai 1907, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales de Quimper.

231 Lettre d'A. Dupouy à Ch. Le Goffic, datée du 10 janv 1907 à Angers, fonds Ch. Le Goffic.

publié en 1913. Dupouy démontre que le poète accorde plus de temps à sa femme, à la gestion de ses terres, qu'à l'écriture, à laquelle il ne laisse que la portion congrue. « Ah! écrit-il quelques semaines plus tard, qu'il m'en coûte de ne pas être des vôtres, dans ce Paris dont on dit pis que pendre, mais qui est bon tout de même! Ici, je suis submergé dans le flot des copies à corriger. Où trouver le loisir nécessaire à tout bon travail? »²³² Il nous semble que cette question du temps qui file entre ses mains fut un aiguillon qui poursuivit notre auteur toute sa vie. Pour cela, Le Goffic avait répondu de manière définitive en quittant rapidement l'enseignement. Dupouy ne prendra jamais une décision aussi extrême.

Les raisons de cette conciliation sont multiples, mais parmi celles-ci, la question pécuniaire revêt une importance considérable, elle traverse en quelques points sa correspondance, comme elle traverse le *Vigny* précédemment cité :

Bientôt j'aurai 35 ans, et je n'ai pas encore pu m'habituer à asseoir ma vie sur un terrain ferme. J'arriverai à la vieillesse après avoir toujours plié et déplié ma tente, malgré tant de raisons – raisons domestiques – de bâtir avec de la pierre! Cependant les ans passent, amenant leurs nécessités prenantes, & pendant qu'on se demande si l'on va planter ses choux ou faire le tour du monde, il faut gagner péniblement le vil métal qui joint les mois aux mois, et l'homme aux siens.²³³

Il écrira cinq ans plus tard cette intéressante formule : « On éclairerait bien des points de son existence et certaines de ses attitudes si l'on était exactement fixé sur les embarras pécuniaires qu'il put avoir, et dont son *Journal* porte la trace en différents endroits. »²³⁴

Les conséquences de cette tension sur l'écriture de Dupouy furent diverses. On sait, par exemple, qu'à cette période, il choisit d'écrire des articles sur le thème de la Bretagne :

Va pour l'article à 15 F & même à 10, si la chose marche ! J'avoue que je ne serais pas fâché de me faire quelques suppléments. Je vis presque mois par mois, avec quelques charges assez lourdes & d'ailleurs très chères. Je m'attends à ce que sous peu mon père ne puisse plus beaucoup travailler. Il a assez peiné toute sa vie ! J'ai ma fille, des sœurs qu'il me faudra aider. Je suis prêt à tendre mes 2 mains.

Ah ! la fichue question d'argent ! Quelle tyrannie ! Paupertas impulit... le contraire est bien plus vrai.²³⁵

Si l'on peut considérer une partie du travail d'écriture de Dupouy comme alimentaire, il trouve tout de même le temps pour un travail plus personnel. Entre 1908 et 1909, il écrit *L'Affligé*. Ce roman ne sera publié qu'en 1922. La correspondance avec Le Goffic nous montre toutes les difficultés, les tentatives avortées, les mises en veille de ce projet. Il

232 Lettre d'A. Dupouy à Ch. Le Goffic, datée du 24 mai 1907 à Angers, fonds Ch. Le Goffic.

233 Lettre d'A. Dupouy à Ch. Le Goffic, datée du 22 juin 1907 à Angers, fonds Ch. Le Goffic.

234 A. Dupouy, *A. de Vigny*, Paris, Larousse, 1913, p. 36.

235 Lettre d'A. Dupouy à Ch. Le Goffic, datée du 27 juin 1907 à Angers, fonds Ch. Le Goffic.

continue également à écrire des vers²³⁶. Et en 1910, Dupouy participe à la vie poétique française, il lui arrive même de participer aux banquets organisés par la société des poètes, où il a été introduit par Le Goffic. Son regard se révèle très critique sur cette microsociété où l'apparence semble plus compter que la création :

J'ai banqueté mercredi chez Vijour. Intérêt minuscule. Une bonne minute, pourtant : Le Mouël a dit un de ses poèmes, une belle chose bretonne, bien vivante, imagée & simple. Le reste, c'est de la poésie truquée, de la marqueterie habile. C'est cela, ce pourrait être autre chose. Il m'a paru que la baronne de Baeze valait la duchesse de Rohan, qui valait Haraucourt, qui valait Allorge, qui valait de Brahm. Tout cela se vaut, et finalement vaut peu. Trop adroit, trop peu personnel. De nombreuses muses aux épaules découvertes étaient là, y compris Madame Catulle Mendès, toute blanche²³⁷, des pieds à la tête, sauf quelques rouges violents autant qu'adventices aux lèvres, aux oreilles, aux narines, et une couronne d'or, gui ou barbe de capucin, je n'ai pas identifié. Il m'a paru aussi que cela sentait un peu la coterie, la chapelle. Pour tout potage, j'y ai trouvé Beaufiles, mais Beaufiles, malgré son veston clair tranchant sur les redingotes et les habits noirs, m'a paru mêler ce soir-là à ses airs d'Armoricaïn preste des façons qu'on apprécie dans le monde des snobs. Il s'empressait, aidait les dames à se vêtir, s'enquerrait des voitures. On a récité – ou plutôt massacré – une pièce de lui qui était pourtant, avec celle de Le Mouël & une autre – un peu médiocre – de Mme Basset d'Auriac, la seule chose intéressante de ces récitations après boire. Gladys Maxence fut la coupable. J'aurais pu me placer près de Beaufiles. Il a trouvé le moyen d'aller se fourrer ailleurs ; pauvre garçon ! je ne lui en veux pas. Je devine trop ce qu'est cette vie, & je compatis, sans être sûr de n'avoir pas quelque jour à en faire autant.²³⁸

Nous verrons plus tard comment cette dernière phrase résonnera dans un article autobiographique : « Auguste Dupouy, vu par lui-même ». S'il veut s'installer dans le monde littéraire, il jouera son « bout de rôle », mais il gardera toujours ce regard distancié, spectateur d'une comédie dont il ne sera jamais le dupe.

En 1910, il écrit un fascicule sur *Penmarc'h*²³⁹. Nous n'en avons retrouvé aucune trace. On sait qu'il a bon espoir que cela se vende pendant l'été. Peut-être est-ce là la source du *Penmarc'h*²⁴⁰ qui sera publié en 1951. Ce que l'on doit constater, c'est la continuité dans l'écriture de Dupouy.

La même année, Le Goffic lui rappelle une proposition qu'il lui avait faite. Le voilà

236 Lettre de Ch. Le Goffic à A. Dupouy, datée du 18 mai 1909, fonds Auguste Dupouy :

« [...] dans mes moments de répit, je prends votre cahier de vers : je ne l'ai pas encore lu tout entier, mais ce que j'en ai lu m'a plu extrêmement. Vous avez là, je vous le dis en toute sincérité, la matière d'un beau livre et qui vous classera (?). J'aurai quelques légères observations à vous faire. Je vous les enverrai en même temps que votre manuscrit dans le courant de la semaine qui vient. Mais, encore une fois, mon impression est excellente : vos vers ont une grâce, une mélancolie, un ton d'émotion qui me ravissent. Bravo et bon espoir ! »

237 Madame Catulle Mendès venait d'être veuve puisque Catulle Mendès est décédé en 1909.

238 Lettre d'A. Dupouy à Ch. Le Goffic, datée du 6 mars 1910, à Reims, fonds Ch. Le Goffic.

239 *Ibid.*

240 A. Dupouy, *Penmarc'h, en pays bigouden*, Châteaulin, Jos Le Doaré, 1958.

surchargé de travail, il demande à Dupouy de l'aider dans la réalisation de son *Racine*²⁴¹. Ce dernier dépouillera et annotera les pièces de *Bérénice* à *Phèdre* (cinq pièces en tout comprenant donc également *Bajazet*, *Mithridate* et *Iphigénie*). J. A. Le Gall revient sur ce travail :

La correspondance reste assez floue sur les détails de cette collaboration. Une chose est sûre : le choix des extraits de Racine, leur présentation ainsi que les textes de liaison, sont d'Auguste Dupouy. Lui reviennent aussi « d'excellentes notes » qui doivent être à la fois des notes de lectures et des notes bibliographiques, Charles Le Goffic se concentrant sur la partie biographique. Il semble que tout ce qui célèbre en Racine la perfection du classicisme soit de Le Goffic, ce qui tend à faire (via Sainte-Beuve) un précurseur du romantisme serait de Dupouy.

9- La mort du père (1910)

Le père de Dupouy décède le 19 octobre 1910. Dans ses *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée*, il écrit une très belle page sur la relation qu'entretenait son père avec le pays de Penmarc'h.

Comme à l'enterrement de ma mère, que le pays vénérât, une foule suivit son cercueil sur la route de Saint-Guérolé à Penmarc'h. Citadin dans l'âme, il était né à Brest, sociable comme pas un, il se sentait en exil sur cette pointe de l'ancien monde, sur cette côte sauvage dont le vent d'ouest torture les rares tamaris et couche vers le levant les premiers arbres dignes de ce nom, qui sont les ormes de l'ancien Pénity et ceux de l'ancien cimetière. L'expérience l'avait rendu un peu misanthrope. Même « au pays des Cimmériens bons et vertueux », c'est une chose qui peut arriver. Je l'entends encore nous dire, à nous ses enfants, dans la carriole qui nous menait un jour à Sainte-Marine et comme on traversait la campagne de Combrit, où sont les plus vieux châtaigniers du Finistère : « Ah ! l'on se sent ici en France. » Mais toujours bienveillant, toujours obligeant, et, lui aussi, né pour aimer, non pour haïr, il n'avait jamais omis de faire tout son possible en faveur d'une population de paysans et de pêcheurs dont il n'ignorait pas les grands mérites. Il n'avait pas dépendu de lui, notamment, que la flottille sardinière restât florissante dans les ports de Bretagne et de Vendée, au lieu de décroître comme elle l'a fait, dans une peur panique de la surabondance. Voici trente ans qu'il n'est plus. Trente ans, c'est beaucoup pour la courte mémoire des hommes. Cependant, parmi quelques vieillards que je rencontre déambulant à petits pas ou se traînant sur des cannes, plus d'un se plaît encore à me parler de lui sur un ton d'émotion qui ne trompe pas, comme d'un juste et du plus humain des hommes.²⁴²

Ces lignes nous permettent de saisir toute l'admiration d'un fils pour son père et font résonner des motifs récurrents d'une œuvre : l'exil, la mer sauvage, la misanthropie alliée à une sociabilité hors du commun, le rapport à la France, la notion de bien et de mal, d'amour de l'autre, l'idée de juste, de justice et d'humanité. Ces résonances sont troublantes et

241 Ch. Le Goffic, *Racine*, 2 t., Paris, Bibliothèque française, Plon, 1913.

242 A. Dupouy, *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée*, *op.cit.*, p. 129-130.

montrent combien ce père fut pour Dupouy un être d'exception, un homme qui a gravé pour toujours un caractère et des principes dans les fondations de l'identité de son fils. Queffélec confirme cette idée en affirmant que « de son père, qui dirigeait une petite usine et que brûlait la passion des livres, il tenait déjà la curiosité intellectuelle, l'amour désintéressé du beau. »²⁴³ C'est de lui, sans doute, qu'il a hérité de l'esprit des Lumières, celui que le gérant de la petite pêcherie, perdue au bout du monde, portait comme un drapeau.

D'un point de vue littéraire, à cette période, Dupouy débute une collaboration avec la bibliothèque Larousse. En 1911, il publie les extraits des *Mémoires* de Saint-Simon²⁴⁴, il en réalise les notes et la notice, il continue en publiant *La Chartreuse de Parme*²⁴⁵, *Les Chroniques italiennes*²⁴⁶. En 1911, c'est au tour des *Aventures de Télémaque*²⁴⁷. En 1913, il édite des *Œuvres Choiesies*²⁴⁸ de Chateaubriand ; la même année, il publie *Le Neveu de Rameau*²⁴⁹, *La Religieuse* et *Jacques le fataliste*²⁵⁰, des *Œuvres choisies*²⁵¹ de Diderot. Dans la même période, il publie *Paul et Virginie*²⁵². Cette période d'intense activité scientifique comprendra la publication de la biographie d'Alfred de Vigny à laquelle nous avons déjà fait référence.

Le point d'orgue de cette activité universitaire se situe très certainement dans la publication, là aussi en 1913, des *Littératures comparées de France et d'Allemagne*²⁵³, probablement le résultat d'un projet de thèse qui aurait avorté.

Il a également pour projet de publier un nouveau recueil de vers. Mais les conditions sont mauvaises, Alphonse Lemerre lui demande à nouveau de publier à compte d'auteur. Une lettre de l'éditeur nous en explique les raisons :

Je viens de recevoir votre lettre datée d'hier et j'ai l'honneur de vous informer que je suis tout disposé à mettre la marque de ma librairie sur votre nouveau volume de vers. Mais je ne vois pas la possibilité de l'imprimer dans des conditions autres que celles de « Partances ». La vente des volumes de poésie est toujours très restreinte et malheureusement malgré que votre nom depuis 1905 soit plus littérairement connu, on ne peut pas espérer que la vente du

243 H. Queffélec, *Notice nécrologique de l'Ecole Normale Supérieure*, op.cit., p. 29.

244 Louis de Rouvroy Saint-Simon (duc de), *Mémoires sur le siècle de Louis XIV et la régence*, Larousse, 1911, Paris.

245 Stendhal, *La Chartreuse de Parme*, Paris, Larousse, sans date.

246 Stendhal, *Chroniques italiennes*, Paris, Larousse, sans date.

247 Fénelon, *Les aventures de Télémaque*, Paris, Larousse, 1911 ?.

248 Chateaubriand, *Œuvres choisies*, Paris, Larousse, 1913.

249 Diderot, *Le Neveu de Rameau*, Paris, Larousse, 1913.

250 Diderot, *La Religieuse* suivi de *Jacques le fataliste et son maître*, Paris, Larousse, 1913 ?.

251 Diderot, *Œuvres choisies*, Larousse, 1913 ?, Paris.

252 Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie*, suivi de *La Chaumière indienne*, Paris, Larousse, 191?.

253 A. Dupouy, *Les Littératures comparées de France et d'Allemagne*, op. cit.

nouveau volume puisse couvrir une partie sensible des frais.²⁵⁴

Il faudra attendre 1942 pour voir la publication du deuxième recueil de poésies de Dupouy, mais l'ascension de Dupouy dans le monde des lettres est sensible. C'est d'ailleurs par son entremise que Jean-Pierre Calloc'h²⁵⁵ pénètre le monde intellectuel breton. Il se fait peu à peu une place de choix, acquiert une certaine influence.

Outre cette intense activité d'édition, Dupouy publie quelques articles dans les journaux tels que *Le Figaro de la jeunesse* ou *La Revue de Paris* ; mais cette activité de rédaction n'est encore qu'embryonnaire, elle est loin d'atteindre le volume des années vingt et trente.

10- Pendant la Première Guerre mondiale

En 1915, la carrière d'Auguste Dupouy connaît une demi parenthèse. Il est mobilisé afin de travailler dans un commissariat de police de Rouen, où il assure des besoins administratifs tandis qu'il demeure professeur en dehors. Nous pouvons retrouver des traces de cette expérience dans le dernier ouvrage de la collection des romans de l'Histoire de France, *Qu'as-tu vu en chemin ?*²⁵⁶ Un jeune officier breton est blessé, il réalise sa convalescence dans la ville normande. Plus de quarante ans après y avoir vécu, c'est l'occasion pour lui de raconter la guerre de l'arrière, dans les salons, là où la légèreté des hommes et des femmes fait de ce conflit une succession de soirées plus ou moins galantes. Dupouy nous y fait découvrir également les rues de Rouen, ses places, quelques fortes personnalités. Mais de ce roman divisé en deux mouvements, le second, dévoué à la Bretagne, est sans aucun doute le plus intense. La partie rouennaise se construit sur le rythme de l'attente tandis que la vie véritable se déroule en Bretagne. Le héros y retrouve son amour de jeunesse en partie pervertie par une vie bourgeoise, dont l'argent du père est, tous le savent, issu du marché noir. L'auteur nous fait donc découvrir l'autre face de la guerre, si sur les champs de bataille on compte les pertes, pour certains, elle se traduit par de larges bénéfices accumulés

254 Lettre d'A. Lemerre et Cie à A. Dupouy, datée du 10 novembre 1913 à Paris, fonds A. Dupouy, Archives départementales du Finistère, Quimper.

255 Poète breton, mort à la guerre en 1917, :

« 1913 : Jean Pierre Calloc'h rencontre poètes, écrivains, savants bretons grâce à M. Auguste Dupouy poète de *Partances*, à qui J-P a écrit après l'avoir reconnu à St-Guérolé lors d'une escale. »

Eléments biographiques extraits de l'ouvrage de Léon Palaux, biographe et ami de J-P Calloc'h in

<http://calloch.jp.free.fr/Pages/fichechr.htm>

256 A. Dupouy, *Qu'as-tu vu en chemin ?*, Paris, Albin Michel, 1959.

sur l'absence de principes moraux. La suspicion de collusion avec l'ennemi est partout.

Ce récit de l'Histoire de France se construit sur des souvenirs. Mais dès 1915, Dupouy réalise un document qui a trait à la guerre. S'il est mobilisé et qu'il participe donc à l'effort national, il va continuer à lutter contre l'ennemi en faisant ce qu'il sait le mieux faire : écrire. Son ami Charles Le Goffic vient de raconter, immédiatement après les événements, la bataille de Dixmude²⁵⁷. Il y célèbre le courage des soldats bretons. Dupouy va prendre le contre-pied de son aîné, mais avec le même objectif, en publiant en 1915, dans *La Revue hebdomadaire*, un grand article sur les conséquences de la guerre sur la côte de Penmarc'h. « Entre terre et mer : Penmarc'h pendant la guerre »²⁵⁸ devient alors un intéressant témoignage sur la façon dont le conflit était vécu dans un lieu si éloigné du front.

A l'été 1915, on dénombre trente-deux morts et dix disparus dans cette commune de bout du monde. La puissance du témoignage de Dupouy tient au fait que ces morts, ce ne sont pas des inconnus, ce sont des jeunes gens qu'il avait connus lorsqu'ils étaient mousses ou même tout bébés. « J'ai voulu savoir comment on supportait ces deuils. »²⁵⁹ La réponse est édifiante :

J'ai interrogé, j'ai écouté, j'ai sympathisé, mais je n'ai eu besoin de reconforter personne. Aucune nervosité. Pas une ombre de révolte. Très peu de gloriole. Le fatalisme de la race, encore accru chez les pêcheurs par l'expérience d'une mer périlleuse, fait accepter les pertes les plus cruelles comme normales et préalablement consenties. La vie continue, aussi active, et plus triste sans doute, mais d'une tristesse qui ne se montre pas : il faut savoir qu'un tel a reçu de mauvaises nouvelles, pour prendre avec lui le ton qui sied. Seulement, on m'apprend qu'un de ces hommes calmes vient de mourir, usé par le chagrin d'avoir perdu là-bas deux de ses fils, Yves, le fusilier marin, et Budoc, le sergent d'infanterie.²⁶⁰

Dupouy nous montre donc la dignité d'un peuple face à l'effort national. Chacun se résigne aux pertes, à la présence de la mort dans le but de sauver la nation. Mais c'est l'occasion, aussi, au-delà d'un patriotisme, d'explorer l'âme de ces gens simples, fatalistes par expérience de la mer, mais bien loin de ne rien ressentir de l'intensité des sentiments, de l'amour filial.

Cet article est tout à fait caractéristique de la manière qu'a de travailler Dupouy. L'écriture est le résultat d'une expérience personnelle. Il nous fait donc vivre les entretiens qu'il réalise. Il fait partager au lecteur ses rencontres, ses sentiments face aux hommes et aux femmes qu'il interroge. Pour illustrer cette question de la posture, prenons pour exemple la

257 Ch. Le Goffic, *Dixmude, Un chapitre de l'histoire des fusiliers marins*, Paris, Plon-Nourrit, 1915.

258 A. Dupouy, « Entre terre et mer, Penmarc'h pendant la guerre », *La Revue hebdomadaire*, 1915, p. 326-350.

259 *Ibid.*, p. 330.

260 *Ibid.*, p. 331-332.

question de la correspondance des soldats avec leur famille, Dupouy n'a pas seulement la lettre en face de lui, il a aussi la mère qui l'a reçue :

Un jeune soldat écrit : « Chère mère, c'est terrible ! » Rien de plus, et cela suffit. Quand on demande à la bonne femme des nouvelles du fils absent, il faut voir l'air pénétré dont elle vous répond en roulant les *r* par cette unique phrase du parler des villes, pour nous si banale, pour elle si pleine de choses.²⁶¹

Dupouy est pleinement avec cette femme, compatissant dans la peur et la douleur, mais c'est aussi un témoin, ce « pour nous » catégorise l'auteur, mais inclut aussi le lecteur, ils font tous deux partie d'un même groupe, distinct de ces hommes et de ces femmes. Dupouy propose donc une analyse sociologique et linguistique. Il dit l'absence des mots et donc la nécessité impérieuse d'être le traducteur de ces silences. Car si les soldats ne disent rien des combats, lui, par la pratique qu'il a de ce peuple, sait combien ce flegme apparent peut cacher une force intérieure, qualité supérieure dans la bataille :

Mais je connais nos Bretons ; je sais comme ils se passionnent, comme les plus placides d'entre eux se grisent nerveusement, par contagion, de quelle résolution, de quelle sombre énergie ils sont capables, comme ils foncent, tête baissée, sur l'obstacle. Je pense à la ruée de ces marins de la coloniale, à la terreur que devait promener devant lui, magnifiquement, le tranquille athlète qui me parle et que la maladie a touché. Mais les grands sentiments qui animent la lutte, tous les hauts instincts qui soutiennent leur courage et constituent le tréfonds de leur âme de soldats, ferveur patriotique, haine de l'envahisseur, fraternel amour des victimes, fidélité au droit opprimé, restent à l'arrière-plan de leur propos — ajouterais-je de leur conscience ? Prenons garde à leur grande modestie, qui leur dérobe, à eux comme à nous, le meilleur d'eux-mêmes.²⁶²

Ceux qui attendent les soldats ont la même dignité et la même ferveur que ceux qui sont sur le front. C'est donc l'occasion pour l'auteur de réaliser une apologie du soldat breton. Et tous, liés par un même honneur, semblent s'opposer aux touristes, ces « petites dames en mal de déguisement »²⁶³, ces dames en costume de mariée qui, sans conscience de leur fait, manquent de respect au deuil général qui teinte de noir la région entière.

Dupouy élargit son point de vue en évoquant la guerre à Brest. La ville est devenue une usine :

L'Arsenal accélère ses constructions. Et les convois s'organisent comme au temps de Dubois de la Motte et de Villaret-Joyeuse, mais les convoyeurs ne sont plus des jolies frégates

261 *Ibid.*, p. 332.

262 *Ibid.*, p. 336.

263 A. Dupouy, *Face au couchant, Brest, la côte et les îles, op.cit.*, p. 216.

ou des vaisseaux à trois ponts. Ce sont, pour la plupart, de robustes petits vapeurs de deux cents à deux cents cinquante tonnes, qui ont traîné l'ottertrawl sur la Grande-Sole et la petite-Sole avant d'être badigeonnés de gris, à l'uniforme de la flotte de guerre.²⁶⁴

Cette nouvelle utilisation des chalutiers sera reprise dans qu' *As-tu vu en chemin ?*²⁶⁵, ce dernier roman de Dupouy, publié en 1960. Le héros, Jean, est responsable d'un de ces nombreux convois qui reliaient Brest à la Charente-Maritime. « L'étrange guerre ! Un guerrier, ce chef ? Ou un chef de train ? Il a une ligne qui s'appelle Brest-La Pallice, à moins que ce ne soit Brest-Cherbourg. L'une vaut l'autre. »²⁶⁶ Dupouy est frappé par l'aspect étrange que revêt cette période. Nous sommes loin de l'action des tranchées. Ici, c'est la répétition des jours, toujours semblables, la réalisation de la tâche ingrate et pourtant essentielle qui prévaut, mais l'ombre des sous-marins, des explosions dévastatrices sont toujours présentes, ravivant l'appréhension de la rencontre avec l'ennemi invisible.

A notre connaissance, durant le conflit, Dupouy n'a publié que trois autres articles dont le dernier a pour titre « Pêcheurs et patrouilleurs de l'océan »²⁶⁷. On y retrouve cette même image des convois de la mer. Peu de publications, donc, durant ces quatre années ; mais un événement va précipiter sa carrière : il est enfin muté près de Paris, à Vanves.

264 *Ibid.* p. 219.

265 A. Dupouy, *Qu'as-tu vu en chemin ?*, Albin Michel, 1960, Paris.

266 A. Dupouy, *Face au couchant, Brest, la côte et les îles*, *Ibid.*, p. 219.

267 A. Dupouy, « Pêcheurs et patrouilleurs de l'océan », *La Revue de Paris*, 15 avril 1918, p. 813.

III- L'Après-guerre ou le temps de la maturité

2- Le travail d'enseignant

Dupouy est muté à Vanves en 1918. Il lui aura fallu vingt-deux ans pour rejoindre la région parisienne. Il restera dix-sept ans en poste au Lycée Michelet, puis sa dernière mutation lui permettra de rejoindre le lycée Louis Legrand où il sera professeur jusqu'à sa retraite. Dans ce dernier établissement, il enseigna en première. Avant d'aborder plus complètement le cœur de sa carrière d'homme de lettres, il nous semble important de nous arrêter quelques instants sur le métier qui fut le sien : professeur.

Le meilleur témoignage que l'on garde du travail d'enseignant de Dupouy se trouve sans aucun doute dans l'hommage que lui rend Maurice Druon dans les *Cahiers de l'Iroise*. L'académicien fut un ami de son fils Jean au Lycée Michelet :

Je ne fus jamais son élève. Et pourtant, je le tiens avec gratitude pour l'un de mes premiers maîtres.

L'attention qu'il portait par vocation, à la jeunesse, et qu'il concentrait par affection, sur les amis de ses fils, nous pressait à le rejoindre, à la sortie des classes. Que de fois j'ai descendu, auprès de lui, les pentes de Vanves, par les rues plantées d'arbres, dans les soirs d'hiver piquetés de la lueur des réverbères, ou dans les douceurs grises de l'avant-printemps !

Faussement frileux, faussement frêle, cachant sous sa brève et fragile apparence cette énergie qui le conduirait à devenir presque centenaire, il allait ainsi qu'un maître antique entouré de disciples à peine adolescents ; et lui qui venait d'enseigner pendant quatre heures continuait de professer en marchant. Nous l'interrogeons sur Homère, sur César, sur Racine, sur le destin ; nous cherchions nos sentiers entre les voies impériales. Il écoutait sans lassitude et, chose plus précieuse encore, sans ironie, nos indignations sans étai, nos enthousiasmes sans étoffe, nos choix d'un jour, nos rêves grands comme le monde, nos jugements creux comme le vent. Il nous procurait le sentiment bienfaisant d'être pris au sérieux par un aîné magistral. Et de fait, à travers nos naïvetés, il observait sérieusement nos tendances réelles, nos aptitudes durables. Puis soudain, les fines et nombreuses rides de son visage s'organisaient en mobiles étoiles. Il annonçait d'un sourire qu'il allait parler. A courtes phrases, il redressait nos erreurs, fournissait notre esprit de meilleures mesures, nourrissait notre insatiable appétit d'apprendre.²⁶⁸

Cette évocation d'Auguste Dupouy comme enseignant est complétée par Henri Queffélec :

Madame Dupouy, nous dit-il, m'a communiqué un grand nombre des lettres que lui ont écrites d'anciens élèves de son mari. Elles célèbrent toutes sa gentillesse et son humour, sa

268 M. Druon, « Hommage à Auguste Dupouy », *Les cahiers de l'Iroise*, janvier-mars 1968, p. 2-3.

conscience, le souffle de liberté que faisait passer sa parole. Ses classes ressemblaient à des entretiens. Tel Émile Alain Charetier, son grand ancien, il se préoccupait de former d'abord des amis de la culture.²⁶⁹

Ce parallèle avec le philosophe Alain s'impose lorsque l'on écoute quelques témoignages d'anciens élèves. Peut-être que le plus touchant est celui d'un élève devenu notaire :

Duval qui m'écrivait hier pour me prier de lui procurer un logement à Libourne, me rappelait nos vieux souvenirs du lycée de Tulle et incidemment me donnait votre adresse.

C'est pourquoi, j'ai aujourd'hui la joie, le très grande joie de pouvoir vous écrire, et d'évoquer le souvenir de cette classe de rhétorique à Tulle qui a été pour vos élèves, surtout pour les internes dont je faisais partie, comme un rayon de soleil qui nous permettait de supporter la fêrle du proviseur Caillé de triste mémoire.

[...] C'est que, voyez-vous, je n'ai jamais oublié l'enseignement que vous nous avez donné, et qui consistait non seulement à nous assurer le succès au bac, et encore et surtout à nous donner l'amour des belles lettres et des classiques (qui sont toujours mes livres de chevet) et aussi à formuler des caractères. De tout cela mon cher Monsieur Dupouy je ne vous serai jamais assez reconnaissant, et je suis heureux de pouvoir vous le redire avec ma bien vive affection.²⁷⁰

On peut être touché par ce souvenir d'un homme qui était à peine plus jeune que notre auteur lorsqu'il commença à enseigner. Quand M. Dezeix écrit à Dupouy, nous sommes en 1957, c'est à dire que Dupouy est âgé de quatre-vingt-cinq ans et son élève de soixante-dix-huit. On retrouve ce même plaisir de l'enseignement dans les lettres de Yvonne Derondé qui montrent un attachement très fort de l'élève au maître. Étudiante à la Sorbonne, elle dit combien les maîtres sont vieux et frisent la « décrépitude »²⁷¹, elle regrette le lycée Michelet. Sur Vigny, elle préfère le livre de Dupouy plutôt que d'écouter les propos lénifiants de professeurs qui « abîment tout »²⁷².

C'est encore l'image d'un certain bonheur qui se dégage des mots d'André Dulac :

Je n'ai jamais rien oublié de ces années heureuses où les petites servitudes du lycée étaient comme transfigurées par toutes les joies de la découverte et des projets d'avenir. Des maîtres comme vous savaient que les esprits de seize ans sont prêts à tout aimer, même ce qui pouvait paraître ingrat, pourvu que l'étude ne se détache pas de la vie. Avoir sur de jeunes têtes une influence qui sera durable, voilà, je pense, une des grandes satisfactions du professorat.²⁷³

269 H. Queffélec, *Notice nécrologique de l'Ecole Normale Supérieure*, *op.cit.*, p. 29.

270 ?. Dezeix, lettre datée du 14 mai 1957, à Saint-Savin de Blaye, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales du Finistère, Quimper.

271 Y. Derondé, lettre datée du 15 mars 1932, à Paris, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales du Finistère, Quimper.

272 *Ibid.*

273 A. Dulac, lettre datée du 13 mars 1958, à Paris, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales du Finistère, Quimper.

Cet ancien élève connu lors de son séjour en Anjou vint même le visiter sur la falaise du Lestr à Saint-Guérolé. Si le contact fut direct, certains se contentèrent de lui écrire ; s'ils n'avaient pas l'adresse de Dupouy, il suffisait de contacter ses éditeurs. Après l'avoir retrouvé par l'intermédiaire de Ferenczi, Jean Vincent-Duportal lui écrit : « j'ai gardé souvenir des bancs du Lycée Corneille ; du professeur-ami (si vous me permettez ce terme !) que vous avez été pour moi. »²⁷⁴

Les archives Dupouy conservent des notes et préparation de cours. Ils se déroulaient dans une ambiance détendue, presque informelle, pourrait-on dire. Dupouy exérait le bachotage, préférant une réelle lecture et une réflexion humaniste des œuvres. Ici, ce sont les mots de Georges Lecomte qui semblent résonner dans la classe de Dupouy. Il était « ce grand laborieux, si réservé, difficile pour lui-même autant qu'il se trouve bienveillant et compréhensif pour les autres »²⁷⁵. Maurice Druon l'affirme dans son hommage : « Cet homme était bon ; il tenait le savoir pour une richesse qu'il faut sans cesse partager. »²⁷⁶

Mais il nous semble que ce portrait de Dupouy professeur serait incomplet si l'on ne tenait compte de ce souvenir de Y. Déronde : « Un jour, ne m'avez-vous pas dit que, la porte du lycée refermée sur vous, les élèves vous indifféraient totalement ? »²⁷⁷

A cheval entre le professorat et l'écriture, se tient la conférence. On sait que son grand ami Le Goffic excellait dans cet art de retenir le souffle des auditeurs. Pour l'auteur du *Port de Rouen*, cette pratique fut plus discrète, mais L. Le Guennec, dans un article de la *Bretagne Touristique* apporte quelque éclairage à ce sujet : « une langue claire et précise, une diction parfaite et, surtout, une documentation abondante ; il fallait tout cela, que possède bien M. Dupouy, pour tenir sous le charme un auditoire nombreux et pour capter, sans défaillance, son attention. »²⁷⁸

Parallèlement à son activité professorale, Dupouy développe donc une carrière

274 J. Vincent-Duportal, lettre datée du 28 janvier 1926, à Paris, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales du Finistère, Quimper.

275 G. Lecomte, « Une belle figure des lettres », *Le Courrier de Seine et Oise*, n°101, 22 décembre 1942, fonds Auguste Dupouy, Archives départementales de Quimper.

276 M. Druon, « Hommage à Auguste Dupouy », *Les cahiers de l'Iroise*, Janvier-mars 1968, p. 3.

277 Y. Derondé, lettre non datée, mais ultérieure à celle du 15 mars 1932 (référence à l'abandon des études à la Sorbonne), à Paris, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales du Finistère, Quimper.

278 L. Le Gennec, *La Bretagne Touristique*, non daté, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales de Quimper.

d'écrivain. Plusieurs de ses compagnons reconnaissent ses dons et le poussent à produire davantage, quitte à abandonner son métier de professeur. Cette interrogation qui fut la sienne fait dire à H. Queffélec que « là se situa pour lui comme pour plus d'un Normalien depuis les origines de l'école, un drame silencieux. Finalement, il ne choisit pas, mena de front les deux tâches. »²⁷⁹ On sait d'après certains témoignages qu'il se posa la question de nombreuses fois sur la qualité de son choix. Selon son fils Lucien, il pensa abandonner l'enseignement pour, pourquoi pas ? partir au Chili.

Mais après tout, il n'y avait rien à regretter, les choses étaient allées bien ainsi.

La question d'être à la fois professeur et poète s'était posée également pour Le Goffic. Il semble que cette situation soit inconciliable. Les hommes qui tentent d'allier ces deux vies doivent batailler avec deux préjugés inverses : le premier serait que le professeur ne peut s'occuper de travaux étrangers à sa classe et le second que le poète doit être libre, libéré du bagage d'érudit qui le gêne dans ses mouvements.²⁸⁰ Pourtant, Dupouy accepte la conciliation et ses impossibilités. Il assure ses revenus et consacre ses temps libres à l'écriture.

Ce temps réservé à l'enseignement a-t-il eu une répercussion sur son écriture ? Un article du *Journal des Lycées* nous permet d'avoir accès aux questions que se posaient Dupouy face à cette posture complexe. Il répond à la question suivante : « Considérez-vous que les fonctions d'enseignement soient de nature à favoriser, ou bien, à contrarier, chez le professeur-homme de lettres, sa vocation littéraire ? ». Sa réponse est intéressante à plus d'un titre :

Je ne serais pas professeur moi-même si je ne me sentais apte à plaider les deux thèses. C'est, en effet, notre vertu, et peut-être aussi notre vice, que de voir l'endroit et l'envers des choses. Le livre universitaire par excellence est celui qui, ayant bien déblayé une question, aboutit à conclure qu'elle ne se posait pas. Après tout, rien de moins favorable à la littérature d'imagination qui suppose chez l'écrivain une certaine dose de candeur et de foi.

Ce serait bien peut-être le grand obstacle. Je mettrais bien après notre timidité bien connue la peur de contrarier les règlements, des chefs, des parents, etc. Après aussi, bien que cela compte beaucoup, la fatigue causée par la classe, par les corrections de copies, etc. Mais il y a les jeudis, les vacances, et le reste : en somme, pas mal de temps pour réfléchir et composer.

Quant aux analogies de l'enseignement des lettres avec le métier littéraire, je ne sais si elles sont un bien ou un mal.²⁸¹

Si Dupouy, lui même, ne sait si son travail d'écrivain profita de ses connaissances littéraires professorales, il faut bien constater que sa mutation au lycée de Vanves fut

279 H. Queffélec, *Notice nécrologique de l'Ecole Normale Supérieure*, op. cit., p. 29.

280 J. A. Le Gall, *Charles le Goffic, ou la difficulté d'être Breton*, op. cit., p. 179.

281 *Le Journal des lycées*, décembre 1935, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales de Quimper.

extrêmement utile à sa carrière littéraire. En effet, c'est surtout à partir de 1920, qu'il publie des ouvrages de manière régulière. En quinze ans il n'a publié que trois œuvres : son recueil poétique, son étude sur la figure de Vigny et sa littérature comparée de France et d'Allemagne. Entre 1920 et 1935, il en publiera près de vingt. Le Goffic ne se trompait pas quand, en 1912, il écrivait à Dupouy : « Il est certain qu'à Paris vos affaires avanceront. »²⁸²

3- La rencontre avec M. Méheut (1919)

Dans une lettre à Anne de Stoop, Lucien Dupouy revient sur la rencontre entre A. Dupouy et Mathurin Méheut : lui et sa femme sont séduits par une maison en bord de mer :

C'est un jour de l'été 1919 [...]. Entendant une frappe contre la porte de la maison de vacances de nos parents à Saint-Guérolé-Penmarc'h, notre père se retrouva en face d'un monsieur sollicitant une location pour le temps où la maison pourrait se trouver libre. L'endroit à quelques mètres de la mer, devant d'énormes rochers face à la baie d'Audierne, avait bien naturellement séduit le solliciteur qui ne s'était pas encore désigné, et que mon père s'apprêtait à éconduire poliment. Mais apprenant enfin à qui il avait affaire, Auguste Dupouy se déclara bien heureux de serrer la main d'un artiste qu'il n'avait encore jamais vu mais dont il connaissait déjà le talent. Bien entendu la location gracieuse fut accordée de grand cœur et l'installation de Méheut au Lest'r (*sic*) dès la fin des grandes vacances permit à l'artiste de séjourner au pays bigouden.²⁸³

Anne de Stoop analyse alors les conséquences de cette rencontre pour le peintre de Lamballe :

Dans sa retraite de Penmarc'h, Méheut réfléchit aux merveilles admirées dans le Pacifique, aux épreuves subies, à sa condition d'artiste dans ce monde en reconstruction. Il travaille aussi, fait de grandes gravures inspirées de ce bout du monde, et met au point sa seconde exposition.²⁸⁴

« Méheut a été pour lui une sorte d'évidence, le double immédiatement reconnu »²⁸⁵, affirme Jean-Pierre Dupouy. « Ils voyaient les choses de la même façon » nous a confirmé son fils Lucien, et cela malgré des caractères bien opposés : « Dupouy était calme, Méheut s'emportait facilement, c'était un sanguin ».

Leur relation est faite d'un respect mutuel. Il semble que leur amitié se soit construite

282 Lettre de Ch. Le Goffic à A. Dupouy, sans date mais la lettre évoque *Le Pays*, drame en 3 actes et 4 tableaux, sur un poème de Charles Le Goffic, musique de J.-Guy Ropartz, Nancy, A. Dupont-Metzer, 1912, fonds Auguste Dupouy.

283 Lettre de Lucien Dupouy à Anne de Stoop, 7 novembre 1997, in D. Delouche, A. De Stoop et P. Le Tiec, *Mathurin Méheut*, Douarnenez, Le Chasse-Marée/ArMen, 2001, p. 44.

284 D. Delouche, A. De Stoop et P. Le Tiec, *Ibid.*, p. 44.

285 J.P Dupouy, « Ecrire la Bretagne », *Auguste Dupouy, colloque de Quimper, op. cit.*, p. 144.

peu à peu. Elle est un mélange de relation professionnelle et d'affection. Leur correspondance, et une lettre particulièrement, nous montre ces deux aspects. Le 18 octobre 1919, Mathurin Méheut écrit à Dupouy tandis que celui-ci lui a donc prêté sa maison : « c'est entendu monsieur Dupouy pour la bonne femme aux goémons « d'Art et Décoration ». Si celle-ci vous plaît mon éditeur vous donnera probablement tous les droits de reproduction de cette gravure et même sans doute les clichés. »²⁸⁶ Il travaille, mais il dit passer beaucoup de temps en mer. Il a cette passion commune avec notre auteur. Mais là ne s'arrête pas la relation entre les deux hommes. Méheut dans cette lettre démontre une confiance en l'homme de lettres afin de juger son travail qu'il continue, hors de Paris : « Rien à signaler dans ce délicieux pays. Je travaille ferme et dur... Vous jugerez en fin connaisseur étant du « pays » et doublé d'un artiste. Votre maison nous donne de douces joies et nous fait oublier tout à fait Panam et le P.C. de la capitale. »²⁸⁷

Méheut est sans aucun doute le peintre qui donnera lieu, chez Dupouy, au plus grand nombre d'articles. Le premier qu'il lui consacre est un article de fond dans *La Revue de Paris*. Il paraît en 1921, dans la revue où Dupouy avait consacré quatre articles sur les principaux types de pêche en Bretagne²⁸⁸, articles qui, une fois réunis, composent l'ouvrage *Pêcheurs bretons*²⁸⁹. Devenu le spécialiste de la Bretagne maritime, il traite également de ses artistes :

Me sera-t-il permis, dans cette revue où j'ai présenté, à la façon un peu sévère de l'économiste et du géographe, des aspects du même spectacle ou plutôt de la même vie, de déclarer que je vois en Méheut l'illustrateur par excellence du texte que j'aurais établi, si j'avais possédé un égal talent.²⁹⁰

Et ce talent, il le situe principalement sur la question de l'expérience, il oppose tous les peintres de l'« à peu près » à Méheut, intimement fidèle à la vérité de la vie :

Ce serait de quoi combler le plus exigeant amour-propre de clocher, si, parmi tant d'œuvres honorables, remarquables, voire de premier ordre, il n'y en avait trop de peu véridiques. La Bretagne s'y regarde et s'y reconnaît mal. C'est elle, et c'est une autre. [...] Le visage que lui fait Méheut est de ceux qui nous donnent, avec la plus forte émotion, la plus

286 M. Méheut, lettre datée du 18 octobre 1919 à Saint-Guénolé, fonds Auguste Dupouy, archives départementales de Quimper.

Nous ne savons pas quel été le projet évoqué, mais on retrouvera cette « bonne femme aux goémons » sur la couverture du deuxième tome de *La Basse-Bretagne*, publié en 1942.

287 *Ibid.*

288 A. Dupouy, « Les sardiniers », 15 juin 1913, p. 786-818, « Les thoniers », 1er octobre 1913, p. 605-635, « Chalutiers bretons », 15 mars 1914, p. 317, « Pêcheurs bretons : les langoustiers », 1er mai 1919, p. 305-336.

289 A. Dupouy, *Pêcheurs Bretons*, *op. cit.*

290 A. Dupouy, « La Bretagne maritime et ses peintres, Mathurin Méheut », *La Revue de Paris*, 10 juin 1921, p. 663.

vive impression de justesse.²⁹¹

On est frappé de voir comment, dans les amitiés de Dupouy, les artistes des lettres se mêlent aux artistes peintres, aux sculpteurs. Nous avons dit plus haut comment le destin de René Quillivic avait fasciné Dupouy. De jeune mousse il était parvenu à rentrer à l'École des beaux arts de Paris pour devenir, quelques années plus tard, le sculpteur breton le plus reconnu de son époque. Dupouy ne se contente pas de l'admirer de loin, une lettre nous montre qu'il fréquentait régulièrement son atelier, — qui n'est pas encore celui du boulevard de Montmorency —, il y voit en 1924 le projet d'exposition pour le salon des Tuileries, « la fille du Roi GRACON (*sic*) qu '[il a] vue en plâtre dans [son] atelier. »²⁹²

Dupouy s'est créé son propre monde dans le milieu littéraire, mais il reproduit dans ses relations la passion du père pour la peinture, pour la sculpture. Ce réseau relationnel nous permet d'ouvrir un certain nombre de perspectives sur l'interprétation de ses œuvres ; poétique ou narrative l'œuvre de Dupouy est construction faite de formes et de couleurs. La dimension picturale est fondamentale et cette passion pour la peinture est l'un de ses principaux guides.

La collaboration de Dupouy à *La Revue de Paris* fut fructueuse. Outre *Pêcheurs bretons*²⁹³, la même année, il publie *Le Port de Rouen*²⁹⁴, qui profite également des publications de « Les Anglais à Rouen »²⁹⁵ et de « Rouen, son port et la guerre »²⁹⁶. Enfin, deux ans après, il traite des ports de *Brest et Lorient*²⁹⁷, là aussi, ouvrage préparé par des articles imprimés dans la même revue.

Si les années 1910-1920 sont marquées par la collaboration avec *La Revue de Paris*, entre 1920 et 1930, Dupouy intensifie son travail de chroniqueur. En 1920, il commence à travailler pour la *Démocratie Nouvelle* sous le pseudonyme d'André Doris. S'il s'occupe principalement de littérature, il ne s'interdit pas d'y aborder des sujets bien plus divers. Dans la rubrique « Les livres », il commente également l'actualité des publications. On ne sait pourquoi, mais on peut constater qu'il abandonna son pseudonyme en 1921 pour, à partir de

291 *Ibid.*, p. 664.

292 F. Quillivic, Lettre datée du 5 juin 1924, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales du Finistère, Quimper.

293 A. Dupouy, *Pêcheurs bretons*, *op. cit.*

294 A. Dupouy, *Le Port de Rouen*, Paris, Dunod, 1920.

295 A. Dupouy, « Les Anglais à Rouen », *La Revue de Paris*, 15 sept 1915, p. 344-375.

296 A. Dupouy, « Rouen, son port et la guerre », *La Revue de Paris*, 1^{er} déc 1918, p. 633-662.

297 A. Dupouy, *Brest et Lorient*, *op. cit.*

cette époque, utiliser exclusivement son nom. Cette collaboration durera jusqu'en 1925, à partir de cette date elle sera remplacée par celle, plus pérenne encore, de *La Dépêche de Brest et de l'Ouest*.

Cette activité de commentateur du monde littéraire l'amène à adhérer à l'association des critiques littéraires et biographiques, il rejoindra le bureau le 5 mars 1921. Le Goffic faisait lui aussi partie du bureau avec d'autres grands noms comme Auguste Bailly, Joseph Bédié, Charles Chassé ou Gaston Picard. Deux jours avant cette élection, il rejoignait le comité de *La Critique littéraire*. On voit Dupouy s'investir dans le monde littéraire en participant à des dîners, par exemple ceux de la *Critique littéraire* (1^{er} juillet 1921) ou des *Belles lettres* (25 mai 1921), des enterrements, il est présent aux obsèques d'Émile Boutroux, directeur de la fondation Thiers.

Ces diverses publications ne l'empêchent pas de continuer à écrire des récits. Après de très nombreuses tentatives d'éditions, *L'Affligé* est enfin publié en 1922, chez Ferenczi²⁹⁸. S'il parut d'abord à *La Démocratie Nouvelle*, il aura tout de même fallu attendre treize ans pour que Dupouy parvienne à publier son livre. Cependant, sa réussite est certaine. Il présente son livre au prix Fémina²⁹⁹ et au prix Goncourt. *Le Figaro littéraire* du 22 octobre 1922 nous informe que Dupouy fut accepté parmi les dix premiers de la sélection³⁰⁰, il est de ceux qui font partie des représentants des « vieilles provinces ». Il fut du dernier carré, mais sur le fil, il fut battu par Henri Béraud et ses deux romans *Le Vitriole de lune*³⁰¹ et *Le martyr de l'obèse*³⁰² qui reçurent conjointement le prix Goncourt.

C'est très probablement dans cette période que Dupouy rencontre Claude Dervenn³⁰³. Il réalise un article élogieux en 1922 lorsque la jeune femme gagne le prix Sully-Prudhomme :

Claude Dervenn a dans son vers toute la souplesse compatible avec le respect des traditions fécondes, qu'elle ne confond pas avec la géométrie des routines. [...] Son talent a dépassé, presque depuis le début ce qu'on pourrait appeler la période de l'espérance. Il fait mieux que promettre, il tient. La couleur, la nuance, la ligne, l'émotion, l'humour, il a tout cela, et la force avec la douceur et cette vertu féminine entre toutes : le goût.³⁰⁴

298 Maison d'édition spécialisée dans les formes du roman populaire, on peut citer, entre autres célébrités littéraires qui figurèrent au catalogue de Ferenczi, Simenon, Colette, Marcel Allain ou Mauric Limat.

299 Lettre d'Elena Druin Doruis (?) à A. Dupouy, datée du 30 octobre 1922, fonds A. Dupouy, Archives Départementales du Finistère, Quimper.

300 *Figaro littéraire*, 22 octobre 1922, fonds A. Dupouy, Archives Départementales du Finistère, Quimper.

301 H. Béraud, *Le Vitriole de lune*, Paris, Albin Michel, 1921.

302 H. Béraud, *Le Martyr de l'obèse*, Paris, Albin Michel, 1922.

303 Pseudonyme littéraire de Yvonne Le Bayon

304 A. Dupouy, « Claude Dervenne, poète lauréat », *La Bretagne touristique*, septembre 1922, p. 5.

Dupouy lui ouvre la porte de quelques revues de poésie et celle aussi de la *Bretagne Touristique* à Saint-Brieuc³⁰⁵. Peu après, il s'offre à la présenter à la Société de Gens de Lettres. « Dès lors, raconte Claude Dervenn, il allait rester pour moi ce « Parrain » affectueux et de bon conseil, qui m'appelait sa « chère filleule » »³⁰⁶. Elle lui doit d'être introduite dans « le bureau-sanctuaire de Montrouge »³⁰⁷, où les dimanches matins, « pareil à un vieux roi débonnaire à la barbe fleurie »³⁰⁸, Charles Le Goffic accueillait de jeunes écrivains.

C'est également en 1922 qu'Auguste Dupouy commence à contribuer à la rédaction de *La Bretagne touristique*. Dupouy est introduit dans le périodique par Ch. Le Goffic³⁰⁹. Outre ses articles de fond sur la littérature bretonne, Dupouy aborde des questions d'histoire, et, ce qui en fait peut-être sa spécificité, d'art. Il devient, dans *La Bretagne touristique*, le chroniqueur des expositions, il réalise des articles approfondis sur les grands peintres bretons ou sur ceux qui ont pour sujet la Bretagne. De ce travail, naîtra en 1924 *Peintres de Bretagne*³¹⁰. Il était initialement prévu un deuxième tome, mais ce dernier ne verra jamais le jour. Dupouy écrira dans ce mensuel jusqu'à la deuxième guerre mondiale. Ces articles inspireront largement des ouvrages tels que *La Cornouaille*³¹¹ ou *Face au couchant, Brest la côte et les îles*³¹².

En 1923, il continue sa collaboration avec Ferenczi en publiant un recueil de nouvelles, *Le Chemin de ronde*³¹³. On peut penser qu'une grande partie de ces récits avaient été imprimés dans divers journaux avant d'être réunis en un seul recueil. Si nous n'avons pas trace de toutes ces publications, nous pouvons remarquer qu'« Ali »³¹⁴ avait paru en 1920 dans les colonnes de la *Démocratie Nouvelle* et que Dupouy, à cette période, publiait régulièrement des récits courts. C'est dans ce recueil que l'on trouve la longue nouvelle « Scrafic ». Beaucoup considèrent ce texte comme fondateur. Publié l'année précédente dans *La Revue de Paris*, c'est le plus long du livre. Nous reviendrons plus loin sur cette histoire

305 C. Dervenn, « Simple hommage », *Les Cahiers de l'Iroise*, janvier-mars 1968, p. 20.

306 *Ibid.*

307 *Ibid.*

308 *Ibid.*

309 « L'été dernier, Charles Le Goffic, qui m'a fait l'honneur, d'accord avec M. Aubert, de me confier sa plume à la *Bretagne Touristique* (que ne lui ai-je emprunté du coup son talent !) était venu voir en mon pays bigouden la procession de Notre-Dame de la Joie. » (A. Dupouy, « Pardons, fête et tourisme », *La Bretagne touristique*, septembre 1922, p. 5)

310 A. Dupouy, *Peintres de Bretagne*, *op. cit.*

311 A. Dupouy, *La Cornouaille*, *op. cit.*

312 A. Dupouy, *Face au couchant : Brest, la côte et les îles*, *op. cit.*

313 A. Dupouy, *Le Chemin de ronde*, *op. cit.*

314 A. Dupouy, « Ali, les contes de La Démocratie nouvelle », *La Démocratie Nouvelle*, mai 1920, Fonds A. Dupouy, Archives départementales de Quimper.

d'un jeune garçon épris de liberté et n'ayant qu'une seule idée en tête, celle d'embarquer comme mousse pour réaliser son rêve : devenir pêcheur. Une rue de Saint-Guérolé porte aujourd'hui son nom, devant l'anse du Viben, là-même où il démontra au monde qu'il était apte à embarquer.

A partir de 1924, et jusqu'à 1928, on peut dire que les publications de Dupouy vont se poursuivre sur une série d'inspiration « latine ». Dans *Rome et les lettres latines*³¹⁵, il fait œuvre de pédagogue et de vulgarisateur. Son avant-propos nous présente l'esprit du livre :

Il ne faut pas chercher dans ce petit volume une histoire proprement dite de la littérature latine, c'est-à-dire une suite de monographie adroitement classées. On s'est essayé, selon l'esprit de la Collection où il figure, et pour employer une antithèse bien romaine, à considérer les livres dans la lumière de la vie, et non dans l'ombre des écoles, à les présenter dans leur rapport avec la politique, les croyances, les mœurs, tout en présentant cette politique, ces croyances, ces mœurs, autant que possible, à travers eux. Ainsi les écrivains au lieu d'être étudiés pour eux-mêmes, deviennent les témoins des états successifs d'une culture.

L'année qui suit, Dupouy publie son deuxième roman. Au premier abord, *La Paix des champs*³¹⁶ entre dans la catégorie des romans rustiques. Pourtant, ce récit inclassable est parcouru de citations latines, il mêle intimement les images bretonnes et des souvenirs de lectures classiques. La philosophie cynique s'y invite même ; ainsi, le sourire aux lèvres, l'auteur dérober au lecteur les signes tangibles d'une interprétation.

Le message est plus clair dans son *Horace*³¹⁷, il veut réhabiliter une immense figure des lettres qui lui semble déformée par une pratique uniquement scolaire. On a étouffé la compréhension de l'œuvre d'Horace en faisant du génie latin un auteur lubrique. Dupouy cherche à le libérer de cette contrainte et à lui rendre, au travers d'une étude biographique, toutes les tonalités de son chant, toute la variété de son écriture, toutes les possibilités offertes à la lecture.

La même année, il traite d'un autre grand personnage de l'Antiquité : *Gallus*³¹⁸. Mais leurs cas sont bien opposés, Horace risque l'étouffement sous les montagnes de papiers écrits à son sujet tandis qu'à peu près rien n'a été dit sur Gallus, en effet les traces restantes du poète et préfet d'Égypte sont quasi nulles. Dupouy va utiliser cette zone d'ombre pour fabriquer « ce monstre qui s'appelle un roman historique. »³¹⁹

Comme dans son *Horace*, Dupouy va retracer le chemin de vie du Breton Yves de

315 A. Dupouy, *Rome et les lettres latines*, Paris, Armand colin, 1924.

316 A. Dupouy, *La Paix des champs*, op. cit.

317 A. Dupouy, *Horace*, op. cit.

318 A. Dupouy, *Gallus*, Paris, J. Ferenczi, 1928.

319 *Ibid.*, p. 5.

*Kerguelen*³²⁰. Qu'est-ce qui peut réunir ces deux travaux ? Qu'y a-t-il de commun entre ces deux figures ? Tout d'abord, ils sont deux représentations des deux visages de Dupouy : l'homme de lettres et l'homme de mer. Ensuite, la postérité semble leur avoir offert le même destin d'hommes incompris, injustement décriés ; c'est tout au moins ce que cherche à démontrer Dupouy dans son travail. Pour cela il réalise une recherche approfondie, accédant pour la première fois à des archives jusque-là restées sans lecteur.

Enfin, pour terminer cette période littéraire très riche, Dupouy publie une analyse de *Carmen* de Mérimée³²¹. Ce travail a été largement préparé par la publication des œuvres complètes³²² chez Honoré Champion en 1927.

Nous pouvons noter qu'en 1930, Dupouy réalise un voyage en Grèce. Il en ramène l'idée du *Bruit dans Mycènes*, pièce antiquisante « donnée, sans doute en 1960, à Radio Rennes »³²³ selon Annie Kerhervé.

L'arrivée à Paris a donc stimulé considérablement l'écriture de Dupouy. Édition scientifique, étude de géographie humaine, romans, nouvelles, ouvrages de type universitaire, Dupouy réalise cette œuvre alors qu'il publie intensément dans les journaux. En 1930, Dupouy approche de la soixantaine, il semble au faîte de sa carrière. En 1931, *L'Ouest-Éclair* lui demande de faire un retour sur celle-ci, cela produit un article qui aide à mieux comprendre le regard que Dupouy porte sur son travail d'homme de lettres.

4- L'homme de lettres (1931)

a. La comédie des lettres

Dans « Figures, Auguste Dupouy vu par lui-même »³²⁴, Dupouy réalise son autoportrait. Il se regarde dans un miroir, et nous peint sa condition d'homme de lettres et les contradictions auxquelles il doit faire face. Il dit d'abord sa tentation de devenir marin, mais

320 A. Dupouy, *La grande légende de la mer : le Breton Yves de Kerguelen*, Paris, La Renaissance du livre, 1929.

321 A. Dupouy, *Carmen de Mérimée*, op. cit.

322 P. Mérimée, *Œuvres complètes, Carmen*, Arsène Guillot, *L'Abbé Aubain*, 3 tomes, publié sous la direction de Pierre Trahard et Edouard Champion, texte établi et annoté avec une introduction par Auguste Dupouy, préface de Gérard d'Houville, Paris, H. Champion, 1927.

323 A. Kerhervé, « Auguste Dupouy et le théâtre antique », *Auguste Dupouy (1872-1967), Colloque de Quimper 20-21 octobre 2006*, op. cit., p. 73.

324 A. Dupouy, « Figures, Auguste Dupouy vu par lui-même », *L'Ouest-Eclair*, 28 janvier 1931.

aussi la responsabilité de risquer de décevoir un père. Il se résout à continuer ses études qui le mèneront tout naturellement au statut d'écrivain.

Il nous dit alors, non sans une pointe d'autodérision et d'ironie, la condition de « l'homme de lettres » :

A quoi ne se fait-on pas, avec un peu de souplesse et d'endurance ? Je me suis fait à bien des choses, qui, après tout ne sont pas terribles, comme de participer à des réunions corporatives, de siéger en des comités, de prendre des interviews, de faire antichambre « une petite seconde » parisienne, prodigieusement élastique, de distribuer des baise-main, les « cher confrère », les « cher maître » et les « cher ami ». J'ai même pris parfois un goût vif à mon bout de rôle. La République des lettres est après tout l'une des plus pittoresques et des plus amènes qui soient. »³²⁵

Il parvient à résumer en quelques lignes combien le citoyen de la « République des lettres » perd de temps et comment il peut perdre son âme, aussi, dans le cérémonial outrancier. Cela nous rappelle sans doute ce qu'il nous disait bien des années auparavant lorsqu'il débutait sa carrière d'écrivain³²⁶. Lui qui est si soucieux de vérité s'affirme comme un homme lucide, il porte un regard amusé et distancié sur son propre comportement. Malgré cela, et même si cette conduite ne lui apparaît pas très glorieuse, il va plus loin en affirmant qu'il y a pris un certain plaisir. Sans ce regard amusé, ce portrait pourrait être ridicule, mais il ne l'est pas car ce rôle ne lui a « pas ôté la faculté de dédoublement, et il y a toujours en [lui] un Penmarckais en tricot et en sabots prêt à narguer monsieur l'auteur. »³²⁷

b. Les lauriers

En une sorte de bilan, il évoque les « quelques couronnes »³²⁸ que la fortune a bien voulu lui tendre,

Je ne me suis pas jeté sur elles, assure-t-il. Avouons-le de bonne grâce, je n'ai connu que des succès modestes ; je n'aurais pas été abasourdi d'en obtenir de plus substantiels et de plus glorieux. Pas un de mes livres qui ne m'ait valu quelques adhésions chaleureuse. Je m'en contente sans abuser du « For happy few » et sans jalousier ceux qui réussissent mieux. Un livre me donne, pendant que je l'écris, la meilleure joie qu'il puisse me donner. Et pas mal de souci naturellement. Dès qu'il figure à la vitrine du libraire, je pars à une autre joie, à un autre souci, à un autre livre, dont je ne désespère pas de faire un chef-d'œuvre. Ma fois, oui, je devais avoir la vocation.³²⁹

325 *Ibid.*

326 Lettre d'A. Dupouy à Ch. Le Goffic, datée du 6 mars 1910, à Reims, fonds Ch. Le Goffic.

327 A. Dupouy, « Figures, Auguste Dupouy vu par lui-même », *op. cit.*

328 *Ibid.*

329 *Ibid.*

D'où vient ce manque de reconnaissance par un large lectorat ? Georges Lecomte constate également que « malgré ses œuvres [...] Il n'a pas, dans la foule, tout à fait la même audience qu'auprès des lecteurs cultivés »³³⁰. Pour l'académicien, « c'est peut-être à cause de son talent uniforme. »³³¹ Dupouy produisit des œuvres de valeur dans bien des domaines, sans percer définitivement dans aucun.

On peut cependant noter que ses plus grandes réussites auprès du public sont encore à venir quand l'auteur écrit ce portrait. Son *Histoire de Bretagne* sera publiée l'année qui suit, en 1932. *La Basse-Bretagne*, pendant la guerre. Ces bonnes ventes seront complétées par les *Romans de l'Histoire de France*, qui, s'ils sont d'une qualité parfois inégale, n'en furent pas moins suivis par un nombre important de lecteurs. Écrits en collaboration avec Henry Dupuy-Mazuel, c'est ce dernier qui en a eu l'initiative. En 1924, il publie *Le Miracle des loups*, le roman est adapté pour le cinéma la même année et sera l'un des événements cinématographiques des années vingt. Dupouy cherchera également à faire tourner *Le Souffle de Roncevaux*, neuvième roman de la série. Mais cela se traduira pas un refus du producteur pressenti. Ce dernier évoque, pour expliquer son rejet, des difficultés techniques insurmontables pour l'époque. Il nous semble que cette anecdote est importante car elle nous montre que si Dupouy n'est pas dévoré par l'ambition, il n'en est pas non plus dépourvu. Il veut réussir à faire lire et faire voir ses œuvres.

S'il manqua longtemps d'un franc succès populaire, Dupouy eut, en revanche, une reconnaissance assez rapide du monde des lettres. Elle continua en les temps difficiles de la Deuxième Guerre Mondiale. Un article de G. Lecomte, daté de 1942, en plein conflit, affirme la qualité des œuvres de notre auteur, « en un temps où la pénurie de papier oblige à une sévérité de plus en plus rigoureuse, la commission chargée de le répartir raréfie terriblement l'édition des livres, seuls ne peuvent voir le jour que les ouvrages d'indiscutable qualité. »³³²

330 G. Lecomte, « Une belle figure des lettres », *Le Courrier de Seine et Oise*, n°101, 22 décembre 1942, fonds Auguste Dupouy, Archives départementales de Quimper.

331 *Ibid.*

332 *Ibid.*

c. La poésie au centre de l'écriture

Si son talent est uniforme, d'autres diront de lui qu'il fut un « touche à tout »³³³ des lettres. Cependant, malgré la variété des thèmes, à l'origine de tous les ouvrages de Dupouy, il y a la poésie. Une poésie ancrée dans la réalité de l'enfance, une réalité sentie, vécue :

J'ai débuté, nous rappelle-t-il, par un volume de vers : c'était dans l'ordre. Si je cherche pourquoi, je trouve dans le lointain de mon enfance, d'indicibles et fugitives impressions après lesquelles je courais déjà. C'était sur une grève à Concarneau, à Saint-Guérolé, à Brest, sous un couvert de Lanriec ou de Beuzec ou au coin du feu familial.

Ainsi, il se pose comme continuateur d'une tradition littéraire qui fait de son milieu et de origine sociale la source même de sa poétique. Il s'inspire du vent, des embruns, des différents lieux qui l'ont vu grandir, ainsi que de l'ambiance qui émanait de la famille. Il ne cache pas, d'ailleurs, alors que son premier recueil a été publié en 1905 et que nous sommes en 1931, qu'il continue à écrire une poésie très personnelle :

Depuis *Partances*, j'ai composé bien d'autres vers dont la plupart sont restés dans un tiroir. Je n'ai jamais été très tenté de les faire paraître, d'abord parce qu'ils sont assez intimes et que je suis d'une génération qui a ses pudeurs, ensuite parce que mon oreille, balancée du vers régulier au vers libre, n'a pas plus trouvé son repos dans les rythmes à la mode que dans les miens.³³⁴

Cette remarque sur cette poésie intime fait réagir immédiatement le lecteur de Dupouy car ces vers sortiront dix ans plus tard de leur tiroir et composeront *Les Chants de la traversée*³³⁵. Ainsi, nous voyons que la poésie, si elle n'est pas la production littéraire principale, est comme un fondement de son écriture, de son identité même d'auteur.

Lors d'une conversation durant une journée de dédicaces, Dupouy dit combien il se trouve tiraillé entre sa production littéraire et ses rêves d'écriture : « La vie a fait de moi un littérateur, un romancier, mais au fond, c'est en vers que j'aimerais écrire »³³⁶ Et quand il évoque ses récits, il pose la poésie déjà évoquée comme fondatrice de son écriture fictionnelle :

J'ai versé dans le roman un peu de cette poésie. Je ne sais, ou plutôt je crois voir, comment opèrent neuf sur dix de mes confrères romanciers. Pour moi, je ne puis guère partir que d'une émotion poétique. Je suis frappé par l'air d'un visage, je médite le sens d'un geste, d'une attitude, d'un propos. La fiction naît toute seule, sans que le volonté s'en mêle, avec son

333 A. Dupouy, « Figures, Auguste Dupouy vu par lui-même », *op. cit.*

334 *Ibid.*

335 Se reporter à la partie intitulée « Une vie de famille, un premier mariage » pour une étude plus compétente.

336 C.Y. « MM. Auguste Dupouy et Gourvil ont signé leurs ouvrages hier à Morlaix », *Le Télégramme*, 5 août 1954, fonds Ch. Chassé, 97 J, Archives départementales du Finistère, Quimper.

enveloppe d'atmosphère et une grande précision de détails. Mais la situation ainsi créée, il faut la faire évoluer jusqu'au dénouement. C'est où je deviens petit garçon ; j'aspire à la nécessité des lois physiques, et je ne rencontre que l'arbitraire. Cet arbitraire m'amuse par exception dans *La Paix des champs*, je m'y livrais avec une joie sadique.³³⁷

Poésie, loi physique, arbitraire, on voit que l'écriture l'interroge. Il voudrait de la logique, du naturel, mais la vérité est ailleurs : il est le seul maître du destin de ses personnages. Il les manipule et, même, les tyrannise. On peut être surpris de cette dimension prométhéenne chez ce vieux professeur respecté et respectueux, mais nous verrons la spécificité de ce roman, *La Paix des champs* où l'on devine un laisser-aller de l'auteur, cette « joie sadique » produisant une œuvre inclassable, tout à la fois réjouissante et désenchantée.

d. L'écriture avant tout

Pour compléter son portrait d'homme de lettres, Dupouy évoque les multiples facettes de son travail, de sa personnalité d'écrivain :

J'ai donné, on a donné plutôt assez large pâture à mon goût prononcé de la critique, de l'histoire, de la géographie, de la démographie ! Car je suis une espèce de touche-à-tout. Je me suis dispersé dans le journalisme, presque toujours avec entrain. Très attaché à mon pays, il ne me déplaisait pas d'y faire, à tout risque, le petit prophète. Le « papier » est l'ennemi du « bouquin ». Mais quoi ! Toute bibliothèque publique est pour l'écrivain le plus rafraîchissant des spectacles. Je me sens aussi apte aux prudentes abdications qu'aux vastes pensées.³³⁸

Cette multiplicité des thèmes traités par l'auteur est, sans aucun doute, un aspect qui ouvre de nombreuses portes à la critique facile. Pourtant, c'est aussi ce qui rend particulièrement intéressante cette œuvre variée dont les différents aspects se nourrissent mutuellement. Il est parfois difficile d'opérer certains ponts entre les genres. Pourtant, en analysant cette œuvre si dense, on parvient à renouer la logique de ces recherches multiformes. Si l'on regarde bien cette citation, Dupouy évoque son « goût », son « entrain », nous sommes bien ici dans un discours de l'intime. L'auteur écrit et parle de ce qui le touche, de ce dont il se sent proche. Le point central de son écriture, c'est la relation d'intimité avec son sujet. Il a ainsi pu écrire sur la Bretagne, les pêcheurs, les régions, mais aussi sur Rouen, Paris, sur les littératures latine, allemande — pour valoriser la française —. Dans ses livres, Dupouy parle de ce qu'il aime.

337 A. Dupouy, « Figures, Auguste Dupouy vu par lui-même », *op. cit.*

338 *Ibid.*

Et quand le désir d'écrire paraît, il l'envahit entièrement. Il écrit, par exemple, *L'Affligé* en tout juste deux mois, « en décembre 1908 et janvier 1909 »³³⁹. Son *Kerguelen* est écrit en à peine cinq mois, recherches comprises. Cela tient tout autant d'un désir puissant et immédiat d'écriture que des exigences d'organisation temporelle : celle des vacances. Et jusqu'au bout, il pense à l'intrigue de ses récits, « quant à *Gallus*, je m'avisai d'une péripétie admirable et indispensable, juste le jour de la mise en vente ; je ne m'en suis pas vanté à mon éditeur. »³⁴⁰

e. Rôle de l'homme de lettres

Dupouy ne voulut jamais se cantonner à un seul rôle. Interroger son régionalisme est légitime. En revanche, affirmer qu'il est un auteur régionaliste et uniquement régionaliste reviendrait à évincer toute une partie de son travail. Cette variété même nous indique son point de vue sur le rôle de l'écrivain : écrire selon sa volonté. En guise d'introduction aux *Cahiers de l'Iroise*, il nous peint sous la forme d'un double portrait hypothétique les erreurs à éviter et ce qui lui paraît souhaitable pour les hommes et les femmes qui écriront dans cette revue :

S'il tient, aliénant sa liberté, renonçant à sa personnalité propre, à faire figure d'« engagé », comme d'aucuns le recommandent, s'il lui plaît de se poser en bonhomme Système, qu'il s'y essaie donc, au risque de compromettre aux yeux de nombreux lecteurs le périodique où il a ses entrées. S'il se fait gloire d'appartenir à une coterie de précieux et de précieuses bravant le ridicule, de muscadins modernisés (il doit bien s'en trouver quelques-uns à Brest, comme dans toutes les grandes villes), qu'il y aille donc de ses hiéroglyphes, avec toutes chances d'être accueilli en héros dans un salon ou deux, et d'en imposer même — de loin — à un certain nombre de braves gens dont la grande peur est de ne point prouver qu'ils sont à la page. Mais si, d'ailleurs soucieux d'éviter le tout fait et le déjà lu, il ne veut dire et ne dit que ce qu'il pense, s'il ne s'astreint pas à un rôle, s'il ne porte pas un masque, s'il tient à paraître ce qu'il est, honnêtement, bonnement, c'est alors qu'il a le plus de chances, croyons-nous, surtout dans un pays comme le nôtre, particulièrement épris de vérité, de sincérité, de naturel, et grand ennemi des *chistrou* (en français « grimaces »), de gagner la confiance de ses lecteurs et de faire un peu autorité.³⁴¹

Dupouy nous livre ici sa conception de l'écriture, cette posture n'est-elle pas déjà théorie littéraire ? Ce qu'il fustige, c'est le mensonge, le « masque » de l'engagement et non

339 *Ibid.*

340 *Ibid.*

341 A. Dupouy, « Renaissance », *Les Cahiers de l'Iroise*, n°1, janvier-mars 1954, p. 8-9.

l'engagement lui-même.

Cependant, la lecture de son œuvre démontre, souvent, que dans l'esprit de Dupouy s'engager, c'est perdre sa liberté. Pourtant, les années trente seront pour lui une période où il sera, on peut le dire, politiquement engagé. Dupouy peut être considéré, dans une certaine mesure, comme un régionaliste, mais il s'opposa farouchement aux idées indépendantistes. Cette opposition va se cristalliser dans l'entre-deux-guerres par le combat qu'il mena autour du chiffre des 240 000 morts de la Première Guerre mondiale. Ce conflit ouvert entre lui et les défenseurs du dit chiffre se déroula au sein des journaux, les articles se répondant l'un l'autre. Dupouy dans *La Dépêche de Brest*, les indépendantistes dans *Breiz Atao*.

Les enjeux de cette polémique, que nous développons plus loin dans notre travail, étaient de taille. En effet, si les Bretons avaient payé plus cher que le reste de la France durant la « Grande Guerre », ils avaient donc, stigmatisés comme êtres inférieurs ayant le statut de chair à canon, payé le prix pour sortir enfin du joug de la France. Si la Bretagne n'avait pas donné plus que les autres, elle s'était alors inscrite dans le fonctionnement national, et, de fait, n'avait pas, une fois la guerre terminée, de droit particulier à faire valoir.

Ce combat a donc une signification politique forte. Mais il s'inscrit aussi, pour Dupouy, dans une certaine relation à la vérité. N'ayant pas de chiffre sur lequel s'appuyer, il réalisa un grand sondage auprès de ses lecteurs, qui furent chargés de compter les morts sur les divers monuments. Les chiffres donnés par les préfets confirmèrent ses doutes : la Bretagne n'avait pas donné plus que les autres, la France n'avait pas abusé de ses forces, la Bretagne n'avait pas à se rebeller.

f. La vie parisienne

Nous avons observé plus haut comment l'arrivée à Paris fut attendue de longues années et comment dès 1920, elle permit à l'auteur de décupler son nombre de publications. Si l'on peut penser que cette période correspondit à l'arrivée dans la maturité, il semble indéniable que la proximité des éditeurs et des autres auteurs stimula considérablement l'écriture de Dupouy. La mort de Frédéric Le Guyader est l'occasion pour lui d'analyser cette nécessité de partir vers Paris. Il interroge l'œuvre de son aîné et révèle ainsi l'importance

cruciale que confère la prise de distance géographique et sociologique de l'écrivain ; cette absence de stimulation peut amener, à l'amertume, au tarissement de l'écriture :

J'ai vu deux ou trois fois le poète, quand il vieillissait dans ses fonctions de bibliothécaire de la ville de Quimper. Elles n'étaient point une sinécure, mais elles étaient chichement rétribuées : Chatterton placé par Beckford.[...] Quand on a pris son vol à vingt ans pour le pays où croît « le vert laurier », et qu'on se trouve, après soixante, battre d'une aile les barreaux de sa cage, que cette cage, par surcroît, n'est ni bien dorée, ni bien confortable, il est naturel qu'on remâche quelque amertume et qu'on fasse son total de rêves avortés ou d'espérances mortes.³⁴²

Pour Dupouy, il est impossible d'écrire sur un pays quand on y vit : l'auteur s'y trouve en effet dévoré par les contraintes de la proximité. « L'inspiration demande le plus souvent du recul »³⁴³, affirme-t-il :

J'ai habité Quimper pendant six ans : je me rends compte que si je n'avais pas été le plus naturellement et le plus cordialement du monde un *outlaw* universitaire dans la société quimpéroise, ignorant tous ses protocoles, brouillé même, par grâce, avec mon Inspecteur d'Académie (*sic*), j'aurais perdu les meilleures joies de ce séjour quasi-paradisique.³⁴⁴

S'il lui arrive donc de critiquer « la vie d'écureuil en cage que mènent les plus occupés des Parisiens »³⁴⁵, il est obligé de constater l'importance cruciale que peut avoir cet exil volontaire. Exil qui ne fut supportable que par des retours très réguliers au pays. L'analyse que J.A. Le Gall applique à Le Goffic, qui lui-même réfléchit sur le comportement du Général Le Flô nous semble tout à fait pertinente quant à la vie de Dupouy :

Très tôt, semble-t-il, il vécut son exil parisien comme une nécessité qu'il ne supportait que grâce aux retours prolongés dans son Trégor. Sa nostalgie de la Bretagne se doublait d'un besoin de plus en plus exigeant de ressourcement. C'est à travers sa propre expérience qu'il reconstitua ce trait de caractère de son compatriote léonard, le général Le Flô : « Telle était la puissance du lien originel que Le Flô ne se retrouvait jamais tant lui-même qu'à ses visites à Lesneven. Il y avait des amis dans toutes les classes de la société, des parents, des condisciples, d'anciens serviteurs qui l'avaient connu tout enfant et qui l'appelaient encore de son prénom familial : Aotrou Adolphic, Monsieur Adolphe. Il ne rebutait aucun ; il s'enquérât de leur santé, de l'état des récoltes, du prix du blé ou du sarrasin.³⁴⁶

Nous voyons ainsi, dans ce jeu de miroir, comment cette attitude face à la vie parisienne et la vie de province fut, et est encore largement partagée par la population en exil

342 A. Dupouy, « La Gaillardise de Le Guyader », *La Bretagne touristique*, sans date, p. 16.

343 *Ibid.*

344 *Ibid.*

345 A. Dupouy, « Souvenirs sur Gustave Téry », *Bretagne*, juillet 1928, p. 164.

346 J. A Le Gall, *Charles Le Goffic, ou la difficulté d'être Breton*, op. cit., p. 212.

volontaire.

Cet aperçu de la vie d'écrivain serait incomplet si l'on n'évoquait pas l'importance de l'écriture dans les revenus de la famille. Nous avons déjà abordé cette question plus haut, mais il nous semble important de préciser quelques aspects de la dimension financière de l'écriture.

g. Les revenus de l'écriture

Une lettre de la librairie Armand Colin datée du 20 novembre 1942 est extrêmement précieuse car elle nous donne des informations sur les revenus de la production littéraire de notre auteur. Elle nous dit que pour *La Géographie des lettres françaises*, il est prévu un tirage à 5 000/5 500 exemplaires. Le versement des droits se monte à 5 850 francs pour 4 000/4 400 exemplaires. Le reste sera reçu au fur et à mesure, jusqu'à épuisement du tirage³⁴⁷. Ces 5850 francs équivalent en 2012, selon l'INSEE, à 1 629 euros³⁴⁸. Bien sûr, un certain nombre d'articles étaient également vendus au préalable, réutilisés, dans leur totalité ou en partie, pour construire ces ouvrages. Cependant, au regard du travail que représentait l'élaboration d'une telle publication, on est frappé par la maigreur de la somme perçue.

Pourtant, Dupouy compte sur ces parutions, il l'indique à Le Goffic en 1931 : « Chez Fernand Roches, j'ai depuis 2 ans un *Gil Blas*³⁴⁹ qui doit me rapporter, à défaut de la gloire, 6 000 frs³⁵⁰ dont je n'ai pas touché le premier sou. Et mes vacances m'auront coûté près de 12 000 frs! Ça se sent, quatre gars! »³⁵¹ La question financière aura eu des répercussions importantes dans son œuvre, il affirme à son vieil ami qu'il a « des romans en tête, et depuis longtemps. Mais où prendre le courage de les écrire, n'ayant encore aucun éditeur? »³⁵²

Des idées de romans, des pièces de théâtre, aussi, restèrent donc sans lendemain. Cette impression de pudeur, d'humilité qui se dégage de Dupouy ne serait-elle pas à réinterpréter ?

347 Lettre de la Librairie Armand Colin datée du 20 novembre 1942, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales de Quimper.

348 <http://www.insee.fr/fr/themes/calcul-pouvoir-achat.asp?sommeDepart=5850&deviseDepart=AncFranc&anneeDepart=1942&deviseArrivee=Euro&anneeArrivee=2012>

349 On peut noter qu'il sera finalement publié en 1935 aux Belles Lettres :

A. R. Lesage, *L'Histoire de Gil Blas de Santillane*, Paris, Les Belles lettres, 1935.

350 Équivalent à 3 542 euros en 2013, selon L'insee .

351 Lettre d'A. Dupouy à Ch. Le Goffic, datée du 8 sept 1931 à Saint-Guérolé, fonds Ch. Le Goffic.

352 *Ibid.*

Il y en a qui disent que je suis modeste. Non, je ne le suis pas du tout. Aucun de mes ouvrages ne me semble un chef-d'œuvre, mais je serais encore plus fâché d'avoir écrit ceux de certains confrères, qui pourtant ont trouvé preneur. Mais je crois — assez joyeusement d'ailleurs — à ma guigne.³⁵³

Ce que l'on peut penser, c'est que les raisons matérielles l'ont peut-être amené à écrire un certain nombre de textes parce que la collection existait, parce qu'il répondait à une demande. Une part de son écriture personnelle est donc restée lettre morte. La structure familiale, son rôle de chef de famille se répercute directement sur sa production littéraire. Dupouy est parfaitement lucide quant à cela, il l'accepte, conscient de son rôle, mais désireux, peut-être, de se débarrasser d'un costume trop rigide, d'un col cassé qui lui serre la gorge :

Bah! tout cela n'a qu'un temps, celui de notre vie. Si j'étais seul, je vivrais très bien avec un canot, des lignes, un haveneau et 10 000 frs par an. Quand on aime les pommes de terre, tous les poissons et le lait caillé, on peut se nourrir à bon compte. Et je me vêtirais uniquement de toile tannée et de tricots. Quant aux vanités, je m'en crois tout à fait exempt: mais se connaît-on jamais?³⁵⁴

Et en 1948, H. Queffélec sait combien Dupouy peut le comprendre quand il lui dit la difficulté de gagner sa vie par la littérature, et s'il parvient à payer la viande et la soupe, c'est parce que sa femme travaille. Il lui faut gagner quelque argent en collaborant à la radiodiffusion. Les deux hommes ont dû évoquer plus d'une fois le fait d'être obligé de conserver, outre le travail d'écriture, une autre activité pour subvenir aux besoins de la famille. Et aucun des deux hommes ne baissa les bras :

Ne croyez pas que je me décourage, dit Queffélec à son aîné. La matière bretonne est plus solide que cela. Par exemple le spectacle de la foire d'empoigne littéraire me laisse un peu rêveur. Je ne pense pas que je puisse jamais faire, dans ces conditions, de la littérature gaie!³⁵⁵

On peut conclure ce portrait de Dupouy en homme de lettres par l'image d'une personne qui, en réalité, n'aimait pas beaucoup la vie sociale que lui imposaient ses ambitions littéraires. Il voulait réserver son temps au travail. D'après un témoignage de Lucien, son fils aîné, Dupouy n'aimait pas être dérangé durant son activité. Il recevait, mais il était partagé entre le plaisir de voir un ami et le temps perdu. Chaque minute étant précieuse, il ne fallait

³⁵³ *Ibid.*

³⁵⁴ *Ibid.*

Notons qu'il réalisera ce fantasme dans la peau d'Hervé Menguy, jeune écrivain prometteur qui deviendra pêcheur portant le manteau du cynique.

³⁵⁵ H. Queffélec, lettre datée du 2 janvier 1948, à Paris, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales du Finistère, Quimper.

pas perdre un instant : la soupe devait être servie à l'heure dite. La vie était réglée afin d'optimiser ce temps incompressible. Et les dîners et autres mondanités devaient être perçus comme une gêne, une part d'incontrôlable dans cette vie de labeur.

Dupouy, pourtant, n'avait rien d'un misanthrope, loin de là. Il avait à ses côtés des amis très proches et finalement assez nombreux. Son abondante correspondance en est le témoin. Ce nombre laisse apparaître des noms dont les liens avec notre auteur sont particulièrement forts. Ils furent pour lui des amis précieux ; en outre, ils permettent d'éclairer son œuvre de leur propre lumière artistique. On peut tout de même être frappé par le fait que son entourage, même à Paris, était presque exclusivement breton.

5- Le temps des vacances ou la vie de pêcheur

a. Liberté chérie

Le dernier jour de classe à peine terminé, toute la famille Dupouy prenait la route des vacances et, voyageant de nuit, rejoignait Saint-Guénolé. Les trois mois de vacances passés, c'est durant la dernière nuit qu'ils retournaient sur Paris. Pour le père et les fils, revenir à la capitale était un moment bien difficile. Pas pour Madame Dupouy, qui s'y plaisait vraiment³⁵⁶. Ce souvenir que nous a rapporté son fils Lucien nous montre comment Dupouy cherchait à étendre au maximum le temps passé dans son repère côtier.

Si nous avons démontré plus haut l'importance définitive qu'eut Saint-Guénolé durant l'enfance de Dupouy, il est important de remarquer que, dès son inscription au lycée de Brest, sa vie ne fut plus qu'une succession de déménagements. Après Tulle, Quimper, ce furent Angers, Reims, Rouen, Paris qui virent « passer dans leurs rues sa silhouette rapide »³⁵⁷ ; et Charles Chassé dans son témoignage insiste sur ce verbe de « passer », « parce que dans toutes ces villes, alors même qu'il y séjourne, Dupouy ne semble jamais avoir été qu'un passant ; c'est seulement à Saint-Guénolé Penmarc'h dans ce que certains appelleraient son pied-à-terre estival, qu'il a donné l'impression d'être arrêté et vraiment stable. »³⁵⁸

356 Témoignage de Lucien Dupouy, lors d'un entretien réalisé en 2007 en compagnie de J.P. Dupouy.

357 Ch. Chassé, « Auguste Dupouy Finistérien », *Ouest Eclair*, 25 novembre 1923, fonds Charles Chassé, Archives Départementales du Finistère, Quimper.

358 *Ibid.*

Si l'écriture est centrale dans la vie presque ascétique de l'homme de lettres, pleine de satisfactions, sa quête du bonheur est pourtant ailleurs. Il est intéressant, selon nous, d'observer que l'article précédemment cité, « Auguste Dupouy vu par lui-même » se conclut ainsi :

Poète démissionnaire que la prose accapare sans l'étourdir, j'aurai du moins vécu — et cela vaut mieux que de l'écrire — le poème du bonheur, lequel n'est pas de ce monde, dit-on. Oh ! rien que le temps de petites secondes point parisiennes ; une merveille d'équilibre instable, action et contemplation confondues, seul comme Alain Gerbault dans son canot de douze pieds, l'Océan Pacifique, autour les rochers de Penmarc'h à une encablure (sic), ma ligne entre deux eaux et de gros poissons à proximité de la boîte. »³⁵⁹

Le ton de ce passage balaye presque toute sa production d'artiste pour laisser place à ce que Dupouy considère comme le vrai bonheur : la vie sur la mer. Alors, il fait de son travail d'écrivain une sorte de parenthèse, presque une contrainte à laquelle il se soumet sans trop de mauvaise grâce, mais qui ne lui fait jamais oublier l'essentiel : la vie côtière de Saint-Guérolé.

Dans ses *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée*, publié plus de vingt ans après cet article, il revient sur la tension qui existe entre sa vie professionnelle et sa vie d'homme de mer :

Il y a plaisir à ne pas passer inaperçu. Cependant, je peux dire la main sur la conscience, que la vanité littéraire ne m'étouffe pas. J'ai assez bien supporté comme écrivain, la bonne et la moins bonne fortune. Les louanges ne m'ont pas grisé, les reproches ne m'ont pas déprimé. Par contre, j'avoue que, tout en faisant le modeste, j'ai toujours éprouvé une vive joie quand les pêcheurs de mon pays me disaient en m'expliquant telle manœuvre de navigation ou tel stratagème de pêche : « Tu connais ça, Auguste, aussi bien que nous-mêmes », et que j'ai senti, au contraire, un vif dépit quand un douanier de mes camarades, pêcheur exercé, je dois le reconnaître, m'a mis au défi de pêcher aussi bien que lui la crevette.

J'ai pris plaisir (et je le fais encore) à noircir des feuilles de papier. Il en restera ce qui se pourra. Je ne me désole pas d'avoir à me dire : « Autant en emporte le vent ! » Mais si le désir me prenait qu'il en survécût quelques-unes pour un public restreint, ce serait de préférence celles où respire cet amour de la mer, de la grève, que je ne me flatte pourtant pas d'inculquer à personne par des écrits et que je ne dois pas moi-même à des lectures, mais qui m'est entré par les yeux, les narines, les oreilles, la peau, qui m'a pénétré jusqu'au fond de l'âme, et dont je les imagine également possédés, afin de leur devenir, fût-ce par delà cette vie, un frère.

La grève, la mer : mon grand amour, que rien n'a diminué, pas même l'âge. En ville, sur mon banc d'élève ou dans ma chaire de maître, à mon bureau ou dans les salles de rédaction, j'ai eu des tâches absorbantes et, pour la plupart, pleines d'intérêt. Mais rien de cela n'était mon port, ma dune ou ma falaise aérée, ma baie attirante ou hostile. Le cher mot de vacances, c'est la mer qui m'en a donné la pleine signification. Mes vacances, entracte béni où je cessais de jouer mon bout de rôle pour redevenir à fond moi-même, pour vivre pleinement ma vie.³⁶⁰

359 A. Dupouy, « Figures, Auguste Dupouy vu par lui-même », *op. cit.*

360 A. Dupouy, *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée*, *op. cit.*, p. 186.

Souvenir d'un pêcheur en eau salée est une œuvre étonnante car parfaitement décalée quant à l'horizon d'attente du lecteur. Dupouy y réalise une forme de pied de nez à la notion d'autobiographie ou de mémoires. Son statut d'homme de lettres, comme nous l'avons vu plus haut, est incontestable. Pourtant, il ne nous dira rien de cette vie publique pour ne laisser à la postérité que ses souvenirs de pêche, sous toutes ses formes.

Si l'on peut être légitimement déçu de ce défaut d'information, il offre pourtant un autre regard, un autre angle de vue. Il brise les poncifs qui ont cours sur l'homme de lettres et, en brouillant les pistes, dévoile des vérités hors de portée de l'autobiographie classique. Car cette œuvre n'est pas seulement apologie des joies de la pêche, Pierre Flottes a remarqué sa dimension profondément politique :

La politique et la sociologie paraissent bien étrangères à ce livre. Ne vous y trompez pas cependant : de telles lectures préparent à affronter les tâches de demain, quelles qu'elles soient, avec un esprit clair, un courage résolu et cette sorte d'ingénuité dans la puissance qui balaye, comme autant de miasmes, la corruption et les byzantinismes.³⁶¹

La mer n'est pas une simple étendue d'eau. Dupouy nous en révèle le véritable rang quand il évoque le mal de mer qui, un jour, réduisit sa femme à n'être « qu'une terrienne désolée devant le royaume interdit »³⁶². Mais qu'est-ce que ce royaume ? C'est d'abord le royaume de la tranquillité, de la liberté aussi. Tout homme qui y pénètre y respire plus grand, plus vrai, il atteint une stature et un statut qui dépasse n'importe quel homme de terre. Le plus extraordinaire y est que chacun en est le seigneur pour peu qu'il sache tenir la barre, étarquer, prendre un ri, et boetter.

Cet amour sans faille pour la mer, on le retrouve quand il évoque ses souvenirs avec Le Braz, après son voyage initiatique à l'île de Sein. Il y retourne bien plus tard, après des années d'absence, il retrouve le vieil ami et ils refont le chemin jusqu'à l'île. La manière qu'il a de débiter ce souvenir est frappante : « Moi qui suis un marin manqué, je me rappelle surtout la traversée [...] que nous fîmes d'Audierne à l'île de Sein. »³⁶³ La mer, toujours la mer, et devenu homme de lettres, lui pour qui les vacances étaient jadis sacrées, « [il] passait des heures à [sa] table de travail, assez distrait par les manœuvres des sardiniers dans la vaste baie si peu close sur laquelle donne [sa] fenêtre. »³⁶⁴

C'est dans cette présence maritime que l'on peut expliquer l'amour de Dupouy pour

361 P. Flottes, *Le Courrier quotidien*, 18 janvier 1956, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales de Quimper.

362 *Ibid.*, p. 140.

363 A. Dupouy, « Quelques souvenirs sur Anatole Le Braz », *La Bretagne touristique*, avril 1926, p. 95.

364 A. Dupouy, *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée*, *op. cit.*, p. 140.

Brest. Car, pour lui, où qu'on soit, la mer est partout, on l'entend, on la sent, et seulement parfois, on la voit :

Absente, elle nous attire encore pas sa rumeur. Et, lointaine, disparue de notre pensée, elle se plaît à surgir entre des branches, au détour de la route. Alors, devant cette nappe de lumière qui est une promesse de liberté, nous sommes prêts à nous écrier, comme les hoplites de Xénophon et comme le poète Henri Heine : *Thalassa ! Thalassa !* — O Mer ! C'est-à-dire : O Patrie !³⁶⁵

Pour pénétrer ce royaume, il faut un navire. Dupouy en eut deux : *L'Espérance* et le *Scrafic*. Si sur le premier on ne sait pas grand-chose, nous connaissons les circonstances de l'acquisition du deuxième.

C'est son frère qui lui proposa de racheter un nouveau bateau. Dupouy s'interrogea sur la réelle nécessité d'un tel achat : « Avec les ferrures, la voile et les cordages, le tout ne dépassait pas 2.000 francs. »³⁶⁶ Cependant, était-ce bien raisonnable pour un père de famille, de faire cette dépense qui ne s'imposait pas ? Il lui répondit « qu'elle s'imposait, au contraire, et qu'[il] serait coupable de ne pas saisir l'occasion. »³⁶⁷ Dupouy est aussitôt de son avis. Un canot est une belle distraction et une école extraordinaire pour ses quatre fils :

La mer véhémence et poissonneuse de Penmarc'h, quelle illustration de leurs vacances et quel complément normal, pendant deux mois et demi, aux neuf mois de classe et d'étude ! l'instruction à l'ombre et l'instruction dans la pleine lumière ! la voilà bien la fameuse antithèse tant répétée par leurs auteurs latins ! [...] Tout en me donnant ces belles raisons qui étaient bonnes, je ne me dissimulais pas leur concordance admirables avec mon propre désir. A bord de ce canot, avec mes quatre équipiers dont le quatrième n'avait pas encore huit ans, le quinquagénaire que j'étais ne manquerait pas lui-même de rajeunir, et pas à la façon des vieux beaux. Déjà je respirais double.³⁶⁸

On retrouve très exactement, dans le choix de cet achat, dans ce qu'il représente d'équilibre entre éducation maritime et éducation académique, la structure de son enfance. Ce navire devient le lieu de l'éducation, de la récompense, le lien entre le père et ses fils, mais aussi, et peut-être surtout, une reconquête de la liberté. On peut penser qu'en achetant ce petit bateau Dupouy décida de reconquérir ses vacances, de remiser au placard quelques heures de plus son costume trop serré d'homme de lettres.

365 A. Dupouy, *Face au couchant, Brest, la côte et les îles*, op. cit., p. 27.

366 A. Dupouy, *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée*, Ibid., p. 147.

367 Ibid.

368 Ibid.

Ce sentiment d'être vivant est doublé quand il est accompagné de ses fils, et ses *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée* nous disent beaucoup de la relation que Dupouy entretenait avec eux, ce n'est pas un hasard si, quand il part à la pêche à pied, il utilise une nouvelle fois l'image de la respiration en affirmant qu'il « respire double si [ses] fils sont avec [lui] » *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée*, p. 37.

Mais à cette barque de quatorze pieds, il fallut trouver un nom. Et si l'on regarde bien, le premier s'était appelé l'*Espérance*, le deuxième, en s'appelant *Scrafic*, reprend la même idée :

Grand ou petit, tout bateau porte un nom. Quel nom donner à celui-ci ? J'avais publié quelques années plus tôt dans la *Revue de Paris*, puis en librairie avec d'autres contes et nouvelles, une histoire de mousse intitulée *Scrafic*. C'est le nom breton de l'hirondelle de mer. L'accent tonique, à la bretonne, est sur l'*a*. Généralement, on prononce *Scravic*. Mais on durcit parfois la spirante et cette dureté, selon moi, ressemblait mieux que la douceur du *v* à notre mer, à la vivacité de l'oiseau que le nom désigne et au petit homme débrouillard dont j'en avais fait le surnom. Un épisode de mon récit, recueilli par un inspecteur de l'Enseignement primaire, faisait le tour des écoles de France et les écoliers du pays le connaissait. C'était une sorte d'hommage aux mousses de mon petit port et des autres ports de pêche que de lui donner ce nom-là. Ce fut aussi celui qu'adopta pour le sien mon frère, mais avec le *v* et non l'*f*. Il y eut ainsi, l'un à Concarneau, l'autre à Saint-Guérolé, un *Scravic* et un *Scrafic* [...] ³⁶⁹

Les frontières entre fiction et réalité deviennent donc poreuses. En appelant son bateau *Scrafic*, du surnom du jeune garçon qui veut, plus que tout, devenir matelot, il nous signifie l'espérance qui fait vivre, qui tend l'individu vers l'avenir, et peu importe si cet espoir n'est qu'illusion. Observons ce qu'il en dit dans sa nouvelle. Durant le récit, deux messieurs regardent le jeu d'oiseaux dans le ciel et s'interrogent sur leur nom :

- Ce sont des hirondelles de mer, — traduit l'un.
- Ou des mouettes de la petite espèce, — dit un autre.
- Ne serait-ce pas plutôt ce qu'on appelle des sternes ? insinue un troisième.

Un marin qui lave ses sardines intervient.

- Ces oiseaux-là, c'est tout pareil à ce gars ici. Ça ne pèse rien et ça fait un remue-ménage de tous les diables. Voyez-les taper dans le banc des esprats. Ce failli mousse fait chaque jour le même métier, et ne laisse sa part à personne. ³⁷⁰

En effet, le jeune garçon, s'il n'est pas encore mousse, parvient à subsister, il gagne quelque argent à force d'énergie, des mille manières de la côte. C'est donc sous le signe de la débrouillardise et de la liberté, que Dupouy, l'homme, baptise son petit canot de Saint-Guérolé ; cette barque, sur laquelle il passe tant de temps, cette coque à laquelle il rêve quand les journées de Paris deviennent longues et monotones, elle devient alors un double symbole de son identité faite de mer, d'enfance, de réalité et de fiction. Le romanesque s'introduit dans la vie réelle et dévoile, dans un va-et-vient constant entre la vie de l'auteur et sa création, une quête d'idéal.

369 A. Dupouy, *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée*, op. cit., p. 147-148.

370 A. Dupouy, « *Scrafic* », *Le Chemin de ronde*, op. cit., p. 52-53.

b. La flânerie

L'esprit de cette barque, la relation qu'elle donne au temps, à l'activité, à l'absence d'activité, il nous semble que nous pouvons la retrouver dans l'idée de flânerie. Dupouy dévoile son point de vue sur cette idée dans un autre discours de remise des prix de fin d'année. Il ne reste que le brouillon, nous n'avons donc connaissance, ni de l'année, ni du lieu où ce discours fut prononcé :

Si la paresse n'était pas une souffrance, elle ne serait pas un si vilain défaut. L'homme a faim et soif d'activité, et rien ne lui est plus pénible que l'inertie. Mais flâner, ce n'est pas ne rien faire ; c'est ne rien faire par contrainte. C'est se livrer, l'esprit libre, le cœur libre à toutes les impressions du moment. C'est regarder sans qu'aucune préoccupation vous intercepte la vue, ce qui se passe en soi, autour de soi ; c'est regarder et c'est voir ; c'est observer. Oh ! la charmante manière de travailler, que celle de perdre du temps !³⁷¹

Il semble bien que ces lignes soient parfaitement en accord avec ce qu'il ressent quand il embarque sur sa barque ou quelque autre bateau. Pouvoir observer, profiter de l'espace, se dégager des contingences quotidiennes, n'est pas à la portée de tous, « il en est si peu qui savent être libres ! »³⁷² Et cette soif de liberté, peu d'entre ses relations la soupçonnent. Le regard qu'il porte sur cette société, où l'hyperactivité est de mise, est profondément critique, il n'y a plus d'imprévu, tout est réglé, programmé :

De là toutes ces sociétés à programme, y compris celles d'intempérance, ces divertissements à plusieurs où rien n'est laissé au hasard, ces itinéraires trop bien prévus qui rappellent si mal les voyages en zigzag de [?]. De là ces journées monotones de la vie du monde, qui est une chaîne des plus tyranniques [...] : les repas, les soirées et les bals, les visites et les contre-visites, toutes choses excellentes en soi, et qui n'ont qu'un tort, mais impardonnable, celui d'être si régulières, si bien ordonnées et si absorbantes, qu'on en a fait un labeur à rebours.³⁷³

Sa passion pour la pêche sonne alors comme une forme d'anticonformisme. Il ne veut pas céder à l'oubli de soi, l'étouffement de l'être par la société. Tandis qu'à première vue cette activité de loisir paraît légère et sans consistance idéologique, elle se révèle en fait essentielle dans la compréhension du monde de Dupouy : « Ce qu'il aime surtout dans la mer [...] c'est le champ illimité qu'elle ouvre à la rêverie. »³⁷⁴

371 A. Dupouy, « La flânerie », brouillon de discours de remise des prix, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales de Quimper.

372 *Ibid.*

373 A. Dupouy, « La flânerie », brouillon de discours de remise des prix, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales de Quimper.

374 *Le Journal des débats*, 15 mai 1905, n°134, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales de Quimper.

Et cette rêverie, cette solitude, ce temps réservé au ressourcement l'amène parfois à ce bonheur déjà évoqué. Comment naît-il, quelles en sont les conditions ? Dupouy nous l'expose :

Un après-midi de grand calme, seul cette fois, j'allais mouiller sur la même Basse-Kreiz, qui était le théâtre le plus ordinaire de nos exploits. Non seulement j'étais seul à bord, mais j'étais seul sur la basse. Un temps d'une douceur, une mer d'un calme extraordinaire. On ne va pas à la pêche uniquement pour pêcher. Comment ne pas jouir d'une paix pareille, que nul ne vient troubler ? Je suis tenté de rire quand j'entends déclarer que le bonheur n'est pas de ce monde. Un bonheur continu, non, sans doute ; mais des instants de bonheur, des heures de bonheur, il me suffit d'un souvenir comme celui-là pour m'assurer qu'il s'en trouve. Je peux à mon tour prêter à rire en mettant le bonheur au bout d'une ligne. Mais j'affirme, la main sur la conscience, que s'il est des joies plus fortes, je n'en connais pas de plus pure, je veux dire moins mêlée, ni qui donne mieux l'idée d'une félicité céleste.³⁷⁵

Si Dupouy est à la recherche du bonheur, il le trouve dans les choses les plus simples. On devine également une sorte d'autosuffisance, au moins d'indépendance dans cette scène. A cela s'ajoute une quête de la pureté. Dupouy, seul sur la basse, cette image ne l'éloigne en réalité pas de la terre, il en est séparé, mais jamais d'une grande distance. La pêche côtière est, pour lui, tout aussi noble que la pêche hauturière. Il a découvert ces sensations lors de ses grands voyages :

J'ai pris le paquebot une fois pour aller en Algérie, une autre fois pour aller en Grèce. Je l'ai pris pour en revenir. Mauvaise mer, chaque fois à l'aller. Cette Méditerranée n'est pas toute douceur. Ses colères n'ont pas empêché mon plaisir. Mais aucune navigation ne vaudra pour moi, ces allées et venues au voisinage de ma côte, où je ne perds jamais, sauf en cas de brume, la vue de ses clochers et de ses phares, sans qu'en soit réduit mon sentiment de l'immensité.³⁷⁶

Cette relation à la navigation côtière est régulièrement reprise dans son œuvre, elle est elle aussi synonyme de grandeur, en aucun cas il ne l'oppose à la pêche hauturière. On peut, peut-être, la voir comme l'expression métaphorique de sa relation littéraire au pays. Quand il écrit, il ne quitte jamais son clocher de vue, pourtant, cette écriture qui semble locale a les mêmes vertus que la « grande littérature », elle produit les mêmes fièvres. Le lecteur peut, grâce à elle, ressentir un vif sentiment d'universalité.

c. Caractère

La manière que l'auteur a de manier son bateau nous dit son comportement face à la

375 A. Dupouy, *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée*, op. cit., p. 110.

376 *Ibid.*, p. 159.

vie : « notre *Scrafic*, qui prend vite de la gîte, garde d'ailleurs assez vaillamment cette allure penchée : mais je ne suis pas un risque-tout. »³⁷⁷ On retrouve cette mesure, cette réserve dans la manière qu'il a de ne pas crier trop vite victoire à l'instant de saisir la prise : « Tout pêcheur ou chasseur a, je pense, ses petites superstitions. J'ai les miennes, ou du moins j'en ai une, qui est de ne jamais vendre la peau de l'ours « avant qu'on ne l'ait mis par-terre. » »³⁷⁸

En ce cas, il se révèle différent de ses coéquipiers, souvent plus exubérants. Auguste Dupouy nous raconte comment son frère et les autres se moquaient parfois de ces précautions :

J'aurais pu, nous dit-il, leur citer outre La Fontaine, la Bible et Hérodote, leur rappeler que l'éternel ne manque pas d'humilier ceux qui s'exaltent, et que Némésis, la divinité des justes vengeances, châtiât inexorablement tout excès de confiance en soi. Mais j'oubliais mon grec sur la mer de Penmarc'h et me contentais de prêcher l'exemple en laissant dire. »³⁷⁹

Et cette remarque fait écho à une autre, sur la relation de l'auteur au folklore local : « Si j'avais exploité dès lors la matière de Bretagne comme d'autres l'eussent fait à ma place, j'aurais amassé en leur compagnie un assez abondant folklore : mais à Saint-Guérolé je proscrivais toute littérature. »³⁸⁰ Dans son refuge de la falaise du Lestr, nous l'avons dit, Dupouy est en quête de liberté, il y est enfin lui-même. Mais il se pose également comme un homme qui refuse la fascination de la société qui l'entoure comme une société en décadence, dont il faut sauver à tout prix l'identité, les ressources. Il affirme ainsi que son rapport avec la Bretagne n'est pas celui de l'exotisme ; il refuse d'être un collectionneur, il refuse d'avoir un rapport extérieur avec le monde et, peut-être surtout, un rapport de hiérarchie. En effet, les collectionneurs des arts orientaux sont toujours les conquérants, les dominateurs. Ainsi, s'il n'amasse pas d'anecdote folklorique, c'est parce qu'il se considère comme un homme du pays, et non comme un touriste avide d'extraordinaire.

Au cours des années, Dupouy a donc créé un équilibre assez harmonieux entre temps de travail parisien et temps de vacances plus ou moins studieuses. La deuxième guerre mondiale va venir rompre cet accord. Ainsi, Saint-Guérolé leur sera, un temps, en zone interdite. Mais, surtout, la guerre va prendre à la famille Dupouy deux de ses fils.

³⁷⁷ *Ibid.*, p. 148.

³⁷⁸ *Ibid.*, p. 108.

³⁷⁹ *Ibid.*, p. 108-109.

³⁸⁰ *Ibid.*, p. 91.

6- La guerre³⁸¹

« Ils avaient accepté de mourir pour la France, mais ils ne voulaient pas être oubliés »³⁸², c'est ainsi que débute le *Mémorial* que Auguste Dupouy élève à Pierre et Jean-Marie. Hommage bouleversant d'un père à ses fils, *Mémorial* témoigne des années de guerre et cherche à retracer pas à pas les étapes de leur investissement dans la Résistance.

Dupouy opère certainement une partie de son travail de deuil en exécutant une des dernières volontés de Pierre et Jean, en rédigeant « ce bref mémorial de leur activité de patriotes et de leur existence de captifs. »³⁸³. Et il désigne explicitement ses destinataires, il écrit :

pour nous-même leur père et mère, pour leurs frères, pour la famille nouvelle que leurs frères ont fondée et qu'ils auraient tant aimée s'ils nous étaient revenus, pour leurs amis enfin, qui leur gardent une fidélité touchante, pour des collègues et des supérieurs qu'ils ont plus particulièrement connus.³⁸⁴

Cet ouvrage est fondamentalement vêtu d'un caractère d'intimité, pourtant, à la lecture, il se révèle également un témoignage précieux sur la manière de vivre d'une famille en période de guerre.

Le *Mémorial* débute le jour même de la déclaration de guerre. Dupouy décide d'organiser son hivernage en Bretagne. Ses deux plus jeunes fils vont continuer leur études à Rennes. Lucien est à Bordeaux, seul Paul, le second, est mobilisé. Dupouy met en scène les voyages en voiture, les déménagements de livres, le péril qui avance, les mois qui passent. La mobilisation faisant des vides, Dupouy retrouve pour trois mois sa chaire au lycée de Quimper, trente-sept ans après y avoir enseigné. Il nous raconte leur réaction lors de l'intervention du maréchal Pétain, « pleins d'espoir, puis la mort dans l'âme »³⁸⁵, jusqu'à l'appel du général de Gaulle, eux qui ne demandent qu'à se fier « à cette voix surgie de l'abîme, qui était pour [eux] celle de la patrie. »³⁸⁶ Puis, une fois Penmarc'h aux mains des ennemis, toute la famille rejoint la capitale. Les études reprennent dans l'atmosphère de l'occupation. Souvent ils se réunissent tous autour d'une radio, les « enflammant tour à tour d'une sainte haine et

381 Ce chapitre est, dans son ensemble, tiré de la lecture de *Mémorial*.

382 A. Dupouy, *Mémorial*, sans date, inédit, p. 1.

383 *Ibid.*

384 *Ibid.*

385 *Ibid.*, p. 9.

386 *Ibid.*, p. 10.

d'un amour sacré. »³⁸⁷

Dès 1941, Pierre et Jean évoquent des participations à la résistance, des départs pour l'Angleterre. En début 1942, Jean est muté à Vichy :

Pour ma part, je ne cherchais pas à le retenir, prêt à croire qu'il y avait là une expérience intéressante à faire pour lui-même et, dans une si faible mesure que ce fût, pour la cause qui nous était chère. [...] Ce n'était pas à ses parents de le pousser aux imprudences, mais nous pensions bien qu'il ne perdrait aucune occasion de répandre la bonne parole.³⁸⁸

Pendant ce séjour à Vichy, Pierre a comme projet de partir pour l'A.O.F. — Afrique Occidentale Française —, mais il restera sur Paris où il trouve un travail de bureau au ministère des Beaux-Arts, rue de Valois, qui ne lui laisse guère de temps pour les études. Le père témoigne des difficultés de ravitaillement, mais il nous raconte aussi la visite à son fils dans la nouvelle capitale du centre France, des vacances à Plésidy en Côtes du Nord, puisque Saint-Guérolé est en zone interdite.

Pierre et Paul sont avec lui et sa femme, ils partent rendre visite à des amis à Carhaix :

Nous les vîmes apparaître à l'heure convenue, sur la butte qui fermait de ce côté l'horizon, et dévaler à belle allure la pente perpendiculaire qui menait jusqu'à notre auberge. Je me souviens de l'onde de joie qui me parcourut. Elle dépassait sans doute la limite du raisonnable. Mais comment ne pas se sentir rassuré devant cette jeunesse saine et cet accord fraternel ? Comment courber la tête sous le malheur des temps et se résigner à une vassalité définitive de la patrie ? Ce fut pour moi une de ces minutes sacrées qu'une grâce imprévue nous octroie.³⁸⁹

Ces vacances, en ce temps de guerre auraient pu être parfaitement heureuses si Dupouy n'avait appris que sa sœur Hortense venait de se faire opérer d'une tumeur maligne, mais trop tard. Ils rentrent à Paris, vidée de son activité, endormie par la guerre. Dupouy est charmé par la vitalité de ses fils. Il dit également leur découverte de son recueil de poésie publié en 1942, son fils Jean est venu lui en parler, il lui en dit peu, « mais la lumière qui brillait dans ses yeux était plus éloquente que tous les mots. »³⁹⁰ Ses fils lurent aussi sa *Géographie des lettres françaises*, publiée la même année. Dupouy a alors soixante-dix ans, il déborde de projets.

En 1943 la collaboration est, plus que jamais, prescrite. Georges Claude³⁹¹, après Maurras, s'associe à Vichy, « Français, déclare-t-il, il faut comprendre », « Comprendre quoi ? Que la sagesse était d'accepter, d'abdiquer, de servir l'ennemi chez lui comme chez

387 *Ibid.*, p. 17.

388 *Ibid.*, p. 22.

389 *Ibid.*, p. 30.

390 *Ibid.*, p. 34.

391 Scientifique de renom (1870-1960) ayant, entre autres, imaginé un procédé de liquéfaction de l'air.

nous ? Ils ne comprenaient donc pas, ces pontifes, que suivre Pétain, c'était renier Jeanne d'Arc ? »³⁹² Dupouy nous montre comment le chemin de la résistance se creuse peu à peu dans les jeunes âmes de ses fils, ils ne craignent qu'une chose : le Service du Travail Obligatoire.

C'est à nouveau l'été, en juillet 1943, ils retrouvent Saint-Guénolé, Dupouy est ébloui par la manière qu'a Jean de s'être développé, c'est aussi le mois où il apprend que *Les Trachiniennes* est accepté à l'Odéon. La menace du S.T.O. plane toujours, Jean décide de se cacher quelque part en Bourgogne, le projet n'enchanté pas Dupouy, mais « commander ? Il était majeur et telle n'avait jamais été [sa] façon. Il ne [lui] restait qu'à dire *amen*. »³⁹³

Dupouy retranscrit entièrement la lettre du 29 août à Pierre, bouleversante, elle indique les motivations de Jean : « Qu'aurons-nous à répondre à la question terrible : « Qu'avez-vous fait pour soulager votre pays ? »³⁹⁴ Mais quelque jours plus tard, il revient, insatisfait de l'organisation pour laquelle il avait commencé à travailler.

Le 6 novembre 1943, Jean décide de quitter Paris pour rejoindre Quimper et se cacher là. Il est reçu de manière parfaite, « mais, enfin, il n'était plus chez lui, il se cachait, il devenait un *outlaw*, rebelle à une loi allemande francisée par autorité de Vichy, et cette autorité faisait du zèle. »³⁹⁵. Le même mois, il rejoint le corps franc « Vengeance ».

Dès le début décembre, le voilà actif. Sans rentrer dans les détails de son action, nous devons noter les retrouvailles familiales du 4 décembre, il doit s'absenter, revient à 22h 30, accompagné de son frère :

– Je suis en mission, nous dit Jean.

Voilà qui nous renseignait. Sa mère a dit plusieurs fois que, depuis son départ, ce fut pour elle le coup le plus dur, plus même que la nouvelle de leur arrestation à tous deux, à laquelle elle s'attendait : car à ce moment, elle envisagea tout.

Moi aussi, mais sans doute avec une contre-partie de combativité, comme si j'entrais avec notre fils dans la lutte.³⁹⁶

Un précieux rapport du 4 mars 1944 indique toutes ses actions de résistant : développer le mouvement, faire la liaison avec Paris et transmettre les informations rassemblées.

Le 5 février, Dupouy réalise une conférence à Rennes, sous les auspices de la Société Guillaume Budé. Le 10, Pierre annonce à sa famille sa décision de rejoindre lui aussi la Résistance. Commence pour les deux frères une existence clandestine à Paris, ils réussissent à

392 A. Dupouy, *Mémorial*, op. cit, p. 40.

393 *Ibid.*, p. 45.

394 *Ibid.*, p. 46.

395 *Ibid.*, p. 49.

396 *Ibid.*, p. 52.

voir leur famille en se donnant rendez-vous chez des amis, en se voyant le soir de préférence. Les parents sont mis à contribution quand il s'agit de rencontrer un certain nombre de participants au mouvement de la Résistance.

Un ancien camarade, Jean David, témoigne auprès de Louis Ogès des actions que les fils d'Auguste Dupouy menèrent :

Jean et Pierre Dupouy ont entrepris, à partir de novembre 1943, de remettre sur pied en Bretagne un mouvement d'action décapité. A ce titre, ils recrutèrent, enseignèrent, donnèrent des ordres d'action... Je puis enfin ajouter ceci : sans leur action, le démarrage des corps-francs « Vengeance » n'aurait pas eu lieu. C'est sous leurs ordres que des équipes furent constituées, instruites et armées. Ces équipes furent à l'avant-garde du combat clandestin jusqu'à la Libération.³⁹⁷

Jean-Marie devient chef régional du Corps Franc Vengeance quand Thomas³⁹⁸ est arrêté. Son père ne l'apprit qu'en septembre 1945, cela nous montre combien il ignorait les fonctions et les actions de ses fils en 1944.

Le 27 mars 1944 est la dernière fois où les Dupouy virent Pierre :

Devenu l'adjoint de son frère, [il] partit presque aussitôt pour les Côtes-du-Nord où le centre de son activité fut la région de Guingamp. Sous le nom d'Étienne, il y fit de la propagande et de l'organisation, donna des consignes qui furent exécutées, entre autre le repérage des terrains de parachutage au sud du département. Nous tenons du Brestois Jean David, autre agent du réseau, qu'il se faisait écouter et obéir avec une autorité naturelle, à la fois ferme et conciliante [...]³⁹⁹

Alors que depuis plusieurs semaines, Jean se sent traqué, les deux frères sont arrêtés le 20 avril 1944. Dupouy nous fait part de témoignages de l'efficacité et du dévouement de ses fils. Les différentes déclarations lui ont permis de reconstituer les circonstances de cette arrestation. Ironie du sort, c'est un membre du PNB — Parti National Breton — qui les a arrêtés.

Puis c'est la captivité. Ils sont incarcérés à la prison de Rennes. Immédiatement les parents rejoignent la capitale bretonne. S'ils ne voient pas leurs fils, ils leur transmettent du linge, et par ce linge, dans les ourlets, s'échangent des messages. C'est ainsi que Dupouy nous peint leur captivité. Leur moral est bon, exalté par la grandeur de leur cause. Si lors des interrogatoires, ils parviennent à minimiser leur action, d'autres parlent pour eux.

Le dernier billet reçu de Jean est daté du 16 juin 1944. Le 21, Pierre est embarqué pour

397 L. Ogès, « Deux héros de la Résistance : Jean-Marie et Pierre Dupouy », *Les Cahiers de l'Iroise*, janvier-mars 1968, p. 23-24.

398 Chef régional à qui Jean adresse son rapport du 4 mars.

399 *Ibid.*, p. 65.

Compiègne. Le 28, c'est au tour de Jean, la destination semble n'être claire pour personne. Les jeunes gens ont bon espoir d'être vite libérés. Mais, nous dit Dupouy, « les malheureux sous-estimaient la malfaisance allemande. »⁴⁰⁰

Le 10 juillet, Auguste et Blanche apprennent que le train de leur fils est en gare de la Chapelle⁴⁰¹. Ils parviennent à le voir quelques minutes, à lui transmettre quelques provisions. Et la dernière image qu'ils ont de lui est celle-là : « un visage pâli à la lucarne d'un wagon misérable transportant du bétail humain. »⁴⁰²

En juillet, les deux frères se retrouvent à Compiègne dans le camp de Royallieu⁴⁰³. De là, Pierre part le 15 juillet et Jean le 28. Si, à partir d'août, c'est l'euphorie dans Paris, eux vivent la vie de misère des camps. Ils passent tous deux par Neuengamme. Pierre va ensuite à Brême, puis à Lübeck ; Jean séjourne à Bremen-Farge pour arriver finalement à Bergen-Belsen. Dupouy n'évite aucune douleur, aucune souffrance, il veut tout dire, tout, au moins ce qu'il sait, ce qu'il est parvenu à savoir. Les stations debout, interminables, le froid, la vermine, les humiliations, les coups, il ne s'épargne rien, il n'épargne rien à son lecteur.

A la souffrance, au martyre de ses fils, répond la douleur de l'attente, c'est le temps des mille démarches pour avoir une nouvelle, un temps où tout devient signe du retour ou de la disparition. Le 19 juin, Dupouy et sa femme apprennent la mort de Jean. Les informations sont extrêmement difficiles à obtenir. En Juillet, on leur transmet une lettre que leur fils avait écrite avant son départ pour la déportation, au cas où il lui arriverait malheur. Le père la retranscrit en entier, elle est empreinte de noblesse d'âme et de décision.

Nous apprenons par la suite que Jean serait mort du typhus et d'une dysenterie, dans un hôpital de campagne, quatre ou cinq jours après la libération de son camp :

Ainsi, au bout de son martyre avait-il pu connaître, ou du moins deviner quelques douceurs, un lit, des draps blancs peut-être, des soins, l'apaisement du corps la libération de l'âme, un voisinage de compatriotes et le souffle de la liberté.

Il n'aura pas été, comme des milliers d'autres, traîné au four crématoire par des damnés de l'enfer allemand. Il n'aura pas pourri au soleil du printemps dans une de ces montagnes de cadavres nus que des cruelles photographies ont eu raison de nous mettre sous les yeux et où il nous est arrivé de chercher sa ressemblance.⁴⁰⁴

400 *Ibid.*, p. 81.

401 La gare de la Chapelle est une gare parisienne, qui a maintenant disparu. Elle se trouvait à l'endroit de l'actuelle Porte de la Chapelle du Périphérique. C'était l'une des gares du réseau de la Petite Ceinture, qui faisait le tour de Paris.

402 *Ibid.*, p. 83.

403 En 1951, Dupouy et son épouse réaliseront un voyage, reprenant les différentes étapes de ceux de leurs fils. Ils passeront donc par Royallieu.

404 *Ibid.*, p. 117.

Quant à Pierre, il serait mort en rade de Neustadt, le 3 mai 1945, « englouti sous les bombes britanniques, par erreur, avec des milliers d'autres, le jour-même où il allait être libéré. »⁴⁰⁵ Le sort semble s'acharner sur la famille Dupouy. Les témoignages confirment cette injustice, les deux enfants auraient pu revenir en France :

Au dire d'un rescapé [...] Pierre était rentré le dernier sur le *Cap Arcona*, lui-même restant le premier sur le quai. Noyé ? Peut-être, ou brûlé vif, ou piétiné, étouffé par la masse du bétail humain en panique, ou mitraillé comme d'autres par les furieux qui en avaient la garde : nous avons le choix de l'horreur pour la suprême image de notre Pierre, de l'enfant que nous avons connu si doux, si sage, si étranger à toute haine et à toute malfaisance.⁴⁰⁶

C'est le ministre Naegelen lui-même qui, en mai, contactera Auguste Dupouy pour l'informer, en 1946, que ses fils avaient la médaille de la Résistance. Ils seront nommés officiers. En août, le père, représentant ses fils, se voit accrocher sur la poitrine la croix de guerre avec palme. Enfin, le 30 octobre, il reçoit pour ses deux absents la croix de Chevalier de la Légion d'honneur. « C'était comme si nous, leurs parents, nous héritions d'eux un titre de noblesse. »⁴⁰⁷

Puis vient le temps des pèlerinages. Dupouy et sa femme iront à Neustadt, puis à Neuengamme, à Belsen, à Brême, à Bremen-Kriegsmarine et à Bremen-Farge. Il nous semble intéressant de rapporter la réflexion de l'auteur, à la suite de sa visite des deux dernières villes :

Il n'est pas toujours facile de haïr ou du moins de persévérer dans la haine. Mieux certes que beaucoup de Français, j'étais instruit des vertus de l'Allemagne, mais aussi de ses torts aussi facilement monstrueux, des ravages qu'y faisaient dans les esprits la volonté de puissance, l'entraînement à la dureté, un orgueil de mauvais ange, une convoitise sans frein. Mais quoi ! Ces deux grandes villes où la barbarie hitlérienne a certainement prospéré comme dans toutes, je sentais qu'au bout de peu de temps, j'y aurais pris des habitudes, j'en goûtais déjà certain charme.⁴⁰⁸

Par cette réaction Dupouy se montre profondément humaniste et humain. Par-delà les deuils la vie doit continuer, coûte que coûte. Et c'est une vie bien terrestre qui se poursuit. Car, si la souffrance de ses fils, pour Blanche et pour d'autres, semble leur assurer leur salut éternel, quant à lui, bien qu'il « serait[t] heureux de le croire, il est « trop resté un enfant de cette terre pour [se] reposer entièrement sur cette pensée. »⁴⁰⁹ Ces deux deuils nous renseignent également sur la relation de notre auteur à la religion. Son fils Lucien nous avait

405 A. Dupouy, *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée*, op cit., p. 192.

406 *Mémorial*, op. cit., p. 115.

407 *Ibid.*, p. 119.

408 *Ibid.*, p. 127.

409 *Ibid.*, p. 135.

dit qu'il doutait, en voilà la preuve. Mais ce doute ne lui ôte pas la pensée religieuse car pour lui, si Pierre et Jean n'étaient pas des saints quand ils les ont quittés, « là-bas, sur la terre étrangère, la souffrance a fini par les sanctifier. »⁴¹⁰

Et telles des reliques, Blanche conserva toujours les lettres écrites par ses enfants, celles qu'ils écrivaient dans la prison de Rennes sur des feuilles de papier à cigarettes, qu'ils inséraient dans les ourlets de leur sac à linge portés par Mme et Mlle Ménez.⁴¹¹

Si nous nous sommes permis de reprendre quelques lignes de ce *Mémorial*, c'est pour témoigner de la vie de Dupouy pendant la guerre, percer la relation qu'il pouvait avoir avec ses fils, saisir son engagement durant la guerre, mais c'est aussi pour montrer l'intérêt littéraire de ce texte, quasiment inconnu, réservé à un public d'intimes.

Nous ne pouvons terminer autrement que par les mots-mêmes qui concluent cet hommage à Pierre et Jean :

Bannis à jamais, exclus du cercle de famille, dépossédés de leur place en ce bas-monde après tant de droits acquis à la bien remplir : quelle iniquité ! Ces pages sont une protestation contre elle, contre les misérables qui condamnaient à l'éternel silence leurs victimes, après s'être réjouis de les torturer et s'être efforcés de les avilir. Les chers enfants ! S'ils ont eu l'espoir, avant leur fin tragique ou misérable, de vivre au ciel jusqu'à la consommation des siècles, nous pouvons aussi leur promettre que, pendant des années encore, le faible maximum d'années qu'il est raisonnable de prévoir, ils ne seront pas sur la terre des oubliés, c'est-à-dire vraiment des morts.⁴¹²

7- L'après-guerre

Après la guerre, Dupouy n'arrête pas sa belle activité. Il dirige les « Causeries de la quinzaine »⁴¹³ au sein desquelles il publie des nouvelles. Henri Queffélec participa à ces publications, on sait que *La Fin d'un manoir*⁴¹⁴, fut publiés à cette occasion. C'est Dupouy qui contacta Queffélec. L'aîné propose des corrections, intéressantes à bien des égards : on voit deux écrivains et le processus de création en marche⁴¹⁵. En 1946, il participe à *Visages de l'île*

410 *Ibid.*, p. 135.

411 L. Ogès, « Deux héros de la Résistance : Jean-Marie et Pierre Dupouy », , *Les Cahiers de l'Iroise*, janvier-mars 1968, p. 25.

412 *Mémorial*, p. 136-137.

413 H. Queffélec, lettre datée du 21 septembre 1945, fonds A. Dupouy, Archives départementales du Finistère, Quimper.

414 H. Queffélec, *La Fin d'un manoir*, Paris, Stock, 1944.

415 Je m'apprêtais à vous porter l'autre nouvelle suédoise — enfin retapée — quand j'ai reçu votre lettre, dont je vous remercie. Je suis bien content que les ivrognes de la vieille ville aient trouvé grâce devant vous.

Naturellement ; surtout, que les détails ne vous embarrassent point. Vous pouvez très bien supprimer

de France aux éditions Horizons de France. Il se charge du chapitre sur « La vie intellectuelle et littéraire à Paris »⁴¹⁶, largement influencé par son travail sur sa *Géographie des lettres françaises* publié quatre ans plus tôt. Il faut noter que Dupouy, dans cette même collection s'était chargé en 1942, dans *Visages de la Bretagne*, du chapitre intitulé « la Bretagne intellectuelle et littéraire. »⁴¹⁷

En 1947, il quitte Paris et s'installe à Quimper. Vers 1950, il déménage à Saint-Guérolé, mais le confort minime de la maison de bord de mer oblige la famille Dupouy à acheter, cinq ou six ans plus tard, un petit appartement à Quimper. En effet, notre auteur a déjà soixante dix-huit ans, et s'il est encore dans une forme exceptionnelle, il est tout de même plus raisonnable de vivre dans une grande ville qui rassemble toutes les commodités. Mais, Dupouy ne retourne pas vers Quimper seulement pour des questions d'ordre matériel, il aime cette ville et y est profondément attaché. Quimper est le « Sourire de Cornouaille »⁴¹⁸, pour reprendre le titre d'un de ses articles, mais il l'avait déjà célébrée quelques années plus tôt, dans son Kerguelen :

Kerguelen... Blanc sur bleu, ce nom breton patronne, depuis quelques années, la plus jolie avenue de Quimper, chef-lieu qui se souvient d'avoir été capitale. Au printemps, avant le tourbillon des poussières touristiques, quand les thyrses des marronniers répondent à la palpitation des coiffes cornouaillaises et à la fraîcheur de la bruissante Odet, que des massifs de rhododendrons et de roses, sur l'autre berge, annoncent de minuscules paradis, au bout de pont légers comme des passerelles, pour peu que viennent à sonner comme il leur arrive souvent, les cloches de Saint-Corentin, libre au voyageur d'entendre leur voix de bronze répéter ce nom du pays — Kerguélen, Kerguélen — comme le symbole d'un si bel accueil.⁴¹⁹

Quimper est les symbole de toute la Cornouaille. Il avait célébré cette région en 1936, et l'image qu'il en donne semble une représentation symbolique de sa propre personnalité.

« l'édicule » de la première ligne — le même mot se trouve quelques pages plus loin, peut-être avez-vous jugé que le lecteur était préparé ? Si vous le préférez, aussi, « deux de la vieille ville » sera le titre. Je comprends parfaitement qu'étant donné le public auquel s'adresse la revue, le mot « ivrognes » vous heurte.

J'ai ajouté quelques lignes à la fin. L'impression d'inachevé dont vous parlez était tout à fait juste. Vous connaissez le phénomène : un beau jour, très normalement, on s'arrête, parce qu'on trouve avoir assez écrit ce jour-là, parce que la fatigue vous tombe dessus, parce qu'on vous appelle à table et puis, le lendemain, on est incapable de continuer. On relit une fois, deux fois, dix fois et peu à peu on se dit que ça pourra bien, tout de même, aller de la sorte. En fait, je n'avais pas fini ma nouvelle... j'ai donc ajouté quelques lignes et je vous les adresse ci-joint. J'espère qu'elles vous iront. C'est dur de se remettre à un travail qui date un peu.

Encore une fois tous mes remerciements pour votre grande obligeance. Je vous suis tout à fait reconnaissant de vous être ainsi adressé à moi. (H. Queffélec, lettre datée du 21 septembre 1945, à Paris, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales du Finistère, Quimper.)

416 A. Dupouy, « La vie intellectuelle et littéraire à Paris », *Visages de l'île de France*, op. cit., p. 75 à 132.

417 A. Dupouy, « La Bretagne intellectuelle et littéraire », *Visages de la Bretagne*, op. cit., p. 79 à 111.

418 A. Dupouy, « Quimper : « Le sourire de Cornouaille » », recueil de coupures d'articles, 1955, CRBC, Brest.

419 A. Dupouy, *Le Breton Yves de Kerguélen*, op. cit.

Regardons comment il cherche à la définir : « A la voir, à la parcourir, nous sentons confusément son unité. Mais c'est d'abord sa diversité qui nous frappe. »⁴²⁰ Nous arrivons presque à la fin de notre parcours biographique, et il nous semble que cette diversité de la Cornouaille soit une belle représentation de Dupouy lui-même. Il est comme le pays qui l'a vu naître. Ce pays où les mêmes hommes peuvent fort bien porter tour à tour le drapeau de l'Internationale et la bannière du saint patronyme : « Hégéliens qui s'ignorent, ils concilient sans mal les contradictions. »⁴²¹

Et la Cornouaille n'est pas cette région de brumes construite par l'imaginaire romanesque, cet imaginaire qu'il fustige dans le le Journal de Michelet en Bretagne⁴²². Pour lui, il faut regarder la végétation, les « [...] mimosas dont la floraison donne un air provençal à Quimper et à Pont-l'Abbé, les magnolias, les myrtes, les palmiers, les eucalyptus, souvenir végétal des pays de soleil où tant d'hommes des ces cantons ont débarqué [...] »⁴²³ Et ce n'est pas autre chose qu'un paradis qu'il nous dépeint quand il met en scène la générosité du pays de Fouesnant :

Est-ce autre chose qu'un jardin le doux pays de Fouesnant ? Mais un jardin surtout fruitier, un grand verger où, la saison, les cerises, les prunes, les pommes roulent sous les pieds du promeneur, comme dans les « Thalysies » de Théocrite, tandis que pareillement chantent les alouettes, gémissent les tourterelles, et que les blondes abeilles voltigent à l'entour des fontaines. La figue même, se trompant de latitude, mûrit sur ces tièdes rivages.⁴²⁴

Revenir en Bretagne ne signifie pas voir tarir son énergie qui s'était épanouie en arrivant à Paris. En janvier 1947, il fait part à l'Institut de son désir d'être désigné comme administrateur du domaine de Kerazan⁴²⁵. Malheureusement, le poste de directeur de la fondation Astor avait été supprimé⁴²⁶.

Bien qu'il se concentre sur ce projet de Kerazan, il n'en oublie pas les tâches

420 A. Dupouy, *La Cornouaille*, op. cit., p. 7.

421 *Ibid.*, p. 174.

422 A. Dupouy, *Michelet en Bretagne, son journal inédit d'août 1831*, Paris, Horizons de France, 1947.

423 A. Dupouy, *La Cornouaille*, op.cit., p. 9-10.

424 *Ibid.*

425 Domaine de Kerazan, signature illisible, lettre datée du 24 janvier 1947, fonds A. Dupouy, Archives Municipales du Finistère, Quimper.

426 Germain Martin, Lettre datée du 31 janvier 1947, fonds A. Dupouy, Archives Municipales du Finistère, Quimper :

Monsieur et cher collègue,

Je suis surpris que les membres de l'Institut (souligné en bleu par Auguste ou Blanche avec « il a rêvé ? » dans la marge) qui se sont intéressés à votre candidature aient ignoré que le poste de directeur de la fondation Astor avait été en fait supprimé pour l'avenir dans les conditions suivantes : *[suivent l'explication des raisons de cette suppression]*.

littéraires. En février, on lui remet les épreuves en « placard » de sa *Poésie de la mer*. Les archives Dupouy ont conservé la correspondance de l'éditeur, Ariane. On découvre, en lisant, les étapes de l'édition. Dupouy a terminé ses dernières corrections pour la mi-avril. On lui propose alors de réaliser un certain nombre de dédicaces, soit chez l'éditeur, soit chez lui, sur des étiquettes. Cette procédure, tout à fait classique dans le milieu littéraire, nous dévoile une partie un peu secrète du caractère de Dupouy, la lettre qui suit cette demande prend acte de la réponse de l'auteur :

Je vous remercie de votre lettre du 20 avril et je prends note que vous ne viendrez pas à Paris pour signer votre service de presse. Nous enverrons donc les volumes aux critiques avec une petite carte « l'auteur absent de Paris ». Vous avez raison, si ces « messieurs » veulent parler du livre, ils le feront avec ou sans dédicace. »⁴²⁷

Cette lettre est également fort intéressante pour mieux comprendre les conditions d'édition durant la période d'immédiate après-guerre. En effet, « le tirage n'est pas encore fixé, car nous cherchons le papier, mais notre désir est d'imprimer le livre à 4000 exemplaires. Je n'ose pas vous promettre quelques exemplaires de luxe, mais si je peux trouver quelques feuilles de beau papier, je vous en tirerai pour vous personnellement. »⁴²⁸

1947 est une année particulièrement fertile en publications. Ce ne sont pas moins de quatre ouvrages qu'il publie cette année-là. Dupouy n'oublie pas la Bretagne, car parler de la mer, c'est aussi aborder le traitement, par la littérature, de cette côte bretonne marquée par le romantisme. C'est le même sujet qu'il aborde quand il publie *Michelet en Bretagne, son journal inédit d'août 1831*⁴²⁹. Ce travail d'édition est complété par une introduction qui analyse le discours de Michelet sur la Bretagne et la manière qu'il a d'être préfabriqué. Dans *Au pays bigouden : brodeurs, brodeuses, broderies*⁴³⁰, il rend hommage au costume de son pays, aux apparats de son enfance, au savoir-faire des artisans qui malheureusement disparaissent peu à peu.

Mais 1947 est aussi l'année durant laquelle Dupouy reprend sa collaboration avec Henry Dupuy-Mazuel (Henri Catalan). Elle avait commencé en 1932 avec *Le Chant de l'alouette*⁴³¹. Dupouy, en collaboration avec Camille Vergniol, a d'abord pour fonction d'être le garant de la justesse historique des récits inventés par Dupuy-Mazuel. Mais très vite, il va

427 Secrétaire de la maison Ariane, lettre datée du 22 avril 1947, fonds A. Dupouy, Archives Municipales du Finistère, Quimper.

428 *Ibid.*

429 A. Dupouy, *Michelet en Bretagne, son journal inédit d'août 1831*, op. cit., Paris.

430 A. Dupouy, *Au pays bigouden : brodeurs, brodeuses, broderies*, op.cit.

431 H. Dupuy-Mazuel, *Le chant de l'alouette*, Paris, Albin Michel, 1932.

écrire des romans entiers. Blandine⁴³² en est un exemple. Une grande partie de la force créatrice de Dupouy sera dorénavant absorbée par cet immense projet. Les coauteurs veulent remonter les vingt siècles qui les séparent de Vercingétorix, en vingt romans. Finalement, ils n'en écriront que dix-huit. Et, si ce projet était originellement la collaboration de trois personnes⁴³³, c'est Dupouy, seul, qui le terminera. Le dernier roman sera publié en 1960. Son travail de collaboration ne s'arrête pas là, Dupouy corrige le manuscrit de *l'Enfant de lumière*⁴³⁴, un roman chrétien qui aura pris du temps avant d'être publié car Dupuy-Mazuel voulait avoir l'accord du Vatican avant la mise sous presse.

8- Le jubilé littéraire (1952)

Après plus d'un demi-siècle de travail littéraire et journalistique, ses amis et admirateurs décident, pour le célébrer, d'organiser son jubilé littéraire. Ils choisissent l'occasion de ses quatre-vingts ans pour mettre en place un certain nombre de festivités.

C'est à Quimper que débutèrent les festivités organisées en l'honneur de l'auteur. Mais elles ne furent pas les seules. En effet, de manière assez symbolique, Auguste Dupouy sera tour à tour célébré en Cornouaille puis à Paris. Un article de *La Dépêche de Brest*, non daté, nous permet de savoir comment se sont organisées ces festivités :

Un Comité s'est constitué à Paris en vue d'organiser dans la capitale des cérémonies en l'honneur de la carrière littéraire d'Auguste Dupouy. Ce Comité est placé sous la présidence d'honneur de M. Georges Lecomte secrétaire perpétuel de l'Académie et la présidence effective de Ch. Chassé.

Né à Concarneau le 21 novembre 1872, M. Dupouy est le doyen des écrivains bretons. La Bretagne, qui tient une place prépondérante dans son œuvre littéraire, se doit, elle aussi, de lui rendre hommage. Un certain nombre d'amis d'Aug. Dupouy se sont réunis samedi à 14h30 dans une salle de la mairie. [...] ⁴³⁵

432 A. Dupouy et H. Dupuy-Mazuel, *Blandine*, Paris, Albin Michel, 1947.

433 Camille Vergniol meurt en 1932.

434 H. Dupuy-Mazuel, *L'enfant de lumière*, Paris, Albin Michel, 1949.

435 Notons les personnalités présentes lors de cette réunion : « Etaient présents : MM. Bodet, président de la chambre de commerce ; Lagriffe, président de l'association départementale de la Légion d'Honneur ; Le Guennec, maire de Penhars ; A. Villard, président de l'Union Artistique de Quimper ; le chanoine Guéguen, doyen du chapitre ; Bégot, président du comité des fêtes ; Mme et M Gantier ; Mme Lemoël, représentant Mlle Bounel, directrice de l'Ecole Normale d'Institutrice ; MM. Courtin, directeur de l'Ecole Normale d'instituteurs, représentant M. l'Inspecteur d'académie ; Le Goaziou, libraire ; Waquet, président de la Société Archéologique du Finistère ; Ogès, vice-président ; Pierre Hélias, professeur à l'Ecole Normale. MM. le Dr Vourch, sénateur, Crouan, président du Conseil Général et Fournier, proviseur du Lycée La Tour-d'Auvergne, s'étaient fait excuser. »

Le bureau a été constitué comme suit : président, M. H. Waquet ; vice-président, M. le chanoine Guéguen ; trésorier, M. Le Goaziou ; secrétaires, MM. Ogès et Hélias.

Sur la proposition de M. Bégot il a été décidé que les manifestations en l'honneur d'Aug. Dupouy auront lieu dans le cadre des fêtes de Cornouaille qui se dérouleront du 24 au 27 juillet.

On fixe au 26 juillet la célébration du jubilé littéraire d'Aug. Dupouy. Un programme fut ensuite élaboré. Il répondra, croyons-nous, aux sentiments de la population bretonne et intéressera un nombreux public.

Le 25 juillet, une émission radiophonique sera consacrée à l'éminent écrivain. Cette émission, conçue sous forme d'une interview de M. Dupouy et de diverses personnalités sera dirigée et enregistrée par Pierre Hélias.

Durant la semaine du 20 au 27 juillet, les œuvres de M. Dupouy seront exposées dans les vitrines de libraires quimpérois.

Les cérémonies du 26 juillet débiteront par un service chanté à la cathédrale à la mémoire des fils de M. Dupouy, Pierre et Jean-Marie, déportés en Allemagne et morts pour la France.

A dix heures, au théâtre municipal, conférence par M. L. Toulemon. Des poèmes et des textes pris dans l'œuvre de l'écrivain seront dits par Pierre Hélias. A midi, un banquet par souscription réunira à l'Hôtel de l'Épée les amis et les admirateurs d'Auguste Dupouy.⁴³⁶

Ironie du sort, c'est donc à l'occasion des fêtes de Cornouailles que l'on célébra le jubilé de Dupouy... lui qui avait fustigé dans les années trente dans *La Bretagne touristique* les fêtes de ce genre.

C'est le 8 novembre 1952 qu'a lieu le jubilé littéraire de Dupouy à Paris. La seule célébration par la Bretagne aurait laissé de côté une partie de son œuvre ; pour être juste, il lui fallait être célébré par la capitale, c'est-à-dire la France. En effet, pour reprendre les mots de Charles Chassé, « Chez Dupouy, le culte de la Bretagne est inséparable du culte de la France. »⁴³⁷ Un article non daté du fonds Charles Chassé nous renseigne sur le déroulement de la partie parisienne du jubilé littéraire :

Avant que soient remis à M. Dupouy les livres et les tableaux offerts par ses amis en souvenir de ce jour, Mme Clervanne de l'Odéon lut quatre poèmes de M. Auguste Dupouy. Celui-ci salua avec humour « cette dernière distribution de prix ». Des prix, dit-il, j'en ai reçu, puis j'en ai donné et maintenant j'en remporte encore. Je rajeunis d'un grand nombre d'années.

A l'issue d'un excellent repas, l'heure des discours fut pour ses nombreux amis l'occasion de tresser au jubilaire des couronnes de lauriers qu'il mérite et d'unir à ces éloges la mémoire des deux fils de M. Dupouy, morts pour la France en déportation.⁴³⁸

Différents amis réalisèrent un discours afin de célébrer l'œuvre et l'homme ; parmi eux

436 *La Dépêche de Brest*, non daté, fonds A. Dupouy, Archives Départementales du Finistère, Quimper.

437 Ch. Chassé, « Hommage à Auguste Dupouy et à ses fils », *Le Télégramme de Brest*, 26 juillet 1952.

438 « Le jubilé littéraire d'Auguste Dupouy », non daté, fonds Ch. Chassé, Archives départementales de Quimper.

on trouve Ch. Chassé, Lemordant, Rivoallan, H. Queffélec. Puis Dupouy se leva pour remercier un à un ceux qui l'avaient fêté. Ch. Chassé rapporte des paroles importantes sur sa relation à l'écriture et à l'enseignement : « Ce qu'il dit, entre autres choses, c'est qu'il attachait plus de valeur à sa carrière d'universitaire qu'à sa carrière d'homme de lettres car l'influence exercée par un professeur est plus profonde peut-être que celle exercée par un écrivain. »⁴³⁹ Le même jour, à 19h30, une émission a été consacrée sur la chaîne nationale à la vie et à l'œuvre d'Auguste Dupouy, réalisée par Pierre Barbier⁴⁴⁰.

Ce jubilé littéraire, bien qu'il prenne la forme d'une célébration, aurait pu signer la fin de l'écriture, comme certains prix « Pour l'ensemble de son œuvre » laissent entendre que celle-ci a atteint son état d'achèvement. Mais non, c'est Henri Queffélec qui le dit, « Devenu le doyen des écrivains bretons, Auguste Dupouy ignorait l'inactivité. Il lisait, préparait des livres, s'entretenait avec les siens et avec ses amis [...] »⁴⁴¹

Et ce n'est pas seulement la série des romans de l'Histoire de France qu'il va poursuivre. En 1953 il publie ses *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée*⁴⁴², deux ans plus tard, il publie un ouvrage historique et géographique sur la *La pêche maritime et le pêcheur en mer*⁴⁴³. Puis ce sont deux fascicules sur son univers proche publiés chez Jos Le Doaré, d'abord *Saint-Guérolé Penmarc'h*⁴⁴⁴, puis *Penmarc'h, en pays bigouden*⁴⁴⁵. Le dernier roman du cycle de l'Histoire de France sera son dernier ouvrage publié : *Qu'as-tu vu en chemin ?*

Il continue également à voir ses amis. Queffélec vient lui rendre visite en 1960⁴⁴⁶, et, la même année, il lui dit l'affection que lui portent ses nombreux amis, « vrai, je pense que tout le monde vous aime... et je le comprends si bien! Et j'espère que votre humour ne vous détourne pas sans cesse du plaisir légitime de sentir cette affection profonde. »⁴⁴⁷

439 Ch. Chassé, « Le Jubilé littéraire d'Auguste Dupouy », 10 et 11 novembre 1952, fonds Ch. Chassé, Archives départementales du Finistère, Quimper.

440 Pierre Barbier anima sur la chaîne nationale des émissions radiophoniques. Pour ce qui intéresse notre période, il anima *La vie des lettres* de 1951 à 1963 et *Belles lettres* de 1952 à 1963.

441 H. Queffélec, *Notice nécrologique de l'Ecole Normale Supérieure*, op. cit., p. 30.

442 A. Dupouy, *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée*, op. cit.

443 A. Dupouy, *La pêche maritime et le pêcheur en mer*, Paris, Armand Colin, 1955.

444 A. Dupouy, *Saint-Guérolé Penmarc'h*, op. cit.

445 A. Dupouy, *Penmarc'h, en pays bigouden*, op. cit.

446 H. Queffélec, carte datée du 14 janvier 1960, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales du Finistère, Quimper.

447 H. Queffélec, lettre datée du 15 février 1960 à Paris, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales du Finistère, Quimper.

9- La fin (1961-1967)

Aux alentours de 1955, Dupouy commence peu à peu à perdre la vue. D'ailleurs, c'est ce handicap qui l'oblige à arrêter la pêche à pieds. Si ses jambes sont toujours vigoureuses, « l'affaiblissement de sa vue ne lui permettait plus de distinguer ses proies du goémon »⁴⁴⁸.

En 1961, à quatre-vingt-neuf ans, il doit arrêter sa collaboration avec *Le Télégramme*. On peut imaginer qu'après ce dernier article, « Une Campagne sardinière en général décevante, mais vers quelle pêche s'orienter ? »⁴⁴⁹, arrêter l'écriture fut une douleur sans nom. Il avait commencé à écrire dans *La Dépêche de Brest*⁴⁵⁰, il termine sa carrière dans le même journal qui a seulement changé de nom après la guerre. Toute une vie entre ces deux articles sur la pêche, comme un cadre pour toute une vie faite de variété, de pensée et d'écriture.

En 1962, une lettre de Blanche Dupouy à Charles Chassé, signale les pertes de mémoire de son mari,

Cher Monsieur et ami,

Mon mari a renoncé à terminer la lettre qu'il vous écrivait tant ce lui était un effort, le pauvre ! [...] Depuis votre visite les absences de mémoire se multiplient, s'aggravent chez mon mari, son fils Lucien en a été frappé à sa dernière visite mais, pour 90 ans bientôt, sa santé physique est bonne.⁴⁵¹

Quelques témoignages nous font part de la fin de cette vie. Dans la *Notice nécrologique* de 1969, c'est sur ce point qu'Henri Queffélec⁴⁵² débute son portrait : « en s'éteignant, âgé de quatre-vingt-quinze ans, au début de 1967, Auguste Dupouy n'avancait plus que sur son erre. Depuis quelques années il avait perdu avec l'usage de ses yeux, presque toute mémoire. De terribles épreuves, malgré les soins si affectueux dont il était entouré, avaient triomphé de sa vigueur. »⁴⁵³

Jean-Julien Lemordant nous évoque la dernière fois où il vit l'auteur de Saint-Guénolé :

448 H. Queffélec, *Notice nécrologique de l'Ecole Normale Supérieure*, op. cit., p. 30.

449 A. Dupouy, « Une Campagne sardinière en général décevante, mais vers quelle pêche s'orienter ? », *La Dépêche de Brest*, 18 novembre 1961.

450 A. Dupouy, « Poètes bretons », 1^{er} mai 1899

451 B. Dupouy à Charles Chassé, datée du 4 novembre 1962, fonds Ch. Chassé, Archives départementales du Finistère, Quimper.

452 « Comme beaucoup d'écrivains bretons et non bretons, je dois tant à Auguste Dupouy. Ses conseils, ses encouragements, son exemple d'homme et d'écrivain, ne m'ont jamais manqué. Je l'admirais, je l'admire toujours... » (A. Dupouy, *Pêcheurs bretons*, Le Guilvinec, Le Signor et Puget, 1978, préface de H. Queffélec, réédition du texte paru chez E. De Boccard, 1920.)

453 H. Queffélec, *Notice nécrologique de l'Ecole Normale Supérieure*, op.cit., p. 28.

Ma dernière visite à Auguste Dupouy à Penmarc'h, dans sa charmante demeure, fut amère. Ses maux augmentaient chaque jour, se glissant sournoisement dans tout l'être de celui qu'ils voulaient détruire. Et nous qui, jadis, sur cette même terre, dans ce même studio orné de meubles et d'objets d'art sélectionnés au cours des ans, discussions avec tant d'ardeur, opposant des raisons à des raisons, nous étions immobiles et comme figés dans nos fauteuils. Nos mains unies, fortement jointes, traduisaient seules par leur pression, ce que nos cœurs angoissés n'osaient permettre à la parole d'exprimer.⁴⁵⁴

Et lors du numéro des Cahiers de L'Iroise, hommage à notre auteur, Louis Ogès fait revivre ce que beaucoup reconnaissaient à Dupouy :

Ceux qui l'ont connu ont été frappé par son visage rayonnant d'intelligence et de bonté, par l'intérêt de sa conversation au cours de laquelle il égrenait ses souvenirs, se critiquant lui-même avec une douce ironie, ne laissant deviner ni la profondeur de son érudition ni la qualité et la variété de son œuvre littéraire. Sa grande modestie fut cause qu'il n'avait en France, ni même en Bretagne, la place que méritait son talent, sa personnalité, son labeur patient et désintéressé.⁴⁵⁵

H. Queffélec voit une autre qualité, comme unifiant toutes les autres : « *Semper fidelis* aura pu être la devise d'un homme antisolennel qui savait sourire et enseigner la joie, mais dont les rêves de bonheur ne s'écartèrent jamais loin du lieu choisi une fois pour toute. »⁴⁵⁶

Écoutons à nouveau le fidèle ami conclure sur l'existence d'Auguste Dupouy : « Sa mort fut très douce. Comme il en avait exprimé le désir il a été enterré à Saint-Guérolé, sur cette côte dont les images illuminaient la pensée de ses fils dans la déportation. »⁴⁵⁷

Conclusion : Un Français moyen du monde des lettres ?

Dupouy se considère véritablement comme « un Français moyen du monde des lettres »⁴⁵⁸, il n'est pas de ceux qui vont se trouver en un instant propulsé devant le feu des projecteurs. Il ne connaîtra pas cet éclairage outrancier, avançant pendant toute sa carrière à la lumière de sa propre lanterne. Il eut des succès et des reconnaissances auprès de la profession et du grand public. Les prix qu'il a pu glaner au cours de sa carrière sont importants :

454 J.J. Lemordant, « C'est à Saint-Guérolé, en Penmarc'h... », *Les Cahiers de l'Iroise*, janvier-mars 1968, p. 13.

455 L. Ogès, « Auguste Dupouy et son œuvre », *Les Cahiers de l'Iroise*, janvier-mars 1968, p. 7.

456 H. Queffélec, *Notice nécrologique de l'Ecole Normale Supérieure*, op. cit., p. 29.

457 *Ibid.*, p. 31.

458 A. Dupouy, « Figures, Auguste Dupouy vu par lui-même », *L'Ouest-Eclair*, 28 janvier 1931.

- Prix Broquette-Gonin pour Partances, prix très recherché selon G. Lecomte qui a « la même valeur morale et matérielle que nos deux autres récompenses les plus importantes, c'est-à-dire le Grand Prix de la littérature et le Grand Prix Gobert. »⁴⁵⁹

- Prix de l'Académie française (prix de 500 frs)⁴⁶⁰

- Prix Arahon-Despérouse pour *Les Chants de la traversée*

- Prix des Belles-Lettres le 12 juin 1922 pour son roman *L'Affligé*

- Officier de la légion d'honneur au titre littéraire⁴⁶¹

- Prix Broquette-Gonin de l'Académie française, 1940

- Prix Lasserre, 1941

- Prix de la Littérature régionaliste pour 1942, décerné par la société archéologique du Finistère, pour « les nombreux et importants ouvrages qui concernent la Bretagne »⁴⁶²

- Prix Depau, 1943

- Grande médaille de l'Académie de la Marine, 1948.

- Haute récompense obtenue « pour l'ensemble de son œuvre »⁴⁶³ par la Société Archéologique du Finistère.

- Prix Le Métais-Larivière⁴⁶⁴, 1952 (prix de 25 000 fr), partagé avec Paul Fort, Pierre Grosclaude et Lucien Fabre.

- Prix Durchon-Louvet⁴⁶⁵, 1960 (100 000 fr), partagé avec H. Dupuy-Mazuel pour « La collection de la Bibliothèque des romans de l'Histoire de France »

- Prix régional de la meilleure pièce de théâtre décerné par l'Académie bretonne en 1967 pour *Du Bruit dans Mycènes*.

- Prix Farcy

Cette courte biographie aura mis en évidence l'aspect duel de la personnalité de Dupouy. Or cette situation ne va pas sans un certain nombre de paradoxes, de tensions. Ces dernières peuvent contribuer à expliquer les forces contradictoires qui se lisent dans son

459 G. Lecomte, « Une belle figure des lettres françaises », Le Courrier de Seine et Oise, n°101, 22 décembre 1942, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales de Quimper.

460 *L'Eclair*, 26 juin 1925, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales de Quimper.

461 G. Lecomte, « une belle figure des lettres françaises », Le Courrier de Seine et Oise, n°101, 22 décembre 1942, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales de Quimper.

462 *Bulletin de la société archéologique du Finistère*, Tome LXIX, 1943, Quimper.

463 *Bulletin de la société archéologique du Finistère*, Tome LXXVIII, 1952, Brest.

464 Cf. le site de l'Académie française : <http://www.academie-francaise.fr/prix-gustave-le-metais-lariviere>

465 Cf. le site de l'Académie française : <http://www.academie-francaise.fr/prix-durchon-louvet>

œuvre. En aucun cas la vie de l'auteur ne peut tout expliquer, mais ces distensions intimes ont probablement joué un rôle important dans l'attention que Dupouy a prêtée aux rapports de force et aux situations de conflit.

Auguste Dupouy est un être à deux visages. Il n'est pas le seul dans ce cas au sein de cette Bretagne revancharde. Ils sont nombreux ceux qui sont parvenus à faire partie de la classe dominante. Mais il en existe peu qui, des profondeurs de la Bretagne, sont devenus des références dans le domaine qui symbolise le plus la France : la littérature. Or Jean Rohou⁴⁶⁶ est également de ceux-là. Il existe une troublante analogie entre ces deux intellectuels. Dans *Fils de ploucs*, il évoque cette double personnalité qu'il s'est forgée. Elle nous permet de mieux comprendre celle de Dupouy :

Le plouc que je fus cohabite avec l'intellectuel que je suis devenu. J'ai quitté le monde où je suis né, et j'ai masqué mon identité première pour devenir un autre personnage. C'était ça ou la misère et le mépris. Mais j'ai toujours ce frère en moi qui m'a préservé de l'embourgeoisement et de la sclérose dans l'intellectualisme. C'est ma face cachée et hypersensible : la face interne de ma poitrine, côté cœur. Parfois les phrases que les gens de mon milieu d'adoption prononcent comme des évidences me blessent profondément sans qu'ils s'en rendent compte : femmes, noirs, juifs, Arabes et homosexuel(le)s comprendront ce que je veux dire. C'est aussi cette double personnalité qui me permet de prendre une distance critique par rapport à chacune de mes moitiés : ma contradiction m'aide à réfléchir, à me déprendre de ma subjectivité, à ne pas trop m'identifier à mon statut actuel.⁴⁶⁷

Il est important de remettre les choses dans leur contexte. D'une part, Dupouy n'est pas, comme Jean Rohou, un fils de paysan. Il est fils d'un gérant de conserverie, c'est donc le fils d'un patron. Mais ses amis sont des petits matelots qui deviendront pêcheurs. Avec eux, il parle breton, il partage tous leurs jeux et leur passion : la pêche. Mais il n'est pas certain que, pour les intellectuels et lettrés parisiens, il y ait une réelle différence entre celui qui pêche la sardine et celui qui la met en boîte. Ce qu'il faut retenir c'est la mer initiatrice : « [...] sur la grève et de la grève, nous recevions en jouant l'initiation désirée »⁴⁶⁸, c'est-à-dire, qu'au même titre que l'école, la mer joue un rôle formateur. Comme Rohou, formé tout à la fois au collège de Morlaix et dans la ferme familiale, c'est un homme qui a une personnalité à deux faces, et toute son œuvre est bâtie sur cette dualité, cette contradiction même. Cette situation est violente. La réponse à la question « qui suis-je ? » n'est jamais immédiate. Mais J. Rohou le

466 Ancien professeur de littérature française à l'université de Rennes, auteur de nombreux ouvrages sur la littérature du XVII^e siècle et sur la méthodologie.

467 J. Rohou, *Fils de ploucs*, Rennes, Ecrits société, éd. Ouest-France, 2005, p. 17.

468 A. Dupouy, *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée*, op. cit., p. 47.

dit parfaitement, éternels Zadig, ils deviennent d'éternels spectateurs, privilégiés et distants, capables de juger plus objectivement que les autres les divers mécanismes sociaux qui s'actionnent devant eux.

C'est encore l'ambiguïté qui est le point central du portrait que propose Anne-Marie Thiesse de l'écrivain originaire des régions :

Les écrivains issus de la petite bourgeoisie sont d'emblée dans une situation d'arrachement par rapport aux classes populaires. Par la formation scolaire le plus souvent, parfois par l'acquisition d'un petit capital économique, leur père exerce un métier non manuel. Ils sont poussés à poursuivre dans cette voie par l'obtention de diplômes. Mais les parchemins obtenus n'abattent nullement les obstacles à l'entrée dans la bourgeoisie intellectuelle. Et lors de leur tentative de percée dans le monde littéraire, ils se voient opposer comme les écrivains d'origine populaire, la trivialité et le provincialisme de leurs manières. Cela les incite à se retourner vers l'univers dont ils étaient initialement destinés à se détacher définitivement. Ils vont mettre en scène, eux aussi, le monde provincial et rural mais leur éducation première et leur formation scolaire leur permettent d'adopter une position plus distanciée. Ils ont côtoyé dans leur jeunesse les milieux populaires, mais ils ont appris en même temps, essentiellement sur le mode de la stigmatisation, les usages et les comportements qui distinguent le petit bourgeois provincial du paysan. Contraints d'endosser une identité dont ils ont appris précocement à se différencier, ils se retrouvent dans une situation ambiguë. Cela se traduit chez eux par une attitude ambivalente. Ils se donnent comme représentants patentés de la « culture populaire », mais ils en font dans leur œuvre une représentation qui reprend bien des jugements négatifs sur la grossièreté et la sauvagerie des paysannes. Dans le même temps, ils participent souvent, comme militants, au mouvement régionaliste : ils peuvent y apparaître comme spécialistes d'un savoir sur la vie provinciale.⁴⁶⁹

Anne-Marie Thiesse rapporte parfaitement la complexité de la position de l'écrivain provincial et met au jour un processus psychologique général. Cependant, si l'analogie entre ce fonctionnement général et Dupouy est frappante, il est un élément qui ne fonctionne pas. En effet, il n'y a chez l'auteur de *Pêcheurs bretons* aucune démarche de dénigrement du milieu populaire, bien au contraire. Mais sa présence se limite au travail et plus particulièrement celui de la pêche. La description des traditions, des costumes n'a qu'une place minime dans son œuvre. Il s'intéresse infiniment plus à l'Homme dans son acception la plus générale, qu'à une vision anecdotique.

Est-on fait pour être d'un seul bloc ? Incapable de varier dans le cadre d'une journée, d'une année ou d'une vie ? Bien sûr, chacun s'observe et se voit multiple, Dupouy ne fait que correspondre à cette norme du mouvement humain. Cette question de l'identité de Dupouy nous amène à interroger une certaine idée de la condition humaine.

469 A.M. Thiesse, *Ecrire la France, Le mouvement littéraire régionaliste littéraire de langue française entre la Belle Epoque et la Libération*, Paris, Presses Universitaires de France, 1991, p. 174-175.

Mais ce qui rend remarquable sa double identité, c'est qu'elle s'accompagne d'un principe géographique fondateur. On assiste donc au nécessaire exil pour être autre et ainsi développer une personnalité complexe, équilibrée par un nécessaire retour pour être enfin soi et trouver sa cohérence dans sa source.

Nous allons voir comment la tension originelle entre la source de l'identité de Dupouy, le pêcheur, et ce qu'il est devenu, homme de lettres, se traduit dans son œuvre. Comment, dans celle-ci il existe une géographie tangible qui traduit les différentes énergies divergentes d'une personnalité en quête d'unité.

Deuxième partie : Jeux de forces d'une géographie littéraire

Auguste-Pierre Ségalen dans sa *Géographie littéraire de Bretagne*⁴⁷⁰ reconnaît Auguste Dupouy comme l'un des tous premiers initiateurs de l'étude de la géographie littéraire⁴⁷¹. Quand ce dernier publie en 1942 sa *Géographie des lettres françaises*, il désire intégrer à la traditionnelle analyse chronologique la question de l'espace. Où sont nés les auteurs ? Quels sont les lieux qui les ont inspirés ? Comment leur origine se ressent-elle dans leur œuvre ?

Ce travail de compréhension des racines régionales avait déjà été amorcé en 1913 dans ses *Littératures comparées de France et d'Allemagne*. Les deux ouvrages se construisent autour de l'idée d'un « esprit français »⁴⁷², l'un dans une opposition à l'Allemagne romantique, l'autre dans l'idée que cet « esprit » s'élabore dans une large mesure grâce aux régions elles-mêmes. Dans les deux cas, c'est un point de vue macrogéographique qui se dégage, c'est-à-dire que Dupouy propose une géographie littéraire générale.

Mais à l'invitation de Michel Collot⁴⁷³, cette analyse géographique peut être réduite à l'échelle de l'individu. Cette microgéographie littéraire ouvre un champ où la biographie, la littérature et la cartographie se croisent comme se croisent pour l'auteur lieu de vie, fiction et paysages intérieurs.

On observe ainsi, dans le cas de Dupouy, une concordance entre les lieux de mutation de l'auteur et les ouvrages publiés⁴⁷⁴ : fictionnels, économiques, historiques, touristiques ou poétiques, ces livres se bâtissent sur une fondation géographique. Mais la constatation de cet univers référentiel n'aurait qu'un intérêt limité si, comme l'indique M. Collot, elle ne débouchait pas sur une poétique⁴⁷⁵, une spécificité du texte littéraire, de la création.

Nous tâcherons de démontrer dans cette étude comment les tensions géographiques de l'écriture de Dupouy se concentrent autour de la notion de frontière. Nous avons choisi, pour

470 A.P. Segalen, *Géographie littéraire de Bretagne*, Rennes, Institut Culturel de Bretagne, 1995.

471 *Ibid.*, p. 5.

472 A. Dupouy, *Les Littératures comparées de France et d'Allemagne*, op. cit., p. 186 et *Géographie des lettres françaises*, op. cit., p. 12.

473 Michel Collot, « Pour une géographie littéraire », *Fabula-LhT*, n° 8, « Le partage des disciplines », mai 2011, URL : <http://www.fabula.org/lht/8/collot.html>, page consultée le 18 février 2014.

474 Rouen, Angers et Reims sont utilisés comme décors d'un certain nombre d'ouvrages, tandis que la Bretagne reste la principale source d'écriture.

475 *Ibid.*.

soutenir notre démonstration, d'opérer un élargissement progressif passant de la construction d'un paysage — la côte de Saint-Guérolé — à l'élaboration d'une vision nationale. Nous observerons comment, dans un premier temps, Dupouy, à partir de forces antagonistes, définit son territoire régional, et comment, de manière symétrique, ce premier espace entre dans la composition d'un territoire national qui transcende les identités éparses des régions.

I. De l'antique combat avec la mer

Si le lecteur aborde l'œuvre de Dupouy sous l'angle du territoire, se révèle à lui une empreinte singulière. On perçoit dans son travail deux mondes distincts : la terre et la mer. La côte, ligne de sable ou de falaises, les sépare. Première frontière, fondamentale, fin d'un monde, début d'un autre. Saint-Guérolé fait ici figure de symbole. Au ras de l'eau, avec comme bruit de fond le fracas des vagues, ces quelques kilomètres deviennent toute la côte de Bretagne. La mer se distingue par son unicité, quitter la terre, c'est mettre le pied sur le grand pays de l'océan. En revanche, sur terre, les frontières intermédiaires se succèdent, passant de celle du village aux diverses frontières historiques et administratives. Chaque territoire en englobe d'autres, créant des oppositions — comme Cornouaille et Léon — et des unités — comme la Basse-Bretagne. Cette complexité territoriale rend difficile la définition du concept de Bretagne, pourtant fondamentale dans l'univers de Dupouy. Nous allons voir comment un regard extérieur cristallise l'idée de Bretagne, comment l'avènement du tourisme participe, dans un jeu d'aller et retour entre le voyageur et la terre visitée, à la conscience d'une région, et comment Dupouy va utiliser ce phénomène pour faire littérature.

1- La côte et les îles : une écriture paysage

L'Histoire de Bretagne commence par une analyse précise de la géographie de la Bretagne, et Dupouy établit une première opposition par l'antagonisme qui fonde l'isthme breton : l'antique combat de la terre contre la mer. La terre se doit de résister à l'élément liquide, sans quoi, elle est assurée de sa disparition. Nous allons chercher à comprendre comment Dupouy construit cette frontière initiale et quelle est la spécificité de son traitement.

Auguste Dupouy s'arrête brièvement sur ce qui motive l'étude de la côte ouest bretonne : « [...] toute la Bretagne, toute la France aboutit à cet occident. »⁴⁷⁶ Le Braz va plus loin, pour lui, « La Bretagne, dans notre organisme géographique, symbolise l'élan suprême de la France, et l'on pourrait autant dire, de l'Europe vers l'occident. »⁴⁷⁷ Ce concentré d'énergie terrestre qui vient butter contre les vagues océanes donne la mesure de l'importance que peut revêtir pour ces deux auteurs la région côtière. Cette vision gigantesque ne peut produire une écriture fade, incolore et insensible.

La définition même des monogéographies de Dupouy implique l'étude d'un lieu existant. Pourtant, le lecteur comprend que l'auteur ne réalise pas un guide⁴⁷⁸. Qu'est-ce qui, donc, tandis qu'il décrit un espace connu, permet d'affirmer la littérarité de ses textes ? Si G. Bachelard nous invite, dans sa *Poétique de l'espace*, à trouver le retentissement de l'image poétique dans le présent de la lecture⁴⁷⁹, il est néanmoins difficile, dans le cas qui nous intéresse, d'ignorer les productions littéraires antérieures. En effet, Dupouy en a une parfaite connaissance, il est un l'un de ceux qui maîtrisent le mieux les tenants de l'écriture de la mer. En décrivant la côte et ses violences, l'auteur a la pleine conscience d'aborder un topos de la littérature : Cambry, Chateaubriand, Michelet, Hugo, Le Braz, pour ne citer que les principaux, ont déjà abordé ce motif.

Quelle est la spécificité de l'écriture de Dupouy dans l'écriture du paysage ? Il cherche à construire un décor vivant, à faire de son lecteur un véritable spectateur des éléments.

a. Un paysage en résistance

« Toute terre a un sens pour qui l'observe. »⁴⁸⁰ écrit A. Dupouy dans *Face au couchant*. Dès lors, il se pose comme un observateur pour qui chaque détail devient un point qui permet

476 A. Dupouy, *Face au couchant : Brest, la côte et les îles*, op. cit., p. 7.

477 A. Le Braz, « Introduction », *Les Guides bleus, Bretagne*, in M. Monmarché (pl.), Paris, Hachette, 1920, XV.

478 Regardons la description de Saint-Guénolé réalisée en 1920 par les *Guides bleus* :

« pour gagner le bourg, il faut de la g., passer devant l'hôtel de Bretagne et suivre ensuite sur la dr. la grande rue où se trouvent le Grand-Hôtel, les confiseries de sardines et qui laissent le port sur la g. Continuant toujours tout droit on arrive à une grande bâtisse carrée, ancien hôtel, dominant tout le pays et près de laquelle commencent les *rochers de Saint-Guénolé, amas de rocs, déchiquetés par les vagues, sur lesquels la mer déferlent avec violence ; à demi-marée leur cavité s'emplissent d'écumes et le spectacle est surtout grandiose par tempête de l'ouest. »

479 G. Bachelard, *Poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1961, p. 8.

480 A. Dupouy, *Face au couchant, Brest, la côte et les îles*, op. cit., p. 9.

l'interprétation. Et la côte bretonne lui parle, « ici, quelle éloquence ! »⁴⁸¹ s'exclame-t-il :

Ces plis et ses ressauts du terrain, ces landes rugueuses, ces saillies de roches, ces chênes courtauds agrippés au sol, ces ormes couchés par le vent d'Ouest, et jusqu'aux éléments humains du paysage, ces murets de pierre sèche, ces maisons basses, ces vieilles chaumières surtout (il en reste), avec leurs épaisseurs de granit et l'étroitesse de leurs fenêtres, tout parle de lutte, de révolte, ou de résistance.⁴⁸²

Dans ces lignes, on entend résonner la voix de Michelet qui avait été frappé par les landes bretonnes, cette « région intermédiaire »⁴⁸³ qui annonce la mer :

Dans les landes, c'est, avant la mer, une mer préalable d'herbes rudes et basses, fougères et bruyères. Étant encore à une lieue, deux lieues, vous remarquez les arbres chétifs, souffreteux, rechignés, qui annoncent à leur manière, par des attitudes, j'allais dire par des gestes étranges, la proximité du grand tyran, et l'oppression de son souffle.⁴⁸⁴

Les deux passages se construisent sur une image commune, on devine pourtant chez Dupouy une dimension positive qui est à peu près absente de l'écriture de Michelet. Les chênes et les ormes, bien que « courtauds » et « couchés », ne sont pas ces arbres « chétifs, souffreteux et rechignés » que décrit Michelet. Si chez Dupouy tout est restreint, pressé, contraint à l'adaptation afin d'affronter un phénomène naturel, l'humain comme le végétal sont anoblis par leur capacité de lutte, de résistance. Au contraire de la vision de Michelet, ils sont des insoumis qui réalisent l'impossible.

Outre les stigmates qui disent l'ampleur du combat quotidien, il existe des signes géologiques qui racontent l'histoire de la terre. Et sur cette côte, on peut lire le récit d'une montagne déchue. Elle fut l'une des premières, l'érosion a eu raison d'elle. Ces « montagnes » bretonnes qui ne dépassent pas les 400 mètres sont « les assises des superstructures détruites. »⁴⁸⁵ Mais les roches granitiques qui, elles, ont tenu, sont un élément minéral fondamental de l'unité bretonne. Dans ce phénomène de résistance que raconte l'auteur, la pierre tient une place particulière. Rien à voir avec les falaises normandes, qui sont, toujours selon Michelet, « un monde en démolition »⁴⁸⁶, leur capacité à affronter l'usure semble chez Dupouy illimitée : « La mer attaque, la roche tient bon. La lutte dure depuis des millénaires. Qui triomphera ? La mer prodigue ses coups de bélier ; mais la roche dépouillée de tout ce qui

481 *Ibid.*, p. 9-10.

482 *Ibid.*.

483 J. Michelet, *La Mer*, Paris, Folio classique, Gallimard, 1983, p. 45.

484 *Ibid.*, p. 46.

485 A. Dupouy, *Histoire de Bretagne, op. cit.*, p. 2.

486 J. Michelet, *La Mer, op. cit.*, p. 56.

n'est pas elle-même, semble une muraille inusable. »⁴⁸⁷ Elle est composée du « granit le plus compact »⁴⁸⁸, une « roche au suprême degré »⁴⁸⁹. La Bretagne semble donc réduite à son essence, lavée de ses matières molles. Elle semble chez Dupouy assise sur la pureté du granit, et il lui rend hommage dans un moment de jubilation : « Honneur à ce granitique ancêtre ! »⁴⁹⁰ Là où il est la forteresse tiendra. »⁴⁹¹

On le voit au travers de cette exclamation, le lyrisme chez Dupouy n'est pas absent, mais il est cependant assez différent de celui d'un Le Braz, qui dans l'introduction au *Guide bleu* dédié à la Bretagne insiste sur l'appellation de « Mer Sauvage ». Pour lui la péninsule « a pour fonction d'affronter cette sauvagerie tantôt déchaînée, tantôt sournoise, [...] elle est le grand brise-lame français. »⁴⁹² Et elle ne joue pas ce rôle sans dommage, elle porte des « blessures »⁴⁹³ à ses flancs. C'est alors l'occasion pour l'auteur du *Gardien du feu* de faire glisser la rencontre entre terre et mer dans l'univers de la légende :

De là ces balafres profondes, creusées au vif de ses entrailles où gîtent des monstres de légendes, « Enfers » d'où s'élèvent des plaintes de damnés ; de là ces fantastiques amoncellements de roches, en ruine, bousculées comme par des géants ivres, suggérant des visions d'apocalypse, simulant des architectures de chaos ; de là ce littoral en lambeaux, ces îles, ces îlots, ces récifs sans nombre, épaves réfractaires d'un long naufrage géologique, qui racontent en même temps que les progrès accomplis par l'élément envahisseur, les résistances acharnées qu'il a dû vaincre ; de là aussi — dans un autre domaine ces mythes de villes englouties, Ker-Is, Islente Occismor, que l'imagination populaire se représente encore intacte sous les eaux, dont elle entend par les nuits calmes, sonner les cloches toujours vivantes, et dans la résurrection de qui elle s'obstine à croire avec cette indomptable confiance en l'avenir qu'au moyen âge on avait baptisé « l'Espoir breton ». »⁴⁹⁴

Là où Le Braz bascule dans le légendaire, Dupouy infiltre de l'histoire. La présence d'une sémantique guerrière, particulièrement celle de la fortification, lui permet de créer une grande convergence entre le fracas des vagues et les violences de l'histoire humaine. Si les *ménez* rugueux, les falaises, les promontoires « bastionnent les côtes contre les offensives de l'océan »⁴⁹⁵, si les îles, îlots et récifs sont « les bastions, donjons, blockhaus »⁴⁹⁶ d'une frontière

487 A. Dupouy, *Face au couchant, Brest, la côte et les îles*, op. cit., p. 11.

488 A. Dupouy, *La Basse-Bretagne*, t. I, Artaud, 1944, Paris, p. 46.

489 Ibid.

490 Cet hommage rendu à la pierre bretonne n'est pas sans rappeler les différents articles sur l'architecture, la sculpture. Toujours Dupouy rappelle et souligne la beauté et la force du granit.

491 A. Dupouy, *Face au couchant, Brest, la côte et les îles*, Ibid., p. 11.

492 A. Le Braz, « Introduction », *Les Guides bleus, Bretagne*, op. cit., XV.

493 Ibid.

494 Ibid., XVI.

495 A. Dupouy, *Face au couchant, Brest, la côte et les îles*, op. cit., p. 10

496 On peut noter dans cette référence à la construction qu'est le Blockhaus, une autre référence à la modernité dans *Penmarc'h* : « Des courtines et des bastions de roches granitiques s'opposent par endroits à ses assauts. Elles ne sont pas très hautes : (dix, quinze mètres au maximum), mais d'une épaisseur et d'une solidité qui

menacée »⁴⁹⁷, si « le déchiquetage des grèves, la profusion des îles, des îlots, des écueils, semblent un mémorial des luttes de la mer et du sol »⁴⁹⁸, on comprend mieux, alors, pourquoi sur cette côte, « on s'y est fortement empoigné au cours des siècles »⁴⁹⁹ :

Les Normands après les Saxons y brandirent la hache et la torche. Les routiers de Montfort s'y colletèrent avec ceux de Blois. Le sang a coulé à flot sur l'herbe sacrée de Locronan. Concarneau a été pris et repris. L'épiscopal Quimper et l'idyllique Quimperlé ont été battus par le canon, l'arbalète et l'arquebuse.[...] Des Espagnols ont remonté au temps de la Ligue, « la plus jolie rivière de France », qui est l'Odet, assurent des affiches, ont campé à la pointe de Roscanvel, belvédère cornouaillais sur le goulet de Brest. Les Anglais de Wilford ont ravagé Penmarc'h, ceux de Lord Barkeley se firent massacrer, au débarquement, sur la grève de Trez-Rouz, près de Camaret. Et que de combats navals dans les eaux riveraines ! Quels duels d'artilleries parmi les hurlements de la tempête ! »⁵⁰⁰

Dans cet extrait, le vocabulaire guerrier est omniprésent : armes, sang, verbes du combat amènent une concordance entre violence des hommes et violence marine. Toute l'accumulation des mots de l'agression viendrait se concentrer dans la clause « les hurlements de la tempête ». Cet effet de miroir induit une intime correspondance entre un endroit de la terre aussi parfaitement propice aux violences de la nature et les hommes qui l'habitent. L'auteur crée alors un point d'achoppement entre l'histoire géologique et l'histoire humaine.

b. La posture de l'observateur : les belvédères

« On dirait que vous avez fait le tour du monde sur l'aile des condors »⁵⁰¹ écrit Flaubert à Michelet pour le féliciter de ce livre descriptif et mystique qu'est *La Mer*. Chez Dupouy, pas de volonté totalisante, pas de perspective qui permette de saisir tout un océan, ses respirations lunaires. Comprendre le paysage que construit Dupouy, c'est comprendre l'importance de l'œil. Raconter la côte, la mer, la terre, c'est témoigner d'une expérience.

L'une des méthodologies récurrentes de Dupouy est donc celle de faire voir, rappelons la scène d'observation de l'arsenal : « Accoudons-nous, propose-t-il dans *Face au couchant*,

défierait les bétons de l'organisation Todt. » (A. Dupouy, *Penmarc'h*, op. cit., p. 6.)

497 A. Dupouy, *Face au couchant, Brest, la côte et les îles*, Ibid., p. 10.

498 A. Dupouy, *Histoire de Bretagne*, op. cit., p. 2.

499 A. Dupouy, *La Cornouaille*, op. cit., p. 3.

500 Ibid.

501 G. Flaubert, lettre à J. Michelet, *Correspondance*, vol. III, Pléiade, Paris, Gallimard, 1991, p. 141-142, in S. Leys, *La Mer dans la littérature française*, vol. I, Plon, 2003, Paris, p. 542.

au parapet du Pont Tournant. Autre observatoire, autre spectacle. »⁵⁰² La même méthode est utilisée pour observer la côte. Les points en hauteur sont évidemment les meilleurs observatoires. « Il y a des hauts lieux d'où se mesure ce règne de la mer : par exemple la lanterne des phares. »⁵⁰³

C'est ce promontoire qu'il utilise pour nous faire découvrir le pays de Penmarc'h :

Du haut du phare d'Eckmühl, incomparable belvédère, on le tient tout entier sous son regard. Terre ou mer, les deux plaines sont au même niveau, et la plus ondulée des deux n'est pas toujours la plaine terrestre. Quelles vagues aux jours de tempête, parfois même par le plus beau temps ! Quelles montagnes d'eau salée, et quels ravins ! La mer, ici, est une conquérante.⁵⁰⁴

Cependant, si les hauteurs permettent d'obtenir une vue générale, pour Dupouy, ce n'est pas, loin sans faut, l'observatoire idéal pour assister au spectacle de la mer, il invite le lecteur à le voir au ras de l'eau, comme sur les rochers de Saint-Guérolé : « Leur médiocre altitude, au lieu de niveler les vagues, leur laisse tout leur volume, toute la puissance de leur gonflement. »⁵⁰⁵, alors « [...] mieux qu'au Raz, qu'à Pen-Hir ou qu'à Saint-Mathieu, on peut en jouir pleinement [...] »⁵⁰⁶

On voit venir à soi les monstrueux et somptueux rouleaux d'émeraude, se déployer au-dessus de soi les éventails d'un blanc de neige, jaillir les panaches pour géants. A mer basse, rassemblés par milliers dans les couloirs rocheux qu'a vidé le jusant, les flocons d'écume y grelottent, tourmentés par le vent qui s'amuse à faire voler au-dessus du pays comme des compagnies fantômes d'oiseaux blancs.⁵⁰⁷

La description de Dupouy est tout action. A la minéralité du granit s'oppose l'éternel mouvement marin. Cette vision se construit en opposition à celle des phares, cette fois-ci le spectateur est dominé par le paysage, il en mesure la puissance, et c'est le contraste avec sa propre petitesse qui donne à l'homme la mesure de la dangerosité de la mer. « On voit venir à soit les monstrueux et somptueux rouleaux d'émeraude », écrit Dupouy, le lecteur est convié à observer la violence marine, et le danger est partie prenante de la beauté du phénomène. C'est encore cette image que l'on trouve dans *Face au couchant* quand il décrit Penmarc'h, « où le rivage bas vous met de niveau avec cette fureur d'offensive. »⁵⁰⁸ Si l'on retrouve l'image du

502 A. Dupouy, *Face au couchant, Brest, la côte et les îles*, op. cit., p. 90.

503 A. Dupouy, *La Cornouaille*, op. cit., p. 27.

504 A. Dupouy, *Penmarc'h*, op. cit., p. 6.

505 A. Dupouy, *La Basse-Bretagne*, t. I, op. cit., p. 46.

506 A. Dupouy, *Penmarc'h*, op. cit., p. 6.

507 *Ibid.*, p. 6.

508 A. Dupouy, *Face au couchant, Brest, la côte et les îles*, op. cit., p. 8-9.

géant, elle n'est pas semblable à celle de Le Braz, elle participe des contrastes de matière, de hauteur et d'énergie. La posture de l'observateur est à la source de l'intensité de la description, mais on ne devine ici aucune peur, angoisse, aucune mélancolie, pas de sentiment de la fin, du chaos, mais au contraire une véritable joie, l'enthousiasme de vivre une vie intense⁵⁰⁹. Dupouy, comme l'analyse R. Barthes au sujet de Michelet, propose à son lecteur une « euphorie du panorama. »⁵¹⁰

En faisant voler les flocons d'écume, Dupouy invite le spectateur à prendre conscience de l'importance du vent dans la création de ce paysage. Construit sur les trois dimensions, le vent y pose son empreinte, le suroît est un autre créateur :

Pas un comme lui pour faire crouler sur des rochers hauts de vingt mètres des avalanches d'écume, pour les faire tourbillonner sur les champs de neige floconneuse des brisants, pour chasser par dessus les monts et les plaines les colonnes de lourds nimbus, pour griller les premiers rangs des pinèdes exposées à son souffle et pour roussir à des kilomètres la moitié de chaque pommier.⁵¹¹

La locution « pas un comme lui » induit une connivence entre le spectateur et le vent, on devine le sourire du narrateur devant un tel tableau : magicien, danseur acrobate, cracheur de feu, le vent lui aussi est artiste. Et c'est ce vent qui nous porte afin de faire découvrir les rivières, la côte, les phares ; Dupouy promène son lecteur tout le long de cet espace infime et fondamental qu'est la côte. A cette occasion, il nous plonge sous les mers, non pas par la puissance de l'esprit, mais grâce au reflux qui libère les espaces sous-marins.

Tout à la joie de la description, la plume de Dupouy se fait plus éloquente, et Penmarc'h, la côte qu'il connaît le mieux, est alors l'occasion de montrer les états les plus

509 Pour bien saisir la dimension positive de cette description, nous pouvons la comparer à celle que propose Michelet dans son chapitre intitulé « La tempête d'octobre 1859 » de *La Mer* :

« Moi aussi je regardais insatiablement cette mer, je la regardais avec haine. N'étant pas en danger réel, je n'en avais que davantage l'ennui et la désolation. Elle était laide, d'affreuse mine. Rien ne rappelait les vains tableaux des poètes. Seulement, par un contraste étrange, moins je me sentais bien vivant, plus, elle, elle avait l'air de vivre. Toutes ces vagues électrisées par un si furieux mouvement avaient pris une animation, et comme une âme fantastique. Dans la fureur générale, chacune avait sa fureur. Dans l'uniformité totale (chose vraie quoique contradictoire), il y avait un diabolique fourmillement. Était-ce la faute de mes yeux et de mon cerveau fatigué ? Ou bien était-il ainsi ? Elles me faisaient l'effet d'un épouvantable *mob*, d'une horrible populace, non d'hommes, mais de chiens aboyants, un million, un milliard de dogues acharnés, ou plutôt fous... Mais que dis-je ? Des chiens, des dogues ? Ce n'était pas cela encore. C'était des apparitions exécrables, et innommées, des bêtes sans yeux ni oreilles, n'ayant que des gueules écumantes.

Monstres, que voulez-vous donc ? N'êtes-vous pas saouls de naufrages que j'apprends de tous côtés : que demandez-vous ? — « Ta mort et la mort universelle, la suppression de la terre, et le retour au chaos. » » (*La Mer*, *op. cit.*, p. 96.)

510 Roland Barthes, *Michelet*, Paris, Seuil, 1954, p. 15.

511 A. Dupouy, *La Cornouaille*, *op. cit.*, p. 26-27.

complexes de la rencontre entre terre et mer. L'auteur met en évidence les contrastes, s'approchant de l'oxymore, il raconte au lecteur comment au même instant, sur la côte de Penmarc'h, la mer peut être « irascible, sillonnée de forts courants, hérissée au moindre souffle et parfois, contre-coup des orages du large, roulant de furieuses volutes »⁵¹², et cette force, cette violence, dans un anti-romantisme maîtrisé, ne prend sa pleine mesure que « sous une lumière pacifique »⁵¹³.

La peinture d'un tel tableau maritime devient alors un temps privilégié pour développer une prose poétique faite d'action, de lumière et de couleur :

Toujours exaltant, ce spectacle pourrait bien atteindre son maximum de sens plus au nord, sur les grèves nues, basses, quasi-désertes de Trégenec, de Plovan et de Plozévet, surtout par les beaux soirs, quand l'écume, après le déferlement des rouleaux d'émeraude, déploie sur le sable gris et ferme sa traîne rehaussée d'opales et d'améthystes, tandis que la lune se lève au-dessus de la dune feutrée de gazon.⁵¹⁴

Dupouy se pose en observateur. On devine un corps positionné sur le phare, sur la grève, sur le bord de l'eau. La posture même, qu'elle soit distanciée ou proche de l'objet observé, a toujours pour fonction de révéler une réalité au lecteur. Si Le Braz se dégage du modèle pour basculer dans le légendaire, si la langue de Michelet dévore l'objet d'étude⁵¹⁵ pour ne plus exister que par elle-même, si l'expression de Hugo hyperbolise le paysage⁵¹⁶, Dupouy s'inscrit dans la tradition d'une écriture basée sur la *mimesis*⁵¹⁷. Cela n'empêche pas la

512 A. Dupouy, *La Basse-Bretagne*, t. I, *op. cit.*, p. 46.

513 *Ibid.*

514 *Ibid.*

515 Selon R. Barthe, si la phrase de Chateaubriand se termine en décor, celle de Michelet « s'avale, elle se détruit » (Roland Barthes, *Michelet*, *op. cit.*, p. 18.)

516 On peut ici faire référence au chapitre « Les anciens cataclysmes » des *Travailleurs de la mer* :

L'Atlantique ronge nos côtes. La pression du courant du pôle déforme notre falaise ouest. La muraille que nous avons sur la mer est minée de Saint-Valery-sur-Somme à Ingouville, de vastes blocs s'écroulent, l'eau roule des nuages de galets, nos ports s'ensablent ou s'empierrent, l'embouchure de nos fleuves se barre. Chaque jour un pan de la terre normande se détache et disparaît sous le flot. Ce prodigieux travail, aujourd'hui ralenti, a été terrible. Il a fallu pour le contenir cet éperon immense, le Finistère. Qu'on juge de la force du flux polaire et de la violence de cet affouillement par le creux qu'il a fait entre Cherbourg et Brest. Cette formation du golfe de la Manche aux dépens du sol français est antérieure aux temps historiques. La dernière voie de fait décisive de l'océan sur notre côte a pourtant date certaine. En 709, soixante ans avant l'avènement de Charlemagne, un coup de mer a détaché Jersey de la France. D'autres sommets des terres antérieurement submergées sont, comme Jersey, visibles. Ces pointes qui sortent de l'eau, sont des îles. C'est ce qu'on nomme l'archipel normand.

Il y a là une laborieuse fourmilière humaine.

A l'industrie de la mer qui avait fait une ruine, a succédé l'industrie de l'homme qui a fait un peuple (V. Hugo, *Les Travailleurs de la mer t.I*, Œuvres complètes de Victor Hugo, Roman X, Paris, J.Hetzel, 1883, p. 7-8.)

517 Posture sans aucun doute due à sa culture gréco-latine, il maîtrisait parfaitement les idées platoniciennes et aristotéliennes de la représentation de l'art, rappelons en outre que son grand maître latin est Horace.

poésie, au contraire, il n'a pas oublié les leçons des grands Anciens. Pour lui, l'écriture de la mer, bien qu'elle soit discours, a pour propos de rendre la réalité du phénomène. Nous avons bien conscience de la question littéraire qui surgit lors de l'utilisation du terme « réel », cependant, regardons ce que l'auteur dit de l'Île de Sein : « Résidence de choix pour druidesses et naufrageurs, on ne saura jamais bien ce qu'il entre d'histoire dans sa légende. Mais que lui demander de mieux que la réalité visible et tangible ? »⁵¹⁸

Dupouy inféode l'image poétique à la source. Il prend la posture de l'humilité face au sujet en affirmant s'attacher à la matérialité de celui-ci, et il rêve sûrement de cette « transparence mimétique »⁵¹⁹ qui dit sa « fascination pour les signes et notre peur des mensonges. »⁵²⁰

Dans sa volonté de rendre la nature, Dupouy fait œuvre d'écriture, de laquelle une certaine éloquence n'est pas absente. Outre ses effets d'art, l'auteur s'engage dans son propos, nous avons vu comment se dessine le motif de la minéralité face à l'objet marin, nous pouvons parler d'obsession tant le granit revient près des côtes, mais également dès qu'il s'agit d'architecture bretonne. Il est une autre obsession liée à la pureté de la pierre. Elle a été lavée par l'eau, mais ce travail titanesque n'est pas fini, il continue, ce qui amène le motif de l'envahissement par l'eau. Un autre motif, une autre obsession, peut être mis au jour, le motif de l'envahissement par l'eau.

c. Des failles à la submersion

« La Bretagne est l'œuvre de la mer »⁵²¹ écrit Ch. Le Goffic dans sa *Bretagne*, A. Le Braz va plus loin dans l'anthropomorphisme quand il fait de la mer une artiste :

[La Bretagne] est, pour ainsi parler, une création de la mer, et j'ajouterais volontiers : le chef d'œuvre d'une mer ingénieuse, d'une mer artiste, qui, trouvant à sa portée une matière magnifique et neuve, faite à souhait pour la tenter, s'est appliquée à la travailler, à la fouiller, à la sculpter, à la pétrir, à y déployer, en mille fantaisies gracieuses ou terribles, le jeu mobile et

518 A. Dupouy, *La Cornouaille*, op. cit., p. 39.

519 A. Gefen, *La Mimésis*. Textes choisis et présentés, Paris, coll. Corpus, GF-Flammarion, 2002, p.42.

520 *Ibid.*

Le rapport de Dupouy se complexifie cependant quand on se rappelle que le modèle pictural pour lequel il a la plus d'admiration, dans lequel il reconnaît le plus la marque de la vérité, est la peinture de M. Méheut, lui qui, influencé par l'Art nouveau et l'Art déco n'hésite pas à styliser la réalité.

521 Ch. Le Goffic, « Introduction », *Le pays de France, Bretagne*, Paris, Hachette, s.d., p. 5.

incessant de ses forces élémentaires.⁵²²

Pour expliquer le découpage de la côte bretonne, Dupouy, quant à lui, fait donc appel à la métaphore guerrière. Nous avons vu plus haut la place faite au granit, il constate que cette forteresse a des faiblesses et c'est à celles-ci qu'il attribue les modifications du paysage :

Mais cette défense même est crevée, ça et là, de l'intérieur, par un de ces innombrables ruisseaux bretons qui, taris l'été, se répandent l'hiver en marécages. La mer n'ignore pas cela et, tandis qu'elle se brise contre l'inusable granit, elle s'infiltré en ces terrains vagues, opère des mouvements tournants, creuse, amollit, délite, prépare avec une patience royale ses annexions.⁵²³

Dans cette description faite de lutte entre terre et mer, entre des éléments gigantesques et contraires, Dupouy glisse une description géographique et géologique. Mais cette trame scientifique est colorée d'un ton épique, l'auteur met en scène la geste éternelle, invisible pour l'œil éphémère de l'homme, entre deux éléments antagonistes. Elles sont si proches que l'auteur se met à douter de l'ordre physique du monde, « laquelle des deux est la plus basse ? Il semble que la plaine liquide n'ait qu'à vouloir pour submerger l'autre. »⁵²⁴ Mais le phénomène est parfois favorisé par les riverains qui réduisent « à coup de bûches »⁵²⁵ le « cordon de sable »⁵²⁶ qui sépare les deux plaines.

Devant cette instabilité intrinsèque, les frontières s'estompent, les matières se mêlent peu à peu. Dans son *Penmarc'h*, Dupouy indique comment, « dans ce pays plat, des ruisseaux, des marais favorisent encore l'invasion »⁵²⁷. A Saint-Guérolé, « la plaine [...] apparaît singulièrement nue, rase, mal défendue par ses courtines ébréchées, par son bourrelet de dunes basses »⁵²⁸. En effet, celle-ci est « coupée de lagunes, de lents ruisseaux, de marécages qui tracent des routes à l'invasion. »⁵²⁹ Et quand la pluie rentre dans le jeu, ce phénomène de pénétration s'intensifie encore : « un peu partout l'eau suinte et dès la mi-automne, c'est une terre à demi-noyée [...] »⁵³⁰

L'homme, s'il veut mettre « un frein à la fureur des flots »⁵³¹, n'est muni que de moyens

522 A. Le Braz, *La Bretagne*, Paris, Laurens, 1925, p. 2.

523 A. Dupouy, *Face au couchant, Brest, la côte et les îles*, op. cit., p. 11-12.

524 A. Dupouy, *Saint-Guérolé Penmarc'h*, op. cit., p. 15.

525 A. Dupouy, *Penmarc'h*, op. cit., p. 8.

526 Ibid.

527 Ibid.

528 A. Dupouy, *La Cornouaille*, op. cit., p. 47.

529 Ibid.

530 A. Dupouy, *Penmarc'h*, Ibid.

531 Ibid., vers de Racine, *Athalie*, I, 1, v. 61.

bien médiocres en comparaison des forces naturelles. Les Ponts-et-Chaussées, pour retenir les attaques marines, ont construit « un muret de l'Atlantique, en bon granit bien cimenté ; mais la mer ne se tient pas pour battue, et elle affouille par endroit ce petit mur. »⁵³²

Nous disions plus haut que la description de la violence marine ne s'accompagne aucunement, chez Dupouy, d'une vision mélancolique et sombre du monde. Il en va de même avec la dimension précaire de ce morceau de terre. Au contraire, cette fragilité induit des comportements humains positifs :

Mais ceux qui peuplent celle-ci ont confiance. Ils y bâtissent beaucoup et pour longtemps. L'habitude qu'ils ont prise dès leur enfance de se voir au niveau des pires ruées de l'Atlantique [...] les a endurcis contre la peur : oui, c'est ici un pays de courage, de vie intense et de liberté... »⁵³³

Un début de philosophie se dessine ici. Dans un phénomène de miroir, la fragilité de la terre induit la fragilité de l'existence humaine ; nous sommes prêts à disparaître à tout moment, cette conscience permet une joie vitale. Les peuples côtiers ne peuvent que faire leur la devise horacienne : *carpe diem*. Alors, malgré les raz-de-marées, malgré cette eau qui affouille, qui met en péril les terres émergées, « Eh ! Bien, l'impression dominante en ce pays précaire est celle d'une vie intense : à terre et sur l'eau, et dans cette région intermédiaire, la grève que les jusants de grande marée font si vaste. »⁵³⁴

A cette plaine de Penmarc'h, Dupouy trouve un équivalent, car face à la submersion, « elle n'est guère plus sûre que Sein, moins que l'une quelconque des Glénan. »⁵³⁵ C'est probablement cette similitude qui explique la fascination qu'exerce cette île de Sein sur Dupouy.⁵³⁶ En effet, pour lui le mot signifierait « l'île Submergée »⁵³⁷. Bernard Tanguy, dans son *Dictionnaire des noms de communes, trèves et paroisses du Finistère*, relie plutôt Sein à « courbe » et par extension « golfe, baie »⁵³⁸. Cette erreur étymologique, dont il ne nous donne pas la source, est tout de même d'une aide précieuse pour comprendre combien Dupouy est fasciné par cette idée de submersion.

Et il utilise pour décrire l'île les mêmes mots que pour Saint-Guérolé :

⁵³² Ibid.

⁵³³ A. Dupouy, *Saint-Guérolé Penmarc'h*, op. cit., p. 15.

⁵³⁴ A. Dupouy, *La Cornouaille*, op. cit., p. 47.

⁵³⁵ Ibid.

⁵³⁶ Rappelons également qu'il fit un voyage de nuit jusqu'à Sein en compagnie de Le Braz, ce qui le marqua à tel point qu'il en parla plusieurs fois à Henri Queffelec. (cf. supra)

⁵³⁷ A. Dupouy, *La Basse-Bretagne*, t. I, op. cit., p. 39.

⁵³⁸ B. Tanguy, « Sein (Ile de) », *Dictionnaire des noms de communes trèves et paroisses du Finistère*, Douarnenez, ArMen-Le Chasse-Marée, 1990, p. 212-213.

Pauvre île plate et nue, telle qu'elle se voit d'ensemble du haut de son phare, ses plus fiers bastions de roche ne dépassant que de six à sept mètres le niveau de la marée haute ! Battue des vents, arrosée d'embruns, rongée et creusée au centre, exposée de front et de flanc aux coups de bélier de la houle⁵³⁹

Cette violence provoque là aussi une réaction des hommes, car malgré des conditions précaires de vie, « N'est-ce point, par exemple, un fait merveilleux, que l'attachement des Îliens à leur île ? »⁵⁴⁰ Pour Dupouy, l'explication est claire, face au danger, les îliens se serrent autour d'une commune pensée, d'une commune alliance :

[...] ils ont le sentiment d'être là une seule famille, serrée au bord du même quai, logée le long de rues étroites comme des couloirs, n'ignorant pas toutes discordes, mais à la fois disciplinée par l'autorité paternelle de son « recteur » et unie par des luttes ataviques contre la mer ravageuse, qui est aussi la mer nourricière, par une même vie dangereuse derrière des digues protectrices, comme en une place assiégée. Quand le ciel se charge à l'Ouest, avec le crépuscule, et que l'ombre s'étend sur la chaussée, c'est la même appréhension sous chaque toit ; la même détente aussi, le même espoir, quand s'allume dans un ciel apaisé les feux des phares.⁵⁴¹

A la vitalité s'ajoute alors la communauté ; pas d'individualisme dans ces terres prêtes à disparaître ; quotidiennement, les hommes vivent l'action héroïque et font de leur existence un récit d'aventure.

Ce motif de l'invasion montre comment la mer donne son caractère à la terre et aux hommes. Dupouy nous montre que son pouvoir est tel que la mer exerce une puissante attraction. C'est encore ce qu'il nous fait découvrir au sommet du Ménez-Hom :

Nul morceau de la planète à proximité de la mer, où il soit plus naturel d'articuler les mots de terre ferme ou de continent. Cependant, le faite atteint, l'ampleur du spectacle marin nous étourdit, jointe à la fougue des ondes d'oxygène accourues des lointains de l'Atlantique. Vous sentez jusqu'au vertige la présence des deux mers intérieures que sont à votre gauche la baie de Douarnenez, à votre droite la rade de Brest, puis celle de l'Iroise et de tout l'Océan. Là-bas passent les vapeurs marchands, des vaisseaux de guerre, simples jouets sur l'immense plaine liquide. Sitôt apparue, il n'y a plus qu'elle. Elle est la seule réalité qui compte. Le pays et ses habitants, les champs et les villes, tout vacille, et, dans l'air qui vous échevelle vous sentez frémir sous vos pieds le socle de granit et de quartz, comme s'il allait glisser à la grève et flotter.⁵⁴²

Encore une fois, il nous met sur un observatoire, comme les ponts, les phares et il dit au lecteur : « observons ». Cependant dans cet extrait, il travaille sur un paradoxe essentiel :

539 A. Dupouy, *La Cornouaille*, op. cit., p. 39-40.

540 *Ibid.*

541 *Ibid.*

542 *Ibid.*, p. 28-29.

s'il est naturel de ressentir à Penmarc'h et à Sein l'empreinte de l'océan, ici, c'est d'abord le sentiment de la terre, du continent qui s'affirme, mais dans un grand mouvement de terrain, il fait glisser ces millions de tonnes de terre et de pierre vers la mer.

« Elle est la seule réalité qui compte » nous dit-il. C'est alors que nous comprenons mieux l'importance de l'élément marin dans l'élaboration de la beauté terrienne. Toutes ces failles, ces rivières courent à la mer, « confondant leur eau douce avec l'eau salée »⁵⁴³, et l'océan distille à la terre de sa force, tout ce qu'il touche s'en trouve grandi. Anatole Le Braz l'écrivait en 1925 :

Et la mer ne se contente pas de ciseler la Bretagne : elle la pénètre, elle y pousse son flot, elle l'y insinue, elle l'y infuse, comme un jet de sang vital, par les vingt, les trente estuaires, aigus et secrets, qui établissent une véritable circulation marine jusque dans les entrailles mêmes de la terre bretonne.⁵⁴⁴

Voilà la force de la Cornouaille ; pour l'homme de Saint-Guérolé, cette région dépasse celle du nord de la Bretagne car «[...] nulle part, sur le rivage du Léon, nous ne retrouverons ces dialogues du flot et de la feuillée qui sont fréquents sur celui de la Cornouaille du sud. »⁵⁴⁵ Là où la mer se glisse, la terre devient ce territoire intermédiaire fait de douceur et de violence. Quimper et son Odet en sont l'archétype, tout y semble terrien : futaies, arbres, parcs, « mais... qu'est-ce à dire ? Voici, là-bas, plus bas, une petite flotte »⁵⁴⁶, c'est l'occasion pour l'auteur d'appliquer un riche vocabulaire de la marine. Les indices continuent : « regardez encore : une eau qui monte — ô merveille ! — dans la direction de la source, des poissons de mer dans cette eau, des mulets venus à la rencontre des truites. Et puis lisez sur la porte d'une auberge cette prodigieuse enseigne : « Au Cap Horn ». »⁵⁴⁷ Cette enseigne devient l'occasion d'amener la mer légendaire sur ce quai ombragé d'arbres centenaires, « N'est-ce point admirable ? L'authentique et légendaire falaise, qu'assaillent les plus formidables des vagues, évoquée à ce bout de quai, aux confins du plus agreste des chefs-lieux[...] »⁵⁴⁸

Et ces lieux entre terre et mer trouvent un équilibre parfait en mêlant intimement « la douceur des feuillées au sel des mers, la discrétion des sous-bois à l'épanouissement du

543 A. Dupouy, *La Basse-Bretagne*, t. I, *op. cit.*, p. 17.

544 A. Le Braz, *La Bretagne*, *op. cit.*, p. 3.

545 A. Dupouy, *La Basse-Bretagne*, t. I, *Ibid.*, p. 143.

546 A. Dupouy, *La Cornouaille*, *op. cit.*, p. 20.

547 *Ibid.*

548 *Ibid.*

large. »⁵⁴⁹ Les qualificatifs parlent d'eux-mêmes, la terre est faite de retenue, de « discrétion », quand la mer est « épanouissement ». Ainsi, sur les quais de l'Odéon, notre imagination « a tout l'Atlantique pour s'ébattre. »⁵⁵⁰

Dans *Face au couchant*, Dupouy nous montre la terre subissant un éternel siège de la mer. La terre est en lutte contre les attaques de l'eau, depuis toujours se joue « l'immense conflit »⁵⁵¹. Mais elle ne rend pas la pareille, elle est dans la défense, défense de son territoire, et non sa conquête. Une grande partie de l'œuvre d'Auguste Dupouy s'agence autour d'un rapport de force entre une puissance conquérante et une puissance résistante. La position privilégiée de l'auteur, dans les multiples formes de narration choisies, est généralement celle du bastion à prendre. Dupouy ne raconte à peu près jamais l'action belliqueuse, mais plutôt la réaction à celle-ci.

L'écrivain ordonne un monde par le langage, son écriture, sa parole. Tandis que le postulat semble simple : Dupouy décrit un paysage connu. Ce lieu de l'expérience est traduit par un langage, il devient motif littéraire, et accède ainsi au titre de lieu symbolique. La côte, chez Dupouy, est un mythe personnel, et ce, à double titre.

Nous l'avons vu, Dupouy, presque toute sa vie, mute, se déplace et quand il reste à Paris, il ne se sent pas chez lui. Point immuable de son existence faite de déplacements : la côte de Saint-Guénolé. De la maison familiale il voyait la grève, de la maison qu'il achète c'est la baie d'Audierne, la maison voisine est acquise quand la famille devient trop grande, mais c'est toujours cette même côte, toujours ce spectacle de la mer qu'il attend. C'est donc un mythe dans l'ordre biographique.

Mais cette réalité, par la démultiplication du motif, par sa récurrence, dans une même œuvre, l'élève au statut de mythe littéraire personnel. Malgré la quête mimétique de l'auteur, l'image bascule dans le fictionnel. « Dès qu'ils sont constitués par la langue, affirme J.-M. Grassin, la parole et l'écriture, ou qu'ils sont appréhendés par la lecture, tous les espaces et les mondes sont imaginaires, même quand ils renvoient à une géographie repérable sur le

⁵⁴⁹ *Ibid.*, p. 21.

⁵⁵⁰ *Ibid.*

⁵⁵¹ A. Dupouy, « Entre ciel et terre, Penmarc'h pendant la guerre », *La Revue hebdomadaire*, 1915, p. 329.

terrain. »⁵⁵² C'est-à-dire que « le poète crée autant l'espace qu'il le représente. »⁵⁵³

2- Un territoire social et poétique : la mer

Dupouy propose une image de la mer faite de puissance, de vie et de joie. Il contrecarre ainsi l'image classique de ce paysage. Le principe est à peu près semblable si l'on questionne le motif du marin. Il considère que l'empreinte romantique est largement dominante dans son traitement littéraire, et c'est contre un certain nombre d'idées fausses, que l'auteur va reconstruire la représentation des hommes de la côte.

Un pays qui a connu tant de rafales et de raz-de-marée et, sur le plan historique, tant d'empoignades, tant de ravages, se doit d'avoir une physionomie non pas dolente, comme le veut certaine tradition, mais violente. Il est fait pour plaire aux âmes passionnées, ivres de leur détresse, nourries de leur affliction, bandées dans leur énergie.⁵⁵⁴

Les hommes opèrent un mimétisme avec l'univers qui les environne. On peut entendre ici un écho de la pensée de Taine, on comprend alors que la volonté de rétablir l'image de la Bretagne sur l'opposition « dolente/violente » donne un certain nombre de clefs pour une analyse de l'écriture de Dupouy croisant géocritique et mythocritique⁵⁵⁵. Pour comprendre la figure de l'homme de la côte, du pêcheur, nous devons avoir saisi les principales tensions qui animent l'espace géographique précédemment analysé.

Le meilleur témoignage de Dupouy sur la pêche en Bretagne se trouve sans aucun doute dans l'ouvrage qu'il lui consacra entièrement : *Pêcheurs bretons*. Cet ouvrage est composé de quatre articles parus originellement dans la *Revue de Paris* entre 1913 et 1919. Il le considère comme « un essai [...] de géographie humaine »⁵⁵⁶, où, par conséquent, la spatialité a une importance cruciale : l'objet de ses études est la population côtière, qui se situe principalement de Camaret à Quiberon, où se concentrent selon Dupouy un très grand nombre des pêcheurs français⁵⁵⁷. Mais une partie importante de son œuvre résonne quand on évoque le personnage du pêcheur : des nouvelles, de très nombreux articles, ses *Souvenirs* et sa poésie

552 J.-M. Grassin, « Pour une science des espaces littéraires », *La Géocritique mode d'emploi*, Limoges, PULIM, 2000, XI.

553 *Ibid.*, XII.

554 A. Dupouy, *Face au couchant : Brest, la côte et les îles*, *op. cit.*, p. 10.

555 « La mythocritique intègre des espaces à référent réel qui re-simulent ce réel, mais à condition qu'ils soient hissés au rang de mythe. » (B. Westphal, « Pour une approche géocritique des textes », *op. cit.*, p. 13.)

556 A. Dupouy, *Pêcheurs bretons*, *op. cit.*, p. 18.

557 « Sur 50 000 pêcheurs environ qui peuplent le littoral français de l'Atlantique, près de 30 000 sont concentrés entre Camaret et Quiberon », *Ibid.*, p. 228

sont pétris de l'expérience marine.

Dans les années cinquante, Dupouy publiera un autre ouvrage consacré entièrement à son thème de prédilection : *La Pêche maritime et le pêcheur en mer*, un ouvrage général qui cherche à saisir l'essence même du pêcheur dans le temps et l'espace. C'est-à-dire qu'il y introduit des exemples venant du monde entier ; des îles Caraïbes aux pêcheurs d'Afrique, en passant par les baleiniers, tous bénéficient — d'où qu'ils viennent, où qu'ils soient — d'une parole qui ne cache pas son admiration.

Quand on questionne la figure du marin chez A. Dupouy, trois thèmes nous semblent fondamentaux. *Primo*, la violence des éléments, c'est elle qui produit la passion du marin. *Secondo*, la mer est puissamment attractive, en découle un phénomène social qui, en amenant les hommes à elle, métamorphose le paysan en pêcheur. *Tertio*, il existe des représentation de l'homme de mer qui, selon Dupouy, ne sont qu'accumulation de poncifs. En redressant cette image construite par la propagande touristique, par la littérature et les arts en général, Dupouy va mettre en place une véritable poétique de la sincérité.

a. La lutte contre les éléments : le combat du marin

La mer fascine Auguste Dupouy du fait de sa beauté ; beauté picturale comme dans le poème « Enluminure », où les navires aux voiles tannées deviennent des « fleurs mystiques enracinées/ Dans la mer du soir, sur fond d'or. »⁵⁵⁸, beauté frissonnante de vie dans « Ferveur », où la mer « chante pour tous un hymne d'allégresse »⁵⁵⁹, mais elle fascine également car c'est un élément avec lequel il faut se battre. Dans ce combat se révèle une certaine vision de l'homme qui, chaque jour, affronte les éléments. Pour analyser ce point, cinq poèmes parus dans *Partances* nous paraissent former une cohérence autour de ce thème : « Nocturne », « La Passe », « Le Bivouac », « Le Défilé » et « Suave Mari magno... ».

Dans ce groupement de textes, les signes de la lutte quotidienne de l'homme avec la mer sont multiples : corps brisés de fatigue dans « Nocturne », par le combat dans « Le Défilé », barques blessées auxquelles on applique « des pansements d'étoupe »⁵⁶⁰ dans « Le Bivouac », vêtements déchirés qui ne sont plus que « haillons »⁵⁶¹. Ces stigmates du combat

558 A. Dupouy, « Enluminure », *Partances*, *op.cit.*, p. 18.

559 *Ibid.*, « Ferveur », p. 9.

560 *Ibid.*, « Le Bivouac », p. 23.

561 *Ibid.*, « Le Bivouac », p. 23 et « Le défilé », p. 25.

sont la conséquence de la violence d'une mer qui, hors du port, « déferle et gronde »⁵⁶² ; l'océan, une fois qu'il faut rentrer, devient « le monstre en quête d'une proie »⁵⁶³, celui qui, « dans sa gueule baveuse et verte [...] vous broie »⁵⁶⁴. Et le dimanche de repos, dans sa tranquillité familiale, « dément les rafales, /Contredit les remous et nargue les brisants »⁵⁶⁵.

Des brisants, Dupouy va faire une scène comique dans *Ce Farceur de Jacques Bih*. Le vieux Moallic, dit *La Chique*, parrain du jeune héros, est poursuivi par la marée-chaussée, il va les amener entre la Vache et la Jument⁵⁶⁶ et au milieu de trombes d'eau et de bons mots, il finira par disparaître. La scène est cocasse, pleinement humoristique, mais elle se termine par la mort tragique du protagoniste.

Le motif du retour au port se croise avec celui des brisants tant, après avoir travaillé tout le jour, il reste une difficulté d'importance : rentrer⁵⁶⁷. Un poème, « La Passe »⁵⁶⁸ et une nouvelle, « Le vœu du petit gars »⁵⁶⁹ sont construits sur cette thématique. Dans le premier, on découvre l'inquiétude quotidienne qui touche un équipage au travail tandis que dans la deuxième, Dupouy nous plonge dans l'angoisse de l'arrivée de la tempête et l'impossibilité, dans nombre de cas, de regagner le havre, il ne reste plus comme dernier rempart au désespoir que la prière et l'invocation de « Notre Dame du bon secours »⁵⁷⁰.

Si les personnages de « La Passe » et du « Vœu du petit gars » reviennent au port, Dupouy expose pleinement la dangerosité de la mer dans « Vent arrière »⁵⁷¹. Dans cette nouvelle extraite du *Chemin de ronde*, c'est un équipage entier qui disparaît lors d'un « coup de suroît »⁵⁷², alors que « la mer était devenue comme des montagnes » affirme Herri Louarn au syndic pour déclarer la disparition corps et bien de *La Jeune Marie*.

Mais ce risque est partie prenante de la spécificité de la vie du marin. Imprévisible,

562 *Ibid.*, « Nocturne », p. 21.

563 *Ibid.*, « La Passe », p. 22.

564 *Ibid.*, p. 22.

565 *Ibid.*, « Le Bivouac », p. 23.

566 Récifs situés au large de Saint-Guérolé

567 Le fait d'avoir pour principale expérience marine la côte de Saint-Guérolé a eu probablement des conséquences importantes dans la récurrence de ce motif. En effet, l'accès au port de Saint-Guérolé, que ce soit par la petite ou la grande passe, était toujours chose délicate. La motorisation de la pêche a à peu près résolu ce problème.

568 A. Dupouy, « La Passe », *Partances*, *op.cit.*, p. 22.

569 A. Dupouy, « Le vœu du P'tit gars », *Le Chemin de ronde*, *op. cit.*, p. 131-150, nouvelle dont certains éléments ont été repris de *Ce Farceur de Jacques Bih*, voir en annexes.

570 Un poème, « Cantique », est dédié aux marins dans *Les Chants de la traversée*, « Cantique », *op. cit.*, p. 152-154.

571 A. Dupouy, « Vent arrière », *Le Chemin de ronde*, *Ibid.*, p. 119-130.

572 *Ibid.*, p. 120.

toujours nouvelle, son existence est toujours hors du commun. Et c'est ce qu'il nous fait sentir quand, « Dans la tourmente », un jour de tempête, le « je » poétique, promeneur tourmenté, indique, sur la lande, qu'il vient en quête de « l'héroïsme qui passe à travers les ajoncs »⁵⁷³. La tempête devient l'étalon qui permet de jauger les hommes. Elle est partie intégrante de la qualité et de la grandeur du marin ; c'est ce que Dupouy affirme dans *Pêcheurs bretons* :

On doit compter avec les tempêtes, si fréquentes par ces mauvais mois et si terribles dans ces parages mal famés. Ce n'est pas que le marin breton en ait peur. Il est clair, au contraire, qu'il aime à les braver. Il a dans le sang le goût de l'aventure, du risque et des fines manœuvres. Je ne crois rien surfaire : tous ceux qui l'ont vu à la tâche savent de quelle froide témérité il est capable. Il a même une prédilection particulière pour ces navigations dangereuses ; ce sont elles surtout — il le sent — qui le forment à son rude et noble métier, qui le distinguent des nouveaux venus, « coupeurs de lande » ou « soldats ». Il faut les avoir vus, certains soirs de mars, franchir les goulets et cingler, en dansant sur les lames, vers des lointains d'où ils ne reviendront (s'ils reviennent) que le lendemain ou le surlendemain, il faut avoir entendu battre leur voile sous le vent d'ouest et respiré le souffle d'héroïsme qui les emporte pour savoir de quelle solide trempe sont ces hommes.⁵⁷⁴

Pour résister aux assauts toujours recommencés des vagues et du vent, les marins n'ont pas d'autre solution que de se forger un esprit de guerriers. Dupouy développe une isotopie de la bataille dans ses récits et poèmes. Ce dimanche où s'est installé le « Bivouac » n'est en réalité qu'un « jour de trêve »⁵⁷⁵, le lendemain, « les braves »⁵⁷⁶ reprennent le chemin du large avec le vent qui leur « claironne[...] »⁵⁷⁷ dans les voiles. Le poème qui développe le plus intensément cette métaphore guerrière est sans aucun doute « Le Défilé ». On retrouve ici des accents de 14 juillet, souvenirs de Brest, ville à l'esprit militaire⁵⁷⁸. Les bateaux, « noblement »⁵⁷⁹, reviennent les soirs de septembre :

Et tels de vieux troupiers s'en revenant de guerre,
D'éclopés, moustachus, poudreux, affreux grognards,
Défilent en colonne au long des boulevards
Sous les arcs triomphaux et les drapeaux de fête,
Les baïonnettes au soleil, musique en tête,
L'œil au guet, le front haut et le pied en avant,
Sous la capote enflant, comme une voile au vent,
Leur poitrine robuste au souffle de la gloire, —
Tels les voiliers ayant doublé le promontoire,
S'en viennent, l'on dirait, en rangs, marquant le pas

573 A. Dupouy, « Dans la tourmente », *Partances*, *op.cit.*, p. 15.

574 A. Dupouy, *Pêcheurs bretons*, *op. cit.*, p. 13-14.

575 A. Dupouy, « Le Bivouac », *Partances*, *Ibid.*, p. 23.

576 *Ibid.*

577 *Ibid.*

578 Voir *supra*, première partie, « Souvenirs de Brest ».

579 A. Dupouy, « Le Défilé », *Partances*, *Ibid.*, p. 25.

Au rythme des clairons que nous n'entendons pas.⁵⁸⁰

Cette scène de retour est pleinement héroïque. Et cette métaphore filée qui fait des navires de vieux guerriers éreintés, dans un effet de miroir, anoblit les équipages. Ils sont des héros du quotidien, qui tous les jours affrontent le combat, et tous les jours doivent revenir « secouer le butin qui s'est pris à leur maille »⁵⁸¹. Et c'est cette gloire conquise qui sépare le marin et le paysan, le premier est homme d'action, il empoigne la vie, le second est homme de patience, souvent de soumission.

Le dernier poème de la série que nous analysons ici signe cette rupture et l'explique. Son titre même nous donne une grande part du point de vue défendu par Dupouy. « *Suave mari magno...* »⁵⁸² est une citation de Lucrèce extraite du deuxième livre de *De Rerum natura*, le poète latin y met en scène la doctrine d'Épicure :

Suave, mari magno turbantibus aequora ventis,
E terra magnum alterius spectare laborem.⁵⁸³

La traduction proposée par Alfred Ernout est la suivante :

Il est doux, quand sur la grande mer les vents soulèvent les flots
D'assister sur la terre aux rudes épreuves d'autrui.⁵⁸⁴

Lucrèce présente la vie comme le voyage d'une barque sur une mer immense et invite le lecteur à abandonner les combats quand ils sont injustifiés afin d'accéder au calme, à la sagesse. Il laisse entendre également que l'on jouit en secret des malheurs qu'on évite. Il évoque plus loin, aux vers 5 et 6, les combats guerriers, on peut aisément les lire au sens propre comme au figuré.

Alors quand Dupouy met en scène ses pêcheurs bretons qui, tous les jours, acceptent la lutte, la douleur, la fièvre de la pêche aussi, et en fait des héros, il refuse l'épicurisme lucrécien. Ses pêcheurs s'opposent aux « bons fainéants confits dans leur bien être/ Qui [les] suivent d'en haut »⁵⁸⁵, ceux-là même qui, pour Lucrèce, établissent leur vie « sur les hauts lieux fortifiés par la science des sages »⁵⁸⁶. Or, nous dit l'homme de Saint-Guénolé, ces philosophes ne connaissent pas la puissance vitale de la mer :

580 *Ibid.*, « Le Défilé », p. 25.

581 *Ibid.*, « La Passe », p. 22.

582 *Ibid.*, « *Suave mari magno...* », p. 26-27.

583 Lucrèce, *De Rerum Natura*, II, v. 1-2.

584 Lucrèce, *De la nature*, Paris, Les Belles Lettres, 1972, p. 42, trad. Alfred Ernout.

585 A. Dupouy, « *Suave mari magno...* », *Partances*, *Ibid.*, p. 26.

586 Lucrèce, *De la nature*, *op. cit.*, p. 42,

S'ils savaient le bonheur de se saler la peau
A chaque embrun et de tendre comme un drapeau
Son carré de voilure à l'assaut des orages,
Ah ! Comme ils s'en viendraient nous rallier, les sages !⁵⁸⁷

A la quête épicurienne de l'absence de douleur physique et morale, Dupouy oppose une philosophie du bonheur faite d'action et de sensations extrêmes.

« *Suave mari magno...* » est une réponse à Lucrèce, c'en est une également à Hugo. En effet, dans « Océano nox », il propose une vision morbide de la mer, elle dévore les hommes, produit la misère et l'oubli :

Et quand la tombe enfin a fermé la paupière,
Rien ne sait plus vos noms, pas même une humble pierre.⁵⁸⁸

Pour Dupouy, la vie du marin n'est pas faite de ces « lugubres histoires »⁵⁸⁹ racontées par les « voix désespérées »⁵⁹⁰ de la mer hugolienne ; pour lui, la mer est d'abord jubilation, « Cap au large ! Il est bon qu'on aère sa vie »⁵⁹¹

« *Suave mari magno...* » est dédié au père de Dupouy, c'est aussi un écho des peurs du directeur d'une pêcherie qui connaissait trop bien les dangers d'une côte bigoudène aux fonds rocheux souvent perfides. Quels que soient les périls, le bonheur est dans l'action, et cela malgré la conscience des dangers,

[...] Et si dans la course on succombe ?
— Hé ! L'on aura couru. D'ailleurs, tombe pour tombe,
Cette tombe en vaut bien une autre, n'est-ce pas ?⁵⁹²

Sans tourmente, sans tempête, point d'héroïsme. On comprend alors comment les temps plus doux deviennent de « pathétiques accalmies »⁵⁹³. « Langueur d'automne », « L'accalmie », « Sur le quai », « les Barques » sont des textes où règne une forme d'apathie, d'ataraxie : la mer est plate, le vent est tombé ; dans cette atmosphère aucune bravoure ne peut s'épanouir, il ne reste que la nostalgie, l'atonie, la tristesse. Sans vent, les voiles sont inutiles, on entend alors « les sanglots de la mer sous l'aviron pesant »⁵⁹⁴. Et les héros, arrivés au port, fatigués, hors de la tourmente et du métier qui les fait rois, n'ont droit, dans leurs draps, qu'à

587 *Ibid.*, « *Suave mari magno...* », p. 26.

588 V. Hugo, « Océano nox », *Œuvre poétique : Édition elzévirienne*, Vol. 6, Paris, J. Hetzel, 1869-1870, p. 181.

589 *Ibid.*

590 *Ibid.*

591 *Ibid.*, « *Suave mari magno...* », p. 26.

592 *Ibid.*, p. 26-27.

593 *Ibid.*, « Sur le quai », p. 7.

594 *Ibid.*, « Les barques », p. 17.

« la paix du bétail humain/ Qui rentre perclus à la crèche »⁵⁹⁵.

La brise, la houle, les vagues viennent redonner vie à ces tableaux teintés de morbidité. « Ah ! si le souffle des grands vents/ Eût déchiré ce blanc suaire »⁵⁹⁶ s'exclame le « je » poétique dans « Langueur d'automne ». Car le vent et la mer semblent aller de concert. N'est-ce pas lui qui, dans « L'Approche » — deuxième poème du recueil — fait entendre à l'exilé de retour au pays natal « l'appel / Des voiles brunes que l'on hisse »⁵⁹⁷, car sur le seuil de « ce grand pays nu »⁵⁹⁸, où l'on reconnaît sans peine le pays bigouden, « Le vent qui souffle de la mer/ Garde la senteur des eaux bleues »⁵⁹⁹, et il le frappe avant l'arrivée au port. Grâce à ce « souffle fraternel et rude / [...] venu/ du fond des libres solitudes »⁶⁰⁰, le narrateur de ce court récit peut crier sa joie et crier « Salut à toi, libératrice ! »⁶⁰¹

La mer est donc liberté. Elle signifie la fin des tâches rébarbatives. Et l'on comprend que dans le duel éternel entre la mer et la terre, cette dernière a le mauvais rôle. La beauté est marine, l'énergie est marine, la force l'est aussi, ainsi que la grandeur et la noblesse. La terre, le port sont le plus souvent les lieux de la fatigue, de la petite mort, de la médiocrité. Le poète, quand il voit les barques revenir au port, quand il observe leur sillage se creuser péniblement, lentement, il lui semble qu'« un regret les attende au mouillage:/ Regret de la mer libre où s'alanguit le soir »⁶⁰².

La mer est opposée au « havre noir »⁶⁰³. Cette organisation bipolaire induit le thème du voyage, thème classique s'il en est, mis en évidence par notre auteur dans sa *Poésie de la mer* au sujet de la figure de Baudelaire. Mais le voyage chez Dupouy a ceci de spécifique que le marin ne perd jamais de vue son clocher. Cela n'exclut pas l'exotisme. On le trouve dans « Juillet », où il imagine partir grâce à sa barque là où « les vents tièdes balanceront de hautes palmes »⁶⁰⁴. Il est encore présent dans « Traversée », récit de son voyage à Alger quelques années plus tôt. Mais sur la Méditerranée, « sur la mer des Césars »⁶⁰⁵, il trouve « la grisaille » bretonne, et quand il observe le ciel, il ne voit « rien que des envols de mouettes, pareilles/ A

595 *Ibid.*, « Nocturne », p. 19.

596 *Ibid.*, « Langueur d'automne », p. 12.

597 *Ibid.*, « L'Approche », p. 6.

598 *Ibid.*

599 *Ibid.*

600 *Ibid.*

601 *Ibid.*

602 *Ibid.*, « Les barques », p. 17.

603 *Ibid.*

604 *Ibid.*, « Juillet », p. 33.

605 *Ibid.*, « Traversée », p. 46.

celles qui volaient de Penmarc'h à Perros »⁶⁰⁶. « Ah ! ne pourrai-je plus échapper à moi-même ? »⁶⁰⁷ s'interroge-t-il dans ce poème. C'est-à-dire qu'aussi loin qu'il soit, il retrouve les paysages familiers de son enfance, il ne voit que ce qu'il connaît déjà. Le regard du narrateur ne semble fonctionner qu'en miroir : le lointain lui permet de reconnaître le proche, le proche lui permet d'accéder au lointain. L'exotisme de la poésie de Dupouy semble annihiler les distances.

« Sous-voile », dans *Les Chants de la traversée*, est construit sur la narration d'un voyage infini. Il nous fait découvrir le bonheur de la navigation, temps durant lequel « l'espace est sans limite »⁶⁰⁸, à tel point que le navigateur s'interroge : « Est-ce l'eau de la mer qu'on sillonne ou le ciel ? »⁶⁰⁹ et c'est dans une allégresse, une demi-frayeur d'être « aussi libre »⁶¹⁰ que l'aventure commence :

Ivresse de voguer sans calculer les nœuds
Qu'on laisse s'ajouter entre nous et la terre,
En violant toujours un peu plus de mystère !
L'Aventure qui joue à travers les agrès,
Chuchoteuse, nous dit ses plus troublants secrets,
Les beaux périples d'autrefois, les rives neuves
Qu'atteignaient les héros après les jours d'épreuves,
Le Port-Silencieux où Brendan s'embossa,
Et plus loin que Sizun, qu'Erin et qu'Eüssa,
Aval, l'île d'Arthur, et les Terres Promises
Qu'enclôt la Mer-brumeuse et la Mer-des-banquises...
Mais voici l'arbre tors à gauche du rocher
Surgir, et que le phare est à demi caché.⁶¹¹

Ces deux derniers vers nous ramènent à la réalité de ce voyage qui n'est en fait qu'une petite sortie de pêche, mais elle a permis, dans une simple barque, de retrouver quelques sensations vécues par les plus grands aventuriers, et à chaque fois, dans la moindre coquille de noix, on peut revivre « l'âge où le premier marin/ De mer en mer, malgré les Dieux, se mit en quête. »⁶¹²

Car une véritable magie s'opère lorsque le pêcheur, même amateur, pose les pieds dans sa barque, nul besoin de pêche hauturière pour être touché par la grâce, la noblesse. C'est tout le sujet de ses *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée* dans lequel Dupouy fait découvrir à son

606 *Ibid.*

607 *Ibid.*

608 A. Dupouy, « sous voile », *Chants de la traversée*, *op.cit.*, p. 168.

609 *Ibid.*

610 *Ibid.*

611 *Ibid.* p. 168-169.

612 A. Dupouy, « Juillet », *Partances*, *op.cit.*, p. 34.

lecteur son expérience de pêcheur sur les côtes de Penmarc'h. Le meilleur exemple de la grandeur de cette « petite pêche » est sans doute la pêche au homard qui, toujours, se pratique en suivant la côte :

L'élément du homardier, c'est la roche : il faut qu'il la recherche et qu'il l'évite. A demi-terrien, comme son gibier, ce n'est pas, sauf exception, un navigateur. Que faire d'un compas et de la science du point, quand on ne perd de vue la cheminée du logis que dans le creux des lames ? A d'autres l'ivresse du large et l'ennui royal des solitudes ! Lui il furette, il épie, il se glisse dans les passes, il louvoie d'un brisant à l'autre, explore le mystère des basses immergées, en possède comme pas un la flore et la faune, se dirige, la nuit, dans le dédale des chenaux, parmi les archipels de récifs, aux bruits des lames sur chacun d'eux. Il n'est pas engagé dans une flottille, ne consulte pas l'heure des autres, ne se rend pas au rendez-vous commun. Il a, pour ainsi dire, son secteur, que le concurrent respecte dans la mesure du possible, à charge de réciprocité. « Petite pêche », en effet : mais quelle école d'observation et de hardiesse. »⁶¹³

Cette pêche n'est pas celle des suiveurs, elle est toute liberté. Certes, le homardier n'a pas la science nautique des grands navigateurs, mais Dupouy insiste sur les qualités d'intelligence, d'adaptabilité dont doit faire preuve le pêcheur de homards. On peut noter comment il animalise la barque et fait pénétrer le lyrisme en faisant de cette pêche une chasse faite d'action. Dans un jeu d'oppositions, la « grande » pêche devient le lieu de l'ennui tandis que la petite est celle d'une vie trépidante où l'on peut rencontrer « quelques uns des types les plus accusés du marin breton. »⁶¹⁴

La question mérite alors d'être posée : qu'est-ce qu'un marin breton ? Dupouy nous en offre quelques portraits. Restons encore quelques instants dans le monde de la petite pêche, parmi celle-ci, on trouve « [...] des hommes d'un autre âge, et d'initiative cependant, d'une essence à la fois plus vigoureuse et plus fine, réfléchis, graves et très peu bavards. »⁶¹⁵ Nous l'avons dit, la mer anoblit tout ce qu'elle touche. Il en va des homardiens et de leur patron comme des navires hauturiers. Mais ces derniers ont, malgré tout, un supplément d'âme que Dupouy perçoit particulièrement dans les marins de Groix, des pêcheurs d'expérience, de vieille lignée.

En effet, les Groisillons sont pour notre auteur des « manœuvriers formés par les rudes pêches d'hiver plus encore que par celles du thon, ils se distinguent par leur adresse, leur hardiesse, leur sang-froid. Il est superflu de vanter leur courage : c'est la moindre vertu du pêcheur breton. »⁶¹⁶

613 A. Dupouy, *Pêcheurs bretons*, op. cit., p. 184.

614 *Ibid.*, p. 188.

615 *Ibid.*, p. 188.

616 *Ibid.*, p. 101.

C'est toute leur âme, tout leur être qui se trouve modifié par « la vie du large »⁶¹⁷. Cette existence du bord dans les hautes solitudes fait à ces marins « une noblesse qui paraît sur leur visage et dans leur attitude. »⁶¹⁸ Si la force et l'endurance sont des caractéristiques partagées par tous les marins bretons, « les marins de Groix sont parmi les plus vigoureux qu'[il] connaisse. »⁶¹⁹ Une formule résume idéalement ce groupe humain : ce sont « de beaux hommes »⁶²⁰.

Et, on l'aura compris, cette beauté vient d'une vie passée à bord, vie d'air, de vent et de saine nourriture ; la majorité des pêcheurs offrent « [...] la plénitude d'une magnifique santé, un éloquent témoignage des bienfaits du bord et de l'âpreté salubre du large. »⁶²¹ Dupouy fait du bord le lieu du bonheur où le meilleur de chacun peut s'épanouir. Il s'oppose en cela au port. Une organisation binaire fait du navire un synonyme de santé, de tranquillité tandis que la vie, une fois le pêcheur débarqué, est empoisonnée par l'alcool. Pour notre auteur, les marins sont heureux de retrouver le pont de leur chaloupe, un matelot témoigne de ce plaisir dans *Pêcheurs bretons* :

« Et puis, me disait un autre, là-bas il n'y a pas d'alcool ! » Touchant aveu ! [...] ce qui semble inestimable [à ce matelot], c'est d'être arraché, le temps de chaque « marée, » à la tentation déprimante des ports, de n'avoir pas à rouler de buvette en buvette, de n'avoir pas à laisser sur chaque comptoir un peu de sa monnaie et de son énergie.⁶²²

Le problème de l'alcool est véritablement le contrepoint de la grandeur des pêcheurs. La boisson fait d'eux de « grands enfants, incapables [...] de tourner le dos à l'enseigne de l'empoisonneur »⁶²³. Dupouy met donc en évidence l'existence d'une double personnalité, mais il est assez clair que pour lui, bien qu'il faille le combattre, l'alcoolisme ne doit pas masquer l'essentiel :

[...] eux ou d'autres qu'on me désignait, il m'était arrivé de les voir flageolants sur les routes, puérilement quémandeurs ou tentateurs, insistant pour que je leur paie un verre ou pour m'en offrir. De grands enfants importuns, à ces moments-là. Mais à ces moments-ci, ce n'était plus des enfants : c'était des hommes et de fameux hommes[...]⁶²⁴

617 *Ibid.*, p. 103.

618 *Ibid.*

619 *Ibid.*, p. 94.

620 *Ibid.*

On retrouve l'expression dans sa forme la plus essentielle quand, évoquant la gaucherie du pêcheur lors des escales en terre étrangère, Dupouy affirme que leur mérite est reconnu unanimement, que « [...] partout ils sont en état de se faire estimer : ce sont des hommes. » (A. Dupouy, *Pêcheurs bretons*, op. cit., p. 208).

621 A. Dupouy, *Pêcheurs bretons*, *Ibid.*, p. 95.

622 *Ibid.*, p. 97.

623 *Ibid.*

624 A. Dupouy, *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée*, op. cit., p. 81-82.

Et à la même page il le redit : « [...] ne vous y fiez pas : tel de ces pêcheurs peut être traité de pochard, de geignard, de gueulard : à l'occasion il se révélera un héros. »⁶²⁵ Dupouy expose le caractère complexe du pêcheur avec toujours l'idée de se désolidariser d'une vision romantique, si ce n'est complètement fausse, au moins incomplète du personnage. Nous reviendrons sur ce point en abordant la question des poncifs, mais on peut déjà se demander si ces hommes au caractère insaisissable par leur dualité ne pourraient pas être interprétés comme le symbole de l'âme humaine, faite de grandeur et de bassesse. La spécificité du marin breton est probablement dans le fait que son existence l'amène à repousser les limites, il se révèle extrême dans les deux aspects de sa personnalité.

La mer offre liberté, aventure et grandeur, comment ne pas résister à son attraction ? Le poème « Lan-vintin », met en scène cet abandon de la terre :

La Terre disait : « Reste ! » Et la mer disait : « Viens ! »
L'âme des morts flottait sous les clochers anciens
Et celle du logis dans la vapeur des soupes :
Mais quels appels jetaient les voiles des chaloupes !⁶²⁶

Comme Jean Charcot, Dupouy « ne résiste pas à cet appel de la mer — ce *sea-appeal* si analogue, en effet, au *sex-appeal*. »⁶²⁷ Pourtant, tandis que la mer est caractérisée positivement, source d'une vie plus intense, cet appel, lui, est connoté négativement. Il est « la voix dont le subtil accent »⁶²⁸ inspire « le mépris des labeurs sédentaires »⁶²⁹, cet appel est qualifié d'« invincible et pervers »⁶³⁰, c'est « la chanson des Sirènes. »⁶³¹

On retrouve ce même accent dans « Novembre », poème dédié à Alice, la sœur la plus proche d'A. Dupouy. Le temps, en ce « mois noir », se fait moins élément :

Le sortilège des mers pleines
Ma sœur, ne le redoute plus,
Ni la voix douce des sirènes
Qui me troublait avec le flux.⁶³²

Ainsi le « je » poétique oubliera quelque temps « l'orgueil des départs »⁶³³. Et cette fin

625 *Ibid.*

626 A. Dupouy, « Lan-Vantin », *Chants de la traversée*, *op. cit.*, p. 156.

627 A. Dupouy, *Charcot*, *op. cit.*, p. 16.

628 A. Dupouy, « Juillet », *Partances*, *op. cit.*, p. 34.

629 *Ibid.*

630 *Ibid.*

631 *Ibid.*

632 *Ibid.*, « Novembre », p. 49.

633 *Ibid.*

d'une période au bonheur provoqué par des sensations violentes signe le début d'une autre où la douceur et le confinement sont alors source d'une autre façon d'être au monde :

Je sais qu'il fait bon dans ta chambre
Et que c'est un réduit bien clos,
Où la bise âpre de novembre
N'effraiera point nos lents propos

Temps de causeries, d'intimités fraternelles dans le calme et la douceur. Mais il le sait bien, il y retournera ; dès les premiers rayons de soleil, il rejoindra la mer comme un amant rejoint sa maîtresse. Ainsi, Dupouy réactualise la métaphore qui fait de la mer une femme.

La première partie du poème « La mer et la maison » est entièrement dédié à l'océan, le poète développe l'idée d'un sortilège. Quels sont donc les charmes qui font de cet appel de la mer un véritable chant des sirènes ?

Sorcière, c'est bien toi la meilleure maîtresse,
Celle qui rend esclave afin de rendre fort,
Dont la colère attire autant que la caresse,
Dont le regard trop beau vous poursuit comme un sort.

J'aime tes yeux changeants, tes souples attitudes,
Et je me suis pâmé bien des fois sur ton sein,
Dans tes bras orageux ou câlins, jamais prudes,
Des abords de Penfred jusqu'aux rochers de Sein.

On t'appelle perfide, on te dit courtisane.
Qu'importe ? Il ne s'agit que d'être tout à toi.
Vivent tes fandangos d'équivoque Gitane,
Et tes amours *qui n'ont jamais connu de loi !*

Danse à mes yeux conquis ta danse souveraine
En tes robes de soir, d'aurore, de gala,
Dont un galon d'argent borde toujours la traîne,
Que froisse la tempête et que le calme plat

Déroule en flots de crêpe ou de soie ou de moire,
Selon les jeux de l'heure et ceux de la saison,
Adorable splendeur qui serait sans mémoire
Si, debout sur le bord, ne veillait la maison.⁶³⁴

Construit d'abord sur un jeu d'oppositions (sorcière-meilleure maîtresse, esclave-fort, colère-caresse), le poème parvient à nous faire saisir l'importance de la surprise dans la séduction de la mer. La référence à Carmen dans la troisième strophe est intéressante à plus d'un titre, car nous percevons mieux la caractérisation de l'élément marin ; mais, surtout, le

634 A. Dupouy, « La mer et la maison », *Chants de la traversée*, op.cit., p. 179-180.

rapprochement entre mer et femme se fait plus clair encore, car la figure de la gitane est l'un des motifs les plus importants dans l'analyse des personnages féminins des romans de Dupouy⁶³⁵. Insaisissables, toujours changeantes, charmeuses sans le vouloir, mer et femme sont aussi de ces êtres qui n'existent que par le regard qui les observe, car cette maison, objet inanimé, est surtout l'expression métonymique de l'homme qui, depuis sa fenêtre, provoque la relation d'amour en contemplant ; son regard crée la splendeur, sans lui la beauté n'est pas.

La mer et la femme ont pour symbole l'identique sirène habillée d'une robe de gitane, nous développerons ce point dans la dernière partie de notre travail car elle est le lien entre les deux faces de la culture de Dupouy. En effet, elle a plusieurs visages. « La sirène aux yeux verts », dédié à son frère Lucien, mêle étroitement sirènes grecques et morganes atlantiques. Le poète y oppose les libertés marines à l'enfermement des labeurs quotidiens :

Exilé dans ta ville et muré dans ta chambre
Sens-tu s'ouvrir ton âme et le flux de la mer
A plein bords y monter, y monter comme hier
Dans les ports lumineux d'Août et de Septembre ? ⁶³⁶

Et tout le vent, la lumière, les oiseaux et les rêves qui sont associés à cette image marine sont réductibles à un simple regard, celui de la sirène.

Sur tes yeux, formés à regarder les mers,
Sens-tu secrètement se poser les yeux verts,
S'obstiner sur tes yeux les yeux de la sirène ? ⁶³⁷

Si la sirène est ici l'allégorie de la mer, le poème continue en inspectant le rapport du poète au mythe de la femme-poisson. Il a, nous dit-il, quitté trop tôt le port natal ; il ne peut plus écouter le chant de ces sirènes du folklore et si les « marins de nos caps brumeux »⁶³⁸ ont deviné leur présence dans l'eau trouble des mers, « hélas ! Je n'avais pas leurs yeux »⁶³⁹ nous dit-il. En revanche, la sirène en figure de proue, « Sous le bout-dehors en pitchpin »⁶⁴⁰, a permis au rêveur un voyage onirique qui l'a emporté « De l'Équateur aux mers du Pôle »⁶⁴¹ :

L'eau ruisselait sur nos poitrines
Et flagellait tes flancs nerveux ;
Le vent chantait dans nos cheveux ;
L'air salé gonflait nos narines...⁶⁴²

635 Voir quatrième partie.

636 A. Dupouy, « La sirène aux yeux verts », *Partances*, op. cit., p. 35.

637 *Ibid.*, p. 35.

638 *Ibid.*, p. 36.

639 *Ibid.*

640 A. Dupouy, « La sirène aux yeux verts », *Partances*, op. cit., p. 37.

641 *Ibid.*, p. 38.

642 *Ibid.*

La sirène grecque est présente dans le « Médaillon classique », qu'il offre à Homère dans ses *Chants de la traversée*. Le poète y raconte comment la poésie du célèbre aède est entrée dans ses veines sans effort aucun :

O chanteur, je n'ai point pâli sur tes chansons.
Pour chérir ton poème où riait l'Aventure
Je n'ai pas dû m'armer de profondes raisons,
Me cuirasser de goût et de littérature.
Il est entré dans moi comme le bruit du flot
Dans l'oreille et le cœur du futur matelot.
O marin j'ai tangué sur la barque d'Ulysse.
J'ai découvert la Syrte et les îlots secrets,
Écouté le Notos siffler dans les agrès,
La sirène chanter sur la mer tiède et lisse.⁶⁴³

La sirène représente la littérature grecque. Elle relie donc ses deux passions portant tout à la fois la culture du marin des côtes bretonnes et celle de l'antique littérature. L'image d'Ulysse s'impose alors d'elle-même dans un principe d'identification. C'est l'une des grandes figures de la poésie de Dupouy⁶⁴⁴, mais dans le cas des sirènes, le poète breton s'oppose au roi d'Ithaque ; là où le célèbre marin s'organise pour résister aux sortilèges de la sirène, le poète signale son refus de résistance :

J'ai laissé dériver ma galère vers toi,
Sans souci des labeurs utiles ni des foutes,

Vers tes yeux ingénus, perfides et railleurs,
Vers tes beaux yeux de songe aux lueurs magnétiques,
Que hantait l'éternel mirage des ailleurs
Et le frissonnement des vertes Atlantiques.⁶⁴⁵

La mer, cette sirène aux yeux verts, la grande figure du désir, est tout : douceur, vitalité, tristesse, violence, tendresse, etc. Elle parvient à lier tous les opposés, toutes les contradictions.

L'attraction que ressent Dupouy pour la mer, il observe que c'est tout un peuple qui la subit. En ce début de XXe siècle, il constate un phénomène social puissant : l'afflux de paysans vers les ports. Et la dangerosité, l'affrontement quotidien et les joies qu'ils procurent

643 A. Dupouy, « Médaillon classique », *Chants de la traversée*, op. cit., p. 139.

644 On peut remarquer la place que Dupouy fait dans sa *Poésie de la mer* à *L'Odyssée* ; pour lui, jusqu'à Chateaubriand, on peut considérer que, dans le domaine marin, rien dans la poésie française ne fut plus authentique, mieux mené que l'antique poème. On peut le remarquer aux nombreuses comparaisons qui vont en faveur du récit des aventures d'Ulysse.

645 A. Dupouy, « La sirène aux yeux verts », *Partances*, op. cit., p. 39.

ne sont pas étrangers à cet attrait.

b. « Les champs ont émigré vers la mer. »⁶⁴⁶

On peut être surpris dans *La Poésie de la mer* de Dupouy de trouver une analyse des flux migratoires des ports. Il accorde, dans cet ouvrage consacré à l'étude de la poésie maritime, une analyse approfondie de ces mouvements de population :

Ceux qui observent la vie des ports [...] y constatent la coexistence de deux courants contraires : l'un d'immigration, l'autre d'exode. Des paysans viennent au port, des marins le quittent. Les premiers se laissent apparemment séduire par les aubaines visibles, la variété apparente des jours, et cette *Placida pellacia ponti*, ce sourire aguichant de la mer calme que signalait le latin Lucrèce. Les seconds sont rebutés par les coups de chien, l'inconfort, l'instabilité. Ils se sont faits peu à peu une mentalité de commis et sont mûrs pour le travail de bureau ou de la machine. Mais ils ne sont pas les plus nombreux. Les plus nombreux aiment la mer, par le mauvais comme par le beau temps : ils le disent peu, ils le savent mal. Ils grognent plus souvent qu'ils ne s'extasient. Mais on n'a qu'à voir leur garçon barboter avec délices dès cinq ans dans les flaques d'eau salée, remuer l'aviron entre les tolets des plates, faire en contrebande leur apprentissage, pour comprendre combien cet amour leur est naturel.⁶⁴⁷

Cet extrait illustre la double caractérisation de la mer et du marin. L'auteur valorise la mer par le fait du déséquilibre du flux, il y a plus d'hommes à venir qu'à partir, elle est bonne pour les hommes. On l'a vu, ceux qui viennent sont automatiquement touchés par la grâce marine. D'autre part, ceux qui partent se trouvent mécaniquement dévalorisés, ils se sont faits une « mentalité de commis », petites personnes aux petits horaires, aux petits salaires, aux médiocres réussites. A la désertion de certains, les autres répondent, selon Dupouy, par la transmission inconsciente de l'amour de la mer à leurs enfants ; ces enfants qui se trempent dans l'eau vivifiante, qui font de la mer la source de leur être, qui, sans même le savoir, s'attachent définitivement à elle.

Cet extrait de *La Poésie de la mer* est l'écho d'une analyse que Dupouy avait déjà réalisée trente ans plus tôt. Il l'exposait dans ses *Pêcheurs bretons* :

C'est l'un des phénomènes les plus curieux des quarante dernières années, sur cette côte, que l'absorption du paysan par le port. La mer, évidemment, l'attire. Hommes de Crozon, de Poullan, de Plouhinec, de Tréguennec, de Trégunc, ils la voient ou l'entrevoient presque sans cesse, pendant qu'ils cultivent leur champ ou qu'ils mènent paître leurs vaches sur l'herbe rase et aromatique des *paluds*. Elles s'imposent à leurs yeux ; elle leur parle sa vieille langue au cours des longs après-midi monotones. Elle est quelque chose de chatoyant et animé ; des goélands (*sic*) et des courlis peuplent ses grèves ; des bancs de sprats, de mulets ou de bars s'ébattent

646 A. Dupouy, *Pêcheurs bretons*, op. cit., p. 35.

647 A. Dupouy, *La Poésie de la mer dans la littérature française*, Paris, coll. Sainte-Beuve, Ariane, 1947, p. 10.

jusque dans le déferlement de ses lames : ses courants amènent à la côte sauvage le goémon que c'est un furieux plaisir d'accrocher et de traîner parmi les brisants — quelquefois aussi une épave ; ses eaux sont sillonnées de voiles : on reconnaît de terre, au va-et-vient des barques, à leurs stations, les signes d'abondance ou de disette. Cette vie des baies, on la connaît déjà, rien que de l'avoir regardée : quelle tentation de la partager aussi ! Quand, de loin en loin, flairant de bonnes pêches et des prix abordables, ces ruraux qui adorent le poisson descendent, d'immenses paniers au bras, jusqu'au port où ils ont souvent de la parenté, où ils trouvent de la joie, du remue-ménage, des appels, des cris, des cabarets partout, toutes les apparences d'une vie facile ; quand ils viennent, d'un pas hésitant, sur les jetées grouillantes où les marchés se traitent, où accostent l'une après l'autre des barques chargées de ces sardines qu'on leur jette à pleines poignées — le plus souvent gratis — avec une jovialité dédaigneuse ; quand ils entendent parler de journées de 20 et 30 francs l'homme et qu'ils comparent ces gains faciles avec leur labeur de journaliers à vingt sous, ou de fermiers en peine de payer leur fermage, [...] comment ne seraient-ils pas éblouis, émerveillés, conquis ? Ils ne pensent pas, en reprenant le chemin de leur calme, trop calme village, aux mécomptes multipliés du pêcheur, aux sorties vaines, aux attentes stériles, aux fatalités déconcertantes, aux filets troués, à la rogue gâchée, à l'argent perdu. Ou s'ils y pensent, cet aléa même les séduit ; ils sentent qu'un pareil métier est une sorte de jeu qui tient perpétuellement en haleine, que la mer est un vaste tapis où il est passionnant de jeter les dés : tôt ou tard, elle les arrachera à leurs champs. »⁶⁴⁸

Toute la théorie de Dupouy est présente dans cet extrait. Nous allons chercher à la comprendre et à voir quelle résonance elle trouve dans son œuvre. Ce fait social qu'est la migration des champs vers les ports a été suffisamment marquant pour que Dupouy traduise cela dans une nouvelle. *L'Homme de la palud* illustre la question de la mutation du paysan en marin, elle fait vivre les raisons, les difficultés et les victoires d'un tel changement.

Quel a donc été le déclencheur de ce métissage ? D'abord, et avant toutes choses, les côtes étaient généralement plus riches que les terres. Cela fut la principale raison de ce lent, mais sûr mouvement de population. Certains venaient même chercher fortune en investissant dans les barques et les filets. On peut imaginer ce qu'il faut de faim et de désespoir pour quitter sa famille, ses habitudes. La pauvreté, l'aléa des héritages, des saisons, toute une vie de misère poussent certains de ces terriens à tenter leur chance sur la mer toute proche.

• *Vie faite d'imprévu*

Pour Dupouy, la vie du port offre une opposition fondamentale avec la vie des champs. Cette dernière est le lieu où règne la monotonie quand, au contraire, le pêcheur vit une existence qui exclut l'ennui :

648 A. Dupouy, *Pêcheurs bretons*, op. cit., p. 16-18.

La mer est par excellence le domaine de l'imprévu, de l'aléa, et ceci suffirait à différencier le métier de marin de beaucoup d'autres. Quelle garantie contre la monotonie du travail quotidien ! Quelle promesse renouvelée d'aventure et de liberté !⁶⁴⁹

C'est ce qu'il démontre dans *L'Homme de la palud*. Jean Hénaff semble être le reflet des sentiments de l'auteur face à l'océan. Pour le personnage, la mer est un défi et un éblouissement. Un jour, alors que depuis longtemps l'équipage attendait une éclaircie, Jean se trouve contraint de rester au port, le capitaine n'est pas venu :

Si fait, la journée, du moins pour la *Sainte-Thumette*, était finie ; car le mer, en montant, ramena la tempête. Au moment où, s'étant remise à flotter, elle aurait dû sortir, la première des autres apparut au travers du grain, ralliant laborieusement le port. Hénaff, seul cette fois à son observatoire, la regarda prendre le chenal étroit de l'entrée, flanquée à droite et à gauche du tonnerre et de la neige tourbillonnante des brisants, se suspendre à la crête des lames, glisser à toute allure sur leur revers, puis, la passe franchie, amener le peu de voilure qui lui restait et, vent en poupe, laisser porter jusqu'à la cale. Des claquements de sabots s'empressèrent au-devant d'elle. Hénaff, malgré la honte, ne se retint pas de suivre le mouvement. La chaloupe s'amarrait. Son œil plongea dans le creux. Deux filets, blancs de sardines, formaient un double tas le long des bordées de gauche, et les démailleurs, à droite, en secouaient un troisième.⁶⁵⁰

Dupouy développe les deux sources d'exaltation du pêcheur. La première est la joie de la navigation. De son point d'observation, Hénaff regarde la barque seule au milieu des éléments rugissants. A quelques centaines de mètres de la foule qui les attend, ils semblent encore très loin de la société humaine. Contempler la valse des voiliers sur l'océan, c'est être spectateur d'autant d'exils. Tant que les marins ne sont pas à portée de voix, ils sont dans un ailleurs où les contingences habituelles n'ont pas cours. L'auteur nous fait découvrir la grandeur de ces aventuriers qui affrontent « le tonnerre » et la « neige tourbillonnante des brisants », qui se suspendent comme des équilibristes « sur la crête des lames », et qui dans l'impétuosité du vent ne peuvent aller qu'à « toute allure ». Dupouy ne peut cacher sa passion pour une telle scène. Elle montre tout le courage des hommes, la beauté de la mer déchaînée, la technique développée par les marins et la splendeur du ballet que dansent les voiliers sur

649 A. Dupouy, *La Poésie de la mer*, op. cit., p. 9.

650 A. Dupouy, *L'Homme de la palud*, op. cit., p. 8.

A mettre en regard d'un témoignage de Dupouy observant la régates des pêcheurs revenant au port :
« Aux environs du 10 août, le vent soufflant de l'ouest-norôit, il était facile à ceux qui se trouvaient, comme moi, sur la *palud* de Saint-Guénolé, de repérer, d'après l'allure des nombreux thoniers qui doubleraient la pointe, cinglant à l'est vers les ports de vente, l'orientation de leur dernier lieu de pêche. Tous arrivaient grand largue ou plein vent arrière, toutes voiles dessus malgré la brise dure, leur grand foc en travers pour n'en pas perdre un souffle, comme le foc-ballon des cutters en régates. Et c'était bien là de prestigieuses régates, une fin de croisière entreprise en commun dans les lointains de l'Atlantique. Le spectacle était particulièrement admirable quand le soleil du matin traversait les voiles colorées où le rose domine, ou quand elles se silhouettaient en sombre sur le ciel cuivré du couchant. » (A. Dupouy, *Pêcheurs bretons*, op. cit., p. 90.)

l'océan.

Après cette fureur, doucement, la barque parvient à quai. Commence alors la deuxième joie, celle de l'agitation du port au retour de la pêche. J. Hénaff a honte, car lui n'est pas allé affronter les vagues, et ne ramène rien. Pourtant, il accepte de dépasser ce déshonneur afin de pouvoir assister au spectacle fascinant de l'arrivée du poisson à terre. Il observe cette activité avec le regard d'un homme dévoré par la passion du jeu. C'est une sorte de fièvre qui lui fait compter le jeton que représente chaque prise.

Ce passage nous montre la vie dans ce qu'elle a de plus trépidant. Ces pêcheurs en action sont un symbole d'une existence menée tambour battant. Or, être témoin de cette scène, c'est en quelque sorte, partager pour un instant l'intensité absolue d'une telle destinée⁶⁵¹.

Parmi les attraites de la vie de marin, faits d'imprévus et de changements, l'alcool a une place qu'il ne faut pas négliger. Bien que qualifié négativement, Dupouy ne nie pas son rôle dans l'attrance pour la côte. Jérôme, dans *L'Homme de la palud*, aurait-il accueilli l'idée de Jean d'émigrer à Poul-dreuz avec autant d'entrain « [...] sans la pensée de toutes les beuveries, de tous les jeux de boules et de cartes, de toutes les parties de galoche dont le port était le symbole ? »⁶⁵² Cette vie plus festive que la vie des champs, nous dit Dupouy, fut sans aucun doute une des raisons qui ont permis à l'homme de la palud et au pêcheur de se rencontrer. Et la rencontre est violente. Mais qu'est-ce qui les sépare ?

• *Hiérarchie sociale*

C'est de haute lutte que le pêcheur gagne ses quartiers de noblesse. Il porte donc son regard avec mépris sur son plus proche voisin : l'habitant de la palud.

Qu'est-ce que la palud ? Le pêcheur la voit comme

un stérile désert allongé entre les labours douteux et une grève riche en épaves, coupé de lagunes perfides, feutré d'un gazon qui étouffe les bruits des pas. L'hiver y mêle les croassements des corbeaux et les cris sinistres des goélands, l'été y suscite d'étranges parfums qui suffoquent et des lumières qui aveuglent, le soir y ramène de vieilles frayeurs. Le marin

651 On retrouve ce même esprit de joueur sur les thoniers, l'excitation de la pêche, c'est le jeu de celui qui sera le plus malin : « [...] pour combien ne faut-il pas compter, chez un pêcheur de race, l'excitation d'une pêche comme celle du thon ! Là-bas, dans la solitude que rompt de loin en loin la fumée d'un steam-boat, la voilure d'un cinq-mâts, plus rarement celle d'un autre thonier, figurez-vous les expectatives inquiètes, puis la détente soudaine de l'équipage quand un marteau frappe, qu'une gaule se courbe ; imaginez la fuite joyeuse du bateau ailé devant le gros poisson qu'on berne. » (A. Dupouy, *Pêcheurs bretons*, op. cit., p. 93.)

652A. Dupouy, *L'homme de la palud*, op. cit., p. 4.

attardé d'aventure en ses dunes appréhende le regard oblique de l'indigène et plus encore une solitude qu'il sait toute peuplée par les invisibles.⁶⁵³

Alors avec cet aspect sauvage, et hostile, entre terre et mer, les habitants sont raillés, mais redoutés. Pour le pêcheur, c'est « [...] l'étranger, le terrien, moins qu'un paysan, un sauvage de la palud »⁶⁵⁴. Il est intéressant de constater que la vision du marin opère un véritable retournement de situation. Alors que nous voyons la mer comme le lieu des dangers, c'est de cette même manière que le pêcheur regarde la terre. La terre, par ses bruits, ses odeurs, ses esprits invisibles, semble la source de légendes qui lui échappent. De plus, la palud est présentée comme un non-lieu, un intermédiaire à qui se refuse la force marine et la grandeur terrienne.

Venir au port, pour l'homme de la palud, c'est pénétrer dans un endroit qui ne veut pas de lui, il a la conscience de venir d'un monde étriqué et rigide. Bien que patron de sa barque, J. Hénaff a dû prendre un pêcheur averti pour la diriger, qui plus est bien plus jeune que lui, il se trouve alors mousse sur son propre bateau. L'histoire de *L'Homme de la palud* est celle d'une revanche, Jean veut s'élever dans la hiérarchie sociale et devenir un vrai pêcheur, comme ceux qu'il observe avec une admiration mêlée d'envie :

Les hommes en costume de bataille, casqués et cuirassés de toile jaune, aux cassures luisantes. Avides de paroles, ils semblaient uniquement occupés d'amarrage, de démaillage et de vente. Mais il les jugeait secrètement glorieux de la curiosité des terriens, de leur propre chance et de leur travail, de leurs bras aguerris, de leur audace savante, de leur butin.⁶⁵⁵

Pour le terrien, voir les marins, c'est voir la mer elle-même. Ils semblent naviguer sur la vie avec la même souplesse et la même vigueur que lorsqu'ils dirigent leur barque, ils contrastent ainsi avec la raideur et l'austérité du paysan.

J. Hénaff, par sa position d'intermédiaire, permet d'accéder à un nouveau point de vue, il observe une scène qui nous renseigne sur la vision que les populations maritimes portent sur les paysans. C'est le moment où ces derniers descendent chercher le poison :

Ils étaient une dizaine de paysans, venus là, au bout de ce môle, pieds nus, le bras dans l'anse de leur panier à double couvercle, et ils s'y tenaient immobiles, gauches et muets parmi le peuple remuant de la mer, attendant avec une impatience inusable que le prix, avili par l'abondance, fût tombé à rien. De temps en temps, avec une avidité cachée, doucement, humblement, l'un d'entre eux s'informait : trop cher, c'était trop cher. Les pêcheurs, tout en comptant leur poisson, s'égayaient de ces faillis acheteurs, encore plus ladres que les

653 *Ibid.*, p. 10.

654 *Ibid.*

655 *Ibid.*, p. 8.

bourgeois des usines. « Rapaces ! sauvages ! », les brocards circulaient, avec les rires, d'une barque à l'autre. Eux, impassibles, obstinés comme des cormorans sur leur roche attendaient leur moment. Il arrivait qu'un farceur de matelot leur jetât des déchets de sardines, puis des sardines intactes, pour rien, pour le plaisir de se moquer d'eux, et de les faire se précipiter sur cette vile manne.⁶⁵⁶

Cette scène est particulièrement forte car Jean Hénaff réunit les deux peuples : ancien paysan il n'est pas encore tout à fait pêcheur. Et cette scène nous montre comment, géographiquement proches, les hommes de la terre et les hommes de mer sont parfaitement opposés. Les adjectifs utilisés les séparent définitivement. Les paysans sont « immobiles », « gauches », « muets », « impassibles » et « obstinés » tandis que le peuple des marins est simplement « remuant ». Moment de moquerie dans un silence avide, les quolibets fusent, et Jean ne semble pas les réfuter. Il perçoit le sentiment de la supériorité des marins sur les paysans, non, même pas des paysans, des gens de la palud. Cette attirance pour la mer n'est donc pas due uniquement à des questions économiques, mais principalement à des questions humaines. Devenir pêcheur, c'est accéder à un nouvel état, d'autres aspirations.

• *Qualité du pêcheur*

Malgré la sympathie que Dupouy démontre pour le personnage de Jean Hénaff, il est obligé d'accepter que « les demi-paysans qui s'improvisent sardiniers font rarement des manœuvriers remarquables, et ceux d'entre eux qui se hasardent aux pêches d'hiver ou aux pêches du large ont besoin d'être solidement encadrés »⁶⁵⁷, c'est-à-dire que ces hommes ne peuvent faire partie de l'élite des marins, celle qui se construit avec les générations et qui se transmet des savoir-faire. C'est encore plus le cas pour la pêche à la drague, « il y faut des bateaux sûrs, l'élite des flottilles, et des marins de naissance, de vocation, qui n'aient pas froid aux yeux et qui sachent « se débrouiller en mer ». »⁶⁵⁸ Les pêcheurs de Groix, de Douarnenez font partie des ports « peuplés de vieilles familles de pêcheurs. »⁶⁵⁹

Si Jean Hénaff, par sa naissance, son manque d'expérience, ne deviendra jamais un pêcheur de cette trempe, *L'Homme de la palud* nous raconte tout de même l'histoire d'une revanche. En effet, Jean Hénaff, veut réaliser son rêve : devenir patron de sa barque. Il veut

⁶⁵⁶ *Ibid.*, p. 21.

⁶⁵⁷ A. Dupouy, *Pêcheurs bretons*, op. cit., p. 37.

⁶⁵⁸ *Ibid.*, p. 129.

⁶⁵⁹ *Ibid.*

conquérir sa liberté. Il veut pétrir de sa main les boules de rogue, et les lancer le long du filet comme une semence. La rogue,

Cette graine de morue, venue du Nord lointain pour féconder les eaux bretonnes : oui, vraiment comme le grain de blé ou d'orge qu'il jetait, naguère, aux sillons sableux, d'un geste étrié, presque mécanique, en allant et venant sur un petit terrain clôturé de pierres sèches. Ici, sur ces sillons mouvants de la mer, sans autres limites à l'ouest que la ligne d'horizon, et avec cet ampleur de geste, c'était pourtant autre chose. Il le ferait, ce geste, quoi qu'en eût dit Corentine, quoi qu'en pensât peut-être Jérôme et sûrement l'équipage.⁶⁶⁰

Bien que les deux univers soient très différents, les paysans et les pêcheurs se retrouvent pourtant à faire des métiers très proches. Les uns ensemencent la terre, les autres la mer. Les gestes sont presque les mêmes, étriés pour les uns, larges pour les autres. Les sillons stables pour les terriens, mouvants pour les gens de mer⁶⁶¹. Mais il suffit d'apprendre et surtout d'aimer son métier, alors tout devient possible.

Pour s'en convaincre, regardons les langoustiers qui tentent l'aventure en partant en Mauritanie. En effet, quels sont les hommes qui tiennent la barre de ces navires, ces « mauritaniens » ? Et qui assume la charge de faire des milliers de miles, de ramener un équipage à bon port ?

Sont-ce des gens à brevet, des navigateurs[...] ? Non pas, mais de braves frères de la côte, ex-sardiniers, tout au plus ex-thoniers comme Pernès. Quelques-uns sont encore presque des paysans, tel Moallic, patron de la *Santez-Anna*, de Tréboul (un de ceux qui ont le mieux réussi à cette pêche), dont les parents habitèrent la campagne de Poullan ; ou tel Furic, patron de l'*Araok-Atao*, qui vient de la lande de Trégunc.⁶⁶²

Un tuilage, un contact, est donc possible. Les deux pêcheurs, anciens et nouveaux, sont réunis. Hommage aux hommes de la côte, d'où qu'ils viennent, unis par une même affection pour leur métier et la mer, portés par un même courage.

• *L'attachement à la mer*

Nous terminerons notre réflexion sur le pouvoir d'attraction de la mer chez Auguste

660 A. Dupouy, *L'homme de la palud*, op. cit., p. 14.

661 Notons que cette image avait déjà été utilisée dans *Pêcheurs bretons* :

« A un moment où le mot d'ordre, en France, est de produire, nous dirons au pêcheur breton de ne pas vouer à une demi-stérilité les beaux champs de la mer que sa barque sillonne, de ces champs « qui ne paient point de fermage, » comme dit la chanson anglaise, mais de les labourer activement par tous les moyens, même nouveaux, qui s'offrent, puisqu'aussi bien il sait se montrer en ces plaines fécondes si vaillant, si adroit et si hardi laboureur. » (A. Dupouy, *Pêcheurs bretons*, op. cit., p. 231-232.)

662 *Ibid.*, p. 213.

Dupouy par l'idée qu'une fois devenu pêcheur, l'homme ne peut plus se séparer d'elle. C'est déjà ce qu'avait repéré Michelet et ce qu'il écrivait dans *La Mer* :

La mer fait beaucoup de fous.[...] D'autre part, la mer attache tellement les hommes qui sont confiés longtemps à elle, qui ont vécu avec elle et dans sa familiarité, qu'ils ne peuvent la quitter jamais. J'ai vu dans un petit port de vieux pilotes qui, devenus trop faibles, résignaient leur office. Mais ils ne s'en consolaient point, ils traînaient misérablement, et leur tête s'égarait.⁶⁶³

C'est à peu près ce que nous dit Dupouy quand il affirme qu'un arrêt de la vie de pêcheur cause « une oppression douloureuse : on ne s'y résigne pas, on attend. »⁶⁶⁴ Pour illustrer l'idée d'une attraction définitive de la mer sur l'homme, Dupouy nous offre l'exemple d'un pêcheur retraité. Sa fille s'est mariée avec un cultivateur normand. Il vit avec eux, c'est alors cidre et eau de vie à profusion, café même. Mais il est malheureux, c'est de la mer qu'il avait soif. »⁶⁶⁵ Il retourne au port, alors la mer, « s'il l'aimait, il n'aurait su le dire : mais il ne pouvait s'en passer. »⁶⁶⁶

Si Vigny, dans sa « Canne de jonc », a fait du marin le prisonnier de la mer, pour Dupouy, c'est un supplément de vie que produit cet attachement. La mer est avant tout « un excitant » qui décuple « l'intensité des préoccupations habituelles », c'est « le plus agréable des stimulants »⁶⁶⁷, la mer rend plus vivant :

La grande plaine mobile, sans frontières et sans routes tracées, est pour quelques riverains — non pour tous — une invitation perpétuelle au voyage. Comparez l'usine au navire [...] et dites où est l'indépendance, la fantaisie, la joie de la vie nomade. « Partir, c'est mourir un peu », a dit un poète du *home*. Appareiller, c'est goûter un surcroît de vie.⁶⁶⁸

c. Portrait d'un homme de la côte aux cent facettes

Cet attachement à la mer est lié, chez Auguste Dupouy, à des conditions concrètes et non à un idéalisme romantique. C'est-à-dire que les marins construisent leur relation à l'élément marin en multipliant les impressions, les sensations quotidiennes, bien éloignées

663 J. Michelet, *La Mer*, op. cit., p. 52.

664 A. Dupouy, *Pêcheurs bretons*, op. cit., p. 30.

665 A. Dupouy, *La Poésie de la mer*, op. cit., p. 11.

666 *Ibid.*

667 *Ibid.*

668 *Ibid.*

d'une littérature formatée et réductrice.

• *Ecrire contre les poncifs*

La Bretagne est un sujet, un riche sujet ! Il suffit de prononcer son nom pour que les descriptions s'ordonnent, que les phrases se pressent, que surabondent les épithètes. O littérature ! Depuis Souvestre et Brizeux, avec des bribes de Chateaubriand et de la Villemarqué, et quelques fumées de l'encens renanien, à quelles ahurissantes transfigurations n'a-t-elle pas soumis les humbles et quotidiennes réalités bretonnes !⁶⁶⁹

L'admiration de Dupouy passe par l'exposition des techniques, de la force des hommes. Pour que son discours ait de la valeur il ne cache pas les défauts, il les expose même. Il témoigne ainsi d'un attachement à la vérité qui va l'amener, toute sa vie, à défendre un certaine idée de la Bretagne. Le marin breton est un exemple de cette démarche. Ainsi, selon J.A. Le Gall, Le Goffic

démythifia le personnage romantique du marin, pour nous le présenter comme une sorte d'esclave des temps modernes, forcé de se « vendre » pour vivre, finissant par ne plus s'appartenir et ne trouvant, lui aussi, de consolation dérisoire, éphémère, que dans l'alcool et l'abrutissement. Si les marins y perdirent en mystère et fausse grandeur, ils y gagnèrent en humanité vraie.⁶⁷⁰

Mais selon un article du *Journal de la Marne* commentant *Pêcheurs bretons*, il semble bien que Dupouy va encore plus loin que son ami dans la démythification, car le chroniqueur affirme bien que « l'on serait déçu si l'on pensait trouver dans ces pages des récits mélancoliques à la Brizeux ou à la Charles Le Goffic. »⁶⁷¹ C'est-à-dire que le futur académicien conserve dans le regard de la critique cette posture romantique que Dupouy va tâcher de combattre. Parmi les auteurs qui véhiculent les vieux poncifs sur la Bretagne « idéalisme, mélancolie, larme », il voit, outre Brizeux et Le Goffic, Chateaubriand, Renan, Souvestre et Le Braz⁶⁷². Cette liste, même incomplète, est importante car elle nous permet de dessiner le spectre sur lequel Dupouy va s'appuyer afin de redresser les erreurs qu'il perçoit.

Pourtant Dupouy accorde une excellente place à son ami en rappelant son introduction à son *Anthologie des Poètes de la mer* dans laquelle Le Goffic interroge la relation du marin à l'océan : « La passion du marin pour la mer est peut-être une invention du romantisme. »

669 *Ibid.*, p. 19.

670 J.A. Le Gall, *Charles le Goffic, ou la difficulté d'être Breton*, op. cit., p. 98.

671 *Le Journal de la Marne*, 10 mars 1921, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales de Quimper.

672 Réflexions sur les poncifs dans la littérature, carnet de notes, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales de Quimper.

Ceux qui n'aiment pas les poncifs lui auront su quelque gré de ce paradoxe. Car enfin on n'a que trop entendu répéter que le marin aime d'amour enthousiaste ou désespéré la mer grande, qu'elle le dispute perfidement à sa famille et à son pays, qu'un jour ou l'autre elle finit par le leur prendre avec son consentement proclamé ou tacite, et que la veuve ne manque pas de venir tendre le poing à « la gueuse », en vociférant des malédictions et en abritant sous une cape noire des orphelins. C'est généralement ainsi que se passent les choses en littérature et en peinture.⁶⁷³

C'est pour répondre à de telles images préfabriquées que Dupouy, conscient des « poncifs » auxquels il doit faire face, prépare le lecteur de *Pêcheurs bretons* à ce que son horizon d'attente ne soit pas tout à fait satisfait :

Je préviens le lecteur qu'il ne s'attende pas à rencontrer nécessairement dans ce livre, sous prétexte de pêcheurs bretons, le naïf bonhomme des légendes, noble, droit, fier, désintéressé, fidèle comme un caniche, dévoué comme un terre-neuve, un de « ces Cimmériens bons et vertueux » qui cachent sous une rude enveloppe une âme d'élite, et qui révèlent dans leurs yeux couleur de mer lointaine toute la poésie des races celtiques. »⁶⁷⁴

Nous chercherons à démontrer plus loin comment Dupouy fait de la réponse au poncif une véritable poétique. Ce que l'on peut déjà dire, c'est comment ce rapport à la vérité correspond à une volonté d'instruire. En effet, aux études de *La Revue de Paris*, qui ont précédé cette publication, il a voulu conserver « [...] le caractère objectif et réaliste, qu'elles avaient dès l'abord. Il ne leur est pas interdit de plaire, on souhaite très cordialement qu'elles émeuvent, mais elles ont pour première mission d'instruire, sans abus de technicité, comme sans abus de littérature. »⁶⁷⁵ Nous saisissons par cette pensée cinq éléments fondamentaux de l'écriture documentaire de Dupouy : objectivité, réalisme, une certaine volonté de plaire, d'émouvoir, mais avec le but principal d'instruire.

Ne pas abuser de littérature, c'est pour lui chercher à conserver l'essence de son sujet, ne pas le réduire à n'être que le support d'une écriture brillante qui deviendrait la source d'une forme de jouissance du dire. Mais l'image poétique, le style ne sont pas absents, loin sans faux, cependant ils participent du dévoilement de la vérité. Dans son livre, il va analyser les revenus, les techniques de pêche, le rôle de l'administration. Cependant, sa vision va au-delà des faits, il désire que le lecteur atteigne un niveau de compréhension supérieur ; pour cela Dupouy convoque une métaphore intéressante :

En décrivant dans l'air des grèves bretonnes leurs courbes si gracieuses ou si nobles, les goëlands (*sic*) et les mouettes ne s'ébattent pas pour notre plaisir ni le leur. Ce sont des chasseurs : ils poursuivent leur proie, ils la guettent. De même, ces fiers dundees dont le foc se

673 A. Dupouy, *La Poésie de la mer*, op. cit., p. 8.

674 A. Dupouy, *Pêcheurs bretons*, op. cit., p. 19-20.

675 *Ibid.*, p. 1.

gonfle entre les deux gaules en antennes, ces somptueux défilés de chaloupes sur le fond pourpre et or des couchants, ces voiles brunes, ces filets bleus, ces vareuses tannées, ces « cirages » luisants dans la pluie, ces tricots de laine déteints et ces visages boucanés sous le bérêt ou le suroît, c'est amusant au possible comme disent les hommes d'art, c'est beau, c'est merveilleux de ligne, de couleur et de caractère ; mais ce n'est à tout prendre, qu'un décor. « gagner son pain » est pour les matelots de l'*idéaliste* Bretagne, comme pour d'autres, la grande gloire et l'essentiel souci.⁶⁷⁶

Nous avons vu plus haut que Dupouy montre le paysage de Bretagne comme un sujet de constant enthousiasme. Or dans nombre de ses ouvrages, il cherche à montrer l'envers du décor. Dupouy nous propose de changer de point de vue. Il nous propose de nous interroger sur les véritables raisons du ballet des navires. Pour construire son discours anti-archétypal, Dupouy va s'appuyer sur une langue pour laquelle il va s'attacher à conserver une grande sobriété. En effet, la pensée suivante est valable pour toutes ses monogéographies : « Et moi aussi j'aurais pu y aller de ma chansonnette, cuisiner selon la recette quelques pages douceâtres relevées des épices prévues : elles n'auraient peut-être pas très bien renseigné le lecteur sur cette Cornouaille des côtes. »⁶⁷⁷

• *Une figure exemplaire : le piller d'épaves*

Ce point de vue va s'exercer sur bien des représentations de la Bretagne. Parmi celles-ci, les pillers d'épaves est l'un des thèmes récurrents de l'auteur. Pour bien comprendre l'image unanimement reconnue des pillers d'épave, on peut se référer à l'une des dernières œuvre de Charles Le Goffic, *Les Pierres vertes*. Le narrateur, fraîchement débarqué à Molène, se voit confronté à de nombreux naufrages de bateaux anglais. C'est l'occasion pour lui de rappeler les méthodes des gens de la côte :

De mémoire d'indigène, jamais, sauf pendant le guerre, on a vu tant de naufrages autour des îles, le temps béni des *pazés* hebdomadaires semble revenu, quand la population, à la formule du *pater* : « Seigneur, donnez-nous notre pain quotidien », ajoutait dévotement : et notre bris par semaine, s'il vous plaît ! » Car si le naufragé est sacré, si l'on expose volontiers — avec quel héroïsme parfois ! — sa vie pour sauver la sienne, cette merveilleuse abnégation ne s'étend pas à ses biens et un navire n'est pas plus tôt à la côte qu'il est aussitôt pillé, dépecé, rasé. Au cri de : *Pazé en aod ! Pazé !* (du bris sur la grève ! du bris !), c'est vers lui comme un ruée de loups et de louves, où les louves ne sont pas les moins ardentes. Syndic, garde maritime, le curé lui-même n'y peuvent rien : le droit d'épave, non inscrit dans la déclaration des Droits de l'Homme, est peut-être le seul droit que connaissent ces

⁶⁷⁶ *Ibid.*, p. 2.

⁶⁷⁷ *Ibid.*, p. 19.

populations primitives.⁶⁷⁸

L'isotopie de l'animalité, de la sauvagerie est largement développée dans cet extrait. Les hommes de la côte, face au naufrage, perdent leur nature humaine pour revenir dans un état sommaire fait de brutalité. Les droits, les lois semblent ne pas avoir cours parmi ces populations. C'est véritablement ce qui constitue depuis la fin du XVIII^{ème} siècle l'imagerie populaire du piller d'épave. On peut même le voir comme l'un des principaux symboles du fantasme romantique de la Bretagne. Mais qu'en est-il en réalité ?

Dupouy aborde le sujet dans plusieurs ouvrages, si l'on regarde bien, à peu près toutes ses monogéographies traitent de la question des naufrageurs. On lira avec intérêt l'article « Pêcheurs et patrouilleurs de l'océan »⁶⁷⁹, publié en 1918 dans la *Revue de Paris*. C'est probablement le développement le plus complet sur le sujet. Dans chaque évocation du piller d'épaves, Dupouy nous rappelle la médiocrité du bris, l'effort démesuré qu'il faut déployer pour faire « main basse sur des oignons détrempés »⁶⁸⁰, ou « d'immangeables cacaouètes (*sic*) »⁶⁸¹, ou « la moindre planche »⁶⁸². Dupouy nous invite tout simplement à venir les voir, « pillers ? le mot est gros, grappilleurs serait plus exact. »⁶⁸³

Ce n'est d'ailleurs pas une planche, mais un madrier qui anime le personnage de Drézen, dans « L'épave », une des nouvelles qui composent *Le Chemin de ronde*. En cet homme à la « face placide éclairés d'yeux francs »⁶⁸⁴ sommeille un piller d'épaves ; alors, à deux heures du matin, il va partir avec sa plate ramener ce maigre larcin.

Une réflexion de Monsieur Pierre — qui rassemble bien des caractéristiques d'A. Dupouy —, nous dit beaucoup de son point de vue sur ce pillage :

Comme je te comprends et comme je regrette d'être un bourgeois embarrassé de scrupules et asservi à des habitudes, entre autres, celles de dormir depuis dix heures du soir jusqu'à six et plus du matin ! Sans quoi, je t'eusse volontiers donné un coup de main. Vois-tu, je ne suis pas digne de ces fortes joies. Du moins puis-je les deviner, à fouiller, aux dépens de mon équilibre, ces amas de cailloux glissants, et à saisir dans l'haveneau cette grosse crevette, qui y fait de si bruyants soubresauts... L'aurai-je ? Ne l'aurai-je pas ? ... Je la tiens...⁶⁸⁵

Mais cette innocente sortie qui tente tant M. Pierre et le ramène à sa condition va

678 Ch. Le Goffic, *Les Pierres vertes*, Paris, A. Lemerre, 1931, p. 73-74.

679 A. Dupouy, « Pêcheurs et patrouilleurs de l'océan », *La Revue de Paris*, 15 avril 1918, p. 813-844.

680 *Ibid.*, p. 815.

681 *Ibid.*

682 *Ibid.*

683 A. Dupouy, *Face au couchant*, : Brest, la côte et les îles, *op. cit.*, p. 34.

684 A. Dupouy, « L'épave », *Le Chemin de Ronde*, *op. cit.*, p. 251.

685 *Ibid.*, p. 252.

tourner au drame. Un douanier est retrouvé mort le lendemain.

Cette nouvelle se joue des attentes romantiques sur la question du pilleur d'épaves. Celles-ci sont personnalisées par M. Florent, figure du parisien, en quête de cette race à « la tête de corsaire »⁶⁸⁶, il est aveuglé par son désir que ce qu'il voit corresponde à ses attentes et ne peut voir ce qui s'offre à lui : la simple réalité. Toute l'ironie de cette nouvelle se situe dans le fait que le sort lui donnera raison, elle révèle l'existence de trois pilleurs, elle se termine par un mort. Cette aventure fournira alors « un aliment de choix au romantisme de ce Tartarin beauceron »⁶⁸⁷ — M. Florent se révèle être de Chartres —, car les récits futurs ne manqueront pas d'altérer encore la source pour correspondre de plus en plus à l'imagerie, au mythe.

Outre le fantasme qui dirige la compréhension de l'objet observé, cette nouvelle aborde d'autres points sur la question des pilleurs d'épaves. Dupouy se montre largement compréhensif pour le peuple de la côte qui ramasse ce que lui offre la mer. Pour lui, toutes les côtes sont propices à de telles pratiques :

Une pêche qu'on dit rémunératrice est celle des épaves. Si Plouguerneau est la capitale du goémon, Kerlouan passait autrefois pour celle du bris. Les histoires de naufrageurs sont de l'histoire romancée, et la police est mieux faite, entre les grèves de Guissény et la pointe de Pontusval, qu'au temps où Tanguy Malmanche y montrait ses « païens » à l'œuvre (*paganis*, dit le breton) : mais sur quelle côte de France ou d'ailleurs n'y eut-il pas un peu de pillage, quand faire se pouvait ? Disons que la mer, ici, multipliait les tentations.⁶⁸⁸

La nouvelle laisse deviner quelle place l'administration, et ses lourdeurs, prennent dans le jeu du chat et de la souris auquel s'adonnent les côtiers et les douaniers. En outre, et c'est le principal développement de l'article de 1918, les naufrageurs se muent à l'occasion en « sauveteurs hardis »⁶⁸⁹, rôle encore accru en période de guerre, où les sous-marins font des ravages parmi les navires qui croisent la pointe bretonne :

Enregistrons les faits, sans plus : le pilleurs des côtes se dévoue pour les naufragés, les accueille avec sollicitude. Contradiction ? Antithèse, tout au moins. Mais la Bretagne n'est-elle pas antithèse d'un bout à l'autre, comme l'a cru avant moi un bon juge, Charles Le Goffic ?

• *La figure du pêcheur : « un Janus à deux visages »*

Dépasser les archétypes, utiliser un discours qui permette de déconstruire les poncifs,

686 *Ibid.*, p. 247.

687 A. Dupouy, « L'épave », *Le Chemin de Ronde*, *op. cit.*, p. 262.

688 A. Dupouy, *La Basse-Bretagne*, t. I, *op. cit.*, p. 146-7.

689 A. Dupouy, « Pêcheurs et patrouilleurs de l'océan », *op. cit.*, p. 817.

c'est s'interroger sur l'essence même du pêcheur. S'il n'est pas l'homme que décrivent les romantiques, la question qui se pose est « Qui est le pêcheur ? ». Dans toute son œuvre, Dupouy va démontrer la complexité d'une telle réponse : « Si l'on s'essayait à dresser de pied en cap le portrait du pêcheur que je présente, n'en ferait-on pas un Janus à deux visages ? »⁶⁹⁰ Les oppositions qu'a repérées l'auteur chez le pêcheur sont nombreuses : courageux en mer mais faible à l'égard de ceux qui l'exploitent, fier et conscient de la noblesse de son métier mais aussi geignard et quémendeur, têtu mais également versatile, etc. Il se révèle avoir tous les défauts de ses qualités.

En un mot, les pêcheurs que présente Dupouy sont imparfaits. Et comme sur d'autres points, notre auteur accuse une littérature qui s'est trop éloignée de la réalité humaine :

Voudrait-on qu'ils aient toutes les vertus ? Certes, ils ne sont pas les mannequins de fierté et d'honneur qu'une littérature bien intentionnée se figure. Sur ce point, comme sur plusieurs autres qui concernent la « vieille Armorique », le tout fait et le déjà dit ont trop de cours.⁶⁹¹

Certains de ces défauts sont des sujets particuliers d'étude pour Dupouy. Le premier, il le connaît depuis presque toujours, et plus encore lors des crises sardinières pour lesquelles son père proposait la solution du filet tournant. Mais il s'est trouvé face à la lourdeur administrative et à celle plus lourde encore de la prise de décision des pêcheurs. Trop de pêcheurs sont des suiveurs, toujours, selon Dupouy, à guetter un signe des autres, à manquer d'initiative personnelle, une fois à terre « tous ces braves gens, si hardis devant la mer, sont timides devant un regard ou un mot. Ils ne donnent pas volontiers l'exemple, ils le quêtent. Cela les fait un peu moutons de Panurge. »⁶⁹²

Mais ce défaut, il le pardonnerait presque. Celui qui lui semble insupportable, c'est la jalousie. Il écrit de belles lignes sur la figure du jaloux qu'il croque à la manière des *Caractères*. Car le pêcheur peut se révéler envieux de tout, mais surtout de l'audace et de son corollaire, la réussite. Et flagorneur qui plus est. Alors, nous dit Dupouy, qui les connaît bien, les meilleurs des marins peuvent aussi avoir de gros défauts, « qu'on se garde surtout de se les figurer bien sages, bien édifiants et inutilement héroïques, gabiers d'opérette ou flibustiers de comédie ! »⁶⁹³

Et si un jour de « bordée », l'alcool fait monter une sourde colère et les fait jouer des

690 A. Dupouy, *Pêcheurs bretons*, op. cit., p. 25. .

691 *Ibid.*, p. 16.

692 *Ibid.*, p. 50.

693 *Ibid.*, p. 104.

poings, que faut-il penser de ces « brutes »⁶⁹⁴ aux « mœurs atroces »⁶⁹⁵ ? Faut-il être à l'image de ces touristes qui attendent de voir sur la côte le type « du « pauvre pêcheur » de Bretagne, tel qu'il existe trop dans la réalité, mais tel surtout que l'ont vulgarisé une littérature trop pittoresque et une peinture trop littéraire »⁶⁹⁶ ? Pour Dupouy la réponse est fondamentalement humaine, dans le pêcheur vit la totalité de l'humanité, alors « Il faut prendre ces frustes natures comme un bloc, avec le bien et le mal qu'elles renferment. Leur brutalité, qui n'exclut par des délicatesses imprévues, est la rançon et peut-être la condition de leur beau courage. »⁶⁹⁷

S'il se montre suiveur, s'il se montre envieux, s'il se montre violent, c'est qu'il est aussi intelligent, hardi, courageux. On est bien loin des représentations construites sur la vision renanienne. Ces hommes ne sont pas dans une perpétuelle affliction, « La vérité, c'est que presque tous aiment à rire, dans les rares trêves de leur existence. »⁶⁹⁸ Dupouy donne d'ailleurs l'exemple de quelques mauvais tours joués par les pêcheurs de Groix qui lui ont été rapportés par Jean-Pierre Calloc'h.

Une formule semble bien résumer le regard que Dupouy porte sur le pêcheur : « Mais, de grâce, voyons-le avec nos propres yeux. »⁶⁹⁹

Et peu se révèlent apte à chanter la vie du marin. Le seul, aux yeux de notre auteur, su rendre toutes les facettes de ces âmes complexes fut Yann Nivor. Il se rencontrèrent à la table d'Alfred Guillou, le peintre concarnois⁷⁰⁰. « Non, Yann Nivor n'est pas un chansonnier ordinaire. Ne le confondez pas je vous pris avec un Botrel et des sous-Botrel, [...] il y a chez Yann Nivor du génie, le simple et rude génie qu'il fallait pour parler de leur vie aux hommes de mer. »⁷⁰¹ Si Y. Nivor sepositionne bien au-dessus du chansonnier montmartois, que dire de Richepin, « ce prince de la contrefaçon, ce symbole de faux barbare — habile, d'ailleurs — ce loup de mer pour plage [...] »⁷⁰² ? Ainsi conclut Dupouy, Nivor est vraiment « le poète des gens de mer, le seul peut-être qu'ils aient eu (car la mer, elle, en a eu plus d'un, surtout celle qu'on voit du rivage »⁷⁰³

694 *Ibid.*, p. 105.

695 *Ibid.*

696 *Ibid.*, p. 125.

697 *Ibid.*, p. 105.

698 *Ibid.*, p. 154.

699 *Ibid.*, p. 20.

700 A. Dupouy, « Le poète des gens de mer », La Dépêche de Brest et de l'Ouest, 10 septembre 1930.

701 *Ibid.*

702 *Ibid.*

703 *Ibid.*

• *Dépasser les stéréotypes, quelques éléments d'un principe littéraire*

Sortir des poncifs, des images convenues, pour les remplacer par un regard personnel est une manière de rupture avec les auteurs de la génération précédente, c'est un des éléments fondamentaux de la poétique de Dupouy.

Le plus bel exemple de la figure d'artiste qui dépasse les conventions se trouve pour lui chez Mathurin Méheut. Chez l'homme de Lamballe, « nulle kermesse pour touristes avides de déguisements »⁷⁰⁴, et c'est la même expression qui reviendra trois ans plus tard dans *Les peintres de Bretagne*⁷⁰⁵. C'est-à-dire que Méheut offre une véritable vision, une interprétation personnelle, il dépasse l'image d'une Bretagne apprêtée pour se vendre et la remplace par celles d'hommes au travail, région honnête, concentrée sur ce qui fait sa vie, son originalité sans mensonge. Quand Dupouy décrit le pêcheur breton, lui aussi refuse les « anecdotes »⁷⁰⁶, celles qui, trop souvent chez les peintres, « se découpent si bien dans l'or des cadres pour figurer sur le papier peint des salons bourgeois ! »⁷⁰⁷

Pour lui la force de l'œuvre vient de la vérité, celle de l'esprit de l'entreprise et celle du résultat, « ce ne serait pas si puissant si ce n'était si juste »⁷⁰⁸, affirme-t-il. Et cette puissance provient également d'une quête de l'essentiel, ce qui lui importe, c'est

la vie quotidienne, toute engagée dans les choses qui n'en sont pas des accessoires, mais des éléments constitutifs, représentée sans mesquine et photographique exactitude, mais largement, dans ses gestes usuels, dans ses attitudes fondamentales, dans la simplicité de ses grandes lignes. »⁷⁰⁹

Quant à la science des attitudes humaines, « les plus primitives et significatives », pour Dupouy, Méheut la possède comme personne, « nulle rhétorique, nul soupçon de théâtre. Ceux d'entre nous qui ont observé les gestes et poses des femmes de nos côtes — brûleuses de goémons, fileuses, pastoures, porteuses de paniers, chercheuses d'épaves — ne pourront que

704 A. Dupouy, « La Bretagne Maritime et ses peintres, Mathurin Méheut », *La Revue de Paris*, 10 juin 1921, p. 670.

705 A. Dupouy, *Les peintres de Bretagne*, op. cit., p. 134.

706 *Ibid.*

707 *Ibid.*, p. 134.

708 A. Dupouy, « Mathurin MEHEUT », *La Bretagne touristique*, mai 1924, p. 117.

709 A. Dupouy, *Les Peintres de Bretagne*, *Ibid.*, p. 134.

dire : « c'est vu ». »⁷¹⁰ Selon l'homme de Saint-Guénolé, même *La Vague* de Courbet, aussi célèbre soit-elle, reste « d'une criante inexactitude »⁷¹¹. Le peintre n'a pas la conscience de la mer, de ses forces, de la manière que la barque a d'accompagner l'élément marin, « la barque du premier plan, accessoire qui fait contraste et qui donne l'échelle, serait roulée, disloquée, dispersée par le déferlement de ces tonnes d'eau. Or Méheut s'applique à être exact, ou plutôt, il ne s'y applique pas, il l'est spontanément, nécessairement. »⁷¹²

Quelle est la différence entre Courbet et Mathurin Méheut ? Ce dernier s'attache à peindre un modèle qu'il a longuement observé, il s'imprègne, il intègre les principes qui construisent l'essence du sujet. C'est exactement ce que Dupouy demande aux poètes dans sa *Poésie de la mer* :

Il y a une poésie de la mer comme il y a une poésie de la montagne, de la forêt, du ciel, de toutes les forces et de tous les aspects de la nature. Assez de poètes sont là pour en témoigner. Mais pour en saisir le sens général et les thèmes élémentaires, il est à peine besoin de consulter les poètes. En tous cas, ce n'est pas à eux qu'il est prudent de s'adresser d'abord. La poésie imprimée est facilement suspecte de mêler aux émotions spontanées des attitudes apprises. L'autre, celle qui se sent et qui se tait, qui se balbutie et plus rarement s'exprime, il n'est, pour savoir ce qu'elle est, que d'observer, non les plus lettrés, mais les plus ingénus, et en premier lieu, la chose va de soi, ceux qui vivent le plus dans l'intimité de la mer, qui doivent la connaître le mieux, c'est-à-dire les marins.⁷¹³

Si l'on veut comprendre la poésie de la mer, l'expérience littéraire n'est pas la première vers laquelle on doit d'abord se tourner car elle est entachée d'une dimension artificielle, les vieux motifs traités par mimétisme. Il faut donc se tourner vers la source de ces émotions, les premiers acteurs de la mer : les marins. Et l'ouvrage va chercher à démontrer la manière d'entrer, pour reprendre les termes de Michelet, dans « la vraie intelligence de la mer »⁷¹⁴.

L'ouvrage de Dupouy revêt un sens prescriptif. Pour arriver à écrire une véritable poésie de la mer, il s'agit d'abord d'éviter l'utilisation d'images convenues. En effet, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, il nous démontre la permanence des modèles grec et latin, jusque là, le lecteur assiste à « une sorte d'émulation dans le déjà dit »⁷¹⁵. Mais entendons-nous bien, *L'Odyssée* reste pour lui le chef-d'œuvre maritime, « tous les motifs de la poésie côtière, hauturière et long-courrière sont là. Et d'abord le goût du métier »⁷¹⁶. L'aède aveugle nous y

710 A. Dupouy, « *Le Gardien du feu* », *La Bretagne touristique*, juillet 1923, p. 170.

711 A. Dupouy, *Les Peintres de Bretagne*, op. cit., p. 130.

712 Ibid..

713 A. Dupouy, *La Poésie de la mer*, op. cit., p. 7.

714 J. Michelet, *La Mer*, Paris, L'Age d'homme, 1980, p. 33.

715 A. Dupouy, *La Poésie de la mer*, Ibid., p. 25-26.

716 Ibid., p. 37.

raconte les navires, les ports, les bourrasques, mais aussi les « raisons d'aimer cette vie malgré sa dureté et ses risques[...] »⁷¹⁷. Et dans ce livre du voyage, « qu'il est puissant, l'appel du large ! »⁷¹⁸ Nous y retrouvons le sea-appeal auquel notre auteur ne peut résister⁷¹⁹.

Mais ce modèle indépassable va imposer pendant des siècles des images toutes faites, des formules préparées, « on finit, nous dit Dupouy, par en vouloir à toutes ces divinités pseudo-marines imposées par une fade tradition. »⁷²⁰ Le poète, pétri de lecture, en oublie l'essentiel et reprenant indéfiniment le déjà dit, participe de « cette parfaite soumission à la loi d'inertie qui aboutit au simulacre de l'infinie liberté. »⁷²¹

Il en va tout autrement pour Baudelaire, Dupouy souligne le fait que les éléments marins y sont moins des réalités que des symboles :

Mais au lieu d'être, comme chez beaucoup d'autres, quelque chose de convenu, de tout fait, de figé, qui ne laisse supposer chez le poète aucune vision directe, aucune émotion personnelle et qui, à se transmettre au cours des âges de poème en poème, cesse — tranchons le mot — d'être poétique, ici l'interprétation est comme gonflée du suc de la sensation initiale, et, tout en exploitant son don de double vue, le poète reste fidèle à sa première mission, qui est d'être un animateur.⁷²²

Abandonner les images convenues, rester fidèle à la sensation initiale, c'est accéder à l'exactitude. Et notre auteur n'est pas tendre avec le manque de précision de certains poètes. Le Parnasse, par exemple, « ces poètes épris d'exactitude qui faisaient volontiers la chasse aux images sur tous les points de la planète, ont surtout navigué à Paris, entre leur cabinet de travail et le boulevard. »⁷²³ Et le jugement de l'auteur n'accepte pas l'à peu près, quand il analyse un point d'écriture de François Coppée : « il faudrait beaucoup de bonne volonté pour extraire des recueils de François Coppée les éléments d'une authentique poésie de la mer »⁷²⁴, et dans le poème « Sur la plage »⁷²⁵, s'il reconnaît une belle allure au premier vers, « La pleine mer moutonne au loin sur les brisants », il précise aussitôt que « si la mer moutonne, c'est là où les brisants n'existent pas, et que sur eux, elle déferle. »⁷²⁶ Face à l'imprécision, le jugement est irrévocable pour le poète, « voilà qui laisse entendre que pour parler d'elle, il ne

717 *Ibid.*

718 *Ibid.*

719 Voir *supra*.

720 A. Dupouy, *La Poésie de la mer*, op. cit., p. 92.

721 *Ibid.*, p. 184.

722 *Ibid.*, p. 136.

723 *Ibid.*, p. 137.

724 *Ibid.*, p. 140.

725 F. Coppée, « Sur la plage », *Jeunes filles*, in *Œuvres complètes de François Coppée*, t. 2, Paris, Librairie L. Hébert, 1892, p. 359-361.

726 A. Dupouy, *La poésie de la mer*, op. cit., p. 141.

suffit pas d'être sensible, et qu'un minimum de compétence est requis. »⁷²⁷

Hugo, également, n'a pas toujours l'œil et le mot juste, au moins au début de sa carrière, « il y a quelques fausses notes, affirme-t-il, dans cette grande symphonie des « Pauvres gens » : osons le dire et osons le regretter, dans la mesure où l'exactitude aide à la qualité de l'émotion. »⁷²⁸ La mer est d'abord pour Hugo « une figure de rhétorique »⁷²⁹, un « élément insociable[...] »⁷³⁰, ce dernier point démontrant définitivement qu'il connaît mal la mer.

L'exil et la vie dans les îles anglo-normandes signent une rupture chez Hugo. Il va y réaliser son apprentissage, exercer son regard, comprendre et acquérir un vocabulaire nouveau et précis. Pour comprendre la compétence à laquelle est arrivé le poète, Dupouy nous invite de lire « Pleine mer » :

Là c'en est fini du flou faussement noble et pseudo-poétique.[...] L'étrave et l'étambot, le tillac, les sabords, les porte-manteaux, le beaupré, les haubans le bastingage, le tangage qui bave et le roulis qui fume sont promus décidément à la dignité littéraire. Ils pourront se passer de l'épithète d'introduction. Ils pourront figurer à la rime. C'est là un progrès, et de premier ordre.⁷³¹

Avant Hugo, Chateaubriand est, selon Dupouy, le premier à peindre « la mer avec des mots »⁷³². Il constitue une véritable rupture car il invite à utiliser des termes de métier, abandonner le langage convenu « qui ne s'adresserait qu'à un petit monde d'initiés puérilement heureux de retrouver là des mots de passe. Piètre initiation à de petits mystères, à des élégances défraîchies, à une superstition sans ferveur. »⁷³³ Mais chez l'initiateur du romantisme, il n'y a pas de fastidieux apprentissage, c'est « d'instinct [qu']il a senti le pouvoir des termes de métier sur l'imagination du lecteur ». Pour celui qui a fait sa première éducation avec les enfants de la côte, le mot d'instinct est fondamental, nulle stratégie littéraire dans sa manière d'écrire, mais la conscience intime que « parler de haubans, de huniers, d'antennes, de vergues, de navigation à la cape ou à l'estime, cela valait mieux pour [...] émouvoir que toutes les Néréides, tous les Tritons et tous les Zéphyrs d'une mythologie usagée. »⁷³⁴ Bernardin de

⁷²⁷ *Ibid.*

⁷²⁸ *Ibid.*, p. 122.

⁷²⁹ *Ibid.*, p. 123.

⁷³⁰ *Ibid.*, p. 125.

⁷³¹ *Ibid.*, p. 128.

⁷³² *Ibid.*, p. 98.

⁷³³ *Ibid.*, p. 92.

⁷³⁴ *Ibid.*, p. 99.

A la même page de l'ouvrage, on trouve la phrase suivante : « On ne contestera pas que, pour bien parler de la mer, il ne soit pas mauvais de l'avoir connue dès son enfance. » on comprendra aisément comment l'expérience de Chateaubriand et celle de Dupouy sont à rapprocher.

Saint-Pierre a lui aussi quelques faveurs chez Dupouy, avec Chateaubriand, c'est à ces deux prosateurs que « qu'il est réservé d'enseigner à un siècle nouveau ce que la mer recèle de vraie poésie. »⁷³⁵

On comprendra que pour Dupouy, cette vraie poésie est celle de l'expérience. Et c'est cette expérience qu'il voudrait que tout poète acquière afin de transcrire la complexité et la beauté du thème marin. Il reconnaît cet effort chez Richepin. S'il lui trouve quelque chose de surjoué, lui, au moins a aimé la mer, il l'a connue, « et non pas seulement comme on la connaît du bord de l'eau, mais en allant dessus. Il a connu des marins, des pêcheurs, et il a pris plaisir à les entendre parler pêche et marine. »⁷³⁶

Mais bien plus que Richepin, c'est chez Loti que notre auteur trouve l'aboutissement de la poésie marine, « où en trouver de plus pénétrante et de plus enveloppante[...] ? »⁷³⁷ s'interroge-t-il. C'est donc encore chez un prosateur qu'il voit s'épanouir la puissance véritable de la mer dans la littérature.

Si Loti est un véritable marin, il n'est pas du peuple, où se trouve alors la poésie de ces milliers d'hommes que jamais l'on n'entend ? Dupouy est bien loin de négliger les chansons de marins, il les affectionne à un tel point qu'un groupement de poèmes de ses chants de la traversée s'appelle « chansons »⁷³⁸. En effet, dans ces chants populaires, il reconnaît « le goût du métier »⁷³⁹, mais outre cela une souplesse syntaxique, une liberté de langue « qui jette à la mer sa logique comme un lest gênant »⁷⁴⁰ et qui permet d'atteindre, avec le soutien de la musique un étonnant « bondissement lyrique »⁷⁴¹.

Hormis, ces marins, il n'est finalement que peu d'hommes qualifiés pour évoquer la mer. C'est la conclusion à laquelle arrive le lecteur de *La Poésie de la mer*, ouvrage bien étonnant, puisqu'il nous signale finalement, pour l'immense majorité de la production, l'échec de la poésie de la mer : « en France [...] sauf [à] de précieuses et rares exceptions, elle a dû longtemps attendre son heure. »⁷⁴² Dupouy le redit dans les dernières pages de l'ouvrage :

Que de pages où nous cherchons en vain sa présence, sa puissance douce et violente, sa profondeur, son immensité, sa mobilité ! Que de pages où, contre toute prévision, les

735 *Ibid.*, p. 102.

736 *Ibid.*, p. 161.

737 *Ibid.*, p. 163.

738 A. Dupouy, « Chansons », *Chants de la traversée*, *op. cit.*, p. 172-178.

739 A. Dupouy, *La Poésie de la mer*, *op. cit.*, p. 176.

740 *Ibid.*

741 *Ibid.*

742 *Ibid.*, p. 14.

risques de mer, les aventures de mer, les émotions de partance, celles du voyage, de l'escale, du retour, ont l'air de ne pas exister ! »⁷⁴³

Alors, comme si tout le livre avait préparé cette exhortation, Dupouy termine par des lignes qui invitent le poète à une poétique du « devenir marin » :

Mais rien de vaut l'expérience et l'inspiration personnelles : il s'agit de n'en pas borner le lieu. Beaucoup de poètes de la mer, comme beaucoup de peintres, se contentent de la roche ou de la dune pour établir leur trépied. De là des compositions plus apolliniennes, dirait Nietzsche, que dionysiennes. Or la mer est l'empire du vertige, et c'est d'ailleurs pourquoi elle attire et repousse alternativement. [...] Poètes qui prétendez chanter l'élément entre tous mobile [...] épousez de bon cœur cette mobilité. Embarquez-vous. Il n'est pas nécessaire que ce soit à bord d'un palace flottant où tout — confort, sport et lecture — s'emploie à vous faire oublier que vous êtes sur l'eau. Il suffit d'une simple barque sous une simple voile, d'un grand fonds de sympathie et d'un peu d'imagination. »⁷⁴⁴

Comment Dupouy a-t-il mis en œuvre les prescriptions énoncées dans sa *Poésie de la mer* ? Il existe bien une poésie maritime chez Auguste Dupouy. Mais ne nous y trompons pas, si elle est essentielle pour comprendre son œuvre poétique, elle n'est pas la seule. Dans *Partances*, vingt-trois poèmes sont consacrés à la mer et la côte sur les quatre-vingt-douze que compte le recueil et dans les *Chants de la traversée*, on trouve quinze poèmes marins sur quatre-vingt-dix-neuf. On le voit, donc, si l'on ne considère que ces deux ouvrages qui comptent en tout cent quatre-vingt-onze poèmes, seulement trente-huit sont construits sur une thématique marine, soit un peu moins de vingt pour cent de sa production poétique. La poésie de la mer, chez Dupouy, est fondamentale, mais elle n'est pas tout, loin sans faut.

Nous avons dégagé un certain nombre de thèmes, de motifs : la tristesse, la joie, la mer spectacle, la sirène, la mort, la vie... Rien qui ne fût déjà traité par d'autres poètes ; ce qui donne sa spécificité à notre auteur, c'est le point de vue qu'il offre. Il désire se poster comme un observateur au plus près de la chose observée. Cela est vrai quand il observe la mer sur la côte, cela est vrai quand il est sur la barque du pêcheur. Il ne désire pas se distancier de son sujet.

La lecture des deux recueils que nous a laissés Dupouy nous montre qu'il fait correspondre des sentiments aux différents états de la mer. Il y aurait ici, donc, une forme de correspondance, et en cela nous pourrions le rapprocher du courant romantique. Cependant, un poème, « Mer stérile », nous invite à revoir ce point de vue pour appliquer sur l'écriture de Dupouy et le placement du regard du « je » poétique une lecture un peu différente :

⁷⁴³ *Ibid.*, p. 183.

⁷⁴⁴ *Ibid.*, p. 186.

Ta liberté, mouvante mer, n'était qu'un leurre,
Ton effort qu'inertie aux ordres du Hasard,
Ton geste, ton repos, ta voix et ton regard,
Miroir, écho, reflet des caprices de l'heure.

Esclave des midis, de l'aurore, du soir,
La nuit et le rayon, l'air clément, la bourrasque,
Le ciel, le fond, la rive ont façonné ton masque.
Puis l'homme est survenu qui prétend t'émouvoir.

D'avoir créé jadis les dieux à son image,
L'incorrigible enfant, plus vieux et non plus sage,
Jette encore son âme neuve aux quatre vents.

Oh ! Pouvoir à son tour abdiquer la pensée,
Et n'être plus, ô Mer qui jouais les vivants,
Qu'une vague de toi par les vagues poussée !⁷⁴⁵

L'homme, sur l'élément marin, n'a fait qu'appliquer ses songes, ses sentiments ; il a vu dans les paysages mouvants de la mer un être pensant quand il ne fallait voir que mécanique météorologique et astronomique. Cette constatation l'amène à réinspecter la notion de liberté liée à la mer. En effet, en exergue de ce poème est posé le vers célèbre de Baudelaire, « Homme libre, toujours tu chériras la Mer »⁷⁴⁶. C'est l'occasion pour nous de remarquer que ces exergues fonctionnent souvent de la même manière, le poème va se construire en opposition à la parole célèbre. Ici, Dupouy nous invite à penser que l'homme ne fait qu'appliquer ses sentiments à l'élément marin. Tristesse, passion, liberté sont renvoyées à l'homme, comme un écho sur un mur. Le poète en nous invitant à « abdiquer la pensée » se pose en quête d'une forme d'oubli de soi, et de toute dimension intellectuelle. C'est ce qu'il nous dit quand il affirme qu'« à Saint-Guérolé [il] proscrivait toute littérature. »⁷⁴⁷

« En mer » se construit sur la même opposition : l'existence personnelle est vu comme le « spectre obsédant des mauvais jours »⁷⁴⁸ tandis que sur la barque : « Passé clément, passé néfaste/ Dont je gardais le goût amer,/ Tout se dissipe au vent de la mer,/ Tout se résout dans la nuit vaste. »⁷⁴⁹

D'ailleurs, comment faut-il comprendre le dernier poème de *Partances*,

745 A. Dupouy, « Mer stérile », *Partances*, op. cit., p. 48.

746 Ch. Baudelaire, « L'homme et la mer », *Les Fleurs du mal*, Paris, Michel Lévy Frères, 1868, p. 105.

747 A. Dupouy, *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée*, op. cit., p. 91.

748 A. Dupouy, « En Mer », *Partances*, op. cit., p. 29.

749 *Ibid.*

« Septembre »⁷⁵⁰, adressé à Chateaubriand ? Ce poème nous montre la distance que Dupouy conserve avec l'initiateur du romantisme en France. La première partie du poème est construite sur les poncifs hérités de ce dernier : vent qui s'effare, roseaux qui gémissent, ruisseaux qui sanglotent, tout un monde de vieux châteaux « doucement accablés par toute la grisaille// Des étangs, des ciels bas, des brumeux horizons »⁷⁵¹. Mais voilà, Dupouy, dans ce poème, veut voir le monde d'un autre œil :

Incurable écouteur des plaintes de l'automne,
Toi qui me révéla la détresse bretonne,
La douceur de souffrir et celle d'être seul,
J'ose te renier, mon maître, mon aïeul,
O rêveur que la soif de l'impossible altère !⁷⁵²

Suivent de beaux vers construits en opposition à la première partie. Il y montre la beauté du soleil de Bretagne, toute la vie qui s'épanouit pour qui sait la voir : grain engrangé, plaines fauchées, mer bleue, vergers lourds de pommes et « soirs somptueux »⁷⁵³. La chose est dite, ce sont les derniers vers de *Partances* :

Je ne mâcherai plus, René, ton herbe amère
Je sens trop aujourd'hui que la terre est ma mère.
A d'autres de rêver les Edens inconnus :
Moi je verrai passer les filles aux pieds nus,
J'irai mordre à la chair odorante des pommes
Et scander ma chanson sur le travail des hommes.

Ces quelques vers de la première publication de Dupouy sonnent comme un programme : s'attacher à observer ce qui lui est proche et savoir en retranscrire la beauté, la profondeur. Mais là encore, point d'archétype, il ne désire pas remplacer les images usées du romantisme par celles à peine moins fausses d'un folklore affadissant. *Pêcheurs Bretons* est une des pierres de voûte de ce projet, et c'est, nous semble-t-il, ici que s'affirme le style de Dupouy, sa spécificité littéraire. Pour s'en convaincre, on peut voir comment il va faire surgir la poésie d'une pêche au chalut. En effet, faire sortir les captifs du piège qu'est le chalut n'est pas si facile qu'il y paraît :

Car tout ce peuple se débat et proteste de son mieux ; les crabes, les langoustines et les langoustes s'agrippent désespérément aux mailles avec leurs pinces et leurs pattes ; les raies y introduisent leurs queues acérées ; les grondins s'y prennent par leur nageoires qui piquent ; les énormes posteaux ou travans y font des bonds terribles ; les congres insidieux et les chats-roux avancent vers les doigts de menaçantes mâchoires. Il n'est pas jusqu'aux soles, aux plies

750 *Ibid.*, « Septembre », p. 180-182.

751 *Ibid.*, p. 180.

752 *Ibid.*, p. 181.

753 *Ibid.*

et aux barbues, qui, arc-boutées (*sic*) dans une attitude de défense, ne résistent à la pression des mains impatientes et brutales avec une force qu'on attendrait pas de si innocentes espèces.⁷⁵⁴

On a bien ici une scène digne de Mathurin Méheut. Le tableau se construit sur une grande variété des espèces — on peut repérer le goût pour le nom commun —, la description est construite en deux temps, le lecteur découvre d'abord les poissons armés qui sont affublés de qualificatifs guerriers : les queues sont « acérées », les bonds « terribles », les congres sont « insidieux », et les mâchoires « menaçantes », ensuite l'auteur présente les espèces innocentes, mais qui démontrent une force étonnante. Aucune d'entre elles ne laisse faire la main du pêcheur. Cette scène bâtie sur le mouvement et sur des jeux de force se fait ensuite peinture : « mais quel pêle-mêle de teintes vives, quel étincellement de nuances rares sur les planches où cela rampe, tressaute, se tord et bave, avant d'aller se ternir et agoniser dans la cale ! »⁷⁵⁵ On voit que le travail sur la couleur est accompagné de la description des différentes étapes qui vont de la capture jusqu'à la mort de l'animal⁷⁵⁶. L'intérêt de l'écriture de Dupouy se situe dans le croisement qu'il réalise entre le réalisme de l'instant qu'il décrit et le dépassement de ce réalisme par l'élaboration de contrastes puissants. Il démontre le fait que la beauté et la saleté sont concomitantes, les poissons multicolores peuvent s'ébattre sur un pont poisseux et sanguinolent. Ces textures et couleurs participent de la peinture.

Il en va de même pour le port. La saleté est considérée par Dupouy comme un élément fondamental de leur beauté. En effet, Camaret, à la suite des crises sardinières, était peu à peu déserté par les pêcheurs, le port avait vu les peintres les remplacer. Son pittoresque, ses artistes de renom devaient-il le condamner à n'être plus qu'une station pour citadins en vacances ? « Et Camaret ne vivait plus que d'une vie atténuée, humiliée »⁷⁵⁷, juge Dupouy. La pêche à la langouste a amené une nouvelle énergie sur les anciens quais. Mais cela ne va pas

754 A. Dupouy, *Pêcheurs bretons*, *op. cit.*, p. 138.

755 *Ibid.*, p. 138-139.

756 On retrouve une scène du même type un peu plus loin dans l'ouvrage. On peut noter l'humanisation des sentiments de la proie :

« Le crustacé mettra toute son ingéniosité à trouver ces ouvertures, à s'y introduire, non sans effort s'il est gros, à s'emprisonner confortablement pour déchiqueter l'appât tentateur, tête de thon, aileron de squal, fine chair de merlans, de vieilles ou de lieux préalablement nettoyés et ouverts avec une prévenance dont ne s'alarme pas son obscure cervelle, jusqu'à ce que le traître de câble fixé au casier se raidisse et enlève couvert et convives. Stupeur, puis désarroi au contact d'un élément nouveau ; fracas de cuirasses heurtées, coup de queue, agitation de pattes, fureur de pinces qui s'agrippent aux mailles ou aux barreaux de la cage. Cependant, par une petite porte, la main de l'homme s'allonge hardiment, prudemment au milieu des guerriers, secoue les récalcitrants pour leur faire lâcher prise, et tout ce tumulte s'apaise dans la cale poisseuse du canot, tandis que l'engin est garni de chair fraîche et jeté derechef à l'eau dans l'espoir de nouvelles captures. » (A. Dupouy, *Pêcheurs bretons*, *Ibid.*, p. 182-183.)

757 *Ibid.*, p. 199.

sans un certain nombre de traces fort éloignées des aspirations des touristes :

Dans le cirque presque parfait que forme l'anse, des voiles étaient hissées ou amenées ; et le reflux avait abandonné sur la vase, parmi d'autres débris, une quantité de carapaces, pourriture malodorante qui, dans ce port de pêche, était un signe de vie.⁷⁵⁸

Dupouy pose ici sa hiérarchie : la poésie ne peut devancer le premier emploi d'un port. Sa matière, sa beauté est tout entière dans son activité première, elle est la source même de son intérêt. Refuser cette vitale salissure, c'est refuser la véritable émotion des ports, c'est refuser leur énergie, leur composante fondamentale :

Naturellement, le spectacle, plus fécond en péripéties, plus scénique, plus dramatique, est moins délicat et moins pur. Les déchets de la pêche et ceux de l'usine s'y mêlent aux vases des estuaires. Des odeurs fâcheuses vous poursuivent, du faubourg crasseux de la petite ville aux grèves que le jusant découvre. Enfin, il y a plus de cris, de querelles, de protestations, de pétitions, de gros mots, de coups, de cabarets, de vulgarité apparente. C'est la rançon. Ceux qui ne se lassent pas de demander à la Bretagne des brumes, des légendes, des songes, le son des cloches d'Is ou celui de leur propre moi, ne trouveront sans doute qu'une médiocre saveur à ces études documentaires. Mais elle-même n'est-elle pas fatiguée, à la longue, des promenades sentimentales qu'on lui voue ? N'est-elle pas surchargée de bijoux littéraires et de bijoux d'art (dont bon nombre d'ailleurs en toc) et n'a-t-elle pas besoin de cadeaux plus utiles ? » « Bretagne est poésie » dites-vous, et vous en faites sa devise, que vous gravez sur son écusson en caractère gothiques. Mais, parbleu ! Elle est réalité aussi, force vivante et agissante. On trouvera dans les pages qui suivent un tableau des ressources, des besoins, du travail de ces petits ports populeux du Sud-Ouest. Puissent des hommes d'action y prendre goût ! C'est à eux de préférence qu'elles sont destinées. Et peut-être que d'autres finalement y trouveront leur compte, s'il est vrai, ô Hugo, ô Verhaeren, que l'action n'exclut nullement la poésie, surtout — ajouterons-nous — quand elle se déroule dans un si beau décor de rochers, de sable et de mer.⁷⁵⁹

Dupouy lutte contre les poncifs, c'est un réaliste pour qui la vie d'un port passe par les odeurs et les déchets. Il n'est pas de ceux qui veulent conserver une Bretagne immuable, arriérée, il n'a d'autre possibilité que d'accepter avec un regard assez bienveillant les progrès techniques qui permettent de pêcher plus et mieux, et de ce travail il va tirer une véritable littérature. Pourtant, la question du chalutage à vapeur montre la limite du machinisme quand on le compare à la pêche à la voile, toute l'expérience du pêcheur semble d'un coup inutile :

[...] quand il a trouvé une façon à lui de combiner engin et manœuvre avec les vents, l'état de la mer, les courants, quand il a droit d'être fier de ce trésor d'expérience amassé hiver par hiver, c'est alors qu'on lui désigne, pour remplacer tout cela, un gros bateau de fer enfumé qui va seul, qui pêche seul, à bord duquel on n'est plus soi-même que machine : peu s'en faut qu'il ne regrette alors le froid, les veilles dures, les accidents qui ont contribué du moins à faire de lui un homme.⁷⁶⁰

⁷⁵⁸ *Ibid.*, p. 200.

⁷⁵⁹ *Ibid.*, p. 30-31.

⁷⁶⁰ *Ibid.*, p. 172.

On comprend alors pourquoi le machinisme devient la « désolante antithèse »⁷⁶¹ de ce marin dont la confrontation avec les éléments a forgé la personnalité faite d'initiative, d'énergie, d'esprit de recherche et d'observation.

3- Une morale : L'alcool

Pendant toute sa carrière, Dupouy combatta ce fléau qu'est l'alcool en Bretagne. Ce thème fait partie de ses leitmotivs et pourtant on en trouve pas de trace directe de cette question dans son travail de chroniqueur. Dans la mythologie de Dupouy, les premiers à être touchés par cette calamité sont les pêcheurs. Nous l'avons vu plus haut, ces hommes au courage fantastique redeviennent des enfants importuns quand ils s'approchent des buvettes et qu'ils deviennent des quémandeurs aux jambes flageolantes.

Cette triste ivrognerie est un thème également abordé par Le Braz et Le Goffic. *Le Crucifié de Keraliès* puis *Madame Ruguellou* démontrent la volonté de Le Goffic de dépasser les vieux poncifs. Dans *La Bretagne touristique*, Dupouy commente ce dernier roman publié en 1927, à la voix de l'auteur, il mêle la sienne :

Dans cette Bretagne telle qu'elle est et non telle qu'on l'imagine, il y a certes de l'idéalisme, de la noblesse, de fortes traditions, mais il y a aussi du reniement, de bas calculs, de tristes passions, et d'abord, celle de l'alcool. On boit beaucoup dans le roman de M. Le Goffic, comme dans les romans de Gorki. On y boit goulûment, salement, à toute occasion : marché, contrat, noce, deuil ou scrutin. Les Bretons ont toujours été portés sur les spiritueux : on leur chercherait une excuse en jouant sur les mots, et Renan l'a presque fait. Mais l'alcool dégrade — non pas peu à peu — leur belle race. L'origine du mal ? M. Le Goffic la dénonce nettement : c'est « cette triste loi sur la liberté du commerce des liquides qui fut le premier acte législatif du gouvernement de la Défense nationale. » Il pourrait y ajouter l'extension du privilège des bouilleurs de cru. Ce sera devant l'histoire une des hontes de notre régime, que d'avoir facilité cet empoisonnement.⁷⁶²

Ainsi, c'est la beauté elle-même qui est atteinte par ce mal séculaire, et les raisons sont politiques. Bien sûr, il en va de même pour l'alcoolisme du littoral, celui qui frappe le plus le marin amateur, d'autant que le buveur des côtes est le plus hardi de Bretagne⁷⁶³. Mais tout comme son ami le Goffic, qui participa à la création des abris du marin, Dupouy croit en l'éducation comme principal remède à cette maladie régionale mais aussi nationale. C'est déjà

⁷⁶¹ *Ibid.*, p. 171.

⁷⁶² A. Dupouy, « Madame Ruguellou, *La Bretagne touristique*, avril 1927, p. 85.

⁷⁶³ Th. Fillaut, *Les Bretons et l'alcool (XIXe – XX e Siècle)*, Rennes, Editions école nationale de la santé publique, 1991.

le message qu'avait passé Le Braz dans sa nouvelle « Les noces noires de Gernaham »⁷⁶⁴.

• *L'humilité au cœur de la grandeur*

Affronter les aléas de la pêche en mer produit des héros, des « seigneurs de la mer »⁷⁶⁵. Mais l'homme est une particule négligeable face à l'océan. Dans *Face au couchant*, afin de nous faire découvrir la région brestoise, l'auteur nous raconte la côte, où, « même parcourue de pas humains, cette nature finistérienne a une grandeur qui semble exclure l'homme ou du moins le réduire à l'état de minuscule accident »⁷⁶⁶. Cette réflexion de Dupouy n'est pas sans rappeler celle de Michelet qui affirmait de l'élément marin que « si nous avons besoin de lui, lui, il n'a pas besoin de nous. Il se passe de l'homme à merveille. »⁷⁶⁷ Malgré sa volonté de domination totale, l'homme n'est décidément pas grand chose au milieu de cette immensité superbe. Le combat est ici perdu d'avance. Il n'a même pas lieu d'être tant les forces en présence semblent disproportionnées.

Il est inutile de vouloir affronter la nature. Cependant la côtoyer place l'observateur dans une position privilégiée. Dupouy va souligner ce point de vue dans sa biographie de Charcot. Le biographe tient à donner de longs extraits du journal de bord de l'explorateur pour « nous transporter dans l'atmosphère de ces lieux inhospitaliers et dans sa pensée à lui »⁷⁶⁸ :

La mer puissante et les nombreux icebergs sous le ciel gris et bas se livrent à leurs jeux de géants, se caressant ou se heurtant, et au milieu de ces prodigieuses manifestations de la nature, qui ne sont pas faites pour l'homme, nous nous sentons simplement tolérés, bien

764 Ce récit met en scène Emmanuel Prigent qui ressent depuis un moment un certain « malaise d'âme ». Il ne sait pourquoi ses pensées sont si sombres... On apprend peu à peu qu'il a pris la place de laboureur, position hiérarchique élevée dans le monde de la ferme. Il a pris la place du maître, rongé par les vapeurs de l'alcool. Renée-Anne, sa jeune épouse, reste alors seule à gérer une ferme. Elle a subi de mauvais traitements, « les dernières lueurs d'une intelligence qui n'avait jamais brillé que d'une flamme incertaine, il achevait de les perdre dans l'ivrognerie, le misérable ! Et d'autres vices lui étaient venus, des vices abjects, innommables, qui n'étaient plus d'un chrétien mais d'une bête... » Mais son poison finit par le tuer. Il apprend, alors que la jeune femme est encore en deuil, que les premiers prémices d'arrangements de mariages se sont faits sentir. C'est ce qui le rend triste. Il est amoureux d'elle mais il ne peut la prétendre car il n'a ni le statut, ni l'argent, ni l'éducation adéquats. Une nuit, Renée-Anne le suit dans le froid et la neige, pleine d'une sourde jalousie. Elle le voit alors rentrer dans l'école où il apprend à lire et compter afin de devenir digne d'elle. Lors de la cérémonie de fin de deuil, elle le choisit alors comme nouveau maître de la ferme. Nous avons affaire à une véritable fable qui aboutit à une morale. On peut même voir ce récit comme une parabole illustrant la vision d'un monde.

765 A. Dupouy, *La Basse-Bretagne*, t. I, *op. cit.*, p. 34.

766 A. Dupouy, *Face au couchant: Brest, la côte et les îles*, *op. cit.*, p. 29.

767 J. Michelet, *La Mer*, *op. cit.*, p. 48.

768 A. Dupouy, *Charcot*, *op. cit.*, p. 44-45.

qu'une sorte d'intimité se soit créée entre nous et nos hôtes superbes.⁷⁶⁹

De ce fragment largement poétique ressort l'idée que l'humilité permet de saisir la manifestation de l'immense et d'être touché par elle. C'est pour Dupouy la grande intelligence de Charcot que d'être toute modestie devant l'élément naturel. Chez lui, rien de supérieur. Il veut simplement faire son travail au milieu des océans. Et pour faire cela, il faut comprendre et accepter leurs forces infinies. Il en va de même du pêcheur cornouaillais. Chacun comprend alors, plus ou moins clairement, qu'aussi sauvage, violente et injuste qu'elle soit, il faut rendre hommage à la mer :

Cette mer véhémence, aucun progrès, on le sait, ne la domestiquera. Aucune prudence ne prévaudra complètement contre ses ruses ; aucune force, contre ses fureurs- Mais ce n'est pas sur ses rivages que les mères des naufragés, ou leurs veuves, viennent tendre le poing à la gueuse. Car cette gueuse, tous comprennent qu'elle est la grande nourricière. Et tous sentent au moins confusément, qu'il est bon d'y plonger sa pensée comme dans une vaste cuve baptismale, pour se laver des mesquineries terriennes, pour être plus vaillant et plus noble.⁷⁷⁰

Pas, *a priori*, chez Dupouy, de volonté démiurgique, pas de mégalomanie micheléenne de la maîtrise du tout. Son écriture est modestie devant le spectacle de la côte. L'observation est toujours à dimension humaine. Mais cela n'empêche en rien l'éloquence ; au contraire, l'éloquence, le grandiose naît de la fascination que produit le choc des éléments marin et terrestre.

Et tandis qu'il semble être toute modestie, n'existe-t-il pas chez lui aussi une quête qui aurait pour objectif de saisir un totalité ? Tout le long de sa carrière, il écrivit sur la Bretagne et l'étude de son œuvre nous révèle une définition spécifique du territoire régional.

769 *Ibid.*, p. 45, reprenant un extrait du journal de bord de Charcot, publié à son retour.

770 A. Dupouy, *Face au couchant : Brest, la côte et les îles*, *op. cit.*, p. 253.

II. La quête d'une définition du territoire : La Bretagne

d'Auguste Dupouy

1- La défense de la terre régionale

Le combat fonde la structure géographique de l'univers de Dupouy. Nous avons étudié la frontière fondamentale de l'isthme breton — la côte —, puis mis en évidence un certain nombre de caractéristiques de la mer, nous pourrions les résumer en disant qu'elle est le grand tout de Dupouy, figure de la violence, de la beauté, de la séduction, de la tentation, de la noblesse, etc. Une seule chose ne naît pas la mer, l'intellectualisation. Entendons-nous bien, la pensée y est omniprésente, mais la réflexion théorique y est bannie. Il faut être et sentir afin de laisser la mer infuser pleinement ses bienfaits. La terre est percée de cent canaux qui injectent l'énergie vitale au plus profond de ses entrailles. Ce mélange des matières permet selon Dupouy de définir les limites géographiques de la Basse-Bretagne : « Encore à Pénerf, encore à Pénestin, dont le nom bas-breton est un signallement, vous ressentez à la fois cette lutte et cette intimité du sol et de la mer, qu'accuse l'alternance bi-quotidienne du flot et du jusant. »⁷⁷¹

Cette alliance de la terre et de l'eau permet d'accéder à la macrogéographie et d'interroger maintenant la question de la terre et celle de la frontière.

a. Définition : un monde en poupée gigogne

Le journalisme a mis en évidence le fait que ce qui nous est proche géographiquement nous intéresse particulièrement, nous est plus précieux que ce qui est éloigné de nous, c'est ce que la profession nomme la « loi de proximité ». On peut analyser l'œuvre de Dupouy à la

⁷⁷¹ A. Dupouy, *La Basse-Bretagne*, t. I, *op. cit.*, p. 19.

lumière de ce principe.

En observant le nombre de publications et leurs sujets, nous constatons une organisation concentrique du monde d'Auguste Dupouy. En effet, Saint-Guérolé représente le point central de son univers. C'est son espace proche : le lieu où il a grandi. *Saint-Guérolé Penmarc'h* est un petit livret abondamment illustré. Il fait voir les paysages, plages et rochers, il raconte l'histoire, principalement par l'intermédiaire des bâtiments, enfin, il nous dit la vie du port et des hommes de mer. Dupouy met Saint-Guérolé un peu au-dessus de ses voisins du fait de la violence des attaques de l'océan, de la sauvagerie et de la beauté du lieu.

Franchie la première frontière, nous arrivons à Penmarc'h. De la même manière que pour Saint-Guérolé, c'est en collaboration avec Jos Le Doaré que Dupouy rédige un livret pour promouvoir la pointe du Pays bigouden. Cependant, cet ouvrage de présentation est plus complet que celui de Saint-Guérolé. Comme d'habitude chez l'auteur, c'est un judicieux mélange de recherches et de choses vues. Si le ton vise la neutralité, afin de laisser le lecteur voyager à l'aise dans l'histoire et la géographie du village, le fond, quant à lui, montre l'admiration qu'il suscite chez Dupouy.

Nous franchissons une nouvelle frontière avec *Au Pays bigouden, brodeurs, brodeuses, broderies*. En abordant la question du costume de la région de Pont-l'abbé, l'auteur nous permet de découvrir les coutumes et identités locales. Illustrés par Mathurin Méheut, les textes mettent en évidence l'art et le goût d'un peuple dans sa totalité. A nouveau, c'est d'abord sous l'angle du témoignage que Dupouy nous fait découvrir le chamarré des costumes. La perspective historique a la dimension de l'homme : « faisons un bon d'un demi-siècle dans le passé. Avec les yeux du souvenir, je revois les groupes de brodeuses [...] »⁷⁷². Il dit sa fascination pour cette création dont les origines se perdent dans le temps. Mais c'est avec vigueur qu'il remet à leur place les théories qui ne sont pas dignes de la simple vérité, — nous évoquons ici le prétendu peuplement mongol du Pays bigouden —.

L'univers qui englobe le Pays bigouden est la Cornouaille. Dans l'ouvrage qu'il consacre à cette région, Dupouy nous fait découvrir sa spécificité géographique :

Nulle part dans toute la péninsule, ne s'affirme davantage l'alternance du sable et de la

772 A. Dupouy, *Au Pays bigouden, brodeurs, brodeuses, broderies*, op.cit., p. 3.

roche, de la dune et de la falaise, du ruisseau et de l'estuaire, du mont et de la vallée, du désert et du bocage, de la rudesse et de la grâce – mais de la grâce cornouaillaise, sans mollesse ni afféterie, un peu secrète, un peu farouche.⁷⁷³

Puis nous arrivons à la région brestoise dans *Face au couchant, Brest, la côte et les îles*. Le lien avec cette région est aisé à faire puisque le brillant élève de Saint-Guénolé y a passé ses années de lycée. S'il met une nouvelle fois en évidence la question de la mer et de tout ce qu'elle figure : beauté et violence, Dupouy voit surtout la spécificité de ce pays dans les bouleversements historiques qu'il a traversés. Lieu stratégique incontournable, la rade de Brest abrite depuis des siècles des installations militaires très convoitées. De cette manière, il nous révèle la proximité qui existe entre les violences naturelles et l'agitation de l'histoire.

La Basse-Bretagne se construit sous la forme d'une promenade, de port en port, de ville en ville ; ainsi, Dupouy caractérise-t-il la région « pays » après « pays ». L'ouvrage est donc organisé géographiquement. Ce qui est intéressant pour notre propos se situe particulièrement dans le premier tome. Quatre chapitres sont consacrés à la Cornouaille et deux au Léon. Mais en fait, c'est plus des deux tiers de l'ouvrage qui sont consacrés à la Cornouaille. Que cela nous dit-il ? Quand Dupouy intitule son travail *La Basse-Bretagne*, il évoque tout particulièrement ce qui lui est proche, parce qu'il l'a vu et parce qu'il l'aime.

La Bretagne dans son ensemble n'est donc que le septième « monde » de Dupouy, il traite de son histoire en 1932 et est le premier à aller jusqu'à la période moderne.

Avec la somme d'ouvrages et d'articles consacrés aux divers aspects de la région, Dupouy s'affirme comme un écrivain breton. Mais nous abordons ici la question de ce qui forme l'identité bretonne, ce qui se révèle à l'étude fort complexe. En effet, que ce soit sur des axes historique, géographique et social, les différences sont telles entre un pêcheur du Pays bigouden et un bourgeois de Rennes qu'il est difficile de trouver une cohérence à ce terme. Le seul point de convergence, semble-t-il, serait le fait de se dire Breton. Que faut-il en conclure ? Tandis que l'on qualifierait volontiers de « bretonne » l'œuvre de Dupouy, la frontière qui semble la plus valide se révèle bien moins efficiente dans les faits. Pour Dupouy, tous les endroits de Bretagne ne sont pas tous aussi bretons les uns que les autres. En effet, dans *La Cornouaille*, quand il expose l'incroyable diversité du paysage : « ce contraste est éminemment cornouaillais. On dira qu'il est éminemment breton. Mais la Cornouaille est la

773 A. Dupouy, *La Cornouaille*, op. cit., p. 8.

Bretagne la plus bretonne. »⁷⁷⁴ On peut donc en conclure que *sa* Bretagne est *la vraie* Bretagne.

On retrouve déjà cette hiérarchie chez Le Goffic dans son *Âme bretonne* : « La vraie Bretagne – la Bretagne bretonnante – commence vers Plouha et finit sur le versant de l'Atlantique, non loin de l'embouchure de la Vilaine. »⁷⁷⁵

Ainsi, la « vraie Bretagne », est basse-bretonne, elle se caractérise par l'idée d'une certaine supériorité, au moins dans ce qui concerne le paysage : « Nous pouvons d'ailleurs, ici comme pour le reste, mettre un *plus* du côté bas-breton. Quelles arabesques ! quelles prodigalités d'anses, de promontoires, de plages, de falaises, de grottes, d'îles, d'archipels, de chaussées, de « platresses », de récifs ! »⁷⁷⁶ On peut noter qu'ici sont définies des caractéristiques majeures de la Bretagne maritime.

Enfin, ce voyage dans l'univers d'Auguste Dupouy se termine en franchissant la frontière de la Bretagne. Nous atteignons donc la dernière poupée : la France. Dans cet ensemble ressortent clairement les endroits où il a séjourné. Rouen se retrouve plusieurs fois dans son œuvre et Paris, la capitale, est inévitable. La dimension « française » de l'œuvre de Dupouy se repère principalement dans ses ouvrages d'analyse littéraire et dans les romans de l'histoire de France. Dans ces derniers, les auteurs ont, outre la question historique, également le désir de faire découvrir aux lecteurs la géographie du pays. Nous passons ainsi de la terre arverne à Lyon, puis à Lutèce, nous voyageons ensuite jusqu'en Touraine, pour revenir en Normandie. Par le voyage, l'auteur affirme que l'histoire se vit sur toutes les parties du territoire.

A la structure mentale que nous avons démontrée — en poupée gigogne — s'ajoute donc une géographie en archipel⁷⁷⁷. Angers, Rouen, Reims, Paris sont tour à tour conviés à être, ou les décors, ou les sujets principaux de ses ouvrages. La biographie d'Auguste Dupouy impose sa marque. Ses lieux de séjour deviennent source d'inspiration.

Le mode de fonctionnement est toujours identique : Dupouy retient la spécificité de ces territoires, qui les rend autres, en quelque sorte « supérieurs ». Il montre la France plus forte que l'Angleterre, que l'Allemagne. Il dit le dynamisme économique et littéraire de la

774 A. Dupouy, *La Cornouaille*, *op. cit.*, p. 8.

775 Ch. Le Goffic, *L'Âme bretonne*, première série, Paris, Champion, 1902, p.4.

776 A. Dupouy, *La Basse-Bretagne*, t. I, *op. cit.*, p. 16.

777 Concept défini par M. Cacciari, *L'Archipelago*, Milan, Adelphi, 1997, in B. Wesphal, *La Géocritique mode d'emploi*, *op. cit.*, p. 16.

Bretagne. Dans cet espace, il nous dit la prééminence de la Basse-Bretagne, et encore plus du Finistère. Dans ce département, si l'on met en concurrence le Léon et la Cornouaille, cette dernière est élue haut-la-main. Et ainsi de suite jusqu'à ce que nous arrivions aux rochers proches de cette maison de vacances qui était la récompense des mois passés à Paris. Ainsi, chaque région est à la fois en concurrence et parfaitement intégrée au système.

L'organisation spatiale du monde, tel que le perçoit Dupouy, a des retentissements sur son écriture. La distinction principale se fait dans la proximité corporelle de l'auteur et de son sujet.

Il apparaît que plus la poupée est large, plus nous sommes dans le monde intellectuel, plus elle est petite, plus nous nous rapprochons d'un monde, sensible, sensoriel, corporel. C'est pour cela que lorsque Dupouy écrit sur la Bretagne, et plus encore sur les côtes du pays bigouden, nous sentons sa plume vibrer, tandis qu'une certaine distanciation se fait sentir dans des ouvrages dont le thème est plus lointain. Mais c'est à Paris qu'il écrit sur la Bretagne, et si, dans la capitale, il ressent une forme d'exil, l'écriture lui permet d'annihiler la distance :

Paris, décembre. Matin nuageux où la lumière ne se décide pas à éclairer la planète. Je regarde à la fenêtre de mon bureau les gros nuages couleur d'encre passer sans fin sur les jardins de l'École Normale, sur les toits de la rue d'Ulm, sur le dôme du Panthéon, sur la coupole oxydée de la Sorbonne, et – plus encore – sur les grèves mouillées et les prés marécageux qui sont à six cents kilomètres d'ici. Car c'est le vent de sud-ouest, le vent de là-bas qui souffle. Ces nuages, ils viennent du ciel de l'Atlantique.⁷⁷⁸

En un seul regard, Dupouy nous offre deux angles de vue : la vue réelle, celle des toits parisiens, et la vue rêvée, celle des grèves, de chez lui. Ce voyage en esprit introduit la notion de géographie sensible. Si les œuvres ont toutes des multiplicités de tons, il en est qui dominant. Or tous les travaux de l'auteur nous montrent un lyrisme prégnant, un déploiement de l'émotion dans l'évocation de la côte. Dans les autres cas, il informe, explique, rappelle, mais il ne dit pas la vibration intense que cela provoque en lui.

Ainsi, sa sensibilité artistique est elle-même conditionnée par la notion de proximité. Dans *Peintres de Bretagne*, tous les artistes sélectionnés furent pour lui des connaissances voire des amis. D'ailleurs, au début de chaque portrait, il a un mot pour chacun. Pour le premier, par exemple, il regrette qu'« on ne voi[e] plus Charles Cottet. Ni sur notre palud finistérienne, qu'il aima tant, ni à Paris, ni nulle part. La maladie s'est abattue sur cet athlète et lui a fait de sa chambre une prison où il souffre. » Il raconte comment Lucien Simon est

778 A. Dupouy, *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée*, op. cit., p. 95.

arrivé en Bretagne, il fait l'éloge d'Hirschfeld, « [...] ce peintre russe qui fut un bon Concarnois »⁷⁷⁹. Il dit la grandeur des artistes, et le regret de devoir les perdre :

Théophile Deyrolle vient de mourir. S'il n'était déplacé de prendre pour confident le public, je ne me retiendrais pas de dire la douleur que me cause la perte d'un ami si sûr et si cher, les regrets qu'il laisse à quiconque avait pénétré, sous une écorce assez rugueuse, la bonté profonde et l'idéalisme de cet homme.⁷⁸⁰

On assiste donc à une bipolarisation de l'œuvre d'Auguste Dupouy : une région intellectuelle qui aurait pour capitale Paris, et une région émotionnelle dont la capitale serait Saint-Guérolé. Deux hémisphères d'un même cerveau qui ont des conséquences variables sur les œuvres. Les différents mondes de Dupouy s'opposent et cohabitent ensemble. Des zones de flou existent. Pourtant, c'est cette clarté et ce flou qui nous permettent de mieux interpréter le face-à-face entre la France et la Bretagne.

b. La France et la Bretagne : la notion de petite patrie

Nous avons vu quelle délicate question est celle de la Bretagne. Il faut la délimiter et surtout s'interroger sur ce que représente l'idée d'être Breton. Pourtant c'est cette terminologie qui construit une appartenance et de ce fait un antagonisme fondateur. Si la France semble bien se construire avec la Bretagne, cette dernière trouve son identité malgré ou contre la France.

Un article particulièrement précieux⁷⁸¹ nous permet de connaître l'idée de Dupouy sur les notions de petite et de grande patrie. Publié dans *La Revue rectorale*, il propose le point de vue d'un pédagogue, mais également une vision politique du monde.

Dans ce texte, Dupouy rend hommage au travail d'Elicio Colin qui a publié à la demande de son inspecteur d'académie, une *Petite histoire du Nivernais*. Tout le sujet de ce commentaire est de souligner l'importance de la connaissance de l'histoire locale. Pour notre auteur « le récit des traditions et des événements locaux est trop souvent, en France, abandonné aux premiers venus. »⁷⁸² Ces derniers rédigeaient « des guides douteux, des

779 A. Dupouy, *Les Peintres de Bretagne*, op. cit., p. 63.

780 *Ibid.*, p. 49.

781 A. Dupouy, « De la petite patrie à la grande », *Manuel général de l'instruction primaire*, 6ème série, T.XXXVII, n°35, 31 août 1901, p. 1-2.

782 *Ibid.* p. 1.

bulletins archéologiques et des pauvres biographies de grands hommes »⁷⁸³ oubliant « l'unité organique du passé »⁷⁸⁴ et la place essentielle de la vie dans l'histoire.

Par l'exemple du Nivernais, Dupouy propose d'offrir une histoire « sans parti pris d'aucune sorte, précise et facile » à toutes les régions de France. Il est conscient de l'objection qui pourrait apparaître : « Ne va-t-on pas substituer ces histoires particulières à l'histoire, autrement importante, de la France, l'amour de la petite patrie à celui de la grande, le goût d'un séparatisme imprudent à celui d'une centralisation qui a fait ses preuves ? »⁷⁸⁵

Mais à ces visions concurrentielles du monde, Dupouy propose une conciliation, une interdépendance des concepts où le tout n'existe que par l'accumulation des parties. Pour lui, que se rassurent les inquiets,

étudier une province de France, c'est encore étudier la France dans cette province, si ce n'est y étudier même l'humanité dans son incessant progrès vers le bien être et la justice sociale, évoluant sur le même coin de terre depuis les temps de la caverne primitive jusqu'à nos jours.⁷⁸⁶

Ainsi Dupouy veut qu'une histoire nationale purement théorique soit complétée d'une histoire concrète, que l'on peut saisir dans les traditions d'une région, dans ses monuments. En éclairant le passé de chacun, c'est le passé commun qui se trouvera illuminé. Pour notre auteur, chacun se trouvera gagnant à utiliser une telle démarche, « par la petite patrie, l'écolier apprend à mieux connaître la grande, [et] à la mieux aimer. »⁷⁸⁷ En prenant conscience que Paris ne renferme pas toute l'histoire de France, qu'en sa propre région se tirent aussi bien les fils de l'histoire, eh bien « la conscience nationale s'affermir en se faisant personnelle »⁷⁸⁸ et induit l'idée que « chaque personnalité se prolonge dans la nation. »⁷⁸⁹

c. Paris-Bretagne, l'axe des paradoxes

Cette conception de la relation vitale entre petite et grande patrie est au cœur de l'écriture de Dupouy. Si l'histoire de France devient presque tactile à l'enfant qui en découvre les stigmates sur les chemins de son école, dans les rues qui forment le bourg de son village,

⁷⁸³ *Ibid.*

⁷⁸⁴ *Ibid.*

⁷⁸⁵ *Ibid.*, p. 2.

⁷⁸⁶ *Ibid.*

⁷⁸⁷ *Ibid.*

⁷⁸⁸ *Ibid.*

⁷⁸⁹ *Ibid.*

alors elle le touchera au cœur, dans son intimité la plus profonde. Dans ce qui nous est le plus proche, entre la vie concrète et le sentiment, il existe une voie directe. Et ce n'est qu'après ce chemin que l'homme s'élève vers l'abstraction. On devine ici la construction d'une identité binaire avec d'une part un pôle où les sensations primaires sont omniprésentes et d'autre part un pôle qui se construit sur une vie théorique. Pour nous ces deux espaces distinguent chez Dupouy une sphère privée et une sphère publique.

Ainsi, la zone politique et intellectuelle correspondrait aux lieux de mutation, avec comme point final Paris, point ultime de la sphère publique. La Bretagne constituerait, elle, la sphère privée. L'une serait le lieu du professionnel et l'autre celui de l'intime, le sentiment et l'émotion y aurait une place privilégiée. Face à un espace étendu, la petite patrie est d'une dimension réduite, propice au retranchement, à l'appropriation, c'est ce que l'on garde pour soi, comme un jardin secret. Plus on se rapproche du centre de l'intime, Saint-Guérolé, plus l'espace glisse de l'impersonnel au personnel.

Nous constatons donc que la grande et la petite patrie ne touchent pas les mêmes lieux de l'être, les mêmes sources de l'écriture. Elles permettent de créer un être complet et, par conséquent, ne sont pas en concurrence. Mais elles peuvent malgré tout s'interpénétrer, Dupouy va utiliser des méthodologies acquises, intellectuelles pour traiter de certains aspects de son pays, et être touché par ce qui le ramène à sa Bretagne chez des personnages tels qu'Horace ou Vigny⁷⁹⁰. Là aussi, il y a distinction et relation, en d'autres termes, interdépendance.

• *Une lutte inutile*

Mais dans la coexistence des deux mondes évoquée au-dessus, existe une dissymétrie qui, d'une manière ou d'une autre, met la Bretagne sous l'influence de la France. Et ce rapport de force a bien évidemment des conséquences sur la forme de la petite patrie. Y a-t-il chez Dupouy une véritable lutte pour limiter l'acculturation bretonne de la première partie du XXe siècle ? Dupouy regrette la disparition des traditions, dont le costume est la marque la plus visible, mais se dégage le sentiment que personne ne peut y faire grand chose. Les Bretons l'abandonnent peu à peu pour correspondre à une norme établie par les villes, ensemble de

790 Pour illustrer cette idée on peut évoquer la question du retour à la campagne chez ces deux auteurs.

ramifications dont le centre est Paris⁷⁹¹.

La question de la disparition progressive du breton nous éclaire sur cette idée correspondant à un modèle « standard » français. D'un point de vue linguistique la région est divisée entre « Basse » et « Haute » Bretagne. Dans la première, on parle traditionnellement le breton et dans l'autre un dialecte français : le gallo. A l'époque de l'écriture de *La Basse-Bretagne*, le français prend déjà le pas sur le breton : « A vrai dire, c'est d'un bout à l'autre de cette frontière, presque intangible au cours de dix siècles, que la concurrence du français se fait sentir victorieusement depuis cinquante ans, et surtout depuis vingt. Et même, il s'agit moins d'une poussée du dehors que d'une désagrégation intérieure (souligné par nous). »⁷⁹² Cette dernière remarque est d'une importance capitale dans la vision que Dupouy dégage de la relation entre la Bretagne et l'entité France. Si l'affaiblissement de la langue vient principalement de l'intérieur, c'est que les populations sont parties actives de ce déclin. Ainsi, elles participent volontairement au changement social profond qu'est l'utilisation d'une nouvelle langue. Le point de vue des populations rurales est celui-ci : pour accéder à la modernité, il faut parler français. Alors, comment lutter contre le choix volontaire de la majorité de la population bretonnante ?

Dupouy s'investira pour l'enseignement du breton à l'école, mais le processus de désagrégation est très puissant, ce changement de langue s'inscrit dans une évolution de plusieurs siècles. C'est ce que démontre Serge Plenier dans l'ouvrage qu'il consacre à *La Langue bretonne des origines à nos jours* :

Avec l'union du duché de Bretagne au royaume de France (édit du Plessis-Macé en 1532), le véritable centre du pouvoir s'éloigne de plus en plus de la zone bretonnante. Surtout, sept ans plus tard, la fameuse ordonnance de Villers-Cotterêt fait du français la langue des actes officiels. Bien sûr, l'ordonnance ne cherche guère qu'à rendre les procédures compréhensibles et vise surtout à remplacer le latin par le français. Elle n'est pas en soi hostile aux langues régionales. Pourtant, un équilibre est définitivement rompu : alors que le français et le breton pouvaient faire à peu près jeu égal face au latin, le français devient la langue des catégories dominantes, reléguant le breton au domaine vernaculaire⁷⁹³

A l'exemple des grandes familles nobles qui sont les premières francisées⁷⁹⁴, les classes dominantes abandonnent peu à peu la langue bretonne pour correspondre à l'idéal de culture que véhicule la cour ducale, elle-même influencée par la cour du roi. On peut, à ce sujet,

791 Cf. A. Dupouy, *Costumes bretons*, qui est, plus qu'un ouvrage d'analyse du costume, une observation de sa disparition progressive et de la manière dont les restes de cette tradition s'évaporent rapidement.

792 A. Dupouy, *La Basse-Bretagne*, t. I, *op. cit.*, p. 14.

793 S. Plenier, *La langue bretonne des origines à nos jours*, Rennes, éd. Ouest-France, 2010, p. 45.

794 *Ibid.*, p. 39.

rappeler que le dernier duc de Bretagne à parler breton fut Alain IV Fergent, duc de 1084 à 1112⁷⁹⁵. On voit donc se réaliser un alignement des classes supérieures sur une référence parisienne qui finit par toucher le peuple, à son tour désireux d'imiter les classes supérieures qu'il peut côtoyer. Certes, on assiste à une accélération de la francisation au vingtième siècle, mais ce n'est que le résultat d'une dynamique générale.

Ainsi Dupouy fait preuve d'un profond pragmatisme en observant cet affaiblissement de la langue et de la culture bretonnes. Il le regrette vivement, mais, finalement, il ne cherche pas à se battre contre la marche du temps, et accepte la disproportion des rapports de force. La lutte serait doublement inutile. Tout d'abord, la grande et la petite patrie ne s'étendent pas sur les mêmes territoires, mais il semble également impossible d'aller contre l'avancée de l'Histoire.

• *Rester la Bretagne*

Pourtant, on ne peut nier la présence d'une résistance contre ce que représente la France dans l'œuvre de Dupouy. Lui, qui semble si peu enclin à l'extrémisme, a quelque chose en commun avec les hardis défenseurs d'une Bretagne éternelle, c'est ce que Paul Sérant nous permet de saisir :

[...] Si l'individualisme breton engendre de perpétuelles divisions, si le foisonnement des groupes et groupuscules a quelque chose de déconcertant pour un observateur non breton, il reste que ces divisions n'affectent pas l'unité des sentiments et des espoirs. De René Pleven à Yann Fouéré, de Joseph Martray à Ronan Caerléon, de Morvan-Lebesque à Jean Bothorel, il y a plus que des nuances : et pourtant, chacun sent que la volonté de sauver la Bretagne est présente chez les uns et chez les autres.⁷⁹⁶

Dupouy regrette une contamination des esprits qui fait que les hommes abandonnent leurs tenues particulières pour le complet veston sans caractère. L'auteur peut faire preuve de nostalgie, il peut également montrer un fort agacement contre celui qui ne respecte pas la région. Sauver sa Bretagne serait, pour quelques instants seulement, réaliser un arrêt sur image afin de mieux profiter des sensations qui disparaissent. D'où un certain refus du matérialisme, un refus de la production et de la consommation à tout prix.

Mais, attention, en aucun cas Dupouy n'est un chantre du retour à la terre, du retour au

⁷⁹⁵ *Ibid.*, p. 31.

⁷⁹⁶ P. Sérant, *La Bretagne et la France*, Paris, Fayard, 1971, p. 371.

mode de vie des anciens. C'est un réaliste qui observe la course du monde. Il ne refuse donc pas la modernité si elle est nécessaire. Il voit les pêcheurs anglais et espagnols améliorer leurs techniques, il ne faut pas que ceux de France restent à la traîne. Il se rend alors à l'évidence de l'importance du moteur à pétrole, et ceci même s'il aime à voir la course des barques poussées par le vent, le pêcheur n'est pas un rêveur, s'il est sur la mer, c'est avant tout parce qu'elle lui permet de survivre et d'assurer les besoins de la famille.

A ce sujet, on peut évoquer les publications durant les années vingt telles que *Le Port de Rouen*⁷⁹⁷, *Brest et Lorient*⁷⁹⁸ qui, certes, traitent de l'histoire de la ville et d'éventuelles questions littéraires, mais avant toute chose, abordent des questions économiques. Ainsi, *Le Port de Rouen* fut publié dans la collection *Les Grands ports français*, dirigée par Auguste Dupouy lui-même, et classée dans les ouvrages « de sciences politiques et économiques ». Sur la Bretagne, il porte donc un regard de poète et de rêveur, mais aussi celui de l'homme qui s'interroge sur la réussite économique d'une région. Les conséquences de cette vitalité sont essentielles pour le peuple, et il ne se départit jamais de la question de la vie réelle de ces gens qu'il a côtoyés durant toute son enfance .

Cependant, ce pragmatisme, cette conscience d'une certaine énergie historique qui, fatalement, fera sortir la Bretagne de cette « terre du passé »⁷⁹⁹ chère à Le Braz, s'accompagne de l'impression du vol d'un objet précieux : une part d'identité.

d. Le tourisme, entre critique et publicité

Il nous semble important de rappeler l'importance décisive du tourisme dans les mutations socioculturelles de la Bretagne. L'image de vacanciers sur une plage un jour d'été semble bien anecdotique et sans réelle importance. Pourtant, l'arrivée de ces visiteurs a introduit dans la région de véritables bouleversements.

• Historique

797 A. Dupouy, *Le Port de Rouen*, op. cit.

798 A. Dupouy, *Brest et Lorient*, op. cit.

799 A. Le Braz, *La Terre du passé*, Paris, Calman-Lévy, 1901.

En mai 1955, Dupouy réalise une série d'émissions radiophoniques⁸⁰⁰ qui synthétisent plus de cinquante ans de lectures et de recherches sur la question de la littérature et du développement du tourisme en Bretagne. Numérisées, il est possible de les écouter dans les différents sites de l'INA et d'entendre la voix du maître, pleine de simplicité, lors de l'une de ses « causeries ». Il récapitule les témoignages depuis l'antiquité jusqu'à la fin du XIXe siècle, éclosion de la conscience touristique en Bretagne.

La Bretagne reste jusqu'au début du dix-neuvième siècle une région à la géographie et aux coutumes très mal connues. Le romantisme signe l'avènement d'un nouvel intérêt pour le folklore des régions. Quelques folkloristes vont alors pénétrer cette province encore mal connue et en ramener ce qui leur apparaît comme de véritables trésors de culture ancestrale. Les costumes, les danses, les rites, la langue, tout conduit au dépaysement. Un intérêt croissant apparaît alors, et peu à peu, les curieux, ou ce que l'on pourrait appeler les premiers touristes, élisent la Bretagne comme destination pittoresque.

Si dans un premier temps le voyage était très éprouvant du fait de routes parfois impraticables, le train va faciliter le trajet. Un nombre grandissant de vacanciers découvre alors les charmes de la Bretagne. C'est à la fin du dix-neuvième siècle que l'on construit les grands hôtels qui constellent les côtes bretonnes. Ils sont installés de préférence dans les villages typiques afin que le touriste soit aux premières loges de l'étrange théâtre qu'est la Bretagne de l'époque.

Cette nouvelle activité touristique fut tout à la fois invasion et ouverture. En effet, quelle étrange sensation cela devait être pour les populations d'être observées, étudiées comme une sorte de vestiges d'un passé vivant et pittoresque. Mais, dans le même temps, la Bretagne accusait un grave retard sur de trop nombreux points, or l'arrivée des touristes est l'un des éléments qui ont contribué à faire de la Bretagne une région moderne⁸⁰¹.

La question de la peinture en Bretagne est complètement liée à celle du tourisme, et de la curiosité que provoque la région. Les peintres sont venus pour trouver dans cette nature et cette culture hors du commun une source d'inspiration. « Au XIXème siècle, dans un monde qui s'industrialise, la Bretagne apparaît comme une terre privilégiée, encore à l'abri d'une

800 Voir Annexe I.

801 C'est l'un des thèmes principaux de *La Paix des champs*, attraction de la modernité faite principalement de confort futile et d'aseptisation du réel, mais quoi qu'il en soit, la vie « moderne » s'impose.

civilisation qui va faire disparaître des campagnes tout ce qu'elle pouvait avoir d'exotique. »⁸⁰² Ces peintres en ont amené d'autres et toutes ces œuvres pittoresques, exposées dans les galeries parisiennes, ont suscité l'intérêt du public. Mais ce n'est pas seulement la couleur et la lumière du pays qui ont fait se déplacer nombre d'artistes, c'est aussi le coût modeste d'un séjour en Bretagne qui a permis aux créateurs sans le sou de poursuivre leur œuvre.

Or le père d'Auguste Dupouy, nous l'avons vu plus haut, est très proche des artistes. Quand il sait qu'un peintre vient de s'installer dans un des hôtels de Saint-Guérolé, il l'invite à sa table et peut ainsi assouvir sa passion. Il est l'ami des peintres, son fils le sera aussi. Auguste Dupouy deviendra un grand assidu des expositions, son ouvrage *Peintres de Bretagne* est le témoignage de cette passion.

Dans le préambule, Dupouy dit d'abord son inquiétude quant à l'avenir de la peinture en Bretagne, « il semble qu'il n'y ait plus rien à découvrir. »⁸⁰³ Puis, il rappelle les raisons de l'attraction des peintres pour la Bretagne : elle était bon marché et véhiculait un pittoresque exubérant. Mais Dupouy ne se départit pas de son esprit critique. Dans beaucoup de ces œuvres, « la Bretagne s'y regarde et s'y reconnaît mal »⁸⁰⁴, écrit-il. Cette idée est essentielle pour la compréhension de la relation entre Dupouy et tout regard extérieur porté sur sa région. Ce qu'exprime le peintre peut être vu comme la vision qu'a en lui chaque touriste. Pour l'auteur de Saint-Guérolé, il existerait une dichotomie entre ce que le visiteur voit et ce que la Bretagne serait vraiment. C'est également ce qu'affirme René Le Bihan dans son introduction à *La Bretagne vue par les peintres* : « [...] tout ce qu'on découvrit dans les ports et les villages, héritage d'époques révolues, ou preuve d'un monde sans âge, fut rendu — aux exceptions prêt — d'une façon factice et clinquante. [...] Sa vérité profonde était trop secrète pour être saisie du premier regard. »⁸⁰⁵ Pourtant, certains sont parvenus à rendre l'essence de la terre et des hommes, mais quelle est-elle ?

Afin d'analyser cette tension, il nous faut nous interroger sur les raisons profondes de ce succès. D'un point de vue esthétique, qu'offre cette terre aux peintres pour qu'ils y viennent en si grand nombre ? Pour Dupouy, la réponse se trouve dans une forme d'éloquence du paysage : « des formes des lignes...il en est ailleurs de plus belles ; je n'en connais pas de

802 S. Courtade et E. Chapuis, *La Bretagne vue par les peintres*, Paris, Edita, 1987, p. 13.

803 A. Dupouy, *Peintres de Bretagne*, op. cit., p. 5.

804 Ibid., p. 7.

805 S. Courtade et E. Chapuis, *La Bretagne vue par les peintres*, op. cit., p. 9.

plus expressives. »⁸⁰⁶. C'est-à-dire que pour lui le paysage breton dit quelque chose à qui sait le voir et peut-être surtout l'entendre. Car, entre l'homme qui observe et le paysage, peut se créer un véritable dialogue. Le site que l'on regarde n'est pas une forme dépourvue sens, mais la source d'un dialogue entre lui et un homme. C'est peut-être ici que s'opère une part de la sélection entre les artistes. Il y a ceux qui sont ouverts à l'expression du paysage, qui vont surtout retranscrire la vibration du lieu, qui vont dire sur la toile ce que leur dit le panorama. Et puis il y a les autres. Ceux qui ne sont pas à l'écoute de la terre bretonne. Ceux qui pensent être le centre, ceux qui expriment avant d'avoir ressenti, qui astreignent l'environnement à leur technique. Au lieu de s'adapter, ils adaptent, et c'est bien cela que Dupouy ne supporte pas chez ceux qu'il considère comme de pseudos artistes⁸⁰⁷.

Mais il n'est pas que les lignes, les formes. Le caractère d'une région tient également à ses habitants. Dupouy dit ici la majesté primitive que conservent les habitants de son pays, et seuls les artistes qui ont quelque chose de primitif peuvent comprendre la Bretagne. La deuxième sélection entre les artistes s'opère ici. Charles Cottet, par exemple, a su vivre avec les pêcheurs, en toute saison, alors il a « saisi des choses essentielles de leur destinée, que son art a traduites sans les trahir. »⁸⁰⁸, la technique s'efface, elle devient un moyen d'expression et non plus un but.

Ainsi, nous comprenons mieux ce que Dupouy attend du touriste : la même chose que ce qu'il désire de l'artiste : réceptivité et compréhension. Certains artistes étrangers sont des exemples de la véritable emprise que peut exercer la Bretagne. Et si pendant dix ans Hirschfeld a essayé de sentir le Bretagne avec sa technique apprise, il n'est parvenu à la regarder et à la sentir que lorsqu'il a cherché à s'exprimer sans intermédiaire. Dupouy compare le peintre à Lamartine dans son rapport à la lumière, à l'espace, à la solitude. Peu à peu il réduit le pittoresque pour se concentrer sur la lumière et la mer, lui aussi est à la recherche du général. « Son art direct et sincère ne se targuait d'illustrer aucune mode, formule ni théorie et, s'il s'était de plus en plus élargi et libéré, ce n'était pas pour donner

806 A. Dupouy, *Peintres de Bretagne, op. cit.*, p. 9.

807 Et si d'aventure la Bretagne que représente le peintre est un peu extravagante, elle peut avoir grâce si elle touche le cœur des Bretons. Charles Cottet met en scène une Bretagne de « noyés, d'enterrements, de scènes de douleur et de deuil, des fantaisies désolées, des grèves désertes »(p. 24) est-ce là donc la vraie Bretagne ? Dupouy semble trouver la réponse : « Si la Bretagne de Cottet n'est pas la seule Bretagne, elle est la sienne et n'en est pas moins vraie. Comment sans cette vérité, nous parlerait-elle comme elle le fait, à nous Bretons ? »(p. 25)

808 *Ibid.*, p. 26.

dans des outrances qui sont le plus souvent les dehors de la servitude »⁸⁰⁹. Ainsi, le touriste qui vient plein de « mode », « formules » et « théories » n'est pas un homme libre. Il est l'esclave de la vision pittoresque et ne peut atteindre à la vérité de la terre, de la mer et des hommes.

Pour Dupouy, le tourisme est un fait de société fondamental lié à la littérature. En effet, il est l'un des facteurs qui produiront le régionalisme :

Politiquement supprimée, la province ressuscite comme thème sentimental et pittoresque, à une époque où le sens de la différence se répand. Là-dessus viendra se greffer une réalité économique et sociale : le tourisme. Notons que ce mot est d'origine littéraire. C'est Stendhal qui l'a mis en vue dans ses *Mémoires d'un touriste*. Déjà Abel Hugo avait publié *La France pittoresque* ; le baron Taylor, administrateur de la Comédie-Française, racontait ses voyages en France : Chapelle et Bachaumont avaient raconté les leurs, mais de quel ton ! On s'aperçoit enfin, qu'après avoir tant publié sur les deux Indes, la Turquie, la Perse, etc., il y a des révélations à faire sur la France même. Pour commencer on choisit les régions les plus écartées : Alpes, Pyrénées, Bretagne. L'amélioration des routes et la création des chemins de fer ont beaucoup fait pour le tourisme. Mais cette explication matérialiste ne suffit pas : à l'origine des Syndicats d'initiative, il y eut des initiatives d'écrivains. Initiatives souvent locales : des revues littéraires comme *Le Lycée armoricain*, *La Revue du Berri*, *Le Beffroi* à Lille, les Bulletins des sociétés archéologiques, les mémoires de folkloristes ont alimenté sur place les imaginations.⁸¹⁰

Le mot de « régionalisme » est récent. La chose est plus ancienne.

• Une vision critique : la figure du parisien

Auguste Dupouy sait ce qu'il doit au tourisme. Mais cela ne l'empêche pas de poser un regard sévère sur celui-ci et tout particulièrement sur les « Parisiens », race étrange et mal définie, dont chaque été amène force échantillon dans ces parages. »⁸¹¹ Dupouy ne supporte pas les artistes ni les touristes qui regardent de manière superficielle, or l'archétype du visiteur, c'est le parisien :

Des Parisiens ! Catel, comme Fanchic, sait ce qu'il faut entendre par ce vocable. Qu'ils viennent de Paris ou d'ailleurs, ce sont des messieurs et des dames bizarrement vêtus — pas du tout comme des bourgeois du pays — qui débarquent au village soit du petit train, soit d'automobiles, un peu avant midi, et qui, assaillis aussitôt d'une nuée de gamins, leur posent des questions toujours les mêmes : « Où est-ce, le Trou de l'Enfer ? Où la roche des cinq victimes ? Où la Torche ? Où la barre ? » La barre ! Elle n'existe qu'en carte postale. Mais ça ne gêne aucun des moussaillons : « Par ici, monsieur, madame ! » La barre, la roche des cinq victimes, le Trou de l'Enfer, la Torche, ils montreront tout ce qu'on veut[...] ⁸¹²

809 *Ibid.*, p. 70.

810 A. Dupouy, *Géographie des lettres françaises*, op. cit., p. 164-165.

811 A. Dupouy, « Introduction », *Le Chemin de ronde*, op. cit., p. 9.

812 *Ibid.*, « Scrafic », p. 43-44.

Le « Parisien » c'est d'abord quelqu'un qui ne connaît pas le pays. Pourtant, il exerce une domination sur le « local » parce qu'il a le pouvoir de l'argent. C'est peut-être là que nous comprenons mieux ce ton d'ironie que prennent Catel et Fanchic, personnages de la nouvelle « Scrafic », pour parler de ces « messieurs » et ces « dames bizarrement vêtus ». Ils se moquent de ces gens qui demandent du folklorique, et pourtant c'est bien eux qui permettent à Fanchic de vivre. Le jeune garçon représente à sa petite échelle le comportement des Bretons face au tourisme : ils monnaient leur patrimoine, et s'il le faut, le transforment afin qu'il corresponde plus exactement à ce que le « Parisien » en attend.

Nous assistons donc à une forme de perversion d'un monde. Qui pour survivre se tue. En effet, c'est bien pour manger que Fanchic vend sa côte, ses grèves. Et la moquerie n'est plus que le dernier rempart devant ces hommes qui, finalement, gagnent puisqu'on leur donne ce qu'ils veulent. La population locale devient le domestique de sa propre maison. Et ainsi, sans le savoir, le jeune Scrafic participe à une tragédie qui le dépasse : la mort annoncée de son monde⁸¹³.

Nous observons donc que si Dupouy est extrêmement critique vis-à-vis de celui qui découvre le pays, c'est surtout le pouvoir de l'argent qu'il fustige. Ce pouvoir pose immédiatement une relation de dominants et dominés qui est insupportable pour un défenseur de la liberté. Les pêcheurs, les paysans, sont les seigneurs de leur domaine. Face au touriste, ils deviennent les serviteurs de leurs désirs, c'est déjà ce que sous-entendait Mérimée quand il écrivait à son ami Avignonnais Requien qu'en Bretagne il est : « impossible de toucher sans pincette aux personnes du sexe »⁸¹⁴. devant ce regard de supérieur posant un jugement de valeur, Dupouy ne cache pas son indignation :

Il était moins dégoûté, quand il partageait la gamelle du « plus gros cochon d'Andalousie » et qu'il se faisait dire la bonne aventure par des Carmen de carrefour ou de bouge. Comment pouvait-il parler ainsi des Bretonnes, cinq ans après que Brizeux avait publié *Marie*, et juste au temps où il y avait à Tréguier un Ernest Renan que de petites trégorroises faisaient rêver ?⁸¹⁵

Peut-être encore plus que ce rapport de dominant-dominé qui instantanément est mis

813 On lira avec intérêt les cinquante premières pages de *L'Homme aux semelles de vent* de Michel Le Bris (Paris, Figures, Grasset, 1977) qui décrit bien le processus d'acculturation de la Bretagne, entre incompréhension, moquerie, envie et, finalement, imitation du comportement du touriste.

814 A. Dupouy, *Carmen de Mérimée*, *op. cit.*, p. 65, citant P. Mérimée.

815 *Ibid.*

en place, c'est le manque de respect des coutumes et des mœurs locales qui mécontente Auguste Dupouy. Il aime la dignité simple. Mais le comportement de certains touristes est hors de propos, ils ne respectent pas les règles populaires.

En temps de guerre par exemple, il remarque : « Les petites dames en mal de déguisement qui arborent des costumes de mariées cornouaillaises en des temps où seul le noir se porte, les corsages trop diaphanes, les jupes trop claires, les lèvres trop rouges et les rires trop aigus font scandale. »⁸¹⁶ Ces femmes ne mesurent pas l'indignation que provoque leur comportement. D'abord, ce qui les attire et les fait agir, c'est un pittoresque de surface. Le costume de mariage est l'un des éléments particulièrement repérables, elles n'ont que faire de l'usage et détournent cet objet extraordinaire d'art populaire en le rendant lui aussi vulgaire du fait de ces « trop ». Mais surtout, alors qu'en temps de guerre chacun doit respecter le deuil qui frappe les familles décimées, ces « petites dames en mal de déguisement » arborent un costume de fête. Le natif assiste donc à un double choc.

Ainsi le tourisme pervertit-il les traditions et les coutumes. Dans son étude sur la Basse-Bretagne, Dupouy montre les changements depuis l'arrivée des vagues de touristes : « L'Ile-Tudy, qui eut quatre-vingt canots sardiniers n'en a plus qu'une dizaine. Que ce petit port était pur, il y a seulement un quart de siècle ! le tourisme l'a banalisé. »⁸¹⁷ Le port a perdu sa fonction première qui est d'accueillir des canots de pêche. Or la perte de cette activité a des conséquences dramatiques. En seulement vingt-cinq ans sa spécificité s'est affadie. Le tourisme avilit ce qu'il touche.

Et cette méconnaissance du pays et de ses traditions mène à une double attitude dont les deux aspects sont tout aussi insupportables au regard de celui qui aime sa région et qui y vit. Mérimée, Hugo et Flaubert ont parlé de la Bretagne comme d'une terre fermée. Pour Dupouy, le touriste a cette double personnalité de Quichotte et de Pança. L'un veut du pittoresque à tout crin, mais l'autre ne supporte pas la réalité telle qu'elle est, elle va jusqu'à le dégoûter, elle lui semble vile :

il en reste quelque chose dans la façon dont certains de ses visiteurs annuels s'y comportent : Tartarins de n'importe quel Tarascon, dédoublables comme l'autre en un Quichotte qui persiste à réclamer des pilliers d'épaves, des exhibitions de costumes, des légendes et un Pança qui n'admet pas d'être dérangé dans ses habitudes, qui se bouche le nez près des tas de goémon, s'irrite de ne rien entendre au baragouin d'une vieille paysanne, et dit

816 A. Dupouy, *Face au couchant: Brest, la côte et les îles*, op. cit., p. 216.

817 A. Dupouy, *La Basse-Bretagne*, t. I, op. cit., p. 35.

à son précieux fils unique : « Je te défends de jouer avec les petits Bretons. »⁸¹⁸

Ainsi, tout mène à espérer le départ de ces importuns qui semblent eux aussi répondre au cycle naturel de la mer. « Recueillons-nous. Les visiteurs ont disparu. Juillet les apporte, septembre les remporte. Au bord des plages, les volets sont clos. L'air est plus sonore, le repos plus profond, la liberté plus grande. Tout le rivage est à ceux qui restent. »⁸¹⁹

Ces mots résonnent à la manière de ce sonnet de Plessis, qui a la particularité d'avoir été dédié à Dupouy :

Bretagne, ce que j'aime en toi, mon cher pays,
Ce n'est pas seulement la grâce avec la force,
Le sol âpre et les fleurs douces, la rude écorce
Des chênes et la molle épaisseur des taillis ;

Ni qu'au brusque tournant d'une côte sauvage
S'ouvre un golfe où des pins se mirent dans l'azur,
Ou qu'un frais vallon vert, à midi même obscur,
Pende au versant d'un mont que le soleil ravage.

Ce n'est pas l'Atlantique et ton ciel tempéré,
Les chemins creux courant sous un talus doré,
Les vergers clos d'épine et qu'empourpre la pomme :

C'est que sur ta falaise ou ta grève souvent,
Déjà triste et blessé lorsque j'étais enfant,
J'ai passé tout un jour sans voir paraître un homme.⁸²⁰

L'interprétation de Dupouy est éclairante car il voit des noms sur ces images sur « cette falaise ou cette grève solitaire, quand leurs visiteurs (dont je ne médis pas) ont, en sens contraire de l'Océan, opéré leur reflux. Le secret, malgré tout ce qu'on a fait, et ce qu'on compte faire pour l'abolir, demeure le suprême enchantement de notre Bretagne. »⁸²¹

• *Les publications touristiques*

Auguste Dupouy fustige les touristes, mais il est lui-même acteur du tourisme puisqu'une part non négligeable de son œuvre est dédiée à la présentation de sa région au

818 *Ibid.*, p. 22.

819 A. Dupouy, *Face au couchant : Brest, la côte et les îles*, op. cit., p. 248.

820 Cité par A. Dupouy, « Frédéric Plessis », *La Bretagne touristique*, janvier 1938, p. 7.

821 *Ibid.*

voyageur. Ce paradoxe dans la relation au tourisme peut-il être vu comme une véritable composante de la dualité originelle de l'auteur ? Un nombre important d'articles a été publié dans *La Bretagne Touristique*. En participant à une revue qui affiche clairement, de par son titre même, son désir de faire une publicité de la région, l'auteur se place dans une situation extrêmement différente du discours que nous avons pu lire plus haut.

De la même manière, des ouvrages tels que *Face au couchant*, *La Basse Bretagne ou Costumes bretons*, peuvent être consultés comme des guides qui permettront de mieux connaître la Bretagne, lieu de visite des vacances d'été. Par exemple, il indique les routes les plus typiques :

Les amateurs de pittoresque ne sauraient trouver de route plus favorable à l'exercice de leur penchant que celle de Landivisiau à Landerneau, si ce n'est celle de Sizun à Landivisiau qui lui est à peu près perpendiculaire : des prairies comme des pelouses, entre des falaises rocheuses veloutées de bruyère, une eau frissonnante au milieu.⁸²²

Ces ouvrages donnent des indications précieuses sur les lieux les plus remarquables tant sur le plan géographique que sur le plan historique. En effet, ces livres ont un véritable intérêt car Dupouy ne se contente pas de présenter des paysages et de faire courir sa plume, qu'il a claire et limpide.

C'est ici que se découvre peut-être le plus nettement l'art de vulgarisateur dont l'auteur fait preuve. C'est peut-être aussi un élément de résolution de la tension qui existe dans sa relation au tourisme. En effet, quel que soit le support, Dupouy fait preuve d'une volonté pédagogique. Face au problème que représentent les touristes, il ne trouve que la solution de l'éducation. Alors il crée des ouvrages tout à la fois faciles, sérieux et complets. Ainsi, s'il fait la promotion de sa région, il le fait en informant, ce sont alors des touristes prévenus qui viennent sur ses côtes. Prêt à refuser le pittoresque facile et à accepter les mœurs locales, le voyageur qui s'est intéressé aux différents aspects que revêt la région devient, comme le peintre, quelqu'un qui écoute ce que peut lui dire la Bretagne.

Ainsi, cette démarche promotionnelle n'est-elle pas aussi opposée que l'on pouvait le croire au rejet de l'estivant. On pourrait dire plutôt qu'elle est la résultante de l'agacement provoqué par des masses de touristes incultes.

822 A. Dupouy, *La Basse-Bretagne*, t. II, Paris, Arthaud, 1944, p. 142.

Dupouy aime son pays pour ce qu'il est et non pour ce que l'on veut qu'il soit. Ainsi, il est très loin d'approuver les fêtes folkloriques qui se multiplient durant l'entre-deux-guerres. Sortis de leur milieu naturel, ces costumes extraordinaires ont-ils encore lieu d'être ? On peut s'interroger sur l'affirmation d'Anne-Marie Thiesse :

Les régionalistes ont une attitude ambivalente à l'égard du tourisme. S'ils fustigent, souvent, le dévoiement folklorisant de la culture populaire auquel donnent lieu ces exhibitions, ils considèrent le tourisme comme un auxiliaire de leur programme, dans la mesure où il exige la conservation et la mise en valeur du « typiquement local ».⁸²³

Si nous sommes parfaitement d'accord avec la première partie de l'idée exprimée par A.-M. Thiesse, à savoir que Dupouy fustige « le dévoiement folklorisant de la culture populaire », il nous semble bien qu'en revanche, il ne considère pas le tourisme « comme un auxiliaire de [son] programme ». En d'autres mots, Dupouy exige-t-il « la conservation et la mise en valeur du « typiquement local » » ? Il nous semble assez clair que non. On peut peut-être voir ici l'une des particularités de Dupouy dans le mouvement littéraire régionaliste de la première moitié du vingtième siècle.

2- Défendre son pays, c'est dire sa beauté

Dupouy, donc, ne recherche pas la reconquête de territoires perdus. Il cherche à séduire, à dire la grandeur de ces terres qui l'habitent et qui le hantent depuis toujours. Mais en disant cette beauté, il cherche aussi à transmettre un certain savoir. On comprend alors mieux pourquoi, l'écriture des monogéographies a une telle place dans l'œuvre de notre auteur.

Dans l'axe Paris-Bretagne, de très nombreuses parties sont perdues d'avance, pouvoir et économie sont définitivement dévolus à la capitale. Pour l'amoureux de sa région, il reste cependant un élément qu'on ne peut lui enlever : sa beauté. Dupouy va s'ingénier à exprimer l'éclat de ce bout du monde.

a. La Bretagne est un décor

823 A.M. Thiesse, *Ecrire la France, Le mouvement littéraire régionaliste littéraire de langue française entre la Belle Epoque et la Libération*, op. cit., p. 207.

Dans ses ouvrages qui nous font découvrir les régions, Auguste Dupouy présente des paysages. Nous l'avons déjà vu dans la description de la côte, *La Basse Bretagne* lui permet de dire l'extraordinaire variété de perspectives qu'offre sa région. Dans ce livre, plus que dans tous les autres, il est attentif à tous les visages que peut revêtir ce pays changeant. Terre, mer, couleur, lumière, il décrit les multiples aspects de la Bretagne. On l'observe quand il présente l'archipel des Glénans, il met en évidence leur particularité simple et grandiose :

A défaut d'un décor très romantique (car ces îles sont basses, comme Sein, et leurs plus hauts rochers ne dépassent pas douze mètres), nulle part peut-être la mer bretonne n'offre aux yeux de joyaux plus riches et plus transparents, nulle part elle n'est plus sillonnée de barques ni même en cet âge du pétrole, plus fleurie de voile.⁸²⁴

L'auteur cherche à exprimer l'accord secret qui naît de la délicate grandeur d'îlots plongés dans la mer infinie. Ce décor n'est pas très « romantique », nous dit-il. Tant mieux, il ne correspond pas aux modèles prédigérés d'une Bretagne de légende. Non, il préfère présenter ce panorama sous un jour de beau temps, c'est alors la clarté de l'eau cristalline qui marque les esprits, les rochers, comme des pierres précieuses, jetés comme par hasard sur l'eau. Même la présence de l'homme est enveloppée de pureté : ici, ils utilisent encore les barques et la voile, créant ainsi un sentiment d'harmonie profonde avec la nature. Dupouy crée de la sorte un paysage de rêve fait de diamants, de cristal et de fleurs. Comme les peintres, il nous dit la substance poétique de ce qu'il voit.

L'auteur met en évidence une des spécificités de la Bretagne : son infinie variété. Il suffit de faire quelques centaines de mètres pour changer du tout au tout les formes, lignes et tons qui nous environnent. Si la Bretagne est un décor, elle est un décor aux mille visages. Dupouy nous fait découvrir les routes pittoresques, mais aussi les cours d'eau. Ce n'est souvent qu'un passage, nous sommes avec l'écrivain comme portés par le vent qui dans une forme de caprice nous transporte et nous mène à la découverte :

Le Goayen et ses bords, en aval de Pont-Croix, font à Audierne la plus belle avenue de campagne et d'eau qu'on puisse souhaiter. Douarnenez, sur la rive droite de Porz-Rhu, Tréboul à gauche, sont au bout d'un vert couloir où traînent des ombres de futaies. De ces deux ports, berceaux jumelés d'une forte race de « seigneurs de la mer », l'une dévale vers le frais vallon qui s'ouvre sur l'anse des Sables-Blancs, l'autre s'appuie à la hêtraie des Plomarc'h et à la pinède qui surplombe la plage de Ry. Et si la rue Monte-au-Ciel ne peut tenir ce que son nom promet, elle mène au moins au paradis terrestre qu'est le pays feuillu de Ploaré.⁸²⁵

824 A. Dupouy, *La Basse-Bretagne*, t. I, *op. cit.*, p. 45.

825 *Ibid.*, p. 34.

C'est un tout autre décor que nous contemplons. Nous sommes pourtant très proches du pays marin. De grands noms de ports sont ici cités : Douarnenez, Tréboul. Pourtant, Dupouy met en évidence ce rôle d'intermédiaire que le port peut avoir, il nous fait plonger dans un monde végétal fait de « futaies », de « vallons », « hêtraies » et de « pinèdes ». Ici, le paysage est vert, ombragé. Si les Glénans étaient représentées comme un véritable tableau composé, ici tout se découvre au fil des chemins : nous suivons une « avenue de campagne et d'eau », une « rive », « un vert couloir » et pour finir « la rue Monte-au-Ciel ». L'auteur nous invite à un voyage balisé mais surprenant, au détour duquel nous pouvons rejoindre un étonnant paradis fait d'arbres et d'ombres. Ce terme de « paradis » n'est pas anodin. Il ne vient pas là par hasard. Dupouy est en recherche perpétuelle de la beauté perdue, le havre de paix qui permet l'accession au bonheur. Bien sûr, il s'amuse de cette « rue Monte-au-Ciel » en la faisant mener au paradis, mais la présence de ce lyrisme dans la description des Glénans comme dans celle de ces chemins de Cornouaille nous montre sa passion pour les choses simples.

b. La Bretagne est un spectacle

Ce pays de Bretagne existe par sa géographie que Dupouy décrit comme simple et exceptionnelle. Il participe de la découverte de la beauté et de l'élégance d'une région qui fut longtemps méconnue et mal comprise. Mais la Bretagne ne se contente pas d'une beauté stagnante et immobile. Elle est dans un constant mouvement, souvent impétueux, parfois frénétique.

Le spectacle de la nature c'est d'abord la mer. Nous avons vu plus haut qu'elle pouvait être claire et cristalline, chauffée par un magnifique soleil d'été. Mais, ce qui rend passionnant le théâtre de la mer, ce sont les surgissements d'un nouvel état. Dupouy, dans ses ouvrages, dit comme la mer le bouleverse. Simple ou monumentale, elle est toujours sublime :

Sur la côte de Penmarc'h, Kéridy fut longtemps le principal et presque l'unique port, étant le seul à peu près sûr au bord d'une mer irascible, sillonnée de forts courants, hérissée au moindre souffle, et parfois, contre-coup des orages du large, roulant de furieuses volutes sous une lumière pacifique. Toujours exaltant, ce spectacle pourrait bien atteindre son maximum de

sens plus au nord, sur les grèves nues, basses, quasi-désertes, de Tréguennec, de Plovan et de Plozévet, surtout par les beaux soirs quand l'écume, après le déferlement des rouleaux d'émeraude, déploie sur le sable gris et ferme sa traîne rehaussée d'opale et d'améthystes, tandis que la lune se lève au-dessus de la dune feutrée de gazon.⁸²⁶

Il connaît bien cette côte de Penmarc'h, et qui sait, il a peut-être écrit ces lignes dans son bureau de Saint-Guérolé, posant sur le paysage de roches et de mer un œil pensif. Amoureux de la pêche et de la voile, pour lui la mer est action. Or c'est véritablement le mouvement qui domine cet extrait de *La Basse Bretagne*. Il montre la mer changeante, parcourue de « forts courants », « hérissée », « roulant de furieuses volutes ». Il développe le portrait en montrant les contrastes d'humeur d'une mer aux caractères anthropomorphiques et à la forme de monstre, capable de fureur quand tout est éclairé d'« une lumière pacifique ».

Si en nous décrivant les Glénans, Dupouy faisait œuvre de peintre, ici, il fait œuvre de cinéaste. Pourtant, si l'action domine cette évocation, nous ne sommes pas si éloignés du tableau décrivant l'archipel au large de Concarneau. Encore une fois, rien de romantique dans la vision que nous propose l'auteur. On peut être frappé par une nouvelle utilisation du vocabulaire de la pierre précieuse : les rouleaux sont d'« émeraude », l'écume d'« opale et d'améthystes ». Cette représentation n'est aucunement triste et noire, mais pleine de couleurs et d'exaltation, encore rehaussée par le vert du gazon éclairé par la lune. Il faut remarquer que ces coloris se dévoilent dans des endroits quasi-déserts. Dupouy, donc, montre à nouveau une vision de la mer, comme un objet précieux, rare.

Par ces multiples aspects, Dupouy nous dit la grandeur et la beauté de sa région natale : paysages marins, paysages terriens, spectacles de la nature, du port, des hommes en général. Tout y est à conquérir. Tout est affaire de séduction mutuelle entre la Bretagne et celui qui la regarde. Tout se joue autour d'une interaction subjective entre la terre et le visiteur. Alors, on assiste à une élection réciproque entre un pays et un homme. Pas de pittoresque de pacotille, mais bien la vie elle-même.

S'il y a bien combat dans les ouvrages traitant de la Bretagne, c'est pour défendre la terre régionale en déclarant son éclat et sa splendeur. De cette manière, il lutte en démontrant les aspects positifs d'un pays et de sa culture, mais sans renier la France et son pouvoir centralisateur dont il est également le produit. Or c'est bien dans cette tension que se situe

826 *Ibid.*, p. 46.

l'intérêt que l'on peut porter à la défense de la terre régionale par Dupouy. Vivant près de dix mois sur douze à Paris, il est de ces expatriés Bretons qui ne voient plus leur pays tout à fait avec les yeux du local. Cela affine le regard, mais cela le perturbe également. Une curiosité touristique s'insère dans l'intérêt porté au pays. Peut-on dire qu'Auguste Dupouy devient touriste de sa propre région ? En quelque sorte. En effet, aurait-il écrit ces guides et ces documentaires sans l'expérience de l'expatriation ? Rien n'est moins sûr. Cependant, devenu touriste en son pays, il est de ceux qui cherchent toujours la compréhension de la terre et du peuple.

c. Faire aimer la Bretagne aux Français

Il semble bien que c'est cette volonté farouche de faire aimer la région où ils sont nés qui lie si fortement ces trois hommes que sont Anatole Le Braz, Charles Le Goffic et Auguste Dupouy. Le cas du choix du patronyme est éclairant dans le cas de l'auteur de *La Légende de la mort*, selon J. A. Le Gall,

après avoir songé à *bretonniser* complètement son patronyme de Lebras en « Ar Braz », il opte finalement pour le pseudonyme moitié breton moitié français de Le Braz (le grand). Le choix a valeur de symbole : Breton, Anatole Le Braz le sera désormais par son inspiration, et Français par son expression, afin de toucher un public le plus vaste possible et de gagner à sa cause le plus grand nombre d'amateurs passionnés de la Bretagne.⁸²⁷

Mais ce choix de la langue distord, voire trahit son sujet, c'est ce qu'avoue Charles le Goffic lorsqu'il évoque la poésie celtique : « La pure, l'inimitable note celtique (...) est inséparable de la langue et peut-être de l'atmosphère bretonnes : sous un autre ciel, dans un autre idiome, sa monotonie devient vite fatigante. »⁸²⁸ Mais pour Jean-André Le Gall, si Charles Le Goffic questionne les langues et l'univers qu'elles véhiculent, c'est qu'il fait part d'un véritable choix dans l'expression de ses ambitions :

Cet aveu tardif, en forme de regret (ou de remords ?) pose un dernier mais capital problème : peut-on- pouvait-on – traiter de la matière bretonne dans une langue autre que le breton ? Il est évident qu'en choisissant la langue française, Charles le Goffic trahissait plus ou moins son sujet. Mais cette trahison était le prix à payer – ou le sacrifice à consentir – pour qui avait l'ambition de toucher un public plus vaste que celui des lettrés de sa seule

827 J.A. Le Gall, « Deux maîtres du régionalisme : B. « Anatole Le Braz » », *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne*, op. cit., p. 103.

828 J. A. Le Gall, *Charles le Goffic, ou la difficulté d'être Breton*, op. cit., p. 113, citant Charles Le Goffic, *Poésies Complètes*, op.cit., Introduction, p. II.

province.⁸²⁹

Par cela, il rentre dans une démarche qui a pour principal objectif de faire intégrer par des lecteurs qui méconnaissent une région ses éléments fondamentaux. Par ce fait, il se définit comme un écrivain régionaliste, c'est-à-dire qu'il « fait entrer sa province dans la littérature française. »⁸³⁰

Dans ses ouvrages, Dupouy adopte la même démarche que Le Braz et Le Goffic. Il a comme objectif principal de faire aimer la Bretagne aux Français. D'ailleurs cet aspect a été remarqué par un chroniqueur qui commente *Pêcheurs bretons*, « c'est un livre pittoresque, écrit-il, émouvant, où circule abondamment, et d'une façon neuve la poésie de la mer, un livre qui doit faire aimer, en connaissance de cause, à tous les Français [...] un des morceaux de France les plus attachants et les plus riches d'avenir qui soit. »⁸³¹ On retrouve un même commentaire lors de la parution de *Face au couchant* quelques années plus tard, « en somme, écrit le journaliste, *Face au couchant* est un livre qui fait aimer la Bretagne, vous ouvre sur elle quelques aperçus nouveaux et vous donne envie de la connaître toujours davantage[...] »⁸³²

Pour conclure sur la manière que Dupouy a de défendre sa terre régionale, sa « petite patrie », on peut s'interroger sur la vision qu'il renvoie de celle-ci. Pour lui, qu'est-ce que la Bretagne ? C'est une entité faite tout à la fois de passé et de modernité. L'un ne va pas sans l'autre. Il semble bien que pour ceux qui ont lu les œuvres de notre auteur, on peut affirmer que « La Bretagne sort peu à peu de ses brumes »⁸³³, de ce romantisme dont elle a profité, mais qui à force d'être répété devient un poids dont elle ne parvient plus à se libérer.

La notion de romantisme est une question centrale de l'œuvre D'Auguste Dupouy. Il faut rappeler comment il se situe face à ce courant qui a construit une certaine image de cette région :

Ne parlons pas trop de brouillard ; n'exagérons pas la rôle de la pluie bretonne, ne croyons pas que tout ici soit grisaille et n'abusons pas du mot mélancolie. Toute lande, toute grève peut paraître mélancolique. Mais il n'y a pas beaucoup de déserts en cette Basse-Bretagne si peuplée. Ce qu'une âme de bonne trempe éprouve, sur ces landes et sur ces

829 *Ibid.*, p. 113.

830 *Ibid.*, p. 275, reprenant une citation de Charles Le Goffic, *La Démocratie Nouvelle* du 30 mars 1920, lui-même reprenant la définition de l'écrivain régionaliste que Brunetière avait inventée pour Chateaubriand.

831 Sans titre, 18 mars 1921, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales de Quimper.

832 *Le Progrès du Finistère*, samedi 21 juillet 1934, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales de Quimper.

833 *La Voix des peuples*, 25 avril 1921, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales de Quimper.

grèves toujours prêtes à recevoir des coupeurs d'ajoncs, ou de goëmons, des charrois, des troupeaux, des bandes de mouettes, c'est moins, même au *mois noir*, qui est novembre, ou au *mois très noir* — décembre — une mélancolie déprimante qu'une exaltation d'héroïsme, fut-il désespéré.⁸³⁴

Ainsi, il se dégage l'impression que Dupouy définit de manière assez personnelle les conceptions romantiques. Ce qui est excessif lui est insupportable, comme nous l'avons vu plus haut, pourtant, il semble bien que lui même flirte avec un certain nombre d'aspects romantiques.

Pêcheurs Bretons est une œuvre hétéroclite, elle cherche à définir le mode de vie des pêcheurs, à un moment donné. Elle en montre différents aspects. Si, à près d'un siècle de distance, nous la définissons comme le point de vue d'un homme sur une société bien définie, elle a tout de même le mérite de construire une image complexe de l'homme des côtes et non ce personnage prédéfini par la littérature. « Des faits, des chiffres, et aussi de l'émotion, de la couleur vraie et de la poésie sans convention, voilà ce que l'on trouvera dans les 230 pages de ce livre dense, fait pour intéresser également le pêcheur, l'industriel, l'économiste, le psychologue et le lettré. »⁸³⁵

Ces quelques vers de Plessis, publiés pour la première fois en 1921, semble être également faits pour Dupouy. Le poète rend hommage à la Bretagne :

Terre rude, fréquente en illustres défis !
J'ai voulu n'être pas le moindre de tes fils :
Car depuis que Brizeux a passé dans l'épreuve,
Ta muse au bord des mers pleurait comme une veuve
Mais j'ai chanté dans l'ombre et j'ai fait verdoyer
Sur ton hermine un brin de l'antique laurier.
J'ai vécu loin de toi, c'est pour ta gloire, ô Mère !⁸³⁶

Nous connaissons la situation complexe de notre auteur, il cherche un accord entre deux pôles : le pôle public et le pôle intime. Et la conscience régionale, le centre de l'intime, s'affirme d'autant plus qu'est fort le sentiment de l'expatriation⁸³⁷. C'est-à-dire que ce centre intime se constitue réellement en réponse au fait de partir. On ne se rend compte de ce que

834 A. Dupouy, *La Basse Bretagne*, t. I, *op. cit.*, p. 19-20.

835 *La Voix des peuples*, 25 avril 1921, fonds Auguste Dupouy, Archives départementales de Quimper.

836 F. Plessis, *La Bretagne touristique*, Janvier 1938, reprenant « Sur la côte nord du Finistère », *La Lampe d'Argile*, Paris, A. Lemerre, 1921.

837 P. Sérant, *La Bretagne et la France*, *op. cit.*, p. 239.

l'on a que lorsqu'on le perd. Paris étant le lieu de l'industrie, de l'économie et de l'administration, c'est aussi, par conséquent, le lieu de la migration. Mais dans le cas des auteurs, Paris occupe une place supplémentaire, c'est là que résident les maisons d'édition, que sont décernés les prix littéraires. Les écrivains de province vont devoir affronter cette difficulté.

Très vite, et avec plus ou moins de brutalité, se pose la question cruciale : une production littéraire peut-elle exister en France si elle n'est pas reconnue par Paris, puisque c'est dans la capitale que sont concentrés la critique, le milieu littéraire qui possède et assure la notoriété, les grands éditeurs ? Plus encore : un écrivain peut-il construire une œuvre en vivant en province ? Toute l'histoire du mouvement régionaliste est faite de réponses à ces questions, de stratégies développées pour les affronter, pour les disqualifier, pour les résoudre.⁸³⁸

Anne-Marie Thiesse met en évidence un paradoxe essentiel de l'écriture de la province. Si le pouvoir est à Paris, il faut donc être à Paris pour être en mesure de défendre sa province. C'est ce que fait Le Goffic, et Dupouy après lui. L'histoire du mouvement littéraire dans l'entre-deux-guerres se bâtit en partie sur cette contradiction. Certains essayeront d'inverser cette logique avec plus ou moins de bonheur. Auguste Dupouy, quant à lui, choisit de faire partie des cercles littéraires dominants. Ainsi, il rejoint la Société des Gens de Lettres, coopté par Charles Le Goffic.

Mais l'un des dilemmes essentiels de l'auteur est le suivant : alors qu'il veut faire sortir de l'ombre sa région, il disqualifie sa démarche par la tentation de la capitale.

C'est une tâche urgente que de rendre aux provinces la vie culturelle qu'elles sont en train de perdre, explique le militant régionaliste ; or la capitale attire irrésistiblement les artistes puisqu'ils ne peuvent trouver qu'à Paris la stimulation et la consécration auxquelles ils aspirent.⁸³⁹

L'artiste de province oscille entre l'émotion du pays, qu'il cherche à retranscrire, et la stimulation, la consécration, propres à la capitale. « La structure centralisée du champ littéraire français conduit à donner pour équivalents Paris, la consécration littéraire, l'universalisme et la culture bourgeoise : à l'opposé sont confondus les positions mineures, les localismes, la ruralité, la province et les autres pays francophones. »⁸⁴⁰

Malgré tout, écrire la province offre certains avantages :

Péjorative lorsqu'il s'agit de juger esthétiquement les « grandes œuvres »,

838 A.M. Thiesse, *Ecrire la France, Le mouvement littéraire régionaliste littéraire de langue française entre la Belle Epoque et la Libération*, op. cit., p. 11.

839 *Ibid.*, p. 82.

840 *Ibid.*, p. 126.

l'appellation régionaliste ouvre dans l'entre-deux-guerres des avantages certains sur le marché de la littérature moyenne.[...] Le roman de mœurs fournit alors le gros des parutions littéraires : s'il est situé dans un cadre provincial bien précis, s'il décrit des usages locaux, il a plus de chance d'être remarqué et même d'être distingué par un jury littéraire⁸⁴¹

Ce fut d'ailleurs le cas de Dupouy puisqu'il fut très près de remporter le Goncourt avec *L'Affligé*.

On voit bien ici que même dans le microcosme littéraire, l'acte d'écrire sur les régions provoque une tension inhérente à cette démarche littéraire. Ainsi, l'auteur, quelle que soit sa bonne foi, semble se retrouver piégé. Réduit au silence s'il désire écrire dans sa région, et perversi s'il monte à Paris. Perversi doublement. Tout d'abord par le système parisien qui lui apporte une nouvelle culture, bourgeoise et urbaine, mais surtout, cet éloignement modifie le regard porté sur le pays d'origine. Les conséquences sont multiples. Elles peuvent être idéalisation ou caricature de la région. Mais chez Dupouy, elle est la source d'un nouveau regard.

841 *Ibid.*, p. 139.

III. Défendre le lien avec la France : La polémique des 240 000 morts

Pour Dupouy, il existe une conciliation possible entre la province et la nation. C'est ce qu'il démontre dans sa *Géographie des lettres françaises*. Une analyse précise de l'origine des auteurs démontre que ceux-ci viennent majoritairement des provinces de France, alimentant, génération après génération, la capitale. On peut résumer cette idée en disant que c'est le tout qui représente la partie, Paris, plutôt que la partie le tout.

Dupouy est profondément républicain et ne peut concevoir la France autrement que dans son unité. La Bretagne, tout en conservant ses particularités, participe de cet ensemble cohérent. Quand, au milieu des années vingt, se développe un mouvement séparatiste, Dupouy, bien que largement apolitique, ne peut rester sourd à ces velléités d'autonomie. Il va prendre parti contre cette vision d'une Bretagne autonome en interrogeant un élément symbolique extrêmement puissant dans la représentation de la Bretagne : le chiffre des morts bretons de la Première Guerre mondiale.

240 000, voilà le chiffre qui, jusqu'aux années trente, était officiellement accepté pour dénombrer les morts bretons tombés pendant la Grande Guerre. Cela représentait un septième du total des pertes françaises tandis que la région ne pesait qu'un quinzième de la population nationale. La conclusion est simple, elle était connue par tous, la Bretagne avait donné plus que les autres régions à la France. Certains y virent la célébration du lien indéfectible entre la petite et la grande patrie :

Il paraît, en effet, assez légitime de mesurer l'attachement au sacrifice. Si ce nombre de 240.000, qui a été imprimé, produit à la chambre, gravé dans la pierre ou le bronze, est bien le total authentique, la proportion de nos pertes par rapport à celles des autres provinces devient telle que nous pouvons en concevoir un surcroît de douloureuse fierté : nulle région de France n'aura été, de loin, aussi française que la nôtre.⁸⁴²

Mais d'autres furent bien loin de partager une telle conclusion. Pour eux, au contraire, la France s'était comportée en marâtre, laissant assassiner ses fils de manière inégale. Les Bretons avaient ainsi payé le tribut de leur indépendance : il faut se séparer de cette mauvaise

842 A. Dupouy, « Les 240.000, premier article », *La Dépêche de Brest et de l'Ouest*, 20 mai 1933, p. 1.

mère. C'est ainsi que se développe le thème de « l'impôt du sang », récurrent dans la pensée autonomiste⁸⁴³.

Deux interprétations opposées d'un même chiffre, mais comme prémisse à toute discussion : le chiffre de 240 000 Bretons morts lors de la Grande Guerre. Mais si ce chiffre était faux ? D'où venait-il, d'ailleurs ? De quelles statistiques ? Qui l'avait énoncé ? Ce sont les questions que fit surgir Auguste Dupouy en 1933. Cet écrivain breton, l'un des plus célèbres de son époque, souligna qu'il existait une zone d'ombre dans l'évidence des 240 000 morts. Il se propose alors d'éclaircir cette question, afin d'accéder, enfin, à une vérité qui se départit d'un à peu près historique. Dans cette période où les nationalismes et les tentations communautaires s'affirmaient, cela déclencha une vive polémique entre lui et les militants séparatistes. Deux journaux — *La Dépêche de Brest et de l'Ouest* et *Breiz Atao* — servirent de support à cette querelle⁸⁴⁴.

Pourquoi et comment Dupouy mena-t-il son enquête sur le nombre de morts bretons ? Comment se développa la polémique avec les autonomistes ? Quels furent les arguments échangés, les tonalités, les mots ? Voilà quelques questions auxquelles nous chercherons à répondre. Mais nous verrons également que cette polémique dépassa ce groupe restreint pour s'étendre à une part plus importante des Bretons. Cependant, elle permit de faire émerger une constatation essentielle, Dupouy fut frappé par l'inégalité de la lutte entre la raison et la croyance, et celle-ci lui révéla la part de mythologie sur laquelle se construit l'identité bretonne.

1- Historique de la question des morts pendant la guerre chez Auguste Dupouy

Auguste Dupouy n'alla pas dans les tranchées, mais il fut tout de même mobilisé afin de travailler dans un commissariat de police de Rouen, ville où il était également professeur. Il s'investit également dans le conflit en écrivant : d'une part, il participe à *La Journée du*

843 S. Carney, *Résurrection : la Grande Guerre de Breiz Atao, 1919-1939*, mémoire de DEA, UBO, 2002, Brest, p. 7.

844 Ici, il nous faut absolument remercier Sébastien Carney qui nous a transmis en 2005 une partie importante de la documentation qui concerne *Breiz Atao* utilisée dans cette sous-partie. Nous pouvons dire que c'est lui qui est à l'origine de ce travail.

Finistère du 10 octobre 1915 afin de lever des fonds pour l'effort de guerre et, d'autre part, durant l'été de la même année, tandis que son ami Le Goffic propose un journal du front en publiant son *Dixmude : un chapitre de l'histoire des fusiliers marins*⁸⁴⁵, Dupouy va observer les conséquences du conflit là où il ne fait pas de bruit, sur la côte bigoudène. Dans son article « Entre ciel et terre, Penmarc'h pendant la guerre »⁸⁴⁶, il observe comment chacun, à des centaines de kilomètres des canons, se révèle impliqué. Cette enquête l'amena à s'interroger sur le bilan des pertes de sa région : « quand viendra le jour des justes répartitions et des statistiques, on verra ce que la fidèle et féconde Bretagne aura donné de son sang à la commune patrie. » (Dupouy, 1915, 330) Par cette réflexion, il se fait l'écho d'une population qui, malgré les souffrances infligées par la première année de conflit, reste, pour la France, un soutien digne et inébranlable.

Dupouy, dans un article qu'il signe pour le *Figaro* le 18 octobre 1924, semble avoir trouvé une réponse à la question qu'il avait posée durant la guerre. Son papier traite justement de l'existence du journal bimensuel *Breiz Atao*. Le ton utilisé est plutôt bienveillant pour des jeunes gens qui, bien que parfois malhabiles, ont quelques raisons d'être en colère. Ce qui nous intéresse particulièrement se trouve dans la dernière phrase de cet article qui, après avoir cité Jean-Pierre Calloc'h, poète breton bretonnant mort à la guerre, conclut ainsi : « Qui songe sérieusement, en Bretagne, à renier ce témoignage, paraphé du sang de 180.000 morts ? »⁸⁴⁷ Un chiffre est proposé, affirmé. Pourtant, huit ans plus tard, il en propose un autre.

C'est en 1932 qu'Auguste Dupouy publie son *Histoire de la Bretagne*, ce qui constitue la première publication sur l'histoire moderne de cette région. Ce fut l'un des plus grands succès de librairie de sa carrière. Il y analyse le rôle de la région durant la Grande guerre :

La France a puisé largement dans ce réservoir humain : elle y a trouvé des chefs, tels que le général de Langle de Cary et l'amiral Ronarc'h, et des centaines de milliers de soldats, qui ne se sont pas ménagés : les pertes bretonnes entre 1914 et 1918 représentent plus d'un septième du total des pertes françaises, pour un territoire qui n'est que la quinzième partie du territoire français.

La Bretagne ne pouvait donner un plus grand témoignage de son attachement à la France et de l'importance qu'elle y a prise.⁸⁴⁸

On peut noter que Dupouy ne donne pas de chiffre, mais les proportions sont, comme nous l'avons indiqué plus haut, exactement équivalentes aux 240 000 morts.

845 Ch. Le Goffic, *Dixmude : un chapitre de l'histoire des fusiliers marins*, Paris, Plon, 1915.

846 A. Dupouy, « Entre ciel et terre, Penmarc'h pendant la guerre », *op. cit.*, p. 326-350.

847 A. Dupouy, « Panceltisme », 18 octobre 1924, consulté le 15 juillet 2012 sur le site : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k273557u/f4.textePage>

848 A. Dupouy, *Histoire de la Bretagne*, *op. cit.*, p. 420.

Ces trois données nous montrent Dupouy comme représentatif du rapport des Bretons aux pertes de la grande guerre. Après s'être interrogé sur celles-ci durant le conflit, on note, dans le temps, une fluctuation de la réponse : un accroissement de 60 000.

Cette incertitude fait qu'en mai 1933, il soulève la question du nombre de morts durant la Première Guerre mondiale. Deux articles sobrement appelés « les 240.000, 1er article »⁸⁴⁹ et « Les 240.000, 2ème article »⁸⁵⁰ lui permettent de justifier sa recherche : « Il me semble que le temps est venu, écrit-il, d'aborder franchement une question qui tracasse, je le sais, plus d'un Breton, et qui intéresse au plus haut point la Bretagne : Quel est le chiffre exact des combattants qu'elle a perdus dans la Grande guerre ? »⁸⁵¹

Cette expression « le temps est venu » n'est pas simple rhétorique. Il y a en effet, dans ce début des années trente, quelque chose de changé, de propice, voire de nécessaire à cette recherche. On sait que ce furent des amis quimpérois qui l'engagèrent à faire cette enquête⁸⁵², mais elle s'inscrit également dans une période où toute l'Europe est en ébullition, elle se révélerait donc comme un symptôme de l'Histoire.

2- Méthodologie de son enquête

Dupouy va faire courir son enquête sur un an. Cinq articles nous permettent de suivre pas à pas l'avancée de sa démarche. Les deux premiers sont publiés à dix jours d'intervalle et forment le socle du processus.

a. Repérage d'une zone d'ombre

Le premier article, publié le 20 mai 1933, a pour principale fonction de signaler une zone d'ombre. Tandis que lui-même semblait y avoir répondu un an plus tôt, il balaye maintenant l'évidence d'une réponse :

Quel est le chiffre exact des combattants qu'elle a perdus dans la grande guerre ?

Mais, dira-t-on la question est archi-résolue, le chiffre archi-connu, vous même qui avez écrit une histoire...

Moi-même, je n'ai pas donné de chiffre, faute de certitude. Comme je demandais des précisions à qui je croyais mieux informé, on me répondit : "Vous pouvez y aller, c'est

849 A. Dupouy, « Les 240.000, premier article », *op. cit.*

850 A. Dupouy, « Les 240.000, second article », *La Dépêche de Brest et de l'Ouest*, 29 mai 1933, p.1.

851 A. Dupouy, « Les 240.000, premier article », *op. cit.*

852 A. Dupouy, « Le culte de l'inexactitude », *La Dépêche de Brest et de l'Ouest*, 17 février 1936, p.1.

officiel". Mais quand j'ai voulu remonter aux sources, on n'a jamais pu me les indiquer. Et j'ai dû me contenter prudemment d'un à peu près.⁸⁵³

Dupouy est un universitaire rompu au travail d'archives, cet impossible retour aux sources ne peut satisfaire son goût pour la précision. Il prend alors contact avec l'organisateur du comité pour le monument aux morts de Sainte-Anne d'Auray afin de savoir d'où lui vient le chiffre, mais celui-ci lui répond qu'il n'a fait que reprendre le chiffre qu'on lui avait communiqué. Dupouy va démontrer qu'« aucun contrôle scientifique » n'appuie l'affirmation des 240.000 morts.

Pour corroborer l'idée d'une absence de rigueur scientifique, il procède, dans son premier article, au relevé du nombre de morts avancé au fil des années : en 1920, on en dénombrait 200 000, mais quelques années plus tard, il était question de 240 000, voire en 1932 de 250 000 morts. Dupouy soulève l'incohérence de cette escalade, souligne l'absurdité de certaines démonstrations.

Récemment, Didier Guyvarc'h a analysé cette situation, pour lui « l'absence de validation officielle du nombre de morts [a] laiss[é] la voie libre à l'inflation mémorielle. »⁸⁵⁴

Un consensus semble cependant se faire autour des 240 000. Dupouy fustige le « consentement général »⁸⁵⁵, « l'acte de foi »⁸⁵⁶ et lui oppose l'image de Saint Thomas, « c'était après tout un bien brave saint, qui ne demandait qu'à croire, mais sur pièce, après avoir vu et touché. »⁸⁵⁷

b. Mise en place d'une méthode scientifique

Le premier article avait pour objet de faire le constat d'une absence de rigueur, le deuxième, publié le 29 mai 1933, s'interroge sur la méthodologie à mettre en place pour y remédier. Si la question semble simple : « Combien y a-t-il eu de Bretons morts pour la France entre 1914 et 1918 ? », la réponse ne l'est pas. Dupouy s'est renseigné auprès des préfetures, pas de réponse. Le mode d'organisation de l'armée rend l'opération trop complexe. Il s'adresse à « un géographe éminent, brestois d'origine », peut-être Camille

853 A. Dupouy, « Les 240.000, premier article », *op. cit.*

854 D. Guyvarc'h, « La mémoire bretonne de 1914-1918 », *Bulletin et Mémoires de la SAHIV (Société Archéologique et Historique de l'Ille et Vilaine)*, 2010, p.223.

855 A. Dupouy, « Les 240.000, premier article », *Ibid.*

856 *Ibid.*

857 *Ibid.*

Vallaux, pour qui le chiffre de 240 000 n'est peut-être pas loin de la vérité. Personne n'infirme ce chiffre, mais, surtout, personne ne lui donne les clefs pour en faire un compte précis.

Comment faire pour arriver à l'exactitude ? Se mettre au volant d'une auto et faire, commune par commune, le tour de tous les monuments aux morts sur lesquels les noms des victimes sont gravés, de tous les registres municipaux qui gardent le mémorial funèbre ? C'est le courage qu'a eu dans son département M. Emile Gabory, l'éminent archiviste de la Loire-Inférieure, auteur d'un ouvrage en quatre volumes qui s'intitule *Les enfants du Pays nantais et le XIe corps d'armée*. Il a trouvé un total de 25.000 hommes, total qui de son propre avis, doit être un peu augmenté, depuis 1920, et il a bien voulu m'écrire, le 25 mars dernier :

« Me basant sur le chiffre de 25.000 pour la Loire-Inférieure — mettons même 26.000 aujourd'hui — j'ai toujours pensé comme vous que le chiffre de 240.000 pour l'ensemble de la Bretagne était trop largement calculé. »⁸⁵⁸

Les résultats des recherches d'Émile Gabory et son soutien vont permettre à Dupouy de construire sa recherche.

Son désir de rigueur ne lui hôte pas quelques plaisirs littéraires ; en effet, la fin de son article amène un véritable coup de théâtre : le préfet du Finistère vient de lui transmettre les additions communales, excepté l'arrondissement de Brest. Bien qu'imparfaits, le croisement des statistiques du Finistère et de la Loire Inférieure permettent à Dupouy de proposer une hypothèse : « En admettant un maximum de 30.000, et en considérant que le Finistère est le plus peuplé des cinq départements bretons, on arrive à un total approximatif de 140.000 morts. C'est bien assez. »⁸⁵⁹

Dans son troisième article, « Le sacrifice breton à la patrie française »⁸⁶⁰, publié le 11 novembre 1933, Dupouy donne les chiffres que lui a transmis le préfet des Côtes du Nord. Les pertes de ce département se situent à un peu plus de 30 000, comme le Finistère. Quelques mois plus tard, c'est au tour du préfet du Morbihan de répondre à l'appel de Dupouy. Son quatrième article, « le Sacrifice breton, 240.000 ou 150.000 ? »⁸⁶¹ nous informe que ce département a souffert d'une perte de près de 23 000 hommes.

L'enquête de Dupouy s'achève le 16 mai 1934. Le préfet de l'Ille et Vilaine lui a enfin transmis les statistiques sollicitées :

Nous obtenons pour l'ensemble des cinq départements : 137.082

Ce nombre trop précis n'est, bien entendu, qu'un à peu près. On ne saura jamais le nombre réel. On pourra toujours épiloguer sur les cas. Cette tuberculose mortelle a-t-elle été, ou non, contractée au front ? Et cette néphrite, cette maladie du cœur ? Comment le savoir ?

858 A. Dupouy, « Les 240.000, second article », *op. cit.*

859 *Ibid.*

860 A. Dupouy, « Le sacrifice breton à la patrie française », *La Dépêche de Brest et de l'Ouest*, 11 novembre 1933, p.1.

861 A. Dupouy, « Le sacrifice breton, 240.000 ou 150.000 ? », *La Dépêche de Brest et de l'Ouest*, 22 février 1934, p.1.

Mais si l'on veut tant d'exactitude, on ne dressera aucune statistique : et je n'aurai pas le droit de déclarer que nos pertes ont été de 140.000, mais personne non plus n'aura le droit d'affirmer qu'elles l'ont été de 240.000.⁸⁶²

Ayant constaté l'inconsistance de la justification proposée pour l'évaluation des morts bretons, A. Dupouy a donc construit un processus cartésien basé sur un raisonnement arithmétique. Il remet ainsi en question le « généralement admis » dont il avait fait remarquer la légèreté.

A la dimension cartésienne va s'ajouter une quête de l'impartialité. Dupouy renvoie dos à dos les théories des patriotes français — ou centralisateurs — et celle des séparatistes, il se met au-dessus des partis. Pour lui, « ce n'est pas pour prouver ceci ou cela qu'il nous paraît toujours opportun et quelque fois urgent de chercher la vérité vraie, mais pour elle-même. Les conséquences qu'on en tire, c'est une autre histoire. L'Histoire avec majuscule nous suffit. »⁸⁶³ Il veut se situer en dehors des luttes partisans : « libre aux centralisateurs et aux séparatistes d'élever ou d'abaisser, selon leur marotte, le niveau du bain de sang : nous voulons savoir aussi exactement que possible, ce qu'il fut. »⁸⁶⁴

La grande idée de Dupouy fut de demander à ses lecteurs de lui envoyer l'addition de leur ville ou de leur village. « Si l'on me propose des doutes, je suis en mesure d'offrir quelques centaines de vérifications locales »⁸⁶⁵ indique-t-il dans son dernier article. Ainsi, cela lui permettait tout à la fois de vérifier la justesse des informations globales transmises par les préfectures et de répondre à des détracteurs pour qui les préfets seraient des représentants de l'état centralisateur.

3- Réaction des autonomistes

a. La moquerie comme défense

Les deux articles de mai 1933, ne restèrent pas sans réponse. Le 11 juin 1933, *Breiz Atao* publie en encart en première page du journal :

862 A. Dupouy, « Nos morts de la guerre, un dernier mot », *La Dépêche de Brest et de l'Ouest*, 16 mai 1934, p.1.

863 A. Dupouy, « Les 240.000, premier article », *op. cit.*

864 *Ibid.*

865 A. Dupouy, « Nos morts de la guerre, un dernier mot », *op. cit.*

LE POUY DES MIRACLES
(Ne pas confondre avec le Puits de Science)
agit sur les MOTS et sur les MORTS
SPÉCIALITÉ :

Transforme les mots bretons en mots latins et les morts de la guerre en joyeux vivants.

DES RÉSULTATS :

Cent mille (100.000) victimes bretonnes de la guerre récupérées. Le grand organe régional *La Dépêche de Brest et l'Ouest de la France* publiera lundi le *Témoignage d'un des cent mille ressuscités*.

RÉFÉRENCES :

Confirmation de versement du Ministère de l'Intérieur, - pour l'érection de la margelle monumentale du Pouy miraculeux, - à raison de

0 fr. 50 par mot breton reconnu latin, et

500 francs par mort breton rayé de la liste des 240.000.

N.B. - *La Dépêche de Brest* s'est assurée l'exclusivité des miracles Du Pouy (Auguste) à raison de treize sous la ligne... Qu'on se le dise !⁸⁶⁶

Tandis que Dupouy veut imposer une forme scientifique à sa recherche, on observe que les séparatistes de *Breiz Atao* en font un magicien, un sorcier qui transforme la matière. Ils cherchent à le discréditer sur un autre plan, ils font de lui un être vénal, un mercenaire travaillant pour l'état français.

Ces deux idées participent du sarcasme général de cet encart : jeux de mots « le Pouy des miracles », « le puits de science », dans d'autres articles ce sont des invectives telles que « l'iconoclaste », « le plumitif officieux », « le grand compteur de cadavres », le « Gugusse national »⁸⁶⁷. Ces traits d'esprits cherchent à ébranler la légitimité de Dupouy, mais ils signalent également le rire d'un groupe face à un individu isolé.

b. Une opposition plus large

Dès 1924, Dupouy montrait une grande méfiance à l'égard du mouvement séparatiste qui était une interprétation extrême du panceltisme, mais de ce désaccord se dégageait pourtant une certaine compréhension pour les réactions extrêmes des jeunes gens de *Breiz Atao*. Il reconnaissait une part de légitimité à l'impression que le Breton avait, par rapport aux autres Français, d'être un « un frère pauvre »⁸⁶⁸, celle de garder « la rancœur de certaines

866 Non signé, Encart : « LE POUY DES MIRACLES », *Breiz Atao*, 176, 11 juin 1933, p.1.

867 Le Diberder cité par J.-P. Dupouy, « *Brocéliande* de Charles Le Goffic et Auguste Dupouy (1932) : la Bretagne accusée d'usurpation d'héritage », *Histoires des Breagnes I - Les mythes fondateurs*, Coumert, Magali & Tétrel, Hélène (eds.), Brest, CRBC, 2010, p. 239-246.

868 A. Dupouy, « Panceltisme », *Le Figaro*, 18 octobre 1924, *op. cit.*

avaries qui ne lui furent épargnées par aucun régime »⁸⁶⁹ :

Quand on a donné à la nation ce que la Bretagne lui a donné, depuis un grand siècle, de pensée, de poésie, d'art, de soldats pour défendre ses frontières, de marins pour garnir ses flottes, de paysans pour repeupler les campagnes, on est très bien excusable de se rebecquer quelquefois.⁸⁷⁰

Mais à partir de 1932, ce ton compréhensif disparaît tout à fait. Le nombre de morts durant la guerre n'est plus que l'élément d'un tout qui oppose Dupouy et les séparatistes.

Le 18 mars 1933 Dupouy avait interrogé les origines du breton dans « Le breton est-il du latin ? »⁸⁷¹. Il y raconte sa rencontre avec un vieux grammairien qui avait connu Le Gonidec et qui est passé, en poursuivant ses études, de l'idée selon laquelle le breton aurait été la langue première, à celle qui ferait du breton une langue qui se construirait sur des bases profondément latines.

Cet article provoque la colère des séparatistes. Dupouy remet en question la pureté de leur idiome. Et le chroniqueur de la *Dépêche* va plus loin, puisque, si la langue bretonne multiplie les origines, il est possible, alors, d'interroger la pureté même de la race bretonne. M. Scarabin, le vieux grammairien, « passant de la langue à la race, pour retourner de la race à la langue »⁸⁷², comprend que le Breton est « un sang mêlé ». *Breiz* signifierait même « mélangé ».

On comprend qu'il y a ici une réponse aux tentations politiques d'extrême-droite de l'époque. En 1924, Dupouy remarquait déjà la volonté de pureté de l'hermine et donc les orientations extrêmes du groupe séparatiste. Et l'idée renanienne selon laquelle un peuple n'est que la partie visible d'une multiplicité de strates originelles est déjà présente dans son *Histoire de la Bretagne*, « Les plus vieux peuples connus ne sont que des sangs mêlés. »⁸⁷³ Plus précisément, en Bretagne, « comme dans toute la Gaule, les Celtes se sont superposés, sans les détruire, à des populations bien plus vieilles. »⁸⁷⁴

Si la démonstration est faite que le Breton n'est pas issu d'un sang pur, alors Dupouy annihile l'argument des autonomistes pour qui « les qualités ataviques de notre race sont un gage précieux pour l'avenir »⁸⁷⁵. Or, la proportion démesurée des morts bretons induit leur dimension cruciale dans la victoire. L'argument est de poids pour les séparatistes. Pour eux les

⁸⁶⁹ *Ibid.*

⁸⁷⁰ *Ibid.*

⁸⁷¹ A. Dupouy, « Le breton est-il du latin ? », *La Dépêche de Brest et de l'Ouest*, 18 mars 1933, p.1.

⁸⁷² *Ibid.*

⁸⁷³ A. Dupouy, *Histoire de la Bretagne, op. cit.*, p. 6.

⁸⁷⁴ *Ibid.*, p. 8.

⁸⁷⁵ P.G., « A nos 240.000 morts ! », *Breiz Atao*, 240, 5 janvier 1936, p.1.

Bretons sont issus de « la race celtique, race de guerriers, race de conquérants »⁸⁷⁶, et s'ils ont donné plus que les autres, c'est qu'ils ont « épaul[é] et remplac[é] les éléments latins qui de ce côté-ci ou de l'autre des Alpes ont trop tendance, quel que soit leur uniforme, à toujours f... le camp. »⁸⁷⁷ Rien d'anodin, donc, dans le refus des racines latines dans le breton. Les 240 000 alimentent le fantasme d'atavisme et entretiennent l'opposition avec les éléments latins, entendons « les Français ».

Quoi qu'il en dise, le discours de Dupouy est donc pleinement investi politiquement. C'est ce que l'on repère immédiatement dans la déclaration d'intention qu'est l'introduction à son *Histoire de la Bretagne* :

Ce n'est pas absolument une banalité quand il s'agit d'une Histoire de la Bretagne, et notamment en cette année 1932, qui marque le quatrième centenaire d'une date capitale, de déclarer qu'on s'est appliqué à l'écrire, non pas, certes, sans passion, mais d'abord avec celle de la vérité.⁸⁷⁸

L'assurance de l'objectivité et l'affirmation d'une vision politique sont intimement mêlés dans cette introduction. S'il y a quelque chose d'oxymorique dans cette assertion, s'entrouvre malgré tout pour nous un nouveau champ de la polémique : les séparatistes et Dupouy s'opposent sur le front de l'Histoire. C'est peut-être ici que nous pouvons trouver l'origine de l'enquête des 240 000. En effet, en mai 1932, Dupouy publie un article au titre évocateur : « L'histoire comme on la truque »⁸⁷⁹. Il y critique vivement le point de vue que propose Jeanne Coroller-Danio dans son *Histoire de Bretagne pour tous*⁸⁸⁰. Dupouy prend pour exemple la mort de Salomon au IX^e siècle :

Je ne connais pas, pour ma part, d'affiche électorale qui simplifie aussi hardiment la réalité. [...] Taire des faits et en altérer sciemment, ce furent toujours les procédés de ceux qui aiment moins la vérité qu'autre chose. Mais quelle autre chose peut bien entraîner à des déformations aussi niaises ? On en rirait, si l'on ne se disait que des lecteurs sans défense sont exposés à croire cela. Et l'on passe pour mauvais Breton près d'un petit clan, dès qu'on rit ou dès qu'on proteste.⁸⁸¹

On retrouve cette même référence à Danio dans le cas de Du Guesclin. Quand les séparatistes en font un traître, Dupouy voit en lui un personnage historique d'importance pour la Bretagne :

C'est simplement grotesque et il faut manquer cruellement de sens historique, c'est-à-

⁸⁷⁶ *Ibid.*

⁸⁷⁷ *Ibid.*

⁸⁷⁸ A. Dupouy, *Histoire de la Bretagne, Ibid.*, VI.

⁸⁷⁹ A. Dupouy, « L'Histoire comme on la truque », *Le Dépêche de Brest et de l'Ouest*, 19 mai 1932, p.1.

⁸⁸⁰ C. Danio (Jeanne Coroller-Danio), *Histoire de Bretagne pour tous*, Rennes, Riou-Reuze impr., 1929.

⁸⁸¹ A. Dupouy, « L'Histoire comme on la truque », *Ibid.*

dire en premier lieu du sens des différences entre les pays, les époques, les civilisations, les régimes, pour juger comme le font ces historiens à la manqué, le cas de Bertrand Du Guesclin. Le mieux serait de les renvoyer à l'école. Mais ils se garderont bien d'y aller. Car ils ne tiennent pas à s'instruire. Ils tiennent à crier le plus fort possible.⁸⁸²

Et à cette histoire politisée proposée par les partisans d'une Bretagne séparée de la France, Dupouy répond par une seule citation du livre de Roger Vercel :

Breton et Français, comme on l'est aujourd'hui, n'ayant jamais distingué les intérêts des deux nations, [Du Guesclin] avait, de plus, un sens pratique trop aiguisé pour ne pas comprendre que le duché, interposé entre deux puissants royaumes, ne pourrait pas résister longtemps à l'attraction de l'un d'eux, Anglais ou Français, c'était le dilemme. Son choix était fait... Il prévoyait aussi qu'entrée dans la France, la Bretagne, un jour, se gonflerait de sa sève.⁸⁸³

« Ainsi, rajoute-t-il, en ont jugé et en jugent tous les gens raisonnables. »⁸⁸⁴ Le seul reproche qu'il ose faire à R. Vercel, c'est « d'avoir pris trop au sérieux la sentence fulminée contre lui, après une prescription de cinq siècles par un dérisoire tribunal. »⁸⁸⁵

On peut donc comprendre une partie du travail d'historien d'Auguste Dupouy comme une réponse aux arguments des séparatistes. Il nous semble qu'il n'y a rien d'anodin quand il affirme qu'avant l'invasion romaine, « sans doute cette population armoricaine se confond-elle, à première vue, avec celle des autres tribus gauloises. »⁸⁸⁶ Et rien d'étonnant alors, pour décrire les coutumes armoricaines, qu'il construise son discours sur une structure anaphorique reprenant « les mêmes » :

Elle a les mêmes maisons et les mêmes huttes, les mêmes chariots à quatre roues, les mêmes institutions politiques, les mêmes croyances, les mêmes druides. Mais dans la grande famille celtique, c'est à la fraction belge qu'elle appartient, comme les Bretons d'outre-mer.⁸⁸⁷

La deuxième phrase de l'extrait proposé est encore une nouvelle marche car non seulement les Bretons ne sont pas différents des autres Gaulois, mais en plus, leurs plus proches parents sont des Belges. Voilà encore un message adressé aux indépendantistes. Dupouy conclut en soulignant le fait que les Armoricaains envoyèrent 10 000 de leurs hommes sous les murs d'Alésia. Encore avec la Gaule.

Même la géographie induit cette relation fondamentale avec la France. Tandis que l'on

882 A. Dupouy, « Bertrand du Guesclin au tribunal des autonomistes », *La Dépêche de Brest et de l'Ouest*, 4 mars 1933, p.1.

883 *Ibid.*

884 *Ibid.*

885 *Ibid.*

886 A. Dupouy, *Histoire de la Bretagne*, op. cit, p.9.

887 *Ibid.*

considère la Bretagne comme une région isolée, Dupouy démontre, au contraire, son ouverture par la mer, la terre. « Ce qui s'explique ainsi, ce n'est donc pas que la Bretagne ait vécu solitaire, mais bien plutôt qu'elle ait été liée comme elle le fut aux destinées de la Gaule, de l'Empire romain et du royaume de France. »⁸⁸⁸

Si les Bretons sont des sangs-mêlés, si la langue celtique peut se réclamer de la langue latine, si la destinée de la Bretagne a toujours été liée aux empires dominants, alors Dupouy démontre que, s'il y a atavisme, il est en lien avec le peuple français dans sa totalité.

Dupouy nous montre qu'il n'y pas de différence de traitement avec le reste de la Gaule. La Bretagne n'est pas une région à part. Les autonomistes le considèrent donc comme un destructeur de culture celtique, prêt à nier toute la spécificité bretonne. Et il ne s'arrête pas là, Jean-Pierre Dupouy a démontré comment, dans *Brocéliande*⁸⁸⁹, son grand-père déconstruit la mythologie des romans bretons pour en faire un produit de la littérature française de cour. Suivant l'idée de Faral⁸⁹⁰, il confirme que les romans bretons n'ont à peu près rien de breton.

Remettre en question les 240 000, c'est remettre en question tout un château de cartes, toute une mythologie. Dupouy répond aux séparatistes et à leur volonté de repli sur soi par un désir d'universalité. Et cette universalité atteint le plan de la morale, au-delà des particularismes, selon la démarche de Dupouy, la question bretonne conduit à une vision générale de l'homme : « mais quand donc aurons-nous la fierté de nous voir tels que nous sommes, ni pires ni meilleurs ? »⁸⁹¹

c. La puissance de l'argumentation

Tout oppose donc Dupouy et les séparatistes. Derrière ce chiffre des 240 000, c'est un point de vue général sur le monde qui s'affirme. Et la théâtralisation, le sarcasme, la moquerie mises en œuvres s'effacent devant les règles de l'arithmétique. Dupouy parvient à faire entendre sa voix.

Ainsi, l'article « A propos des Bretons morts à la guerre. Contre-offensive à

⁸⁸⁸ *Ibid.*, p. 4.

⁸⁸⁹ A. Dupouy, *Brocéliande*, *op. cit.*

⁸⁹⁰ Médiéviste français, professeur de littérature latine au Collège de France, il démontre dans ses travaux que les romans médiévaux, quels qu'ils soient, furent le résultat du travail d'individus et non d'un génie populaire.

Cf :E. Faral, *La légende arthurienne, études et documents: Première partie: Les plus anciens textes*, Paris, Champion, 1929.

⁸⁹¹ A. Dupouy, « L'Histoire comme on la truque », 19 mai 1932 *op. cit.*

retardement »⁸⁹² débute sur un accent de raillerie féroce. Il se demande pourquoi Dupouy a attendu 15 ans avant de remettre en question les chiffres, si ce n'est « pour affliger un sanglant démenti à une propagande autonomiste qui vous exaspère ? »⁸⁹³ Quels que soient les résultats des enquêtes, *Breiz Atao* renvoie au sentiment des soldats bretons : « Ils ont été de tous les sales coins, de tous les coups durs »⁸⁹⁴. En signalant une « utilisation éhontée des Bretons, tandis qu'on ménageait certains autres contingents, mieux vus dans les milieux politiques dirigeants »⁸⁹⁵, l'auteur de l'article oppose la Bretagne au reste de la France.

Pourtant, cet article glisse peu à peu sur une tonalité plus désabusée. *Breiz Atao* semble devoir s'incliner devant l'argumentaire de Dupouy. Le journal autonomiste évoque une certaine théorie du complot ; on apprend même qu'en 1921 il avait lancé la même enquête, mais qu'elle n'avait pu aboutir faute de réponse des lecteurs. Et l'auteur de dédouaner son journal de l'utilisation d'un chiffre qui « n'est pas né chez nous »⁸⁹⁶, et qui avait été repris d'un article du *Temps*.

Les autonomistes, en abandonnant les 240 000, sont en passe de perdre sur les autres batailles. Si Dupouy a démontré sa rigueur et la justesse de sa pensée sur ce thème, on peut supposer que ses points de vue sur la langue, la race, l'histoire, la littérature sont tout aussi pertinents. En mai 1934, Dupouy semble avoir gagné la partie.

Mais c'était sans compter sur l'intervention inopportune de l'administration qui brise en une cérémonie les efforts et la patience de nombreuses années.

d. Un renversement soudain

Une plaque est posée aux Invalides le 28 décembre 1935 commémorant le souvenir des 240 000 combattants Bretons morts pendant la grande guerre.

Quand Dupouy écrit « Le sacrifice breton, une pieuse erreur qui devient officielle »⁸⁹⁷, *Breiz Atao* publie « A nos 240.000 morts ! »⁸⁹⁸. Le chroniqueur de *La Dépêche de Brest* a beau

892 Ar Gedour, « A propos des Bretons morts à la guerre. Contre-offensive à retardement », *Breiz Atao*, 199, 20 mai 1934, p.2.

893 *Ibid.*

894 *Ibid.*

895 *Ibid.*

896 *Ibid.*

897 A. Dupouy, « Le sacrifice breton, une pieuse erreur qui devient officielle », *La Dépêche de Brest*, 31 déc 1935.

898 P.G., « A nos 240.000 morts ! », *op. cit.*

faire, reprendre sa méthode de calcul, exposer sa démonstration, les 240 000 sont acceptés, gravés, exposés. Et les séparatistes jubilent :

Cette inauguration en même temps qu'elle répare une vieille injustice est aussi un aveu officiel. Le gouvernement français, en acceptant cette plaque au Panthéon militaire que sont les Invalides, reconnaît que 240.000 Bretons se sont fait tuer sur son ordre. Le chiffre que la croyance populaire acceptait déjà comme celui de nos pertes, le chiffre que nous avons toujours défendu comme exact, c'est celui-là même qui a été gravé dans le marbre. Les agitations stériles de M. Auguste Dupouy n'y changeront rien. L'acharné polémiste de *La Dépêche de Brest* peut essayer de présenter des statistiques incomplètes et prétendre qu'il faut ramener le nombre de nos morts de 240.000 à 137.000, il ne fera que convaincre ses lecteurs de son évidente mauvaise foi. Nous dirons même plus, les discussions perpétuelles autour de cadavres sont indignes. On ne dissèque pas un corps qui a eu l'honneur de tomber face à l'ennemi. Les soldats bretons

Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie

[...]

Il ne faut pas que le sacrifice de 1914-1918 recommence et soit vain à nouveau. Si nous devons mourir que ce soit du moins pour la Bretagne. Jamais une goutte de sang versée par un Breton pour la France ne nous vaudra autre chose que des banquets, des plaques de marbre et des discours. Il nous faut autre chose.⁸⁹⁹

4- La puissance des 240 000

a. Seul contre tous

Pourquoi Dupouy n'est-il pas parvenu à se faire entendre ? En 1935, il prend conscience que sa recherche n'offusque pas seulement les séparatistes, mais tous ceux qui sont attachés à la Bretagne : « Croyez-vous que la rectification ait été accueillie avec joie ? J'ai choqué, au contraire, des patriotes comme si j'avais commis une espèce de sacrilège, en leur apprenant que 100.000 des leurs, considérés comme perdus, étaient, Dieu merci, bien vivants. »⁹⁰⁰ Et il va le sentir *in vivo* quand, au début de l'année 1936, invité par le Cercle celtique de la Cité universitaire de Paris, il réalise une conférence sur la question des morts bretons durant la guerre.

Personne ne peut réellement remettre en question son raisonnement, mais il se trouve confronté à des réactions qui le dépassent, notamment lors du jeu des questions-réponses. Il

⁸⁹⁹ *Ibid.*

⁹⁰⁰ A. Dupouy, « Les pertes bretonnes en 1914-1918, un et un font deux », *La Dépêche de Brest et de l'Ouest*, 6 février 1935, p.1.

en fait le récit dans « Le culte des inexactitudes »⁹⁰¹, et son ton acerbe, moqueur, démontre surtout sa consternation devant l'incapacité de son auditoire à accepter l'évidence de la démonstration. Par la puissance de la langue, il rend au lecteur la dimension tragi-comique de la situation :

Quant aux bavards qui ont parlé pour ne rien dire, faisons-leur la charité de taire leur nom. L'un en forçant la voix et en affectant la pudeur, m'a donné des leçons de délicatesse et, vu le personnage, ç'eût été assez hilarant si le sujet n'était si funèbre. Je profane les morts, je me roule dans les charniers, je suis un sadique : car le cher homme, ayant trouvé ce gros mot et ne trouvant rien d'autre, ne se fit pas faute de le répéter. On aurait voulu pouvoir lui dire : « Bien rugi, lion ! » Quoique après tout, un rugissement ne soit ni un argument, ni un document. »⁹⁰²

Cette animalisation de l'intervenant permet au lecteur de percevoir tout à la fois la violence et la bêtise du personnage. Dupouy est frappé par l'absurdité du jugement que l'on porte sur lui. Il doit faire face à un véritable procès d'intention : sa quête de la vérité se meut pour certains en plaisir sadique.

Pour se défendre, il détruit le discours de son adversaire. Dupouy souligne ici que celui-ci maîtrise imparfaitement la langue, et que cette incapacité linguistique indique le peu de poids de son jugement.⁹⁰³

Un autre intervenant est quant à lui comparé à une pauvre marionnette : « Un jouvenceau, qui doit s'être spécialisé comme Guignol, mais qui n'avait pas très préparé, ce soir-là, son numéro, s'en est pris aussi drôlement qu'il pouvait aux lettres que j'avais lues, n'ayant pas saisi que c'était des preuves. »⁹⁰⁴ Si le mot est bon, qu'il fonctionne pour le lecteur, la stratégie ne fut peut-être pas la meilleure. En effet, cet article signale l'isolement de Dupouy et tout le monde se retrouve sous le feu de sa mitraille.

La manière que Dupouy a de défendre sa cause ne peut que réjouir les militants de *Breiz Atao*. Ces derniers soulignent immédiatement le ton, les mots que Dupouy a eus pour son auditoire : « Les étudiants du Cercle Celtique de Paris seront certainement très flattés de la grâce avec laquelle M. Auguste Dupouy, porte-glaive de la Dépêche de Brest, les a tancés et bafoués dans ses articles du 17 et du 25 Février qui leur sont entièrement consacrés. »⁹⁰⁵

Si, plus haut, Dupouy évoquait le consentement général, il apparaît que la cible de son travail se fait de plus en plus claire, il se bat contre une contamination des idées

901 A. Dupouy, « Le culte de l'inexactitude », *La Dépêche de Brest et de l'Ouest*, *op. cit.*

902 *Ibid.*

903 En 1924 il remarquait le français « trouble » des articles de *Breiz Atao*.

904 A. Dupouy, « Le culte de l'inexactitude », *op. cit.*

905 J. la B., « Une intégrité qui nourrit », *Breiz Atao*, 245, 15 mars 1936, p.2.

autonomistes :

S'entêter dans son erreur et réussir à l'imposer publiquement comme vérité, devant les généraux, des évêques, des drapeaux déployés, quelle victoire de la persévérance ! Et c'est moi, paraît-il qui suis l'opiniâtre ! Ou pour parler comme le rédacteur d'une gazette séparatiste qui signe P.G., c'est « l'acharné polémiste de la *Dépêche de Brest* » dont « les agitations stériles » indiquent une fois de plus « l'évidente mauvaise foi ». ⁹⁰⁶

Dupouy aura donc été suffisamment irrité par la formule pour la reprendre. Dans son article suivant, il relate les autres événements de cette conférence qui eut lieu au Cercle celtique de la Cité universitaire de Paris ; et quand un jeune conférencier, après avoir traité Renan d'embaumeur, justifie, chez les Bretons de Paris, certains désirs de reniement de la nation française, son sang ne fait qu'un tour : « ce n'est pas à des étudiants qu'il convient d'adopter ces tristes sornettes cuisinées par des cerveaux de primaires. » ⁹⁰⁷

L'utilisation de la même terminologie que les indépendantistes semble indiquer que leurs idées font leur chemin chez quelques-uns. Si celles-ci restent le fait d'une minorité, il existe malgré tout une certaine forme de réprobation à la démarche de Dupouy. Cela fait dire aux séparatistes qu'« aucun [Breton] n'a accepté cette louche entreprise d'amoindrissement du prestige breton, sous le couvert impudent de la vérité pseudo-scientifique. Ils ont répliqué à M. Dupouy et ils ont manifesté chaleureusement leur réprobation de son rôle. » ⁹⁰⁸

Ce qui frappe Dupouy, c'est le silence qui entoure son action. S'il sait qu'il a choqué une partie de ses compatriotes qui savent se faire entendre, les autres restent silencieux. Dupouy ne voit aucun soutien venir. S'agit-il d'une question de lexique, sa table est aussitôt couverte de lettres. « Mais s'agit-il de notre sang : on dirait que la question est sans intérêt. En tout cas, j'attends encore qu'un de mes confrères bretons avoue s'être trompé dans ses chiffres. » ⁹⁰⁹ Les seuls à lui apporter leur soutien sont Taldir Jaffrenou et Émile Gabory.

Les ministères, ses compatriotes, les milieux scientifiques, les séparatistes, les anciens combattants, tous restent sourds à la démonstration de Dupouy. Il est à craindre que ce dernier voyait juste quand, en 1934, en prenant le ton de la voix populaire et pour la contredire, il affirmait : « Tout le monde admettait, avant lui, ce chiffre de 240.000 : tout le monde l'admettra après lui. » ⁹¹⁰

906 A. Dupouy, « Le culte de l'inexactitude », *Ibid.*

907 A. Dupouy, « Eux, les jeunes... », *La Dépêche de Brest et de l'Ouest*, 25 février 1936, p.1.

908 J. la B., « Une intégrité qui nourrit », *Breiz Atao*, 245, 15 mars 1936, p.2.

909 A. Dupouy, « Les pertes bretonnes en 1914-1918, un et un font deux », *La Dépêche de Brest et de l'Ouest*, 6 février 1935, p.1.

910 A. Dupouy, « Nos morts de la guerre, un dernier mot », *op. cit.*

b. Les 240 000 ou la naissance d'un mythe

Face aux arguments de Dupouy, à ses démonstrations, c'est tout un système qui ne semble pas réagir, et Dupouy constate qu'il doit affronter une extraordinaire inertie. Le nombre de 240.000 est muni d'une force qui dépasse son entendement. Alors même qu'il vient de publier les résultats de son enquête, il constate qu'il ne parvient pas à endiguer le flot des morts bretons qui ne cesse d'augmenter. Il découvre stupéfait que dans une brochure sur la Bretagne, on pouvait lire sous la photographie du monument aux morts de Sainte Anne d'Auray, page 58 : « « Monument aux 280.000 Bretons morts pour la patrie. » 280.000 ! De ce train, nous n'en laisserons plus aux autres. »⁹¹¹

Un étonnant constat permet à Dupouy de comprendre ce phénomène. Il lit, dans *La Côte d'Émeraude*, un article publié quelques semaines plus tôt qui traite de la guerre et qui utilise le nombre de 240 000 morts, mais cet article n'est que la reprise d'un autre journal, Dupouy fait des recherches et découvre qu'il est issu de *Vandémière*, où il était écrit en réalité « 140 000 »... erreur de typographe ? Erreur volontaire ?

Quoi qu'il en soit, à cent, et même à deux cents lieues de moi la pensée qu'il ait pu y avoir là quelque chose comme une contrefaçon ! Il y avait 1, et l'on a lu 2. Pourquoi ? Parce qu'on lit avec ses préjugés plus qu'avec ses yeux : parce que les plus sages, quand une idée les obsède, ont des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne pas entendre ; parce qu'il s'est produit, en faveur de ce 240.000, un consentement général contre lequel les calculs les plus certains ne sauraient prévaloir.⁹¹²

Le chroniqueur de la *Dépêche de Brest*, en donnant les conclusions de son enquête, connaissait les difficultés à dépasser, il savait que « les légendes ont la vie dure »⁹¹³, et c'est précisément toute la force de *Breiz Atao*, où la légende répond à la légende, le mythe au mythe. En effet, on peut lire dans l'article « A nos 240.000 ! » :

« La France peut remercier Dieu de lui avoir donné une race comme celle qui vit - et meurt - ici ». Sur l'Yser, devant Verdun, aux Dardanelles, en Serbie, sur les mers, partout les Bretons ont porté leur vaillance, leur ardeur dans la lutte « O frère, tue ! », leur froid courage qui ne s'exaltait d'aucune Marseillaise mais qui agissait.⁹¹⁴

Si Dupouy peut contrer les lectures de l'histoire, il ne peut rien contre l'utilisation de la mythologie celtique. On comprend que pour *Breiz Atao*, ce sont les mêmes qui ont donné leur

911 *Ibid.*

912 A. Dupouy, « Les pertes bretonnes en 1914-1918, un et un font deux », *Ibid.*

913 A. Dupouy, « Nos morts de la guerre, un dernier mot », *op. cit.*

914 P.G., « A nos 240.000 morts ! », *op. cit.*

vie pour conquérir une bonne part de l'Europe avant notre ère et les Bretons qui sont morts dans les tranchées. Ils ravivent ainsi l'image du combattant au courage presque barbare qui ne peut être épris que de liberté.

Conscient de sa défaite, Dupouy s'interroge sur les raisons de celle-ci dans un article intitulé « Pertes de guerre, le merveilleux arithmétique »⁹¹⁵. Une lettre d'un officier vient l'y aider. Il comprend que son raisonnement ne pourra s'imposer que dans le temps. La question centrale est l'utilisation des chiffres lors de la bataille de Verdun. L'officier en question a accès aux chiffres officiels, si le chiffre constamment utilisé est 400.000 morts, en réalité, il y eut, selon l'officier, environ 150.000 morts et 200.000 blessés. Cette constatation va alimenter la réflexion de Dupouy et lui permettre de comprendre que derrière les 240 000 morts Bretons, se cache une véritable tendance de l'âme humaine :

Comment de telles exagérations sont-elles possibles ? C'est que bien loin de pouvoir toujours être opposé aux fantaisies de l'imagination, le nombre lui-même se présente à elle comme un élément du merveilleux épique. Le chiffre est par nature ce qu'il y a de plus positif et précis et, si l'on parle de son éloquence, c'est pour ravalier, par contraste, la rhétorique de l'ornement, la faconde arbitraire, le verbalisme. Cependant, on dit vingt, trente-six, cent et quelque fois mille : les latins disaient six cents, les grecs dix mille, et ce n'étaient, ce ne sont jamais là que des hyperboles. Quelle naïveté de prendre une telle hyperbole à la lettre !⁹¹⁶

La mythologie des 240 000 relèverait alors de la même construction que celle de l'*Énéide* ou de la *Chanson de Roland* : un fait historique avéré, mais aux informations très incomplètes, laisse le champ ouvert au principe de démultiplication en œuvre dans de nombreux mythes⁹¹⁷. Mais là où l'officier, auteur de la lettre, ne voit dans l'utilisation de l'hyperbolique 240 000 que « la conséquence de sentiments très humains, tout à fait respectables »⁹¹⁸, Dupouy, lui, parce qu'il a fait la démonstration de l'aberration d'une telle statistique, n'y voit plus rien de respectable, « l'obstination dans l'erreur devient, selon le proverbe, diabolique »⁹¹⁹.

On peut considérer également que l'incapacité de la population à entendre le chiffre approximatif réel des morts bretons est en réalité le signe psychologique de l'ampleur du traumatisme lié à la grande guerre. Et l'on peut saisir ici l'importance sociale que les

915 A. Dupouy, « Pertes de guerre, le merveilleux arithmétique », *La Dépêche de Brest et de l'Ouest*, 26 février 1935, p.1.

916 A. Dupouy, « Pertes de guerre, le merveilleux arithmétique », *op. cit.*

917 P. Bidou, « Mythe », *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie* P. Bonte et M. Izard, (eds), Paris, PUF, 1991, p. 498-500.

918 A. Dupouy, « Pertes de guerre, le merveilleux arithmétique », *Ibid.*

919 *Ibid.*

anthropologues accordent aux « systèmes de croyance »⁹²⁰ qui soudent un groupe humain.

Mais certains vont utiliser délibérément cette disposition à l'exagération : lors de l'inauguration de la plaque des Invalides, tandis que Louis Nicot⁹²¹, interrogé par Dupouy, affirme n'y être pour rien, n'avoir exécuté que les instructions, Louis Beaufrère⁹²² répond quant à lui que « ça frappe davantage les imaginations. »⁹²³

Si ce dernier avait déjà traité le chroniqueur de « chipotailleur », on comprend que pour certains les 240 000 deviennent un élément participant d'une dynamique quasi-artistique, le nombre devient un moyen de frapper les esprits, et de rendre plus forte l'image. Cela fait dire à Dupouy que l'on sent déstabilisé par un tel argument : « Ceci n'est pas de la polémique, c'est quelque chose de beaucoup plus grave. »⁹²⁴ Le sentiment que l'erreur peut être constitutive de notre société affleure de son enquête, et rien, semble-t-il, ne peut l'en déloger.

Pourquoi, cette constatation faite, Dupouy va-t-il persévérer dans son désir de communiquer ses conclusions ? Pour lui, revenir sur une idée erronée n'est pas dans la manière des polémistes, et comme ils abusent, selon lui, de plus naïfs qu'eux, Dupouy estime qu'il ne faut pas manquer « de redresser leurs torts quand l'occasion s'en présente »⁹²⁵. On comprend alors que Dupouy se sent investi d'une mission. N'affirme-t-il pas qu'« ébranler de fausses croyances ne saurait passer pour une œuvre impie »⁹²⁶ ?

Il est difficile d'écrire l'épilogue de cette guerre des chiffres. Il suffit pour le comprendre d'ouvrir quelques *Histoires de la Bretagne* :

« La guerre 1914-1918 donna un grand élan au Mouvement breton appuyé par le sacrifice des 240 000 morts »⁹²⁷

« Le chiffre réel doit tourner autour de 120 000 »⁹²⁸

920 G. Lenclud, « Croyance », *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, *Ibid.*, p.184-186.

921 Louis-Henri Nicot(1878-1944), sculpteur et statuaire, ancien élève de l'École Régionale des Beaux-Arts de Rennes, puis professeur à l'École des Arts Appliqués de Paris, il décora, entre autres, le palais de justice de Reims, réalisa de nombreux monuments aux morts et les bustes de Ch. Le Goffic et A. Dupouy.

922 Louis Beaufrère (1895-?), fondateur de *La Bretagne à Paris*, journal dans lequel Dupouy écrivit (voir bibliographie).

923 A. Dupouy, « Le sacrifice breton, une pieuse erreur qui devient officielle », *La Dépêche de Brest et de l'Ouest*, 31 décembre 1935, p.1.

924 *Ibid.*

925 A. Dupouy, « Les pertes bretonnes en 1914-1918, un et un font deux », *La Dépêche de Brest et de l'Ouest*, 6 février 1935, p.1.

926 *Ibid.*

927 H. Poisson et J.-P. Le Mat, *Histoire de Bretagne*, Spézet, Coop Breizh, 1991, p. 340.

928 J.Ch. Cassard, « La Bretagne dans la guerre de 1914-1918 », *Toute l'histoire de Bretagne*, Morlaix, Skol Vreizh, 1996, 562.

« Les historiens tendent aujourd'hui à retenir le chiffre de 150 000 morts bretons »⁹²⁹

« On peut raisonnablement évaluer que le nombre de Bretons massacrés pendant ce conflit se chiffre à environ 150 000 (sans compter les blessés et ceux qui décéderont à court et moyen termes des conséquences des gazages) »⁹³⁰

Si le premier extrait est une réédition d'un texte de 1947, on observe tout de même chez les autres historiens dont les parutions sont plus récentes une incertitude de trente mille morts.

On pouvait penser, après la publication en 2008, d'un article de *Ouest France*⁹³¹ que la polémique aurait pris fin. Après la mise en ligne de la base de données *Mémoire des hommes* par le Ministère de la Défense, Henri Gilles semblait avoir mis un point final au débat en arrivant au chiffre de 138 000 morts bretons, très exactement le chiffre que Dupouy avait proposé en 1934. Mais en 2010, il publie un rectificatif dans *Mémoire et Trauma de la grande guerre*, ouvrage dirigé par Gwendal Denis. Dans son article⁹³², il remet en question les chiffres annoncés ainsi que la conclusion. Il propose une modification dans le comptage passant des morts à la guerre aux morts **de** la guerre. En comparant les recensements d'avant et d'après guerre, le nombre des morts pour la France, il construit une hypothèse selon laquelle « Il se confirme que le chiffre de 240 000 morts inscrits sur la plaque des Invalides peut être considéré comme un chiffre, certes non vérifié scientifiquement, mais vraisemblable dans les années 1930. »⁹³³

Si les études sérieuses font osciller le bilan de la grande guerre entre 120 000 et 150 000 morts, nombreux sont ceux qui utilisent un chiffre bien supérieur. D. Guivarc'h le souligne quand il analyse le texte du député Marc Le Fur « 14-18 : A la mémoire des 250 000 Bretons morts pour la France »⁹³⁴, la veille, les représentants d'*Adsav !* — « relèvement » en Français —, parti indépendantiste breton créé en 2000, avaient déposé une gerbe aux « 240 000 Bretons sacrifiés en 1914-1918 ». Deux ans plus tard, à la même date, le site internet *Breiz Atao* propose une nouvelle démonstration qui amène au chiffre de 170 000⁹³⁵.

929 J. Cornette, *Histoire de la Bretagne et des Bretons*, t.2, Paris, Seuil, 2005, p. 418.

930 M. Nicolas, *Histoire de la Revendication bretonne*, Spézet, Coop Breizh, 2007, 69.

931 Ch. Violette, « 125 070 poilus bretons morts pour la France », *Ouest France*, 8 novembre 2008, consulté le 10 avril 2012 sur le site : http://www.ouest-france.fr/region/bretagne_detail_-125-070-poilus-bretons-morts-pour-la-France_8619-742608_actu.Htm

932 H. Gilles, « La guerre de 1914-1918 : les morts par département et région. Des disparités régionales importantes. Des régiments bretons sacrifiés ? », *Mémoire et trauma de la grande guerre, Bretagne, Catalogne, Corse, Euskadi, Occitanie*, Denis, Gwendal (ed.), Rennes, t.i.r.-CRBC, 2010, Rennes, p.275-323.

933 *Ibid.*, p. 321

934 M. Le Fur, « 14-18 : A la mémoire des 250 000 Bretons morts pour la France », consulté le 30 août 2012 sur le site : <http://www.marclerfur.com/article-24673998.html>

935 Signé par l'alias Tyler Durden, « 170 000 Bretons tués en 1914-1918 », consulté le 12 avril 2012 sur le site :

Derrière la dimension mathématique du comptage, ce chiffre de 240 000 fut un étendard politique et intellectuel qui reflétait un certain rapport au monde. Dupouy, en cherchant la vérité, pensait remettre en question la vision proposée par les autonomistes. On peut noter l'ironie qui veut que celui qui coula son buste fut le même que celui qui fit le monument aux morts bretons des Invalides, et les deux œuvres furent présentées au Salon de 1936, se faisant presque face, Dupouy le relate avec humour dans un article de *La Bretagne touristique* :

Et j'ai l'air si malheureux, par toutes mes rides au grand complet (Dupouy a alors soixante quatre ans), sur ce bronze immuable ! Peut-être est-ce d'avoir surpris du coin de l'œil le chiffre de 240.000 sur la plaque du même ami aux morts bretons de la grande guerre : car ce chiffre est une erreur dont l'insistance mérite bien un froncement de sourcil.⁹³⁶

Si l'ironie du sort prête à sourire ici, il n'en fut rien lorsque, durant la guerre, deux des quatre fils de Dupouy, Pierre et Jean-Marie, furent arrêtés en tant que résistants par un séparatiste collaborationniste. On doit se souvenir qu'en 1925, dans son roman *La Paix des champs*, suite à une révolution bolchevique, les séparatistes parvenaient à prendre le pouvoir et jouaient une véritable « terreur » en faisant, de bonne grâce, couler le sang. Mais la réalité rattrape parfois la fiction, et quand il écrit le *Mémorial* de ses fils, morts en déportation en 1945, il ne manque pas de s'interroger sur les motivations du traître avec qui la justice organisa une rencontre : « Ayant malmené dans *La Dépêche de Brest* un séparatisme dont le seul ridicule aurait dû avoir raison, j'étais curieux de savoir s'il avait prétendu venger sur les fils les irrévérences du père. »⁹³⁷

Le dernier élément de conclusion de cette affaire éclaire l'écriture même de Dupouy. En effet, tandis que l'on voit parfois ce dernier comme un auteur somme toute assez conventionnel, ce conflit des 240 000 et son impossibilité de résolution n'est pas sans rappeler la polémique autour des mérites de Kerguelen de Trémarec ; Dupouy en avait le premier refait le procès et aujourd'hui encore, on pèse les torts et les mérites du contre-amiral. Le conflit est au cœur de l'écriture d'Auguste Dupouy, et la quête de la vérité s'élève chez lui en système ; elle n'est pas dénuée de sonorités morales, politiques, mais on doit reconnaître chez lui, sur ce point, un véritable désir d'absolu. Universitaire et écrivain, chroniqueur, romancier, poète, l'exploration de la vérité est le fil qui lie l'œuvre protéiforme de ce touche-à-tout. Et la vérité

<http://breizatao.com/?p=2298>.

936 A. Dupouy, « Nos sculpteurs au Salon », *Bretagne*, juin 1936, p. 177.

937 A. Dupouy, *Mémorial*, *op. cit.*, p. 121.

ne se départit jamais d'un combat ; par conséquent, on peut lire, durant les années vingt et trente, la majeure partie des ses ouvrages à la lumière de la lutte contres ses premiers opposants : les autonomistes.

IV. Les Romans de l'Histoire de France : récit mythique

d'une union nationale

L'introduction du *Chant de l'alouette*, premier texte de l'ensemble composant les romans de l'Histoire de France, nous permet de comprendre immédiatement nombre des enjeux qui traversent cette œuvre. Ce texte liminaire, signé par Camille Vergniol et Auguste Dupouy, fait figure de programme, il sera suivi pendant les vingt-sept ans qui le séparent de la publication du dernier roman :

L'éditeur Albin Michel a demandé à M. Henry Dupuy-Mazuel, l'auteur du *Miracle des Loups* une collection de vingt romans tirés chronologiquement de l'histoire de France. Il s'agit de suivre, en marge du texte laborieux et forcément lacunaire de cette histoire, l'évolution de la vie française dans une même famille à tous points de vue : politique, mœurs, religion, arts, lettres, langue. Est-il sujet plus riche, plus digne de tenter un romancier épris de pittoresque humain et plein de souffle ? Mais c'est un de ceux où la fiction est le plus tenue de s'entendre avec la réalité. M. Dupuy-Mazuel, soucieux de prendre ses garanties, a bien voulu souhaiter notre contrôle, attendre de nous des suggestions. Nous savons tout ce qu'on objecte au roman historique, dont les vies romancées n'ont peut-être pas amélioré la cause. Mais pourquoi s'embarrasser d'objections oiseuses ? Le genre existe : il a même lui aussi son histoire, et une histoire qui ne manque pas d'éclat. Devant les révélations et les mystères du passé, il est trop naturel d'imaginer, pour que ce ne soit pas également légitime. La seule chose qu'on puisse attendre en ce cas de l'imagination, c'est qu'elle ne contredise pas la réalité connue. Non seulement ce premier roman, à notre sens, ne la contredit pas, — et nous osons nous promettre qu'aucun d'eux ne la contredira jamais, — mais il la continue de façon très vraisemblable et, à quelques égards, il l'explique. La pensée de l'unité nationale, qui fut si vive chez Vercingétorix, le soulève. Le *Chant de l'alouette*, tout vibrant d'héroïque poésie, peut être accueilli comme la restitution heureuse d'une épopée que les *Commentaires de César*, d'ailleurs plus imprécis qu'on ne pense, avaient desséchée. Habitué au contact de la jeunesse française, nous souhaitons qu'elle le lise, convaincus qu'elle en tirera de l'émotion, de la ferveur et de la joie. Mais il est évident que c'est un drame largement humain dont l'intérêt dépasse toute limite d'âge et toute frontière.⁹³⁸

Si le dix-septième roman, *Les Proscrits*, et le dix-neuvième, *L'Étincelle de juillet*, ne seront jamais publiés, et que le cycle ne comportera donc que dix-huit récits, il reste malgré tout que ce texte annonce de manière précise ce que sera ce cycle des romans de l'Histoire de France. Ainsi, le lecteur restera bel et bien « en marge » de la grande histoire, il n'assiste pas aux grandes batailles, hormis de rares exceptions, nous sommes plongés dans la vie

938 C. Vergniol et A. Dupouy, « Introduction », in Henry Dupuy-Mazuel, *Le Chant de l'alouette*, Paris, Albin Michel, 1932, p. 3-4.

quotidienne, les personnages ne faisant pas partie du sérail.

Les deux coauteurs de cette introduction désirent montrer qu'ils ont parfaitement conscience des limites du genre du roman historique et évacuent les éventuelles critiques que l'on pourrait leur opposer. Dupouy, dans son *Gallus*, avait déjà, en 1928, « fait du réel et du fictif un effronté mélange »⁹³⁹, arguant que « l'ignorance des historiens [est] la première excuse des romanciers »⁹⁴⁰.

Mais, on le voit bien dans cette introduction, tout cet édifice liant intimement grande et petit histoire n'a qu'un seul but : « la pensée de l'unité nationale ». Car celle-ci est présente du début à la fin de ce long travail, toujours mise à mal, et pourtant toujours raffermie. Et l'exposition de ce processus de fusion devient message politique dont les auteurs nous disent la cible principale : la jeunesse. Les auteurs n'écrivirent pas directement des romans dans une collection spécifiquement pour la jeunesse, mais ils furent lus et particulièrement appréciés par cette partie du lectorat⁹⁴¹. Cette conscience de la part des auteurs aura des conséquences dépassant la représentation politique de la France, ils vont transmettre des valeurs morales, qui elles aussi vont traverser tout le cycle.

1- Préserver ses frontières, de Vercingétorix à la Première Guerre mondiale

Si l'on considère que les dix-huit romans écrits par A. Dupouy et Henry Dupuy-Mazuel ont comme fonction de célébrer l'union nationale, on comprend la place qui est laissée à la frontière dans cet ensemble. Le symbole de la séparation entre l'ici est l'ailleurs et partout présent. Les frontières les plus fortes sont des obstacles naturels tels que le Rhin ou les Pyrénées. Séparation des mondes, la lutte est constante afin d'endiguer l'invariable désir de pénétrer ces lignes afin de conquérir un espace qu'il faut, de ce fait protéger.

a. La lutte contre l'étranger

939 A. Dupouy, « Préface », *Gallus*, op. cit., p. 5.

940 *Ibid.*, p. 7.

941 R. Perrin, *Un siècle de fiction pour les 8 à 15 ans, (1901-2000)*, Paris, L'Harmattan, 2003, p. 183

« Il est nécessaire, avant de clore cette période sur le plan romanesque, de préciser que certains ouvrages, parus hors collections pour la jeunesse, ont pu être très appréciés par les jeunes. [...] Chez Albin Michel, [...] les nombreux récits historiques d'Auguste Dupouy [...] »

Cette histoire de France débute par le combat mené par Vercingétorix contre les armées de César dans le roman intitulé *Le Chant de l'alouette*, de H. Dupuy-Mazuel. Après un terrible siège et de nombreuses trahisons, le chef gaulois doit se rendre et avoue ainsi son échec face à l'envahisseur romain. Plusieurs romans se trouvent construits sur ce schéma du siège. Dans *Les Jardins de Lutèce*, quatrième roman du cycle, l'empereur Julien, qui a encore toutes ses preuves à faire, vient à Vienne pour diriger la lutte contre les Germains, des envahisseurs qui veulent constamment traverser le Rhin. Dans le cinquième roman, *Les Quatre chevaux blancs*, ils vont traiter de « la lutte des Wisigoths et des Francs »⁹⁴² lors du délitement de l'empire romain. Le roman suivant, *Un Soir d'épiphanie*, qui se déroule à l'époque de Dagobert, se rapproche du précédent : « la grande affaire en Gaule, au VIIème Siècle, comme au Vème, est la fusion de la barbarie germanique avec ce qui survit de la culture gallo-romaine. »⁹⁴³ *L'Étal du roi*, quant à lui, traite du combat sanglant et incessant contre les Normands. Le dixième roman du cycle montre une France complètement écrasée par l'étau des armées de l'empereur german et du roi anglais. Or, *Ceux de Bouvines* met en scène la vie des civils avant cette bataille décisive. Les Anglais, à nouveau, sont les envahisseurs de *La jeune fille au gantelet de fer*, douzième roman. De manière étonnante, on trouve assez peu de trace d'une force que rien n'arrête dans le roman qui traite de l'épopée napoléonienne, dix-septième roman du cycle . C'est encore une fois l'impression d'un pays assiégé qui ressort, les frontières sont attaquées par les Autrichiens et les Russes. Enfin, le dernier roman, *Qu'as-tu vu en chemin ?*, au titre qui sonne comme une véritable conclusion adressée au lecteur, rappelle la Première Guerre mondiale. Le conquérant est ici figuré par Otto von Burckhardt, menace de la nation, mais aussi du cœur de Jean.

La moitié, donc, des romans du cycle met la France en position de résistance face à un ennemi qui l'assiège. D'ailleurs, cette figure du siège est comme un leitmotiv dans cette œuvre. Il est figuré par la forteresse. Ainsi, le siège est réel ou métaphorique. Dans *Le Chant de l'alouette* on retrouve le siège historique d'Alésia, dans *L'Étal du roi*, c'est celui de Paris, soutenu par Eudes contre les Normands. La figure du château, de la place forte est partout. Nous pouvons donner quelques exemples. *Les Quatre chevaux blancs* et *Un Soir d'épiphanie* comportent une grande maison romaine protégée par de hauts murs et des hommes d'armes. Dans *L'Étal du roi*, Bernard, compagnon de Robert le Fort acquiert un château où il entrepone son or. L'un des personnages de *Ceux de Bouvines* est l'architecte des remparts de Paris. Toute

942 A. Dupouy et H. Dupuy-Mazuel, *Les Quatre chevaux blancs*, Paris, Albin Michel, 1948, p 5.

943 H. Dupuy-Mazuel et A. Dupouy, *Un Soir d'épiphanie*, Paris, Albin Michel, 1948, p. 6.

l'intrigue est en outre basée sur la question de la garde d'une des portes de cette enceinte. On peut également, pour aller plus loin, évoquer le monument religieux qui, par sa masse et son prestige permet de jouer le même rôle que la forteresse. Jeanne de Reims de *La Jeune fille au gantelet de fer* vit dans la cathédrale dont son père est le sonneur de cloches. Cette dimension est présente dans les abbayes que Raoul fréquente dans *Les Trois* 9, roman qui retrace la vie de Gerbert, premier pape français.

Siège et figure de siège, les auteurs développent l'idée d'un peuple en résistance. Cette opposition à une menace extérieure mobilise une grande partie des forces de la nation. Mais cet effort considérable peut être réduit à néant par l'intervention de traîtres. C'est pour cela qu'une des grandes figures de ces romans de l'histoire de France est représentée par le trompeur, le manipulateur.

b. Préserver la France de l'intérieur : la figure du trompeur

Si la menace vient généralement de l'extérieur, elle peut néanmoins avoir un représentant à l'intérieur de la fortification. Plusieurs personnages rentrent dans cette catégorie, ils sont pour plusieurs romans des éléments essentiels de l'intrigue. La trahison de Damien, l'intendant, dans *Les Quatre chevaux blancs* risque de perdre Lydie, maîtresse du domaine. Il la désire, mais elle en aime un autre. Il décide donc de se venger en la dénonçant aux Wisigoths. Une des autres grandes figures de la trahison dans les romans de l'Histoire de France est représentée par Martin Tadelin, anti-héros de *Ceux de Bouvines*. Ce jeune marchand italien en veut à la France et aux Français, particulièrement aux Parisiens, qui ne perdent jamais une occasion de se moquer de ses origines et de son accent. Dans cette période troublée par de nombreux conflits avec l'Angleterre et la Germanie, il décide de se venger en perdant Paris. Un complot s'organise autour d'étudiants étrangers qui cherchent à garder une porte afin de l'ouvrir au bon moment. Mais ce n'est pas la seule trahison. En effet, une histoire parallèle se joue. Il cherche à séduire Marion, la fiancée de Pierre Cottereau. Mais le personnage du trompeur le plus abouti de la série se dessine sans nul doute sous les traits de Bernard, compagnon de Robert le Fort dans *L'Étal du roi*. Il trompe par ambition. Il pense lui-même agir sans aucune considération morale, son seul but est clair : il veut de l'or. Sous

Dagobert, c'est très progressivement que se dévoile la véritable personnalité d'un autre traître : Gondoald. De retour chez lui, dans *Un soir d'épiphanie*, il est assassiné, et, quand sa femme repart sur ses traces il se révèle finalement un tout autre homme, fait de duplicité, bien éloigné de l'image qu'elle avait de lui. Le peintre Magnus est construit sur cette même double personnalité ; dans *Qu'as-tu vu en chemin ?*, il revient sous les traits du kapitänleutnant von Burckhardt, espion à la solde des Allemands et séducteur de la femme que désire le héros.

On voit que la menace est double. Le trompeur est d'abord une menace pour l'intégrité de l'état. Il risque de participer à la perte de la nation, à la manière de Bernard qui intrigue près des plus grands seigneurs de France. Si Martin avait fait perdre Paris, le sort du pays tout entier aurait pu être changé. De la même manière, Magnus, en inspectant les fonds de la côte bretonne ouvre les portes d'un autre type de muraille *a priori* infranchissable pour un sous-marin allemand : les rochers. Dans ces romans, le traître a pour fonction d'ouvrir les portes de la citadelle, afin de laisser passer les masses ennemies.

Cependant, le trompeur exerce une autre menace. Il peut également endosser le costume du voleur de femme. Se met alors en place une double tromperie. La femme est, elle aussi, abusée par le masque d'un Italien beau parleur et plein d'élégance ou par un Allemand à l'aura d'artiste. En outre, en dupant ces femmes, ils provoquent la souffrance de ceux qui les aiment véritablement. On observe donc dans cette grande figure qu'est celle du trompeur la mise en parallèle de la crise nationale et de la crise intime.

L'une des armes favorites du trompeur est la parole. En effet, « la parole aussi est action »⁹⁴⁴ nous fait remarquer Tadelin dans *Ceux de Bouvines*, « le tout est de savoir en user. Bien conduite, elle exalte ou déprime, au gré de celui qui parle. Si le serpent n'eût point parlé, Eve n'eût point croqué la pomme. Je me fais fort, pour ma part, de provoquer le doute et l'indécision chez plus d'un de ces Parisiens présomptueux. »⁹⁴⁵ Ce cycle est une histoire du mot. Avec le trompeur, on découvre les ravages qu'il peut provoquer. Si le courage et la force sont importants, le verbe et son contrôle sont également des éléments fondamentaux du pouvoir. Dès le premier roman, *Le Chant de l'alouette*, l'importance de l'éloquence est mise en évidence. Vercingétorix est courageux, réfléchi et ferme dans ses décisions, mais il sait également s'entourer d'hommes de qualité. Les personnages de Celtibéros, à la force

944 A. Dupouy et H. Dupuy-Mazuel, *Ceux de Bouvines*, Paris, Albin Michel, 1952, p. 57

945 *Ibid.*, p. 57

incroyable, et de Kritès, le cerveau de ce dernier en sont un exemple. A eux deux, ils semblent constituer un homme presque parfait :

Le premier se nommait Celtibéros. Sa force était célèbre jusqu'au pays des Carduques. Il mesurait six pieds de haut et sa large face portait un nez camard d'une petitesse ridicule. Ses bras descendaient jusqu'à ses genoux.

[...] Le compagnon de Celtibéros était, au contraire, une sorte de nain au visage pâle et rusé, éclairé de magnifiques yeux noirs : le Massilien Kritès, fils d'une Grecque et d'un Gaulois. Son esprit était subtil. Il le prêtait à l'Arverne Celtibéros qui en était totalement dépourvu et qui, par compensation, mettait au service du nabot sa force illimitée. »⁹⁴⁶

Celtibéros porte Kritès qui lui indique les actions à mener. Ainsi, c'est bien le mot qui précède la force. Cette incroyable puissance a besoin d'être guidée par un homme capable d'analyse, de conceptualisation. Les deux se complètent idéalement. Et Kritès met sa parole au service de la cause de la Gaule, il est ainsi le premier à nommer Vercingétorix « roi des Arvernes », titre que ce dernier « n'avait pas osé s'attribuer en annonçant ses desseins »⁹⁴⁷, et devant la foule, il réalise un discours où il fait de Vercingétorix le libérateur qui permettra au peuple de « respirer et connaître la joie de vivre. »⁹⁴⁸

Bernard de *L'Étal du roi* est le personnage qui démontre le mieux la puissance du verbe. Les Normands ont assiégé Paris, durant un entretien avec leur chef, qui dirige le siège, il démontre toute sa maîtrise de la manipulation psychologique. Tout d'abord, il affirme que les assiégeants doivent payer, « il faut reconnaître tes fautes et les expier »⁹⁴⁹, ce qui provoque une terrible colère du Normand. Ensuite, Bernard introduit la situation politique de ses ennemis, « tu connais ta situation aussi bien que nous, elle n'est pas mauvaise : elle est désespérée[...], et je sais également que si les Normands sont braves, ils sont prudents et qu'ils ne s'exposent pas de gaieté de cœur à une tuerie inutile. »⁹⁵⁰ Maintenant, le chef normand se fait songeur, il attend les propositions de l'ambassadeur. Les propositions sont celles-ci : le roi le charge de se diriger vers la Bourgogne révoltée pour châtier en son nom les rebelles, le moitié du butin lui revenant. Le chef accepte. Bernard veut « seulement » les mille pièces d'or qu'on devait lui remettre. Bernard est très satisfait de lui :

Un mépris amusé lui vint à la pensée de cet empereur tout-puissant et de ce viking redouté qu'il avait dupés comme des enfants. Il prit mieux conscience, par comparaison, de son génie astucieux et retors. Et un joyeux orgueil lui redressa les épaules, qui sentait un peu

946 H. Dupuy-Mazuel, *Le Chant de l'alouette*, op. cit., p. 53-54.

947 *Ibid.*, p. 54.

948 *Ibid.*, p. 55.

949 *Ibid.*, p. 229.

950 *Ibid.*, p. 231.

tôt le poids des ans, quand il se dit qu'il avait dans la même journée, sauvé Paris, soumis les Normands à son maître, et acquis pour lui-même, Bernard Luitier, un trésor qui le faisait, ajouté à ce qu'il possédait déjà, l'homme le plus riche du royaume.⁹⁵¹

Bernard agit sans intérêt réel pour les camps, c'est son propre intérêt qui prime avant tout. Il pourrait dire comme Martino Tadelini, « [...] je n'agis point par sentiment...ou ressentiment. J'écoute mon intérêt : c'est mon droit. »⁹⁵² Pour agir, la verve est son arme.

La raison de la tromperie est toujours l'ambition. Ambition de gagner beaucoup d'argent, comme nous venons de le voir, mais aussi ambition du pouvoir, de la vengeance dont on a un exemple dans *Ceux de Bouvines* avec le personnage de Martin Tadelin, ou celle d'obtenir une femme dans *Les Quatre chevaux blancs*. Mais derrière ces multiples motivations, la principale se résume en un mot : l'or. En effet, c'est l'or qui donne le pouvoir. Et si Bernard ne désire pas être chef, il fait tout pour devenir de plus en plus riche : « l'or ? Mais c'est la puissance, c'est le droit d'obtenir et de faire ce qu'on veut. L'or c'est le sang des hommes forts, c'est le miracle qui soulève le monde. »⁹⁵³ affirme-t-il à Roger.

Quoique la manipulation par le verbe rapproche du pouvoir, on peut se demander si elle permet d'y accéder complètement. Si l'on regarde bien les destins de tous ces personnages, on voit rapidement que leur comportement aboutit à leur perte. Aucun d'entre eux ne sort véritablement victorieux de la tromperie. Si pour eux l'or amène la puissance, il est surtout source de folie et de mort. C'est ce qui tue Martin Tadelin : Agude, la servante de Marion, l'étrangle car elle est choquée par « son culte déclaré de l'or »⁹⁵⁴. Il vit et meurt donc pour le métal précieux. Encore une fois, Bernard fait figure de symbole. A la fin du roman, il rentre à son château accompagné par Roger. Dans la salle du trésor, il trouve son fils préféré en train de le voler. Sans hésiter, son fils demande à ce que l'on tue son père. Mais tous fuient devant le rictus affreux qui déforme le visage émacié du compagnon de Robert le Fort, en effet au fil du temps, après tant de tours et de stratagèmes, Bernard s'est transformé en quelque monstre, qui, face à cette ironie du sort, lance un « un rire saccadé, sinistre, douloureux, qui déchirait au loin le silence de la nuit . »⁹⁵⁵ Pris de folie, il se met à jeter ses pièces dans le fossé, « il ne se doutait pas que huit cent ans plus tôt, à Gergovie, dans la

951 *Ibid.*, p. 234.

952 A. Dupouy et H. Dupuy-Mazuel, *Ceux de Bouvines*, op. cit., p. 97

953 H. Dupuy-Mazuel, *L'Étal du roi*, Paris, Albin Michel, 1950, p. 234.

954 A. Dupouy et H. Dupuy-Mazuel, *Ceux de Bouvines*, op. cit., p. 207.

955 H. Dupuy-Mazuel, *L'Étal du roi*, op. cit., p. 251.

maison d'un ancêtre dont il portait encore le nom déformé, un malheureux, un misérable juif qui, comme lui, s'était fait un dieu du veau d'or, semait ainsi dans les ruines d'une capitale gauloise les trésors pour lesquels il avait vécu. »⁹⁵⁶ Ce rappel du personnage d'Isacaar dans *Chrestos* nous montre bien que cette question du manipulateur et de sa perte par l'or traverse l'œuvre complète. Toujours actuelle après huit cents ans, cette idée reste essentielle à la fin du cycle. Ainsi nous saisissons la volonté des auteurs d'aller au-delà du fait historique. « Un roman historique a d'ailleurs pour principal intérêt d'être actuel »⁹⁵⁷, nous dit Auguste Dupouy dans la préface de *Chrestos*. Ainsi, les auteurs abordent des questions qui traversent les âges, et qui portent avant tout sur la manière de mener sa vie.

Peut-on reconnaître ce trompeur ? Existe-t-il des signes qui permettent de l'éviter ? On voit, par exemple, que le frère de Pierre Cottereau, Roger, se méfie dès les premiers instants de Martin. Mais comment a-t-il été alerté ?

Le trompeur est caractérisé physiquement. Une anomalie est souvent présente. Isacaar, dans *Chrestos*, est borgne. Kritès, même s'il est « du bon côté », est un nain difforme. Cependant, la marque de la trahison se lit plutôt dans une trop grande beauté, voire une certaine féminité. Le trompeur le plus abouti est mince et très sophistiqué. Il revêt un aspect androgyne fort. C'est ce qui apparaît immédiatement lors de la présentation des personnages de Robert le Fort et de Bernard. Les auteurs travaillent sur les contrastes. Le premier possède « une bouche autoritaire, une mâchoire carrée, projetée en avant comme une sorte de défi »⁹⁵⁸, est vêtu comme un artisan, l'autre représente son exact opposé, il était « vêtu comme un jeune seigneur élégant, il était mince et souple. Son visage aux traits délicats aurait été agréable sans l'air de ruse que lui donnaient ses yeux fuyants. »⁹⁵⁹ Mais cette beauté va peu à peu fuir ce corps avec l'âge,

[...] maigre, chenu, le dos voûté, les mains tremblantes, il se tenait en selle avec quelque peine. Son visage aux traits tirés, ses lèvres rentrées au point qu'on ne les voyait presque plus, ses yeux légèrement hagards, ses ricanements sans cause apparente faisaient de lui une sorte d'épouvantail que les femmes montraient aux enfants comme une créature de l'enfer.⁹⁶⁰

Du jeune homme séduisant que seuls les yeux trahissent, il ne reste plus qu'un être

⁹⁵⁶ *Ibid.*

⁹⁵⁷ H. Dupuy-Mazuel, *Chrestos*, Albin Michel, 1933, p. 6. Préface d'Auguste Dupouy.

⁹⁵⁸ H. Dupuy-Mazuel, *L'Étal du roi*, *op. cit.*, p. 10.

⁹⁵⁹ *Ibid.*

⁹⁶⁰ *Ibid.*, p. 239.

dont le corps dit l'avilissement total.

Si l'aspect féminin existe chez le jeune Bernard, il est plus encore développé dans le personnage de Martin Tadelin. Cela éclate avec violence lors de son assassinat par Marion. Quand elle lui passe le collier qu'il lui a offert, un faux, elle commence à se moquer cruellement de lui : « regardez-vous beau sire. Non : je voulais dire : demoiselle. Vous avez un visage de fille. »⁹⁶¹ Or il apparaît clairement que ce personnage, pour qui l'honnêteté est impossible, n'est pas complètement un homme. Ainsi, sa trahison peut se deviner dans son incapacité à déclarer clairement sa sexualité.

Cette possibilité de reconnaître le trompeur permet de le démasquer et de le prendre à son propre jeu. Martin, qui a une haute opinion de lui-même, se fait pourtant berner plusieurs fois. La première, c'est lorsque son oncle Gaignebien découvre qu'il prépare l'ouverture d'une porte pour les ennemis de la France. Le neveu est venu demander une aide financière pour acheter des armes :

Quand les alliés seront dans Paris, ils auront à cœur de savoir qui leur veut du bien. Et il y aura nombre de Parisiens, n'en doutez pas, à leur répondre : « Moi », car ils pourront dans la suite s'employer à le faire croire. Mais on leur demandera aussi : « Qui nous a aidés ? Qui a semé le doute dans cette ville présomptueuse ? Qui a désarmé les esprits ? Qui s'est armé pour nous ? Qui nous a ouvert la porte quand nous sommes venus ? » Et cette fois, il n'y aura pas beaucoup de bras levés ; pas beaucoup de bouche à crier : « moi » : car il faudra donner des preuves, et les vainqueurs ne croiront que ce qu'ils ont vu eux-mêmes, ou appris de bonne source. Oui, il y aura peu d'élus, mais ceux qui le seront n'auront pas à se plaindre de la récompense. Voulez-vous en être mon oncle ? « Petit misérable ! » avait grande envie de lui jeter en pleine face Gaignebien. Mais il s'interdisait toute injure, curieux d'en apprendre le plus possible sur la trahison qui se tramait dans l'ombre. Et il commandait à ses yeux de rester bien calmes, bien neutres, pour éviter de mettre le garçon sur la défensive, et voir jusqu'où il irait dans la vilénie.⁹⁶²

Si la démarche pour persuader son oncle semble solide et fine, Martin butte sur une dimension qu'il ne peut comprendre : la fidélité. Gaignebien est un Italien qui aime et respecte la France, il est dévoué au roi et sincère dans ses amitiés avec les Français. Alors, malgré toute la rhétorique de son neveu, ses convictions ne peuvent flancher en une conversation. Aveugle à cette dimension, Martin ne la prend pas en compte, ce qui fait échouer ses calculs.

C'est à peu près la même scène qui se joue lors de l'annonce du départ de Pierre — le fiancé de Marion, parfaite antithèse de Martin, c'est un homme raisonnable, tailleur de pierre

961 A. Dupouy, H. Dupuy-Mazuel, *Ceux de Bouvines*, op. cit., p. 202.

962 *Ibid.*, p. 97.

de profession. Il va combattre. Martin est chargé de transmettre la nouvelle à Marion. Il utilise cette responsabilité pour discréditer le futur guerrier, « [...] n'ai-je pas raison de croire que votre fiancé est en faute, préférant le service du roi à celui de celle qu'il aime ? »⁹⁶³ Mais la réponse n'est pas celle attendue : « elle sourit comme fait le maître qui redresse l'erreur de son écolier : — A moins, lui dit-elle, que son amie ne soit d'accord avec lui sur cette préférence. »⁹⁶⁴ Encore une fois, le trompeur échoue dans ses velléités car il ne parvient pas à saisir l'idée de loyauté. Nous assistons donc à une forme de révélation. Alors qu'il maîtrise le mot et donc possède *a priori* l'intelligence supérieure, cela confine en fait à de la simple arrogance. Il ne parvient pas à analyser les situations. Ses qualités d'orateur ne révèlent qu'un beau parleur.

Du jour où il est reconnu, s'organise un complot contre le complot. Après tout, « tromper un trompeur, ce n'est pas pécher, c'est faire œuvre pie. »⁹⁶⁵ C'est ainsi que Marion est chargée par son frère Gilles de récolter des informations sur les conjurés :

Qu'elle ne le rabroue pas, donne-t-il comme consigne, qu'elle l'accueille chez elle, qu'elle ait l'air de lui faire confiance, qu'elle l'amène tout doucement à lui révéler ses projets, ses plans, ceux des autres traîtres, qui doivent être les mêmes. Elle saura, j'en suis sûr, tout ce qu'elle voudra savoir, et nous le répètera fidèlement.⁹⁶⁶

Certes, la cause semble juste, pourtant Marion rentre dans l'univers du masque et du mensonge. Ne se rapproche-t-elle pas dans cette scène du traître Martin ?

Les auteurs font de la France, alternativement de culture celte, romaine et chrétienne, un territoire où la paix doit être protégée à tout prix. Mais, toujours attaquée, la nation, pour créer le havre escompté, doit rendre coup pour coup. Une idée traverse toute l'œuvre : si la nation est en péril, il faut prendre les armes. Il ne faut pas hésiter, ceux qui ne veulent pas partir sont des lâches. Bien sûr, cette vision politique intervient dans un contexte historique bien précis, ce n'est probablement pas un hasard si les auteurs reprennent l'écriture du cycle après la Deuxième Guerre mondiale.

Le thème de la résistance à l'envahisseur, comme nous venons de le voir, central dans le cycle, se traduit dans *L'Étal du roi* par une mise en avant du courage de Robert le Fort et de

⁹⁶³ *Ibid.*, p. 147.

⁹⁶⁴ *Ibid.*, p. 148.

⁹⁶⁵ *Ibid.*, p. 163.

⁹⁶⁶ *Ibid.*.

sa capacité à réunir et exalter les puissances qui vont repousser les Normands et leur désir de destruction. Dans cet effort pour repousser l'envahisseur, ce roman nous montre la lutte entre ceux qui se battent et ceux qui s'accommodent des conquérants pour réaliser un bénéfice immédiat et personnel⁹⁶⁷.

Il existe bien une « juste guerre »⁹⁶⁸. On le voit dans *Ceux de Bouvines* quand maître Delbeau annonce que l'armée française s'est ébranlée, « ses yeux brillaient, sa voix avait l'éclat de la trompette »⁹⁶⁹, on voit qu'il est le représentant de tout Paris, qui comme les soldats « tremblerait [...] de fièvre guerrière, d'espoir, d'appréhension. Tout Paris invoquerait la Très Sainte-Mère, sa protectrice, et les saints et les saintes de la ville [...] »⁹⁷⁰ On assiste ici à une ville qui vit littéralement les événements avec l'armée, elle est poussée par le sang et l'énergie de tous.

Même les amants remercient le courage des combattants, car sans eux il n'y a pas de véritable amour. Marion dit « oui » à Gérard « [...] en bénissant ceux de Bouvines qui, morts ou vivants, leur avaient préparé ce libre bonheur dans un pays libre. »⁹⁷¹ Ce n'est pas un hasard si cette phrase est la dernière du roman, le dernier mot, le mot étant le mot « libre ». Les amants ne pourraient s'aimer ainsi dans un monde barbare fait de violence. Il leur faut la tranquillité et la sérénité que seul le roi français peut donner à la France.

On voit que celui qui défend son pays sans retenue et qui en meurt prend figure de saint. C'est le cas de Pierre qui laisse sa vie à la bataille. Marion en pensant à sa prouesse se rend compte, trop tard, qu'« un saint l'avait aimée »⁹⁷², on peut même dire qu'elle s'élève elle-même par le sacrifice sacré de son fiancé. Alors, donner sa vie pour sauver son pays devient « la plus haute aventure », « le plus grand devoir. »⁹⁷³

Les frontières sont donc menacées par des forces extérieures soutenues dans de nombreux cas par des forces intérieures que sont les traîtres. Une immense énergie est

967 H. Dupuy-Mazuel, *L'Étal du roi, op. cit.*, p. 104.

On retrouve cette même idée dans *Qu'as-tu vu en chemin ?*, au travers de la figure du père de Lénic qui fait des affaires pendant la Première Guerre mondiale par d'obscurs moyens, très probablement par la collusion avec l'ennemi.

968 *Ibid.*, p. 187.

969 *Ibid.*

970 *Ibid.*

971 *Ibid.*, p. 240.

972 *Ibid.*, p. 231.

973 *Ibid.*, p. 232.

dépensée à résister à cet élan conquérant. Les Romains, les Germains, les Anglais sont des peuples qui cherchent à s'emparer des territoires de France. Pourtant, cette lutte qui semble continuelle a une fonction majeure : elle oblige, pour former la résistance, à rassembler des éléments disparates.

c. La formation d'une nation

Le père du héros de *La Poupée flamande* prononce des mots qui nous renseignent sur l'objectif de la lutte que nous avons observée : « Il y a un royaume de France, il y a un roi des Français : j'ai voulu que ce royaume fût entièrement celui de ce roi, sans qu'il eût à le partager avec des barons, avec des prélats, avec des chevaliers du temple, avec le pape. »⁹⁷⁴ Le cycle relate une histoire qui mènerait du morcellement à l'union. Dès l'aventure liminaire, celle de Vercingétorix, les auteurs montrent la nécessité de l'alliance. Or, c'est parce que la Gaule n'est pas parvenue à la nécessaire fusion de ses forces qu'elle échoue face à l'empire romain.

Mais ceci n'est que partie remise. Pendant la domination romaine, la France attend son heure. Il viendra un jour où elle retrouvera son indépendance. Amniarix/Memmius⁹⁷⁵ est un emblème de cette résistance insoupçonnable. Complètement intégré dans l'empire romain, il n'abandonne pourtant pas ses racines arvernes. Il choisit, en effet, de terminer sa vie à Gergovie, comme s'il désirait atteindre l'éternité au sein du symbole de la résistance à l'envahisseur. Il meurt dans le dernier lieu qui resta libre.

Puis peu à peu, les différentes composantes de la France moderne se mettent en place. Le christianisme apparaît dès *Chrestos*, mais ne s'impose vraiment que dans *Blandine*. Dans *Les Jardins de Lutèce*, Julien décide d'élever Paris au rang de capitale. *Les Quatre chevaux blancs* est essentiel dans cette recomposition de la nation française car c'est l'avènement des Francs, peuple qui donnera son nom au pays, c'est aussi la victoire du catholicisme contre l'arianisme. Ces multiples combats, toutes ces luttes ont une fonction fondatrice. Ils soudent des morceaux sans cohérence pour créer une alliance vitale.

Chaque lutte scelle un peu plus les fondations de la nation française. Les auteurs écrivent également la prise de conscience de l'appartenance à une communauté nationale :

⁹⁷⁴ H. Dupuy-Mazuel et A. Dupouy, *La Poupée flamande*, Albin Michel, 1953, p. 168.

⁹⁷⁵ Devenu haut dignitaire romain, il est le nouveau rameau de l'arbre généalogique que suit le cycle.

La victoire de Bouvines a généralement été présentée comme un événement national, l'un même de ceux qui ont le plus contribué à donner aux Français la conscience de former une nation. Il faudrait beaucoup en rabattre, si l'on en croit l'historien Zeller dans son intéressant petit livre sur les relations de la France et de l'Allemagne au cours des âges. On ne peut cependant le nier si l'on s'en réfère à des témoignages contemporains, elle fut populaire entre toutes, on la salua aussi bien chez les humbles que chez les grands [...] comme une délivrance, et on ne court aucun risque à qualifier de national ce qui fait battre avec cette force le cœur d'un peuple.⁹⁷⁶

Cet extrait de la préface de *Ceux de Bouvines* insiste sur deux aspects de cette victoire. Tout d'abord, l'envergure nationale que revêt cette bataille. Mais ce qui lui donne cette importance, c'est surtout sa dimension populaire. Les termes choisis dans ce fragment de préface ont une importance capitale. Ils déterminent le point de vue sur une époque. Ainsi, la formule « on salua [...] comme une délivrance [...] » montre l'état d'emprisonnement dans lequel se trouve le peuple. Et c'est parce qu'il est libéré du joug d'un envahisseur qu'il comprend le lien qui le tisse et, de fait, le constitue.

La littérature, elle aussi, est un vecteur de composition nationale. En effet, une série de romans est centrée sur la vie littéraire, elle œuvre à former l'idée de nation. Le premier est *Le Souffle de Roncevaux*, il rappelle la formation de *La Chanson de Roland*. Cette œuvre contribue, en sublimant l'histoire de Charlemagne, à souder la patrie française. Plus tard, *Les Rois de cœur* rapporte, sur les routes des pays de la Loire, les conversations de Rabelais avec son filleul et rappelle ainsi les grandes lignes de la vie intellectuelle de l'époque. Dans le roman qui suit, *Hippomène au pays du tendre*, qui se déroule à Rouen, Hippomène veut écrire de la poésie, et pour cela fait appel à un secrétaire lettré, Jacques. C'est l'occasion de s'interroger sur les questions littéraires de l'époque du grand Corneille. Enfin, *Un Homme de cour* nous fait pénétrer le décor de Versailles. Ses rencontres permettent de découvrir les points de vue de quelques grands acteurs de la vie intellectuelle dans le symbole de la centralisation artistique et politique. Ainsi, la vie des arts est un élément actif de cette homogénéisation de la nation française. Les idées sont indispensables à la cohésion d'un pays, à la création d'une identité stable. S'il existe une littérature nationale, c'est qu'il existe une nation.

Les menaces que font peser les différents peuples sur les frontières de la France participent à son homogénéisation. Peu à peu, bataille après bataille, la France trouve son

976 A. Dupouy, et H. Dupuy-Mazuel, *Ceux de Bouvines*, op. cit., p. 5.

unité dans la conscience qu'a chacun d'être l'élément d'un tout cohérent. Auguste Dupouy et Henry Dupuy-Mazuel nous montrent donc le chemin de cette harmonisation des fragments, comment l'énergie dirigée vers l'extérieur permet la cristallisation de l'intérieur.

2- Préserver sa culture

Quelle est la raison d'une telle pugnacité ? Qu'est-ce qui mérite que tant d'hommes, de maris, fils, perdent la vie lors de combats ? Cette succession d'affrontements a des raisons culturelles. Les barrières qui sont montées protègent des modes de vie. Elles protègent également des valeurs et des structures sociales. Ici le barbare s'oppose à la culture latine puis au christianisme. Mais dans ce combat continu entre l'ombre et la lumière nous verrons qu'il existe un fil qui suit cette grande aventure, sans vraiment la croiser : la culture celte.

a. La figure du barbare

Le type du barbare symbolise la contamination culturelle dont le pays doit se protéger. Il représente un violent retour à un ordre primaire. Avec le barbare, les progressions de l'humanité au cours des âges sont réduites à néant. Plusieurs caractéristiques se retrouvent de manière constante dans cette grande figure. On le reconnaît à son physique, son incapacité à la parole, son attirance pour l'orgie et le ridicule qui en découle.

Les traits qui composent l'apparence du Germain ou du Normand sont caractéristiques. Des signes extérieurs expriment une terrible psychologie. L'exemple le plus archétypal est sans doute le chef de l'armée barbare qui veut traverser les frontières du Rhin dans *Les Jardins de Lutèce*. Juste avant que Julien ne soit attaqué, Dumnac aperçoit le meneur : «[...] une sorte de géant, le front ceint d'un bandeau couleur de flamme, dressé sur un cheval écumant, brandissait d'un bras musculeux un javelot d'une longueur et d'une épaisseur démesurées. Il suait par tous les pores l'arrogance, la confiance et la cruauté. »⁹⁷⁷ Le

977 H. Dupuy-Mazuel, *Les Jardins de Lutèce*, Paris, Albin Michel, 1948, p. 75.

tableau que nous font les auteurs est celui d'une intense sauvagerie. Sur le plan physique, la description rapproche ce chef de l'animalité. Il semble plus proche de la bête qui va attaquer, du chien enragé que de l'homme raisonnable. Sur le plan moral, il paraît rassembler l'exact opposé de ce qui permet de composer une civilisation digne de ce nom. Plus qu'immoral, il paraît amoral. Incontrôlable, cette vision doit susciter la peur. Bien sûr, ce chef est le représentant de toute une armée, à son image, tous démultiplient la sauvagerie, incarnant une horrible puissance.

« L'arrogance, la confiance et la cruauté » sont trois substantifs qui correspondent parfaitement à un autre personnage du cycle. Le chef Wisigoth Gaïnas désire se marier à Lydie dans *Les Quatre chevaux blancs*. Lors d'une discussion autour de la religion, il donne son point de vue. Il accuse les rebelles d'être des fanatiques, « c'est-à-dire qu'ils croient au symbole de Nicée et non pas à celui d'Arius »⁹⁷⁸, on voit toute les brutalités des barbares au sort qu'ils réservent à leurs ennemis :

Pour ma seule part, il y en a bien une vingtaine à qui j'ai fendu le crâne. Un beau massacre. A peine s'ils résistaient. Mes hommes s'en sont donné à cœur joie. Ils en ont jeté dans leurs propres brasiers pour leur apprendre à jouer avec le feu. A d'autres ils ont coupé les oreilles. A d'autres ils ont arraché la langue. A d'autres, ils ont crevé les yeux. Il fallait bien qu'ils s'amuse les braves garçons.⁹⁷⁹

L'apparence physique de Gaïnas laissait présager une telle brutalité. La violence est rendue plus insoutenable encore par le plaisir que le barbare retire à voir la souffrance. Ce plaisir éprouvé lors de la réalisation de l'acte violent est une marque de la brute. Il éprouve alors le sentiment de sa puissance et jouit de cette cruauté gratuite, centre de l'énergie d'action.

Violent, il est aussi pillard, il profite du travail des autres, comme les Normands qui ravagent les terres si longuement préparées et labourées. Ce thème est présent jusqu'à la fin du cycle. C'est exactement sur ce schéma qu'est construit le personnage d'Otto von Burckhardt. Alors que le héros de *Qu'as-tu vu en chemin* est amoureux depuis des années, l'Allemand fait figure de voleur de femme. Arrogant, confiant et sournois, malgré la modernité, il est finalement très proche des barbares des origines.

Une autre des caractéristiques du barbare est d'être privé de la parole. Contrairement au trompeur qui est doué d'une expression dont il use comme une véritable arme, le violent est complètement dépourvu du dard de l'intelligence. Dans une forme de rencontre

978 H. Dupuy-Mazuel, *Les Quatre chevaux blancs*, op. cit., p. 22.

979 Ibid., p. 22.

antithétique avec Julien, dans *Les Jardins de Lutèce*, nous voyons se jouer une scène éclairante à ce sujet. Avant le combat, arrivent deux émissaires germaniques : « Ils saluèrent du bras, et le plus grand, un géant fauve et moustachu, aux yeux pâles enfoncés sous des sourcils roux, celui sans doute qui usait le moins mal de la langue consulaire, parla dans un latin rugueux, sur un ton qui ne respirait pas le respect de la majesté romaine. »⁹⁸⁰ Ils proposent un traité de paix pour les laisser en ces terres, sinon, c'est la guerre, or ils sont trente cinq mille contre quinze mille. Julien leur propose de se reposer un peu le temps qu'ils délibèrent. Avec ses conseillers, il devise, la majorité est pour l'attaque, « l'audace lui semblait, dans le cas présent, la sagesse même »⁹⁸¹. Julien répond aux deux guerriers avinés, « les deux hommes avaient écouté avec satisfaction d'abord, puis avec surprise, puis avec effarement. Julien s'était tu, qu'ils se demandaient encore ce qu'il avait voulu dire. Qu'est-ce que ce langage où les bonnes paroles se mêlaient aux menaces ? »⁹⁸² La subtilité fait face à la brutalité. L'accent d'abord les trahit. L'impossibilité d'une expression claire et juste en latin laisse présager des qualités intellectuelles médiocres. Ceci se confirme dans l'incompréhension du discours extrêmement fin que leur oppose le César. En effet, comme sa pensée, les paroles de Julien manipulent des idées complexes traduites par l'affirmation oxymorique : « l'audace est la sagesse même ». Ils se retrouvent alors démunis, infantilisés face à une figure paternelle qui les écrase de sa supériorité. On comprend alors que ces trois substantifs qui caractérisaient leur terrible chef, « l'arrogance, la confiance et la cruauté »⁹⁸³ ne sont en fait que vernis de façade derrière lesquelles se cachent médiocrité et faiblesse.

A contrario, lorsque Bernard pénètre les lignes des Normands, alors qu'il est envoyé comme émissaire, son point de vue sur Siegfried est altéré par le fait que « sa diction n'était point rocailleuse, comme celle de beaucoup de ses compatriotes »⁹⁸⁴, ce qui démontre un niveau de culture supérieur. Bernard se demande même si ce n'est pas un traître, ou « quelque renégat de la vallée de la Seine ou de la Loire »⁹⁸⁵. En outre, on le voit répondre aux exigences de la politesse viking, respectueuse de l'invité qu'est l'émissaire. Se dégage alors une impression plutôt positive de ce personnage. Il se fait berner par l'émissaire de l'empereur, mais il n'est pas caractérisé par un ridicule inaltérable.

980 H. Dupuy-Mazuel, *Les Jardins de Lutèce*, op. cit., p. 61-62.

981 *Ibid.*, p. 67.

982 *Ibid.*, p. 68.

983 *Ibid.*, p. 75.

984 H. Dupuy-Mazuel, *L'Étal du roi*, op. cit., p. 227.

985 *Ibid.*, p. 227.

Une autre grande caractéristique du barbare est son attirance pour l'ivrognerie. Le plus grand buveur de vin du cycle des romans de l'histoire de France est sans nul doute Hans de Geldern. C'est un vieil étudiant qui vit richement sur la fortune familiale, et qui se retrouve à la tête des conjurés de *Ceux de Bouvines*. Chaque réunion préparatoire à la trahison est précédée de nombreux verres d'alcool et de grandes claques sur les cuisses :

— Au travail ! ordonna le maître. Mais d'abord, pour nous mettre en train, buvons un coup.

Il fit apporter un hanap à deux anses, un grand pot rempli.

— Du vin de la vigne royale, mes enfants ! Il vient des coteaux de la Loire, des environs de Clery. Je donne l'exemple !

Il prit le hanap à deux mains, le porta à ses lèvres charnues et se mit à laper le vin bruyamment, longuement, sans reprendre haleine. La tablée était dans l'admiration.⁹⁸⁶

Ce rituel exprime clairement le manque de sérieux de cette conjuration, ce qui provoque l'inquiétude — bien fondée — de Martino et d'Ulric, chacun regrettant que l'on ne puisse réaliser une trahison de cette envergure complètement seul.

D'autres personnages ont cette dimension de buveur, mais à celle-là se rajoute le péché de chair. Ainsi, le barbare se révèle être un jouisseur sous toutes ses formes. Quand Damien va trouver Gaïnas et tromper ainsi la confiance de Lydie, il trouve le comte complètement ivre et entouré de femmes⁹⁸⁷. On retrouve cette scène orgiaque dans *L'Étal du roi* quand Eudes et Bernard partent pour trouver du secours auprès de l'empereur. Ils s'arrêtent dans une abbaye pour y prendre de la nourriture. Mais ils entendent du bruit : « dans la grande salle [...] des Normands, des chefs à n'en pas douter, étaient attablés devant des tables chargées de viandes et de vases remplis de vin. »⁹⁸⁸ Là aussi, des femmes accompagnent ce repas. Mais certains de ces chefs vont payer très cher ces plaisirs. Eudes va tirer des flèches et va abattre plusieurs d'entre eux avant de disparaître sans un bruit.

Nous avons vu précédemment que derrière le personnage du barbare se cachait en réalité un être faible. Mais ces différents abus le rendent surtout ridicule. En effet, la consommation excessive d'alcool altère profondément des capacités qui sont, nous l'avons vu plus haut, déjà réduites. Ainsi, l'incapacité d'user du pouvoir de la parole est encore intensifiée et les frontières de la stupidité sont maintenant franchies. Le chef des conjurés de Paris, dont nous avons dit les qualités de buveur, nous offre l'occasion de démontrer cette idée :

986 A. Dupouy et H. Dupuy-Mazuel, *Ceux de Bouvines*, op. cit., p. 48-49.

987 A. Dupouy et H. Dupuy-Mazuel, *Les Quatre chevaux blancs*, op. cit., p. 100-103.

988 H. Dupuy-Mazuel, *L'Étal du roi*, Albin Michel, 1950, p. 207.

Quand le dernier des conjurés eut pris place dans la salle des délibérations, Ulric s'en fut chercher le maître du logis, occupé dans sa chambre à de braves calculs pour le salut et le profit de tous. Son entrée vacillante ne confirma guère cette explication. Nul n'ignorait d'ailleurs que le sire de Geldern n'était pas un buveur sans courage ni persévérance. Le vin d'habitude le rendait jovial. Mais, passé une certaine mesure, il en faisait un mauvais partenaire, agressif et hargneux. Ce devait être le cas ce soir-là. Il roulait des yeux féroces en gagnant sa place. A qui en avait-il ? A personne peut-être et à tout le monde, au premier qui lui donnerait une occasion de rugir. Dès qu'il se fut assis sur son haut fauteuil, il éclata. Quelques-uns restaient encore debout.

— Assis ! ordonna-t-il.

Et, mal satisfait d'être immédiatement obéi, il sacra d'une voix pâteuse :

— Par les cornes du diable ! Quand on vous dit « Assis ! » ce n'est pas debout qu'il faut être... Je... m'assois. Tu t'assoies... vous vous... asseyez tous, vive Dieu !... Qui est-ce qui proteste ? Qui ? ... Qu'il se lève, celui-là s'il l'ose !... Martino, Lombard de Lombardie, dis-nous la... vérité... : quand on... délibère... c'est-il debout qu'il faut être, ou bien assis ?

— Assis, messire Hans, assis.

Bien !... Alors déli... délibérons. Cette fois c'est du sérieux. Cette fois pas de beau... verie. Nicht vin blanc et vin rouge. Nicht cervoise. Nicht hydromel et hypocras. Ceux qui ont soif, y a de l'eau... dans la maison. L'eau claire fait... les idées claires.⁹⁸⁹

Nous assistons ici à une véritable scène de théâtre comique. La première partie de cet extrait nous présente l'Allemand avec une ironie très sarcastique. Alors que la présentation liminaire du personnage de Hans le donnait comme un être fort et tonitruant, il devient maintenant un personnage absolument ridicule. Il est gagné par la petitesse de l'ivrogne. Il ne peut plus placer ni une idée ni un mot. Il réclame que tous boivent de l'eau, tandis qu'il est le seul à être aviné. Nous assistons à un renversement des valeurs. Alors que la consommation d'alcool est vue comme une marque de virilité, elle devient ici la source du ridicule et de la faiblesse.

Le barbare est donc peint comme un homme terrible aux caractéristiques physiques du monstre. Mais la peur que cette apparence peut engendrer est contrariée par ses autres attributs : l'accent, une expression gutturale, une intelligence primaire, une attirance pour l'immoralité voire l'amoralité. Tout cela fait de ce personnage, d'abord terrifiant, un être profondément ridicule. C'est précisément contre ce ridicule que se lèvent certains personnages dans les romans. Comme Lydie des *Quatre chevaux blancs*, ils veulent conserver leur dignité. Cette distinction, dans les romans de l'histoire de France, vient de deux choses. La première est le fait d'être initié à la culture classique, la seconde, est d'être marqué par le sceau du christianisme.

989 A. Dupouy et H. Dupuy-Mazuel, *Ceux de Bouvines*, op. cit., p. 167-168.

b. La place de la culture latine

La place de la romanité dans les romans de l'Histoire de France se construit sur l'opposition à la barbarie. Ainsi, face à la figure du barbare existe un contrepoint : le lettré latin. Depuis la chute de Vercingétorix et l'envoi d'Amniarix à Rome pour se former, et en quelque sorte organiser la résistance, l'avenir de la Gaule et celui de la romanité sont étroitement liés. Cependant, si le pouvoir de Rome rend d'abord sa culture incontestable, dans une Gaule pressée de toutes part par les envahisseurs, on va vite douter de cette prééminence. Alors toute la culture latine organise une forme d'opposition à la barbarie, organisée, portée par des hommes et des femmes, la culture devient la source de la grandeur.

Au regard de la culture classique d'Auguste Dupouy, il va de soi que les références précises à la romanité lui furent réservées. Les auteurs font durer cette « ambiance romaine » jusqu'au sixième roman, *Un Soir d'Épiphanie*. Ce dernier roman illustre la période de règne de Dagobert au septième siècle. Peu à peu, d'une atmosphère parfaitement romaine, on passe à des références qui se font seulement ponctuelles. Il faut également remarquer un retour aux origines dans *Les trois 9*, où l'on découvre un descendant d'Artemius, héros d'*Un Soir d'Épiphanie*, qui a toujours une malle pleine de ses livres. Ces ouvrages, ainsi que la littérature en général, sont un vecteur de la latinité qui traverse les âges. Les références aux grands auteurs latins sont en effet extrêmement nombreuses, tout particulièrement Horace qui se taille la part du lion dans ces citations.

Dans le début de la préface du premier roman, *Le Chant de l'alouette*, les auteurs nous présentent l'objectif de la série : « il s'agit de suivre, en marge du texte laborieux et forcément lacunaire de cette histoire, l'évolution de la vie française dans une même famille à tous points de vue : politique, mœurs, religion, arts, lettres, langue. »⁹⁹⁰ Il y a donc plusieurs types de référence à la romanité dans le cycle des romans de l'histoire de France : mode de vie, mode de pensée, littérature. Nous les séparons afin de pouvoir les analyser plus facilement, mais il est bien entendu qu'ils sont constamment entremêlés, qu'une interdépendance existe entre ces trois parcelles de la vie latine en France.

990 H. Dupuy-Mazuel, *Le Chant de l'alouette*, op. cit., p. 3.

Le mode de vie est l'élément qui dure le moins longtemps dans nos romans. Il est principalement présent dans *Chrestos* et *Blandine* et, dans une moindre mesure, dans *Le Chant de l'alouette* et *Les Jardins de Lutèce*. En mettant les personnages en action, les auteurs nous font découvrir les jeux, les fêtes, les repas, etc. Faire revivre la vie quotidienne au cours des âges est l'une des visées des auteurs. Ils cherchent à mêler intimement la grande et la petite histoire.

Ce n'est pourtant pas par la vie quotidienne que nous plongeons pour la première fois dans l'ambiance romaine. C'est même par la plus grande des fêtes que nous commençons à découvrir le monde latin : le triomphe. Amniarix, accompagné de Kritès, va assister à l'immense défilé :

L'heure de la procession approchait. Il n'était, autour d'eux, question que d'elle et des fêtes qui suivraient. Les petites gens, surtout, se montraient enthousiasmés. Jeux, festins, distributions comme on n'en avait jamais vus. Les mieux informés citaient quelques chiffres :

— Il y aura 22.000 tables à neuf convives pour la plèbe. Et l'on y servira tout ce qu'on sert de meilleur aux riches : des huîtres du lac Lucrin, des loups d'entre les deux ponts, des murènes, des lamproies, des turbots, des poulets de Numidie, des vins de Falerne et de Chios !

— César va gaver d'or les légions.

— Chaque légionnaire recevra 5.000 deniers.

— Chaque tribun en aura le double.

— Et chaque légat le quadruple !

— Croyez-vous qu'il oublie les simples citoyens ? Cent cinq deniers, comme je vous le dis pour chacun d'eux.

— Ce n'est pas tout : on leur donne encore dix mesures d'huile, dix mesures de vin, autant de boisseaux de blé et le dégrèvement d'un an de loyer. Ah ! il aime le peuple notre Caïus !

— On annonce mille combattants pour la naumachie.

— Des lions par centaines au cirque [...] ⁹⁹¹

Cet extrait fait voir au lecteur l'extraordinaire faste que pouvait déployer l'empereur pour célébrer ses victoires. Ces chiffres nous plongent dans le gigantisme romain, mais également dans le fantasme que l'empire parvient à susciter. En effet, pour lui redonner la dimension fantasmatique qu'elle n'a pas forcément dans la première partie, il est nécessaire de compléter la citation :

— Savez-vous que quarante éléphants défileront au triomphe africain, chargés de lustres ?

— Mieux : au triomphe égyptien nous verrons ce que Rome n'a jamais vu : un caméopardal.

— Que dis-tu ? Un camélo... ?

— ...pardal : un animal composé du léopard et du chameau. Une merveille

991 H. Dupuy-Mazuel, *Le Chant de l'alouette*, op. cit., p. 236-237.

surprenante. Un monstre de la fable qui est cependant un être réel. Il a une robe ocellée comme celle de la panthère, et porte deux petites cornes sur une tête minuscule, au bout d'un cou immense.

— Un camélopardal ! Par Hercule, loué soit César !⁹⁹²

A la suite d'une telle annonce, les chiffres merveilleux de la première partie sont eux aussi remis en question. Mais au-delà des chiffres, nous ressentons l'incroyable puissance de Rome qui, pour ses citoyens, peut tout. La ville et César se retrouvent à la tête d'une telle énergie qu'ils peuvent littéralement inventer un nouveau réel.

D'autres coutumes antiques sont mises en scène, l'utilisation de la bulle, par exemple. Dans *Chrestos*, republié sous le titre de *La Croix à Gergovie* qui se déroule en Judée, nous retrouvons Amniarix sous les traits d'un vieux légat qui se nomme maintenant Memmius. Il attend depuis longtemps un descendant. Celui-ci ne vient que lorsque sa petite fille Lucia donne la vie à Luctérius. Le premier acte de Memmius envers son arrière-petit-fils est de lui donner une bulle aux amulettes. Or cette bulle est le fil conducteur de toute l'intrigue. Cet objet a une fonction sociale et narrative essentielle. D'abord, elle rappelle le rang de citoyen romain de Luctérius, et donc l'organisation qui se divise entre esclaves et hommes libres. Ensuite, sa matière, l'or, nous dit qu'il fait partie de la frange supérieure de la société romaine, qui, là encore, était très hiérarchisée. Du point de vue de la narration, c'est un adjuvant primordial. Les amulettes qu'elle renferme protègent celui qui la porte, mais surtout, cette bulle, bien des années plus tard, va indiquer au vieux légat qu'il a devant lui son descendant.

L'autre cas où nous retrouvons des instant purement romains se trouve à la fin du roman. Après toute une série d'aventures, Memmius condamne Dan/ Luctérius à combattre dans le cirque. C'est l'occasion pour les auteurs de faire découvrir les combats de gladiateurs. Si Dan semble d'abord en mauvaise posture, il se révèle en fait un incroyable pugiliste puisque sans trop de difficulté il abat son terrible adversaire. Les auteurs cherchent à faire revivre une arène gallo-romaine. Le choc entre les gladiateurs est effroyable. Mais au-delà de l'affrontement, ils nous font sentir la vibration qui se dégage des tribunes, la violence qui, là aussi, est omniprésente.

C'est aussi par la fête que nous découvrons dans *Blandine* un élément essentiel de la vie romaine : les dieux. Garama, la vieille nourrice noire, esclave de Luctérie va à la fête annuelle des Calendes d'août. Sa maîtresse lui demande de choisir celle qui l'accompagne,

992 *Ibid.*, p. 237

elle choisit Blandine. La petite esclave est chrétienne comme sa maîtresse. Une fois à la fête, elle lui montre les nombreux dieux qui les entourent, « ici, c'est plein de dieux, Blandine, lui dit Garama, non pas un ni t'ois (*sic*), mais cent et six cents : il y en a pa'tout. »⁹⁹³ Puis c'est le défilé des métiers et des dieux qui leur sont attribués. C'est ici l'occasion de véritablement s'immerger dans l'environnement latin de la capitale des Gaules. *Blandine* est le roman le plus latin du cycle. Les références sont nombreuses et souvent précises. Par exemple, au retour de la fête, sur le chemin, ils rentrent dans un amphithéâtre, comme irrésistiblement attirés. Ils y rencontrent un jeune sénateur, Vettius Epagathus qui leur fait découvrir toute la machinerie du spectacle⁹⁹⁴. C'est d'ailleurs dans cette même arène que nous appréhendons le sort réservé aux chrétiens dans cette période de troubles religieux. Toute la violence des mœurs romaines et la souffrance des victimes sont exposées aux yeux du lecteur. Blandine en est un exemple parfait. Elle que les bêtes ont épargnée une première fois, est la dernière à mourir, le peuple n'a jamais vu une femme aussi endurante, « flagellée à nouveau, exposée aux bêtes et placée sur la chaise de fer, elle ne paraissait sentir ni le cuir des fouets, ni les griffes, ni les affreuses brûlures. »⁹⁹⁵ Ne voulant toujours pas mourir, on soumet Blandine au taureau, enfin, ayant toujours un souffle de vie, on l'achève d'un coup d'épée.

La description des mœurs, lors des fêtes ou de la vie quotidienne sert l'art du romancier pour installer le réalisme qui sied à des romans historiques. Par la même occasion, cela remplit un contrat pédagogique que les auteurs s'imposent. Pourtant, un élément discret assied l'atmosphère latine dans le roman : les noms propres.

Ce sont d'abord les noms de lieux, même s'ils sont peu nombreux. Le récit se déroule à Lugdunum, ancienne capitale des Gaules. Chacun sait que Lyon est son nom actuel. Cependant, utiliser le nom de l'époque paraît poser la ville dans une autre réalité géographique, cela la rapproche activement de Rome. Il en va de même quand Luctérie part pour un temps en pays arverne, à la maison familiale de Nemetum. Ce nom latinisé transforme l'identité géographique du lieu. De cette manière, on a vraiment le sentiment d'une intrigue qui se déroule au sein de l'empire romain bien plus qu'en Gaule. A quelques détails près, l'univers créé pourrait être transféré en Espagne, Italie, ou toute autre partie de l'empire.

Les noms de famille contribuent également à asseoir l'action dans la romanité. On

993 H. Dupuy-Mazuel, *Blandine*, *op. cit.*, p. 13.

994 *Ibid.*, p. 25-26.

995 *Ibid.*, p. 310.

peut citer quelques exemples parmi le nombre important de personnages aux consonances latines du texte : Vettius Epagathus, Luctérius, Spurius Trébellius, Caius Trébellius, Velleia... Si leur sonorité est particulièrement romaine, c'est que leur statut est élevé. En effet, l'étude des noms nous permet de retrouver l'organisation sociale de l'empire. Aux maîtres, dont les noms sont latins, s'opposent les servantes, les esclaves qui sont nommés différemment : Garama, Géta, Pugnax. Les hommes ne sont pas affublés du suffixe « -us », distinction du citoyen romain, mais à cela se rajoute le fait qu'ils ne sont qu'un prénom ; sans nom ils n'ont pas d'origine. Ils ne sont qu'un présent sans passé, à la différence des premiers qui peuvent référer à leurs ancêtres. La nominalisation est donc extrêmement caractéristique. On peut dire que dans *Blandine* chaque personnage est prédéterminé par son nom.

Enfin, *Les Jardins de Lutèce* est un roman qui permet lui aussi de redécouvrir des spécificités de l'empire romain. Dupouy fait revivre un thermopole, c'est-à-dire une auberge, par la description du sol, des murs et des dieux qui s'y trouvent. On nous rappelle l'organisation de l'armée romaine. Mais *Les Jardins de Lutèce* est avant toute chose le récit de la difficulté à gouverner, Julien est constamment contraint de déjouer ou tolérer des manœuvres qui visent à le déstabiliser. C'est une triste peinture du pouvoir romain et plus particulièrement de sa solitude.

Deux fois dans ces quatre romans une même figure réapparaît : l'amphithéâtre. Lieu où le combat devient spectacle, mais aussi lieu où la lutte est déjà jouée d'avance. Pourtant, la surprise a bien lieu car Blandine, par sa résistance inattendue, et Dan, qui se joue d'un colosse, déjouent les pronostics. Ils figurent à eux deux la résistance face à une surpuissance trop sûre d'elle. Dans cette ambiance romaine, les marques du combat sont partout : César et son triomphe, Julien et son armée. Par cette démarche, les auteurs fixent le reste de la série des romans de l'histoire de France tout à la fois dans un passé latin et un passé de conflits.

Mais est-ce les triomphes, les cirques et leurs persécutions qu'il faut protéger ? Il semble bien que ce ne soit pas cela qu'il faut défendre contre les barbares. C'est bien plus une certaine manière de penser, une célébration de l'esprit, bien plus important que l'organisation sociale sur lequel il flotte. D'ailleurs, quand cette société a disparu, l'esprit romain continue à exister pendant encore longtemps, soutenu par de dignes représentants.

Quels sont les personnages qui, par leur noblesse et leur grandeur, sont des messagers de l'esprit latin ? On peut les repérer dans Luctérius de *Blandine*, dans Julien des *Jardins de Lutèce*, dans Lydie des *Quatre chevaux blancs* et dans Artémios d'*Un Soir d'Épiphanie*. Mais immédiatement, deux catégories se dessinent dans ces quatre personnages. La Gaule est encore sous domination romaine dans les deux premiers romans tandis que les deux suivants se déroulent dans les premières années du moyen âge. C'est-à-dire qu'ils sont en dehors de leur temps.

Luctérius est un homme puissant ; légat, il est au service de l'empereur Marc-Aurèle qu'il admire. C'est également un homme blessé. Sa femme et sa fille ont disparu quinze ans plus tôt durant un voyage. Il aime la philosophie, pour cela un philosophe nommé Eumène vient quotidiennement exposer ses nouvelles théories et faire la conversation avec le maître. Luctérius croit dans les dieux romains, mais avant toute chose, il est fervent de pondération, il fuit toute forme de fanatisme. L'une des principales caractéristiques du légat est son esprit critique. Ainsi, quand des hommes viennent se plaindre des exactions commises par les chrétiens, il sait les minimiser, puis avec une certaine ironie il invite à réfléchir sur ce que perdrait la ville si cette religion parvenait à supplanter la religion officielle : des gens qui gagnent de l'argent sur tout le fatras rituel.⁹⁹⁶ D'un côté la vieille religion n'est plus que l'occasion d'un commerce, de l'autre, la nouvelle est portée par d'inquiétants fanatiques. C'est ce qu'il repère aussitôt qu'il voit Blandine : « Sais-tu que ta Blandine m'a tout l'air d'une petite fanatique ? Prie ton dieu, Luctérie, qu'au nom de la charité et de l'amour, vous ne deveniez jamais persécuteurs. En attendant, c'est vous qui pourriez bien être persécutés, et à Lugdunum même, si vous continuez à faire pour cela ce qu'il faut. »⁹⁹⁷ Pour lui, ce dévouement outrancier pour un dieu ne peut amener que de la violence : persécuter ou être persécuté. Ce que désire Luctérius, sans condamner personne ni aucune croyance, c'est que les peuples vivent sans heurts.

Julien est lui aussi un homme de pouvoir. Jeune César de vingt-six ans, il a toutes les qualités du chef. Pourtant des bruits courent, on le dit précieux et sans expérience. Dumnac, héros des *Jardins de Lutèce*, est profondément étonné lorsque pour la première fois il le voit,

Mais quoi ! On avait trompé Dumnac ? Pas un poil de barbe à ce menton et sur ces

996 H. Dupuy-Mazuel et A. Dupouy, *Blandine*, op. cit., p. 52.

997 *Ibid.*, p. 64.

joues. Un visage strictement rasé. Les yeux étaient vifs, les sourcils nets, le nez droit, la bouche un peu grande, le cou fort, les épaules larges, un air de noblesse et d'autorité naturelle. Rien qui sentît dans ce jeune chef le pédant ni qui rappelât l'ombre morose des études.⁹⁹⁸

Exemple du chef viril qui contrôle et motive ses armées, c'est pourtant la connaissance et le savoir qui dirigent les jours de Julien. Cette culture immense se devine dans sa connaissance de l'agriculture lors de la visite de son jardin tenu par Sylvius :

Il n'était pas dépourvu de compétences en horticulture, et son jardinier admira la précision de son questionnaire sur le travail entrepris : fruits et fleurs, arbres et plantes, ornement et rendement, semailles, sarclage, irrigation, récolte, il avait sur chaque chose des vues nettes et des idées personnelles.⁹⁹⁹

Pris par l'exercice du pouvoir, il consacre du temps au sommeil pour l'étude et la pensée. Il sait que si Constance meurt, c'est lui qui prendra sa place, il pense alors à la corruption des grands : « Oui, si jamais lui, Julien-César, il devenait le maître, ce serait, à moins que le pouvoir suprême ne fût bien corrupteur ou la résistance du mal bien invincible, pour y faire régner entre les hommes l'intelligence, la vertu et la paix. »¹⁰⁰⁰

Julien se révèle donc un chef philosophe qui allie idéalement virilité et intelligence.

Lydie est la seule femme chef du cycle, elle règne sur Héroclien au début du VI^e siècle, plus virile que bien des guerriers. Une bonne souveraine, après tout, un peu fière, mais juste, sage, humaine et tout de même accessible aux humbles. Comme de nombreux héros, c'est une femme blessée, l'homme qu'elle aimait est mort. Elle se refuse alors à Gaias — dont nous avons donné quelques aperçus de la barbarie — en invoquant le fait qu'elle s'est promise au défunt. Dans cette époque troublée, elle cherche à faire revivre l'esprit de Rome. Cela se retrouve lors d'une conversation, seule avec Norbert, un chef franc dont elle tombe amoureuse : « Ce que je veux, lui dit-elle, ce n'est pas qu'un Wisigoth périsse pour qu'un Wisigoth lui succède, c'est qu'il n'y ait plus de Wisigoths à Toulouse ni dans toute l'Aquitaine ; c'est que le pays redevienne ce qu'il fut pendant cinq cents ans de paix romaine. »¹⁰⁰¹ Et quand l'évêque Soavius lui annonce la guerre prochaine, elle doute fortement de la justesse des raisons invoquées,

La guerre ? En était-il donc d'assez sainte pour justifier les massacres, les incendies, les ruines, toutes les horreurs qui signifiaient son seul nom ? Comment, quand on avait mis tous les soins à faire régner la paix dans ces murs, envisager sans frémir que la marée

998 A. Dupouy et H. Dupuy-Mazuel, *Les Jardins de Lutèce*, op. cit., p. 46.

999 *Ibid.*, p. 142.

1000 *Ibid.*, p. 226.

1001 A. Dupouy et H. Dupuy-Mazuel, *Les Quatre chevaux blancs*, op. cit., p. 97.

sanglante vînt les battre comme au temps sinistre des Vandales ?¹⁰⁰²

Lydie est porteuse d'un idéal de paix dont l'idéal serait l'ordre ancien porté par la romanité. Wisigoths et Vandales incarnent la barbarie, les premiers comme occupants, les oppresseurs, les seconds comme assaillants, les nouveaux envahisseurs, mais tous occupés de sang, de violence et d'envie.

Un Soir d'épiphanie est l'occasion de montrer à nouveau un dernier dignitaire de l'esprit romain, alors que l'histoire se déroule sous Dagobert. Dès le lever, le héros vit sous le signe de la culture : « C'était la coutume d'Artémus de se lever avec le jour et, son bain pris, le jeûne de la nuit rompu, de s'enfermer dans sa bibliothèque avec son lecteur qui était aussi son premier scribe et presque son unique ami. »¹⁰⁰³ Le narrateur nous présente une époque sauvage, sombre, brutale, très différente du passé, temps des lumières. Le latin se déforme, sa prononciation se modifie. Artémus, quant à lui, continue à cultiver la pureté de la langue, comme la pureté de son esprit. Gondoald reconnaît chez Artémus quelque chose d'éminent, « à peine plus cultivé que la majeure partie des barbares, [il] respectait en [lui] le savoir, la tradition latine, des supériorités qu'il concevait mal, mais qu'il sentait vivement. »¹⁰⁰⁴ Cette notion de supériorité est essentielle. Cette culture romaine fait d'Artémus un homme qui peut se référer au passé pour agir sur le présent. Il n'est pas un homme sans mémoire, et toute cette culture le mène à aimer la paix. La différence entre cet homme cultivé et Freda la barbare pour qui naît une profonde affection et avec qui il réalise un voyage, explose un jour de navigation où, fatigués, des oiseaux se posent sur le pont du bateau. On se met à les tuer, et Freda demande à Eric, son fils, de faire de même. Ce comportement est insoutenable pour Artémus¹⁰⁰⁵.

Ces quatre portraits nous permettent de repérer un certain nombre de correspondances. Ce qui apparaît immédiatement, c'est l'importance de la culture chez ces personnages. Le savoir est, pour tous, un point central de leur existence. Ces quatre personnages sont des hommes et des femmes de pouvoir. Mais une véritable philosophie guide leur vie et les aide

1002 *Ibid.*, p. 158.

1003 H. Dupuy-Mazuel et A. Dupouy, *Un Soir d'épiphanie*, op. cit., p. 95.

1004 *Ibid.*, p. 125.

1005 *Ibid.*, p. 128-130.

On peut entendre ici un souvenir du *Charcot* de Dupouy. En effet, on sait que l'explorateur polaire n'acceptait jamais que son équipage tuât gratuitement les animaux sauvages, pour le simple jeu d'une chasse ludique.

afin de s'imposer. En effet, nous l'avons clairement vu chez Artémios, c'est la science qui leur confère une supériorité indiscutable et qui leur permet ainsi d'exercer de hautes fonctions. Ils ont la parole et l'esprit clairs. Ils manipulent des notions complexes et marquent ainsi leur hauteur d'esprit. Mais le point culminant de leur pensée, c'est l'idée de paix. Chacun d'entre eux met la majeure partie de son énergie à préserver la paix en bannissant les violences. S'ils dominent, ce n'est en aucun cas pour satisfaire des ambitions personnelles. Leur éducation les guide vers des actions qui doivent élever l'homme. Si un combat s'amorce, c'est toujours un combat de droit pour répondre à une agression extérieure. Ce cycle des romans de l'Histoire de France a donc, en filigrane, une véritable portée politique. Il trace un portrait du prince idéal : bon, vertueux et cultivé.

L'éducation est le principal vecteur de l'esprit romain. Le livre en est le support essentiel. En effet, parmi ce que nous venons d'évoquer, il est un élément qui traverse les dix-huit romans de l'histoire de France et sans lequel les hommes ne peuvent être grands : la littérature. C'est par les livres que cet esprit de paix parvient véritablement à traverser les siècles. Luctérius, Julien, Artémios ont chacun un temps réservé à l'étude. Cela passe par la définition d'espaces privilégiés. Artémios fait encore figure d'exemple, il passe une bonne partie du jour dans sa bibliothèque qu'il a spécialement conçue et aménagée pour résister aux flammes. Il est alors entouré de ses livres, et comme dans un cocon, protégé par la connaissance. On devine dans le cycle un culte dédié au livre et à la littérature. Gerbert, le premier pape français des *Trois 9*, reçoit son cousin. Il ouvre sa bibliothèque et dévoile les ouvrages latins qui la forment : Pline, Cicéron, Salluste, César, etc. Il montre ainsi toute sa science, son ouverture d'esprit, « ne nous laissons pas, dit-il, de répandre les œuvres des grands écrivains, sans trop nous demander s'ils sont chrétiens ou non. »¹⁰⁰⁶ Le futur pape obéit à un désir de connaissance qui pour lui est essentiel, « éclairons-nous sur toutes choses : ce ne sera pas faillir [au] commandement [de Dieu]. »¹⁰⁰⁷ Gerbert, lui non plus, ne montre pas de goût particulier pour le pouvoir, mais l'étude l'amène à être prêt pour celui-ci, apte à assumer son poids. Enfin, en ces temps troublés, lui aussi bannit les violences. Luitier, le maître de Fagutal, antique demeure d'Artémios, entrevoit Gerbert comme celui qui pourrait offrir une solution à l'instabilité de la période : « Moi aussi, il m'a entretenu de son rêve : l'ordre

1006 H. Dupuy-Mazuel, *Les trois 9*, Paris, Albin Michel, 1951, p. 165.

1007 *Ibid.*, p. 165.

chrétien, la paix chrétienne... ce serait un fameux miracle. »¹⁰⁰⁸ Le rapprochement des formules nous oblige à rapprocher les idées. La paix romaine regrettée par Lydie et la paix chrétienne espérée par Gerbert se rapprochent par la forme et par le sens. Le cycle écrit par Dupuy-Mazuel et Dupouy offre donc un glissement sans heurt de la latinité à la domination chrétienne.

c. Un cycle chrétien

L'histoire de France et l'histoire du christianisme sont étroitement liées. Mais dans les romans de l'histoire de France il semble y avoir une double implication du religieux. La première est liée à une démarche historique, c'est-à-dire que l'on replace la religion dans son contexte avec une recherche de fidélité par rapport aux connaissances universitaires. La seconde est une résonance de la foi, cet aspect étant dû principalement, nous semble-t-il, à Dupuy-Mazuel qui était profondément catholique. Rappelons qu'il est l'auteur de *L'Enfant de lumière*¹⁰⁰⁹.

Sur un plan strictement historique, on assiste à une véritable démonstration de la grandeur et de la mort de la civilisation romaine ; et comme la nature a horreur du vide, cette civilisation est supplantée par une autre : la chrétienté. Ce processus débute dès le deuxième roman du cycle. Jésus naît le même jour que Luctérius. Le parallèle est alors inévitable. Ce roman évoque la naissance d'une religion. Le titre initial est *Chrestos*, puis, comme nous l'avons déjà dit, réédité sous le titre de *La Croix à Gergovie*. Pour les auteurs, comme pour les éditeurs, l'histoire de France ne peut se lire sans interroger l'histoire du christianisme. Par conséquent, nous allons voir grandir et se développer une religion, dont le poids va se faire sentir sur les plans politiques, sociaux et philosophiques.

On peut résumer ainsi l'avancée du christianisme dans le cycle : *Chrestos* représenterait les balbutiements de la religion ; *Blandine* son renforcement, et sa conséquence : la répression, les martyrs ; *Les Jardins de Lutèce* raconte le temps de la cohabitation entre les anciens dieux et la nouvelle religion et enfin, dans *Les quatre chevaux blancs*, Rome n'est plus qu'un rêve, le christianisme impose sa force, mais ce sont des guerres

1008 *Ibid.*, p. 185.

1009 H. Dupuy-Mazuel, *L'enfant de lumière*, Paris, Albin Michel, 1949.

en son sein qui le rongent.

On voit dans *Ceux de Bouvines* que lorsque le narrateur évoque le combat entre les Français et les Ottons, les premiers sont soutenus par Dieu et pas les autres. Après la victoire, nous assistons à une immense ferveur parisienne, « [...] Paris, ce jour-là, ne voulait avoir qu'un cœur et l'offrir sans restriction à son roi, au fils créé à son image, qui était aussi le père bien aimé de la patrie. »¹⁰¹⁰ Si l'on regarde de près cet extrait, une grande confusion règne entre Dieu, Jésus et le roi. Ce qui traduit historiquement le statut extrêmement ambigu du souverain, tout à la fois homme et divinité.

Toujours dans *Ceux de Bouvines*, nous voyons l'opposition des peuples selon le soutien que leur apporte l'Église. Le roi Philippe avant la bataille invoque cette aide : « nous mettons en Dieu notre espoir. Otton est excommunié, son armée aussi. Nos ennemis sont les ennemis de Dieu. »¹⁰¹¹ C'est donc en croyants que les soldats vont à la bataille. Le soutien du pape ou son rejet sont vécus comme fondamentaux. Il conditionne le droit et, de ce fait, met toutes les chances du côté du fidèle.

Si le cycle porte des valeurs chrétiennes, initiées principalement par Dupuy-Mazuel, un certain nombre de sceptiques font partie du cycle : Lucérius dans *Blandine*, Julien dans *Les Jardins de Lutèce*. On peut se demander si ce n'est pas Dupouy qui serait le représentant de cette dimension. Pourtant, c'est lui seul qui, dans *le Souffle de Roncevaux*, écrit l'histoire de trois pèlerins qui cheminent de Normandie à Compostelle. Une réflexion de Turol — le clerc, futur auteur de *La Chanson de Roland* — après une entrevue dans une auberge, expose les raisons de son départ :

Il croyait jusque-là savoir pourquoi exactement il avait pris le bourdon de pèlerin, comme Gautier et comme Caradoc ; pour s'assurer, bien sûr, les grâces d'en haut ; pour mériter la faveur inestimable de l'apôtre saint Jacques, fils de Zébédée et propre disciple du seigneur Jésus ; pour effacer de son cœur les taches persistantes du péché, pour mieux se prémunir contre les retours offensifs de Satan¹⁰¹²

Il semble que sans annuler la dimension religieuse, celle-ci s'efface devant un élément plus cher encore aux yeux de l'auteur qui serait la connaissance :

C'était méconnaître le puissant appel de la route, le besoin de s'instruire encore, non

1010 A. Dupouy et H. Dupuy-Mazuel, *Ceux de Bouvines*, op. cit., p. 224.

1011 *Ibid.*, p. 234.

1012 A. Dupouy, *Le Souffle de Roncevaux*, Paris, Albin Michel, 1951, p. 37.

cette fois par l'école et à l'ombre de docte des maîtres, mais dans la pleine lumière de la vie, à la fortune des rencontres. [...] Que n'apprendrait-il pas encore au long de ce voyage à peine commencé ?¹⁰¹³

A partir de cet instant, le voyage, et donc le roman, se fixent deux fonctions : l'aspect religieux et la découverte du monde. Dupouy, comme Turolde, ne peut se contenter de la foi, en bon clerc, il a besoin d'apprendre. Si le cycle est bien chrétien, ces deux aspects se mêlent intimement, répondant au programme exposé dans le préface liminaire.

Qu'elle soit une valeur morale ou une énergie historique, la religion chrétienne s'oppose aux barbares. Cette position antagoniste semble aller de soi, il n'en va pas de même pour un autre opposant à la barbarie : la culture celte.

d. La culture celte

La culture celte dans les romans de l'Histoire de France, se traduit par la récurrence de références à la Bretagne, elle est la véritable empreinte de Dupouy. Dans chaque roman où il est intervenu, une place de choix est réservée à un Celte ou plus précisément encore à un Breton. On peut faire référence, par exemple, aux *Jardins de Lutèce*. Dans les trois premiers romans, la Gaule semble revêtir le double aspect d'être à la fois Celte, en opposition à la Rome dominante, et la future France. Les auteurs réunissant ainsi les entités de petite et de grande patrie. Dans *Chrestos*, Le légat Memmius vient finir sa vie dans sa Gaule natale comme les provinciaux décident, après une vie de labeur à Paris ou ailleurs, de finir leur jours dans leur région.

Parmi les romans où la Bretagne prend une place particulièrement importante, on peut remarquer *Le Souffle de Roncevaux*. Tandis que le sujet est éminemment français, c'est-à-dire l'exposé de la question : « comment la légende de *La Chanson de Roland* s'est-elle constituée ? », l'auteur va, par le biais du personnage de Caradoc, nous rappeler constamment la Bretagne. Le roman commence sur les souvenirs de son naufrage. Après avoir quitté Audierne, il a perdu de vue les falaises du Léon et a vu son bateau se détruire dans la tempête. C'est grâce à sa dévotion de Breton qu'il est sauvé : « un jour qu'il faisait en pèlerin son *Tro-Breiz*, il avait prié bien dévotement l'archange de ne point le laisser périr en état de péché. Et

¹⁰¹³ Ibid.

saint Michel l'avait entendu [...] »¹⁰¹⁴ Ces lignes font écho à celles analysées plus haut, évoquant les violences marines et les risques encourus quotidiennement par les pêcheurs. Sur la même page, on retrouve le motif du piller d'épaves ; mais ici, c'est un seigneur sans le sous qui profite des violences de la mer est un seigneur sans le sou. Il attend les épaves qui s'échouent, « ne lui était-il pas arrivé depuis de mettre la main sur un sac de farine – de la fine fleur de froment – véritable présent de la mer ? l'eau salée n'en avait mouillé qu'une mince enveloppe, et tout le reste semblait sortir du moulin. »¹⁰¹⁵ Plusieurs notions sont à extraire de ce passage. D'abord le rappel des « piller d'épaves » qui, terriblement pauvres, voient ces résidus de naufrages comme une petite manne céleste, thème récurrent, particulièrement développé dans le recueil de nouvelles. Nous voyons également la réutilisation d'une anecdote relatée pour la première fois en 1915¹⁰¹⁶ et que l'on retrouve dans ses *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée*¹⁰¹⁷ : l'épisode d'un bateau américain ayant perdu toute une cargaison de farine récupérée par la population côtière. Dans ce début de roman, nous sommes plongés dans l'univers de Saint-Guérolé : rame et pêche, Caradoc pour attendre son maître va au large, en effet, il a dans la barque « de la boëtte et deux lignes »¹⁰¹⁸. L'auteur replace dans cette œuvre son monde, son expérience de pêcheur et les anecdotes qui parsèment sa propre existence. Dans ce roman comme dans d'autres, la Bretagne est présente, mais parfois seulement à qui sait la voir. On retrouve par exemple l'admiration que peut avoir Dupouy pour les pêcheurs bretons lorsque Caradoc réalise ses exercices de jonglerie, les spectateurs ne parviennent pas à comprendre comment cet homme parvient à faire tout cela : « Ce Caradoc n'était pas grand, ni tellement large. Qu'avait-il donc dans le corps pour montrer tant de force ? »¹⁰¹⁹ Ce qu'il a, c'est tout simplement l'esprit des pêcheurs bretons, c'est l'exercice quotidien de la barque, du déplacement dans toutes les conditions qui lui permettent de développer de telles qualités d'acrobate.

3- La vision d'une histoire en continu : Un état achevé de la France

1014 *Ibid.*, p. 8.

1015 *Ibid.*, p. 9.

1016 A. Dupouy, « Entre terre et mer, Penmarc'h pendant la guerre », *op. cit.*, p. 326-350.

1017 A. Dupouy, *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée*, *op. cit.*, p. 141.

1018 *Ibid.*, p. 10.

1019 *Ibid.*, p. 47.

Dès *Le Chant de l'alouette*, Dupuy-Mazuel et son garant historique A. Dupouy considèrent que la Gaule est déjà la France. Et tout le long de l'histoire du pays, l'auteur cherche à démontrer la continuité de la nation. Nous voyons ici un certain point de vue sur l'histoire, l'autre serait de la considérer comme une suite de ruptures qui démontreraient des transformations profondes dans l'identité du pays.

Dupouy nous informe sur les dialectes parlés à un époque donnée. Dans *Le Souffle de Roncevaux*, par exemple, durant leur voyages, nos pèlerins entendent parler d'un seigneur violent mais poète :

D'où lui était venu le surnom de Troubadour que lui donnaient en leur langage les gens de son duché ; car ils ne parlaient pas exactement comme les gens de Normandie ou du Maine, du Vexin ou du Parisis (on s'en apercevait déjà en Poitou) et lui-même, le noble duc d'Aquitaine, usait pour ses chansons du parler limousin, qu'on disait être le meilleur de tout le duché.¹⁰²⁰

Dupouy nous renseigne donc sur l'utilisation du nom de troubadour qui apparaît seulement dans le sud, et sur les différents parlers qui existent en France. Au même moment, le narrateur nous indique que nous venons de rentrer en pays d'oc et que la langue ne s'entend plus aussi bien pour les personnages.

Le choix des auteurs est tout le long de ces romans de l'histoire de France de mettre en scène la vie quotidienne d'une époque et ses grands événements, mais pas de faire revivre une langue. C'est donc avec une grande unité que sont écrits les dix-huit romans qui composent le cycle.

Pour corroborer cette idée de l'utilisation d'une langue très moderne dans ces romans, on voit que Dupouy fait parfois référence au breton, mais seulement à celui qu'il connaît, c'est-à-dire le breton moderne. Alors que le breton lui-aussi a subi de très larges changements durant l'histoire de sa langue, l'auteur ne tient absolument pas compte de ces variations. On le voit particulièrement dans *Le Souffle de Roncevaux* où arrivés à une auberge, le clerc Caradoc est surpris par le nom de celle-ci : La Guerche. Le maître des lieux leur explique qu'il y a longtemps, des Bas-Bretons s'y étaient établis, « trait de lumière pour Caradoc : La Vierge, c'était *ar Guérès* sur les bords du Goyen et de la mer Océane, *Guérès Vari mamm a aotrou Doué*, la Vierge Marie mère du seigneur Dieu. »¹⁰²¹ Donc, que ce soit dans le français ou le

1020 A. Dupouy, *Le Souffle de Roncevaux*, op. cit., p. 40.

1021 *Ibid.*, p. 24.

breton, nous sommes entièrement dans l'utilisation d'une langue du présent de l'écriture. On ne repère pas, le long des dix-huit romans d'évolution particulière des formes langagières qui auraient pour objectif de nous plonger dans un univers marqué comme différent, peu de chose dans la narration, à peine plus dans les dialogues.

Bien sûr, cette vision correspond à un point de vue politique. Si l'on voit la France dans la continuité, comme un tout immuable, les idées de révolutions portées par certains deviennent incongrues, construites en dehors de la logique historique. Bien que largement apolitique, Dupouy démontre donc un certain conservatisme. Mais avant toute chose, Dupouy est un républicain et cette grande œuvre composée avec H. Dupuy-Mazuel participe de l'élaboration d'une conscience et d'une unité nationale où chaque région, chacun participe d'un tout inaliénable. Cette dialectique poursuit toute l'œuvre de l'homme de Saint-Guénolé. Nous avons évoqué plus haut l'article publié en 1901 intitulé « De la petite patrie à la grande »¹⁰²², il y démontrait l'importance de cette union sacrée dans le respect des spécificités régionales. On la retrouve en 1913, dans son ouvrage *France et Allemagne, littératures comparées*, c'est toute cette énergie nationale qui démontre la prééminence de la littérature française sur la littérature allemande. Et encore en 1951, dans sa *Géographie des lettres françaises*, il pose comme condition de la domination parisienne dans le monde des lettres, son alimentation par la province.

La lecture de ces dix-huit romans nous montre la France assiégée. On retrouve presque de manière exemplaire l'image par laquelle nous avons débuté cette deuxième partie : la terre résistant aux attaques incessantes de l'océan. On retrouve donc le motif de la frontière en péril durant tout le cycle et les deux-mille ans qu'il suit. Mais préserver ses frontières a un objectif bien défini, en empêchant les intrusions hostiles, les Français — ou leurs ancêtres — se doivent de préserver la culture de la barbarie. Et par cet effort répété, c'est peu à peu une nation qui se construit.

1022 A. Dupouy, « De la Petite patrie à la grande », *Manuel Général de l'instruction primaire*, 31 août 1901, N°35, t. XXXVII, p. 1-2.

Conclusion : Une poésie du territoire

On peut résumer le chemin parcouru dans cette partie comme une avancée d'ouest en est. De l'espace marin et ceux qui l'affrontent, nous avons rejoint la Bretagne terrienne, en cherchant à comprendre, chez Dupouy les différentes tensions qui animent cet espace multiforme, si une part de son identité se construit contre Paris, nous avons cherché à montrer combien la région est incluse dans le territoire fermé qu'est la France : lutte contre les séparatismes, exposition de l'unité nationale, cet ensemble se doit d'être préservé.

Si l'on accepte l'idée que, pour reprendre les termes de B. Westfal, « la géo-poétique pourrait être la transcription poétique des espaces humains ; une véritable *creative writting* du territoire »¹⁰²³, alors Dupouy participe pleinement de la création des divers espaces qui constituent sa propre géographie littéraire.

Le paysage, le lieu-dit, le village sont le point de départ de l'écriture. Mais, dans son œuvre, Dupouy met en scène un espace vécu, interprété par le regard d'un auteur, d'un narrateur, il faut lire l'émancipation de l'œil, et l'inéluctable émancipation du lecteur, ultime traducteur du paysage-mots. Ainsi, aussi paradoxal soit-il, tandis que Dupouy est en quête de vérité, cette dernière existe bien, mais démultipliée, infiniment variable, renouvelée à chaque instant de la lecture.

Une partie incontestable de l'intérêt de la lecture de l'œuvre d'Auguste Dupouy tient dans le fait qu'il a activé des virtualités ignorées¹⁰²⁴ de la Bretagne. Soleil, douceur, bonne humeur deviennent des images, non pas uniques, mais possibles, encore inexplorées jusque-là, il suffisait de le dire pour qu'elles existent.

1023 B. Westfal, « Pour une approche géocritique des textes », *La Géocritique mode d'emploi, op. cit.*, p. 16.

1024 « L'espace transposé en littérature influe sur la représentation de l'espace dit réel (référentiel), sur cet espace souche dont il activera certaines virtualités ignorées jusque-là, ou réorientera la lecture. » (*Ibid.*, p. 21.)

THÈSE / UNIVERSITÉ DE BRETAGNE OCCIDENTALE

sous le sceau de l'Université européenne de Bretagne

pour obtenir le titre de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE BRETAGNE OCCIDENTALE

en Lettres

École Doctorale Arts, Lettres, Langues

La Lutte dans l'œuvre d'Auguste Dupouy, Une énergie créatrice

T. II

Présentée par

Eric David

Préparée à l'Université de Bretagne Occidentale

Thèse soutenue le 20 décembre 2014

devant le jury composé de :

Jean-Marc HOVASSE,

Directeur de recherche au CNRS

Anne-Simone DUFIEF

Professeur, Université d'Angers

Marie-Josette LE HAN

Professeur émérite , Université de Bretagne Occidentale

Pierre-Jean DUFIEF

Professeur, Université Paris Ouest Nanterre

Jean-Pierre DUPOUY,

Maître de conférence, Université de Bretagne Occidentale

Troisième partie : Biographies, défense et célébration des héros d'une mythologie personnelle

Il existe un point qui réunit tous les espaces géographiques décrits, évoqués par Auguste Dupouy : ils font partie de son intimité, il les aime. Est-ce que ce mode d'écriture fut inspiré par la critique de la sympathie professée par Bergson ? On est obligé de constater que, bien que conservant son esprit critique, Dupouy sait toujours trouver l'angle qui pourra valoriser ce qu'il observe. Il redéfinit l'image du pêcheur, le faisant passer du pauvre bougre souffrant au noble guerrier revenant chaque jour la poitrine pleine de médailles, il allume le soleil des paysages côtiers, etc.

Dans l'introduction à ce travail, nous nous proposons de réaliser une forme de voyage, passant d'un extérieur vers un intérieur. Après avoir exploré l'univers géographique de Dupouy et démontré sa dimension poétique, nous allons nous rapprocher encore un peu plus de l'auteur. L'écriture biographique ne dit-elle pas autant de celui qui écrit que de son sujet ? Car c'est avec la même sympathie que l'homme de Saint-Guérolé traite la vie des grands hommes.

Explorer un tel sujet soulève de nombreuses interrogations. Pourquoi choisit-il telle personnalité ? C'est-à-dire quelle est la relation qu'il entretient avec son sujet ? Quelle fut sa méthode ? Quelle est son rapport à l'objectivité ? Quelques questions auxquelles nous essayerons de répondre. Elles semblent, à elles quatre, rassembler une grande part de l'identité de Dupouy. Ainsi, le sujet des biographies deviendrait une sorte de miroir qui permettrait d'accéder aux soutènements d'une pensée créatrice.

Notre étude se décomposera en deux temps. Le premier reviendra sur les biographies littéraires, le deuxième sur les biographies de marins. Cette distinction correspond à l'existence de Dupouy partagée, on l'a vu, entre vie intellectuelle parisienne et vie marine, plus libre, celle de la côte de Saint-Guérolé. Mais cette distinction, surtout pratique, se révèle rapidement bien artificielle tant les échos entre littérature et vies marines se font entendre.

Malgré le risque de contrarier la chronologie de l'écriture, nous étudierons tout d'abord un court texte de 1928 : L'avant-propos à l'*Horace* de Dupouy. Celui-ci peut se lire comme une véritable méthodologie du biographe. Bien que fourmillant d'autodérision, il expose sa posture devant la figure du grand écrivain. Nous pouvons la résumer en forme de maxime : « Lis par toi-même ».

Cette exhortation à l'autonomie de la lecture et de l'analyse va permettre à Dupouy de contrarier, dans le cas d'*Horace*, le « généralement admis », c'est-à-dire que l'auteur latin est, d'un côté, une référence scolaire, de l'autre, un auteur lubrique. Il va redonner toute sa complexité à un poète de génie.

Dans le cas de son Vigny, le problème est un peu différent. L'auteur du Maine-Giraud est un auteur consacré, mais un certain nombre de révélations, de nouvelles lectures, tendent, en ce début de XXe siècle, à assombrir son image. Dupouy va élaborer, par l'écriture d'un livre *a priori* très sage, construit sur la rhétorique du pédagogue, la démonstration que Vigny est un véritable Christ de la poésie, nimbé d'une grâce, d'une pureté, d'une résistance à la souffrance sans pareil.

1928 fut une année particulièrement riche en publications. Outre *Horace* et *Gallus*, roman historique évoqué plus haut dans la partie précédente, Dupouy écrit *Le Breton Yves de Kerguelen*. Si la rupture est temporelle, entre l'étude des antiques et celle d'un marin du XVIIIe siècle, bien des points communs existent entre ces trois représentations. Mais dans le dernier cas, il va bâtir un véritable édifice d'argumentation afin de réhabiliter un homme qui, selon lui, a été injustement condamné. Cet amiral qui a découvert les terres australes lors de campagnes complexes et difficiles devrait faire partie du Panthéon des grands marins français.

Dans le cas de Charcot, il n'y a pas de contestation de sa représentation. Dupouy n'eut pas à redresser l'image du commandant, comme il le fit pour Horace, Vigny et plus encore Kerguelen. Charcot fut un exemple absolu. Il semble représenter l'homme idéal, ce vers quoi notre auteur aurait voulu tendre, mélange, pleinement abouti, du marin, de l'homme de sciences et de l'homme de lettres, profondément humain, il sut se faire aimer de tous. Mais ce qui le ramène à notre thèse — rappelons-la : le combat est l'énergie qui induit l'écriture chez Dupouy —, c'est que Charcot s'est taillé sa place dans le cœur des Français de haute lutte : travail incessant, pugnacité contre les barrières administratives, navigation dans les mers les plus hostiles du monde, hivernages interminables, etc. Charcot est exemplaire, c'est aussi un exemple des personnages qu'affectionne particulièrement Dupouy, il réussit, malgré tout.

I. « Pour servir d'avant propos », lecture du paratexte d'*Horace* : La méthode d'une biographie littéraire

Auguste Dupouy, quand il publia son *Horace*, était déjà, en 1928, un professeur et un auteur largement respecté et estimé. Toujours partagé entre ses œuvres d'imagination, ses analyses géographiques et humaines, il n'oubliait pourtant pas l'écriture professorale. En 1913, il avait publié successivement son *Vigny* et une *littérature comparée de France et d'Allemagne*, en 1924, *Rome et les lettres latines* — couronné par l'Académie Française — et en 1928, il faisait revivre Gallus dans un roman biographico-historique. C'est cette même année que sort le livre qu'il dédie à l'auteur de l'*Épître aux Pisons*. Les réactions de la critique, lors de la sortie du livre, furent unanimes. Chacun saluait un ouvrage synthétique et particulièrement éclairant, faisant revivre de manière simple et agréable une grande figure de la littérature mondiale dont l'éclat avait peut-être un peu pâli avec le temps. Une grande partie de ces chroniqueurs littéraires avaient été séduits dès les premières pages que Dupouy intitula « Pour servir d'Avant-Propos »¹⁰²⁵

Avant d'aller plus loin, arrêtons-nous un instant sur cette étonnante formulation qui renferme une bonne part du statut de ce texte. Dupouy signale au lecteur que ce qu'il va lire n'est pas un avant-propos tel qu'il a l'habitude de les rencontrer, mais qu'il en a la fonction. Quels en seraient les fonctions et les codes ? De dimensions variables, l'avant-propos, ou péri-texte préliminaire selon la classification de Gérard Genette, permet à l'auteur d'orienter le lecteur vers une certaine réception de son texte. On peut constater le plus souvent un air de détachement, un recul qui serait indispensable à une approche objective. Les clefs peuvent être variables : raison de l'écriture, méthode, objectifs ; l'ensemble est censé nous éclairer sur le texte.

Le texte préliminaire de Dupouy conserve donc les objectifs que nous venons de déterminer, mais le lecteur, dès les premières lignes est plongé dans un univers parfaitement surréaliste :

Je me promenais par hasard aux Champs-Élysées, rêvant à je ne sais quoi, quand je m'entendis appeler par mon prénom. Je me retournai, et vis à me toucher une toge : non pas une toge noire d'avocat ou de professeur, non pas une toge rouge de magistrat, mais une toge à la romaine, toute blanche. Une toge romaine aux Champs-Élysées, rien à coup sûr de plus normal. Celui qui la portait n'était pas M. Raymond

¹⁰²⁵ A. Dupouy, *Horace*, op. cit., p. 1.

Duncan. Il était moins beau et, pour tout dire, moins antique. Où donc avais-je déjà rencontré ce petit corps replet, ce visage long et gras, ce front droit et pas très haut où la moiteur collait des mèches brunes ?¹⁰²⁶

Le ton est donné, Dupouy nous narre une expérience vécue, sa rencontre avec un Romain : Horace lui-même. Temps de la narration, mise en scène, ironie légère, le lecteur est immédiatement emporté dans ce monde où les frontières temporelles n'ont plus cours, un léger sourire aux lèvres, il adhère immédiatement à la transposition de Raymond Duncan, le frère d'Isadora — qui passa toute sa vie vêtu à la manière grecque — à Horace, phénomène de la littérature latine.

1- La richesse d'un procédé

Commence alors un dialogue entre l'homme de lettres du XXe siècle et l'auteur romain. Mais l'extrait que nous avons proposé doit être mis en regard d'un autre texte, d'Horace précisément, c'est en effet ainsi que débute la satire IX du livre I : « Je m'en allais, d'aventure, par la Voie Sacrée, ayant en tête, selon mon habitude, je ne sais quels riens et pris par eux tout entier. Vient à moi soudain un personnage que je connaissais seulement de nom [...] »¹⁰²⁷

On constate alors l'absolu parallèle entre ces deux débuts de texte. Dupouy dans son texte liminaire reprendrait la forme de la satire. Si le latin mettait en scène sa rencontre avec un importun ambitieux, ici, c'est Dupouy qui se met en scène, rencontrant le maître de la littérature latine. Le sens de cet avant-propos de Dupouy se révèle quand on comprend qu'il est construit sous la forme de la satire. L'intertextualité ainsi mise au jour laisse présager le dévoilement d'une multiplicité de visages et de voix à notre interprétation.

Pourquoi Dupouy utilise-t-il cette étonnante forme ? Qu'a-t-il à nous dire sur son livre pour nous propulser ainsi dans un tel univers, à la fois parfaitement réaliste et tout à fait fantasmagorique ? L'intérêt des quelques pages — douze exactement — qui précèdent le texte d'*Horace* nous semble essentiel. Sa forme est le premier point qui marque le lecteur ; mais ce procédé, s'il est là pour séduire, a d'abord pour fonction d'interroger la posture de celui qui projette d'écrire sur un auteur aussi étudié qu'Horace, afin d'aboutir à une dimension programmatique. Une question pourrait résumer l'objet

1026 A. Dupouy, *Horace*, op. cit., p. 1.

1027 Horace, *Satires*, Paris, Les Belles Lettres, 1962, p. 96, traduction François Villeneuve.

de ce texte : « Comment puis-je faire pour écrire sur Horace ? »

Mais, dans ce face à face entre le moderne et l'antique, « qui parle? » Si la chose peut sembler évidente, la réflexion nous amène à constater que la réponse ne va pas de soi. En effet, les voix sont multiples dans ces quelques pages. Qui est ce personnage d'Auguste Dupouy dans ce texte ? Qui est le personnage d'Horace ? Fidèle au maître, Dupouy apporte une dimension critique tout à fait essentielle dans sa réflexion, et fait entendre une voix de la vérité, une voix du candide, une voix de la bêtise représentant les habitudes, les erreurs, Auguste Dupouy représentant, quant à lui, la figure du chercheur, Horace la voix de la sagesse. Mais, tout en reconnaissant la maîtrise du procédé, restons conscients d'une chose : Dupouy est le chef d'orchestre de tout ce chœur, il prête à Horace ce qu'il pense que ce dernier répondrait, mais cette voix est toujours issue de sa propre pensée, Horace serait alors Dupouy imaginant ce que pourrait penser Horace. Mais Dupouy, c'est aussi le personnage de cette scène, c'est-à-dire l'homme qui désire améliorer les connaissances sur l'inépuisable sujet qu'est l'auteur des *Satires*, c'est aussi celui qui fait résonner les idées des « sorbonnards », il faut comprendre ici les chercheurs mesquins, avides de démontrer leur propre grandeur. Il faut donc lire ce texte comme une polyphonie issue d'une seule voix.

Comme dans la satire IX, la place de la parole est donc majeure, et comme dans cette même satire, un dialogue se construit autour d'une déambulation, une promenade qui ne traverse pas Rome mais Paris, et qui mène les deux hommes des Champs-Élysées à la place de l'Étoile. La présence d'Horace, aussi fabuleuse qu'elle soit, doit permettre à l'analyste de combler un certain nombre de points obscurs, et ainsi de réaliser une sorte de scoop : enfin il va pouvoir éclairer ces mystères que tout chercheur désire résoudre.

Dupouy, en réalité, crée un type, que Dupouy incarne, qu'il camoufle sous son propre nom. En se peignant lui, il peint les autres, il efface ainsi sa propre identité. Et en mettant en scène le ridicule, les vices personnels, les défauts individuels, il critique les mœurs des universitaires mais refuse aussi l'apologie personnelle. Il le sait, lui aussi est tenté par les chemins qu'il condamne. Dupouy se met doublement sous le patronage d'Horace, par la parole elle-même, par l'esprit du texte. « rythmes et proportions, économie des mots, mesure du discours et modestie de l'âme. »¹⁰²⁸

Si, dans un de ses textes, Horace descend aux enfers, alors quoi d'impossible ?

¹⁰²⁸ *Ibid.*, p. 19.

Il peut dépasser les règles temporelles et arriver jusqu'à Dupouy. Ce dernier démontre dans cette illimitation d'Horace sa compréhension de l'œuvre du latin : la poésie d'Horace est une poésie de l'espace-temps dans laquelle l'auteur affirme toute sa puissance, et, dans le même temps, affirme ses limites. Dupouy reconstitue cette double dimension tout à la fois illimitée par l'irréel de la situation — la rupture qu'impose cette rencontre dans l'espace et le temps —, et parfaitement limitée par la construction totalement réaliste des lieux et du temps (Paris, le temps d'une promenade).

On peut considérer que cet avant-propos est un texte à clefs, comme une sorte de jeu de piste, le lecteur doit faire un effort pour retrouver les moments évoqués. Dupouy crée un écheveau en changeant les dates, en mettant sur le même plan personnages antiques et personnages modernes, en utilisant des appellations antiques pour évoquer des personnages connus d'une part des lecteurs. Prenons pour exemple les commentaires d'Horace sur la destruction de certains de ses manuscrits, d'où viennent ces carnages ? Les mites, les rats, le feu, mais le pire de tous est sans aucun doute la guerre. Il se joue alors des dates, en évoquant « l'an 2320 de notre Rome éternelle »¹⁰²⁹, où des guerriers de la Gaule Belgique « brûlèrent au couvent de Saint-Pierre du Mont-Blandin, les parchemins qui y perpétuaient mes jeux. »¹⁰³⁰ Ou encore : « En 2624, des Germains, dont plus d'un sans doute se piquait de philologie, ont réduit en fumée, avec leurs projectiles, un Strasburgensis vieux de onze cents ans. »¹⁰³¹

2- Entre analyse critique et démarche programmatique

Dupouy construit donc un tableau vif et animé, une petite comédie presque entièrement dialoguée, un face à face qui vise à être plaisant. Le ton y est badin, l'ambiance presque bouffonne. De cet exercice de style se dégage pourtant le sentiment complexe d'un mélange de facétie et de sérieux. En effet, cette dimension agréable du récit ne serait-elle pas avant toute chose le moyen d'interroger le texte horatien ? Pour nous, Dupouy, en réalisant cette satire « à la manière de », réévalue en profondeur les méthodes qui permettraient d'accéder aux textes. Comment donc Dupouy construit-il son discours critique ? Vers qui est dirigé ce texte ? Vers les lecteurs, certes, mais

1029 A. Dupouy, *Horace, op. cit.*, p. 7.

L'auteur évoque ici les manuscrits de l'abbaye de Saint-Pierre de Gand, détruits par un incendie durant des guerres de religion (*Biographie universelle Ancienne et Moderne*, t. X, L.G. Michaud, 1813)

1030 *Ibid.*, p. 8.

Dupouy fait référence à un épisode qui eu lieu durant la guerre de 1870, mais dont nous n'avons pas retrouvé la trace exacte.

1031 *Ibid.*

également vers les professeurs de littérature, et puis vers lui-même...

La première question qui se pose au personnage Dupouy interroge sa légitimité pour écrire sur Horace, après tout, tout n'a-t-il pas déjà été dit, écrit sur le protégé de Mécène ? Il écrirait le six-centième ouvrage sur le sujet. « Je viens trop tard, dit-il à Horace, après les spécialistes et les amateurs, les *grammatici* et les *herren doktoren*, les universitaires pleins de science, les mondains pleins de goût, les diplomates en disponibilité, les militaires à la retraite, les poètes, les humanistes, les académiciens. »¹⁰³² L'accumulation met en lumière la variété de ceux qui ont travaillé sur les œuvres d'Horace, il a passionné bien du monde, mais la douce ironie fait que cette liste prête à sourire, entre des gens qui se prennent trop au sérieux et d'autres qui ne le sont pas. Mais tous, pour Dupouy sont des gens « qui s'appliquent à [le] commenter, expliquer, critiquer, qui [le] dissèquent, [le] démembrant, [le] reconstituent. »¹⁰³³ On devine une certaine violence dans cette attitude, les mots sont terribles : dissèquent, démembrant, reconstituent. Ils font d'Horace leur chose, ils en oublient leur objet d'étude. Et ils cachent cette attitude de Frankenstein sous des outrances, des admirations de midinettes, eux « qui vous traduisent avec patience et délices, qui se pâment rien qu'à prononcer votre nom, qui ont dans la bouche tout le miel du mont Matinus quand seulement ils débitent *Moecenas atavis...* »¹⁰³⁴. Quand Dupouy énonce cet état de fait, Horace n'a pas de mot : « Il soupira »¹⁰³⁵, écrit l'auteur.

Dupouy remet en question le statut des critiques d'autorité. Une erreur apparaîtrait dans l'interprétation d'Horace, non qu'il y ait quelque chose de faux, mais on en a trop dit, on a perdu de vue l'essentiel. C'est ce que nous signifie son personnage de chercheur ridicule. En effet, quoi qu'en dise Horace, l'occasion est trop belle, l'auteur ouvre un bloc-note, il pose alors une série de questions qui tournent autour de l'identité du nom des femmes présentes dans ses poèmes, pour lui, elles semblent toutes d'une importance cruciale. A cette série de questions, Horace répond par une autre question :

- Qu'est-ce au juste que l'Elvire de votre Lamartine ?
- On le sait
- Ou l'Eva de votre Vigny ?
- On le cherche.
- Et quand on a trouvé, la belle avance ! Qu'y a-t-il de plus important chez un poète que sa poésie ? Garde-toi de ces commérages rétrospectifs. ¹⁰³⁶

1032 *Ibid.*, p. 2.

1033 *Ibid.*, p. 3.

1034 *Ibid.*

1035 *Ibid.*

1036 *Ibid.*, p. 4.

Horace-Dupouy nous livre son point de vue sur ces inutiles recherches, mais il va plus loin, il va au-delà du constat, il se pose dans une attitude critique quant au désir toujours renouvelé du sensationnel :

- Mes contemporains en sont friands. Et qui dit sincérité dit réalité.
- Est-il rien de plus réel qu'un rêve ? ¹⁰³⁷

Dupouy avait eu la même attitude quand il écrivait sur Vigny, il ne laisse pas de place au ragot. Dans le cas d'Horace, Lalagé fut-elle « une vivante ou un fantôme ? »¹⁰³⁸ « Que croire donc ? » demande Dupouy, « ce que tu voudras »¹⁰³⁹ lui répond le poète latin.

Dupouy signale la médiocrité des recherches que peuvent cacher les grands noms ou les grands titres. Pour lui, la raison de la connaissance de la littérature ne doit pas être celle de basses intrigues amoureuses. De la même manière qu'Horace nous parle de l'argent en combattant le sentiment de superflu, Dupouy nous indique combien ces plaisirs de chercheur ne sont en réalité qu'illusions, comme la course à la fortune, gâtés par la médiocrité du résultat, la perte de l'essentiel. Dans un style très imagé, il dévoile les arcanes du pouvoir littéraire, il nous montre l'envers de la critique horatienne. Mais ce texte a pour fonction, aussi, de nous faire accepter le deuil de la connaissance, on ne pourra jamais tout savoir sur Horace. Et il faut combiner avec ce fait.

Mais cette réponse ne peut satisfaire le chercheur entêté. Car une question de méthode se pose. Comment aborder la vie et l'œuvre d'Horace ?

Je pensais distribuer, après d'autres, votre substance horatienne selon les bonnes méthodes de vivisection qu'on m'a enseignées, répartir en bel ordre les idées et le style, la métrique et la langue, le lyrique et le satirique, l'homme et l'œuvre. Mais le pêle-mêle et, pour ainsi dire, la respiration de la durée m'attirent comme un petit Bergson¹⁰⁴⁰. Mon bonheur serait de vous suivre en votre *curriculum* ainsi que Patin reprochait à Walckenaër¹⁰⁴¹ de l'avoir tenté : année par année, saison par saison, pas à pas. C'est

1037 *Ibid.*

1038 *Ibid.*

1039 *Ibid.*, p. 5.

1040 Rappelons que Dupouy suivit les cours de Bergson au lycée Henri IV, voir Partie I.

1041 Henri-Joseph-Guillaume Patin (1793-1876), homme de lettres, helléniste et latiniste. Il collabora à de nombreux journaux et fut élu à l'Académie française en 1842.

Charles Athanase Walckenaër (1771-1852), naturaliste français ayant fait ses études à Oxford. Il introduit l'analyse biographique en suivant le modèle anglais dans la littérature française en étudiant La Fontaine et Horace.

La Revue de Paris témoigne de ce débat dans son édition datée du 15 décembre 1940 dans le commentaire sur *l'Histoire de la vie et des poésies d'Horace* :

« Par malheur, l'unité manque[...] je regrette que M. Walckenaër n'ait point transporté dans son livre quelque chose du procédé de M. Patin. Au lieu de suivre, comme l'habile et élégant historien de la poésie latine, une sorte de division logique et d'étudier tour à tour le poète, chez lui, chez Mécène, à Rome, à Tibur, de l'étudier comme philosophe, comme écrivain, comme homme, dans ses rêveries, dans ses lectures, dans ses amours, M. Walckenaër a adopté pour toute chose l'ordre chronologique, et

pourquoi il me faut des dates.¹⁰⁴²

La première méthode d'analyse peut rappeler celles qui lui furent enseignées à l'École Normale Supérieure, celles-là même qu'il rappelle, dans un article sur Frédéric Plessis dans la *Bretagne touristique*, quand il se souvient de l'enseignement que le maître devait professer, sûrement un peu malgré lui¹⁰⁴³. A cette « vivisection », il préfère le « pêle-mêle », entendons : l'intime mélange entre écriture et existence. Le personnage Dupouy pose donc une série de questions à Horace. Ce dernier est bien incapable d'être précis, il lui dit la défaillance de sa mémoire. Le professeur insiste, il veut être scrupuleux, « sois-le sans excès »¹⁰⁴⁴, lui répond Horace. Il se montre d'ailleurs tout à fait admiratif de la connaissance qui a pu être accumulée : « C'est merveilleux de précision. Profite de leur science et n'appréhende pas trop quand elle défaille, d'y suppléer au mieux de la vraisemblance, sans croire superstitieusement que la vérité se confond toujours avec l'exactitude. »¹⁰⁴⁵

On peut lire de l'admiration pour ce travail de recherche, mais aussi une dimension parfaitement vaine de la chose. A un moment donné, est-il véritablement important de connaître au jour près la date d'une rencontre ? N'indique-t-il pas une certaine futilité de ces recherches ? L'essentiel serait peut-être ailleurs. Le terme de « superstition » est révélateur du point de vue de Dupouy, il faut devant une somme de recherches telle que celle provoquée par les textes d'Horace, garder la tête froide, le recul qui permet de se concentrer sur l'essentiel, ce qui permet l'objectivité.

Se dessine peu à peu le portrait des chercheurs selon Dupouy : aucun ne sait garder la mesure. Nous revenons à la condamnation de tout excès, on devine une dimension stoïcienne chez Dupouy. Il est piquant de voir l'auteur se mettre en scène, lui-même, comme un homme de lettres fougueux. Point de chercheur, donc, qui ne soit atteint de quelque excès ou de quelque ridicule. Pourtant, que veut Dupouy ? Se montrer loyal envers l'auteur qu'il étudie, malgré la conscience de ses propres failles. Il ne veut rien enlever à la joie profonde que peut procurer le texte latin. Mais attention, ne nous y trompons pas, la démonstration est aussi une manière de préserver son indépendance

son livre est devenu, de la sorte, une espèce de labyrinthe, où l'on passe souvent par les mêmes sentiers. (Louandre, « *Histoire de la vie et des poésies d'Horace* par M. Walckenaer », *La Revue de Paris*, t. XXIV, 1840, p. 187)

1042 A. Dupouy, *Horace*, *op. cit.*, p. 5.

1043 « La mode était alors à une philologie assez sèche qui laissait de côté, un peu trop à mon avis et à celui de plus d'un camarade, la moelle substantifique des textes d'explication pour des histoires de syllabes et de virgules. Plessis était bien tenu de se conformer à cette exigence. Mais nous savions, nous sentions qu'il était autre chose que ce philologue hérissé de savoir germanique [...] » (A. Dupouy, « Frédéric Plessis », *La Bretagne touristique*, janvier 1938, p. 3.)

1044 A. Dupouy, *Horace*, *op. cit.*, p. 6.

1045 *Ibid.*, p. 5-6.

face à de grands noms qui risqueraient d'écraser son texte. Nous devons signaler l'intéressant paradoxe qui consiste à affirmer que c'est en revenant au texte et à une certaine liberté de l'interprétation du lecteur que Dupouy crée la nouveauté de l'interprétation.

D'ailleurs, que diraient les maîtres de la Sorbonne d'une pareille méthode ? « Je ne tiens pas, s'inquiète le personnage Dupouy, à être accusé de littérature, ce qui est une accusation terrible. »¹⁰⁴⁶ En signalant le ridicule de la posture de chercheurs de l'université, il nous glisse l'idée qu'une part de lecture personnelle lui est indispensable. Mais là encore, il faut éviter tout excès. La question des manuscrits est soulevée, Dupouy, sous la forme de l'humour, interroge des points tout à fait essentiels pour l'analyste. Quelle attitude doit-il avoir devant ces textes qui ne sont malheureusement que des copies de copies et de ce fait risquent de semer un certain nombre d'erreurs, d'inexactitudes ?

S'il l'on ne peut que regretter d'avoir vu disparaître de précieux manuscrits, Dupouy glisse vers un autre sujet brûlant. Par l'intermédiaire de la voix d'Horace, il déconsidère totalement les théories de Bentley et de Peerlkamp — qui estimaient qu'aux vers d'Horace des imposteurs avaient rajouté des centaines de vers — pour donner raison à Orelli, qui pensait que cela était tout à fait minime.

En réalité tout ceci n'a pour but que de nous dire comment Dupouy prône un retour au texte :

J'insistais vainement. Il répliqua que, n'ayant que quelques minutes à me donner, il ne voulait pas les perdre en vécilles ; que les divergences entre les éditeurs, après force ratiocinations et prises de bec, étaient infimes ; qu'on avait beaucoup trop écrit sur son compte ; que le monument qu'il avait édifié pour durer plus que le bronze et la pierre s'était surchargé, avec le temps, d'une montagne de papier ; qu'il en était à la fois flatté, touché et peiné.¹⁰⁴⁷

Dupouy fait résonner de nombreuses cordes, le comportement des chercheurs ne peut que provoquer des réactions complexes, mais ce que fait remarquer Horace, c'est combien, parfois, les critiques peuvent étouffer la parole de l'artiste. Certains oublient que leur parole doit avoir la fonction d'un révélateur et non restreindre l'étendue de la vue. La voix de l'analyste met alors le lecteur sur une voie, celle de la lecture active, celle de l'enclenchement de l'esprit critique quant au sens du texte.

La lecture d'Horace nous montre un homme à la conquête d'une sagesse et c'est cette même sagesse que Dupouy cherche à révéler au lecteur. Dupouy fait sienne cette

¹⁰⁴⁶ *Ibid.*, p. 7.

¹⁰⁴⁷ *Ibid.*, p. 9.

voix « faite de force et de douceur »¹⁰⁴⁸ qui est, selon C.A. Tabart, celle du maître latin. Et c'est derrière la douceur du miel romain que Dupouy cache le dard de l'abeille. Il dit aussi « halte-là les idées préconçues ! » imposées par les siècles, revenons à la simplicité du sens, et c'est de cette simplicité que naît l'intensité vertigineuse du texte.

Derrière cette remise en question du regard critique, Dupouy montre du doigt la posture du savant face au texte du génie. Pourquoi écrit-on sur Horace ? Le latin disait à Dupouy qu'il était tout à la fois flatté et peiné par l'intérêt que l'on pouvait démontrer :

— Pourquoi peiné ? On vous étudie parce qu'on vous aime

— Mais je me méfie : comme il advient aux amants de n'aimer dans leur maîtresse que la forme animée de leur fantaisie, ainsi ces hommes subtils, dont la plupart sont le contraire des Grâces, c'est leur subtilité qu'ils chérissent en moi. L'aigreur de leurs disputes en arrive à infecter le pur miel des Muses, et ils donnent un air de bataille à mes plus pacifiques chansons.¹⁰⁴⁹

Puis Dupouy propose à Horace une longue liste de noms de critiques, chacun a droit à un commentaire, parfois avec une ironie tout à fait certaine, par exemple : « Courbaud ? Bon guide : ne le suis pas trop. »¹⁰⁵⁰ Dupouy est fort à son aise pour désigner des auteurs, ce qui est encore une fois une marque de l'intertextualité, d'une reprise fidèle du mode d'écriture de la satire. On est obligé de constater qu'Horace s'arrête tout de même sur le nom de Plessis :

— Oh ! Celui-là, je lui tends la main. C'est un autre Quintilius, un autre Valgius, un érudit et un poète, qui comprend Rome parce qu'il l'aime. S'il eût vécu de mon temps, César Auguste l'eût très certainement distingué, malgré sa fidélité au divin Jules.

— Je m'enorgueillis de l'avoir eu pour maître. Dois-je écarter les autres ?

— Mais non. Il y a de bonnes choses chez tous : fais-en ton profit. Seulement — je tenais à t'en avertir — il faut me lire pour moi, non pour eux.¹⁰⁵¹

Cette dernière affirmation d'Horace est bien la leçon à laquelle cet avant-propos veut nous amener, et c'est avec cet esprit que l'auteur va construire son ouvrage. Mais ici ne se termine pas la rencontre, car, malgré les paroles du poète romain, le personnage Dupouy tente une dernière question :

— Au moins dites-moi le sens de votre recours si fréquent à l'*asyndeton* et au *polysyndeton*.

Il me regarda d'un air fâché et me tourna le dos. Nous étions arrivés à l'Étoile. Je le vis descendre l'escalier du Métropolitain comme celui d'un Averno, sans qu'il daignât me dire s'il allait vers *Italie* ou vers *Rome*.

Dupouy s'amuse à rejouer une satire de son maître. Il choisit un sujet qui lui

1048 C. A. Tabart, « Préface », in Horace, *Odes*, Paris, *Poésie*/Gallimard, p. 11.

1049 *Ibid.*, p. 9-10.

1050 *Ibid.*, p. 11.

1051 *Ibid.*

permet de jouer sans en avoir l'air, un rôle de satirique. Se donnant le mauvais rôle, l'auteur parvient à transmettre une leçon morale sur la littérature : l'homme qui parle d'un génie doit s'effacer devant le texte et se montrer modeste, il doit savoir révéler l'essence du message littéraire sans l'étouffer sous la masse d'informations insignifiantes.

Et Dupouy s'inspire dans sa méthode de critique du message d'Horace, il est en quête d'une sagesse, car seul le sage est libre ; cette idée stoïcienne l'amène à repenser son rapport à ce qui a déjà été écrit. Ainsi, Dupouy proscriit tout asservissement à la parole considérée comme absolue de tous les types de maîtres. Après tout, même eux sont coupables d'une passion mesquine de l'analyse. Dupouy se bat dans ce petit texte pour révéler qu'il y a beaucoup d'apparence et de vaine convention dans le monde compliqué de la recherche littéraire. Il s'appuie sur le témoignage d'Horace : si la critique a des pouvoirs, elle a également un certain nombre de devoirs, le premier est de ne pas transformer la parole du maître.

Il revalorise le texte en faisant acte de création, à partir du texte, il ne l'écrase plus de papier supplémentaire, il le fait vivre, il en poursuit la lecture, il enrichit le texte de sa propre pensée, il chante l'éternité d'une régénération. Et c'est avec tous les lecteurs d'Horace qu'il communie.

3- Quelques éléments de réception du texte

Deux points essentiels semblent avoir marqué les chroniqueurs qui commentèrent l'*Horace* de Dupouy. Le premier est sans aucun doute cet « avant-propos » qui surprit et séduisit vivement. Le deuxième, le renouvellement que l'auteur propose de l'image d'Horace.

On ne peut que constater, à la lecture des articles archivés, combien ce texte préliminaire a pu fonctionner, cette étonnante scène parisienne semble porter le lecteur vers la vie et la poésie d'Horace. Pour illustrer notre propos, on peut citer le commentaire de Jean Nesmy dans *La Brise* :

Pour que vous jugiez à quel point l'auteur a su nous rendre vivante l'attrayante figure de l'ami d'Auguste et de Mécène, il suffira que vous sachiez que M. Dupouy l'a rencontré un jour aux Champs Élysées avec son visage long et gras, son front droit et pas très haut où la moiteur collait des mèches brunes. Aussi comme il nous rend sensible en lui le dilettante (*sic*) aimable, l'artiste passionné, l'ami ombrageux, le citoyen inquiet, observateur soucieux des destinées de Rome !¹⁰⁵²

1052 J. Nesmy, *La Brise*, Septembre 1928, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales du Finistère, Quimper.

Cette scène est le symbole du désir de Dupouy de rendre actuelle la figure d'Horace. C'est également ce que remarque Christiane Fournier :

Nos préoccupations, bien que sur un autre mode, n'ont dans le fond guère changé : lorsque l'historien-romancier synthétise fort habilement les thèmes favoris du lyrisme d'Horace, nombre de nos contemporains pourraient avoir la fantaisie de les revendiquer : « l'amour de la patrie, le sentiment national, l'aspiration à l'ordre sont des sentiments collectifs. Issue de la cité, cette poésie retourne à la cité. »¹⁰⁵³

Cette actualité dépoussière l'image du poète latin qui a été figée par la tradition, renouvellement, accession à une certaine vérité, c'est ce que souligne Victor Moremans dans *La Gazette de Lièges* : « [...] M. Auguste Dupouy nous montre une image du poète sans doute assez différente de celle que nous avait transmise la tradition, mais combien celle-ci est plus vivante, plus grave et plus humaine. »¹⁰⁵⁴

Et les commentateurs sont nombreux à avoir été séduits par la vie qui transparaît dans l'ouvrage, « Nous sommes véritablement transportés à leurs côtés »¹⁰⁵⁵, affirme André Devaux, pour G. Rudler, dans *Lafayette*, « sous l'universitaire on sent le romancier et le poète, habitué à faire vivant. »¹⁰⁵⁶ Et l'on sent une véritable reconnaissance quand Ch. Fournier s'exclame : « Comme nous avons été loin d'Horace et comme tout à coup par le magie de ce livre, il prend corps à nos yeux, et il nous convie lui, le distant, l'énigmatique, à entrer dans son intimité. »¹⁰⁵⁷

Nous pensons que l'on peut entrevoir ici un système. Cette volonté de redresser de fausses images s'étend à d'autres champs que ceux de la Bretagne. Si L. Toulemont ne voit que peu d'intérêt à l'intrigue de *Lorsque régnaient les rois de cœur*, l'un des romans du cycle de l'Histoire de France, qu'il juge assez mince, il y voit, en revanche, une particularité dans la figure de Rabelais qui prend alors « un relief extraordinaire, et une vérité qui nous change du portrait standard des manuels. On éprouve le regret de ne l'avoir pas plus tôt connu ainsi, vivant, haut en couleur, joyeux et sage. »¹⁰⁵⁸ Il en va de même pour le personnage d'Horace :

1053 Ch. Fournier, *Chronique les lettres françaises*, août 1928, p. 546, Fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales du Finistère, Quimper.

1054 V. Moremans, *La Gazette de Lièges*, 12 juillet 1928, Fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales du Finistère, Quimper.

1055 A. Devaux, *L'Action Syndicale et professionnelle des P.T.T.*, 14 juillet 1928, Fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales du Finistère, Quimper.

1056 G. Rudler, *Lafayette*, 1er septembre 1928, Fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales du Finistère, Quimper.

1057 Ch. Fournier, *Chronique les lettres françaises*, *Ibid.*

1058 L. Toulemont, *La Bretagne à Paris*, 11 janvier 1957, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales de Quimper.

Dupouy renouvelle cette figure qu'on croit connaître et qu'on veut aimablement épicurienne et légère. Il révèle les convictions ardentes du citoyen et du patriote, les inquiétudes de cette même âme ombrageuse qui se tient à l'écart, vit pour elle avec les muses qui consolent les vieilles amitiés et les vieux rêves.¹⁰⁵⁹

Ou encore :

Il ne s'agit plus simplement ici du dilettante léger et badin, de l'épicurien bon vivant, du jouisseur uniquement préoccupé de satisfaire ses sens, mais d'un homme qui, s'il fut fier, indépendant et ombrageux ne méconnut cependant point les devoirs de l'amitié ni ceux envers Rome, dont il épousa tour à tour les inquiétudes et les joies.¹⁰⁶⁰

Cela fait dire à Paul Beaufils : « Nous voilà délivrés de ce cliché d'un Horace bon vivant, jouisseur, épicurien sans plus... »¹⁰⁶¹

En étendant le prisme de la personnalité d'Horace, Dupouy fait dire à Maurice Bourdet qu'il a su, dans son livre, défendre « l'histoire contre la légende »¹⁰⁶². et Devant les traits retrouvés du poète latin, il se fait sévère sur l'enseignement que des générations ont pu recevoir : « Horace bon vivant ? [...] c'est que notre jeunesse a reçu d'Horace la plus séduisante image, et, sans doute, la plus fallacieuse. »¹⁰⁶³ Ch. Fournier va plus loin et se montre plus amère :

Horace est l'œuvre d'un érudit, mais d'un érudit souriant, ironique et léger. La douceur indulgente tempérée d'un juste scepticisme avec laquelle il fait appel aux textes, ne fut point, hélas, dans les habitudes de nos maîtres sévères qui se plurent cruellement à transformer le monde classique, grec et latin ou français en une sorte de bagne spirituel.¹⁰⁶⁴

On retrouve la même idée sous la plume de Ch. Fournier pour qui dans cet *Horace* « Une atmosphère chaleureuse est suscitée »¹⁰⁶⁵ tandis que « les nécessités de notre enfance studieuse avait réduit à l'état de squelette. »¹⁰⁶⁶

Mais les chroniqueurs ne s'y trompent pas, c'est par la force de l'écriture que Dupouy ravive et redonne sa complexité à cette figure des lettres latines. Sans doute montre-t-il une grande rigueur dans le contrôle des éléments biographiques, une grande adresse dans leur confrontation avec l'œuvre, « mais ce qui fait le charme et l'intérêt de l'ouvrage, ce sont les commentaires de l'auteur, ses fines observations ses réflexions

1059 J. Gaumont et Camille Cé, *La Vie*, 15 août 1928, p. 322-323, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales de Quimper.

1060 V. Moremans, *La Gazette de Liège*, *op. cit.*

1061 P. Beaufils, sans titre, non daté, Fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales du Finistère, Quimper.

1062 M. Bourdet, *Mon Paris*, 30 juin 1928, Fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales du Finistère, Quimper.

1063 *Ibid.*

1064 Ch. Fournier, *Chronique les lettres françaises*, *op. cit.*

1065 *Ibid.*

1066 *Ibid.*

piquantes et pittoresques, ses déductions intelligentes et rigoureusement logiques. »¹⁰⁶⁷

C'est cette même place de l'écriture que souligne Henri Dupré dans *Le Journal de Rouen* :

Auguste Dupouy a réussi à rajeunir le sujet par la façon dont il l'a traité, par la finesse et la délicatesse de ses touches, par ses saillies discrètement humoristiques, par le ton parfois dégagé sur lequel il parle de son personnage, par l'admiration fervente avec laquelle il expose le rôle civique de son héros, par la sympathie qu'il éprouve à son égard et communique au lecteur. Il y a une pointe de malice, mais de malice affectueuse dans l'examen des contradictions que l'on constate dans la nature d'Horace [...] ¹⁰⁶⁸

Cette « admiration fervente » nous amène à comprendre que cet ouvrage est soutenu par une thèse, un propos à défendre. Derrière le professeur et l'érudit, c'est bien un partisan qui se positionne : « Auguste Dupouy présente un plaidoyer des mieux venus et des plus convaincants pour Horace dont il fait un poète lyrique et civique, un artiste. » ¹⁰⁶⁹

1067 Victor Moremans, *La Gazette de Liège*, op. cit.

1068 Henri Dupré, *Journal de Rouen*, 22 août 1928, Fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales du Finistère, Quimper.

1069 Non signé, *Le Bien public*, 3 septembre 1928, Fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales du Finistère, Quimper.

II. Vigny, d'Auguste Dupouy : Défense et illustration de la grandeur d'un poète

Si Dupouy publie en 1905 son premier livre sous la forme d'un recueil poétique, il faut attendre huit ans pour que son deuxième ouvrage voie le jour. A quarante et un ans, il retrouve les chemins de l'édition, et c'est encore la poésie qui porte le projet d'écriture. Il s'agit cette fois-ci, pour l'auteur, de réaliser un travail de professeur en abordant la vie et l'œuvre d'Alfred de Vigny. Publié par la maison Larousse, ce petit ouvrage fait suite à plusieurs éditions de textes dont il fut chargé¹⁰⁷⁰. Le format de l'ouvrage contraint Dupouy par ses dimensions et ses objectifs. Il se doit de rédiger, non un ouvrage de type universitaire, mais un livre accessible à tous. Les notes sont évacuées et l'édition ne s'alourdit pas d'une bibliographie. Cependant, tout le long de son texte, il fait référence à un certain nombre d'auteurs, ce qui nous permet de reconstituer une partie de la liste des ouvrages qu'il a pu consulter¹⁰⁷¹.

Pour aborder l'analyse de ce texte, nous devons nous demander quelle méthodologie porta son écriture. Dupouy a pour objectif de rédiger une synthèse efficace sur un auteur qui fait partie des monuments de la littérature nationale. Il va donc structurer son ouvrage et va mettre en place une organisation qu'il veut rigoureuse. Il divise l'ouvrage en deux parties distinctes : sa vie, son œuvre, division traditionnelle, héritage du XIXe siècle. La biographie constitue environ un tiers du livre et l'étude de l'œuvre représente les deux autres tiers des 110 pages qui le composent.

Cependant, derrière cette intention première, on devine à la lecture de ce petit volume un parti pris sensible. En effet, d'un côté Dupouy expose des idées largement admises sur l'écriture de Vigny — c'est le propos de son travail de synthèse —, et de

1070 Voir Première partie, « La mort du père ».

1071 E. Dupuy, *Alfred de Vigny. Ses amitiés, son rôle littéraire*, Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 2 vol. : t. I, *Les amitiés*, 1910 ; t. II, *Le rôle littéraire*, 1912.

E. Faguet, *Etudes littéraires : dix-neuvième siècle*, Paris, Boivin et Cie, 1900.

F. Hémon, « A. de Vigny », *Cours de littérature*, Paris, Librairie Ch. Delagrave, non daté.

E. Lauvrière, *Alfred de Vigny, Sa vie et son œuvre*, Paris, A. Colin, 1909.

M.A. Leblond, *La Renaissance latine*, 15 février 1905.

C. Mendès, *Le Mouvement poétique français de 1867 à 1900*, Paris, Slatkine, 1903.

M. Paléologue, *Alfred de Vigny*, Paris, Hachette, 1891.

L. Séché, *Alfred de Vigny et son temps*, Paris, Juven, 1902 et *Alfred de Vigny*, Paris, Mercure de France, 1913.

F. Viélé-Griffin, *Entretien politique et littéraire*, sept 1891, cité par Catulle Mendès.

A ces ouvrages, on peut rajouter les contemporains de Vigny qui l'ont largement influencé dans son analyse : Sainte-Beuve, V. Hugo, G. Planche, Th. Gautier, A. Dumas et Lamartine.

l'autre, comme en transparence, se dessine une lecture plus personnelle, une lecture dans laquelle il investit sa propre sensibilité. Au fil des pages, nous découvrons donc un ouvrage qui se montre engagé, et nous allons chercher à démontrer comment il va imposer le point de vue d'un analyste passionné par la grandeur de l'écriture de Vigny.

Pourquoi un tel engagement apparaît-il en ce début de XXe siècle ? L'imagerie positive orchestrée par Vigny lui-même, celle d'un « poète de l'honneur », n'est plus tout à fait évidente ; la découverte de lettres révélant le tumulte de ses relations amoureuses a poussé certains critiques à émettre des hypothèses négatives sur l'auteur de *Chatterton*. L'article publié par Loïc Chotard à titre posthume dans le bulletin de *l'Association des amis d'Alfred de Vigny*¹⁰⁷² nous permet de mieux comprendre la modification de la réception de l'œuvre de Vigny. De 1897 à 1913, l'universitaire repère une double évolution due à la recherche érudite qui s'est penchée sur la biographie de l'auteur et sa correspondance. Vigny devient tout à la fois « une valeur sûre du patrimoine littéraire »¹⁰⁷³, il fait maintenant partie des classiques, et dans le même temps — révélé par ces études — derrière « le Vigny officiel, le Vigny des écoles, se profile désormais (et pour longtemps) un personnage inattendu, secret et même inquiétant... »¹⁰⁷⁴. L'auteur étudié à l'école, celui que des générations d'élèves apprennent par cœur au travers de « La Mort du loup », ce poète de l'honneur, se trouve peu à peu étouffé par sa part d'ombre. Ce dernier visage va progressivement s'imposer et se déformer durant la période suivante, balisée par L. Chotard entre 1914 et 1957. « Dès lors, à partir du moment où Vigny devient malgré lui l'enjeu d'un pauvre débat idéologique, il est inévitable que la seule issue soit la pire : la surenchère dans la caricature, l'escalade dans le scandale. »¹⁰⁷⁵

Parmi les auteurs qui vont intervenir dans la modification de l'image de Vigny, Léon Séché est de ceux qui vont lever le voile sur la vie intime du poète. En 1903, L. Séché estime que

Tout avait été dit ou à peu près par Sainte-Beuve, Jules Janin, Th. Gautier, et plus récemment par MM. Brunetière, Emile Faguet, Jules Lemaître, sur le poète, le romancier, le philosophe, le dramaturge d'occasion que fut Vigny. Il eût été oiseux et prétentieux d'y revenir. Restait l'homme privé, en robe de chambre et en pantoufles.¹⁰⁷⁶

1072 L. Chotard, « Alfred de Vigny, 1797-1997, deux cents ans d'histoire », *Bulletin de l'Association des amis d'Alfred de Vigny*, n° 28, 1999, article consulté sur le site de l'association : <http://pagesperso-orange.fr/aaav.site/index.htm>

1073 *Ibid.*

1074 *Ibid.*

1075 *Ibid.*

1076 L. Séché, *Alfred de Vigny, t.1, La vie littéraire, politique et religieuse*, Paris, Mercure de France, 1903, p. 12.

La lettre à M. Henry Ferrari sert d'avant-propos à sa monumentale étude sur Vigny, et celle-ci sonne comme une justification. L'auteur s'appuie sur l'idée selon laquelle, « pour porter un jugement définitif sur un écrivain qui a mis beaucoup de sang dans ses livres, il est indispensable de connaître le fond et le tréfonds de son for intérieur. »¹⁰⁷⁷ D'où une légitimité certaine à promener sa « lanterne sourde dans les coins les plus mystérieux de la vie du poète »¹⁰⁷⁸, et s'il dit n'avoir agi que dans l'intérêt de la vérité, il avoue également avoir éprouvé un vif plaisir à découvrir des aspects de la vie de Vigny que ce dernier a cherché tout le long de son existence à cacher.

La pensée de Marcel Arlan, dans sa préface aux œuvres poétiques de Vigny, est une représentation de ce glissement d'une vision idéalisée du poète vers une image plus sombre, plus complexe aussi. L'admiration reste, mais elle est teintée de déception. Après sa découverte de Vigny à treize ans, l'ami s'est montré décevant, il a montré ses faiblesses, sa vie s'est révélée trouble :

On ne m'accusera pas, écrit Marcel Arlan, d'avoir ménagé cette figure. J'ai souligné après d'autres, j'ai accusé à dessein, tout ce qu'elle offre de trouble, d'orgueilleux, de vaniteux, de complaisant, de faible, de naïf, etc. Eh bien, jugez-le. Voici l'archange un peu déplumé, n'est-ce pas ? Tombé de haut ? Convaincu de bluff ? Entre nous passablement ridicule ? Et vous collégiens de treize ans, vous laisserez-vous abuser ? Car enfin, dites-moi, qu'en reste-t-il ?¹⁰⁷⁹

La bonne compréhension de l'évolution de la réception de l'œuvre de Vigny nous permet de mieux saisir les enjeux de l'écriture de cette biographie réalisée par Dupouy. On comprend qu'au fil du temps une partition s'est produite entre les défenseurs de la grandeur de Vigny et les « fouilleurs d'épave »¹⁰⁸⁰, ceux qui se sont évertués à révéler la part d'ombre d'un homme dont le souhait était de contrôler sa postérité. C'est dans ce contexte que Dupouy écrit son petit livre, et c'est dans ce contexte qu'il s'engage pour Vigny, contre ses détracteurs.

1- Le livre du professeur

a. Une méthode sous le signe de la rigueur

La solidité de sa méthodologie est démontrée par l'auteur au début de chacune

¹⁰⁷⁷ *Ibid.*, p. 13.

¹⁰⁷⁸ *Ibid.*

¹⁰⁷⁹ M. Arland, Préface des *Poèmes antiques et modernes, Les destinées*, Paris, Poésie Gallimard, 1967, p. 9.

¹⁰⁸⁰ L. Chotard, « Alfred de Vigny, 1797-1997, deux-cents ans d'histoire », *op. cit.*

des deux parties. En 1913 une ombre de doute commence à être posée sur l'intensionnisme et le biographisme. L'auteur se doit de démontrer l'intérêt d'une étude biographique :

La vie d'Alfred de Vigny — pour si intense qu'on la juge — est surtout une vie intérieure. On la devine plus qu'on ne la voit, tant elle est concentrée, recueillie, sobre de gestes et dénuée de péripéties éclatantes. Elle n'en comporte pas moins une série d'actes ou de faits qui, même chétifs, même obscurs, éclairent la physionomie et l'œuvre de l'écrivain. Ce n'est donc pas une curiosité vaine qu'on satisfait à les raconter ou à les apprendre. La publication de nombreuses lettres est venue préciser et compléter les confidences qu'il avait faites avec discrétion aux lecteurs de son *Journal*. Plus récemment encore, sa vie a été l'objet d'attachantes et minutieuses enquêtes. Nous en consignons les principaux résultats dans une courte biographie, où nous faisons tenir aussi, bien entendu, les événements et les dates de la carrière littéraire.¹⁰⁸¹

L'ombre de Sainte-Beuve plane sans aucun doute sur cette biographie, la vie éclaire l'œuvre. Mais Dupouy, dans ces quelques lignes, se met également sous la protection des travaux les plus récents, et, de fait, sous celle des chercheurs qui les ont réalisés ; « nous en consignons les principaux résultats » écrit-il, il rallie immédiatement son lecteur à cette méthode puisque le « bien entendu » accrédite l'idée d'une connivence technique entre auteur et lecteur. Cette technicité est mise en évidence par l'impression que cette vie « dénuée de péripéties » peut pourtant être saisie comme un détective analyserait des indices. Le biographe recherche donc des actes, des faits, des preuves. Et c'est sur ceux-ci qu'il va s'appuyer pour proposer une interprétation.

Dès ces premières lignes, Dupouy impose un ton, celui de l'homme de l'art, du spécialiste qui met tout en place pour transmettre la vérité. Mais un niveau d'implicite peut être mis au jour, en effet, l'isotopie choisie est pleine de sens, « vie intérieure », « recueillie », « sobre de gestes », l'auteur construit une vision presque monacale de la vie de Vigny, l'ascétisme y est palpable. A l'approche littéraire se mêle donc une approche morale, c'est avec « discrétion » que Vigny réalisa ses confidences, et les critiques qui s'attachent à l'étudier, à le faire resurgir, produisent des études « attachantes et minutieuses ». Dupouy, de manière discrète mais palpable, cherche à tout mettre en place pour créer les conditions d'une vision positive de l'auteur d'*Eloa*.

Dupouy revient plus tard dans la deuxième partie de son ouvrage sur l'importance de la vie de Vigny pour son écriture :

Si la vie lui fut douloureuse et difficile, s'il souffrit de se sentir ou de se croire seul, d'être pauvre, de voir la maladie à demeure dans sa maison, n'imaginons pas faire œuvre pie en détachant sa pensée, comme celle d'un philosophe, de ces accidents. Ne disons pas avec M. Paléologue qu'« elle ne vient pas d'une réflexion sur sa propre destinée ». Elle y trempe au contraire comme dans sa source.¹⁰⁸²

1081 A. Dupouy, *A. de Vigny, op. cit.*, p. 5, souligné par nous.

1082 *Ibid.*, p. 67.

Pour bâtir cet édifice de défense, Dupouy s'explique sur la méthode qu'il va suivre. Pour lui *Les Destinées* sont l'œuvre de référence,

Le mieux est donc, sans brouiller les années à plaisir, de considérer l'œuvre de Vigny dans son ensemble et de la soumettre à une sorte d'analyse logique, d'en démêler les éléments principaux en les rangeant sous les rubriques mêmes qui étaient chères à l'auteur et que son goût du symbole lui dictait.¹⁰⁸³

Nous avons, plus haut, indiqué comment Dupouy utilisait le vocabulaire de l'enquêteur, du greffier. Ici, quand il expose sa méthodologie, il fait appel au vocabulaire scientifique, il s'agit, encore une fois, de démontrer la rigueur de la démarche ; la spécificité de ce texte tient en ce qu'il désire ici ramener une œuvre complexe et disparate à des lois générales. Mais le critique indique bien qu'il va demeurer à l'écoute de l'auteur, il se range sous la protection de Vigny lui-même, et se distingue de fait des iconoclastes.

A l'instar des règles physiques, Dupouy dégage des règles de fonctionnement, il réalise ces conclusions à partir d'une analyse principalement thématique. Il détermine huit rubriques qui seraient représentatives de l'œuvre : 1- La guerre ; 2- La muse ; 3- Le credo ; 4- La mission ; 5- Eva ; 6- Les cités ; 7- L'esprit pur ; 8- Les symboles. Le message est clair, il veut organiser un savoir, de telle sorte qu'il puisse être transmis, il s'attache au texte, repère les motifs et les analyse. Cette démarche analytique et pédagogique, dans son désir explicite de rigueur scientifique, le rapproche sans conteste de la méthodologie mise en place par G. Lanson.

Mais ce discours objectif, dans le temps même de sa construction, est mis en péril par la vision positive qui se dégage de l'auteur. C'est-à-dire qu'au sein de chacun des thèmes, vont se révéler des normes éthiques ou esthétiques profondément liées à un jugement de valeur, une portée morale de l'écriture. Dupouy crée une étroite relation entre la valeur de l'homme — Vigny — et la valeur de son œuvre.

Certes, Dupouy reconstruit rigoureusement le contexte de la création, certes, il croise les textes, les étudie avec art, en dégage des principes généraux qui sont souvent difficilement contestables, mais dans ce travail d'exégèse, Dupouy fait part d'une véritable rencontre entre lui et son sujet. Partout il fait preuve d'une profonde empathie. Vigny n'est plus un étranger, c'est un proche, un intime, un ami que l'on comprend, qu'il faut défendre.

¹⁰⁸³ *Ibid.*, p. 47, souligné par nous.

b. Dupouy face à Vigny

Les questions d'éducation sont particulièrement palpables dans l'ouvrage de Dupouy, on peut ressentir cet intérêt quand il nous raconte l'enfance de Vigny. Sur ce point, il nous informe qu'il fut élevé par sa mère qui « avait en matière de pédagogie certains principes à la Jean-Jacques. [...] Elle croyait non sans raison à l'excellence du bain froid quotidien, des vêtements légers par tous les temps, de la marche, des armes et de la gymnastique. »¹⁰⁸⁴ On retrouve ici le goût du plein air, de la vie saine et simple, des plaisirs de l'exercice du corps chers à Dupouy lui-même. Ce rapprochement est loin d'être une futilité, il signifie combien Dupouy s'identifie à son sujet, combien il observe la construction de Vigny sur un plan éthologique.

S'il glisse au lecteur son point de vue d'homme, Dupouy fait entendre aussi celui du professeur quand il raconte la triste enfance écolière de Vigny : au collège, ce dernier est un élève en souffrance, « de ceux dont Sully Prudhomme a si bien exprimé la détresse au collège. »¹⁰⁸⁵ On voit le professeur touché par les souvenirs d'un jeune garçon : « [...] il affirme — et ce qu'il en dit n'a rien d'invraisemblable ni d'exceptionnel — qu'il en était arrivé à feindre d'ignorer ses leçons et à négliger ses devoirs par crainte des jalousies et des bourrades. »¹⁰⁸⁶ Ici, le maître voit l'institution produire l'inverse de ce pour quoi elle existe, le lieu du savoir devient une prison où les meilleurs d'entre les élèves perdent, ou au mieux cachent, leur goût de la connaissance. Fait de souffrances et de douleurs, le personnage de Vigny devient dès les origines la victime innocente d'un système. Les multiples transferts Vigny-auteur, Vigny-lecteur, induisent une assimilation propice à la défense du poète. Défense particulièrement évidente quand Dupouy démontre que Vigny fut un génie.

La rigueur annoncée par l'auteur de la monographie n'empêche en rien un enthousiasme véritable. Dupouy ne travaille que dans un mouvement d'empathie, il n'aborde que des sujets pour lesquels il nourrit une véritable admiration. Nous comprenons mieux alors sa réaction aux critiques qui furent faites à l'encontre de Vigny, critiques qui l'accusaient de vivre dans une sorte de rêve. Pour Dupouy, s'il donne cette impression, c'est que, « [...] comme les romantiques allemands, disciples de Fichte, il

1084 *Ibid.*, p. 6.

1085 *Ibid.*, p. 7.

Ici Dupouy évoque probablement le premier poème du recueil *Les Solitudes* : « On voit dans les sombres écoles/ Des petits qui pleurent toujours/ Les autres font leur cabrioles,/ Eux, ils restent au fond des cours. [...] » (R.F. Sully Prudhomme, « Première solitude », *Les Solitudes*, Paris, A. Lemerre, 1869, p. 1)

1086 *Ibid.*

professe et pratique l'idéalisme intégral. »¹⁰⁸⁷ Et c'est de cet idéalisme qu'il nourrit son écriture, « faut-il s'étonner que ses extases de poètes aient développé en lui le sentiment d'une élection ? Cela était si élevé, si unique, si supérieur à tout ! »¹⁰⁸⁸

La démonstration de la grandeur d'un auteur passe par l'exposition de ses forces, pour Dupouy l'une des plus grandes qualités de Vigny est d'avoir le goût du mot juste. Cela lui permet d'être l'« un de nos prosateurs les plus sûrs. »¹⁰⁸⁹ :

Non pas dans *Cinq-Mars* peut-être, ni toujours dans *Stello*, où Planche signalait, non sans finesse un excès d'art, mais dans *Servitude et grandeur militaires*, dont les récits sont si châtiés et si naturels, si drus et si souples d'allure, avec des écarts et des haltes qui rappellent sobrement la liberté de composition de Sterne ou de Diderot. La prose de *Daphné* soudainement sortie des cartons où l'auteur l'avait maintenue, produit une impression encore plus définitive, s'il se peut, de force concentrée, ménagée, voilée, d'énergie sans violence et d'ampleur qui ne déborde pas. »¹⁰⁹⁰

Outre ses qualités de prosateur, le critique reconnaît à Vigny la finesse de ses personnages, celle de savoir rendre des impressions fugitives aussi — regardons à ce propos le célèbre « Aimez ce que jamais on ne verra deux fois »¹⁰⁹¹ —, à ces forces s'ajoute la capacité, essentielle pour Dupouy, de construire des mondes dans lesquels l'auteur trouve la juste intensité du pittoresque, « nul écrivain de son temps », écrit-il, « sauf Mérimée, n'a cherché davantage dans le sens d'un réalisme intelligent et de l'expression du caractère. »¹⁰⁹²

Bien que Dupouy, dans son livre, donne le point de vue d'un passionné, d'un admirateur, souvent expansif, la valeur de cette admiration est renforcée par des jugements qui démontrent l'objectivité de l'auteur. Vigny a peu écrit, et de sa production, Dupouy ne retient que peu de très grandes œuvres. Quand il situe Vigny dans son époque, il nous dit comment certains critiques cherchèrent à diminuer l'importance de son travail, comment ils cherchèrent à l'ignorer, pourtant « il ne pouvait l'être après *Dolorida*, après *Cinq-Mars*, après *Othello*, qui ne sont pas d'absolus chefs-d'œuvre, mais que beaucoup de gens jugèrent tels. »¹⁰⁹³

Un ouvrage tel que celui-ci doit éviter l'écueil du panégyrique, sous peine de voir son auteur perdre une part de crédibilité. Dupouy ponctue donc son texte de quelques faiblesses de Vigny. Si Vigny est, comme nous l'avons dit plus haut, un de « nos prosateurs les plus sûrs »¹⁰⁹⁴, l'analyse du vers va démontrer l'attitude objective de

1087 A. Dupouy, *A. de Vigny, op. cit.*, p. 55.

1088 *Ibid.*

1089 *Ibid.*

1090 *Ibid.*

1091 *Ibid.*, p. 104, citant Vigny, « La maison du berger », *Revue des deux mondes*, t. VII, 1844, p. 312.

1092 *Ibid.*, p. 103.

1093 *Ibid.*, p. 59.

1094 *Ibid.*, p. 101.

l'auteur. Si ce dernier reconnaît qu'en poésie Vigny « a le goût d'un art serré, ramassé, sévère »¹⁰⁹⁵, la comparaison de ses vers avec le diamant est l'occasion pour le critique de montrer que le résultat de l'auteur des *Destinées* n'est peut-être pas à la hauteur des espoirs qu'il fait naître ; « ce diamant », nous dit Dupouy, « veut être taillé, serti, monté avec soin. Vigny s'y est efforcé de son mieux. M. Hémon a critiqué ses rimes, et Théophile Gautier, qui avait le droit d'être exigeant, faisait des réserves sur celles d'*Eloa*. »¹⁰⁹⁶ Ce manque d'aisance dans la composition s'étend aussi à un niveau plus large : « lui si net dans sa prose, il lui arrive en poésie de mal débrouiller ses descriptions et ses symboles. »¹⁰⁹⁷ Dupouy s'explique sur ce point en exposant la vision que peut créer Vigny de Paris¹⁰⁹⁸, tantôt une roue, tantôt un axe, puis un moyeu, puis un pivot et... une fournaise aussi ? Les images poétiques, les symboles que l'auteur va utiliser, leur récurrence parfois systématique, font dire à Dupouy qu'« il faut reconnaître que cette belle imagination avait ses bornes, et que le goût de Vigny manquait un peu d'ouverture. »¹⁰⁹⁹

L'imperfection du talent de Vigny est, certes, une restriction, mais le fait de montrer les faiblesses, les fêlures, est un moyen très sûr de rendre l'auteur plus humain, de le montrer hors de sa « tour d'ivoire ». Dupouy rend ainsi son humanité à un écrivain qui, sans conteste pourtant, s'est en partie séparé du monde. Mais si l'on peut lui reprocher cette attitude, l'auteur du livre nous rappelle que si « l'exil de l'artiste parmi les hommes est devenu un dogme de la religion symboliste, et même parnassienne, c'est [bien] Vigny qui l'a institué. »¹¹⁰⁰ Ce petit livre joue donc son rôle de synthèse, il apporte un savoir qui serait une sorte d'« essentiel sur Vigny », mais si le professeur analyse le contenu de l'œuvre, il remet à sa place sa répercussion sur l'histoire littéraire et surtout, il rappelle au lecteur que le poète fut d'abord un homme.

c. Redresser une fausse image

Tandis que Dupouy réalise un travail de compilation, il affirme aussi les limites du poète. Il ne s'interdit pas la critique, mais veut ainsi démontrer l'honnêteté de son examen ; et c'est bien malgré des critiques ouvertes qu'il va célébrer Vigny. Attention,

1095 *Ibid.*, p. 100.

1096 *Ibid.*, p. 101.

1097 *Ibid.*

1098 A. Vigny, « Paris », *Poèmes antiques et modernes*, Paris, éd. critique, publ. par Edmond Estève, 1914, p. 232-233.

1099 A. Dupouy, *A. de Vigny*, p. 103.

1100 *Ibid.*, p. 61.

nulle stratégie, ici, nulle volonté machiavélique de manipuler son lecteur, mais en revanche le désir profond d'exprimer la complexité de l'être et celle de l'écriture. Dupouy devient alors le guide qui aide le lecteur à avancer dans un chemin pavé de contradictions. Cette méthode nous a permis de mettre au jour un procédé d'écriture qui nous semble tout à fait important dans son travail : il structure une bonne part de son exposé sur le principe du renversement, d'où l'importance cruciale des lectures critiques dont nous avons proposé la liste en début d'article.

Prenons pour exemple ces vers inspirés par la muse « Indignation », elle intervient au moment où Dupouy estime que Vigny devient amer, où « l'idéaliste se transformait en satirique. »¹¹⁰¹ L'auteur de *Vigny* juge que l'on ne rend pas toujours justice aux vers des *Oracles* : « M. Lauvrière les trouve médiocres. En déplorât-on la pensée, la part une fois faite à l'obscurité de quelques allusions, ils doivent être comptés au nombre des plus substantiels et des plus nerveux que Vigny ait écrits. »¹¹⁰² Dupouy s'appuie donc sur un jugement qu'il va contredire pour apporter le sien. Cela enrichit le prisme du lecteur de Vigny puisque le critique démultiplie les échos sur le poète ; le son de sa voix se construit sur la vibration de celle des autres penseurs. Cela nous renseigne aussi sur le mode de construction de ce petit livre. Si les critiques sont présents dans la lecture de Dupouy, la contradiction signifie qu'il ne s'en laisse pas compter, il a pour objet de toujours revenir à une lecture personnelle, lecture libérée des dogmes universitaires. Ce faisant, il invite le lecteur à faire de même.

Les plus grandes figures de la littérature française n'ont pas de meilleur traitement. Balzac résume ainsi *Chatterton* : « Premier acte : Dois-je me tuer ? Deuxième acte : Je dois me tuer. Troisième acte : je me tue »¹¹⁰³. La formule est lapidaire, mais la critique qu'en fait Dupouy est éloquente. Pour lui, le jugement est facile et peut s'appliquer à des pièces de Racine (*Bérénice* par exemple) :

Rien ne montre mieux à quel point certains connaisseurs avaient perdu le goût de la simplicité classique en ce temps de drames à péripéties, ni combien la technique de Vigny dans *Chatterton* pouvait passer, par sa conformité même avec celle des vieux maîtres, pour originale. »¹¹⁰⁴

Ce jugement esthétique, construit sur un paradoxe qui confine à l'oxymore, nous montre la proximité de Dupouy avec les Anciens, et comment il construit la nouveauté sur ce rapport. On comprend comment il combine ainsi modernité et références classiques — c'est d'ailleurs ce que l'on trouve dans son propre mode d'écriture —. Ce

1101 *Ibid.*, p. 93.

1102 *Ibid.*

1103 *Ibid.*, p. 20.

1104 *Ibid.*, p. 21-22.

phénomène de renversement apparaît même lors des jugements positifs. On peut le voir critiquer le jugement de M.A. Leblond qui affirme que « « La guerre vagabonde » se retrouve dans son exotisme d'écrivain »¹¹⁰⁵. Selon Dupouy, même si cette idée fut soutenue « avec ingéniosité »¹¹⁰⁶, cela serait une erreur d'analyse importante de le concevoir comme « le caractère général de ses poésies »¹¹⁰⁷.

Le procédé est utilisé de manière quasiment systématique. En filigrane, Dupouy nous dit le sérieux de son travail, il montre qu'il a connaissance des opinions des auteurs contemporains de Vigny ainsi que des travaux les plus récents. Par son autonomie de pensée, il dit la difficulté à saisir une œuvre dont les lectures possibles sont nombreuses, dont la dimension protéiforme des textes a pu échapper en partie aux plus grands esprits. Ce procédé du renversement n'a pas seulement pour objectif de signaler que les autres se trompent, il fait état de la multiplicité des interprétations possibles d'un édifice littéraire et, de fait, pose comme corollaire la grandeur de son auteur.

La contradiction atteint son paroxysme lorsque Dupouy présente les commentaires que fit Sainte-Beuve sur l'œuvre de Vigny. Mais contrairement à tous les autres analystes, il fait de celui-ci un véritable personnage, il lui donne une épaisseur principalement basée sur une dimension morale.

2- La Figure de Sainte-Beuve

a. Un faux-ami

Sainte-Beuve est cité trente-trois fois dans un texte d'un peu plus de cent pages, c'est dire l'importance qu'il revêt dans le texte de Dupouy. On connaît le rôle que lui accorde l'histoire littéraire, et la relation complexe qui exista entre lui et Vigny, mais, selon nous, la spécificité de Dupouy va se situer dans le fait qu'il va lui accorder un véritable rôle dramatique. Nous entendons par là qu'il va construire un personnage qui, tout à la fois, va permettre de valoriser Vigny en établissant de manière très claire un opposant au héros et favoriser la construction d'une structure narrative au sein d'un travail qui, dans un premier temps, semble très éloigné du récit.

Lors de la parution de *Cinq-Mars*, tandis que Hugo dit son admiration pour le premier roman historique français, Sainte-Beuve écrit, dans le *Globe*, un article

¹¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 50.

¹¹⁰⁶ *Ibid.*

¹¹⁰⁷ *Ibid.*

beaucoup moins élogieux. « Ainsi commencèrent, d'assez malencontreuse façon, les relations du critique et du poète, relations souvent troublées, où l'un apportait trop d'arrière-pensées, et l'autre trop de candeur. »¹¹⁰⁸ La sortie de *Cinq-Mars* permet à Dupouy de bâtir des personnages, de poser les caractéristiques majeures des protagonistes de son récit : l'un est un manipulateur, l'autre un candide.

Cette opposition entre les jugements de Hugo et de Sainte-Beuve nous amène à saisir une tension fondamentale. Dupouy reconstruit un jeu d'amour et de haine, non pas seulement entre Vigny et Sainte-Beuve, mais au sein d'une triangulation Vigny, Sainte-Beuve et Hugo. Ce dernier, moins présent que le critique dans la construction dramatique orchestrée par Dupouy, n'en demeure pas moins un élément tout à fait important des tensions mises au jour dans l'avancée de la vie de Vigny.

Sainte-Beuve fut pour Vigny — on l'a dit justement — un « faux ami », tantôt flatteur et tantôt aigre, qui travailla à faire le vide autour d'un écrivain dont le caractère lui était, par sa noblesse même, foncièrement antipathique. [...] La première de ces manœuvres, fut, en opposant à chaque occasion Vigny et Hugo, d'alarmer la susceptibilité de l'un et la vanité du second, et de ruiner pour de longues années leur confiance réciproque et leur belle fraternité littéraire. »¹¹⁰⁹

Dans ce quasi-triangle amoureux, Sainte-Beuve est l'importun qui va dérégler un monde qui, potentiellement, pourrait se construire sur la richesse d'une amitié équilibrée par des identités distinctes. On devine même chez lui un certain plaisir à semer la graine de la discorde.

b. L'observateur malintentionné

Et plus d'une fois Sainte-Beuve va aiguillonner Vigny en alarmant sa susceptibilité. C'est un véritable mode de fonctionnement que Dupouy nous révèle. A plusieurs reprises, Vigny réagit de la même manière, on l'attaque, on le dénigre, on se montre injuste quant à l'importance de sa production artistique, et à chaque fois, il réagit, attend des excuses, et toujours il paye cher cette réaction. Quand Sainte-Beuve écrit, à propos de V. Hugo : « Drame, roman, poésie, tout relève aujourd'hui de cet écrivain. »¹¹¹⁰ Vigny demande une rétractation, Sainte-Beuve s'exécute mais ne pardonne pas. Dans ses échanges de lettres, Vigny devient « Le Gentilhomme ». Et Dupouy nous indique qu'il ira jusqu'à un assassinat littéraire : « Quant au gentilhomme, il est tué

¹¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 11.

¹¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 12.

¹¹¹⁰ *Ibid.*, p. 19, citant Sainte-Beuve. « Chronique de la quinzaine, 30 octobre 1832 », *La Revue des Deux Mondes*, t. VIII, 1832, p. 372.

moralement pour moi. »¹¹¹¹.

Il en ira de même avec Gustave Planche qui, selon Dupouy, est un autre commentateur qui critique plus qu'il ne loue. Ce dernier montre l'absurdité d'une critique émise par Planche, écrite avant même que *Chatterton* ne soit joué, mais, paradoxalement, c'est Vigny qui fut ridiculisé, parce qu'une fois de plus, il répond, il demande des excuses, « comme jadis avec Sainte-Beuve, il eut la candeur de protester. »¹¹¹²

Le dernier exemple de ce comportement de Vigny eut lieu après la sortie de l'article « Dix ans de littérature », paru dans *La Revue des Deux Mondes*. Sainte-Beuve n'y cite pas une seule fois Vigny :

Vigny se venge en faisant porter à l'acrimonieux critique ses œuvres complètes, dont une édition venait de paraître. Heureux s'il s'en fut tenu à ce geste ! Mais il eut encore la maladresse d'écrire une lettre de protestation à Buloz. La réponse de Sainte-Beuve fut ce qu'il était trop aisé de prévoir, ce qu'avait été dans un cas analogue la réponse de Gustave Planche : une affirmation hautaine des droits souverains de l'impartiale critique — thème commode, et d'un effet sûr, qui faisait de Sainte-Beuve le champion des bons principes, en donnant le rôle ingrat au poète.¹¹¹³

Un nouveau coup bas de la part de Sainte-Beuve, qui, comme d'habitude, parvient à se sortir sans peine des tactiques qui ont comme but de nier la grandeur de Vigny. Le point de vue qu'adopte Dupouy est tout à fait transparent, « l'acrimonieux critique », « l'affirmation hautaine » et « l'ironie évidente » engagent Dupouy et nous permettent de dire que ce dernier, en écrivant son *Vigny*, écrit un véritable « Contre Sainte-Beuve ». Le célèbre critique est représenté comme l'observateur « malintentionné »¹¹¹⁴ ; s'il le caractérise ainsi, c'est aussi dans le but d'épingler tout un système, il dévoile ainsi sa vision des enjeux littéraires, des basses stratégies pour élever un auteur, en faire disparaître un autre, et ce, quitte à céder au mensonge.

Dupouy nous rapporte les manœuvres de Sainte-Beuve, mais aussi les mots dénués de grandeur qu'il eut pour Vigny. Certaines affirmations deviennent définitives : « nous savons que Sainte-Beuve n'aimait pas le « gentilhomme » »¹¹¹⁵, écrit Dupouy, mais le fait de le traiter dans une lettre¹¹¹⁶ de « Trissotin¹¹¹⁷ gentilhomme, le comte de Trissotin »¹¹¹⁸, voilà qui condamne définitivement Sainte-Beuve pour Dupouy. Il est

1111 *Ibid.*

1112 *Ibid.*, p. 22.

1113 *Ibid.*, p. 28.

1114 *Ibid.*, p. 20.

1115 *Ibid.*, p. 31.

1116 Lettre du 8 février 1846 à son correspondant de Lausanne, Juste Olivier, citée par Dupouy.

1117 Il n'est pas nécessaire de rappeler que ce Trissotin est le pédant ridicule des *Femmes savantes* de Molière.

1118 *Ibid.*, p. 31.

l'homme insultant, qui cherche à ridiculiser, l'homme sans mémoire pour la grandeur d'un artiste, le critique trop petit dans ses déclarations pour être un grand homme.

c. Brizeux, un anti-Sainte-Beuve

En exposant le comportement de Sainte-Beuve, Dupouy discrédite la célèbre figure littéraire devant le lecteur. La méthode qu'il va employer montre tout à la fois des variables et des récurrences.

Le premier point va être d'opposer à Sainte-Beuve un homme qui toute sa vie démontra des valeurs opposées à celles du critique ; Brizeux représente l'ami dont la relation est indéfectible. Elle commence lors de la parution d'une étude sur les *Poèmes* de Vigny par le Breton dans le *Mercure du XIXe siècle*. Dès lors, « une tendre affection, que les années fortifièrent encore, unissait les deux écrivains, nuancée de déférence chez l'un, de bienveillance chez l'autre. »¹¹¹⁹ Pour comprendre la teneur de cette amitié, on peut comparer les substantifs utilisés pour caractériser l'affection de l'un et de l'autre à ceux utilisés à propos de Hugo et Vigny. Ici la « déférence » répond à la « bienveillance », quand auparavant c'était la « susceptibilité » et la « vanité » qui se répondaient. D'un côté, donc, une amitié faite de hiérarchie mais aussi de sérénité ; de l'autre, ce sont les tensions qui sont immédiatement mises au jour, et Sainte-Beuve va jouer de la compétition qui existe entre les deux hommes pour parvenir à les séparer.

Parmi les marques d'amitié dont va faire preuve Brizeux, Dupouy choisit de nous rappeler que ce fut ce dernier qui organisa la soirée où l'on joua *Othello* ; il fut donc un élément qui favorisa le triomphe de Vigny, de fait il participa à l'élévation du génie. Mais Brizeux n'est pas l'opposé de Hugo, il est avant toute chose un anti-Sainte-Beuve. Vigny peut avoir confiance en lui, en son jugement. Si Sainte-Beuve était un « faux ami »¹¹²⁰, l'auteur de *Marie* est sans aucun doute le « véritable ami », leur relation est empreinte de douceur, de confiance. Quand en 1858, Brizeux meurt, afin que le lecteur saisisse l'ampleur de la perte, Dupouy structure sur un rythme ternaire l'éloge du Breton. L'auteur de *Marie* décédé, Vigny « perdait dans Brizeux l'un de ses plus anciens, de ses plus fidèles et de ses plus dévoués amis. »¹¹²¹ Le superlatif posé en début des trois syntagmes construit une accumulation dont l'effet nous permet de percevoir l'étendue de la douleur et le regret que cette disparition provoqua chez Vigny.

1119 *Ibid.*, p. 16.

1120 *Ibid.*, p. 12.

1121 *Ibid.*, p. 37.

d. La mise en doute des compétences

Même lorsqu'il se montre apparemment juste ou bienveillant, les mots de Sainte-Beuve envers Vigny sont commandés par des intentions contraires. Ainsi, quand il loue l'écriture de Vigny, c'est qu'il « affectait depuis quelque temps pour lui une belle admiration »¹¹²², quand il le soutient contre G. Planche, c'est, nous montre Dupouy, qu'il est brouillé avec ce dernier et avec Hugo, et quand, lors de la publication de *Grandeur et servitude militaires*, Sainte-Beuve y consacre un article élogieux, le contenu est pour Dupouy « légèrement irritant »¹¹²³. Nous avons vu comment ce *Vigny* se bâtissait sur le principe du renversement, c'est encore ce qu'il emploie dans ce cas, où « l'acrimonieux critique »¹¹²⁴ « [prétend] pénétrer les secrets de la composition chez Vigny »¹¹²⁵. Pour Dupouy, il le rattache plus qu'il ne convient au Cénacle ; à son tour d'être assassin, ce manque de précision l'amène à nier toute valeur à la parole de Sainte-Beuve : « Rien de choquant pour un écrivain qui s'analyse comme ces inexactitudes péremptoires de la critique, même bien intentionnées, même flatteuses. »¹¹²⁶

Sainte-Beuve serait susceptible, vil, calculateur. Dupouy parvient également à remettre en cause ses compétences de critique. Il nous le montre profondément incohérent, versatile. Pour démontrer ce défaut, Dupouy retranscrit le billet que Sainte-Beuve passa à Vigny durant une séance de l'Académie, il y disait combien il était fier d'appartenir à une génération qui avait produit de tels chefs-d'œuvre. « Fierté qui n'empêcha point l'article nécrologique du 15 avril 1864 à la *Revue des Deux Mondes* d'être ironique et presque malveillant : mais on sait que Sainte-Beuve réservait volontiers sa tendresse, quand il s'agissait des contemporains, aux demi-talents et aux célébrités restreintes. »¹¹²⁷

Sainte-Beuve est donc partout dans ce petit livre. Quand vient le temps de l'Académie, Dupouy nous rappelle que Hugo donna tout de suite sa voix à Vigny, contre le critique, ce dernier semblant se brouiller pour tout et avec tous. Dupouy nous démontre comment dans ses excès, ses accès d'injustice, Sainte-Beuve se montre

1122 *Ibid.*, p. 16.

1123 *Ibid.*, p. 23.

1124 *Ibid.*, p. 28.

1125 *Ibid.*, p. 23.

1126 *Ibid.*, p. 23.

1127 *Ibid.*, p. 36-37.

coupable devant la vérité et la morale, et ce, que ce soit concernant l'amitié, la littérature ou, le travail. Une réserve sur toute parole provenant de Sainte-Beuve s'impose alors.

3- Un processus de sanctification

L'immoralité de la posture de Sainte-Beuve permet de mettre en valeur celle de Vigny. Des tourments de l'enfant à l'« Esprit pur », Dupouy construit une gradation qui, renouvelant la passion, forme le chemin du martyr, de la souffrance à l'élévation christique. En cela, on peut affirmer que son livre se mue en véritable hagiographie, et c'est une isotopie parfaitement cohérente qui va structurer ce discours basé sur l'imagerie chrétienne. Nous exposerons l'élaboration de cette représentation avec la conscience que cette image fait partie des topoï de Vigny, cependant, Dupouy va l'utiliser, la développer, s'en emparer même, comme un véritable moyen de persuader le lecteur de la grandeur du poète. A partir de sa lecture de l'œuvre, il reconstruit le personnage de Vigny et le met en scène. Cette construction, résultat, donc, de sa propre interprétation, réintensifie la lumière de Vigny, et cette énergie passe par le prisme de la personnalité de Dupouy, de son expérience, de ses intérêts. Cette luminosité arrive alors au lecteur comme modifiée, transfigurée par le regard d'un critique passionné.

a. L'humilité

Le premier point qui permet à Vigny d'atteindre la sainteté est sa dimension profondément humble. Pour Dupouy cet aspect de la personnalité du poète se révèle au travers de nombreux actes, en de nombreux lieux. Une fois qu'il est élu à l'Académie, le plus clair de son temps est accordé aux travaux estreignants de l'Académie qui lui rapportent 1600 à 1800 francs annuels : « A coup sûr Vigny, si profondément honnête, tenait à bien gagner cet argent dont la médiocrité de ses ressources ne lui permettait pas de faire fi. »¹¹²⁸ Dupouy pose la question de la situation pécuniaire de Vigny qui éclairerait certains points de son existence et certaines attitudes ; ces subsides sont en réalité essentiels à l'équilibre financier d'un homme qui fut présenté au-dessus des contingences matérielles.

L'humilité se mêle aux démonstrations d'un homme de bien, on est bien loin

¹¹²⁸ *Ibid.*, p. 36.

alors de la tour d'ivoire dans laquelle voulut l'enfermer Sainte-Beuve, encore lui. Et c'est ce que veut nous assurer Dupouy quand il met Vigny en scène au Maine-Giraud. Quand en 1838 ce dernier rejoint son domaine de Charente, certes, il va y chercher « la solitude nécessaire à ses méditations »¹¹²⁹, mais contrairement à ce que nombre de critiques pensent, ce ne fut en aucun cas une tombe... en effet, tombe ou tour d'ivoire ? Pour Dupouy, il y a une troisième voie. En allant au Maine-Giraud, « il voulait surtout retremper dans l'air des champs la santé de plus en plus chancelante de Lydia. »¹¹³⁰, cela fonctionna d'ailleurs, « Le Maine-Giraud devait leur rendre la paix¹¹³¹ et des forces. »¹¹³²

Mais Vigny ne se contente pas de profiter d'un air sain et fortifiant. Dupouy rompt avec l'image d'une vie faite de vacuité, il ne vit pas seulement en contemplatif, Dupouy fait de Vigny un homme actif : « Il faisait valoir ses terres de son mieux, cultivait ses vignes, achetait des alambics pour faire son eau-de-vie. Le poète avait l'ambition d'être distillateur. »¹¹³³ Tandis que l'on l'imagine seul, Dupouy nous rappelle qu'il entretenait des relations dans le pays, il « voyait le docteur Montalembert, d'Angoulême, les demoiselles Vallier, institutrices à Blanzac »¹¹³⁴, mais ce qui est plus intéressant pour notre propos et pour l'image que veut construire Dupouy, il « faisait la lecture à ses domestiques, le dimanche, voulait offrir une bibliothèque à son village et s'occupait de faire jouer *Esther* par les fillettes de l'école. »¹¹³⁵ L'homme de bien se fait héros domestique. La discrétion même de ces actions porte un sens. Sans celle-ci, le don n'est pas synonyme d'abandon, d'oubli de l'*ego*, elle offre les conditions pour que l'autre profite de notre élévation et s'élève à son tour.

Certains passages montrent un glissement de l'homme de bien à l'homme d'église. Dupouy fait encore une fois son travail de professeur, de vulgarisateur en évoquant la chambre où il avait coutume de travailler pendant la nuit, située sous le toit en poivrière de sa tour, « où une tradition locale, accueillie par M. Léon Séché, veut qu'une belle et robuste fille soit venue parfois le distraire de la Muse. »¹¹³⁶ Mais immédiatement, Dupouy conteste cette « légende » : « rien ne paraît moins établi. »¹¹³⁷ En effet, pour lui, au Maine-Giraud ou « à Paris sa vie était à peu près le même, celle

1129 *Ibid.*, p. 26.

1130 *Ibid.*

1131 Il est important de rappeler que l'un des romans de Dupouy, paru 1925, se nomme *La Paix des champs*, et c'est encore la paix des champs que l'on trouve dans *Kerguelen* (1928), dans son *Horace* (1928), comme notion essentielle de la personnalité de ces hommes. Derrière les topoï de Vigny, on devine donc ceux de Dupouy.

1132 *Ibid.*

1133 *Ibid.*, p. 33.

1134 *Ibid.*

1135 *Ibid.*

1136 *Ibid.*, p. 34.

1137 *Ibid.*

« d'un frère hospitalier » »¹¹³⁸, il faut noter que sa chambre devient une « cellule »¹¹³⁹ quelques lignes plus tard.

4- Un héros chrétien

La figure de Roland est une autre figure de l'héroïsme que Dupouy va invoquer pour élever Vigny au statut de héros chrétien, mais ce statut n'existe que dans la création d'une symbolique nationale :

Dans le poème qu'il consacra à cet antique deuil national, n'y a-t-il pas une obscure prescience de sa propre vie et de sa poésie future, celle des *Destinées* ? Lui aussi, il devait être bon paladin et, à sa manière, bon sonneur de cor : il a laissé aux hommes, ses frères d'armes, à la fois un exemple de haute discipline et des chants d'une mâle tristesse, où le désespoir garde encore l'accent de l'héroïsme.¹¹⁴⁰

Le héros de l'épopée carolingienne renforce la démonstration de Dupouy, il permet à Vigny de créer un lien entre l'écriture et la nation. Mais la résonance avec Roland ne s'arrête pas là. Comme Vigny, c'est un héros souffrant, cela permet de remettre en question la notion d'épopée chez Vigny, l'épopée y est « latente »¹¹⁴¹ ou plutôt « diffuse »¹¹⁴² à travers l'œuvre, ce n'est surtout pas une épopée triomphale. « Elle est touchante, au contraire, comme un laurier flétri.[...] Ses héros sont des sacrifiés, des victimes et des martyrs. »¹¹⁴³ Cette caractérisation vaut donc également pour Vigny, ce rapport à la souffrance, au sacrifice, met au jour une dimension fondamentalement morale de l'écriture de Vigny, tout au moins de la lecture qu'il en fait. Et dans ce nouveau commentaire, on peut deviner l'ombre de Sainte-Beuve, « [...] et réellement rien n'était plus étranger à sa nature que le type du souverain parvenu, dédaigneux et calculateur. »¹¹⁴⁴

Si le sonneur de cor, en appelant Charlemagne, fait résonner la nation entière, Vigny est lui aussi porteur d'un message. Pourtant, on sait qu'il s'est retrouvé seul, situation paradoxale ? Dupouy en discerne très bien la raison, « de tout temps les prophètes se sont isolés, écrit-il. Vigny se conforme à leur usage. »¹¹⁴⁵ Mais la spécificité du regard de Dupouy se situe dans la compréhension de cette même solitude. Pour lui,

1138 *Ibid.*

1139 *Ibid.*

1140 *Ibid.*, p. 51.

1141 *Ibid.*

1142 *Ibid.*

1143 *Ibid.*

1144 *Ibid.*

1145 *Ibid.*, p. 94.

s'il évite les foules « serviles » et leurs « acteurs politiques », « ce n'est plus, comme il lui arrivait dans sa jeunesse, pour y suivre en spectateur charmé le battement d'ailes de ses songes ; c'est pour que sa pensée y gagne en clarté, et puisse s'y transformer en action. »¹¹⁴⁶

a. L'Élu

On discerne chez Vigny un volontarisme poétique, à celui-ci s'oppose l'évidence de l'élection. Dupouy retransmet le message de Vigny : « le poète n'est pas un virtuose ni un chercheur, il est l'élu qui écoute « la voix secrète » et le dévot qui « doit l'attendre », comme le chrétien attend la Grâce. »¹¹⁴⁷ Vigny est aussi poète « comme d'autres sont ermites, par vocation et par système »¹¹⁴⁸. Vigny semble inébranlable dans ses convictions, son état de poète est insensible aux atteintes du temps. Contrairement à Lamartine, à Hugo, à Sainte-Beuve, il conserve l'« Esprit pur » : « Il faut le voir, ainsi vivant une vie de mystique autant qu'il lui était possible, résolu à sauvegarder ce qu'il estimait le meilleur de lui-même, et à n'être jamais qu'un poète. »¹¹⁴⁹ Dupouy le montre comme un esprit incorruptible qui se préserve des souillures et qui reste, malgré le temps, le poète qu'il était. Il refuse d'être ce « poète mort jeune à qui l'homme survit »¹¹⁵⁰, pour reprendre le mot de Sainte-Beuve rendu célèbre par Musset, et ce point de vue sur l'existence séparait tout à fait les deux hommes. Pour Dupouy, c'est peut-être ce que Sainte-Beuve ne lui pardonna pas¹¹⁵¹. En effet, ce dernier fait partie de « ceux dont le cerveau [a] « tué » le cœur »¹¹⁵².

Cette incorruptibilité le mène à un isolement élitiste. Pour le coup, Dupouy lui accorde cette faiblesse, cet « égoïsme de grand seigneur ou de grand prêtre »¹¹⁵³. Pourtant, le fait d'avoir figé Vigny dans une attitude de « songeur distant et hautain »¹¹⁵⁴, serait une grave erreur pour Dupouy. En effet, il s'est montré un véritable admirateur de certains artistes, les plus problématiques sont sans aucun doute Hugo et Sainte-Beuve. Quand il eut cessé de les voir, « il continua de les lire et de les goûter. Comment la

1146 *Ibid.*

1147 *Ibid.*, p. 56, souligné par nous.

1148 *Ibid.*

1149 *Ibid.*

1150 *Ibid.*, p. 58.

1151 *Ibid.*

1152 *Ibid.*

1153 *Ibid.*, p. 57.

1154 *Ibid.*

jalousie et la rancune eussent-elles troublé le plaisir de ses lectures ? La poésie n'est-elle pas toute générosité et toute joie ? Pas de poésie sans inspiration et pas d'inspiration sans amour. »¹¹⁵⁵

« Joie », « inspiration », « amour », voilà encore une fois une terminologie qui ne laisse pas de rapprocher Vigny de la religion ; et cette lecture laisse deviner une communion avec ceux qui l'ont fait souffrir, il y démontre sa capacité formidable de pardon. Vigny devient martyr, observant les hommes comme des naufragés sur la terre, et Dupouy nous indique que l'homme du Maine-Giraud construit une véritable « religion de la souffrance. »¹¹⁵⁶ Le point de vue moral est prégnant, et c'est en reprenant les termes de Vigny lui-même que Dupouy nous résume son propos : « Sacrifice, ô toi seul peut-être es la vertu ! »¹¹⁵⁷. Pour Dupouy, « la pensée qui est dans *Eloa* anime son œuvre entière, comme sa conduite »¹¹⁵⁸, c'est-à-dire que sa vie entière, littéraire et personnelle, est marquée par la compassion, et là encore, on comprend mieux le rôle de Sainte-Beuve dans la monographie de Dupouy, il est cet ange déchu, ce Lucifer, celui qui « ne sait plus parler le langage des Cieux »¹¹⁵⁹, qui « brûle ce qu'il voit, [qui] flétrit ce qu'il touche. »¹¹⁶⁰ Et si l'on est amené dans un premier temps à voir l'image christique apposée sur la figure du poète, on comprend vite que l'image dépasse encore ce cadre. Vigny crée un nouveau culte qui serait la poésie, mais Dupouy lui donne une véritable stature messianique, lui qui « aime tous les hommes parce que tous — même les méchants — sont des victimes »¹¹⁶¹, lui qui « les aime individuellement, dans la réalité et la fragilité de leur être. »¹¹⁶²

Dupouy applique à Vigny le discours poétique de Vigny, car pour lui, il existe un lien étroit entre ce qui est écrit et ce qui est vécu. Or, l'auteur d'*Eloa*, dans toute son œuvre utilise un vaste vocabulaire biblique. Dupouy le réemploie afin d'élever le poète à son véritable niveau, celui d'un prophète en poésie, d'un élu, d'un ange qui plane plus haut que tous les autres. Mais il est un problème que doit régler l'auteur et qui se révèle, dans ces années où des documents personnels sont peu à peu découverts, ou plutôt dévoilés, terriblement inopportun pour la construction de cette image christique : le

1155 *Ibid.*

1156 *Ibid.*, p. 77.

1157 *Ibid.*, citant Vigny, « Wanda », *Les Destinées, Poèmes philosophiques*, Paris, Michel Lévy, 1864, p. 164.

1158 *Ibid.*, p. 78.

1159 A. de Vigny, *Eloa, ou la sœur des anges*, Paris, A. Bouleau et Cie, 1924, p. 11.

1160 *Ibid.*

1161 *Ibid.*, p. 76.

1162 *Ibid.*

rapport de Vigny aux femmes.

5- Images féminines

a. Sauver les péchés de chair

Comment Dupouy traite-t-il l'épineuse question de la relation de Vigny à Marie Dorval ? Il va nimber la maîtresse d'une douceur et même d'un honneur presque conjugal ; Vigny ne devint l'amant de Marie Dorval qu'à l'issue d'une longue attente, « on l'a plusieurs fois raillé sur le temps qu'il mit à le devenir. Ses ménagements et ses respects infinis ne laissaient pas de surprendre celle même qui en était l'objet [...] »¹¹⁶³. Même dans le péché, Dupouy fait de Vigny un homme en quête d'idéal, ces attentions sont le signe d'un homme supérieur, en aucun cas il n'était « le soupirant candide et un peu niais dont se sont gaussés Sainte-Beuve, Dumas père et d'autres. »¹¹⁶⁴ Dupouy renvoie ces célèbres commentateurs des amours de Vigny au statut de potaches un peu lourds.

Cette passion fut véhémence, elle inspira à Vigny quelques lettres, l'une d'entre elles fit scandale :

Cette lettre était apparemment de celles qu'il vaut mieux brûler. On ne l'a pas fait à temps, et peut-être est-il trop tard pour le faire, quoi qu'on l'ait proposé cette année même, pour sauver, dit-on l'honneur de Vigny. On ne voit pas bien tout d'abord en quoi l'honneur d'un homme au-dessus, comme lui, de toute vraie bassesse peut être compromis par une révélation de ce genre, si offensante qu'on la juge ou qu'on la suppose pour la pudeur du lecteur candide ; il est permis de se demander si l'atmosphère de scandale accumulée autour de ce malencontreux document n'est pas pire que le document lui-même pour la réputation qu'on veut préserver. »¹¹⁶⁵

Ce qui nous semble révélateur du mode d'écriture de Dupouy est la manière qu'il a de retourner l'argument ; on a découvert un document qui montre Vigny bien moins pur qu'il ne voulait le paraître, Dupouy le relativise, d'un coup de plume, en nous signifiant que l'auteur est « au-dessus de toute vraie bassesse », celui qui lirait cette lettre et en tiendrait rigueur à son auteur ne serait alors qu'un lecteur malintentionné.

Si la représentation de la femme idéale est la mélancolique et douce Kitty Bell, les femmes de Vigny ne sont pas toutes irréprochables, « ce sont d'adorables

¹¹⁶³ *Ibid.*, p. 19.

¹¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 81.

¹¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 20.

pécheresses »¹¹⁶⁶, « il les aime battues par l'orage des passions, rongées par le remords comme la femme adultère de l'Évangile, pour leur pardonner et les consoler comme Jésus. »¹¹⁶⁷ Même dans le désir de la chair, Dupouy donne à Vigny la place du Christ. Pour l'auteur, cela rajoute à la complexité du poète. Il y a quelque chose de trouble dans l'écriture de Vigny. Elle n'est pas dépourvue de vers aux effluves sensuels. « Sainte-Beuve ne voyait que candeur chez le poète d'Eloa. Son illusion a fait école : Catulle Mendès, dans son *Rapport* sur notre poésie, traite Vigny de « poète blanc », et affirme qu'il avait l'imagination très pure. »¹¹⁶⁸ Pour Dupouy, c'est encore une erreur, selon lui, « le poète avait les sens délicats mais ardents »¹¹⁶⁹. « A peine est-il besoin, pour s'en convaincre, de révélations posthumes ni d'une lettre trop significative. »¹¹⁷⁰ La destinée posthume de l'œuvre de Vigny est à la croisée des chemins, mais pour Dupouy, ces révélations n'en sont pas, il suffisait de lire les vers de Vigny pour saisir la complexité de son âme. Si la sensualité se devine dans un certain nombre de textes, c'est que « [...] le blanc virginal n'est pas la couleur de Vigny. »¹¹⁷¹ « Voyons-le donc tel qu'il fut, dans la noblesse de sa pensée et la fragilité de sa chair »¹¹⁷², voilà l'appel que réalise Dupouy dans son petit livre, il faut selon lui rendre le véritable Vigny au lecteur, enlever au poète le masque aux traits simplifiés qu'ont pu lui poser sur le visage un Sainte-Beuve malintentionné, mais aussi des critiques savants mais stériles.

b. La stérile Lydia

Si le personnage de Marie Dorval est paradoxalement positif — et ce, contre l'attente morale qu'a suscité la construction du personnage de Vigny —, le personnage de Lydia va être caractérisé comme fondamentalement négatif, elle est la « pauvre Lydia, impotente et sans esprit, qu'il aimait, mais dont la compagnie était encombrante parfois »¹¹⁷³, elle ralentit l'accomplissement du grand esprit, elle est un frein, et quand en 1862, elle s'éteint, l'épithète que lui accorde Dupouy est loin d'être un éloge funèbre :

elle l'avait bien déçu sans le vouloir : comme dot, elle lui avait surtout apporté les embarras d'un procès à plaider outre-manche, plus une île d'anthropophages en Polynésie ; comme compagne, on a lieu de croire qu'elle lui a inspiré son mot sur la

1166 *Ibid.*, p. 78.

1167 *Ibid.*

1168 *Ibid.*, p. 79.

1169 *Ibid.*

1170 *Ibid.*

1171 *Ibid.*, p. 80.

1172 *Ibid.*

1173 *Ibid.*, p. 27.

difficulté de toute conversation avec un Anglais ou une Anglaise : « C'est jouer de l'archet sur une pierre. » Sa beauté s'était vite fanée, en même temps que sa santé s'était perdue pour toujours. Elle n'avait pu donner à son mari les joies de la paternité. Elle avait fait jusqu'à la fin figure d'étrangère dans son salon parisien ; ses perpétuels malaises et sa terreur enfantine des chemins de fer compliquaient les voyages au Maine-Giraud. Elle avait innocemment contribué plus que personne à l'isolement progressif et peut-être à la stérilité littéraire de Vigny.¹¹⁷⁴

Et parmi tous, c'est ce dernier point que Dupouy lui reproche le plus intensément. Si Marie Dorval enflammait ses sens et nourrissait en lui la puissance d'écriture, Lydia, en quelque sorte, « le fait mourir »¹¹⁷⁵ Dupouy est sensible à la plainte du poète qui, de report en report, voit avorter le chef-d'œuvre et s'affaiblir la faculté créatrice. Car pour Lydia, Dupouy nous montre un Vigny qui se constitue garde-malade, comme on se constitue prisonnier, « il est son conseiller, son lecteur, même — c'est ceci le plus héroïque — son amuseur. Rappelons aussi qu'il n'est point d'ami plus serviable, qu'il n'épargne point les lettres, les démarches, son temps quand il s'agit des intérêts d'autrui. »¹¹⁷⁶ Ce comportement du poète rassemble plusieurs points déjà exposés plus haut, autour de la figure de Lydia se révèle la dimension sainte de Vigny, tout à la fois martyr, ascète, frère hospitalier, il se donne tout entier à l'autre. Et ce comportement mis au jour est encore un moyen de contrecarrer la figure de l'hostilité qu'est Sainte-Beuve :

Il croyait imperturbablement à la « tour d'ivoire » où il lui avait plu d'enfermer ce romantique trop discret. On ne saurait plus y croire maintenant qu'on connaît mieux Vigny, les devoirs humbles et impérieux auxquels il sacrifia ses inspirations d'artiste, les renoncements multipliés que lui imposèrent la maladie établie chez lui à demeure, une fortune au-dessous du médiocre et le souci de sauver la face.¹¹⁷⁷

Conclusion

Nous avons posé comme postulat le fait que Dupouy avait pour objectif premier de rédiger un livre de vulgarisation, livre d'un professeur, donc, qui présente les aspects essentiels d'un homme et d'une œuvre et qui soit accessible à tous. Ce petit livre sur Vigny est en effet très accessible par sa clarté mais aussi par la teneur de son écriture. Découvrir Vigny par cet intermédiaire est effectivement très agréable, on est comme « pris » par la fluidité de la phrase de Dupouy. Voyons ce qu'il nous dit du silence que connaît, peu à peu, la voix du poète :

1174 *Ibid.*, p. 41.

1175 *Ibid.*, p. 46.

1176 *Ibid.*, p. 45.

1177 *Ibid.*, p. 44-45.

Il a tendu l'oreille au silence des forêts où frissonnent des feuilles, au silence des brandes où l'on traque des loups, au silence des neiges sibériennes où se meurt un peuple de spectres. Il a éprouvé que ces sensations n'étaient pas tout, qu'elles recelaient une pensée qu'il faut atteindre. Et l'ayant atteinte à demi, il s'est fait à son tour une loi du silence. »¹¹⁷⁸

La matière de l'écriture de Vigny est à nouveau pétrie, empoignée par Dupouy, il s'en empare et produit une nouvelle image, tout à la fois celle de Vigny et la sienne. Peut-être doit-on lire ce petit ouvrage comme le livre d'un poète sur un poète. Et peut-être que la meilleure défense de Vigny par Dupouy se construit sur cet hommage à la poésie. Au sujet de son livre sur Horace, paru en 1928, Frédéric Plessis écrit à Dupouy : « vous avez fait œuvre de littérateur ; tout cela est plein de vie et de charme »¹¹⁷⁹. Nous pensons que dès 1913, la forme de l'écriture est un élément crucial pour bien comprendre la portée de cette biographie.

S'il nous donne à lire, nous pensons que Dupouy nous donne également à voir. Toujours dans sa stratégie de professeur, Dupouy veut être le plus clair possible. Pour ce faire, il construit sa démonstration à partir d'images. La biographie s'appuie largement sur les portraits littéraires et les peintures qui représentent l'auteur de *Daphné*. Nous pouvons donc dire que, littéralement, Dupouy reconstruit l'image de Vigny. Pour réaliser cette opération, il s'appuie sur les descriptions du poète par Lamartine, par Dumas, par Apponyi — attaché à l'ambassade d'Autriche —, Barbier, Barbey d'Aurevilly. Que Dupouy nous signifie-t-il dans la démultiplication de ces visages, de ces allures, de ces poses, de tous ces jugements sur un seul homme ? Il fait entendre au lecteur la complexité de Vigny, la variété des approches possibles, il nous dit aussi combien celles-ci tiennent à celui qui regarde et comment les années modifient la vision : Lamartine décrit un Vigny nuageux, puis, plus tard, bien plus ferme, Apponyi ne réalise pas un portrait très flatteur tandis que celui de Barbier est très positif. Par cette accumulation, mais dans toute la variation qu'elle apporte, Dupouy défend une attitude d'analyste en opposition à celle de Lamartine, pour qui « l'exactitude n'est pas la qualité maîtresse. »¹¹⁸⁰

Défendre Vigny contre les détracteurs malintentionnés, voilà la grande affaire de ce livre. S'il nous propose une lecture, il invite surtout le lecteur à empoigner le texte et à se faire sa propre opinion sur une œuvre puissante et variée, où ne peut se cristalliser

1178 *Ibid.*, p. 106.

1179 Frédéric Plessis à A. Dupouy, Lettre datée du 26 juin 1928, écrite à Paris, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales du Finistère, Quimper.

1180 A. Dupouy, *A. de Vigny, op. cit.*, p. 39.

une image unique, caricaturale. Quinze ans plus tôt, la posture est très exactement la même que dans *Horace*.

Si Dupouy se pose en défenseur de la grandeur de ces deux poètes, la rhétorique de l'avocat va trouver son aboutissement dans l'ouvrage qu'il va consacrer à L'Amiral Kerguelen de Trémarec. Si Vigny et Horace lui étaient proches parce que faisant partie de sa culture littéraire, Kerguelen, par sa demeure familiale, était presque un voisin. Mais ce n'est pas tant ce voisinage qui va intéresser Dupouy que l'existence tourmentée d'un homme de mer qui, nous allons le voir, passa, en quelques mois à peine, de la gloire à la disgrâce.

III. *Le Breton Yves de Kerguélen*, La réhabilitation d'un héros national

Nulle fiction dans ce livre : la vie authentique, romanesque, mais non romancée, d'un gentilhomme breton pour qui la mer fut, aux deux sens du mot, une passion. Après une ascension rapide et jalousée, ce chercheur de continent, tenté par le Démon de Midi, paya d'une chute cruelle un péché pardonnable. Il y eut au XVIII^e siècle, outre les affaires Calas, Sirven, etc., une affaire Kerguélen¹¹⁸¹ : la voici, grâce à de précieux documents inédits, sortie des brumes où elle restait ensevelie, comme le fut jusque ces dernières années l'île australe que découvrit le capitaine de la *Fortune*. On aimera cette figure séduisante d'officier heureux, cette figure émouvante de héros foudroyé, telle que la présente son compatriote Auguste Dupouy, dans un livre qui est une réhabilitation posthume, après celle trop éphémère de 1793 et qui ajoute une page originale à l'histoire de notre vieille marine.¹¹⁸²

Voilà le texte publicitaire qui était distribué par les éditions La Renaissance du livre lors de la sortie de *Le Breton Yves de Kerguélen* en 1929. Écrit par Dupouy lui-même? Par l'éditeur? On ne peut que rendre hommage à l'esprit de synthèse qui respire dans ces lignes. Tout l'esprit de cet ouvrage semble y être. L'évocation des affaires Calas et Sirven place l'auteur comme le digne successeur de Voltaire ; il va alors utiliser une rhétorique digne du philosophe, celle d'un avocat totalement acquis à sa cause, celle d'un homme outré par l'iniquité d'un jugement qui pour lui n'a pas de valeur tant le procès montra de faiblesses et d'incohérences. Dupouy devient donc de ceux qui défendent les bons, est de ceux qui redressent les injustices. Mais c'est avant toute chose l'occasion de parler d'un marin, et un bon ; c'est-à-dire, que c'est l'occasion pour nous d'observer, d'analyser un certain type d'écriture de l'officier de marine.

Comment Dupouy construit-il sa défense? Comment parvient-il à provoquer l'adhésion de son lecteur? Comment parvient-il à dévoiler l'évidente innocence de Kerguélen, ce malchanceux qui, selon notre auteur, aurait dû être un grand parmi les grands? Après avoir rappelé brièvement l'histoire de notre officier, nous chercherons à montrer quelques aspects de la méthode employée par Dupouy, mais également sa limite.

1181 Dupouy orthographie toujours « Kerguélen » avec l'accent aigu, nous conserverons cette graphie dans les citations mais orthographierons « Kerguelen », orthographe aujourd'hui d'usage, dans notre propre texte.

1182 Prospectus publicitaire, Paris, La Renaissance du livre, 1929, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales de Quimper.

1- Du projet à l'écriture

L' « Avant-propos »¹¹⁸³, écrit par Dupouy, permet au lecteur d'accéder à certains secrets de sa création . La littérature serait comme une nébuleuse qui interpénètre son existence et qui donnerait une bonne part de sens à la vie. Pourquoi aborder le personnage de Kerguelen et comment s'est prise la décision de réaliser une telle entreprise?

Le projet en existait, vaguement, parmi beaucoup d'autres de ces projets à exécution différée, qui constituent si bien les branlantes assises d'une vie. Projet? Non : pas même avant-projet, comme disent les ingénieurs. Simple mirage où, dans un battement de voile blanche s'entrevoit et se dérobe un visage de femme ; entre des pages d'histoire, l'esquisse d'un roman. Et tout à coup le mirage a dû devenir réalité. Le projet-fantôme a pris l'air menaçant d'un acte, au risque de s'évanouir définitivement.¹¹⁸⁴

L'auteur signifie ici le trouble, l'aspect mystérieux que conserve pour lui l'apparition du désir d'écrire. Mais il exprime bien la fulgurance et la violence qui l'accompagne. Il n'a pas le choix, car dans ce domaine, c'est tout ou rien ; le projet devient réalité ou il disparaît tout à fait. Et c'est bien cette dimension catégorique qui imposa la vitesse de réalisation à l'auteur. Dans son « Avant-propos », Dupouy informe le lecteur du fait qu'il a commencé la rédaction de son *Kerguelen* en début juillet, commencement des vacances scolaires, or ce texte liminaire est daté du 26 septembre, fin des vacances. Il a donc rédigé son ouvrage en moins de trois mois. Et c'est seulement trois mois plus tard qu'il est fin prêt à être publié. On ne peut que souligner l'intensité de la tâche et la vitesse avec laquelle il a procédé aux corrections et modifications diverses. La question du temps libre de l'auteur est évidemment cruciale, mais on saisit également l'importance de ce trait de caractère qui lui imposait de se jeter dans une telle entreprise.

Quand on se plonge dans le dossier qui reconstitue les recherches entreprises par Dupouy pour réaliser son ouvrage sur Kerguelen, on est frappé par le grand nombre des feuillets manuscrits. Un autre point frappe le chercheur : la taille de certains carnets utilisés pour la prise de note. Deux d'entre eux ne font pas plus de huit centimètres sur dix. L'écriture y est minuscule, nerveuse. Les notes sont écrites de manière très rapide, elles peuvent être parcellaires, constituées de bout de phrases, elles sont toujours l'objet de réécriture. Les carnets sont utilisés recto verso. Sur l'envers de l'un d'eux, on peut remarquer que ce sont des passages entiers de L'État de mes services qui sont recopiés

1183 A. Dupouy, *Le Breton Yves de Kerguelen*, op. cit., p. 7-12.

1184 *Ibid.*, p. 8.

consciencieusement. On peut également constater l'utilisation d'un crayon de couleur bleue qui permet à l'auteur de revenir sur ses notes. Ce qui est utilisé est barré, d'autres éléments sont encadrés, signifiant par là que ces détails restent à exploiter. Nous pouvons ainsi avoir accès à certains choix que Dupouy réalisa ; on devine l'œil de l'auteur qui parcourt les matériaux accumulés et qui détermine les niveaux d'importance des informations qu'il va donner au lecteur.

Prenons un exemple de réécriture. Sur le carnet, on assiste à une pensée en formation. Au sujet de la relation de Kerguelen avec sa famille, après la mort de sa femme, on peut lire :

Certains phrases de sa femme (testament) et un des fils (sur le cahier des dépenses et des recettes de sa mère) laissent entendre qu'il eut à Trémarec et Quimper et Dunkerque contre Kg (*sic*) qui avait manqué sa carrière, en plein succès — et on peut aussi imaginer l'amertume du mari.¹¹⁸⁵

Quasiment tous les thèmes du chapitre XIII, « Madame de Kerguelen »¹¹⁸⁶, sont présents dans cet extrait. Que ce soit l'analyse des cahiers de compte, le rapport avec les enfants, la question de la famille dunkerquoise, l'amertume qui se devine partout chez les Kerguelen. De ces quelques lignes jetées sur le papier après la lecture des archives de Trémarec, vont naître plusieurs pages développant chaque point selon une structure qui n'est pas immuable, mais souvent respectée. L'auteur expose des informations glanées puis leur donne une ampleur, une épaisseur par le moyen de l'écriture. Il mêle donc intimement faits et empreinte du scripteur, il n'hésite pas à proposer des interprétations, à « lire entre les lignes »¹¹⁸⁷.

L'analyse de ces archives peut nous éclairer sur une part de la méthode de Dupouy. Il fait ses recherches et accumule du matériel. Soit dans le même temps, soit ensuite, il rédige très rapidement de petits paragraphes. Puis il les insère dans un tout structuré par un plan. Il est important de noter la multiplicité des étapes intermédiaires.

Afin de bien comprendre comment Dupouy a travaillé sur ce livre, les archives nous ont permis de récapituler la succession suivante :

- 1- Dupouy prend un grand nombre de notes dans différentes archives
- 2- Dans le même temps ou quelque temps plus tard, il rédige de petits

1185 A. Dupouy, document préparatoire manuscrit pour la rédaction de *Le Breton Yves de Kerguelen*, fonds A. Dupouy, Archives Départementales de Quimper.

1186 A. Dupouy, *Le Breton Yves de Kerguelen*, *Ibid.*, p. 209-218.

1187 *Ibid.*, p. 212.

paragraphes

3- Une fois que ce matériel est suffisant, il construit son plan

4- Recherches complémentaires et rédaction de petits ensembles

5- Rédaction d'un premier manuscrit, les textes de départs sont largement modifiés dans leur forme. On doit noter la présence de larges marges qui permettent de réaliser d'importantes corrections. A l'issue de cette étape, l'ensemble de l'ouvrage est structuré : épigraphe, avant-propos, corps du texte et notes.

6- Réécriture de la totalité de son texte, classement par chapitre et nouvelles corrections.

L'écriture est plus posée, plus lisible. Les corrections ne sont pas du même type. Dans le premier manuscrit, Dupouy barre des phrases entières, des paragraphes entiers. Il rajoute des passages, des paragraphes qu'il insère dans la marge prévue à cet effet.

Dans le deuxième manuscrit, on assiste à un travail sur le vocabulaire. Ex : « vieux » devient « ancien », il épure et élimine les mots qui lui semblent inutiles.

7- Il nous manque le tapuscrit. Le plus souvent, il était réalisé par Blanche Dupouy. Nous avons plusieurs exemples de ce type de document au sujet d'autres ouvrages. Cela le menait à de nouvelles corrections.

8- Un premier exemplaire d'édition corrigé est daté du 27 novembre 1928.

9- Un deuxième exemplaire est daté du 10 décembre 1928.

La toute dernière étape fut de rajouter un article en fin d'ouvrage sur les Îles Kerguelen, la police est réduite, elle est de la même taille que les notes et la bibliographie.

Afin de bien comprendre les axes d'écriture choisis par Dupouy, nous nous proposons de rappeler les principaux moments l'existence de Kerguelen. Celle-ci, bien que mal connue, est assez exceptionnelle.

2- Kerguelen, de la gloire à la chute

Né à quelques kilomètres de Quimper, Kerguelen vient d'une famille de vieille noblesse bretonne. Dupouy nous décrit le manoir de Trémarec où il vit le jour et qui fut par la suite le port d'attache de sa vie d'homme. Rapidement il intègre la marine où il va se former à Brest. Il embarque à l'âge de 17 ans et grimpe graduellement les marches qui le mènent à diriger à 22 ans son premier navire. Il est reconnu rapidement comme

un excellent capitaine, mais aussi comme un cartographe de grande qualité. Dupouy nous raconte ses faits de mer qui le mènent de la Bretagne aux Antilles, puis c'est l'Islande durant deux campagnes auprès des pêcheurs de morues. A la suite de cela, on lui demande de découvrir le continent austral, le cinquième monde. Il part pour l'Île de France, aujourd'hui Île Maurice, puis de là, aperçoit, au milieu d'une mer fort mauvaise, une terre. Il ne parvient pas à y poser le pied et décide au bout de quelques jours de revenir en France en abandonnant le *Gros Ventre*, chargé de sept mois de vivres, qui, lui, réussit à faire que les Français prennent possession de cette terre hostile. Arrivé à Brest, il est accueilli comme un nouveau Christophe Colomb, il part faire son rapport au roi qui lui demande de repartir et de vérifier les observations réalisées. C'est ici que commencent les problèmes pour notre navigateur. Il embarque clandestinement à son bord la jeune Louison, doit faire face à une cabale, les officiers subalternes se rebellent devant l'autorité de leur chef. Tandis que la campagne devait comprendre une observation approfondie des terres découvertes puis un retour par l'est réalisant ainsi une rotation complète de la terre, Kerguelen ne réalise aucun des points du programme établi par le roi. Il ne foule pas lui-même ce qui se révèle une terre inutile et rentre en France en passant par Madagascar. A son retour, il doit rendre des comptes. On réunit un conseil de guerre. A la suite d'un procès on lui reconnaît neuf fautes « diversement graves »¹¹⁸⁸, il est accusé d'avoir embarqué « illicitement et furtivement » une jeune fille et « vécu scandaleusement » avec ses passagères ; d'avoir fait la pacotille ; d'avoir découché ; d'avoir fourni au procès un mémoire calomnieux, etc.¹¹⁸⁹

S'en suit une condamnation de six ans de prison. Il en effectuera trois, durant lesquels il n'arrête pas de produire des mémoires sur la stratégie et les administrations maritimes. Remis en liberté, on lui confie un navire, puis ce sont les aléas de l'histoire, la marine se démantèle peu à peu sous la Révolution, mais Kerguelen n'a qu'une seule obsession : servir. Il meurt en 1797, il a 62 ans, certains affirment qu'il allait devenir ministre.

3- Un récit véridique

Notre propos, dans cette partie, n'est pas de savoir si Kerguelen est bel et bien l'homme que dessine Dupouy ; ce qui nous intéresse est la manière qu'il a de reconstruire un personnage. Rappelons d'ailleurs que Dupouy est le premier à raconter

¹¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 177. (Citant le *Jugement du Conseil de guerre du 15 mai 1775*)

¹¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 177-178. (Tous les éléments entre guillemets sont des citations du même jugement)

la vie de gloire et de misère du chevalier Yves-Joseph Kerguelen de Trémarec. Pour redessiner la destinée de l'officier breton, il dut se plonger dans un nombre important d'archives. Il expose son processus de recherche dans l'« Avant-propos » : pendant deux mois il va fréquenter intensément les bibliothèques et les archives de Paris, de Bretagne. L'écriture de cet « Avant-propos » trouve sa justification à la page 11 : « Grâce aux uns et aux autres, j'espère avoir rempli la première condition qui lui¹¹⁹⁰ était imposée, à savoir être « véridique ». »¹¹⁹¹ Quelques lignes plus loin il réaffirme cette volonté de véracité par une formule choc, l'existence de Kerguelen serait une « [...] *Vie*, romanesque peut-être, mais non pas romancée [...] »¹¹⁹²

Le texte est comme encadré, encerclé par les preuves de véracité, pris entre ces formules prônant le vrai et des « additifs »¹¹⁹³ qui comprennent des notes explicatives, principalement des extraits de lettres — voire des lettres entières —, et une bibliographie commentée donnant les lieux où se trouvent les documents, leur cote, mais également des commentaires variés sur leur état, leurs différentes consultations. Cette bibliographie est divisée en trois parties : les manuscrits, les publications de Kerguelen et, enfin, les imprimés et livres contemporains du navigateur. Dupouy fait donc œuvre de chercheur, il compulse un nombre très impressionnant de documents, le commentaire nous signifie qu'il les a eus en main, il nous rend donc un récit qui a pour fondement l'objectivité scientifique, son point de vue ne peut être que le bon, « voyez, semble-t-il nous dire, comme j'ai creusé cette affaire. » Et tout le long de son récit, l'auteur cite ces mêmes sources, rappelant sa rigueur au lecteur.

Le tout dernier volet du livre est un article sur l'avenir des îles Kerguelen. Il s'intitule de manière très prudente, « Les Îles Kerguelen »¹¹⁹⁴. Il y retrace les tentatives qui se succédèrent pour rendre prospères ces terres battues par le vent et le froid. Il reprend chronologiquement les différentes sociétés qui se sont formées, les difficultés ne sont pas cachées. Dupouy nous montre qu'il s'intéresse à une certaine dimension économique. Ces documents lui permettent de terminer en prouvant que ces terres, bien que considérées comme inutiles, ont fini, ou plus exactement, finiront par trouver une véritable utilité, il est persuadé — et il persuade le lecteur — qu'elles ont une valeur qui n'est pas encore tout à fait dévoilée. Si pendant bien longtemps elles n'ont pas été exploitées, leur situation, leurs dimensions, démontrent que Kerguelen a découvert une

1190 « Lui » désigne le livre.

1191 *Ibid.*, p. 11.

1192 *Ibid.*, p. 12.

1193 *Ibid.*, p. 250-265.

1194 *Ibid.*

terre utile à la France.

Le tapuscrit conservé aux Archives du Finistère nous permet de mieux comprendre les objectifs de l'auteur. Originellement, le titre de cet article était plus significatif : « La mise en valeur des Îles Kerguelen »¹¹⁹⁵. On peut trouver dans ce document une certaine amertume quant au comportement de la France, elle ne sait pas reconnaître le mérite du navigateur, «les Îles Kerguelen ont été découvertes en 1772 par un Français. Yves de Kerguelen. La France ne s'en occupa pas. »¹¹⁹⁶ On trouve également : « Les Îles Kerguelen, Saint-Paul et Amsterdam sont LA SEULE colonie française qui n'ait JAMAIS RIEN COUTE A L'ETAT FRANÇAIS. »¹¹⁹⁷ Les capitales sont évidemment significatives du sentiment d'injustice qu'éprouve le biographe pour son sujet. Ces deux passages disparaissent dans le texte final, en revanche, on retrouve l'exposition des entreprises installées : en 1911, « Constitution de la Société Concessionnaire des îles Kerguelen (tous actionnaires français) »¹¹⁹⁸, et en 1925, « La Compagnie Générale des îles Kerguelen, Saint-Paul & Amsterdam a constitué une filiale «pêche australe» [...] (actionnaires exclusivement français) »¹¹⁹⁹. La France a donc commencé à prendre en main l'exploitation de ces terres et ces dernières le rendent bien aux actionnaires, elles enrichissent donc le pays quand elles-mêmes, nous rappelle Dupouy, n'ont rien coûté.

L'« Avant-propos » et les « additifs » produisent un environnement propice à faire germer le sentiment de la vérité. Cet esprit se reconnaît également dans le corps du texte. Dupouy s'est donné pour mission de rendre son véritable éclat au portrait de Kerguelen. Tandis qu'il fut un brillant officier, qui toujours a travaillé pour le bien de la patrie, le voilà discrédité, détruit. Pour redresser cette image, pour lui rendre sa véritable couleur, il va mettre en place une rhétorique qui contribue à faire de cette œuvre un ensemble qui se veut irréfutable. Tous les lecteurs seraient alors les membres d'un nouveau jury populaire qu'il s'agit de persuader, de rallier à la vérité.

Tout l'ouvrage se construit autour des neuf fautes retenues. Tout ce qui précède cette énumération est une préparation, une anticipation de réponse, tout ce qui suit le jugement semble démontrer combien le jury s'est trompé. Nous allons voir comment

1195 A. Dupouy, « La mise en valeur des Îles Kerguelen », tapuscrit, fonds A. Dupouy, Archives Départementales du Finistère, Quimper. Nous pouvons noter, en outre, que les documents préparatoires pour cet article sont conservés, que l'on y trouve les publications officielles des créations de sociétés citées dans son texte.

1196 *Ibid.*

1197 *Ibid.*

1198 *Ibid.*

1199 *Ibid.*

Dupouy prépare le lecteur à refuser le jugement du Conseil de guerre qui condamna Kerguélen.

Pour que nous comprenions bien qui est notre héros déchu, Dupouy retrace, comme tout avocat, le chemin qui le mena de l'enfance à l'âge adulte. Pour que le lecteur accepte de suivre ces pas, l'auteur le prend par la main et l'amène près du portait du navigateur :

L'empâtement de la quarantaine, de la cinquantaine peut-être, s'y trahit. Mais les yeux bleus sous les sourcils bruns, la bouche joliment modelée, relevée aux commissures d'une pointe d'humour, gardent une jeunesse, une souplesse avenante. Dommage que le nez de ce marin fasse cap à gauche et déränge la symétrie du visage.

On sent d'ailleurs que ces traits au repos peuvent devenir énergiques. Le menton a de la vigueur. Ces sourcils assez olympiens, s'ils se froncent, doivent inspirer plus que du respect. Ces yeux bien ouverts, qui regardent droit, savent sans doute regarder ferme. Ce nez qui ne manque pas d'importance et qui commet une erreur de direction, peut souffler des fumées de colère. Mais que ceci diffère des effigies en honneur, il y a une douzaine d'années, dans la marine allemande, où l'air inexorable semblait être uniforme. Non ce guerrier n'est pas de fer.¹²⁰⁰

On ne peut que remarquer l'aspect positif de la description : yeux bleus, bouche jolie, humour, jeunesse, souplesse, énergie, vigueur, olympien, respect, regard droit, ferme. « Non, ce guerrier n'est pas de fer », c'est même un exemple d'humanité, et c'est sous cet angle, que Dupouy va nous raconter la jeunesse de l'officier de marine. Il aura pour objectif de créer l'empathie du lecteur. Pour réaliser cela, comme dans son *Charcot*¹²⁰¹, il reconstruit à rebours son personnage, il explique l'état final de Kerguélen par un passage d'étapes successives qui amènent peu à peu à cet homme mature et bon : « Un Français de bonne race et de bon ton, sans affectation d'aucune sorte, un fils des hommes, toute humanité lui-même, générosité facile et dignité cordiale, avec cet air de réflexion que donne l'expérience, une ombre de mélancolie peut-être. »¹²⁰²

On a remis en cause ses qualités de marins? Dupouy expose sa formation, du lycée de Quimper aux gardes-marine à Brest, institution créée par Colbert et réservée aux jeunes nobles, « pépinière du Grand Corps »¹²⁰³. Les documents qui concernent ces deux établissements lui permettent de conclure que l'élève Kerguélen fut excellent ; s'il

1200 A. Dupouy, *Le Breton Yves de Kerguélen*, op.cit., p. 15-16.

1201 E. David, « De Charcot de Auguste Dupouy au Grand départ de Henri Queffélec ou Deux visions de la destinée d'un grand homme », *Henri Queffélec, un Breton écrivain*, Colloque du centenaire des 17-18 juin 2010, UBO, CNRS, CECJI, Brest.

1202 A. Dupouy, *Le Breton Yves de Kerguélen*, Ibid., p. 16-17.

1203 Ibid., p.30.

y eut de nombreuses têtes vides parmi les gardes-marine, on en trouve aussi de studieux, « Yves-Joseph en est. »¹²⁰⁴ En outre, il expose le travail de cartographie qui fut réalisé par le marin, que ce soit sur les côtes bretonnes ou sur les rivages de la mer du Nord et combien, par ce labeur, il rendit service à la marine française dans son ensemble.

Dupouy en travaillant ainsi, point par point, signale l'objectivité de sa recherche. Il en va de même quand il nous rappelle les hauts faits de l'officier. Il reprend méthodiquement les différentes relations écrites par Kerguelen et fait part au lecteur, méticuleusement, des multiples navigations qui jalonnent l'avancée en grade du héros breton. Il démontre dès ses vingt-deux ans des qualités d'officier en ramenant à bon port le navire l'*Émeraude*, ravagé par la maladie ; ses supérieurs sont morts, il ne reste que lui et un autre jeune homme de vingt-deux ans : du Chatel.

Pour nous faire sentir la vie du capitaine, il travaille sous la forme du compte rendu, reprenant des journaux de bord. Le lecteur se trouve alors à la place de l'écrivain qui, sur le navire, consigne les grands éléments de la navigation. L'utilisation de la citation lui permet de mettre en valeur ses documents authentiques. On peut cependant remarquer que les citations *in extenso* sont rares, Dupouy veut conserver l'attention de son auditoire, il lui faut garder un rythme, celui du navire qui se dirige vers son objectif, il nous fait donc part des preuves qui lui paraissent essentielles et se débarrasse du superflu.

L'auteur utilise en outre la citation de documents officiels. Il cite la lettre de Praslin qui « [...] loue ses « lumières », ses « talents ». C'est la confirmation la plus officielle de sa réputation de science. De la bravoure, certes : mais du métier aussi et quelque chose de plus. »¹²⁰⁵ Dupouy nous rappelle qu'il s'appuie sur des références, il veut nous signifier que ce n'est pas lui qui le dit, ce sont des hommes haut placés, incontestables.

Après les hauts faits et les réussites, c'est l'heure du voyage « sentimental et malchanceux »¹²⁰⁶, comme l'intitule Dupouy. On ne peut que constater que Kerguelen manque au règlement sur de nombreux points. L'avocat Dupouy va alors utiliser le procédé de défense qui consiste à minimiser la responsabilité de l'homme, à faire appel à la mansuétude du lecteur, à sa compréhension. Par exemple, l'auteur aborde la question des « effets de commerce » qui sera reproché à Kerguelen par la suite :

1204 *Ibid.*, p.31.

1205 *Ibid.*, p.108-110.

1206 *Ibid.*, p.139.

L'ordonnance de 1765 a sévi contre l'abus des « pacotilleurs ». Mais peut-on traiter de pacotille le tonneau de vin, la barrique d'eau de vie et le quart de farine que M. du Couëdic a demandé de prendre pour son frère? Peut-on sans barbarie, refuser aux maîtres et à quelques matelots les cinq à six tonneaux de denrées dont la vente, dans les relâches, leur servira à se procurer des rafraîchissements? Ils abusent de la permission « comme cela arrive », Ligniville s'en apercevra trop tard, et le capitaine au moment de partir, a bien d'autres soucis en tête.¹²⁰⁷

Ici, on peut noter plusieurs éléments d'importance, on voit qu'il minimise la dimension de la faute, il montre une grande compréhension vis à vis de « l'erreur », si c'en est une, de Kerguelen ; il invite donc le lecteur à l'humanité dont il fait lui-même preuve. « Tout est bien minime dans ceci », semble-t-il dire. D'ailleurs, on peut voir que Kerguelen n'a pas à s'occuper de ces problèmes, implicitement, c'est Ligniville qui est posé comme responsable. Cette réduction de l'erreur est accentuée par la description du contenu du navire :

Mais le tout ne fait pas, au bout du compte, plus de trente tonneaux, et qu'est-ce que cela dans les cales d'un vaisseau qui emporte « plus d'un an de vivres et quatre mois d'eau, des chaloupes de pêche en six segments, 400 quintaux de biscuits de supplément à l'armement, 40 tonneaux d'effets pour la frégate, un appareil de forge, un appareil composé de carenne, huit corps-morts, des chaînes de mouillage, trente-cinq tonneaux de fers et de clous, les hardes d'hiver pour 600 hommes en boucaux, des caisses de selle et de brides [...]? » le tout dûment porté sur les états du Magasin général de Brest et visé...¹²⁰⁸

On assiste à une accumulation impressionnante qui rend bien dérisoires les quelque trente tonneaux qui constituent l'ensemble des objets illicites. D'ailleurs, nous affirme Dupouy, seuls 60 quarts de farine ne parviennent pas à venir à bord du fait de l'arrivée des passagers.

Dupouy va utiliser cette même méthode pour toutes les erreurs commises par le capitaine. Prenons pour exemple le passage illicite de Louison, qui devient comme la pierre de voûte, symbolique avant toute chose, de l'ensemble qui constitue l'échec du voyage de Kerguelen. « Qu'était-elle venue faire là, et qu'était-elle au juste? Ses mœurs? « Suspectes », affirme un papier officiel. Bornons-nous donc à les suspecter. »¹²⁰⁹ Dupouy nous indique combien l'on ne sait en fait rien de cette Louison. Bretonne? Étrangère? Dans tous les cas, il invoque la débauche de Brest dans son ensemble. Et puis d'autres officiers ont succombé aux charmes des femmes faciles, « [...] que de joyeuses libertines, maîtresses de galants officiers! »¹²¹⁰ Alors, si les autres l'ont fait et

1207 *Ibid.*, p.137.

1208 *Ibid.*, p.137-138.

1209 *Ibid.*, p.140.

1210 *Ibid.*, p.142.

n'ont pas été condamnés, pourquoi donc a-t-il subi les foudres du conseil de guerre? En passant par la cabale qui s'organise contre lui, jusqu'au non respect de la route programmée par le roi, il va faire appel à la bonne compréhension du jury en démontrant, par un argumentaire solide, ou la petitesse de la faute, ou l'innocence de Kerguélen.

4- Un argumentaire subjectif

Mais une démonstration cartésienne ne suffit pas toujours à rallier les esprits. Il faut quelque chose de plus. Dans son désir de réhabiliter le héros national que fut Kerguélen, Dupouy va réveiller chez le lecteur une sensibilité plus profonde ; l'empathie se crée par les preuves, certes, mais elle a des fondements plus irrationnels. Kerguélen doit devenir un intime, et c'est aussi par cette intimité que l'officier retrouvera sa véritable place. Il faut donc lire *Le Breton Yves de Kerguélen* comme tout à la fois un édifice objectif et la construction avérée d'une subjectivité.

Il est impossible pour Dupouy de raconter la vie d'un personnage dont il ne se sent proche. Il est bien des passages où l'on voit l'auteur marquer sa proximité avec son sujet. Ces deux hommes sont des compatriotes, tous deux Cornouaillais, ils partagent le goût de l'étude, et Dupouy, tout le long de son ouvrage, ponctue la description de la destinée de Kerguélen des citations latines que ce dernier utilise pour introduire les nombreux mémoires qu'il envoie aux ministres de la marine. Par conséquent, les deux hommes sont proches par leur culture régionale, mais également par leur éducation qui laissait une place majeure aux grands anciens.

Rédige-t-il un *Mémoire sur l'isle de Madagascar*? Le latin annonce : *Quod vidimus testamur* — « nous avons vu ce que nous affirmons ». Des *Observations sur la disposition des vaisseaux de guerre*? Le latin donne le la : *Lauros arma parata parant*. « Qui prépare les combats prépare les lauriers », traduit moins brièvement le français. Ovide vient ennoblir la page initiale des *Réflexions sur le scorbut*, avec deux vers pleins de sagesse médicale :

Principiis obsta. Sero medicina paratur

Cum mala per longas invaluere moras.

Autrement dit, « mieux vaut prendre le mal au début qu'en pleine vigueur.¹²¹¹

Dupouy goûte ces références culturelles et veut transmettre son plaisir au lecteur, à tel point que lui-même se prend au jeu et ajoute des citations qu'aurait sans

¹²¹¹ *Ibid.*, p.190-191.

doute appréciées Kerguelén. Il faut d'ailleurs imaginer que, lors de la sortie du livre, celui qui lisait ces citations latines avait probablement cette même culture. Si aujourd'hui elles nous échappent pour une bonne part, ce n'était pas le cas à la fin des années vingt.

Mais cette connivence culturelle dépasse la dimension référentielle. Kerguelén a une belle plume. Bien qu'« il ne se pique pas d'être écrivain, il l'est cependant dans l'âme. D'abord, il a le goût d'écrire, il l'a toujours eu. Et puis, malgré bien des négligences, il écrit bien. »¹²¹² Qui le savait à l'époque? Ses relations, ses mémoires étaient presque introuvables. On en avait jamais publié d'extraits. « Ils mériteraient qu'on le fit »¹²¹³ affirmait Dupouy.

Ils ont non seulement la précision qu'on peut attendre d'un spécialiste écrivant sur les choses de sa spécialité, mais encore une aisance, une ampleur naturelle, une chaleur de style, une éloquence parfois qu'envieraient bien des ouvrages moins méconnus, moins inconnus.¹²¹⁴

Au détour de ces considérations sur la plume de Kerguelén, c'est un point de vue général sur la littérature que laisse apparaître l'auteur. Il affirme d'ailleurs que, dans les écrits du capitaine, on découvre des traces de ce souci littéraire « qui signale, à toute époque, le Français de bonne éducation, l'ex-rhétoricien qui goûte les bons auteurs, qui a appris le latin au collège et qui met quelques coquetterie à s'en souvenir. »¹²¹⁵ En quelques traits, il nous trace ce qui pour lui est constitutif d'un auteur de qualité : élégance, facilité dans le style qui laisse s'épanouir une écriture construite par une solide éducation rhétorique.

Dupouy démontre alors la qualité de cette plume. Prenons pour exemple la période où l'officier dirige un corsaire. L'auteur nous raconte un certain nombre de captures, puis il laisse la place à la prose de Kerguelén sur plus d'une page et demie :

Assurément. Nous, lecteurs du XXe siècle, qui ne sommes pas gouverneurs de colonies (sauf exception), c'est un autre intérêt que nous trouvons à cette prose d'une savoureuse négligence et d'une ponctuation déjà proustienne. Cette chasse, ces manœuvres, ce dialogue, ce repas, cette comédie sur la scène mouvante de l'Océan, et, pour finir, ce cruel bouquet d'artifice, quel film, en vérité!¹²¹⁶

Dans l'histoire de cette course il reconnaît le savoir-faire qui permet de produire le romanesque d'une action maritime. Plus tard, en Islande, il fait partager au lecteur son admiration pour la description poétique d'une aurore boréale¹²¹⁷, il constate la

1212 *Ibid.*, p.190.

1213 *Ibid.*

1214 *Ibid.*

1215 *Ibid.*

1216 *Ibid.*, p.64.

1217 « Nous vîmes premièrement une nuée lumineuse en forme d'arc, qui occupoit la moitié du

philosophie pratique que Kerguelen sait démontrer¹²¹⁸. Le capitaine écrivit toute sa vie et c'est un point important qui réunit l'auteur et son personnage.

Cette intensité d'écriture a une autre fonction, elle nous démontre l'énergie inépuisable qui semble animer le marin breton. Ainsi, « il est de ses Bretons méconnus, les moins résignés des hommes[...]»¹²¹⁹ Et quand il a l'idée d'améliorer l'approvisionnement des escadres basées à Brest l'auteur met en évidence la puissance de réalisation dont il est capable en utilisant des séries de verbes d'action : « Kerguelen approfondit son idée. Il se rend pour sa propre instruction, à Bénodet, étudie les fonds, les accès, examine un plan de monsieur Kergos, le corrige, expose ses vues dans un nouveau mémoire et, avec cette passion de réaliser qui est sa marque, court présenter à Choiseul mémoire et plan. »¹²²⁰ On retrouve cette même activité quand il est emprisonné au château de Saumur : « Il se souvient, il projette, il écrit. »¹²²¹ Comme a pu l'écrire E. Delage s'inspirant de la formule d'Auguste Dupouy, il semble bien que « l'audacieux Breton semait les idées comme à pleines mains.»¹²²² Dupouy insiste sur la dimension intensément créative de l'officier et atteint une certaine forme d'hyperbole qu'il développe tout le long de son récit de vie : « Pour un projet qu'il abandonne ou qu'il ajourne, Kerguelen en conçoit deux autres. »¹²²³

Ces *Affinités électives*, pour reprendre le célèbre titre de Goethe, vont permettre à Dupouy de combler un certain nombre de vides biographiques. Puisqu'il existe une grande proximité entre eux, le biographe devine sans peine ce que nous ignorons ; tout au moins, il va proposer au lecteur des interprétations de signes qui n'ont pas dévoilé tous leurs mystères.

Kerguelen est « un fils des hommes »¹²²⁴, pourtant Dupouy le fait naître sous des

firmament. Il en sortit vers onze heures des colonnes perpendiculaires à l'horizon, alternativement rouges et blanches. La partie supérieure de ces colonnes se changea vers minuit en des gerbes de couleur de feu, du centre desquelles sortaient des traits ou des lances qui s'élevaient dans les airs comme des fusées. Enfin après minuit ces colonnes qui étoient arrangées avec la plus admirable symétrie se confondirent en un chaos de cônes, de pyramides, de rayons de gerbes et de globes de feu. Ce feu céleste s'éteignit insensiblement, mais la nuit fut lumineuse jusqu'au jour. » (*Ibid.*, p. 102)

1218 « Et quand je comparois la tranquillité de la vie qu'on peut mener à terre quand on a quelque aisance avec ses fatigues de la mer, surtout dans les mauvais tems ; j'étois surpris alors qu'un homme qui jouit d'une fortune honnête, pût se livrer deux fois aux caprices des vents et des flots ; mais par une grâce d'état une heure de beau tems fait oublier vingt-quatre heure de peine et de périls. » (orthographe reprise par Dupouy, *Ibid.*, p. 93))

1219 *Ibid.*, p.72.

1220 *Ibid.*, p.83-84.

1221 *Ibid.*, p.190.

1222 E. Delage, «chronique maritime», *Le Temps*, 28 août 1929, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales du Finisère, Quimper.

1223 A. Dupouy, *Le Breton Yves de Kerguelen*, *Ibid.*, p.77.

1224 *Ibid.*, p. 16.

auspices bien supérieurs. Manquant d'information sur le sujet, il imagine que le jeune Kerguélen « a certainement fait »¹²²⁵ de la chapelle de Saint-Yves, qui se trouve à une centaine de toises du logis familial, « un de ses gîtes de prédilection. »¹²²⁶ Il nous rappelle ensuite les attributions de ce saint : « Patron des avocats et de toutes les bonnes causes, protecteur attitré des pauvres, des veuves, des orphelins »¹²²⁷. Il souffle implicitement au lecteur qu'à son contact, Kerguélen aurait acquis une dimension débonnaire. Dupouy impose l'évidence d'une symétrie entre le symbole chrétien et l'homme, Kerguélen se retrouvant chargé des vertus du premier. Cette dimension mystique, bien qu'irrationnelle, frappe le lecteur par son évidence, au contact de saint Yves, Kerguélen est par essence un homme bon.

Il s'agit de savoir maintenant comment le jeune garçon est devenu un chef respecté de ses hommes, celui que nous avons vu plus haut. Dupouy va utiliser l'art de la scène. Il rejoue des rencontres entre enfants, Kerguélen aurait, comme Chateaubriand, comme Renan, comme l'auteur même, été de ces enfants de dominants qui auraient joué avec les petits paysans, qui, ensemble, auraient mangé les crêpes chaudes et cueilli les myrtilles :

Avec de jeunes guides empressés, juste assez déférents pour qu'il jouisse de sa petite importance de chef, mais d'une déférence qui n'a rien à voir avec les mines apprises des bourgeois, Yves-Joseph a fait là ses premiers voyages de découverte, explorant tour à tour l'ombre palpitante des chaumières, la grâce secrète des vallons, le mystère fascinant des chemins creux, cette nuit verte que font les chênes des talus, où se sent la présence de l'invisible.¹²²⁸

De cette manière, Dupouy explique la noblesse de l'homme, son goût pour la mer, son désir de combattre les Anglais. « Des souffles belliqueux agitent les arbres de haute futaie sous lesquels la vie est si douce [...] et il écoute le vent d'Ouest imiter dans les pins un tragique appel de vagues déferlantes. »¹²²⁹ On entend résonner le bruit des canons dans ce silence champêtre, mais on entend également vibrer la voix d'Horace qui, dans cette œuvre sur la mer, a une place toute particulière¹²³⁰. Le voilà chef d'expédition, il garde de cette expérience un goût pour l'aventure et l'imprévu.

Tandis que son navire ne fait que vingt-quatre pièces, il se met en chasse d'un navire anglais qui en fait de trente-six à quarante. « Ambitieux », dira-t-on, quelques-

1225 *Ibid.*, p.17.

1226 *Ibid.*

1227 *Ibid.*

1228 *Ibid.*, p.22-23.

1229 *Ibid.*, p.25.

1230 Horace, *ode I,3*

uns pour le louer, la plupart pour le blâmer. »¹²³¹ Cette scène amène l'auteur à réaliser une réflexion toute personnelle sur cette question de l'« ambitieux » :

C'est juste le mot que, une centaine d'années plus tard, il eût entendu employer par des pêcheurs de son pays à l'égard des « collègues » toujours prêts à sortir du port quand les autres y restent. Ambitieux, ceux qui essaient d'un engin nouveau quand le vieux filet s'avère insuffisant. Ambitieux ceux qui les premiers sont allés pêcher la sardine sur la côte basque ou la langouste sur celle de Mauritanie. Ambitieux ceux qui, au lieu de tendre leur rêts à merlus sur des bancs désolés, ont traîné leur chalut au large. Les gaillards qui s'adossent à un pignon — de préférence un pignon de cabaret — tandis que par gros temps se démène sur les flots la barque de l'ambitieux, lui font assez grise mine quand il revient accoster à la jetée, la cale pleine, et grognent entre eux que ce n'est pas difficile de faire aussi de bons coups : il suffit d'être ambitieux. Et si d'aventure la fortune n'a pas aidé l'audace, si l'on revient de course plus ou moins maltraité, si l'on n'en revient pas, ne plaignez pas trop celui qui n'a pas voulu faire comme tout le monde, c'est-à-dire ne rien faire : c'était un ambitieux — l'accent sur *bi*.¹²³²

Voilà Dupouy qui fait œuvre de moraliste dans cet ouvrage sur un marin. On devine sans peine qu'en écrivant ces lignes, il rend un hommage à La Bruyère et ses *Caractères*. La structure rhétorique se divise en deux temps. Le premier, signalé par l'anaphorisation d'« ambitieux », tend à redéfinir le terme afin de le charger de toute la réalité positive qu'il recèle ; le second, en rupture, met en scène le comportement de celui qui manque d'ambition, et qui parvient toujours à critiquer, d'une manière ou d'une autre, l'action de celui qui montre de l'esprit d'entreprise.

Derrière l'ironie grinçante se lit une colère contre un type de comportement que l'on trouve sur les côtes bretonnes¹²³³. Dupouy illustre son propos par son expérience personnelle. En soulignant un défaut de l'âme humaine, il atteint l'universel, mais le lecteur perçoit parfaitement la dimension locale et datée de la critique énoncée.

Quand il est question d'interroger les raisons de la sévérité dont firent preuve les officiers composant le Conseil de guerre, Dupouy explore un certain nombre de causes, mais la dernière repose sur le rapport entre « l'envieux » et « l'ambitieux » :

Plus encore que l'avancement rapide, son grade, sa croix, ce qu'ils lui reprochaient au fond du cœur, n'était-ce pas ce que l'inertie envieuse reprochera toujours [...] à l'activité des chercheurs : ses succès et non moins ses périls, ses idées réformatrices, ses initiatives hardies, ses critiques imprudentes, ses conceptions regardées comme aventureuses, ses conseils réputés indiscrets, cet air de résolution et de jeunesse qu'il portait sur lui, sa personnalité, son imagination?¹²³⁴

Le croisement de ces deux extraits démontre comment l'expérience acquise — on peut se rappeler qu'il habite dans un port, que son père était patron de pêcheirie — est

1231 A. Dupouy, *Le Breton Yves de Kerguelen*, *Ibid.*, p.38-39.

1232 *Ibid.*

1233 Evoqué dans son *Pêcheurs bretons*, *op. cit.*

1234 *Ibid.*, p.186.

réexploitée dans l'interprétation de la destinée de Kerguelen. Si deux points de vue sur Kerguelen s'entremêlent parfaitement, entre la conception négative que peuvent avoir ceux qui observent sans faire et celle qui signale un homme d'action, un homme qui risque sa vie et sa carrière pour sa marine, pour Dupouy, le problème est bien là : le capitaine a essayé, on le condamne quand dans les faits on devait le louer pour la simple idée de, justement, avoir essayé.

Écrire sur le seigneur de Trémarec, c'est pour Dupouy faire résonner une géographie toute personnelle. C'est ainsi qu'il débute son « Avant-propos » en signalant au lecteur le fait que Kerguelen est depuis quelques années le nom qui patronne « la plus jolie avenue de Quimper »¹²³⁵. Et c'est dans un paysage de ville, d'eau et de lumière que l'auteur nous invite, comme un voyageur qui arriverait par ce chemin, à écouter sonner les cloches de Saint-Corentin et à « entendre leurs voix de bronze répéter ce nom du pays — Kerguelen, Kerguelen — comme le symbole d'un si bel accueil. »¹²³⁶

Par cette très belle entrée en matière, nous devinons le promeneur qu'est Dupouy jouissant d'un après-midi de printemps dans la ville qui accueillera, bien plus tard, ses dernières années. Car Dupouy aime cette ville, et il le montre encore quelques pages plus loin. Si l'ouvrage a pour propos principal de défendre un homme, cette attitude s'étend à certains domaines de l'univers de l'auteur. C'est de cette manière qu'il défend Quimper contre les coups irréguliers de certains hommes de lettres :

Quimper : le bout du monde pour un fabuliste champenois, qui osait écrire : « Dieu nous préserve du voyage! » en réalité, une charmante ville, bourgeoise et paysanne, épiscopale et seigneuriale, mariant le mieux du monde, entre ses Regaires et sa Terre au Duc, le caractère breton et la politesse française. On lisait à Quimper autant qu'à Château-Thierry, on y étudiait davantage.¹²³⁷

La biographie devient tribune. Elle permet de redresser l'image d'une ville tordue par la méconnaissance de certains. En l'occurrence, c'est ici à La Fontaine que l'auteur s'en prend, et face à la répulsion que le champenois avait exprimée, Dupouy répond par la dimension totalisante de Quimper. Si le fabuliste donnait l'impression que cette ville n'était rien, le Breton répond qu'elle est tout et, plus sûrement encore, bien plus que Château-Thierry, ville qui vit naître l'auteur des *Fables*.

Ce court extrait nous permet de repérer le mode de défense qui est utilisé le plus couramment par Dupouy. Dans un premier temps, il énonce la critique qui est réalisée. Même si ici le ton de l'indignation est immédiatement palpable, il la présente le plus

1235 *Ibid.*, p. 7.

1236 *Ibid.*

1237 *Ibid.*, p.26.

souvent comme évidente, puis il retourne l'accusation par un argumentaire construit, solide, qui se conclut par une pointe. La dernière phrase de l'extrait que nous étudions étant particulièrement significative, « On lisait à Quimper autant qu'à Château-Thierry, on y étudiait davantage. »¹²³⁸ Si Quimper n'a pas à rougir de la comparaison avec la ville de La Fontaine, pour Dupouy, l'inverse n'est sans doute pas vrai.

Le style même permet d'observer comment l'auteur pénètre dans la vie de Kerguelen, il se glisse par toutes les failles, celles que laisse une existence aux nombreux mystères. Certains de ces blancs vont être comblés par des paragraphes complets construits sur l'interrogation. Quand Dupouy évoque les déceptions de Madame de Kerguelen, il va souligner l'énigme que représente la femme de l'officier en questionnant les rapports qu'elle pouvait entretenir avec son mari :

Elle a été certainement déçue. Fut-elle à son tour décevante? Fut-elle insuffisamment la femme forte dont la force est surtout faite d'amour, et dont l'amour fortifie l'homme aimé? Quand son mari appareillait pour les mers lointaines, emportait-il la certitude du retour joyeux et glorieux au logis, de l'accueil cordial qui ranime le voyageur lassé, ou bien fuyait-il, même sans le dire, même sans se l'avouer, des doléances, des réticences, des silences? [...] Nous savons les petites tyrannies qui se dissimulent sous des airs dolents, les exigences que couvre un ton de sacrifiée, et combien une femme douce, vertueuse, diligente, appliquée au soin de sa maison, peut exceller à la rendre inhabitable au mari. Était-elle de ces femmes contradictoires qui regrettent l'absent, et qui, présent, le rebutent? De ces femmes sans joie qui dispensent la tristesse, de ces femmes sans défaut qui tiennent rigueur, de ces femmes sans élan qui s'étonnent que leur bonne volonté ne suffise pas? Mais quels mots employer qui ne donne trop de consistance à des impressions fugitives? N'imaginons rien : ce serait indécemment.¹²³⁹

En utilisant la prétérition, en disant ce qu'il feint de passer sous silence, l'auteur tout à la fois accuse et désavoue Madame de Kerguelen en faisant peser un soupçon sur les bonnes intentions de cette femme de marin. Elle n'a peut-être pas été à la hauteur de son mari et a contribué, par conséquent, à le faire perdre. On peut s'interroger sur la dernière phrase de ce chapitre : « La tradition à Trémarec est que M. de Kerguelen fut inconsolable de cette mort. »¹²⁴⁰ Ne comporte-t-elle pas, dans la pensée de Dupouy, une certaine ironie ?

L'auteur fait de son personnage un être à part ; se distinguant d'un bataillon de médiocres, il démontre des qualités peu communes. Mais comment pourrait-il en être autrement? Après tout, quel bonheur, quel honneur même, d'« étudier le plus beau des métiers du monde devant la plus belle rade du monde, dans le port de France dans

1238 *Ibid.*

1239 *Ibid.*, p.216-217.

1240 *Ibid.*, p.218.

lequel les rois de France ont accumulé le plus de force offensive, avec le sentiment qu'on est pour quelque chose, déjà, dans cette force! »¹²⁴¹ Par l'accumulation des superlatifs, par l'interpénétration des éléments de cette phrase, Kerguelen semble toucher du doigt les rois, il paraît emporté par une machinerie qui ne peut que l'amener à l'absolue grandeur des choses.

L'auteur crée le sentiment de démesure, il sait aussi produire l'effet inverse : « il sera de ces gentilshommes qui ne dédaignent pas de lire, d'écrire et de méditer, de cette marine savante et entreprenante dont, avec lui, les Bougainville, les Marion, les La Pérouse, demeurent les types accomplis. »¹²⁴² La litote est sensible, il semble réduire les mérites du savant, c'est pour mieux les faire valoir en les comparant à ceux de références absolues, Bougainville, Marion et La Pérouse. Professeur lui-même, Dupouy montre un amour total pour la connaissance. Kerguelen force son admiration, « Quel bonheur d'être docte! »¹²⁴³ conclut-il. Cette exclamation à première vue bien anodine est en réalité tout à fait caractéristique de la posture de Dupouy dans cette biographie. Il s'engage personnellement dans le récit biographique et signifie par là sa présence au lecteur. Regardons la manière qu'a l'auteur de faire voir les actes du procès de Kerguelen : « Dans la volumineuse procédure que nous a gardée l'habile main du greffier Siviniant, c'est un drame poignant qu'on voit ressusciter. Mais que d'à-côtés mesquins dans ce drame, que d'erreurs voulues, de dénégations empressées, de ragots! »¹²⁴⁴ Cela nous permet d'interroger la place de la subjectivité dans cet appel à l'objectivité qu'était l'« Avant-Propos ». Dans l'utilisation des exclamations on peut lire le désir de faire entendre sa voix, et plus on avance vers le procès de Kerguelen, plus cette voix se rapproche du cri ; cri de colère, mais aussi de plainte, c'est un cri qui réclame la justice.

Le lyrisme que déploie l'auteur dans son texte l'éloigne encore un peu plus de l'impassibilité. Ainsi Dupouy nous fait sentir l'exaltation que peut produire la préparation d'un navire pour un tout jeune capitaine :

Songez donc : à lui cet être (car c'en est un) de bois, de toile et de cordages, qui va voguer entre Europe et Amérique, prince des solitudes, glisser sur la hanche, danser, lutter, souffrir, ahaner, geindre, craquer dans toutes ses membrures, siffler par toutes ses manœuvres, rire, chanter, composer avec les vents et les vagues une symphonie fantastique, où se reconnaissent quelques motifs pleins de sens pour une oreille exercée! [...] A lui cette blanche voilure, grand poème d'ailes battantes, focs, huniers, volants, perroquets et, tout là-haut, dans le ciel où serpente la flamme, les cacatois!¹²⁴⁵

1241 *Ibid.*, p.31.

1242 *Ibid.*, p.33-34.

1243 *Ibid.*, p.34.

1244 *Ibid.*, p.174.

1245 *Ibid.*, p.47.

Accumulation, personnification, isotopie du bruit, de la musique, tout le vocabulaire technique reconstruisent le navire, ensemble vivant, léger, mais surtout, bien que machine, empreint d'une puissance poétique incontestable. Le lecteur, sensible à cette écriture, s'empare lui aussi de ce navire, il perçoit, ressent ce que Kerguelen a pu saisir par tous les prismes de ses sens.

Dupouy signifie de cette manière la joie du départ, mais il fait de même pour exalter l'intensité du retour, joie bien différente, plus profonde peut-être, en effet, après une campagne harassante, « que peut signifier pour Kerguelen le mot de paix, sinon la paix des champs, le bruissement du renouveau, le vert ineffable des feuillages naissants qui l'attendent, là-bas, où il sait, l'accueil de la table de famille et de la chambre conjugale? »¹²⁴⁶, et l'on sait combien cette « paix des champs » est importante pour Dupouy, titre de l'un de ses romans, mais aussi locution clef dans sa biographie sur Horace. Elle signifie la profondeur du retour vers les origines, celle des retrouvailles avec soi ; mais elle assure aussi la découverte d'un bonheur véritable, expurgé des mensonges, ceux des mondanités quotidiennes.

Les passages clefs de la vie de Kerguelen sont empreints d'une exaltation prégnante. Les temps de début et de fin d'une campagne sont des temps forts, opportuns pour manifester une complète ardeur du sentiment. Mais Kerguelen est aussi explorateur. Un autre temps crucial est celui de la découverte, celle d'une terre tant espérée, une terre qui malgré les oiseaux et les lions marins se refusait à apparaître :

Cette fois ce n'est plus un mirage. La falaise est là, amorce probable d'une vaste contrée. On fait le point [...]. On sonde[...]. Émotion que le soleil matinal solennise. C'est toujours quelque chose de poignant de voir naître des eaux un promontoire ou s'incurver un havre inconnu. Il semble qu'on va toucher à un domaine interdit, violer du mystère, commettre un sacrilège. Oui, même si le havre est inviteur et vous ouvre ses bras rugueux. Ce n'est, pas seulement pour arrêter les houles farouches, comme disait le poète Horace, qu'il faut au navigateur triple cuirasse de bronze et de rouble, mais encore pour prendre terre où personne, avant lui, n'a débarqué. Combien il doit le sentir d'avantage, quand le débarquement s'annonce difficile, que tous les esprits de l'abîme semblent conjurés pour y faire obstacle!¹²⁴⁷

Si Dupouy ne dit pas « je », il cherche bien, pour reprendre les mots de Jean-Michel Maulpoix « à métamorphoser, voire à sublimer le contenu [d'une] expérience et d'une] vie affective, dans une parole mélodieuse et rythmée[...] »¹²⁴⁸ Pour le critique, le lyrisme a nécessairement à voir avec la musique, or on ne peut être que sensible à la musicalité de ces passages dans *Kerguelen*. L'auteur veut tirer le lecteur de sa

1246 *Ibid.*, p.79.

1247 *Ibid.*, p.125.

1248 J. M. Maulpoix, *Le Lyrisme*, <http://www.maulpoix.net/lelyrisme.htm>

tranquillité quotidienne pour renouveler son regard, il veut que l'on comprenne bien l'importance de ce moment qu'est l'approche d'une terre nouvelle. Lyrisme, donc, car Dupouy fait pénétrer dans son texte un bouillonnement de mer et de pensées immédiates. Le souffle, le soulèvement de tout l'être est produit par la puissance naturelle, mais aussi par ce qu'elle invoque un mysticisme tout aussi puissant que ce qui le porte ; dans ces lignes, tout un panthéisme se réunit près d'une imprenable falaise.

Horace est encore évoqué lors de la deuxième campagne dans les mers du sud. Sa référence permet de construire une écriture puissante, non dénuée d'une expression du sentiment. Arrivé à l'Île de France, Kerguelen ne parvient pas à se débarrasser de l'encombrante Louison en la laissant à terre. Le biographe se demande alors comment elle reçut la nouvelle de son second embarquement :

Si elle accueillit sans une larme — *siccis oculis* — la perspective d'une campagne dont elle ne pouvait ignorer les dangers ; si, comme le premier navigateur dont parle Horace, elle envisagea sans frémir le déchaînement des tempêtes, la ruée des houles et l'horreur des monstres marins — baleines, éléphants de mer et le reste, — avouons que la gaillarde n'avait pas froid aux yeux.¹²⁴⁹

On peut lire dans l'ode 3 du livre I, traduit par Leconte de Lisle, « Quelle image de la mort redoutait-il, celui qui, de ses yeux secs, vit les monstres nageant et la mer gonflée et les infâmes écueils Acrocérauniens ? »¹²⁵⁰. Dupouy crée un écho avec le poème « À la nef de Virgile – partant pour Athènes ». Même si la phrase est portée par la conjonction « si » qui introduit la conditionnelle, il auréole Louison d'un courage amplifié par la référence à Horace, elle devient à son tour le premier navigateur. Dupouy reconstruit une image lyrique de cette femme dont on ne sait pas grand chose. Bien sûr, il faut noter comment il clôt de manière prosaïque la vision féminine, mais cela émousse seulement, sans l'altérer tout à fait, la puissance de la représentation.

La force de persuasion de Dupouy tient autant à son écriture qu'aux arguments qu'il expose. Il fait vibrer des images fortes, donne une stature aux personnages, il démontre un plaisir constant à tourner les mots, à jouer avec la langue. Si Dupouy admire le technicien, le scientifique, il admire avant tout l'homme, et principalement cet aspect de Kerguelen qui fait de l'officier un être à l'énergie inépuisable, tenant, malgré les tempêtes, la barre de sa propre destinée. « Être soi-même son pilote, fut une de ses ambitions constantes. »¹²⁵¹. Cette courte formule est bâtie sur le nom du navire d'exploration que Kerguelen fit construire : *Liber navigator*. Il faut se rappeler que

1249 A. Dupouy, *Le Breton Yves de Kerguelen, Ibid.*, p.153.

1250 Ch.M.R. Leconte de Lisle, *Horace, Oeuvres*, Paris, Lemerre, 1873, p. 146.

1251 A. Dupouy, *Le Breton Yves de Kerguelen, Ibid.*, p.34.

Dupouy connaissait Ernest Renan comme peu de lecteurs, et nous pensons qu'il y a quelque chose de renanien dans cet art de la formule. Pour que le lecteur adhère à sa cause, il faut lui frapper l'esprit par des vues d'ensemble qui résument une démonstration. On peut même ressentir l'impression qu'une vie entière est esquissée en quelques mots ; c'est alors une épitaphe qui se dévoile. On peut retrouver un principe approchant quand Kerguelen sort de prison le 25 août 1778. L'auteur nous dit comment « le goëland (*sic*) retrouve ses ailes, l'espace, et pour de courts instants le nid. »¹²⁵² Cette image de l'oiseau de mer doit nous rappeler celle de la sterne qui donne son surnom à Scrafic¹²⁵³, le jeune garçon épris de liberté qui donnera à son tour son nom à la barque de l'auteur, c'est aussi le plaisir de créer des images visibles, lisibles pour le lecteur. Son art de la formule est un art littéraire, il a la capacité de concentrer une multiplicité de sentiments, de toucher en quelques mots une vérité totalisante.

L'écriture d'une biographie serait, nous l'avons déjà évoqué, la juxtaposition de deux portraits : celui du sujet et celui du dessinateur. En déchirant le voile d'une existence, l'auteur offre plus ou moins involontairement son univers personnel au lecteur. Nous avons cité plus haut une courte scène enfantine, reprenons-la :

Aux palabres des parents avec les fermiers, métayers, domaniers, répondent les jeux de l'enfant avec les garçons et les fillettes de ces bonnes gens. N'est-il pas un des leurs? Il a leurs yeux clairs frangés de cils sombres, leurs bonnes joues lisses que colore l'air des champs, un nom qui se porte au pays : Yves, nom de ville qui à la campagne se prononce Youenn.

– Youenn, moi je sais où il y a un nid.

– Youenn, tu ne viens pas chercher des noisettes...? ou des lucas (myrtilles pour les Parisiens).

– Youenn, ma mère a fait des crêpes : viens manger, donc!

Les fines crêpes, ou même les épaisses galettes, quand elles sont bien beurrées, les tranches de lard froid sur le pain de seigle, c'est tellement plus succulent que tous les fricots de la cuisinière! Plus rare surtout, plus inattendu.¹²⁵⁴

Tandis qu'elle semble bien légère, cette scène est en fait tout à fait représentative du monde référentiel de Dupouy. On peut y lire des résonances biographiques ; lui qui grandit avec les enfants de pêcheurs, regardant son père échanger avec eux, comme Kerguelen père devait le faire avec les paysans de ses domaines. Cette petite saynète, on la retrouve chez Renan et Chateaubriand, des références fondamentales pour l'homme de Saint-Guérolé, auteurs géniaux qui initièrent leur existence au contact des plus simples, sensibles alors aux joies vraies.

¹²⁵² *Ibid.*, p.200.

¹²⁵³ A. Dupouy, « Scrafic », *Le Chemin de ronde*, op. cit., p. 52.

¹²⁵⁴ A. Dupouy, *Le Breton Yves de Kerguelen*, op. cit., p.21-22.

L'image de Renan apparaît à nouveau quand Dupouy signale l'investissement complet de Kerguelen dans ses entreprises :

Son projet, aussitôt conçu, le possède. Ils serait aventureux de le dire, en cela, bien breton. Pourtant, si le caractère essentiel de la race est cet idéalisme que note Renan, et si le mot n'a qu'une tonalité sentimentale, s'il n'implique pas seulement rêverie, générosité de cœur et poésie vague, mais encore adhésion de tout l'être à ses propres idées, quoi qu'elles vaillent pour elles-mêmes, il est certain que nous tenons dans Kerguelen un des représentants les plus typiques de l'idéalisme breton. Toutes les facilités lui apparaissent, toutes les difficultés sont aplanies.¹²⁵⁵

Kerguelen serait un idéaliste, mais Dupouy saisit l'occasion de la révélation de ce caractère pour rendre à ce terme sa véritable nature. On peut lire dans ces phrases un parti pris de critique littéraire et de philosophe. Il pointe ainsi l'erreur communément admise, selon lui, qui consiste à réduire l'idéalisme à quelques images romantiques archétypales, voire caricaturales. On le sait, Dupouy est fatigué de cette vision plaintive du romantique breton, le pied sur son rocher et les cheveux dans le vent. Pour lui, l'idéaliste est avant toute chose l'homme qui ramène l'essentiel de son être à la pensée, puis qui traduit cette puissance intérieure par une force d'action. Il résume parfaitement ce paradoxe, « son idéalisme est agissant »¹²⁵⁶, écrit-il ; il lie de cette façon romantisme et réalisme en nous rappelant les héros conquérants. Quand on sait que Kerguelen « a tout prévu, avec une précision balzacienne [...] »¹²⁵⁷, on reconnaît sans peine chez lui la volonté d'un Rubempré¹²⁵⁸, ou d'un Rastignac¹²⁵⁹. Tout ceci montre combien Kerguelen, insensiblement, perd de sa substance carnée pour devenir un « être de papier »¹²⁶⁰. D'ailleurs, le Commandant Somborn, dans *Le Courrier maritime* saisit bien comment Kerguelen devient un véritable personnage de roman :

Ce dernier, dont M. Auguste Dupouy a essayé de pénétrer la nature passionnée et mystique, est un personnage de roman, dont la vie ne comprend que des renversements singuliers, et quand nous avons terminé la lecture de ce livre, nous avons mieux compris la figure énigmatique au nez de travers, qui ouvre le volume et qui est bien le portrait d'un homme dont la vie sera sans cesse déviée par la fatalité.¹²⁶¹

En ce qui concerne le monde de la mer, on peut ressentir l'expérience de la

1255 *Ibid.*, p.112-113.

1256 *Ibid.*, p.114.

1257 *Ibid.*

1258 H. Balzac, *Les Illusions perdues*, Paris, GF, Flammarion, 1990.

1259 H. Balzac, *Le Père Goriot*, Paris, GF, Flammarion, 1995.

On peut sans peine continuer le parallèle en regardant comment ces héros de la *Comédie humaine* alternent constamment du statut de héros à celui d'anti-héros, de l'élévation à la chute, il y a quelque chose qui les rapproche de Kerguelen.

1260 R. Barthes, « Introduction à l'analyse structurale de récits », paru originellement dans *Communications*, 8, 1966, p. 19 ; repris dans *Poétique du récit*, Paris, Seuil, 1977.

1261 Commt. Somborn, *Le Courrier maritime de France*, 28 nov 1929

navigation de l'auteur, car lui aussi, de manière plus modeste, certes, mais ferme tout de même, était marin. Là aussi, la neutralité est mise à mal ; quand Kerguelen fait ses armes de pilote sur les côtes bretonnes, Dupouy, qui les connaît bien, apporte son point de vue : « Nulle part, affirme-t-il, le pilotage n'est plus délicat, mais plus attachant, que sur cette côte — celle de son pays. »¹²⁶² Dupouy eut deux passions, la mer et la littérature. Écrire Kerguelen, c'est relier les deux. C'est tout naturellement que nous retrouvons en mer d'Islande une référence à Loti et « ses goëlettes (*sic*) paimpolaises »¹²⁶³, figure que l'on retrouve d'ailleurs dans les mers du sud, Loti devenant un « lointain successeur de Kerguelen »¹²⁶⁴. Mais ce qui nous semble particulièrement remarquable, c'est la constante référence aux auteurs de l'antiquité. Kerguelen était amateur de littérature latine, Dupouy mâtime alors le portrait de l'officier du glacis des grands Anciens. Quand il doit affronter la mer et le danger des écueils, l'auteur construit une vision syncrétique, tout à fait révélatrice de son système de pensée :

L'horreur des rochers acrocérauniens, qu'Horace et Catulle ont ressentie, la voici précisée par la pointe du Van ou celle du Toulinguet, la chaussée des Pierres Noires et celle de Sein. N'est-ce pas l'homérique fleuve Océan lui-même qui se précipite sous le nom de Raz entre Tévennec et la Vieille, sous le nom de Fromveur entre Molène et Ouessant?¹²⁶⁵

Ce passage continue sur une métaphore construite autour de l'image d'Ulysse. En quelques lignes, Dupouy fait se rejoindre Rome, la Grèce et la Bretagne, il annule le temps, l'espace. L'expérience de Kerguelen est celle d'Horace, celle de Catulle, la sienne ; les frontières semblent abolies entre la Méditerranée et le Fromveur, le lecteur est frappé par le parallèle entre vocabulaire antique et vocabulaire local. On se rapproche ici d'un lyrisme qui dévoile les sentiments d'une âme au contact de la mer. Sur la mer déchaînée, ce lieu aux mille périls, l'expérience est partagée, la souffrance palpable, il est légitime alors de porter sur les êtres qui naviguent un regard de compassion.

Ce sentiment de proximité qu'il crée est éclairé par un ancien élève devenu chroniqueur littéraire : « « La vie romanesque et non pas romancée » du *Breton Yves de Kerguelen* est un récit d'une intensité colorée et malicieuse où je reconnais avec émotion le professeur qui s'ingéniait toujours à ne mettre aucune distance entre Homère et nous. »¹²⁶⁶ Le lecteur est donc littéralement « embarqué » dans le récit de Dupouy, dans le navire de Kerguelen. Dupouy abolit la distance qui nous sépare de son sujet, il nous le rend proche, familier. Dans cette construction quasi architecturale qui doit mener le

¹²⁶² A. Dupouy, *Le Breton Yves de Kerguelen*, *Ibid.*, p.34.

¹²⁶³ *Ibid.*, p.95.

¹²⁶⁴ *Ibid.*, p. 142.

¹²⁶⁵ *Ibid.*, p.35.

¹²⁶⁶ *Dépêche de Rouen*, 20 déc 1929.

lecteur à sauver Kerguelen, la référence littéraire, on l'a compris, tient une place tout à fait fondamentale. Sa fonction majeure est de lier l'existence du capitaine à des références culturelles fondatrices partagées par l'auteur et le lecteur. En mêlant étroitement la plus haute littérature, les rapports de l'officier, et son univers personnel, Dupouy entremêle les visages, les destinées, il s'approche du personnage croqué, il le rapproche également du lecteur, il fait de Kerguelen un intime.

Cette accointance se construit sur une philosophie de vie qui peut se lire dans les rapports de Kerguelen. Pourquoi s'exténuer dans ce combat avec la mer? Pourquoi donner tant d'énergie pour se faire valoir? Pour que les idées lumineuses aboutissent enfin? Une pensée née du combat dans la mer d'Islande touche Dupouy :

Et quand je comparois la tranquillité de la vie qu'on peut mener à terre quand on a quelque aisance avec ces fatigues de la mer, surtout dans les mauvais tems ; j'étois surpris alors qu'un homme qui jouit d'une fortune honnête, pût se livrer deux fois aux caprices des vents et des flots ; mais par une grâce d'état une heure de beau tems fait oublier vingt-quatre heure de peine et de périls.¹²⁶⁷ (orthographe originale)

Le biographe est touché par cette réflexion qui dépasse très largement le cadre marin. Il se plaît à analyser ce passage car il y entrevoit une véritable philosophie de l'existence. Il y a quelque chose qu'il doit creuser dans cette image du combat :

Mais c'est pour cette heure-là qu'on a tant lutté.

Pour elle seulement? Kerguelen omet de le dire, mais Vigny, petit fils de marin, le dira si bien dans *Laurette*, c'est aussi pour la lutte même, pour la joie d'en sortir vainqueur, pour l'amour contradictoire du danger. Ne valait-il pas mieux cueillir au jardin familial des fleurs frais écloses que de s'aventurer sur les longues houles? Horace, Romain terrien, en posant la question, préjugait la réponse. Mais tout marin véritable répond : non, et jure que la navigation est le plus noble, le plus captivant des sports.¹²⁶⁸

Dupouy publia quatre principales biographies : celle de Vigny en 1913, celle de d'Horace en 1928, celle de Kerguelen en 1929 et celle de Charcot en 1938. Trois de ces personnages sont explicitement nommés dans l'extrait ci-dessus. Quant à l'image de Charcot, on peut la deviner dans le parallèle qui existe entre les deux hommes. Non seulement ils furent parmi les plus grands explorateurs polaires français, mais à près de dix ans d'intervalle, Dupouy, au sujet de Charcot, reprend quasiment la même phrase : Charcot «eût-il le sentiment que la navigation était le plus beau des sports?»¹²⁶⁹, écrivit Dupouy en 1938, quand dans *Kerguelen*, il affirme que tout marin véritable « jure que la navigation est le plus noble, le plus captivant des sports.»¹²⁷⁰ Dupouy devine donc

1267 A. Dupouy, *Le Breton Yves de Kerguelen*, *Ibid.*, p.93.

1268 *Ibid.*, p.94-95.

1269 A. Dupouy, *Charcot*, *op. cit.*, p. 15.

1270 A. Dupouy, *Le Breton Yves de Kerguelen*, *Ibid.*, p.94-95.

derrière les images d'explorateurs celle des compétiteurs. Et toute cette réflexion introduite par un souvenir d'Horace, *Meliusne fluctus / ire per longos fuit an recentis / carpere flores?*¹²⁷¹ (Valait-il mieux traverser ces flots immenses que de cueillir les fleurs nouvelles?¹²⁷²), réunit une fois de plus amour de la mer, antiquité, poésie et philosophie. Que nous transmet Dupouy dans son texte? Une certaine image de la vie, une existence faite de tentatives incessantes pour avancer, d'un désir jamais émoussé d'abattre les barrières qui restreignent nos désirs.

Pour compléter l'image du héros que forge Dupouy, il faut attirer l'attention sur la dimension nationale du personnage. Rappelons-nous que l'entre-deux-guerre est une période où la ferveur patriotique est d'une grande intensité. Dans une époque où les drapeaux et les hymnes prennent une grande place, Dupouy est un conservateur modéré. En fidèle Breton, il savoure cependant la place qu'a pu avoir un compatriote dans l'Histoire de France. L'auteur sait faire vibrer chez le lecteur la corde qui le lie à son pays.

Nous connaissons l'activité dont pouvait faire preuve le navigateur breton. De mémoire en mémoire, il élabore une vision élevée de son pays. Celui-ci a perdu sa place sur les océans, Kerguelen veut qu'il la reconquière. Dupouy trace le portrait d'un serviteur de la nation. Ses réflexions stratégiques n'ont qu'un seul objectif : redorer l'image de la France. C'est ainsi qu'il prévoit une série de navires fort simples afin de combattre l'anglais : « [...] sans chambre d'officier. Le confort de l'officier ne le retient jamais : il est d'une race habituée — paysan ou noble — à se contenter de peu, et qui ne met pas sa dignité dans la qualité de la table ou de la literie. »¹²⁷³ En effet, pour Dupouy, « Kerguelen n'était pas de ces donneurs de conseils qui se dérobent au moment d'agir. »¹²⁷⁴ Il propose d'ailleurs d'embarquer des capitaines de la marine marchande lors des conflits, moment où l'on manque cruellement d'officiers compétents. Certains crient au scandale, mais Dupouy traduit la pensée du capitaine, « car la naissance ne donne pas la science, et le sang qui coule pour la patrie est toujours noble. »¹²⁷⁵

Il est prêt à perdre de ses privilèges pour servir, sur le navire bien sûr, mais à terre aussi. C'est le propos de toute la partie qui concerne la République, Dupouy séduit le lecteur en signalant la constance d'un personnage qui se bat toujours pour son pays, sous quelque régime politique que ce soit. C'est un homme qui sait se donner à la cause

1271 *Ibid.*, p. 93, citant Horace, *Odes*, II. 27.

1272 Ch.M.R. Leconte de Lisle, *Horace, Œuvres*, Paris, Lemerre, 1873, p. 146.

1273 *Ibid.*, p.73.

1274 *Ibid.*, p.75.

1275 *Ibid.*, p.194.

nationale. Dupouy va plus loin dans le passage que nous avons cité. En abandonnant tout ce qui semble superficiel, on voit que les navires pensés par Kerguélen deviennent très épurés : « La ligne du *racer* moderne, du champion de régates internationales, *Shamrock*, *Columbia*, *Gallia*, tel est l'idéal auquel tend, d'instinct Kerguélen, auquel ont tendu, avec lui, les grands dessinateurs et constructeurs de son temps[...] »¹²⁷⁶

Cette constance de dévouement pour la nation est donc doublée d'une qualité toute particulière de vision. On se rappelle que nous avons constaté comment l'auteur abolissait les frontières du temps et de l'espace littéraires. Il fait de même en comparant la stratégie de son héros avec la guerre la plus proche du lecteur. Quand il expose les vues de Kerguelen sur la question de l'attaque des navires marchands, il nous montre la puissance de l'idée :

Attention, c'est ici la clef de voûte de tout l'édifice stratégique de Kerguélen. L'Angleterre, forteresse imprenable de vive force, peut être réduite par la faim, par la gêne, par la ruine. A des générations de distance, les mêmes conjonctures produisent les mêmes conceptions, chez qui a le sens des réalités. Si des marins contestent les vues de Kerguélen, ce ne saurait être les survivants de l'*Emden*, du *Moewe*, du *Seadler* et des sous-marins allemands qui, entre 1914 et 1918, ont pratiqué cette guerre au commerce et au ravitaillement avec la résolution et le succès que nous savons trop. Campagnes admirables et abominables. Kerguélen ne réclame nulle part autant de barbarie. Mais le principe est le même. L'exposé est d'un précurseur. Notons-y ce trait d'excellente psychologie : « Pour peu qu'on connaisse le génie anglais, on sait que la perte de vingt vaisseaux marchands alarme plus cette nation que la défaite de vingt vaisseaux de guerre. » Négoce d'abord!¹²⁷⁷

Cet extrait est tout à fait caractéristique car il y démontre plusieurs choses : l'expression « édifice stratégique » place la pensée de Kerguélen comme une construction à la solidité supérieure. Il expose dans cet extrait une vision pragmatique du monde. On doit noter les références à la situation politique récente : la guerre avec l'Allemagne. Ici l'Allemagne prend la place de la France, il introduit une comparaison pour mieux comprendre le génie stratégique de Kerguélen. Il faut également remarquer qu'il rectifie l'image du stratège car la comparaison est dangereuse, « Kerguélen ne réclame nulle part autant de barbarie. » Enfin, Dupouy reste dans le registre positif « ce trait d'excellente psychologie », c'est parce que Kerguélen comprend l'esprit d'une nation qu'il est un excellent stratège.

Il fait donc de Kerguélen un homme qui montre un zèle tout particulier pour sa patrie, mais aussi un précurseur, un homme qui voit plus loin et mieux que les autres.

¹²⁷⁶ *Ibid.*, p.73.

¹²⁷⁷ *Ibid.*, p.74.

Cela accentue encore l'injustice que subit l'homme lors de son retour en France. Il a tout donné pour son pays et son pays le condamne. Un mot revient tout le long du texte de Dupouy, le mot « zèle ». L'auteur montre une vie faite d'abnégation, de ferveur, de foi en son pays. Il veut lier intimement son avenir à celui de la France. Mais la France se sentit trahie car il est au moins deux fois où le capitaine, sans, puis avec la croix de Saint Louis à la poitrine, n'est pas allé au bout de son destin : durant ses deux voyages dans les mers australes, jamais Kerguelen ne foulera la terre qu'il aura découverte.

5- La limite de cette méthode

Dupouy fait donc, tout à la fois, appel à l'objectivité du lecteur et à son intime conviction, le sentiment subjectif, pour sauver son personnage. Dupouy écrit avec passion la vie de Yves-Joseph de Kerguelen-Trémarec. Il met une part de lui-même dans ce récit, ce qui lui permet de combler les espaces inconnus. C'est justement de là que vont venir les principales critiques émises lors de la réception de cette œuvre. Cette capacité de ressentir au-delà de la trace serait dans le même temps la force et la faiblesse de l'écriture de notre biographe.

Le récit des heurs et malheurs de l'officier breton va susciter un large enthousiasme parmi les chroniqueurs littéraires de l'époque. Dupouy a conservé dans ses archives la grande majorité des articles publiés à l'occasion de la sortie du livre¹²⁷⁸. Un document réalisé par l'auteur lui-même recense quarante et un articles de critique, de taille et de qualité variables ; un examen approfondi de ceux-ci nous montre toutefois que les journalistes lurent précisément le texte, et proposèrent, souvent, une lecture personnelle et intéressante de l'œuvre.

Beaucoup soulignent la qualité de l'auteur qu'est Dupouy, et particulièrement la maîtrise qu'il démontre dans l'art de raconter les choses de la mer : « il y a ici, écrivent Gaumont et Cé, une sûreté de la langue nautique qu'on rencontre rarement ailleurs, une connaissance de la vie du bord, de la voilure et des agrès, qui nous charme. »¹²⁷⁹ Mais avant toute chose, ces lecteurs se montrent dans leur majorité séduits par l'idée défendue, pour beaucoup, « Dupouy réhabilite ce grand cœur injustement trahi et condamné. »¹²⁸⁰ Pour le rédacteur de cet article, il se montre même « plus juste que la

1278 Fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales de Quimper.

1279 J. Gaumont et Camille Cé, *Rouen*, 25 oct 1929, p. 21-22, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales du Finisère, Quimper.

1280 *Ibid.*

justice boiteuse des hommes [...] »¹²⁸¹. D'autres encore ajoutent un commentaire appuyant le point de vue de l'homme de Saint-Guénolé : « Est-ce que quelques années auparavant, écrit le docteur Flamanc dans *La Revue de l'Ouest*, Bougainville n'a pas embarqué un valet de chambre que tout le monde savait être une femme? Et qui donc a pensé à faire à l'heureux navigateur un procès pour cette entorse au règlement de mer? »¹²⁸² On peut même lire un article¹²⁸³ qui se concentre presque uniquement sur le livre comme témoignage d'une vie de marin. Il est intéressant de remarquer que l'auteur omet de citer l'épisode de Louison pour se consacrer entièrement aux mérites du navigateur français, toutes ces accusations ne valant plus la peine d'être évoquées.

Parmi tous ces documents, deux articles ont particulièrement retenu notre attention. Ils soulignent une faiblesse dans la puissance de persuasion de notre auteur. Les deux chroniqueurs littéraires se focalisent sur un moment crucial de la destinée de Kerguelen : l'instant où il décide de ne pas mettre pied à terre lors de sa deuxième mission vers les terres australes. Afin de bien comprendre les critiques qui furent soulevées, nous nous permettons de citer *in extenso* l'extrait incriminé :

Il y a dans le renoncement de cet homme — dans son « extrême prudence », écrira malignement Pagès, — malgré tant de bonnes raisons qu'il nous donne, quelque chose qui nous échappe. Toutes les peines endurées étaient aussi bien un stimulant. Avoir parcouru des milliers de lieues, toucher au but et lui tourner le dos, quel paradoxe! Quelle force cachée le lui a prescrit? La peur? Hypothèse enfantine. Louison? Explication trop simple. Les dégoûts et les doléances d'une femme qui en a assez de la mer, de la tempête et de la solitude, ne sont pas à exclure de parti pris. Mais il y eut certainement autre chose, quelque chose de beaucoup plus romanesque encore et plus profond, une superstition inavouée peut-être, la persuasion qu'avec cette femme à bord il ne saisira jamais sa conquête, et que, ne pouvant la jeter à la mer, comme fit Grallon de la sacrilège Dahut, il n'a plus qu'à la ramener ; avec cela, une révolte soudaine contre les conjurations multipliées des éléments et des hommes, ce noir besoin que connaissent bien ceux de sa race de renier tout à coup leur intérêt le plus clair et le plus cher, de dire non à la renommée, à la gloire, à la plus élémentaire prudence : l'entêtement, ou plus exactement le coup de tête breton, qui ne s'arrête à aucune objection parce qu'il les connaît toutes, se les étant au préalable adressées, et qu'il a ses raisons plus fortes encore, mais qui, impénétrable en ses pudeurs, inventera pour donner le change des raisons raisonnables et par conséquent discutables, des chicanes, remâchant, comme ici, l'état de la mâture, des agrès, des vivres, comptant, recomptant les malades, et rédigeant à soi seul un procès-verbal que l'écrivain du bord fera signer séparément à chacun des officiers et maîtres — petite habileté qui se retournera en gros grief, le moment venu.¹²⁸⁴

Le premier de ces articles que nous pourrions véritablement appeler « critiques », dans tous les sens du terme, est écrit par Camille Vergniol dans *Le Monde Illustré*. On

1281 *Ibid.*

1282 Dct A. Le Flamanc, *La Revue de l'Ouest*, n° de Noël 193?, p. 13

1283 Commt. Somborn, *Le Courrier maritime de France*, op. cit.

1284 A. Dupouy, *Le Breton Yves de Kerguelen*, op. cit., p.159-161.

peut rappeler, pour resituer qui fut cet auteur, qu'il a participé à cette même collection, « La grande légende de la mer » chez La Renaissance du livre, en écrivant un *Dumont d'Urville*, publication qui a précédé d'un an seulement celle de Dupouy. C'est donc un amateur et un connaisseur du monde maritime qui écrit les lignes qui suivent : « ce qui empêche de voir Kerguelen comme un vrai chef, « c'est quelque chose de mesquin, d'hésitant, de trouble, d'inachevé. Il se démène, il se dépense largement, pour se pousser et se faire investir d'un commandement ; mais quand l'instant est venu d'*agir*, il ne va jamais au bout de son action. »¹²⁸⁵ Dupouy n'est pas parvenu à convaincre C. Vergniol :

[...] ce n'est pas sans motif, écrit-il, que le Breton Auguste Dupouy intitule son livre : *Le Breton Yves de Kerguelen*. Entendez qu'il détourne astucieusement, sans avoir l'air d'y toucher, les foudres et mésaventures de son héros sur le mysticisme de la race. Il a bon dos le mysticisme celte!...¹²⁸⁶

Pour l'auteur de l'article, rien n'est expliqué. Il lit cette défense comme ne s'appuyant pas sur des arguments raisonnables. Si l'on lit bien le passage, plus que le mysticisme, c'est la dimension folklorique qui est reprochée à Dupouy. C'est-à-dire que cette évocation de la Bretagne où Grallon et Dahut ont une belle part, ne peut convenir à l'esprit rationnel d'un Vergniol.

Cette évocation du folklore breton amena d'ailleurs certains commentateurs à dépasser largement la pensée de l'auteur. Tandis que Dupouy luttait contre les archétypes, certains lecteurs ne peuvent lire un ouvrage sur un sujet breton sans faire résonner les cordes d'une mélodie romantique servie depuis le XIX^{ème} siècle. Le passage exposé plus haut fait tomber le texte dans les filets des celtisants qui ne se préoccupent guère de vérité littéraire ou historique. C'est l'occasion pour eux d'écrire quelques lignes éthérées. Pour L. Laloy dans *L'Ère nouvelle*, l'épouse de Kerguelen, d'origine flamande « ne pouvait comprendre les sautes d'humeur ni les revirements imprévus d'une de ces âmes celtiques si aisément détachées du rivage, cédant au vent du large, sans ancre de retour.»¹²⁸⁷ Ce même chroniqueur analyse le comportement du navigateur, « comme si tous les celtes de cette race avaient bu quelques gouttes du philtre de Tristan.»¹²⁸⁸ D'autres figures mythiques apparaissent dans les commentaires. C'est l'occasion de donner un point de vue sur la Bretagne :

Il s'agit d'un héros, écrit G. Truc dans *L'Ami du peuple*, et la Bretagne ne saurait qu'être héroïque. Héroïque et romanesque. Songez au passé réel ou légendaire, au

¹²⁸⁵ C. Vergniol, *Le Monde Illustré*, 3 août 1929, p. 79.

C'est le même Camille Vergniol qui, en 1932, cosigne avec Dupouy l'introduction au *Chant de l'alouette* de Dupuy-Mazuel, premier roman du cycle des romans de l'Histoire de France.

¹²⁸⁶ *Ibid.*

¹²⁸⁷ L. Laloy, *L'Ère nouvelle*, 12 juillet 1929

¹²⁸⁸ *Ibid.*

combat des trente ou à la table du roi Arthur. De quel relief ce pays creuse et relève l'ensemble du relief du pays de France!¹²⁸⁹

L'auteur voit dans la spécificité bretonne quelque chose de grand. Il y semble y voir quelque chose d'indéfectible qui a passé à travers les siècles, et lui aussi entraperçoit dans le livre de Dupouy les mêmes références que Laloy, « à certaines silhouettes apparues à la croix des routes on songe au braconnier et à l'ermite qui rencontrèrent Tristan et Yseut dans la forêt. »¹²⁹⁰ Dupouy sème cette vision romantique, mais pense-t-il à une telle réception? Nous n'en sommes pas persuadés. Dans son article « La Bretagne intellectuelle et littéraire »¹²⁹¹, il soulignait combien les romans bretons du Moyen Age n'avaient en réalité que peu de chose à voir avec la Bretagne, mais étaient bien plus des représentants de la tradition littéraire française. Ce que nous sommes obligés de constater, c'est combien le passage souligné va porter d'interprétations, comment l'auteur lui-même sera dépassé par son sujet qui semble finir par lui échapper.

On a bien le sentiment d'être au cœur d'un problème. Pourquoi Kerguelen est-il parti? pourquoi a-t-il abandonné sa mission? Si Vergniol critique la dimension mystique ou folklorique de l'argumentaire de Dupouy¹²⁹², le docteur Le Flamanc va s'arrêter sur la notion de Breton en considérant le manque d'assise logique de l'argumentation. Il va chercher une autre réponse que celle de Dupouy à cette fin peu glorieuse qu'a connue l'aventure de Kerguelen. L'auteur de l'article, fort complet et d'une écriture très précise, s'appuie sur des arguments de sociologie scientifique :

Nous sommes plein de méfiance envers toutes ces raisons qui sont les corollaires émanés d'un type convenu de la race bretonne. Il n'y a rien de plus aléatoire qu'un pareil exercice de logique appliqué à un groupement ethnique un peu étendu. On commence par recueillir quelques observations d'ordre moral et intellectuel qui portent sur quelques individus dits « représentatifs » d'une race, premier point contestable. On se limite dans le temps, dans l'espace, à l'expérience personnelle que l'on a de quelques cantons, de quelques professions. On applique au Léon ce que l'on a cru observer dans

1289 G. Truc, *L'Ami du peuple*, 31 oct 1929

1290 *Ibid.*

1291 A. Dupouy, « La Bretagne intellectuelle et littéraire », *Visages de la Bretagne*, *op. cit.*, p. 79 à 111.

1292 Citons tout de même les dernières lignes de cet article qui subitement change de ton : « Sans avoir fait grand'chose, sans avoir rien fait de grand, il a cette double aubaine : son nom sur la carte, plus visible que beaucoup d'autres parce qu'il émerge du désert liquide, — et le livre d'Auguste Dupouy. Dupouy qui, sans rien perdre de son pittoresque et de sa force, de sa fermeté et de sa couleur, de toutes ses qualités d'érudit, d'historien, d'écrivain et de peintre, — se révèle par surcroît, gabier de première classe, quartier maître de timonerie, capitaine d'arme et chef de pavillon de la Grande Légende la Mer. » (C. Vergniol, *op. cit.*) On peut s'interroger sur cette fin d'article qui vente largement l'auteur tout en montrant un grand agacement vis à vis du sujet. Est-ce un simple compliment espérant un retour? compliment de surface du fait d'une maison d'édition commune? Peut-être aussi l'auteur est-il de ceux qui maîtrisent suffisamment le sujet pour être en mesure de critiquer le traitement de l'officier, mais de reconnaître également les qualités d'auteur de Dupouy.

Tréguier, au Vannetais ce que l'on a entrevu en Cornouaille, au Breton moderne ce que l'on a puisé dans Jules César, dans Tacite, dans Procope, voire dans Hérodote. Et ayant brossé ainsi un type de Breton régulier, on en tire des déductions pour éclairer la personnalité et les actes du premier venu. Il me semble qu'il y a là une pétition de principe caractérisée.¹²⁹³

Premier point, donc, il n'existe pas, selon Le Flamanc, de type breton. Ce personnage fantasmatique, concentration des caractéristiques générales d'un peuple, serait, de toute pièce, la création de Dupouy. Pour réaliser ce personnage, il aurait combiné des observations nécessairement limitées et une culture personnelle qui va de sa Cornouailles jusqu'à Hérodote, premier historien qui aborde l'histoire celte¹²⁹⁴ Il nous semble que le docteur Le Flamanc omet une autre source qui construit ce personnage, et qui est peut-être la plus importante dans le cas de Kerguelen, la dimension littéraire. Dupouy, quand il évoque cette « race bretonne », pense tout autant à Le Braz, à Luzel, à Le Goffic, à Renan et peut-être surtout à Chateaubriand et leur production livresque, qu'au pêcheur, au paysan et à ses connaissances historiques.

Accordons à M. Dupouy, continue A. Le Flamanc, que les sentiments de Kerguelen tels qu'il les expose, auraient pu être ceux d'un marin de Douarnenez qui, ayant enlevé la femme de son voisin, se serait trouvé avec elle sur sa coque de noix, par une tempête sur les récifs de la chaussée de Sein. Mais ce capitaine des vaisseaux du roi, rompu aux choses de la mer, « féru de science nautique », « aussi instruit qu'aucun officier général de la Marine », technicien ardent à la besogne et désireux de se signaler dans tous les domaines [...] ce qui lui aurait porté le coup fatal, ce serait un subit ras-de-marée de superstition bretonne, accompagné d'une vision de Grallon et de Dahut!¹²⁹⁵

Cet agacement que démontre le chroniqueur interroge la posture de Dupouy quant à cette question de la « race bretonne », et son rapport aux légendes celtiques. Nous savons que Dupouy était bien loin de s'intéresser aux histoires du folklore. Alors pourquoi évoquer cette histoire de Grallon et Dahut ? Il nous dit bien qu'il y a « quelque chose de plus romanesque »¹²⁹⁶ dans cet abandon. Le docteur Le Flamanc semble oublier que l'auteur propose des hypothèses, « une superstition inavouée peut-être » écrit Dupouy, des possibilités, des conjectures donc. Nous ne pensons pas, au vu de notre connaissance de son œuvre, que Dupouy croie réellement à cet argument. En revanche, on peut penser qu'il y a, encore une fois, une dimension littéraire qui sous-tend cette explication. La démonstration par l'hypothèse fait de Kerguelen un être littéraire et romanesque. Il est bien construit sur une figure réelle, mais Dupouy le désincarne, l'amène à toucher le mythe.

1293 Dct A. Le Flamanc, *La Revue de l'Ouest*, n° de Noël 193?, p. 14.

1294 *Histoire d'Hérodote*, T. VIII, Table géographique, C. Crapelet, Paris, 1802.

1295 Dct A. Le Flamanc, *op. cit.*, p. 14.

1296 A. Dupouy, *Le Breton Yves de Kerguelen*, *Ibid.*, p.160.

Si Dupouy interroge l'argument de la superstition, nous pensons donc qu'il le fait sans trop y croire ; en revanche, quand il écrit que la décision fut guidée par « une révolte soudaine », par « ce noir besoin que connaissent bien ceux de sa race de renier tout à coup leur intérêt le plus clair et le plus cher, de dire non à la renommée, à la gloire, à la plus élémentaire prudence », le type de breton qui lui sert de référence n'est ni dans son entourage proche, ni dans ses connaissances historiques, ni basé sur aucune référence littéraire ; nous pensons qu'il tire cette interprétation de sa propre expérience, il pense à lui ; Kerguelen, c'est lui, tout simplement. Jean-Pierre Dupouy, lors d'un entretien, nous a dit combien, dans certaines lettres à sa sœur, Auguste Dupouy se plaint de son « sale caractère », il se sait capable de tout abandonner sur ce « coup de tête breton » incriminé par les lecteurs attentifs, il se sait capable de cette « révolte soudaine » qui lui fait abandonner la plus élémentaire prudence et qui va contre ses intérêts.

Nous avons vu combien Dupouy se pose comme défenseur de son personnage, s'il est partisan, le docteur Le Flamanc ne l'est pas moins. Pour lui, Dupouy s'est trompé de cible en accusant d'abord les enseignes de Cheyron et la Gâtinerie, meneurs de la cabale, puis le Grand Corps à la sentence si sévère. C'est l'esprit des Lumières qui est responsable de l'échec de ce voyage vers les terres australes.

Coup de tête donc, mais contre quoi? Contre toutes les lubies philosophiques qui ont présidé à l'expédition, et dont M. Dupouy ne parle pas, mais dont Kerguelen ressent toute l'insolence journallement à son bord dans les propos des « gens de science » qu'il transporte¹²⁹⁷

Pour Le Flamanc, la Bretagne en 1771, n'est pas encore suffisamment « éclairée », c'est-à-dire qu'elle n'était pas encore pénétrée des théories des temps, ce qui amène Kerguelen, selon le docteur par une réaction pleine de bon sens, à réagir contre les chimères philosophiques. Son article est une critique ouverte contre ces philosophes qui imposent leur rêverie d'un continent idéal. Selon lui, Kerguelen aurait compris que la terre qu'il avait découverte était bien loin du jardin des Hespérides tant espéré en France. Il pense que la rigueur de la sanction est donc en rapport avec les belles espérances que sa découverte avait fait naître, « Kerguelen, écrit Le Flamanc, fut selon toute apparence la victime expiatoire livrée à une cabale de philosophes pour réparer l'affront fait à une idole de la nature. »¹²⁹⁸

Nous avons repris les principaux passages de ces deux articles, afin de voir comment Dupouy, par la publication de cette biographie, ouvre une véritable boîte de

1297 Dct A. Le Flamanc, *op. cit.*, p. 14.

1298 *Ibid.*

Pandore. Il semble impossible de travailler sur cet ouvrage sans examiner la question de sa postérité.

6- Postérité

Il n'est pas toujours facile de repérer la descendance d'un écrivain, de percevoir quelles furent les conséquences littéraires qui découlèrent de sa production livresque. Pourtant, quand on se penche sur la bibliographie consacrée à Kerguelen, on reconnaît l'importance que l'ouvrage de Dupouy eut et a encore sur cette littérature. Les genres qui la constituent sont multiples. Cela va de l'étude scientifique de type universitaire avec des auteurs comme John Dunmore¹²⁹⁹, Alain Boulaire¹³⁰⁰ ou Gracie Delépine¹³⁰¹, en passant par le roman, représenté par Guillemette Marrier ou Isabelle Autissier¹³⁰², jusqu'à la bande dessinée, puisqu'un numéro de *Tintin Magazine* fit de Kerguelen sa couverture¹³⁰³. Depuis 1928, on peut lire au sujet de l'officier breton une quinzaine d'ouvrages.

Peut-on parler de postérité pour le livre de Dupouy? On ne peut que constater qu'il est le point de départ de nombreux ouvrages. Plusieurs choses les réunissent. Tout d'abord, le ton. Réaliser la biographie de Kerguelen, ou au moins raconter son histoire, oblige l'auteur à se positionner comme avocat ou comme procureur. Nous pensons que cela vient de cette biographie originale qu'est *Le Breton Yves de Kerguelen*. Dupouy lui-même reprend un certain style utilisé par Kerguelen. Sa *Relation de deux voyages dans les mers Australes et des Indes*, — récemment rééditée à la Découvrance¹³⁰⁴—, a pour objectif de remettre en cause les conclusions du conseil de guerre de 1778. Publié en 1782, il est censuré pour offense envers la justice du roi. Il y livre sa version de l'affaire, il accompagne ce récit d'extraits du journal de sa navigation, de lettres de soutien et de divers mémoires qui montre son zèle et son activité. Dupouy s'appuie, entre autres, sur ce document pour faire les recherches qui corroborent la théorie du complot.

1299 J. Dunmore, *Les Explorateurs français dans le Pacifique, XVIIIe S*, London, Oxford University Press, 1965, Papeete-Tahiti, Ed. du Pacifique (pour la version française), 1978, p. 210-269.

1300 A. Boulaire, *Kerguelen, Le phénix des mers australes*, Paris, France-Empire, 1997.

1301 G. Delépine, *Histoires extraordinaires et inconnues dans les mers australes, Kerguelen, Crozet, Amsterdam et Saint-Paul*, Rennes, Ed. Ouest France, 2002, p. 36-37 et 45-91.

G. Delépine, *L'Amiral de Kerguelen et les mythes de son temps*, Paris, l'Harmattan, 1998.

1302 I. Autissier, *Kerguelen, le voyageur du pays de l'ombre*, Paris, Grasset, 2006.

1303 F&L. Funcken, « Yves de Kerguelen, 1734-1797 », *Tintin*, n°541, 5 mars 1959, p. 4-7.

1304 Y-J. Kerguelen-Trémarec, *Voyage dans les mers du Nord, Australes et des Indes, La Rochelle*, La Découvrance, 2007.

Gracie Delépine, dans *L'Amiral Kerguelen et les mythes de son temps*¹³⁰⁵, réalise une intéressante analyse bibliographique et montre les erreurs qui se sont transmises dans les notices biographiques au sujet de Kerguelen depuis le début du XIX^{ème} siècle. Elle accorde à Auguste Dupouy la primeur d'une biographie complète et sérieuse, il est le premier à avoir eu accès aux archives de la famille, ce qui fait de son ouvrage une base sur laquelle on peut s'appuyer. Elle remarque d'ailleurs l'humour de l'auteur, mais ne perçoit pas tout à fait la dimension partisane de l'homme de Saint-Guénolé.

Pour nous, le livre de l'amiral de Brossard, *Kerguelen le découvreur*¹³⁰⁶, est un héritier quasiment direct de l'ouvrage de Dupouy. Il défend lui aussi le personnage. Pourtant, on peut être surpris que dans sa bibliographie, il ne cite Dupouy qu'au sujet de son ouvrage sur *Brest et Lorient*¹³⁰⁷ tandis que dans son texte il fait trois fois référence à ce dernier dans les notes de bas de page¹³⁰⁸. Il est juste, en revanche de remarquer qu'il va plus loin encore dans le soutien indéfectible pour le découvreur. Le registre de l'indignation est souvent présent, il souligne entre autres l'aspect scandaleux du comportement d'un du Cheyron, la dimension tout à fait injuste du conseil de guerre. Lui aussi montre son désaccord avec Dupouy au sujet du départ des terres australes lors du deuxième voyage. Il creuse l'image d'un capitaine très humain, parfaitement compétent. L'équipage et le navire sont dans un état des plus inquiétants. Pourquoi n'a-t-il pas au moins continué vers l'est et les rivages américains?

Certes, s'il eût été au Chili plutôt qu'à la Plata, la chose eut été placée dans un climat de gloire, mais il n'était plus question de gloire. D'humanité seulement. Il n'avait pour cela de conseil à recevoir de personne. C'était une affaire raisonnée très sagement. Rien à voir avec un « coup de tête », fût-il breton.¹³⁰⁹

Cette dernière phrase est une évidente réponse à la théorie de Dupouy. L'amiral de Brossard veut rationaliser le comportement de Kerguelen.

Dans *Le Phénix des terres australes*¹³¹⁰, Alain Boulaire croise largement les informations de Dupouy et de l'amiral de Brossard, mais il n'adopte pas tout à fait le même ton. Il est plus mesuré dans son jugement, on ne peut cependant que repérer une certaine indulgence envers un homme qui a subi un jugement aux conséquences

1305 G. Delépine, *L'Amiral Kerguelen et les mythes de son temps*, Paris, L'Harmattan, 1998.

1306 Amiral de Brossard, *Kerguelen. Tome 1 : Le découvreur. Tome 2 : Le découvreur et ses îles*, Paris, France-Empire, 1970.

1307 A. Dupouy, *Brest et Lorient*, op. cit., 1922.

1308 Amiral de Brossard, *Kerguelen. Tome 1 : Le découvreur*, Ibid., p. 101, 328 et 469.

1309 Ibid., p. 384.

1310 A. Boulaire, *Kerguelen, Le phénix des mers australes*, op. cit.

démesurées. Boulaire accorde à Kerguelen le statut de victime expiatoire en utilisant le terme de « calvaire »¹³¹¹ pour caractériser la période où il devra rendre des comptes à la justice. La spécificité de son ouvrage est de citer de larges passages de documents officiels et des lettres entières. Il permet au lecteur de poser le regard sur des sources difficilement accessibles. Il s'accorde avec Dupouy sur « les immenses qualités scientifiques de notre capitaine breton »¹³¹². On retrouve un abbé Rochon qui, certes, n'est pas ce personnage romanesque¹³¹³, figure du traître, de chez Dupouy, mais qui est tout de même « doté d'un fichu caractère et enclin à la malhonnêteté. »¹³¹⁴ La différence majeure se fait sur l'idée que A. Boulaire reconnaît les erreurs de son personnage. Il parvient à s'en détacher quand il est très difficile pour Dupouy de signaler une faute ou une faiblesse du capitaine. Ainsi, l'auteur du *Phénix des terres australes* lit dans la correspondance entre le capitaine et Rosnevet « une indécision et surtout une grande lassitude. »¹³¹⁵ Son Kerguelen, à la différence de celui de Dupouy, n'est pas un être de fer, il est faillible.

Isabelle Autissier, dans *Kerguelen, le voyageur du pays de l'ombre*¹³¹⁶, elle aussi, se montre largement bienveillante envers l'officier breton. Tout en romançant les faits — elle creuse l'histoire d'amour entre Kerguelen et Louison —, elle cherche à comprendre la dimension psychologique qui a mené Kerguelen à cette succession d'erreurs. On peut d'ailleurs noter qu'une part importante de l'intérêt de ce livre vient de ce que la navigatrice utilise sa propre expérience de la mer pour que nous comprenions la vie entre les quarantièmes rugissants et les cinquantièmes hurlants. En outre, elle fait de son personnage un être sombre, torturé par des interrogations profondes et inquiet de certains signes. Ainsi, quand Kerguelen ne parvient pas à aborder la terre découverte, il sent « quelque chose d'impalpable »¹³¹⁷, qui tient du « sortilège »¹³¹⁸, « une sorte d'esprit

1311 *Ibid.*, p. 142.

1312 *Ibid.*, p. 63.

1313 Dupouy, dans son *Kerguelen*, en fait un portrait quasiment burlesque :

« Il avait à son bord l'abbé Rochon de Fournoux, un Brestois plus passionné de navigation que d'oraison, bibliothécaire en titre, mais rarement en exercice, de l'Académie royale de marine, physicien et mathématicien de qualité, mais caractère assez incommode, grand redresseur de torts géographiques, ardent à la dispute comme peut l'être sur le terrain des sciences « un moins de trente ans », et vindicatif en diable, quoique homme de Dieu. » (A. Dupouy, *Le Breton Y. de Kerguelen*, op. cit., p. 116.)

1314 A. Boulaire, *Kerguelen, Le phénix des mers australes*, op. cit., p. 67.

1315 *Ibid.*, p. 133.

1316 I. Autissier, *Kerguelen, le voyageur du pays de l'ombre*, op. cit., 2006.

1317 *Ibid.*, p. 62.

1318 *Ibid.*, p. 62.

malin propre au lieu, qui distillait la peur et le découragement. »¹³¹⁹ L'isotopie de la malédiction est présente tout au long de l'ouvrage¹³²⁰. On retrouve cette question mystique chez Dupouy. Nous ne savons pas si elle s'est inspirée de ce dernier¹³²¹, si elle a même lu son livre, mais il est certain que des aspects du personnage sont similaires. Elle fait de du Cheyron et de La Gatinerie des délateurs qui mettent de l'huile sur le feu. Mais sous sa plume, Kerguelen devient un homme fragile, louvoyant au gré des vents politiques mais aussi contraint de suivre ses passions et ses angoisses. Ce sont ces multiplicités de tensions qui permettent d'expliquer le rapport sur les terres australes :

Il se mordait les doigts maintenant de son rapport enflammé, mais avait-il vraiment eu le choix? Est-ce que quelqu'un, à la cour ou à l'Académie, aurait admis qu'il cassât leur mirobolant espoir de cinquième continent? Est-ce que cela n'aurait pas été la disgrâce à coup sûr? Il maudissait Bougainville d'avoir, avec sa description idyllique de Tahiti, échauffé les esprits au point que la vérité s'était révélée impossible à dire.

Pour Isabelle Autissier, Kerguelen n'a pas « osé casser les idées reçues et risqué de briser sa carrière. »¹³²² Dupouy ne creuse pas cet aspect, cette dimension profondément sociale, la pression qui devait exister sur les épaules d'un officier, d'un découvreur, c'est une particularité de la Rochelaise.

Malgré cette descendance favorable à Kerguelen, d'autres ouvrages sont bien plus nuancés, voire complètement hostiles. Le premier est un roman, publié en 1945 par Guillemette Marrier, *La Ridondaine avec Kerguelén et la belle Louison*¹³²³. Ce livre nous paraît particulièrement intéressant car on doit le lire comme une réponse à l'ouvrage d'Auguste Dupouy. Ce dernier, en défendant le capitaine du *Roland*, condamne ceux qui ont participé à la cabale contre Kerguelen. Parmi ceux-là, on trouve Jacques-Marie de La Gatinerie, sous-ingénieur constructeur de son état et aïeul de Guillemette Marrier. Cette dernière va utiliser le journal de Jacques-Marie pour contredire la thèse de Dupouy :

Dans le *post-scriptum* seulement, et pour les renseignements concernant l'ascendance du capitaine de Kerguelén, j'ai eu recours à la biographie d'Auguste Dupouy, *Le Breton Yves de Kerguelén*, édité à la Renaissance du Livre. On y trouvera

1319 *Ibid.*, p. 62-63.

1320 Louison devient alors une sorte d'amulette qui est censée protéger Kerguelen des mauvais esprits de la terre australe, c'est une des raisons qui expliquent son embarquement.

1321 L'auteur ne nous donne aucune information sur ses sources livresques, à la p. 295, elle informe le lecteur : « c'est en rentrant, dans la quiétude respectueuse de la Bibliothèque Nationale, au fil des livres de bord soigneusement recopiés, des déclarations parfois étranges du procès, que je suis partie à la découverte d'une personnalité, d'un destin. Kerguelen est une énigme. » (*Ibid.*, p. 295.)

1322 *Ibid.*, p. 297.

1323 G. Marrier, *La Ridondaine avec Kerguelén et la belle Louison*, Paris, Plon, 1945.

des assurances absolument contraires aux faits, — ou aux intentions, — relatés au jour le jour par mon aïeul, lesquels correspondent d'une façon mathématique avec le jugement du conseil de guerre.¹³²⁴

En effet, dans son livre, Guillemette Marrier montre Kerguelen comme un être sombre, qui use et abuse de son pouvoir de chef, à tel point que Jacques-Marie règle son attitude car il a « la crainte de donner prise à l'humeur de M. de Kerguelen par sa conduite. »¹³²⁵ Elle le montre violent, injuste, en un mot, terrible. L'aïeul est construit en contraste, il est rigoureux, naïf, sympathique. Pour reprendre une expression que l'auteur fait dire à Louison, son cœur est « aussi pur que celui d'un saint-ermite. »¹³²⁶ Ainsi, Jacques-Marie a « une haute opinion du devoir »¹³²⁷, et du Cheyron est « le dévot de l'exactitude »¹³²⁸. Chaque point étayé par Dupouy est contrecarré par Marrier. Il nous semble que, bien qu'elle s'en défende, elle a, tout le long de l'écriture de son roman, le texte de Dupouy en tête, afin de redresser l'image familiale.

Dans ce texte, le souvenir de Dupouy est partout présent, et la préface que Roger Vercel accorda à Guillemette Marrier nous éclaire encore sur la place de l'homme de Saint-Guérolé dans cet ouvrage. Il faut d'abord se rappeler que R. Vercel fut prix Goncourt 1934 pour *Capitaine Conan* et que le monde maritime est au cœur de son œuvre. C'est donc un connaisseur des grandes histoires de mer. Or, on ne peut que constater que cette préface s'appuie principalement sur le récit de Dupouy. « [...] la *Ridondaine* prend passionnément parti dans une vieille affaire qu'Auguste Dupouy a excellemment contée »¹³²⁹, écrit R. Vercel. Il reconnaît la qualité du texte du Breton, il le cite même en rappelant, pour situer le texte de Guillemette Marrier, que « c'est au retour de ce voyage « sentimental et malchanceux » qu'il comparut devant un conseil de guerre réuni à Brest[...] »¹³³⁰ Ce « voyage sentimental et malchanceux »¹³³¹ étant le titre du neuvième chapitre du *Breton Yves de Kerguelen*.

R. Vercel va plus loin encore puisque sa préface évoque en grande partie ce qu'il manque au livre. C'est-à-dire une véritable réponse à la question suivante : « Pourquoi Kerguelen s'est-il si mal comporté dans cette deuxième expédition ? ». Et là encore, c'est l'image de Dupouy qui apparaît dans la réponse qu'il propose :

1324 *Ibid.*, Appendice, p. 244

1325 *Ibid.*, p. 36.

1326 *Ibid.*, p. 142.

1327 *Ibid.*, p. 166.

1328 *Ibid.*, p. 186.

1329 R. Vercel, « Préface », *Ibid.*, I.

1330 *Ibid.*, II.

1331 A. Dupouy, *Le Breton Yves de Kerguelen*, *op. cit.*, p. 139.

L'auteur de la *Ridondaine* propose rapidement quelques explications. Il en est une qu'elle néglige et que son talent de romancier, à défaut de sympathie, lui eût peut-être fait découvrir : que Kerguelen fut, en l'occurrence victime de son imagination de Celte. Découvrir sur l'océan noir la terre dont on rêve : joie exaltante. Y retourner en fonctionnaire, la retrouver telle qu'elle est, dans sa nudité farouche : morne mission et déception amère. Aimer « ce que jamais on ne verra deux fois » est un péril dont ne sut point se garder ce marin sans cesse entraîné aux nouveautés audacieuses. C'est à Brest, avant même le départ du *Roland* que le commandant renonce ! En embarquant clandestinement une belle fille pour ses distraire pendant la traversée, ne signifie-t-il pas dès l'appareillage, son refus de s'intéresser à l'expédition ? Il se devait, certes, il devait à la France, à son roi, d'y apporter tous ses soins. Il ne le peut, parce que ses rêves l'appellent ailleurs, vers des terres ou des idées nouvelles, sur des sentiers non frayés. Ainsi le relâchement que lui reprochent Jacques et Guillemette Marrier, prouverait seulement qu'il fut atteint de cette dangereuse fièvre de l'exploration qui ne consume à ce point que les plus grands découvreurs. Quand il s'agit d'un Kerguelen, il n'est pas indifférent que les pires fautes soient exemptes de bassesse.¹³³²

Le prix Goncourt, en rédigeant cette préface, s'est certainement souvenu du passage que nous avons cité plus haut, et particulièrement de « ce coup de tête breton »¹³³³ qui devient une « imagination de Celte » sous sa plume. Il rajoute cependant un point de vue romantique que Dupouy n'aurait pas rejeté. En faisant appel à Vigny par sa citation de « La maison du berger » dans les *Destinées*, « Aimer ce que jamais on ne verra deux fois »¹³³⁴, il fait encore écho aux référentiels de Dupouy. Par cette formule, il reprend ce caractère particulièrement souligné dans la biographie de notre auteur qui est de toujours aller de l'avant ; ainsi en affirmant ce trait de caractère, le préfacier redresse l'image de Kerguelen, ses pires fautes sont « exemptes de bassesse », il rejoint donc l'image qu'en donne sa véritable référence qui est Auguste Dupouy.

John Dunmore publia en 1965 une somme : *Les Explorateurs français dans le Pacifique, XVIIIe S*¹³³⁵. Il a lu le livre de Dupouy puisqu'il y fait plusieurs fois référence en note de bas de page. Il incite même le lecteur à le lire pour avoir de plus amples renseignements biographiques. Travaillant en Angleterre, il dit sa difficulté à obtenir certains documents. Il s'est appuyé surtout sur des microfilms. Son analyse est cependant étayée, très intéressante dans l'ensemble.

Comme ce chroniqueur de *L'Hygiène sociale* qui affirma qu'il n'y avait pas de doute que Kerguelen « n'ait été un peu agité, que — comme son nez — il n'ait manqué

1332 R. Vercel, « Préface », *Ibid.*, IV-V.

1333 A. Dupouy, *Le Breton Yves de Kerguelen*, *Ibid.*, p.15.

1334 A. Vigny, « La maison du berger », *Revue des deux mondes*, t. VII, 1844, p. 312.

1335 John Dunmore, *Les Explorateurs français dans le Pacifique, XVIIIe S*, *op. cit.*, p. 210-269.

un peu d'équilibre.»¹³³⁶, il alimente le débat sur plusieurs points alimentant la critique de l'officier. Il fait de Kerguelen un homme qui est mangé par une ambition démesurée, mais cette ambition est handicapée par une certaine médiocrité en tant que marin. Il signale les erreurs de position que commet Kerguelen quand il n'est pas soutenu par un astronome, « l'affirmation de Rochon, quant aux faibles capacités de Kerguelen en matière de navigation, est ainsi confirmée. »¹³³⁷ On voit que l'auteur renverse les rôles des personnages du drame. Chez Dupouy, l'abbé Rochon porte le masque du traître, du jaloux qui veut se venger. Dunmore fait jouer à Kerguelen ce rôle tandis que Rochon représente l'homme fiable, honnête. De la même manière, si chez Dupouy les nouveaux administrateurs de l'Île de France sont des hommes qui empêchent littéralement la réussite de l'expédition en refusant systématiquement d'aider Kerguelen, chez Dunmore, Maillard devient un « administrateur efficace »¹³³⁸ qui a la tête sur les épaules et qui a des raisons bien légitimes de ne pas collaborer.

Face au fait que Kerguelen ne mettra jamais les pieds sur la terre qu'il a découverte, Dunmore propose l'idée selon laquelle « la seule explication rationnelle est qu'il n'eut jamais l'intention, à aucun moment, d'exécuter à fond ses instructions. »¹³³⁹ En d'autres mots, il n'avait pas l'objectif d'atterrir sur la terre australe quand il monta à bord du *Roland*. Pour l'auteur, ce voyage lui permettait avant toute chose de réaliser un profitable trafic pour son propre compte. En note, Dunmore nous informe que Marthe Emanuel dans *La France et l'exploration polaire* pense que « Kerguelen souffrait d'une sorte d'instabilité mentale que l'on n'avait pas décelée. »¹³⁴⁰

On peut à nouveau lire cette biographie de Kerguelen comme un contre-Dupouy. Il réexamine les preuves à charge contrecarrées par l'auteur breton. Du comportement de du Cheyron à l'état du navire, l'équipage malade, les raisons du départ. L'ouvrage de Dupouy est un référentiel, il reconstitue le dossier en réexaminant les pièces, en cherchant de nouvelles preuves. Il est important de remarquer comment l'auteur Anglais reprend la rhétorique mise en place par Dupouy tout en renversant le point de vue. Le regard porté sur les pièces du procès produit cette opposition. Pour Dupouy les témoignages ne sont pas fiables, tandis qu'ils le sont pour Dunmore. Prenons en exemple l'épisode où Kerguelen, en chemin pour l'Île de France lors de son deuxième

1336 *L'Hygiène sociale*, p. 309, août 1929, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales de Quimper.

1337 John Dunmore, *Les Explorateurs français dans le Pacifique, XVIIIe S, op. cit.*, p. 221.

1338 *Ibid.*, p. 247.

1339 *Ibid.*, p. 253.

1340 *Ibid.*

voyage, subit une tempête fulgurante, ravageant la mâture. L'officier Pagès l'accusa de ne pas être sorti de sa cabine car il était avec Louison et passablement ivre. Pour Dupouy cela n'est que mensonge, pour l'amiral de Brossard, Kerguelen était même à la barre. Dunmore reprend les témoignages du procès : « ce qui ressort implicitement de l'accusation, c'est que Kerguelen était effrayé et incompetent, mais la raison probable est qu'il était ivre. »¹³⁴¹

La conclusion de cet article nous paraît révélatrice du mystère de la personnalité de Kerguelen, tant le portrait de l'homme que crée Dupouy et celui que propose Dunmore sont différentes :

Les fautes de Kerguelen, les unes mineures, les autres plus sérieuses, accumulées par le témoignage de trente-deux témoins, composaient le portrait d'un commandant libertin, égoïste, de méchant caractère et médiocre. Un accusé invisible était également présent à la cour martiale : l'Administration de la Marine Royale française, qui, si souvent, donnait de l'avantage aux marins parce qu'ils étaient bien nés et qui, en l'occurrence, avait placé un homme à la tête d'une expédition sans avoir même pris la peine de vérifier ses prétentions extravagantes.¹³⁴²

Gracie Delépine, dans son deuxième ouvrage sur Kerguelen, reprend deux thèmes abordés par John Dunmore : le rapport extraordinaire de Kerguelen sur les terres australes et la raison de son départ sans avoir foulé le sol de la terre tant recherchée. La question de ce rapport nous intéresse particulièrement car il est absolument absent de la biographie de Dupouy. Regardons comment ce dernier traite l'ordre d'embarquer de nouveau pour les mers du sud.

Rappelons d'abord que des Roches et Poivres, les administrateurs de l'Île de France ont envoyé au roi une lettre dithyrambique sur Kerguelen et sa découverte. Pour eux, elle recèle les plus grands espoirs. Quand il est de retour en France, Kerguelen est autorisé à avoir une entrevue avec le roi. Ce dernier l'interroge :

Y a-t-il des chances qu'elle soit habitée? cultivée? policée? Moins illusionniste que le chevalier des Roches, Kerguelen n'ose y croire : en dépit d'une latitude qui répond à celle de Paris, le climat lui en paraît trop rude, et il a vu autour trop d'oiseaux pour supposer raisonnablement qu'il s'y trouve des hommes.¹³⁴³

Dupouy montre, qu'en réalité, Kerguelen a bien la tête sur les épaules¹³⁴⁴.

1341 *Ibid.*, p. 261.

1342 *Ibid.*, p. 263.

1343 A. Dupouy, *Le Breton Yves de Kerguelen*, op. cit., p.129.

1344 C'est peut-être oublier tout de même ce que lui-même vient d'écrire précédemment...quand il évoque les mirages de cette terre... « On se figure sans peine ces deux têtes bretonnes s'exaltant de concert, sous les pamplemousses. » (*Ibid.*, p. 128) Dans un premier temps, il prête à Kerguelen la même exaltation que son ami, puis il la lui enlève, pour faire de son personnage un pragmatique. On sent

Pourtant, malgré la vision pragmatique de l'officier, le roi a des vues sur ces terres. « Eh! Bien, il faudra s'en assurer. Dès ce moment, Louis XV décide de faire armer le *Roland* pour Kerguélen. »¹³⁴⁵ Dupouy amène l'idée selon laquelle il y aurait ici un basculement dans l'existence de Kerguelen. Jusqu'à présent, il était toujours moteur de ses projets, on lui impose un nouveau départ. Et c'est le roi lui-même qui prend cette décision, d'où l'impossibilité pour le navigateur de refuser. S'il part droit vers l'échec, c'est du fait d'une volonté supérieure. La comparaison avec Christophe Colomb assied encore la posture de Kerguélen : « Ainsi les rois catholiques rembarquèrent-ils Colomb pour le Nouveau Monde. »¹³⁴⁶

Dans cette décision de repartir vers la terre nouvellement découverte, le rapport de Kerguelen n'est en aucun cas présent. Dupouy en a-t-il jamais eu connaissance? Ou alors a-t-il fermé les yeux sur cette preuve accablante qui va contre Kerguelen ? Gracie Delépine offre la lecture complète du document puis en propose une analyse. Kerguelen y fait part de la découverte d'un monde tout à fait extraordinaire où se côtoient troupeaux en grand nombre, bois de construction, diamants, rubis et hommes naturels. En réalité, il n'a rien pu observer, sinon de loin. Ce rapport est un ensemble de supputations. Pour Delépine, ce texte est en réalité « une *réponse positive* à tous les termes de l'*Instruction* »¹³⁴⁷, Kerguelen répond à tout sans avoir rien vu. Mais surtout, la réponse est également positive pour toutes les hypothèses formulées sur ce lieu de la planète, toutes les croyances qui ont cours à cette époque :

Mais ce rêve de Kerguélen, comment l'expliquer? Bien sûr, l'ambition, la vanité personnelle, l'aveuglement même, en sont les premières causes. Mais s'en tenir là serait bien expéditif.

Kerguélen revenant dans la société cultivée des Lumières, a raconté ce qu'on désirait depuis si longtemps s'entendre dire! Le monde des philosophes, encore plus que celui des savants, attendait avec tant d'impatience précisément ce témoignage! Ce texte, à travers les citations empruntées mot pour mot à Maupertuis, au président de Brosse, à Buffon, contient tous les espoirs plus ou moins confus de la société éclairée de l'époque.¹³⁴⁸

Les philosophes seraient donc à l'origine de cet échec. Kerguelen est la victime de l'esprit des Lumières. Le docteur Le Flamanc avait fait de Kerguelen la victime sacrificielle des philosophes sur l'autel des fausses croyances, plus délirantes les unes des autres¹³⁴⁹. Ici Kerguelen est maintenant un de ces esprits éclairés mais non lumineux.

bien ici une certaine faiblesse dans la démonstration.

1345 *Ibid.*, p.129.

1346 *Ibid.*

1347 G. Delépine, *Histoires extraordinaires et inconnues dans les mers australes...*, op. cit., p. 51.

1348 *Ibid.*, p. 58.

1349 Voir *supra*

Un seul élément nous appelle à nuancer, peut-être, l'analyse de Gracie Delépine. En effet, on est frappé, à la lecture de ce rapport, par l'énormité de la description. Comme l'indique John Dunmore, « sur la voie du retour, il composa un mémoire qui n'aurait pas fait honte au baron de Münchhausen lui-même. »¹³⁵⁰ On peut légitimement se demander s'il n'y a pas quelque chose de « trop » dans ce texte. G. Delépine donne de manière extrêmement précise ses sources à chaque fin de chapitre. Ici, elle indique « signature autographe de Kerguelen, mss. (*sic*) original aux Archives nationales (fonds marine-B/4/317 pièce 108). »¹³⁵¹ Pourtant, Philippe Hrodej¹³⁵² nous a signalé¹³⁵³ combien nous devons nous méfier des documents d'archives dans les procès de la Marine. Lui-même, en travaillant sur ses biographies a trouvé des faux utilisés depuis toujours pour constituer les notices concernant de grands officiers. En effet, ces procès eurent des enjeux tout à fait considérables, particulièrement sur le plan politique.

Un dernier « mystère » dans l'affaire Kerguelen est soulevé par G. Delépine. Il s'agit de la raison pour laquelle Kerguelen s'est arrêté à la baie d'Antongil, à Madagascar, quand les instructions officielles lui demandaient de partir vers l'est. Dupouy explique très simplement les choses : Kerguelen n'a pas trouvé le soutien adéquat à l'Île de France, il va le chercher ailleurs. Or il a rencontré quelques semaines plus tôt le baron de Beniowski qui vient d'entamer une colonie sur l'île de Madagascar. Ils se sont parfaitement entendus, alors pourquoi ne pas faire les rafraîchissements dans un territoire ami?

Gracie Delépine cherche à comprendre pourquoi, tandis que Kerguelen a dévié sa route, on ne lui reproche pas son escale dans le camp de Beniowski :

Une explication serait qu'il en aurait reçu l'ordre, ou l'autorisation, oralement avant son départ de France. Il aurait donc été utilisé sans le savoir à cause de son caractère aventurier et peu scrupuleux, et par cela même, facilement désavoué en cas d'échec.¹³⁵⁴

C'est-à-dire que l'historienne voit sous l'aventure malheureuse de Kerguelen des tractations secrètes, elle devine des décisions politiques connues de très peu de personnages officiels. John Dunmore, déjà, pense que Kerguelen n'a jamais eu le désir de mettre le pied sur la terre qu'il a découverte. C'est également la théorie que propose

1350 John Dunmore, *Les Explorateurs français dans le Pacifique, XVIIIe S, op. cit.*, p. 226.

1351 G. Delépine, *Histoires extraordinaires et inconnues dans les mers australes...*, op. cit., p. 59.

1352 Ph. Hrodej, *Jacques Cassard - Armateur et corsaire du Roi-Soleil*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2002.

1353 Intervention de M. Ph. Hrodej après une communication que nous avons présentée le 20 octobre 2010 durant le colloque « L'Écriture de l'officier de Marine » à Brest.

1354 G. Delépine, *Histoires extraordinaires et inconnues dans les mers australes...*, *Ibid.*, p. 88.

G. Delépine. Le capitaine aurait embarqué son matériel avec l'idée de le transmettre à Beniowski et non celle de réaliser une colonie sur les terres australes. Mais à son retour, le roi vient de mourir et tous ses anciens protecteurs sont écartés. L'auteur fait de Kerguelen la victime de Beniowski, c'est ce dernier qui aurait poussé l'officier à transgresser « ses devoirs d'officier du roi »¹³⁵⁵, « Il a été dominé par cet extravagant aventurier qu'il a voulu admirer, et entre les mains duquel il n'a sans doute été qu'un jouet. »¹³⁵⁶

Quelles traces a pu laisser le capitaine de Kerguelen? « Un nom sur une plaque de rue et sur une carte d'atlas, voilà ce qui reste d'une vie entre toutes vivante, d'une gloire à éclats et à éclipses, d'une destinée de marin faite à l'image de la mer, comme elle instable et imprégnée d'amertume. »¹³⁵⁷ C'est encore la mer qui inspire l'auteur pour que nous comprenions combien l'existence est parfois incontrôlable. Dupouy s'est-il trompé sur le personnage qu'il traite? Mérite-t-il de faire partie de la la galerie de portraits des *Grands Z'héros de l'histoire de France*¹³⁵⁸, où Clémentine Plantier-Kaltenbach le fait rentrer? Kerguelen oblige à interroger cette notion de héros, J. Gaumont et Camille Cé suggèrent d'ailleurs qu'on inscrive en sous-titre du récit de Dupouy, « [...] comme Thackeray en tête de son *Esmond* : «une histoire sans héros. »¹³⁵⁹ Les deux critiques lui refusent le statut de « grand homme » pour lui substituer celui plus sensible d'« homme », avec toutes tensions entre force et les faiblesse que cela induit : « Kerguelen n'est pas un héros, mais c'est un homme : une tête de Breton, un cœur de patriote, de marin. »¹³⁶⁰

Cette biographie sur le chevalier de Kerguelen-Trémarec eut une étonnante fortune. Il existe toujours un débat qui fait s'affronter une vision positive et une vision tout à fait négative du capitaine breton. L'ouvrage de Dupouy est devenu une référence sur laquelle on s'appuie ou que l'on contredit. L'investissement personnel de Dupouy dans cette œuvre sera le point sur lequel il sera attaqué, on soulignera ses interventions subjectives, démontrant ainsi quelques faiblesses dans son argumentation. Quoi qu'il en soit, ce livre conserve pour nous un intérêt tout particulier du fait de la langue qui porte l'écriture de Dupouy, de la vision et de la posture complexe du narrateur. « Dupouy a

1355 *Ibid.*, p. 91.

1356 *Ibid.*

1357 A. Dupouy, *Le Breton Yves de Kerguelen*, op. cit., p. 8.

1358 C. Plantier-Kaltenbach, *Grands Z'héros de l'histoire de France*, Paris, Lattès, 2010.

1359 J. Gaumont et Camille Cé, *Rouen*, 25 oct 1929, p. 21-22, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales du Finisère, Quimper.

1360 *Ibid.*

mis la plus originale poésie dans cette biographie »¹³⁶¹, a-t-on pu lire à la sortie de l'ouvrage, il nous semble que cette vue très juste oubliée peut-être, cependant, la dimension profondément engagée de ce récit de vie. Complétons-la en affirmant que, dans son livre, c'est une véritable poétique du judiciaire qu'invente Dupouy pour sauver son personnage.

A la lecture des ouvrages consacrés à Vigny et Kerguelen, on comprend qu'il y a bien quelque chose qui réunit les différentes figures que traitent Dupouy. Dans ces deux textes, la posture du biographe est très proche : Dupouy est un avocat qui apporte les preuves tangibles de la grandeur d'un homme. Il s'oppose donc à la foule qui dénigre, ou qui serait tentée de le faire.

Le dernier personnage des biographies ne peut correspondre à ce schéma. En effet, Charcot était unanimement aimé et respecté. Pourtant, malgré cette différence, si l'on met en parallèle sa biographie avec les autres, de nombreux motifs se croisent : humanisme, art de la plume, science nautique, goût de l'effort, don de soi sont quelques expressions de la personnalité de Charcot qui sont mises en avant et qui touchaient particulièrement Dupouy.

Mais, plus formellement, nous allons retrouver un même système de pensée qui se partage entre quête d'objectivité et l'évidence de la subjectivité.

1361 *L'Hygiène sociale*, août 1929, fonds A. Dupouy, Archives Départementales du Finistère, Quimper

IV. Charcot, où la recreation d'un grand destin

Le commandant Jean-Baptiste Charcot meurt tragiquement le 16 septembre 1936. Dès l'année qui suit, Marthe Oulié publie un ouvrage qui lui est consacré. Un an plus tard, c'est au tour d'Auguste Dupouy de rendre hommage à l'explorateur polaire. Il publie son texte dans une collection qui a pour objet de célébrer de grandes personnalités de tous ordres. On peut noter la qualité des auteurs qui y figurent puisque l'on y trouve des académiciens tels qu'André Maurois (*Lyautey*), René Bazin (*Le P. de Foucault*), G. Goyau (*S.S. Le Pape Pie XI*) ou Henry Bordeaux (*Henry de Bournazel*).

Les conditions de publication ont déterminé la forme du *Charcot* de Dupouy. Sa dimension est réduite : moins de cent pages, pour un format de 13/20. Il est écrit deux ans après la mort du scientifique, ce qui induit un accès aux archives relativement délicat. A ce sujet, un projet de préface nous renseigne sur la question des sources utilisées par l'auteur, sur les personnalités rencontrées, mais également sur les motivations qui ont précédé l'écriture :

Un jour de septembre 1937, je me trouvais au cimetière de Penmarc'h, quand un cortège y pénétra où se mêlaient à la blanche floraison des coiffes bigouden des casquettes à galon d'or et des bérets à pompon rouge.

Des matelots de la marine ployaient sous le poids d'un cercueil énorme enveloppé des trois couleurs : ils rapportaient à la terre natale le corps de Gabriel Seven, quartier-maître fourrier à bord du *Pourquoi-Pas* ?

Vingt cérémonies analogues ont produit du Cap Caval au Cap Sizun, du Léon au Goëlo, une traînée de lamentations.

Des camarades ne sont pas revenus : à Ouessant, on a célébré, selon une coutume ancienne, le *proëlla*, c'est-à-dire le rapatriement mystique d'Henri Raoul, péri en mer douze ans après son père, l'un sous Alftanes, l'autre devant Dunkerque : une petite croix de bois posée sur un coussin entre deux coiffes de veuves et figurant l'âme du disparu, est allée, après la messe des morts, prendre place dans une stèle creuse parmi beaucoup d'autres petites croix.

La Bretagne est un cimetière marin.

Je n'ai pas connu personnellement le commandant Charcot : mais outre l'intérêt qu'un homme comme lui inspire, ce parisien était pour tout notre Armor un compatriote.

Je ne l'ai pas connu autrement que pouvait le faire quiconque l'a entendu parler en public, quiconque a lu ses livres ou ceux qu'on lui a consacrés, le beau livre de Marthe Oulié entre autres, et le précieux ensemble de témoignages publié par le yacht-club de France. Mais j'ai écouté des gens qui l'ont vu de près, des intimes, des amis, d'autres aussi — de l'éternelle phalange, qui en tout pays, se fatigue d'entendre répéter qu'Aristide est juste.

Dans sa maison de la rue Saint-James, derrière le bois, près de sa veuve, de ses filles et de la petite fille qu'il n'a pas eu la joie d'embrasser, j'ai respiré l'atmosphère familiale qui lui était chère.

J'ai interrogé mon ami René Legendre, dont la gracieuse fille fut la marraine du *Jean Charcot*, le thonier concarnois que Paris vit flotter sur la Seine, tout l'été de l'Exposition.

A l'institut océanographique, le capitaine de vaisseau Rouch, qui fut de la première

expédition du *Pourquoi-Pas ?*, me l'a rendue lumineuse en déployant sous mes yeux d'admirables cartes de l'Antarctide (*sic*).

Mlle Marthe Emmanuel, la fille du compositeur, qui fut un peu la collaboratrice de Charcot à la société de géographie, m'a aidé de ses notes, de ses documents, de toute sa dévotion à une grande mémoire.

M. Paul Pléneau, riche de souvenirs, touchant de fidélité, éblouissant de verve, m'a montré deux choses particulièrement émouvantes : d'abord les cinq rouleaux de pellicules-épaves qui furent trouvés sur la grève d'Alftanes, et puis tout un dossier de lettres, de photos, parmi lesquelles celle d'un petit Seven, né quelques jours après la mort de son père : car il s'est constitué le parrain des petits orphelins qu'a fait le *Pourquoi-Pas ?*

Je n'ai pu étendre comme je l'aurais voulu mes consultations. Mais je remercie de tout cœur ceux qui m'ont obligeamment renseigné : s'ils retrouvent un peu de Jean Charcot dans ces pages, ce sera surtout grâce à eux.¹³⁶²

On entend dans ces lignes toute la place que réserve Dupouy à son univers proche. C'est de celui-ci que part l'écriture, puis de cette proximité, il va faire résonner l'universel. Dupouy a d'ailleurs conservé une partie de ce texte pour le mettre à la fin de son ouvrage. Il a donc hésité un temps entre une préface et un épilogue, dans les deux cas, il va inscrire son expérience personnelle, il va fixer cette scène d'enterrement parce qu'elle a quelque chose de fondamental. Mais, en la plaçant en toute fin de l'ouvrage, il la fait passer après la vie de Charcot.

Si l'on analyse les sources de Dupouy, on constate qu'elles sont partagées entre les sources livresques — bulletin officiel du Yacht Club de France¹³⁶³, les journaux de bord de Charcot et le livre publié par Marthe Oulié — et les témoignages directs. Une bonne connaissance des publications nous permet de saisir assez bien l'origine des informations distillées par Dupouy.

La correspondance entre A. Dupouy et Madame Jean-Charcot nous donne une idée des conditions d'écriture et de publication de l'ouvrage. Le 19 juin 1938, Madame Charcot écrit la lettre suivante à Dupouy :

Monsieur,

Je reçois ici votre lettre et je n'ai pas besoin de vous dire que je serais très heureuse de vous être utile car dans mon inconsolable douleur rien ne peut m'être plus doux que de voir rendre hommage à mon bien-aimé disparu.

Malheureusement mon éloignement de Paris m'empêche de vous fixer actuellement le rendez-vous que vous me demandez et vous avez peu de temps en effet pour écrire votre livre. Parmi les ouvrages publiés sur mon mari, il en est un extrêmement complet, que vous pourriez consulter. C'est le bulletin du yacht-club que vous trouverez 82B10. Nous (?) au YCF.

Quant aux photographies, les plus belles qui aient été tirées sont chez Auradon

1362 A. Dupouy, Préface de *Charcot*, tapuscrit, fonds Auguste Dupouy, Archives départementales du Finistère, Quimper.

1363 Yacht Club de France, *Jean-Baptiste Charcot*, Bulletin officiel, n°168, 1936.

successeur de Fontès [...] il y en a de très jolies du *Pourquoi Pas ?* Chez M. Moutaillé[...]

Je passerai 3 ou 4 jours à Paris, retour d'ici avant de partir pour Aix-les-Bains. Si cela n'est pas trop tard pour vous, (j'arriverai le 6 VII au soir et vous pourriez me téléphoner le 7 au matin vers 9h) je serai très heureuse de vous recevoir.

Recevez Monsieur l'expression de mes sentiments distingués.

Jean Charcot¹³⁶⁴

On ne peut qu'être frappé par la force d'écriture de Dupouy. En effet, il aurait donc rencontré la veuve du commandant en début juillet à Paris et a terminé sa rédaction dans le courant du même mois¹³⁶⁵. L'ouvrage n'aurait été écrit qu'en quelques semaines durant la période de vacances. Dupouy reçoit d'ailleurs le 27 septembre 1938, une lettre de Madame Charcot le félicitant pour son travail. Ne ressent-on pas ici une certaine forme d'urgence ? Reprenons les faits dont nous avons connaissance. En septembre 1937, Auguste Dupouy se retrouve face au cercueil d'un marin du *Pourquoi-pas ?* Dans les jours qui suivent, il repart sur Paris, et est probablement accaparé par les mille obligations¹³⁶⁶ quotidiennes, classes et chroniques diverses, ainsi que les projets déjà entamés. L'année scolaire arrivant à son terme, il commence à se documenter, prend des rendez-vous, et, une fois libre de toutes les petites tracasseries journalières, se plonge de manière très intense dans l'écriture. C'est très probablement la tension accumulée pendant toute l'année qui lui permet de rédiger son ouvrage à une telle vitesse.

Cette écriture à grand train correspond bien à la forme serrée de l'ouvrage. Toute la capacité de synthèse de l'auteur est ici mise en œuvre¹³⁶⁷. Cela influe considérablement sur le style de l'écriture. On retrouve à de nombreuses reprises des accumulations, des formes de listes¹³⁶⁸, etc.

Nous chercherons à mieux comprendre tout au long de notre réflexion ce qui constitue l'écriture de Dupouy : sa volonté de faire revivre un grand homme. Tout semble concentré dans les origines. Les actions, les faits s'enchaînent alors. Ce qui l'intéresse plus que tout le reste, c'est de répondre à la question suivante : comment Charcot est-il parvenu à une telle destinée, à la suite de son père, grand homme lui aussi. Nous allons voir comment il justifie la

1364 Signature adoptée par Madame Charcot.

1365 A. Dupouy, *Charcot, op. cit.*, p. 92, l'auteur conclut son ouvrage par : « Saint-Guénolé, juillet 1938 ».

1366 Rappelons que Dupouy prendra sa retraite en 1938.

1367 Dupouy sait se montrer très concis, le cas de Pléneau, p. 68-69, démontre ces capacités de synthèse puisqu'il résume plus de vingt ans d'une vie en moins d'une page.

1368 A. Dupouy, *Charcot, op. cit.*, p. 70, pour exemple : liste de ce qui fut réalisé durant l'une des expéditions au Groenland.

réussite du fils par son véritable héritage familial, qui serait la conscience de l'importance du travail, et comment cette fondation va l'amener à devenir l'une des grandes figures de la recherche nationale et internationale.

1- Les origines ou la place du travail dans la réussite

Dupouy cherche à faire revivre un grand homme par un enchaînement d'actions, de faits. Ce qui le passionne plus que tout, c'est comment Charcot est devenu ce qu'il fut, et ce, à la suite de son père, le célèbre Jean-Martin Charcot. Or, pour expliquer le fils, Dupouy va partir non du père, mais du grand-père. Né d'un père charron, Jean-Martin a été considéré comme l'image du « *self made man* »¹³⁶⁹. Dupouy refuse cette idée ; pour lui, l'expression ne peut qu'être injuste envers ceux qui ont engendré le grand homme : « [...] en vérité le plus éblouissant génie est toujours le fils de son père et de sa mère, et quel est l'enfant bien né qui songerait à renier les parents dont il a tout hérité, même si leur vie fut obscure, et si l'héritage a fructifié en ses mains ? »¹³⁷⁰ Même obscures, Dupouy met son ouvrage sous le signe des origines. Et c'est ainsi qu'il va constamment opérer, c'est-à-dire en reconstruisant un état final à partir des sources.

Dupouy reconstruit trois états successifs qui permettent de comprendre qui est Charcot, pour cela il va mettre en valeur trois décisions : celle de devenir médecin, celle de devenir marin et celle de devenir explorateur. Il met ainsi en évidence l'idée qu'il écrit le livre d'un destin choisi.

Dans quel environnement Charcot passe-t-il ses années de jeunesse ? : « C'est dans [une] atmosphère de luxe choisi et de spiritualité que grandit Jean Charcot, parmi les livres, les tapis d'Orient, les tableaux, les vases de prix, les bibelots rares qui sont pour lui le décor normal et quotidien de la vie. »¹³⁷¹ Dupouy fait remarquer combien cela peut être un danger pour les jeunes âmes si le travail ne fait pas partie de l'organisation de leurs journées. « *Exceller en quelque chose* »¹³⁷², voilà le programme que dans une lettre le père proposera à

¹³⁶⁹ *Ibid.*, p. 8.

¹³⁷⁰ *Ibid.*

¹³⁷¹ *Ibid.*, p. 9-10.

¹³⁷² *Ibid.*, p. 10.

son fils. Il tend son esprit vers le futur, il refuse que l'on s'endorme sur ses lauriers. Jean-Baptiste va faire sienne cette doctrine afin de se forger son propre destin. Et c'est par le travail que tout va se construire. Il va devoir travailler double pour exister par lui-même, et dépasser l'image que lui impose son nom. Il devient médecin.

Mais le médecin voulut devenir marin. Pour Dupouy, il est difficile d'expliquer cette vocation : il lui manque une anecdote qui l'aurait ravi et que relate Gilles Millot dans un article du *Chasse-marée*¹³⁷³ consacré aux différents *Pourquoi Pas ?* Dupouy, sans se targuer de trouver le fin mot à cette histoire, explique la passion de la mer par des visites au musée de la Marine, mais surtout par la passion du sport. Et il analyse cela en sportif, mais surtout en passionné de mer :

Bâti en force et respirant la vie à pleins poumons, il avait les goûts d'un sportif à une époque où le sport en France était à peine une timide réalité, et pas le moins du monde une littérature. Il avait fait de la bicyclette avec son père, du football, de la boxe et de l'escrime avec des camarades, de l'alpinisme avec les alpins, à vingt et un ans pendant son année de service, comme médecin auxiliaire. Mais à Ouistreham, en vacances, il s'était embarqué avec des pêcheurs. Eut-il dès lors le sentiment que la navigation était le plus beau des sports ? Et, appréciant comme nul autre un bon coup de pédale, un démarrage foudroyant, un coupé-lié imparable, un *uppercut* efficace, un *dribbling* réussi, une grimpe presque verticale dans la neige des sommets, a-t-il éprouvé que rien n'approche du sentiment de liberté que procure le simple vacillement d'un canot au moment où il saute, que rien ne vaut en beauté et en signification l'allure d'un bateau sous voiles et son glissement oblique sur les lames, même si ce n'est qu'un bateau de pêche suffisamment harmonieux de lignes ?¹³⁷⁴

C'est bien la voix et la pensée de Dupouy qui s'expriment ici, les conjectures sont celles de l'auteur, cela lui permet de glisser, presque sans que le lecteur s'en aperçoive, des lignes sur sa propre passion de la mer. Mais là où l'hypothèse trouve sa justification, c'est dans l'idée que cette passion fut partagée par les deux hommes, l'auteur de cette biographie cherche donc à expliquer des vides par une expérience proche, et c'est ici la force du biographe que de se rapprocher ainsi du sujet traité.

Enfin, il a choisi la mer. Mais pourquoi va-t-il aller si loin, tandis que l'immense majorité des yachtsmen se contente de quelques courses pendant l'été ? Pourquoi tenter le diable en s'aventurant dans des régions glaciales et dangereuses ? Mais, pourquoi pas ? En 1893, il fait fabriquer son premier bateau :

C'est le premier de ses *Pourquoi pas ?* « Pourquoi pas ? » Mot de crânerie et de défi

1373 G. Millot, « J.-B. Charcot et ses navire », *Le Chasse marée*, n°24, mai-juin 1986, p. 29.

1374 A. Dupouy, *Charcot, Ibid.*, p. 15.

allègre, qui venait tout seul à ses lèvres d'enfant, un de ces mots éclairant dès le début et pour toujours une physionomie. Aborder cette difficulté : Pourquoi pas ? Oser cette incartade : Pourquoi pas ? Se dévouer à un ami ou à une entreprise qui a ses dangers : Pourquoi pas ? On l'appelait, par moquerie, monsieur Pourquoi pas ? Eh bien ! Soit : tel yachtman, tel yacht. Pourquoi l'un portant l'autre, et celui-ci barrant celui-là, ne gagnerait-on pas de régates ? Pourquoi ne naviguerait-on pas hors de la Seine ? Pourquoi ne s'aventurerait-on pas hors de la Manche ? Dans l'Atlantique ? Dans la mer de Norvège ? Jusqu'à la banquise polaire ?¹³⁷⁵

A partir de ce mot, c'est toute la destinée de Charcot qui défile devant nous en quelques lignes. En créant un phénomène de glissement, Dupouy fait d'un trait de personnalité le déclencheur de toute une existence.

La volonté de retrouver les causes du grand destin que va porter Jean-Baptiste Charcot est déterminante. Dupouy sait nous rendre la complexité du personnage car il est tout à la fois dans une forme de reproduction sociale et dans l'acceptation des particularités qui structurent son identité. On observe dans les extraits proposés l'ombre du positivisme de Taine dont les déterminants externes, race, moment et milieu expliqueraient l'œuvre et l'artiste. Dupouy s'attache en partie à cette conception scientifique des faits, mais il prend de la distance avec ces règles d'analyse, et fait surtout confiance à son bon sens. Charcot fut un grand homme, et il veut replacer ce grand destin dans son contexte.

Mais la relation fondamentale au travail, que Dupouy pose comme première pierre de l'édifice qu'est la vie exemplaire de Charcot, induit fondamentalement une vision morale de l'ouvrage qu'il rédige. C'est ce qu'il va développer durant tout son livre.

2- La reconstruction d'une vie exemplaire, ou la visée morale du texte

Il nous semble que la question à laquelle va tâcher de répondre A. Dupouy est bien : de quoi est constitué un grand homme ? Nous avons vu qu'il est construit sur la conscience du labeur et sur une capacité certaine à imaginer quelque chose de neuf, mais ce qui va, selon nous, caractériser principalement le portrait de Dupouy, c'est la dimension morale de Charcot.

Elle se traduit par une multiplicité de traits. Dès le début des missions scientifiques de l'explorateur, commencées à l'aube du XX^{ème} siècle, il se dirige de plus en plus vers le Nord ; « ce qui l'attire, ce sont ces mers brumeuses et houleuses, ces terres boréales ou subarctiques où la plante humaine ne croît que de loin en loin, mais témoigne d'une vitalité admirable,

¹³⁷⁵ *Ibid.*, p. 16-17.

donnant au voisinage ou au contact de la pureté glaciale, ce qu'elle peut avoir de plus sain. »¹³⁷⁶ L'auteur, comme Charcot, lie de manière très serrée l'homme au lieu qu'il habite. Et l'explorateur devient un homme en quête de la pureté où la rudesse du climat conditionne l'identité humaine qui s'y fixe. En 1902, il découvre l'Islande, « dès le début, il se sentit d'accord avec cette rude Islande, où il devait trouver, trente-quatre ans plus tard, son tombeau. »¹³⁷⁷ Dans cet accord entre un homme et un lieu, il y a l'origine, à nouveau, puisque c'est durant sa première expédition polaire qu'il découvre le lieu rude et pur qui assistera à sa fin.

Cette quête de pureté, pureté de la glace, de l'action, est accompagnée d'un constant intérêt pour l'autre. Dupouy montre le soin que Charcot apporte au « bien-être » de ses matelots, « chacun, à bord du Français a son minuscule chez-soi, cabine ou couchette. »¹³⁷⁸ Le biographe évoque également combien Charcot est proche, est attaché à ses hommes :

[...] accueilli avec enthousiasme par les Parisiens, fêté, félicité, interviewé, on lui demanda entre autres choses de quoi il était le plus content. Il répondit :

— De n'avoir laissé là-bas personne.

Réponse toute naturelle dans la bouche d'un homme aussi humain, mais à laquelle les journalistes firent un sort.¹³⁷⁹

Et toujours, tandis qu'il est le grand organisateur de ses expéditions, et qu'on l'en félicitait, Charcot répondait : « Ce n'est pas à moi qu'en revient le mérite. C'est aux marins et aux savants qui m'accompagnent. »¹³⁸⁰ Cet intérêt pour ses hommes se ressent encore dans la mise en scène des deux hivernages en Antarctique. Charcot se préoccupe de la santé physique, mentale et morale de son équipage. Bien le nourrir, bien l'occuper et pourquoi pas ? l'éduquer. Car il fait la classe durant les soirées, il éduque, enseignant la lecture, le calcul et aussi l'hygiène.

Dupouy nous présente un homme intéressé par l'humain en général. Quand s'achève la construction du *Français*, Charcot décide de prendre la route du sud pour des questions climatiques, il aura tout loisir de profiter de l'été austral. Une autre raison impose ce choix, il faut aider un navire suédois qui n'a pas donné de nouvelles. Ces épisodes de soutien à d'autres navires vont ponctuer tout le récit de Dupouy. La dimension synthétique du travail du

1376 *Ibid.*, p. 19.

1377 *Ibid.*, p. 20.

1378 *Ibid.*, p. 30.

1379 *Ibid.*, p. 32.

1380 *Ibid.*, p. 70.

biographe l'amène à faire un certain nombre de choix qui deviennent révélateurs de son point de vue. On le voit quand il évoque les aides apportées aux autres navires, en effet, ces derniers ne prennent pas une telle mesure dans les biographies plus récentes.

Ce qui ressort de cette existence, c'est une forme très aboutie de droiture. Une anecdote rapportée par Paul Pléneau et retranscrite par Dupouy corrobore cet état : un pharmacien vient proposer à Charcot de réaliser la publicité d'une pilule que les hommes d'équipage « auraient pris » durant leur hivernage en Antarctique. Cette proposition provoque la colère de Charcot qui demande au fâcheux de « F... le camp ». Ainsi l'homme de Saint-Guénolé construit l'image d'un homme dénué d'intérêt financier, purement en quête de la vérité, vérité de l'homme, vérité de la science, vérité de la nature.

Cette image est donc portée par un narrateur engagé, le portrait du marin qu'il nous propose est représentatif de sa posture : Charcot

Ce nom, quand on le prononce aujourd'hui, déclenche une double image : d'abord celle d'un marin au visage viril et méditatif, portant noire ou grise, la barbe en pointe et la molle casquette à visière qui était à l'ordonnance entre 1900 et 1910, aussi bien chez les seconds-mâtres que chez les amiraux ; et puis celle d'un trois-mâts barque dont les agrès et les vergues s'enlèvent en noir sur un fond de neige et de glace.¹³⁸¹

C'est-à-dire que l'image de l'homme et celle de son bateau semblent définitivement liées. Un commandant lié à son équipage, un marin lié à son navire¹³⁸². Mais cet extrait est intéressant car il condense, en quelque sorte, une grande partie des qualités attribuées à Charcot. Tout d'abord, c'est un marin, et cette identification de l'homme au navire, du navire à l'homme, ne pouvait que séduire un autre marin. Mais deux adjectifs lui sont accolés, le visage de celui-ci est « viril » et « méditatif », ces deux adjectifs coordonnés produisent un effet de complétude ; Charcot est tout à la fois décidé, fort, brave et intelligent, réfléchi, cultivé. On retrouve le même effet dans le syntagme suivant où Dupouy allie la barbe en pointe et la molle casquette, construisant un portrait où le dur et le souple cohabitent, se complètent. On comprend qu'en quelques mots, l'auteur élabore l'image d'un explorateur qui est tout. Et cette casquette participe encore de cela, si elle pose celui qui la porte dans une génération, elle « était à l'ordonnance entre 1900 et 1910 », elle produit un effet d'absence de vieillissement, un effet de continuité dans le temps, annihilant la chronologie. En outre, le fait que Charcot la porta toute son existence de marin et qu'elle était portée « aussi bien chez les

¹³⁸¹ *Ibid.*, p. 7.

¹³⁸² C'est ce que l'on retrouve dans le sous-titre de l'ouvrage que Queffélec a consacré au navigateur des pôles : *Le Grand départ, Charcot et le « Pourquoi pas ? »*, Paris, Presses de la cité, 1977.

seconds-maîtres que chez les amiraux » gomme toute hiérarchie, il devient symbole de tous les marins, symbole du marin universel.

Charcot serait l'expression la plus aboutie de ce que recherche Auguste Dupouy. Etre complexe et complet : scientifique brillant, marin, aventurier, homme bon, sage, c'est un véritable humaniste. Il est en tous points l'homme admirable. A ceci s'ajoute le fait qu'il sache écrire, auteur, poète à sa façon, il captive le lecteur par ses récits polaires. La largeur d'esprit de Charcot et sa rigueur scientifique ne pouvaient que séduire un homme tel que Dupouy et les faire se rejoindre.

Parmi toutes les qualités que nous avons énoncées, il en est une qui transparaît dans le texte de Dupouy et qui lui tient probablement particulièrement à cœur : l'humilité. Dupouy montre combien Charcot était tout à la fois savant et marin, deux terrains immenses à explorer, il restait humble devant l'immensité du savoir qu'il lui restait à apprendre, humble devant les forces de la nature. Il accepte la complexité du monde et, devant le problème des glaces, renonce à la généralisation :

Toutes ces conditions présentent des variations qui sont séculaires, annuelles, saisonnières, journalières, on pourrait presque dire horaires, et qui créent pour le navigateur ou l'explorateur une incertitude que même les magnifiques applications de la T.S.F. en matière d'information ne peuvent encore dissiper.¹³⁸³

Et cette manière d'être au monde se traduisait, pour Dupouy, par une « simplicité de mise qui n'avait rien d'ostentatoire, comme il arrive, mais qui répondait à une réelle simplicité d'âme, [une simplicité qui] contrastait d'une façon piquante avec tous les titres et les insignes dont il pouvait se prévaloir[...] »¹³⁸⁴

Avancer avec cette « simplicité de mise », c'est induire que Charcot avance sans les oripeaux des petits mensonges quotidiens, que tout son être est en quête du vrai. C'est cet esprit que Dupouy retrouve dans l'écriture de l'explorateur. En 1926, en prenant ses invalides, Charcot fait comme tant d'autres, il se met à écrire, on l'a vu, sa plume est excellente. Parmi les ouvrages qu'il publiera, on trouve *Christophe Colomb vu par un marin*, qui fait suite à un récit romancé de Marius André qui « ne péchait pas par un excès de bienveillance envers le Découvreur. »¹³⁸⁵ Charcot va donc tenter de dire l'histoire réelle de Colomb. « Charcot ne voulait que dire impartialement, ce qui lui semblait, à lui, homme de mer, être la vérité, et

¹³⁸³ *Ibid.*, p. 71.

¹³⁸⁴ *Ibid.*, p. 74.

¹³⁸⁵ *Ibid.*, p. 75.

qu'avait pu ne pas voir, avec tout son talent, un homme de lettres comme Marius André. »¹³⁸⁶

Derrière l'écriture, Dupouy devine une identité morale, une manière d'être au monde qui rassemble qualité d'écriture et qualité humaine :

Sans prétention littéraire, sans recherches de styliste, Charcot avait de naturelles qualités d'écrivain. Jusque dans ses journaux de bord, elles éclatent. Rien de plus monotone qu'un journal de bord, sauf pour les hommes du métier, rien parfois de plus décevant. Exemple : celui de Gerbault, *Seul!* Ceux de Charcot n'ennuient jamais. Pourquoi? Parce qu'à travers l'homme du métier on y sent, à chaque ligne, l'homme tout court — c'est-à-dire l'homme complet.¹³⁸⁷

Si les dimensions aventureuse et scientifique de l'œuvre de Charcot ont été maintenant largement étudiées, il reste un grand travail à réaliser pour comprendre l'aspect littéraire de son œuvre.

Mais ce grand esprit, aux valeurs qui semblent bien irréprochables, ne pouvait se développer que grâce au soutien d'une femme, solide à ses côtés. Et Dupouy est particulièrement sensible à cet aspect. Quand Charcot, dans le journal de sa première expédition en Antarctique, indique l'intérêt d'un hivernage et l'explique, Dupouy complète : « A ces deux raisons qu'il peut dire, s'en ajoute une autre qu'il garde pour lui : sa maison n'abrite pas le bonheur. »¹³⁸⁸ Il s'est marié avec la petite fille de Victor Hugo. « L'absence, peut-être, les rapprochera »¹³⁸⁹

Et pendant le séjour dans le froid polaire, selon le biographe, « que de fois sa pensée, franchissant les mers, se pose avec angoisse dans le nid parisien où il lui serait doux de se croire attendu. »¹³⁹⁰ On observe ici une construction en miroir : la femme est ici dépréciée puisque l'auteur démontre la bonté d'un homme auquel l'épouse ne rend rien.

On peut noter d'ailleurs, à la lecture de ce même journal, que Charcot ne réalise pas un seul commentaire sur l'épouse qui l'attend en France, il en va tout autrement dans le récit du second voyage. Dans ce dernier le commandant va jusqu'à évoquer sa femme comme sa « conscience »¹³⁹¹.

Charcot s'était donc remarié avec Marguerite Cléry en 1907 :

Ceux qui ont connu le plus intimement Charcot sont toutefois assez portés à distinguer

1386 *Ibid.*

1387 *Ibid.*, p. 77.

1388 *Ibid.*, p. 23.

1389 *Ibid.*

1390 *Ibid.*, p. 30.

1391 J. B. Charcot, *Le Pourquoi pas ? dans l'Antarctique*, Paris, Flammarion, 1968, p. 159.

entre le Charcot d'avant Meg et celui de Meg. Il avait cette fois trouvé l'amie sûre, l'associée fidèle, celle qui ne vous astreint à nulle tactique et à nulle réticence. Il était lui-même d'âme conjugale. Seulement c'était aussi un marin, un de ces hommes qui, au large, rêvent à la douceur du foyer, mais au milieu de cette même douceur et la savourant, entendent l'appel impérieux du large, de la houle, des vents et du risque.¹³⁹²

On comprend ici le lien indéfectible qui existe entre la femme et la mer dans la vie de Charcot, c'est ce qu'il dira également à la fin de sa vie, c'est ce que Dupouy rappelle et développe, et ceci avec quelque malice :

L'année même de sa mort, dans un dernier discours à ses collègues du *Yacht Club de France*, dont il était devenu président en 1913, il devait exalter en poète, « cette chose adorable et adorée qu'est la mer, qui a, semblable en cela aux femmes, des colères qui vous exaspèrent, puis s'apaisent », ou inversement — on l'a souvent dit — des sourires d'une invincible douceur suivies de violences inexplicables. Jean Charcot ne résiste pas à cet appel de la mer — ce *sea-appeal* si analogue, en effet, au *sex-appeal*.¹³⁹³

La question de la femme contribue à la définition du marin selon Auguste Dupouy. Définition qui comprend une attirance ultime pour l'océan, mais également une haute vision morale et une haute intelligence. Charcot s'en acquitte au plus haut point. Mais il est un aspect qui le range définitivement dans la sphère des grands hommes, c'est son patriotisme inébranlable.

3- Servir la France : d'une vie de héros national à une vie de saint

Un lecteur contemporain ne peut qu'être frappé par l'utilisation puissante des termes de « nation », de « patrie » dans le *Charcot* de Dupouy. Il est bien évidemment essentiel de replacer sa publication dans son contexte, nous sommes en 1938, heures de raidissement des tensions dans une Europe qui, quelques mois plus tard, connaîtra la guerre. Mais l'exemplarité reste, pour cet ouvrage, un angle de lecture tout à fait essentiel. C'est ce qu'avait parfaitement saisi un chroniqueur en affirmant que : « Les jeunes générations puiseront dans ce livre de précieux enseignements de persévérance, de courage et d'amour de la France »¹³⁹⁴. Pour corroborer cette idée, on peut rappeler que la Librairie Plon proposa à Dupouy de se porter candidat aux prix de l'Académie Française. En effet, l'éditeur estime que son *Charcot* serait en course « pour le *prix Sorbier Arnould* qui, selon le texte de l'annuaire de l'Institut est

1392 A. Dupouy, *Charcot*, *Ibid.*, p. 34.

1393 *Ibid.*, p. 16.

1394 J. C., *Polyrion*, Avril 1939, fonds Auguste Dupouy, Archives départementales du Finistère, Quimper.

« décerné aux meilleurs ouvrages en littérature morale et instructive de la jeunesse. » »¹³⁹⁵
Mais le sujet est particulièrement porteur de moralité puisqu'on peut noter que le livre publié par Marthe Emanuel, *J.B. Charcot, le Polar gentleman*¹³⁹⁶ fut publié dans la collection des « Grands exemples ».

Dupouy et Queffélec¹³⁹⁷ — qui publia *Le Grand départ, Charcot et le Pourquoi pas ?* — diffèrent sur la question du nationalisme de Charcot. Le premier l'utilise comme un leitmotiv dans son récit tandis que le second évite toute évocation de ce point, faisant remarquer d'ailleurs que l'homme se disait plus souvent Breton... Différence d'appréciation politique, mais plus sûrement époques de rédaction différentes. En 1938, le discours nationaliste est tout à fait majoritaire, particulièrement en cette période de tensions internationales, tandis qu'en 1977, il est dans l'air du temps de s'en méfier. La guerre sépare la rédaction de ces deux monographies et force les discours à se modifier sensiblement sur le même sujet.

En effet, lors de chacune de ses missions, Charcot a pour objet d'élever le plus haut possible le drapeau français, c'est ce qui ressort de la lecture des trois ouvrages qui relatent ses voyages. Et c'est ce que Dupouy place comme origine des voyages de J.B. Charcot. Nous l'avons dit, il doit aider un navire en détresse, ce faisant, il inscrit le pavillon français à une noble compétition qui est le sauvetage des marins suédois : « Si un sentiment est fort au cœur de Charcot, c'est bien le sentiment national : il est patriote, profondément, et ce trois-mâts malouin qu'il rêve de conduire aux bons combats de la Science, il l'appellera le *Français*. »¹³⁹⁸

Cette exaltation du sentiment national va donc, pour l'essentiel, passer par le fait de « servir ». L'auteur inspecte les raisons qui poussent un équipage entier à quitter un bon lit douillet pour des froids polaires. Paul Doumer, dans sa préface du *Journal de bord* de Charcot répond à la question :

1395 Librairie Plon, Lettre à Auguste Dupouy datée du 19 décembre 1958, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales du Finistère, Quimper.

1396 M. Emanuel, *J.B. Charcot, Le Polar gentleman*, Paris-Colmar, coll. Les Grands exemples, Alsatia, 1945.

1397 L'exposition des relations de Charcot à la Bretagne a des conséquences relativement importantes sur l'interprétation de son existence. En effet, si l'on trouve chez Dupouy une place décisive de la nation française, elle est à peu près absente chez Queffélec qui la remplace par une identité bretonne :

« Il se sentait au moins Breton d'adoption. (Il lui arrivait de se définir Breton tout court.) » (H. Queffélec, *Le Grand départ : Charcot et le Pourquoi pas?*, Presses de la cité, 1977, p. 23)

« Sacrés Bretons. Charcot, pareillement avait roulé dans la Bretagne. Après avoir aimé ses paysages, il lui avait demandé ses bateaux et des hommes pour les peupler. S'il lui fallait se définir en France, il ne songeait plus guère à Neuilly-sur-Seine, ni à la Bourgogne, il s'affirmait Breton. » (*Ibid.*, p. 83)

1398 A. Dupouy, *Charcot*, *op. cit.*, p. 22.

D'abord tout savoir nouveau finit toujours par trouver son application. Mais ne s'agit-il que de science pure, est-ce que les lois du magnétisme terrestre, une connaissance plus étendue de la planète sont pour laisser indifférents certains esprits? Est-ce que Charcot n'est pas « un bon et grand français » soucieux « d'ajouter quelque chose à la gloire de son pays? » Tous ses compagnons ont le même souci, ces jeunes enseignes qui perpétuent la tradition séculaire de la Marine savante [...] ¹³⁹⁹.

On peut noter dans cet extrait que la morale et le sentiment national sont intimement mêlés. Mais ce qui est, pour nous, le plus important dans ce témoignage de Paul Doumer, c'est l'idée d'une perpétuation de la marine savante. Car c'est bien ce point qui est le centre du mot « servir » chez Charcot et qui est mis en évidence par Dupouy. L'explorateur n'est pas un homme de records, il pourrait descendre plus au sud, aller plus loin que les autres, mais il préfère optimiser son temps pour améliorer les cartes, réaliser de nouvelles expériences. Le cas se présenta particulièrement lors de la deuxième mission en Antarctique : « [...] il ne s'agissait pas de rivaliser avec Scott, Shackleton ou les Norvégiens qui cherchaient le Pôle, mais de poursuivre l'exploration si bien commencée par le *Français*. » ¹⁴⁰⁰

On retrouve à nouveau l'idée de servir lors de la parenthèse de la guerre. En 1914, Charcot est nommé à terre comme médecin. Mais, bien que très actif, il cherche à rejoindre la mer : « ce qu'il voulait, c'était « servir son pays en risquant quelque chose » ¹⁴⁰¹. Dupouy nous fait le récit des différents dispositifs que le commandant va mettre en œuvre pour participer à la guerre sur mer.

Le rôle de la Marine française, au cours de cette guerre, fut, en dehors de quelques tragiques péripéties, aussi obscur et ingrat qu'efficace. Qu'on se représente une suite de patrouilles monotones, par tous les temps, l'œil au guet et les nerfs à l'épreuve. Aucune détente, pas même, sauf exception rarissime, celle de la bataille. ¹⁴⁰²

Après cela, Charcot va continuer à servir la France dans les mers du Nord pendant près de vingt ans. On doit remarquer le fait que l'ouvrage de Dupouy se termine par l'évocation de la plaque de cuivre « *Honneur et Patrie* » du *Pourquoi-Pas ?*, que l'on peut trouver au Musée de la Marine.

Pour préciser l'idée du rapport à la nation chez Charcot, il est essentiel de comprendre qu'il s'accompagne d'une ouverture sur le monde :

Est-il besoin d'ajouter qu'un patriotisme comme le sien n'a rien d'exclusif ni

¹³⁹⁹ *Ibid.*, p. 37.

¹⁴⁰⁰ *Ibid.*

¹⁴⁰¹ *Ibid.*, p. 51.

¹⁴⁰² *Ibid.*, p. 55.

d'agressif? Citons encore ce mot de lui, qui est l'un de ceux qui le dépeignent le mieux :
« Au-dessus du cercle polaire il n'y a plus de Français, plus d'Allemands, plus d'Anglais, plus de Danois : il n'y a que des polaires, il n'y a plus que des hommes. »
Il est d'ailleurs dans la tradition la plus française en s'exprimant ainsi. »¹⁴⁰³

Dupouy, dans un argumentaire circulaire, affirme que Charcot est tout à la fois un patriote et un universaliste, ce dernier point étant utilisé pour renforcer encore le patriotisme. Ici, Dupouy fait résonner un point de vue qu'il avait déjà exposé en 1903 dans un article intitulé « De l'idée de patrie et du sentiment patriotique »¹⁴⁰⁴.

Le *Charcot* de Dupouy a un certain succès, des producteurs sont désireux de tourner la vie de l'explorateur. C'est le caractère patriotique de cette démarche qui va être mis en avant par Dupouy lors de son échange de lettres avec Madame Charcot. En effet, le 1er février 1939, il informe la veuve que les productions Guy La Marre cherchaient « un sujet de film d'un caractère national, humain, généreux »¹⁴⁰⁵, ils ont lu son petit livre, et « ils ont aussitôt pensé que son admirable mari était le héros rêvé. »¹⁴⁰⁶ Dupouy rajoute : « Quelle vie serait plus propre à exalter tout ce qu'il y a de noble dans le public ? Quel exemple est à la fois plus français et plus international ? »¹⁴⁰⁷ C'est lui qui serait chargé du scénario, par la présente lettre, il demande donc l'autorisation de réaliser ce film.

Le 4 février, Madame Charcot lui fait part de son refus :

J'aurais voulu pouvoir vous envoyer l'autorisation que vous me demandez. Mais malgré la joie que j'aurais à vous être agréable il m'est impossible de vaincre l'insurmontable répugnance que j'aurais à voir filmer la vie de mon bien-aimé mari par ces auteurs de cinéma et cela malgré la délicatesse et le tact qui seraient apportés, j'en suis bien certaine, à la création de ce film.¹⁴⁰⁸

Le 8 février, Auguste Dupouy répond à la veuve, et bien qu'il accepte la position de celle-ci, il dit sa déception et fait à nouveau référence à l'exemplarité, à l'élan patriote auquel peut encore participer Charcot :

A l'heure où la France , après une chute dont le patriotisme de votre mari souffrit beaucoup, esquisse un redressement dont il serait le premier à se réjouir, n'est-ce pas pour chacun un véritable devoir que de contribuer dans la mesure de ses forces à ce redressement ?

1403 *Ibid.*, p. 46.

1404 A. Dupouy, « De l'idée de patrie et du sentiment patriotique », *Manuel Général de l'instruction primaire*, 9 mai 1903, N°19, t. XXXIX, p. 1-2

1405 Copie de la lettre d'A. Dupouy à Madame Charcot datée du 1er fév 1939, fonds A. Dupouy, Archives Départementales du Finistère, Quimper.

1406 *Ibid.*

1407 *Ibid.*

1408 Lettre de Madame Charcot à A. Dupouy, datée du 4 fév 1939, fonds A. Dupouy, Archives Départementales du Finistère, Quimper.

Le cinéma, selon l'usage qu'on en fait, est mauvais ou bon : mais sa puissance n'est pas niable. Quand un pays a pour Maître (?) les justes causes des hommes tels que fut votre mari, il est bien naturel et très légitime qu'il montre leur exemple aux foules. C'est dans cet esprit que Mermoz, Guynemer, (?) vont leur être présentés sur l'écran. Nous espérons d'autant plus pouvoir leur présenter Jean Charcot que, sauf erreur, des (?) de films ont déjà paru sur plusieurs de ses explorations. Nous nous disions aussi que le culte des héros ne saurait être strictement familial, qu'ils appartiennent pour une large part au public, que ce n'est donc pas une profanation de répandre leur exemple par tous les moyens praticables y compris les plus modernes !¹⁴⁰⁹

Les biographies plus récentes telles que celle de B. Heimermann et G. Janichon¹⁴¹⁰ ou celle de Serge Kahn¹⁴¹¹ sont plus mesurées sur la question patriotique. En outre, ils démontrent la grandeur de l'homme, sa volonté de servir, mais ne l'élèvent pas au niveau d'un saint laïque. Car Dupouy, comme dans son *Vigny*, élabore bien, dans son petit livre, un processus de sanctification.

Rappelons-nous comment Jean-Martin Charcot resta un exemple pour Jean-Baptiste, à tel point que le lieu où il séjourna en Antarctique à bord du *Français* fut appelé Port Charcot, en hommage à son père. Dupouy montre la même admiration pour le médecin, cela transparaît très clairement dans les lignes suivantes :

La génération du jour a beau bousculer celle d'hier, on n'a pas oublié la gloire du grand neurologue, du maître qui forma d'autres maîtres, y compris Sigmund Freud ; du prince de la science qui avait pour palais la Salpêtrière, et que des princes du sang sollicitaient de venir jusqu'à eux ; du guérisseur aimé des humbles qui rendait le mouvement au bras du paralytique et qui disait à la femme hystérique : « Va en paix »¹⁴¹²

Ce paragraphe, construit entre gradation et hyperbole, fait passer Jean-Martin Charcot du maître au prince, pour arriver à l'image d'un Christ accomplissant des miracles. L'exemplarité de la vie de Jean-Baptiste va permettre à A. Dupouy de lui appliquer un certain nombre de caractéristiques christiques.

La constante révélation des qualités morales de l'homme et de la grandeur de l'œuvre accomplie nous amène à penser que le biographe s'approche souvent de l'hagiographe. Dans son *Vigny*, Dupouy mêle enjeux littéraires et chrétiens, ici ce sont morale chrétienne et morale nationale qui se mélangent intimement. « Interrogez ceux qui l'ont le plus connu, propose

1409 Copie de la lettre d'A. Dupouy à Madame Charcot datée du 8 fév 1939, fonds A. Dupouy, Archives Départementales du Finistère, Quimper.

1410 B. Heimermann et G. Janichon, *Charcot, Le gentleman des pôles*, Rennes, éd. Ouest-France, éd. Du Pen-Duick, 1991.

1411 S. Kahn, *Jean-Baptiste Charcot, Explorateur des mers, navigateur des pôles*, Paris, Glénat, 2006.

1412 A. Dupouy, *Charcot, Ibid.*, p. 8.

Dupouy dans les toutes dernières pages : tous vous diront quel prodigieux animateur il savait être. Et si humain! « Simple et bon, » le définit l'un. « Un saint, » dit un autre. « Le bon Dieu, » affirmait un de ses matelots. »¹⁴¹³

Charcot incarnant Dieu ferme le récit, son père l'avait ouvert portant la même image.

La mort de Charcot participera évidemment de son culte. Sa dimension tragique et les derniers mots rapportées par E. Gonidec seront repris par tous les biographes : « Oh ! les pauvres enfants ! »¹⁴¹⁴ Mots d'un père, d'un prêtre.

4- L'écriture pour révéler le destin d'un grand homme

Les biographies sur Charcot, comme les ouvrages de l'explorateur, sont des textes construits en grande partie sur la description. Des telles expéditions dans un tel espace nécessitent de « faire voir » au lecteur :

Elles sont admirables à regarder, ces masses translucides et parfois transparentes, les unes tabulaires, d'autres de la plus capricieuse architecture ; mais, vraies montagnes ou roches flottantes, poussées par les courants ou les vents, projetées dans les vagues jusque dans ces criques minuscules qui ne sont pas à l'abri de tout ressac, elles mettraient à rude épreuve les plus solides chefs-d'œuvre du père Gautier¹⁴¹⁵, si on les laissait faire.¹⁴¹⁶

Ce que le lecteur perçoit ici, c'est le contraste remarquable entre la beauté et la dangerosité de l'iceberg. La description est un pont entre l'objet décrit et le lecteur, ce dernier va pouvoir se représenter de chez lui les espaces complexes, hostiles, infinis, d'une rare beauté, etc.

Le rapport entre la description et les aventures de Charcot a tout de même quelque peu évolué durant le XXe siècle. Rappelons que prendre des photos étaient l'un des objectifs très importants de ses expéditions. Ce sont des milliers de clichés qui furent pris ; partagés aujourd'hui entre plusieurs collections — Charcot, Institut océanographique, Kahn, etc — ils alimentent largement l'intérêt des biographies modernes sur l'explorateur. Mais jusqu'aux années soixante, les moyens de publication limitaient le tirage des illustrations.

Dupouy fait donc partie des biographies qui se construisent fondamentalement sur la description des voyages. C'est sans doute une explication de la place prépondérante de la

¹⁴¹³ *Ibid.*, p. 91-92.

¹⁴¹⁴ *Ibid.*, p. 89.

¹⁴¹⁵ Directeur des chantiers de Saint-Malo, « un vétéran de la construction navale, un spécialiste des navires terre-neuvas. » (*Ibid.*, p. 21)

¹⁴¹⁶ *Ibid.*, p. 27-28.

citation dans son travail. Il s'appuie largement, pour construire son texte sur le *Journal de bord* dont il cite des passages entiers. Chaque citation a un objectif bien précis, transporter dans l'atmosphère, pénétrer sa pensée, saisir l'importance du navire, comprendre la beauté des lieux, rendre hommage à la femme, à la France. Cette place centrale de l'écriture de Charcot montre un biographe qui a tendance à s'effacer derrière son sujet, c'est un autre moyen de montrer la grandeur de Charcot, Dupouy n'étant que l'intercesseur entre les textes de l'homme et le lecteur.

L'autre effet important généré par Dupouy, dont on peut trouver l'origine dans l'utilisation des journaux de bord comme source de l'écriture, c'est le fait de rendre l'aspect aventureux de la vie de Charcot. Navigation au milieu des glaces, excursions où les hommes se perdent, échouage qui abîme l'étrave, difficultés des hivernages, la vie d'un aventurier se retrace par des faits. Parmi les grands moments d'aventure on peut citer la montée sur Rockall. Dupouy, dans son petit livre, prend deux pages et demie¹⁴¹⁷ pour traiter l'exploit que constitua l'abordage de cette roche escarpée. Mais l'aventure pour Charcot, c'est aussi et surtout les dangers de la mer, et Dupouy montre un goût certain à retranscrire, pour le lecteur, la puissance de la mer. Pour exemple, en août 1925, Charcot change de cap pour porter secours à une expédition danoise, le vent, au milieu des glaces, s'est brusquement levé :

Des bourrasques soudaines, de fortes houles soulèvent les éclats de cette masse durcie et les poussent comme des catapultes contre les navires qui se fraient entre eux leur chemin. Des icebergs dont certains dépassent l'eau d'une centaine de mètres et y enfoncent d'une profondeur quintuple, peuvent dériver, sous l'action de courants sous-marins, à l'opposé des courants de surface ou du vent. Comment parfois éviter leur choc, et surtout dans la brume?¹⁴¹⁸

Cette vie sur mer, tous les dangers affrontés durant plus de quarante ans de navigation apportent une dimension véritablement odysseenne à Charcot. Petit à petit, ne serait-ce pas la figure d'Ulysse qui se dessine derrière le personnage de l'explorateur ? Sans vouloir aller trop loin, n'y a-t-il pas quelque chose de Pénélope chez Meg, elle qui attend patiemment son époux ? Le livre évoque le temps étendu des expéditions, leurs dangers, toute la ruse dont il faut faire preuve pour les éviter, et comment s'en sortir sans une petite aide des dieux.

Et, comme Ulysse, il semble bien que le Charcot de Dupouy retrouve, de retour chez lui, sa première jeunesse. C'est le contraire chez Henri Queffélec, qui place dès le titre de son ouvrage sa narration sous le signe implicite de la mort : *Le Grand départ, Charcot et le*

1417 *Ibid.*, p. 57-59.

1418 *Ibid.*, p. 63.

« *Pourquoi pas?* ». L'une des biographies veut rester définitivement positive, comme toujours tendue vers un avenir, tandis que l'autre, dès les premières lignes s'attache à montrer combien le mécanisme tragique est amorcé.

Regardons comment les auteurs traitent la fracture que représente pour le navigateur la terrible limite d'âge :

En 1925, écrit Dupouy, il atteignait la limite d'âge, plus infranchissable que le pack-ice.

Alors, quoi? La retraite? A cinquante-huit ans? Bâti comme lui? Qu'importait cette barbe blanchissante et ces épaules un peu voûtées de Cariatide? Deux ans plus tôt, le capitaine au long cours Marsouin, le rencontrant pour la première fois, était frappé de le voir si « magnifiquement conservé, solide comme un roc ». Non, ni ce corps, ni cette intelligence, ni cette énergie ne sentait le besoin de repos.¹⁴¹⁹

Queffélec, lui aussi remarque la solidité de l'homme, mais ce n'est pas ce qu'il choisit pour évoquer cette frontière qui impose au navigateur un avant et après : « [...] Charcot, atteint par la limite d'âge, avait dû passer le commandement en titre à un officier des équipages à trois galons [...] »¹⁴²⁰. C'est-à-dire que la limite d'âge est définie non comme un dépassement, mais par la perte. Il n'est plus l'unique commandant à bord, et plus Queffélec montre qu'il reste le vrai chef, et plus on sent la fracture que cela représenta pour Charcot. Comme pour un artiste, il n'y a pas de retraite possible.

Les deux ouvrages se construisent donc sur deux tonalités opposées. Tandis que le texte de H. Queffélec est construit sur l'élaboration du tragique, Dupouy réalise une biographie qui l'exclut à peu près.¹⁴²¹ Selon C. Delmas, la fonction de la tragédie est de « cerner les limites de l'humaine condition »¹⁴²², au contraire le propos de Dupouy est comment Charcot semble dépasser cet état. Il ne commet pas de faute, connaît peu de conflits psychologiques. Le résultat, dans le style du biographe, est la présence extrêmement réduite du lyrisme, en effet, on trouve très peu de pathétique, même dans la mise en scène de la mort de Charcot. Comme si le corps s'effaçait devant l'œuvre accomplie, un symbole pour la France. Point d'*hybris* dans le *Charcot* de Dupouy, et pourtant, héros national, et à ce titre, en dehors des règles humaines, toujours, donc, représenté comme un homme jeune, signe de sa désincarnation.

1419 *Ibid.*, p. 60.

1420 H. Queffélec, *Le Grand départ*, ..., *op. cit.*, p. 17.

1421 E. David, « De *Charcot* de Auguste Dupouy au *Grand départ* de Henri Queffélec ou Les deux destins d'un grand homme », *op. cit.*, p. 115-126.

1422 C. Delmas, *La tragédie de l'âge classique*, Paris, Seuil, 1994, p. 255.

Conclusion : un livre sur la condition du marin

Nous terminerons l'analyse du portrait de Charcot par Dupouy sur la définition du marin que l'homme de Saint-Guénolé nous donne. Elle apparaît alors que le *Pourquoi Pas ?* vient de toucher un écueil. On inspecte la coque du navire, elle est très endommagée. Le plongeur conseille à Charcot d'interrompre l'exploration :

Mais l'honneur — le sien, celui du pays — parle à Charcot plus fort que la prudence.

En réalité, tout le monde savait, ou du moins se doutait. Le navire prenait deux tonnes d'eau par heure. Mais Alfred de Vigny l'a bien dit dans sa *Laurette* : Quel est le sentiment essentiel au cœur de marin? L'amour du danger. Plus exactement le désir d'y échapper en l'affrontant, d'affirmer la victoire de l'homme sur les forces brutales ou surnoises.¹⁴²³

Ici se dessine le talent de compilateur de Dupouy, il parvient, en quelques lignes, à tout intégrer de ce qu'il saisit d'un esprit tel que celui de Charcot : morale, honneur, patrie, littérature, poésie, philosophie, sociologie, tout y est, car la vie de Charcot était faite de tout cela.

Et ce dernier parviendra à réaliser une synthèse que Dupouy ne réalisera jamais vraiment. Après la guerre, il reprit les croisières :

Il les reprit dès 1920. Dans les conférences qu'il faisait entre temps, Charcot aimait à se féliciter d'une réussite peu banale. Laquelle? Ce n'était pas d'avoir découvert des promontoires entre le 65e et le 70e degrés de latitude Sud, hiverné deux fois dans un îlot de l'Antarctide et chaque fois ramené sans dommage tout son monde. Non, mais d'avoir obtenu l'entente de deux ministres : ceux de la Marine et de l'Instruction Publique. Son navire, qu'il leur offrait, était en effet chargé de missions scientifiques par l'un, et l'autre assurait son armement pour la saison d'été.¹⁴²⁴

Charcot sera parvenu à lier la mer et l'école, ce que Dupouy ne fit pas, le voulait-il, d'ailleurs ? Mais ce qu'il constate, c'est que Charcot, par ce fait, est bien un homme complet.

¹⁴²³ A. Dupouy, *Charcot, Ibid.*, p. 44.

¹⁴²⁴ *Ibid.*, p. 56.

La mise en miroir de l'avant-propos sur Horace et des biographies de Vigny, Kerguelen et Charcot révèle une seule et même voix.

Ecrire une biographie soulève un nombre important de problèmes : comment va-t-il mener son enquête ? Le biographe peut-il être impartial ? Comment va-t-il dépasser les inévitables manques d'information ? Quel type d'écriture sera choisi ?

Nous pouvons élaborer un certain nombre de réponses à ces quelques questions. Tout d'abord, Dupouy réalise des recherches très approfondies. Il consulte une masse importante de références et il fait part à son lecteur de ses recherches. Connaissances des critiques pour Horace et Vigny, recherches approfondies dans les archives pour Kerguelen, sur le terrain pour Charcot. Le tout réalisé avec une vitesse étonnante, une forme d'impression de course, nécessaire à l'écriture. Mais ce qui réunit les quatre textes, c'est la dimension personnelle que revêt le travail sur ces hommes. Tandis que l'exposition de ses recherches tant à prouver son impartialité, Dupouy nous démontre, tout au contraire, qu'il prend parti pour ses personnages.

On retrouve comme un leitmotiv l'isotopie de la vertu dans tous ses portraits, si Kerguelen reste, malgré tout quelque peu trouble, mystérieux, Vigny et Charcot se trouvent tous les deux nimbés de l'auréole christique. Dupouy offre donc à son lecteur des portraits moraux dont chacun peut s'inspirer. Mais l'écriture a fort à faire, le style, la composition sont essentiels car, rappelons-le, Dupouy choisit, dans trois portraits sur quatre, des hommes à la grandeur contestée, ou en voie de l'être.

Ces ouvrages ont donc une fonction toute particulière pour Dupouy, il souhaite apporter sa réponse personnelle à un jugement général qu'il considère comme très éloigné de la réalité, voire carrément injuste. Comme pour les paysages bretons, comme pour les pêcheurs, il va activer chez Horace, Vigny et Kerguelen des potentialités ignorées ou oubliées.

Si Charcot n'entre pas dans ce mode de fonctionnement et peut être analysé comme le modèle auquel Dupouy veut s'identifier, c'est le même processus d'identification qui est en marche dans les trois autres vies. Elles sont toutes faites d'un mélange de simplicité, d'intelligence, de rigueur, mais aussi d'humanité, d'erreurs, de faiblesses. Ce pour quoi il se bat, c'est avant toute chose pour rendre leur complexité à des hommes dont un seul aspect de la personnalité a pu couvrir d'un voile noir tout le reste.

Le rapport au péché de chair est tout à fait éclairant à ce sujet. Vigny a eu Marie-Dorval, Kerguelen Louison, ce ne sont, pour Dupouy, que des erreurs pardonnables car là n'est pas l'essentiel. Qu'ont-ils fait ? Qu'ont-ils écrit ? Dupouy invite à regarder l'œuvre et à

oublier les petits faits mesquins qui aujourd'hui seraient dignes des pires tabloïds.

Car parmi les éléments qui caractérisent tous ces personnages, l'engagement d'une vie entière, et ce pour un intérêt qui dépasse l'individu, est un élément fondamental. Et ces petites fautes, les petites médiocrités ne sont rien face à ce don total. Vigny devient le guide poétique de toute la nation, Kerguelen n'a qu'un seul souhait, servir la France, sous tous les régimes, et c'est encore cette obsession de servir qui apparaît sous la plume de Charcot dans ses journaux de bord.

Pour faire cela, pour mener cette grande œuvre, ils ont besoin d'un soutien indéfectible. Et dans ces trois ouvrages, Dupouy n'épargne pas la femme qui freine de telles ambitions. La stérile Lydia, madame Kerguelen, Jeanne Hugo sont vivement critiquées par le biographe. En revanche, il célèbre MarieDorval, Marguerite Cléry, « Meg », qui surent révéler la grandeur qui sommeillait chez leur compagnon.

On devine ici une problématique personnelle et le rôle fondamental qu'eut Blanche Dupouy dans l'accomplissement de l'œuvre de son mari. Ce point nous permet de saisir le processus d'identification à l'œuvre dans ces ouvrages.

Par exemple, partout s'entend la mélodie de la culture gréco-latine, on retrouve chez Horace et Kerguelen le motif de la paix des champs, la métis grecque mise en œuvre par Scafric est une composante de Charcot et de Kerguelen. Chez Horace, il sait trouver les quelques évocations marines, même s'il les utilise pour les contredire, et c'est chez Vigny que Dupouy rencontre la définition du marin :

[...] avec quelle sûreté il a mis le doigt sur l'essentiel ; avec quelle sympathie ardente il a pénétré dans l'âme du marin pour y découvrir cet « amour du danger », cette « magnifique inquiétude » en face de l'infini hostile, cette conscience d'une royauté précaire et cette résignation à l'inévitable qui font la beauté de sa vie.¹⁴²⁵

Dupouy parvient même à croiser les destins, c'est ce que l'on peut lire quand il analyse la « Bouteille à la mer », « avec quatre vingts ans d'avance, [comme] la plus compréhensive et la plus émouvante oraison funèbre du *Pourquoi pas ?* »¹⁴²⁶

Et Dupouy de citer les vers suivants :

Quand un grave marin voit que le vent l'emporte
Et que les mâts brisés pendent tous sur le pont,
Que dans son grand duel la mer est la plus forte
Et que par des calculs l'esprit en vain répond ;
Que le courant l'écrase et le roule en sa course,

1425 A. Dupouy, *La Poésie de la mer, op. cit.*, p. 112.

1426 *Ibid.*, p. 113.

Qu'il est sans gouvernail et partant sans ressource,
Il se croise les bras dans un calme profond.¹⁴²⁷

Plus largement encore, le motif de l'homme simple, qui par son travail parvient aux plus hautes fonctions est récurrent, fondamental. Mais derrière cette réussite, et le personnage de Kerguelen est exemplaire à cet égard, on peut également lire le récit d'un homme qui, finalement a manqué sa vie. N'y a-t-il pas quelque chose de raté dans l'existence de Vigny ? Pour nous, Dupouy est un homme qui s'intéresse aux failles. Voilà l'un des points qui relie les personnages de ses biographies et les personnages de ses romans.

Dans *Ceux de Bouvines*, le roi est venu visiter les tailleurs d'image sur leur chantier. Pierre évoque cette rencontre :

Il m'a demandé ce que serait la figure à laquelle je travaillais. Je lui ai répondu : « Sire, ce sera l'ange agenouillé qui élève un cierge à côté de Madame la Vierge dans la fête de son couronnement. » et je lui montrais le dessin sur lequel je réglais mes coups de ciseau. Il resta quelque temps à me regarder faire, comme eût fait n'importe quel visiteur, et me dit en partant : « Très bien, fils. Je reviendrai. » Je vous répète ses propres mots. Ah ! ce n'est pas un roi gonflé de fierté !¹⁴²⁸

Les auteurs défendent la foi en un art. Le principal défaut de Martin Tadelin dans *Ceux de Bouvines* est principalement qu'il ne croit en rien, qu'il est incapable de persévérance, « [...] incapable surtout de la même foi (que Pierre) en quelque art que ce fût »¹⁴²⁹

A la mort de Pierre, Marion écoute avec attention son ami sur le champ de bataille, et elle le trouve fort agréable « parce qu'il parlait bien, quoi que sans recherche, qu'il avait une voix agréable, une haute mine, un visage aimable et une mise soignée. Un peu moins robuste que l'aîné des Cottereau, il était peut-être plus fin de trait et de corps, avec, dans les yeux, la bouche, les doigts, quelque chose d'attirant qui rappelait Tadelin. Mais c'était un Tadelin viril et loyal[...] »¹⁴³⁰ Si cette finesse est réellement signe de beauté, c'est que la voix est simple, c'est-à-dire que l'aspect loyal est le premier de tous. Ensuite, nous découvrons sans grande surprise que cet homme est fortement lié à la nature, il s'occupe du traitement du bois et avec

1427 A. De Vigny, « La bouteille à la mer », cité in A. Dupouy, *La Poésie de la mer*, *Ibid.*, p. 113.

1428 A. Dupouy, *Ceux de Bouvines*, *op. cit.* p. 84.

1429 *Ibid.*, p. 118.

1430 *Ibid.*, p.235-236.

Marion, « il ne lui déplaisait pas à lui-même d'initier cette parisienne à la vie secrète des sous-bois, de lui dire le manège des bêtes de la forêt, des oiseaux dans les arbres[...] »¹⁴³¹ Ce lien avec la nature n'est sans doute pas étranger à cette franchise caractéristique du personnage.

Ainsi, nous comprenons mieux la distribution des personnages de Dupouy dans les romans de l'histoire France. Nous avons vu plus haut le barbare, de la même manière cette question de la simplicité et de l'honnêteté nous permet de mieux saisir la dichotomie entre les héros et le personnage du trompeur. Ce dernier recherche l'or et le pouvoir pour satisfaire ses ambitions.

¹⁴³¹ *Ibid.*, p. 237.

Quatrième partie : Le héros face à la femme, entre attirance et répulsion

Nous allons, dans cette quatrième et dernière partie de notre étude, achever le voyage dans l'oeuvre d'Auguste Dupouy en nous appuyant principalement sur ses œuvres de fiction. Au cœur de celles-ci, s'impose l'image féminine comme source de tension romanesque. Et là encore se joue une lutte, mais cette fois-ci le combat est tout intérieur. En rejouant les vieilles histoires d'amour, c'est finalement les questions fondamentales de l'« être homme » qui ressurgissent. Derrière la futilité de la romance, il faut lire l'interrogation existentielle de l'homme face au monde.

Pour notre étude nous nous appuierons principalement sur quatre romans et un recueil de nouvelles : *L'Affligé*, *La Paix des champs*, *Un Amour bigouden* ou *On l'appelait Marlène* — qui constitueraient une forme de triptique —, *Qu'as-tu vu en chemin ?*, dernier roman d'Auguste Dupouy et *Le Chemin de ronde*, recueil réunissant quinze nouvelles.

Dupouy publia son premier roman en 1922. *L'Affligé* était cependant prêt dès 1909¹⁴³². Il prit de nombreuses années avant de parvenir à faire publier son manuscrit. Il eut besoin de recourir à l'aide de Charles Le Goffic et de ses nombreuses connaissances dans le monde de l'édition pour voir son roman sur les presses. L'histoire est celle d'un jeune homme solitaire, François de Trohanet, petit aristocrate breton, miné par un pied bot qui l'amène à passer le plus clair de son temps sur son cheval, la Grise. Mais un jour arrive au manoir une nouvelle servante. Marie-Rose porte le costume d'Elliantaise, son nom représente toute sa personne : pure comme Marie et le teint rosé de santé. Il en tombe follement amoureux. Mais il est empêché dans ses sentiments par deux éléments qui le rongent : son incapacité à dire son amour, à séduire, et la pression sociale principalement imprimée par la mère. Celle-ci préfère

1432 J.A. Le Gall, « Présentation » de *L'Affligé*, Paris, Slatkine, 1981, II.

« En 1909, peu après son mariage, son beau-père, rédacteur au *Figaro*, lui dénicha un feuilleton dans *Le Monde Illustré*. A. Dupouy repensa alors à cet ancien projet et se mit activement au travail. Hélas ! M. L'excellent, responsable littéraire du *Monde Illustré*, mourut et le projet avorta. Mais désormais l'œuvre existe. Elle est enfin écrite. La guerre aurait pu enterrer définitivement une œuvre dont l'auteur ne semblait pas tenir outre mesure à la parution. C'est sur les instances de Charles Le Goffic, le glorieux aîné, que le roman sera enfin publié... en 1920(*Sic*, le roman fut publié en 1922) ! »

le cadet de ses fils, Hubert, parfaite antithèse du héros. En son absence, elle passe le plus clair de son temps à chercher querelle auprès de François et jouit de la douleur de ce dernier quand Hubert parvient à séduire la jeune servante. Elle ne s'imagine cependant pas que cet acte va mener le héros jusqu'à l'irréparable. Après avoir tué son frère, François se suicide en prison en se fracassant le crâne contre la paroi de sa cellule.

En 1923, Dupouy publie un recueil de nouvelles, *Le Chemin de ronde*. Ce sont des nouvelles qui ont pour décor la Bretagne. La nouvelle la plus importante s'intitule « Scrafic ». C'est l'histoire d'un jeune garçon qui, à la mort de son père, doit travailler. Mais il est petit, on ne l'accepte pas comme matelot. Il refuse de travailler à l'usine et préfère la vie libre de petit pêcheur débrouillard. Il faudra qu'il pêche le congre du Viben, démontrant ainsi son courage, pour qu'il puisse rejoindre un équipage et accomplir ainsi son rêve. On trouve deux autres nouvelles mettant en scène de jeunes matelots, « Le vœu du petit gars » et « Jos ». On pourra également y lire une histoire où un voyageur écoute un récit de noyade : une jeune femme le jour de ses noces tombe à l'eau. Deux fins y sont possibles, soit elle était une fille d'Ahès, soit elle est simplement tombée à l'eau, le lecteur a le choix selon ses affinités avec les mythes bretons. Une nouvelle intéressante met en scène un « piller d'épaves », qui se révèle bien vite un « grappilleur » plutôt qu'un piller. Une autre nouvelle, « le sixième », nous fait découvrir un homme en permission qui découvre sa femme avec le ventre étonnamment rond. L'auteur renverse les poncifs en nous montrant le soldat se réjouir du travail de l'amant car c'est avec ce sixième enfant qu'il gagne son retour à la ferme, évitant ainsi de se faire trouer la peau dans les tranchées. En tout, onze nouvelles qui rejouent des scènes essentielles dans des existences de gens simples, matelots, paysans, pêcheurs, ardoisiers.

Deux ans plus tard, Dupouy publie *La Paix des champs*. Le ton est tout autre. Dans l'incipit, l'auteur nous fait découvrir l'univers des salles de rédaction. Le héros, Hervé Menguy, est un jeune auteur plein d'avenir s'il veut bien jouer le jeu des alliances et des petites bassesses. Mais il reçoit un jour le courrier d'un vieil oncle qui l'invite à le rejoindre dans sa ferme de la pointe bretonne. Il lui donne tous ses biens à condition de pouvoir continuer à les gérer jusqu'à sa mort. Hervé accepte, après s'être débarrassé d'Emma, sa maîtresse parisienne accrochée à son confort matériel. Il découvre, dans le domaine de l'oncle deux Bretagne : l'une qui désire rester proche des traditions et l'autre qui se dirige à grands pas vers la modernité. Il semble que la cohabitation soit impossible. Hervé vit tranquillement dans cet univers dichotomique, il profite de la beauté et de la jeunesse de Perrine, petite

paysanne en costume d'antan, et rêve de Prisca, la jolie rebelle qui le dédaigne. Soudain, tout cet univers est brisé par une révolution bolchevique qui tourne en Bretagne au séparatisme. C'est l'occasion pour l'auteur de nous montrer que le monde n'est pas meilleur quand les dominés deviennent les maîtres. Le héros, qui a tout perdu, accepte plus ou moins volontairement de participer à un groupe dissident, il est arrêté. Il meurt sur l'échafaud après un procès de comédie. S'il s'était montré jusque-là un peu en retrait de la vie, il devient l'acteur de sa propre mort en s'accusant tout à fait de son crime.

Il faudra attendre dix ans pour voir paraître un nouveau roman. *Un Amour bigouden* fut publié en revue en 1935¹⁴³³, puis édité en 1972 aux Éditions de la cité sous le titre plus vendeur de *Un Amour bigouden*. Pierre Arzal est archiviste à Quimper. Jeune homme brillant, il est issu de l'École des Chartes. Avec son cousin François, il rencontre Marlène et Annette, des petites brodeuses bigoudènes. Après un dîner dans l'appartement de Pierre, chacun part avec une jeune femme au bras. Tandis qu'il pensait profiter d'une amourette sans conséquence, le voilà pris au piège de l'amour. Il est fasciné par Marlène, il ne parvient pas à la saisir, elle semble constamment lui échapper. Le héros est tiraillé entre son désir pour la jeune femme et les tensions dues à un statut social opposé au sien ; il lui est impossible de mener son histoire en dehors d'une certaine clandestinité. Ce récit se termine sur un aveu de Marlène : elle a toujours aimé François, dès le premier repas, elle ne voulait pas partir avec Pierre.

Le dernier roman choisi pour notre corpus d'étude fut publié en 1960. Notre auteur est alors âgé de quatre-vingt-huit ans. *Qu'as-tu vu en chemin ?* est le dernier ouvrage de la série des *Romans de l'histoire de France*, publiée en collaboration avec Henry Dupuy-Mazuel. Elle se termine sur l'évocation de la Première Guerre mondiale. Le roman est construit en trois parties. La première se déroule à Rouen où le héros, Jean Guidel, est en convalescence ; il se remet d'une blessure infligée par un soldat allemand. L'auteur y met en scène la vie de l'arrière pendant la guerre. On y voit une petite société de privilégiés qui sentent à peine la souffrance que peut endurer le peuple. Les petites séductions et les grandes médiocrités continuent leur cours. Puis Jean retourne pour quelques jours près de sa famille, sur la côte bretonne. Il y retrouve son ancien amour, Lénic. Elle a bien changé, elle qui était une petite fille est maintenant devenue une femme, elle joue de ses gestes, de son allure. Elle sait parler de tout et de rien, parfaitement à l'aise dans le monde. Cela va sceller définitivement la fin des vieux rêves qu'entretenait Jean au sujet de la jeune femme. La dernière partie de ce récit narre les

1433 *Revue de France*, 1^{er} et 15 novembre 1935.

mois que le héros passe comme capitaine d'un convoi maritime ; toujours à l'affût de l'ennemi, son attente ne sera jamais récompensée.

On voit en lisant les brefs résumés que nous avons proposés la place fondamentale de la relation homme-femme dans l'écriture de Dupouy. Pour bien mesurer l'importance du personnage féminin dans les récits de Dupouy, il nous faut relire ce texte liminaire d'*Un Amour bigouden*.

Le lecteur, dans ce roman, est placé dans la position de celui qui aurait trouvé un texte dans une vieille armoire, dans un vieux coffre ; le texte liminaire, les « notes du narrateur »¹⁴³⁴, pose ce texte comme celui d'un homme qui a voulu écrire les sentiments qui fondèrent un amour, les impressions fugitives éprouvées et qu'il ne veut pas perdre ; en effet, il a peur d'oublier car il est conscient que les souvenirs peuvent s'user. La lecture de ce texte ferait revivre les aventures amoureuses du narrateur dont la volonté est de, littéralement, « enregistrer » le déroulement de son histoire :

Je m'étonnerai que l'archiviste Pierre Arzal, ayant atteint sa vingt-cinquième année avant la première du siècle, perdît son temps à consigner de telles futilités, quand il y avait des montagnes d'actes officiels à inventorier dans les archives de l'Amirauté de Cornouaille. Mais — telle est aujourd'hui ma présomption — j'ose déclarer ici que pas un de ces mystérieux grimoires n'est digne de m'intéresser comme l'histoire d'amour toute simple et en apparence toute banale, dont je me trouve être le héros inglorieux. Du droit de mes artères souples, je repousse à l'avance les dédains d'un âge qui m'aura lignifié. Du haut de ma jeunesse finissante, je prétends que rien au monde, pas un événement qualifié d'historique, aucune destinée de province, de nation ou d'empire ne peut valoir à mes yeux ces heures gaspillées dont j'entreprends d'établir le registre. Je jure que la chose qui m'importe le plus, aujourd'hui, c'est de rédiger la monographie de ce minuscule épisode, en simulant le recul du passé pour mieux rendre présent tel baiser d'elle, tel sourire, telle façon qui était la sienne, qui défendait de la prendre au sérieux, et qui, soudain, pourtant, ôtait tout sérieux à tout ce qui sur la planète, n'était pas — uniquement — elle.¹⁴³⁵

L'archiviste, figure de la maîtrise de l'Histoire et de la hiérarchie des événements du monde, pose son historiette comme foyer de l'infini des sentiments. Conscient que sa rencontre avec Marlène peut être jugée comme négligeable, il concentre toute l'attention du lecteur sur son propre ressenti. Par l'effet de contraste qu'il provoque, il élève ce « minuscule épisode » au niveau d'une catastrophe internationale. Ce passage de Marlène rappelle combien ces événements, bien que rebattus, construisent une dramaturgie essentielle pour celui qui les vit. L'intensité des sentiments est telle que cette relation amoureuse semble contenir un

1434 A. Dupouy, *Un Amour bigouden* ou *On l'appelait Marlène*, Paris, Editions de la cité, 1972, p. 13-15.

1435 *Ibid.*

concentré du monde dans sa totalité.

Dupouy porte un intérêt particulier aux événements *a priori* sans importance parce qu'ils seraient les éléments déclencheurs d'une crise chez les personnages. Rien de neuf quand il s'agit de raconter les peines et les douleurs dues à l'échec d'une histoire d'amour ; pourtant dans une existence d'homme, ils sont revêtus d'une couleur majeure. L'amour, serait ce sujet toujours traité et toujours à reprendre. Et cela encore plus lorsque l'histoire est vécue par un jeune homme à peine sorti de l'adolescence. Dupouy aimait cette période de la vie, ses troubles et toute la puissance vitale qu'elle parvient à provoquer ; cela explique dans le discours de Pierre le refus des dédains que l'âge peut provoquer. Sous une apparente futilité, se cachent en réalité des épisodes fondamentaux, des tensions essentielles de l'être humain.

Mais ce passage a d'autres fonctions. On observe ici l'importance des « seuils »¹⁴³⁶ dans l'écriture. En effet, il a pour objectif d'installer le texte qui va suivre comme un témoignage. Mais ne se cacherait-il pas derrière ce paratexte auctorial fictif, qui a traditionnellement pour fonction de garantir l'authenticité du texte, une volonté d'en garantir l'aspect inverse ? C'est-à-dire que nous pourrions y lire le désir de mieux cacher la réalité. Edmond Soufflet ne faisait-il pas remarquer dans son introduction¹⁴³⁷ combien le héros de ce roman a les traits de son créateur ? Pourtant, il est bien clair qu'à aucun moment Dupouy ne signe de « pacte autobiographique »¹⁴³⁸, on peut seulement penser comme Philippe Lejeune au sujet de Gide qu'il aime à « flirter avec l'autobiographie »¹⁴³⁹. Cette zone d'ombre que crée l'auteur nous plonge complètement dans l'écriture de son époque. En Effet, Yves Stalloni affirme que

[...] ce type d'œuvre, dans laquelle l'auteur écrivant à la première personne, refuse d'accréditer l'opposition entre fiction et autobiographie, occupe une place de plus en plus importante dans la production littéraire contemporaine, produisant des romans, conformes à une époque d'incertitude, qu'on qualifie parfois « d'indécidables ».¹⁴⁴⁰

Si le statut du roman de Dupouy est bien indécidable, s'il nous est impossible de déterminer avec certitude quel épisode est tiré de la réalité et quel autre est véritablement fictif, nous pouvons souligner en revanche combien ce sentiment de l'intime est prégnant dans cette œuvre comme dans tous les récits bretons de Dupouy.

1436 G. Genette, *Seuils*, Paris, collection Poétique, Éditions du Seuil, 1987.

1437 E. Soufflet, « Introduction », *Un Amour bigouden ou...*, *Ibid.*, p. 9.

1438 Ph. Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, Paris, coll. "Poétique", Seuil, 1975.

1439 Y. Stalloni, « Autobiographie », *Dictionnaire du roman*, Paris, Armand Colin, 2006, p. 24.

1440 *Ibid.*, p. 24-25.

Toute une mythologie bretonne va être reprise mais aussi détournée. Si l'œuvre d'Auguste Dupouy s'inscrit dans le mouvement régionaliste breton porté par Le Braz et Le Goffic, nous interrogerons ses récits en nous demandant s'ils obéissent à la vision de la Bretagne qu'en donnent ses amis. De fait, nous allons retrouver un certain nombre de motifs qui permettent de poser les intrigues dans une région déterminée. La femme semble à elle seule un concentré des symboles et des tensions qui animent la Bretagne. Tout à la fois inférieure et supérieure, expression du passé et porteuse de modernité, la femme se révèle pourtant insaisissable, sauvage et indomptée, elle serait peut-être, surtout, la production rêvée d'hommes qui veulent la créer à leur image.

Si les ouvrages tels que les biographies, géographies humaines ou les ouvrages documentaires font l'objet chez Dupouy d'une intense recherche bibliographique, il semble bien qu'il en va tout autrement dans les récits. Il décrit un univers qui lui est proche, mais il ne tend pas vers la vérité exhaustive. Il laisse place à une impression de laisser-aller dans son écriture. Cela laisse alors un espace pour la révélation des « métaphores obsédantes »¹⁴⁴¹ étudiées par Charles Mauron, des récurrences symboliques représentatives d'une identité littéraire : tensions entre milieu populaire et milieu dominant, la figure du savoir et sa remise en question, la domination masculine et son renversement sont quelques motifs qui vont poursuivre toute l'œuvre d'imagination de Dupouy avec, comme principe, un *continuum* de mutations.

Cette analyse thématique nous permettra de nous interroger sur des questions d'ordre générique. Si l'on part des *a priori*, on peut faire de Dupouy un auteur régionaliste héritier direct du naturalisme. Ce serait, nous semble-t-il, réduire les influences qui ont pu nourrir l'écriture de notre auteur et le repousser dans une écriture du passé qui serait infertile pour l'analyse. Comme il a publié la majeure partie de ses récits durant la période de l'entre-deux-guerres, nous allons démontrer tout le long de cette partie combien, au contraire, en filigrane, peuvent se lire les questionnements de son époque.

1441 Ch. Mauron, *Des métaphores obsédantes au mythe personnel, Introduction à la psychocritique*, Paris, José Corti, 1989.

I. L'irrésistible attraction : l'écriture du désir

Chaque partie du corps féminin ainsi que tout son être participent d'un pouvoir d'attraction. Nous interrogerons l'image de la beauté qui découle de l'écriture de Dupouy avec son corrolaire, la laideur. Nous constaterons qu'il existe des critères de beauté dans l'écriture dupouysienne, mais que ceux-ci sont inféodés à l'idée de « femme vivante », comme expression de la santé, de la force et de la jeunesse.

Mais nous pouvons le dire dès à présent, la fascination qui va résulter de ce désir va le prendre et l'emporter sans contrôle. Il y a dans le comportement des personnages masculins créés par Dupouy quelque chose qui va bien au-delà de l'encanaillement, bien au-delà de la simple curiosité.

La beauté de la femme va être un levier d'importance pour accrocher les héros et enclencher la machine tragique. Nous allons chercher à démontrer comment se construit le paradigme de la beauté dans les romans de Dupouy et l'importance dont elle est chargée.

1- Portrait d'une tentatrice : Une certaine idée de la beauté

a. La femme en parties

A l'exemple des grands maîtres du XIX^{ème} siècle, le portrait chez Dupouy prend une place particulière. On peut le voir comme un appui pour mieux comprendre son écriture.

Par nature, le portrait est un lieu où se dit l'humain, et donc il révèle la « vision de l'homme » d'un auteur ou d'une époque, leur capacité à individualiser les êtres, ou à les caractériser, le type, la psychologie ou la sociologie. Le portrait relève toujours de l'épidictique. Par là, le portrait littéraire entre en concurrence avec d'autres genres de représentation, notamment le portrait pictural [...]¹⁴⁴²

Cette définition du portrait proposée par Jean Lebel nous permet de saisir combien ce genre est porteur de signification. La description qu'un auteur offre à son lecteur est toujours signifiante.

1442 J. Lebel, « Portrait », *Le Dictionnaire du littéraire*, Paris, PUF, 2002, p. 461.

Dans ses portraits, l'auteur va nous indiquer les aspects visibles du personnage et, en cela, s'arrêter sur un certain nombre de traits tangibles. L'auteur va varier les points de vue, mais c'est avant tout de l'observation interne à la narration que va découler la compréhension des personnages. C'est ce que fait l'auteur en utilisant le jugement de Madame de Trohanet pour nous faire découvrir Marie-Rose :

Et à passer en revue ses yeux de velours noir et le doux feu sombre qui couvait en eux, ces joues délicates qui rougissaient aussi vite que s'éclairaient ses regards, ses lèvres nettes et drues, son cou juvénile, sa belle peau de fruit duveté et mûri en plain vent, la souplesse de sa taille libre et la naturelle aisance de sa démarche, Mme de Trohanet ne pouvait pas se dissimuler l'attrayante beauté, le charme ingénu de cette paysanne de vingt ans.¹⁴⁴³

La beauté est de prime abord construite par le rattachement d'une pluralité de segments qui réalisent en dernier lieu un ensemble. Il existe donc pour l'auteur des marques significatives qui permettent de construire le beau. Quelles sont-elles ? Si l'on observe attentivement les différents portraits des romans, on retrouve de manière récurrente des parties du corps qui sont les véhicules du charme féminin. La plus importante de toutes est sans aucun doute les yeux.

La description de la servante que nous venons de lire s'arrête en premier lieu sur les « yeux de velours noir » de la jeune femme. Ce sont aussi les yeux, et plus exactement les cils, que remarque François quand elle vient lui servir son thé, il suit ainsi « la palpitation des longs cils et l'ombre mobile qu'ils projetaient sur les joues. »¹⁴⁴⁴ Mais ce voile est surtout un révélateur, derrière ce rideau apparaissent subitement « deux yeux de la plus captivante douceur »¹⁴⁴⁵. Dupouy, grand admirateur de Loti, se souvient peut-être, quand il écrit ces lignes, de la rencontre avec Aziyadé :

Je me croyais si parfaitement seul, que j'éprouvai une étrange impression en apercevant près de moi, derrière d'épais barreaux de fer, le haut d'une tête humaine, **deux grands yeux verts** fixés sur les miens.

Les sourcils étaient bruns, légèrement froncés, rapprochés jusqu'à se rejoindre ; l'expression de **ce regard** était un mélange d'énergie et de naïveté ; on eût dit **un regard** d'enfant, tant il avait de fraîcheur et de jeunesse.

La jeune femme qui avait **ces yeux** se leva et montra jusqu'à la ceinture sa taille enveloppée d'un camail à la turque (*fêrédjé*) aux plis longs et rigides. Le camail était de soie verte, orné de broderie d'argent. Un voile blanc enveloppait soigneusement la tête, n'en laissant paraître que le front et **les grands yeux**. **Les prunelles étaient bien vertes**, de cette teinte de vert de mer d'autrefois chantée par les poètes d'Orient.

Cette jeune femme était Aziyadé.¹⁴⁴⁶ (Nous soulignons)

1443 A. Dupouy, *L'Affligé*, op. cit., p. 53.

1444 *Ibid.*, p. 98.

1445 *Ibid.*

1446 P. Loti, *Aziyadé*, op. cit., p. 35.

Il est important, pour corroborer l'idée de cette intertextualité, de noter que l'on retrouve la figure d'Aziyadé dans le recueil *Partances*. Un poème porte le titre de cette figure féminine. L'auteur y retrace la célèbre histoire de cet officier qui rencontre une jeune orientale. Il exhorte tous les hommes à ouvrir leurs yeux afin de pouvoir la rencontrer :

Puisse alors l'étranger que son destin exile
En ces lieux, s'il retourne à pas lent vers la ville
Et que, du trouble au cœur, il passe par hasard
Sous les hauts murs pleins d'ombre où le mène sa route
(Des jardins lumineux sont derrière, sans doute)
Petite Aziyadé, rencontrer ton regard !¹⁴⁴⁷

Cette figure tient, dès les origines de l'écriture de Dupouy, un rôle primordial. Il en a retenu la puissance de l'éphémère, cette tension de l'être qui rend l'amour « grave et fort »¹⁴⁴⁸. Immédiatement, nous observons que la description ne peut se cantonner à la seule expression de l'extériorité d'un personnage. Dans l'extrait de l'auteur rochelais, encore exacerbé par l'enveloppement du corps, le regard est triplement signifiant. Si l'on suit la définition du portrait proposé par Jean Lebel, on voit les deux champs principaux de cette exploration : « Le « portrait » littéraire peut être la description physique d'un être (prosopographie) ou sa représentation morale et psychologique (éthopée). »¹⁴⁴⁹ La description physique laisse deviner la beauté de cette femme, sa jeunesse. Mais elle permet également d'accéder à sa « représentation morale et psychologique », c'est-à-dire une vie intérieure complexe, faite « d'énergie et de naïveté ». C'est ce qu'induit Dupouy en faisant de la rencontre avec le regard d'Aziadé la promesse d'un temps de bonheur. J. Lebel omet cependant de souligner l'importance poétique que revêt le portrait, les yeux sont porteurs de mystère, et c'est bien tout un monde qui affleure dans ce regard.

L'écriture de Dupouy fonctionne sur ce même modèle ; on retrouve, dans *Marlène*, le héros qui détaille la jeune fille « en commençant par les yeux. Impossible, en vérité, d'en avoir de plus purs : pur cristal lumineux, pure agate brune. L'artiste qui l'avait modelée n'avait, certes, commis aucune erreur. »¹⁴⁵⁰ A l'image de ces yeux, le physique des personnages de Dupouy est lui aussi modelé, poli ; il est l'artiste qui va les confectionner. Mais ces personnages ne sont pas qu'une enveloppe : quand Hervé Menguy rencontre Perrine,

1447 A. Dupouy, « Aziyadé », « Les passagères », *Partances*, *op. cit.*, p. 71.

1448 *Ibid.*

1449 J. Lebel, « Portrait », *Le Dictionnaire du littéraire*, *op. cit.*, p. 460.

1450 A. Dupouy, *Un Amour bigouden ou...*, *op. cit.*, p. 71.

il remarque qu'elle « laisse voir de la gaîté, de la malice, de la confusion dans ses yeux bleus, lumières jumelles éclairant l'ombre du chapeau. »¹⁴⁵¹ Ces lumières éclairent la personnalité de la jeune femme, les yeux jouent ici le rôle de révélateur, manifestation d'une intériorité. Mais Dupouy fait surtout parler un autre regard : le regard qui observe ces yeux. A la manière de Madame de Trohanet qui observait plus haut Marie-Rose, les héros créent la personnalité qui se joue devant eux et l'élèvent à un stade tel qu'elle est productrice d'une émotion. Ainsi dans « Passé l'orage », le « je » poétique le dit : « Oh tes grands yeux soumis, pauvre âme, je les aime ! »¹⁴⁵² Et c'est pourquoi, frappé par la puissance de ce regard, il ne comprend pas que cette force envoûtante puisse passer inaperçue pour les autres, à la manière de François, dans *L'Affligé*, qui ne parvient pas à comprendre pourquoi « le feu des yeux, si touchant et si sombre, n'éblou[it] pas tout le monde. »¹⁴⁵³

A cette exploration de l'âme se mêle une dimension poétique. C'est bien « dans le deuil infini de [ses] yeux » que le « je » poétique parvient à voir « se refléter un lent et morne paysage// De bonheur en ruine où pleurent des adieux. »¹⁴⁵⁴ Dupouy, d'ailleurs, accorde tout un poème à cette partie de l'anatomie. Et c'est la quête de la pureté que l'on trouve dans le poème «Des Yeux...» :

Des yeux sont comme un lac parmi les neiges vierges,
Aux cimes des grands monts, sous l'immuable azur,
Un lac très bleu, très froid, très lumineux, très pur,
Saphir immaculé dans l'argent clair des berges [...]¹⁴⁵⁵

La fascination de l'auteur pour cette partie du corps se retrouve, comme nous l'avons vu, dès 1905. Le corps est originellement producteur de poésie comme la poésie est à la source de l'écriture. Si Dupouy cherche une totalité du propos dans une écriture régionale, les yeux représentent tout le corps, tout l'univers. On comprend alors comment la femme qu'il rencontre au hasard d'un chemin devient alors sa « sœur aux yeux de nuit, d'étoiles et de lune ; »¹⁴⁵⁶

Quand le vieil archéologue, M. de Rustéphan, observe un visage, c'est encore les yeux qu'il remarque en premier, le visage devient un vrai terrain d'analyse qui s'offre à la sagacité

1451 A. Dupouy, *La Paix des champs*, op. cit., p. 85.

1452 A. Dupouy, « Passé l'orage », « Les Passagères », *Partances*, op. cit., p.100.

1453 A. Dupouy, *L'Affligé*, op. cit., p. 99.

1454 *Ibid.*

1455 A. Dupouy, «Des Yeux...», « Les Passagères », *Partances*, *Ibid.*, p.89-90.

1456 *Ibid.*

du scientifique, et chaque partie évoque le tout. Pour lui, « ces yeux aux paupières minces et nettes frangés de cils drus et qui se relèvent un peu vers les tempes »¹⁴⁵⁷, affirment la grandeur de la petite paysanne. Par chacune de ses parties, la femme dit son origine. Est-ce que ce ne sont pas des « traits de race »¹⁴⁵⁸ que l'on voit derrière « ce fin menton sous la mâchoire solide ? La saillie de l'arcade zygomatique et le pli léger de la racine vers le nez, qui paraît au moindre froncement de sourcil ? »¹⁴⁵⁹ chaque élément du visage se doit d'être analysé en profondeur, ainsi le front :

Ah ! ce front ! Point lisse et plat comme celui d'un marbre classique ou d'une bourgeoise parisienne : mais bombé, avec des méplats, des reliefs, tout un modelé, très adouci, exactement indiqué, pourtant... il vit, ce front ; il parle ! Mais oui, je vous jure qu'il parle et je l'entends fort bien !¹⁴⁶⁰

Le vieil homme est à l'écoute des signes, et chaque composante du corps est une marque qui permet de retrouver les temps anciens. Or, c'est précisément par la beauté, par ce corps charmant, qu'il parvient à réaliser ce voyage.

Pour mieux voir, le héros va au-delà de la simple observation froide d'un corps qui se présente à lui. Quand, dans un salon mondain, Jean Guidel découvre le personnage de Françoise ; il la voit d'abord au piano, assise de dos, mais cela n'empêche en rien son portrait :

Je sais [...], quand cette jeune fille se retournera, que je pourrai admirer, sans crainte de déconvenue, un ovale irréprochable, des traits purs, un teint fait pour ranimer tous les lis et toutes les roses de la formule et — surprise chaleureuse dans cette fraîcheur normande — de beaux yeux marrons qui ne manquent pas de vie. Avec cela des épaules, des bras, de jeunes hanches et, autant que j'en ai pu juger par de trop rapides regards (car la moindre insistance l'effarouche), un buste qui n'est pas sans honneur.¹⁴⁶¹

Qu'est-ce qui lui permet de constituer cet ensemble ? « de trop rapides regards » nous dit-il. Mais c'est surtout un corps reconstruit ou plutôt préconstruit par le héros. Il n'aura pas de surprise. Comment parvient-il à déduire de ce dos l'ensemble de la physionomie ? C'est le résultat d'une analyse portée sur l'ensemble des femmes de la région. Françoise remporte une victoire sur les autres : sa dentition est parfaite alors que celle de beaucoup de Normandes est très largement détériorée.

1457 A. Dupouy, *L'Affligé*, op. cit., p. 126.

1458 *Ibid.*

1459 *Ibid.*

1460 *Ibid.*

1461 A. Dupouy, *Qu'as-tu vu en chemin ?*, op. cit., p. 41.

La bouche est donc une autre partie qui retient l'attention des personnages observants. Le sourire est un autre élément qui, chez Dupouy, construit particulièrement les portraits de jeunes femmes. Cette bouche, comme les yeux, permet de dévoiler un spectre de sentiments très larges. Chaque partie du corps accède ainsi à un au-delà de l'apparence et participe à la construction d'une certaine idée esthétique.

b. Le mot « beauté » et ses intermédiaires

Si ces multiples parties du corps peuvent être reconnues comme bien modelées, esthétiquement satisfaisantes, en aucun cas elles ne constituent par leur simple addition l'opération permettant de créer le beau. Tout juste si l'ensemble peut parfois être qualifié de « joli ». Le narrateur refuse même ce terme à Denise, la Rouennaise de *Qu'as-tu vu en chemin ?* : « Jolie ? Non. Avenante pourtant. »¹⁴⁶² Dupouy choisit très précisément ses mots, interroger leur emploi est fondamental, ils participent essentiellement à l'esthétique des œuvres.

Si l'on reprend la définition de l'adjectif « avenant », on trouve dans de nombreux dictionnaires l'idée de plaire, « qui plaît par son bon air, sa bonne grâce »¹⁴⁶³, peut-on lire dans le *Robert*. Denise a donc une apparence agréable, des manières affables, un caractère engageant. Mais Chez elles ces qualités subissent un constant renversement :

De ses yeux qu'on dit expressifs, dans un gentil visage comme il y en a des milliers, enfariné, rosi, rougi, pomponné à plaisir. Des épaules étroites, de membres grêles et — contraste significatif — des rondeurs presque exagérées, une luxuriante chevelure : les attributs du sexe. Seuls ils se sont développés comme par artifice de civilisation, dans l'indigente anatomie.¹⁴⁶⁴

La femme apparaît ici comme un assemblage qui friserait le grotesque, où les parties ne forment pas un tout. Le narrateur refuse l'idée d'harmonie à ce corps dont les attributs féminins semblent disproportionnés. Le terme d'« artificiel » affirme l'aspect factice que revêt cet ensemble. Dupouy ne dépeint pas la laideur, pas de monstres difformes et générateurs de dégoût, mais plutôt des corps qui disent une certaine pâleur de vie. Le narrateur prend en revanche, comme une sorte de négatif, une joie certaine à observer l'amie de Denise,

¹⁴⁶² *Ibid*, p. 40.

¹⁴⁶³ J. Rey-Debove, A. Rey, « avenant », *Le Petit Robert*, dictionnaire Le Robert, 2002, p. 195.

¹⁴⁶⁴ A. Dupouy, *Qu'as-tu vu en chemin ?*, *Ibid.*, p. 40.

Françoise. Il rend alors hommage à « ce cou parfait, si gracieusement infléchi à cette minute, mais si vigoureusement modelé aussi. »¹⁴⁶⁵ A la première, il accorde tout juste une « joliesse sans sève, déjà fripée »¹⁴⁶⁶. Peut-être refuse-t-il à cette femme les attributs de la beauté car elle est « indécente et fragile et si contente d'être ainsi »¹⁴⁶⁷.

Cette interrogation sur la beauté, sur son vocabulaire même, est tout à fait primordiale dans la représentation que Dupouy peut donner des personnages féminins. Le début de *La Paix des champs* nous plonge dans ce même questionnement quand le héros observe Emma : « Charmante... Il croit se souvenir qu'il a ainsi qualifié, jadis, celle qui dort là, dans le grand lit « façon » majorelle. »¹⁴⁶⁸ Là aussi, l'idée d'esthétique lui est refusée, si elle fut « charmante », elle ne fut jamais « belle », ni même « jolie ». Or, « charmante », elle ne l'est plus. Pourtant, *a priori*, elle rassemble tous les attributs qui permettraient de lui accorder ce terme. Qu'est-ce qui a changé en dix-huit mois de vie commune ? C'est le regard, donc la subjectivité, qui lit ces signes ; on comprend alors que, pour Dupouy, le beau est affaire de marques tangibles, mais également du jugement singulier qui réévalue constamment l'objet selon des critères toujours nouveaux, qui apparaissent au fil de l'expérience.

c. la laideur

Le registre concernant la beauté contient de multiples variantes. Nous venons de voir que si certaines femmes sont considérées comme belles, d'autres sont à peine jolies. Il en est qui sont même immédiatement classées comme portant l'absence de cette beauté. Nous pouvons alors les analyser comme des négatifs esthétiques afin de mieux comprendre, en retour, l'idée même de beauté.

Le portrait de Catherine, la servante des Hook, dans *L'Affligé*, nous donne un premier aperçu de ce qu'est l'absence de beauté. Une scène nous la montre alors qu'elle va servir à boire à François et aux deux Irlandais ; le narrateur nous la décrit portant « sans majesté »¹⁴⁶⁹ un plateau, « inlassable geignarde, tyrannique et scrupuleuse »¹⁴⁷⁰, qui avait « servi dans un

1465 *Ibid.*, p. 41-42.

1466 *Ibid.*, p. 42.

1467 *Ibid.*

1468 A. Dupouy, *La Paix des champs*, op. cit., p. 19.

1469 A. Dupouy, *L'Affligé*, op. cit., p. 18.

1470 *Ibid.*

presbytère et qui en tirait quelque orgueil »¹⁴⁷¹. L'auteur conclut son portrait par la description peu avantageuse de son corps : « c'était une jeune fille menue et plate, sans poitrine ni hanche[...] »¹⁴⁷². Tout ce qui décrit l'apparence physique est construit par la négation, la préposition « sans » accusant l'absence, le vide. On comprend mieux alors cette attitude faite de plaintes constantes, ce comportement « scrupuleux » qui sont le résultat d'une existence à l'image de son corps, faite de sécheresse et construite sur l'idée de négation.

C'est ce que l'on retrouve incarné par Madame de Trohanet, parfait contrepoint du portrait de Marie-Rose. En effet, si la blancheur est pour elle « un des articles exclusifs du code de la beauté »¹⁴⁷³, l'auteur nous fait bien sentir toute la stérilité de sa vie. Ceci est reflété symboliquement dans le cadre du miroir qui renvoie l'image de son visage. Après avoir observé la fraîche beauté de Marie-Rose, dans un regard discret, elle rend « une fois de plus hommage à son teint dont un doigt de poudre de riz — le seul maquillage qu'elle osât se mettre — atténuait la couperose. »¹⁴⁷⁴ Cette scène n'est pas sans rappeler le célèbre conte des frères Grimm où la belle-mère vérifie sa beauté dans le miroir, mais Blancheneige, par sa beauté vivante est « mille fois plus jolie »¹⁴⁷⁵. Madame de Trohanet nous évoque encore les contes par ce qu'elle s'attribue « de distinction pour son nez aquilin »¹⁴⁷⁶ : il y a en elle quelque chose de la vieille femme, de la sorcière. Pour terminer son portrait, l'auteur conclut sur le plaisir qu'elle a à voir « la cambrure de [son] buste dûment corseté. »¹⁴⁷⁷ Son corps, comme son esprit, n'est pas libre, engoncé dans une armure qui rigidifie la totalité de son existence. C'est probablement la pensée de cette raideur qui fait sourire François quand il pense à « [...] Mme le Pemp, la mercière — une bourgeoise, celle-là, — que Madame de Trohanet et cette sotte de Caroline (la cuisinière du château) s'accordaient à trouver plus « distinguée » que les autres parce qu'elle était pâle avec des lèvres sans carmin. »¹⁴⁷⁸ A cette absence de vie signifiée par la blancheur, à ce corps contraint, s'ajoute un comportement étudié, adapté à des règles sociales qui étouffent toute spontanéité de l'âme, « elle possédait à fond la science des compliments, des révérences, des salutations, des attitudes, des sourires, des ports de tête. »¹⁴⁷⁹ Mais pour ce qui est de la vérité, il ne reste plus de place. Madame de

1471 *Ibid.*

1472 *Ibid.*

1473 A. Dupouy, *L'Affligé*, op. cit., p. 53

1474 *Ibid.*, p. 54.

1475 Grimm, « Blancheneige », *Contes*, Paris, Folio Classique, Gallimard, 1976, p. 145.

1476 A. Dupouy, *L'Affligé*, *Ibid.*, p. 54.

1477 *Ibid.*

1478 *Ibid.*, p.100.

1479 *Ibid.*, p. 48.

Trohanet n'est plus qu'un automate à forme humaine.

C'est encore sous la disposition du double portrait que Dupouy nous montre un autre personnage qui construit l'anti-beauté. Hervé Menguy, dans *La Paix des champs*, est en quête de sensations charnelles :

Un bruit de sabots. Le chemin, en tournant le met face à face avec deux jeunes paysannes, inégalement intéressantes. Deux sœurs sans doute, car elle se ressemblent, comme le modèle et sa caricature. Toutes deux portent un râteau sur l'épaule, toutes deux n'ont que leur chemise, et cette chemise est entre-bâillée. Pas de coiffe: un chapeau de jonc, les pieds nus dans des sabots de bois. Mais l'aînée, brune et courtaude, les épaules en porte-manteau, paraît affligée d'un torticolis.¹⁴⁸⁰

On retrouve quasiment la même scène dans *Les Chants de la traversée* :

Par le chemin boisé qui monte à Pluguffan,
Sous l'ombre des talus dont le genêt les frôle,
Deux faneuses venaient le râteau sur l'épaule,
Pieds nus, en jupe courte et la chemise au vent.

Du même pas rythmique, elles ont passé, l'une
Étant la fleur d'Avril et l'autre le beau fruit.
Leur clair chapeau faisait sur leur front de la nuit.
L'ombre verte jouait sur leur peau rose ou brune.¹⁴⁸¹

Nous verrons plus bas combien cette scène des moissons est importante pour notre auteur, si dans le deuxième extrait l'une est une « fleur d'Avril » et l'autre un « beau fruit », il crée en revanche dans le roman un contraste qui a pour but de mettre en valeur la plus jeune. L'auteur nous dit combien la distinction entre la beauté et la laideur tient à peu de chose. Une vision qui pourrait être harmonieuse devient une caricature par quelques traits trop appuyés. Si la première est élancée, la deuxième est « courtaude ». Le cou tordu devient signe de déformation morale, la tête n'est pas bien posée sur ces épaules en « porte-manteau ». Cette altération du corps, comme chez la servante des Hook, induit la dégradation de l'esprit, la friponnerie.

La sœur de Perrine est laide par ce qu'elle a de débauché. On apprend par la bouche de sa jeune sœur qu'elle est allée en ville quelque temps, cela a suffi pour briser sa naïveté originelle, elle a été corrompue par l'air insalubre des cités. Si Dupouy ne dit rien de cette vie, on pense immédiatement au Brest de *Mon Frère Yves*, de Loti, où les femmes ne sont qu'alcoolisme et tromperie, ou encore le Paris fait de misère et de souffrance des expatriés

1480 A. Dupouy, *La Paix des champs*, op. cit., p. 85.

1481 A. Dupouy, « Faneuses », « Sur la flûte de Pan », *Chants de la traversée*, op. cit., p. 121.

bretons décrit par Le Goffic dans son poème « Le Pardon de la reine Anne »¹⁴⁸².

On peut même se demander si la laideur n'est pas partagée par le plus grand nombre. Les personnages utilisent alors les femmes dépourvues de beauté pour mieux valoriser celles qu'ils aiment. C'est ainsi que François sourit de pitié en songeant « aux pauvres femmes de Beuzec, de Saint-Jean et de Plomeur, à tant de tailles carrées, de nez camards, de bustes plats, de démarches pesantes [...] »¹⁴⁸³. Aux rondeurs, à la démarche souple, au teint frais est opposé tout un ensemble de défauts et de lourdeurs. Ces femmes sont les exactes opposées physiques de celle qui fascine le héros : la taille souple, le nez petit, le buste plein d'honneur, l'allure ondulante.

Mais ce qui semble annuler définitivement la beauté, c'est bien plus « la crapulerie »¹⁴⁸⁴ et « l'impudence »¹⁴⁸⁵ que les défauts physiques. Et cela annihile bien plus puissamment tout désir que l'ensemble des défauts physiques réunis. Il y a bien un regard moral posé sur la femme. A cela s'ajoute un œil qui dépasse la satisfaction primaire du regard esthétique. Dans l'œuvre de Dupouy se construit un regard plus subtil, plus entraîné : celui de l'artiste.

On voit avec Y. Le Pape que « Les limites entre le beau et le laid [...] sont loin d'être définies et hermétiques. »¹⁴⁸⁶ Si certains individus forment des jugements esthétiques et attribuent la propriété « beau » à certains êtres ou objets et la refusent à d'autres, c'est qu'il est possible d'étudier les manifestations objectives de ces jugements. Dans le même temps, il est possible de considérer un tel jugement comme l'expression d'une manifestation de la subjectivité, c'est-à-dire d'un regard. Les héros de Dupouy se placent dans une position intermédiaire entre ces deux attitudes. Les femmes considérées comme belles sont tout à la fois le résultat d'une évaluation basée sur des signes tangibles, analyse qui s'appuie sur l'appréciation de parties du corps, de la construction d'une harmonie. Comme le fait remarquer O. Pfersmann, en un premier sens « la beauté relève factuellement d'évaluations ou d'appréciations en tant qu'elle est justement ce qui est apprécié ou ce qui est considéré comme

1482 Ch. Le Goffic, « Le Pardon de la reine Anne », *Poésies complètes*, Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1922, p. 187-196.

1483 A. Dupouy, *L'Affligé*, op. cit., p. 100.

1484 A. Dupouy, *La Paix des champs*, op. cit., p. 85.

1485 *Ibid.*

1486 Y. Le Pape, « beauté/ laideur », *Dictionnaire du corps*, Paris, CNRS, 2008, p. 36.

appréciable [...]. »¹⁴⁸⁷ Mais dans un deuxième sens, « elle est ce qui est objectivement appréciable »¹⁴⁸⁸, c'est-à-dire qu'elle est préférée parmi un ensemble d'objets. Enfin, en un troisième sens, la beauté « ce serait ce qui doit être apprécié en soi, sans rapport à d'autres objets. »¹⁴⁸⁹ Les deux premiers sens portent une valeur relative, tandis que le troisième sens porte une valeur absolue, externe à toute confrontation. Mais le plus souvent cette idée ne tient pas. On le voit chez Dupouy : soit il existe des comparaisons, soit les femmes sont des êtres aux multiples identités. Prenons Marie-Rose qui, dans le regard de François, avant le baiser donné à Hubert, passe de l'état de quasi perfection, à celui d'une femme tout à fait commune, sans attrait particulier quand elle a embrassé le cadet.

Questionner la beauté de la femme, c'est donc également interroger son résultat : la séduction qui s'appuyerait sur une valeur réelle et une vision subjective. A cela s'ajoute, selon Y. Le Pape, le fait que l'idée de beauté est toujours changeante, recrée au fil des siècles autour de trois axes : l'empreinte d'une époque, l'empreinte morale — souvent associée au bien — et le goût personnel¹⁴⁹⁰. En revanche O. Pfersmann, dans son *Dictionnaire du corps*, affirme l'aspect très controversé de toute théorie esthétique autour de la vision de la beauté. Pourquoi nous arrêter autour de cette notion quasiment indécidable? Parce que, chez Dupouy, il existe des femmes qui sont désirables et d'autres qui ne le sont pas. Mais cela semble dépasser la seule notion de beauté. Reprenons la rencontre initiale entre Marlène et Pierre :

Devant la porte de la salle d'attente, je la vis, et comment ne l'aurais-je pas vue ? Ce n'était pas une beauté discrète, ce n'était même pas peut-être une beauté. Mais ce qui est sûr, c'est qu'elle était là ; il me devenait difficile de détacher les yeux d'elle, difficile, vraiment, sans un grand effort, de regarder à droite, à gauche, ailleurs, le peu nécessaire pour ne pas avoir l'air fasciné et pour garder, sauf par devers les gens et devers elle, mon petit amour-propre.¹⁴⁹¹

Il se dégage de Marlène un au-delà de la beauté. Le narrateur met même en doute celle-ci. Pourtant il est fasciné. On comprend alors que, si la beauté du corps a une importance considérable, elle n'est sans doute pas le seul élément qui permette de constituer une femme désirable. Elle se doit d'être vue afin de dépasser la seule carnation, elle doit provoquer l'imaginaire de celui qui regarde, le spectateur devient acteur de sa reconstruction.

1487 O. Pfersmann, « beauté », *Dictionnaire du corps*, Paris, Quadrige, PUF, 2007, p. 113.

1488 *Ibid.*

1489 *Ibid.*

1490 Y. Le Pape, « beauté/ laideur », *Dictionnaire du corps*, *op. cit.*, p. 36.

1491 A. Dupouy, *Un Amour bigouden ou...*, *op. cit.*, p. 18-19.

2- Le spectacle de la femme

Nous avons vu dans le préambule à cette partie combien les jeux de regards étaient essentiels dans le développement des relations entre personnages. Par l'intermédiaire de ces derniers le lecteur s'immisce sur la scène, devenant tout à la fois acteur et spectateur. Lui aussi participe donc à la création des personnages féminins dont l'esthétique est un fondement de l'attraction de l'homme. Nous allons observer maintenant comment le principe de vie, déjà analysé plus haut, alimente cette femme-spectacle.

a. Le regard de l'artiste

André Guyon a su nous démontrer comment les personnages peuvent être considérés comme de véritables artistes : « Le regard empruntant le regard du sculpteur ou du peintre, semble vivre l'objet contemplé et donc se libère de l'intrigue et de toute intellectualité pour une sorte d'extase d'existence pure. »¹⁴⁹² Les héros, souvent confondus avec le narrateur, prennent la posture du passionné d'art. D'ailleurs, les références à la peinture sont nombreuses dans la soixantaine d'ouvrages publiés par Dupouy. Nous avons vu qu'il y était très sensible, à tel point qu'il consacra pendant plusieurs années de nombreux articles à la question, principalement dans *La Bretagne touristique*. En 1924, il publia *Peintres de Bretagne*, réunion de ces principales chroniques. Cela rejaillit sur toute son œuvre.

Pour saisir la plénitude de la femme, elle se doit d'être observée avec un regard d'artiste. C'est ce que fait comprendre le vieux professeur Leriche, dans *Qu'as-tu vu en chemin?*, quand il dit combien regarder la femme n'est pas un droit, mais un « devoir »¹⁴⁹³ :

C'est le devoir de tout honnête homme — j'entends « honnête homme » dans le vieux sens, qui est bien le plus joli. Prêtre de l'art et serviteur de la beauté, comme disaient je crois les Hellènes. J'honore la beauté, où qu'elle se trouve et de quoi qu'elle se pare. Et je n'ai jamais manqué en passant devant Aglaé, de rendre à ses gros yeux bleus, à ses paupières bistrées et à son chignon de paille, par-dessus ses turbots de la Manche ou ses aloses de Seine, l'hommage qui leur était dû.¹⁴⁹⁴

L'auteur s'amuse à faire surgir la beauté d'où l'on ne s'attend pas à la voir apparaître. De cette femme vulgaire, pratiquant un métier vulgaire, il fait naître une forme d'absolu.

1492 A. Guyon, « Le Romancier en prise avec les mots », *Auguste Dupouy, Colloque de Quimper, 20-21 octobre 2006*, op. cit., p. 209.

1493 A. Dupouy, *Qu'as-tu vu en chemin?*, op. cit., p. 51

1494 *Ibid.*

L'oncle Rustéphan, dans *L'Affligé*, a cette même posture d'artiste :

Mais oui, [...] je regarde beaucoup les belles filles de chez nous. A mon âge, c'est permis, n'est-ce pas ? Et puis je ne suis pas prêtre. Je ne suis pas peintre non plus, et c'est dommage. Si je l'étais, j'aurais plaisir à les peindre. Enfin, d'autres s'en chargent, et des plus cotés, des peintres de Paris, ma belle-sœur, ou d'Angleterre, ou d'Amérique, qui n'ont pas pour nos Bretonnes vos sévérités.¹⁴⁹⁵

Dans ses recherches archéologiques il se rapproche des peintres, des « originaux »¹⁴⁹⁶, selon Madame de Trohanet. Ils deviennent un argument d'autorité car ces peintres justifient le regard porté sur la femme. Non seulement les Bretonnes croquées expriment les caractéristiques d'une race, mais en plus, elle suscitent l'intérêt d'hommes du monde entier. Elles dépassent la frontière de la Bretagne, touchant ainsi l'esprit humain dans sa totalité. Par leur particularité, elles permettent d'atteindre une certaine forme de généralité, donnant une véritable définition de la beauté.

Les références artistiques contribuent à légitimer la beauté de ces femmes. Elles permettent également de fixer leur image comme la représentation d'un certain absolu artistique. C'est ce qui se produit quand dans « Toute », le « je » se perd à rêver du visage de la femme, « Trop heureux quand mon rêve artiste réussit//A ranimer son fin sourire à la Vinci ! »¹⁴⁹⁷ Ces deux vers nous permettent de visualiser le célèbre sourire, mais l'évocation même du nom de l'artiste induit l'impossibilité de la contradiction esthétique. La femme devient cette œuvre d'art qui, comme toute œuvre, ne peut être appréciée à sa juste valeur que par les initiés, et seulement ceux-là parviennent à saisir l'importance majeure qu'elle recèle en son sein.

Quand Jean observe Françoise : « ce visage de jeune fille, mais oui : c'est un portrait de l'école française, détaché d'une cimaise du Louvre, et qui s'anime. Est-il de Lesueur, de Rigaud ou ne serait-ce pas un Simon Vouet? »¹⁴⁹⁸ Lesueur, Rigaud et Vouet sont des peintres du XVII^e siècle. Jean voit donc chez la jeune femme une représentation vivante de la beauté classique la plus pure. L'évocation du Louvre la classe encore parmi les beautés officielles, représentation d'une société dominante.

La référence à l'art peut ennoblir, mais elle peut aussi avoir l'objectif inverse. Jean Guidel accède à un regard d'artiste lors de la scène au double portrait déjà signalée¹⁴⁹⁹. Quand

1495 A. Dupouy, *L'Affligé*, op. cit., p. 125.

1496 *Ibid.*

1497 A. Dupouy, « Toute », « incantations », *Chants de la traversée*, op. cit., p. 34.

1498 *Ibid.*, p. 42.

1499 Voir *supra*

il observe Denise, il ne voit en revanche qu' « une petite femme à la Millière, à la Kirchner, comme on en voit l'effigie dans toutes les papeteries rouennaises. »¹⁵⁰⁰ Ces peintres sont pour l'auteur une forme d'expression du vulgaire.

Françoise joue aussi la fonction de révélateur pour le héros. C'est par elle que le jeune homme ouvre son regard. En effet, « jusqu'ici, la beauté de tels chefs-d'œuvre ne le prenait pas pleinement. Elle lui paraissait d'ordre intellectuel et presque abstrait. Il était devant ces parfaits visages comme un bon élève devant une tragédie classique, avec plus de raison que d'élan. »¹⁵⁰¹ Et voici que par la vertu d'une vivante, leur charme opère. La beauté de la femme est un intermédiaire pour accéder à la beauté du monde. On observe à nouveau le parcours du particulier au général. Par elle, il parvient à voir l'art vivant, « il se figure des beautés d'un grand siècle français sur des terrasses de châteaux à fronton et à colonnade. Françoise leur a rendu la vie. »¹⁵⁰² Mais cet aller-retour d'une certaine idée de l'art à la jeune femme bien vivante ne s'arrête pas là. La référence à ces grandes œuvres construit la personnalité de Françoise, « leur spiritualité se communique à leur sœur contemporaine, l'ennoblit, l'impersonnalise un peu. »¹⁵⁰³ Ce n'est alors plus une femme particulière qu'il a devant lui, mais une forme d'expression générale de ce qu'est La femme

Jean éprouve un vif plaisir à l'observer, il semble que ce regard d'artiste est la seule chose qui reste quand le plaisir de l'autre a disparu. C'est du moins ce qu'affirme Hervé quand il regarde Emma, dans la scène qui ouvre *La Paix des champs* :

Il ne regarde plus ce capiteux ensemble qu'en artiste, mais, comme tel, il l'apprécie parfois vivement. A l'époque des robes-chemises, Emma lui restitue le type féminin du temps des paniers, aux minutes où l'on n'a que faire des robes. Pas un Greuze : un Boucher plutôt. Le produit d'une palette indécente et spirituelle.¹⁵⁰⁴

Jean-Baptiste Greuze¹⁵⁰⁵ peignit de nombreux portraits et subit quelques critiques pour ses toiles libertines¹⁵⁰⁶, toutefois, ici, c'est sa période de peinture à visée morale, plutôt austère,

1500 A. Dupouy, *Qu'as-tu vu en chemin?*, op. cit., p. 41.

1501 *Ibid.*, p. 41-42.

1502 *Ibid.*

1503 *Ibid.*

1504A. Dupouy, *La Paix des champs*, op. cit., p. 20.

1505 On retrouve dans *La Paix des champs* une autre référence à Greuze. Hervé rencontre le père de Perrine durant l'époque des moissons : « attendri, fraternel, il était disposé à faire figure dans un Greuze moderne, près de Perrine en accordée de village, sans tabellion ni abbé. » Référence à un tableau célèbre du peintre, exposé au Louvre, il illustre un genre nouveau : la peinture morale. On peut penser que ces références sont donc directement liées à des visites au musée du Louvre. (A. Dupouy, *La Paix des Champs*, op. cit., p. 144.)

1506 Un thème récurrent chez Greuze est la perte de la virginité qu'il symbolisa notamment dans *La Cruche cassée*, *Le Malheur imprévu*, *Les Œufs cassés* ou encore *L'Oiseau mort*.

qui semble convoquée. Quant à François Boucher, il a notamment peint des scènes pastorales ou mythologiques, mais ses œuvres tardives sont plus sensuelles, y décrivant un monde idyllique. Par ces références, Hervé impose Emma comme un corps pictural construit par son regard artiste. Mais il est également intéressant de noter que si Boucher passa de mode, c'est parce qu'il introduisit un genre vu comme fade et maniéré. C'est-à-dire que Dupouy lie en filigrane cette fadeur à l'être de chair qu'est la femme avec qui son personnage dort.

Dans le même roman, nous retrouvons une référence à Boucher, c'est encore Emma qui amène ce parallèle ; Hervé, devenu pêcheur après avoir tout perdu, voit venir vers lui une femme portant un pantalon de soie qui laisse « deviner une jambe junonienne, aux genoux un peu gras — moins Praxitèle que Fragonard ou Boucher. »¹⁵⁰⁷ On comprend par cette comparaison l'aspect de la jeune femme moins harmonieux — référence à l'art classique de Praxitèle — que frivole et sensuelle.

L'évocation de la peinture permet d'approfondir le regard posé sur la femme. Il dévoile la beauté mais aussi les artifices et les médiocrités. L'œil du personnage, celui du narrateur mais aussi celui du lecteur, s'en trouvent affinés. Une hiérarchie parmi les femmes s'impose comme elle existe parmi les artistes et leurs œuvres. Mais chez Dupouy, les femmes ne sont pas que des tableaux figés, elles sont aussi bruit, mouvement. On peut les considérer comme l'incarnation du spectacle total.

Les sons peuvent rentrer dans la constitution du portrait, ils vont construire une identité, jusqu'à constituer une véritable épictique du portrait sonore. La scène la plus significative est sans doute celle où les deux Rouennaises de *Qu'as-tu vu en chemin?* chantent simultanément. Dupouy construit une exacte corrélation entre portrait physique et expression phonique ; la voix permettrait elle aussi de dévoiler une intériorité. Ainsi, « le soprano de Denise, plus aigu, plus acide, fait valoir les sonorités plus pleines et plus profondes de Françoise. Ramages conformes aux plumages respectifs, ou même aux caractères. »¹⁵⁰⁸

Mais cette conformité ne va pas toujours de soi. Dupouy nous permet de dépasser certains *a priori* quand il nous fait entendre chanter Marlène et Annette dans *Un Amour bigouden*. Elles reprennent des chansons populaires. Le narrateur appréhende de voir leur image se dégrader au contact de ses mots vulgaires, triviaux et communs. Pourtant, elles ne perdent rien de l'étrange halo qui les nimbe. Qu'est-ce qui empêche cette concordance entre le

1507 A. Dupouy, *La Paix des champs*, *Ibid.*, p. 222.

1508 A. Dupouy, *Qu'as-tu vu en chemin?*, *op. cit.*, p. 42-43.

sujet chanté et la vision qui en ressort? Peut-être la complexité intrinsèque de ces jeunes femmes. C'est encore un sujet d'incompréhension pour le héros. Il ne parvient pas à saisir tout à fait la personnalité de ces jeunes femmes. Dans tous les cas, que la voix soit en conformité ou en contradiction avec le portrait physique de celle qui la porte, elle est repérée par le personnage masculin qui se pose alors en observateur et en juge esthétique. Tout pour lui doit faire sens.

S'il est un témoin, le personnage masculin prend surtout la posture du spectateur ; il admire l'anatomie de la femme qu'il aime, ses mouvements, toute la vie qui se dégage de son jeune corps. « Quel admirable spectacle, quelle jeune fille accomplie! »¹⁵⁰⁹ conclut le Jean Guidel après avoir observé longuement la jeune Françoise. C'est cette même impression de spectacle qui se dégage de l'entrée de Marie-Rose dans la salle à manger lors du dîner presque mondain organisé par Madame de Trohanet. Lorsqu'elle rentre avec un plateau chargé d'une théière et de tasses, « un silence se fit, le silence qui se fait d'ordinaire quand la domestique sert à table ou que la maîtresse de maison détaille une poularde. »¹⁵¹⁰ C'est le même silence qui suit l'entrée en scène d'un comédien ; on observe ses mouvements on se demande la conséquence de chaque geste. Un silence, donc, « particulièrement attentif »¹⁵¹¹ dont la belle Elliantaise est le centre :

Mme de Trohanet la devisageait avec âpreté, les Hook la regardaient avec convoitise, M. de Rustéphan avec bienveillance et bonhomie ; le recteur et son vicaire, en affectant de regarder ailleurs, mettaient presque de l'indiscrétion dans leur réserve. Et François observant à la dérobée tout ce monde, en voulait un peu à son oncle d'avoir, à force de lyrisme, offert en spectacle cette jeune fille [...] ¹⁵¹²

Cette scène nous montre trois parties : une observée — Marie-Rose —, des observateurs — tous les hôtes —, eux-mêmes observés par François. On retrouvera plus tard cette même configuration quand Marie-Rose aide à la moisson¹⁵¹³, mais nous l'avons déjà analysée dans cette scène espagnole qui débutait notre étude¹⁵¹⁴.

1509 A. Dupouy, *Qu'as-tu vu en chemin?*, op. cit., p. 41-42.

1510 A. Dupouy, *L'Affligé*, op. cit., p. 136.

1511 *Ibid.*

1512 *Ibid.*

1513 *Ibid.*, p. 193-194.

1514 « Elle avait un petite air sage
Et même presque soucieux,
Mais une bouche, mais des yeux,
Et ces fruits durs sous le corsage!...

Foin de nos rêves les meilleurs!

On voit comment la femme devient en quelque sorte une victime sacrificielle. Spectacle pour autrui, aucun échange n'existe. Par les regards, elle se trouve symboliquement dévorée. Quant à elle, elle est en dehors de ce jeu social, entièrement absorbée par son activité vitale, que ce soit le travail de maison, le travail au champ ou celui de pompiste. Cela donne une dimension de voyeurs à ces personnages qui observent sans être vus, qui désirent sans réel retour.

b. Une femme vivante

« Ah ! non, certes, ce n'est pas une beauté en repos »¹⁵¹⁵, observe Pierre quand il pense à Marlène. Les personnages féminins de Dupouy sont des beautés vivantes. Il refuse la vision généralement admise d'une femme bretonne faite uniquement de mysticisme au regard uniquement dirigé vers Dieu. Sans cette vie, leur apparence n'a pas d'importance. La femme « est toute mobilité [...] regard à droite, regard à gauche, narines palpitantes, jupes virevoltantes, impertinences de babys à pompons, souple cambrure de la taille et ses lèvres décochant leur rire ! »¹⁵¹⁶

C'est sans doute ce qui explique la place de la danse dans l'œuvre de Dupouy. Dans beaucoup de romans de l'auteur bigouden on trouve des danseurs, et parmi eux principalement des danseuses. La danse est montrée comme une passion, c'est ce qui explique la présence massive des femmes à la réunion politique organisée par les Bède dans *La Paix des champs*. « Après la séance, on dansera »¹⁵¹⁷ indique un écriteau à l'entrée de la salle. C'est pourquoi, alors que nous sommes à l'époque de la moisson, toutes sont propres, pomponnées, parfumées. Le sujet de la réunion ne les intéresse guère, elles veulent danser.

C'est tout logiquement, alors, que l'endroit où les femmes s'épanouissent le plus est la salle de bal. Tous les romans de Dupouy présentent ou évoquent une scène dans cet endroit. Pour se la figurer, on peut penser à la peinture de Lucien Simon *Le Bal bigouden*¹⁵¹⁸ et ressentir ainsi l'ambiance qui régnait dans ces endroits très à la mode au début du XX^{ème}

Tu n'attendais que notre obole.

Nous ne voulions que ton pétrole :

Tu le versas les yeux ailleurs. » (A. Dupouy, *Chants de la traversée*, op. cit., p. 120.)

1515 A. Dupouy, *Un Amour bigouden ou...*, op. cit. p. 64.

1516 *Ibid.*

1517 A. Dupouy, *La Paix des champs*, op. cit., p. 145.

1518 L. Simon, *Le Bal bigouden*, Quimper, Musée Départemental Breton.

siècle. Les jeunes femmes passent leur semaine à travailler, leur principal moteur est de pouvoir tournoyer le dimanche après-midi. Rien ne les retient dans leur ferveur du mouvement, pas même « la poussière virevoltante, les odeurs de drap, de sueur, de pétrole, de liqueurs variées et de bière. »¹⁵¹⁹ C'est ce à quoi pense Hervé Menguy quand il imagine Perrine dansant : « il se la représenta tournoyant dans la lumière et la puanteur de pétrole »¹⁵²⁰ La salle de balle est un lieu complexe car il représente le lieu de l'illumination, mais c'est aussi l'endroit où se réalise la plongée dans les basses couches de la société. Rien à voir entre ces salles et les dîners dansants que l'on donne dans la bonne société, comme celui de *La Paix des champs*¹⁵²¹. La salle de danse est un passage obligé de la relation avec la femme.

On peut aisément imaginer que ces lieux ne sont pas fréquentés par toutes les classes sociales, c'est donc avec une certaine crainte que Pierre y rentre pour la première fois. Il ne veut pas découvrir Marlène parmi les siens, c'est-à-dire située dans la hiérarchie sociale. Mais, là encore, c'est sous la forme de la révélation que la danse va rompre cet ordonnancement. « Comme j'avais eu tort — je le vis dès le premier soir — de craindre pour la personnalité de Marlène l'atmosphère de ces salles de bal ! Jamais encore elle ne m'avait paru plus elle même. Ce fut une révélation ; la danse était pour elle un culte auquel elle se donnait toute. »¹⁵²² Le narrateur taille donc une nouvelle facette de l'être aimé. Ce « culte » est peut-être quelque chose qui nous ramène à cet amour breton évoqué par Renan, nous revenons ainsi de l'être de chair à l'être mystique. Alors la danse devient « une joie choisie, une joie grave »¹⁵²³, où les deux amants semblent rentrer dans une réelle communion de la vie, ils se rejoignent dépassant les classes sociales, tous les freins qui empêchent l'épanouissement réel de leur relation. Puisque la société ne leur permet pas de se tisser un lien mystique au travers du mariage, la danse serait un ersatz de religion où l'un et l'autre se retrouveraient.

Dans le regard d'un homme à l'éducation solide, ce culte du mouvement acquiert encore un autre niveau de signification. En la voyant danser, dans les tourbillons incessants qu'il observe ou qu'il accompagne, il voit en celle qu'il aime l'expression d'une philosophie vivante. Il reconnaît par exemple en elle une « petite personne qui est véritablement

1519 A. Dupouy, *Un Amour bigouden ou...*, *Ibid.*, p. 56.

1520 A. Dupouy, *La Paix des champs*, *Ibid.*, p.146.

1521 *Ibid.*, p. 172-175.

1522 A. Dupouy, *Un Amour bigouden ou...*, *Ibid.*, p. 56.

1523 *Ibid.*

nietzschéenne. »¹⁵²⁴ Bien sûr, il ne cache pas le paradoxe qui existe dans cette expression.

Or, en observant cette jeune femme, le héros voit son désir de vie se démultiplier. En contact avec cette chair vivante, il acquiert une vivacité nouvelle. Mais comment l'exprimer ? Il doit faire appel à un agrégat culturel qui parvient difficilement à rendre sa complexité. Si elle est « nietzschéenne », elle est aussi « dionysiaque à fond »¹⁵²⁵, elle « s'exprime au mieux dans la danse comme Zarathoustra le recommande. »¹⁵²⁶ Il cherche à la définir, à la saisir, mais il échoue. Cet homme dont l'existence est si réglée (n'y a-t-il pas quelque chose de monacal dans le travail d'archiviste ?) ne peut regarder cette femme en mouvement sans une certaine inquiétude :

On ne se sent pas très rassuré à la regarder faire : un miracle de forme, de couleur, de sève, qui provoque une admiration anxieuse, un perpétuel instantané dont on redoute perpétuellement l'éclipse : « demeure ainsi, ô périssable ! sois fidèle à toi même, ô changeante ! »¹⁵²⁷

Lui qui a l'habitude des documents figés observe l'instant dans sa plus pure expression, il faut le vivre avant qu'il ne disparaisse. Cet aspect participe de l'impression que la femme échappe au héros. Ce n'est alors que par l'exclamative qu'il peut rendre la force du sentiment, « quelle grâce précise en ses mouvements, quel instinct de la mesure, quelle docilité intelligente au rythme ! »¹⁵²⁸

Nous ne pouvons évoquer le mouvement sans évoquer ce qui l'accompagne, c'est-à-dire le vêtement. En observant la femme danser, le héros comprend « ce que le costume peut ajouter de personnalité à la personne. »¹⁵²⁹ Dans ses mouvements de rotation, quand il fait vraiment corps avec elle, il « l'amplifie en la précisant. »¹⁵³⁰ Et c'est par le costume qu'il reconnaît chez la femme un « poème »¹⁵³¹, « une vision d'art. »¹⁵³² Quand il décrit « l'envol de la jupe pour ainsi dire figé par la giration »¹⁵³³, il semble travailler le drap comme un peintre ou comme un sculpteur recherchant la masse, il nous donne à voir un tableau de Méheut ou une sculpture de Quillivic.

1524 *Ibid.*, p. 64.

1525 *Ibid.*

1526 *Ibid.*

1527 *Ibid.*

1528 *Ibid.*, p. 57.

1529 *Ibid.*, p. 58.

1530 *Ibid.*

1531 *Ibid.*

1532 *Ibid.*

1533 *Ibid.*

Nous l'avons dit, c'est sous la forme de la révélation que s'opère la découverte d'une nouvelle part de la personnalité de la femme aimée. Mais ce portrait en mouvement nous informe tout autant sur celui qui l'observe que sur celui qui est observé. C'est en regardant la femme qu'une part de la personnalité du héros se révèle.

Le corps en mouvement devient expression de l'intériorité, alors le manque de mouvement est pareillement révélateur. Face à la santé de la femme apparaît la fragilité d'un homme malade ou blessé du corps et de l'esprit, comme chez cet « ébervigé » — l'idiot du village — de George Sand, qui, malade, ne parvient pas à accompagner les jeunes gens du village dans leurs danses.¹⁵³⁴

Nous avons constaté que déterminer précisément l'idée de beauté risquait de nous mener à l'échec. A l'exemple d'Emma, nous avons vu qu'une femme pouvait rassembler tous les attributs du sexe sans pour autant que le héros lui accorde la beauté. Elle fut charmante, elle ne l'est plus, cependant une image se construit malgré tout. Nous avons observé combien cette beauté s'opposait aux déformations, aux corps exempts de vitalité. Dupouy construit le symbole de cet état dans *L'Affligé*. Madame de Trohanet a décidé de discipliner le vieux jardin du manoir. Ce faisant, elle sème le désert derrière elle, préférant avant tout chose une organisation sans faille de la végétation. Les héros préfèrent les jardins sauvages, presque en friche ; les plantes y développent alors une vie libre, comme les corps souples et pleins de sève des femmes aimées.

L'oncle Rustéphan souligne lui aussi l'idée d'une femme vivante dans son portrait de Marie-Rose. Si plus haut nous avons vu l'importance des yeux, il est, selon lui, un détail que tout le monde s'est mis à ignorer : « n'oublions pas les joues »¹⁵³⁵, dit-t-il dans son discours, « qui parle des joues aujourd'hui ? on dirait que cela ne compte plus : une chose si délicate et si noble ! »¹⁵³⁶ C'est l'occasion pour lui de remettre en question l'esthétique du jour qui ne correspond pas à celle des grands maîtres de la beauté, ni à « celle de Raphaël ni du Titien »¹⁵³⁷, ceux qui ont su traduire l'idée de beauté de la manière la plus complexe. « Or sachez-le, ma belle-sœur, affirme Rustéphan, ces campagnardes dont le goût vous paraît

1534 G. Sand, *Les Maîtres sonneurs*, Paris, Gallimard, 1979.

1535 A. Dupouy, *L'Affligé*, op. cit., p. 127.

1536 Ibid.

1537 Ibid.

dérisoire font cas [de ces joues]. »¹⁵³⁸ Si elles se serrent avec les brides de leurs coiffes, pour que leur visage en soit « bien rebondi »¹⁵³⁹, c'est qu'elles savent que « les belles joues sont parmi les perfections d'une jolie femme. »¹⁵⁴⁰ C'est exactement ce qu'il trouve chez Marie-Rose :

Examinez celles de votre Marie-Rose, qui sont à la fois pleines et fines. Savourez-moi l'ombre qui les modèle et cet insensible renflement qui part des commissures. Voilà qui est sculpté ! voilà qui est beau ! et puis c'est de la chair et non ce je ne sais quoi de fondant qui en tient lieu dans les villes.¹⁵⁴¹

On voit qu'au travers de ce détail physique, la femme belle se montre comme un fruit sain. Rustéphan continue son portrait en développant le contraste entre la beauté des champs et celle des villes. Il s'exclame, il vilipende le code des cités qui « est de n'exprimer rien, de fuir, de n'exister pas. »¹⁵⁴² La femme chez Dupouy est donc un être dont l'existence est faite de chair, rien à voir avec l'être diaphane et maladif que les villes élèvent au statut de beauté.

Dans *Le Chemin de ronde*, c'est encore la comparaison avec la ville qui permet de percevoir la beauté de la jeune Gaït : « Jean la trouvait superbe à regarder. Pourtant elle ne ressemblait pas aux élégantes de la ville, qui chargent leur gilet de broderies, leur coiffe de dentelles, leur bonnet de rubans, et poussent la délicatesse à porter corset. »¹⁵⁴³ Nous avons déjà vu le rôle du corset dans la symbolique dupouysienne. Ce qui est remarquable, ici, c'est combien la femme de la ville paraît surchargée par les détails de son costume. Alors que tous ces rubans, toutes ces dentelles semblent démontrer un statut social, l'auteur renverse cette vision en affirmant que Gaït « avait des vêtements plus pauvres et un sang plus riche. »¹⁵⁴⁴ Opposé à l'apparat de la ville, c'est la vérité du corps qui s'impose :

Au-dessus du bourrelet qui soutenait ses jupes, sa taille se mouvait avec aisance. La toile rude de sa chemise moulait aux épaules de magnifiques rondeurs. Et c'était ces épaules-là, cette taille libre et souple, ces joues colorées, ces lèvres drues, ces yeux hardis, toute cette lumineuse santé que Jean le Dû admirait sans rien dire.¹⁵⁴⁵

Corollaire de la belle santé exprimée par les joues, par tout le corps, la vigueur est un autre élément qui rentre dans la constitution de la beauté féminine ; elle participe activement à l'idée d'une femme vivante. Gaït est porteuse de cette ardeur. Jean le Du, l'homme aux

1538 *Ibid.*

1539 *Ibid.*

1540 *Ibid.*

1541 *Ibid.*, p. 127-128.

1542 *Ibid.*, p. 128.

1543 A. Dupouy, « L'Homme aux chansons », *Le Chemin de ronde*, *op. cit.*, p. 174.

1544 *Ibid.*

1545 *Ibid.*

chansons, est amoureux d'elle, mais il est aussi poitrinaire, et aussi faible qu'elle est forte. La voilà qui arrive dans la pièce où il travaille, elle a dû courir :

Elle était toute rose de sa course, ses seins gonflaient fortement son gilet bleu. Elle essuya son front moite du revers de sa main, et, dans ce mouvement, la manche large de sa chemise de chanvre lui découvrit presque tout le bras, qui était vigoureux et très blanc à partir des poignets.

— Quels bons bras vous avez pour une fille, Gaït !¹⁵⁴⁶

Elle a besoin de ces bons bras pour réaliser les travaux des champs, tout chez elle n'est qu'énergie, exacerbée encore par le souffle que Jean n'a plus. Les voilà dans deux dynamiques opposées. Elle, gagnant de la vigueur, lui, s'éteignant peu à peu. Il n'aura jamais ce qu'il désire, jamais il n'aimera charnellement celle qu'il aurait voulue pour femme. Il s'éteindra, rongé par le froid, sans force, tandis que Gaït moissonnera les champs à l'aide de ses bras vigoureux.

La femme chez Dupouy est comme un hymne à la vie. « Tu vivais tant ! »¹⁵⁴⁷ est un cri que l'on peut entendre dans *Chants de la traversée*. C'est tout à la fois un appel et une plainte dirigée vers la femme morte. Comment peut-elle avoir disparu de la sorte quand son principe, son essence était la vie?

Le portrait de Madame de Trohanet nous a permis de comprendre, pour l'élégance, l'importance d'une taille corsetée. On peut imaginer aisément quel dédain elle peut montrer pour les femmes qui n'utilisent pas cet outil. On retrouve cette même idée dans la nouvelle « Chambre close »¹⁵⁴⁸, où le héros se souvient d'un mot de sa mère :

— Sont-elles dégoûtantes, ces filles, de sortir sans corset !

Il avait très bien su alors qui paraissait particulièrement « dégoûtante » à sa charitable maman. Oh ! ce blasphème ! Oh ! la gloire de cette taille libre [...] ¹⁵⁴⁹

Cette réaction fait particulièrement résonner la réflexion de V. Vivès sur la question de la beauté, « la société moderne, industrielle, a relégué dans la sphère de l'abject ce qui pouvait être un corps de gloire. »¹⁵⁵⁰ Nous pensons que Dupouy utilise précisément le corset et ses excès afin de célébrer ce corps de gloire. La taille libre devient alors un autre symbole de la

1546 *Ibid.*, p. 173.

1547 A. Dupouy, « Toute », « incantations », *Chants de la traversée*, *op. cit.*, p. 34.

1548 A. Dupouy, « Chambre close », *Le Chemin de ronde*, *op. cit.*, p. 195-206.

1549 *Ibid.*, p.202.

1550 V. Vivès, *La beauté et sa part maudite, Essai sur la poétique post-romantique*, Aix en Provence, Textuelle littérature, Publication de l'université de Provence, 2005, p. 149.

femme. Les hommes désirent sa « souplesse de tige »¹⁵⁵¹, car ils y voient la porte d'un monde ouvert sur la vie vraiment vécue. Ils considèrent le corset comme objet annihilant, représentation d'un corps prisonnier d'un point de vu conret, comme d'un point de vue social.

Un dernier élément complète l'idée de la femme vivante : la peau. La carnation montre que les femmes belles sont des femmes de plein air, elles ont « la figure tannée par l'air du large »¹⁵⁵², « une peau de fruit doré »¹⁵⁵³. En cela les femmes des romans de Dupouy contredisent le premier regard de Taine sur ces populations bretonnes, qu'il décrit composées de « figures amaigries, pâles, mystiques ou idiotes », dont les corps et les têtes sont « rentassés », « vieux sauvages du XVI^e siècle »¹⁵⁵⁴, conclut-il. Chez Dupouy, rien de maladif, les femmes respirent la santé et les pieds sont solidement ancrés au sol, et ce bien plus que la tête dans les cieux. Elles ne sont pas non plus des Vénus « étendues, molle chair sur molle couche, en attente d'insémination. »¹⁵⁵⁵ Chez Dupouy, les femmes sont énergie, mouvement, action.

Énergie, mouvement, action, voilà un vocabulaire qui sied bien à un autre thème largement travaillé par Dupouy : la mer. On peut se demander dans quelle mesure la mer et la femme peuvent se retrouver dans l'œuvre de Dupouy.

c. La célébration du corps ou l'écriture de la sensualité

Joues rebondies, peau dorée, taille libre, corps souple, la femme est un être bien vivant, fait de matière. Elle est ardente, symbole de la vie même. C'est pour cela, sans doute, que chez Dupouy l'instant de sensualité, celui où les corps sont dévoilés, correspond souvent au temps des moissons. On y reconnaît le symbole de la vitalité : croissance, nourriture, chaleur. Quand on devine une poitrine c'est souvent celle d'une faneuse ; quand la peau apparaît, c'est durant une scène de renaissances, ce concentré de vie que peut représenter le

1551 A. Dupouy, « Toute », « incantations », *Chants de la traversée*, *Ibid.*, p. 34.

1552 A. Dupouy, « La Mouette », *Le Chemin de ronde*, *Ibid.*, p. 108.

1553 A. Dupouy, « Chambre close », *Ibid.*, p.202.

1554 A. Dupouy, « Taine et la Bretagne », *La Bretagne touristique*, juin 1928, p. 123, Dupouy cite ici des notes de Taine prises entre 1863 et 1865 et publiées après sa mort sous le titre de *Carnets de voyage, notes sur la province, 1863-1865*, Hachette, 1897, Paris.

1555 C.G. Dubois, « Les voiles de Poppée : une dialectique du découverturement et du recouvrement du corps féminin au XVI^e siècle », *Vêtement et littérature*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 2001, p. 100.

fauchage des blés.

Dans *L'Affligé*, François vient observer le travail des champs, il fait chaud et tous ont enlevé les épais gilets de drap, on voit alors les corps, dégâts des grossesses, poitrines adolescentes... « Et Marie-Rose, en voyant paraître tout ce monde, avait inutilement, d'un geste vif, diminué l'échancrure de son col large ouvert »¹⁵⁵⁶. C'est le même geste que réalise Perrine dans *La Paix des champs*, bien que vain, il est important pour l'œil du héros : dans ce concentré de vie elle conserve sa pudeur. Mais son corps la dépasse, elle ne contrôle en rien la sensualité qui émane d'elle, « à chacun de ses mouvements l'étoffe se tendait sur la glorieuse respiration de ses seins et en moulait le double globe, comme un mince voile jeté sur un marbre frissonnant de vie. »¹⁵⁵⁷

On retrouve quasiment la même scène évoquée dans « L'Homme aux chansons ». Nous avons dit quelle force et quelle santé Gaït portait en elle. Les pensées de Jean laissent transparaître son émotion et le désir qui en résulte : « Mai passa et puis juin. Gaït ne venait plus que rarement. La saison des foin était arrivée. On avait besoin de ses beaux bras, pour faucher ! Elle devait être troublante et exhiler de la vie, dans sa jupe légère et sa rude chemise de faneuse. »¹⁵⁵⁸

Le battage du blé ramène Perrine à son rang de paysanne, la voilà « aussi débraillée que les autres, de la balle de blé plein les cheveux, des coulées de sueur aux joues le linge empoussiéré et la jupe terreuse »¹⁵⁵⁹, pourtant le héros ne ressent nul embarras en découvrant ainsi la femme aimée, elle se dévoile toujours aussi charmante « sous la souillure du plus magnifique travail qui soit au monde. »¹⁵⁶⁰ En réalité, par les moissons, son statut s'élève.

On observe ce phénomène dans la juxtaposition que Dupouy réalise dans *Partances*. Le poème « Gloire suprême »¹⁵⁶¹ précède « Faneuses »¹⁵⁶². Dans la première, le poète reconstruit la rencontre entre Marc-Antoine, le triumvir pour qui « la gloire brandissait sa couronne de chêne »¹⁵⁶³ et la reine Cléopâtre. Dans ce poème, en dehors de l'être aimé, rien n'a plus d'importance : « Pour qui s'est une fois penché sur tes prunelles, // Qu'importent les appels d'un oracle menteur, // La pourpre du consul, celle du dictateur, // Et le destin obscur

1556 A. Dupouy, *L'Affligé*, op. cit., p. 192

1557 *Ibid.*, p. 193.

1558 A. Dupouy, « L'Homme aux chansons », *Le Chemin de ronde*, op. cit., p. 193.

1559 A. Dupouy, *La Paix des champs*, op. cit., p. 143.

1560 *Ibid.*

1561 A. Dupouy, « Gloire suprême », « Les Passagères », *Partances*, op. cit., p.76

1562 A. Dupouy, « Faneuses. », *Ibid.*, p.77-79.

1563 A. Dupouy, « Gloire suprême », *Ibid.*, p.75-76.

des villes éternelles. »¹⁵⁶⁴ Seul le désir porte Marc-Antoine, « Donne-moi donc ta bouche et donne-moi tes yeux, // O volupté du monde, ô ma rose choisie ! [...] // Donne ta bouche, ô Cléopâtre, et puis tes yeux. »¹⁵⁶⁵ Nous assistons à l'amour entre les puissants. Mais le poète joute les tourments des amours de la reine égyptienne et l'évocation de la faneuse au travail. La sensualité qui dévore le Romain est portée de manière identique par la simple paysanne. Quand elle se lève pour étancher la sueur qui mouille son front, elle aussi « [domine] l'humain troupeau »¹⁵⁶⁶, et c'est dans une puissante communion avec la nature, « au grand air des champs qui la hâle, // Aux rayons qui dorent sa peau [...] »¹⁵⁶⁷ qu'elle se montre presque lascive, la sueur au front, le dos cambré, le bras ballant, « elle s'offre dans ses haillons [...] »¹⁵⁶⁸ Si Marc-Antoine et son ascendance mythique rendent hommage à Cléopâtre, c'est un plus grand personnage encore qui rend hommage à la paysanne:

Le glorieux soleil d'été
Chante son corps de paysanne.
Une grâce fruste en émane,
Un charme étrange de santé. ¹⁵⁶⁹

Toute la nature chante, lui dévoile son destin de femme, fait d'amour et de plaisir. Mais elle engendrera aussi, elle est symbole de la terre : « Jeune fille qui sera mère, // Écoute, écoute avec ton sang // Bruire en ton cœur innocent // le vieil instinct né de la terre. »¹⁵⁷⁰ La femme a le destin de la fertilité, elle devra donner naissance et féconder ainsi le monde. Elle est alors la Vénus « bienfaitrice au sein maternel, // Semeuse de vie à travers les mondes, // Qui fait tressaillir les glèbes fécondes, // Et ranime au cœur l'amour éternel. »¹⁵⁷¹

Mais le personnage de Vénus peut aussi incarner une autre représentation de la femme, celle « qui règne en ces jours d'orage »¹⁵⁷². Comme l'autre, c'est une beauté vivante, elle « a les seins ardents et les reins cambrés »¹⁵⁷³, elle aussi a la « peau mate »¹⁵⁷⁴, mais c'est encore dans les yeux que toute la différence se joue. Chez la Vénus orageuse, « le désir stérile en ses yeux fait rage. »¹⁵⁷⁵ Le vieux combat entre Éros et Thanatos semble se rejouer ici. Si Eros

¹⁵⁶⁴ *Ibid.*, p.75.

¹⁵⁶⁵ *Ibid.*, p.75-76.

¹⁵⁶⁶ A. Dupouy, « Faneuses », *Ibid.*, p.78.

¹⁵⁶⁷ *Ibid.*

¹⁵⁶⁸ *Ibid.*

¹⁵⁶⁹ *Ibid.*

¹⁵⁷⁰ *Ibid.*, p.79.

¹⁵⁷¹ A. Dupouy, « Vénus orageuse. », « Les Passagères », *Ibid.*, p.80.

¹⁵⁷² *Ibid.*

¹⁵⁷³ *Ibid.*

¹⁵⁷⁴ *Ibid.*

¹⁵⁷⁵ *Ibid.*

n'engendre pas, c'est bien lui qui permet la fertilité de la femme en provoquant le désir. En revanche, Thanatos est l'ennemi des vivants, s'il moissonne lui aussi, ce sont les vies qu'il fauche. De cette mythologie va naître l'analyse de Freud voyant en Éros une représentation de la pulsion de vie et en Thanatos la pulsion de mort. C'est ce combat qui se joue au travers des femmes. Il paraît difficile de résister à la tentation de celle qui a le « cœur froid, corps brûlé d'invisibles feux, //Frôlé par le vol des voluptés sourdes, //Elle froisse aux pieds des étoffes lourdes, //Et la rose saigne en ses noirs cheveux. »¹⁵⁷⁶ Ce dernier vers montre combien nous sommes dans l'ambiance de mort, le poète contracte au maximum le motif et fait du « je » poétique la victime de cette Vénus morbide.

Cependant, il serait injuste de faire porter à la femme tout le poids de cette sensualité violente et amère. À son tour, le poète peut se montrer mordant, recherchant l'expression du désir sexuel :

Faneuses de Kerné qui descendiez du bourg,
J'ai longuement suivi d'un œil brûlant de faune
Votre jeunesse, à qui croira faire l'aumône,
Un soir, en la souillant, quelque gars de labour.

Mais ce matin de juin, le souvenir me venge,
Et j'étreins dans ma chambre, avec des bras jaloux,
Femmes, vos reins mouvants, déesses, vos genoux,
Fleurant la lande amère et les foins qu'on engrange.¹⁵⁷⁷

Dupouy ne nie pas cette intensité de la convoitise de l'homme. Il la met même en scène dans *L'Affligé*. Reprenons la scène des moissons où Marie-Rose laisse deviner sa poitrine, M. Hook a « l'œil luisant et la voix un peu rauque »¹⁵⁷⁸. Cyrus pousse alors du coude Hubert: « Vois le vieux faune! lui glissa-t-il à l'oreille »¹⁵⁷⁹, mais tous en réalité sont comme M. Hook. : « [...] Cyrus, malgré sa noble intention de l'autre soir, regardait avec beaucoup d'insistance le buste de Marie-Rose. Et lui-même s'y intéressait autant que Cyrus. »¹⁵⁸⁰ On voit se rejouer la scène du dîner, où la jeune femme a retenu l'attention de tous et où François reste observateur de tous les regards, « et pénétrant le secret de leur être, il se disait: – Ils la désirent tous! »¹⁵⁸¹

¹⁵⁷⁶ *Ibid.*

¹⁵⁷⁷ A. Dupouy, « Faneuses », « Sur la flûte de Pan », *Chants de la traversée*, *op. cit.*, p. 121-122.

¹⁵⁷⁸ A. Dupouy, *L'Affligé*, *op. cit.*, p. 193.

¹⁵⁷⁹ *Ibid.*

¹⁵⁸⁰ *Ibid.*

¹⁵⁸¹ *Ibid.*, p. 194.

Le désir est provoqué par cette jeune fille discrète, c'est-à-dire qu'en elle, et bien malgré elle, sommeille la tentatrice déjà évoquée. Dans la convoitise provoquée par ces charmes naturels, on peut lire une forme de souffrance qui s'insinue dans les failles de la relation homme-femme. Le désir est aussi l'expression du manque. Or chez Dupouy, très souvent les femmes se dérobent devant les velléités masculines. En cela elles provoquent une intense souffrance ; elle peut s'intensifier encore pour atteindre une véritable torture due à la répétition de la convoitise inassouvie. Les héros dupouysiens seraient donc des nouveaux Tantale qui tenaillés par la faim et la soif voient la nourriture et la boisson se dérober devant eux.

3- L'image de la sirène

Nous avons détaillé la femme comme expression de la beauté, de la vie, l'ensemble produisant une sensualité puissante. Chacun de ces éléments appelle les héros et développe un intense pouvoir d'attraction auquel ni François, ni Pierre, ni Jean ne peut résister.

La sirène et le personnage d'Ulysse sont des figures essentielles de la poésie et des nouvelles de Dupouy. On peut s'étonner de ne pas les voir apparaître dans les romans bretons. Mais à bien y regarder, sauf dans quelques pages de *La Paix des champs*, la mer est à peu près absente de ces romans. Est-ce que la femme et la mer peuvent cohabiter sur la même page ? C'est à cette question que nous allons tâcher de répondre, en montrant que femme et mer se rejoignent dans la figure mythologique de la sirène.

Une forme d'antinomie semble exister entre la mer et la femme. Elle est résumée dans la nouvelle éponyme intitulée « Jos ». Elle met en scène un jeune garçon qui accompagne Mme Jacquemin dans ses pérégrinations de touriste. Le vieux Lom lui conte les grandeurs de la vie en mer, il lui dit combien le petit Jos « a l'air d'un gars à se faire de la bile pour les femmes »¹⁵⁸² et surtout combien la mer est plus importante que tout le reste ; au port, quand il était jeune, il préférait aller se « faire rôtir un poulet »¹⁵⁸³ que d'aller courir les filles. Mais Jos est secrètement amoureux de Mme Jacquemin, alors il ne sait pas s'il doit partir... Sa décision sera prise lorsqu'il va découvrir la belle avec un autre homme. « Est-il permis à ces yeux si

1582 A. Dupouy, « Jos », *Le Chemin de ronde*, op. cit., p. 85.

1583 *Ibid.*

doux d'être si traîtres?... »¹⁵⁸⁴ Jos n'est plus alors qu'« une âme vide en face de la mer bleue. »¹⁵⁸⁵ Tandis que la jeune femme remplissait tout son être, elle l'immobilisait également sur terre. Tout au contraire du « Parfum exotique » qui se dégage de la femme baudelairienne, elle lui fermait les chemins de la liberté et du voyage.

La place est libre, la mer va pouvoir conquérir un nouvel être, il va s'assimiler à elle. Il faut remarquer le passage poétique qui conclut presque cette nouvelle :

Or dans cette âme vide la mer entre tout doucement. Elle est là. Elle déferle dans une longue faille du rocher, puis se retire, soulevant et laissant retomber les courts goémons verts ou mauves qui tapissent la paroi du granit. Et c'est la roche qui semble respirer, comme une poitrine qui s'enfle et se dégonfle. Jos regarde aller et venir la vague. Et au bout de quelque temps il ne sait plus si cette vague n'est pas lui-même. Il sent en lui même pureté et même transparence, même rythme et même goût de sel. Comme elle il déferle, il s'étire, il gémit. Il est ce cristal glauque, il est ce fluide sans résistance auquel on ne résiste guère. Il flotte entre deux eaux au gré des courants voyageurs.¹⁵⁸⁶

Par un effet de glissement, Jos ne fait plus qu'un avec la mer, il va enfin pouvoir fuir le symbole de la médiocrité, il va pouvoir atteindre le large, « être à bord de ce beau navire, à vingt, à cent, à dix mille nœuds de M. Mills et de Mme Jacquemin, et des mousses qui se moquent de lui, et de sa mère qui le gronde, et de son père qui se soûle[...] »¹⁵⁸⁷. La femme est la représentation de toute cette existence de soumission, la mer, elle, porte l'image de la liberté. L'une succède à l'autre, il semble qu'en aucun cas elles ne puissent se mêler.

Pourtant, le poème « La mer et la maison »¹⁵⁸⁸ signe la possibilité d'un rattachement entre la mer et la femme. En effet, nous disions que, dans la nouvelle analysée, la mer succédait à la femme ; on peut légitimement se demander si, surtout, elle n'en était pas l'équivalent. Elles portent toutes deux la même puissance lyrique et, finalement, pourraient se confondre.

Nous avons vu Jos se métamorphoser en enfant-mer, on découvre que dans « La mer et la maison » la mer devient une femme, elle en porte tous les attributs :

Sorcière, c'est bien toi la meilleure maîtresse,
Celle qui rend esclave afin de rendre fort,
Dont la colère attire autant que la caresse,
Dont le regard trop beau vous poursuit comme un sort.

J'aime tes yeux changeants, tes souples attitudes,

1584 *Ibid.*, p. 90.

1585 *Ibid.*

1586 *Ibid.*

1587 *Ibid.*

1588 A. Dupouy, « La Mer et la maison », « Flore marine », *Chants de la traversée*, op. cit., p. 179-180.

Et je me suis pâmé bien des fois sur ton sein,
Dans tes bras orageux ou câlins, jamais prudes,
Des abords de Penfred jusqu'aux rochers de Sein.

On t'appelle perfide, on te dit courtisane.
Qu'importe ? il ne s'agit que d'être tout à toi.
Vivent tes fandangos d'équivoque Gitane,
Et tes amours *qui n'ont jamais connu de loi* !

Danse à mes yeux conquis ta danse souveraine
En tes robes de soir, d'aurore, de gala,
Dont un galon d'argent borde toujours la traîne,
Que froisse la tempête et que le calme plat

Déroule en flots de crêpe ou de soie ou de moire,
Selon les jeux de l'heure et ceux de la saison,
Adorable splendeur qui serait sans mémoire
Si debout sur le bord, ne veillait la maison. [...] ¹⁵⁸⁹.

Ce qu'il semble essentiel de noter, c'est à quel point ce portrait de la mer recoupe les analyses et démonstrations produites plus haut. Nous allons démontrer dans les lignes qui suivent l'adéquation qui existe entre la vision que Dupouy propose de la mer et celle déjà proposées à propos de la femme. Ce poème pourrait servir de synthèse pour l'étude déjà réalisée tant il contracte les thématiques.

On voit dans un premier temps combien son image se construit sur des paradoxes, « sorcière », mais « meilleure maîtresse », celle qui « rend esclave » pour « rendre fort », celle « dont la colère attire autant que la caresse ». La mer est un être complexe et l'auteur cherche à rendre cette difficulté à la saisir.

C'est à travers le regard que cette complexité peut être traduite, c'est encore le regard qui saisit en premier lieu le héros, et qui le « poursuit » durant toute son existence. « Il est des yeux changeants » ¹⁵⁹⁰, écrivait déjà l'auteur dans le poème « Des yeux » ¹⁵⁹¹. Dans le poème que nous analysons, c'est encore les yeux qu'il aime. Il faut remarquer comment l'auteur passe de ce regard changeant aux « souples attitudes » ; comment, implicitement, il y a corrélation entre la souplesse du corps — on imagine ici la souplesse de la taille toujours évoquée chez une belle femme — et la surprise constante qu'elle impose par son comportement. Ses yeux le montrent, elle n'est pas prévisible, et c'est cela qui fascine celui qui la regarde.

L'auteur signe une relation charnelle avec la mer. Par sa matière même, elle ne peut

1589 *Ibid.*

1590 A. Dupouy, « Des Yeux... », « Les Passagères », *Partances*, *op. cit.*, p.89.

1591 *Ibid.*, p.89-90.

être platonique, sinon l'homme devrait rester sur la berge. Ce qui provoque la passion, c'est l'oscillation entre la tempête et les caresses. Dans la relation qui lie le marin et la mer, jamais rien de fade. « Il ne s'agit que d'être tout à toi. » Nous avons déjà vu que la femme est perçue telle qu'elle est pour son unicité. Alors il appartient entièrement à celui qui la regarde de recréer ce qu'elle représente.

Comment traduire le mouvement de la mer? Comment traduire la grâce féminine? Par la danse, celle qui traverse toute l'œuvre romanesque de l'auteur. Mais ici pas de dancing miteux, empli de relents de pétrole et de bière, la mer pratique une « danse souveraine ». Si elle ne porte pas le costume de la côte qu'elle dévore, elle porte comme toutes les belles femmes de Dupouy une robe hors normes bordée d'un « galon d'argent ».

Enfin, elle aussi est sans mémoire, elle est tout action, elle est toute vie. Le temps se déroule sans passé ni avenir, entièrement dans le temps présent que l'on trouve alors exprimé dans sa plus grande pureté. Le seul témoin est l'hagiographe restant sur la berge, cette maison. François, Hervé, Pierre sont les mêmes témoins, ils sont la mémoire de celle qu'ils aiment, sans eux, pas d'observateur, personne pour faire exister cet incroyable spectacle qui s'offre à eux. Mais pour ce faire, il doivent être en grande partie extérieurs à cette puissance de vie.

Cette mise en parallèle du poème « La mer et la maison » et des premières conclusions que nous avons tirées des caractéristiques qui attirent l'homme nous amène à un saisir le fait que la mer et la femme sont construites sur les mêmes composantes. Quand Jean, dans *L'Homme de la palud*, après son naufrage, recouvre un peu de santé, il rencontre sur un chemin de Plovan la sage Catel qui lui dit combien elle voit la mer comme « pas trop fiable ». S'il songe qu'en effet elle n'a pas tort et que la mer est peu fiable, « un jour, toute jolie, avec des airs de vous inviter ; le lendemain, hurlante et brutale »¹⁵⁹², on peut sans peine imaginer combien Jean en affirmant ce caractère changeant de la mer pense également à sa femme Corentine, et combien tout ce qui l'attire vers l'une comme vers l'autre tient justement à ce même caractère instable. La mer et la femme ont les mêmes charmes.

Nous avons déjà cité « Des yeux », extrait de *Partances*, il y a près de cinquante ans qui séparent ce recueil des *Chants de la traversée* dont nous avons extrait « La Mer et la maison ». Ces deux poèmes, avec un demi-siècle d'écart, portent la même idée

1592 A. Dupouy, *L'homme de la palud*, Paris, éd. La Petite Illustration, 1931, p. 19.

directrice, dévoilant ainsi un peu de la structure de pensée de l'auteur :

Il est des yeux changeants, de fluides yeux pers
Aux fraîcheurs d'eau houleuse, aux transparences vagues,
Qui nous font retrouver le caprice des vagues,
Les profondeurs d'abîme et le lointain des mers.

D'autres m'ont rappelé des sources de mystère,
Dans le secret d'un bois l'eau noire d'un étang.
L'étang dort : on dirait qu'un songe inquiétant
En charme le sommeil obscur et solitaire.

Il dort : mais des lueurs éparses, çà et là,
Parent d'un poudrolement de gemmes l'eau passive,
Et leur scintillement à tout jamais captive
L'imprudent qu'un regard de la source troubla.¹⁵⁹³

Ici, c'est la métaphore aquatique qui va tenter de rendre la difficulté de la relation avec les femmes. Cet extrait est plus sombre, il mêle le mouvement de la mer à l'immobilité presque morbide de l'étang. Encore une fois, dès 1905, de nombreux motifs sont déjà construits, développés durant toute une existence d'écriture. Comme dans les romans, l'homme est captivé par la femme, il est pris malgré lui et ne peut plus sortir du sortilège qui l'étreint.

On a évoqué plus haut l'idée que la femme, aussi simple soit elle, porte en elle une noblesse qui l'élève au plus haut statut. Marie-Rose est comparée ainsi à Yseult par l'oncle Rustéphan. Cette image de la reine celtique peut provoquer un autre glissement, elle représente de fait la tentatrice : c'est à cause de sa beauté que Tristan va mourir, jamais il ne pourra oublier la femme aimée, celle avec qui il a goûté le plaisir de la chair.

Le poème « Vesper »¹⁵⁹⁴ évoque cette torture que l'homme doit affronter quotidiennement ; la pulsion qui pousse au péché est vue comme une souffrance qu'il semble vain de chercher à annuler :

Femme, si vous étiez, ce soir,
Près de ma fenêtre venue,
Les yeux emplis par l'or des nues,
J'aurais bien pu ne pas vous voir.

La rose rouge de vos lèvres,

1593 A. Dupouy, « Des Yeux... », « Les Passagères », *Partances*, *op.cit.*, p.89-90.

1594 A. Dupouy, « Vesper », « Les lointains », *Ibid.*, p.112.

La rose pâle de vos seins
Offerte à nos désirs malsains
Qui sait ? me laisseraient sans fièvre.

A vous la chercheuse d'émoi,
La tentatrice au faux sourire,
Ce soir qui sait ? j'oserai dire :
Femme, que voulez-vous de moi ?¹⁵⁹⁵

La question est posée, elle laisse donc la possibilité de l'échec, et ce n'est qu'un soir, « ce soir ». Paradoxalement, le fait de dire la possibilité de résistance à la tentation pour ce soir-là pose l'incapacité de la résistance à la tentation pour tous les autres soirs. Elle est toujours présente, imprégnant nos vies. L'idée du mal accompagne clairement l'image de la femme qui se trouve « offerte à nos désirs malsains ». La femme devient alors la Messaline de « Fin d'orgie »¹⁵⁹⁶, la dévoreuse de plaisir, mais aussi dévoreuse d'hommes qui deviennent alors des victimes de la chair.

Le personnage de la sirène porte en lui ce motif. On le retrouve ainsi dans *Le Chemin de ronde*. Nous avons évoqué plus haut les yeux, c'est encore eux qui portent l'idée de la femme sirène dans les souvenirs du vieux Guéroué :

Ce qui était drôle, c'étaient ses yeux verts. Ils étaient pâles, et avec ça luisants et troubles aussi : des yeux comme un fond de sable à quatre brasses. Beau être bonne et gaie, eh bien ! ça me faisait toujours un effet de fixer ces yeux-là. A cause d'eux je lui ai dit un jour, sans penser : « Vous avez l'air d'Ahès¹⁵⁹⁷, mademoiselle ; — peut-être que je le suis, » qu'elle répond, moitié pour rire, moitié pour de bon. Vrai ! ça m'a jeté un froid [...] ¹⁵⁹⁸

Les sirènes de Dupouy sont bien plus celles d'Ulysse que celles des pêcheurs bretons. Elles concurrencent l'image de la sœur qui représente le foyer, la chaleur et la sûreté dans les relations affectives : « Le sortilège des mers pleines, //Ma sœur, ne le redoute plus, //Ni la voix douce des sirènes // Qui me troublait avec le flux. »¹⁵⁹⁹ Mais l'appel semble bien

¹⁵⁹⁵ *Ibid.*

¹⁵⁹⁶ A. Dupouy, «fin d'orgie», « Les Passagères », *Partances, Ibid.*, p.96.

¹⁵⁹⁷ Le narrateur relate cette histoire, très proche des légendes bretonnes, mais il ne se contente pas de cette possibilité, il en propose une deuxième, le lecteur n'a plus qu'à faire son choix :

« Elle avait des yeux couleur de mer ! Elle aurait voulu être poisson !... Pour le bon Guéroué, point de doute : la petite riveraine n'avait été qu'une gracieuse incarnation d'Ahès, la sirène des mers bretonnes, et ses yeux ingénus de vieux primitif ne l'évoquaient plus que ceinturée d'écailles sous des seins durs et ruisselants. Le bonhomme avait dû ronfler dans la torpeur d'un trop beau soir, pendant qu'une secousse brusque, un choc du gui ou de l'écoute jetait l'imprudente à l'eau, et le bruit de la chute ne l'avait pas plus réveillé qu'un plongeon de marsouin, l'appel suprême ne l'avait pas autrement touché que le cri aigu des courlis envolés dans le crépuscule. » (A. Dupouy, « la Mouette », *Le Chemin de ronde, op. cit.*, p. 115.)

¹⁵⁹⁸ *Ibid.*, p. 108-109.

¹⁵⁹⁹ A. Dupouy, « La sirène aux yeux verts », « Le port natal », *Partances, op. cit.*, p. 49.

irrésistible :

Dis, quelle était la voix dont le subtil accent,
T'inspirant le mépris des labeurs sédentaires,
Du seuil de ton exil te menait frémissant
Aux plages solitaires?
J'écoute et les rochers qui dominent les mers,
Le visage à l'évent des brises riveraines,
J'entends comme un appel invisible et pervers,
La chanson des sirènes.¹⁶⁰⁰

Ces sirènes sont mauvaises, elles sont comme celles d'Ulysse, qualifiées négativement, mais elles sont aussi une sorte d'intermédiaire, elles ouvrent les portes de l'aventure. Nous pensons ici à Corentine dans *L'Homme de la palud*, vivante incarnation de la mer, elle est la sirène qui attire Jean Hénaff sur la côte. « Aventurer son lot sur la mer, c'était peut-être une folie. Mais comment rester sage quand on a vu Corentine. »¹⁶⁰¹ Elle ne fait d'ailleurs que correspondre à un désir profond du héros, « quand il n'était encore qu'un petit garçon, il avait entendu bien fort l'appel de la mer qui roulait si bruyamment ses lames sur le galets, au pied des dunes. Il avait bien compris les signes que lui faisaient, par les beaux jours d'été, les voiles éparses sur les eaux. »¹⁶⁰²

Mais quel que fût le pouvoir de la mer, lui aurait-il cédé si complètement s'il n'avait fait connaissance avec cette jolie fille de marin? L'une et l'autre semblent imbriquées, intimement mêlées, utilisant tout à la fois un intense pouvoir de répulsion et un pouvoir d'attraction tout aussi puissant. Par l'image de la sirène, on voit la mer et la femme parfaitement réunies. Elles participent toutes deux à la définition de l'autre, elles se complètent et se repoussent. Ce qui les lie le plus fortement, c'est l'homme qui les observe. Il est attiré par les mêmes aspects changeants et insoumis. Mais il n'y a jamais rien de radical chez Dupouy. Toute une idée morale nimbe cette relation. « Ne me tentez plus[...] »¹⁶⁰³ demande-t-il aux sirènes, conscient de l'égale passion qui l'étreint. De cette tentation condamnable nous glissons peu à peu vers l'idée d'une origine morale de ce désir. Ne peut-on lire les romans de Dupouy comme l'expression d'un désir de transgression?

En effet, derrière ce qui pourrait passer pour des amourettes, se cachent des enjeux fondamentaux pour la bonne compréhension d'une société réglée par des règles bien strictes.

1600 A. Dupouy, « Juillet », « Le port natal », *Ibid.*, p. 34.

1601 A. Dupouy, *L'Homme de la palud*, *op. cit.*, p. 9.

1602 *Ibid.*

1603 A. Dupouy, « Vesper », « Les Lointains », *Partances*, *op. cit.*, p. 113.

Si Dupouy applique sur la femme un regard d'artiste, elle est le prisme qui permet à l'auteur d'exposer les fractures qui existaient alors entre les différentes parties du corps social.

Le héros va tenter de briser les murs qui le séparent de celle qu'il aime, mais, malgré cette transgression, peut-il raisonnablement espérer rencontrer l'autre ?

II. La femme au cœur de romans de mœurs

« O mon pays, est-ce toi que j'aime ou elle en toi ? »¹⁶⁰⁴ C'est la troublante question que se pose François de Trohanet dans *L'Affligé*, quand enfin il accepte qu'il peut aimer. On peut voir dans cette interrogation un étonnant transfert qui ferait de la femme la vivante incarnation de la Bretagne. Or Auguste Dupouy a su jouer le rôle de témoin lucide devant les bouleversements qu'a subis sa région dans son entier. Il a vécu durant l'entre-deux-guerres la fantastique accélération des grands changements. On les devine dans son œuvre : la pêche à la voile qui laisse place à la motorisation, les campagnes qui se vident, le costume qu'on abandonne, la pratique du breton qui se délite, etc.

Par ses nombreuses chroniques dans *La Dépêche de Brest* et dans bien d'autres journaux, il a pu commenter cette évolution au jour le jour. Des ouvrages tels que *Pêcheurs bretons*, *La Basse Bretagne* ou *Costumes bretons* participent de son aspiration à rendre lisible la situation de la Bretagne.

Si Dupouy a publié nombre d'ouvrages documentaires dont le statut semble aller de soi, il n'en est pas de même pour les récits. Ses romans et nouvelles peuvent-ils également être lus comme des chroniques couvrant un ensemble de registres — peut-être à la manière de ce registre que cherche à réaliser Pierre Arzal dans *Un Amour bigouden* — comme des témoignages qui présenteraient la Bretagne telle que l'auteur la perçoit ? Dupouy construit une narration qui épouse les formes d'une époque, et ses récits sont traversés par une ombre : la femme. Elle tient en effet un rôle troublant, tout à la fois présente et absente, essentielle pour l'intrigue, mais également fuyante. Il semble qu'elle participe de cette relation essentielle et problématique qui est celle de Dupouy à la Bretagne ; en cela nous pouvons les unir.

Lire les récits de Dupouy, c'est plonger dans un monde fait d'un mélange complexe de tradition et de modernité. Les relations homme-femme cristallisent cette tension qui valorise les marques du passé, mais ce qui n'empêche en rien de voir celles-ci broyées, peu à peu, par l'évidence des signes de la « civilisation ».

Les romans de Dupouy sont donc bien des romans de mœurs, qui permettent « de

¹⁶⁰⁴ A. Dupouy, *L'Affligé*, op. cit., p. 168.

restituer les modes de vie et les comportements d'une société. »¹⁶⁰⁵. Or la société que peint l'auteur est construite sur une opposition franche entre l'homme, le héros, et la femme, objet du désir. Nous verrons comment Dupouy met en scène la lutte entre deux espoirs : celui de figer ce qui existe et celui de conquérir l'avenir. Mais de ce corps à corps surgit une autre voie : celle du fantasme, celle du rêve et de la littérature. La femme devient être exotique, puissant vecteur d'imaginaire et d'écriture.

1- Une incarnation du passé

Dupouy est généralement classé parmi les auteurs régionalistes. Il a écrit ses récits en s'appuyant sur une réalité bretonne. On pourrait considérer la Bretagne comme son terrain d'étude et, conséquemment, la source de son inspiration. Le sujet de notre réflexion — la femme et les tensions qu'elle va engendrer — va naître dans cet environnement, mais surtout, dans le regard du héros, elle va se muter en symbole de la Bretagne. Cette tension entre réalité et fantasme met immédiatement au jour l'opposition qui existe entre la matérialité et le rêve dans la description des personnages féminins. Parfaitement inscrite dans la réalité, la vision de la femme va porter l'homme bien au-delà des limites du réel. Prenons pour exemple la jeune fille que rencontre le narrateur lors d'un voyage en Espagne. Nous ne sommes pas ici en Bretagne, mais ce poème des *Chants de la traversée* reconstruit de manière épurée la relation homme-femme :

Elle avait un petit air sage
Et même presque soucieux,
Mais une bouche, mais des yeux,
Et ces fruits durs sous le corsage!...

Foin de nos rêves les meilleurs!
Tu n'attendais que notre obole.
Nous ne voulions que ton pétrole :
Tu le versas les yeux ailleurs.¹⁶⁰⁶

Le jeu des regards dans cette courte scène est particulièrement représentatif. Les hommes sont les spectateurs de la jeune beauté ; quant à elle, son regard porte ailleurs, tout à fait ignorante des yeux pleins de désir qui l'observent. Elle n'est pas actrice de sa sensualité, et c'est la relation au monde concret qui finalement la définit : « Tu n'attendais que notre

1605 Y. Stalloni, « Roman de mœurs », *Dictionnaire du roman*, op. cit., p. 145.

1606 A. Dupouy, *Chants de la traversée*, op. cit., p. 120.

obole ». Après une élévation jusqu'aux « rêves les meilleurs », on observe un retour au tangible, « nous ne voulions que ton pétrole ». La femme devient un point de liaison entre des idées qui s'opposent : la sagesse et la sensualité d'une part, et d'autre part le rêve et la matérialité. Elle parvient à concilier des notions opposées. Par sa simplicité apparente, elle va, précisément, permettre d'exprimer la complexité du monde. Toutes les femmes d'importance dans l'œuvre de Dupouy sont construites sur la double opposition que nous venons d'énoncer, cela va contribuer à construire donc, dans un processus d'aller-retour constant entre la femme et la région, une image de la Bretagne, c'est bien cette idée qui peut faire d'elle, selon Hervé Menguy, « l'âme de la terre natale. »¹⁶⁰⁷

La femme est indiscutablement liée au sol de sa région. Toutes les femmes que séduisent les héros de Dupouy ont une même particularité, elles portent le costume breton. Marie-Rose est vêtue du « costume d'Elliantaise »¹⁶⁰⁸, remarquable par sa « guimpe brodée »¹⁶⁰⁹ ; madame de Trohanet décrit le costume à l'oncle Rustéphan, « col plissé, coiffes à grandes ailes, gilet à guimpe, avec broderie de couleur mi-coton mi-soie. »¹⁶¹⁰ Pierre Arzal, quant à lui, remarque l'« élégance bigoudenn »¹⁶¹¹ de Marlène encore exacerbée par la distinction de son « beau gilet brodé »¹⁶¹² ; la jeune Perrine, dans *La Paix des champs*, est une petite paysanne qui tantôt porte une simple chemise, « un chapeau de jonc, les pieds nus dans des sabots de bois »¹⁶¹³, tantôt devient une vive représentation de « la Bretonne de la tradition »¹⁶¹⁴, « ses cheveux se gonflent autour du ruban rose tendre qui ceint le fond de coiffe. La collerette sans empois des jours ouvrables tombe à gros plis sur ses épaules. »¹⁶¹⁵ Toutes les femmes qui séduisent les héros sont porteuses des emblèmes de la Bretagne ancienne. Or, comme le fait remarquer Y. Stalloni dans son *Dictionnaire du roman*, le vêtement est un « attribut métonymique essentiel »¹⁶¹⁶, c'est-à-dire que le costume est avant toute chose un signe.

1607 A. Dupouy, *La Paix des champs*, op. cit., p. 149.

1608 A. Dupouy, *L'Affligé*, op. cit., p. 25.

1609 *Ibid.*

1610 *Ibid.*, p. 37.

1611 A. Dupouy, *Un Amour bigouden ou...*, op. cit., p. 57.

1612 *Ibid.*, p. 123.

1613 A. Dupouy, *La Paix des champs*, op. cit., p. 85.

1614 *Ibid.*, p. 99.

1615 *Ibid.*

1616 Y. Stalloni, « Corps », *Dictionnaire du roman*, op. cit., p. 48.

Signe matériel d'un attachement aux valeurs d'une région, le costume pose le récit dans une aire géographique précise. Spécificité remarquable, pittoresque, porter le costume serait donc, surtout, la manifestation d'une identité intérieure. Le costume chez Dupouy semble exclure la mode, comme figé dans un passé éternel.

Le vêtement ancre les récits dans une atmosphère empreinte de vieilles traditions. Quand Hervé observe Perrine, il sent dans les velours et les draperies « l'odeur complexe de seigle, de froment cuit, d'herbe sèche, de fumée d'ajoncs, de vieux meubles et de tradition paysanne »¹⁶¹⁷. Cette évocation du temps passé est encore appuyée par la référence fondamentale à toute évocation de la femme bretonne : Marie de Brizeux. Hervé découvre un vieux costume et invite Perrine à le vêtir. « Qui voudrait encore porter ça? » s'interroge-t-elle :

Mais elle ne pouvait se dispenser d'apprécier la finesse du travail, la loyauté des étoffes inusables. Comme il ne se moquait pas, elle n'eut pas peur de paraître ridicule, et rassurée, ne fut plus qu'une candide mariée du temps de Maï d'Arzano, prête à s'asseoir, derrière le marié, sur la croupe d'un calme cheval de ferme, pour se rendre vers des sons de cloche.¹⁶¹⁸

Porter ce costume de mariée sans âge plonge la jeune femme dans les temps les plus anciens fantasmés par le héros, mais par cette vêtue elle accède également à un état suprême de moralité. La référence religieuse du mariage l'exacerbe encore. Porter le costume confère à l'individu une barrière contre les agressions de la modernité. On peut rapprocher, dans un premier temps, les héroïnes féminines de Dupouy à Maï d'Arzano, la Marie de Brizeux, mais, dans un deuxième temps, nous pouvons les rapprocher de la Marie de Loti dans *Mon frère Yves*¹⁶¹⁹. La jeune femme est dévouée, aimante. Elle porte le costume comme une carapace contre la perversion de la ville. Elle n'est pas de ces femmes de marins qui lorsque la paye des époux tombe vont fêter cela en vidant des verres de « raide »¹⁶²⁰. Elle n'est pas de celles qui hébergent un « *vétéran* » ou un « *fourrier* »¹⁶²¹ pour ne pas être trop malheureuses pendant l'absence du mari.

1617 A. Dupouy, *La Paix des champs*, *Ibid.*, p. 151.

1618 *Ibid.*, p. 200.

La référence à Brizeux revient deux fois dans l'œuvre, la première apparaît dès que Hervé croise Perrine accompagnée de sa sœur. « Il y a cent ans, une fillette en coiffe d'Arzano ravissait ainsi un poète. Maï, fleur de blé noir, Hervé respire sur cette passante votre parfum d'idylle chaste. » (p. 86.)

1619 P. Loti, *Mon frère Yves*, Paris, Calmann-Lévy, 1936.

1620 *Ibid.* p. 238.

1621 *Ibid.*

Nous reviendrons dans la suite de notre travail sur la construction dichotomique de l'imagerie féminine, on peut cependant dès à présent remarquer que le costume, qu'il soit facteur de dévotion ou de désir, a comme première fonction de nous rappeler le paradis perdu. On retrouve cette empreinte biblique dans la rêverie liminaire qu'Hervé réalise après la lecture de la lettre qui l'invite à rejoindre la terre de ses ancêtres. Il se voit alors ainsi :

Homme des premiers temps, il parcourt en liberté un Éden abondamment pourvu de rieurs et de fruits. Ici un verger, là un jardin négligeant de se conformer à la saison frisquette, attentif à garder l'opulence estivale qu'il leur a connue en sa lointaine enfance, quand il croquait sans penser à mal les plus belles pommes de ce Paradis [...] ¹⁶²²

Cette référence chrétienne est parfaitement profane car cet Éden a les traits de la Bretagne ; nous pouvons noter comment ce lieu semble séparé de la réalité puisqu'il ne subit pas les désagréments de « la saison frisquette », augmentant encore le sentiment de la rêverie d'Hervé.

Ce paradis païen mène à une certaine idée de la pureté, de la beauté. Joëlle Édon-Le Goff résume parfaitement le lien qui existe entre l'imagerie que suppose le costume comme marque d'une certaine élégance et la montée du tourisme en Bretagne. Elle affirme que « le romancier poursuit une tradition soulignée par Flaubert dans son *Voyage en Bretagne* de 1847, qui fait de Fouesnant la « patrie des belles femmes », grâce à l'élégance de leur guise. Elles étaient au XIX^e siècle « renommées comme les plus belles et les plus galantes de l'Armorique » ¹⁶²³. Au début du XX^e siècle cartes postales et affiches publicitaires érigeaient la *giz Fouen* en symbole de la Bretagne. » ¹⁶²⁴ Cependant, Dupouy remarque également dans de nombreux articles que cette beauté est largement contestée par des visiteurs de marque. Affirmer la beauté de la femme bretonne c'est donc raviver les imageries positives mais aussi contrer les esprits qui auraient mal jugé les femmes de Bretagne.

Par cette évocation d'un paradis perdu, faite de modes anciennes, de moralité, de vie campagnarde, de beauté, de naïveté, et tout ceci par l'intermédiaire de la femme, Dupouy cède-t-il à la vague régionaliste et à la version idyllique du roman rustique ? Si la femme séduisante est une incarnation de la terre, si elle aide le héros à planter plus profondément encore ses racines dans le sol de son pays, un autre personnage, la mère, participe également à

¹⁶²² A. Dupouy, *La Paix des champs*, op. cit., p. 27.

¹⁶²³ A. Bouët, *La Galerie bretonne*, 1835, cité par J. Edon-Le Goff, « La conscience du tragique et son expression dans l'oeuvre romanesque bretonne d'Auguste Dupouy : *L'Affligé*, *Le Chemin de ronde*, *La Paix des champs* », *Auguste Dupouy*, Actes du colloque de Quimper des 20-21 octobre 2006, op. cit., p. 191.

¹⁶²⁴ J. Edon-le Goff, *Ibid.*, p. 193.

cette dynamique par une forme de contre-exemple. Elle peut se bâtir par un jeu d'opposition :

Comme son père, il était grand ami des sabots et du tricot de laine ; comme son père, il respirait à l'aise les odeurs de la canaille, comme lui, il était l'un des leurs, tandis que Mme de Trohanet leur demeurait obstinément *L'étrangère*, bien décidée du reste à le demeurer toujours, et aussi incapable de s'adapter au terroir que d'y acclimater ses propres goûts ? ¹⁶²⁵

Elle ne parvient pas à sortir de ses fantasmes et n'accepte pas la réalité qui s'offre à elle :

De ses lectures de jeune fille, elle avait gardé une conception des villageois, qu'elle avait été très déçue de ne pas vérifier à Ker-Izel : ce qui l'avait amenée à croire non pas que sa conception était chimérique, mais que les villageois de cette région bigoudenn (*sic*) étaient des sauvages comme on n'en saurait voir ailleurs. » ¹⁶²⁶

L'opposition classique vrai/faux qui semble qualifier les regards portés sur la Bretagne pourrait alors être remplacée par une autre qui opposerait alors amour et haine. Cela induirait alors la capacité à voir la beauté ou l'incapacité à se soustraire des poncifs. Cette terre serait dans les yeux de Madame de Trohanet une terre de sauvages tandis que François représente celui qui aime sa région. Cela fait dire à J.A. Le Gall combien ce héros s'approche du symbole :

[...] livré à une mère qui ne le comprend pas et le rejette, il se sent infiniment plus proche de son frère de lait que de son frère de sang. Enfants tous les deux de leur terre natale, façonnés par elle à son image, ils en porte orgueilleusement l'empreinte indélébile. Ils partagent pour elle le même amour. La même dévotion. ¹⁶²⁷

En aimant Marie-Rose, François exprime en réalité cet amour révélé par Le Gall pour la terre natale, c'est ce que l'on retrouve presque mot pour mot dans *Qu'as-tu vu en chemin ?*, où Jean Guidel a aimé passionnément Lénic :

Elle était le pays, la vigueur natale, la tendresse et la solitude du terroir, tout ce qu'il y avait de terrien, profondément, en son cœur de nomade ; la fumée bleue ou mauve qui monte le soir des toits de chaume, la fine senteur de pêche des fleurs d'ajonc qui, deux fois l'an, embaume les landes, la chaste violette au pied des talus, la primevère qu'on appelle en Basse-Bretagne la fleur de lait. ¹⁶²⁸

Ce passage écrit en 1960, fait étrangement écho à cet autre, écrit plus de cinquante ans plus tôt :

Il avait vu paraître dans le triste manoir, sous la grande coiffe blanche qui contrastait avec le béguin serré des Bigoudenn (*sic*) le pur et lumineux visage de cette fille des hautes terres. C'est comme si la grâce des profonds herbages, des pommiers en fleurs, des primevères, des aubépines, des ruisseaux secrets, des fontaines saintes, des légendes aussi qui hantent la

1625 A. Dupouy, *L'Affligé*, op. cit., p. 46.

1626 *Ibid.*

1627 J. A. Le Gall, « Présentation » de *L'Affligé*, *Ibid.*, p. VI.

1628 A. Dupouy, *Qu'as-tu vu en chemin ?*, op. cit., p. 79-80.

Cornouaille idyllique, s'était incarnée en elle pour venir enchanter l'âpre plaine, où Ker-Izel formait une enclave verte.¹⁶²⁹

Évocation de la terre, du terroir, pureté printanière exprimée par la floraison, la femme est le pays, il s'est « incarné en elle », elle qui vient « enchanter l'âpre plaine ». Dans les deux extraits la femme est le sujet d'un discours lyrique qui lie intimement les grâces d'une jeune fille et les beautés régionales. Si cette écriture peut sembler archétypale, elle trouve son équilibre dans la création d'un double discours qui complexifie l'ensemble de manière singulière. Une ironie légère, jamais ostentatoire renverse très souvent l'évocation régionale. Cette ironie permet à l'auteur d'utiliser les archétypes régionalistes tout en conservant à leur égard un recul salutaire.

Mais cette vision du personnage féminin construit sur l'archétype de la femme bretonne va coexister avec une autre absolument opposée. Le costume, par un effet de glissement, peut également être porteur d'une puissante charge érotique. Hervé perçoit en effet toute la douceur que peut héberger cette austérité, « quelle volupté confine à la décence dans ce costume! »¹⁶³⁰ Cyrus, dans *L'Affligé*, a saisi cet aspect depuis bien longtemps, il interroge François sur les impressions que lui donne la jeune servante habillée de la sorte : « Et de voir celle-ci aller, venir dans son costume d'Elliantaise qui est si seyant, tu n'as pas une sensation ? Une jolie nuque frisée comme elle en a ! et cette guimpe brodée qui laisse deviner un peu de sa gorge... »¹⁶³¹ Cette guimpe devient un support fantasmatique essentiel puisqu'elle « invite aux curiosités libertines, le corsage à échancrure, à lacets, arrondit sur la frêle gorge, au rebours de la mode parisienne, des velours élimés et roussis que l'œil caresse, que des doigts d'artiste prendraient plaisir à modeler »¹⁶³². Celles qui portent ces détails du costume son bien loin des femmes à la mode, aux allures de George Sand, qui marient leurs cheveux taillés, plaqués, avec des complets vestons. Le héros préfère une représentation symbolique beaucoup plus puissante, infiniment plus enivrante, celle d'une petite rustique à l'ancienne mode qui ravive la nostalgie d'une image féminine perdue.

2- Le tiraillement entre pureté et impureté

1629 A. Dupouy, *L'Affligé*, *Ibid.*, p. 57.

1630 A. Dupouy, *La Paix des champs*, *Ibid.*, p. 99.

1631 A. Dupouy, *L'Affligé*, *op. cit.*, p. 25.

1632 A. Dupouy, *La Paix des champs*, *Ibid.*, p. 99.

Nous étudierons plus loin comment les romans de Dupouy reconstituent les conditions les plus évidentes de la *Domination masculine*. Dans les trois romans bretons, le narrateur, séduit par des charmes féminins, désire devenir le maître ; la femme est alors une « proie splendide à l'ardeur du guerrier. »¹⁶³³ Mais le maître, il l'est déjà, tant les romans de Dupouy nous plongent dans une ère où les différences sociales sont marquées. Les héros nous donnent accès à des strates de la société que leur situation ne les destine pas à côtoyer. François de Trohanet est un jeune aristocrate qui tombe amoureux de sa bonne. Hervé Menguy, jeune écrivain sur la voie du succès, séduit une jeune paysanne. Pierre Arzal, quant à lui archiviste ayant fait l'école des Chartes, s'entiche d'une petite bigoudène, brodeuse de surcroît. Que ressort-il de ces liaisons effectives ou avortées ? Tout simplement leur impossibilité intrinsèque.

Balzac pense ses personnages en tant que « types ». Dupouy reprend en partie ce principe et fait de la femme le symbole des mondes qui se côtoient sans se connaître. Madame de Trohanet devient alors le type de la fausse noble qui exclut de son univers la masse paysanne. La vieille Thunvez Carval fait figure de la bonté. Les deux femmes se connaissent aussi peu que leurs maisons sont proches. Le rapport de domination est particulièrement présent dans *La Paix des champs* où les figures de l'héritier et de l'employé sont partout. Les statuts semblent immuables.

C'est cette situation qui permet de comprendre la particularité des personnages de Dupouy. Ils ont des intermédiaires entre les mondes, eux aussi sont des « Janus à deux visages »¹⁶³⁴. Ainsi, quand madame de Trohanet découvre que son fils est amoureux de Marie-Rose, elle ne s'en étonne qu'à demi, « elle connaissait depuis si longtemps la bassesse des goûts de son fils. »¹⁶³⁵ Même monsieur de Rustephan, le vieil oncle érudit, amoureux de culture celtique, qui sait voir la noblesse dans une allure paysanne, ne découvre que folie dans le désir de François à prendre pour femme Marie-Rose. Le héros à tendance à piétiner son statut supérieur. Mais le poids de la morale sociale est si lourd dans *Un amour bigouden* que le héros, qui subit alors un tiraillement constant entre attraction et répulsion, s'aperçoit combien il est vain de vouloir faire semblant de combler le fossé qui les sépare quand Marlène lui annonce qu'elle est enceinte, :

1633 A. Dupouy, *L'Affligé*, op. cit., p. 57.

1634 Voir *supra*, partie I et partie II.

1635 A. Dupouy, *L'Affligé*, *Ibid*, p. 108.

L'expiation déjà ? Marlène mère ? Et par moi ? Quelle perspective et quelle honte, peut-être de ne pas pouvoir en prendre mon parti ! Mais je l'envisageais trop bien, avec les disgrâces qu'elle comportait pour les deux fous. Car je n'avais rien d'un héros. Je ne me piquais pas de réformer la bourgeoisie. Inutile de *bluffer* à l'avenir : si jamais je me sens tenté de cracher à la face des pharisiens, je n'aurai qu'à relire la page que voici pour me convaincre que j'ai été l'un d'eux.¹⁶³⁶

Lors du colloque de Quimper qui s'est déroulé en 2006, Alain Monot a su démontrer combien le décor de *Un Amour bigouden* pouvait ne pas avoir changé et dans le même temps combien le mode des relations sociales pouvait, quant à lui, avoir évolué. Durant sa communication, il a su nous exposer « [...] les marques nombreuses et permanentes de *l'écart* »¹⁶³⁷. Tout sépare les deux protagonistes : « Écart radical des conditions sociales, écart décisif dans la hiérarchie des lieux ou des villes qu'habitent les personnages, écart dans l'utilisation des langues, la bretonne et le française, et au sein de cette dernière, écart encore dans l'usage des niveaux ou des registres. »¹⁶³⁸

Dupouy nous offre donc une image de la société où tout est conflit : conflit de classe, conflit géographique, conflit entre passé et avenir.

Prenons pour exemple François, le héros de *L'Affligé* : il est amoureux de sa Bretagne ; bien qu'aristocrate, il ne joue pas les êtres supérieurs, il est fasciné par les gens de la terre, tant ils sont des représentations incarnées de leur pays :

Ressembler aux gens du pays lui avait toujours paru délectable. C'est un goût qu'il gardait de sa prime enfance, du temps où il essayait ses premiers jeux dans la cour de la ferme des Carval, Youenn était alors son modèle ; il l'était demeuré depuis. François se surprenait à copier encore les moues, les intonations, le débraillé de son frère de lait. En ce moment, il était puérilement heureux de penser qu'il allait à l'eau sur la Grise, comme les gars des chaumières riveraines y entrent les après-midi des dimanches, à demi nus sur leurs courtauds poilus et râblés. Il croyait entendre leurs exclamations barbares, saluer joyeusement le déferlement des lames, et ce souvenir lui faisait battre le cœur. Pourquoi ? Jusque-là, il ne raisonnait guère sur ces choses, il ne s'y arrêtait pas, sinon pour s'opposer à l'étrangère — c'était madame de Trohanet. Aujourd'hui, il y découvrait un sens quasi mystérieux, il s'affermissait dans ses enthousiasmes en évoquant le visage vénérable de son oncle et le visage gracieux de Marie-Rose.¹⁶³⁹

François enracine toute sa personnalité dans la terre de sa région. Il a gardé le goût du

1636 A. Dupouy, *Un Amour bigouden ou...*, op. cit., p. 80.

1637 A. Monot, « Ecart social et culturel dans *On l'appelait Marlène* ou *Un Amour bigouden* d'Auguste Dupouy », *Auguste Dupouy, Colloque de Quimper, 20-21 octobre 2006*, op. cit., p. 170.

1638 *Ibid*

1639 A. Dupouy, *L'Affligé*, *Ibid.*, p. 164-65.

lait de sa nourrice Thunvez Carval. La Bretagne est évoquée tout le long de cet extrait, ne veut-il pas ressembler aux « gens du pays », lui qui fut élevé dans « la cour de la ferme des Carval ». C'est toute une atmosphère rurale qui est recrée, où « les gars des chaumières », à la manière des sauvages, sont « à demi nus », et poussent des « exclamations barbares », fiers guerriers sur « leurs courtauds poilus et râbelés », où à la steppe des Mongols se substituent les plages des côtes bretonnes.

Pourtant, ce passage révèle un double paradoxe. Tout d'abord, ce discours qui inscrit le personnage dans les valeurs de la paysannerie s'annule en même temps qu'il s'énonce : François ne fait pas partie de cette équipée. Tout ici n'est que fantasme, il veut « ressembler » aux jeunes paysans et Youenn est son « modèle », il veut faire « comme ». C'est-à-dire qu'en affirmant son lien inaliénable avec le pays, François affirme également toute sa différence et sa solitude. Relation paradoxale qui ne peut que nous rappeler celle de Dupouy avec les jeunes mousses de Saint-Guérolé : tout à fait dans leur monde et tout à fait en dehors.

Deuxièmement, ce passage expose les erreurs de jugement du héros. Toute l'affection qu'il éprouve pour la Bretagne passe maintenant par un double prisme : le vieil oncle et la femme aimée. L'un parce qu'il est « vénérable », l'autre parce que son visage est « gracieux », deux éléments complémentaires des œuvres régionalistes qui mettaient en évidence l'ancienneté des traditions mais aussi et peut-être surtout leur aspect charmant. François, par cette double évocation, semble devenir « un chêne au bord d'un chemin creux, inextricablement lié au vieux sol. »¹⁶⁴⁰ Marie-Rose est celle qui donne littéralement corps à ces impressions d'enracinement ; elle est l'exacte opposée de « l'étrangère » qu'est la mère. Mais là encore, toute la structure du roman va consister à montrer que François est dans l'erreur, l'oncle n'est peut-être pas si vénérable que François le pense, entre le discours et les actes, existe pour l'oncle un large espace fait de faiblesse et peut-être de mensonge¹⁶⁴¹. De même, le visage charmant le sera infiniment moins à la fin du roman. Les deux prismes qui lui permettaient de découvrir dans cette scène du terroir « un sens quasi mystérieux »¹⁶⁴² sont annulés, renversés, emportant avec eux la nouvelle compréhension que François avait de sa région.

1640 *Ibid.* p.137.

1641 Lors d'un repas, l'oncle Rustéphan fait l'éloge de Marie-Rose et voit en elle une princesse du peuple, vivante représentation de la grandeur d'une race, mais quand il apprend que François est amoureux d'elle, il lui demande de manière solennelle de ne pas se marier avec elle. S'il lui propose, à la rigueur, d'en faire sa maîtresse, il lui commande de ne pas mêler leurs sangs. (*Ibid.*, p. 118-140.)

1642 *Ibid.*, p. 165.

Les romans de George Sand, selon M. Raimond, « [...] ont marqué, à leur façon, souvent mièvre, l'entrée du peuple dans le roman [...] »¹⁶⁴³ ; quelle est l'image du peuple dans les romans de Dupouy ? C'est un peuple au féminin que l'on découvre. Si les hommes sont bien caractérisés — nom, prénom, fonction sociale —, ils sont uniques face à la masse du peuple. Toutes les femmes ont le même nom : « Votre petit nom, leur dit Pierre, ce ne peut être que Marie. Vous vous appelez toutes Marie. »¹⁶⁴⁴ Le texte refuse donc une identité propre à toutes ces jeunes femmes, elles sont toutes semblables. Dans la dichotomie entre la particularité des personnages masculins et la masse des personnages féminins réside déjà la distinction des statuts. Le héros séduit des femmes qui, invariablement, sont d'un statut inférieur au sien. Marie-Rose ne fait que passer, servant en silence. On ne peut s'empêcher de penser aux mots de Le Goffic dans *L'Âme bretonne* :

[...] le long état d'infériorité et de demi-servage où vécurent jusqu'à ce temps les femmes de Bretagne. Elles n'occupaient dans les familles qu'une place accessoire. Le père a gardé ici toute la dure et jalouse primauté du chef de clan ; la femme, même épouse et mère, est toujours une mineure. Dans beaucoup de ménages encore, elle ne mange pas à la table où son mari, débonnaire, admet les valets de charrue ; à l'église elle demeure dans la nef et les bas-côtés ; le transept et le chœur sont exclusivement réservés aux hommes. ¹⁶⁴⁵

C'est ce que Dupouy nous donne à voir dans *L'Affligé*. Toujours affairée, toujours en mouvement, Marie-Rose est contrainte à la domesticité. Toujours nous la voyons baisser les yeux devant les exigences. L'effacement est lisible dans la personnalité de la femme, surtout lorsqu'elle vient de l'Argoat, des terres, donc. C'est la caractéristique majeure de Catherine Hascoët, dans *L'Homme de la palud*¹⁶⁴⁶. Et c'est une grande déception pour « ceux de Plovan »¹⁶⁴⁷, c'est-à-dire la famille du héros, que de voir ce dernier pris par une femme de la côte, plus effrontée. Catherine n'est-elle pas « une fille bien douce et bien courageuse, entendue aux travaux du ménage et de la ferme »¹⁶⁴⁸ ?

La figure de la femme en costume pose la question de l'inscription sociale de la femme. Nous avons appuyé notre analyse de la couleur locale sur le costume. Si ce dernier peut être synonyme d'élégance, à la manière de la représentation de la Fouesnantaise, il est

1643 M. Raimond, *Le Roman depuis la Révolution*, Paris, Collection U, Armand Colin, 1967, p. 70.

1644 A. Dupouy, *Un Amour bigouden ou...*, *op. cit.*, p. 20.

1645 Ch. Le Goffic, *L'Âme bretonne*, Première série, *op. cit.*, p. 84.

1646 Récit construit sur l'opposition entre la vie du port et celle de la campagne. Celle du port, joyeuse et toujours renouvelée et celle de la campagne terriblement répétitive. A cela correspondent des personnages qui s'inscrivent dans cet univers.

1647 A. Dupouy, *L'Homme de la palud*, *op. cit.*, p. 10.

1648 *Ibid.*

également la représentation de la barrière sociale qui existe à cette époque. « Le vêtement des Bigoudènes devient également révélateur de l'écart au sein de la population féminine »¹⁶⁴⁹, affirme A. Monot. C'est-à-dire qu'il existe maintenant deux catégories de femmes, celles qui portent le costume et celles qui accèdent à une certaine forme de modernité par le port de la tenue de ville. Cela signifie alors l'écart de statut social, le costume devient donc signe de pauvreté mais aussi d'éducation défailante, on comprend mieux l'affirmation d'Alain Monot : « Marlène et ses semblables sont aux yeux de la bourgeoisie du temps « mauvais genre » et « mauvais goût ». »¹⁶⁵⁰

Par conséquent, fréquenter une jeune femme comme Marlène ou Marie-Rose, c'est refuser l'inscription sociale prévue pour vous. Pierre pourrait se marier avec Suzanne Monti, parti parfait puisque « c'est une excellente fille, point sotte et point laide, une opulente toison acajou, de noires prunelles [...] »¹⁶⁵¹, bien sous tout rapport car de la même classe sociale. « Suzanne est précisément le parti que je recommanderais à un ami, étant à tous égards celle qui convient. »¹⁶⁵² Mais comme le signale A. Monot, « recommander une pareille jeune fille, « comme il faut » à un camarade, et non la prendre pour soi », c'est « dans le monde tel qu'il va en 1898, se mettre dans une position presque impossible. »¹⁶⁵³ Il faut entendre ici que le refus d'une femme qui serait recommandable est une chose parfaitement impossible dans un monde aux codes et aux rites sociaux parfaitement réglés. Les hommes situés dans le haut de l'échelle sociale se doivent d'orienter leurs regards vers celles qui adoptent les nouvelles modes.

Et pourtant ce sont ces femmes en costume, déclassées donc, qui séduisent. Un véritable combat intérieur se joue chez les héros. En effet, s'il est séduit, il est conscient de la transgression que constitue son attirance pour une femme du peuple. Pierre Arzal illustre cet état, il évoque le « qu'en dira-t-on », qui, dit-il, lui importe peu, mais dont, dans la pratique, il se soucie :

Mais moi-même, qu'étais-je ? Un enfant sage qui joue au mauvais garçon. L'image un peu vague et lointaine d'une mère, celle toute présente et précise d'une sœur, étaient un frein à mes velléités de désordre. Et peut-être n'a-t-on pas impunément sur le dos dix-huit siècles de christianisme avec quelques générations de bourgeoisie.¹⁶⁵⁴

1649 A. Monot, « Ecart social et culturel dans *On l'appelait Marlène...* », *op. cit.*, p. 176.

1650 *Ibid.*, p. 177.

1651 A. Dupouy, *Un Amour bigouden ou...*, *op. cit.*, p. 65.

1652 *Ibid.*, p. 66.

1653 A. Monot, « Ecart social et culturel dans *On l'appelait Marlène...* », *op. cit.*, p. 175.

1654 A. Dupouy, *Un Amour bigouden ou...*, *Ibid.*, p. 23.

Dans cette tentative impossible qui consiste à se comporter comme un mauvais garçon, il se définit comme « enfant sage », car structuré par les images familiales d'une « mère », d'une « sœur », de la culture chrétienne et bourgeoise. Cette même culture est d'abord un point d'appui pour comprendre combien il menace l'ordre établi, ordre moral d'abord, dont la référence est principalement religieuse, mais aussi ordre social, bâti sur une distinction nette entre gens du peuple et bourgeois. Mais dans un deuxième temps, cela renforce en réalité son identité conservatrice en la révélant. Une fois que cette substance n'est plus dissimulée, il contribue à renforcer l'ordre ancien puisqu'il prend conscience de la fracture qui le sépare de cette femme à peine fréquentable qu'est Marlène, c'est dire l'image dégradée qu'a la bigoudène pour les classes dominantes.

Si le héros peut éventuellement affronter l'opprobre, il est en revanche conscient que son comportement va entacher irrémédiablement le reste de sa famille. Cela fait dire à Pierre : « Encore me sentais-je de taille à braver bien des choses, s'il ne s'était agi que de moi. Mais mon père, mais ma bonne Marthe qui allaient payer d'un affront si injuste mon inconduite... »¹⁶⁵⁵ Cette référence à la sœur, au père, ces êtres qui mettent toute leur confiance en Pierre le fait réfléchir. Il comprend peu à peu l'indécence de sa relation avec Marlène :

Oui, affront : car, le pire, ce qu'il me fallait bien avouer à moi même, ce qui me fut presque une révélation, c'est qu'on ne pouvait pas décemment reconnaître un enfant de Marlène, c'est qu'une attestation de Marlène était la moins admise des garanties ; c'est que, même certain de ma paternité, je ne pouvais envisager sans frémir d'avoir un fils, encore moins une fille qui eût Marlène pour mère. Ainsi éclatait à mes propres yeux le secret mépris qu'elle m'inspirait.¹⁶⁵⁶

Pourtant le héros va continuer sa relation avec la jeune femme, jusqu'à ce que ce soit elle qui le pousse à rompre. Cela nous amène à comprendre que Dupouy nous plonge dans les entrailles de la complexité humaine. La petite bretonne nous permet d'accéder aux plus parfaites incohérences de comportement. Pierre est écartelé entre ce secret mépris qu'il s'avoue, cette évidence de l'infériorité qui éclate lorsqu'elle lui annonce son éventuelle maternité, et la fascination qu'il éprouve pour elle, l'emprise qu'elle a sur lui. L'évidence du mépris accentue encore la puissance de séduction de la jeune femme, car, malgré leur opposition sociale, ils continuent l'aventure du désir.

Cet état d'infériorité est encore accentué quand le regard porté sur la femme est celui d'une autre femme, qui plus est, la maîtresse du domaine. Quand madame de Trohanet

¹⁶⁵⁵ *Ibid.*, p. 81.

¹⁶⁵⁶ *Ibid.*

apprend que son fils est séduit par Marie-Rose, les oppositions sociales ne se laissent plus deviner, elles deviennent écrasantes :

Ah ! ah ! voilà donc les joyeux complots qui se trament sous ce toit qu'on croyait funèbre ! Monsieur le contempteur des salons et des modes qui ne paraissait vivre que pour son cheval, son fusil et son chien, n'était nullement insensible au charme du beau sexe, pour peu qu'il s'incarnât dans une domestique. A la réflexion, Mme de Trohanet ne s'en étonnait qu'à demi : elle connaissait depuis si longtemps la bassesse des goûts de son fils ! Celui qui pouvait préférer à la table du manoir la galette au beurre des Carval et leur lard salé, celui-là se devait, après tout, de soupirer pour une femme de chambre.¹⁶⁵⁷

Madame de Trohanet se félicite secrètement du désir que son fils peut éprouver pour « une domestique » car il alimente ainsi leur éternel combat. Implicitement, désirer cette femme avilit François et justifie la haine que sa mère éprouve pour lui. Son frère également lui reproche ses sentiments: « je vois bien, dit le cadet, [...] que tu t'es amouraché, toi un Trohanet, d'une malheureuse qui fait chaque jour nos lits. »¹⁶⁵⁸ Pour lui aussi, leur noblesse ne peut leur permettre de s'« amouracher » de ce genre de femme inavouable.

Pour François, le coup de grâce vient probablement de son oncle. Cet esthète celtomane sait reconnaître la beauté des jeunes Bretonnes. Pourtant, il va lui aussi corroborer l'opinion de la mère. C'est ce qu'il affirme à François quand ce dernier vient lui rendre visite : « Parlons net, puisque nous sommes entre hommes : tu ne comptes pas l'épouser n'est-ce pas ? Alors ?... Alors elle n'a plus qu'à devenir ta maîtresse. Eh bien ! François, il ne faut pas que cela soit. Tu es honnête, tu ne peux pas le vouloir. Dis moi que tu ne le veux pas. »¹⁶⁵⁹ Tandis que l'oncle représente la générosité, l'intelligence et le savoir, il n'y a plus de beauté qui tienne lorsqu'il s'agit du sang. Chacun doit rester à sa place, et peut-être à contre-cœur, il se doit de le rappeler à son neveu. Un terme pourrait résumer toutes ces angoisses qui étreignent les familles : « *mésalliance* »¹⁶⁶⁰.

La femme devient alors représentation symbolique de la Bretagne. Si François, ou Hervé, en tombant amoureux d'une inférieure n'ont pas peur de se déclasser, c'est qu'ils sont tentés par ce déclin. Mais ils ne l'analysent pas de la sorte, pour eux la femme doit être vue comme une incarnation de la Bretagne, expression vivante de la terre, mère nourricière de tout un peuple. Leurs familles, exerçant une pression sociale, ont un tout autre point de vue, la femme aux atours d'autrefois serait la représentation de tout ce qui est reproché à la Bretagne.

1657 A. Dupouy, *L'Affligé*, op. cit., p.108.

1658 *Ibid.*, p. 177.

1659 *Ibid.*, p. 199.

1660 A. Monot, « Ecart social et culturel dans *On l'appelait Marlène...* », op. cit., p. 171.

Tous ces maîtres répondent à une seule crainte : ils ont peur d'être salis. Et ceci dans tous les sens du terme. Ils ont peur de voir leur réputation souillée, de voir leur noblesse devenir impure, de voir la crasse de la ferme rentrer dans leur manoir. On trouve cette image de la saleté dans l'œuvre de Le Braz et de Le Goffic. L'image la plus caractéristique se trouve probablement dans *Le gardien du feu*, quand Le Braz fait rentrer son héros-narrateur dans la maison de Thumette :

Je demeurai tout suffoqué, d'abord, par l'odeur d'étable humaine qu'on y respirait, renforcé de je ne sais quel relent de saumure. Impossible d'ailleurs d'imaginer un capharnaüm plus étrange : aux solives pendaient pêle-mêle des grappes d'oignons, des tourteaux de graisse, des quartiers de porc, des chapelets de poissons séchés ; une paire de rames, toutes velues de mousse marine, était appuyée contre l'armoire ; un ancien coffre de matelot, privé de son couvercle, contenait une provision de pommes de terre. Les meubles sentaient la crasse, la moisissure, le délabrement. Du lit à deux étages où les enfants étaient couchés, des mèches de varech s'échappaient par les déchirures des paillasses. Je n'avais pas idée d'un pareil désordre, d'une pareille saleté ; il fallait vraiment qu'ils crevassent les yeux, pour que j'y fisse attention, en un tel moment. ¹⁶⁶¹

Cette saleté est représentative de l'image que la Bretagne pouvait avoir pour ceux qui s'aventuraient hors des sentiers touristiques¹⁶⁶². On peut imaginer sans peine que les nobles, les plus riches ont aussi peur de cela. Mais chez Dupouy, il y a un constant renversement des topiques. Rappelons simplement que dans *Un Amour bigouden*, la mendiante vit dans un logis parfaitement entretenu. Cela frappe Pierre Arzal qui s'attendait sans doute à découvrir le capharnaüm que peint Le Braz. Dupouy a confiance dans le bon sens populaire. Il se méfie de tout excès, dont ceux de l'hygiénisme qu'il met en scène dans *La Paix des champs*.

La femme par son statut même est salie. Nous comprenons alors pourquoi, puisqu'elle est problématique, les personnages sont fascinés par l'image de la pureté. Pierre, dans *Marlène* voit comme un outrage l'idée que son amante serait moins pure qu'une autre :

Impure, ma petite bigoudenn(sic) ? En quoi ? Je la détaillai, en commençant par les yeux. Impossible, en vérité, d'en avoir de plus purs : pur cristal lumineux, pure agate brune. L'artiste qui l'avait modelée n'avait, certes, commis aucune erreur. Et son haleine, en peut-on respirer de plus pure ? Je le savais mieux que vous, bonne dame... Purissimes, ses joues qui sentaient encore l'enfance ? Et son cœur si ingénu ? Aussi pur que l'instinct de la mouette qui s'ébat au-dessus de la rivière et fond, comme par jeu, sur la proie, de la chatte qui ronronne au soleil, derrière la vitre, qui se frotte contre nos jambes et qui soudain nous griffe. Vraiment, je ne voyais à Marlène, corps et âme, traits et gestes, que pureté, toujours, partout. Toute en chaque instant, sans réticence, sans mélange, liqueur sans eau, café sans chicorée, d'un arôme

1661 A. Le Braz, *Le Gardien du feu*, Liv'édition, Le Faouët, 2004, p. 172, première édition, Paris, Calmann-Lévy, 1900.

1662 Voir Annexes

intact.¹⁶⁶³

On voit que dans cet extrait très construit, parallélismes, répétitions, et anaphores ne cherchent qu'un seul objectif : l'amplification. Parfaitement emphatique, cette défense risque la grandiloquence, et ainsi l'annulation de tous les arguments posés. Oui, la pureté est essentielle. Mais le héros y croit-il vraiment? On peut légitimement s'interroger sur ce point. On ne peut que constater la récurrence d'un motif que l'on retrouve également dans *La Paix des champs*. Hervé Menguy accepte l'image de Perrine qui l'accompagne pour « la pureté visible de ses yeux »¹⁶⁶⁴, François voit également Marie-Rose comme une femme sans tâche.

« Sans doute faut-il deviner chez [Dupouy] un effort laborieux de purification »¹⁶⁶⁵, nous dit André Guyon lors de sa communication sur les tensions qui existent dans l'utilisation des mots dans l'œuvre de notre auteur. Il est intéressant de remarquer la quasi redondance que propose notre ancien professeur, « un effort laborieux ». Il a su saisir par cette formule la dimension presque excessive, trop volontariste de la purification. On peut s'interroger sur l'idée même de pureté que défendent réellement ces hommes. Si Pierre dit de Marlène qu'elle est « purissime », il ne la renvoie pas à la pureté du diamant, ou de l'eau, mais à celle de l'animal qui blesse sans penser à mal, il la renvoie à l'instinct qui dicte le comportement. Si le narrateur accepte cette pureté, il n'en donne pas l'image d'un objet idéal.

L'image de pureté a plusieurs visages. Après son repas, Pierre est de plus en plus fasciné par la jeune Bigoudène. Il attend alors de la jeune femme « une chaude caresse maternelle »¹⁶⁶⁶. Puis dans la même phrase, il la demande à la « petite fille. »¹⁶⁶⁷ La représentation de la femme se situerait donc entre la figure de la mère, celle de l'enfance, et celle de Noémie, si chère à Renan, restant pour toujours « dans la fleur de sa grâce, [...] l'incarnation de l'idéal, la Poésie visible et vivante. »¹⁶⁶⁸ Jean Balcou affirme d'ailleurs que Renan en gardera un tel souvenir que pour toujours, « cette ineffable alliance de la beauté et de la pureté ne pourra être que bretonne. »¹⁶⁶⁹ Une confusion se crée entre la femme, la mère et l'enfant, on peut la lire comme la quête d'une totalité chez l'archiviste.

1663 A. Dupouy, *Un Amour bigouden ou...*, op. cit., p. 71.

1664 A. Dupouy, *La Paix des champs*, op. cit., p. 86.

1665 A. Guyon, « Le Romancier en prise avec les mots », *Auguste Dupouy, Colloque de Quimper, 20-21 octobre 2006*, op. cit., p. 205.

1666 A. Dupouy, *Un Amour bigouden ou...*, Ibid., p. 43.

1667 Ibid.

1668 J. Balcou, *Renan et la Bretagne* Champion, 1992, Paris, p. 144.

1669 Ibid., p. 145.

A ces deux visages s'ajoute celui de la mère de Dieu. Ainsi, il va plus loin dans l'absolu, correspondant donc au cadre social exposé plus haut : « je suis d'un pays où les mains jointes, la robe blanche et la ceinture bleue de la mère de Dieu, les cantiques du mois de Marie sont indissolublement liés à l'image de la femme. Il y avait certainement quelque chose de filial et de mystique dans ma ferveur. »¹⁶⁷⁰

L'onomastique participe de la construction d'un personnage marial. Prenons Marlène, elle se nomme en réalité « Marie-Hélène, mais c'est trop long, alors on dit Marlène¹⁶⁷¹ ». On peut être surpris, pour continuer dans la série des prénoms féminins, de voir François de Trohanet rencontrer Marie-Anne et Anne-Marie à la salle de danse. Cette récurrence de prénoms composés de Marie induit une triple référence : référence au réel — de très nombreuses femmes portaient le nom de la mère du Christ —, référence biblique, bien sûr, et enfin référence littéraire, à tous les auteurs qui ont nommé leur jeune bretonne Marie. Une conversation de Pierre Arzal avec le patron des archives où il travaille offre une synthèse de cette vision romantique de la femme, pour son supérieur « la Bretonne en amour n'est que chasteté, pudeur, fidélité mystique et mélancolie ineffable¹⁶⁷² ».

Mais l'expérience de Pierre va démentir cette recherche de la pureté, cette emprise judéo-chrétienne. Car, si l'on peut trouver en filigrane une ascendance des personnages féminins de Dupouy dans les célèbres Marie de la littérature et dans la mystique Emma Kosilis¹⁶⁷³ de Renan, l'auteur ne nous fait-il pas pressentir cette filiation pour mieux s'en détacher ? Quand Pierre Arzal dit son attachement pour les représentations chrétienne chez la femme, le héros se pose comme héritier d'une tradition où la femme doit revêtir les signes de la pureté. Mais tout en énonçant cet état de fait, le narrateur exprime par cette accumulation de marques symboliques l'aspect artificiel de sa quête. Il recherche une image de Marie, ou plutôt des manifestations matérielles de celle-ci. L'énonciation souligne les marques d'une croyance sans y inclure la profondeur de la pensée. C'est ce que semble nous dire le narrateur de *L'Affligé* quand il nous montre François en admiration devant Marie-Rose lors d'une messe du dimanche¹⁶⁷⁴. Dans ses yeux elle prend la forme de la Vierge, mais le narrateur veille en

1670 A. Dupouy, *Un Amour bigouden ou...*, *Ibid.*, p. 43.

1671 *Ibid.*, p. 20.

1672 *Ibid.*, p. 78.

1673 E. Renan, « Le broyeur de lin », *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, Paris, Calmann Lévy, 1883.

1674 A. Dupouy, *L'Affligé*, *op. cit.*, p. 168-170.

nous disant combien François se trompe, combien il est en proie à une fausse croyance. Fasciné par la femme, créant une nouvelle dévotion, il se plonge en réalité dans le péché.

On retrouve dans *Un Amour bigouden* la même scène d'église. Pierre vient de disputer une régata où il ne s'est pas distingué. Ils doivent passer la nuit à Lez-Guern, pris au piège de la marée. Le lendemain matin, il se promène dans la ville et pénètre dans l'église à l'heure du culte. Il l'observe :

Je ne voyais pas ses yeux, mais je me les représentais à la fois brûlants et pleins d'innocence. En veine de paradoxe, je me figurais sous les traits de Marlène, une tendresse pure, chaste, modeste, et pourtant charnelle et non moins mystique, sur un sol calciné où le souffle du printemps passait dans de hautes palmes. Je disposais par dessus une architecture de nuages en soie séraphique et ma prière devenait une profanation.¹⁶⁷⁵

Le terme de « paradoxe » semble bien le mot clef dans cette relation à la Vierge. Le héros utilise les motifs marials classiques, mais les renverse. Voyant une incarnation de Marie dans la femme qu'il aime et qu'il désire, il profane cette représentation vertueuse et la pervertit. Une autre scène suit celle de l'intérieur, le héros observe Marlène qui sort de l'église, son missel à la main, elle est alors « toute purifiée par la grâce d'En-Haut. Ou par la [sienne] »¹⁶⁷⁶. Cette dernière remarque montre qu'il est très probable que le héros lui-même est celui qui crée la vision virginale, et si c'est le cas, alors une fois de plus il l'annule. Pour mieux faire comprendre au lecteur la portée de sa pensée, le narrateur fait appel à Goethe : « Marguerite devant le docteur Faust. C'était moi le corrupteur, le compagnon du Malin. »¹⁶⁷⁷ Le héros devient, par transfert, ce compagnon du démon qui fait tomber la croyante dans les couches misérables de la société¹⁶⁷⁸. Marlène, tandis qu'elle revêt certaines caractéristiques de la mère de Dieu, est également une anti-Vierge.

Et si l'homme est en quête de dévotion, l'œuvre interroge la dimension volontaire de la pureté. Car si Marlène est « pure à sa façon qui n'est pas celle de madame Quéré [...], n'est-il pas désespérant qu'une pureté si précieuse puisse n'avoir aucune conscience d'elle-même et

1675 A. Dupouy, *Un Amour bigouden ou...*, *op.cit.*, p. 97.

1676 *Ibid.*

1677 *Ibid.*

1678 Rappelons que la mère de Marguerite meurt à cause d'un somnifère donné par Marguerite sous les conseils de Faust. Le frère de Marguerite rencontre Faust au moment où il saute par la fenêtre de la chambre de sa sœur. Il combat Faust en duel pour laver l'honneur de la famille mais est tué par Faust avec l'aide de Méphistophélès. Faust doit donc fuir la ville et laisse Marguerite seule au monde, enceinte et cible des ragots de la ville. Elle aura un enfant qu'elle ira noyer. Elle est emprisonnée et condamnée à mort pour infanticide. Faust l'apprend, s'indigne et voudrait la sauver mais elle ne veut plus le suivre. Méphistophélès emmène Faust hors de la prison de Marguerite en disant « elle est jugée » (*sie ist gerichtet*) mais une voix du ciel dit « elle est sauvée » (*sie ist gerettet*).

On voit combien l'introduction du mythe faustien par le narrateur est juste ; on y retrouve la question de l'honneur familial, de la croyance et de l'absence de croyance, de l'enfantement suivi de l'abandon.

du culte qui lui est rendu ? »¹⁶⁷⁹ Pierre, bien que passionné par sa maîtresse, lui accorde seulement des caractéristiques animales. Elle ne montre aucune compréhension de son identité, elle vit sans mettre en doute cette manière d'être. Pour le héros, c'est inacceptable. Pour être pure, à la manière d'une sainte, elle doit avoir conscience de ses actes. Ce n'est pas le cas des femmes dans les récits de Dupouy. Qu'en est-il alors de cette image mariale ? elle meurt en même temps qu'elle se crée. Coexistent alors deux représentations féminines indissolubles. La femme est partagée, définitivement complexe. Tout en l'épurant constamment par des images de piété, Dupouy la ramène toujours à sa condition de femme charnelle, passant ainsi de la grandeur lyrique à la plus concrète réalité.

La femme, pourtant bâtie sur une représentation religieuse, est en réalité un agrégas combinant la dualité traditionnelle entre l'ange et le démon. Elle est particulièrement frappante dans les romans de l'Histoire de France. Cette série, écrite en collaboration avec Dupuy-Mazuel, développe largement cet aspect en le liant à une logique d'histoire chrétienne. Cette extension de la personnalité féminine convient à ce projet littéraire. Les coauteurs, en retraçant le parcours d'une famille, cherchent à faire percevoir au lecteur la construction de la nation française. Dans le même temps, c'est toute la progression de la religion chrétienne que nous suivons. Ainsi, Corina dans *Chrestos*¹⁶⁸⁰ rencontre Marie-Madeleine, et fait don de sa vie à Dieu¹⁶⁸¹. Et c'est Saint-Lazare lui-même qui lèvera le vœux de chasteté réalisé par la jeune femme.

Blandine¹⁶⁸², figure même de la sainte, est l'un des personnages d'un roman du cycle. Ce roman a pour objectif de retracer les persécutions faites aux chrétiens lors de la progression du christianisme dans l'empire romain. Et à chaque instant, Blandine est un symbole de la dévotion, du don de soi pour la gloire de Dieu.

Dans cet ensemble de récits, le personnage de la femme, comme la majorité des autres personnages, se rapproche couramment du type. Les auteurs l'utilisent avec les couleurs traditionnellement bibliques de la vierge et de la prostituée.

On retrouve cette dichotomie dans *Chrestos* où Corina et La Flamme s'opposent tout à fait. Ici, s'observe une construction parfaitement archétypale. La Flamme est une prostituée

1679 A. Dupouy, *Un Amour bigouden ou...*, *Ibid.*, p. 71.

1680 H. Dupuy-Mazuel, *Chrestos*, *op. cit.*

1681 Si Dan, l'homme qu'elle aime, est sauvé d'un combat qui s'annonce sanglant, car organisé contre un athlète de première force.

1682 H. Dupuy-Mazuel et A. Dupouy, *Blandine*, *op. cit.*

qui cherche à séduire le héros. Elle est violente et terriblement sensuelle avec son épaisse chevelure rousse. De l'autre côté, nous voyons une Corina qui développe un caractère de sainte. Elle se dévoue pour les enfants, admire Marie-Madeleine et malgré son amour pour Dan, fait vœu de célibat jusqu'au moment de leur liberté. Leurs portraits contribuent évidemment à les opposer, mettons-les en miroir :

Corina :

La petite corinthienne qui souriait aux brutalités de Dan dans le berceau commun, était, à quinze ans, une jeune fille pâlotte, mince et gracieuse, au sourire très doux, aux longs yeux noirs, au regard touchant mais brûlant. Il ne lui manquait, pour être absolument jolie, que l'épanouissement d'une belle santé. Son âme transparaissait dans ces traits délicats. [...] Elle aimait les oiseaux, les fleurs, les feuillages, elle était habile à tresser des couronnes et des guirlandes[...] ¹⁶⁸³

La Flamme :

C'était une fillette d'une quinzaine d'années. Elle avait la parole vive, le geste prompt, de curieux cheveux roux ébouriffés, des yeux hardis, une bouche charnue faite pour le rire et les baisers. On l'appelait la Flamme, à cause de cette toison incendiaire et d'un tempérament qui s'annonçait plein d'ardeur. » ¹⁶⁸⁴

Dupouy reprend cette structure dans ses romans bretons, mais il la complexifie largement y insérant des questions sociales, géographiques (oppositions ville-campagne) que nous développerons par la suite. L'image de Marie est donc complexe, tout à la fois présente et battue en brèche. Les héros ne peuvent supporter le vulgaire. Sans conteste, il y a quelque chose d'idéaliste dans les yeux de Pierre ou de François. D'ailleurs, quand Hervé rencontre deux jeunes femmes sur un chemin menant au village, il voit l'aînée comme «brune et courtaude, les épaules en porte-manteau, [comme] affligée d'un torticolis. Il y a, pense-t-il, de la crapulerie sur sa bouche, de l'impudence dans son regard. » ¹⁶⁸⁵ On ressent un véritable écœurement pour celle dont la réaction est de se vendre, celle qui désire avant tout qu'on la désire. En revanche « la cadette, qui est la plus grande, presque menue encore, laisse voir de la gaîté, de la malice, de la confusion dans ses yeux bleus, lumières jumelles éclairant l'ombre du chapeau. Double réflexion : l'une fait rouler ses hanches, l'autre ferme sa chemise sur sa poitrine... » ¹⁶⁸⁶ Et c'est ce dernier geste qui laisse deviner à l'observateur l'âme de la jeune femme ¹⁶⁸⁷.

1683 A. Dupouy, *Chrestos*, p. 78-79.

1684 *Ibid.*, p. 79.

1685 A. Dupouy, *La Paix des champs*, *op. cit.*, p. 85.

1686 *Ibid.*

1687 L'auteur équilibre ses romans en opposant à la femme initiatrice du désir une âme douce et soumise. A Marlène s'oppose Annette, à Corentine s'oppose Catherine, à Prisca, Perrine. Il reprend ce que Georges Bizet avait ressenti pour la construction de son *Carmen* : le livret d'Henri Meilhac et de Ludovic Halévy rajoute un

La fascination des héros pour la figure de Marie montre combien ils sont en recherche d'une femme qui les transporte dans un univers inchangé. Ils désirent cette image protectrice car immuable, comme semblent l'être ces jeunes femmes qui portent ce costume antique. Les romans de Dupouy nous montrent une Bretagne figée, et par cela violente, même. Mais l'écriture de ce fait de société implique sa remise en cause implicite. Dans le même temps qu'il écrit la présence du passé et ses permanences, il constate combien ses traces sont en péril, effacées par la marche du temps.

3- Les témoins d'un monde en mutation

La représentation de la Bretagne porteuse des valeurs du passé est possible car Dupouy prend, en partie, la posture du touriste étonné devant des étoffes chatoyantes. Mais, outre cela, cette attitude d'étonnement est envisageable car la discordance du vêtement traditionnel devient de plus en plus manifeste. Au sein même du pays, naît le sentiment qu'il n'est plus tout à fait la norme. Dupouy nous fait assister à un instant charnière, c'est-à-dire que derrière une mythologie littéraire et personnelle, l'écriture romanesque est pour l'auteur l'occasion de poser un regard sur un monde qui l'interroge et qu'il interroge. Il n'est pas de ceux qui ressassent des regrets ; cela n'exclut pas une certaine nostalgie qui lui permet ensuite de se poser comme témoin des tensions d'une époque, des chemins qu'elle semble prendre.

Dupouy aimait le passé de sa région. Il voyait l'arrivée de la modernité comme la perte d'une certaine grandeur. Le commentaire qu'il réalise sur la sculpture de Quillivic est tout à fait éclairant sur le sujet :

Ne nous y trompons pas : dans ce sculpteur qui a passé trois ans à l'École des Beaux-Arts, nous tenons l'imagier d'une très belle et très noble race prise au moment pathétique où elle se fripe sous couleur de rajeunissement, maquille sa personnalité et s'oblitére sous le niveau moderne. Pour combien d'années y survivent encore les costumes locaux, les simples attitudes qui se marient si naturellement aux loyales étoffes, cet hiératisme inné que, sans raideur aucune, sans parti pris excessif pour la tradition médiévale, Quillivic a donné à ses figures bretonnes de l'humaine douleur ? On les consultera un jour comme un inappréciable document.¹⁶⁸⁸

Nous retrouvons la même contamination par le vulgaire dans les chants qu'entonnent Marlène et Annette. Pierre en posture de narrateur regrette les mélodies d'autrefois, c'est

personnage à l'œuvre originale de Prosper Mérimée. Mickaëla est une jeune Navarraise qui aime Don José et qui l'attend au pays. Elle est destinée à faire contraste avec la sulfureuse gitane. L'écriture de Dupouy fonctionne sur le même schéma.

1688 A. Dupouy, « René Quillivic, Sculpteur Breton », *La Bretagne Touristique*, mai 1923, p. 106.

l'occasion d'un constat sous forme de *lamento* :

Hélas ! ce n'étaient jamais des chansons anciennes, des chansons du pays comme en chantent les Bigoudenn de notre Armor loctudyen : c'était en grande majorité de tristes gaudrioles faubouriennes, des effusions lyriques de cafés-concerts, qui voyageaient de gare en gare, jusqu'à ce terminus.¹⁶⁸⁹

A la manière de Quillivic, il raconte lui aussi un moment tendu entre le passé et l'avenir. Le sentiment de la perte le poursuit, mais il n'est pas univoque. L'esprit de Dupouy est partagé quant à la vision de ce qui va venir. Dans les deux extraits que nous venons de lire, le futur est douloureux, construit sur une perte d'identité, sur une ancienne grandeur écrasée par la médiocrité. Cette vision est en contradiction avec son désir de faire avancer la Bretagne, de lui donner des perspectives industrielles et techniques.

Lorsqu'il nous fait part de sa lecture des *Poèmes votifs*¹⁶⁹⁰ d'A. Le Braz, il se met dans les pas de son aîné en ce qui concerne la modernité. Dans l'écriture de Dupouy, comme chez Le Braz, c'est naturellement la Bretagne qui a la meilleure part. Mais quelle Bretagne? Sa lecture nous permet d'en distinguer deux. Pour Dupouy, le grand poète met en scène une Bretagne plutôt qu'une autre, « [...] la Bretagne qui s'en va plutôt que la Bretagne qui vient. »¹⁶⁹¹ Pour l'homme de Saint-Guérolé, il y a une explication à cela, « non que Le Braz fut l'homme du passé : la raison était avec l'avenir et tout ce qui lui semblait progrès obtenait sa ferme adhésion. Mais le passé est toujours plus poétique [...] »¹⁶⁹² Dupouy va reprendre cette tension dans la construction romanesque. Le roman est le genre qui évoque le plus intensément la vie. Il va donc mêler intimement les signes poétiques d'un temps passé et les signes de l'évolution.

Avec Quillivic, Dupouy construisait l'image d'une Bretagne en décadence, avec Le Braz, il articule sa vision autour d'une Bretagne poétique et d'une Bretagne positiviste. Pour lier ces antagonismes, il fait appel à la figure de Renan : « Oui, peut-être qu'en regardant bien cette Bretagne dernier modèle, il y reconnaîtrait encore la Bretagne éternelle, comme à travers ses métamorphoses il se reconnaissait toujours et pour l'essentiel, Breton. »¹⁶⁹³

S'il nous paraît impossible de repérer ce qui rend la Bretagne éternelle, nous pouvons en revanche souligner les marques du changement dans l'œuvre de Dupouy. Parmi celles-ci

1689 A. Dupouy, *Un Amour bigouden ou...*, op. cit., p. 51.

1690 A. Le Braz, *Poèmes votifs*, Calmann Lévy, 1927, Paris.

1691 A. Dupouy, « Poèmes votifs », *La Bretagne touristique*, juin 1927, p. 127.

1692 *Ibid.*

1693 A. Dupouy, « Renan, écrivain de Bretagne », *La Bretagne Touristique*, février 1923, p. 33.

nous trouvons la question de la langue bretonne. Elle était un sujet qui intéressait Dupouy. Il a montré une affection certaine pour cette langue en publiant un article sur la question de son enseignement à l'école¹⁶⁹⁴. Il soutient la pratique du breton sans lui-même le maîtriser tout à fait. Ce paradoxe est tout à fait celui de ses romans. Si François parle parfaitement la langue du terroir, elle est en revanche un signe d'indignité pour sa mère. Hervé ne parle pas la langue des habitants de Tréoguy et il semble que cela ne le touche à aucun moment. Quant à Pierre, Alain Monot nous fait remarquer que nous ne savons pas s'il parle ou non le breton. « L'absence de réponse à cette question indique assez bien le statut en passe de devenir minoritaire d'une langue qu'on ne se soucie plus vraiment de comprendre tant il est tacitement entendu qu'elle devient une manière de s'exprimer annexe, seconde, inessentielle. »¹⁶⁹⁵ A travers le personnage de Pierre, Auguste Dupouy est donc le témoin d'un temps où la langue bretonne perd du terrain et finit par n'être plus parlée que par un peuple marginalisé, isolé dans sa contrée même.

Le changement de statut de la langue bretonne est symbolique de tout ce qui a trait à la tradition. Un passage de *La Paix des champs* représente la violence de ce changement. Quand Hervé revient en Bretagne, il découvre que son oncle, qui a décidé de lui offrir sa ferme, n'est plus qu'une caricature d'homme, vieille horloge dérégulée. Mais que s'est-il passé ? « Oh ! C'est simple : la rencontre de l'antique attelage et de la 20 chevaux moderne. Victoire est restée au progrès comme de juste. »¹⁶⁹⁶. Charles Le Goffic rapporte quasiment mot pour mot le même épisode dans *L'Âme bretonne*. Il rapporte l'étrange destinée de Narcisse Quellien, celui qui se faisait appeler « le dernier barde »¹⁶⁹⁷, « ce primitif, cet homme d'un autre âge »¹⁶⁹⁸ qui se fit écraser par une automobile ; sa mort prit pour certains « l'importance d'un symbole où l'écraseur représentait le Progrès, l'écrasé la Tradition. »¹⁶⁹⁹ Mais Dupouy va plus loin, car dans son roman, le volant du bolide « était tenu par une écervelée de dix-neuf printemps. Mademoiselle se faisait la main. »¹⁷⁰⁰ Ainsi l'auteur constate, certes non sans une pointe de causticité, l'émancipation de la femme. Le sourire de l'ironiste n'est pas non plus absent lorsque Hervé est invité à la table d'Achille Kerangall dont l'épouse est entièrement focalisée

1694 A. Dupouy, « Le breton à l'école », *L'Ouest-Eclair*, 28 nov 1941.

1695 A. Monot, « Ecart social et culturel dans *On l'appelait Marlène...* », *op. cit.*, p. 178.

1696 A. Dupouy, *La Paix des champs*, *op. cit.*, p. 59.

1697 Ch. Le Goffic, *L'Âme bretonne*, 1^{ère} série, Honoré Champion, 1982, Paris, p. 189.

1698 *Ibid.*

1699 *Ibid.*

1700 A. Dupouy, *La Paix des champs*, *op. cit.*, p. 60.

sur les progrès de l'hygiène, pour qui la vie n'est plus « qu'une palpitante aventure dans une jungle peuplée de microbes. »¹⁷⁰¹

Bien plus que par des révolutions, c'est souvent à petits pas que le progrès s'immisce dans les vies. C'est encore une fois ce que nous fait sentir l'auteur quand il nous plonge dans la fumée et l'odeur des salles de bal. La danse est d'une importance capitale dans les romans de Dupouy. Mais ce n'est plus la danse dont la fonction est de participer à la structure d'un groupe social prédéterminé, c'est-à-dire de type traditionnel. Ce sont maintenant des danses de salon, donc modernes, d'importation récente. C'est ce que constate François quand il pénètre dans une salle de bal accompagné de son ami Cyrus :

Il reconnut les couples au passage, distingua l'harmonie de leurs évolutions : les uns derrière les autres, ils faisaient en valsant, le tour de la salle, dans un ordre invariable, sans se permettre la moindre fugue. Et François, qui n'avait jamais vu, hors de son monde, danser autrement qu'au biniou, d'autres danses que les *jabadao* ou les gavottes bretonnes, s'absorbait à suivre ici le rythme impeccable des pas et le tournoiement des jupes[...] ¹⁷⁰².

Les danses des villes remplacent les danses rurales. Chez Dupouy les femmes veulent danser la valse, la polka. Ces salles de danse sont des lieux privilégiés de la jeunesse. Nous les voyons trinquer, rire, séduire. Nous sommes bien loin de la vision littéraire d'un Renan ou d'un Le Goffic dans son *Amour breton*¹⁷⁰³. Les femmes, chez Dupouy, sont rieuses, elles chantent, dansent. Elles aiment la séduction et son résultat charnel. Dans *Marlène*, la danse est le centre de l'intrigue :

C'est par la salle de bal que je fus introduit dans ce curieux petit monde, d'un romanesque aussi éperdu qu'ingénu, et que je fus initié à tant d'historiettes émouvantes ou pittoresques ; par la vertu de la valse, de la scottisch et de la mazurka, que ma liaison avec Marlène reçut une sorte de consécration, que je devins l'ami en titre, reconnu (disons : respecté) de tous, à commencer par elle, celui qu'on avoue, qu'on déclare, qu'on produit, qu'on trompera, qu'on trompe déjà peut-être, mais qui n'en est pas moins une sorte de répondant qui confère une sorte de régularité. ¹⁷⁰⁴

Que nous décrit Dupouy? Tout simplement une jeunesse qui vit sa vie, avec les intrigues, les plaisirs qu'elle ne peut partager qu'avec d'autres jeunes. Une jeunesse de toujours qui use son temps dans une frivolité romanesque d'une telle intensité qu'elle en devient essentielle. Nous avons ici tout à la fois le sentiment du changement par ces danses qui évoluent, qui en remplacent d'autres, et le sentiment de la permanence, avec ces jeunes gens

1701 *Ibid*, p. 114.

1702 A. Dupouy, *L'Affligé*, *op. cit.*, p. 86.

1703 Ch. Le Goffic, *Amour breton*, *op. cit.*

1704 A. Dupouy, *Un Amour bigouden ou...*, *op. cit.*, p. 58.

qui reproduisent des comportements immuables.¹⁷⁰⁵

Dupouy nous montre des hommes et des femmes en action. Y a-t-il d'ailleurs une si grande différence entre la salle de bal que fréquente Perrine et le salon guindé où se démène Prisca, qui, dans la danse, devient une « jolie bête, heureuse de son corps exercé »¹⁷⁰⁶ ? Ce sont les mêmes sentiments intérieurs. Dupouy nous propose une peinture de la société qu'il connaît le mieux et qui l'intéresse le plus, en cela il est bien dans la dynamique du roman de mœurs, puisqu'il pourrait « désigner en définitive tout ce qui parle de son temps. »¹⁷⁰⁷ ; mais cette peinture passe obligatoirement par le prisme de son regard et l'intermédiaire de son écriture. Comme M. Raimond le fait remarquer, « lire ou écrire un roman, ce n'est pas être placé devant un équivalent du réel, c'est pénétrer dans l'univers d'un discours. »¹⁷⁰⁸ Or ce discours est aussi celui d'une époque. Après tout, ne peut-on voir cette constatation de l'écart, cette impossibilité de l'amour entre personnes de classes opposées comme un écho lointain du « Familles, je vous hais »¹⁷⁰⁹ des *Nourritures terrestres* de Gide ? « Ce qui fut, écrit M. Raimond, le sujet de prédilection du public des années trente, c'est le conflit entre l'individu et la famille, entre le goût de la vie libre et le poids des traditions »¹⁷¹⁰ Cela nous montre que Dupouy, sous couvert de régionalisme, est en réalité imprégné des questions de son époque.

C'est ainsi que vont les romans d'A. Dupouy, « dénonçant, pour reprendre les mots d'A. Monot, une société engoncée dans les vieux habits raides et désolants du conformisme et tâchant de lui opposer le droit tout simple de vivre un amour en marge, donc *merveilleux*, mais là, faisant le constat de l'impossibilité malgré tout de cet *amour écarté, écartelé*. »¹⁷¹¹ Par cette dénonciation, ces livres bretons initient un élan, « cette volonté d'un début de *faire*

1705 Cet aspect central de la danse peut nous rappeler d'autres œuvres patrimoniales. On peut remarquer la concordance de comportement entre *L'Affligé*, *Le Gardien du feu* et *Les Maîtres sonneurs*. Dans cette dernière œuvre, George Sand met en scène la rencontre de Tiennet, Berrichon, avec la culture bourbonnaise, beaucoup plus libre et ouverte. Parmi les caractères de ce roman figure Joseph, appelé également *Joset l'ébervigé*, pour son manque de mémoire et son côté distrait. Il est très proche de notre héros François, taciturne et renfermé, « Joseph était un enfant triste, d'une chétive corpulence et d'un caractère tourné en dedans. » Il est marqué, comme François, par une faiblesse physique, lui aussi refuse toujours de danser, il ne sait pas réellement participer à la fête. On peut remarquer une autre analogie entre les deux romans, elle se trouve dans le plaisir que trouvent les femmes dans la danse, Brulette, comme les héroïnes de Dupouy, « était folle de la danse » Dans le refus de la danse de Joseph, comme de François, se devine une blessure plus profonde que la douleur physique. Ils ne peuvent participer à la vie d'une jeunesse qui va, qui a le monde à conquérir. La danse devient symbole de l'énergie, compagne de l'élan vers le futur.

1706 A. Dupouy, *La Paix des champs*, op. cit., p. 173.

1707 Y. Stalloni, « Roman de mœurs », *Dictionnaire du roman*, op. cit., p. 147.

1708 M. Raimond, *Le Roman depuis la Révolution*, op. cit., p. 65.

1709 A. Gide, *Le nourritures terrestres*, Paris, Société du Mercure de France, 1897, p. 83.

1710 M. Raimond, *Le Roman depuis la Révolution*, Ibid., p. 179.

1711 A. Monot, « Ecart social et culturel dans *On l'appelait Marlène...* », op. cit., p. 179.

rupture, d'être en effrontée rébellion, non par désir révolutionnaire, posture trop radicale pour Auguste Dupouy, mais par une forte nécessité intérieure de prendre distance. »¹⁷¹² Dans la célébration de la Bretagne que l'on pourrait attendre de ses romans, on découvre une inquiétude qui concerne un monde à sauvegarder et à transformer.

On ne peut se montrer univoque en affirmant que Dupouy cherche à poser la question de la vie d'une société, voire de sa survie, car il n'exclut en rien le *Moi*. Certes, les personnages constituent eux-même la société qui régit leur vie, ils sont partie intégrante de l'organisation sociale qui les contraint ; elle est révélée par un personnage, qui, comme chez Zola, nous introduit dans un milieu qui n'est pas le sien. Mais chez Dupouy, pas vraiment de leçon de chose. On est immédiatement plongé dans les conflits internes, infiniment plus importants que la description précise d'une organisation sociale.

On pourrait résumer une grande part de l'oeuvre de Dupouy en l'analysant sous l'angle de la verticalité, c'est-à-dire d'un conflit entre le haut et le bas. Et, constamment, les personnages naviguent entre l'élévation et la chute. Continuellement tiraillés entre inférieur et supérieur, pureté et saleté, ange et démon, ils semblent sur le fil d'une personnalité qui se révèle indécidable. Mais à cette analyse s'ajoute une horizontalité qui nourrit un autre conflit fondamental opposant l'ici et l'ailleurs.

4- De l'exotique en Bretagne

Si le rapport à la pureté est un élément fondamental du pouvoir d'attraction féminin, on devine l'ambiguïté qui existe entre une dévotion à Marie et le désir de profanation de cet incarnation mystique. Le héros navigue entre ces deux pôles d'attraction et construit l'intensité de son désir sur cette contradiction. A cette ligne qui relie le ciel et la terre s'ajoute une représentation spatiale complexe.

Nous avons démontré que la femme était une incarnation de la couleur locale en ce qu'elle représentait la Bretagne, et de ce fait une expression du temps passé. Chez Dupouy cohabitent donc des femmes du temps présent et du temps d'avant. Par conséquent il n'est pas choquant de proposer l'idée que cohabitent des femmes d'ici et des femmes d'ailleurs, et plus pleinement d'ailleurs que leurs origines s'ancrent dans un passé plus lointain. C'est ainsi

¹⁷¹² *Ibid.*, p. 175.

qu'en plein pays bigouden il est séduit par « la petite bigouden chargée d'exotisme »¹⁷¹³. La femme exprimant la couleur locale va apporter un véritable dépaysement.

Nous l'avons vu plus haut, le début du XXe siècle correspond à l'explosion du tourisme en Bretagne qui suit logiquement la quête de nouveaux horizons entamée par les classes élevées durant tout le XIXe siècle. La Bretagne s'inscrit dans la démocratisation de ce phénomène. On est à la recherche de l'exotique, mais ici, on a la chance de le trouver chez soi.

« La basse Bretagne, je ne cesserai de le dire, est une contrée à part qui n'est plus la France. Exceptez-en les villes, le reste devrait être soumis à une sorte de régime colonial. »¹⁷¹⁴ Ce qu'affirme Auguste Romieu, sous-préfet de Quimperlé dans *La Revue de Paris* en 1831 est révélateur de l'idée que l'on a pu se faire de la Bretagne pendant de longues années. Cette région n'était plus tout à fait la France. Des expressions telles qu'« une contrée à part », « régime colonial », nous montrent que nous avons déjà, en Bretagne, rejoint l'étranger, avec tout le choc des cultures que cela comprend. Si l'on regarde la définition du mot « exotique », du grec *exôtikos*, « étranger », « qui n'est pas naturel ou n'appartient pas à nos climats, à nos civilisation de l'Occident »¹⁷¹⁵, on peut admettre l'idée que, pour beaucoup, la Bretagne n'appartenait déjà plus à l'aire géographique de la civilisation occidentale.

Notons dès à présent que Dupouy fit un voyage en Orient¹⁷¹⁶. On en trouve les principales traces dans son œuvre poétique. On peut citer par exemple le poème « Djellal »¹⁷¹⁷, publié en 1905 dans *Partances*. On sait qu'avec l'ouverture du monde au XIXe siècle, le voyage en Orient était devenu un passage obligé de l'initiation des jeunes lettrés. Il réalise donc son voyage vers l'Algérie qui, on doit le constater, a influencé durablement son écriture¹⁷¹⁸. A cela, on peut ajouter une influence littéraire essentielle qui serait celle de Loti. Michel Raimond résume en quelques mots les intrigues du Rochelais : « un officier de marine, débarqué dans un pays lointain, séduit une jeune indigène qu'il est obligé de quitter. »¹⁷¹⁹ On peut repérer le même schéma dans les œuvres de Dupouy. Un jeune homme de condition sociale supérieure, à l'éducation solide, rencontre une jeune femme d'extraction

1713 A. Dupouy, *Un Amour bigouden ou...*, *op. cit.*, p. 33.

1714 A. Romieu, sous-préfet de Quimperlé, *La Revue de Paris*, 1831.

1715 J. Rey-Devove, A. Rey, *Le Petit Robert*, Dictionnaire Le Robert, 1993, p. 966.

1716 Pour Jean-Pierre Dupouy ce voyage aurait eu lieu aux alentours de 1900.

1717 A. Dupouy, « Djellal », « Les Passagères », *Partances*, *op. cit.*, p. 102.

1718 Voir Annexes, *Ce Farceur de Jacques Bih*

1719 M. Raimond, *Le Roman depuis la Révolution*, *op. cit.*, p. 130-131.

sociale inférieure, une petite bretonne de la tradition ; la relation est mise en péril voire impossible. Cette filiation ajoutée à l'expérience exotique lierait donc l'écriture de Dupouy à ce thème fondamental de la littérature mondiale, le voyage¹⁷²⁰.

C'est ainsi que, quand Hervé sent l'odeur de Marlène, il ne sait par quel effet

cela [lui] donnait une impression contrastée de dépaysement et de rapatriement ; comme si cette berge se fut trouvée à Cadix, Istanbul, Venise ou Papeete, et que [il] y [eût] précisément rencontré l'étrangère que, depuis des siècles, longtemps avant de naître à [sa] propre personnalité, [il] cherchai[t] pour [s]'unir à elle.¹⁷²¹

On voit ici qu'à l'effet de distance se mêle un retour vers des temps anciens. Comme le fait remarquer Claude Lévi-Strauss, l'idée d'exotisme s'accomplit simultanément dans l'espace, dans le temps mais aussi dans la hiérarchie sociale¹⁷²².

Pour le narrateur, la femme représente bien une présence étrange, voire étrangère. Comme Carmen, la femme est « parmi des civilisés, une petite sauvage, livrée toute à l'emprise de son instinct. »¹⁷²³ Et quand Pierre Arzal fait venir chez lui les deux jeunes Bigoudènes, il observe avec une satisfaction sournoise combien « elles n'étaient plus que deux petites sauvages qui n'osaient remuer ni s'asseoir. »¹⁷²⁴ Dans cette scène, il recrée le rapport colonial que pouvaient avoir les occidentaux avec les peuples d'Afrique ou d'Asie. « La splendeur de la pièce garnie, [...] le bel ordre de la table »¹⁷²⁵ semblent figer les jeunes filles et noyer dans le même temps la possibilité d'une relation sur un pied d'égalité. Elle est dès lors écrasée par un sentiment de supériorité définitif.

A cette quête de l'ailleurs se superpose une quête du sens. « Pour bien des européens désabusés, nous fait remarquer Gisèle Séguin, l'Orient était la patrie du sens, perdu en Europe. »¹⁷²⁶ On va aller chercher chez les autres ce que l'on ne trouve plus chez soi. Le sentiment de la perte est important car le voyage, nous l'avons vu, permet, outre le déplacement géographique, un déplacement dans le temps. On recherche souvent dans la rencontre avec les peuples moins avancés une certaine image perdue que l'on fait revivre par

1720 J.M. Moura, *Lire l'exotisme*, Paris, Dunod, 1992, p. 3.

1721 A. Dupouy, *Un Amour bigouden ou...*, *op. cit.*, p. 48.

1722 C. Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, Paris, Plon, 1955.

1723 A. Dupouy, *Carmen de Mérimée*, *op. cit.*, p. 98.

1724 A. Dupouy, *Un Amour bigouden ou...*, *Ibid.*, p. 26.

1725 *Ibid.*

1726 Gisèle Séguin, *Nerval au miroir du temps*, Les filles du feu, les Chimères, Paris, coll. Textes fondateurs, Ellipses, 2004, p. 32.

l'acte de voyage. Comme le fait remarquer la spécialiste de l'écriture nervalienne : « le déplacement géographique était une remontée du temps, en quête d'un point fixe. »¹⁷²⁷ C'est-à-dire que lorsque le personnage abandonne son environnement familial, protecteur, afin de se confronter à la nouveauté des êtres et des choses, il met en marche un processus bien plus complexe que la simple variation spatiale. Il se met en quête de ses origines, de son identité enfouie. Les récits de Dupouy peuvent alors être lus comme des textes où la quête existentielle est peut-être la plus essentielle. Et ces romans, ces romances, proposent un voyage au cadre unique : La Bretagne, et dans ces textes devenus récits de voyage, l'aventure amoureuse, c'est encore l'aventure. Comme le suggère G. Lukacs dans sa *Théorie du roman*, le roman est précisément la forme de l'aventure, celle qui convient à la valeur propre de l'intériorité : « Le contenu en est l'histoire de cette âme qui va dans le monde pour apprendre à se connaître, cherche des aventures pour s'éprouver en elles et par cette preuve, donne sa mesure et découvre sa propre existence. »¹⁷²⁸

La figure de la primitive va englober ce voyage dans le temps, dans l'espace et dans les structures sociales. Brizeux avait ouvert cette voie en voyant dans les « vêtements variés et bizarres » des femmes respirer des « grâces barbares [...] »¹⁷²⁹. Dupouy va donc faire œuvre de continuateur, détaillant et amplifiant largement le motif. Ainsi, François de Trohanet voit Marie-Rose comme « un exemplaire intact de la primitive grâce féminine »¹⁷³⁰. Hervé Menguy, après avoir possédé la jeune Perrine, s'interroge sur ce qui doit advenir de sa relation avec cette « verte pousse qui sent la souche centenaire »¹⁷³¹, cette « gracieuse Bombyka », double breton de la jolie Syrienne de Théocrite. Ce ne sont que quelques références parmi une multitude.

Ce modèle de la primitive nous permet de saisir que l'exotisme se réalise avant toute chose dans une écriture. Sans ce sentiment de l'ailleurs, il n'est point de séduction, point d'histoire donc. Quels sont alors les signes identifiables qui le provoquent ? Le costume est le premier élément qui porte l'exotisme et qui pose la femme bretonne comme différente et définitivement étrangère. Moyen éminemment paradoxal d'exprimer tout à la fois la couleur locale d'une région et le sentiment de l'étranger, il est ce qui frappe d'abord le voyageur

¹⁷²⁷ *Ibid.*

¹⁷²⁸ G. Lukacs, *La Théorie du roman*, Paris, coll. tel, Gallimard, Denoël, 1968 pour la trad française, p. 85.

¹⁷²⁹ A. Brizeux, « Marie, III », *Œuvres de Auguste Brizeux* établie par Auguste Dorchain, Paris, Garnier, 1910, p. 21.

¹⁷³⁰ A. Dupouy, *L'Affligé*, *op. cit.*, p. 57.

¹⁷³¹ A. Dupouy, *La Paix des champs*, *op. cit.*, p. 99.

quand il arrive en Bretagne. Symbole de ce regard, madame de Trohanet n'a qu'un mot pour qualifier le vêtement de sa servante : « extraordinaire »¹⁷³². Mais que l'on ne s'y trompe pas, elle met dans ce mot ce qu'ont pu dire les colons décrivant les tenues des indigènes sur lesquels ils avaient la main mise. Rien, donc, de positif dans ce terme car, quant à elle, elle le confesse, elle préfère à toutes ces bretonnes « la moindre bonne de ville »¹⁷³³. Pourtant, le héros va rechercher cette femme qui porte les symboles de la Bretagne, car ce voyage, *a priori* si peu géographique, surtout social, est un véritable voyage car le héros, comme le fait remarquer Jean-Marc Moura, est avant toute chose en quête de symboles¹⁷³⁴.

L'image de l'anti-exotisme est représentée par la femme des villes. Des détails qui paraissent insignifiants distinguent de manière définitive la citadine de la rurale. On l'observe dans la démarche, le port de tête, et ce, jusqu'au sourire. Les lèvres de la ville « ont trop appris à se clore sur les mots qu'il convient de garder secrets. »¹⁷³⁵ Et quand François compare l'urbaine Anne-Marie, qu'il a rencontrée au dancing, à Marie-Rose au costume d'Elliantaise, il voit combien cette dernière est supérieure à l'autre parce que la citadine « était maîtresse de ses lèvres, et sa gaieté même n'était peut-être pas franche. C'était une gaieté trop gaie. Comme [il] lui préfère la joie tranquille de Marie-Rose ! »¹⁷³⁶ Le héros est fasciné par cet état de nature qui tend à disparaître. Et c'est encore sur ces lèvres qu'il retrouve la « grâce » et la « candeur. »¹⁷³⁷ Elles luisent alors comme une « jeune lumière, en vertu d'une loi de nature, parce qu'elles étaient aussi le rayon qui aime et qui se donne sans calcul et sans feinte. »¹⁷³⁸

La dimension positive de l'état naturel opposé à celle négative de la civilisation — symbolisée par la citadine — amène à voir la figure exotique comme la résurgence fantasmatique d'un paradis perdu. Le narrateur est en recherche d'un monde rêvé qui se pose comme un espace lointain, construit sur une unité de ton harmonieuse. Le statut du narrateur est essentiel dans la révélation de ce monde, à la fois intérieur et extérieur, impliqué et détaché, il permet, pour reprendre la formule de J.M. Moura, de retrouver « l'antique dialectique du même et de l'autre. »¹⁷³⁹

1732 A. Dupouy, *L'Affligé*, *Ibid.*, p. 37.

1733 *Ibid.*

1734 J.M. Moura, *Lire l'exotisme*, *op. cit.*, p. 3.

1735 A. Dupouy, *L'Affligé*, *op. cit.*, p. 99.

1736 *Ibid.*

1737 *Ibid.*

1738 *Ibid.*

1739 J.M. Moura, *Lire l'exotisme*, *op. cit.*, p. 6.

Peut-on dire alors que Dupouy est rousseauiste ? Un élément de réponse se trouve dans l'analyse qu'il réalise des personnages de Mérimée :

Certes, il n'a pas policé les siens — ceux qu'il n'est pas allé prendre dans de nobles salons : car c'est leur sauvagerie qui l'intéresse, en manière de protestation contre le bon ton, la fadeur mondaine et la tyrannie des usages. Romantisme encore ceci ? ou préromantisme ? Souvenir de Jean-Jacques et de son « état de nature » qui, pour lui et sa secte, était un état d'innocence ? Non pas : Mérimée n'a nullement le préjugé du bon sauvage. Le sauvage lui plaît pour sa franchise, non pour sa bonté.¹⁷⁴⁰

Et nous l'avons vu, les femmes de Dupouy, si elles sont, dans une certaine mesure, pures, ne peuvent être qualifiées de « bonnes », car s'il y a bonté, il y a nécessairement volonté de contrecarrer le mal. Chez Dupouy, comme chez Mérimée, rien de tel, le personnage féminin « est, parmi des civilisés, une petite sauvage, livrée toute à l'emprise de son instinct. »¹⁷⁴¹ Pas de calcul chez elle, pas de réelle volonté de séduire. Les femmes sont dites primitives car elles sont, dans les romans de Dupouy, sans conscience d'elles-mêmes. C'est ce que constate Hervé quand il a tout perdu, il ne réalise qu'imparfaitement son désir de retour à un ordre ancien, un état de nature : « Il avait pu prendre les passions des simples, mais pas leur inconscience. »¹⁷⁴²

Représentation de l'ailleurs, image de la petite sauvage, de l'être entièrement dédié à ses instincts, tout ce sentiment exotique se cristallise autour de la figure de la gitane. Quand Pierre voit se dévêtir Marlène il lui revient l'image de la bohémienne de Franz Hals. « Cette petite gitane bigouden »¹⁷⁴³ est la sœur de la *Carmen* de Mérimée. Dans la préface de l'édition de 1972, Edmond Soufflet affirme que ce roman aurait dû s'appeler *Termagie*, « si Marcel Prévost n'avait trouvé que ce terme, évidemment ambigu, était expliqué trop tard, et qu'il fallait gagner les toutes dernières pages pour apprendre que le mot était une simplification enfantine de LanTERne MAGIque, cette lanterne magique que les gitans promenaient alors de foire en foire. »¹⁷⁴⁴ Notons qu'en breton *termaji* signifie saltimbanque¹⁷⁴⁵. Cela nous dit combien la femme est pour le narrateur inconsistante et enchantée, une figure de l'irréel toujours fuyant, à la manière de l'image produite par le feu de la lanterne. C'est cet impalpable qui produit le désir, car rien de moins sensuel qu'Emma la parisienne, incarnation

1740 A. Dupouy, *Carmen de Mérimée*, op. cit., p. 100.

1741 *Ibid.*, p. 98.

1742 A. Dupouy, *La Paix des champs*, op. cit., p. 225.

1743 A. Dupouy, *Un amour bigouden ou...*, op. cit., p. 21.

1744 Ed. Soufflet, Préface, *Ibid.*, p. 5.

1745 F. Favreau, *Dictionnaire du breton contemporain*, Morlaix, Skol Vvreizh, 1993, p. 731.

de « la plus solide réalité »¹⁷⁴⁶, elle qui « a toute la réalité du monde extérieur, tous les angles, quoique dodue, du non-moi. »¹⁷⁴⁷ C'est incontestablement une profondeur insondable de l'être que cherche le narrateur dans cet exotisme de proximité.

Déjà, dans *Partances*, Dupouy évoquait les « Bayaders et Bohémiens » qu'il rencontra en visitant le désert. Il a, dans ses romans bretons, le talent de faire apparaître ce thème dans des lieux peu propices à cet imaginaire. Dans *L'Homme de la palud*, véritable concentré des thèmes fondamentaux de l'auteur, Dupouy nous montre deux femmes. Corentine est avant toute chose la femme du port, la dégourdie ; mais son comportement est sur certains points inacceptable : le héros pense qu'elle le trompe. Catherine, elle, est une ombre, l'image même de la femme bretonne évoquée par Le Goffic. Elle est le symbole de la palud, une femme douce et soumise, avec qui il n'aurait sans doute pas de problèmes. Pourtant, il veut reconquérir Corentine, il veut redevenir le maître chez lui. Il ne l'est plus depuis qu'il est en concurrence avec le jeune Croëz, patron du bateau dont il est armateur. Corentine revêt des caractéristiques de La Flamme, que nous avons vue plus haut. Le récit de sa rencontre avec le héros la place dans le registre de la sensualité, de la séduction :

Tout de suite il l'avait remarquée. Elle avait bien des choses pour lui déplaire : le verbe haut, le geste hardi, une façon à elle de pivoter sur place, de rire des gens ou de les interpellier à distance, ses cheveux qui faisaient des dents sur le front et des coques sur les tempes, au lieu d'être sagement tirés sur la coiffe, il ne savait quoi d'irrégulier et de provoquant dans la toilette, dans le maintien, dans la mine. Comment tout cela lui avait-il plu, soudainement, dès qu'elle l'eut regardé d'un certain air, avec ses yeux rieurs qui brillaient plus que les autres ? Les binious attaquaient une gavotte. Elle lui avait pris la main, sans façon, en disant :

– Cette fois, il me faut un col bleu comme cavalier.

Et la main s'était sentie prise pour toujours.¹⁷⁴⁸

Son « verbe haut », ses cheveux, son côté volontaire la rapprochent, comme La Flamme, de la fille perdue. Mais il nous semble important de mettre cette scène en rapport avec une autre :

Elle avait un jupon rouge fort court qui laissait voir des bas de soie blancs avec plus d'un trou, et des souliers mignons de maroquin rouge attachés avec des rubans couleur de feu. Elle écartait sa mantille afin de montrer ses épaules et un gros bouquet de cassis qui sortait de sa chemise. Elle avait encore une fleur de cassis dans le coin de la bouche, et elle s'avancait en se balançant sur ses hanches comme une poulliche du haras de Cordoue. Dans mon pays, une femme en ce costume aurait obligé le monde à se signer. À Séville, chacun lui adressait quelque compliment gaillard sur sa tournure ; elle répondait à chacun, faisant les yeux en

1746 A. Dupouy, *La paix des champs*, op. cit., p. 19.

1747 Ibid.

1748 A. Dupouy, *L'Homme de la palud*, op. cit., p. 10.

coulisse, le poing sur la hanche, effrontée comme une vraie bohémienne qu'elle était. D'abord elle ne me plut pas, et je repris mon ouvrage ; mais elle, suivant l'usage des femmes et des chats qui ne viennent pas quand on les appelle et qui viennent quand on ne les appelle pas, s'arrêta devant moi et m'adressa la parole :

—Compère, me dit-elle à la façon andalouse, veux-tu me donner ta chaîne pour tenir les clefs de mon coffre-fort ?¹⁷⁴⁹

Cet extrait de *Carmen* montre combien les deux femmes, l'une de la côte bretonne et l'autre Andalouse, jouent des mêmes artifices. Elles mettent en valeur leurs attributs féminins afin de développer leur sensualité. Les codes de sa société ne permettent pas à Corentine d'atteindre une réelle outrance, mais c'est tout de même dans la subtilité de la mise qu'elle se fait provocante. Peut-être plus encore que le corps ou la tenue, ce sont les yeux qui relient ces deux portraits, l'Espagnole fait des « yeux en coulisse » tandis que l'autre a les « yeux rieurs ». Les deux femmes séduisent par le corps et par les mots. Par le fait d'adresser la parole à l'homme qu'elle désire, le voilà pris. Si par bien des aspects les héros trouvent ces femmes désagréables, ils se retrouvent émerveillés, subjugués par elles. Dupouy, à la manière de Mérimée, renouvelle le motif de la rencontre amoureuse en nous présentant une femme sensuelle et dominatrice qui décide et contrôle toutes les étapes de la séduction.

Jean la trouve par certains aspects « déplaisante », mais il ne peut freiner la force de son désir ; à l'aspect animal de la femme, répond donc un comportement animal. Hervé Menguy va tenir à peu près le même discours à Prisca, l'inconnue, la mutine : « Du jour où vous m'êtes apparue, où vous m'avez insulté...parfaitement...moi, je vous ai aimée. »¹⁷⁵⁰

On peut s'interroger sur la place de la bohémienne chez Dupouy. Le croisement des images de gitanes avec celles des Bretonnes de la tradition a sans doute des objectifs multiples. Cela complexifie et étend la vision de la femme et, par concomitance, de la Bretagne. Dupouy montre un souci de description du réel, il décrit une société verrouillée, c'est-à-dire qu'il démontre dans son écriture un véritable souci ethnographique ou sociologique, mais ces images sont aussi, et peut-être surtout, des productions romanesques. La figure de la gitane peut là encore nous éclairer. Une analyse appliquée par Dupouy à *Carmen* nous permet de mieux comprendre son propre rapport au réel :

Bohémienne, la fille galante destinée à finir sous le poignard incarnera bien mieux le caprice des sens, la liberté sans frein et la cruauté qui ne s'attendrit pas. Dès lors, les petites

1749 P. Mérimée, *Carmen*, La Revue des deux mondes, 1^{er} oct 1845, p. 22.

1750 A. Dupouy, *La Paix des champs*, op. cit., p. 220.

habiletés diplomatiques et le grand zèle d'ethnologie perdent bien de leur importance. Des raisons d'art ont déterminé, selon nous, le choix de Mérimée : en est-il qui puisse décider plus légitimement un artiste ?¹⁷⁵¹

Nous avons démontré que si, dans l'écriture de Dupouy, le réel avait une place, comme dans *Carmen*, le point de vue ethnographique « perd bien de [son] importance » en comparaison « des raisons d'art ». C'est une volonté d'artiste, bien plus qu'un désir naturaliste de retranscription, qui le pousse à écrire. Les détails bretons, sans minimiser leur importance, sont avant toute chose un support pour l'imaginaire.

Après cette interrogation sur la quête du vrai, nous avons exposé les manifestations d'une mythologie exotique dans un monde régional. Nous avons constaté sa présence et avons montré combien cette mythologie était cruciale en tant qu'élément déclencheur de séduction et, de fait, actant indispensable des récits de Dupouy. Si nous avons montré la relation intime qui existait entre les héroïnes de notre auteur et la Carmen de Mérimée, nous pouvons citer également Aziyadé de Pierre Loti comme étant une sœur de Marlène ou de Marie-Rose. Elle est séduisante, mystérieuse, chargée de cette étrangeté qui plaît tant au jeune officier. Claude Martin nous éclaire sur la question de l'exotisme dans les romans de Loti :

Le livre passa donc d'abord inaperçu. Quand on le lut un peu plus tard, après « l'idylle polynésienne » (*Le Mariage de Loti*), ce fut pour l'insérer aussitôt dans la déjà longue tradition du « roman exotique ». Et cette étiquette, *Aziyadé* la mérite évidemment. Mais les exotismes vieillissent vite, et mal, et il n'est pas moins évident que celui de Loti – celui d'*Aziyadé* plus particulièrement – ne nous séduit encore aujourd'hui que dans la mesure où il pervertit la notion même d'exotisme. L'Orient, le « pays turc » du roman est bien l'Orient dont rêve la France casanière du XIXe siècle ; mais le lecteur sent vite que le héros-narrateur, s'il s'amuse et prend plaisir à rendre la « couleur locale », n'est ni le touriste (Stendhal), ni le peintre (Fromentin), ni le curieux (Goncourt) qui ont tour à tour illustré cette tradition : dans *Aziyadé* comme dans tous les récits de voyage ultérieurs, l'exotisme est *intérieur*.¹⁷⁵²

Cela nous permet de mieux saisir le sentiment exotique des romans de Dupouy : la couleur locale n'a pas plus d'objectif documentaire chez l'auteur breton que chez le Rochelais, le pays breton qu'il offre au lecteur est par ses signes pittoresques un pays rêvé et attendu par le lecteur. En recréant cet univers il répond à l'horizon d'attente de ce lecteur bourgeois qui recherche le pittoresque. Nous avons vu combien les héros de Dupouy pouvaient porter eux aussi des versants intimes de l'auteur ; son identité intermédiaire lui permet de remarquer les détails qui construisent ce pittoresque ; mais en aucun cas les héros de Dupouy ne sont dans la posture du touriste, du peintre ou du curieux, pour reprendre les mots de C. Martin.

1751 A. Dupouy, *Carmen de Mérimée*, op. cit., p. 55-56.

1752 C. Martin, « Préface » in P. Loti, *Aziyadé*, Paris, Gallimard, 1991, p. 17.

« L'exotisme est intérieur » affirme le spécialiste de Loti. C'est-à-dire qu'il est construit par un regard, il est l'expression d'un désir d'évasion.

Or les femmes dans les romans dupouysiens dépassent encore Carmen ou Aziyadé dans l'évocation de l'ailleurs. C'est du moins ce que l'auteur fait dire à Pierre, pour qui Marlène est plus étrangère que ses célèbres sœurs, son « élégance bigoudenn n'était-elle pas quelque chose de plus étrange et de plus piquant que tous les oripeaux de gitane ? »¹⁷⁵³ Le héros parvient à dépasser la représentation vivante de l'exotisme en observant une jeune femme de sa propre terre. La jeune Bretonne permet plus que l'exotisme, elle le dépasse.

Si dans les romans de l'histoire de France, les récits sont bien chastes, dans les romans bretons, la question du désir est cruciale. Elle interroge le corps et sa beauté, elle révèle le regard qui est porté sur la femme, elle reconstruit un certain idéal féminin et par cet intermédiaire nous permet de mieux saisir les subtilités du « corps romanesque »¹⁷⁵⁴ chez A. Dupouy.

Cette question de l'exotisme dans les romans de Dupouy nous amène à tâcher de résoudre la question du lectorat de ses romans. Si l'on reprend l'affirmation de M. Raimond, le « public bourgeois de l'entre-deux-guerres, un peu las de l'inquiétude, toujours friand d'évasion, curieux de connaître un monde qu'il n'a pas le loisir d'explorer en touriste, dévore les romans qui le transportent en Amérique, en Afrique, en Asie. »¹⁷⁵⁵ Il serait abusif de traiter les romans de Dupouy comme de véritables romans exotiques, pourtant, ils en possèdent nombre de caractéristiques. On peut observer une constante évocation de l'ailleurs.

Michel Raimond nous donne donc une clef pour comprendre le public de Dupouy. Il est en effet difficile de répondre à la question suivante : « pour qui écrit l'auteur ? ». Il appelle « roman bourgeois »¹⁷⁵⁶ ces récits qui ont pour objectif majeur l'évasion. « [Le lecteur] n'y cherche point, en général, la peinture des tensions qui portent en germe les révolutions de demain ou les guerres d'indépendance d'après-demain, il veut du pittoresque. »¹⁷⁵⁷ L'auteur apporte bien du pittoresque, mais le dépasse par une référence à la littérature classique,

1753 A. Dupouy, *Un Amour bigouden ou...*, op. cit., p. 57.

1754 Y. Stalloni, « Corps », *Dictionnaire du roman*, op. cit., p. 47.

1755 M. Raimond, *Le Roman depuis la Révolution*, op. cit., p. 179.

1756 *Ibid.*

1757 *Ibid.*

constamment en recherche du général. On est alors loin de l'affirmation qui valait pour George Sand, « c'est dans le peuple qu'elle cherchait son inspiration, c'est au peuple qu'elle destinait ses œuvres. »¹⁷⁵⁸

Dupouy cherche son inspiration au-delà du peuple et le peuple n'est pas non plus le public privilégié de ses œuvres. Il produit des œuvres hybrides qui donnent une impression d'être peuple du fait de leur environnement, mais en réalité plus proches du monde intellectuel. Il nous semble donc qu'il écrit plutôt pour un public breton issu d'une bourgeoisie moyenne, comme lui. Des hommes et des femmes qui apprécient l'évocation de la Bretagne, mais qui peuvent également goûter le cisèlement du style, des références érudites. On peut alors dégager trois types de lecteurs : les Bretons éduqués, les Bretons de Paris et les Parisiens aimant la Bretagne. C'est cette dimension hétéroclite qui peut expliquer en partie l'échec en librairie, même s'il fut relatif, de certaines de ses œuvres. Certains lecteurs voulaient sans doute y voir plus de terroir quand d'autres y voulaient voir une analyse psychologique plus poussée encore, car étouffée par des considérations régionales.

Cet essai de réponse à la question du lectorat de Dupouy nous mène à nous interroger sur les raisons de son écriture. Il écrit pour « mieux connaître », peut-on lire dans la préface d'*Un Amour bigouden*. André Guyon explore cette idée et affirme alors que pour Dupouy « il s'agit d'écrire pour tenter d'approcher ce qui échappe aux mots et avec le sentiment de leur insuffisance. »¹⁷⁵⁹ L'exotisme est l'expression même de cette insuffisance puisque la description de cet ailleurs est vouée à l'échec dès le premier mot, étant donné qu'elle consiste à décrire une chose qui nous échappe. Le récit exotique serait le récit de la tentative impuissante de la découverte de l'altérité, pourtant indispensable et enrichissante. Dupouy devient alors cet homme qui raconte non ce qu'il voit, mais ce qu'il remarque, comme l'écrit J.M. Moura sur la découverte du Japon par R. Barthes : « Il ne s'agit pas d'approcher une réalité, une essence japonaise, mais de sélectionner des éléments qui agréent ou surprennent l'auteur, au sein d'un spectacle qu'il renonce à comprendre pour mieux le rêver. »¹⁷⁶⁰

Si Alain Monot soulignait le constant « écart »¹⁷⁶¹ entre les milieux sociaux, il

¹⁷⁵⁸ *Ibid.*, p. 70.

¹⁷⁵⁹ A. Guyon, « Le Romancier en prise avec les mots », *Auguste Dupouy, Colloque de Quimper, 20-21 octobre 2006*, *op. cit.*, p. 202.

¹⁷⁶⁰ J.M. Moura, *Lire l'exotisme*, Dunod, 1992, Paris, p. 6.

¹⁷⁶¹ A. Monot, « Ecart social et culturel dans *On l'appelait Marlène...* », *op. cit.*, p. 170.

apparaîtrait que Dupouy, en le mettant en scène, réalise un effort de convergence, il met en jeu les multiples forces du passé, du présent, de l'ailleurs, de l'ici, de l'autre et du même ; il créerait alors un intermédiaire, une zone d'équilibre qui concentrerait et annulerait dans le même temps des énergies opposées. De manière tout à fait naturelle, il précède l'âge du métissage.

Au travers de la femme, mais aussi par les descriptions, par la mention de certains détails typiques, le costume, par la mise en scène de tableaux caractéristiques, les moissons, par l'évocation lyrique de la beauté bretonne, Dupouy construit un univers régionaliste. Pourtant il est crucial d'interroger cette notion car, nous semble-t-il, on ne peut se borner à cette seule lecture. Mettre en évidence, comme nous l'avons fait, quelques signes du pays afin de démontrer le régionalisme d'un auteur, c'est accepter de le faire rentrer dans un cadre étroit et réducteur qui malheureusement, diminue la chance de ses ouvrages d'accéder au statut d'œuvres littéraires à part entière. Anne-Marie Thiesse¹⁷⁶² a su montrer les nombreux enjeux, politiques, éthiques et esthétiques, qui émaillaient l'écriture de la province, mais cette concentration sur le fait régional n'aurait-elle pas pour conséquence de diminuer la portée de certaines œuvres?

Charles Le Goffic, déjà, lors de la parution du *Trésor d'Arlatan*¹⁷⁶³ regrette les excès parisiens et félibristes auxquels cède trop volontiers Daudet. « Il souligne », écrit J.A. Le Gall, « aussi l'une des tentations en même temps que l'un des dangers du roman régionaliste : pousser la couleur locale jusqu'à une certaine outrance caricaturale qui le rendrait plus aisément identifiable pour un public extérieur, donc étranger à la région. »¹⁷⁶⁴ Sans aucun doute, cela fut un sujet de discussion littéraire entre les deux hommes. Ils eurent tous deux le souhait de défendre leur région au travers de leur écriture, mais toujours inquiets de ne pas entrer dans les outrances dénoncées par Le Goffic¹⁷⁶⁵. Le décor et les détails régionaux peuvent servir la Bretagne, mais ils se doivent surtout de servir l'action.

Ce rapport entre une écriture régionale et une profondeur de propos préoccupait

1762 A.M. Thiesse, *Ecrire la France, Le mouvement littéraire régionaliste littéraire de langue française entre la Belle Epoque et la Libération*, op. cit.

1763 A. Daudet, *Le Trésor d'Arlatan*, Paris, Charpentier et Fasquelle, 1897.

1764 J. A. Le Gall, *Charles le Goffic, ou la difficulté d'être Breton*, op. cit., p. 268.

1765 On peut noter d'ailleurs que Le Goffic ne peignit pas qu'une Bretagne idyllique, nous pensons particulièrement au *Crucifié de Keraliès* ou à *Madame Rugouellou* qui montrent une Bretagne paralysée par l'alcoolisme et la corruption, une région dont les maisons sont parfois sales, les paysages noirs.

Dupouy. « Il y a des écrivains », écrit-il dans sa *Géographie des lettres françaises*, « qui n'ont voulu rien connaître hors du terroir que par rapport à lui, et d'autres, généralement les plus grands, qui dans le personnage du cru ont saisi un type d'humanité, dans le site local une parcelle du vaste monde. »¹⁷⁶⁶ L'inscription dans un lieu provincial n'a de sens que si elle permet son propre dépassement, offrant au lecteur un exemple illustrant une certaine généralité. Que le récit se déroule sur la pointe bretonne, à Manosque, ou à Paris, l'objectif de l'artiste serait le même. Cela peut nous rappeler la pensée de Ramuz :

Il faut être de sa province sans être provincial; il faut être de sa région sans être régionaliste. Ne pas être automatiquement ni « pour », ni « contre » Paris - mais tantôt pour et tantôt contre, selon les cas, en toute liberté, au nom de quelque chose - et d'abord au nom de soi-même, puis au nom de ce soi-même élargi et renforcé qu'est le sol d'où on est sorti.¹⁷⁶⁷

Nous pouvons d'ailleurs remarquer que Michel Raimond dans *Le Roman depuis la Révolution* ne développe pas la notion de régionalisme. Il écrit en revanche sur la notion plus large de « roman rustique », porté principalement par la figure de George Sand. Pour Y. Stalloni, ce type de roman a pour objectif de « peindre les travaux et les mœurs du monde paysan et du petit peuple en général. »¹⁷⁶⁸ Est-ce le sens de l'écriture de Dupouy? Certes, il y a des mises en scène de quelques métiers, l'exposition de mœurs spécifiques, mais leur importance n'est absolument pas singulière dans ses romans. Ces évocations du terroir nous semblent avoir une triple fonction, une forme de triptyque complémentaire. La première est de produire un « effet de réel »¹⁷⁶⁹ pour reprendre le titre du célèbre article de Roland Barthes. Les détails matériels permettent de construire un univers référentiel signifiant pour le lecteur qui, mentalement, peut alors planter le décor de l'intrigue. La deuxième fonction nous semble plus balzacienne : ce décor, ces tenues, ces mœurs sont des signes qui préparent le déroulement de l'action. C'est parce que la femme est en costume, incarnation de la région, que le héros est séduit. C'est parce que le décor régional est souvent bipolaire que le héros se trouve perdu entre deux aspects de sa propre personnalité. Les signes de la région imprègnent et préparent l'intrigue. Enfin, la dernière fonction nous semble construite autour du mythe. Les héros font appel à une mythologie portée par les références au terroir, la femme portant le costume rappelle les anciennes paysannes croquées par Lalaisse¹⁷⁷⁰, les représentations

¹⁷⁶⁶ A. Dupouy, *Géographie des lettres françaises*, op. cit., p. 167.

¹⁷⁶⁷ Lettre de Ramuz à AJ. M. Dunoyer, juillet 1925, consulté sur le site consacré à l'auteur :

<http://pages.infinit.net/poibru/ramuz/esthetic.htm>

¹⁷⁶⁸ Y. Stalloni, « Roman rustique », *Dictionnaire du roman*, op. cit., p. 251.

¹⁷⁶⁹ R. Barthes « L'Effet de réel », *Communications*, 11, 1968, p. 84-89.

¹⁷⁷⁰ H. Lalaisse et F. Benoist, *Galerie armoricaine, costumes et vues pittoresques de la Bretagne*, Paris, Charpentier, père, fils et Cie, 1844, rééd, Saint-Rémy-de-Provence, éd. Équinoxe, 2002.

littéraires de Brizeux, de Renan ou de Chateaubriand, mais aussi les effigies consacrées par la publicité pour le tourisme. Comme le fait remarquer Jean-Pierre Dupouy, chez son grand-père « [...] la fidélité au réel n'est jamais prise en défaut, mais elle se conjugue spontanément à la présence du mythe. »¹⁷⁷¹

Cette triple fonction paraît oubliée, comme étouffée par les enjeux dus à la période de rédaction des romans. Nous sommes au sortir de la Première Guerre mondiale, les conditions sont réunies pour créer un climat propice aux réchauffement des valeurs de la terre. Charles-Ferdinand Ramuz, Henri Pourrat, Louis Pergaud et Ernest Pérochon¹⁷⁷² furent les grands écrivains du terroir de cette période. Ils cherchent, dans leurs œuvres, à réhabiliter les parlers populaires, l'esprit paysan, ils mettent en scène le peuple et sa culture. Dupouy, s'il participe en partie à ce mouvement, se rapproche plus du satellite qui tourne autour de cette planète tout en conservant son indépendance. Son propos majeur n'est pas de peindre un monde rustique, il dessine les traits d'un monde intérieur qui rencontre une réalité régionale.

Pour M. Raimond, le roman est le genre naturellement fait pour raconter la vie :

Aucun genre, du fait même de l'absence de règle ou de lois pour le constituer, n'est plus que lui (le roman), conduit à faire état de la vie que les hommes vivent : l'éducation et l'amour, les travaux et les jours, les conquêtes de la maturité et la perte des illusions, les désespoirs ou la sérénité de l'agonie.¹⁷⁷³

Dupouy va raconter des parcelles de vie, pour cela, il doit s'appuyer sur le réel. Ici il fonctionne comme Balzac, il « enregistre, il observe, il écoute, mais il ne se livre guère à un travail préalable de documentation méthodique. La matière de son roman est en lui, elle est dans sa vie que le jeu de l'imagination agrandit et libère. »¹⁷⁷⁴ On peut être surpris par cette idée quand on sait combien Dupouy a pu écrire de documentaires de toutes sortes. C'est justement là la spécificité de son œuvre romanesque. Il se détache tout à fait de ses connaissances afin de mieux plonger dans son intériorité. C'est ce détachement de la chose documentaire qui donne sans aucun doute l'impression de laisser-aller qui émane des récits. Il n'a pas les « scrupules de l'exactitude »¹⁷⁷⁵ que pouvaient démontrer les auteurs naturalistes. On peut penser que Dupouy aurait acquiescé à l'affirmation de M. Raimond selon lequel « Un roman n'est pas l'aboutissement d'une longue, objective et minutieuse enquête, c'est le fruit

1771 J.P. Dupouy, « Écrire la Bretagne », *Auguste Dupouy, Colloque de Quimper, 20-21 octobre 2006, op. cit.*, Brest, p. 143.

1772 Qui obtient le prix Goncourt en 1920 pour son roman *Néne*.

1773 M. Raimond, « Introduction », *le Roman*, Paris, Cursus, Armand Colin, 1989, p. 10.

1774 M. Raimond, *Le Roman depuis la Révolution, op. cit.*, p. 60.

1775 *Ibid.*, p. 84.

d'un acte créateur. »¹⁷⁷⁶ On peut même aller plus loin et se demander si l'acte créateur reproduisant le réel n'abolit pas toute volonté de peindre une région dans sa réalité. Tout régionalisme n'est que la peinture d'un monde intérieur ; comme l'affirmaient les Goncourt, « l'art, c'est le réel reflété par une conscience d'artiste. »¹⁷⁷⁷ C'est pour cela que Zola réalise des chefs-d'œuvre... non parce qu'il reprend au pied de la lettre des théories, mais parce qu'il a en lui une puissance créatrice. Si les auteurs régionalistes et parmi ceux-là les auteurs de roman rustiques ont pour but de peindre une certaine réalité, nous pensons que Dupouy, bien que profondément attaché à sa terre, échappe à l'écueil du réel. Dans son écriture du terroir existe toujours une part de fantasme. *La Paix des champs* illustre cette idée puisque la réalité est double et toujours excessive entre le paradis préservé de l'oncle Urvoy et la côte bétonnée à l'architecture à la fois méditerranéenne et savoyarde des zones de villégiature.

Si on ne peut nier que la femme, dans les récits de Dupouy, démontre une inscription locale, qu'elle rappelle un certain imaginaire de carte postale, il nous semble cependant important de marquer la distance qu'il prend par rapport à l'univers local. Ce serait une erreur que de penser l'œuvre de Dupouy comme une apologie de la Bretagne mythique. Ce serait tout à la fois lui enlever une dimension généralisante, mais aussi l'empreinte d'une époque.

¹⁷⁷⁶ *Ibid.*, p. 114.

¹⁷⁷⁷ *Ibid.*, p. 103.

III. Une figure nervalienne en Bretagne, de l'élévation à la chute

La question reste posée, pourquoi l'homme, le héros, succombe-t-il à ces femmes ? Nous y avons répondu en partie : pour leur beauté, pour la vie dont elle sont le symbole, pour la tentatrice qui sommeille en elle. Nous avons vu qu'elle était représentation du passé, d'un exotisme, l'homme était attiré par le fantasme d'une gitane, rêve exotique dans la campagne bretonne. Mais le rêve n'est-il pas surtout un révélateur des désirs profonds du rêveur ?

1- La femme rêvée, exaltation vitale

Les héros savent voir au-delà de la carapace du costume, ils savent reconnaître ce que les autres ignorent : pureté, noblesse, grandeur, mais une scène de *Marlène* interroge cette capacité de vision. La fascination qu'éprouve le héros pour la femme n'est pas seulement construite sur l'idée d'un dépassement du regard, c'est-à-dire celle d'une vision supérieure ; elle se trouve encore complétée, par l'idée paradoxale d'une absence de capacité de vision. François et Pierre ont invité Marlène et Annette pour un repas dans l'appartement de l'archiviste. Le repas commence. Les jeunes femmes sont installées de telle sorte que le narrateur est en face de Marlène :

[...] j'en profitais largement pour regarder Marlène, non pas avec les yeux d'un analyste, d'un peintre, d'un psychologue, mais à peu près comme un papillon fixe la flamme et circonscrit son vol au cercle lumineux. J'étais fasciné, grisé, abîmé dans une merveilleuse euphorie.¹⁷⁷⁸

On voit immédiatement que si Pierre domine les petites Bigoudènes d'un point de vue social, il est en revanche dominé par quelque chose qui n'est pas mesurable. La forme passive de la dernière phrase montre combien le héros subit, il est nullement dans l'action volontaire de la compréhension de l'autre. Métaphoriquement, Marlène devient une lumière qui l'éblouit et lui fait perdre tous ses sens.

Dans toute cette relation, l'homme se trouve dans l'incapacité de dire clairement ce qui

¹⁷⁷⁸ A. Dupouy, *Un Amour bigouden ou...*, op. cit., p. 27.

est ressenti, il cherche les mots. Pierre cherche à écrire un journal qui relaterait sa relation avec Marlène, il veut se ressaisir de cette aventure amoureuse, mais cette entreprise lui apparaît rapidement vouée à l'échec : « Dans toute cette aventure avec Marlène, c'est étonnant comme Monsieur l'Archiviste adjoint, entraîné cependant à éplucher les textes, à épiloguer sur les dates, à voir clair, s'est accommodé de l'ombre et de l'imprécision. »¹⁷⁷⁹ Nous avons plus haut l'image de la lumière, elle est complétée par celle de l'ombre. Opposées, elles se rejoignent pourtant ; elles cherchent toutes deux à montrer le mystère qui entoure la personnalité réelle de la femme. Elles expriment la perturbation des sens, l'incapacité, donc, à percevoir clairement qui elle est. De cela découle l'impression d'un manque d'information qui semble convenir au héros, « plus j'y pense, plus je m'étonne de ma répugnance à me documenter sur Marlène »¹⁷⁸⁰ écrit Pierre dans son journal. Hervé, « après plus d'un an, ne conn[ait] pas encore la personnalité de Perrine. En a-t-elle une? »¹⁷⁸¹ Ce doute semble lui convenir, lui qui avance comme un aveugle dans le monde. Mais ce n'est pas le cas de Pierre, l'archiviste, il aime comprendre, interpréter, il va donc remédier à son manque d'information, compléter ce qui lui échappe : « Je lui modelais une âme sur son physique. Ainsi, la Marlène que j'aimais était hors de moi et en moi : une image vraie, un personnalité imaginaire. »¹⁷⁸² L'homme participe largement à la construction de celle qu'il aime. Il y a dans la relation homme-femme quelque chose de profondément narcissique. La femme est telle qu'elle est car elle est désirée ainsi, en partie reconstruite par le prisme fantasmatique de l'homme.

La femme devient alors un être onirique incarné. Dans les romans de Dupouy, le mot rêve est souvent présent pour tenter de la définir, « parfois, pense Pierre, je me dis qu'elle n'était à mes yeux que la forme d'un rêve. »¹⁷⁸³ Quand Jean perçoit le changement définitif de Lénic, il part à bicyclette ressentir le vertige de la vitesse, et « dans l'ivresse que lui dispensait celui-ci, il prenait un âpre plaisir à renier ce qui n'avait, se disait-il, été qu'un rêve. »¹⁷⁸⁴ Cette image rêvée est naturellement problématique pour ces hommes à l'éducation solide. Malgré sa recherche, elle est devant le héros comme « [...] un perpétuel problème dont [il] passe [son] temps à perdre la solution, dès qu'il [...] croi[t] la saisir. »¹⁷⁸⁵ Pourquoi ne trouvent-ils pas la solution ? Peut-être parce qu'il y a là-dedans de la « diablerie »¹⁷⁸⁶, n'est-ce pas simplement

1779 *Ibid.*, p. 26

1780 *Ibid.*, p. 109.

1781 A. Dupouy, *La Paix des champs*, *op.cit.*, p. 201.

1782 A. Dupouy, *Un Amour bigouden ou...*, *Ibid.*, p. 109.

1783 *Ibid.*

1784 A. Dupouy, *Qu'as-tu vu en chemin?*, *op. cit.*, p. 216.

1785 A. Dupouy, *Un Amour bigouden ou...*, *Ibid.*, p. 110.

1786 A. Dupouy, *Qu'as-tu vu en chemin?*, *Ibid.*, p. 72.

impossible qu'un simple regard les soude à jamais à ces femmes ? C'est ce que pense Jean dans *Qu'as-tu vu en chemin ?* Qu'ont-elles en somme de supérieur ? « On s'épuise à poursuivre le mot d'une énigme qui peut-être n'existe pas. »¹⁷⁸⁷

Rappelons-nous que Dupouy, dans ses *Littératures de France et d'Allemagne*, condamne assez largement les fausses imitations du style allemand qui se sont développées au XIXe siècle. De tous ces auteurs, un seul sort véritablement grandi de cet échange international : Nerval. Dupouy admirait son œuvre. Or, tout cet aspect rêvé et insaisissable que l'on perçoit dans les romans bretons de l'homme de Saint-Guérol nous semble très nervalien ; comme pour les héroïnes des *Filles du feu*, l'image qui se crée de la femme est fugace, jamais stable. Ce qui est vrai aujourd'hui ne le sera peut-être plus demain. Une scène représente le monde du rêve qui envahit les romans de Dupouy, *a priori* si complètement réalistes :

Collons une image sur ce papier. Elle paraît sans rapport avec mon histoire, mais je ne sais pourquoi, je ne puis l'en séparer. Je me promenais à bicyclette entre Tréffiagat et Lesconil, seul comme d'habitude, quand François ne m'accompagne pas. En traversant un hameau, j'entends crier : « *Termagie ! Termagie !* et je vois se précipiter des femmes, enfants, tout ce qui n'est pas aux champs, vers un cortège bien inattendu en pareil endroit : une roulotte grinçante tirée par des chevaux pies, un âne pelé, deux mulets, un chameau tenu par la bride et, à pied, chemise ouverte sur la poitrine, des hommes basanés avec trois femmes dont l'une, au moins, une fleur aux dents, des anneaux d'or aux oreilles, vingt ans au plus, était pire que jolie sous sa crinière noire. Le tout d'un pittoresque poudreux et crasseux. Les hommes passaient indifférents au milieu des cris ; les femmes, la jeune surtout, avec un air insolent qui défiait la paysantaille. Que faisait là ce carnaval ? Et moi qui suis un citoyen pour qui la règle existe, qui s'habille correctement et qui ne suis pas sans domicile, qu'avais-je donc à m'arrêter devant l'à peu près jolie fille — c'était trop naturel — mais devant toute cette caravane de nomades loqueteux et de tristes bêtes de somme, y compris le chameau dérisoire ? — qu'est-ce qui me retenait sur place après qu'elle fût passée, pendant que la marmaille s'époumonait encore à crier : *Termagie !* »¹⁷⁸⁸

Cette scène gravée dans le journal de Pierre montre toute son importance, elle semble un concentré de la relation avec Marlène. Il la regarde passer, entièrement sous le charme, incapable de saisir cette femme « pire que jolie ». Et le voilà pantelant, comme paralysé sur le bord du chemin tandis qu'elle continue sa route, narguant de sa jeunesse la société bien pensante.¹⁷⁸⁹

¹⁷⁸⁷ *Ibid.*

¹⁷⁸⁸ A. Dupouy, *Un Amour bigouden ou...*, *Ibid.*, p. 148-149.

¹⁷⁸⁹ On retrouve la même scène inversée dans *L'Affligé*, mais cette fois-ci l'image est renversée, les gitans sont représentés par la famille de Trohanet : Hubert veut faire la surprise à sa mère en l'escortant en uniforme, triomphe de Mme de Trohanet mais honte de François qui surprend les conversations en breton. « Il entendit nettement les gamins crier le mot dont on salut l'arrivée des forains aux *pardons* : — *Termagie !*

Termagie, mot énigmatique que nous avons expliqué plus haut, entrouvre une porte pour mieux comprendre qui est Marlène et les autres femmes des romans de Dupouy :

Certains mots ont leur nébuleuse. Je ne veux pas ôter à Termagie la sienne. Je vais de Termagie à Marlène et de Marlène à Termagie. A quoi tiennent ces interférences ? Cela seul tenterait mon analyse. J'entrevois bien une explication : je la laisse fuir, car j'ai le sentiment qu'elle-même laisserait fuir l'essentiel. Je note donc, sans plus, cette lueur d'éclair, aussitôt éteinte qu'apparue, et le coup au cœur.¹⁷⁹⁰

Par l'utilisation de ce mot breton, Auguste Dupouy exprime, selon A. Guyon, « le mystère inexpugnable des mots et le refus de le violer. »¹⁷⁹¹ Mais, comme Pierre, nous pouvons aller « de Termagie à Marlène et de Marlène à Termagie », et comprendre comment la femme, elle aussi, est entourée de ce mystère qui refuse le percement de la pensée. Nébuleuses, les femmes le sont, comme ce mot. Le narrateur ne peut que constater l'impact fracassant sur sa sensibilité. Il ne peut que remarquer « le coup au cœur », totalement plongé qu'il est dans son affect.

La femme enchantée serait le résultat des « données émotives »¹⁷⁹² du « sujet percevant. »¹⁷⁹³ Les propriétés objectives que nous avons soulignées dans les pages précédentes seraient alors réduites encore pour laisser une plus grande place au fantasme. Le héros des romans de Dupouy serait comme ce personnage de Larbaud, « plein d'un rêve intérieur qui transformait pour lui toute chose. »¹⁷⁹⁴ Ce qui placerait Dupouy dans cette dynamique de l'écriture d'entre-deux guerres. Dupouy met en place une poétique du rêve ou de la rêverie¹⁷⁹⁵ pour reprendre le titre du célèbre ouvrage de G. Bachelard, mais il n'exclut pas le métier de réaliste que G. Séguinger accorde à Nerval.

La référence à l'auteur de *Sylvie* peut être complétée par un écho que l'on pourrait attribuer à Chateaubriand. Notre auteur était un grand connaisseur de ce dernier. Il admirait et connaissait très précisément *Les Mémoires d'outre-tombe*. C'est peut-être un souvenir de cette œuvre qui participe à construire Marlène et les autres femmes présentes dans ses récits. Il

Termagie ! »

1790 A. Dupouy, *Un Amour bigouden ou...*, op. cit., p. 149.

1791 A. Guyon, « Le Romancier en prise avec les mots », *Auguste Dupouy, Colloque de Quimper, 20-21 octobre 2006*, op. cit., p. 210.

1792 O. Pfersmann, « beauté », *Dictionnaire du corps*, op. cit., p. 111.

1793 *Ibid.*

1794 M. Raimond, *Le Roman depuis la Révolution*, op. cit., p. 139.

1795 G. Bachelard, *La poétique de la rêverie*, Paris, Gallimard, 1961.

semble que chez elles nous retrouvons le « Fantôme d'amour »¹⁷⁹⁶, titre du dixième chapitre du livre troisième des *Mémoires*. Nous avons déjà souligné la place du rêve, du fantôme chez Dupouy. Le personnage le plus proche du jeune Chateaubriand se trouve dans *L'Affligé*. Faut-il voir un hasard ou au contraire un autre signe dans le fait que les deux héros se nomment François? On ne peut que constater combien ces mots de François-René semblent décrire le comportement du héros de Dupouy : « L'ardeur de mon imagination, ma timidité, la solitude firent qu'au lieu de me jeter au-dehors, je me repliai sur moi-même ; faute d'objet réel, j'invoquai par la puissance de mes vagues désirs un fantôme qui ne me quitta plus. »¹⁷⁹⁷

Sauvages des terres bretonnes, élevés parmi les jeunes garçons du peuple, tous deux leur ressemblent en tout, « je parlais leur langage, j'avais leur façon et leur allure ; j'étais vêtu comme eux, déboutonné et débraillé comme eux [...] »¹⁷⁹⁸ écrit Chateaubriand ; mais tous deux sont des êtres à part puisque l'un comme l'autre, ils sont des nobles. Ni tout à fait peuple, ni tout à fait noblesse, ils sont frappés du sceau de la solitude. Solitaires, ils ne parviennent à rencontrer l'autre, ils vont suppléer à cela en composant un être à leur façon :

Je me composais donc une femme de toutes les femmes que j'avais vues : elle avait la taille et les cheveux de l'étrangère qui m'avait pressé contre son sein ; je lui donnai les yeux de telle jeune fille du village, la fraîcheur de telle autre. Les portraits des grandes dames du temps de François Ier, de Henri IV, et de Louis XIV, dont le salon était orné, m'avaient fourni d'autres traits, j'avais dérobé des grâces jusqu'aux tableaux des vierges suspendus dans les églises.¹⁷⁹⁹

Ainsi, Pierre admire combien « [...] la Marlène de plein air était différente, non seulement de la Marlène en chambre, mais encore de la Marlène modelée, entre temps sous [son] crâne »¹⁸⁰⁰. Nous voyons que la jeune femme est multiple, variable et parcellaire, mais surtout elle est le résultat d'une composition mentale. Le narrateur constate alors combien il est « prêt à transformer un être à [sa] convenance, sur un minimum de réalité »¹⁸⁰¹. Et pour reprendre les mots de Chateaubriand, avec ce minimum de réalité, Pierre construit « [...] l'idéal objet de [ses] désirs. »¹⁸⁰²

Les héros de Dupouy ne vivent pas tout à fait le même « délire »¹⁸⁰³. Eux aussi arrivent au plus haut point d'exaltation, mais ils ont bien une femme réelle comme référence, sur

1796 F. R. de Chateaubriand, *Les mémoires d'outre-tombe*, Paris, Livre de poche, Gallimard, 1951, p. 107.

1797 *Ibid.*

1798 *Ibid.*, p. 44.

1799 *Ibid.*, p. 107-108.

1800 A. Dupouy, *Un Amour bigouden ou...*, *op. cit.*, p. 49.

1801 *Ibid.*

1802 F. R. de Chateaubriand, *Les mémoires d'outre-tombe*, *op. cit.*, p. 109.

1803 *Ibid.*

laquelle ils reconstruisent une femme rêvée, tandis que le jeune François-René n'a pas d'inspiratrice de référence. En revanche, les deux représentations féminines se rejoignent à nouveau dans le résultat qu'elles produisent sur l'hypersensibilité des rêveurs : « de plus en plus garrotté à mon fantôme, ne pouvant jouir de ce qui n'existait pas, j'étais comme ces hommes mutilés qui rêvent des béatitudes pour eux insaisissables, et qui se créent un songe dont les plaisirs égalent les tortures de l'enfer. »¹⁸⁰⁴

Une autre comparaison nous vient à l'esprit en signalant l'aspect reconstruit des personnages féminins. Il y a chez Dupouy, dans tous ses récits, quelque chose de *L'Ève future*¹⁸⁰⁵ de Villiers de L'Isle-Adam. Comme Edison, dans ce roman qui touche à la fois au fantastique et à la science-fiction, les héros construisent une femme rêvée. Lord Ewald est désespéré car la femme qu'il aime est belle, mais d'un esprit médiocre. Edison, génie scientifique, va recréer de toute pièce cette femme en lui apportant le soupçon d'âme qui lui manquait. Cette absence recoupe le questionnement d'Hervé au sujet de Perrine, « après plus d'un an [il] ne connaît pas la personnalité de Perrine. En a-t-elle une? »¹⁸⁰⁶ C'est ce vide essentiel que les héros de Dupouy comblent. Ils seraient alors, eux aussi, des apprentis-sorciers, reconstruisant à leur guise cette Ève idéale, mais chez Dupouy la manipulation est entièrement mentale, uniquement fantasmée, sans aucun scientisme positiviste.

Le héros perçoit le rôle qu'il joue dans la construction du visage de l'être aimé. Il démêle et comprend véritablement ce comportement lorsque la relation qui les lie est parfaitement achevée. Jean par exemple, dans *Qu'as-tu vu en chemin?*, n'ayant pas vu Lénic depuis près de cinq ans, il peut placer dans son discours une légère ironie qui montre la distance prise. Quand, à Rouen, Denise l'interroge afin de savoir si la Bretonne était jolie, Jean lui répond de telle sorte qu'il éclaire une bonne part de la relation homme-femme dans les romans de Dupouy : « Nécessairement c'était moi le modelleur. Vous pensez si j'y allais de mon meilleur coup de pouce. »¹⁸⁰⁷ C'est lui qui produit l'être qu'il voit. On peut donc penser que cela plonge l'homme dans l'erreur. Ce n'est pas l'avis de Jean ; si l'on dit que l'amour rend aveugle, il pense quant à lui l'inverse :

[...] il voit mieux que les autres, [...] il voit ce que les autres ne voient pas. Mais

1804 *Ibid.*, p. 114.

1805 V. de L'Isle-Adam, *L'Ève future*, Paris, Folio, Gallimard, 1993, première parution 1886.

1806 A. Dupouy, *La Paix des champs*, *op. cit.*, p. 201.

1807 A. Dupouy, *Qu'as-tu vu en chemin?*, *op. cit.*, p. 69.

pratiquement, voir plus mal ou voir mieux, cela revient au même, puisque c'est voir autrement. Ceux qui passent et qui disent: « ordinaire » ne saisissent pas ce qu'il peut y avoir d'unique dans un visage. Oui, cela surtout ! D'unique, et que l'amour seul discerne.¹⁸⁰⁸

L'homme qui aime accède à une capacité de vision supérieure. De ce fait, c'est un nouveau monde qu'il observe. L'être profond se révèle à lui tandis que les autres se contentent de l'être de surface. C'est ainsi que François sait déceler dans Marie-Rose l'œuvre d'art qui s'y cache : « Pendant qu'elle versait [le thé], il regardait tour à tour fumer le breuvage doré et s'arrondir sans mièvrerie un bras qu'il devinait gracieux et robuste comme celui d'une divinité hellénique, sous l'étroite manche de drap bleu.»¹⁸⁰⁹ Ce regard porté sur la jeune femme par François est insupportable pour la mère, elle est comme la contradiction de l'image négative qu'elle accorde à ce pays qui ne sera jamais vraiment un pays d'adoption. Sans un mot la jeune Bretonne détruit des discours entiers faits de fiel et de mines hautaines. Par son regard sans barrière, il accède à une nouvelle vérité, et c'est cette idée vraie qui offusque Mme de Trohanet ; elle ne peut plus nier la supériorité de Marie-Rose.

Nous avons déjà évoqué la place de l'art dans la construction des portraits. Cette accession à l'unique, évoquée par Jean, ce dévoilement d'une vérité enfouie se rapproche du travail de l'artiste. Ces artistes qu'admire Rustéphan, eux aussi savent voir, ils ont pour mission de dévoiler l'extraordinaire qui se cache sous l'ordinaire des formes et des hommes qui, en réalité, portent en eux une réalité plus complexe, plus forte, plus complète. Mais toujours l'ironie est présente, dans le discours exalté du vieil oncle, dans les portraits de jeunes femmes rêvées. L'ironie est le procédé qui permet au narrateur de recoller au réel. Comme le fait remarquer G. Lukacs dans sa *Théorie du roman*, elle est ce qui permet à l'écrivain de tendre vers l'objectivité¹⁸¹⁰. L'ironie a un pouvoir totalisant. Tout en disant l'illusion, le narrateur affirme le réel et inversement. L'ironie intervient afin de donner un démenti à une vision, qu'elle soit trop concrète ou trop illusoire.

Lors d'une soirée chez les Bède, Hervé tient dans ses bras la jeune Prisca, ils dansent un tango. Il ne peut exprimer son émotion à tenir contre lui « la lointaine, l'absente, la chimérique. Il s'était emparé d'un fantôme, et s'étonnait un peu de ne le point voir se dissiper

1808 *Ibid.*

1809 A. Dupouy, *L'Affligé*, op. cit., p. 98.

1810 G. Lukacs, *La Théorie du roman*, op. cit., p. 85.

en fumée.»¹⁸¹¹ Entre la chimère et le fantôme, nous entendons les pas de Nerval et de Chateaubriand dans ces lignes. Peut-on chez la femme déceler un réseau symbolique qui nous permettrait de découvrir une poétique telle que celle du feu chez Nerval?

Nous avons déjà constaté la possibilité d'un rapprochement avec la mer. La figure de la femme-mer est une image intangible qui va produire le bonheur de la recreation rêvée. Jean Guidel lui aussi est pris par l'illusion. Dans les premières pages de *Qu'as-tu vu en chemin ?*, il est en train de délirer car il est blessé, et pendant cet instant de laisser-aller lui reviennent des sensations, des impressions passées :

Tremblant mais lucide, il en voit plus que cela, un sourire de jeune fille au milieu de la mer. Cette mer, est-ce toujours l'Atlantique ? C'est la mer, et, comme émanée d'elle, régnant sur elle, un attirant, fuyant, inquiétant sourire, dont il ne détache plus ses yeux ni son cœur.¹⁸¹²

La femme est imprégnée d'onirisme, et à comme pour Jean, elle est en grande partie une création de l'esprit de l'homme. Nous avons vu quelle fascination elle provoque, il en découle une relation presque mystique. Mais l'idée de croyance chez les personnages Dupouysiens est trouble. S'ils utilisent le support religieux, ils remplacent l'imagerie chrétienne classique par celle de la femme.

Empli d'incertitudes, Jean rentre dans l'abbatiale de Saint-Ouen à Rouen. A première vue, l'opération a un but parfaitement religieux, « il n'y vient pas en curieux [...], il y vient en chercher l'ombre, le silence, la mystique hypnose, « l'état d'oraison » »¹⁸¹³. Le vocabulaire du recueillement est cohérent avec le lieu, pourtant ce décor est surtout « propice au lever des images profanes. »¹⁸¹⁴ On assiste ici à un renversement des valeurs, comme dans les scènes d'église déjà étudiées¹⁸¹⁵. Mais ici la femme est absente, et tout va plus loin. Si la visite avait pour but de mener à une accalmie de l'âme, nous assistons à l'effet inverse ; Jean, en contact avec le divin, semble rechercher en réalité la tempête intérieure, « mon Dieu, plongez-moi dans ma chère souffrance ! Seigneur, accordez-moi la présence de l'insaisissable ! Rendez-moi tout le parfum, tout l'éclat, toutes les épines ! Maître qui faites des miracles, ressuscitez-moi ce qui n'est plus ! »¹⁸¹⁶ Sa prière est celle d'un dément qui veut revivre la souffrance christique, mais ce sont des « épines » profanes qu'il veut porter, car complètement liées à la femme. Son nouveau dieu ressuscité, c'est elle. Il donne un caractère sacré à son appel. Le

1811 A. Dupouy, *La Paix des champs*, op.cit., p. 174.

1812 A. Dupouy, *Qu'as-tu vu en chemin ?*, op. cit., p. 14.

1813 *Ibid.*, p. 97.

1814 *Ibid.*

1815 Voir *supra* p. 432-433.

1816 A. Dupouy, *Qu'as-tu vu en chemin?*, *Ibid.*, p. 97.

travail sur le contraste est très clair, Jean s'alimente d'une foi profonde, il puise dans celle-ci :

Dans le lieu sanctifié, au même moment, par d'autres prières, où il sent que veillent, à la même minute, sous ses piliers là-bas, devant ce petit autel, autour de ces cierges illuminés, des angoisses et des regrets infinis, de maternelles alarmes, des anxiétés d'épouses, des désespoirs de veuves en quête du rayon consolateur.¹⁸¹⁷

Mais Jean, plongé au centre de cette foule de souffrances, désire tout autre chose que l'adoucissement de ses peines. Il jouit de la douleur, et dans un moment d'abandon, il assiste à la descente d'un ange :

Lénic vient à lui, Lénic vient se blottir dans ses bras, se serrer contre sa poitrine, lui demander amour et protection. Lénic la gorge oppressée, les yeux presque fermés sur un rêve indicible, lui demande de défendre son rêve et d'être à elle toujours comme elle est à lui... Ah ! Lénic, apparition bien-aimée.¹⁸¹⁸

Mais pourquoi est-il en quête de cette image rêvée? Pourquoi recherche-t-il cette souffrance? La femme aimée, par l'impression de fuite qu'elle dégage, par la violence des sentiments qu'elle produit, permet au héros de ressentir plus intensément l'existence. Elle transforme des heures fades en une course effrénée. Mystique sans dieu, il doit « s'inventer une nouvelle sacralité afin de légitimer son existence »¹⁸¹⁹. Quand Jean reçoit une lettre de Lénic, il cherche immédiatement à contrôler ses pensées, ses désirs, « un besoin de vivre sous toutes ses formes l'exalte »¹⁸²⁰ ; c'est sans doute l'une des clefs de la relation qui existe entre eux ; la femme est pour l'homme, par l'explosion des sentiments qu'elle provoque, un concentré de vie. Avec elle, il vit plus et plus fort. Il recherche chez elle ce qu'elle a de vivant et, en retour, elle produit en lui un supplément de tension vitale. Lukacs affirme que dans le roman « Dieu [a] abandonné le monde »¹⁸²¹. On a ce sentiment chez Dupouy, tout au moins dans le monde intérieur du héros. C'est ici que nous retrouvons la notion de beauté, car avec Y. Le Pape, nous pensons qu'« un beau corps est à même de prendre les allures d'une icône [...] »¹⁸²², alors par la beauté et la puissance fantasmatique qu'elle provoque, la femme comble un vide mystique.

Si l'on accepte l'idée que les héros subissent les vertiges d'un rêve qui les dévore, on comprend mieux encore pourquoi Dupouy lui-même analyse son François de Trohanet

1817 *Ibid.*

1818 *Ibid.*

1819 V. Vivès, *La beauté et sa part maudite, Essai sur la poétique post-romantique*, op. cit., p. 145.

1820 A. Dupouy, *Qu'as-tu vu en chemin?*, *Ibid.*, p. 109.

1821 G. Lukacs, *La Théorie du roman*, op. cit., p. 93.

1822 Y. Le Pape, « beauté/ laideur », *Dictionnaire du corps*, op. cit., p. 36.

comme un cas de Byronisme. S'il inscrit cette intrigue en Bretagne, c'est qu'à sa connaissance, « il n'est pas de pays où cette maladie de l'imagination sévisse plus que dans cette romanesque Bretagne. »¹⁸²³

De manière plus ou moins intense, Dupouy construit des personnages qui subissent un mal ; portés par l'imaginaire, ils font le choix de l'illusion, le choix de ce qui s'oppose à la réalité tangible de la vie. Ils refusent une relation simple avec une femme bien vivante. Par cet aspect, nous retrouvons, avec l'évocation du byronisme, les reflets d'un romantisme dans lequel Dupouy plonge assez volontiers. Ses personnages, comme Werther ou Oberman, ont cette espèce d'impression de n'être pas au monde.

Nous avons déjà souligné l'idée que Dupouy vilipendait le personnage de madame de Trohanet parce qu'elle refusait la réalité dans laquelle elle évolue. Elle rêvait d'une campagne à la Marie-Antoinette, elle découvre des odeurs, des comportements et des coutumes singulières :

De ses lectures de jeune fille, elle avait gardé une conception des villageois, qu'elle avait été très déçue de ne pas vérifier à Ker-Izel : ce qui l'avait amené à croire non pas que sa conception était chimérique, mais que les villageois de cette région bigoudenn (*sic*) étaient des sauvages comme on n'en saurait voir ailleurs.¹⁸²⁴

En les pensant comme des sauvages, elle se sépare du monde des Bretons ; elle refuse le charme de ceux-ci pour plonger dans le fantasme d'une vie parisienne. Puisque la vie qui lui est proposée ne lui convient pas, elle en choisit une autre, celle de ses lectures naïves. Madame de Trohanet, subissant cet état d'insatisfaction ne peut que nous rappeler certains aspects du personnage d'Emma Bovary. Pas de plongée dans l'adultère chez elle, mais des ambitions vaines et démesurées et une fuite dans l'imaginaire et le romanesque. Tout cela peut tenir dans les journaux qu'elle attend avec impatience et qui lui montre la vie mondaine qu'elle aurait pu avoir si elle avait vécu à Paris. Elle non plus n'est pas au monde.

Tandis que tout les sépare, leur absence de rapport au monde réel rapproche madame de Trohanet et son fils. François, mais aussi Pierre ou Hervé, subirait donc lui aussi une certaine forme de bovarysme, cette « folie par identification romanesque. »¹⁸²⁵

1823 A. Dupouy, « Préface », *L'Affligé*, op. cit., p. 12.

1824 *Ibid.*, p. 46.

1825 Delphine Jayot, « Le bovarysme, histoire et interprétation d'une pathologie littéraire à l'âge moderne », Flaubert, Résumés de thèses, 2009, mis en ligne le 14 février 2009.

URL : <http://flaubert.revues.org/index411.html>. Consulté le 12 juillet 2010.

2- L'insupportable matérialité du monde

Le charme, cependant, ne va pas opérer éternellement. La série des révélations va s'achever, et c'est le regard qui va encore rentrer en jeu pour déciller le héros. S'il a su dévoiler la beauté, il va pénétrer également les minuscules modifications qui s'opèrent à l'insu de la femme et qui détruisent cette même beauté. Jean a su voir ce qu'il y avait d'unique dans la personnalité de Lénic. C'est encore lui qui va voir, par d'invisibles fissures, que tout son charme est en voie de se détruire. L'auteur nous fait sentir combien la femme est une fleur périssable. Dans le chapitre intitulé « Rupture »¹⁸²⁶, Dupouy fait se retrouver Jean et la jeune femme, c'est la première rencontre depuis cinq ans, « elle est là, parfaite de tenue et d'aisance »¹⁸²⁷, il va nous faire sentir combien est ténue la frontière entre fascination et intérêt médiocre :

Comme elle a changé tout en restant la même ! Elle a toujours quand elle sourit, sa fossette d'enfant à la joue. Mais que la voilà devenue femme ! Où a-t-elle pris cette autorité de maintien et de ton qui contraste avec le touchant embarras de l'ancienne fillette ? Les yeux ont gardé leur clarté verte entre les cils bouclés et drus ; un bon hâle dont elle ne protège pas, Dieu merci, son teint, accuse, comme jadis, la séduisante fraîcheur de leur eau ; mais qu'ont-ils fait de leur profondeur, qui donnait le vertige ?¹⁸²⁸

Jean est partagé entre la reconnaissance de la femme qu'il a aimée, et la constatation des différences qui se font jour. Cet extrait est bâti sur l'idée d'opposition entre passé et présent, mais ici rien d'absolu : « elle a changé tout en restant la même », « elle a toujours », « les yeux ont gardé », son hâle accuse « comme jadis ». Mais il y a ces deux « mais », cette autorité qui « contraste ». Si elle est subtile, la différence est indéniable. Impossible de voir en la Lénic présente celle du temps passé. Certes, sa situation sociale a changé, son père, en pleine guerre, réalise de bonnes affaires, et alors ? Serait-ce « à cause de la fortune faite, du confort plus solide, du luxe plus raffiné »¹⁸²⁹ qu'elle aurait changé ? Le simple fait de poser la question soude la suspicion, « elle a dans le regard quelque chose de ferme, de posé, de satisfait et aussi, toutefois, de provoquant qui rend plus cher à Jean le souvenir des charmantes gaucheries d'autrefois. »¹⁸³⁰

La voilà devenue adulte, avec l'assurance que l'on demande à la personne faite. « Ah !

1826 A. Dupouy, *Qu'as-tu vu en chemin?*, op. cit., p. 184-200.

1827 *Ibid.*, p. 185.

1828 *Ibid.*

1829 *Ibid.*, p. 185-86.

1830 *Ibid.*

Qu'elle était plus près de son cœur, [...] quand elle semblait toujours en quête d'on ne sait quoi, hantée, par elle ne savait elle-même quel nébuleux et insaisissable idéal ! »¹⁸³¹ Elle est bien loin de cette quête d'idéal, une vie plus puissante et plus forte faite de remises en questions constantes. Cette femme, aujourd'hui, est un être en représentation, parfaitement consciente de l'effet qu'elle produit. Quand il l'observe, il remarque qu'« elle éprouve un contentement visible à discipliner de temps à autre — aimable occasion de déployer son beau bras — quelque mèche folle de ses cheveux qui ne sont plus nattés sur l'oreille, mais s'échafaudent en chignon somptueux. »¹⁸³² Tout chez elle semble maintenant étudié, plus rien de la jeune femme libre et pleinement elle, tout semble préparé : « d'un geste qui en souligne la brièveté, elle se plaît à rabattre sa jupe de jersey sur des jambes gainées de fil blanc, à balancer de mignons derbys de daim blanc. »¹⁸³³

C'est aussi ce qu'entraperçoit Hervé quand il analyse Perrine. Nous avons vu qu'il interroge son identité, même s'il est possible qu'elle en soit démunie, pour continuer son travail de compréhension, il se tourne vers des signes tangibles : l'identité physique de la jeune femme. « Au physique, il entrevoit la décadence rapide de cette blonde des champs, l'embonpoint excessif, la nuque grasse et réticulée, la poitrine abondante, la taille épaisse, une veulerie de bien-être qui l'embourgeoise. »¹⁸³⁴ Le mot est dit. Il conclut ce portrait par anticipation : bourgeoise, Lénic le deviendra très certainement dans la conscience et la satisfaction qu'elle aura d'elle-même, Perrine le sera aussi au vu de ces rondeurs qu'Hervé devine déjà.

Que perdent-elles par ces changements? Quand Lénic se montre pleine d'habileté dans la vie en société, elle témoigne de sa compréhension des codes, la voilà devenue prévisible. Ici se joue un drame : celui que représente le passage d'un être hors norme à un être comme il y en a cent, « l'unique : elle l'était. Et voilà que, subitement, il la classe. »¹⁸³⁵ Elle devient une femme parmi ses semblables, plus de surprise donc, plus d'imprévu, plus d'inquiétude. Les tempêtes de l'âme s'achèvent.

Dans les œuvres de Dupouy, la femme désirée est toujours conçue comme unique, inclassable, sans racine, c'est une nécessité fondamentale de la séduction. La découverte des

1831 *Ibid.*, p. 186.

1832 *Ibid.*

1833 *Ibid.*

1834 A. Dupouy, *La Paix des champs*, op. cit., p. 201.

1835 A. Dupouy, *Qu'as-tu vu en chemin ?*, op cit., p. 187.

origines est toujours un moment périlleux pour l'image que le héros peut avoir de la femme aimée. Pierre Abgrall se refuse à connaître la famille de Marlène, il veut la conserver dans sa particularité ; retrouver les siens serait découvrir ses doubles et risquer de briser le charme. C'est ce qui arrive le jour où Jean découvre un détail du visage de Lénic. C'est encore une fois les yeux qui parlent :

Son regard se posa sur la jeune fille, de la jeune fille retourna au père. Un choc : les yeux de Lénic, les beaux yeux caressants qui regardaient toujours au-delà — comment ne s'en était-il jamais avisé ? — il venait de les reconnaître dans les yeux paternels. Oui, l'épais personnage avait les mêmes yeux verts, pareillement frangés de cils bouclés, bruns et drus. Un peu voilés seulement, ces yeux jaunis par l'âge, par le travail peut-être, par la fête probablement.¹⁸³⁶

Le père, dont tout l'être confine à la grossièreté, devient le double masculin de Lénic, à son contact elle se retrouve indubitablement diminuée. Elle rentre alors dans le monde des choses, celui des objets qui tendent à l'anéantissement du rêve. On comprend la détresse qui envahit le personnage quand il découvre le sens de cette révélation. Elle bouleverse l'image qu'il avait d'elle, « Lénic, se peut-il que vous soyez tout bonnement, en femme, la réplique de votre grossier papa ? Est-il vrai que votre regard a cessé de chercher à travers les murs, par-delà les horizons quotidiens, l'aile fugitive du bonheur ? »¹⁸³⁷ Jean avait eu le plaisir d'observer que les yeux de Lénic avaient « gardé leur clarté verte entre les cils bouclés et drus. »¹⁸³⁸ Ces yeux étaient restés jeunes, du moins, c'est ce que cherchait Jean. Mais rapidement, la déception est grande : « Quoi donc ? C'était [...] cela qui dormait sous l'ombre en velours des cils bruns, au fond des énigmatiques yeux verts ? »¹⁸³⁹ C'est toute la poésie émanant de la jeune femme qui s'effondre ; tout le monde reconstitué par le héros est abattu d'un regard.

Elle est maintenant entrée dans le monde ordinaire, celui de la bourgeoisie et de sa trivialité ; elle n'est plus une fée qui navigue au dessus du monde : « il l'écoute : elle fait avec entrain sa partie dans le concert des propos vulgaires : elle parle auto, chiens, chiffons, meubles, en s'interrompant pour tirer une fumée de sa cigarette d'Égypte, aussi nonchalamment experte à ce jeu que Denise. »¹⁸⁴⁰ Si la comparaison est possible, c'est qu'il existe un comparant, une équivalence, elle n'est plus la seule, l'insaisissable. Elle est reléguée

1836 *Ibid.*, p. 192.

1837 *Ibid.*, p. 192-93.

1838 *Ibid.*, p. 185.

1839 *Ibid.*, p. 186.

1840 *Ibid.*

à l'état de « petite femme »¹⁸⁴¹.

En revanche, la femme rêvée, si elle est éthérée un temps, peut très bien quitter sa condition pour glisser vers le type de la femme triviale. C'est ce qui arrive à Perrine. Hervé découvre que « Perrine, en mûrissant, ressemblait davantage à sa sœur. »¹⁸⁴² C'est la raison pour laquelle dans un aller-retour, en regardant Philo, il prend de l'aversion pour la jeune sœur. En effet, « cette fille lui semblait un horrible mélange de rusticité et de bassesse citadine. Elle sentait le chenil et l'hôtel borgne. »¹⁸⁴³ De façon sous entendue, la mutation n'est pas terminée ; pour Hervé, Perrine, si fraîche et pure, sera un jour faite sur le même modèle que sa sœur.

Un autre personnage est bien plus encore relié au monde réel : Emma. Naviguant à son aise dans les contingences matérielles, cette dernière nous est présentée dès les origines comme une femme vulgaire. Nous l'avons déjà vu, elle fut « charmante »¹⁸⁴⁴, mais elle ne l'est plus. Il a suffi d'un an et demi pour qu'elle devienne une représentation de « la plus solide réalité »¹⁸⁴⁵, c'est par l'exclamation du discours indirect que le narrateur rend le regret de ce « songe blond d'un soir d'automne »¹⁸⁴⁶, « Ah! Qu'elle est réelle cette Emma! »¹⁸⁴⁷ Mais cette matérialité a un sens plus profond, cette relation aux choses est le signe d'une vérité intérieure, « elle a toute la réalité du monde extérieur, tous les angles, quoique dodue, du non-moi. »¹⁸⁴⁸

Dupouy va largement ironiser sur cette personnalité, montrant ainsi son désaccord profond avec ce mode de pensée. Est-ce réellement une pensée? C'est plutôt une identité profonde de l'être qui s'exprime, et ce, même durant le sommeil. Quand il s'est réveillé, Hervé observe la femme étendue près de lui, « elle dort avec une sorte d'énergie préventive, en affirmant sa volonté de sommeil. Le sommeil, pour cette vigoureuse nature, n'est pas une détente. Elle ne s'abandonne pas, elle n'abdique rien, elle couche sur sa position, pareille à une armée qui a livré bataille. »¹⁸⁴⁹ La jeune femme est ridiculisée, tout ce vocabulaire de l'action est en désaccord avec l'inaction du sommeil ; l'auteur s'amuse, on le ressent particulièrement dans l'utilisation du jeu de mots, « elle couche sur sa position ». Mais il énonce une vérité

1841 *Ibid.*, p. 41.

1842 A. Dupouy, *La Paix des champs*, *op. cit.*, p. 203.

1843 *Ibid.*

1844 *Ibid.*, p. 19.

1845 *Ibid.*

1846 *Ibid.*

1847 *Ibid.*

1848 *Ibid.*

1849 *Ibid.*, p. 19-20.

également, elle est un être qui ne se relâche jamais, on peut imaginer combien elle peut être active durant le jour. On peut lire implicitement ici une critique de l'action à tout prix, de cet activisme qui ne laisse plus de place au rêve.

L'expression de son « non-moi » va venir du langage. Il contribue à détruire l'onirisme qui en émane. Hervé voudrait qu'Emma emprunte sa langue aux héroïnes de *Sopha* ou de *Thémidore*, mais nous assistons à la reconstruction de propos assaisonnés de gentillesse telles que :

« Mon gros loup », « mon gros chien » ou « mon gros poulot », exprimant, à son sens, une fois pour toute, la grâce, l'abandon d'une petite femme tendre, ou encore de : « penses-tu ? », « très peu pour moi », « tu parles d'un business », « la barbe » et autres locutions similaires qui affluent à ses lèvres pulpeuses dès qu'elle veut rendre l'une des nuances de son quant-à-soi.¹⁸⁵⁰

La puissance du mot est caractéristique de l'écriture de Dupouy ; puisque le héros n'est pas assez fort pour asseoir sa domination dans le réel, il utilise les mots pour abattre virtuellement celle qu'il doit subir. Par la reproduction concentrée des locutions utilisées par Emma, on observe la résurgence des mêmes formes : le possessif, d'abord, qui ramène tout à elle, le qualificatif « gros », ensuite, qui par sa répétition disqualifie le motif affectif, et enfin la métaphore animale qui ridiculise le comparé et qui, par un processus de renversement, ridiculise la jeune femme. Quant aux interjections qui ponctuent son discours, leur accumulation cherche à montrer le vide de la pensée de celle qui les énonce. L'extrait se conclut d'ailleurs par une note d'ironie grinçante puisque toutes ces expressions relativement vides de sens ont pour but de « rendre l'une des nuances de son quant-à-soi. » Cette absence de mot, de pensée réelle, lui a permis d'édifier sa conception de l'existence sur « quatre ou cinq apophtegmes en ciment armé, imperméables à toute critique, tels que : « il faut ce qu'il faut » ou : « le bon marché est toujours trop cher »¹⁸⁵¹, ce dernier lui permettant tout de même de trouver raisonnables les « exactions d'un propriétaire sans entrailles, quoique ventripotent. »¹⁸⁵² C'est-à-dire que, si peu nombreuses qu'elles soient, ces maximes n'ont pas de sens puisqu'elle ne les respecte pas ; elles ne sont qu'un support de la parole, elle aussi vide de sens.

Emma est plus qu'attachée au monde matériel, elle en est prisonnière. Nous avons vu la présence du possessif dans les expressions telles que « Mon gros loup », le motif de

1850 *Ibid.*, p. 21.

1851 *Ibid.*

1852 *Ibid.*, p. 22.

l'appropriation est étendu à tout le monde des objets :

Pourquoi a-t-elle en commun avec les cuisinières disant « mes casseroles », « ma sauce », avec les avocats disant : « le crime dont on *nous* accuse », avec le roi Ubu disant : « *ma* liste de *mes* biens », cet instinct d'appropriation verbale qui lui fait dire, en usant des objets, meubles ou offres du bien-aimé : « *mon* eau de Cologne », « *mon* filet de bœuf », « *mon* dancing », « *ma* loge », etc. ?¹⁸⁵³

Le héros se trouve spolié verbalement de tout ce qui l'entoure ; et quand elle rentre chez lui, ne réalise-t-elle pas « l'inspection circulaire des choses, avec le regard malveillant d'un employé de salle de vente ou d'entreprise de déménagement ? »¹⁸⁵⁴ . Il tourne alors en ridicule ce qui est de l'ordre de « l'instinct », hors de la pensée, ce qui correspond bien au portrait qu'il trace de la jeune femme. Mais Hervé étouffe, elle le dévore, elle qui montre sa supériorité sur des compétences jugées comme médiocres par le jeune écrivain. Emma a par exemple « la malheureuse supériorité de connaître exactement la destination des autobus, les horaires des trains de ceinture et des guichets de banque »¹⁸⁵⁵, tout son monde est construit sur les détails insignifiants de la vie quotidienne.

A ce portrait s'ajoute, un contraste dans le rapport à l'argent. Alors qu'Hervé semble bien incapable de gérer un budget, c'est du moins ce qu'il laisse entendre, Emma connaît toutes les manières de grappiller un peu ici et là, elle connaît « les jours d'occasion des grands magasins »¹⁸⁵⁶, elle sait mieux que lui quels sont « les tarifs des diverses firmes littéraires, quelles sont les feuilles qui paient cinq sous la ligne, et celles qui vont jusqu'à douze, combien de lettres fait la ligne ici, et combien là. »¹⁸⁵⁷ Dupouy reconstruit un monde fait de chiffres et de bas calculs bien éloignés de la grande œuvre recherchée par Hervé. En outre, elle domine parfaitement le monde administratif, elle connaît les formalités à remplir « en cas de colis égaré, de factures majorées, de fuites de gaz, par l'impétrant ou le réclamant[...] »¹⁸⁵⁸ Tout ceci permet au jeune auteur de conclure que « cette femme agréable aux yeux est un registre »¹⁸⁵⁹, il continue l'opposition entre la chair attirante et le carcan de l'esprit par l'idée qu'elle serait une « Minerve calculatrice dans une chair toute belphégorienne. »¹⁸⁶⁰

1853 *Ibid.*, p. 21.

1854 *Ibid.*

1855 *Ibid.*, p. 22.

1856 *Ibid.*

1857 *Ibid.*

1858 *Ibid.*

1859 *Ibid.*

1860 *Ibid.*

Tout ce rapport à la vie montre combien Emma n'est qu'une boîte vide, combien elle se complaît dans le jeu des apparences. Ce large portrait commence par la description de son sommeil actif dans un lit « façon Majorelle »¹⁸⁶¹. La fausse dignité se perçoit dès cette introduction, elle se complait dans le factice, dans le médiocre. Quand elle rentre dans un immeuble affichant « grand confort » ou « confort moderne », Hervé s'interroge :

[...] pourquoi ce noble port de tête et cette dignité bouffonne dès le vestibule aux parois de faux marbre jusqu'à la double porte en faux chêne, pendant toute sa muette ascension dans une cage treillagée en faux bronze qu'enrubanne une rampe en faux acajou ?¹⁸⁶²

Emma semble se confondre avec la superficialité de cet immeuble. Mais aucun risque qu'elle critique sa propre attitude, la femme qui se perd dans ce monde des faux-semblants se trouve très bien ainsi, comme Denise, « il est visible qu'elle s'approuve perpétuellement d'être faite sur ce modèle. »¹⁸⁶³

En traçant le portrait de ces femmes réduites à la matérialité et en montrant quelle aversion cela provoque chez les personnages masculins, Dupouy nous montre combien les héros sont portés par l'illusion. Leur vie n'est supportable qu'à partir du moment où elle est guidée par la puissance de l'onirisme. N'écrit-il pas, dans *Qu'as-tu vu en chemin?*, « vivre sans imaginer n'est pas vivre »¹⁸⁶⁴? On peut se demander à la manière de Flaubert et de Madame Bovary si le conflit du réel et du rêve n'est pas le sujet profond de ses livres¹⁸⁶⁵. L'illusion permet aux héros de Dupouy d'enchanter leur vie. Dans leur vie étriquée, la rêverie perce une issue¹⁸⁶⁶. Par l'imagination, ils reconstituent les chimères d'une plénitude et d'une cohérence. Mais cet idéal se révèle inaccessible. C'est de là que provient une part de la souffrance des personnages. La mélancolie est encore aggravée par les impressions éprouvées grâce à l'image rêvée.

Les héros de Dupouy, par leur propension au rêve, dénoncent une forme de tyrannie de la toute puissance du principe de réalité, défendue par les structures familiales et sociales.

1861 *Ibid.*, p. 20.

Notons que Majorelle fut un grand ébéniste de la fin du XIX^{ème} siècle qui travailla largement sur des motifs Art Nouveau.

1862 *Ibid.*, p. 22.

1863 A. Dupouy, *Qu'as-tu vu en chemin?*, *op. cit.*, p. 41-42.

1864 *Ibid.* p. 204.

1865 M. Raimond, *Le Roman depuis la Révolution*, *op. cit.*, p. 88.

1866 *Ibid.*

Mais comme chez Nerval, le héros paye cher ce désir de liberté : il perd « [...] sa place dans la société, son identité sociale pour avoir cru à des illusions et l'ironie souligne et dénonce le décalage entre la réalité et l'idéalisation.»¹⁸⁶⁷ Les héros s'inscrivent dans un processus de perte. Comme pour Fabio, «l'illusion interdit non seulement le bonheur simple — [il] perd la femme pour lui avoir préféré son image — mais provoque aussi la mort.»¹⁸⁶⁸

On peut donc lire l'élévation par l'illusion proposée par Dupouy comme une quête initiatique qui se mue en roman d'éducation et de désillusion : François se suicide, Hervé meurt abandonné de tous, Pierre se retrouve seul avec ses regrets et ses souffrances. Cet échec signifie l'impossibilité de l'altérité. Enfermés dans leurs rêves, les héros ne parviennent pas à rencontrer l'autre. Ils sont en quête d'eux-mêmes et s'affirment à travers l'image de l'autre, celle-ci recrée de toute pièce à leur convenance. Ils ne s'intéressent pas à la femme réelle car ce n'est pas celle-là qu'ils désirent. Les femmes étudiées et révélées par notre étude précédente, bien que construites sur des réalités tangibles, sont bien plus révélatrices de ce que sont les héros que de ce qu'elles sont elles. Elles ne sont que le miroir de leurs propres désirs. Pour reprendre les mots de G. Séguinger, « l'adoration de la femme idéalisée n'est que la contemplation d'une projection narcissique, qu'un reflet de soi. »¹⁸⁶⁹ L'intrigue des romans serait alors construite sur la contradiction entre la réalité imaginée et la réalité de fait. Cette contradiction est le fruit de l'idéalisation qui, dans l'écriture, permet, tout à la fois, d'élever l'âme, d'accéder au sublime et, par l'erreur qui est la source de cette élévation, d'induire le grotesque de ces existences fantasmées.

1867 Gisèle Séguinger, *Nerval au miroir du temps*, op. cit., p. 54.

1868 *Ibid.*, p. 71.

1869 *Ibid.*, p. 77.

IV. L'irruption de la tragédie par la dialectique maître-esclave

Dans les romans bretons écrits par Dupouy la femme est bien sûr plurielle, nous avons vu qu'elle prenait la forme de nombreux types. Ceux-ci comprennent d'abord les différents niveaux de beauté, mais ils sont construits également sur un certain rapport à la mer, il existe des femmes de la côte et des femmes de la terre, à cela on peut ajouter les rurales et les filles de la ville, les timides et les effrontées.

Or, celle qui va engendrer le choc est paradoxalement la plus discrète ; elle est cette ombre qu'évoque Charles Le Goffic dans *L'Âme bretonne*, celle qui conserve un « état d'infériorité et de demi-servage »¹⁸⁷⁰, une éternelle mineure qui a besoin de l'homme pour exister, celle qu'on voit à peine. Mais déjà Le Goffic voit un autre visage sous celui des apparences : « Renan a parlé divinement de « l'amour breton ». Il en a vanté la douceur, la grâce pudique et la mélancolie, et il avait raison. L'apparente dureté de l'homme, en Bretagne, n'est qu'une attitude héritée et qu'il observe, comme il fait de toute chose qui lui vient de ses pères, religieusement. »¹⁸⁷¹ Immédiatement des voiles sont mis en évidence. Ils freinent la bonne compréhension de l'attitude du personnage masculin. Quelles distinctions peut-on faire entre le comportement de l'homme et ce qu'il est vraiment? Nous allons chercher à éclairer quelques aspects des relations entre l'homme et la femme dans les romans de Dupouy en exposant des rapports de force qui existent et qui évoluent tout au long des récits.

1- Le héros et la quête du pouvoir

a. L'homme conquérant

C'est le visage de l'homme conquérant qui va apparaître dans un premier temps. Toute une isotopie guerrière est employée pour exprimer la volonté de puissance masculine. Nous

1870 Ch. Le Goffic, *L'Âme bretonne*, Première série, *op. cit.*, p.84.

1871 *Ibid.*

avons déjà vu que l'image de la gitane renforce l'attirance du héros pour ce qu'elle a de barbare. C'est ce qu'affirme Pierre Arzal dans *Un amour bigouden* : « Je la désirais et je la désire pour ce que je sens de sauvage en elle, d'indompté, de réfractaire ! »¹⁸⁷² Aucune des femmes peintes par Dupouy ne se laisse faire. Après tout on ne peut triompher sans la difficulté du combat. « On ne conquiert que ce qui se refuse. »¹⁸⁷³ Pierre va donc chercher à « apprivoiser cette rebelle »¹⁸⁷⁴, à « la tenir palpitante entre ses mains »¹⁸⁷⁵. Il lui semble contrôler la situation et pour lui tout est calcul, il recherche une manœuvre parfaite, une stratégie infaillible : « Je feignais de me prêter à ses fugues, à ses danses, à ses chansons, à ses rires ; et j'entreprenais sournement de la domestiquer [...] »¹⁸⁷⁶.

Pierre veut contrôler la femme, mais le désir d'une véritable domination est bien plus grand encore. Il développe alors un fantasme de puissance qui le fait jouer avec Marlène. On peut observer cela lors de leur premier repas. Avec Annette, passés la porte du logis, elles n'étaient plus que « deux petites sauvages qui n'osaient remuer ni s'asseoir. Avec quelle sournement satisfaction je le constatai ! »¹⁸⁷⁷, pense le héros. Après un temps d'observation, c'est décidé, « Marlène serait sa douce proie »¹⁸⁷⁸. Se construit alors toute une idée de la relation maître-esclave dans laquelle la femme deviendrait « [...] une petite esclave accorte et gentiment consentante. »¹⁸⁷⁹. Ce désir de supériorité se traduit par une volonté de conquête encore exacerbée dans *L'Affligé*. Quand François observe Marie-Rose, il y voit également « un exemplaire intact de la primitive grâce féminine »¹⁸⁸⁰, mais une isotopie plus violente encore est utilisée. En effet, il la voit « comme une proie splendide à l'ardeur du guerrier. »¹⁸⁸¹ De la même manière, quand Hervé se promène dans la propriété de Roz-Meur, il « hume avec une avidité accrue l'odeur capiteuse qui rôde sur les champs, et ses mains, sans qu'il y pense, frémissent de se tendre vers la douce proie. »¹⁸⁸² L'homme devient le chasseur qui pense la femme comme un trophée.

1872 A. Dupouy, *Un Amour bigouden ou...*, op. cit., p. 66.

1873 *Ibid.*

1874 *Ibid.*, p. 67.

1875 *Ibid.*

1876 *Ibid.*

1877 *Ibid.*, p. 27.

1878 *Ibid.*, p. 28.

1879 A. Dupouy, *La Paix des champs*, op. cit., p. 87.

1880 A. Dupouy, *L'Affligé*, op. cit., p. 57.

1881 *Ibid.*

1882 A. Dupouy, *La Paix des champs*, *Ibid.*, p. 87.

La puissance du personnage est encore affirmée par l'impression de liberté qui accompagne la conquête. Après avoir passé sa première nuit avec Marlène, Pierre se laisse aller à un temps de satisfaction profonde, il s'assied près du feu et boit une tasse de café. Il n'a pas dormi son compte, mais il se sent bien :

Rarement m'étais-je senti plus allègre. J'étais content d'elle, content de moi. J'avais une gentille maîtresse, costumée en barbare, mais suffisamment civilisée et domesticable pour ne point me donner d'inquiétude. Le tremblement organique avait fait place à une joie d'hygiène satisfaite. Je n'étais pas entré dans le royaume des cieux ; tout au plus dans un champ réservé où j'avais reçu bon accueil et d'où l'évasion me serait facile, le jour où je croirais sage de prendre ma liberté.¹⁸⁸³

Dans la pensée de Pierre, tout semble léger, il cède à un contentement intense, le voilà célibataire heureux. L'évocation de l'« hygiène satisfaite » montre le peu de valeur qu'il accorde dans un premier temps à Marlène. En aucun cas cette « gentille maîtresse » ne risque de remettre en question la liberté du jeune homme. D'ailleurs, après cette nuit de volupté, il retourne vers son travail d'archiviste :

Quelle joie de mettre au point les annales de Landévennec, au temps de la piraterie normande ! Voilà qui a de la saveur ! Ah ! Le vin généreux et corsé de la science ! Toute chose à son plan : au sien, Marlène fera un accessoire très agréable, sans rien accaparer ni exclure. Tranquillité, sécurité.¹⁸⁸⁴

Dans un premier temps, la femme n'est qu'un « accessoire » qui permet à l'homme de se délasser afin de mieux se concentrer sur ce qui l'intéresse vraiment, la recherche et le classement pour Pierre, l'écriture pour Hervé. Ce n'est cependant pas le cas pour François, qui, très rapidement prend la mesure de l'importance de Marie- Rose dans sa vie. Mais tous trois veulent dominer les femmes et se poser comme les maîtres.

Dans cette logique de domination, perdre la face est une peur qui pousse l'homme à ne pas se donner tout à fait. On sent que l'homme cherche aussi à protéger la partie la plus profonde de son âme, c'est ce que l'on peut lire dans *L'Affligé* :

Il redoutait la brutalité des mots et sa maladresse à s'en servir. Il eût voulu s'exprimer d'une façon délicate, indirecte et qui lui ménageât, en cas d'échec, une retraite honorable : car il consentait à souffrir dans son amour, il ne voulait pas souffrir dans son amour-propre. S'il ne devait pas devenir l'ami, il n'en tenait que plus à rester le maître.¹⁸⁸⁵

1883 A. Dupouy, *Un Amour bigouden ou...*, op. cit., p. 35-36.

1884 *Ibid.*, p. 37.

1885 A. Dupouy, *L'Affligé*, op. cit., p. 170.

« Les héros de Dupouy sont des infirmes de la parole »¹⁸⁸⁶, affirme André Guyon. C'est particulièrement vrai pour François. Mais si lui a peur du ridicule, cela n'est en rien un frein aux aspirations d'autres personnages. Tandis que Jean le Dû, l'homme aux chansons, ne parvient pas à briser un bout de bois, tant il est affaibli par la maladie, Gaït se met à se moquer gentiment :

- Tu vois pauvre Jean, tu n'as pas encore autant de nerf que moi, qui suis une fille.
- Et pourtant, pensait Jean le Dû, toute forte que vous êtes, Gaït Loussouarn, vous m'obéirez d'ici peu, vraiment, puisque vous serez ma femme et que je serai votre maître.¹⁸⁸⁷

Implicitement, Gaït lance un défi au brodeur. Il va donc chercher à obtenir les faveurs de la jeune femme, et ce, malgré sa faiblesse de corps. Il voudra démontrer sa force d'homme au-delà de la dimension physique. La puissance masculine réside dans une forme d'héritage antique qui, à première vue, ne peut être remis en question.

S'il y a volonté de conquête, si les vocabulaires du chasseur et de la proie sont utilisés, on sait pourtant combien la frontière entre la victoire et la défaite est perméable. L'une et l'autre peuvent même coexister dans un même instant. C'est ce qu'éprouve Pierre en faisant comprendre à Marlène qu'il met en doute sa fidélité. Elle lui demande si on lui a dit du mal d'elle... Pierre sent sa victoire venir :

- Moi qui...commença-t-elle.
- Elle n'alla pas plus loin. Je la crus sur le point de fondre en larmes. Je nageais dans mon triomphe et mon triomphe était déjà une défaite. Déjà j'étais prêt à lui demander pardon de sa peine et de sa colère, à mêler mes larmes aux siennes [...]¹⁸⁸⁸

Si dans un premier temps nous pouvons voir les héros de Dupouy évoluer avec « la désinvolture du « jeune mâle en rut » »¹⁸⁸⁹, pour reprendre les mots de Claude Martin, on voit, comme chez Loti, que réside en eux le désir d'une tendresse vraie. Elle va peu à peu se dévoiler. Comme chez le Rochelais, les partenaires des héros de Dupouy seront toutes de très jeunes filles presque vierges de sentiments autres qu'enfantins, mais la grande différence se trouve dans l'idée que chez Dupouy, les héros n'accèdent jamais à « la jouissance candide d'un paradis païen enfin conquis »¹⁸⁹⁰.

1886 A. Guyon, « Le Romancier en prise avec les mots », *Auguste Dupouy, Colloque de Quimper, 20-21 octobre 2006*, op. cit., p. 201.

1887 A. Dupouy, « L'homme aux chansons », *Le Chemin de ronde*, op. cit., p. 183.

1888 A. Dupouy, *Un Amour bigouden ou...*, op. cit., p. 105.

1889 C. Martin, « Préface », in P. Loti, *Aziyadé*, op. cit., p. 18.

1890 *Ibid.*

Chez Dupouy on peut observer cette même dichotomie sans que celle-ci se présente de manière automatique. L'homme tend à réaliser une relation de bonheur naïf, mais ne parvient jamais à l'atteindre vraiment. En revanche, l'aspect sombre des héros de Loti, ce sentiment que le néant baigne tout nous paraît similaire. Concurrément à cela, l'accession au désir et à l'amour correspond à la plongée dans la souffrance.

C'est parce qu'ils ont peur de cette souffrance qu'ils veulent rester libres, sans attache. La tentation de la liberté va participer au sentiment que les personnages sont perpétuellement hors du jeu de la vie. Leur refus de l'investissement dans la relation avec l'autre les met en marge de la société. Dupouy interroge cette idée dans *La Paix des champs*. Hervé ne veut pas perdre sa liberté toute neuve tant il a eu de mal à la reconquérir. C'est justement son drame. Perrine qui devient son « officielle » ne semble pas plus attachée à lui que les domestiques du domaine sur lequel il règne. Il évolue sur cette côte bretonne sans réellement laisser d'empreinte, il donne l'impression de glisser sur le monde. Il faudra attendre le moment où il embrassera la condition de pêcheur, d'homme dénué de tout pour qu'il puisse dire son amour pour Prisca. Scellant ainsi un attachement, il acquiert le statut d'homme réel. Dès les premières pages du roman, l'échec de la liberté est établi, « il faut fuir les femmes pour les vaincre [...] »¹⁸⁹¹ pense-t-il en abandonnant Emma. Cette forme d'oxymore affirme l'idée que la victoire frontale est bien impossible.

C'est tout à fait ce que va éprouver Jos, dans *Le Chemin de ronde*, quand il va quitter madame Jacquemin. Afin de briser l'image envoûtante de la femme, il va devoir choisir la mer. Pour affirmer son choix, il lui faudra refuser « le joli louis de dix francs »¹⁸⁹² que lui tend la Parisienne. Comme dans la fuite d'Hervé, on peut y lire tout à la fois une victoire et un échec. Cela s'illustre parfaitement dans la dualité des sentiments qui l'animent. En refusant le cadeau, il définit une part de sa personnalité, il réalise un choix de vie, mais il accepte aussi la complexité du monde en étant « prêt à pleurer de douleur et d'orgueil. »¹⁸⁹³

C'est encore dans la souffrance que Jean-René Plusquellec quitte Jeanne-Marie Blondeau. Dans « L'épreuve », cette dernière découvre qu'un homme peut être bon, gentil, modérément buveur. Mais elle va vouloir mettre à l'épreuve les qualités de cet homme. Elle s'étonne qu'il ne se mette jamais en colère ; elle prend alors le pari qu'elle parviendra à le faire

1891 A. Dupouy, *La Paix des champs*, op. cit., p. 29.

1892 A. Dupouy, « Jos », *Le Chemin de ronde*, op. cit., p. 93.

1893 *Ibid.*

sortir de ses gonds. C'est en affirmant à son fiancé qu'une fois mariés elle continuera à donner de l'argent à sa famille qu'elle gagne son défi, mais perd également sa mise :

— J'ai voulu vous éprouver, et j'ai réussi.

Là-dessus, elle lui fit un beau sourire, bien engageant.

Vous croyez peut-être qu'il lui sourit à son tour et qu'ils s'embrassèrent pour faire la paix? Pas du tout. Il prétendit qu'elle s'était moquée de lui, et prit la porte, quoi qu'il l'aimât de tout son cœur.¹⁸⁹⁴

Pourquoi décide-t-il de quitter cette femme, de la fuir? En gagnant, elle lui montre sa duplicité, sa capacité à manipuler. Si elle est parvenue une seule fois à manier ses réactions, elle pourra le refaire. Le personnage refuse donc un « asservissement »¹⁸⁹⁵ qui le guetterait. En choisissant la liberté ou en fuyant les femmes, les héros démontrent leur incapacité à les dominer réellement. Ils veulent démontrer leur puissance, mais ils ne parviennent qu'à dévoiler les failles qui construisent leur identité.

b. La blessure originelle

Nous avons observé les isotopies de la guerre, de la conquête et plus largement de la violence dans la relation qui initie les rapports homme-femme. On peut s'interroger sur la raison d'un tel vocabulaire. Pourquoi une telle crispation entoure-t-elle le désir? Nous venons d'évoquer une faille chez les personnages masculins qui les oblige à conserver une distance avec les femmes. Il nous semble que chacun d'entre eux porte une blessure originelle. La souffrance qu'elle impose aux héros devient un moteur, elle pousse ces hommes à vouloir prendre une certaine revanche sur la vie. Or, cette revanche, dans nos romans, ne peut se réaliser que sous la forme de la violence.

Le héros se trouve dans une situation ambivalente. D'une part, il est l'homme supérieur qui domine socialement celle qu'il désire, mais d'autre part, il est celui qui, intérieurement, est installé, de par la blessure évoquée, dans un état d'infériorité. S'il veut devenir le maître, c'est pour correspondre à son état social, mais aussi pour dépasser le handicap qu'il éprouve dans les profondeurs de ses entrailles.

Le cas le plus extrême est sans doute François, « l'affligé », comme on l'appelle le plus souvent. Il se sent définitivement diminué par son pied bot. On peut voir comment il refuse de

1894 A. Dupouy, « L'épreuve », *Le Chemin de ronde*, op. cit., p. 213.

1895 A. Dupouy, *La Paix des champs*, op. cit., p. 29.

poursuivre les avances qu'il a commencées dans la salle de bal alors qu'il est parti bambocher avec Cyrus :

— Et puis, je boîte, se disait-il. La jolie chose qu'un Don Juan pied bot ! Il en revenait sans cesse à cette infirmité, dont un stupide accident l'avait doté pour la vie. C'était là son cancer. Il y voyait une déchéance, la dérision de sa particule ; jamais il ne s'était résigné à traîner cette pauvre jambe flageolante, à laquelle allait l'étonnement naïf des regards. C'est pour les éviter qu'il se promenait à pied le moins possible et qu'il passait en selle la moitié de son existence, sorte de Centaure qui ne faisait plus qu'un avec la Grise.¹⁸⁹⁶

Le regard des autres blesse François, et pour cela il se méprise. Il va entretenir cette souffrance, parvenant à en tirer une jouissance complexe. C'est le cas lorsqu'il cherche à retenir la passion qu'il éprouve pour Marie-Rose, « jamais encore il n'avait pris tant de sombre plaisir à se torturer l'âme par la pensée de sa solitude. »¹⁸⁹⁷ Il y a quelque chose de profondément romantique dans ce comportement où un homme se confîne dans l'isolement et tire des délices de la constatation de sa propre souffrance.

D'autres personnages sont immédiatement caractérisés par l'idée de leur incomplétude. Jean le Dû, dans *L'Homme aux chansons*, est poitrinaire. Le personnage de Henri dans la nouvelle *Chambre close*¹⁸⁹⁸, ne quitte plus le lit, il se meurt peu à peu. Dans *L'Homme de la palud*, Jean, de par ses origines paysannes, reste un inférieur sur sa propre barque.

On voit dans l'œuvre de Dupouy une tension fondamentale entre le motif de l'homme supérieur et celui de l'homme diminué. A partir de ce constat, on observe deux courbes antagonistes qui dynamisent le parcours des héros. L'une est ascendante et construite à partir du personnage du mousse. Il revient trois fois dans le recueil de nouvelles *Le Chemin de ronde*. « Scafic », « Jos » et « La prière du petit gars » célèbrent le courage du jeune garçon embarqué. Il est petit, ridiculisé par la société, pourtant, il deviendra un jour l'un de ces « seigneurs de la mer », au moins matelot, peut-être patron, dans tous les cas un homme hors du commun. C'est l'histoire d'une revanche sur la vie. La nouvelle « Scafic » illustre parfaitement cette idée. Malgré sa maigreur et sa petitesse, Scafic va gagner le droit d'embarquer sur le bateau de son oncle. Pour cela il devra passer une épreuve, il lui faudra pêcher le fameux congre de Viben. Après un combat étonnamment proche d' *Un Vieil homme et la mer*, il va démontrer sa capacité à faire partie de la caste des hommes de mer. Grâce à son esprit de décision, grâce à sa ruse, Scafic va étendre les frontières de son monde et ainsi

1896 A. Dupouy, *L'Affligé*, op. cit., p. 59.

1897 Ibid., p. 62.

1898 A. Dupouy, « Chambre close », *Le Chemin de ronde*, op. cit., p. 195-206.

participer à une progression vers l'âge adulte.

Si l'on compare l'œuvre de Giono à celle de Dupouy, on découvre qu'ils construisent leurs personnages autour d'idées qui se font écho. La principale est l'idée de débrouillardise. Philippe Mottet dans *La Métis de Giono* a su montrer combien les héros du Provençal sont pourvus des mêmes qualités qu'Ulysse. « La *métis* grecque, que possède superlativement le roi d'Ithaque, est une vertu au sens le plus pratique du terme : pas un mérite ou une qualité morale de personnages distingués, mais une force qui permet avant tout de se tirer de mauvais pas. »¹⁸⁹⁹ Le jeune mousse de Dupouy possède cette *métis*, et plus il est jeune, plus il est petit, malingre, plus il la développe de manière supérieure.

Si certains récits de Dupouy, constitués d'épreuves, racontent le glissement vers l'âge adulte, nous pouvons alors classer ceux-ci dans les romans d'apprentissage. Le mot « apprentissage » met l'accent sur l'idée d'une transformation, psychologique mais aussi physique et sociale, par laquelle le jeune héros accède à sa vraie nature. On pourrait penser que l'aspect réduit de certaines de ces nouvelles ne permet pas de mettre en place les actions qui seraient à la fois preuves et épreuves. Mais Y. Stalloni affirme bien que « le *bildungsroman* ne raconte pas l'existence complète d'un héros, plutôt un moment de sa jeunesse ou de son adolescence, période au cours de laquelle il élabore sa propre personnalité. »¹⁹⁰⁰

Susan Suleiman décrit cette transformation : « Syntagmatiquement, on peut définir une histoire d'apprentissage (de *Bildung*) par deux transformations parallèles affectant le sujet : d'une part la transformation *ignorance* de soi en *connaissance* de soi ; d'autre part la transformation *passivité* en *action*. »¹⁹⁰¹ Les jeunes héros de Dupouy appartiennent au monde dès qu'ils ont fait leurs preuves. Le plus caractéristique est sans aucun doute Scrafic, surnom donné à Fanchic qui en pêchant le congre du Viben se révèle à lui même en même temps qu'il se révèle aux autres. L'auteur reprend pour construire son récit les grands motifs archétypiques du roman d'apprentissage. Le héros est un jeune garçon, il va trouver tonton Olivier comme initiateur, c'est lui qui demande à Scrafic de pêcher le congre du Viben. Il va affronter des épreuves qui vont émailler son parcours ; épreuves sociales, au travers du rapport à l'argent et de la hiérarchie sociale. En effet, son père est mort, il doit aller travailler à l'usine, mais il ne supporte pas ce travail d'apprenti soudeur qu'on lui confie, il va donc devoir

1899 P. Mottet, *la métis de Giono, Présence de la métis grecque, ou l'intelligence pratique dans l'art romanesque de Jean Giono*, Aix en Provence, Publications de l'université de Provence, 2004,, p. 5

1900 Y. Stalloni, « Apprentissage », *Dictionnaire du roman*, op. cit., p. 19.

1901 *Ibid.*

ramener de l'argent tout en conservant sa liberté. Épreuves psychologiques ensuite, puisqu'il doit dépasser la mort d'un parent, dépasser le sentiment de mépris qu'il éprouve pour Edmond, le jeune parisien qui « a toujours des sous plein la poche »¹⁹⁰² Enfin, les multiples déplacements, les pêches à pied ou à la ligne, sont autant d'épreuves physiques dont sort vainqueur le jeune homme. Nous l'avons dit, ce type de héros sort gagnant de ses différentes mésaventures : Dupouy écrit donc des romans de la réussite. Ils accèdent tous à un statut supérieur qui a un lien avec la mer.

A ces récits qui voient sortir vainqueur le héros des différentes épreuves qu'il affronte répondent *L'Affligé*, *Un Amour bigouden* et *La Paix des champs*. Ces romans qui peuvent être lus comme une forme de triptique sont des romans de l'échec. Les héros subissent une courbe descendante. On pourrait la résumer ainsi : un jeune homme tient une position élevée dans la société, il va s'enfoncer peu à peu et peu à peu perdre sa posture d'être supérieur. Ainsi François de Trohanet devient criminel, Hervé Menguy est condamné pour des velléités, médiocres certes, mais révolutionnaires tout de même. Quant à Pierre Arzal, ses fonctions d'archiviste n'ont, pour lui, plus aucune valeur, il est encore déclassé puisqu'il a perdu celle qu'il aimait. Ils font, à la fin des récits, partie du fond le plus obscur de la société. Mais la blessure évoquée plus haut n'annonçait-elle pas cette fin? Leur état d'infériorité ne résidait-il pas déjà dans cette constante souffrance?

La souffrance naît du regard de l'autre en ce qu'il est le miroir de la faiblesse des personnages. C'est au travers des yeux des autres que le héros saisit vraiment ce qui en lui ne va pas. Le regard, la parole le stigmatisent. Ce sont ces deux éléments qui vont permettre à Jean Hénaff de saisir combien sa posture est celle d'un inférieur. Il est méprisé par le monde des pêcheurs. La première scène le montre en train d'attendre Kroëz, le patron de la barque dont il est l'armateur. Lui, l'homme de la palud, admire le spectacle des pêcheurs qui s'animent. Il rencontre alors le regard de l'un d'eux : « Il y crut saisir une pointe de moquerie. Il traduisit : « Les gars de la palud qui jouent au marin trouvent préférable, un jour pareil, de rester près de leur femme, à fendre du bois. » Et il se sentit pénétré de ce dédain. »¹⁹⁰³

Pour illustrer ce dédain, Dupouy fait appel à un souvenir de Jean. Une image lui apparaît avec netteté :

1902 A. Dupouy, « Scafic », *Le Chemin de ronde*, op. cit., p. 50.

1903 A. Dupouy, *L'homme de la palud*, op. cit., p. 8.

Ils étaient une dizaine de paysans, venus là, au bout de ce môle, pieds nus, le bras dans l'anse de leur grand panier à double couvercle, et ils s'y tenaient immobiles, gauches et muets parmi le peuple remuant de la mer, attendant avec une patience inusable que le prix, avili par l'abondance, fût tombé à rien. De temps en temps avec une avidité cachée, doucement, humblement, l'un d'entre eux s'informait : trop cher, c'était toujours trop cher. Les pêcheurs, tout en comptant leur poisson, s'égayaient de ces faillis acheteurs, encore plus ladres que les bourgeois des usines. « Rapaces ! Sauvages ! », les brocards circulaient avec les rires, d'une barque à l'autre. Eux, impassibles, obstinés comme des cormorans sur leur roche, attendaient leur moment. Il arrivait qu'un farceur de matelot leur jetât les déchets de sardines, puis des sardines intactes, pour rien, pour le plaisir de se moquer d'eux et de les faire se précipiter sur cette vile manne. Aussitôt d'autres en faisaient autant, et c'était une fameuse bousculade [...] ¹⁹⁰⁴

Nous assistons ici à la rencontre entre deux groupes humains qui s'opposent dans tout ce qui les constitue. Cette scène nous montre deux modes de vie qui ne parviennent pas à se rencontrer, les mouvements et la joie sont aux pêcheurs tandis que le mutisme, l'immobilité et l'humiliation sont aux terriens. Ces gens sont aussi étrangers les uns aux autres que le sont des hommes qui ne parleraient pas la même langue. Et même sur le port, une fois devenu marin, Jean va conserver cette impression de ne pas faire partie du même monde. Quand il observe des hommes sur le port, il pense qu'« il y avait dans le nombre des étrangers, mais des marins plus chez eux dans ce port que [lui], qui y habitait. De cela et du reste, il ressentait une blessure vive, mais il n'en éprouvait nul découragement. » ¹⁹⁰⁵

L'étincelle de vie n'est jamais absente dans les romans d'Auguste Dupouy, mais quand Jean Hénaff décide qu'il deviendra patron de sa propre barque, il voit déjà les reproches qui lui seront faits. Il sait pourtant se comporter en mer, il a le cœur à l'ouvrage, il est toujours obligeant pour les collègues, « aucun reproche à lui faire n'eût été son origine. » ¹⁹⁰⁶ Il vit maintenant sur le port, mais il est de ces nombreux personnages masculins de Dupouy étrangers ¹⁹⁰⁷ sur leur propre terre. François dans *L'Affligé* ne s'exclut-il pas du monde en courant perpétuellement sur La Grise, les jambes puissantes du cheval remplaçant avantageusement la jambe tordue du maître? Hervé Menguy est et restera le neveu venu de Paris, celui qui a l'étrange métier qu'est celui d'écrire. Pour ce qui est de mener une ferme, il s'en trouve incapable, joué sans difficulté par son fermier. Pierre Arzal, quant à lui, joue à faire partie du monde des brodeuses et des ouvriers. Mais qui est-il en réalité? Un archiviste intellectuel qui est passé par l'une des écoles les plus exigeantes de la République. Il reste,

1904 *Ibid.*, p. 21.

1905 *Ibid.*, p. 8.

1906 *Ibid.*, p. 24.

1907 On peut noter que, dans un juste retour des choses, quand Jean subit le naufrage de sa barque, il est soigné à Plovan, dans la maison familiale. Corentine vient le visiter, mais toute son attitude fait qu'elle n'est pas très aimée sous ce toit. « C'est son tour d'être l'étrangère » (A. Dupouy, *L'homme de la palud*, *Ibid.*, p. 17.)

malgré ses intrusions, un étranger qui côtoie le petit peuple bigouden. Jean le Dû, lui aussi, quand il va visiter Gaït à la ferme, se sent parfaitement distinct du monde paysan. L'observation de leur foyer et la différence avec « son paisible et clair intérieur de la rue des Douves »¹⁹⁰⁸ est suffisamment éloquent pour qu'il comprenne ce qui les sépare.

Bien que d'un statut social plus élevé, les voilà plongés dans un monde où cette supériorité n'a plus cours. On juge maintenant Pierre à l'agilité et la régularité de ses pas de danse, tout son savoir et ses compétences d'analyse n'ont aucun poids face à un bon danseur. Il en va un peu différemment pour Jean Hénaff, l'armateur de la Sainte-Thumette. S'il est bien propriétaire de la barque, il vient de Plovan — son père et son grand-père n'étaient pas pêcheurs mais des gens de terre —, il doit alors s'effacer devant le moindre gamin de la côte. Il se retrouve dans cet état complexe fait tout à la fois de supériorité et d'infériorité. Jean en vient à s'interroger sur les raisons qui ont poussé sa femme à accepter sa main : « Comment avait-elle fait pour accepter l'étranger, le terrien, moins qu'un paysan, un sauvage de la palud? Jean n'ignorait rien de la méfiance et de la répugnance que ses pareils inspiraient à ceux du port »¹⁹⁰⁹

Remarquer cette blessure originelle, c'est accepter l'idée que les héros subissent un manque. Dire ce manque en fait la dynamique d'une quête. Subissant cette absence, le héros veut obtenir ce qu'il convoite, il affronte alors les autres et, à la manière des héros de Balzac, il rentre en conflit avec le monde. Mais sa volonté n'est qu'une part des actants intérieurs qui le poussent à agir. Il est aussi tiraillé par ses instincts et c'est probablement cela qui fait dérailler sa machine. Écartelé entre ses désirs, ses pulsions et l'organisation sociale, il ne sait plus vers quel chemin se tourner.

c. Inversion des rapports de force

La volonté de conquête exprimée par les personnages masculins se traduit par un échec déjà annoncé puisque ce qui attire l'homme, c'est précisément l'aspect insoumis qui se dégage de la femme. Il est toujours attiré par la part du diable. Nous avons vu que le statut du héros était ambigu. Il est tout à la fois supérieur et considéré comme un inférieur, porté par

1908 A. Dupouy, « L'homme aux chansons », *Le Chemin de ronde*, Ferenczi, 1923, p. 187.

1909 A. Dupouy, *L'Homme de la palud*, *op. cit.*, p. 10.

une blessure intérieure qui le ronge. Elle le porte vers un ailleurs, hors des sentiers tracés par son milieu. Le voilà piégé par ses propres aspirations. Dans *L'Homme de la palud*, le héros ne choisira jamais la facilité, celle du retour à la terre, celle qui consisterait à rejoindre Catherine Hascoët, « [...]une fille bien douce et bien courageuse, entendue aux travaux du ménage et de la ferme. »¹⁹¹⁰ Il préférera choisir l'aventure près d'une femme qui, certes, lui est parfois déplaisante, mais qui lui est peut-être plus proche qu'il n'y paraît. En elle il trouve le supplément de vie qu'il cherche également en prenant la mer chaque jour.

Une inversion des rapports de force va s'opérer peu à peu entre l'homme et la femme. On est frappé par la concordance de ce fonctionnement avec ce que remarque Dupouy des relations entre Carmen et Don José :

En conséquence, Carmen serait la femme la plus rigoureusement femme, la femme par-delà le bien et le mal, débarrassée de toutes convenances sociales, de toute hérédité civilisée, de tout code, de tout ce qui contraint, réduit, masque. Bref, une espèce de jolie fauve, purement instinctif, ou n'exerçant sa réflexion qu'au service de ses instincts, égoïste jusqu'en sa bienfaisance, attirant, charmant, féroce. C'est l'homme qui frappe : cependant, c'est lui qui est faible, et c'est elle qui domine, même sous le couteau, irréductible en sa sauvagerie, impossible à domestiquer. Quelle misogynie ! — à moins que ce ne soit tout le contraire, et que Mérimée ne nous propose pour idéal inhumain cette sur-femme.¹⁹¹¹

On retrouve dans les personnages féminins de Dupouy cette même ignorance du bien et du mal, cette même sauvagerie, à ceci près qu'ils sont principalement fantasmés par l'homme, qu'ils sont une reconstruction de ses désirs profonds. Le fonctionnement repéré par notre auteur se transpose donc de Mérimée à sa propre écriture. Le héros est désarçonné par l'animalité, l'aspect imprévisible qu'il perçoit en la femme. Chez Dupouy, comme chez l'auteur de *Carmen*, la femme est impossible à « domestiquer ». Elle dépasse l'homme par la part qui la rend incompréhensible. Derrière son apparente faiblesse, ne se cacherait-elle pas cette « sur-femme » que Dupouy reconnaît en Carmen ?

Un passage de *Qu'as-tu vu en chemin?* nous éclaire sur les tensions qui peuvent exister entre les hommes dans leur plus grande généralité : « La puissance, nous la voulons tous, hommes ou femmes, grands et petits ; et pas seulement en Allemagne[...]. Et j'estime peu, pour ma part, ceux qui n'aspirent pas à être puissants, d'une manière ou d'une autre. C'est

¹⁹¹⁰ *Ibid.*

¹⁹¹¹ A. Dupouy, *Carmen de Mérimée*, op. cit., p. 98.

comme s'ils avaient peur de vivre. »¹⁹¹² Le désir de puissance traduirait l'énergie que chacun renferme en lui. Un désir antagoniste de domination sourd en l'homme ainsi qu'en la femme. Leur confrontation serait alors un symbole de tous les combats.

Mais pour les femmes, cette puissance réside là où l'on ne l'attend pas, elle est inversement proportionnelle à ce qu'elle paraît être. Entendons-nous sur cette idée, elle est vue par les hommes comme une « puissance illégitime »¹⁹¹³ et ce parce qu'elle se construit hors d'un rapport de force réel. Quand la France et l'Allemagne s'affrontent, c'est leur puissance de guerre qui est mise à l'épreuve, le plus fort écrase l'autre. En revanche, la femme tire sa force de tout autre chose :

Une puissance comme celle-ci, la puissance minérale d'un œil, celle d'une commissure des lèvres, d'un modelé de la joue, d'une ombre ou d'une lumière, une puissance si peu spirituelle, si peu chargée d'émotion ou de pensée, est-ce que ça devrait être permis entre humains ? Autant dire la vertu d'une escarboucle ! Quand l'œil d'une fillette me fait tomber à genoux, [...] Je proteste.¹⁹¹⁴

Le combat n'est plus égal, toute la force est issue de minuscules détails. Qu'en résulte-t-il ? Une domination sans borne. Les personnages féminins de Dupouy sont le plus souvent des jeunes femmes, voire des jeunes filles : cela accentue encore l'impression de contraste entre ce que devrait être la relation entre cet homme établi et cette fille d'un statut inférieur. La réalité montre une emprise totale de l'une sur l'autre. Quand Jean rencontre Lénic, il a vingt ans, elle en a quatorze, « quatorze ans, pas quinze, et si puissante déjà ! d'une puissance qu'elle n'ignorait plus. »¹⁹¹⁵ Et voilà ce « grand garçon qui faisait le malin, tout gonflé de mathématiques »¹⁹¹⁶, devenu « l'homme lige »¹⁹¹⁷ de cette petite. Or, le problème se situe sûrement à ce croisement. L'homme lige « a rendu à son seigneur un hommage l'engageant à une fidélité absolue »¹⁹¹⁸, il se doit d'obéir. Jean aurait tout donné, serait allé au Pôle sud pour elle, mais elle ne lui a jamais rien demandé, et c'est cela la véritable misère de sa condition, il ne l'a jamais satisfaite. Les hommes, chez Dupouy, ne parviennent pas à combler les femmes, ces dernières n'attendent rien d'eux.

Cette « puissance illégitime » va faire de Jérôme, cousin de Jean dans *L'Homme de la palud*, un célibataire endurci. Elle va l'empêcher de trouver une femme, il le dit à son ami :

1912 A. Dupouy, *Qu'as-tu vu en chemin ?*, op. cit., p. 72-73.

1913 *Ibid.*, p. 72.

1914 *Ibid.*, p. 73.

1915 *Ibid.*, p. 67.

1916 *Ibid.*, p. 68.

1917 *Ibid.*

1918 J. Rey-Debove et A. Rey, *Le Petit Robert*, Dictionnaires le Robert, 1993, p. 1441.

« Ce pouvoir d'une femme, comment l'admettre, et à quoi tient-il? L'une a de beaux yeux, cette autre un teint de peinture. »¹⁹¹⁹ Mais une fois que l'on les a regardées, que reste-t-il? Il a préféré choisir la bouteille, « jolie ou pas, vous savez ce qu'il y a dedans »¹⁹²⁰. Pour lui, boire un coup n'empêche pas de voir clair. Il se lit dans le discours de Jérôme l'idée que la femme lui inspire une certaine crainte, sans doute lui aussi a-t-il peur de « la sorcellerie [de] son regard »¹⁹²¹.

Nous avons vu plus haut l'importance cruciale des yeux dans le processus de séduction. Ils ont également un rôle essentiel dans l'installation de la supériorité féminine. Là encore, c'est Le Braz qui introduit cette fascination :

Les reflets de ses yeux produisaient sur moi un effet de vertige qui m'étourdissait l'âme, comme de fixer longtemps le scintillement du soleil sur la mer. Je ne m'appartenais plus, j'étais sa chose. Je pus à notre messe de mariage, mesurer à quel point elle me possédait. Vainement, je m'efforçai de prier : je ne savais plus ; j'étais comme ces ivrognes qui recommencent toujours leur chanson et n'arrivent pas plus à en sortir la trentième fois que la première. Il fallut vraiment que je sois bien changé !¹⁹²²

Cet extrait rentre en écho avec un autre de Dupouy dans *Un Amour bigouden* :

[...] j'en profitais largement pour regarder Marlène, non pas avec les yeux d'un analyste, d'un peintre, d'un psychologue, mais à peu près comme un papillon fixe la flamme et circonscrit son vol au cercle lumineux. J'étais fasciné, grisé, abîmé dans une merveilleuse euphorie.¹⁹²³

Cette incontrôlable fascination impose à l'homme le statut de dominé. Ce sont encore les yeux qui chez Jean Hénaff permettent de saisir l'irrésistible attirance qu'il éprouve pour Corentine et la conjointe violence qui en résulte, lui qui est fasciné par « [...] ses yeux, dont il cherchait la lumière unique, quoiqu'il la supportât mal quand elle se posait sur les siens. »¹⁹²⁴

Corentine semble alors prendre un plaisir intense à utiliser son pouvoir en voyant son mari ridiculisé. Alors que leur intérieur est parfaitement tenu, accueillant, cordial, « pourquoi donc le lui gâtait-elle à chaque instant par ses sarcasmes et ses dédains? Ne l'avait-elle choisi que pour l'humilier? Se vengeait-elle d'un choix qui lui faisait honte? »¹⁹²⁵ Toutes les femmes

1919 A. Dupouy, *L'homme de la palud*, op. cit., p. 7.

1920 Ibid.

1921 A. Dupouy, *Qu'as-tu vu en chemin ?*, op. cit., p. 71-72.

1922 A. Le Braz, *Le Gardien du feu*, Le Faouët, Liv'édition, 2006, p. 25.

1923 A. Dupouy, *Un Amour bigouden ou...*, op.cit. p. 27.

1924 A. Dupouy, *L'Homme de la palud*, op. cit., p. 11.

1925 Ibid., p. 10.

de Dupouy ne portent pas cette violence, mais il est certain que les hommes ont peur d'être ridiculisés. Peut-être est-ce la relation avec Emma qui pousse Hervé à refuser l'intensité des sentiments, il ne veut plus de la souffrance. Dans *Carmen de Mérimée*, Dupouy remarque cette même relation entre l'héroïne et Don José :

[...] c'est à croire qu'elle ne l'a désiré pour amant et accepté pour mari (mari selon la loi gitane) que pour le bafouer, le défier. C'est « un vrai canari », « un grand niais de canari », trop bête pour voler à *pastesas* », un *lillipendi*, un *paylo*, un « sot ». Capable de dévouement, pas une fois elle ne s'attendrit. Pas plus pour Garcia ou pour Lucas que pour José. Son rôle est de donner l'amour, le ressent-elle jamais ? ¹⁹²⁶

En observant ces personnages masculins en action et l'échec cuisant auquel leurs velléités les acculent, on ne peut que songer à les qualifier d'antihéros. « L'antihéros est devenu une figure récurrente de la modernité romanesque »¹⁹²⁷, affirme Y. Stalloni. Il est le symbole d'un temps d'incertitude. Or le monde des héros de Dupouy est bien incertain. Ni tout à fait traditionnel, ni tout à fait moderne. Les Pierre, Hervé et François concentreraient des interrogations sociales, politiques et même métaphysiques en ce qu'ils affichent leur isolement, leur perte d'identité et leur difficulté d'être. Auguste Dupouy interrogerait donc la condition humaine au travers de ces « individus problématiques ». ¹⁹²⁸

2- L'échec du pouvoir des héros

Quel serait le point commun qui réunirait tous les personnages de Dupouy? Le uns veulent devenir pêcheur, les autres veulent séduire, d'autres encore veulent simplement rentrer chez eux, comme dans « Le sixième »¹⁹²⁹. Nous pensons qu'ils sont tous en quête d'une certaine félicité. L'auteur va raconter alors la réussite ou l'échec de cette tentative. Or si l'on observe la définition de la tragédie selon R. Abirached, on découvre un rapprochement très fort, en effet, pour ce dernier, « l'enjeu de la tragédie est le bonheur ou le malheur des hommes »¹⁹³⁰. Tous les héros de Dupouy sont en quête de bonheur. Certains l'obtiennent, comme Scrafic, Jos ou encore Jean Hénaff, mais beaucoup d'autre n'obtiennent que le malheur : Hervé, Pierre, François...

Les trop rares études ou préfaces consacrées à Auguste Dupouy soulignent

1926 A. Dupouy, *Carmen de Mérimée*, op. cit., p. 94.

1927 Y. Stalloni, « Antihéros », *Dictionnaire du roman*, op. cit., p. 15.

1928 G. Lukacs, *La Théorie du roman*, op. cit., p. 73.

1929 A. Dupouy, « Le sixième », *Le Chemin de ronde*, op. cit., p. 231-238.

1930 R. Abirached, « Tragédie », *Dictionnaire des littératures de langue française*, Paris, Bordas, 1999, p. 2488.

régulièrement l'aspect tragique de ses œuvres. la plus emblématique de toutes, car de forme plus classique est sans doute *L'Affligé*. *Le Figaro Littéraire* affirme dès la sortie du roman que c'est « un drame sombre et dru sur qui plane l'aile de la fatalité antique. »¹⁹³¹ Le journal était guidé par la préface de Charles Le Goffic pour qui « François et Hubert de Trohanet, les deux frères rivaux de *L'Affligé* sont les Etéocle et Polynice d'une Thébaine sans Antigone. »¹⁹³² Jeanne Nabert constate elle aussi cette parenté avec les grands antiques : « *L'Affligé* c'est de l'Eschyle ou du Sophocle transporté dans les brumes armoricaines »¹⁹³³ Pour nous, ce récit breton est aussi et peut-être avant toute chose le mythe d'Abel et Caïn revisité.

Les autres récits de Dupouy portent en germe cette même dimension tragique. Si la tragédie est un genre littéraire qui s'est éteint au début du XIXe siècle, le registre tragique traverse les époques et les genres. L'auteur cherche à imposer dans ses œuvres un « sentiment du tragique »¹⁹³⁴, et en cela il contribue à continuer la chaîne des auteurs qui ont interrogé le genre.

Le récit tragique, du fait de sa dimension mécanique, montre une construction narrative très solide. Dans *L'Affligé* et *Un Amour Bigouden*, Dupouy décide de la fin de son histoire et va pouvoir ménager des signes, construire le suspense. Nous pouvons également ici penser à la construction dramatique d'un Balzac « qui avait emprunté à Scott l'armature d'une lente préparation, d'une crise et d'un dénouement »¹⁹³⁵. Il en va de manière assez radicalement différente avec *La Paix des champs* qui est construit sur une ligne narrative plus souple. L'auteur va alors prendre une grande liberté dans la composition. Il se rapproche plus d'un Flaubert « qui procède par une simple suite de tableaux et de scènes. »¹⁹³⁶ La narration n'est plus aussi serrée, comme construite sur une « organisation musicale de la durée. »¹⁹³⁷

La classification de Thibaudet peut nous aider à mieux comprendre la distinction qui existe entre les ouvrages romanesques. Il existe pour lui trois types de romans : le roman brut, qui décrit une époque, le roman passif, qui déroule une vie et le roman actif, qui isole une

1931 *Figaro littéraire*, 11 juin 1922.

1932 Ch. Le Goffic « Préface », in A. Dupouy, *L'Affligé*, op. cit., p. 7.

1933 J. Edon-Le Goff, « La conscience du tragique et son expression dans l'œuvre romanesque bretonne d'Auguste Dupouy, *L'Affligé*, *Le Chemin de ronde*, *La Paix des champs* », *Auguste Dupouy, Colloque de Quimper*, 20-21 octobre 2006, op. cit., p. 183.

1934 R. Abirached, « Tragédie », *Dictionnaire des littératures de langue française*, op. cit., p. 2492.

1935 M. Raimond, *Le Roman depuis la Révolution*, op. cit., p. 87.

1936 *Ibid.*

1937 *Ibid.*

crise. Pour lui, seule la troisième peut respecter une composition stricte, pour les deux autres, la composition est nécessairement plus lâche. Nous aurions donc dans les romans bretons d'Auguste Dupouy *La Paix des champs*, qui déroulerait une vie, opposé à *L'Affligé* et *Marlène* qui isoleraient une crise. Ceux-ci auraient donc une composition plus favorable pour le déroulement d'une tragédie. Les récits de François et de Pierre sont d'une solide facture, pourtant, *La Paix*, bien que roman d'une vie, laisse lui aussi une grande place à la dimension tragique.

Les trois romans que nous avons choisis pour illustrer la question du tragique dans l'œuvre de Dupouy se concluent de manière effroyable et désastreuse. François tue son frère et se suicide en prison, Pierre se trouve seul, comme incapable de vivre sans son amour perdu et, enfin, Hervé termine sur l'échafaud, condamné par les maîtres du jour. Y. Stalloni, dans son *Dictionnaire du roman*, nous apprend que la majorité des romans font rimer le mot « fin » avec le mot « mort »¹⁹³⁸. D'ailleurs, pour Kundera la mort du héros serait une véritable convention que transgresse Tolstoï dans *Anna Karénine* puisque Anna met fin à ses jours sans signifier pour cela la fin du roman¹⁹³⁹. Dupouy respecte ce principe et élimine ses héros, réellement ou symboliquement.

A la présence du sang s'ajoute une indéniable fragilité qui se révèle rapidement chez nombre de personnages de Dupouy. L'écriture romanesque va prendre appui sur la souffrance qui en découle. Scrafic, le jeune garçon malingre ne supporte plus son état d'éternel petit. C'est la raison pour laquelle il va relever le défi de nourrir sa famille sans l'assistance de personne, et qu'il cherchera ensuite à démontrer qu'en lui sommeille un homme véritable. Le motif préexiste également dans la relation avec les femmes. Dans un même temps, l'homme, par son désir de puissance, montre une volonté d'expansion de son monde. Sa blessure, qui construit une grande partie de son identité, l'amène à dépasser sa condition, mais cette même blessure semble l'empêcher de réaliser complètement ses aspirations. Elle est tout à la fois énergie et frein. On assiste dans le même temps à un phénomène de dilatation et de rétraction du personnage masculin. Il est renvoyé à sa blessure originelle. Comme les héros de la tragédie classique, c'est de la faille que naît l'intrigue

Si toutes les histoires de mousse se concluent sur une issue positive, il en va

1938 Y. Stalloni, « Fin », *Dictionnaire du roman*, op. cit., p. 94.

1939 *Ibid.*

différemment pour les personnages adultes. La souffrance qui les étreint est complétée par le sentiment de leur culpabilité. Comme dans la tragédie classique, l'idée de la faute est l'un des ressorts de l'intrigue chez Dupouy. Quand François a découvert qu'il aimait, « les jours qui suivirent furent pour [lui] des jours de colère et de honte : colère d'avoir été surpris, honte de s'être surpris soi-même. »¹⁹⁴⁰ On peut remarquer la forme que prend cette découverte. C'est au travers du regard des autres que François comprend sa situation. « Cet intérêt tendre que lui inspirait Marie-Rose, il l'avait ignoré jusque là, quand la chose crevait les yeux des autres. Mme de Trohanet, après l'indiscret Cyrus s'était chargé de dessiller les siens. »¹⁹⁴¹ La révélation des sentiments qu'il éprouve pour la jeune femme participe de cette culpabilité, il a le sentiment de ne plus rien contrôler, ni les autres, ni lui-même. Plusieurs personnages vont intervenir pour asseoir l'idée de la faute. La rencontre avec Monsieur de Rustephan sera essentielle. Mais elle sera rapidement suivie d'un conciliabule entre frères qui portera les mêmes conseils : il ne faut, en aucun cas, pervertir la famille avec une telle femme. Tous deux lui signifient qu'il est sur le mauvais chemin, qu'il est dans l'erreur. L'ensemble de ces tensions fait dire à Joëlle Edon-Le Goff que « c'est avec une grande acuité d'analyste que le romancier éclaire la complexité d'une sensibilité enfermée dans un cercle sadomasochiste, en proie aux pires accès de misanthropie et sait restituer la tension de la douleur rentrée mais gorgée d'amertume qui torture son héros. »¹⁹⁴²

Pierre Arzal, lui aussi, sait bien que son amour pour Marlène n'est réellement accepté par personne. Nous avons analysé plus haut la pression sociale qui émane de toute part. De sa famille d'abord, au travers des figures du père et de la sœur. Bien qu'ils n'apparaissent jamais dans le récit, ils sont l'incarnation de la conscience, une structure morale qui s'apparenterait au Surmoi psychanalytique. Les deux instances, paternelle et fraternelle, répercutent toutes les obligations d'une culture sur « ce qu'il convient de faire ». Elles ont pour fonction de combattre la pulsion qui mène le héros vers la femme inavouable, que nous pourrions lire comme un Ça, partie pulsionnelle de la psyché humaine. Mais il est intéressant de remarquer que la famille de la brodeuse réprouve également une telle relation. D'où le motif du secret dans ce roman, la forme que prennent leurs rencontres, toujours discrètes, protégées par la nuit, par les murs du dancing.

Dans *Le Chemin de ronde*, la nouvelle *Chambre close* met en scène cet amour

1940 A. Dupouy, *L'Affligé*, op. cit., p. 56.

1941 *Ibid.*

1942 J. Edon-Le Goff, « La conscience du tragique et son expression dans l'œuvre romanesque bretonne d'Auguste Dupouy, *L'Affligé*, *Le Chemin de ronde*, *La Paix des champs* », op. cit., p. 185.

inacceptable et la pression sociale qui en est la cause. Un homme est prêt de mourir. Alité, il veut revoir celle qu'il aime. Ses parents refusent, tant, pour eux, cette relation est injurieuse. La femme devient un symbole de la faute, un symbole de la honte. Il lui est interdit de pénétrer dans la maison qui est alors perçue comme un sanctuaire de l'amour paternel. Elle risque de le souiller en y pénétrant, portant avec elle l'inacceptable.

Comme nous l'avons observé, les romans de Dupouy sont le récit de personnages en état de souffrance, des êtres fragilisés ; nous assistons à leur chute, cette culpabilité contribue à amplifier son intensité. Celle-ci est telle que, pour de très nombreux personnages, elle se révèle fatale. François tue son frère Hubert, Pierre se ronge d'amour, Hervé meurt exécuté. Jean Le Dû meurt seul, il se laisse ronger par sa maladie. Seul Jean Hénaff parvient à guérir de sa blessure originelle. Il devient enfin le maître sur son navire ainsi que chez lui.

On peut repérer ici le fonctionnement des tragédies de Sénèque démontré par Florence Dupont, « le héros en proie à une violente souffrance (*dolor*), perd conscience temporairement de ses actes (*furor*) et commet des crimes impies (*nefas*) »¹⁹⁴³. Schéma qui correspondrait à une reprise du modèle grec d'origine où le *furor* ou *l'hybris* en grec est un temps de révolte contre le norme ou de démesure, de telle sorte que « le tragique est associé dès l'origine à l'exercice de la liberté de l'homme[...] »¹⁹⁴⁴. En effet, les personnages de Dupouy ne défient pas un dieu qui est globalement absent de ses œuvres. Ils défient les hommes et leurs règles. Ces règles sont principalement sociales. En aimant des femmes d'une classe inférieure, ils remettent en cause la norme établie, en voulant devenir pêcheur également. Dans ses ouvrages, Dupouy traduit l'angoisse des hommes devant un monde soumis à une forme de tyrannie qui serait l'aspect figé de sa forme.

Le héros oscille entre révolte, culpabilité et désespoir, il n'est ni roi, ni prince, mais il est bien l'incarnation de tout être humain prisonnier de sa moralité. Le tragique provient non seulement de la mort qui attend la majorité des héros, tout au moins une mort symbolique, mais également du sentiment que la liberté devient synonyme d'impuissance. Ils ne peuvent rien contre le cadre moral qui les contraint. La tragédie des héros de Dupouy réside donc dans l'incapacité qu'ils ont à modifier le cours des événements. Pris dans l'engrenage d'une société qui broie les réfractaires, le héros devient le bouc-émissaire de ses rites, il est sacrifié afin

1943 J. F. Chevalier, « Tragique », in *Le Dictionnaire du littéraire*, P. Aron, D. Saint Jacques et A. Viala (dir.), Paris, P.U.F., 2002, rééd. 2004, p. 605.

1944 *Ibid*, p. 605-606.

d'avoir valeur d'*exemplum*.

Nous venons d'évoquer l'idée d'une relative absence du divin dans l'œuvre de notre Bigouden. Si elle n'est pas extérieure aux personnages, quelle est la puissance, la force incontrôlable qui lance la machine tragique? Comment la fatalité s'immisce-t-elle dans la structure romanesque?

Si Dieu est quasi-absent des romans de Dupouy, nous devons donc interroger l'immixtion du destin dans un monde où l'homme serait libéré du principe de déité. Les héros sont-ils libres pour autant? Rien de moins sûr. Si Eschyle voyait les choses humaines soumises à une invincible fatalité, Sophocle déjà y aperçoit davantage le jeu de nos passions et de notre volonté. Il est encore au pouvoir du sort de rendre l'humain malheureux, mais la fatalité est sans force sur les mouvements de la volonté, et ne peut, malgré lui, les tourner au crime ou à la vertu. Dans les tragédies d'Euripide, ensuite, les puissances surnaturelles ne sont plus que des personnages de prologue ou des machines de dénouement; la volonté humaine se montre souvent indépendante et maîtresse d'elle-même. Racine, quant à lui, ne conserve les dieux et leur force que pour le décorum, c'est l'absence de volonté à contrôler ses sentiments qui produit l'enchaînement fatal.

Dupouy, est héritier de ces grands anciens, mais il accentue encore la solitude de l'homme face à ses actes. Les mœurs et les caractères des personnages deviennent l'unique cause des événements tragiques. Dans *Marlène* et dans *L'Affligé*, la fatalité se cache sous le masque de la passion. On retrouve chez Dupouy la même intériorisation des conflits que chez Racine. C'est un développement outrancier de la force du sentiment qui les mène à la violence. Les héros perdent le contrôle de leur propre histoire. Le cas le plus caractéristique est sans aucun doute François, dans *L'Affligé*, qui tremble de désir pour Marie-Rose, il ne parvient plus à se protéger, il est un être livré entièrement à l'embrasement que produit en lui la jeune femme. On peut imaginer assez facilement que Dupouy dans ce premier roman applique les schémas qu'il enseigne à ses propres élèves. Il a analysé suffisamment d'œuvres grecques, latines et classiques pour en avoir assimilé tous les rouages. On peut penser, en revanche, que par la suite il se libère de ces schémas pour les réutiliser plus librement.

L'impression de huis-clos va participer grandement à l'installation du sentiment

tragique. S'il l'on respire nettement plus chez Dupouy que chez Racine, il nous faut tout de même noter la restriction de l'espace dans les romans bretons. Les personnages sont souvent peu nombreux, les espaces bien circonscrits : l'univers du drame est parfaitement déterminé dans *L'Affligé* — le domaine du manoir —, ainsi que dans *La Paix des champs* — les terres du vieil oncle Urvoy —. Mais dans chaque récit, on trouve des déplacements suffisamment nombreux pour que la concentration de l'action ne soit pas totale. Le sentiment d'enfermement réside surtout dans un état d'esprit des personnages. Ils transportent leurs angoisses dans les lieux les plus aérés. Quand François court sur le dos de la Grise, toutes ses souffrances sont avec lui. Quand Hervé part sur sa barque, il porte le sentiment de son inutilité. Quand Jean Hénaff tire sur les rames de sa propre embarcation, Croëz parvient à bafouer son honneur. L'enfermement est avant toute chose mental.

Nous avons constaté de quelle violence étaient saisis les personnages, une violence tout à la fois orientée vers les autres et vers eux-mêmes. L'impression de claustration mentale accentue encore celle-ci. Si elle reste contenue dans la grande majorité des œuvres de Dupouy, elle parvient également à éclater avec une violence étrange, sans haussement de voix, mais avec une intensité accrue par les enjeux que peut cacher ce calme. Nous pourrions appeler ces rencontres « duels », car de telles confrontations sont bien différentes de celles précédemment évoquées. Les duels obéissent à des règles tacitement acceptées, chacun est délibérément acteur du champ de bataille. Pour qu'ils existent, la relation entre les adversaires doit déjà être ancienne, chacun s'est déjà raidi sur ses positions, toujours prêt à répliquer.

Deux récits prennent leur source de ce combat. *L'Affligé*, d'abord, qui voit le fils et la mère se battre depuis des années. *La Paix des champs*, ensuite, qui débute sur la possibilité de choc entre Hervé et Emma. Il est seul à côté d'elle. Il est déjà réveillé et pense à sa relation. Elle finit par se réveiller :

Voici qu'elle ouvre les paupières. Elle a sous les yeux une fine meurtrissure d'un rose inclinant au lilas. Cette vue le rendant sadique:

— Bonjour ma petite chatte, lui dit-il, dans l'espoir de se faire appeler : « Gros chien ».

Mais la petite chatte se borne à un sourire de stricte politesse, aussitôt éteint qu'allumé. [...] S'ils n'échangent encore rien de désagréable, ce n'est pas leur faute. Ils cherchent avec une même conscience le filet de vinaigre qui pourrait bien leur enlever la fadeur de la confrontation matinale.¹⁹⁴⁵

L'agression mutuelle est devenue la seule activité qui parvient à pimenter leur vie

1945 A. Dupouy, *La Paix des champs*, op. cit., p. 23.

devenue des plus ennuyeuses. Cette relation est la source de tout le roman. Si Hervé accepte la proposition de son oncle, c'est aussi parce qu'il veut enfin devenir le maître de quelque chose, si ce n'est de quelqu'un. Il sera le maître d'un domaine de soixante-douze hectares. Il refusera de se dévoiler vraiment tant il craint de reproduire sa vie avec la jolie parisienne. Dans ce type de relation, les mots ont une importance capitale. Nous l'avons vu, des mots tels que « mon gros loup », « mon gros chien » alimentent le fiel réservé à chacun.

La relation de couple et la recherche de l'entente font partie des thèmes récurrents de Dupouy. « Quand on est jeune, on a des matins triomphants »¹⁹⁴⁶, immédiatement, Hervé en citant Hugo, renverse cette assertion par son ironie coutumière, mais on retrouve quasiment la même idée, inversée, dans les *Chants de la traversée*, le « je » poétique interroge ce nouvel amour, « Connaîtrai-je près d'elle, au seuil de la journée, // des réveils triomphants, lucides et joyeux? »¹⁹⁴⁷ Les héros ont bien ce désir, fort simple au premier abord, mais qui semble se révéler, dans les œuvres de Dupouy, une quête impossible.

Dans *L'Affligé*, le duel tient une place tout à fait essentielle. La dispute est devenue le seul mode de communication existant entre le fils et la mère. Lorsque François voit que sa mère est d'une humeur presque aimable¹⁹⁴⁸, il cherche à lier conversation avec elle, utilisant les fleurs comme support. Mais immédiatement la mère devient agressive, elle ramène tout au regret. Empêtrée dans son bovarisme, elle ne connaît de la vie que ce que ses livres de jeune fille ont bien voulu lui apprendre. Elle se voit alors comme une victime d'un monde qui ne la comprend pas et qui souffre de la pire des solitudes. Derrière ces jérémiades dont elle est coutumière, le lecteur découvre vite son véritable visage. Elle est bien différente de l'image qu'elle a d'elle-même :

Sentant venir la scène et désireux, cette fois de l'éviter, François prit la jument par la bride pour la mener à l'écurie. Mais Mme de Trohanet ne lui sut aucun gré de cette dérobade. Le seul plaisir qu'elle eût de lui depuis longtemps, c'était celui de la dispute. Elle le regarda s'en aller avec des yeux malveillants, presque heureux de constater sa boiterie et de détailler la disgrâce de son accoutrement.¹⁹⁴⁹

Et quand elle découvre que François regarde Marie-Rose avec une ardeur anormale, « s'arrêtant soudain de causer et froissant avec brusquerie l'étoffe, elle le dévisagea. François rougit, pâlit, puis, les dents serrées, il la regarda à son tour avec dureté. Et la mère et le fils

1946 *Ibid.*, p. 16, citant V. Hugo, « Booz endormi », *La Légende des siècles*, v. 51.

1947 A. Dupouy, *Chants de la traversée*, *op. cit.*, p. 130.

1948 A. Dupouy, *L'Affligé*, *op. cit.*, p. 42.

1949 *Ibid.*, p. 45.

sentirent qu'une haine nouvelle venait de surgir entre eux. »¹⁹⁵⁰ Nous sommes à un moment crucial de la vieille relation entre mère et fils, c'est un moment où tout peut changer entre les personnages ; cet instant, aussi fugace soit-il, initie la crise. Dans ses romans, Auguste Dupouy témoigne d'une violence familiale analogue à celle qu'ont pu dénoncer Mauriac ou Hervé Bazin.¹⁹⁵¹

A la manière de la Mathilde de *Génitrix*¹⁹⁵², Marie-Rose va devenir le sujet d'un combat qu'elle ne soupçonne pas. Sous le toit du manoir se trouvent deux êtres violents, une idée vient de germer dans la tête de François : faire renvoyer Marie-Rose. « Ah ! quelle délicieuse torture ce serait d'assister aux préparatifs du départ ! »¹⁹⁵³ Mais il voit dans les yeux de sa mère une froide flamme qui le pousse, par prudence, à ne pas continuer ses sarcasmes envers la bonne. C'est donc un vrai duel auquel nous assistons, duel psychologique mené par la haine. Comme le fait remarquer très justement J. A. Le Gall dans la préface de l'édition de 1981, « l'hostilité mère-fils n'est pas seulement une affaire de sentiment ou de personne, c'est aussi la manifestation plus profonde, incontrôlable de deux races antinomiques qui s'affrontent en un combat terrible d'autant plus impitoyable que les protagonistes s'avancent le plus souvent masqués. »¹⁹⁵⁴ Nous avons posé plus haut l'idée que ces personnages sont bien plus que des individus. Quand Dupouy fait combattre ainsi la mère et le fils, il symbolise d'un seul trait de nombreux principes : l'éternel combat entre la vieillesse et la jeunesse, l'organisation sociale du temps, il reconstruit les relations homme-femme et leurs conflits ancestraux et il rejoue les tensions que peut accumuler une race. Il signifie également l'infinie complexité des relations filiales car on ne peut que remarquer la justesse des mots de Joëlle Edon-le Goff quand elle affirme que « si François ne mendiait pas dans son for intérieur l'amour de sa mère, il se soucierait moins de la blesser. »¹⁹⁵⁵

Madame de Trohanet trouve une part du sens de sa vie dans la violence des relations qu'elle développe avec son fils aîné. Elle va donc agir sur ce dernier pour les intensifier encore et se sentir ainsi plus vivante. Par cette action constante, on peut affirmer que madame

1950 *Ibid.*, p. 55.

1951 A. Guyon, « Le Romancier en prise avec les mots », *Auguste Dupouy, Colloque de Quimper, 20-21 octobre 2006, op. cit.*, p. 212.

1952 F. Mauriac, *Génitrix*, Paris, Bernard Grasset, 1923.

1953 A. Dupouy, *L'Affligé, Ibid.*, p. 78.

1954 J. A. Le Gall, « Présentation », in A. Dupouy, *L'Affligé, op. cit.*, P. VI.

1955 J. Edon-Le Goff, « La conscience du tragique et son expression dans l'œuvre romanesque bretonne d'Auguste Dupouy, *L'Affligé, Le Chemin de ronde, La Paix des champs* », *op. cit.*, p. 185.

de Trohanet revêt un rôle particulier dans l'œuvre de Dupouy, elle serait un *deus ex machina* moderne, portant dans sa main une part de la fatalité. François est beaucoup plus proche de son père, il parle le breton parfaitement, sa nourrice fut une simple paysanne, quand il part sur son cheval rustique, il aime à se croire l'un de ces jeunes paysans qui courent le torse nu vers la mer. Le pays qui l'a vu naître est un pays qu'il aime, et qui le lui rend puisqu'il sait se faire aimer de ses fermiers en utilisant un ton simple. Rien de tel pour la mère qui ressent profondément les affres de la solitude. Elle voudrait vivre les mondanités parisiennes tandis qu'elle doit supporter la mesquinerie des chemins crottés. C'est dans cette solitude dont le corollaire est l'insatisfaction permanente que l'on peut trouver la raison de ce comportement inacceptable pour une mère. Et quand elle découvre que son fils est amoureux, elle imagine que les deux « amants » se voient régulièrement, elle explique ainsi les interminables chevauchées et imagine le bonheur. Cela la met dans la plus terrible des fureurs : « Il n'est pas admissible que je passe mes journées à me ronger dans ce manoir qui abriterait à mon côté, comme une inconvenance et comme une ironie, l'idylle, la volupté, la joie. Non, je ne serais pas la seule à souffrir. »¹⁹⁵⁶

La souffrance de cette mère la pousse à comploter contre son fils, à engendrer la souffrance et jouir de cette dernière. Sa solitude disparaît dans la douleur partagée. En outre, on assiste ici à un moment essentiel de l'intrigue puisqu'il y a décision : elle prend un engagement. On peut alors dire que la mère revêt ici l'habit du destin.

Dans le combat qui l'oppose à son fils, Madame de Trohanet va utiliser tout ce qui l'environne comme des armes mises à sa disposition. Elle est la figure de la mère injuste, parfaitement opposée à la vieille nourrice, la mère Carval. Elle montre un amour sans borne pour son cadet, elle aime chez lui sa faconde, le plaisir qu'il a à se montrer, il séduit les femmes, il séduit d'abord sa mère. Pour autant, c'est lui, plus ou moins volontairement, qui sera utilisé par cette dernière : elle va l'amener à trahir son frère. L'aspect puissamment tragique des œuvres Dupouysiennes vient également du fait de la présence récurrente du motif de la trahison.

Si nous récapitulons les intrigues des différents romans de notre auteur, nous devons observer la récurrence de ce thème. Depuis la première publication en 1922, nous pouvons constater que la trahison du frère est un agent moteur des récits. Dans *L'Affligé*, Hubert séduit

1956 A. Dupouy, *L'Affligé*, *op.cit.*, p. 110.

Marie-Rose. François observe la scène derrière un arbre. Il assiste au baiser auquel il aspire tant. Le rôle de la mère, déjà évoqué plus haut, va avoir une place importante dans la trahison du frère. Elle tend à tout planifier, à les monter l'un contre l'autre. Elle va jusqu'à affirmer à Hubert qu'elle va déshériter l'aîné pour favoriser son préféré, le cadet. Cette révélation provoque un sentiment de honte chez le jeune officier :

[...] comme s'il eût été surpris en flagrant délit de complot contre son aîné. Déshériter François à son profit ? Sans doute n'était-ce là qu'un mot, un de ces mots qu'on se jette à la face dans l'âpreté de la dispute, de ces mots qui s'étaient tant de fois échangés entre cette mère et ce fils ennemis. Mais qu'elle se fût servie de lui, Hubert, pour faire mal à François, cela c'était une trahison.¹⁹⁵⁷

Déjà dans ses lettres elle scelle un double statut de victime. D'abord celle d'une femme solitaire, trop distinguée dans cet environnement populaire. Ensuite, celle d'une mère en manque de son fils absent. Dans sa correspondance, elle raconte à Hubert combien elle souffre près de son fils violent, combien son cadet lui manque ; il est le seul qui puisse l'entendre, la comprendre, « vous devinez, lui écrit-elle, que je n'en ai pas tant dit à votre aimable frère, à qui je n'ai pas besoin de dire grand'chose pour provoquer ses sarcasmes et ses violences. »¹⁹⁵⁸

Mais on sait que les deux frères entretiennent une correspondance secrète qui permet à Hubert de relativiser les paroles cruelles de la mère. L'intensité de sa trahison vient probablement du fait qu'il aurait dû témoigner envers son frère d'une immense reconnaissance, car en réalité, François lui donne tout, en premier lieu cet argent que lui n'utilise pas :

Le sachant susceptible et farouche, avait-il suffisamment cherché à gagner sa confiance ? Avait-il mis assez de tact et de fraternelle obstination à sonder ses plaies et à les guérir ?...Soudain, il se rappela qu'une heure plus tôt, par désœuvrement, par suggestion, par curiosité, parce qu'il s'entraînait depuis dix jours avec Cyrus à tâter de la fille du peuple, il avait, pour remercier François, fait tout ce qu'il fallait pour le faire souffrir dans cet amour de pauvre honteux, qu'il eût été si simple de lui passer, sans paraître y faire attention.¹⁹⁵⁹

Le fonctionnement est très proche dans *Un Amour bigouden*. Pierre découvre que Marlène est amoureuse de François, le cousin du héros et son meilleur ami. A la différence du premier roman, la trahison est involontaire, François subit, pourrait-on dire, le désir de la jeune femme. Le déroulement de la narration est particulier dans cette œuvre car il est construit sur une erreur initiale. Tout revient à l'instant du premier rendez-vous, ce premier repas où l'on s'est placé autour de la table, Marlène en face de Pierre, Annette en face de

1957 *Ibid.*, p. 211.

1958 *Ibid.*, p. 34.

1959 *Ibid.*, p. 212.

François, et plus encore quand, sans concertation, les jeunes hommes partent chacun avec une partenaire. Pierre n'a rien demandé à personne. Il reste avec Marlène, l'erreur initiale est bien là. Marlène désirait François, Annette désirait Pierre. Cette erreur de distribution des rôles va influencer tout le roman et mener à l'impression de trahison entre les deux amis.

Dans *L'Homme de la palud*, la trahison n'est plus le fait du frère mais du rival. Sur mer, Jean est l'armateur, le possesseur de la barque, sur terre il est l'époux, mais dans aucun des cas il n'est le maître. Croëz le domine en mer car il est inscrit sur les registres maritimes comme le patron de la Sainte-Thumette, mais il semble bien qu'il le domine aussi à terre car Corentine lui accorde des attentions qu'elle refuse à son propre époux. Nous ne saurons pas si elle trompe ou a trompé son mari. Nous saurons seulement qu'elle montre au patron une gentillesse qu'elle est loin d'accorder à l'armateur. Il y a trahison par le comportement, l'inacceptable est là.

La trahison est plus mentale dans « Jos ». Nous avons vu que quitter madame Jacquemin est tout à fait essentiel pour le jeune héros. Cela lui permet de se diriger vers l'âge adulte. Mais qu'est-ce qui initie cette rupture? C'est la même scène que dans *L'Affligé* que l'on retrouve dans cette nouvelle. Jos découvre la belle Parisienne dans les bras de Monsieur Mills. Elle trompe doublement puisqu'elle se joue de son mari, mais également du jeune héros qui est bel et bien fasciné par elle.

La Paix des champs, par bien des aspects, est un roman hors normes dans l'œuvre de Dupouy. Il fut d'ailleurs relativement mal reçu, sa publication resta confidentielle. Le texte révèle les motifs de l'auteur mais il les distord. Pour ce qui est de la question de la trahison, on peut y voir ici une forme minimale dans le fait que Perrine, après avoir quitté Hervé, se fiance avec Fily. Ce dernier se mue en rival puisqu'il est tout à la fois l'homme qui a battu l'oncle Urvoy à mort, celui qui va chercher à prendre la place d'Hervé dans la société, mais aussi, consécutivement à cela, celui qui va prendre sa place auprès de Perrine.

Si dans un premier temps, l'idée de la jalousie semble bien ridicule aux héros, ils vont peu à peu goûter à ce poison. C'est le cas de Pierre qui tout d'abord ne comprend pas pourquoi les autres parviennent à devenir jaloux. Même lors du Mardi-gras il n'avait pas réussi à être jaloux. « Par contre, écrit-il, à partir du moment où je pus me dire, sans doute possible, que je prenais la figure du monsieur berné, est-ce mon amour-propre qui sentit la blessure ? Je ne

sais, mais ce fus un mal lancinant avec des fulgurations de douleur difficilement tolérable. Et à qui me plaindre ? J'étais seul. »¹⁹⁶⁰ C'est ce même sentiment de jalousie qui va envahir François, qui va déclencher sa fureur et le mener à l'irréparable. On peut dire que cette tromperie, cette trahison opérée par l'être le plus proche du héros représente la crise, le paroxysme de la tension tragique. A. Guyon, sensible à la question du langage, à l'utilisation des mots, analyse la jalousie chez Dupouy comme « l'échec de la parole, l'effet même de l'incommunication. »¹⁹⁶¹

Il nous faut tout de même noter le cas particulier que représente *L'homme de la palud*. Le sentiment de tromperie va au contraire pousser Jean Hénaff à se dépasser et à atteindre un nouveau statut. À la fin de l'œuvre, il est enfin devenu chez lui le maître sur terre, Corentine lui a donné la place qui lui était due, mais il devient également le maître sur mer puisqu'il décide de prendre les reines de sa destinée. En prenant la barre de sa barque, il sera maintenant inscrit comme patron de la Sainte-Thumette. Mais il nous faut rejoindre A. Guyon dans ce cas encore car, bien qu'énergétique, la jalousie est ici encore due au manque de mots.

Il remarque combien on trouve dans les récits d'Auguste Dupouy « les indices de sa multiforme sensibilité aux mystères et au pouvoir des mots. »¹⁹⁶² On peut prendre pour exemple le mot « château » pour la mère, qui porte en lui une masse de rêves que contredit la réalité bretonne. Dans cette région, la plus grande partie des « châteaux » ne sont en fait que des manoirs, voire de grosses fermes aux commodités bien rurales. On peut également citer « Tréoguy », seul mot dit par Hervé à Perrine en sortant de la réunion communiste. Par ce « Tréoguy », il demande à la jeune femme de le rejoindre, il impose son autorité de maître, il la sépare de son environnement social et lui refuse son plus grand plaisir, la danse. Les mots naviguent dans les œuvres de Dupouy, garants du mystère de leur sens, oscillant constamment entre ce qu'ils signifient pour l'auteur, pour le personnage et pour le lecteur. Et c'est chargé de cette indétermination que Dupouy dénonce l'usage des mots dans la vie sociale « la société est le plus souvent le règne du double langage »¹⁹⁶³. Dans ce combat constant qui fait s'affronter les générations, il y a des mots qui tuent, des mots qui blessent, « toute société a ses mots assassins »¹⁹⁶⁴, affirme André Guyon.

Si Dupouy nous montre la puissance des mots pour blesser, il dit aussi l'impuissance

1960 A. Dupouy, *Un Amour bigouden ou...*, op. cit., p. 102.

1961 A. Guyon, « Le Romancier en prise avec les mots », op. cit., p. 204.

1962 *Ibid.*, p. 199.

1963 *Ibid.*, p. 200.

1964 *Ibid.*

verbale à signifier la vérité et la profondeur de l'âme :

Les mots ne sont qu'une monnaie
Qui s'est usée aux doigts de tous.
Les plus puissants et les plus doux
Ne t'avoueront mon âme vraie.¹⁹⁶⁵

Alors il faut rechercher le silence et refuser le verbiage humain. Spécialement dans un épisode d'*Un Amour bigouden* qui évoque une promenade au bord de la rivière de Pont-l'Abbé :

Le large bruit du vent d'ouest dans les pins, pareil à celui des lames sur la grève, leur odeur de résine, mêlée à celle des goëmons que le jusant découvrait, la voix sanglotante d'une chute d'eau, en face, qui actionnait la roue d'un moulin, [...] tout invitait au recueillement [...]. Mais non : notre entretien ne fut que caquets ; faits divers, nouvelles à la main, faribole et causticité.¹⁹⁶⁶

Ce constat montre la déception du héros sur la question des relations humaines. Il faut que le groupe de jeunes se disloque pour entrer dans la vérité : « Les autres pas s'éloignèrent, les autres voix déchurent et les nôtres aussi se laissèrent gagner par ce silence humain qui donnait plus d'accent aux voix des choses. C'était fini de rire, fini de jaser, fini de se tromper avec des mots. »¹⁹⁶⁷

Néanmoins, malgré cette méfiance qui pèse sur les mots, Dupouy écrit. Et c'est par les mots qu'il va parvenir à faire ressentir la souffrance épidermique de Pierre et François. et c'est aussi par les mots qu'il va nous montrer le personnage d'Hervé Menguy incapable d'aimer, de sentir. Jean-André Le Gall en fait même « un précurseur du Meursault de *L'Étranger* »¹⁹⁶⁸. Après tout, lorsqu'il commente et qu'il corrige le témoignage d'Emma, son ancienne amie venue pour le sauver, « son attitude quasi suicidaire n'annonce-t-elle pas celle du héros de Camus reprenant pour la démolir la plaidoirie de son avocat? »¹⁹⁶⁹ Comme dans le roman d'Albert Camus, Hervé serait en quelque sorte l'incarnation du héros absurde. Il décide de partir vers la Bretagne tandis que la réussite littéraire lui tend les bras. Arrivé dans le domaine de son oncle, il se laisse dominer par ce dernier, mais aussi par son fermier, et même la domestique. Le héros se laisse ensuite embrigader dans un complot qui se termine

1965 G. Walch, *Anthologie des poètes français contemporains, Le Parnasse et les écoles postérieures au Parnasse, 1866-1926*, coll. Pallas, Delagrave, 1934, p. 483.

1966 A. Dupouy, *Un Amour bigouden ou...*, *op.cit.*, p. 47.

1967 *Ibid.* p. 48.

1968 J. A. Le Gall, « Préface », in A. Dupouy, *La Paix des champs*, *op. cit.*, p. 12.

1969 *Ibid.*

lamentablement.

Initialement, Hervé Menguy vivait la routine de la vie littéraire, la répétitivité des choses, il vivait en étant indifférent au monde, certes conscient d'une certaine médiocrité dans ses rapports à la femme ou ses relations professionnelles, mais qu'en aucun cas il n'aurait remis en cause. Au fond, il se comportait comme si la vie n'avait pas de sens, il était en-dehors d'une morale, comme si tout cela n'avait finalement aucune importance, qu'il pourrait vivre ainsi, toujours. Il n'avait pas pris conscience de l'absurdité de cette existence, tant il en était imprégné.

A la fin du récit, il décide donc qu'il va mourir. On est proche ici du nihilisme, il n'y a plus de place pour l'espoir. Il devient paradoxalement acteur de sa passivité. Comme dans le *Phèdre* de Racine, et c'est ici valable pour de nombreux personnages de Dupouy, les personnages tendent vers une certaine atonie qui renforce encore l'impression de fatalité. Ils sont incapables d'agir sur leur monde. Dans le même temps, notre auteur, on le sait, mène l'usage du paradoxe avec un grand art ; tandis qu'il met en scène un personnage proche de Meursault, il le convertit dans la dernière scène du récit en un être particulièrement actif, se plongeant volontairement dans le gouffre mortel que représente la guillotine. Certes, on ne peut dire qu'Hervé « accepte de mourir pour la vérité »¹⁹⁷⁰, comme disait de Meursault son auteur. On constate que chez Dupouy le propos n'est peut-être pas si clair, que le rapport à la vérité et au mensonge est fort complexe, indécidable. Après tout, n'y a-t-il pas une part de vérité dans les mots d'Emma ? « Monsieur le Président, vous ne pouvez pas imaginer de meilleur garçon. Mais bon jusqu'à la bêtise. Je vous garantis qu'un malin et lui, ça fait deux. [...] On abusait de lui, Monsieur le Président. On a toujours abusé de lui. »¹⁹⁷¹ Mais le lecteur sait qu'Hervé est un naïf conscient de sa naïveté, que si l'on abuse de lui, c'est volontairement qu'il se laisse faire. « Lui en coûtait-il de sauver sa tête en laissant croire qu'il n'y avait rien dedans ? Ou bien une perversité secrète lui fit-elle dire exactement le contraire de ce qu'on attendait ? »¹⁹⁷²

En signant son propre arrêt de mort, il se montre enfin vivant, il use de la dernière liberté qu'il lui reste. Il exacerbe l'une des composantes de tous les personnages de Dupouy, il démontre que le principe de fatalité est bien dans les personnages, c'est bien eux, par leurs désirs et par les actes qui les suivent, qui se dirigent vers leur fin. Lukacs, dans sa *Théorie du*

1970 Camus in M. Raimond, *Le Roman depuis la Révolution*, op. cit., p. 215,

1971 A. Dupouy, *La Paix des champs*, op. cit., p. 245.

1972 *Ibid.*, p. 246.

roman, remarque cette caractéristique des personnages du drame, « [...] chacun [...] ne se trouve uni que par son propre fil au destin qu'il engendre. [...] Il faut que chacun surgisse de la solitude et, dans une solitude sans remède, parmi les autres solitaires, coure vers son ultime et tragique esseulement. »¹⁹⁷³ Et ce sentiment de la solitude est encore une caractéristique que partage *La Paix des champs* avec les œuvres de l'absurde. Malgré le jeu social une évidence doit s'imposer au héros : il est seul.

Le « ... cela m'était égal... »¹⁹⁷⁴ — mots de Meursault lors de la demande en mariage émise par Marie — répond au comportement d'Hervé face aux obligations qui s'imposent à lui. D'ailleurs, Marie semble passer dans le fil narratif du récit de Camus de la même manière que Perrine traverse la vie d'Hervé, sans regret. Le rapport à la femme est donc bien différent dans ce roman, en comparaison de *L'Affligé* ou de *Marlène*. Dans ceux-ci, elle est tout à fait à l'origine de la dimension tragique, tandis que dans celui-là, elle n'est qu'une passante¹⁹⁷⁵ qui s'attarde un peu. Dans tous les cas, on a le sentiment que la femme est exclue de ce tragique. Elle continue sa vie sans que la relation avec l'homme apporte de modification notable. On peut excepter Marie-Rose qui doit retourner à la ferme, mais cela ne la fait pas plonger dans un processus tragique.

Ce roman est bien curieux, comme le fait remarquer Jean-Pierre Dupouy, le récit de *La Paix des champs* est à l'image de son personnage principal : « fragile et énergique, proche du réel et livré aux fantasmes, très sage et très imprudent. »¹⁹⁷⁶ On peut être surpris de lire ce dernier adjectif quand l'image de Dupouy a souvent été celle d'un auteur assez conservateur. Pourtant Mme Edon-Le Goff¹⁹⁷⁷, signale qu'au moment de sa parution, Charles le Goffic doute des chances de *La Paix des champs* au Goncourt, parce qu'en montant sur l'échafaud le héros Hervé Menguy a l'air de dire aux énergumènes de tous crins : « vous êtes tous des imbéciles ! ». Alors le roman « pourrait bien faire contre lui la conciliation des intéressés de droite comme de gauche. »¹⁹⁷⁸ On peut alors lire quelque chose de célinien dans ce roman qui « fustige la médiocrité de l'époque, dit l'absurdité de la vie, se complet dans la dénonciation

1973 G. Lukacs, *La Théorie du roman*, op. cit., p. 36.

1974 A. Camus, *L'Etranger*, Paris, coll. Folio Classique, Gallimard, Première parution 1942, p. 46.

1975 Ch. Baudelaire, « A une passante », *Les Fleurs du mal*, 1857.

1976 J.P. Dupouy, « Écrire la Bretagne », *Auguste Dupouy, Colloque de Quimper, 20-21 octobre 2006*, op. cit., p. 146.

1977 J. Edon-Le Goff, « La conscience du tragique et son expression dans l'œuvre romanesque bretonne d'Auguste Dupouy », op. cit., p. 194.

1978 Charles le Goffic à Auguste Dupouy, Lettre du 19 octobre 1925, fonds A. Dupouy, Archives Départementales du Finistère, Quimper.

des hypocrisies »¹⁹⁷⁹ Si le récit laisse parfois présager la possibilité d'accéder à une certaine forme d'idéal — intellectuel, rural, sentimental, politique—, ils sont tous successivement éliminés. Ce discours est porté par l'ironie dont nous avons souligné le pouvoir totalisant ; dans ce cas précis, elle est aussi munie d'un pouvoir annihilant.

Critiquant tout et tout le monde, ce roman devient un récit de la condition humaine, mais un récit dont le discours est inverse de celui qui est porté par les auteurs célébrant une littérature de la vitalité, ceux qui font dire à Michel Raimond qu'« à la hantise de la mort, on ne pouvait échapper que par l'action. »¹⁹⁸⁰ L'historien de la littérature approfondit le portrait de l'auteur de l'entre-deux-guerres :

Le refus de la gratuité, le mépris d'un dilettantisme individualiste, le goût du risque, le culte de la participation à l'histoire, le désir de s'affirmer dans un affrontement violent avec le monde, toutes ces valeurs nouvelles conduisent les romanciers à considérer l'œuvre romanesque comme une sorte de témoignage.¹⁹⁸¹

Hervé Menguy semble l'exact opposé de cette description. Fustigeant les désirs de révolution, l'auteur dénonce bien un comportement politique, il ne supporte pas la « rhinocérisme »¹⁹⁸² qui gagne les uns après les autres les habitants de Tréoguy. Il démontre, en rompant brusquement la continuité romanesque et en imposant une large ellipse, l'absurdité du renversement des valeurs. En brisant l'enchaînement du récit, il nous montre comment une réalité remplacée par une autre ne fait qu'apporter son lot d'injustice et de bêtise. Mais les conséquences de ces deux points peuvent être fatales, Hervé en sera le témoin privilégié.

Que ce soit la pitié d'Aristote ou la compassion de Racine, les ressorts émotionnels de la tragédie sont bien présents. Ils se cristallisent autour de personnages voués au malheur, le lecteur les voit avancer dans le récit tandis que, lui, est sensible aux interstices qui sont le meurtre du chat ou la bagarre entre chiens dans *L'Affligé* ; ce roman ne nous montre que des vaincus, la terrible mère devenant une femme éplorée, symboliquement battue par un fils environné de violence, violent lui-même car éduqué par cette même mère qui n'a su lui offrir que le sentiment de mal faire. Mais le sentiment du tragique réside aussi dans l'environnement des héros qui semble filer entre leurs doigts, chemins de ronde, mode de vie, les maisons, la langue, jusqu'aux âmes, tout signifie le sentiment de la perte. Le symbole de cette dimension

1979 M. Raimond, *Le Roman depuis la Révolution*, op. cit., p. 180.

1980 *Ibid.*, p. 195.

1981 *Ibid.*, p. 193.

1982 J.P. Dupouy, « Écrire la Bretagne », op. cit., p. 147.

est sans doute l'oncle Urvoy, ce breton enraciné, brisé dans son corps, « est à l'image d'une côte défigurée par le progrès, dénaturée. »¹⁹⁸³

Le sentiment du tragique imprègne les œuvres de Dupouy, tous les ingrédients sont présents : le personnage en souffrance, la femme qui engendre une passion incontrôlable, le sentiment du destin qui est en route, le huis-clos, la trahison, le volonté de liberté. Mais on peut s'interroger sur l'origine de ces drames. La femme est l'étincelle qui allume la mèche ; mais ne peut-on voir plus loin la source de toute cette violence qui se déchaîne sourdement ? On peut interroger la fatalité, mais ces œuvres ne seraient-elles pas également une forme de condamnation du manque d'écoute ? Tous nos héros sont en réalité de terribles égoïstes. Ils désirent, et le monde doit s'adapter à leurs envies : François violente presque Marie-Rose pour obtenir son baiser, Pierre ne cherche pas à savoir, le premier soir, avec qui Marlène voudrait partir, Hervé semble presque contraindre Perrine à rester avec lui... jamais la jeune femme ne dit son plaisir à côtoyer le héros.

V. La femme et la Bretagne, la conquête de l'universel

La dimension tragique des romans de Dupouy se situerait autant dans le sentiment de la perte que dans la dramaturgie classique dont ils se parent. La machine est en marche et la Bretagne accédera à la modernité, qu'on le veuille ou non. On peut regretter l'abandon du costume, mais, comme l'écrivain le fait remarquer dans son ouvrage *Costumes bretons*, personne ne peut forcer les populations à ne pas être séduites par l'attrait du banal complet-veston. Est-ce que cette tradition, certes passionnante et séductrice, ne serait pas aussi un poids ? Dupouy ne chercherait-il pas à montrer que ceux qui écrivent la Bretagne ne font que donner de celle-ci une image très éloignée de la réalité ? On peut penser que les touristes ont une vision erronée de ce qu'ils voient, mais ceux qui mettent en scène la femme d'*Amour breton*¹⁹⁸⁴ ne sont pas plus justes dans l'image qu'ils rendent de la Bretagne. Comme dans *La Paix des champs* au sujet de la politique, on peut voir le sentiment que Dupouy exprime à tous, « vous faites erreur ! ». Il ne supporte pas l'image trop réductrice proposée par les uns et les autres.

1983 J. Edon-Le Goff, « La conscience du tragique et son expression dans l'œuvre romanesque bretonne d'Auguste Dupouy, *L'Affligé*, *Le Chemin de ronde*, *La Paix des champs* », *op. cit.*, p. 190.

1984 Ch. Le Goffic, *Amour breton*, *op. cit.*

On sait par exemple que longtemps l'image des Bretons fut celle de gens rudes et graves. Si Dupouy n'exclut pas cette gravité, il ne peut supporter ces poncifs réducteurs. Quand on regarde bien, rien de moins triste que Marie-Anne et Anne-Marie. Les jeunes femmes rient beaucoup dans les œuvres de Dupouy. Nous pouvons citer comme exemple le moment où elles rencontrent l'ami de François, le jeune Irlandais coureur de jupons : « Cyrus ! Cyrus ! chuchotaient-elles en pouffant de rire, comme si le nom cocasse leur eût rappelé des souvenirs bouffons. »¹⁹⁸⁵ Elles sont séduites, mais elles ne s'en laissent pas conter, elles ont le verbe haut et la langue acérée. Toutes les premières rencontres de femme ont ce même aspect espiègle. Quand Hervé rencontre pour la première fois Perrine et sa sœur, ils s'observent, se détaillent, se croisent et, quand elles sont passées, « derrière de dos d'Hervé, écrit Dupouy, fuse une gaillardise. Du moins, il le suppose : il entend mal le breton, mais le rire que les mots provoquent, et qu'on voudrait étouffer le renseignent. »¹⁹⁸⁶ Ce sont sans doute les mêmes rires qui attirent l'attention de Pierre sur tout un peuple bien vivant, très loin de l'image romantique que la littérature a produite de la Bretagne. Marlène était assise sur l'herbe, avec d'autres brodeuses, « tirant l'aiguille, exerçant leur langue, et ne négligeant pas le passant, surtout quand il est jeune et qu'il se prête au jeu. »¹⁹⁸⁷

Le rapport de séduction que l'on devine derrière ces quolibets nous montre une Bretagne bien vivante, joyeuse même... elle est aussi cela. Cette vie, la femme la symbolise par sa chair même. Point de hasard dans la simultanéité des moissons et du dévoilement du corps hors de l'alcôve. « La souillure du plus magnifique travail au monde »¹⁹⁸⁸ n'enlève rien aux charmes de Perrine. François de Trohanet est même bouleversé par la sensualité de Marie-Rose durant la journée des foin, elle qui, « voyant paraître tout ce monde, avait inutilement, d'un geste vif, diminué l'échancrure de son col large ouvert : à chacun de ses mouvements l'étoffe se tendait sur la glorieuse respiration de ses seins et en moulait le double globe, comme un mince voile jeté sur un marbre frissonnant de vie. »¹⁹⁸⁹ Nous ne sommes plus ici dans une vision mystique et virginale de la femme, la Bretagne est bien vivante, peut-être même rabelaisienne, à la manière de *La Chanson du cidre* de Le Guyader. Derrière cette « peau vivante »¹⁹⁹⁰, vibrante, on entreperçoit le dévoilement non plus de la femme bretonne, mais celui d'une femme dans sa plus complète généralité. Nous assistons, par le truchement de

1985 A. Dupouy, *L'Affligé*, op. cit., p. 83.

1986 A. Dupouy, *La Paix des champs*, op. cit., p. 85-86.

1987 A. Dupouy, *Un amour bigouden ou...*, op. cit., p. 17.

1988 A. Dupouy, *La Paix des champs*, Ibid., p. 143.

1989 A. Dupouy, *L'Affligé*, op. cit., p. 193.

1990 Ibid.

la pensée de François, à la transformation d'une vierge en « un être de chair et de volupté, païenne incarnation de la saison ardente, fruit pendu, comme au temps de l'Éden, à l'arbre du péché. »¹⁹⁹¹ Nous quittons les mythes liés à la Bretagne pour gagner les rivages des mythes de l'humanité. Pour nous Dupouy cherche à mettre en scène, au travers du prisme de l'homme, une femme qui serait avant toute chose La femme.

Nous avons évoqué l'importance du costume dans la vision de la femme par le héros. Chez Dupouy, ce costume est d'autant plus essentiel qu'il n'est finalement que ce qui permet de dévoiler l'universel. Deux scènes de « mise à nue » sont quasiment jumelles dans *Un Amour bigouden* et dans *La Paix des champs*. Le narrateur goûte cet effeuillage lent, très lent, où chaque pièce de costume enlevé laisse apparaître un nouveau brin de peau. Et ce qui apparaît enfin, c'est pour Pierre Arzal une « charmante statuette »¹⁹⁹². Hervé Menguy vit une expérience plus forte encore, après avoir insisté, la jeune Perrine accepte enfin d'enlever son ruban de cheveux, cette « couronne de soie », sa « suprême sauvegarde »¹⁹⁹³. Et quand les cheveux se libèrent, « ce n'est plus du tout Perrine, raconte Hervé, ni davantage Bombyca, ce n'est plus la petite Syrienne aux pieds nus, ni la petite faneuse de Tréoguy : c'est une jeune femme, la femme. »¹⁹⁹⁴ On observe par cet exemple que dans les romans d'Auguste Dupouy c'est par le singulier que se conquiert l'universel. Et dans ces amours bretonnes, on devine toutes les amours. La Bretagne ne serait que le terrain qui permettrait de mettre en forme des observations universellement vraies. A la manière de la poésie, le fini ne serait qu'un support pour l'infini.

Toutes les relations à la femme semblent vouées à l'échec dans les romans d'Auguste Dupouy. La mère, l'amante, la femme de l'autre, l'étrangère même, elles sont toutes productrices ou de souffrance, ou d'ironie — le remède à cette souffrance —. L'auteur, ici, nous dit à quel point l'altérité paraît impossible. La femme reste toujours l'«étrangère »¹⁹⁹⁵ Perrine, Marie-Rose, Marlène, mais aussi Prisca, « vous étiez pour moi l'étrangère »¹⁹⁹⁶, lui dit Hervé, « l'intruse »¹⁹⁹⁷. C'est peut-être cela, avant toute chose, qui fait de Dupouy l'auteur d'« une littérature des « affligés » »¹⁹⁹⁸. Mais, si l'on peut voir la femme comme une vision

1991 *Ibid.*, p. 194.

1992 A. Dupouy, *Un amour bigouden ou...*, *op. cit.*, p. 34.

1993 A. Dupouy, *La Paix des champs*, *op. cit.*, p. 150.

1994 *Ibid.*

1995 *Ibid.*, p. 29.

1996 *Ibid.*, p. 221.

1997 *Ibid.*

1998 Ch. Chassé, « La Littérature des « affligés » en Bretagne », *La Bretagne touristique*, mai 1922, p. 25.

symbolique de la Bretagne, est-ce que cet échec des relations humaines ne nous signifie pas précisément la réussite de l'œuvre littéraire? On verrait ici alors la réussite d'un auteur qui cherche à écrire l'infinie complexité d'une région au passé multiforme, mais également en devenir. Pour lui, le caractère breton n'exclut rien, c'est précisément ce qui fait sa richesse. Quand François est troublé par la respiration de Marie-Rose, il voit bien que ce souffle n'est pas « celui d'une femme, mais celui de toute une terre, de toute une histoire, de toute une race. »¹⁹⁹⁹ Mais quelle race ? celle des Hommes, tout simplement.

C'est dans ce désir de totalité que l'on peut mieux comprendre la difficulté de classement que l'on peut rencontrer sur le plan générique de l'œuvre de Dupouy. Son écriture correspond aux questions de son époque qui tend à créer une multitude de genres et de sous-genres. Desnos, à son époque, avait cherché à en produire une liste :

Roman psychologique, roman d'introspection, réaliste, naturaliste, de mœurs, à thèse, régionaliste, allégorique, fantastique, noir, romantique, populaire, feuilleton, humoristique, d'atmosphère, poétique, d'anticipation, maritime, d'aventure, policier, scientifique, historique, ouf! Et j'en oublie! Quel fatras! Quelle confusion!²⁰⁰⁰

Beaucoup d'auteurs annulent les frontières et composent des œuvres inclassables. Mais ce seul point ne pourrait expliquer la dimension mélangée de ses récits. Dupouy est un homme de son temps, mais il n'est pas engagé dans une école, il se veut libre de ses mouvements littéraires. A la manière d'un Barbey d'Aurevilly, il est romantique et réaliste à la fois, ou comme Hugo ou Balzac, son réalisme lui permet d'accréditer une histoire éminemment romantique²⁰⁰¹. Cette bipolarité entre ces deux grandes visions littéraires nous semble l'autre élément qui permet à Dupouy de rejoindre l'universel dans son écriture. Dupouy continue à faire le travail classique du romancier, mais contrairement à beaucoup de ses contemporains qui « se contentaient de peindre [les hommes] dans ce que leur vie quotidienne avait d'étroit »²⁰⁰², il va, à la manière d'un Vigny, chercher à évoquer les forces profondes qui les mènent. Et c'est dans cet exercice fort complexe que se dévoilent les qualités poétiques de notre auteur. Les salles de bal, les chambres closes et les femmes dans leur ensemble sont les équivalents chez Zola de l'alambic du père Colombe dans *L'assommoir* ou la locomotive dans *La Bête humaine*.

Pourtant, s'il est réaliste et romantique, romancier et poète, il faut également

1999 A. Dupouy, *L'Affligé*, op. cit., p. 138.

2000 Robert Desnos, in M. Raimond, *Le Roman depuis la Révolution*, op. cit., p. 175,

2001 M. Raimond, *Ibid.*, p. 77.

2002 *Ibid.*, p. 179.

considérer que Dupouy refuse la posture de l'Auteur. Jean-Pierre Dupouy nous permet de saisir cet aspect en reprenant une citation de son grand-père : « « L'art de Méheut ne fait, je crois, ni sociologie, ni morale, ni littérature. »²⁰⁰³ Traduisons : le mien non plus. « La vie l'intéresse telle qu'elle est ». Et telle qu'elle est elle m'intéresse. Sous la figure du peintre, l'écrivain. »²⁰⁰⁴ Quand il nous offre le manuscrit de Pierre Arzal, il nous offre avant toute chose une vie, ou tout au moins un instant de vie, une crise. Et en exprimant son moi, il transforme son expérience en conscience, parfois même conscience de l'incompréhension et du coup message d'humilité. Souvent, Pierre laisse le lecteur comprendre ce qu'il ne parvient pas à saisir. La multiplicité des lecteurs élargit encore le prisme de la réception des œuvres. Cette quête de la compréhension que révèle Pierre est largement partagée par Hervé ou François. Comme chez Nerval, « le Moi est une nébuleuse de désirs et de rêves qui rend difficile l'affirmation «je suis» »²⁰⁰⁵ François est-il paysan? aristocrate? est-il un amoureux? quelqu'un qui déteste sa mère? un justicier? un criminel? Pour Dupouy l'écriture serait en quelque sorte la reconstitution d'une éternelle quête pour la résolution d'une énigme : «qui suis-je?»

Nous avons vu comment les héros désiraient conserver une certaine distance avec la femme :

J'aime ma tranquillité comme ma liberté, et je trouverais profitable de compartimenter ma vie à ma façon. Hors des cercles de brodeuses et des salles de bal, il m'importait que le Pierre amoureux, le Pierre archiviste, le Pierre familial et le Pierre...dirais-je mondain ? fussent des êtres distincts, aussi distincts que possible.²⁰⁰⁶

Mais Pierre sent bien que ce désir de compartimenter n'est pas du tout réalisé, les gens autour de lui les confondent, et à raison car lui-même saisit combien cette multiplicité des Pierre n'était qu'une entrave à la bonne compréhension de qui il est vraiment :

Quelle contradiction ! Il ne s'agissait de rien moins que de devenir, par elle, éperdument moi-même. Or, pour atteindre ce but suprême, je passais mon temps à me déguiser, je vivais au côté de Marlène sous le masque. J'oubliais d'être ce qu'après tout je suis, un amateur de savoir et d'idées, pour faire le fêtard de chef-lieu de canton, et je prenais de pauvres airs.²⁰⁰⁷

Il se perd dans les comportements qui ne lui vont pas, et la recherche de l'identité par l'intermédiaire de la femme est un thème que l'on retrouve également dans *La Paix des*

2003 A. Dupouy, *Les Peintres de Bretagne*, op. cit., p. 137.

2004 J.P. Dupouy, « Écrire la Bretagne », op. cit.,

2005 Gisèle Séguinier, *Nerval au miroir du temps*, op. cit., p. 60

2006 A. Dupouy, *Un Amour bigouden ou...*, op. cit., p. 68.

2007 *Ibid.*, p. 66-67.

champs : « si l'amour, pense Pierre Arzal au sujet de Perrine, exige pour naître, en plus de l'évidence du contraste, l'espoir d'une identité, quelle identité attendre de cette étrangère? »²⁰⁰⁸

Le héros ne sait pas qui il est ; il n'est personne et tout à la fois. Il englobe donc et refuse tous les discours. La femme, pour André Guyon, provoque trois discours distincts qui s'opposent et se complètent et dont le héros subit les influences :

Le discours très classique de la mère, imprégné des préjugés distingués et des insatisfactions d'une femme noble de province, en qui l'orgueil de classe étouffe l'affection ; le discours celtisant de l'oncle qui exalte le sentiment d'une noblesse native de la race et fait rêver d'un retour aux origines d'une humanité fraternelle : il fait fi des divisions sociales, mais comme tout discours idéalisant, il laisse sans défense contre la société réelle et réaliste ; enfin, le discours religieux, accusé dans ses formes modernes de cultiver le mauvais goût et la fadeur, de laisser sans soutien et sans défense l'âme éprouvée, et même de lui communiquer les cauchemars qui achèvent sa chute.²⁰⁰⁹

Alors, nous ne savons pas s'il faut considérer l'écriture de Dupouy comme un moyen d'introspection, mais on peut considérer, comme François Mauriac, que la fiction « [...] entrouvre sur la vie d'un homme une porte dérobée, par où se glisse, en dehors de tout contrôle, son âme inconnue »²⁰¹⁰

2008 A. Dupouy, *La Paix des champs*, *op. cit.*, p. 149.

2009 A. Guyon, « Le Romancier en prise avec les mots », *op. cit.*, p. 199.

2010 F. Mauriac, *Commencement d'une vie*, 1932, in Y. Stalloni, *Dictionnaire du roman*, *op. cit.*, p. 25.

Conclusion

I. Une écriture de la vérité

Une belle page de *La Cornouaille* concentre nombre de motifs que nous venons d'exposer dans notre étude. Présentant l'Île de Sein, elle célèbre une nouvelle fois la grandeur de la réalité :

Résidence de choix pour druidesses et naufrageurs, on ne saura jamais bien ce qu'il entre d'histoire dans [la] légende [de l'Île de Sein]. Mais que lui demander de mieux que la réalité visible et tangible ? N'est-ce point, par exemple, un fait merveilleux, que l'attachement des Îliens à leur île ? Pauvre île plate et nue, telle qu'elle se voit d'ensemble du haut de son phare, ses plus fiers bastions de roche ne dépassant que de six à sept mètres le niveau de la marée haute ! Battue des vents, arrosée d'embruns, rongée et creusée au centre, exposée de front et de flanc aux coups de bélier de la houle, périodiquement affamée ou assoiffée, ne pouvant ensemer d'orge qu'une faible partie de son maigre terrain, longtemps privée de pain blanc, et parfois encore privée d'eau douce au milieu de tant d'eau salée, quel est son secret pour retenir son peuple, alors qu'ailleurs des champs manquent de bras, et quelques bateaux d'équipages ? Serait-ce d'ignorer l'impôt, hormis la taxe sur les chiens ? Les sinistres, toujours fréquents autour d'elle, ont à peu près cessé d'être des aubaines, et ces insulaires ne sont plus sauvages, si jamais ils le furent autant qu'on l'a dit. Mais ils ont le sentiment d'être là une seule famille, serrée au bord du même quai, logée le long de rues étroites comme des couloirs, n'ignorant pas toutes discordes, mais à la fois disciplinée par l'autorité paternelle de son « recteur » et unie par des luttes ataviques contre la mer ravageuse, qui est aussi la mer nourricière, par une même vie dangereuse derrière des digues protectrices, comme en une place assiégée. Quand le ciel se charge à l'Ouest, avec le crépuscule, et que l'ombre s'étend sur la chaussée, c'est la même appréhension sous chaque toit ; la même détente aussi, le même espoir, quand s'allume dans un ciel apaisé les feux des phares. Quelles que soient leurs raisons, les îliens d'aujourd'hui n'émigrent pas plus qu'au temps où le duc d'Aiguillon, touché de leur détresse, leur proposait un logement sur la grande terre. Ils étaient trois-cent cinquante alors : ils sont plus de douze cents aujourd'hui. Dans une toile célèbre, Cottet a baigné d'une lumière sinistre les tragédies de leur existence, en donnant d'ailleurs aux femmes de cette *pietà* bretonne des traits et de yeux tombants qu'elles n'ont pas. Il est indéniable que le noir de leur vêtement et surtout de leur coiffe, cette *jubilinen* de drap si monacale quand elles en laissent pendre les barbes, produit une impression de deuil permanent. Et l'impression était encore plus forte quand on les voyait s'agenouiller, le dimanche, sur les tombes sans fleurs qui entouraient l'église ancienne, ainsi que les vit Renouf avant de peindre sa *Vénus de l'Île de Sein*. Mais on n'a pas eu tort non plus de louer la chaude beauté de leurs yeux. Malgré leur réserve et leur gravité habituelle, elles savent sourire et même rire. Les rares visiteurs de l'île peuvent en témoigner, ainsi que de la dignité simple et cordiale des hommes courageux qui partagent leurs heures entre leurs barques et ce port menacé.²⁰¹¹

2011 A. Dupouy, *La Cornouaille*, op. cit., p. 39-40.

Nous ne réaliserons pas d'étude approfondie de cet extrait, cependant le lecteur saura reconnaître bien des thèmes aperçus durant les pages précédentes : la supériorité de la réalité sur le légendaire, le risque de la submersion, les violences marines, la solidarité de la population, l'espoir, les naufrageurs, les mouvements migratoires, la place du costume la simplicité, la beauté féminine, l'importance des yeux dans le portrait, la place du rire, de la joie, le courage des pêcheurs, le regard de l'observateur extérieur, etc. Tout n'y est pas, bien sûr, mais il faut reconnaître à ce passage une puissance de concentration tout à fait remarquable. Comme dans le reste de son œuvre les phénomènes de renversement sont nombreux, avec un seul objectif : faire triompher la vérité.

« Vérité, vérité, tu n'es pas toujours belle/ Et je ne t'aime pas toujours./ N'importe! Avec ou sans amours,/ Maugréant ou joyeux, je reste ton fidèle. »²⁰¹² Ces quatre premiers vers du poème « Déclaration », tirés des *Chants de la traversée*, ainsi que leur position dans la partie intitulée « Retraites », doivent sonner comme le constat de toute une vie. Dupouy a toujours servi la vérité, même s'il dit les maigres bénéfices qu'il en a tirés : « Ton service m'aura, tout compte fait, valu/ Maigres profits et grosses pertes./ Dans le vent et la vague certes/ On pouvait mieux trouver comme ancre de salut. »²⁰¹³

Ainsi on peut résumer l'œuvre de Dupouy comme un combat pour faire triompher la vérité. Vérité sur la Bretagne, vérité sur les grands hommes de son panthéon personnel et vérité sur les relations humaines, ou plutôt l'impossibilité de ces relations.

A ce titre, *Brocéliande* est un exemple de ce mode de penser. S'il est d'abord signé Charles Le Goffic, cet ouvrage ne fut pas seulement terminé par Dupouy, ce ne furent pas quelques pages et quelques corrections qu'il dut réaliser²⁰¹⁴ : l'auteur de *Pêcheurs bretons*

2012 A. Dupouy, *Chants de la traversée*, op. cit., p. 225.

2013 *Ibid.*

Cette réflexion de J.-A. Le Gall sur Le Goffic semble bien applicable à A. Dupouy :

Deux qualités ressortent essentiellement de ces articles d'un Breton à la curiosité insatiable : le sérieux de l'information et un parti pris farouche de l'objectivité. En cette période d'agitation séparatiste et autonomiste, Le Goffic essaya de conserver, envers et contre tous, sa lucidité, se défiant toujours de tout propos excessif ou partisan. Une objectivité passionnée jusqu'à l'enthousiasme, voilà peut-être son plus grand mérite. Voilà sans doute aussi la cause de la désaffection rapide du public à son égard : son objectivité était politiquement irrécupérable. Aucun parti ne le revendiqua : il fut donc démodé sans avoir jamais été vraiment à la mode, parce que trop classique pour son temps. (J.A. LE GALL, « Deux maîtres du régionalisme : A. « Charles Le Goffic » », *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne*, op. cit., p. 97.)

2014 D'après Jean-Pierre Dupouy, renseigné par sa grand-mère, seules les quatre premières pages de l'œuvre avaient été rédigées quand Le Goffic mourut.

compila les notes de son ami et réalisa une grande partie du travail d'écriture.

Dans la préface de cet ouvrage qui se révèle extrêmement technique et documenté, il insiste sur le travail de vérité qu'avait commencé Charles Le Goffic :

[...] il se peut que ce volume déçoive certaines attentes. On a accroché aux feuillages de Brocéliande d'élégants clichés qu'il n'adopte pas. Les vrais poètes sont à leur façon des réalistes. Le Goffic, qui fut un des plus authentiques poètes de notre temps, avait le goût profond de l'exact et du naturel. N'était-il pas lui-même toute nature ? Une poésie fondée sur des conventions ne pouvait attendre de sa part qu'un salut poli. Il savait d'ailleurs que la Bretagne est pour beaucoup de gens une entité littéraire, et il n'était pas le dernier à protester, trop breton pour patronner certaines bretonneries, trop convaincu que son pays est beau pour éprouver la tentation de l'embellir.²⁰¹⁵

J.P. Dupouy a consacré un article²⁰¹⁶ sur la réception de *Brocéliande*. Il nous montre la violence que souleva une telle publication. Mais entre le portrait de l'Île de Sein et celui de la forêt mythique, il y a bien quelque chose de commun. Dans son introduction, Dupouy insiste sur les déplacements de Le Goffic, des notes qu'il a prises, scellant ainsi, comme les « rares visiteurs » de Sein, son statut de témoin. L'écriture de Dupouy est une littérature de regardeur. Il s'agit d'observer afin de redresser les malentendus.

Bien entendu, cette œuvre du regard n'exclut pas la connaissance livresque. Nous dirions qu'au contraire elle l'englobe, la dévore, même. C'est ce que l'on constate lorsque Dupouy analyse le journal de Michelet en Bretagne²⁰¹⁷.

Pour bien saisir les enjeux de la publication de ce journal inédit et de son analyse, il faut recontextualiser la portée des pages que Michelet consacra à la Bretagne. C'est ce que fait Jacques Levron avant de commenter l'ouvrage de Dupouy : « Chacun connaît, pour en avoir lu au moins quelques extraits, les pages célèbres consacrées par Michelet à la Bretagne dans le fameux *Tableau de la France*. [...] ces pages sont expliquées chaque année à des milliers d'écouliers. »²⁰¹⁸ Contrairement à aujourd'hui, nombreux étaient les lecteurs qui connaissaient ces passages, sans avoir besoin d'être un érudit ou même un amateur de littérature française.

C'est dire ce à quoi Dupouy s'attaque lorsqu'il démontre consciencieusement que l'étude du journal-source ne peut porter à confusion : ce que Michelet dit avoir vu à la Pointe

2015 A. Dupouy, *Brocéliande*, op. cit., p. 10-11.

2016 J.P. Dupouy, « Brocéliande de Charles Le Goffic et Auguste Dupouy (1932) : la Bretagne accusée d'usurpation d'héritage », in *Histoires des Breagnes 1 - Les mythes fondateurs*, Brest, CRBC, 2010, p. 239-246.

2017 A. Dupouy, *Michelet en Bretagne, son journal inédit d'août 1831*, op. cit., Paris.

2018 J. Levron, *La Nouvelle revue de Bretagne*, novembre-décembre 1947, n°6, p. 437-439, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales de Quimper, p. 437.

Saint-Mathieu, il n'a pas pu le voir pour des raisons d'horaires et de distances. Et Dupouy défait cette scène qui, pourtant, a forgé, chez des générations, l'image de la Bretagne. C'est cette représentation consacrée qu'il rappelle dans *Face au couchant* : « « Là les deux ennemis sont en face : la terre et la mer, la nature et l'homme. » Suit l'évocation que l'on sait des vagues monstrueuses qui se brisent sur ces falaises. Michelet ne les avait pas vues : il en parlait d'après Cambry, dont il omettait de citer le nom. »²⁰¹⁹

S'il a disqualifié la méthode, il disqualifie donc l'image créée par Michelet, lui qui a vulgarisé le topos de la sauvagerie de la mer bretonne. Pourtant, Dupouy fait sien l'imaginaire de l'auteur de *La Mer* dans la suite de l'extrait :

Mais on peut l'en croire : il y a des heures et des jours où tout, ici, n'est que bataille. Qu'on imagine ce duel séculaire, dont la belle saison offre plus d'un épisode, au début de l'automne ou à la fin de l'hiver, quand la marée d'équinoxe prête son concours gratuit à la tempête. Le spectacle est le même au Toulanguet, à Pen-Hir, à la pointe du Raz, à tous ces hauts balcons d'avant-scène, plus pathétique peut-être à Penmarc'h, où le rivage bas vous met de niveau avec cette fureur d'offensive. Quiconque, à ces moments, longe la grève de Saint-Guénolé ou les dunes de Tréguennec, appuyant son pas sur le vent parmi le fracas des lames déferlantes, le tourbillonnement des oiseaux de mer et celui des flocons d'écume, comment éviterait-il la pensée d'une submersion imminente ? C'est encore plus angoissant à l'Île de Sein. Rien, en vérité, n'égalerait l'oppression que produisent ces mêlées cosmiques, s'il ne s'y joignait tant de splendeur exaltante, tant d'héroïsme contagieux. Quelle rancœur personnelle, quelle amertume égoïste tiendrait contre un pareil déchaînement, ou ne s'en trouverait magnifié ?²⁰²⁰

Dupouy reprend l'image classique de la mer déchaînée et son lyrisme, mais sous sa plume, elle perd de sa dimension fantasmatique en redevenant réelle. Il met en scène le spectateur de la mer, il le plonge au cœur des éléments devenant un atome du mouvement marin. On pressent également une discrète gradation dans laquelle l'auteur élève la puissance maritime : elle mène à observer la totalité du cosmos en action en variant constamment les hauteurs, les hauts-balcons s'opposant à la submersion. Avant toute chose, ce contact avec la fureur des flots est sans doute un formidable moyen de laver notre âme, salie par la médiocrité, elle nous éclabousse de sa splendeur. Nous sommes ici dans un discours qui se construit sur des marques de sensations vraies induites par la précision et la comparaison.

« Où manque la vérité, il est rare que la beauté trouve son compte. »²⁰²¹ Quand Dupouy nous dit l'élégance de la sterne et du goéland, c'est pour nous rappeler que derrière

2019 A. Dupouy, *Face au couchant, Brest, la côte et les îles, op. cit.*, p. 8.

2020 *Ibid.*, p. 9.

2021 A. Dupouy, *Au Pays bigouden, brodeurs, brodeuses, broderies*, p. 22.

cette beauté se cache surtout des chasseurs, ils sont mus par la nécessité. Ainsi les pêcheurs sont « [...] des gens qui ne sont ni des héros, ni des saints, mais de braves gens [...] L'auteur, tout en les aimant ne les flatte point. »²⁰²² Ses œuvres expriment ce regard porté sur le monde. Si aujourd'hui la forme de certains des ouvrages de Dupouy peut étonner par la variété des axes qu'il choisit pour comprendre son sujet, c'est qu'il désire l'entourer tout entier. Ainsi, ces pêcheurs, « il ne les admire pas inconsidérablement, mais comprend que ce sont des hommes et comme tels, des êtres imparfaits dont il faut mettre en balance les qualités et les défauts, les ressources et les insuffisances, les initiatives et les routines. »²⁰²³ Il parvient à nous tracer le portrait d'hommes dans toute la complexité qui est la leur. Et c'est peut-être la mise en évidence de cette complexité qui est le plus grand compliment que peut réaliser Dupouy envers des hommes trop souvent qualifiés de « simples » :

Entre ces qualités et ces défauts, y a-t-il contradiction ? Non, répond monsieur Dupouy, antithèse seulement. D'ailleurs, la Bretagne n'est qu'une antithèse d'un bout à l'autre. Notre personnage est plein d'opposition : courageux en mer mais faible devant ceux qui le dirigent ou l'exploitent ; fier jusqu'à être susceptible et même ombrageux lorsqu'il s'agit de la noblesse de son métier, mais ne refusant pas, au besoin, de transiger avec la stricte probité ; sans réserve dans l'égoïsme et dans l'affection ; désintéressé et cupide ; têtu et versatile ; fidèle, mais prêt à subir toutes les tutelles ; renfermé, mais exubérant et imaginatif ; ivrogne s'il s'agit d'eau de vie, mais par ailleurs d'une sobriété surprenante ; routinier s'il est encadré, mais s'il est seul, plein d'initiative et de bravoure. »²⁰²⁴

Il en va de même quand il veut étudier une région, ou une ville. Il ne peut se résoudre à la simplifier outre mesure. Les chroniqueurs reconnaissent cette largeur de vue dans *Face au couchant*, dans lequel il parle

du Finistère côtier [...] pour s'étendre ensuite sur l'histoire de Brest, il y a ainsi comme deux livres en un seul. [...] Dans cet ouvrage singulièrement riche, dense et varié, fruit de toute une vie d'observation, d'étude et d'érudition, on ne sait ce qu'il faut admirer le plus. La description, l'histoire, l'étude du caractère breton s'entremêlent dans chaque chapitre, coupé d'anecdotes, de mots caractéristiques de nos marins.²⁰²⁵

Cette précision fait qu'il met parfois en place une poétique de la liste, de l'exhaustivité. On retrouve cette écriture dans son *Histoire de Bretagne*, sa *Littérature comparée de France et d'Allemagne*, sa *Géographie des lettres françaises*. On pourrait dire en quelque sorte qu'il renverse l'attitude classique, celle d'une « condamnation [...] de tout ce qui, étant excessif,

2022 *La Mouette*, février 1921, Le Havre, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales de Quimper.

2023 *Revue économique de la société de géographie commerciale*, Janvier-février 1921, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales de Quimper.

2024 *Ibid.*

2025 *Le Progrès du Finistère*, samedi 21 juillet 1934, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales de Quimper.

dénature la vérité »²⁰²⁶.

On peut alors se demander, tandis qu'il est marqué par le refus de l'hybris dans sa reconnaissance de la petitesse de l'homme en face de la puissance de la nature, si dans cette recherche du détail, de la précision, il ne retourne pas là encore sa posture. Oswald Hesnard montre parfaitement cette volonté d'embrasser l'univers dans son entier quand il commente *Partances*, il affirme que ses préférences vont : « [...] aux nuances, à la précise notation d'états d'âme arrivés à leur terme, parvenus au point de leur plus grande puissance suggestive, au livre par conséquent, dont chaque page est l'un de ces états ; chaque poème un nouvel aspect de l'univers, une nouvelle sensation, un nouveau symbole. »²⁰²⁷

A cette quête de vérité correspond une forme de lyrisme rationaliste. On peut dire, à la manière de ce chroniqueur du *Progrès du Finistère*, qu'il y a un charme rare dans les réflexions de Dupouy sur son pays, et cela vient de ce qu'il est porté par « [...] un lyrisme surveillé mais sincère et prenant. »²⁰²⁸ S'il cherche à se placer au plus près de la vérité, Dupouy ne rechigne pas à l'expression des sentiments. En effet, à la grandeur véritable, il faut donner les accents de la grandeur. Et c'est dans cette perspective que l'auteur utilise une force de l'expression à la mesure des paysages qu'il décrit, des exploits quotidiens de ceux dont il fait le portrait.

A ce lyrisme s'ajoute une mélancolie plusieurs fois remarquée par les chroniqueurs, rapprochant Dupouy du courant romantique. *Le Journal des débats* aborde cet aspect à la sortie de *Partances* :

Il y a souvent beaucoup de tristesse, non pas feinte et bavarde, mais réelle et profonde, dans ces vers de M. Auguste Dupouy. Il s'accuse et il se reproche lui-même quelque part, à la fin de son livre, d'avoir « mâché l'herbe amère de René », — le René de Chateaubriand — cette herbe d'ennui mystérieuse et incurable, dont il a donné le goût aux lèvres humaines.²⁰²⁹

Ce que n'avait pas noté le commentateur était justement le fait que Dupouy reniait , dans ce dernier poème, Chateaubriand, pour lui préférer la vie et la joie. Mais il est remarquable que cette tristesse avait encore été remarquée par E. Ledrain, de *L'Illustration* :

2026 J. A. Le Gall, *Charles le Goffic, ou la difficulté d'être Breton*, op. cit., p. 259.

2027 O. Hesnard, *La Revue d'Anjou*, mars-avril 1905, p. 297-303, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales de Quimper.

2028 *Le progrès du Finistère*, samedi 21 juillet 1934, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales de Quimper.

2029 *Le Journal des débats*, 15 mai 1905, n°134, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales de Quimper.

Décidément, le poète gai, ou simplement impassible, se fait de plus en plus rare. [...] Je ne sais si M. Auguste Dupouy est au fond de lui-même aussi désabusé qu'il le paraît ; mais ici dans *Partances*, nous nous trouvons devant un homme dont toutes les illusions se sont effeuillées.²⁰³⁰

Gardons-nous des simplifications outrancières car le reste de l'œuvre de Dupouy démontra d'autres tonalités. Nous avons démontré dans les pages précédentes comment il célébra *La Chanson du cidre* de Frédéric Le Guyader, comment l'amour charnel et ses joies ne sont pas absentes de son œuvre. Une mélancolie, certes, mais dynamique, vivante.

Quant à son style, Dupouy démontre la volonté d'entretenir une certaine image du bon goût dans la chose littéraire. Il aime les idées construites et la tenue de la langue classique. Il expose sa position dans *Les Littératures comparées de France et d'Allemagne*. Parmi toutes les erreurs qu'il fustige chez Lessing, il considère que la pire de toute fut « de rompre avec toute discipline et de faire, comme l'a déploré Nietzsche, « ce saut en arrière » dans la nature. »²⁰³¹ Dupouy tient à cette écriture structurée et à tout ce qu'elle représente de civilisé. Mais il affine encore son point de vue quand il évoque les piliers de l'écriture que Lessing malmène mais auxquels l'auteur allemand n'a pas touché dans sa propre écriture :

[...] il atténua le précepte par l'exemple. Il asservit son *Emilia Galotti* à la règle des vingt-quatre heures, son *Nathan le Sage* à la règle du vers. Et certaine sévérité classique, une robustesse de construction qui sent les bons modèles se distingue jusqu'en sa *Minna de Barnhelm*[...] ²⁰³²

« Règle », « sévérité », « robustesse de construction », « bons modèles » sont élevés au statut d'exemple. Et si Schlegel estime que l'esprit de modernité c'est le romantisme dans tout ce qu'il a de pittoresque comme une expression de la vie la plus frissonnante, Dupouy rétorque : « comme s'il n'y avait point de vie dans les œuvres de Corneille et de Racine ! »²⁰³³

Alors, Dupouy fut-il un classique ou un romantique ? Il dépasse lui-même ces oppositions apparentes dans son analyse du *Carmen* de Mérimée :

A mesure en effet que s'évanouissent les querelles entretenues par les mots de classique et de romantique, on voit mieux comme à travers les révolutions du goût notre littérature garde son unité, combien elle reste fidèle aux vieilles sources, même quand elle en cherche d'autres.²⁰³⁴

2030 E. Ledrain, *L'Illustration*, 20 mai 1905, n°3247, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales de Quimper.

2031 A. Dupouy, *France et Allemagne, littératures comparées*, op. cit., p. 19.

2032 Ibid.

2033 A. Dupouy, *France et Allemagne, littératures comparées*, op. cit., p. 57.

2034 A. Dupouy, *Carmen de Mérimée*, op. cit., p. 13.

Il faut entendre ici, par « vieilles sources », la fréquentation des auteurs antiques, éternels. Et Pierre Flottes ne s'y trompe pas lorsqu'il commente les *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée*, « on y voit, écrit-il, l'homme aux prises avec la mer : duel antique, duel éternel, où dans la répétition des gestes millénaires l'homme revient à ses origines, et se retrempe en quelque sorte à ses sources. »²⁰³⁵

On saisit alors la finesse de la lecture d'Oswald Hesnard, dans une analyse sur *Partances*, qui avait su trouver un élément de réponse quant à l'impossible liaison entre culture classique et Bretagne réelle : « il était destiné à faire servir toute l'intensité de sa culture à l'expression esthétique du milieu natal[...] »²⁰³⁶. Le lecteur ne peut que remarquer l'étrange juxtaposition entre tableaux antiques et évocations bretonnes, mais l'ensemble est complètement imprégnée de l'un et de l'autre dans un écheveau parfaitement inextricable. Et si l'œuvre peut dérouter par la multiplicité de ses sources, O. Hesnard parvient à éclaircir cette mosaïque :

C'est grâce à cette synthèse d'influence, écrit-il, que Dupouy unit le sens de l'exotisme oriental, les doutes et les complications sentimentales à la Chateaubriand et à la Renan, avec les raffinements de l'esthétique parnassienne, avec la belle plasticité des idylles virgiliennes, avec le goût de l'équilibre héroïque, de l'allégresse confiante, qui fit dans l'Athènes de la belle époque la gloire du poète citoyen.²⁰³⁷

La modernité de Dupouy se situe dans cette « synthèse » qui se construit tout le long de son œuvre.

A la manière de Ramuz, on ne saurait dire de Dupouy qu'il n'est que l'écrivain d'une région. Son double jubilé, Parisien et breton, en fut l'expression. Il ne s'est pas borné à dire la mer et la palud, sa mise en scène de la Bretagne sert un dessein « infiniment plus vaste, son expression [...] prétend à des significations intemporelles [...] »²⁰³⁸ Et comme l'auteur suisse, il ne s'intéresse pas au régional pour lui-même, ses personnages sont « enracinés dans la profondeur de l'Être et entretiennent un rapport immédiat avec le tragique. »²⁰³⁹ Ainsi la Bretagne est un espace restreint, se révélant un réservoir inépuisable pour interroger la

2035 P. Flottes, *Le Courrier quotidien*, 18 janvier 1956, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales de Quimper.

2036 O. Hesnard, *La Revue d'Anjou*, mars-avril 1905, p. 297-303, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales de Quimper.

2037 *Ibid.*

2038 J. P. Monnier, « Ramuz », *Le nouveau dictionnaire des auteurs de tous les temps et de tous les pays*, Vol.III, (dir.), Paris. Laffont et Bompiani, R. Laffont, 1994, p. 2658.

2039 *Dictionnaire des littératures suisses*, Éditions de l'Aire, 1991, Lausanne, p. 336.

littérature ainsi que la place de l'homme dans l'univers²⁰⁴⁰.

On peut comprendre alors comment Dupouy ne put être intéressé par les « bretonneries »²⁰⁴¹ mises en scène par beaucoup d'écrivains bretons et pourquoi il fut heureux de l'évolution de son ami académicien : « Le Goffic sur le tard en avait assez de la bretonnerie, j'avoue n'avoir rien fait pour l'y ramener. »²⁰⁴² Cette écriture qui pose la vérité comme fondatrice de la création répond à une volonté d'« apprendre à connaître la Bretagne autrement qu'à travers les pauvretés des commis-voyageurs du « bardisme » montmartrois. »²⁰⁴³

La revue *Armorique* transcrit cette question dans une série d'articles au titre évocateur, « La Bretagne trahie »²⁰⁴⁴. Il s'agit d'une enquête menée auprès des artistes de renom. La question posée est la suivante : « Quelles sont les œuvres, quels sont les écrivains qui ont trahi la Bretagne en présentant d'elle une image qui n'est vraie que d'une partie d'elle-même, ou qui n'était que la projection de leur âme. »²⁰⁴⁵ Le premier à répondre est André Chevrillon, de l'Académie française. Il ne jette pas l'anathème sur les artistes, « l'art transfigure toujours »²⁰⁴⁶, mais pour lui « les idées inexactes que l'on se fait de la Bretagne [lui] paraissent provenir, en grande partie, des visiteurs de plus en plus nombreux qui passent une saison, sur un point de la côte. »²⁰⁴⁷

Dupouy est le deuxième à répondre à la question posée par R. Daniel et E. Soufflet. Ils introduisent le billet de Dupouy en proposant d'abord un passage de sa *Cornouaille* — il y fustige le « Breton de convention » —, mais sa réponse est intéressante à bien des égards, pour cela nous nous permettons de la retranscrire dans sa totalité. Il nous y présente les écrivains qui, pour lui, sont les fondements de la représentation littéraire de la Bretagne, et, pour chacun, il extrait un trait spécifique de son œuvre :

Les artistes et les écrivains qui ont trahi la Bretagne ? Je vois bien comme vous l'entendez. Mais trahir risque d'être, pour certains, un gros mot, un peu sévère pour le délit — délit d'imprudence, le plus souvent. Pour la plupart, aussi bien, ce n'est pas toujours leur faute,

2040 D. Jakubec, *Dictionnaire universel des littératures*, vol. III, PUF, p. 3102.

2041 A. Dupouy, « Notre académicien Charles Le Goffic », *La Bretagne touristique*, juillet-août 1930, p. 122.

2042 J. A. Le Gall, *Charles le Goffic, ou la difficulté d'être Breton*, op. cit., p. 442.

2043 O. Hesnard, *La Revue d'Anjou*, mars-avril 1905, p. 297-303, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales de Quimper.

2044 Enquête menée par R. Daniel et E. Soufflet, « La Bretagne trahie », *Armorique*, 1936.

2045 *Ibid.*

2046 A. Chevrillon, « La Bretagne trahie », *Armorique*, n°1, fév 1936, p. 4.

2047 *Ibid.*

si on leur en fait dire plus qu'ils n'ont dit.

Chateaubriand a, je le crois fermement, dans son personnage de *René*, signalé une psychose non pas exclusivement, mais fréquemment bretonne. De là à voir dans chaque Breton un René, comme on a eu parfois tendance à le faire, il y a loin.

Renan a insisté sur l'idéalisme breton, sur la mélancolie bretonne... un peu trop, peut-être, mais beaucoup moins que plusieurs de ses disciples.

L'un et l'autre, ils ont projeté sur la terre natale ce qu'ils découvraient d'essentiel en eux, ses fils. C'est là un procédé trop naturel pour n'être pas un peu légitime. Nous n'irons tout de même pas jusqu'à faire grief à un écrivain, à un artiste, d'une extériorisation presque indispensable à l'œuvre d'art. A nous de faire la part des tempéraments.

Le Braz, qui se sentait noble, a de même exalté la noblesse bretonne, qui est réelle, qui est grande, un peu plus mêlée pourtant et plus sujette à défaillances qu'il ne le laisse entendre.

Le Goffic, dont l'esprit était toute mobilité, souplesse, inquiétude, s'est trouvé conduit à accuser le côté changeant et antithétique du caractère breton. Et quoique étant de ceux qui l'ont le plus attentivement examiné, peut-être a-t-il parfois, lui-aussi, un peu compliqué les choses, en romancier.

C'est surtout à l'époque romantique que les falsifications — plus naïves que volontaires — ont été nombreuses. Quand on lit notre Histoire par Pitre-Chevalier, on se sent à certaines pages désarmé devant la candeur et l'intrépidité de l'historien. Brizeux, qui était plein de conscience, me paraît généralement exact, et l'on critiquerait plus volontiers son art que son observation. Quant à la Villemarqué (p. 9), son procès n'est plus à faire. Mais ce fut après tout un poète, et il est bien vrai qu'il y a en Bretagne une disposition fréquente à l'héroïsme, qu'il a bien rendu dans un *Barzaz* au trois quarts imaginaire.

Parmi les peintres et les sculpteurs, nous ferions les mêmes découvertes. Plusieurs, et des plus grands, ont mis de la littérature dans leur vision. Gauguin, Bernard, Sérurier ont vu une Bretagne plus primitive que la nature. Cottet l'a poussée au noir. Lucien Simon, né humoriste, l'a presque caricaturée, du moins au début. J.-J. Lemordant et Mathurin Méheut, également frappés de la solidité et de la carrure des, du pittoresque massif des costumes, on traduit cela de préférence. Et c'est depuis eux que tant de peintres ne peuvent plus mettre sur ses pieds un gars d'Armor ou des champs sans lui faire écarter les jambes et élargir son polygone de sustentation ; mes les maîtres sont-ils responsables des abus des disciples ?

Toujours et partout, ceux qui voient avec leurs yeux, écoutent avec leurs oreilles, jugent avec leur sens propre sont rares. Beaucoup d'esprits vont à la suite. Étant à la suite, ils exagèrent, c'est leur seule façon de se faire à eux-mêmes illusion et de croire qu'ils ne sont pas du « *servum pecus* » des imitateurs. Ainsi les plus désolantes bretonneries ont-elles parfois d'illustres et recommandables origines. »²⁰⁴⁸

Cette belle analyse fustige donc les suiveurs bien plus que les maîtres, les uns ayant trouvé dans la Bretagne le moyen d'exprimer un monde intérieur, les autres ne faisant que caricaturer, grossissant les traits à outrance. Comment, lui, se situe-t-il dans ce rapport à ces maîtres ? Il tâche d'écrire sans tenir compte des courants, des modes, comme sur sa barque, il aime aller à sa guise. Et, malgré tout, ouvrage après ouvrage, il participe au grand mouvement de la littérature. Lui qui fut l'un des auteurs bretons les plus reconnus a été oublié, il avait eu, anticipant peut-être cette quasi disparition, cette juste pensée :

Ceux qui ont fait la France ne sont pas seulement des rois, des seigneurs, de grands personnages, c'est aussi la masse des ignorés, quelle que fût leur classe ; ceux qui ont fait la

2048 A. Dupouy, « La Bretagne trahie », *Armorique*, n°2, fév 1936, p. 8-9.

littérature française sont, outre quelques illustres, une foule d'écrivains inconnus ou méconnus.²⁰⁴⁹

2049 A. Dupouy, *Géographie des lettres françaises*, *op. cit.*, p. 222.

II. Poétique de l'intermédiaire : la recherche du havre de

paix

L'écriture de Dupouy est l'expression d'une quête du bonheur. Nous avons dit dans notre étude sur le paysage breton combien la mer produit d'exaltation chez l'observateur. On peut étendre cette vision du monde à d'autres lieux.

L'auteur met en scène des espaces de bonheur, véritables havres de paix qui, pour certains personnages riment avec « paix des champs » — Horace, Kerguelen—, pour d'autres c'est la présence de la mer qui produit cet état de félicité — Charcot, les vieux pêcheurs, lui-même et ses fils, etc. —.

A ce titre, revenons un instant sur la personne d'Horace, exemplaire quant à cette quête de paix. Loin de Rome, il possède une maison de campagne, cadeau de Mécène. « La paix des champs ! Le Recueillement des villages ! »²⁰⁵⁰ Horace veut se libérer de la contrainte de la ville. Il peut dire qu'il a réussi quelque chose au regard de l'attention que lui ont portée les puissants, pourtant, selon Dupouy, « il y a mieux à faire : quoi donc ? Rester au repos. Ce sera désormais sa grande ambition. »²⁰⁵¹ Il préfère une philosophie des choses simples ; à la campagne « le poète se sent vivre, il se sent régner, dès qu'il a dit adieu à tout ce qu'exaltent les citadins »²⁰⁵². Il s'éloigne maintenant de Mécène dont la maison, où il faut tant se surveiller, ne lui paraît plus si accueillante ; il écrit même dans une épître : « Toute la reconnaissance qu'on voudra, mais point de chaîne. »²⁰⁵³ Cela ne pourrait-il pas résumer toute l'existence de Dupouy ?

Pour ce dernier, la maison de vacances est un espace, un temps où la lutte n'a plus cours. La grève se révèle un lieu encore très particulier, en effet, « [...] y a-t-il en France des grèves aussi riches de vie et de surprises que ces merveilleuses grèves bretonnes, qui sont un monde à part entre deux éléments ? »²⁰⁵⁴ Mais dans ce monde à part, que trouve-t-il ?

Seul ou à peu près dans ces étendues entre terre et mer qui sont le domaine indivisible du riverain, et tout à mon affaire, je deviens innocent comme un primitif, sans le moindre de goût de blesser ou de médire, hors pour ma part de toute atteinte, ignorant toute malveillance,

2050 A. Dupouy, *Horace, op. cit.*, p. 98.

2051 *Ibid.*, p. 169.

2052 *Ibid.*, p. 185.

2053 *Ibid.*, p. 186.

2054 A. Dupouy, *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée, op. cit.*, p. 36.

plein d'amour pour les belles crevettes que j'attrape, heureux à la pensée de réjouir ceux qui les mangeront (à elles, on ne demande pas leur avis), et par instant, aussi dégagé de tout souci, aussi absent de mon propre moi qu'il m'arrive quelques fois, rarement, de l'être à ma table de travail, quand je suis bien possédé d'une pensée qui m'intéresse, et que je sens venir les mots qui l'expriment ou les cadences qui lui donnent un air de bonheur, même si elle n'est pas sans mélancolie.²⁰⁵⁵

La pêche à pied est donc un retour à l'innocence, le retour à une intimité de l'être soi, mais aussi, contre toute attente, le miroir idéal de l'activité littéraire. Point de hasard si la première œuvre de Dupouy est une méditation sur le départ. Après tout, dans ce monde de l'entre-deux qu'est la grève, ne peut-on voir l'image d'un éternel possible voyage, entre la terre et la mer, l'ici et l'ailleurs ? Et c'est tout un monde en partance que nous devinons : « partances : le mot lui-même flotte et s'en va. Et c'est toute la vie qu'il reflète. »²⁰⁵⁶

Tandis que toute l'œuvre de Dupouy est imprégnée de combat, on observe qu'un certain nombre de personnages éprouvent le désir de sortir de cette lutte. Les personnages de philosophes sont récurrents. Dupouy montre une préférence marquée pour les Antiques.

Dans l'œuvre historique, deux figurent du philosophe s'opposent, mais les deux sont des figures de l'échec de la philosophie. Le premier est Damasippe, dans *Gallus* :

La crasse philosophique lustre son manteau grec, d'où jaillit, comme un argument, son bras rugueux. L'index qui dénonce le vice est strictement maculé ; les ongles qui subtilisent l'idée, rigoureusement noirs.

Ainsi le veut son rôle. La plèbe, artiste à sa manière, aime les masques reconnaissables : le Niais, le Mâcheur, le Pitre et — justement — le Philosophe, tous personnages d'une atellane qui se joue chaque jour dans la rue.²⁰⁵⁷

Ce philosophe n'est en fait qu'un comédien. Comme ceux qui montent sur les planches, il revêt le postiche qui lui permet d'interpréter de la manière la plus convaincante un rôle. Et s'il a la « barbe inculte »²⁰⁵⁸, c'est qu'il n'est qu'un « [...] parasite prêt à vendre ses coups de gueule, masque de sage sur un fond de gourmandise et de paillardise. »²⁰⁵⁹ En effet, il se révèle être un propagandiste à la solde de Gallus²⁰⁶⁰. Cette philosophie qu'il pratique quotidiennement, Damasippe la détourne à des fins personnelles. Pauvre, ruiné, il utilise le stoïcisme pour trouver grâces aux yeux d'un grand de Rome et ainsi restaurer une partie de son statut social.

2055 A. Dupouy, *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée*, op. cit., p. 37.

2056 Charly Launier, *La Chronique*, avril 1905, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales de Quimper.

2057 A. Dupouy, *Gallus*, op. cit., p. 11.

2058 *Ibid.*, p. 23.

2059 *Ibid.*, p. 42.

2060 *Ibid.*, p. 22.

A cette philosophie marchande s'oppose celle d'Eumène dans *Blandine*. Il côtoie quotidiennement Luctérius, l'homme de lettres éclairé qui se barricade dans sa bibliothèque. Le philosophe, en lisant les épitaphes gravées sur des tombes, a vu la lumière et veut développer une philosophie de la bienveillance universelle, la réconciliation des individus et des peuples, c'est-à-dire un retour à la véritable nature de l'homme²⁰⁶¹. C'est l'euménisme. Le légat affirme que selon ce que dit le philosophe, le premier euméniste est l'empereur Marc-Aurèle²⁰⁶².

Or c'est précisément de Marc-Aurèle que va venir l'échec de cette philosophie. En effet, à la veille de la fête de Gaule, Luctérius reçoit une lettre de l'Empereur lui confirmant les sanctions contre les chrétiens. Cela ne surprend pas Eumène, pour qui la valeur du chrétien est inférieure ; pour Luctérius, Euménisme et christianisme sont construits sur les mêmes fondations : « leurs principes sont justement les tiens [...] : bonne volonté à l'égard de tous, bonté, douceur, amitié, charité. Ne te reconnais-tu pas en eux ? »²⁰⁶³

Luctérius est envahi par la honte d'avoir présidé à la torture de Blandine, « J'avais pitié d'elle, dit-il à son ami, une pitié mêlée d'admiration, mais j'avais honte de moi, et plus encore de cette foule sanguinaire qui exigeait le massacre de l'innocente[...] »²⁰⁶⁴ Le légat a sous les yeux une lettre de Sénèque à Lucilius²⁰⁶⁵ qui dit son horreur devant les meurtres perpétrés dans l'arène. « N'envie pas ma grandeur, Eumène : elle est aussi une servitude. »²⁰⁶⁶

La philosophie d'Eumène est disqualifiée par sa dimension militante, politique. Dans ce fond de persécution, c'est le scepticisme de Luctérius qui est valorisé par les auteurs. Conscient de l'inconsistance de son pouvoir, il invite à la mesure dans l'engagement.

Le total désengagement de la politique du monde va être incarné par Hervé Menguy, le héros de *La Paix des champs*. Après avoir tout perdu, à la suite de la révolution bolchevique, le voilà qui revêt « le manteau troué d'Anthistène »²⁰⁶⁷, qu'il se sent devenir peu à peu « un parfait cynique »²⁰⁶⁸. Il accepte donc de vivre comme un chien, comme ce *Bob*, comme le

2061 H. Dupuy-Mazuel et A. Dupouy, *Blandine*, op. cit., p. 28-34.

2062 *Ibid.*, p. 37-38.

2063 *Ibid.*, p. 268.

2064 *Ibid.*, p. 271.

2065 *Ibid.*, p. 273.

2066 *Ibid.*, p. 275.

2067 A. Dupouy, *La Paix des champs*, op. cit., p. 216.

2068 *Ibid.*

« je » poétique des *Amours jaunes*, « Et je serai Sir Bob »²⁰⁶⁹, dit-il, mais aussi comme Pope, ce Gentleman-dog from New-land, « maître philosophe cynique »²⁰⁷⁰. Et c'est finalement vivant cette nouvelle vie qu'il va connaître de véritables moments de bonheur, vendant le produit de sa pêche, parlant librement, vivant, enfin.

Le dépassement des luttes de pouvoir va également être figuré par le personnage de l'érudit. L'oncle Rustéphan semble pour François, l'Affligé, rentrer dans cette noble catégorie, avant qu'il rappelle le jeune homme aux obligations de son rang. Moyen, pour l'auteur, de dire les contradictions avec lesquelles nous devons composer, l'impossibilité de la perfection humaine. Monsieur Leriche, dans *Qu'as-tu vu en chemin ?*, est une autre figure de l'érudition. Agrégé d'anglais, observant le monde avec un œil artiste, il semble évoluer en liberté dans les différentes strates de la société rouennaise. Pourtant, en ces temps troublés de la Première Guerre mondiale, son absolue confiance dans la juste guerre, son incapacité à haïr, et son éternel sourire font dire à Jean Guidel que « Leriche est admirable, d'accord, mais Leriche est un danger public. »²⁰⁷¹

La précédente référence à Marc-Aurèle et à l'euménisme nous amène à interroger la relation de Dupouy au stoïcisme. Rappelons-nous Xénophon, évoqué en introduction, qui souffrit avec mesure la mort de son fils²⁰⁷², qui avait été cité en exemple par Dupouy, mais ce dernier n'est pas dans une quête de l'absence de souffrance, il l'écrivit dans son poème « Suave mari magno... ». L'attitude, face au monde, qui semble le mieux convenir à Auguste Dupouy est celle du fataliste. En effet, il n'exclut en rien l'action mais accepte le sort. Cette posture serait la solution pour échapper au scepticisme qui mènerait au nihilisme. On retrouve très exactement cette attitude dans le Penmarc'h de la Première Guerre mondiale. Comment y supporte-t-on les deuils ? Avec fatalisme, sûrement accru par l'habitude de la mort dans le

2069 T. Corbière, « Sonnet à sir Bob », *Les Amours jaunes*, Paris, Poésie/Gallimard, Gallimard.,1973, p. 40.

2070 T. Corbière, « A mon chien Pope — gentleman-dog from New-land — mort d'une balle », *Ibid.*, p. 95.

2071 A. Dupouy, *Qu'as-tu vu en chemin ?*, *op. cit.*, p. 57.

2072 « On nous raconte que Xénophon, en apprenant la mort de son fils Crilles, répondit : « Je savais qu'il n'était pas immortel. » le mot nous paraît dur, à nous modernes. Les anciens qui le rapportent lui rendirent meilleure justice, et ils admirèrent cette possession de soi qui, sans rien enlever à la douleur paternelle, lui épargnait le surcroît d'une déception. L'amour a même, quand il s'unit à ce détachement, quelque chose de moins égoïste et de plus pur. Imitiez cet exemple, mes amis : chérissez sans crainte vos idées et vos rêves ; mais soyez toujours prêts à les voir s'évanouir. » (A. Dupouy, « Discours prononcé à la distribution des prix », *Lycée de Tulle*, Tulle, Rastoul, frères, 1897, p. 3, fonds Auguste Dupouy, Archives Départementales de Quimper.)

milieu des pêcheurs. Mais la vie continue, un peu plus triste, mais cela ne se voit pas.²⁰⁷³ Dupouy applique à sa propre existence ce fatalisme, après la mort de sa mère, de son père, de sa femme, de sa fille, et tant d'autres deuils, « ces affreuses séparations seraient au-dessus des forces humaines, s'il n'y avait chez l'homme, une vitalité à toute épreuve. Mais je crois aussi que le spectacle et la pratique de la mer sont une école sans pareille d'énergie et de résignation. »²⁰⁷⁴ Cette pratique du monde correspondrait à une recherche du moi qui serait la recherche de l'abandon d'une certaine intelligence convenue.

2073 A. Dupouy, « Entre terre et mer, Penmarc'h pendant la guerre », *La Revue hebdomadaire*, *op. cit.*, p. 331.

2074 A. Dupouy, *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée*, p. 1

III. La tentation du silence, Résonances littéraires de Tristan

Corbière dans l'œuvre d'Auguste Dupouy

Dans « La Bretagne trahie », Dupouy analysait l'écriture des grands écrivains bretons, il les connaissait, intimement, ils résonnent dans le monde de l'écriture, dans le monde intérieur de l'homme de Saint-Guérolé. Si un auteur doit encore faire partie de ce panthéon, c'est bien Tristan Corbière, mais derrière l'évidence de la relation, le lecteur est rapidement frappé par le manque de marques tangibles de celle-ci.

Si Dupouy écrit sur ses influences, Corbière fait exception. Il ne publia aucun article sur Corbière. Nous n'avons retrouvé que trois « traces » de l'homme de Morlaix dans la production de Dupouy : il commente en 1930, dans *La Dépêche de Brest* le livre d'Alexandre Arnoux, *Une Âme et pas de violon, Tristan Corbière*²⁰⁷⁵ ; en 1941, il lui accorde une courte notice dans « La Bretagne intellectuelle et littéraire »²⁰⁷⁶ ; et, en 1947, il lui consacre trois pages dans sa *Poésie de la mer dans la littérature française*²⁰⁷⁷.

Le lien s'atténue encore lorsque l'on compare les vies de Corbière et de Dupouy, tout en opposition. L'un, éternel malade à la santé vacillante, fut comme exclu d'une société qui ne sut recevoir son unique livre ; l'autre, professeur de rhétorique, termina sa carrière au sein de l'institution qu'est le lycée Louis Legrand, et vécut jusqu'à 95 ans, ne cessant de publier. Personnage fantasque et oisif, c'est au grand jour que l'auteur de « Gens de mer » dévoile sa part d'ombre. Quant à Dupouy, rien de plus réglé, toujours partagé entre sa salle de cours et sa table de travail. D'un côté une vie courte pleine de vacuité, de l'autre une vie remplie d'ouvrages et de famille. Pourtant, au-delà des apparences, au-delà des absences, dans les profondeurs de l'âme, il nous semble qu'un lien étroit réunit les deux auteurs.

Cette absence serait pour nous la marque paradoxale d'un intérêt essentiel que porta Dupouy pour Corbière. Nous nous proposons de terminer notre étude en nous interrogeant sur la fracture qui existe entre le dit et le non dit. Nous verrons la manière que Dupouy a de reconnaître la grande valeur de l'œuvre du Morlaisien, et comment celle-ci l'imprègne, tout en

2075 A. Arnoux, *Une Âme et pas de violon, Tristan Corbière*, Paris, Bernard Grasset, 1929.

2076 A. Dupouy, « La Bretagne intellectuelle et littéraire ». *Visages de la Bretagne*, op. cit., p. 108.

2077 A. Dupouy, *La poésie de la mer*, op. cit.

l'immergeant dans le silence. Comment pouvons-nous interpréter cette réserve ? Que cela signifie-t-il, à l'aune de sa propre écriture ? Ce silence est-il contrecarré par la parole littéraire ? Par cette singulière entreprise qui cherche à extraire du sens de l'absence de mots, nous chercherons à révéler une profondeur partagée par les deux hommes

1- Un sarcasme (trop) évident

« Corbière, fils d'un romancier-journaliste, « poète maudit » selon Verlaine, a publié en 1873, deux ans avant d'achever sa courte vie, *Les Amours jaunes*, recueil poétique d'un curieux métier et d'une inspiration singulière, plein de sarcasme évident et de tendresse rentrée. »²⁰⁷⁸

Dupouy résume en ces termes l'œuvre de Tristan Corbière dans l'article qu'il consacre à « La Bretagne intellectuelle et littéraire ». Les qualificatifs qu'il utilise démontrent que derrière la forme surprenante de l'œuvre, c'est une double lecture qui apparaît, d'un côté la turbulence apparente, de l'autre, comme en filigrane, la profondeur d'une intimité.

Dans cette très courte description des *Amours Jaunes*, rien de précis. On devine dans ce « recueil poétique d'un curieux métier » une certaine réserve quant à la technique, mais rien d'aussi défini et de définitif que ce que peut en dire Le Goffic dans l'article qu'il consacre à Corbière dans *L'Âme bretonne*²⁰⁷⁹. Dans ce texte, il opère une césure entre « Les pièces sentimentales, gouailleuses et généralement parisiennes [...] ou exotiques [...] »²⁰⁸⁰ et « les pièces bretonnes ou maritimes »²⁰⁸¹. Et il accorde la primauté à ces dernières, touchées par « la vertu bretonne »²⁰⁸², pièces qui n'ont rien à voir avec certains passages, tels que les « médiocres facéties de "Raccrocs" et de "Sérénade des Sérénades" »²⁰⁸³. Chez Dupouy, rien de tel, il signale à son lecteur la surprise que produit la lecture de Corbière, mais aussi l'émotion qui s'en dégage. On ne peut qualifier cette courte mais significative présentation que

2078 A. Dupouy, « La Bretagne intellectuelle et littéraire », *Visages de la Bretagne, op. cit.*, p. 108.

2079 Ch. Le Goffic, « Corbière », *L'Âme bretonne*, IVème série, Paris, Champion, 1924, p. 162-182.

2080 *Ibid.*, p. 167-168.

2081 *Ibid.*, p. 168.

2082 *Ibid.*, p. 175.

2083 *Ibid.*

Ne voulant pas pécher par excès de manichéisme, mais ne voulant pas non plus perdre le lecteur dans des méandres de citations, nous nous permettons ici de préciser que Le Goffic reconnaît, comme Rémy de Gourmont, des éclairs de génie à la partie parisienne ; d'ailleurs, ne célèbre-t-il pas ce que l'on y trouve : « un cliquetis perpétuel d'antithèses, les alliances de mots les plus baroques, du charabia romantique et de l'argot de barrière, des blasphèmes et des calembours, des pirouettes et des génuflexions » (Le Goffic, p. 168.) Quand, après nous avoir donné un exemple de poème « espagnol », il conclut par : « C'est du Verlaine tout simplement et du meilleur ». (*Ibid.*, p. 169.)

de « prudente ». Nous savons qu'il conserva les *Amours jaunes* toute sa vie dans sa bibliothèque. Sa vieille édition à couverture jaune, celle de Charles Le Goffic, fut toujours à la meilleure place. C'est qu'il admirait Corbière, et c'est cela qu'il nous montre dans sa *Poésie de la mer dans la littérature française*.

2- Corbière, poète de l'expérience

Dupouy n'eut pas à opérer la distinction que Le Goffic effectua. Le sujet même de son travail l'amène à analyser uniquement l'aspect maritime de l'écriture du Morlaisien. Pour bien saisir le point de vue que va défendre Dupouy, nous nous proposons de retranscrire un extrait de l'article qu'il écrivit en 1924, dans la revue *La Bretagne touristique*. Dupouy y expose déjà sa vision de la poésie de la mer :

La mer, et celle qui nous intéresse le plus ici, la mer bretonne est, de toute évidence, une grande inspiratrice. Aussi copieuse que belle est la phalange de poètes qui peut se réclamer d'elle. Ce qui me frappe chez presque tous, c'est qu'ils ne l'ont pas chantée en marins, mais en riverains. Ils la voient au bord de l'eau et non à bord d'un bateau [...]. S'ils ont navigué, peut-être n'est-ce pas avec l'âme du navigateur. Et peut-être aussi que l'attitude du contemplateur se prend mieux en face des houles qu'au milieu d'elles. [...] Simplement, je pense à une poésie qui ne se ferait pas de la mer uniquement ou principalement un décor de scène, mais qui tituberait comme une barque en pleins remous, qui saurait changer d'équilibre et de perspective, qui, par l'entremise d'un bateau plus ou moins ivre, comme celui d'Arthur Rimbaud, participerait à l'infatigable mouvement.²⁰⁸⁴

C'est aussi Arthur Rimbaud qui débute le chapitre XI de *La Poésie de mer*. Dans « Marines symbolistes »²⁰⁸⁵, Dupouy réalise une étude du « Bateau ivre ». Il note combien il existe de points communs entre le bateau et « le génial jouvenceau »²⁰⁸⁶, « mais », corrige-t-il aussitôt, « de notre point de vue et pour qui veut voir comment cela est fait, il y a dans le poème des détails bien curieux, et bien significatifs [...] »²⁰⁸⁷. Dupouy en repère deux, un au début et un à la fin, qui lui font dire qu'« aux deux bouts de cette navigation imaginaire, le terrien se retrouve. »²⁰⁸⁸ Ces points dénoncent un travail de marin d'eau douce.

C'est alors que nous comprenons mieux la place de Tristan Corbière dans ces pages consacrées à la poésie de la mer : il répond au rêve poétique que peut avoir l'auteur de *Partances*. Comment le poète évoque-t-il la mer ? Voilà ce qui intéresse Dupouy. Comment

2084 A. Dupouy, « La Mer Bretonne, Ses Poètes et sa Poésie », *La Bretagne touristique*, déc 1926, p. 275.

2085 A. Dupouy, *La poésie de la mer*, op. cit., p. 147-155.

2086 *Ibid.*, p. 148.

2087 *Ibid.*

2088 *Ibid.*

démontre-t-il sa maîtrise ? Comment expose-t-il sa connaissance du milieu marin ? Dupouy veut du vrai, du palpable, des embruns qui suivent le sens du vent, des bateaux qui bougent avec la vague, et non des bizarreries et des incohérences candides. Il construit donc en opposition les portraits de Rimbaud et de Tristan ; si le premier, dans sa poésie, ne se révèle pas marin, « on n'en saurait dire autant, écrit le critique, des vers de cet autre « poète maudit » que fut Tristan Corbière. Celui-ci, étant né à Morlaix et passant le meilleur de son temps à Roscoff, savait ce que c'est que la mer et les marins. »²⁰⁸⁹

Premier point, premier bilan sur ce que peut nous révéler Corbière de l'écriture de Dupouy. L'un des objectifs premiers de cet ouvrage sur la poésie maritime est d'opérer une distinction qualitative entre les poètes marins et les poètes terriens. La compétence ne peut venir que d'une pratique affirmée de la mer. Comment ne pas sentir alors l'infinie compréhension que montre Dupouy de l'usage que pouvait faire Corbière de son *Négrier* : « son plaisir, sa passion, sa revanche [...], c'était de piloter, par brise fraîche plutôt que dans l'accalmie le petit côtre dont il était à lui seul le capitaine et l'équipage. »²⁰⁹⁰

Que reprochait Dupouy à Rimbaud ? Créer des images imprécises, de la fiction donc. Ce qu'il reconnaît comme essentiel et fondamental chez Tristan : « l'expérience »²⁰⁹¹, celle qui lui permet de « puiser »²⁰⁹² dans le réel afin de construire le poétique qui transcrit alors des émotions vraies. Il ne nie pas les connaissances livresques, mais celles-ci n'ont qu'une valeur réduite en comparaison de cette expérience de la mer qui fait vibrer Dupouy et, de fait, le lecteur. Cette expérience justifie pour Dupouy l'attitude irrévérencieuse que montre Corbière pour les non-initiés, ceux qui parlent de la mer sans être des intimes. Elle lui permet de contredire des lectures ; « il refait », nous dit Dupouy, « à sa façon le *Rolla* de Musset dans son *Bossu Bitor* »²⁰⁹³, il reprend et « [met] au point — à son point — *l'Océano Nox* de Victor Hugo »²⁰⁹⁴. Et nous devons rappeler que Dupouy lui aussi refit à sa façon le poème de Hugo pour dire son point de vue dans son « *Suave mari magno...* »²⁰⁹⁵

Tristan, semble-t-il, est bien le poète qu'attendait Dupouy : « Enfin, voilà un poète de la mer qui aime la mer, et qui l'aime jusqu'en ses méfaits, jusqu'au bout. »²⁰⁹⁶ Ayant trouvé son double en amour marin, Dupouy semble regarder les « facéties », les « calembours », le

2089 *Ibid.*

2090 *Ibid.*, p. 149.

2091 *Ibid.*

2092 *Ibid.*

2093 *Ibid.*, p. 150.

2094 *Ibid.*

2095 Voir *supra*

2096 A. Dupouy, *La Poésie de la mer, op.cit.*, p. 150.

« burlesque » ou les « obscénités » des textes de Corbière avec des yeux qui certes ne sont pas complices, mais qui ne disent pas la désapprobation. Après tout, de tout cet assemblage extravagant, parfois très éloigné de ce qu'il peut considérer comme un travail de poète, il reconnaît qu'il sort « une émotion communicative et des mots de la plus pénétrante poésie. »²⁰⁹⁷

Le rapprochement Corbière-Dupouy apparaîtra comme allant de soi chez plusieurs commentateurs. Le premier fut sûrement Charles Le Goffic qui, dans son *Âme bretonne*, rappelle les lignes qu'il avait écrites en 1905 à la sortie de *Partances*, le premier ouvrage du bigouden : « Il est le poète qu'attendait la Bretagne maritime. Il l'a dite en lettré sans doute, voire en grand humaniste formé à l'école de Frédéric Plessis, mais toujours en « homme de la partie », non en amateur et comme seul Tristan Corbière, dans une gamme plus violente, l'avait dite avant lui. »²⁰⁹⁸

Le fait d'être « de la partie » assure une crédibilité fondamentale à l'homme qui évoque la mer. Mais au-delà de cette quête de véracité soulignée par tous, les rapprochements vont encore s'opérer dans la récurrence de thèmes fondamentaux. Pour seul exemple nous pouvons citer le poème « Le Mousse »²⁰⁹⁹, d'une simplicité désarmante, qui nous montre la trame du « Scrafic » que nous avons déjà évoqué, mais qui résonne aussi dans d'autres nouvelles de Dupouy telles que « Jos » ou « Le vœu du petit gars », toutes issues du recueil *Le Chemin de ronde*²¹⁰⁰.

3- « Quelle délectation dépasse celle de manquer sciemment sa vie » ?

Nous avons cherché à démontrer que Dupouy, par son analyse, dévoile une grande admiration pour Corbière. Il affirme la qualité littéraire de la poésie corbérienne en se basant sur la véracité du témoignage marin, mais ensuite la proximité s'intensifie, elle pénètre leur imaginaire, les deux hommes sont animés par des images qui sont parfois parfaitement identiques : le mousse, le marin, la barque, le solitaire, etc. Connaissances communes, ces éléments font vibrer des cordes communes. On pourrait se dire que la coïncidence s'arrête ici, qu'une fois débarqués, les deux hommes retrouvent leurs différences, aussi frappantes que nous l'avons dit, à moins que l'on puisse considérer que ce rapport marin n'est que le signe

2097 *Ibid.*

2098 Ch. Le Goffic, « Auguste Dupouy », *L'Âme bretonne*, Quatrième série, Paris Champion, 1925, p. 277.

2099 T. Corbière, « Le mousse », *Les Amours jaunes*, *op. cit.*, p.184.

2100 A. Dupouy, *Le Chemin de ronde*, *op. cit.*

d'une concordance plus profonde. L'article « Deux destinées : Jacques Cassard et Tristan Corbière » nous amène à aller dans ce sens, et nous permet d'épaissir encore la relation Dupouy-Corbière.

Examinons tout d'abord le statut de ce texte. Dupouy commente deux lectures, toutes deux des biographies. La première relate la vie de Jacques Cassard, la deuxième celle de Corbière. Ici, Dupouy revêt le rôle du chroniqueur littéraire, il doit donc informer le lecteur potentiel de l'intérêt d'un ouvrage et amener un certain nombre d'axes de lectures. Pourtant, derrière une impression première d'objectivité, le décryptage que propose le chroniqueur démontre un point de vue personnel. Il existe une certaine communauté dans le parcours de vie de ces deux hommes, si opposés à première vue. Dupouy va mettre en avant ce lien : « un corsaire et un poète, ce n'est pas si différent qu'on pourrait croire : ce sont l'un et l'autre des aventuriers. »²¹⁰¹ Cette corrélation pourrait être artificielle si, en développant la spécificité de chaque ouvrage, il ne dévoilait pas un lien plus profond entre Corbière et Cassard : ils ont tous les deux raté leur vie.

Dupouy choisit de ne citer qu'une seule fois le livre d'Alexandre Arnoux, cet extrait prend alors valeur de synecdoque :

Sang de Breton affamé de voyages, de déceptions, de fidélités, d'adieux, de désir. Quelle délectation dépasse celle de manquer sciemment sa vie, de crier d'une voix inarticulée presque, avec une virtuosité barbare, une souffrance intolérable dont on mourrait de ne pas souffrir ?²¹⁰²

Il aurait pu choisir de noter comment dans ce livre Alexandre Arnoux fait « naître » le poète ; peu à peu, à force de rencontres, de fantasmes, de souffrance. Non, Dupouy se concentre sur cette notion d'échec existentiel, ce qui n'est, certes, pas insignifiant, mais qui n'est pas, selon nous, l'axe majeur de l'ouvrage. Son regard sur ce livre nous semble comme aimanté, comme fasciné par un point qui le touche tout particulièrement, et c'est pour cela qu'il le choisit comme axe de lecture majeur. Si plus haut nous avons démontré combien il appréciait le poète marin, ici, il s'arrête sur une tension infiniment plus personnelle, il saisit à pleines mains la corde qui fait vibrer un monde intérieur, celui des *Amours Jaunes*. Et cela lui permet d'arriver à capter la substance de la poésie de Corbière :

Alexandre Arnoux [...] a diagnostiqué son personnage et décrit un mal spécifiquement breton, mais un mal que ceux qui en sont atteints ont un intérêt paradoxal à entretenir, à cajoler, à exaspérer pour vivre avec l'intensité qu'il leur faut : c'est de cela — il l'a

2101 A. Dupouy, « Deux destinées, Jacques Cassard et Tristan Corbière », *La Dépêche de Brest et de l'Ouest*, 11 juin 1930.

2102 *Ibid.*, citant A. Arnoux, *Une Âme et pas de violon, Tristan Corbière, op. cit.*, p. 130.

supérieurement dit — qu'est faite la poésie de notre Morlaisien [...].²¹⁰³

Et cette profondeur, cette jouissance du mal, qui semblent être, pour Dupouy, une caractéristique fondamentale des êtres supérieurs, celle qui construit l'acte poétique de Corbière, l'empêche de suivre André Thérive pour qui Tristan est « un mince sujet »²¹⁰⁴. Dupouy reconnaît donc une épaisseur poétique qui dépasse « Armor » et « Gens de mer », pourtant il continue à considérer Tristan Corbière, d'abord, comme un poète breton :

S'il y a quelque chose de manqué dans toute destinée humaine, les Bretons sont à cet égard les plus humains des hommes. Nulle part au monde, je pense, on ne s'entend comme chez nous à rater sa vie, ou du moins à se figurer qu'on la rate, ce qui revient au même. Est-ce modestie ? Est-ce orgueil ? Les deux peut-être. Nous avons de terribles autodidactes. Et nous avons surtout des affligés en surnombre, occupés à ruminer leur malchance. Ne le regrettons pas, ce ne sont point là des âmes banales.²¹⁰⁵

Et c'est ici, nous semble-t-il, que l'on peut entendre une nouvelle « résonance » littéraire de Corbière chez Dupouy, le son le plus sourd, mais aussi celui qui envahit le plus profondément l'univers littéraire de Dupouy. La posture discursive de ce dernier est ambiguë. Nous devons nous souvenir qu'il a pour rôle celui de chroniqueur ; certes, il dit son accord, mais le discours premier est celui d'Alexandre Arnoux. Les mots sont comme filtrés, Dupouy fait glisser sa voix dans celle de l'auteur qu'il commente, et c'est ainsi que nous pouvons entendre cette pensée fondamentale sur les fêlures de l'être.

Dupouy, comme Charles Le Goffic, et Verlaine avant lui, semble montrer une préférence pour le Corbière marin ; il avait comme eux, sans aucun doute, du mal à accepter la brutalité de l'expression de l'auteur de « Raccrocs ». Il ne fait d'ailleurs aucun commentaire sur la dimension orale de l'écriture de Corbière, il ne nous dit rien du déséquilibre apparent de la phrase, du vers boiteux, rien de l'effervescent langage de cette poésie. Dupouy serait-il resté un classique qui n'aurait jamais bien compris la puissance révolutionnaire de l'écriture de Corbière ? La réalité nous semble plus complexe. Il n'ignorait probablement rien de la grandeur du poète, mais nous pensons que certaines parties de l'œuvre touchaient quelque chose de trop sensible pour en évoquer le détail. Il lui était probablement impossible de mettre les mots de l'analyse sur une mélodie qui touchait infiniment plus l'âme que la raison. La raison, c'est la langue de Dupouy, toujours construite sur une clarté, une rythmique, un exemple de fluidité. Et pour continuer notre voyage vers les profondeurs de l'être écrivain, il

2103 A. Dupouy, « Deux destinées [...] », *Ibid.*

2104 *Ibid.*

2105 *Ibid.*

faut nous diriger vers la partie de l'œuvre où Dupouy se montre, dans son style, le plus simple, là où il cherche le moins les effets, là où il se débarrasse des oripeaux de la rhétorique : les récits. Pour nous, il n'ignorait en rien le Corbière parisien, et nous dirions même que c'est à ce Corbière-là que l'on doit faire appel pour révéler des tensions communes, des failles communes qui nous permettraient de mieux comprendre les raisons même de l'écriture chez Dupouy

4- Une littérature des affligés

Comme chez Corbière, l'amertume est partout présente dans les romans de Dupouy. Amertume tenace, elle ne quitte pas la bouche de son premier héros François de Trohanet, comme elle fait grincer les dents de l'« insoluble "je" »²¹⁰⁶ qui, chez Corbière, selon Henri Thomas, « ne saurait être un autre »²¹⁰⁷. La dimension biographique est également prépondérante dans l'écriture de Dupouy, mais une part de l'art de l'auteur consiste à la faire deviner sans que l'on puisse, finalement, bien discerner la fiction du biographique. Ce que l'on doit constater, c'est que Dupouy, dès sa première œuvre de fiction, choisit un homme blessé pour héros. François, claudiquant, torturé par un pied-bot et par son sobriquet — l'« Affligé » —, est ainsi défini par Le Goffic dans son *Âme bretonne* : « sentimental, farouche et réticent, tout gonflé d'une tendresse qui s'aigrit d'être renfermée et lui tourne à la longue sur le cœur »²¹⁰⁸. Ce portrait n'est pas sans rappeler le « sarcasme évident »²¹⁰⁹ et la « tendresse rentrée »²¹¹⁰ que nous avons soulignés plus haut. Ce personnage, en réaction, s'isole. Solitaire, il ne trouve de satisfaction que dans la contemplation de la nature et dans la compagnie de son chien et de son cheval. Le personnage de l'*outlaw* devient un topos fondamental dans l'écriture de Dupouy. Scrafic, Jos, François de Trohanet, Pierre Arzal, Hervé Menguy, Jean Hénaff, tous sont des hommes qui souffrent d'une blessure physique ou morale, tous sont perdus dans un corps social qui n'est pas tout à fait le leur, ils sont tous des boiteux, des parias, ils sont tous ces crapauds que le « je » poétique corbérien montre du doigt²¹¹¹. Et c'est de leur « tare » que naît leur grandeur. Dupouy peint dans chacun de ses récits un spécimen de ces « déséquilibrés

2106 H. Thomas, Préface aux *Amour jaunes*, *op. cit.*, p. 10.

2107 *Ibid.*

2108 Ch. Le Goffic, « Corbière », *L'Âme bretonne*, *op. cit.*, p. 280.

2109 A. Dupouy, « La Bretagne intellectuelle et littéraire », *Visages de la Bretagne*, *op. cit.*, p. 108.

2110 *Ibid.*

2111 T. Corbière, « Le crapaud », *Les Amours jaunes*, *op. cit.*, p. 58.

supérieurs »²¹¹², c'est ce même statut que l'auteur reconnaît à Tristan.

Ces êtres souffrants, partout présents dans l'œuvre de Dupouy, lui imposent une tonalité tragique prégnante. *L'Affligé*, François, dans un cri intérieur, hurle son désir de bonheur, et le lecteur dans un mouvement d'identification est déchiré par la douleur du personnage, déchiré par le sentiment de l'inéluctable. *La Paix des champs*, publié cinq ans plus tard, inclassable, iconoclaste, dit la vacuité du monde et du temps. Nous ne savons pas que le héros va mourir, mais quand la mort arrive, il se présente devant elle sans qu'elle produise chez lui le moindre frisson d'effroi. Comme chez Corbière, la mort est assumée.

Hervé et Tristan, peut-être un peu fanfarons, assurément provocateurs, crânent devant le monde et disent, « nous n'avons pas besoin de toi ». La société, par son regard, par ses normes imposées, produit le paria. Mais ce dernier peut être, aussi, celui qui exclut le monde, et par conséquent vit plus intensément une existence intérieure. C'est alors que l'on saisit la dimension fondamentalement narcissique de Tristan, de François, d'Hervé, ils sont entièrement centrés sur leur souffrance, sur leur manque, et c'est de ce manque qu'ils remplissent leur vie. François, le boiteux, n'aime rien autant que de regarder sa jambe, comme pour ressentir mieux la force de la blessure psychique qui le ravage ; Hervé, en quête du mythe féminin, cherche à jouir, mais ce désir de jouissance n'est que la face tangible d'une impossible réconciliation d'avec la femme ; et Pierre mêle ces deux sentiments, tant il est enserré dans l'étau social, violence du choix et de la nécessité d'être tel qu'il faut être. Et ce narcissisme est teinté d'un masochisme, le même que souligne Jean-Luc Steinmetz dans l'article qu'il consacre à Corbière dans *Le Nouveau dictionnaire des œuvres*²¹¹³. Les héros de Dupouy assouvissent leur plaisir en portant sur eux-mêmes un regard assassin, mais ils jouissent aussi de la souffrance qui leur est occasionnée.

Amours jaunes, n'est-ce pas le nom que l'on pourrait donner à ces amours bileuses que nous raconte Auguste Dupouy ? Après tout ? N'est-ce pas la même souffrance qui nous est contée ? Histoire d'une déception, d'une torture, d'une femme-lumière qui nous éclaire, nous éblouit, nous brûle, et dont les marques semblent rester à jamais, comme les stigmates d'une vie où rien ne s'efface. Les vers de Corbière sont boiteux comme l'est le pas de François de

2112 Ch. Le Goffic, Préface à *L'Affligé*, op. cit., p. 10.

2113 J-L. Steinmetz, « Les Amours Jaunes », *Le Nouveau dictionnaire des œuvres*, T. I, Paris, Bouquins, Robert Laffont, 1994, 216-217.

Trohanet et, comme lui, ils avancent avec rage se refusant à la douceur des relations faciles. Ces femmes qui leur donnent et leur retirent aussitôt leur amour, ces rapports construits sur l'humiliation et la souffrance les font vivre plus intensément ; si les heures avec elles sont des heurs, alors la vie devient une succession de temps forts ; leur amour « à la fois médiocre et infini »²¹¹⁴ brûle ; elles marquent à jamais l'être souffrant, elles font donc de lui un être vivant.

Derrière ces « affligés », derrière le comportement aigri et brut, comme derrière l'écriture amère et furieuse, on peut deviner la sensibilité sous-jacente ; l'écriture de Corbière est « plein[e] de sarcasme évident et de tendresse rentrée »²¹¹⁵, nous disait Dupouy, cela vaut aussi pour ses personnages. Bravant le monde, mais s'enfermant en réalité sur eux-mêmes, ils disent leur fragilité, leur déception, et leur désir d'idéal. La matière des romans de Dupouy est parfaitement réaliste, la réalité échappe pourtant à ses personnages, comme le concret, source de son écriture, est détruit par Corbière dans l'utilisation qu'il fait du langage. Les héros se construisent un monde chimérique, et chez Dupouy, on peut en trouver le symbole dans ce « Termagie »²¹¹⁶ qui devait initialement être le titre de *Un Amour bigouden*, ce mot, contraction de « lanterne magique », crié par les enfants à l'arrivée des forains, des gitans.

Face à leur souffrance, les héros de Dupouy recherchent l'apaisement dans la solitude. La mer est la grande consolatrice de ces âmes blessées, elles ont, pour quelques heures ou pour toujours, un Négrier qui adoucit leur peine. Mais l'autre moyen de se protéger, c'est la moquerie, et plus encore la terrible ironie, celle qui abîme tout et tout le monde. Ainsi le moqueur met à distance le moqué, souvent celui qui pose problème, qui impose sa domination, et cette moquerie inverse, un court instant, l'ordre du monde. Hervé, ayant tout perdu, a enfin la parole libre, et grâce aux mots qu'il met entre lui et les autres, il crée une distance symbolique, celle qui lui permet de maîtriser une réalité qui lui échappe. Si les personnages utilisent cette parole qui rajuste leur stature, le narrateur est lui même porteur de cette mise à distance. L'ironie est souvent présente dans les récits de Dupouy, et ce double discours lui permet de mettre en scène la confusion du monde.

Dans ses articles, dans ses ouvrages qui transmettent une connaissance, Auguste Dupouy, fait œuvre d'intellectuel, il crée des mondes construits sur la logique et l'analyse ;

2114 A. Arnoux, *Une Âme et pas de violon*, *Tristan Corbière*, *op. cit.*, p. 14.

2115 A. Dupouy, « La Bretagne intellectuelle et littéraire », *Visages de la Bretagne*, *op. cit.*, p. 108.

2116 En breton, ce mot signifie « saltimbanque », F. Favreau, *op. cit.*, p. 731.

quand il écrit des récits il semble abandonner les concepts. On ne trouve, en outre, quasiment aucune trace d'un retour sur sa propre production littéraire. L'écriture est donc accompagnée de silence. Cette absence de trace n'exclut en rien la pensée, au contraire, elle fait signe ; sans parole sur son propre langage, Dupouy laisse une large place à l'interprétation. Comme Corbière, Dupouy expose l'infinie complexité des êtres, il se montre en recherche de totalité. C'est ainsi qu'un jeune archiviste peut-être fasciné par une jeune fille sans éducation. Passionné par le classement et le traitement des archives historiques, il tombe amoureux de la sauvagerie que représente la petite brodeuse, elle est pour lui une pierre brute aux facettes qu'il reste à inventer. L'homme semble alors tout et son contraire. Ces personnages de Dupouy, comme dans l'écriture de Corbière, par leur petitesse, leur espèce de médiocrité, nous embarquent pour un voyage intérieur qui nous amène vers les faces les plus sombres de notre intimité.

5- La part du silence ou un garde-fou moral

Nous avons vu plus haut que, pour Dupouy, *Les Amours jaunes* était un « recueil poétique d'un curieux métier et d'une inspiration singulière »²¹¹⁷ ; sa pensée s'est précisée un peu dans *La poésie de la mer dans la littérature française*. Pour l'homme de Saint-Guénolé, Corbière y mêle aux termes de métiers et aux bouts de chansons de bord « des facéties, des calembours, un burlesque et, ça et là, des obscénités qui sont peut-être moins pour la couleur locale que pour sa propre satisfaction de réfractaire [...] »²¹¹⁸.

Ce terme de « réfractaire », qui clôt l'analyse, représente une fracture entre les deux hommes. « Désobéissant », « indocile », « insoumis », « marginal », « révolté » sont quelques-uns des synonymes que nous propose le dictionnaire de l'université de Caen²¹¹⁹. Or cette posture, Corbière l'étend à tout, il désobéit aux règles de la société mais aussi à celles de la poésie. Dupouy répond à une tendance inverse, il est parfaitement intégré à une société et son portrait d'homme et d'auteur se tiendrait plutôt dans un champ sémantique qui serait celui de la norme. Ce caractère normatif s'étend à l'écriture de Dupouy et fait dire à Jean de Palacio que son nom « pourrait figurer à l'index de la monumentale *Histoire du Parnasse* qu'a [...] publiée[...] Yann Mortelette. [...] [son écriture] en a, en effet, toutes les caractéristiques :

2117 A. Dupouy, « La Bretagne intellectuelle et littéraire », *Visages de la Bretagne*, op. cit., p. 108.

2118 A. Dupouy, *La poésie de la mer*, op. cit., p. 151.

2119 http://www.crisco.unicaen.fr/cgi-bin/trouvebis2?requete=r%E9fractaire&refer=%23&proc=0828_30740

facture impeccable, diversité métrique (alexandrin, octosyllabe, pentamètre), goût des formes fixes (sonnet, distique à rime plate, *Terza rima*) [...] »²¹²⁰

Dupouy est un homme discret. Paradoxalement, son écriture est très personnelle, mais pleine de pudeur, de rigueur aussi ; immergé dans la règle on devine la posture de Le Goffic qui l'empêche d'accepter la vision qu'offre Corbière de l'Italie. Il existe des choses sacrées, l'Italie, la langue, le vers. Si Le Goffic expose sa douleur de voir l'iconoclaste en action, il affirme tout à la fois son désaccord et son admiration, pas de non-dit, tout est clamé, toutes ses pensées sont gravées sur le marbre du papier. Chez Dupouy, nous sommes frappés par sa retenue. On devine pourtant une tension, mais il ne dit rien. Il s'interdit en écriture de briser le vers, d'aller à l'encontre de l'image poétique. Pourtant, s'il regarde le « réfractaire » avec la distance que provoque la mesure, il refuse aussi, nous l'avons dit, qu'on puisse suggérer que Corbière soit réduit à « un mince sujet »²¹²¹. Corbière perturbe la dimension normée de Dupouy, mais ce dernier semble subir son attraction ; le comportement et l'écriture atypique du Morlaisien provoquent tout à la fois l'attraction et la réserve.

Dans son exubérance, Corbière expose à la vue de tous sa part la plus intime. Chez Dupouy, il existe une distinction entre sphère publique — celle de l'analyse —, et sphère privée — celle de la création —. Son écriture est donc construite sur un antagonisme entre l'extérieur, et l'intérieur. En faisant apparaître cette opposition nous découvrons des portions de silence, et en révélant ce qui est tu, nous faisons émerger une totalité. Alors que l'on repère principalement la dimension normée de Dupouy — son rapport au groupe —, la figure de l'*outlaw*, qui concentre ses obsessions littéraires permet d'accéder à une part secrète de son être écrivain ; norme et révolte se complètent alors et s'interpénètrent. Les motifs récurrents, principalement construits autour de la blessure, produisent la même aigreur que celle que l'on retrouve chez Corbière.

Il y aurait chez Dupouy comme une abstinence du dire, mais en aucun cas du faire, tout au moins dans le récit. Dans son silence sur la partie parisienne des *Amours jaunes*, on voit comment il s'interdit de dire son admiration pour la partie sombre de Corbière, mais aussi, comment il la fait vibrer dans son œuvre. C'est parce qu'il n'en parle pas que l'on peut deviner un territoire sacré, territoire chargé du sens le plus profond, comme inaccessible,

2120 J. de Palacio, « De *Partances* à « Retraite », parcours poétique d'Auguste Dupouy », *Auguste Dupouy, Actes du colloque de Quimper*, [...], *op. cit.*, p. 13.

2121 A. Dupouy, « Deux destinées, Jacques Cassard et Tristan Corbière », *op. cit.*

indicible. Il y aurait, chez Dupouy, une dimension de la réalité qui se laisserait voir et une dimension qui ne se laisserait pas voir.

Le lecteur de Dupouy saisit qu'il y a ici un fragment d'innommable. Dans son article sur Cassard et Corbière, Dupouy démontre la qualité de la pensée d'Arnoux, mais il n'y a pas de discours volontaire sur Corbière. Pourquoi parler de présence de Corbière chez Dupouy quand son silence semble destiné à nous signifier l'inexistence de toute trace de lien commun, excepté la mer ? Il faudrait, nous semble-t-il, donner à cette absence tout son retentissement en désarmant son caractère définitif.

Si le silence n'enveloppe pas la totalité de l'écriture de Dupouy, il permet de la percevoir ; s'il a pour fonction de garantir son intégrité d'homme et d'auteur, cet espace, nous pouvons le meubler de nos fantasmes, de nos illusions. La profusion de son œuvre n'empêche pas le repérage d'un vide, or, l'identité d'auteur de Dupouy s'affirme par ce vide, cette discrétion, ce silence, son immense difficulté à parler de lui-même, sont signifiants ; voyons pour ce faire sa « biographie ». Ses *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée* sont avant tout un hymne à la beauté de sa petite côte ; quant à ses poèmes, beaucoup sont intimes, nous le savons, mais il n'en dit presque rien, pas plus de commentaire que sur ce *Termagie*, qui fut sans doute son histoire, mais qui peut le prouver ? Le silence de Dupouy devient garant de son incorruptibilité littéraire et humaine.

Corbière ne publia qu'un seul livre, qui fut reçu comme une œuvre emplie de bruit et de scandale. Il investit l'espace public par ce qui était réservé à l'interdit, il rend visible le caché, les tumultes intérieurs d'un homme, tourmenté par une vie qui le dévore. L'œuvre de Dupouy est prolifique, son existence semble entièrement consacrée au travail ; son œuvre est marquée par une forme de *continuum*, il conserve toute sa vie durant des motifs, comme le signe d'obsessions extérieures ou intérieures : filet tournant, pêcheur, romantisme, femme, peuple et connaissance, en voilà quelques-uns ; et pourtant, derrière cette abondance, il semble régner un étrange silence, comme si tout n'était pas dit. Dupouy a pu cloisonner son écriture : d'un côté une écriture analytique qui met en avant chez Corbière le poète de la mer, de l'autre, une écriture personnelle qui reprend ces thèmes marins en les croisant, en les complétant. Et il approfondit ces derniers par une quête existentielle qui se double d'une exposition des troubles de l'être, des angoisses d'une intériorité pleine de tendresse et d'idéal.

La quasi absence d'écrits sur Corbière n'est pas un vide, ce n'est pas parce qu'il n'y a pas d'exploration explicite du texte, pas d'accumulation de connaissances, qu'il n'y a pas cette vibration corbérienne, cette résonance qui doit être lue comme un au-delà du texte.

Alors, si, dans une partie de son œuvre, Dupouy noue ensemble des bribes de savoir récoltés en faisant son travail d'analyste et reconstruisant ainsi une cohérence subjective, dans l'autre, le parallèle avec Corbière nous permet de saisir la part qu'il laisse à l'invisible, il ne démontre pas le fonctionnement intrinsèque d'une entité, il choisit le silence, comme un au-delà de l'intelligence, un au-delà de l'intelligible, parce que le langage est ce qui risque l'usure, l'incomplétude, l'infidélité de la pensée.

Bibliographie

I. Ouvrages d'Auguste Dupouy

- *Partances*, Paris, A. Lemerre, 1905.
- *France et Allemagne, Littérature comparée*, Reims, Paul Delaplane, 1913, rééd. sous le titre *Les Littératures comparées de France et d'Allemagne*, Paris, Mellotée, 1927.
- *Alfred de Vigny*, Paris, Larousse, 1913.
- *Pêcheurs Bretons*, Paris, de Boccard, 1920, rééd. Le Guilvinec, Le Signor et Puget, 1978.
- *Le Port de Rouen*, Paris, Dunod, 1920.
- *L'Affligé*, Paris, J. Ferenczi, 1922.
- *Brest et Lorient*, Paris, Dunod, 1922.
- *Le Chemin de ronde*, Paris, J. Ferenczi, 1923.
- *Peintres de Bretagne*, Coll. Bretonne, Saint-Brieuc, éd. de la Bretagne touristique, 1924.
- *Rome et les lettres latines*, Paris, Armand Colin, 1924, 1946.
- *La Paix des champs*, Paris, J. Ferenczi, 1925, rééd. La Rochelle, La Découverte, 2006.
- *Horace*, Paris, Grasset, 1928.
- *Gallus*, Paris, J. Ferenczi, 1928.
- *La grande légende de la mer : le Breton Yves de Kerguelen*, Paris, coll. La Grande légende de la mer, La Renaissance du livre, 1929.
- *Carmen de Mérimée*, Paris, coll. Les Grands événements littéraires, Société française d'éditions littéraires et techniques, 1930.
- *L'Homme de la Palud*, Paris, éd. de l'Illustration, 1931.
- *Histoire de Bretagne*, Paris, Boivin, 1932, 1941, rééd. Quimper, Calligrammes-Ar Voren, 1983.
- *Brocéliande* (en collaboration avec Charles Le Goffic), Paris, La Renaissance du livre, 1932, rééd. Paris, Terre de Brume, 1990, 1993, 1995.
- *Face au couchant : Brest, la côte et les îles*, Paris, La Renaissance du livre, 1934, rééd. Quimper, Calligrammes-Ar Voren, 1984.
- *La Cornouaille*, Paris, de Gigord, 1936.
- *Charcot*, Paris, Plon, 1938.
- *La Basse Bretagne*, 2 vol., Grenoble, B. Arthaud, 1940, rééd. 1963, 1 vol., 1975.
- « La Bretagne intellectuelle et littéraire », *Visages de la Bretagne*, Paris, Horizons de France, 1941, p. 79 à 111, rééd. 1963, p. 126-159.
- *Chants de la traversée*, Rennes, la Table ronde, 1942.
- *Géographie des lettres françaises*, Paris, Armand Colin, 1942, revue en 1951.
- *Elvire, inspiratrice de Lamartine*, Paris, Taillandier, 1944.
- « La vie intellectuelle et littéraire à Paris », *Visages de l'île de France*, Paris, Horizons de France, 1946, p. 75 à 132.
- *La poésie de la mer dans la littérature française*, Paris, Coll. Sainte-Beuve, 1947.
- *Michelet en Bretagne, son journal inédit d'août 1831*, Paris, Horizons de France, 1947.
- *Au pays bigouden : brodeurs, brodeuses, broderies*, Pont-L'Abbé, Le Minor, 1947, rééd. Quimper, Calligramme-Ar Voren, 1985.

- *Penmarc'h*, Châteaulin, Jos Le Doaré, 1951.
- *Costumes bretons*, Paris, Alpina, 1951.
- *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée*, Paris-Grenoble, Arthaud, 1953, rééd. Slatkine, Genève, 1981, rééd. Paris, Champion, 1995.
- *Mémorial*, non daté (1953 ?), inédit.
- *La pêche maritime et le pêcheur en mer*, Paris, Armand Colin, 1955.
- *Saint-Guérolé Penmarc'h*, Châteaulin, Jos Le Doaré, 1956.
- *Penmarc'h, en pays bigouden*, Châteaulin, Jos Le Doaré, 1958.
- *Du Bruit dans Mycènes*, radiodiffusion Radio Luxembourg, 1965.
- *Un Amour bigouden, ou On l'appelait Marlène*, Brest, Éditions de la cité, 1972.

II. Les Romans de l'histoire de France écrits conjointement avec Henry Dupuy-Mazuel

- 1- *Le Chant de l'alouette*, Paris, Albin Michel, 1932. (signé H. Dupuy-Mazuel)
- 2- *Chrestos*, Paris, Albin Michel, 1933, rééd. Sous le titre : *La Croix à Gergovie*. (signé H. Dupuy-Mazuel)
- 3- *Blandine*, Paris, Albin Michel, 1947. (signé H. Dupuy-Mazuel et A. Dupouy)
- 4- *Les Jardins de Lutèce*, Paris, Albin Michel, 1948. (signé A. Dupouy et H. Dupuy-Mazuel)
- 5- *Les Quatre chevaux blancs*, Paris, Albin Michel, 1948. (signé A. Dupouy et H. Dupuy-Mazuel)
- 6- *Un Soir d'épiphanie*, Paris, Albin Michel, 1948. (signé H. Dupuy-Mazuel et A. Dupouy)
- 7- *L'Étal du roi*, Paris, Albin Michel, 1950. (Signé H. Dupuy-Mazuel)
- 8- *Les Trois 9*, Paris, Albin Michel, 1950. (signé A. Dupouy)
- 9- *Le Souffle de Roncevaux*, Paris, Albin Michel, 1951. (signé A. Dupouy)
- 10- *Ceux de Bouvines*, Paris, Albin Michel, 1952. (signé A. Dupouy et H. Dupuy-Mazuel)
- 11- *La Poupée flamande*, Paris, Albin Michel, 1953. (signé H. Dupuy-Mazuel et A. Dupouy)
- 12- *Jeanne de Reims*, Paris, Albin Michel 1935, rééd : *La Jeune fille au gantelet de fer*, Paris, Albin Michel, 1954. (signé H. Dupuy-Mazuel)
- 13- *Le Miracle des loups*, Paris, Albin Michel, 1934, rééd. 1954. (signé H. Dupuy-Mazuel)
- 14- *Lorsque régnaient les rois de cœur*, Paris, Albin Michel, 1956. (signé A. Dupouy et H. Dupuy-Mazuel)
- 15- *Hippomène au pays du tendre*, Paris, Albin Michel, 1956. (signé A. Dupouy)
- 16- *Un Homme de cours*, Paris, Albin Michel, 1958. (signé H. Dupuy-Mazuel)
- 17- *Roulez, tambours*, Paris, Albin Michel, 1959. (signé A. Dupouy)
- 18- *Qu'as-tu vu en chemin ?*, Paris, Albin Michel, 1959. (signé A. Dupouy)

III. Traductions, adaptations

- Sophocle, *Les Trachiniennes*, Paris, Théâtre de l'Odéon, 1943 ; Bruxelles, Théâtre du Parc, 1944, 1949 ; Quimper, éd. Calligrammes, 1984.
- Aristophane, *Un Coup de filet*, inédit, 1949-1950 ?.

IV. Collaborations

- LE GOFFIC, Ch., *Littérature française contemporaine*, Paris, Larousse, 2 vol., 1920.
LE GOFFIC, Ch. *Littérature universelle aux XIXe et XXe siècles*, Paris, Larousse, 1909, rééd en 2 vol. 1919, 1924.
LE GOFFIC, Ch., *Les Bonnets rouges*, Paris, J. Taillandier, s.d. (1906)
PETIT, M., *La troisième République*, Paris, Larousse, 1936.

V. Éditions de textes

- Stendhal, *La Chartreuse de Parme*, 2 vol., Paris, Larousse, 1910.
Chateaubriand, *Œuvres choisies*, 3 vol., Paris, Larousse, 1910.
Saint-Simon, *Mémoires sur le siècle de Louis XIV et la Régence* (extraits), 4 vol., Paris, Larousse, 1911.
Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie*, Paris, Larousse, 1913.
Diderot, *Œuvres choisies*, 3 vol., Paris, Larousse, 1913.
Stendhal, *Chroniques italiennes*, Paris, Larousse, 1914.
Chateaubriand, *Œuvres choisies*, Paris, Larousse, 1924.
Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe* (extraits), Paris, Larousse, 1924.
Fénelon, *Les Aventures de Télémaque*, 2 vol., Paris, Larousse, 1926.
Mérimée, *Carmen*, *Arsène Guillot*, *L'Abbé Aubain*, Paris, Champion, 1927.
Lesage, *Histoire de Gil Blas de Santillane*, coll. Les Textes français, 2 vol., Paris, Les Belles Lettres, 1935.

VI. Présentations, introductions et préfaces

- CONTEL, Jean-Charles, *Vieilles maisons de Bretagne*, Saint-Brieuc, éd. Aubert O.L, 1928.
KREBS, Albert, *Le Thon. Sa pêche et son utilisation sur les côtes françaises*, Paris, Société d'Édition Géographiques et Maritimes, 1936.
LE BRAZ, Anatole, *Les Saints bretons en Cornouaille d'après la tradition populaire*, Paris, Calmann-Levy, 1937. (préface en coll avec Maggy Robert-Le Braz)
LE GOFFIC, Charles, *Bretagne*, Paris, de Boccard, 1921.
ABGRALL, François, *Alan Kerven*, Saint-Brieuc, Editions bretonnes, 1930
Catalogue de la troisième manifestation artistique de Quimper, Salon des Peintres de la Bretagne (Préface par A. Dupouy), Quimper, Bargain, 1931.
Catalogue de la huitième manifestation artistique de Quimper, Salon des Peintres de la Bretagne (Préface par A. Dupouy), Quimper, Bargain, 1936.

VII. Journaux et revues

a. Activité nord-africaine et coloniale (L')

« Le peintre Pierre Bertrand », 13 décembre 1931

b. Annales de Bretagne (Les)

« Supplément au voyage de Kerguelén », janv 1935, n°1, p. 146-169.

c. Bonhomme picard (Le)

« Étude d'histoire rurale », 7 février 1953

d. Bretagne à Paris (La)

« Les Bretons de chez Maxim's », 21 novembre 1925(signé G de la Fouchardière)
« Chanson de bord », 28 avril 1928, n°17
« Les plages d'hiver », 19 mai 1928, n°20
« A la tombée du jour, Eugène Le Mouel », 16 juin 1928, n°24
« Les pilleurs de grève », 20 oct 1928, n°42
« Le péril de Notre-Dame-de-la-Joie », 5 janv 1929, n°1
« Goémons », 16 mars 1929, n°11
« La langue de Mistral et celle des Bretons », 20 avril 1929, n°16
« Celtisme, britannisme, romantisme », 28 septembre 1929, n°39
« Chaussées, ponts et chemins de grève », 12 octobre 1929, n°41
« Si les Bretons voulaient... »14 déc 1929, n°50
« Un vieux voyage dans le Finistère », 25 juillet 1931
« Notre passé, l'affaire de Bretagne »,31 octobre 1931
« Henri Queffélec, romancier brestois », 21 fév 1947
« Après la tempête », 4 octobre 1951
« C'est du sport, retour sur le tour », 31 juillet 1953
« Quelques souvenirs... »,1^{er} juin 1956
« Georges Lecomte aimait la Bretagne », 5 septembre 1958

e. Bretagne Touristique (La)

« J.J. Lemordant et Penmarc'h », juillet1922, p. 11-13.
« Pardons, fêtes et tourisme », sept 1922, p. 5-7.
« A bord » (poésie), oct 1922, p.10.
« Deux peintres de Concarneau : I.- Hirschfeld », nov 1922, p.18-19.
« Deux peintres de Concarneau : Granchi-Taylor », déc 1922, p.24-25.
« Renan, écrivain de Bretagne », fév 1923, p. 31-33.
« René Quillivic, Sculpteur Breton », mai 1923, p. 105-107.
« La Bretagne aux salons de 1923 », juin 1923, p.145.
« *Gardien du feu* d'Anatole Le Braz », juillet 1923, p. 169-170.
« Chez les peintres bretons : Lucien Simon », déc 1923, p. 278-282.
« Alfred Guillou et Théophile Deyrolle », fév1924, p. 33-35.
« Charles Cottet », mars 1924, p. 55-58.
« Mathurin Méheut », mai 1924, p. 115-118.
« La Bretagne aux salons de 1924 », juin 1924, p. 129-139.
« La Bretagne au Pavillon de Bois », juillet 1924, p. 177.
« Les drapeaux de Bretagne au congrès de Quimper », sept 1924, p. 205-206.
« L'exposition des Beaux-Arts de Concarneau », sept 1924, p. 209- 210.
« La Bretagne au salon d'Automne », déc 1924, p. 265-267.
« Notes d'Art : Exposition Antoine Villard (Bernheim, jeune) », mars 1925, p.43.
« Chateaubriand et l'occitanienne », mars 1925, p. 54-55.
« L'enchantement et le désenchantement Breton », juin1925, p.109-111.
« Penmarc'h », sept 1925, p. 196.
« Quelques Souvenirs sur Anatole Le Braz », avril 1926, p. 94.
« Un peintre de la Mer et du Ciel Bretons : Maurice Herter », août 1926, p. 203.

- « La Mer Bretonne (Ses Poètes et sa Poésie) », déc 1926, p.275-277.
- « Un Le Guyader peu connu », janv 1927, p. 8-10.
- « Les bigoudens », fév 1927, p. 37-38.
- « Prosper Mérimée et la Bretagne », mars 1927, p. 50-52.
- « La Bretagne, Terre Romantique », avril 1927, p.74-76.
- « Madame Ruguellou de Charles Le Goffic », avril 1927, p.85.
- « *Roseaux* d'André Dumas », mai 1927, p.105-106.
- « *Poèmes votifs* d'Anatole Le Braz », juin 1927, p.127-126.
- « Vieilles maisons de Bretagne », déc 1927, p. 281-284.
- « Douarnenez il y a soixante ans », janv 1928, p.16-17.
- « Taine et la Bretagne », juin 1928, p. 122-123.
- « *La Mer dans les bois* d'André Chevrillon », juin 1928, p.138.
- « Souvenirs sur Gustave Téry », juillet 1928, p. 164.
- « Claude Dervenn, poète Lauréat », nov 1928, p. 259.
- « Le péril de Notre-Dame de la Joie », déc 1928, p. 272.
- « Les costumes bretons se maintiendront-ils? », déc 1928, p. 273-274.
- « Vieilles chapelles de Bretagne », janv 1929, p. 1-3.
- « Chez nos Peintres : Magdeleine Dayot », fév 1929, p. 30-31.

devenu le bi-mensuel *Bretagne* :

- « En Bretagne, Bréhat », mai-juin 1929, p. 41-42.
- « Le peintre Chénard-Huché », juillet-août 1929, p. 58-60.
- « Camaret, port finistérien », juillet-août 1929, p. 82-83.
- « En Bretagne, Broderies et dentelles », mars-avril 1930, p. 83-84.
- « Monument d'Anatole Le Bras », mai-juin 1930, p. 116-117.
- « Notre académicien Charles Le Goffic », juillet août 1930, p. 122-126.
- « Les beaux navires d'autrefois », mars-avril 1931, p. 59-69.
- « *Pierres vertes* de Charles le Goffic », sept-oct 1931, p. 207.
- « En Bretagne, Le Complet rouge », sept-oct 1931, p. 210-211.
- « En Bretagne, La Chanson des siècles », nov-déc 1931, p.244-246.
- « Paris-Bretagne au XVIIIe siècle », janv-févr 1932, p. 33-37.
- « François d'Angoulême et Françoise de Foix », sept-oct 1932, p. 175-180.
- « Le poète des gens de mer », nov-déc 1932, p. 231-232.
- « Yvonne Jean-Haffen, Peintre graveur », juillet-août 1933, p. 125-128.
- « Les poèmes de Taldir », sept-oct 1933, p. 172-174.
- « Un petit-fils d'Ernest Renan », janv-févr 1934, p. 5-10.
- « Débarquements militaires », juillet-août 1934, p. 123-125.
- « Ouessant vu par Mathurin Méheut », sept-oct 1934, p. 197.
- « Les abbayes bretonnes », mars 1935, p. 63-66.
- « Au vernissage de "La Bretagne artistique" », avril 1935, p. 117-118.
- « l'enseignement du breton », juillet 1935, p. 209-211.
- « Sardines fraîches, sardines à l'huile », sept 1935, p. 267-269.
- « La flotte des thoniers », nov 1935, p. 335-337.
- « A. Le Braz à L'île de Sein », nov 1935, p. 344.
- « Missionnaire des terre-neuvas », fév 1936, pp 35-38.
- « Souvenirs sur Anatole le Braz : Professeur à Quimper », mars 1936, p. 69-70.
- « Opinions sur Saint Yves : Advocatus et non latro », mai 1936, p. 151-152.
- « Nos sculpteurs au Salon », juin 1936, p. 177-180.

« Les châteaux en Bretagne », nov 1936, p. 323-325.
 « Oswald Hesnard », janv 1937, p. 24.
 « Des ombres parlent dans la nuit », mai 1937, p. 149-152.
 « Le musée et l'ouvroir de Kérazan », sept 1937, p. 238-242.
 « Georges Chénard-Huché », sept 1937, p. 263.
 « Portrait du mois : Frédéric Plessis », janv 1938, p. 3-7.
 « Auberges rouges », fév 1938, p. 39-40.
 « Renan et l'Italie », mai 1938, p. 129-134.
 s.t., octobre 1938, p. 333-335.
 s.t., janvier 1939, p. 38-40.
 s.t., mars 1939, p. 85-87.

f. Cahiers de l'Iroise (Les)

« Renaissance », n°1, janv-mars 1954, p. 1.
 « Le port breton », n°3, juillet-sept 1954, p. 1-3.
 « L'âme de Brest », extrait de *Face au couchant*, n°2, avril-juin 1955, p. 11-12.
 « Ombres brestoises », n°2, avril-juin 1955, p. 62-65.
 « Chez Tristan de Léonois », n°2, avril-juin 1956, p. 2-6.
 « Un ami de la Bretagne, Louis Laloy », n°3, juillet-sept 1957, p. 2-4.
 « Charles Cottet à Camaret et aux environs », n°2, avril-juin 1958, p. 94-98.
 « En hommage à Brizeux », n°3, juillet-sept 1958, p. 133-136.
 « Mathurin Méheut », n°3, juillet-sept 1960, p. 134-137.
 « Rencontres avec Saint-Pol-Roux », n°3, juillet-sept 1961, p. 132-134.
 « Un peintre amoureux de Combrit : Lucien Simon », n°3, juillet-sept 1962, p. 169-

172.

g. Conserverie française (La)

« L'industrie sardinière : une controverse », mars 1928

h. Consortium breton (Le)

« Gardons notre hermine, même avec taches », 1927, p. 52-54.
 « Les plages d'hiver », n°17, mai 1928.

i. Courrier de la 4^{ème} république (Le)

« Faut-il apprendre l'allemand ? », 25 novembre 1920
 « Sauvez notre enseignement secondaire », 10 février 1921
 « Les pupilles de la marine », 17 mars 1921
 « Pour une culture française », 22 juin 1922
 « La réforme de l'enseignement secondaire », 3 novembre 1922
 « La réforme de l'enseignement secondaire », 17 juin 1926
 « Le service agricole du P.L.M », 18 mai 1927
 « Le Japon mort et vif », 8 avril 1928

Plus une rubrique de critique littéraire :

30 février 1924 :

« *Cloches pour deux mariages* par Francis Jammes »
 « *La Haine amoureuse* par Mme Rachilde »

16 novembre 1924 :

« *La maison du pas périlleux*, par Marc Elder »

« *Sept pécheresses, l'hymen et Barbe bleue* par Yvon Lapaquellerie »

14 décembre 1924 :

« *Anatole France en pantoufle* par J-J. Brousseau »

« *Le Miracle des loups* par Henry Dupuy-Mazuel »

11 mars 1925 :

« *Le Boulevard* par Jules Bertant »

« *Le Taureau* par Binet-Valmer »

18 octobre 1925

« *Le livre de raison* par Joseph de Pesquidoux »

« *Questions politiques et religieuses* par René Gaillouin »

10 octobre 1926 :

« *Éloge du désordre* par Gérard Bauer »

« *L'Homme blessé* par Lucien Romier »

« *Le Bois du templier perdu* par Henri Béraud »

12 décembre 1926

« *Le Secret d'Abélard* par Pierre Lasserre »

« *Les Martyrs de la république* par Maurius Ary Leblond »

23 mars 1928 :

« *Égéries du 18^{ème} Siècle* par Jules Bertant »

« *Le rideau rouge* par Nicolas Ségur »

21 octobre 1928 :

« *Elle et lui à Venise* par Nicolas Ségur »

« *Mademoiselle de Milly* par Albéric Cahuet »

« *Idée très simple pour les Français* par Lucien Romier », 16 décembre 1928

« *L'homme nouveau* par Lucien Romier », 29 février 1929

19 décembre 1929

« *A l'ouest rien de nouveau* par Enrich-Maria Remarque »

« *Guerre* par Ludwig Renn »

18 mars 1930 :

« *Nous avons fait un beau voyage* par Francis de Croisset »

« *Promotion de femmes* par Lucien Romier »

« *Une bête de race* par Claude Morgan »

« Deux académiciens : André Chaumeix et Charles le Goffic », 30 juin 1930

21 juillet 1930 :

« *L'Avènement de la 3^{ème} République, 1871-1875* par Maurice Reclus »

« *Verdun* par Jean Péricard et Charles Delvert »

3 août 1930 :

« *Le phare du Douaumont* par Joseph Delest »

« *Sully-Prudhomme et sa pensée* par Pierre Flottes »

j. Courrier de Seine et Oise (Le)

« La question de la natalité », 10 octobre 1941

« D'une guerre à l'autre...le prix de l'homme », 8 mai 1942

k. Démocratie nouvelle (La)

« La question du Rhône », 21 août 1920

« La lutte contre la vie chère, la quinzaine du poisson, l'industrialisation de notre pêche maritime », 31 août 1920

« La lutte contre la vie chère, la mer ravitailleuse », 12 octobre 1920

« Pour les foyers du marin et du civil », 5 décembre 1920

« L'état contre la baisse, le marché des pommes de terre en Bretagne », 6 décembre 1920

« Poisson frais et poisson conservé, le sabotage de notre industrie sardinière », 28 décembre 1920

« A l'enseigne du pur artiste », 13 mars 1921

« Les Français ont la tête épique », 20 mars 1921

« Maîtres et petits maîtres », 27 mars 1921

« Kitchener et la guerre », 29 mars 1921

« La mêlée symboliste, 3 avril 1921

« Le centenaire de Charles Baudelaire », 10 avril 1921

« Torchés et lumignons », 1^{er} mai 1921

« La princesse d'Elide et la petite scène », 8 mai 1921

« Les maîtres du théâtre, la galerie des antiques », 15 mai 1921

« Le feuilleton littéraire, promenade au-delà des monts », 17 mai 1921

« La critique se fait critiquer », 22 mai 1921

« Le dernier poème du cavalier Rostand », 29 mai 1921

« Digression sur un vieux sujet rafraîchi », 5 juin 1921

« La jeune fille française, la guerre et le roman », 12 juin 1921

« Sous la harpe d'Armor », 19 juin 1921

« Coup d'œil rétrospectif sur la semaine du livre », 22 juin 1921

« La question des écoles littéraires », 8 juin 1921

« Le tricentenaire de La Fontaine », 3 juillet 1921

« Pages françaises », 10 juillet 1921

« Critique et poésie, 11 juillet 1921

« Le génie latin », 21 juillet 1921

« L'académie de Bellesme, Goncourt et la peinture », 31 juillet 1921

« La poésie fait peur », 7 août 1921

« Le fossé du Rhin », 14 août 1921

« Les livres », 18 août 1921

« Les travailleurs de la pensée », 28 août 1921

« Depuis le temps de monsieur Jourdain », 4 septembre 1921

« Le problème grec...en littérature française », 18 septembre 1921

« Le livre et l'éditeur », 25 septembre 1921

« Tour d'ivoire et augures », 2 octobre 1921

« L'hommage au chef-d'œuvre », 9 octobre 1921

« Voix de Russie », 16 octobre 1921

« Ne dévoilez pas la statue », 25 octobre 1921

« Le vigneron dans la cuve », 27 octobre 1921

« Les chiffres de M. Balfour », 29 octobre 1921

« Notre langue », 30 octobre 1921

« Roman anglais », 18 novembre 1921

« Les croque-morts du vers français », 4 décembre 1921

« Gustave Flaubert, Homais et Salammbô », 12 décembre 1921

« Deux maîtres, » 18 décembre 1921

« Y a-t-il un cas Racine ? » 25 décembre 1921
 « L'école des comédiens », 1^{er} janvier 1922
 « A propos d'Anatole France, Hérétiques et Sacristains », 8 janvier 1922
 « Molière », 15 janvier 1922
 « Une légende littéraire de plus », 22 janvier 1922
 « Le plaisir de la critique », 19 février 1922
 « La tradition se garde », 26 février 1922
 « On croyait se connaître... », 12 mars 1922
 « Le régionalisme et les lettres », 19 mars 1922
 « Celle qui s'en va », 19 mars 1922 (signé Marion Gilbert)
 « Une critique d'autrefois, Elie Frémon », 26 mars 1922
 « Beaux arts et belles lettres », 2 avril 1922
 « Deux Lauréats », 16 avril 1922
 « Un romancier », 23 avril 1922
 « Jeunes poètes et poésie nouvelle », 30 avril 1922
 « Confraternelles agapes », 21 mai 1922
 « L'école moderne des femmes », 4 juin 1922
 « Les contes d'Hoffmann », 25 juin 1922
 « Entre critiques », 9 juillet 1922
 « Promenades littéraires », 23 juillet 1922
 « In memoriam », 3 septembre 1922
 « Romanciers lauréats », 17 septembre 1922
 « La maison du tourisme en Morbihan », 17 septembre 1922
 « Gloires littéraires et métier des lettres », 1^{er} octobre 1922
 « Florons et florins », ? octobre 1922
 « Russie, bolchevisme et littérature », 15 octobre 1922
 « La maison des lettres françaises », 28 octobre 1922
 « La crise du théâtre », 11 novembre 1922
 « L'offensive contre les manuels », 25 novembre 1922
 « Littérature scandinave », 10 décembre 1922
 « L'école de l'impudeur », 30 décembre 1922
 « Quelques mots sur Renan », ? ? 1923
 « Autour de la table ronde », 13 janvier 1923
 « Indiscrètes inspirations », ? février 1923
 « La poésie de Banville », 10 mars 1923
 titre inconnu, 24 mars 1923
 « Un renanisme nouveau », 31 mars 1923
 « Qualis artifex pereo », 14 avril 1923
 « Teutomanes et germanolâtres », 28 avril 1923
 « Pour ou contre les humanités », 12 mai 1923
 « Douanier, on fraude », 2 juin 1923
 « Un deuil, un baptême, un livre », 7 juin 1923
 « Le secret de William Stanley », 14 juillet 1923
 « Un plagiat, une sœur aînée d'Atala », 28 juillet 1923
 « Collaboration », 11 août 1923
 « Un théâtre du peuple », 1^{er} septembre 1923
 « Une théorie de l'alexandrin », 15 septembre 1923
 « Le centenaire des nouvelles méditations », 6 octobre 1923

« Mallarmisme », 20 octobre 1923
 « Vieux rêves », 5 janvier 1924
 « Éditeurs et critiques », 26 janvier 1924
 « Pour le cinquantenaire de Michelet », 9 février 1924
 « Réponse à deux actes d'accusation », 23 février 1924
 « Un théâtre vraiment français », 8 mars 1924
 « Longue figure et bonne tête », 22 mars 1924
 « Humour, humour... », 5 avril 1924
 « Histoire et cinéma », 19 avril 1924
 « Floraison printanière », 3 mai 1924
 « Politique et littérature », 24 mai 1924
 « Ronsard, poète vandômois et français », 14 juin 1924
 « Augures », 28 juin 1924
 « Le livre, le journal et la langue française », 12 juillet 1924
 « La mer et les lettres », 9 août 1924
 « Littérature sportive », 23 août 1924
 « Inédits », 6 septembre 1924
 « Autres inédits », 20 septembre 1924
 « Sous le règne d'Ubu », 13 novembre 1924
 « Vient de paraître », 24 juillet 1925

• *Articles de critique littéraire intitulés « Les livres » :*

14 mars 1921
 18 mars 1921
 28 avril 1921
 12 mai 1921
 26 mai 1921
 9 juin 1921
 23 juin 1921
 7 juillet 1921
 21 juillet 1921
 3 septembre 1921
 15 septembre 1921
 22 septembre 1921
 13 octobre 1921
 27 octobre 1921
 24 novembre 1921
 8 décembre 1921
 22 décembre 1921
 5 janvier 1922
 18 janvier 1922
 2 février 1922
 mars 1922
 9 avril 1922
 7 mai 1922
 14 mai 1922
 28 mai 1922
 18 juin 1922

2 juillet 1922
 16 juillet 1922
 30 juillet 1922
 27 août 1922
 10 septembre 1922
 24 septembre 1922
 8 octobre 1922
 21 octobre 1922
 4 novembre 1922
 18 novembre 1922
 2 décembre 1922
 21 juillet 1923
 4 août 1923
 29 septembre 1923
 13 octobre 1923
 27 octobre 1923
 12 janvier 1924
 2 février 1924
 16 février 1924
 1^{er} mars 1924
 15 mars 1924 (commentaire du *Chemin de ronde* par Charles Dambrus)
 29 mars 1924
 12 avril 1924
 19 avril 1924
 17 mai 1924
 7 juin 1924
 21 juin 1924
 5 juillet 1924
 29 juillet 1924
 16 août 1924
 30 août 1924
 13 septembre 1924
 27 septembre 1924

• **Articles sous le pseudonyme d'André Doris**

« Un centenaire sur les méditations de Lamartine », 7 mars 1920
 « Guerre et poésie », 14 mars 1920
 « Vérité et poésie », 21 mars 1920
 « Éloquence, éloquence », 28 mars 1920
 « La littérature et la mer », 4 avril 1920
 « Deux mots sur le régionalisme », 11 avril 1920
 « La tribune, sur l'éloquence en poésie », 18 avril 1920
 « Un peu de littérature étrangère », 25 avril 1920
 « Du roman au cinéma », 2 mai 1920
 « Sur les pas de René », 9 mai 1920
 « Pauvre écrivain », 16 mai 1920
 « Dans le rayonnement de Mouna Bice », 23 mai 1920
 « Réflexion sur un buste, celui d'Anatole France », 30 mai 1920

- « Le Paris de Victor Hugo », 6 juin 1920
- « Un genre difficile, la critique d'art », 13 juin 1920
- « Un poète, au sujet de René Lamandais », 20 juin 1920
- « Les langues et les cœurs », 27 juin 1920
- « Graffiti sur une stèle », 4 juillet 1920
- « Le théâtre et la guerre », 18 juillet 1920
- « Anatomie sentimentale », 25 juillet 1920
- « Germanophilie littéraire », 8 août 1920
- « Des vers dans un parc », 1^{er} août 1920
- « Nature et littérature », 15 août 1920
- « Quelques vers », 22 août 1920
- « L'esprit français », 29 août 1920
- « Littérature sportive », 5 septembre 1920
- « A propos d'une anthologie », 12 septembre 1920
- « Légendes littéraires », 26 septembre 1920
- « Deux romans », 10 octobre 1920
- « Un siècle de littérature, sur la littérature du 19^{ème} Siècle de Le Goffic », 21 octobre 1920
- « D'une réédition à un inédit, sur un article de Louis Barthou », 24 octobre 1920
- « Rééditions et suites, le prince de Hambourg », 31 octobre 1920
- « Un apostat », 7 novembre 1920
- « Nos muses », 14 novembre 1920
- « Versailles et les décors littéraires », 21 novembre 1920
- « La chanson à l'académie », 19 décembre 1920
- « De l'autre côté du Rhin », 26 décembre 1920
- « Réflexion sur le métier de critique », 2 janvier 1921
- « Bouffonnerie dans la tempête », 9 janvier 1921
- « Les marronniers du Luxembourg », 16 janvier 1921
- « Fin de série, Biche par M. André Lichtenberger, 23 janvier 1921
- « A la mémoire de Paul Verlaine », 30 janvier 1921
- « Femmes de lettres, femmes et féminisme », 6 février 1921
- « Chronique artistique, le salon des indépendants », 10 février 1921
- « Une voix de Suisse », 13 février 1921
- « Pacifistes des lettres, la paix », 20 février 1921
- « Les matériels de l'écrivain », 27 février 1921
- « De Shakespeare à Plaute, via Crommelynck », 6 mars 1921

• *Articles de critique littéraire intitulés « les livres », signés André Doris*

- 24 juin 1920
- 8 juillet 1920
- 22 juillet 1920
- 1^{er} août 1920
- 19 août 1920
- 2 septembre 1920
- 30 septembre 1920, (sur les guides bleus)
- 14 octobre 1920
- 28 octobre 1920, (sur la littérature de guerre)
- 16 novembre 1920

25 novembre 1920
 23 décembre 1920, (sur les guides bleus)
 20 janvier 1921
 3 février 1921
 17 février 1921
 5 mars 1921
 31 mars 1921

I. Dépêche de Brest et de l'ouest (La)

« Poètes bretons », 1^{er} mai 1899
 « Chose de Bretagne, nos poètes », 18 juillet 1899
 « Pêches d'hiver », 15 décembre 1899
 « Lorient port de pêche : ce qu'on verra dans quatre ans », 31 mars 1921
 « L'émigré de la Bretagne », 7 sept 1922
 « Cris d'alarme dans les ports de pêche bretons, l'avis de M. Rio », 24 mars 1923
 « Le Finistère agricole », 26 septembre 1925
 « Le bolchevik des mers », 17 octobre 1925
 « A propos d'un livre : cent ans d'influence bretonne », 31 octobre 1925
 « Brest-Amérique et le port marchand », 7 novembre 1925
 « La Bretagne au travail », 25 novembre 1925
 « Sardines », sardiniers et sardinerie », 30 novembre 1925
 « Une famille nombreuse », 10 décembre 1925
 « Vers la pêche industrielle », 17 décembre 1925
 « Les Bretons en Dordogne », 6 janvier 1926
 « La saison des tempêtes, petites pêches d'hiver », 14 janvier 1926
 « Le Louvre garde ses petits bateaux », 20 janvier 1926
 « La Bretagne n'est-elle qu'une expression géographique ? », 12 février 1926
 « Au 5^{ème} salon de la machine agricole, la participation bretonne », 19 février 1926
 « Carnaval n'est pas mort », 24 février 1926
 « La Bretagne n'est-elle qu'une expression géographique, une lettre de M. Jacques Boulanger », 2 mars 1926
 « Ainsi parla le vieux pêcheur », 7 mars 1926
 « La guerre sur nos côtes », 8 mars 1926
 « Nos ultras », 25 mars 1926
 « A la mémoire d'Alfred Guilliou, peintre de la mer », 7 avril 1926
 « Pour nos ports s'il vous plaît », 28 avril 1926
 « L'héroïsme, vertu de famille », 6 mai 1926
 « L'océan n'est pas un bocal », 13 mai 1926
 « Ne marchandons pas notre sympathie et notre assistance aux marins », 1^{er} juin 1926
 « Un tour de plage », 9 juin 1926
 « Les thoniers vont partir, de la petite pêche à la grande », 26 juin 1926
 « Armée, marine et marée, les préventions du troupier contre la friture, les merlans du
 110^{ème} d'infanterie, le frigo du 2^{ème} dépôt », 13 juillet 1926
 « Le poisson marocain », 21 juillet 1926
 « Une richesse bretonne, une jeune culture », 30 juillet 1926
 « La voile et le moteur », 20 août 1926
 « Nos marins aiment-ils la mer ? » 20 août 1926
 « Tout augmente en Bretagne et le sort du pêcheur s'améliore », 26 août 1926

« Notre Laënnec », 22 août 1926
 « L'esprit d'entreprise au port de Lorient », 11 septembre 1926
 « L'art rustique en Bretagne », 20 septembre 1926
 « La querelle des Sablais et des Douarnenistes », 25 septembre 1926
 « A Bréhoulou », 4 octobre 1926
 « Pain blanc et pain noir », 14 octobre 1926
 « Un filet qui paie », 29 octobre 1926
 « Tradition et modernité, la maison bretonne », 5 novembre 1926
 « La tuberculose, un livre, une méthode », 13 novembre 1926
 « Régionalisme », 24 novembre 1926
 « Le paradis des langoustiers », 15 décembre 1926
 « Le dépeuplement et l'esprit du servage », 5 janvier 1927
 « Une marine réaliste », 20 janvier 1927
 « De la barque à l'usine » 5 février 1927
 « Le rôle des mareyeurs », 14 février 1927
 « Le rôle des conserveurs », 26 février 1927
 « Les entrepreneurs de démolition », 8 mars 1927
 « Une évolution chez nos pêcheurs », 22 mars 1927
 « Le béluga est malin », 28 mars 1927
 « Lettre ouverte à un provincial de mes amis », 7 avril 1927
 « Anthropologie indiscreète », 16 avril 1927
 « Conserverie et chimie, les langoustines », 28 avril 1927
 « Ouvrier sans spécialité », 10 mai 1927
 « Celles qui s'en vont », 20 mai 1927
 « Nos routes », 28 mai 1927
 « La flotte, propagande et recrutement », 17 juin 1927
 « Invisible mais diverse », 24 juin 1927
 « Un condamné qu'on grâciera », 28 juin 1927
 « La terre et l'écolier », 11 juillet 1927
 « Lorient port de pêche », 22 juillet 1927
 « Dans les ports sardiniers, les difficultés des pêcheurs », 5 août 1927
 « Sous le charme cornouaillais », 17 août 1927
 « La fécondité de la mer », 2 septembre 1927
 « A Douarnenez il y a soixante ans », 17 septembre 1927
 « Un peu de géographie », 19 septembre 1927
 « Le condamné prend l'air », 4 octobre 1927
 « Un voilier est une personne », 12 octobre 1927
 « La pêche du thon en 1927 », 29 octobre 1927
 « Les sardines qu'on pêche et celles qu'on ne pêche pas », 8 novembre 1927
 « En Bretagne à Paris », 7 décembre 1927
 « Race ou milieu, le cas des Bigoudenn et la morphologie », 19 décembre 1927
 « La consommation du poisson de mer », 27 décembre 1927
 « Réflexion sur une carte de navigation fluviale », 9 janvier 1928
 « Les chalutiers de Lorient », 28 janvier 1928
 « Sirènes et Morganes », 11 février 1928
 « Les Seigneurs de la mer », 21 février 1928
 « L'industrie sardinière, une controverse », 29 février 1928
 « L'usine au ralenti », 17 mars 1928

« Pour l'histoire de notre industrie sardinière, fâcheuses erreurs », 2 avril 1928
 « Un témoignage sur la Bretagne, la grâce par Marius-Ary Leblond », 10 avril 1928
 « Chansons de bord », 19 avril 1928
 « La question de l'eau en Basse-Bretagne », 2 mai 1928
 « Vedettes bretonnes, diversion sur Max Jacob, Quimperoï », 16 mai 1928
 « Généalogie bretonne, de qui sommes-nous les fils ? », 26 mai 1928
 « Du Haut-Koenigsbourg au Titisee », 7 juin 1928
 « Vedettes bretonnes, chez Jenny, Madame Marie Le Corre », 22 juin 1928
 « Vedettes bretonnes, souvenirs sur Gustave Téry », 3 juillet 1928
 « Le retour du poète à la terre natale », 11 juillet 1928
 « La sardine et la congélation », 25 juillet 1928
 « vieilles pierres », 13 août 1928
 « Inspectez, ne brimez pas », 20 août 1928
 « Encore un vieux monument menacé », 1^{er} septembre 1928
 « Au temps du Bien-Aimé et de l'Académie de Marine à Brest, une lettre de Praslin à Kerguelen », 18 septembre 1928
 « Érudition bretonne, le centenaire d'Arthur de la Broderie », 24 septembre 1928
 « Les pilleurs de grève », 11 octobre 1928
 « Méditation sur un album, la Bretagne de Charles Cottet », 13 octobre 1928
 « Une classification des styles littéraires par Charles Chassé », 15 octobre 1928
 « Vedettes bretonnes, Mathurin Méheut », 22 octobre 1928
 « Les costumes bretons se maintiendront-ils ? », 24 octobre 1928
 « Fin de saison, thoniers et sardiniers », 28 octobre 1928
 « Souvenir tchéco-breton de la campagne romaine », 3 novembre 1928
 « Le culte du laid ou les nouveaux vandales », 6 décembre 1928
 « Coiffes de Bretagne », 2 janvier 1929
 « Question bretonne, la race et le milieu », 15 janvier 1929
 « L'urbanisme en Bretagne, le vieux et le neuf », 28 janvier 1929
 « Phares », 5 février 1929
 « Les Bretons sont-ils particulièrement sales ? », 18 février 1929
 « Goémon », 28 février 1929
 « Les derniers jours de la marine à voile », 9 mars 1929
 « Notre Pays, Georges Cadoudal », 18 mars 1929
 « Bretagne et préhistoire, une demi-heure avec le docteur Capitan », 29 mars 1929
 « La langue de Mistral et celle des Bretons », 15 avril 1929
 « Le drame du Jutland », 4 mai 1929
 « Gastronomie bretonne », 15 mai 1929
 « De trofeunteuniou à Coatamour », 28 mai 1929
 « La sécurité en mer », 5 juin 1929
 « Une vieille maison à Boulogne, l'ombre d'Alain Le Sage », 24 juin 1929
 « Les débuts de la saison sardinière, l'usine, progrès accomplis et progrès nécessaires », 4 juillet 1929
 « L'émigration bretonne, des exilés qui ne s'en font pas », 13 juillet 1929
 « Rapatriement », 24 juillet 1929
 « Lecture pour nos visiteurs », 31 juillet 1929
 « California Pilchards », 7 août 1929
 « En Basse-Bretagne il y a trente ans », 15 août 1929
 « La plage et le port », 29 août 1929

« Le sortilège bigouden », 2 septembre 1929
 « Celtisme, britanisme, romantisme », 12 septembre 1929
 « Il y a bélugas et bélugas, comment réprimer leur malfaisance ? », 19 septembre 1929
 « Chaussées, ponts et chemins de grève », 27 septembre 1929
 « Après le concours lorientais de bateau de pêche à moteur, 12 octobre 1929
 « Ponts romains et mirages celtiques », 21 octobre 1929
 « La fortune littéraire de Brest », 30 octobre 1929
 « A propos d'un livre, cent ans d'influence bretonne », 31 octobre 1929
 « Concurrences », 7 novembre 1929
 « Vieilles histoires, le préjugé antibreton », 14 novembre 1929
 « De Hambourg à Brest, ports et aéroports », 26 novembre 1929
 « Si les Bretons voulaient », 5 décembre 1929
 « Le legs d'un philanthrope », 12 décembre 1929
 « Une île perdue qui se retrouve », 19 décembre 1929
 « Qui pense en Bretagne aux étrennes de l'étudiant breton ? », 1^{er} janvier 1930
 « L'enfant prodigue de la Domnonée », 9 janvier 1930
 « Le plus beau des sports », 16 janvier 1930
 « Les besoins de nos ports de pêche », 10 février 1930
 « Visages et silhouettes », 13 février 1930
 « Beautés voyageuses ou qu'en dirait Renan », 17 février 1930
 « L'histoire d'un historien brestois », 24 février 1930
 « Nos mareyeurs à Paris », 5 mars 1930
 « Nos étudiants à Paris, la leçon des ancêtres », 13 mars 1930
 « Le monument d'Anatole le Braz », 27 mars 1930
 « Le train du poisson », 3 avril 1930
 « Pages retrouvées d'Henriette Renan », 14 avril 1930
 « Pour les élèves de nos écoles de pêche », 17 avril 1930
 « L'île d'Apollon », 7 mai 1930
 « Une industrie à crise », 15 mai 1930
 « Comment Michelet vit la Bretagne », 22 mai 1930
 « La connaissance des côtes », 4 juin 1930
 « Avant la saison sardinière, la prime des Sables-d'Olonne », 10 juin 1930
 « Deux destinées, Jacques Cassard et Tristan Corbière », 11 juin 1930
 « Le mal chronique des pêches bretonnes », 21 juin 1930
 « Nuage sur les thoniers », 2 juillet 1930
 « Ce que serait une histoire littéraire de la Bretagne », 16 juillet 1930
 « Notre plaie », 23 juillet 1930
 « Le cauchemar des sardiniers », 4 août 1930
 « L'accueillant Finistère », 9 août 1930
 « Nouvelles bretonnes de la république des lettres », 16 août 1930
 « Villégiatures moroses », 23 août 1930
 « Nous avons des druides aussi, donc », 1^{er} septembre 1930
 « Le poète des gens de mer », 10 septembre 1930
 « Une paroisse bretonne sous la révolution », 23 septembre 1930
 « Après la tempête », 30 septembre 1930
 « Pont-Odet », 4 octobre 1930
 « Après la tempête, réponse à quelques inexactitudes », 28 octobre 1930
 « Il y a un romanesque breton », 29 octobre 1930

« Excursion dans la Bretagne d'hier et d'autrefois », 12 novembre 1930
 « Politique paysanne et particularisme breton », 29 novembre 1930
 « Politique paysanne et particularisme breton », 29 novembre 1930
 « Le Georges Philippiar et son parrain », 2 décembre 1930
 « Une bibliographie, un article et un catalogue », 11 décembre 1930
 « Que la Bretagne existe », 17 décembre 1930
 « Vieille doléance », 27 décembre 1930
 « Un navigateur du dernier siècle, Dumont d'Urville », 5 janvier 1931
 « Le maréchal de Tourville », 15 janvier 1931
 « La défense du littoral », 26 janvier 1931
 « La route des Indes », 2 février 1931
 « Visages et silhouettes », 13 février 1931
 « La Bretagne des peintres », 21 février 1931
 « Un des nôtres, Joseph Fouché », 4 mars 1931
 « Notre santé », 11 mars 1931
 « Marines », 18 mars 1931
 « A la mémoire de Charles Géniaux », 25 mars 1931
 « L'homme d'Ouessant », 6 avril 1931
 « Dardanelles 1915 », 14 avril 1931
 « Statistiques, à travers nos ports », 17 avril 1931
 « La place de la Bretagne dans une géographie de l'art en France », 24 avril 1931
 « A des Bretons du Tchad », 4 mai 1931
 « Régionalisme intellectuel », 13 mai 1931
 « Le trafic brestois », 27 mai 1931
 « Les ducs et les papes », 18 juin 1931
 « Un monument pour un général breton », 25 juin 1931
 « Ce qu'on va faire de Kerazan », 1^{er} juillet 1931
 « Le type breton, d'après l'histoire », 14 juillet 1931
 « Un vieux voyage dans le Finistère », 22 juillet 1931
 « Nous faisons la mode », 30 juillet 1931
 « Le bonheur sur mer », 8 août 1931
 « Il y a cent ans... », 24 août 1931
 « La vie et la mort d'un gardien de phare », 3 septembre 1931
 « Quelques chansons », 3 septembre 1931
 « Fin d'été », 29 septembre 1931
 « Navigation dans le grand palais », 4 octobre 1931
 « Chez les sardiniers, un bon exemple », 6 octobre 1931
 « La route et le rail en Bretagne », 19 octobre 1931
 « Nos peintres, Pierre Bertrand », 24 octobre 1931
 « Désarmements, 14 novembre 1931
 « Le poisson de mer », 21 novembre 1931
 « Modes françaises, modes bretonnes, le costume au 19^{ème} siècle », 10 décembre 1931
 « Du côté des Terre-Neuvas », 22 décembre 1931
 « Mer, colonie et Bretagne », 31 décembre 1931
 « La mévente du poisson de mer », 8 janvier 1932
 « Un pavé dans notre miroir d'eau », 20 janvier 32
 « Le cas de Kergélen, un clou ne chasse pas l'autre », 28 janvier 1932
 « Les lieux inspireurs, Saint-Malo », 3 février 1932

- « des cris d'alarme, marée fraîche et conserverie », 15 février 1932
- « Le paquebot blanc », 23 février 1932
- « Couchants marins, orgueil des ciels occidentaux !... », 5 mars 1932
- « Le destin de nos terres australes », 14 mars 1932
- « Dans la Bretagne d'autrefois avec Arthur Young », 16 mars 1932
- « Le souvenir de Marie Lenéru », 8 avril 1932
- « Indignations pastorales, le point de vue de l'histoire », 14 avril 1932
- « Les costumes bretons en 1858 », 22 avril 1932
- « La Bretagne électorale et son histoire », 28 avril 1932
- « Un portrait d'autrefois, Georges Casoudal peint par Thomas Lawrence », 12 mai 1932
- « L'histoire comme on la truque », 19 mai 1932
- « Brocéliande », 27 mai 1932
- « L'originalité bretonne, deux cloches, deux sons », 13 juillet 1932
- « Le 6 août 1532 », 19 juillet 1932
- « Propos d'un ancien », 25 juillet 1932
- « Cette vieille gabelle dure encore », 4 août 1932
- « Les assises rennaises des libraires de France », 12 août 1932
- « Histoire et statuaire », 2 septembre 1932
- « Encore l'histoire et la statuaire », 15 septembre 1932
- « Un peu d'histoire finistérienne », 19 septembre 1932
- « Souvenir du front de mer breton », 23 septembre 1932
- « Les tapis de Kerazan », 6 octobre 1932
- « 24 rue Beaunier », 20 octobre 1932
- « Au seuil des bois noirs », 27 octobre 1932
- « Le massacre des merveilles », 9 novembre 1932
- « La Bretagne et le parrain du tourisme », 18 novembre 1932
- « Trecesson », 28 novembre 1932
- « A propos d'une élection académique, matière de Bretagne », 6 décembre 1932
- « Les filets sont rentrés », 13 décembre 1932
- « Fouesnant en paradis », 7 janvier 1933
- « Policiers amateurs et justiciers romanesques, l'affaire Seznec au tribunal de Brest », 12 janvier 1933
- « Paquebots nouveaux », 21 janvier 1933
- « A propos de la quinzaine du poisson, les pêches maritimes et la consommation du poisson de mer », 10 février 1933
- « Une propagande bretonne à Paris », 22 février 1933
- « Bertrand du Gesclin au tribunal des autonomistes », 4 mars 1933
- « Le breton est-il du latin ? », 18 mars 1933
- « Le latin est-il du breton ? », 28 mars 1933
- « La situation alarmante de notre flotte de commerce », 5 avril 1933
- « Jamais Breton ne fit trahison », 13 avril 1933
- « Les 240.000 », 20 mai 1933
- « Les 240.000 », 29 mai 1933
- « Vieille Bretagne, vieille Marine », 8 juin 1933
- « Brest, Kerguelen et retour », 15 juin 1933
- « Plats régionaux », 26 juin 1933
- « L'accueil aux visiteurs », 7 juillet 1933

- « Cyclisme », 14 juillet 1933
- « Commémoration », 2 août 1933
- « Pour un panthéon breton et brestois », 8 août 1933
- « Coup d'œil à Ouessant », 15 août 1933
- « Les Bretons littéraires », 24 août 1933
- « Les marins à terre », 26 août 1933
- « Dans le passé bas-breton, mystiques et démoniaques », 3 octobre 1933
- « Joies finistériennes et insulaires », 12 octobre 1933
- « L'Académie de marine », 20 octobre 1933
- « Souvenirs du front de mer breton », 23 octobre 1933
- « Nos pommes de terre », 2 novembre 1933
- « Le sacrifice breton à la patrie française », 11 novembre 1933
- « Deux morts », 17 novembre 1933
- « Conlie et Le Mans », 29 novembre 1933
- « La crise de la marine marchande », 5 décembre 1933
- « Pour une opinion maritime et coloniale, un discours, une médaille », 15 décembre 1933
- « L'hiver breton, murailles et cheminées », 27 décembre 1933
- « Au sujet de Conlie », 4 janvier 1934
- « Les rues et leur nom », 19 janvier 1934
- « De la mer blanche au Groënland », 30 janvier 1934
- « France d'outre-mer », 3 février 1934
- « Le 18^{ème} siècle vu en 1934 par un Brestois », 12 février 1934
- « Le sacrifice breton, 240.000 ou 150.000 ? », 22 février 1933
- « Ce que fut la guerre sous les mers », 2 mars 1934
- « La clef des noms », 14 mars 1934
- « Dans notre vieux Lycée, Edouard Langeron », 24 mars 1934
- « Bretons de Paris », 3 avril 1934
- « Souvenirs sur Joseph Loth », 17 avril 1934
- « Dans notre passé, Bretagne-Madagascar », 30 avril 1934
- « Héroïsme marin », 8 mai 1934
- « Nos morts de la guerre, un dernier mot », 16 mai 1934
- « Notre marine », 25 mai 1934
- « Débarquements militaires », 5 juin 1934
- « Michelet en Bretagne », 13 juin 1934
- « Notre séjour d'Irlande », 21 juin 1934
- « Un témoignage basque sur nos pêcheurs », 30 juin 1934
- « Vacances », 7 juillet 1934
- « Pèlerinage », 21 juillet 1934
- « Géorgiques bretonnes », 3 août 1934
- « Les secrets de la Cornouaille », 11 août 1934
- « La crise sardinière il y a trente ans », 20 août 1934
- « A ses poètes, la Bretagne reconnaissante », 5 septembre 1934
- « La pêche au thon », 11 septembre 1934
- « Au pays de l'ardoise », 20 septembre 1934
- « La Bretagne se défend », 10 octobre 1934
- « Art populaire, art breton », 22 octobre 1934
- « Une crise parmi d'autres », 7 novembre 1934

« Vieux habits à ne pas vendre », 21 novembre 1934
 « Duchesse Anne notre blanche hermine », 28 novembre 1934
 « Les noms bretons de lieux », 12 décembre 1934
 « Lauriers bretons », 15 décembre 1934
 « Documents photographiques », 26 décembre 1934
 « Hors Bretagne », 4 janvier 1935
 « Histoire de mer », 11 janvier 1935
 « Souvenirs à Louis Hémon », 28 janvier 1935
 « Les pertes bretonnes en 1914-1918, un et un font deux », 6 février 1935
 « Vieilles pierres », 19 février 1935
 « Pertes de guerre, le merveilleux arithmétique », 26 février 1935
 « Bretons migrants », 9 mars 1935
 « L'école finistérienne il y a cent ans », 15 mars 1935
 « Marine marchande et pêche maritime », 20 mars 1935
 « Aux croisières françaises, des navires français », 3 avril 1935
 « Régates », 17 avril 1935
 « Archives morlaisiennes », 21 avril 1935
 « Images concarnaises », 23 avril 1935
 « Taureaux de combat et vaches laitières », 11 mai 1935
 « La date des grandes vacances », 29 mai 1935
 « L'amiral Guillou », 1^{er} juin 1935
 « Victor Hugo et la Bretagne », 17 juin 1935
 « Des filets, du filet », 2 juillet 1935
 « A Lannion, 8 septembre », 18 juillet 1935
 « L'étrange phénomène qu'est Sainte-Anne d'Auray », 23 juillet 1935
 « Le festival celtique de Quimperlé, notes et impressions », 30 juillet 1935
 « Le festival celtique de Quimperlé, cérémonies druidiques et luttes bretonnes », 31
 juillet 1935
 « Quimper, ville d'art », 8 août 1935
 « Chez Clemenceau », 27 août 1935
 « Anatole le Braz et l'île de Sein », 2 septembre 1935
 « En marge des fêtes de Lannion, l'utilisation des célébrités », 16 septembre 1935
 « En marge des fêtes de Lannion », 17 septembre 1935
 « En Brière », 17 octobre 1935
 « Une perte pour l'érudition bretonne, Louis Le Guennec », 21 octobre 1935
 « Bretons d'autrefois à Madagascar », 26 octobre 1935
 « S.O.S », 8 novembre 1935
 « Nos chemins et nos routes », 18 novembre 1935
 « Dans la Bretagne ancienne, le duc Pierre de Mauclerc », 29 novembre 1935
 « Agapes bretonnes », 9 décembre 1935
 « Les voiliers à l'honneur », 26 décembre 1935
 « Le sacrifice breton, une pieuse erreur qui devient officielle », 31 décembre
 « Pêcheur d'Islande », 8 janvier 1936
 « Les rois de la mer », 20 janvier 1936
 « Images hibernaises », 31 janvier 1936
 « Le médecin de campagne », 10 février 1936
 « Le culte des inexactitudes », 17 février 1936
 « Eux, les jeunes... », 25 février 1936

« Le renanisme, phénomène breton », 6 mars 1936
 « Dix ans après » 23 mars 1936
 « Mars », 1^{er} avril 1936
 « Encore un gagne pain qui s'en va », 21 avril 1936
 « Le paysan breton et la politique », 29 avril 1936
 « Requête aux élus bretons », 8 mai 1936
 « A propos de Saint-Yves », 19 mai 1936
 « Conquêtes bigouden », 12 juin 1936
 « Notre artisanat », 21 juin 1936
 « Les thoniers vont partir », 29 juin 1936
 « Le cyclisme en Bretagne », 10 juillet 1936
 « Aura-t-on le guide littéraire de la Bretagne ? », 15 juillet 1936
 « Prestige du nom celte », 30 juillet 1936
 « La Bretagne et les arts », 9 août 1936
 « Douceur fouesnantaise », 19 août 1936
 « Chauffeurs-guides pour touristes », 25 août 1936
 « La palud de Sainte-Anne », 8 septembre 1936
 « Tourisme, sites et taxis », 17 septembre 1936
 « La sardine rare et le pain cher », 29 septembre 1936
 « Petites villes de chez nous », 22 octobre 1936
 « La dernière histoire de Bretagne », 39 octobre 1936
 « Une œuvre bretonne, les Abris du Marin », 9 novembre 1936
 « Un touriste en Bretagne il y a trois cents ans », 29 novembre 1936
 « Le lycée de Quimper a cinquante ans », 4 décembre 1936
 « Pour nos arbres, de grâce », 29 décembre 1936
 « Oswald Hesnard », 4 janvier 1937
 « Tro Breiz », 25 janvier 1937
 « Défense de rire », 7 février 1937
 « Laideurs agressives et illégales », 16 février 1937
 « Les Girondins dans le Finistère », 2 mars 1937.
 « Nos paysans », 31 mars 1937
 « Il y a pêcheur et pêcheur », 12 avril 1937
 « La population bretonne », 25 avril 1937
 « Les Bigoudens devant les poètes et les ethnographes », 30 avril 1937
 « Irlande et Bretagne », 8 mai 1937
 « Bateau de pêche à l'exposition », 18 mai 1937
 « Routes bretonnes », 31 mai 1937
 « Peintres étrangers en Bretagne », 17 juin 1937
 « Patrouilles de l'océan, 1917-1918 », 24 juin 1937
 « La lutte en Bretagne contre le cancer », 28 juin 1937
 « Maisons de Bretagne et maisons bretonnes », 6 juillet 1937
 « La question du thon », 15 août 1937
 « Fin de saison », 23 septembre 1937
 « La voile et nos flottilles de pêche », 9 octobre 1937
 « Races et costumes », 21 octobre 1937
 « En marge de l'exposition, nos écoles de pêche », 1^{er} novembre 1937
 « Deux fêtes du souvenir », 11 novembre 1937
 « Pour mieux connaître notre pays », 6 décembre 1937

« L'armement finistérien contre la tuberculose », 23 décembre 1937
 « Qu'est-ce que l'isolement de la Bretagne ? », 31 décembre 1937
 « Alerte à l'autostrade », 11 janvier 1938
 « Balcon d'émeraude et boulevards de l'Océan », 17 janvier 1938
 « Auberges rouges », 24 janvier 1938
 « En écoutant Max Jacob parler de Guillaume Apollinaire », 31 janvier 1938
 « Bretagne en gris mineur ou en pourpre héroïque », 7 février 1938
 « Terre-neuvas et islandais », 21 février 1938
 « Notre compatriote Yves le Trocquer », 24 février 1938
 « Que reste-t-il au régionalisme ? », 7 mars 1938
 « Le régionalisme et les lettres », 19 mars 1938
 « L'armement maritime et la construction navale en France », 31 mars 1938
 « Oui, mangez du poisson », 12 avril 1938
 « Marée du temps de Pâques », 25 avril 1938
 « Pour ou contre une route au bord de l'eau », 13 mai 1938
 « Haute et Basse Bretagne », 1^{er} juin 1938
 « Le tourisme et la Bretagne à la foire de Paris », 5 juin 1938
 « Bretons d'adoption, Bretons de cœur », 27 juin 1938
 « Bretagne idéale ou Basse-Bretagne », 13 juillet 1938
 « La Bretagne qu'on ne visite pas », 3 août 1938
 « Trop de ciment », 24 août 1938
 « Pittoresque des ports, innocence des plages », 27 août 1938
 « Colonies de vacances », 6 septembre 1938
 « Châteaux en Bretagne et châteaux d'eau », 16 septembre 1938
 « Le souvenir du *Pourquoi-Pas* ? », 19 septembre 1938
 « Le congrès du tourisme breton », 25 septembre 1938
 « Les essais de Bretagne à Pontivy », 28 septembre 1938
 « Arrière saison », 6 octobre 1938
 « Sardiniers vendéens », 29 octobre 1938
 « Parmi les sardiniers, fin de campagne », 31 octobre 1938
 « Bretonnes de théâtre et de littérature », 8 novembre 1938, p. 3.
 « Pêche artisanale et pêche industrielle », 26 novembre 1938
 « A propos de l'âme bretonne », 19 décembre 1938
 « L'île des manchots », 21 décembre 1938
 « Les anchois du Zuiderzée », 30 décembre 1938
 « Bateau de pêche et laboratoires », 13 janvier 1939
 « Richelieu, Brest et la Bretagne », 17 janvier 1939
 « L'état présent des pêcheries bretonnes », 25 janvier 1939
 « Bretagne et Canada », 23 mars 1939
 « Bateaux de pêche bretons », 30 mars 39
 « Images concarnaises », 23 avril 1939
 « Fin de saison, les thoniers », 29 avril 1939
 « La pêche et la presse », 5 mai 1939
 « Bretagne, rêve de peinture », 25 mai 1939
 « Dans la marine à Brest il y a 150 ans », 8 juin 1939
 « Crustacés », 20 juin 1939
 « Jean Boucher », 23 juin 1939
 « Le breton, langue parlée et langue littéraire », 12 décembre 1941

« Frédérique Plessis », 4 février 1942
 « Un jugement sur le Barzaz-breiz », 30-31 mai 1942
 « La pêche aux crevettes », 23 juillet 1942
 « Aux confins du Haut-Trégor », 6 août 1942
 « Propos bretons, souvenirs à Le Gonidec », 19 août 1942
 « Education de mousse », 8 octobre 1942
 « Creux de rochers et lignes traînantes », 16 octobre 1942
 « Profil de mousse », 23 octobre 1942
 « A travers les lettres bretonnes, le ruban rouge de Luzel », 12 mai 1943
 « La Bretagne vue par un Normand », 29 juillet 1943
 « A la mémoire d'Eugène Gueguet », 14 septembre 1943
 « Sur Villiers de L'Isle Adam », 5 octobre 1943
 « Adieu à Maurice Denis », 26 novembre 43
 « André Dauchez, Parisien de Bretagne », 4 février 1944
 « Régionalisme, architecture et reconstruction », 29 mars 1944
 « A la mémoire de François Menez », 15 juin 1945
 « Aimer la Bretagne, ce n'est pas toujours y rester », sans date
 « La légende est parée et la vérité nue », sans date
 « L'histoire de Bretagne selon les autonomistes », sans date
 « Un épisode de la révolution en Bretagne », sans date
 « Notre compatriote Lamennais », sans date
 « Propagande ichthyophagique », sans date

m. Dépêche de Lorient (La)

« Le revers de l'anglomanie », 26 octobre 1900

n. Dimanche (Le)

« La vie paroissiale, la tour et la paroisse de Saint-Guénolé », 8 mars 1953

o. Figaro (Le)

« Panceltisme », 18 octobre 1924, consulté le 15 juillet 2012 sur le site :
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k273557t/f4.textePage>

p. Figaro de la jeunesse (Le)

Les articles sont tous signés André Doris et font partie d'une série intitulée « De la classe en étude » les :

14 avril 1910
 28 avril 1910
 26 mai 1910
 9 juin 1910
 23 juin 1910

q. Gil Blas (Le)

« Le prince des poètes », 20 juin 1912

r. Finistère et tourisme

« A travers le Léon, falaises et futaies », n°1, mai 1951, p. 19-23.

s. Grande Revue (La)

« Penmarc'h », 1er Juillet 1906, p. 178-186.

t. Illustration (L')

« Race et type en Cornouaille », n°4505, 6 juillet 1922

u. Illustration, l'Automobile et le Tourisme (L')

« Au Finistère, falaises et futaies », 4 oct 1930

v. Journal des débats (Le)

« Au jour le jour, l'âme bretonne, 2^e série, de Charles le Goffic », 8 août 1909

w. Journal des Lycées (Le)

« La vocation littéraire et le professorat », décembre 1935

x. Lettres (L')

« Chanson à la gloire des gens de mer », 15 nov 1906

y. Liberté (L')

Sous le pseudonyme d'André Doris

« Au pays de la crise sardinière », 25 août 1909

« L'industrie sardinière et le syndicalisme », 26 décembre 1909

z. Manuel Général de l'instruction primaire

« De la Petite patrie à la grande », 31 août 1901, N°35, t. XXXVII, p. 1-2.

« De l'idée de patrie et du sentiment patriotique », 9 mai 1903, N°19, t. XXXIX, p. 1-

2.

aa. Marée de France

« Le port de pêche de Saint-Guérolé, une monographie d'Auguste Dupouy », 1^{er} février 1951

bb. Mer et colonies

« Chansons de marins », *Voici la France de ce mois*, n°3, avril 1940, p. 17-20.

cc. Monde et voyages, Revue de l'actualité universelle

« Les rochers de Penmarc'h », 1er nov 1937, p. 204-206.

dd. Monde illustré (Le)

« Le lycée de demain », 2 juin 1923

« Le Monde illustré en Grèce : la croisière Guillaume Budé », 10 mai 1930, p. 316-

317.

ee. Nature (La)

« Un point d'ethnographie : Les Bigoudenn », 31 décembre 1921, p. 417-420.

ff. Nouvelles Littéraires (Les)

- « Charles Le Goffic », 9 avril 1925
- « Littérature et géographie », 5 fév 1928
- « L'oeuvre de Pierre Lasserre échantillonnée par lui-même », 15 juin 1929

gg. Nouvelle revue critique (La)

- « Notre littérature par la géographie », 15 mai 1923, p. 237-248, n°1.

hh. Nouvelle Revue de Bretagne (La)

(notons Lucien Dupouy : « la sélection des pommes de terre en Bretagne », 1947, p. 262-264.)

- « Littérature et tourisme », janv-fév 1947, n°1, p. 10-13.
- « Le carnet de guerre (1914-18) de Ch. Le Goffic », mars-avr 1947, n°2, p. 81-84.
- « Pierre Coignard, le pseudo comte de Sainte-Hélène », mai-Juin 1947, n°3, p. 213-217.
- « Alain Lesage, Auteur gai », sept-oct 1947, n°5, p. 364-367.
- « Une armée bretonne en 1870 », mars-avr 1950, n°2, p. 105-111.
- « Des lettres de Camille Vallaux », mai-juin 1951, n°3, p. 216-226.
- « Les deux Bretagnes », sept-oct 1952, n°5, p. 363.
- « Morlaix, Ploujean », nov-déc 1952, n°6, p. 401-405.

ii. Nouvelliste de Bretagne (Le)

- « Bretons en exil », 21 août 1907

jj. Ouest Eclair (L')

- « Auguste Dupouy vu par lui-même », 28 janvier 1931
- « Les belles pages de : *L'Homme de la Palud* par Auguste Dupouy », 30 juin 1931
- « La critique sous les balles », août-septembre 1931
- « Le breton à l'école », 28 novembre 1941

kk. Paris-Midi

- « Comment nos peintres voient la mer », 24 janvier 1927
- « Un marin peintre de marine, Paul-Émile Pajot », 24 avril 1927

ll. Petit journal (Le)

- « Aux marins de France tombés pendant la guerre », 13 juin 1927, n° 25524.

mm. Poètes (Nos)

- « Charles Le Goffic », 15 fév 1924, n°5, p. 46-48.

nn. Progrès (Le)

- « Les druides au XXème siècle », 31 août 1935

oo. Progrès de l'est (Le)

- « Conférence de Jean Baffier sur le régionalisme », 15 février 1912

pp. République française (La)

« Une littérature », 14 mai 1910

qq. Revue bleue (La)

- « Poésies », 1925, p. 416-417.
- « Poèmes d'autrefois », 1927, p. 753-755.
- « Un nouvel académicien », 1930, n°24, p. 743-745.
- « Abel Bonnard et l'académie », 18 mars 1933
- « François Mauriac à l'Académie française », 17 juin 1933, n°12, p. 361-362.
- « Notes stedhaliennes en Allemagne, sous Napoléon », 20 janv 1934, n°2, p. 72-74.
- « Victor Hugo présenté par Fernand Gregh », 21 avril 1934, n°8, p. 312-314.
- « L'art de traduire et de dire », 21 juillet 1934, n°14, p. 551-553.
- « La poésie japonaise », 1er mai 1937, n°24, p. 948-950.
- « Des Anciens, un Moderne », 21 déc 1934, n°24, p. 857-859.
- « La poésie », 1er mai 1937, n°9, p. 312-314.
- « Humanisme et poésie », fév 1938, n°2 p. 69-71.
- « Ceux qu'on lit et ceux qu'on relit », déc 1938, n°12, p. 468-470.
- « Florilège », avril 1939, n°4, p. 155-158.

rr. Revue d'Anjou (La)

«Exposition de peinture et sculpture, année 1905 », 1905, vol.50, p. 73-80.

ss. Revue de Bretagne (La)

« Charles Le Goffic, Les Bonnets rouges », juillet-déc 1906, T. II, p. 89-96.

tt. Revue de France (La)

- « La crise de la marine marchande », 1er avril 1921, n°2, p. 427-430.
- « Marine marchande : la liquidation de la lotte de l'Etat », 15 sept 1921, n°13, p. 407-412.
- « Le développement de nos pêcheries », 1er janv 1922, n°3, p. 210-217.
- « Un trésor dédaigné de la côte d'argent : pêcheries basques », 1922, n°3, p. 138-158.
- « Notre marine marchande : lueur de la brume », 1er juillet 1922, n°13, p. 201-206.
- « Marine marchande », 1923, n°1, p. 200-204.
- « Une politique du trafic et de la pêche maritime », 1923, T. V, p. 654-659.
- « Marine marchande et pêche maritime », 1er avril 1924, n°7, p. 652-657.
- « Marine marchande et pêche maritime », 15 juillet 1924, n°14, p. 432-438.
- « Marine marchande et pêche maritime », 1er oct 1924, n°19, p. 643-648.
- « Marine marchande et pêche maritime », 1er juillet 1925, n°13, p. 184-188.
- « Marine marchande et pêche maritime », 1er oct 1925, n°19, p. 572-577.
- « Le lyrisme des odes d'Horace », 15 janv 1926, n°2, p. 338-363.
- « Marine marchande et pêche maritime », 15 janv 1926, n°2, p. 410-415.
- « Marine marchande et pêche maritime », 15 avril 1926, n°8, p. 785-788.
- « Marine marchande et pêche maritime », 1er oct 1926, n°19, p. 587-590.
- « Marine marchande et pêche maritime », 1er fev 1927, n°3, p. 568-572.
- « Marine marchande et pêche maritime », 1er avril 1927, n°7, p. 596-600.
- « Marine marchande et pêche maritime », 1er juillet 1927, n°13, p. 192-195.
- « Marine marchande et pêche maritime », 15 oct 1927, n°20, p. 755-758.
- « Marine marchande et pêche maritime », 1er août 1928, n°15, p. 553-555.

« Pourquoi Virgile voulait-il détruire l'*Enéide* », 1930, T. IV, p. 331-344.
« Comment Michelet vit la Bretagne », 1er déc 1933

uu. Revue de la défense nationale (La)

« Pêche maritime et défense nationale », vol. 6, p. 104.

vv. Revue de Paris (La)

« Les sardiniers », 15 juin 1913, p. 786-818.
« Les thoniers », 1^{er} oct 1913, p. 605-635
« Chalutiers bretons », 15 mars 1914, p. 317.
« Les anglais à Rouen », 15 sept 1915, p. 344-375.
« Le Zinc et l'alambic dans l'ouest », 1^{er} avril 1916, p. 531-558.
« Pêcheurs et patrouilleurs de l'océan », 15 avril 1918, p. 813-844.
« Rouen, son port et la guerre », 1^{er} déc 1918, p. 633-662.
« Pêcheurs bretons : les langoustiers », 1er mai 1919, p. 305-336.
« Un camp de Chinois », 1^{er} nov 1919, p. 146-162.
« Brest, port de commerce », 1er avril 1920, p. 607-635.
« Les vicissitudes du port de Lorient », 1^{er} avril 1921, p. 616-643.
« La Bretagne maritime et ses peintres, Mathurin Méheut », 1^{er} juin 1921, p. 663-672.
« Scrafic », 15 novembre 1922, p. 344-379.

ww. Revue des deux mondes (La)

« La dernière crise sardinière », 15 août 1927

xx. Revue des poètes (La)

« Hommage à Charles Le Goffic », 15 déc 1932, n°12, p. 232-233.

yy. Revue hebdomadaire (La)

« Entre ciel et terre, Penmarc'h pendant la guerre », 1915, p. 326-350.

zz. Revue Universelle (La)

« Notre marine marchande », 1920, T. I, p. 557-566.
« Le village au bord de la mer », 1922, T. IX, p. 717-732.
« L'affaire Kerguelen », T. XXXVI, 1929, p. 699-716.
« Le Songe de la Terre d'A. Droin », 1932, T. L, p. 361-362.

aaa. Télégramme de Brest (Le)

« Le centenaire d'un grand Brestois : Frédéric plessis », 3-4 fév 1951
« Les rues prennent un nom », 19 janv 1956
« L'intimité du Home a trouvé son poète à Brest », 24 janv 1956
« Vue d'ensemble sur les pêches en mer des marins finistériens », 1er mars 1956
« Yves de Kerguelen le mal jugé », 12 avril 1956
« Finistériens et autres Bretons de Paris », 19 avril 1956
« De Brest au Porzic un jour de soleil », 8 mars 1957
« Si les éditeurs bretons avaient plus d'audace », 2 août 1957
« La médecine en Bretagne à la fin du siècle dernier », 19 nov 1957
« Lorient-Keroman, second des ports de pêche français », 22 fév 1958
« Filet droit contre bolinche à Douarnenez », 15 avril 1958

« Il y a cent ans mourait Brizeux », ? 1958
 « Comment le général Moreau fit de la Noël 1800 un Noël de paix », 24 déc 1958
 « Une fin brusquée : il y a cent ans naissait Anatole Le Braz », 2 avril 1959
 « Les deux visages de Carnac et l'énigme de ces pierres plantées », 28 avril 1959
 « Pourquoi franciser les noms bretons », 21 oct 1959
 « Chansons d'autrefois et chorales d'aujourd'hui », 20 nov 1959
 « Simplicité et abondance des repas d'autrefois », 24 déc 1959
 « L'or du Porzic », 16 janv 1960
 « En marge du mouvement paysan », 6 juillet 196 ?
 « Entre les murs de Brest un poète était né », 2 fév 1962
 « Lorsque le désespoir s'empare de l'un des nôtres », 8 fév 1962

Une série de portraits intitulée « Des gloires brestonnes » :

« Personnage N°1 : Donatien – Episode N°1 : Le supplice de Donation et de Rogatien »
 « Personnage N°2 : Saint-Guérolé – Episode N°2 : Saint Guérolé fonde l'abbaye de Landévennec »
 « Personnage N°3 : Judicael – Episode N°3 : Judicael, Saint-Louis celte, refuse de s'asseoir à la table fastueuse de Dagobert »
 « Personnage N°4 : Nominoë – Episode N°4 : Victoire de Nominoë, duc des Bretons, sur les troupes du roi des Francs »
 « Personnage N°5 : Alain Barbe-Torte – Episode N°5 : Alain, après avoir chassé les Normands de Bretagne, pénètre dans les ruines de la cathédrale de Nantes »
 « Personnage N°6 : Robert d'Arbrissel – Episode N°6 : Après avoir commencé sa carrière par un « Tro Breiz », le Breton Robert d'Arbrissel fonde l'Abbaye de Fontevault »
 « Personnage N°7 : Abelard, le bien-aimé – Episode N°7 : Pierre Abélard, grand scolastique breton, instruit des milliers d'écoliers »
 « Personnage N°8 : Eon de l'Etoile – Episode N°8 : Face au concile de Reims, Eon le magicien de Loudéac et son bâton fourchu »
 « Personnage N°9 : Saint-Yves – Episode N°9 : L'ami des pauvres ouvre sa porte à un jongleur ambulant, à sa femme, à leur nichée »
 « Personnage N°10 : Bertrand du Guesclin – Episode N°10 : A Rennes, le futur connétable fait ses débuts dans un tournoi »
 « Personnage N°11 : Jeanne de Montfort – Episode N°11 : La flotte d'Amaury de Clisson délivre Jeanne assiégée dans Hennebont »
 « Personnage N°12 : Beaumanoir – Episode N°12 : Le combat des trente »
 « Personnage N°13 : Marguerite de Clisson – Episode N°13 : « Margot » ourdit contre Jean V, duc de Bretagne, un complot qui finit mal »
 « Personnage N°14 : Le trésorier général Landais – Episode N°14 : Après avoir « fait manger aux poux » son rival Chauvin, Landais, qui avait rendu la prospérité à la Bretagne, finit sur la potence »
 « Personnage N°15 : Anne de Bretagne – Episode N°15 : La rivalité entre la France et la Bretagne finit par un mariage »
 « Personnage N°16 : Hervé de Porzmoguer – Episode N°16 : Après avoir dirigé à bord de la caraque « La Cordelière » un combat héroïque contre une escadre anglaise Hervé de Porzmoguer se jette à la mer »
 « Personnage N°17 : Jacques Cartier – Episode N°17 : Un navigateur malouin fixe

pour deux siècles le destin de Canada français »

« Personnage N°18 : François de la Noue – Episode N°18 : Au siège de Lamballe, La Noue dit « bras de fer » meurt d'une balle au front »

« Personnage N°19 : Le maréchal de Guébriant – Episode N° 19: Un grand soldat au service du royaume »

« Personnage N°20 : Dugay Trouin – Episode N°20 : La victoire de Rio »

« Personnage N°21 : Le comte de Plélo : – Episode N°21 : Pour sauver l'honneur de la France un diplomate se fait soldat »

« Personnage N°22 : Marie Tromel – Episode N°22 : Crimes et châtiment de Marie Tromel plus connue sous le nom de Marion du Faouët »

« Personnage N°23 : Marion-Dufresne – Episode N°23 : Un navigateur malouin qui avait lu Rousseau est mangé par de bons sauvages »

« Personnage N°24 : Du Couedic de Kergoualer – Episode N°24 : La frégate « La Surveillante » tombeau et char de triomphe d'un grand marin »

« Personnage N°25 : Mgr de la Marche – Episode N°25 : Pour demeurer fidèle à sa foi et à sa mission « An escop ar patates » se livre au péril de la mer »

« Personnage N°26 : Kersaint – Episode N°26 : Un Breton opiniâtre et sans détour finit sous le couperet de la guillotine pour avoir soutenu le parti des gens de bien contre celui des hommes de sang »

« Personnage N°27 : La Tour d'Auvergne – Episode N°27 : La fin d'un très noble guerrier »

« Personnage N°28 : Le marquis de Rosnyvinen – Episode N°28 : Victoire française d'un général breton, douze jours après Waterloo »

« Personnage N°29 : Laënnec – Episode N°29 : Une date dans l'histoire de la médecine : l'invention du stéthoscope »

« Personnage N°30 : L'abbé Le Gouar – Episode N°30 : Un prêtre breton force les portes du fort de Romainville pour aller porter la parole de vie aux patriotes emprisonnés par les Allemands »

bbb. Union agricole et maritime (L')

« L'alcoolisme en Bretagne », 21 mars 1900

ccc. Victoire (La)

« Les contes de la victoire, le sommeil du juste », date inconnue

ddd. Vie des peuples (La)

« Deschanel et la politique extérieure de la France », 1920, T. I, p. 39-54.

« Vers l'industrialisation de la pêche bretonne », 1920, T. II, p. 704-707.

« Brest port transatlantique », 1921, T. IV, p. 577-590.

eee. Autres

« En visite dans le Finistère », in *A travers les départements meurtris, le Finistère*, La France au combat, 1948.

2- Les publications de poésies et nouvelles

a. Démocratie nouvelle (La)

- « Ali », ? mai 1920
- « Bidard », 26 mai 1920
- « Fâcheuse myopie », 6 octobre 1920
- « Façon de lire », 7 septembre 1920
- « C'est la belle Françoise »(roman feuilleton), mai-juin 1921

b. Figaro (Le), supplément littéraire

- « Dans les fleurs »(poésie), 18 mars 1921
- « Petit ange »(nouvelle), 24 juillet 1921
- « Le chant du départ »(nouvelle), 9 octobre 1921
- « Le beau navire »(nouvelle), 19 février 1922
- « La verrière de Saint-Gratien »(nouvelle), 17 septembre 1922
- « Sous la mantille »(nouvelle), 9 juin 1923

c. Hermine (L')

- « Du gris »(poésie), 1er livraison, 20 avril 1901, p. 41-42.
- « La Passe »(poésie), 4ème livraison, 20 juillet 1904, p. 60.

d. Lisez-moi

- « Chambre close »(nouvelle), n°62, 25 nov 1924, p. 419-421.

e. Minerve française (La)

- « En Exil »(poésie), T. I, 1919, p. 680-684.

f. Monde illustré (Le)

- « Le Noël de Corentin Montfort »(nouvelle), 26 décembre 1925

g. Paris (Mon)

Une série de récits intitulés « Le conte de Mon Paris » :

- « Les yeux qui voyaient, la bouche qui se taisait »(nouvelle), 24 mars 1928
- « L'offrande à Marie »(nouvelle), 14 avril 1928
- « Pourquoi j'ai tué le député Lorioux »(nouvelle), 5 mai 1928
- « De mes châteaux, qu'en as-tu fait... »(nouvelle), 2 juin 1928

h. Renaissance latine (La)

- « Poèmes : Agonie, Le vent, Le bois d'amour, Suave mari magno..., La pluie », vol. 2, 1904, p. 249-253.

i. Revue d'Anjou (La)

- « Cuivres, Les bohémiens, Innocence »(poésie), vol. 49, n°7-8, juillet-août 1904, p. 57-61.

j. Revue de France (La)

- « Le Capitaine et sa jeunesse »(nouvelle), T. V, 1929, p. 313-350.

k. Revue des Revues (La)

« L'homme aux chansons »(nouvelle), T. XXXVIII, 1er juillet 1901, p. 77-87.

l. Revue du front et le souvenir (La)

« In loving memory »(poésie), n°7, juin 1917, p. 91.

m. Revue hebdomadaire (La)

« Maison vide, Une Soirée, En Novembre, Survivance »(Poésies), T. IX, 1910, p. 104-107.

n. Autres

« La Visiteuse », in *Séance solennelle du Centenaire de l'école de médecine et de pharmacie d'Angers, 19 décembre 1907*, Germain et Grassin, 1907, Angers, p. 45-48.

« Bons fils », in *Journée du Finistère*, 10 oct 1915, Draeger imprimeur.

« Heurs et malheurs de Pedro Marquès »(nouvelle), in *Diversité*, Lanes & C°, 1947, Paris.

VIII. Sur Auguste Dupouy et son œuvre

A. R. « *Pêcheurs bretons* », Polyblion, T. CLII, 1921

ALBERT, H, « *France et Allemagne* », *Mercure de France*, 16 avril 1913, p. 873-876.

Armelle, C, *Le Télégramme de Brest*, sept 1967

AUBERT, O.L., « *Le Chemin de ronde* », *La Bretagne touristique*, avril 1924, p. 80A.

AUBERT, O.L.(?) , « Auguste Dupouy fait partie de la promotion Ronsard », *La Bretagne touristique* février 1925, p. 38.

AUBERT, O.L, « *La Paix des champs* », *La Bretagne touristique* , novembre 1925, p. 249.

BARGAIN, Frédéric, *Auguste Dupouy et l'histoire de la Bretagne*, Mémoire de maîtrise, inédit, Brest, Université de Bretagne occidentale, 1996.

BARGAIN, Frédéric, *Un humaniste Breton du XIXe siècle : Auguste Dupouy*, mémoire de DEA, Brest, Université de Bretagne occidentale, 1999.

BEAUFILS, Paul, « *Horace d'Auguste Dupouy* », *La Bretagne touristique*, novembre 1928, p. 258-259.

BEAUFRERE, Louis, « *Le Breton Yves de Kerguelen d'A. Dupouy* », *La Bretagne à Paris*, 20 juillet 1929, n°29

BEVER, Adolphe (Van), *Les poètes du terroir du 15e siècle au 20e siècle*, C., Paris Delagrave, 1909, 1918, 507-508.

BILLY, A, *La littérature française contemporaine*, Paris, Colin, 1927, p. 136.

BURRY, R, « *Les journaux* », *Mercure de France*, 1er décembre 1928

CHASSE, Charles, « *Auguste Dupouy finistérien* », *La Dépêche de Brest*, 19 sept 1922.

CHASSE, Charles, « *L'Affligé* », *La Bretagne touristique*, mai 1923, p.25.

CHASSE, Charles, « *Auguste Dupouy finistérien* », *La Dépêche de Brest*, 25 sept 1923.

CHASSE, Charles, « *L'œuvre historique de notre compatriote Auguste Dupouy, le roi Judicaël et le roi Dagobert* », *Le Télégramme de Brest et de l'ouest*, 28 fév 1949.

CHASSE, Charles, « Auguste Dupouy spécialiste des modes bretonnes », *Le Télégramme de Brest et de l'ouest*, 4 sept 1951.

CHEVALIER, Michel, « Mémoires et documents de géographie », *La Littérature dans tous ses espaces*, Paris, CNRS, 1992

CLAUZEL, R., « *L'affligé* », Eve, 11 juin 1922

CLOUARD, D., *La poésie française moderne*, Paris, Gauthier-Villars, 1924.

CLOUARD, Henri, *Histoire de la littérature française, du symbolisme à nos jours, t. I, de 1885 à 1914*, Paris, Albin Michel, 1947, p 611-612.

COGNETS (des), Jean, « Rome et les lettres latines », *L'Ouest Eclair*, 3 mars 1925, n°8537

DELOUCHE, Denise, « Auguste Dupouy et les peintres de la Bretagne : de la difficulté de passer de la critique à l'histoire », *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, Congrès de Morlaix, 80, 2002, p.559-598.

DIDRO, Y., « Visages de la Bretagne selon Mr. Auguste Dupouy », sans nom, 7 janv 1947.

DRUON, Maurice, « Hommage à Auguste Dupouy », *Les cahiers de l'Iroise*, janvier-mars 1968, p. 2-3.

DUFIEF, Pierre-Jean et DUPOUY, Jean-Pierre, *Auguste Dupouy, Colloque de Quimper, 20-21 octobre 2006*, Brest, CNRS, Musée breton de Quimper, UBO, 2008.

DUPOUY, Jean-Pierre, « *Primum vivere*, une lecture de *La Paix des champs* », in *Bretagne et Lumières, mélanges offerts à Jean Balcou*, 2001.

DUPOUY, Jean-Pierre, « Brocéliande de Charles Le Goffic et Auguste Dupouy (1932) : la Bretagne accusée d'usurpation d'héritage », in *Histoires des Breagnes 1 - Les mythes fondateurs*, Brest, CRBC, 2010, p. 239-246.

EGLI, Urs, *Le Cas Métérié*, Lausanne, Lettara, L'Age d'Homme, 1978, p. 26.

EVEN, Louis, « L'Epopée de la terre de France, *Brocéliande*, par Charles Le Goffic de l'Académie française, avec la collaboration d'Auguste Dupouy », *L'Ouest Eclair*, 28 fév 1933

FORT, P et MANDIN, G, *Histoire de la poésie française depuis 1850*, Paris, Flammarion-Didier-Privat, 1926, p. 73 et 354.

FOUCHER, Jean, « Un brillant lycéen brestois : Auguste Dupouy », *Les cahiers de l'Iroise*, janvier-mars 1968, p. 5-6.

GAUMENT, J et CE Camille, « Auguste Dupouy », *La Bretagne à Paris*, 22 sept 1928, n° 38. (Reprise d'un article paru dans *La Vie*)

H.B.R., « Auguste Dupouy, *Face au couchant* », Chronique d'Histoire de la littérature de la Bretagne in *Annales de Bretagne*, 1935, T. 42, n°3-4, p. 458.

H.B.R., « *Le Breton Yves de Kerguelen* », Chronique d'Histoire de la littérature de la Bretagne in *Annales de Bretagne*, 1928, T. 38, n°4, p. 833.

HELIAS, Tangui, *La vision de la mer dans l'œuvre d'Auguste Dupouy*, mémoire de maîtrise, 2000, Brest, Université de Bretagne occidentale.

KERHERVE, A, « Auguste Dupouy écrivain », conférence donnée à l'Université du temps libre, Quimper, mai 1996.

LEDRAIN, E, « *Partances* », *L'Ouest Eclair*, 20 mai 1905, n° 3247

LE GUENNEC, L, Bilan de la conférence de Dupouy sur « La Découverte de la Bretagne par les écrivains romantiques », *La Bretagne touristique*, mars 1928, p. 63-64.

LE GOFFIC, Charles, *La Littérature française aux XIXe et XXe siècles*, Paris, Larousse, 1920.

LE GOFFIC, Charles, *L'Âme bretonne*, 4ème série, Paris, Champion, 1924, p. 277-282.

- LE GUEN, Gilles, *Penmarc'h, Qui se souvient des hommes ?, Le temps des luttes, 1900-1950*, Quimper, Palantine, 2012, p. 147-49.
- LEMORDANT, Jean-Julien, « C'est à Saint-Guérolé, en Penmarc'h... », *Les cahiers de l'Iroise*, janvier-mars 1968, p. 11-14.
- MAGRE, E, « *Carmen de Mérimée* », *Mercure de France*, 15 sept 1933
- MARYE, Ed, « *Histoire de la Bretagne* », *Les Nouvelles littéraires*, 30 juillet 1932
- MAUBLANC, J.D., « Auguste Dupouy », *Le Rouge et le noir*, avril-mai 1929
- MUSSET, René, « Auguste Dupouy.— *Pêcheurs bretons* », *Annales de Bretagne*, 1919, vol. 34, n°4, p.519-520.
- MENEZ, François, « *Carmen de Mérimée* », *La Dépêche de Brest*, 11 août 1930.
- NABERT, Jeanne, « Simple hommage », *Les cahiers de l'Iroise*, janvier-mars 1968, p. 19-20.
- OGES, Louis, « Auguste Dupouy et son œuvre », *Les cahiers de l'Iroise*, janvier-mars 1968, p. 7-10.
- PERRIN, Raymond, *Fictions et journaux pour la jeunesse au XXe siècle*, Paris, L'Harmattan, 2009, p.183.
- PICARD, G, *Nos écrivains définis par eux-mêmes*, Paris, Goulet, 1925, p. 66-67.
- POCQUET DU HAUT-JUSSE, B.A., « *Histoire de la Bretagne* », *Polybion*, nov 1932
- QUEFFELEC, Henri, « Notice sur les membres décédés, Auguste Dupouy », in *Association amicale des anciens élèves de l'Ecole Normale Supérieure*, Paris, Hachette, 1969, p. 28-31.
- REGNIER (de), H, « *Rome et les lettres latines* », *Le Figaro*, 3 février 1925
- REVON, M, « *Carmen de Mérimée* », *La Quinzaine critique*, 10 avril 1931
- RIVOALLAN, A, « Soirée Anatole Le Braz », commentaire de la conférence réalisée par A. Dupouy, *La Bretagne à Paris*, 9 juillet 1927, n°28.
- THIESSE, Anne-Marie, *Ils apprenaient la France, l'exaltation des régions dans le discours patriotique*, Paris, La Maison des sciences et de l'homme, 1997, p. 45.
- SALONNE, Marie-Paule, « *Face au couchant* », *La Bretagne touristique*, septembre-octobre 1934, p.191.
- SALONNE, Marie-Paule, critique de « *La Cornouaille* », *La Bretagne touristique*, novembre 1935, p. 341.
- SEE, Henri, « Comptes rendus : *Histoire de la Bretagne* », *Annales de Bretagne*, 1932, vol. 4, n°40-2, p. 360-362.
- SEE, Henri (signé H.S.), « Auguste Dupouy, Comment Michelet vit la Bretagne, fragments inédits, août 1831 », *Chronique d'Histoire de la littérature de la Bretagne in Annales de Bretagne*, 1935, T. 42, n°3-4, p. 461.
- TAILHADE, Laurent, « *La Paix des Champs* », *Figaro, Supplément littéraire du Dimanche*, consulté sur <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2736137/f3.textePage>
- STOWSKI, F, « Le livre d'un de la maison : Horace », *La Dépêche de Brest*, 8 août 1928.
- TEICH, L, *Almanach des Lettres françaises et étrangères*, 2 vol., Paris, G. Crès, 1924.
- TRAHAR, P, « *Carmen de Mérimée* », *Revue d'histoire littéraire de la France*, janv-mars 1932
- WALCH, G, *Anthologie des poètes français contemporains*, T. III, Paris, Delagrave, 1923, p. 551-554.
- WALCH, G, *Le Gazetier littéraire*, Paris, G. Crès, 1923.
- WALCH, G, *Vingt-cinq ans de littérature française*, 2 vol., Paris, Librairie de France, 1923-1925.

WALCH, G, *Anthologie des poètes français contemporains, Le parnasse et les écoles postérieures au parnasse, 1866-1926*, coll. Pallas, Delagrave, 1934, p. 480-483.

- « Le jubilé littéraire d'Auguste Dupouy... », *Ouest-France*, 15 mai 1952
La Bretagne à Paris, 7 nov 1952
La Bretagne à Paris, 15 nov 1952
Le Télégramme de Brest, 7 fév 1962
« Les prix littéraires nantais : *Du Bruit dans Mycènes* », *Lectures in Annales de Bretagne*, T. 74, n° 3, 1967, p. 454.
« Les grands ports français », *Démocratie nouvelle*, 9 avril 1921
« *L'Affligé* », *Revue critique des idées et des livres*, 1922
« Les grands ports français », *La Dépêche de Brest*, 6 janv 1923
« Numéro spécial de *La Bretagne touristique* sur Anatole Le Braz », *Le Figaro*, 17 juin 1928
« *La Géographie des lettres françaises* », *Le Courrier de Seine et Oise*, 19 janv 1943
« *La Géographie des lettres françaises* », *Littérature de France et d'Outre-mer*, 1943
« *La Poésie de la mer* », *Yacht*, 11 oct 1947
« *La Poésie de la mer* », *La Côte des fossés*, 13 oct 1947
« *La Poésie de la mer* », *La Bataille*, 12 nov 1947
« *La Poésie de la mer* », *Le Parisien libéré*, 9 avril 1948
« *Du Bruit dans Mycènes* », *Le Figaro*, 7 déc 1966
« *Un Amour bigouden* », *Ouest-France*, 20 nov 1972
« *Scrafic, tu seras mousse mon gars* », *Le Télégramme de Brest*, 25 janv 1980
« *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée* », *Ouest-France*, 25 juillet 1981
« *Souvenirs d'un pêcheur en eau salée* », *Ouest-France*, 10 sept 1981

IX. Environnement littéraire

BARRES, Maurice, *Le Culte du moi in Romans et voyages*, Paris, Robert Laffont, 1994.

BARRES, Maurice, *Le Roman de l'énergie nationale in Romans et voyages*, Paris, Robert Laffont, 1994.

BUZZATI, Dino, *Le Désert des tartares*, traduit par Michel Arnaud, Paris, Robert Laffont, 1949 pour la traduction française, paru en 1945 chez Arnoldo Mondadori editore.

BRIZEUX, Auguste, *Œuvres de Auguste Brizeux* établie par Auguste Dorchain, Paris, Garnier, 1910.

CHATEAUBRIAND, François-René, *Atala- René*, Paris, Garnier-Flammarion, 1964.

CHATEAUBRIAND, F.-R., *Mémoires d'outre tombe*, t. I, Paris, Classiques Garnier, Bordas, 1989.

DE BALZAC, Honoré, *Béatrix*, Paris, Classiques Garnier, 1962.

DUPUY-MAZUEL, Henry, *Le Miracle des loups*, Paris, Albin Michel, 1924.

GOETHE, Johann Wolfgang, *Les souffrances du jeune Werther*, Paris, Garnier-Flammarion, 1968.

HUGO, Victor, *Notre-Dame de Paris*, Paris, Classiques Garnier, Garnier, 1961.

HUGO, *Les Travailleurs de la mer*, Paris, GF Flammarion, Garnier-Flammarion, 1980.

HUYSMANS, Joris-Karl, *A rebours*, Paris, Pocket, 1997.

LE BRAZ, Anatole, *le gardien du feu*, Le Faouët, Liv'éditions, 2004, première publication en 1900.

LE BRAZ, Anatole, *Le sang de la sirène*, Paris, Calmann Levy, 1921.

- LE GOFFIC, Charles, *Amour breton*, Paris, Alphonse Lemerre, 1889.
 LE GOFFIC, Charles, *Le Crucifié de Keraliès*, Paris, Emile Colin, 1891.
 LE GOFFIC, Charles, *L'Ame bretonne*, Paris, Honoré Champion, 1902.
 LE GOFFIC, Charles, *Dixmude, un chapitre de l'histoire des fusiliers marins*, Paris, librairie Plon, 1916.
 LE GOFFIC, Charles, *L'Abesse de Guérande*, Plon 1921, réed, Genève-Paris, Slatkine, 1981.
 LE GOFFIC, Charles, *Madame Rugouellou*, Paris, Plon, 1927.
 LE GOFFIC, Charles, *Les Pierres vertes*, Paris, Alphonse Lemerre, 1931.
 LE QUINTREC, Charles, *Anthologie de la poésie bretonne, 1880-1980*, Paris, La Table Ronde, 1980.
 LE ROY, Eugène, *Jacquou le Croquant*, Paris, Pocket, 1990.
 LESAGE, *Histoire de Gil Blas de Santillane*, Paris, GF Flammarion, 1977.
 MAURIRAC, François, *Génitrix*, Paris, Grasset, 1923.
 MENEZ, François, *L'Envoûté*, Brest, 1923, réed, Guingamp, Editions de la Plomée, 1999.
 MENEZ, François, *le Pays perdu*, Paris, Plon, 1931.
 MERIMEE, Prosper, *Carmen et autres nouvelles espagnoles*, Paris, Pocket, 1990.
 MICHELET, Jules, *La Mer*, Paris, Folio, Gallimard, 1983.
 MICHELET, Jules, *Tableau de la France*
 NERVAL, Gérard, *Les Filles du feu, Les Chimères et autres textes*, Paris, coll. Le Livre de Poche classique, Librairie Générale Française, 1999.
 LOTI, Pierre, *Aziyadé*, Paris, Gallimard, 1991.
 LOTI, Pierre, *Mon frère Yves*, Paris, Calmann-Lévy, 1936.
 RACINE, *Théâtre complet* édition établie par Jean-Pierre Collinet, Paris, Gallimard, 1983.
 RENAN, Ernest, *L'âme bretonne*, Editions Philippe Camby, 1982.
 RENAN, Ernest, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, Paris, Calmann Lévy, 1883.
 RENAN, Ernest, *Qu'est-ce qu'une nation ? et autres essais politiques*, Paris, Presse Pocket, 1992.
 SAND, George, *Les Maîtres sonneurs*, Paris, Gallimard, 1979.
 SEBILLOT, Paul, *Le Folklore de la mer*, Saint-Malo, L'Ancre de Marine, 1997 (réed de l'édition de 1968).
 WILDE, Oscar, *Le portrait de Dorian Gray*, Paris, Pocket, 1991.

X. Ouvrages généraux

- ARON, Paul, SAINT-JACQUES, Denis, VIALA, Alain, *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, PUF, 2002.
 BECKER, Collette, *Le Roman*, Bréal, Rosny, 2000
 BRUNEL, Pierre et BELLENGER, Yvonne, COUTY, Daniel, SELIER, Philippe, FRAISSE, L.(dir), *Histoire littéraire, ses méthodes et ses résultats, mélange offert à Madeleine Bertaud*, Paris, Droz, 2001.
 GENETTE, Gérard, *Seuils*, Paris, coll. Poétique, Seuil, 1987.
 GONDOL, Sophie (dir.), *Bretagne et mer en écriture*, Rennes, Plurial 17, PUR, 2008.
 GONTARD, Marc, *La Langue muette*, Rennes, Plurial 16, PUR, 2008.
 GUILLERMIT, L et VUILLEMIN, J, *Le Sens du destin*, Cahiers de philosophie, Neuchâtel, éd. de la Braconnière, 1948.

KAPOR, Vladimir, *Pour une poétique de l'écriture exotique, Les stratégies de l'écriture exotique dans les lettres françaises aux alentours de 1850*, Paris, L'Harmattan, 2007.

LEJEUNE, Philippe, *Le Pacte autobiographique*, Paris, coll. "Poétique", Seuil, 1975.

LUKACS, Georg, *La Théorie du roman*, Paris, tel, Gallimard, Denoël, 1968 pour la trad française (1^{er} édition 1920)

MAURON, Charles, *Des métaphores obsédantes au mythe personnel, Introduction à la psychocritique*, Paris, José Corti, 1989.

MOTTET, Philippe, *la métis de Giono, Présence de la métis grecque, ou l'intelligence pratique dans l'art romanesque de Jean Giono*, Aix en Provence, Publications de l'université de Provence, 2004.

MOURA, Jean-Marc, *Lire l'exotisme*, Paris, Dunod, 1992.

RAIMOND, Michel, *Le Roman depuis la Révolution*, Paris, Coll. U, Armand Colin, 1967.

RAIMOND, Michel, *le Roman*, Paris, Cursus, Armand Colin, 1989.

STALLONI, Yves, *Dictionnaire du roman*, Paris, Armand Colin, 2006.

SEGINGER, Gisèle, *Nerval au miroir du temps*, Les filles du feu, les Chimères, Paris, coll. Textes fondateurs, Ellipses, 2004.

THIESSE, Anne-Marie, *Ecrire la France, Le mouvement littéraire régionaliste littéraire de langue française entre la Belle Epoque et la Libération*, Paris, PUF, 1991.

TRUFFET, Michel, *Histoire de la littérature française*, Paris-Bruxelles-Montréal, Bordas, 1972.

XI. Autres ouvrages

LEVÊQUE, Pierre, *Histoire des forces politiques en France, 1880-1940, Tome 2*, Paris, Armand Colin, 1994.

XII. Dictionnaires et Encyclopédies

Bretagne, Paris, Bonneton, 1991.

BONTE, Pierre et IZARD, Michel, *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, PUF.

BOETSCH, Gilles, *Dictionnaire du corps*, Paris, CNRS, 2008.

MARZANO, Michela, *Dictionnaire du corps*, Paris, Quadrige, Puf, 2007.

REY- DEBOVE, Josette et REY, Alain, *Le Petit Robert, dictionnaire de la langue française*, Paris, Le Robert, 1993.

WILLERVAL, Bernard, Paris, *Le Grand Larousse universel*, 1989.

XIII. Ouvrages sur la Bretagne

1- Histoire et civilisation

CARNEY, Sébastien, *Résurrection : la Grande Guerre de Breiz Atao, 1919-1939*, mémoire de DEA, Brest, UBO, 2002.

CORNETTE, Joël , *Histoire de la Bretagne et des Bretons*, t.2, Paris, Seuil, 2005.

DANIO, C (Jeanne Coroller-Danio), *Histoire de notre Bretagne*, Dinard, Enseigne de l'hermine, 1922.

DANIO, C (Jeanne Coroller-Danio), *Histoire de Bretagne pour tous*, Riou-Reuze impr, 1929.

DULONG, Renaud, *La Question bretonne*, Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, Armand Colin, 1975.

DUPOUY, Auguste, Père, *La Crise sardinière, ses origines, le remède à y apporter*, Nantes, Joubin et Beuchet Frères, 1903.

FILLAUT, Thierry, *Les Bretons et l'alcool (XIXe – XXe Siècle)*, Rennes, éd de l'Ecole Nationale de la Santé Publique, 1991.

GUIOMAR, Jean-Yves, *Le Bretonisme, Les historiens bretons au XIXe siècle*, Mayenne, Société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne, 1987.

LE BRAZ, Anatole, introduction de *La Bretagne*, Guide bleu, Hachette, 1920.

LE BRAZ, Anatole, *La Bretagne*, Paris, H Laurens, 1925, (Choix de textes précédés d'une étude par A. Le Braz)

LE GOFFIC, Charles, Introduction à *Pays de France, Bretagne*, Paris, Hachette, s.d., p. 5-10.

LE GUEN, Gilles, *Penmarc'h, Qui se souvient des hommes ?, Reine sardine nous te saluons, 1850-1900*, Quimper, Palantine, 2009.

LE GUEN, Gilles, *Penmarc'h, Qui se souvient des hommes ?, Le temps des luttes, 1900-1950*, Quimper, Palantine, 2012.

MONNIER J.J. et CASSARD, J.Ch., *Toute l'histoire de Bretagne*, Morlaix, Skol Vreizh, 2003.

MORVRAN, Françoise, *Le Monde comme si, Nationalisme et dérive identitaire en Bretagne*, Paris, Actes Sud, 2002.

NICOLAS, Michel, *Histoire de la Revendication bretonne*, Spézet, Coop Breizh, 2007.

PERRIN, Olivier et BOUET, Alexandre, *La Galerie Armoricaire ou La vie des Bretons d'Armorique*, 1835

POISSON, Henri et LE MAT, J.P., *Histoire de Bretagne*, Spézet, Coop Breizh, 1993.

ROHOU, Jean, *Fils de ploucs, Ecrits société*, Rennes, éd. Ouest-France, 2005.

SERANT, Paul, *La Bretagne et la France*, Paris, Fayard, 1971.

TILLION, E-L (Emilie) (1934), *La Bretagne*, Paris, Hachette, 1934.

Série d'articles issus de *Breiz Atao* en lien avec A. Dupouy :

non signé, Encart (11 juin 1933) : « LE POUY DES MIRACLES », *Breiz Atao*, 176, 1.

LE DIBERDER, Yves (25 juin 1933) : « Le breton et le latin », *Breiz Atao*, 177, 2.

AR GEDOUR (20 mai 1934) : « A propos des Bretons morts à la guerre. Contre-offensive à retardement », *Breiz Atao*, 199, 2.

non signé (27 octobre 1935) : « On ne lui fait pas dire », *Breiz Atao*, 235, 4.

P.G. (5 janvier 1936) : « A nos 240.000 morts ! », *Breiz Atao*, 240, 1.

J. la B. (15 mars 1936) : « Une intégrité qui nourrit », *Breiz Atao*, 245, 2.

non signé (28 novembre 1937) : « Union sacrée autour de la langue bretonne », *Breiz Atao*, 290, 1.

non-signé (17 avril 1938) : « 400.000 », *Breiz Atao*, 300, 3.

2- La mer et les marins

AUTISSIER, Isabelle, *Kerguelen, le voyageur du pays de l'ombre*, Paris, Grasset, 2006.

BOULAIRE, Alain, *Kerguelen, Le phénix des mers australes*, Paris, France-Empire, 1997.

BROSSARD (de) , Amiral, *Kerguelen. Tome 1 : Le découvreur. Tome 2 : Le découvreur et ses îles*, Paris, France-Empire, 1970.

DELEPINE, Gracie, *L'Amiral de Kerguelen et les mythes de son temps*, Paris, l'Harmattan, 1998.

DELEPINE, Gracie, *Histoires extraordinaires et inconnues dans les mers australes, Kerguelen, Crozet, Amsterdam et Saint-Paul*, Rennes, éd. Ouest France, 2002, p. 36-37 et 45-91.

DUNMORE, John, *Les Explorateurs français dans le Pacifique, XVIIIe S*, Oxford, London, University Press, 1965, pour la version française : Papeete-Tahiti, éd. du Pacifique, 1978, p. 210-269.

FUNKEN, F&L., « Yves de Kerguelen, 1734-1797 », *Tintin*, n°541, 5 mars 1959, p. 4-7.

KERGUELEN-TREMAREC (de), Yves-Joseph, *Voyage dans les mers du Nord, Australes et des Indes*, La Rochelle, La Découverte, 2007.

QUEFFELEC, Henri, *Le Grand départ, Charcot et le « Pourquoi pas ? »*, Paris, Presses de la cité, 1977.

MARRIER, Guillemette, *La Ridondaine avec Kerguelen et la belle Louison*, Paris, Plon, 1945. (Préface de Roger Vercel)

MAUFRET, Yvon, *Kerguelen, amiral et corsaire*, Paris, Gallimard, 1986.

PLANTIER-KALTENBACH, Clémentine, *Grands Z'héros de l'histoire de France*, Paris, Lattès, 2010.

ROSTU (du), Loïc, *Le dossier Kerguelen*, Paris, Klincksieck, 1992.

TAILLEMITE, Etienne, *Marins français à la découverte du monde, de Jacques Cartier à Dumont d'Urville*, Paris, Fayard, 1999, p. 313-388.

3- Art et littérature

COURTADE, Sylvie et CHAPUIS, Elisabeth, *La Bretagne vue par les peintres*, Lausanne, EDITA, 1987.

BALCOU, Jean et LE GALLO, Yves (dir.), *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne*, Paris- Genève, Champion-Slatkine, 1987.

BALCOU, Jean, *Renan et la Bretagne*, Paris, Champion, 1992.

COUILLOUD, Nathalie, *Promenade littéraire en Finistère*, Spézet, Coop Breizh, 2009.

FELIX, Bernard, *Iseult et ses sœurs celtiques, essai sur la liberté du choix amoureux*, Spézet, Coop Breizh, 1995.

GONTARD, Marc (dir.), *Dictionnaire des écrivains bretons du XXe siècle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2005

GONTARD, Marc, *La langue muette : littérature bretonne de langue française*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008.

JIGOUREL, Joseph, *Anatole Le Braz, sa vie, son œuvre*, Le Faouët, Liv'éditions, 1996.

LALAISSE, Hyppolite et BENOIST, Félix, *Galerie armoricaine, costumes et vues*

pittoresques de la Bretagne, Barbentane, éditions Équinoxe, 2002.

LE BERRE, Yves, BLANCHARD, Nelly et CALVEZ, Ronan, *Qu'est-ce que la littérature bretonne ? : essais de critique littéraire, XVe-XXe siècles*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2006.

LE QUINTREC, Charles, *Les Grandes heures de la littérature de Bretagne*, Rennes, Ouest-France, 1978.

LE QUINTREC, Charles, *Anthologie de la poésie bretonne*, Paris, La table ronde, 1980.

Le Quintrec, Charles, *Littératures de Bretagne*, Rennes, Ouest-France, 1992.

LE GALL, Jean-André, *Charles le Goffic, ou la difficulté d'être Breton*, Guingamp, Editions de la Plomée, 2001.

RÉBILLÉ, Edmond, *Itinéraire littéraire en Côtes-d'Armor : 372 communes, 1033 écrivains*, Spezet, Coop Breizh, 1998.

Table des matières exhaustive

Table des matières

Préambule.....	11
Introduction.....	12
I. Un homme de lettres.....	12
Dupouy chroniqueur.....	13
L'analyse littéraire.....	14
Conteur du quotidien.....	15
Les récits.....	16
II. Etat de la recherche sur l'œuvre d'Auguste Dupouy.....	18
III. Méthodologie.....	20
IV. Le combat dans l'œuvre.....	21
Première partie : Une vie à deux visages : une histoire en porte-à-faux.....	26
I- Enfance et jeunesse.....	28
1- Les aïeux.....	28
2- Le père.....	29
3- La mère.....	32
4- Saint-Guénolé (1879).....	34
5- Éducation en bord de mer	37
6- Formation académique.....	41
a. De brillantes études.....	41
b. Souvenirs de Brest.....	42
c. Un maître.....	47
II- L'âge d'homme.....	50
1- Premier poste : Tulle (1896).....	50
2- Le lycée de Quimper ou la rencontre avec Le Braz (1897)	51
3- Le Goffic (1898)	55
4- Questions d'enseignement (1904)	60
5- Un portrait par J.J. Lemordant (1905).....	63
6- Mort de sa première femme (1906).....	64

7- La rencontre avec Blanche (1908).....	67
8- Un jeune écrivain 1900-1910.....	71
a. Prémisses.....	71
b. Le temps d'écrire.....	72
9- La mort du père (1910).....	75
10- Pendant la Première Guerre mondiale.....	77
III- L'Après-guerre ou le temps de la maturité.....	81
2- Le travail d'enseignant.....	81
3- La rencontre avec M. Méheut (1919).....	85
4- L'homme de lettres (1931).....	91
a. La comédie des lettres.....	91
b. Les lauriers.....	92
c. La poésie au centre de l'écriture.....	94
d. L'écriture avant tout.....	95
e. Rôle de l'homme de lettres.....	96
f. La vie parisienne.....	97
g. Les revenus de l'écriture.....	99
5- Le temps des vacances ou la vie de pêcheur	101
a. Liberté chérie.....	101
b. La flânerie.....	106
c. Caractère.....	107
6- La guerre.....	109
7- L'après-guerre.....	115
8- Le jubilé littéraire (1952).....	119
9- La fin (1961-1967).....	122
Conclusion : Un Français moyen du monde des lettres ?	123
Deuxième partie : Jeux de forces d'une géographie littéraire.....	128
I. De l'antique combat avec la mer.....	129
1- La côte et les îles : une écriture paysage.....	129
a. Un paysage en résistance.....	130
b. La posture de l'observateur : les belvédères.....	133
c. Des failles à la submersion.....	137

2- Un territoire social et poétique : la mer.....	143
a. La lutte contre les éléments : le combat du marin.....	144
b. « Les champs ont émigré vers la mer. ».....	157
• Vie faite d'imprévu.....	158
• Hiérarchie sociale.....	160
• Qualité du pêcheur.....	162
• L'attachement à la mer.....	163
c. Portrait d'un homme de la côte aux cent facettes.....	164
• Ecrire contre les poncifs	165
• Une figure exemplaire : le pillleur d'épaves.....	167
• La figure du pêcheur : « un Janus à deux visages ».....	169
• Dépasser les stéréotypes, quelques éléments d'un principe littéraire.....	172
3- Une morale : L'alcool.....	182
• L'humilité au cœur de la grandeur.....	183
II. La quête d'une définition du territoire : La Bretagne d'Auguste Dupouy.....	185
1- La défense de la terre régionale.....	185
a. Définition : un monde en poupée gigogne.....	185
b. La France et la Bretagne : la notion de petite patrie.....	190
c. Paris-Bretagne, l'axe des paradoxes.....	191
• Une lutte inutile	192
• Rester la Bretagne.....	194
d. Le tourisme, entre critique et publicité.....	195
• Historique.....	195
• Une vision critique : la figure du parisien.....	199
• Les publications touristiques.....	202
2- Défendre son pays, c'est dire sa beauté.....	204
a. La Bretagne est un décor.....	204
b. La Bretagne est un spectacle.....	206
c. Faire aimer la Bretagne aux Français.....	208
III. Défendre le lien avec la France : La polémique des 240 000 morts.....	213
1- Historique de la question des morts pendant la guerre chez Auguste Dupouy.....	214
2- Méthodologie de son enquête.....	216

a. Repérage d'une zone d'ombre.....	216
b. Mise en place d'une méthode scientifique.....	217
3- Réaction des autonomistes	219
a. La moquerie comme défense	219
b. Une opposition plus large	220
c. La puissance de l'argumentation.....	224
d. Un renversement soudain.....	225
4- La puissance des 240 000.....	226
a. Seul contre tous.....	226
b. Les 240 000 ou la naissance d'un mythe.....	229
IV. Les Romans de l'Histoire de France : récit mythique d'une union nationale	235
1- Préserver ses frontières, de Vercingétorix à la Première Guerre mondiale.....	236
a. La lutte contre l'étranger.....	236
b. Préserver la France de l'intérieur : la figure du trompeur.....	238
c. La formation d'une nation.....	246
2- Préserver sa culture.....	248
a. La figure du barbare.....	248
b. La place de la culture latine.....	253
c. Un cycle chrétien.....	262
d. La culture celte.....	264
3- La vision d'une histoire en continu : Un état achevé de la France.....	265
Conclusion : Une poésie du territoire.....	268
Troisième partie : Biographies, défense et célébration des héros d'une mythologie personnelle	270
I. « Pour servir d'avant propos », lecture du paratexte d'Horace : La méthode d'une biographie littéraire.....	272
1- La richesse d'un procédé.....	273
2- Entre analyse critique et démarche programmatique.....	275
3- Quelques éléments de réception du texte.....	281
II. Vigny, d'Auguste Dupouy : Défense et illustration de la grandeur d'un poète.....	285
1- Le livre du professeur	287
a. Une méthode sous le signe de la rigueur.....	287

b. Dupouy face à Vigny.....	290
c. Redresser une fausse image.....	292
2- La Figure de Sainte-Beuve.....	294
a. Un faux-ami.....	294
b. L'observateur malintentionné.....	295
c. Brizeux, un anti-Sainte-Beuve.....	297
d. La mise en doute des compétences.....	298
3- Un processus de sanctification	299
a. L'humilité.....	299
4- Un héros chrétien.....	301
a. L'Élu.....	302
5- Images féminines.....	304
a. Sauver les péchés de chair.....	304
b. La stérile Lydia.....	305
Conclusion.....	306
III. Le Breton Yves de Kerguelen, La réhabilitation d'un héros national.....	309
1- Du projet à l'écriture.....	310
2- Kerguelen, de la gloire à la chute.....	312
3- Un récit véridique	313
4- Un argumentaire subjectif.....	319
5- La limite de cette méthode.....	335
6- Postérité.....	341
IV. Charcot, où la recreation d'un grand destin.....	353
1- Les origines ou la place du travail dans la réussite.....	356
2- La reconstruction d'une vie exemplaire, ou la visée morale du texte.....	358
3- Servir la France : d'une vie de héros national à une vie de saint.....	363
4- L'écriture pour révéler le destin d'un grand homme.....	368
Conclusion : un livre sur la condition du marin.....	371
Quatrième partie : Le héros face à la femme, entre attirance et répulsion.....	376
I. L'irrésistible attraction : l'écriture du désir.....	382
1- Portrait d'une tentatrice : Une certaine idée de la beauté.....	382
a. La femme en parties.....	382

b. Le mot « beauté » et ses intermédiaires.....	387
c. la laideur.....	388
2- Le spectacle de la femme.....	393
a. Le regard de l'artiste.....	393
b. Une femme vivante.....	398
c. La célébration du corps ou l'écriture de la sensualité.....	404
3- L'image de la sirène.....	408
II. La femme au cœur de romans de mœurs.....	416
1- Une incarnation du passé	417
2- Le tiraillement entre pureté et impureté.....	422
3- Les témoins d'un monde en mutation.....	436
4- De l'exotique en Bretagne.....	441
III. Une figure nervalienne en Bretagne, de l'élévation à la chute.....	456
1- La femme rêvée, exaltation vitale.....	456
2- L'insupportable matérialité du monde.....	466
IV. L'irruption de la tragédie par la dialectique maître-esclave.....	474
1- Le héros et la quête du pouvoir.....	474
a. L'homme conquérant.....	474
b. La blessure originelle.....	479
c. Inversion des rapports de force.....	484
2- L'échec du pouvoir des héros.....	488
V. La femme et la Bretagne, la conquête de l'universel.....	505
Conclusion.....	511
I. Une écriture de la vérité.....	511
II. Poétique de l'intermédiaire : la recherche du havre de paix.....	522
III. La tentation du silence, Résonances littéraires de Tristan Corbière dans l'œuvre d'Auguste Dupouy.....	527
1- Un sarcasme (trop) évident.....	528
2- Corbière, poète de l'expérience.....	529
3- « Quelle délectation dépasse celle de manquer sciemment sa vie » ?	531
4- Une littérature des affligés.....	534
5- La part du silence ou un garde-fou moral.....	537

Bibliographie.....	541
I. Ouvrages d'Auguste Dupouy.....	541
II. Les Romans de l'histoire de France écrits conjointement avec Henry Dupuy-Mazuel	542
III. Traductions, adaptations.....	542
IV. Collaborations.....	543
V. Éditions de textes.....	543
VI. Présentations, introductions et préfaces.....	543
VII. Journaux et revues	543
a. Activité nord-africaine et coloniale (L').....	543
b. Annales de Bretagne (Les).....	543
c. Bonhomme picard (Le).....	544
d. Bretagne à Paris (La).....	544
e. Bretagne Touristique (La).....	544
f. Cahiers de l'Iroise (Les).....	546
g. Conserverie française (La).....	546
h. Consortium breton (Le).....	546
i. Courrier de la 4ème république (Le).....	546
j. Courrier de Seine et Oise (Le).....	547
k. Démocratie nouvelle (La).....	547
• Articles de critique littéraire intitulés « Les livres » :.....	550
• Articles sous le pseudonyme d'André Doris.....	551
• Articles de critique littéraire intitulés « les livres », signés André Doris	552
l. Dépêche de Brest et de l'ouest (La).....	553
m. Dépêche de Lorient (La).....	563
n. Dimanche (Le).....	563
o. Figaro (Le).....	563
p. Figaro de la jeunesse (Le).....	563
q. Gil Blas (Le).....	563
r. Finistère et tourisme.....	563
s. Grande Revue (La).....	564
t. Illustration (L').....	564
u. Illustration, l'Automobile et le Tourisme (L').....	564

v. Journal des débats (Le).....	564
w. Journal des Lycées (Le).....	564
x. Lettres (L').....	564
y. Liberté (L').....	564
z. Manuel Général de l'instruction primaire.....	564
aa. Marée de France.....	564
bb. Mer et colonies.....	564
cc. Monde et voyages, Revue de l'actualité universelle.....	564
dd. Monde illustré (Le).....	564
ee. Nature (La).....	564
ff. Nouvelles Littéraires (Les).....	565
gg. Nouvelle revue critique (La).....	565
hh. Nouvelle Revue de Bretagne (La).....	565
ii. Nouvelliste de Bretagne (Le).....	565
jj. Ouest Eclair (L').....	565
kk. Paris-Midi.....	565
ll. Petit journal (Le).....	565
mm. Poètes (Nos).....	565
nn. Progrès (Le).....	565
oo. Progrès de l'est (Le).....	565
pp. République française (La).....	566
qq. Revue bleue (La).....	566
rr. Revue d'Anjou (La).....	566
ss. Revue de Bretagne (La).....	566
tt. Revue de France (La).....	566
uu. Revue de la défense nationale (La).....	567
vv. Revue de Paris (La).....	567
ww. Revue des deux mondes (La).....	567
xx. Revue des poètes (La).....	567
yy. Revue hebdomadaire (La).....	567
zz. Revue Universelle (La).....	567
aaa. Télégramme de Brest (Le).....	567

bbb. Union agricole et maritime (L').....	569
ccc. Victoire (La).....	569
ddd. Vie des peuples (La).....	569
eee. Autres.....	569
2- Les publications de poésies et nouvelles.....	570
a. Démocratie nouvelle (La).....	570
b. Figaro (Le), supplément littéraire.....	570
c. Hermine (L').....	570
d. Lisez-moi.....	570
e. Minerve française (La).....	570
f. Monde illustré (Le).....	570
g. Paris (Mon).....	570
h. Renaissance latine (La).....	570
i. Revue d'Anjou (La).....	570
j. Revue de France (La).....	570
k. Revue des Revues (La).....	571
l. Revue du front et le souvenir (La).....	571
m. Revue hebdomadaire (La).....	571
n. Autres.....	571
VIII. Sur Auguste Dupouy et son œuvre.....	571
IX. Environnement littéraire.....	574
X. Ouvrages généraux.....	575
XI. Autres ouvrages	576
XII. Dictionnaires et Encyclopédies.....	576
XIII. Ouvrages sur la Bretagne.....	576
1- Histoire et civilisation.....	576
2- La mer et les marins.....	578
3- Art et littérature.....	578
Table des matières exhaustive.....	580
Notice chronologique.....	590
Annexes.....	593
I. Histoire de la littérature bretonne.....	593

II. Ce Farceur de Jacquès Bih.....	611
------------------------------------	-----

Notice chronologique

- 29 novembre 1872 : Naissance d'Auguste Dupouy à Concarneau
- 1880 : Installation à Saint-Guénolé du père comme gérant d'une petite conserverie
- octobre 1881 : entrée au Lycée de Brest en classe de 8^e.
- 26 Mars 1887 : mort de la mère.
- 15 décembre 1892 : Publication du premier article pour *La Dépêche de Brest*.
- 1893 : entrée à l'Ecole Normale Supérieure.
- 1897 : dispense de l'armée pour « insuffisance de kilos, sinon de taille »²¹²²
- 1897-1903 : professeur au lycée de Quimper.
- 1899 : adhésion à la Société archéologique du Finistère.
- 2 août 1906 : mort de sa première femme, Marie-Louise née Stéphan
- 3 novembre 1907 : mort de sa fille Marie-Louise
- 1908 : remariage avec Blanche Mercklein
- 1909 : naissance de son premier fils Lucien
- 19 octobre 1910 : mort du père
- septembre 1914 : mutation à Rouen
- 1915 : Soldat , défense civile. Naissance de son deuxième fils Paul
- 1916 : Naissance de son troisième fils Pierre
- 1920 : Naissance de son quatrième fils Jean
- 7 septembre 1931 : inscription à la douane de Pont l'Abbé du *Scrafic*
- 1938 : retraite
- 20 avril 1944 : arrestation de Pierre et Jean à Rennes
- 20 avril 1945 : mort de Jean
- mai 45 : mort de Pierre
- mars 1946 : Quitte Paris pour se fixer à Quimper.
- 1952 : Obtient le « Grand prix de l'Académie française, pour l'ensemble de son œuvre »
- 24-27 juillet 1952 : Cérémonies en l'honneur de la carrière d'Auguste Dupouy durant les fêtes de Cornouaille, le 26 est le jour fixé pour célébrer le jubilé.
- 8 novembre 1952 : Jubilé Littéraire à Paris.

²¹²² H. Queffélec, *Notice nécrologique de l'Ecole Normale Supérieure*, 1969, p. 29.

18 novembre 1961 : publication du dernier article pour *Le Télégramme*.

12 avril 1967 : Mort d'Auguste Dupouy

THÈSE / UNIVERSITÉ DE BRETAGNE OCCIDENTALE

sous le sceau de l'Université européenne de Bretagne

pour obtenir le titre de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE BRETAGNE OCCIDENTALE

en Lettres

École Doctorale Arts, Lettres, Langues

La Lutte dans l'œuvre d'Auguste Dupouy, Une énergie créatrice

T. III : Annexes

Présentée par

Eric David

Préparée à l'Université de Bretagne Occidentale

Thèse soutenue le 20 décembre 2014

devant le jury composé de :

Jean-Marc HOVASSE,

Directeur de recherche au CNRS

Anne-Simone DUFIEF

Professeur, Université d'Angers

Marie-Josette LE HAN

Professeur émérite , Université de Bretagne Occidentale

Pierre-Jean DUFIEF

Professeur, Université Paris Ouest Nanterre

Jean-Pierre DUPOUY,

Maître de conférence, Université de Bretagne Occidentale

Annexes

I. Histoire de la littérature bretonne

Auguste Dupouy a enregistré cinq « causeries » dans les studios de radio Rennes diffusées entre le 10 et le 31 mai 1955. Ces émissions retracent, à travers l'histoire, la vision de la Bretagne dans les écrits d'étrangers, de touristes. Elles sont le résultat d'une vie de travail et de lecture. On retrouve toute l'érudition de l'auteur, mais aussi une subjectivité, celle d'un homme qui aime la région dont il parle.

L'intérêt du texte tient dans l'impressionnante capacité de synthèse de l'auteur, la multiplicité des références et la modernité de sa pensée. Nous pouvons la résumer ainsi : l'image de la Bretagne est une construction réalisée principalement par un regard extérieur à l'intéressée.

N'ayant pas retrouvé le texte-source de ces causeries dans les archives Dupouy, nous avons retranscrit les bandes conservées par l'INA. Il faut donc reconnaître les problèmes de ponctuation, de découpage du texte que nous avons rencontrés lors de ce travail. Malgré les intonations données par le ton, les respirations, les structures syntaxiques et les connecteurs utilisés, il subsiste quelques hésitations sur la justesse des choix opérés.

Cependant, cela n'enlève pas, nous l'espérons, sa qualité à un texte où la richesse de l'érudition et l'intelligence sont indéniables, où l'humour n'est pas absent.

Emission du vendredi 10 mai 1955, radio

Depuis qu'il existe une Bretagne en France, qu'est-ce que les écrivains bretons ont pensé d'elle, qu'en ont pensé les écrivains non bretons ? Rappelons qu'au Moyen Age les voyageurs, plus nombreux qu'on est porté à le croire, étaient plutôt des pèlerins que des touristes, à moins qu'il s'agît d'aller en Chine comme Marco Polo.

Voici quelques témoignages. Les plus anciens sont en latin et ne concernent pas le pays mais ses occupants, et ce ne sont pas des éloges, quoi d'étonnant ? Venus d'outre Manche et repoussés vers l'Est, se heurtant à des établissements plus anciens, les Bretons font figure d'intrus. En 590, à Vannes, où un dignitaire Franc vient rappeler les droits du roi Mérovingien, l'évêque lui répond, écrit Grégoire de Tour : « Nous ne sommes pas coupables envers les rois, nos maîtres, mais captifs des Bretons. Nous sommes soumis à un joug pesant. » Sous la dynastie carolingienne, des chefs bretons entrent en dissidence. Aussi Eginhard, élevé à la cour de Charlemagne, ou un autre analyste pris pour lui, ironise-t-il sur la fidélité bretonne et condamne-t-il ce qu'il appelle « la perfidie des Bretons ». Le moine Ermold le Noir, auteur d'un poème latin sur les hauts faits de Louis Le Preux, prétend « leur race menteuse,

arrogante, rebelle, perfide, chrétienne de nom seulement, sans rien de chrétienne dans ses mœurs, sans culte et sans église ». C'est là le sentiment normal d'un clergé centralisateur, exprimé officiellement en 866, par le concile de Soissons qui adjuge le pape Nicolas Ier de brandir le glaive spirituel contre ces « barbares, dit-il, gonflés d'un orgueil extrême, Chrétiens seulement de nom », il répète Ermold.

Il est plus curieux de trouver la même sévérité chez des Hauts-Bretons. Abélard, originaire de la campagne nantaise, est heureux, après ses tribulations, d'aller gouverner Saint-Gildas de Rhuys, il pense trouver là le repos. C'est une guerre au couteau qu'il y trouve, dit-il, parmi « des moines indociles, hirsutes, ivrognes, au voisinage d'une mer houleuse, chez un peuple au vilain langage où il n'entend rien ». C'est en français qu'Etienne de Fougère, évêque de Rennes, écrit son livre des manières, et dit leurs faits aux seigneurs, aux clercs, aux marchands, aux paysans sans diocèse, fustige la coquetterie et l'inconduite des femmes, sans d'ailleurs ménager ses éloges à ceux et à celles qui lui en semblent dignes. Il est probable qu'en tout autre évêché un prélat moraliste en aurait dit autant.

Sur le pays même, qu'il n'a pas personnellement visité, un arabe de Sicile, Edrisihile (?) contemporain donne de brefs renseignements. « Nantes, déclare-t-il, est la première ville de Bretagne. Rennes est considérable, abondante en ressources. Saint-Malo a des ressources nombreuses, une population considérable, un commerce riche et une industrie active. Saint-Matha, un port sûr et bien fréquenté dont les habitants sont riches et font beaucoup de commerce. « Matha » doit-il se lire Mathieu ? Si oui, Saint-Mathieu n'ayant jamais été un port, sans doute, traduisons par Le Conquet. Qu'est-ce que « Faïne » ville située sur un cap et remarquable par ses constructions neuves ? Et Edrihisile ajoute que les îles bretonnes sont habitées, pour la plupart, que la mer en ces parages a des vagues effrayantes, où y pêchent d'excellents Bretons et cela, vrai aujourd'hui, devait l'être autrefois, et qu'il y règne une obscurité continuelle, erreur évidente mais significative, avec des éléments de réalité, ainsi se formait dès ce douzième siècle une légende de la Bretagne.

Elle s'en formait ou en acquérait une autre, celle qui s'est exprimée dans les romans de la table ronde et dans ceux de Tristan et Iseult. Elle y est une Bretagne de l'air superposée à l'autre, idéale et non point, toutefois dépourvue de réalité. Si elle représente une pensée, une rêverie, une conception bretonne de la chevalerie et de l'amour, du visible et de l'invisible, les sidéharpeurs (?) furent à l'origine de l'extraordinaire diffusion de ce romanesque, on l'a cru, on ne le croit plus depuis Joseph Bédier. Ainsi l'ample témoignage que constituait à lui seul

l'ensemble de ces poèmes, ne saurait plus être consulté comme tel. Mais cette conclusion n'est-elle pas trop rigoureuse ? on se le demande lorsque constatant avec Bédier lui-même ce coloré étrange et cette saveur particulière qui « font, dit-il, le charme des romans bretons », on croit aussi surprendre dans la vie bretonne des signes concordants. D'ailleurs, Marie de France déclare que c'est de lait breton qu'elle a tiré la matière des siens, dit encore Bédier, et il n'ajoute pas que c'est une astuce d'auteur. Il admet que la légende de Tristan ait vécu dans la littérature celtique avant de passer dans la nôtre ; il est vrai qu'au même siècle, trois vers de Robert Wast, Normand positif, inclinent au scepticisme, suspectant toute cette magie réputée bretonne. Il va voir sur place ce qu'il en est, il pénètre dans la forêt de Brocéliande. Là, « allais-je merveille querre », c'est-à-dire « chercher », vit la forêt et vit la terre, « merveille qui, me n'en trouver (?) ».

Toutefois, c'est aussi un fait que les imaginations, trois siècles plus tard, restent fidèles à la donnée d'une harmonie préétablie entre la « Terre d'harmonique » et cette poésie romanesque, témoin la vogue prodigieuse d'*Amadis de Gaule*, publié en 1540. Nouvel Yvain, nouveau Lancelot, Amadis, modèle du paladin aventureux et de l'amant fidèle, a pour mère la belle Elisaine, fille de Garhintère (?) roi de petite Bretagne.

La Bretagne avait une légende plus ancienne et plus authentique, légende pieuse celle-ci, c'est le recueil de ses huit saints. Elle ne diffère pas beaucoup pour l'essentiel de tant d'autres répandus en France et ailleurs. Mais les saints bretons, pour la plupart ignorés de Rome, ont des traits de physionomie assez particuliers. Avec beaucoup de patience, on trouverait dans ces récits un peu de ce que nous cherchons. Voici, à titre d'exemple, quelques lignes de Wurdisten neuvième abbé de Landévennec, après plus de mille ans, elles restent d'actualité, il s'agit du site de l'abbaye : « un lieu exposé au soleil et plein de charme, à l'abri de presque tous les vents excepté un peu le vent d'est. Une sorte de paradis ayant une vue splendide sur le levant, le premier chaque année à donner des bourgeons et des fleurs, le dernier à perdre son feuillage. Un lieu, dis-je, préparé par Dieu pour ses serviteurs. » Avis aux touristes, le voyage étant d'autant plus recommandé que le monastère est en reconstruction.

Réparties sur plusieurs siècles, des citations de ce genre ne sont qu'une maigre glane. On peut s'étonner que la Bretagne n'ait pas tenté d'avantage les curiosités, d'avantage exprimé elle-même le sentiment de sa personnalité, mais en dépit de son bilinguisme usuel, latin exclu, et quelque fut l'indépendance de son duché, elle n'était pas dans le royaume une étrangère, moins étrangère, certes sous ses ducs capétiens, que le midi albigeois, ou à demi anglais, avec

les dialectes de sa langue d'oc. Le 4 avril 1460, le pape signait la bulle autorisant la fondation de l'université de Nantes, au délégué breton qui lui apportait, rédigé en français, la déclaration ducale de fidélité *ilue* (?) Et voici encore un témoignage, la race forte, experte aux armes et aux lettres à laquelle ils appartenaient. Mais cette université qui répondait à une pensée de séparatisme, n'était-elle pas plutôt un lien ? On pourrait invoquer comme exemple de la rudesse bretonne l'éloquence d'Olivier Maillard, Haut-Breton, et comme exemple de la mélancolie tant invoquée la poésie de Jean de Meschinot, qui s'appelait lui-même « le Banni de liesse ». Les jeux de patience auxquels s'adonnait ce rhétoricien ne nuisaient pas à son succès qui fut grand. Ce qui contribuait à sa tristesse, c'est que le personnage de la cour ducale, sous quatre duc successifs, mais aimant le pauvre peuple commun, il voyait l'autonomie bretonne bien compromise. Le même souci s'exprime sous la plume d'Alain Bouchart, Breton du pays guérandais et secrétaire de François II dont les *Grandes chroniques de Bretagne* parurent en 1514, et « il, « il » c'est ce duc François, florissait lors en toute prospérité, aussi son duché, par dessus toutes autres principautés, car en Bretagne justice régnait, le prince y était obéi, le peuple y était riche et plein de biens, tellement que l'on n'eût trouvé si petit village où il n'y eût foison de vaisselle d'argent. » On cite souvent ces lignes qui démentent d'avance tant de plaintes sur la misère de la péninsule, mais deux pages plus loin, voici la contre-partie, moins souvent citée, elle déplore la guerre dont le pays a été si « trépillé et exilé que ceux qui vaisselle d'argent avaient eu à grand peine ont-ils à présent foison de vaisselle de bois. » Les beaux jours revinrent en Bretagne pour le menu peuple, si nous en croyons le très vivante, très joyeux et très rabelaisien *Propos rustiques* de Noël du Fail, gentilhomme du pays rennais. Mais Rabelais, enfant du bon pays de Chinon, rejette l'appellation de « breton », donné au vin pinot, gloire du Véron tourangeau. Et Ronsard le Vandômois, félicitant son confrère en poésie Charles d'Espinay, abbé de Saint-Gildas des bois puis évêque de Dol, lui dit qu'il n'eût pensé qu'un « pays si désert, de grands rochers et de forêts couvert, que l'océan en demi-rond enserre, eût pu donner un si gentil sonneur ». En 1581, le médecin Gourmelon, doyen de la faculté de Paris, venge son pays sur la capitale dans ses *Avertissements et conseils à messieurs de Paris tant pour se préserver de la peste que pour nettoyer la ville et les maisons qui en ont été infectées*. Même sans épidémie, Paris n'était pas un modèle de propreté, et c'était un Bas-Breton qui lui en faisait honte. Mais à la fin du siècle, la Bretagne est ravagée par des soudards s'autorisant de la Ligue ou du roi pour brûler incendier, torturer. Le mémoire du maître d'école Duval sur les misères de sa ville,

Châteaugiron, l'*Histoire des guerres de la ligue de Bretagne* et particulièrement en Cornouaille, du chanoine quimperoï Moreau, sont deux témoignages pittoresques et navrants, le second relevé çà et là d'une belle pointe d'humour, sur ce que la guerre civile peut faire d'un pays où la vie avait été bonne.

Emission 2 : 17 mai 1955

Poursuivons notre glane, au siècle classique, elle ne saurait être abondante quelque soit le pittoresque local, la province alors est bien moins soucieuse de se faire valoir de se régler sur la cour et la ville, sur Versailles et Paris. C'est donc une heureuse surprise que de trouver dès le début du règne de Louis XIII un poète de la mer dans une île bretonne. Le bon gros Saint-Amant, natif de Quevilly, y est avec le duc d'Arcouvre (?), l'hôte du duc de Retz, loin dans cette île qu'à bon droit on honore du nom de belle. Belle-Ile, où ce précurseur du romantisme compose deux de ses meilleurs poèmes, « la solitude » puis « le contemplateur », sans manquer à une mythologie obligatoire, ils témoignent l'un et l'autre d'un sens étonnant de l'étendue marine, de la sauvagerie des roches, de l'attrait des plages et même des joies de la pêche, mais surtout de la paix nocturne que ne contrarie même pas le fracas du ressac quand le poète écoute à demi transporté le bruit des ailes du silence qui vole dans l'obscurité.

Un autre voyageur, Dubuisson-Aubenay publie dix-sept ans plus tard, en 1636 un *Itinéraire en Bretagne*, titre alléchant, mais l'auteur n'est guère curieux que de positions militaires, de forteresses, de cours de justice. De loin en loin, pourtant, une caractéristique, par exemple que l'on plaide en français à Quimper et que le français de Vannes est le meilleur qu'il connaisse en France. Il ne dit pas pourquoi, s'il ne s'agissait que de la Bretagne, nous rappellerions qu'à la différence des hauts-Bretons campagnards qui jargonnet plus ou moins et des bas-Bretons du Trégor, du Léon et de la Cornouaille dont leur français comme leur breton met l'accent tonique sur les pénultièmes, les Vannetais de la ville parlant français et ceux des champs parlant breton accentuent les finales régulièrement. Relevons là encore dans cet itinéraire un détail d'importance, à Quimperlet le voyageur admire les maisons du quai, bâties, dit-il en belles pierres de grain. Il y aurait peu de Bretons pour préférer le tuffeau, mais nous verrons Mérimée déplorer l'emploi du granit. La même année, paraissait l'ouvrage d'un dominicain de Morlaix, Albert le Grand, *Les vies des saints de la Bretagne Armorique*. C'est

un de ceux qui nous instruisent le mieux de ce qu'était la piété, mais aussi la candeur, l'imagination nuancée d'humour et la sensibilité bretonnes. Mais l'auteur n'écrit pas pour des touristes, quel écrivain de l'époque le ferait-il ? Il y en a bon nombre en Bretagne, la culture intellectuelle y est largement répandue, les collèges oratoriens à Nantes, Jésuites à Quimper, à Rennes, à Vannes y sont peuplés et prospères, mais le régionalisme, le folklore, la peinture des sites, celle des mœurs, ce sera pour beaucoup plus tard. Des généalogistes, oui, des historiens de la Bretagne, mais auxquels le sens des différences semble faire défaut. C'est encore une étrangère, une Parisienne devenue Bretonne par son mariage, qui, dans de simples lettres nullement destinées à la publication, nous donne de son pays d'adoption les meilleurs croquis. Madame de Sévigné, très éprise de son ferrailleur de mari qui la rendit veuve au bout de cinq ans, s'attache à son rocher près de Vitré, au point d'y faire de longs séjours hiver comme printemps. Elle en aime les arbres, les belles allées ombrées. Elle, si sociable et si brillante en société, elle en goûte la solitude, le silence et même, ce sont ses termes, « le triste et tranquille repos ». Elle apprécie au surplus la bonne chère loyale du pays, le beurre charmant, le bon lait, la bonne crème, le bon poisson de mer qui y trouve accès et ne dédaigne pas, à l'occasion, le débat de ses gens. Certain mercredi des cendres, ils se sont masqués pour la servir à table, « ce fut, dit-elle, un cri, un rire, une confusion qui réjouit fort notre souper. Après tout dansa, il y eut des sonou, on dansa tous les passe-pieds et tous les menuets, toutes les courantes de village, tous les jeux des gars du pays. Ils étaient une trentaine ». Partout en Bretagne, ces danses paysannes, que dansaient aussi des seigneurs, l'élégant Locmaria entre autres, ont ravi la marquise, « c'est, écrit-elle, quelque choses d'extraordinaire que cette quantité de pas différents et cette cadence courte et juste. Les violons et les passe-pieds de la cour font mal au cœur auprès de ceux-là. Partout aussi, mais en se défendant un peu de trop manger, elle a rendu hommage à la cuisine bretonne. « C'est ici le pays des festins », constate une lettre datée d'Auray. « Quand je suis hors de Paris, écrit-elle, je ne veux que la campagne. » Elle n'a pu se dispenser pourtant d'aller à Vitré, d'y voir une tenue des Etats de Bretagne dont elle a laissé une esquisse pleine de verve, ni de se rendre à Rennes, invitée par ses amis le gouverneur duc de Chaulnes et la duchesse. Avec eux, elle se rend à Vannes, chez le président du parlement. Elle a circulé jusqu'en Basse-Bretagne, non sans pester son fiel contre les mauvais chemins, mais heureuse d'admirer au port naissant de Lorient les richesses exotiques que la Compagnie des Indes, à Port-Louis la belle pleine mer qui n'a de limite que la ligne d'horizon, à Vannes, un régiment qui a grand air. « Ce sont tous, dit-elle, Bas-Bretons

grands et bien faits qui n'entendent pas un mot de français, si ce n'est quand on leur fait faire l'exercice. » Je crois que c'était ceux de cette espèce que Bertrand du Guesclin disait qu'il était invincible à la tête de ces Bretons. Militaires ou non, ils ont son estime et d'avantage : « je trouve ici des âmes plus droites que des lignes, aimant la vertu comme naturellement les chevaux trottent. » Et encore, dans une lettre à sa fille devenue provençale, « j'aime nos Bretons, ils sentent un peu le vin, mais votre fleur d'oranger ne cache pas d'aussi bons cœurs. » Ira-t-on, après cela, lui reprocher quelques plaisanteries renouvelées du vieux temps sur des noms de famille insolites à son oreille de Parisienne. Mais elle a écrit sur la répression des émeutes de 1675 des lignes qu'on ne lui a pas pardonnées, celles -ci entre autres : « nous ne sommes plus si roués, en huit jours, seulement, pour entretenir la justice, il est vrai que la penderie me paraît maintenant un rafraîchissement. » Quoi donc, que signifie ce ton désinvolte ? A-t-elle le cœur assez dur pour plaisanter en de telles circonstances ? Mais non ! A le bien prendre, il n'y a là qu'ironie amère et réprobation voilée de la part d'une femme d'esprit qui trouve inélégant de crier. Sinon, que signifierait ceci, sur le même sujet : « les punitions et les taxes ont été cruelles, il y aurait des histoires tragiques à vous conter d'ici à demain. » Et ceci encore, sur des habitants de Rennes : « on a chassé et banni toute une grande rue et défendu de les recueillir, de sorte qu'on voyait tous ces misérables, vieillards, femmes accouchées, enfants et ré(?) en pleurs sortir de cette ville. » Voilà en clair sa pensée.

Une erreur analogue, moins grave, a prévalu contre Lafontaine pour sa fable du charretier embourbé dont il place la scène près de Quimper. Il était vrai que les chemins bretons n'avaient pas bonne réputation à l'époque, et pour cause. Mais quand on sait que Quimper était un lieu d'exil parmi d'autres pour certains interdits de séjour, jansénistes pour la plupart, on comprend que le fabuliste s'écrie sans prétendre vexer personne « Dieu nos préserve du voyage ! »

Le principal écrivain breton du XVIII^e siècle est Alain Lesage de Sarzeau. Il fait dire à l'un des personnages de son *Gil Blas* : « Voici le lieu de ma naissance, je ne peux le revoir sans transport tant il est naturel d'aimer sa patrie. » En ce qui concerne la sienne, on peut admirer sa discrétion. Sorti de l'adolescence, il est allé vivre à Paris, il est mort à Boulogne sur mer, en feuilletant le plus lu de ses romans, on peut croire à quelques transpositions de souvenirs d'enfance dans des phrases comme celle-ci : « il fut particulièrement enchanté d'une longue allée qui conduisait en descendant toujours au logement du fermier et que des arbres touffus couvraient de leur épais feuillage. » Pas de manoir en Bretagne sans une ou plusieurs

de ces longues allées pleines d'ombre. Lesage est un auteur gai, malgré la réputation de mélancolie faite à la Bretagne. Mais est-il, au XVIII^e siècle, un écrivain breton qui soit triste ? Ce n'est certes pas le joyeux La Metterie, ni Duclos, ni Fréron l'antiphilosophe, ni La Chalotais l'ennemi des jésuites, ni ce farceur de Maillard-Desforges qui expulsé du *Mercur* de France y rentra sous un nom de jeune fille et s'attira un nombre important de lettres admiratives et tendres.

Ce qui caractérise le plus la littérature bretonne en ce temps, c'est un esprit d'indépendance, observable dans tous les domaines. L'avant dernier de ses intendants, Bertrand de Molleville, disait que cette province avait toujours été regardée comme la plus difficile du royaume à gouverner. Et voici pourtant ce que le Bailli de Mirabeau, inspecteur des milices gardes côte ayant inspecté celles du Tégor écrit en 1760 : « c'est le paradis terrestre pour les mœurs, la simplicité, la vraie grandeur patriarcale, des paysans dont l'attitude devant leur seigneur est celle d'un fils devant son père, des seigneurs qui ne parlent à ces paysans que dans leur langage dur et grossier — pourquoi grossier ? — que d'un air bon et riant. » Sur la vie à la campagne, rien ne serait plus instructif à consulter que les lettres de Madame de Cognac, résidente à Rennes, à sa fille, Madame de Bourgneuf, en séjour forcé avec son mari le Conseiller dans le manoir du Restmeur près de Guingamp. D'autre part, la Bretagne a reçu beaucoup de visiteurs en ce siècle. Quelques-uns de haut rang, par exemple le duc de Chartres, le comte d'Artois, attiré par Brest ; à Lorient Bernardin de Saint-Pierre s'embarqua pour l'Île de France. On aimerait sur ces visites avoir des relations copieuses, il faut se contenter de peu. Nous serons mieux renseignés prochainement.

Émission du 24 mai 1955

Dans les dernières années de l'ancien régime, la Bretagne, où la révolution s'annonçait déjà, reçut deux visiteurs bien différents : un prince russe et un agronome anglais. Le prince, qui allait être l'impossible tsar Paul, était accompagné de sa jeune femme, elle-même emmenant la baronne de Perpirsh(?), eux et leur suite venaient aux frais du roi de France voir Brest dont les vaisseaux se distinguaient dans la lutte avec l'Angleterre. C'était en 1782. Toutefois, pour s'y rendre et s'en retourner, il fallait traverser toute la province. Les Mémoires de la baronne nous donnent ses impressions de voyageuse, elles sont mêlées. Des hôtelleries, des relais la satisfont peu, « on trouve de tout à manger, dit-elle, dans ce pays, mais tout y est

si sale qu'on n'y mange point », ce « tout » est assurément hyperbolique. « Cette Basse-Bretagne, dit-elle encore, est un pays affreux, on y parle une langue incompréhensible. Les hommes habillés de peaux de bêtes ont rappelé au Comte du Nord, c'est le nom qu'a pris le futur tsar, ses tartares. » Mais les roses offertes à la princesse par Quimper ont été pour elle un enchantement, l'appareillage et le départ à Lorient d'un vaisseau de cent dix canons, un spectacle de choix pour tous, Brest, sa rade, son arsenal, ses escadres ont enthousiasmé, son théâtre a plu, les rues de la ville où la place manque aux carrosses beaucoup moins.

Le voyageur anglais s'appelle Arthur Young. Faisant son tour de France, il lui faut bien faire son tour de Bretagne. Il le fait du 1^{er} au 25 septembre 1788, sur sa jument aveugle que des connaisseurs lui envient. Young n'est pas un sentimental ni un imaginaire. Il note ce qu'il voit un peu vite et bien éloigné de tout voir. « Mon entrée en Bretagne, dit-il, me donne l'idée d'une province misérable. Combourg est l'une des localités les plus atrocement sales qu'on puisse voir ». Avisant le château, « quel est ce monsieur de Chateaubriand — le père — qui a les nerfs assez solides pour vivre au milieu de tant de saleté et de pauvreté ? » A Montauban, « les pauvres semblent réellement pauvres, les enfants sont terriblement haillonneux », mais ils ne mendient pas, et cela l'étonne. Dans Châtelaudren, les paysans ne savent dire en français que « Je ne sais pas ce que vous dites » ou « Je n'entends rien ». Traversant une foire à Landivisiau, il remarque les amples et courtes culottes, les sabots, les corps vigoureux, larges et carrés d'épaule et ceci, qui est plus fin, l'attitude à la fois énergique et nonchalante qu'ont aussi les Gallois. Quant aux paysannes, il les voit « ridées par le travail avant l'âge au point d'avoir perdu toutes les grâces de leur sexe ». Brest et Lorient sont des villes bien construites, des ports de mer animés. A Vannes, à Rennes, à Morlaix, à Quimper, ce qu'il a le plus apprécié, ce sont des jardins, des allées plantées. Quant aux hôtelleries, article d'importance pour ce voyageur très positif, les unes ne sont que de vilains trous, d'autres ont droit aux meilleurs éloges. A Muzillac, dont l'auberge avait paru pitoyable aux Russes, on lui sert à dîner deux bons plats de poisson, des huîtres, une soupe, un bon canard rôti, un dessert abondant de raisins, de poires, de noix, de biscuits, de la liqueur et une pinte de bon vin de Bordeaux, foin et avoine à sa jument, le tout pour cinquante six sous. Bonne table aussi et bon marché à la grande maison de Rennes. Mais la palme à l'hôtel le Henri IV à Nantes. Il doute qu'il y ait nulle part plus belle auberge, « c'est le premier des hôtels que j'ai vu en France, et très bon marché. D'ailleurs, Nantes me satisfait à tous égards. Accueil excellent des Nantais auxquels on l'a recommandé, une société aussi intelligente qu'agréable, chambres de lecture

florissantes, mais jusqu'à une lieue de cette grande ville, que de landes ! Au sortir de théâtres deux fois plus grands que Durelen(?) et cinq fois plus magnifiques il écrit : « C'est donc à ce spectacle que mènent toutes ces landes, tous ces déserts, ces bruyères, ces genêts, ces fondrières ! » Nantes, d'ailleurs, s'enflamme pour la cause de la liberté, et cette générosité d'une part, cette misère de l'autre, lui font prédire un changement de régime avant cinquante ans... C'était chose faite deux ans plus tard.

Quand la Quimperoise, Madame de Pompery, née Audouin, écrivait sa première lettre à Bernardin de Saint-Pierre, il y avait quelques années déjà qu'avait commencé sa correspondance avec Monsieur de Kergus son très cher cousin qui habitait Hennebont. Rien de plus indiqué que leur lecture à qui veut savoir quel pouvait être en ces temps troublés la vie bretonne à la ville et à la campagne. Madame de Pompéry s'accommode de l'une et de l'autre, c'est une femme d'esprit et de cœur, naturellement portée à la bienveillance, sans fadeur aucune, beaucoup plus occupée de musique, de bouts rimés, d'énigmes en vers que de politique. Elle incarne très bien avec son mari, son cousin, ses amis, le cas d'une noblesse terrienne qui répugne à l'émigration. Non qu'elle bénisse l'inquisition policière, ni le sort fait au clergé et les sœurs d'un prêtre, mais, prudence ou non, elle évite autant que possible ces sujets fâcheux. D'ailleurs, aucun jugement sur son pays qui vise à le caractériser. Nous pouvons en dire autant du Rennais Alexandre Duval, fécon dramaturge, pour sa comédie *Les Héritiers*, jouée en 1796, où se trouve la fameuse réplique « Il y aura du bruit dans Landerneau ». Landerneau, le lieu de la scène, mais ce Landerneau là serait aussi bien la petite ville allemande de Kotzedeu (?), la petite ville bavarde et cancanière de partout. Un témoignage très intéressant sur la fidélité bretonne est le chapitre de ses mémoires où le conventionnel Louvet raconte les péripéties de sa traversée de la péninsule avec les Girondins proscrits comme lui et de leur séjour dans le Finistère. Un bataillon de ce département les encadrait au début du voyage. « La plupart de ces volontaires, écrit-il, étaient des jeunes gens bien élevés, très instruits de la querelle qu'ils allaient soutenir et qu'il eût été difficile d'acheter. » Six d'entre eux leur furent donnés comme guides quand ils quittèrent le bataillon allant à Brest, alors que eux-mêmes allaient à Quimper où leur collègue Kervelégan préparait les retraites. Ils n'eurent pas à se plaindre en chemin de l'hospitalité des gens. Quoi que toute la Bretagne ne fut pas girondine, Quimper et sa campagne les accueillirent à tous risques avec des attentions qui les touchèrent. Celle que Louvet appelait sa Lodoïska, sans qu'elle n'eût rien de polonais, et qu'il venait d'épouser à la républicaine en Normandie, l'avait devancé. Elle

trouva à Penhars, dans la banlieue quimperoise, une jolie petite maison avec un de ces grands jardins. « Là, nous dit-il, nous reprîmes, tel un disciple de Rousseau, cette vie simple et solitaire qui avait pour nous tant de charme. Ô Penhars, lieu à jamais présent à mon souvenir, devenez cher aux vrais amants. Mais le bonheur de Penhars, ajoute-t-il, était trop grand, il fut court. J'allais me jeter à quelques lieux de là dans une maison isolée où d'excellentes gens me prirent en pension. » Hélas ! Lodoïska n'avait pu partager avec lui cet asile. Quinze jours plus tard un garde national vint l'y demander. Pour l'arrêter ? Non pas. Cet homme était l'un des mortels les plus généreux et les plus extraordinaires dont cette terre puisse se glorifier. Lodoïska était déjà chez lui, Louvet l'y retrouva, il dut la quitter bientôt pour aller accompagner ce bienfaiteur, tous deux à cheval, rejoindre au bord de la rade de Brest ses amis Gadet(?), Buzeau, Pétillon, Barbareau et s'embarquèrent avec eux pour la Gironde dont les Girondins attendaient leur salut, et où, presque tous, ils trouvèrent leur perte.

Sur notre sujet nous avons un document capital, c'est *Le Voyage dans la Finistère* de Jacques Cambry. Né à Lorient, sans être d'origine bretonne, administrateur du district de Quimperlé, Cambry, qui avait beaucoup voyagé en France et à l'étranger, voyageait cette fois par ordre au lendemain du 9 thermidor. Son livre, écrit d'une plume facile, éloquente, émue, peut passer pour le premier guide du tourisme breton. Après d'autres, il a pesté contre d'affreux chemins de traverse, mais personne comme lui n'avait signalé la majesté du spectacle qu'on peut avoir à l'île de Batz, ni le coup d'œil magnifique qu'on a du clocher du Kreisker à Saint-Pol sur l'estuaire de Morlaix et la côte trégoroise, ni ce cadeau sublime, le coucher du soleil vu de la côte de Landunvez, ni le charme au printemps de la presqu'île de Plougastel, ni l'harmonie de la baie de Douarnenez, une des plus belles nappes d'eau de l'Europe, ni la sauvagerie de la Pointe du Raz, ni la violence des tempêtes à celle de Penmarc'h, cette pointe, il avait bien choisi son jour pour y aller. « De tout ce que j'ai vu, dit-il, à Saint-Domingue, à Gibraltar, à Douvres, à Amalfi dans la méditerranée, rien ne m'a donné l'idée de l'océan frappant les roches de Penmarc'h. » Mais, comparativement, quelles impressions de repos et de grâce devant la vaste et belle baie de La Forêt au bord de la Laïta, de l'Aven, du Belon dont il apprécie les huîtres « les plus grandes — il exagère — et les meilleures de l'Europe. » Et quelle douceur, quel simple délice dans les bocages de Pont-Aven, de Tregunc, de Moélan, à travers lesquels la mer apparaît encore. « Ceux qui traversent la Bretagne, écrit-il, ne se doutent ni de sa fécondité, ni de sa population. Cette population, il regrette qu'elle soit si facilement superstitieuse et qu'elle s'accommode à ce point de

l'inconfort, de la boue, de la crasse, mais il lui reconnaît de hauts mérites et il a tracé, notamment, du marin breton un portrait admirable de vigueur, d'enthousiasme et de vérité.

Breton de Saint-Malo, Chateaubriand a parlé de la terre bretonne et de la mer, bretonne ou autre — sur toutes un marin breton s'estime chez soi —, avec l'autorité d'un maître. Cela dès *Le Génie du christianisme*, *René*, *Les Martyrs* et le premier livre des *Mémoires d'outre-tombe*, avant, donc, le règne du romantisme qui lui doit tant, j'ai déjà fait à ce sujet une causerie que je ne puis en conscience répéter, disons seulement que si la Bretagne a des droits sur son imminente personnalité, en revanche, il a contribué plus que quiconque à lui conférer les traits de son visage à lui, nous y reviendrons.

Émission 31 mai 1955

Comme si la Bretagne avait partie liée avec le romantisme, c'est au temps où il naît qu'on la découvre. Cette fois-ci, il y a encore un propagandiste, Chateaubriand. Peu d'initiés connaissent alors le premier livre de ses *Mémoires* et, par lui, son enfance turbulente et joyeuse à Saint-Malo et à Plancoët, son adolescence tourmentée et méditative à Combourg et à Brest, mais un large public sait de quel pays était revenu et dans quelles îles dans un décor de vagues déferlantes et de clair de lune. Qu'on y joigne le souvenir de la chouannerie, du Cap d'Algue(d'Agde?) et de Quiberon ravivé par l'érection d'une chapelle funéraire aux deux-cents cinquante deux fusillés d'Auray, près d'une chartreuse perpétuant elle-même celui d'une bataille meurtrière. Et l'on peut croire qu'un tel pays, s'il sort de la banalité, n'est pas la séjour de la joie.

C'est en y songeant que Michelet parcourt en 1831 la Bretagne. Il en est résulté quinze pages magistrales qui sont, d'après Jullian, le chef-d'œuvre de son chef-d'œuvre, c'est-à-dire de son *Tableau de la France*. Un chef-d'œuvre de littérature soit, de vérité non. On dit bien « La Bretagne il l'a vu », oui, il en fait le tour en dix jours justes, sans jamais pénétrer au centre, sans suivre le rivage quitte à visiter quelques pointes et quelques ports. Il écrit : « Rien de sinistre et formidable comme la côte de Brest », et encore : « Asseyons-nous à cette formidable Pointe du Raz », et le lecteur candide ne doute pas qu'il ait longé cette côte, qu'il se soit assis à cette pointe, comment l'eût-il fait étant donné les distances à l'époque des cabriolets et des chars à banc ? Il y avait un bon instrument de contrôle : le journal du voyage

déposé à la bibliothèque historique de Paris. Mais qui donc a eu la curiosité de le consulter avant sa publication en 1947 ? Or, le journal rédigé au cours des étapes est muet sur la pointe de Saint-Mathieu et sur celle du Raz.

Michelet a-t-il donc inventé ? Non pas. Il écoutait l'un, il écoutait l'autre. Un principal de collège à Dinan, un libraire à Morlaix, il s'enfermait à Vannes dans un cabinet de lecture et, surtout, il lisait Cambry qui n'était certes pas un mauvais guide. Mais le temps lui manquait pour vérifier. Cambry non plus n'a pas tout vu par ses propres yeux, et s'il dit que Sein est une île de sable, c'est sans doute qu'il n'y est pas allé, mais Michelet le répète. Michelet manque d'air dans l'arsenal de Brest, Cambry y a étouffé avant lui. Et Cambry sans cacher ce qu'il a trouvé de médiéval dans le pays, de mal policé et de presque inhumain, en a signalé aussi les beautés et les douceurs. Michelet n'en dit mot, et a son siège fait. Ce qui revient sous sa plume, ce sont les épithètes « triste », « sinistre », « laid », « rude », « rebutant », « flétri », « désolé », « pauvre », « dur ». A Tréguier, il va voir un vieux jacobin amer et radoteur surnommé le Bonhomme Système, et comme il a la goût des symboles, il lui fait incarner sans autre explication la ruine de la personnalité bretonne. En vérité, l'historien poète qui, dix ans plus tard à Francfort, s'écrit dans un sursaut de clairvoyance « Combien j'ai voyagé en Jules Michelet plus qu'en Allemagne ! » voyageait déjà moins en Bretagne qu'en Jules Michelet. Le *Journal*, toutefois, est moins tendu que le *Tableau* vers l'effet à produire, moins noir, plus accueillant à la diversité du réel. Et dans le tableau même, il y a des vues très justes. Ce n'est certes pas un visionnaire qui voit dans l'esprit de résistance un caractère essentiel de la Bretagne ni qui ajoute « souvent, lorsque la patrie était aux abois et qu'elle désespérait presque, il s'est trouvé des poitrines et des têtes bretonnes plus dures que le fer de l'étranger. » Quant à la noirceur du tableau, il n'a pas été le dernier à en revenir. En 1861, il publiait *La Mer*. En 1831 la mer ne l'attirait pas : « La vue de cet infini, disait le journal, m'attriste jusqu'aux larmes. » Mais il s'est mis à l'aimer, et du coup, à aimer la Bretagne. « Il y a, dit-il, tristesse et tristesse. La Bretagne a une mélancolie héroïque. Lorsqu'il y a près de trente ans je visitais ce pays, je ne me rendais pas compte de l'attrait sérieux qu'il avait pour moi. » Il y admire « un peuple de granit, race rude, de grande noblesse, d'une finesse de caillou. La Bretagne où elle est douce est très douce, où elle est forte, elle est sublime. » Il la croit en décadence, sans préciser, « mais, ajoute-t-il, si elle perd en tant de choses, une lui reste, c'est le caractère. » Et il souligne le mot.

Bretagne. Soit à la Chênaie chez un animateur de premier ordre, Lamenais, soit au Bildeau(?) entre de tendres amitiés et la mer qu'il découvre avec ivresse. « La Bretagne, écrira-t-il, est le pays de mes plus doux songes. » Les songes d'un païen mystique.

Sans être un songeur, Stendhal, le parrain du tourisme, qui chemine en 1837 venant à Lorient puis à Saint-Malo, a sympathisé d'emblée avec la Bretagne, reconnu l'intérêt du pays et de ses habitants, la grâce de quelques jeunes femmes, l'énergie des marins. Le voisinage de la mer, dit-il, détruit la petitesse. La conversation du marin qui rentre au port est moins bête que celle du notaire de Bourges. »

Avant lui, Balzac, sentant qu'il y avait une matière romanesque en Bretagne, avait documenté à Fougère ses *Chouans*. Plus tard, il documente *Béatrix* à Guérande et dans *Modeste Mignon* présente Dumay, ancien militaire, le type de Breton qu'il conçoit : trapu, résolu, parlant bas et peu, d'une force à tuer un homme d'un coup de poing, mais capable de freiner les éclats de sa colère par ce que l'auteur appelle « l'énergie bretonne ». L'année même où paraissait ce roman, un biologiste [?], publiait dans *La Revue des deux mondes* un article sur Bréhat dont il venait d'étudier la flore et la faune marine. C'est un observateur exact et objectif, d'ailleurs sensible à la poésie de la mer et à celle des phares. Notons qu'allant en carriole de Saint-Brieuc à Paimpol il a pu admirer, malgré une pauvre mine, l'ardeur et l'endurance du cheval breton qu'il venge ainsi des mépris de Young. Et il rend hommage à la propreté des Bréhatins, mais en les croyant d'origine basque.

Ce sont là des sympathisants. Tel n'est point le cas de Victor Hugo et de Prosper Mérimée. Hugo, fils d'une Bretonne, amant d'une Bretonne, daube à plaisir sur la saleté, sur la sottise bretonnes, libre à lui, si telle est la vérité, mais le moins qu'on puisse dire c'est qu'il exagère. L'auberge de Pontorson le dégoûte, or, Pontorson est en Normandie. Ce n'est pas pour gêner, la carte dit en Normandie mais la saleté dit en Bretagne. Et voilà ! En vaine de facétie, il écrit à sa femme, pendant qu'il court après Juliette, « les cochons couchent pêle-mêle avec les Bretons. » Il faut avouer que les cochons sont bien sales...

Même façon chez Mérimée qui déclare « impossible de toucher sans pincette les personnes du sexe de Brest, Morlaix, Saint-Brieuc, Rennes, Vannes, Quimper, lui qui en Espagne regardait avec le sourire les haillons des gitanes et prenait pour guide, je le cite, « le plus gros cochon de l'Andalousie. » Affaire de latitude, sans doute. N'écrit-il pas à l'ami Réquien, un provençal, que « la Bretagne, c'est le pays sans soleil » Voilà qui la condamne sans être non plus, il s'en faut, très exacte. Du moins, Hugo se laisse-t-il séduire par le

pittoresque de Fougère. Mérimée, inspecteur des monuments historiques, estime peu ceux de Bretagne, le granit est une pierre sombre, rebelle au ciseau du sculpteur, il préfère le tuffeau, pourquoi pas le plâtre. Il veut bien faire une exception pour le Kersanton de Notre-Dame au Folgoët, mais, en bloc, dans ce pays qu'il aime peu, le druidique est inexplicable, le gothique inférieur, le romain — ou roman — inexistant, voilà dépassé le Michelet première manière. Faut-il souligner que cette [?] plus bourgeois qu'il ne l'imagine sont des Parisiens, Hugo comme les deux autres, quoi que né à Besançon.

Quant aux Bretons, ils sont, bien entendu, d'un autre avis. Chateaubriand a donné le « la ». La mélancolie se répand chez eux ainsi qu'un folklore assez aventureux. Deux témoins se distinguent : Brizeux en vers français, Lavillemarqué en vers bretons. Ceux du premiers sont touchants, gracieux, d'un tour un peu classique, d'un coloris un peu pâle, mais le témoignage est sincère et l'on peut en général s'y fier. Ceux du second sont d'un romantisme hardi et entraînant, mais on ne peut leur faire grand crédit, c'est le Mac Ferson bas-breton.

Émission 7 juin 1955

Les romantiques avaient découvert la Bretagne presque à contre-cœur semble-t-il. Parmi ceux qui vinrent après eux au cours d'un demi siècle, soucieux d'objectivité, il est à [?] plusieurs n'étaient pas des écrivains mais des peintres, plus disposés, par état, à se servir de leurs yeux qu'à s'inspirer de lectures.

Les premiers en date, on ne les cite plus guère, sauf en Bretagne s'ils sont Bretons : un Olivier Perrin, un Jules Noël ; mais qui donc se souvient encore des frères Leleu, deux Parisiens consciencieux et adroits, qui, entre 1840 et 50, travaillèrent alternativement en Espagne et en Bretagne, séduits ici et là par un même pittoresque ? Leur cas est significatif, comme l'est aussi celui du graveur Lalaisse, auteur d'un précieux album de costumes portés à la même époque dans la péninsule.

Ozanne, professeur en Sorbonne, fit son tour de Bretagne en l'été de 1850. Il y était venu s'y reposer, s'y fortifier. Admettons que le succès de cette cure d'air, joint à l'accueil empressé d'admirateurs bretons l'aient bien disposé envers leur pays, si le bleu quotidien du ciel sur la presqu'île de Rhuys lui semble admirable, il le dit, il note de la même plume la gaieté d'une noce villageoise qui groupe cinq cents invités, les façons seigneuriales de navigateurs morbihannais qui dédaigneraient d'être laboureurs ou pêcheurs, la joie de Pont-Aven un jour de pardon — c'est-à-dire de fête patronale —, l'art rustique mais exemplaire d'un

jubé à la chapelle Saint-Fiacre près du Faouët, le charme des jardins du Perennou, qu'il ose égarer à ceux du Trianon, et la splendeur de la baie de Douarnenez, qui ne l'empêche pas de trouver fâcheuse l'odeur des déchets de sardine dans le port.

Trois ans avant lui, Flaubert et Maxime Ducamp, trois ans après, Edmond About et Francisque Sarcey, deux couples de piétons jeunes et hardis, explorent comme une inconnue cette vieille terre. Qu'en disent-ils ? L'esprit de la jeunesse est prompt, elle a le dédain facile. Le Léon, qui n'est pas le pays le plus plaisant du Finistère, Flaubert le déclare ennuyeux à périr. Il n'a voulu voir à Pont-l'Abbé qu'une bagarre ridicule, à Landerneau qu'un chat affolé par la casserole attachée à sa queue. About, du côté de Carhaix, ne voit rien que, tout au plus je cite « quelques hideuses chaumières où croupissent deux enfants et le cochon », qu'en sait-il s'il n'y entre pas ? Huit ans plus tard, plus que jamais fidèle à ce thème exploité, il dira que du Bourdonnel, un manoir de la région quimpéroise, où il est venu travailler chez son collaborateur De Najac, il flaire, si le vent porte, la sortie de la grand'messe à Ergué-Armel distant de trois kilomètres, quel odorat ! Huit ans plus tôt, parlant d'auberge qualifiée par lui d'assez convenable, il écrivait : « la cuisine ici se fait très proprement et très simplement. » Quant à Flaubert, que de belles pages de lui dans *Par les champs et par les grèves*, presque trop belles, trop littéraires parfois, il dénote autant de sympathie que de compréhension.

Un témoignage d'une autre importance est celui d'un breton représentatif entre tous : Ernest Renan. Lui, ce n'est pas à un pittoresque, aimable ou non, qu'il s'attache, il est du Trégor, le pays de Bretagne où l'esprit semble compter le plus. Partiellement, au moins, il s'inspire de poèmes latins venus d'Irlande : le voyage de Saint Brandan, le purgatoire de Saint Patrick, mais c'est en Trégorois qu'il parle d'elle. Dès son essai sur la *Poésie des races celtiques*, « jamais, dit-il, famille humaine n'a vécu plus isolée du monde, et plus pure de tout mélange étranger, elle a tous les défauts et toutes les qualités de l'homme solitaire, à la fois fière et timide, puissante par le sentiment et faible dans l'action, c'est par excellence une race domestique, formée pour la famille et les joies du foyer, nulle part la condition des morts n'a été meilleure ». Il insiste sur son goût de l'aventure, sur son penchant pour le merveilleux, sur son désintéressement, sa probité foncière, sa candeur. Le trait caractéristique de la race bretonne, déclarera-t-il dans ses *Souvenirs*, est l'idéalisme, et sans doute l'idéalise-t-il lui-même, mais comment résister à des sortes de versets dont la cadence à elle seule possède un pouvoir d'incantation ?

concours d'admission à Saint-Cyr, parcouru de larges parties de la Bretagne et confié à ses carnets de voyage d'intéressantes notations. Dans une église de Rennes — est-ce la cathédrale ? —, « le plus vilain édifice que j'ai vu » dit-il, il constate l'attention, le recueillement extrême dans les gens agenouillés, « pays catholique, non pas machinalement, mais avec passion ». Et voici de curieuses notes sur le physique féminin : « point de beautés régulières, mais dans les plus jeunes filles des expressions admirables. La figure un peu courte, mais les yeux ont un tel charme de candeur ». Ceci n'est-il pas renanien, si fait ? Et voici l'aveu : « Renan a bien parlé de cette sensibilité délicate et souffrante des races celtiques », mais la population rennaise est-elle aussi spécifiquement celtique que la trégorroise ? A Vannes, il reconnaît la Vierge monacale : un col fin, une mince et longue nuque charmante, une voix infiniment douce, des yeux modestes tout de suite baissés, l'effet est délicieux, ce sont des âmes. A l'auberge de Carnac, la servante a « le menton le plus fin », « les plus délicates attaches », « l'air le plus pudique », « la voix la plus doucement timbrée ». On apprend le français dans les écoles, de sorte que c'est une « langue littéraire », elle la parle avec une « pureté charmante », « sans aucun accent de terroir », rappelons que Dubuisson-Aubenay en 1636 émettait déjà cet avis. Taine dit encore « placidité d'animal » et « délicatesse domestique » voilà deux traits saillants, pas jolis. Mais un sourire lumineux quand la gaieté ou même parfois la malice affleure, la finesse de sensation est incroyable. Admirons cet examinateur en tournée de ne s'être pas borné à examiner des candidats, mais à Rennes, il enregistrait cette confidence méphistophélique d'un fonctionnaire : « La Bretagne est de toute la France le pays qui fournit le plus de recrues au vice parisien. »

Les peintres, cependant, prennent de plus en plus possession de la Bretagne. Des groupes, çà et là se forment, dont le principal, vers 1865, est celui de Douarnenez avec Lansyer et Jules Breton pour promoteurs. Ces artistes aiment le plein air et s'intéressent à la vie locale. Au rendez-vous viennent aussi des poètes, parnassiens ou sympathisants, tels que Hérédia, Coppée, Theuriet, Sully-Prudhomme, André Lemoine, Frédéric Plessis, Brestois ce dernier et non le moindre de la Pléiade. Que cette rencontre d'un art plastique et de la poésie ne soit pas une chose négligeable, nous en avons un signe dans la dédicace de Hérédia à Lansyer : « Sur une toile étroite, il a fait réfléchir le ciel occidental dans le miroir des sables ». Lui-même il regarde avec des yeux de peintre, soit « les nuages d'argent et de pourpre ou de cuivre », soit « la mer céruléenne ou rose ou violette ou perse ». Lui-même il savoure l'ivresse de l'espace et du vent intrépide, pas un de ses sonnets qui parle de brouillard ou de pluie.

Mallarmé, attiré aussi sur ces bords, est déçu de voir la baie si lumineuse et s'en va. Mais, le doux Coppée, lui-même, ne dit-il pas avoir éprouvé pareille déception à Penmarc'h : « le temps était trop beau, c'est par la tempête qu'il faut voir ce pays. La mer était d'un azur clair transparent. J'ai pensé à la baie de Naples et à la baie d'Ajaccio. » Il n'en aime pas moins la Bretagne. Il dit, et c'est là une indication : « elle m'a séduit tout jeune à travers les livres ». Un livre moins(?) signé Cambry, lui, jurait que Penmarc'h sans la tourmente ce n'est plus Penmarc'h, on est pas tenu d'approuver.

Si la Bretagne a influencé la littérature, n'y a-t-il pas eu réciprocité ? Des paysannes de Dagnan-Bouveret, déjeunant sur l'herbe un jour de pardon, sont là si sages, si pensives, si peu gourmandes, comme pour attester qu'au pays de Renan, la joie, même, est un peu triste. Et que de manteaux de deuil sur les Bretonnes de Cottet ! Chez Gauguin lui-même, pensons à son Christ jaune, chez Sérusier surtout nous découvrons du mysticisme. Pierre Loti lisait peu. Est-ce à sa seule expérience, à sa seule imagination qu'est dû ce qu'il y a de si séduisant ou de si douloureux dans ses histoires bretonnes ? Quant à Corbière, ce Morlaisien amer et tourmenté, il se donne le prénom de Tristan, son témoignage dépasse assurément sa personne, mais à ceux qui voudraient généraliser outre mesure sur [?] cas, nous dirons lisez donc la *Chanson du cidre* du Cornouaillais Le Guyader, il n'y a pas en Bretagne de poète plus populaire que l'auteur de ce joyeux recueil rabelaisien. Que d'autres on pourrait citer. La Bretagne a été en ce demi-siècle abondamment visitée par des écrivains, et des artistes, la matière de Bretagne largement exploitée, il faut se borner à quelques prélèvements en se donnant pour excuse que des tableaux, des descriptions, des récits ne sont pas à proprement parler des jugements.

Terminons par celui d'un critique réputé jadis pour ses partis-pris et pour des mérites moins discutables : Ferdinand Brunetière. Né par hasard à Toulon, il avait grandi quatre ans à Brest et cinq à Lorient. En 1895, il fit à Nantes une conférence sur le génie breton, il y rappelle des lignes célèbres et désolantes de Renan sur la tristesse de la Bretagne, le vent froid, le sol maigre, une mer presque toujours sombre formant à l'horizon un cercle d'éternels gémissements. Cette Bretagne est-elle la vraie ? Demande-t-il. Et il répond : « Oui, sans doute, mais elle n'est pas la seule. »

II. *Ce Farceur de Jacquès Bih*²¹²³

Présentation :

Nous n'avons trouvé trace de la publication de Ce Farceur de Jacquès Bih dans aucune des publications d'Auguste Dupouy. Le tapuscrit de ce texte se trouve aux archives départementales du Finistère à Quimper.

Un certain nombre de pages sont manquantes, c'est bien évidemment regrettable, espérons que l'on parviendra à les retrouver dans la masse des archives. Pour autant, une part du texte peut être complétée grâce à la nouvelle du Chemin de ronde « Le vœu du petit gars », largement influencée, voire extraite de cet inédit. Une autre nouvelle de ce recueil, « Ali », est éclairée à la lecture de Ce Farceur de Jacquès Bih. En effet, le lecteur est un peu dérouté en lisant l'histoire de l'arrivée d'un noir en barque sur les côtes de Penmarc'h. En lisant les aventures de Jacquès, le mystère se dissipe. Cette référence nous permet d'avancer une hypothèse sur la période de son écriture. On peut penser que le texte a été écrit entre 1918 et 1922, date de publication du recueil.

Cette longue nouvelle est intéressante car elle est en lien avec d'autres nouvelles — elle s'inscrit comme la suite de « Scrafic » —, mais elle est également construite sur des thématiques fondamentales de l'auteur. Le lecteur y retrouve la débrouillardise du mousse, le ridicule des Parisiens, le goût de la mer, la question de l'alcool, etc. Mais, dans cet inédit, et contrairement à ses habitudes, Dupouy fait voyager ses personnages. Nous passons de la côte bigouden à la côte de Mauritanie, puis aux paysages sableux du désert. Et puisque le héros, Jacquès, est un farceur, son aventure ne peut être que burlesque.

Les références à cet « ailleurs » viennent probablement d'une double influence. Les « mauritaniens », d'abord, langoustiers bretons qui partaient sur les côtes d'Afrique pour y remplir leur viviers et vendre leur marchandise dans leur port d'attache ; Dupouy en fait une description précise dans le dernier chapitre de son Pêcheurs bretons, publié en 1920. Son voyage en Algérie, ensuite, qu'il réalisa vers 1900 et qui le marqua à tel point que parmi ses meilleurs poèmes de Partances, on trouve des textes aux influences orientales, réminiscences probables de ce voyage de jeunesse.

Le regard sur l'ailleurs, l'étranger, n'est pas celui d'un début de XXI^e siècle. Des termes tels que « nègre », « négro » ou « moricaud », doivent être replacés dans leur contexte de période coloniale. Et si Ali parle une langue archétypale — « Li être Yamina, joli nom », dit-il en évoquant la fille du caïd des Beni-Barouf —, il n'en demeure pas moins qu'il devient, avec Raymond le Parisien, le meilleur ami de Jacquès. Ce dernier deviendrait alors un pont entre les civilisations et les niveaux sociaux, aussi à l'aise sur le dos d'un chameau qu'à bord du Vat-et-Vient, en costume du désert qu'en vareuse, ami des serviteurs de sauvages — serviteur lui-même — et ami d'un des héros du début du XX^e siècle que sont les aviateurs. Dupouy célèbre ici les capacités d'adaptation et de résistance des jeunes mousses, mais il fait également l'apologie de la droiture et de l'honnêteté.

Chapitre premier :

Tel grand-père, tel petit-fils.— Le bonhomme « La Chique ».— Entre la Jument et la Vache.— Une partie qui finit mal.— Léocadie Moallic, veuve Riou.— Le riz au four.—

2123 Bih : diminutif de bihan qui signifie « petit » en breton. (NdA)

Jacquès Riou qu'on appelait Jacquès Bih — c'est-à-dire le petit Jacques — était mousse à bord du bateau « l'Étoile de mer » ; armé et commandé par son oncle Cadiou qu'on appelait « Scrafic » en son jeune temps. C'était lui, quand il n'était encore qu'un coureur de grèves, qui s'était rendu célèbre dans tout Penmarc'h en pêchant, malgré sa petite taille et ses bras maigres, l'énorme congre du « Viben ». Après cet exploit, il était devenu mousse, puis novice, puis ayant pris du muscle, un des hommes du bord. Ayant fait des économies, il avait acheté une chaloupe d'occasion dans laquelle il avait introduit son neveu et filleul Jacquès, pour lui apprendre le métier.

On ne pouvait pas dire : tel oncle, tel neveu. Autant l'un avait été maigrelet, autant l'autre était solide ; autant l'un était porté à prendre toute au sérieux, autant l'autre avait du goût pour la blague. Dès le temps où Jacquès était en maillot, il faisait couler la malice entre ses paupières et pinçait le rire entre ses lèvres (sans doute pour l'empêcher d'éclater), aussi son oncle et parrain avait-il coutume de prédire :

- Ce crabe-ci sera un vrai farceur !
- Généralement, il ajoutait :
- Tout craché son défunt grand-père !

Le grand-père Moallic (Corentin-Zacharie) surnommé la Chique pour le sempiternel morceau de tabac roulé qu'il faisait passer de son béret à sa bouche, ou de sa bouche à son béret, avait quarante ans durant, roulé sa bosse comme matelot de pont sur des navires de tous modèles, de toutes voilures, de tous pavillons. Parlant breton d'abord, et puis moco²¹²⁴ ; et puis pas mal de français, un peu d'anglais, un peu de grec, un peu de sabir²¹²⁵, il avait égayé de ses farces toutes les mers qu'il avait traversées, tous les ports où il avait fait escale et, pour finir, le port natal où il était venu jeter l'ancre et manger sa petite pension, sans oublier, bien entendu, de la boire.

Sa fin arriva un beau matin (beau, c'est façon de parler) que Corentin-Zacharie Moallic avait la visite des gendarmes.

Mon dieu, oui ! Pas une visite de Jour de l'An : pas une visite d'amitié ou de voisinage. Ces messieurs, qui étaient deux, s'en étaient venus à cheval, admirablement mis, en superbes bottes, un grand sabre battant la botte gauche, avec la prétention — comme je vous le dis — d'appréhender au corps, sans égard pour ses quarante ans de

2124 Marin toulonnais, par ext. Langue du marin.

2125 Jargon mêlé d'arabe, de français, d'espagnol, d'italien, qui était parlé en Afrique du Nord et dans le levant, par ext. Langage hybride, fait d'emprunts, difficilement compréhensible.

long cours, nommément et subséquemment, le susdit Moallic. En l'honneur de quel saint, s'il vous plaît ? Voici : Le bonhomme Moallic était de son naturel un peu vif, malgré ses soixante-deux ans, surtout quand il avait bu une goutte de trop (ce qui lui arrivait quelquefois) et qu'on prenait de travers ses petites blagues (il y a des gens qui ont si mauvais caractère!) Donc, il avait un peu poché les yeux et rougi le nez d'un voisin, histoire de lui apprendre la bonne humeur... et c'est pour ces deux ou trois pauvres taloches qu'on s'avisait de l'arrêter ! Arrêter un matelot qui avait fait le tour du monde !

Courez après, messieurs de la gendarmerie !

Et notre père La Chique, disparaissant par une porte de derrière au moment où ils entraient par celle de devant, s'en fut en allongeant le pas vers la jetée, descendit les marches de la calle (*sic*) avec la souplesse d'un jeune homme qui n'aurait jamais eu de rhumatismes, largua l'amarre de son canot, embarqua dedans et empoigna son aviron de godille, non sans avoir pris soin de dire à un mousse qui se trouvait là :

– Mousse, va donc de ma part prévenir ces bons messieurs les gendarmes qui se sont donné la peine d'accoster à ma maison que, s'ils ont une commission pour moi, je les attends là-bas entre la Jument et la Vache²¹²⁶.

– Ce sont deux mauvaises roches à l'entrée du port. La mer brise sur elles dès qu'il y a de la houle, et Dieu sait s'il y en avait ce jour-là !

De la houle, mais pas un air de vent. C'est pourquoi, au lieu de hisser les voiles, Moallic godillait.

Or, comme il arrivait à la passe, il aperçut, se détachant de la jetée, un autre canot monté par les deux gendarmes. Celui qui les avait appelés godillait aussi. Ils n'avaient pas perdu leur temps.

– Nous allons rire un peu se dit Moallic.

Des lames déferlaient sur la Vache avec un bruit de tonnerre, se reformaient, roulaient sur la Jument où déferlaient à nouveau. Parfois, le brisant de l'une à l'autre, était ininterrompu.

Comme il en approchait, Moallic ralentit pour laisser venir les autres.

– Inutile, pensa-t-il, de s'abîmer le tempérament.

Mais quand les poursuivants ne furent plus qu'à quinze mètres de lui, alors, ayant assuré sa chique entre ses dents de sagesse, s'étant craché dans les mains et frotté les paumes, il saisit son aviron, et se remit à couper l'eau avec vigueur tout autour des

2126 L'évocation de ces deux rochers nous indique que cette aventure se déroule près d'une des passes de Saint-Guérolé.

deux rochers.

Les autres se hâtaient derrière, obligés de faire le même tour.

Comment aller au plus court sans tomber dans le brisant ?

C'était un spectacle peu ordinaire, de les voir ainsi tourner en gardant leur distance, tantôt juchés sur la crête d'une vague, tantôt disparaissant dans un creux. Ainsi ne manquait-il pas de gens sur la falaise, moins effrayés certes, qu'amusés.

– Ce vieux farceur de La Chique ; disait-on.

Les gendarmes faisaient des gestes à son adresse, proféraient des menaces que le bruit des lames emportait. Moallic, lui, gardait le sourire.

Entre deux déferlements, il envoyait à l'ennemi, dans son français le meilleur, de bonnes vieilles plaisanteries d'un goût parfait :

– Tu te mets bien, Sébastien ! Tu ne te contentes plus de simple marée, à cette heure ! Il faut que monsieur embarque de la marée-chaussée !

Les autres voulaient répondre. Mais comme ils ouvraient la bouche, eu-beu-eu-ou-oua-a-a-ah !... La Vache beuglait avec fureur, et de leur bouche ouverte ne parvenait aucun son.

Le beuglement terminé, Moallic leur lançait une nouvelle blague :

– Du canot après le cheval. Parlez-moi d'athlètes complets, au moins. Probable qu'ils sont dans la gendarmerie maritime ?

Hi-ui-hi-hi-ho-ho-ho-ho ! Hennissait la jument. Dans son hennissement se perdaient les injonctions des gardiens de l'ordre.

– C'est des bottes comme ça qu'il me faudrait pour la pêche d'hiver. Non, j'aurais trop peur de les mouiller.

Beu-eu-eu-ou-oua-a-a-ah !

– Méfiez-vous de glisser, mes pauvres gens ; le plancher remue.

– Tâchez voir d'obtempérer...

Hi-hi-hi-hi-ho-ho-ho-ho !

– En combien de tours la partie ? Vous êtes trois et moi tout seul : Ah ! Pauvre Moallic !

– Tu as perdu d'avance.

Beu-eu-eu-ou-oua-a-a-ah !

– Tenez, j'ai pus... J'ai la courte haleine... Pouvez accoster : je vous tends la perche. Et laissant aller son canot sur son erre, il faisait mine de leur tendre, en effet son aviron. Mais comme ils n'étaient plus qu'à une demi longueur de barque, de la pelle de

cet aviron, il leur envoyait une gerbe d'eau qui les arrosait de la tête aux pieds.

Hi-hi-hi-hi-ho-ho-ho-ho !

– Ça, c'est un jeu de mon enfance. Je suis resté espiègle... Craignez rien : l'eau de mer, ça tache mais ça n'enrhume pas.

– Vieille canaille ! Conséquemment que vous attendez avec récidive et rédhibitoirement à la dignité de la gendarmerie.

– J'ferai pus, mes bons messieurs. Je vas tout droit en prison, vous voyez par le plus court.

Avec une audace tranquille, il s'engageait entre la Vache et la Jument. Pauvre Moallic ! Juste à ce moment, une lame déferla si grosse, si haute sur la première roche, qu'elle ne cessa pas de briser en courant sur la seconde.

Beu-eu-eu-ou-oua-a-a-ah-hi-hi-hi-hi-ho-ho-ho-ho !

Happé par le brisant, le canot tournoya dans l'écume, disparut.

(manque la page 4)

français « anse profonde »?) avait un beau potager clos de murs pas trop hauts et, dans ce potager, en espalier, quelques pieds de tomates. Des tomates, on en avait jamais vues à Poul-Don pas plus que des arbres d'aucune sorte, sinon quelques sureaux, quelques tamaris et quelques figuiers sans figues. Jacques avait appris de son parrain ce que c'était que des tomates : des fruits jolis à voir, mais amers, tout en pépins en en jus, bons pour les mocos et les bourgeois, rien de fameux. Mais il n'eut aucune peine à faire croire à ses camarades — une bande de galopins de son âge — que c'était là des pommes sur leurs pommiers, des pommes de choix, mûrissant au soleil d'août, en grand mystère, pour cette vieille gourmande de Mme. Duranton. Ils grimpaient sur le mur à tour de rôle, en se faisant la courte échelle et étouffaient, une fois redescendus, des cris d'admiration enthousiastes. Certainement notre mère ne fut jamais tentée par la pomme du Paradis terrestre que ces maraudeurs par les tomates de Mme. Duranton.

– Voyez donc : y en a qui deviennent rouges, disait l'un ou l'autre.

Ils ne résistèrent pas indéfiniment à leur envie. Les tomates furent saccagées, certain matin de brouillard qu'on n'y voyait pas à dix pas, et malgré qu'il y eût marqué sur des écriteaux, en dedans du mur, cet avis horifique : *Pièges à loup*. Tout de même leur cœur battait. Il leur sembla entendre un aboiement, ils ne furent pas longs à déguerpir. Quand ils se crurent en sûreté avec leur butin, ils en firent le partage bien

honnêtement. Mais Jacques ne voulut toucher à rien.

- Prends donc, Jacques, tu as droit à ta part, comme les autres.
- Non, merci, je vous la donne.

Bon ! On n'insista pas : il y en aurait plus pour chacun.

- Ça doit être des douces, disait l'un.
- Je les crois un tout petit peu aigres, disait un autre.

Horreur ! Le premier qui y mit la dent fit une grimace. Le second cracha le morceau de dégoût. Et les autres en firent autant.

Qui rit bien de l'aventure, ce fut Jacques.

Mais on ne peut pas toujours rire. Par quelle voie Mme. Duranton fut-elle introduite de son rôle dans la destruction des tomates ? Toujours est-il qu'elle alla faire un beau bruit chez la veuve Riou. Mère commença par donner de la corde, et d'un bras vigoureux, au satané farceur. Et puis, elle dit au parrain :

– C'est trop d'ennuis qu'il me donne, votre filleul ; aussi vous le gâtez tant ! Je comptais l'envoyer encore un an à l'école. Tant pis ! Je vais en faire un mousse.

– Pourquoi pas ? Rétorqua parrain. Son père a été mousse, ses oncles de même ; ses grands-pères aussi, et probablement les pères de ses grands-pères, et les pères encore de ceux-là, et ainsi de suite, depuis qu'il y a un Poul-Don et, dans ce Poul-Don, des bateaux. Eh bien ! Il fera comme eux tous, et il ne s'en portera pas plus mal.

– Vous savez bien ce qu'on dit, Louis, métier de marin, métier de chagrin !

– Métier de rentier, voilà le bon métier ! Ça se dit aussi, Léocadie, mais les rentes, ça ne se connaît pas beaucoup au pays, exceptées celles que la marine nous fait quand nous sommes devenus de vieilles berniques, collées à un pignon d'auberge ou au parapet de la digue.

– A qui le dites-vous, Louis ?

– Alors, Léocadie, ne cherchez pas. J'ai justement besoin d'un mousse pour finir la saison, le mien est tombé malade.

Chapitre II

Mousse! — A bord de l'*Etoile de Mer*. — Après le beau temps, vient la tempête. — Notre-Dame de Poul-Don, secourez-nous ! — La couronne de vingt francs.

Être mousse, Jacques ne demandait pas mieux.

Un mousse, même à treize ans, c'est quelqu'un ! Ça peut farauder, ça gagne son

pain. Tous les samedis, ça rentre à la maison avec des sous dans la poche. Quelquefois plus, quelquefois moins ; tout dépend de la pêche, et aussi du prix qu'on la paie. Quand le prix est bas, l'équipage grogne contre les acheteurs, qu'il accuse d'être des filous. Et quand le prix est haut, l'équipage grogne autant, histoire de n'en pas perdre l'habitude... Jacques sent qu'il saura grogner comme un autre.

Quant à manier un aviron, hisser ou amener une voile, tenir une barre, débrouiller un filet, compter le poisson, porter les paniers pleins à l'usine, il le savait passablement déjà. Par exemple, c'est quelque fois un peu dur : ça pèse, les grosses sardines, et les gros avirons aussi !

Boire une petite goutte après un bon coup de pêche, il ne s'en montre pas incapable. La goutte, ça lui racle abominablement le gosier, et, au fond du cœur, il préférerait peut-être du sirop. Mais il se croirait déshonoré de le dire, et presque de le penser. Tout l'équipage boit la goutte, parrain de même, et il n'y a pas de Moallic ou de Riou qui n'en boive ou qui n'en ait bu²¹²⁷.

A ce propos, encore une histoire du grand-père, qu'on aime à raconter dans la famille et que Jacques connaît sur le bout du doigt.

Un jour, La Chique, pas mal éméché, rencontre M. des Orgeats qui habite un château à quelques lieues du port, est (*sic*) le président d'une ligue contre la consommation d'alcool. C'est un excellent homme, qui consacre à cette bonne œuvre beaucoup de son temps et de son argent. Dommage qu'il soit si laid ! Il a le nez de travers, et un peu aussi les épaules. Petit et chétif, avec ça, au point qu'il fait peur pour lui à Poul-Don, quand il se promène du côté de la falaise, et qu'il vente.

Donc, le voilà nez à nez avec la Chique qui, lui non plus, bien qu'il fit très calme, ce jour-là, ne paraissait pas des plus solide sur ses jambes.

- Moallic, mon ami, tu as encore bu !
- Que voulez-vous, mon bon monsieur, le marin aime la goutte.
- Tus sais pourtant bien que ça ruine la santé.
- Vous croyez, monsieur des Orgeats ? Moi je dis que le fort, ça rend fort.
- Mal raisonné, Moallic, mal raisonné. Celui qui est fort par rapport à toi, tu es faible par rapport à lui. L'eau de vie prend sa force sur celle des gens qui en boivent.
- Tonnerre ! J'en bois ma part, et pourtant je ne me sens pas trop démoli. Voyez ces bras ! Voyez ces mains ! Personne n'a de pareilles mains à Poul-Don !

2127 On voit ici l'importance sociale de l'alcool et l'analyse que fait Dupouy de la manière qu'a l'alcoolisme de se propager dans les équipages.

– Cependant, il y a à Poul-Don de plus buveurs que toi. Et tu ne me diras pas que tu tiens aussi ferme sur tes pieds quand tu as bu... Mais passons. J'admets, j'admets que tu gardes toute ta force et que, l'alcool en te circulant dans le corps, fasse tort à ta bourse et pas à ta santé. C'est à la santé de tes enfants et de tes petits-enfants qu'il fera tort. Les enfants d'alcoolique, mais c'est tout ce qu'il y a de plus mal venu, de plus vilain, de plus contrefait. C'est alors que, le regardant bien en face, comme s'il le découvrait, La Chique lui dit, avec un air de grande compassion :

– Eh bien ! Sauf votre respect, monsieur des Orgeats, faut-il que vos anciens en aient vidé des litres !²¹²⁸

Le pauvre président en était resté bête.

Le jour où Jacques embarqua à bord de l'*Etoile de Mer* ; sardinier à deux voiles, patron Louis Cadiou, il fallut bien trinquer. Tous les hommes d'équipage trinquèrent avec plaisir. Jacques trinqua avec courage. Et par là les autres virent bien que c'était une graine de matelot.

Ce même jour, qui était le premier de la semaine, Léocadie versa une petite larme. Une petite, c'est façon de parler. Car, pour dire vrai, elle mouilla un grand mouchoir, mais quand, le samedi suivant, son fils lui revint avec trente-six francs cinquante pour sa demi-part de mousse, elle le regarda comme un homme, et la fierté lui gonfla le cœur. Seulement, chose curieuse, elle pleura encore...

– Qu'est-ce que tu as à pleurer ? Lui demanda Jacques. Pleure pas, mère, pleure pas, mère.

Il était un peu choqué de ces larmes.

– Je ne pleure pas, Lomic, au contraire.

En effet, elle se mit à rire. Mais de grosses larmes lui coulèrent des yeux. Alors, il la regarda comme une femme. Et pour signifier lui, qu'il était d'une autre trempe, il n'eut même plus un coup d'œil pour les billets qu'il avait posés sur la table, comme s'il y avait des mois et des ans qu'il en rapportait ainsi, chaque samedi, en vieil habitué de la pêche.

Tous les matins, bien avant qu'il fît jour, l'*Étoile de Mer* hissait ses deux voiles brunes qui semblaient, quand on les regardait d'en bas, monter au milieu des étoiles et puis il franchissait la passe en laissant à gauche (à bâbord disent les matelots), meugler la Vache et hennir la jument, et puis, balancé par les grandes houles du large, il filait sur certains points de la baie pour y jeter ses filets à sardines. A ce moment, l'aurore,

²¹²⁸ Cette scène et sa conclusion comique peut surprendre, car Dupouy regrettait vivement le goût des pêcheurs pour la bouteille. Pourtant, ici, c'est bien le buveur qui sort vainqueur de la situation.

apparaissant dans un coin du ciel semait des fleurs roses sur la route du bateau (*sic*) comme celle d'une procession de la fête-Dieu²¹²⁹.

L'Étoile de Mer ne courait pas plus vite qu'un autre et, bien des fois, une chaloupe qui avait commencé par lui courir après finissait par courir devant. Le patron Cadiou ne faisait pas trop mine de s'en apercevoir. Ou bien alors, il disait de son bateau :

– Il a trop de lest à l'arrière. Faudra que je déplace quelques cailloux.

Ou bien, il disait de l'autre bateau :

– C'est léger, comme ça par beau temps. Faudrait voir comme ça porterait la toile par tempête.

– Les hommes d'équipage approuvaient plus ou moins. Mais, Jacques, lui, pensait tout à fait comme son parrain.

Tous les soirs, *l'Étoile de Mer*, fatiguée de courir, se reposait sagement à quelques mètres de la jetée, amarrée à une grosse chaîne qui tenait à une grosse, très grosse pierre, laquelle tenait elle-même au fond. Et alors, Jacques restait seul à son bord, comme les autres mousses au leur²¹³⁰. Les hommes, une fois le poisson porté et les filets rentrés, étaient allés dormir à la maison. Mais la maison du mousse c'est le bateau. C'est là qu'il dort, tout le temps qu'il ne passe pas à chanter ou à jouer aux cartes avec les camarades ou à se promener en canot d'un bord à l'autre. Pour dormir, il s'enveloppe dans une capote de toile doublée d'une couverture de laine. Pour sommier et matelas, les planches du pont. Pour oreiller, son pantalon ciré plié en quatre... On est peut-être mieux dans un lit. Ici, pourtant, il y a un avantage : c'est que l'eau vous berce — un peu brusquement, parfois.

En s'endormant, Jacques se disait qu'il était, pour la nuit, le maître du bateau. Et, de se le dire, il ne se sentait pas le premier venu.

Le jour approchant, quand les équipages faisaient claquer leurs sabots sur la jetée, et que son équipage à lui le réveillait, il se sentait beaucoup moins fier.

– Hé ! Jacques !

– Jacques Riou, Ri ou-ou !

– Accoste ici vivement, Jacques !

– Entends-tu, Jacques Riou ?

– Debout, donc ! Jacques !

Jacques sursautait et, les poings dans les yeux, criait à son tour :

2129 L'aurore, sur la barque, correspond chez Dupouy, depuis les origines, à une scène religieuse, voir *supra*, partie I.

2130 On retrouve cette évocation du mousse seul à bord de la barque dans plusieurs ouvrages. On peut la considérer comme un topos de l'auteur.

- Je suis debout !
 - Ah ! Ce n'est pas trop tôt, répliquait une voix sur la jetée.
 - Une heure que nous t'attendons, lascar !
 - Tu nous feras manquer notre pêche mousse du diable !
 - Débrouille-toi, non d'une pipe !
 - Tu ne sais plus godiller failli gars ?
 - On va te dresser, tout à l'heure ! Gare tes oreilles, paresseux !
- Tout ceci dans l'ombre, et parmi les cris d'autres équipages

(manque p. 9)

allait s'ouvrir et tout vider dans le gouffre.

Mais Cadiou avait dit :

- C'est un bateau solide par gros temps.

C'est Pourquoi Jacques qui n'avait jamais été à pareille fête n'avait pas peur.

De temps en temps, un des hommes le regardait et riait en le regardant et le blaguait :

- Ça te va de danser, Jacques !
- Un fameux bal, mon gars ! Disait un autre.
- C'est pour la noce de monsieur le Vent avec mamzelle la Mer, expliquait un troisième.

- Zut ! Ma pipe qui s'est éteinte !

- Et ma chique, à moi, qui ne veut pas rester en place !

Mais bientôt, aucun d'eux ne riait plus. La bourrasque devenait tempête. Avec deux ris, il y avait encore trop de toile. Il fallut, non sans peine, en amarrer un troisième. Au bout d'un quart d'heure, un quatrième. Au bout d'un nouveau quart d'heure, on amena la grand'voile, qui n'était plus bien grande, et on la remplaça par une voile de cape, toute petite. Et même, on finit par baisser le grand mât, sur lequel on avait hissé cette voile de cape, et on le remplaça par un pauvre mât de rien dutout(*sic*), au bout duquel ne montait même pas cette pauvre voile, parce que, à elle aussi, on avait amarré des ris.

C'est du coup que l'*Étoile de mer* ne faisait plus grande figure ! Et encore, tel quel, il semblait à chaque rafale qu'elle allait être plaquée sur l'eau comme un cerf-volant..... non, pourtant, elle se relevait et continuait sa course.

Depuis combien de temps courait-elle ainsi ? Une heure ? Deux heures ? La nuit venait en hâte. La pluie cinglait les visages. On ne voyait plus à cinquante mètres autour de soi et la mer ne cessait pas de grossir.

Le patron avait toutes les peines à tenir sa barre, tant les lames pesaient sur le gouvernail. Les hommes étaient exténués par la manœuvre.

Enfin, dans une éclaircie, on entrevit le port et la passe où la Vache et la Jument brisaient comme jamais Jacques ne les avait vues briser, meuglaient et hennissaient comme jamais il ne les avait entendues mugir et hennir.

– Attention à vous débrouiller, les gars ! S'écria le patron, car c'est le plus dur qu'il nous reste à faire.

– Trop dur pour nous patron !

– Jamais nous ne passerons cette maudite passe.

– Voyez, elle brise sur toute sa largeur.

– Nous n'en avons plus pour longtemps.

– Chavirer si près de la maison , quelle pitié !

– Ma pauvre femme !

– Mes pauvres enfants !

– Ah ! mon Dieu, après cette lame-ci, c'est la fin.

– La voilà passée, c'est pour la prochaine.

Jacques, jusque là, n'avait rien dit : il se trouvait trop petit garçon pour mêler sa voix à celle des hommes.

Mais le moment venu où les hommes renonçaient, sans doute pensait-il qu'il avait le droit de placer son mot et il le plaça.

Se tournant vers la chapelle de Notre Dame de Poul-Don, qu'on entrevoyait entre deux grains, un peu à l'écart du village, sur une falaise déserte, il osa dire :

– A quoi pensez-vous, quand Notre Dame de Poul-Don est là qui nous regarde ?

Notre Dame de Poul-Don est en grande vénération sur cette côte, comme Notre Dame de la Palud sur la Côte de Douarnenez, Notre Dame de Grâce sur celle de Honfleur ou Notre Dame de la Garde sur celle de Marseille. Jacques savait cela et on ne l'invoquait pas en vain dans le péril. Mais les matelots de l'*Étoile de Mer* étaient si fatigués, si rendus, qu'ils ne songeaient même pas à l'invoquer.

Ce fut Jacques qui s'en avisa :

– O Sainte vierge de Poul-Don, s'écria-t-il en joignant les mains, oubliez nos péchés, oubliez toutes mes farces, vous qui avez sauvé tant de bateaux en détresse,

conduisez aussi le nôtre dans le port, et je vous donnerai en récompense.....

Une lame déferla à l'avant de l'*Étoile de Mer* avec un tel fracas que personne, pas même peut-être Notre Dame de Poul-Don, n'entendit d'abord de quelle récompense il était question.

Mais la petite flûte de Jacques, perçant à nouveau les orgues, les grosses caisses, les contrebasses, les hennissements, les meuglements et les rugissements de la tempête, reprit :

– Je vous donnerai en récompense une belle couronne, Sainte Vierge, une couronne de vingt francs !

Cette fois, c'est tout probable que Notre Dame de Poul-Don entendit.

Jésus-Christ, sur le lac de Tibériade, dit à la tempête :

– Apaise-toi.

Et la tempête s'apaisa.

Jacques, bien sûr n'avait pas cette puissance divine, même avec le secours de la Sainte Vierge. La tempête ne s'apaisa pas dès qu'il eut parlé. Le vent continua à siffler dans les voiles, les lames à lancer en l'air le pauvre bateau, et à le laisser retomber comme une loque. Les brisants, après, comme avant, ouvraient et fermaient leurs mâchoires pleines d'écume... Mais les pêcheurs avaient repris courage.

– Si Notre Dame de Poul-Don nous tire d'ici, dit Cadiou, promettons-lui, les gars d'aller tous à sa procession, l'an prochain avec un beau cierge !

– Promis ! Répondirent-ils.

Trois minutes plus tard, leur bateau avait franchi la passe.

Comment dans ce tumulte et parmi ces remous avait-il pu garder

(manque p. 12 et 13)

– Entendu, mon petit gars, mais je n'en ai pas à te donner. Ni moi ni personne. Tu n'en trouveras pas une dans toute la ville.

– Pas une ? Jacques se sentait près à pleurer de désespoir, et baissait le nez. Mais tout à coup, il le releva.

– Tant pis, dit-il. Vous m'en donnerez une...une...

– Mortuaire ?

– C'est ça.

– Mais ceux qui t'ont donné des sous pour ta couronne n'en voudront pas.

– Personne ne m'a donné des sous, répliqua-t-il fièrement. C'est moi qui paie.

– Oh ! Si c'est toi qui paie, c'est à toi de choisir. A ton aise ; mon petit gars... Tiens, en voilà dans tes prix qui ne sont pas mal. Veux-tu celle-ci, toute blanche comme une couronne de mariée ? Ou bien veux-tu celle-là avec de belles roses toutes roses ?

Il se décida pour celles qui avait de belles roses toutes roses.

Elle est de vingt francs quarante-cinq, dit la marchande en consultant l'étiquette, vingt francs et neuf sous encore... Mais pour toi je la laisse à vingt-francs.

Elle lui fit par dessus le marché un beau paquet de papier brun. Ah ! C'était une bien aimable dame !

Son paquet à la main, il reprit sans s'attarder le chemin du retour. Sitôt débarqué, il s'en fut tout droit au presbytère.

Le recteur, qui connaissait son vœu, ne fut pas peu abasourdi de son drôle de choix. Mais quoi qu'il eût une voix forte et un accent rude, c'était un homme doux. Il se dit tout bas :

– Il ne faut pas contrister cet enfant. La bonne Vierge sera contente tout de même.

Et il dit tout haut à Jacques :

– Elle est magnifique ta couronne. Des roses en perles ! C'est magnifique, mon enfant.

Aussitôt il le conduisit à la chapelle.

Grimpé sur un banc, Jacques commença par embrasser Notre Dame sur les deux joues, qui sont de bois peint et rouges comme deux pommes. Quand il voulut lui mettre la couronne sur la tête, il s'aperçut qu'elle en avait déjà une, de toute autre forme et dorée. Il en éprouva du souci.

Mais le recteur lui certifia que des couronnes de perles comme la sienne, ça se mettait aux pieds.

Jacques n'eut pas de peine à croire une chose qui l'arrangeait si bien. Le recteur, en fouillant un peu, trouva à la sacristie un marteau et un clou à crochet, qu'il enfonça en six coups dans le bois du socle et auquel il suspendit la couronne.

Puis, s'étant reculé de quelques pas, il déclara qu'elle faisait très bien. Jacques fut de cet avis. La Vierge avait un petit air sou-

(manque p. 15)

beaucoup.

Les commères l'enviaient, quitte à se dire ensuite, l'une à l'autre :

– Après tout, c'est du monde qu'on ne sait pas qui c'est.

Ces dames, Jacques s'en souciait autant que si elles avaient habité la lune. M. Lebourgeois ne le préoccupait guère plus. Par contre, il se lia vite avec Raymond, qui était un brave zigue et s'intéressait comme un gars de Poul-Don à tout ce qui était mer, pêche et bateaux.

Raymond était bien de deux ans l'aîné de Jacques. Mais, comme marin, c'était lui, de beaucoup, le plus jeune. Il avait un harnachement complet de loup de mer : bérêts, vareuses, cirés. Tout un assortiment de lignes, d'hameçons, de crin de Messine et d'haveneaux. Mais il savait tout juste nager une dizaine de brasses et se tenir debout dans une barque.

Tant bien que mal, Jacques lui apprit à se servir d'une rame, d'une barre et d'une voile, à distinguer une vergue d'un mât, une misaine d'un taillevent, une écoute d'un point d'amure. Mais malgré sa promesse au recteur, il avait trop le goût des farces pour ne pas en jouer à ce naïf enfant des villes, chaque fois que s'en présentait l'occasion.

Raymond ne se fâchait pas, parce qu'il avait bon caractère et parce qu'il avait peur, en se fâchant, de perdre un professeur qui lui inspirait une admiration sans limite.

Jacques de son côté, aimait de bonne amitié son Parisien et l'aurait, au besoin, énergiquement défendu contre les autres mousses de Poul-Don, qui sont quelquefois de bien vilains diables. Ils l'emmenaient à la pêche avec l'autorisation de Cadiou à bord de *l'Étoile de Mer*. Mais en fait de poisson, les plus beaux qu'il lui faisait (*sic*) pêcher tenaient du poisson d'avril quoi que la saison en fût loin.

C'est le 15 août, jour de l'assomption, qu'a lieu la fête ou, comme on dit au pays, le « pardon » de Notre-Dame de Poul-Don.

Chaque année, il attire autour de la chapelle solitaire, une foule de gens — pèlerins (*sic*) ou curieux — surtout à cause de sa grande procession et des vœux qu'y accomplissent ceux qui ont obtenu une grâce de « madame Marie, mère de Dieu ».

Tout l'équipage de *l'Étoile de Mer* devait en être puisque c'était promis. Et naturellement Jacques avec l'équipage.

Comme le grand jour approchait, il dit à Raymond :

– Raymond, es-tu un ami ?

– Je te le jure.

– Un frère ?

– Parfaitement, un frère !

– Eh bien ! Alors, tu ne peux pas me laisser aller seul, en costume de pénitent, à cette procession.

– Comment ? Tu seras avec tout l'équipage.

– Tout l'équipage, ce n'est pas toi.

– Mais Jacques, je n'ai rien demandé à la Vierge, ni rien promis.

– Qu'est-ce que ça fait ? Est-ce que tu ne lui dois pas mon salut ? Mon salut ou le tien, puisqu'on est des frères, c'est-il pas la même chose ?

– Ça, c'est vrai, reconnu Raymond.

– Quand j'ai fait mon vœu, je l'ai fait pour toi comme pour moi.

– Tu ne me connaissais pas encore.

– Écoute, je ne peux pas t'expliquer ça, mais c'est comme si je t'avais connu, et comme si tu m'avais connu toi-même. Dis pas le contraire ou je croirai que tu n'es plus mon ami.

Raymond réfléchit une minute, puis il se mit à questionner Jacques :

– Qu'est-ce qu'il faudra que je fasse ?

– Tu feras comme chacun de nous. Tu achèteras au bedeau un gros cierge.

– Bien.

– Tu ôteras ton chapeau, ta veste, tes souliers et tes chaussettes, que tu déposeras à la sacristie.

– C'est tout ?

– Oui, jusqu'ici. Tu ne garderas qu'une chemise, qui devra être blanche, et un pantalon qui devra être blanc.

– Après ?

– Après, tu accosteras l'équipage et, quand la procession sortira de l'église, tu sortiras aussi en te tenant parmi nous.

– Pieds nus ?

– Mais oui, pieds nus et tête nue.

– Et s'il y a des cailloux et des piquants ?

– Eh bien ! Tu marcheras dessus. Vas-tu me parler de coup de soleil aussi, ou de brumasse ? On est marin, tonnerre, ou on ne l'est pas.

– Et toutes les saletés qui traînent ! J'aurai les pieds crasseux.

– Tu les laveras à la grève. Quelle demoiselle !

– C'est entendu, je vais demander la permission à maman.

– La permission ? Tu crois que c'est nécessaire ?

– Ça vaut mieux.

Aussitôt fait que dit. Mais maman, en entendant une proposition aussi folle jeta les hauts cris, déclara que Raymond devenait complètement loufoque, qu'il tournait au sauvage, et que la Vierge, pas même celle qui résidait à Poul-Don, ne pouvait exiger qu'un garçon bien élevé alla en son honneur se mêler à des Bretons ridicules en se barbouillant les pieds de purin, de goémon ou de jus de chique. Les demoiselles Lebourgeois mises au courant du projet, en firent des gorges chaudes, et M. Lebourgeois, survenant, acheva la déconfiture de son héritier par quelques plaisanteries du meilleur goût contre les superstitions du terroir.

– Je crois que le voilà guéri, conclut-il, quand Raymond l'oreille basse, les eut quittés.

Toute la famille Lebourgeois était donc bien tranquille le jour de la fête, dont elle s'apprêtait à jouir pour sa large part en se dirigeant vers la chapelle sans Raymond : il avait pris les devants sous prétexte que ses sœurs lui feraient manquer le plus beau, à se mirer, interminablement, dans leur glace.

Il faisait le plus joli temps, ce qui n'a rien d'extraordinaire en plein août. Le soleil ne brûlait pas trop, grâce à un petit vent d'ouest qui soufflait fort à propos, avec la mer montante, mais il faisait luire richement les coiffes et les broderies de la foule bigouden.

M. Mme et Mlles Lebourgeois prirent place sur un talus au long duquel devait cheminer la procession. M. Lebourgeois se sentait plein d'esprit pour la circonstance et ne cessait de faire, au dépend des passants, de bons mots qui obligeaient ces dames à rire aux éclats, malgré leur grand respect pour la religion et leurs belles robes.

Mlle. Lebourgeois aînée avait, en plus de sa belle robe, un kodak dont elle se promettait de bien jolis souvenirs pour plus tard.

Une sonnerie de cloches. Bannières en tête, la procession sortait de la chapelle.

Les hommes se découvrirent, M. Lebourgeois se découvrit aussi, sans interrompre le feu roulant de ses plaisanteries. Mais maintenant, il les faisait à mi-voix.

Les bannières s'approchèrent — clic ! Un coup de kodak — puis passèrent toutes secouées par le petit vent d'ouest, et vacillantes aux mains de leur porteur, qui mettaient leur orgueil à les tenir sans appui, à la seule force des bras.

Ce fut ensuite le tour des croix d'or et d'argent — clic ! Un coup de kodak — puis de monsieur le recteur, des prêtres et des chantres — clic ! Clic ! — qui chantaient d'une voix forte, sinon très juste, un long cantique en breton. Occasion unique pour M. Lebourgeois de dire quelque chose de vraiment tapé, à en juger par les rires étouffés de

madame ou de mesdemoiselles. Dommage que ce fût dit trop bas pour être attrapé au vol et rapporté ici !

Après arrivèrent les saints de bois ou de plâtre peint — clic ! — balancés aux épaules des marins et des jeunes filles. La dernière et la plus grande de toutes venait, notre Dame de Poul-Don, avec ses joues rouges comme deux pommes et sa tunique blanche à ceinture bleue, Notre-Dame, reine des flots, sa couronne royale en tête et aux pieds une couronne mortuaire. Une couronne mortuaire, ce n'est pas d'ordinaire très drôle. Mais il faut croire que celle-ci l'était joliment. Car, à peine M. Lebourgeois l'eut-il vue, qu'il murmura à l'oreille de Mme. Lebourgeois quelques mots qui firent pouffer cette dame derrière sa main. Elle les répéta — du moins il faut le croire — à l'oreille de sa fille cadette, qui pouffa. La cadette se pencha à l'oreille de l'aînée, qui, tout en ajustant son kodak, pouffa également.

Seul celui qui faisait pouffer les autres, ne pouffait pas. M. Lebourgeois restait calme et digne, avec un petit air détaché et supérieur de pince sans-rire. Mais ses yeux pétillaient.

Immédiatement, derrière Notre-Dame de Poul-Don marchaient les pénitents et les pénitentes. Les femmes étaient en jupon et chemise de grosse toile, à manche longues.

– Quelle indécence ! Chuchota sur un ton d'indignation feinte M. Lebourgeois.

Melle. Lebourgeois aînée, en se trémoussant, faillit rater son cliché.

Quant aux hommes, ils se bornaient, semble-t-il, à l'équipage de l'*Étoile de Mer*, tous, vieux ou jeunes, tête nue, pieds nus, chemise blanche, pantalon blanc et le cierge en mains.

– Le patron a des cors aux pieds, souffla M. Lebourgeois. Clic ! — Encore un cliché amusant.

Mais quoi ? Qu'est-ce ? Les Lebourgeois auraient-ils la berlue ? Ce pénitent de blanc habillé, ou déshabillé, plutôt, cheveux au vent, pieds nus et un cierge énorme entre les doigts, mais il ressemble à s'y tromper... mais ils ne s'y trompent pas..... C'est Raymond ! C'est leur fils ! C'est leur frère !

Leur fils en personne, sérieux comme un pape ou comme un rescapé.

Madame et ses filles en sont suffoquées à tel point, que leur cri d'horreur s'arrête dans leur gosier. Quant à monsieur, qui, jusque là, se frissait si gentiment la moustache, les bras lui en tombent ; littéralement.

D'ailleurs, que faire sans provoquer un scandale ?

Muets, hagards et impuissants, ils regardent défiler leur progéniture. Raymond défile avec lenteur et dignité, les yeux fixés sur son cierge, sans même apercevoir père, mère, ni sœurs. Mais Jacques qui marche à son côté, moins absorbé par ses dévotions, lance un regard de biais aux parisiens et, voyant leur mine ahurie, ne peut retenir un sourire où Satan a certes beaucoup plus de part que la Vierge.

Ça ne l'empêcha pas, une fois la cérémonie terminée, de considérer Raymond, ainsi qu'il l'avait dit, comme un frère.

Pas une minute il ne pensa à lui dire :

– Hein ! Quel bon tour je t'ai joué !

Au contraire, il lui parut qu'ils avaient, désormais, pour tout de bon, en dehors de la grasse Mme. Lebourgeois et de la brave Léocadie Riou, un peu mûres l'une et l'autre, une même mère très jeune, avec de belles joues rouges, une belle robe blanche, une belle ceinture bleue, une couronne d'or sur la tête, une couronne de perles aux pieds, et habitant un paradis à peu près pareil à son autel de la chapelle de Poul-Don.

Il passa son bras gauche au bras droit de Raymond et lui dit :

– Maintenant, vieux frère, tu es comme moi. Tu n'as plus rien à craindre, puisque Notre-Dame de Poul-Don te protège.

Chapitre IV

Le dundee *Vat-et-Vient*.– Les trois voyages à la côte d'Afrique.– Une fâcheuse culbute.– Les dents du rieur.–

Il fallut pourtant se séparer.

L'automne venant, Raymond s'en retourna avec les siens à Paris ou dans sa banlieue. Quant à Jacques, quelques mois après, il partit aussi, mais dans une autre direction et pour beaucoup plus loin.

Pour la côte d'Afrique, simplement.

La côte d'Afrique ? C'est un peu vague, n'est-ce pas ? Sur quelle mer, cette côte, sur quel océan ?... Quand un pêcheur de Poul-Don ou des environs parle de la côte d'Afrique, il ne peut s'agir que d'une côte, celle qui allonge ses falaises et ses dunes depuis le Maroc jusqu'au Sénégal et près de laquelle on pêche, pas commodément (car ça brise dur, dans ces parages) la langouste verte.

Et comment va-t-il si loin notre Jacques ? A bord de l'*Étoile de Mer* ? Non, pas. Sur un autre bateau plus grand et plus neuf. Cadiou s'était débarrassé du premier trop

fatigué pour de pareils voyages. Il vendit à bas prix à un ligneur du voisinage et fit construire l'autre avec ses économies et l'apport de M. des Orgeats devenu ainsi armateur. Ce dundee était pourvu pour cette pêche à la langouste d'un grand mât, d'un vivier où l'eau se renouvelle sans cesse parce qu'il communique par des fentes avec la mer. Vous croiriez qu'un bateau pareil où la mer peut entrer, ce n'est pas rassurant. Eh bien ! Tous les pêcheurs vous diront le contraire : cette eau de mer dans les viviers, c'est le meilleur des lests. Par exemple, il faut que les cloisons soient bonnes. Il fut baptisé le *Vat-et-Vient* puisqu'il avait pour affaire d'aller et de venir entre le port de Poul-Don et la baie du lévrier, là-bas, sous la côte de Mauritanie.

On eut aucune peine à y embarquer Jacques qui ne demandait qu'à voyager, comme son défunt grand-père.

Ce fut à la fin de février que le *Vat-et-Vient* appareilla. Il faisait un vent frais de nord-ouest. Excellent pour courir au sud. En voyant diminuer, puis disparaître au loin les maisons du village et les mâtures du port, parmi lesquelles il y avait sa maison et la mâture de l'*Étoile de Mer*, Jacques avait le cœur un peu gros, peut-être pour avoir vu pleurer sa mère qui, on le sait, avait la larme facile. Mais quelle fierté de filer sur l'Océan libre, d'une magnifique allure, comme si l'on avait au corps toutes les voiles que gonflait la brise, brigantine, foc, trinquette, flèche et ce petit rectangle à l'arrière, qui a donné son nom à tout le gréement : le dundee !

Il y avait dans la cambuse des pains ronds de dix livres pour les premiers jours du voyage, et pour les jours suivants une quantité de biscuits que les hommes aimaient moins que le pain, mais que Jacques trouvait beaucoup meilleur, un plein baril de porc en saumure, une pleine barrique de vin rouge, un mignon petit fût de tafïa, des conserves de poissons, des conserves de légumes, de la graisse de lard, un bidon d'huile, des bouteilles de vinaigre et quelques bons sacs de pommes de terre. Tout ce qu'il faut pour ne pas mourir de faim ou de soif.

Comme tout marin, Jacques mangeait à la pointe de son couteau, un véritable « Pradel » il n'en était pas peu fier. Un bon mousse doit faire un cuisinier passable. Au bout de quatre à cinq essais, Jacques vous grillait la tranche de poisson avec une maîtrise qui lui valut les félicitations de tout l'équipage.

Pour la confection d'un rata, il n'était pas non plus manchot. A coup sûr, il n'y ménageait pas le poivre.

– Jacques, lui disait le patron et parrain, comme gâte-sauce, tu as des dispositions numéro I. Tu verras que tu finiras maître-queux chez quelque amiral !

– C'est pas un mauvais métier, expliquait parrain. On y récolte des tas de pourboires, sans parler de la considération. J'ai connu au service un individu comme ça. A force d'empocher des sous, il a pu s'établir à son compte dans un grand hôtel de Sainte-Marine.

– Où il a fait fortune ? Demanda quelqu'un.

– Non, il s'y est ruiné.

Le premier voyage se passa fort bien. Dans le golfe, on voguait le soir, entre des bancs de sardines et d'anchois qui venaient à fleur d'eau. On aperçut de loin la côte du Portugal. Puis on rangea Madère où il paraît qu'il y a de si bons vins, ensuite les Canaries, où il pousse des bananes, qui ont, assura Daoulas, le goût des bonbons anglais. Jacques ne fut pas peu émerveillé de voir surgir des eaux le pic de Ténériffe, pareil à un énorme cône comme celui qu'on arborait au sémaphore de Poul-Don, les jours de tempête, mais la pointe en l'air et à demi perdu dans les nuages. Il apprit à connaître les alizés, qui soufflent à peu près régulièrement du nord au sud. Au retour, on courut une longue bordée jusqu'aux Açores, où l'on trouve le vent d'ouest. Dans l'intervalle, on avait pêché sous le Cap Blanc à peu près dix mille langoustes, qu'on vendit un bon prix à Camaret.

Le deuxième voyage ne fut pas mauvais non plus et la pêche fut encore meilleure, puisqu'au moment de quitter les parages du Cap Blanc il y avait plus de douze mille langoustes dans le vivier. Par malheur, au retour, il y eut entre les Açores et le Cap Finistère, des calmes plats qui n'abrégeaient pas la route. C'est bien joli la mer, mais quand il n'y souffle pas la moindre brise et que toutes vos voiles sont comme des ballons dégonflés, ce n'est pas folâtre. Jacques avait beau lire et relire, pour se distraire, l'almanach du marin, qui est plein de si belles histoires, et se chanter, le soir, à la fraîcheur, de belles chansons, il bâillait le pauvre ! Et tout l'équipage baillait de même et bougonnait. Mais le pire, c'est qu'une bonne moitié des langoustes trop tassées dans une eau trop chaude et trop dormante creva.

A son troisième voyage, le *Vat-et-vient* fut abordé par un maladroît d'espagnol qui lui envoya son beaupré en pleine brigantine et une kyrielle d'injures en guise d'excuses. Il fallut relâcher, pour réparer les voiles ; à Las Palmas. Le voilier canarien leur compta au prix fort sa toile, son fil, les aiguilles qu'il cassa et son temps. Cadiou, au moment de régler la dépense, lui aurait bien donné, par dessus le marché, un bon coup de sa tête de breton dans l'estomac, et Daoulas qui avait été moniteur dans la flotte, parlait de jouer du chausson pour lui apprendre le calcul ; mais il valait mieux être

prudent : on est jamais le maître chez les étrangers.

Pour regagner un peu de temps perdu, le patron décida d'aller mouiller moins loin qu'à la hauteur du cap Blanc, quelque part entre le cap Juby et le cap Bojador. Puisqu'il y avait des langoustes là-bas, il devait bien y en avoir ici.

La côte était à peu près comme l'autre, toute en dune de sable et en falaise de boue, cuite et recuite au soleil du tropique. Aucun abri. Dès que la mer était grosse, elle roulait de lourdes lames qui paraissaient des bataillons à l'assaut. Du moins Daoulas l'affirmait, ayant fait une partie de son service dans la coloniale et couru, baïonnette au canon, sur du chinois.

Il n'était pas rare de voir parmi ces lames, se promener des requins de bonne taille. Ils étaient forts pour happer, en se retournant, les poissons qui, s'étant pris aux mailles du filet, avaient été plus ou moins déchiquetés par les langoustes et que, pour cette raison, on rejetait à l'eau. Comme ces poissons morts flottaient, les requins, pour les prendre, mettaient leur sale gueule à l'air et faisaient un grand remous.

Ça te couperait une jambe aussi net qu'une paire de ciseaux vous coupe une ficelle affirmait Daoulas à Jacques qui l'accompagnait quand c'était leur tour dans le canot du bord, pour la pose ou la relève des filets.

Car les filets devaient être posés le plus près possible du rivage, à ranger (*sic*) la barre des brisants.

On s'imagine peut-être qu'à un pareil endroit le temps est toujours clair et le ciel toujours bleu. Eh bien ! non, il y avait des matins et des soirs où l'alizé, en soufflant, soulevait une telle poussière de sable ou d'écume, qu'à une encablure, on ne distinguait plus rien. Cadiou avait eu raison : il y avait dans ces parages à peu près autant de langoustes que plus au sud, les filets s'emplissaient à chaque marée et le vivier de même.

Tout le monde sur le *Vat-et-Vient* était content. Jacques comme les autres, si ça continuait, on ne regretterait trop rien.

Seulement, voici le petit accident qui lui arriva, ainsi qu'à Daoulas, un matin qu'ils étaient bien occupés à relever les filets ; à mer basse, par deux ou trois mètres de fond tout au plus, et pas mal de vagues déferlant à grand bruit autour d'eux.

– On dirait la Jument et la Vache, dit Jacques.

– Ça ressemble plutôt aux brisants de la baie d'Audierne, qui font une ligne d'écume à n'en plus finir. Ferait pas bon culbuter là-dedans !

Le *Vat-et-Vient* à son mouillage, n'était plus dans la brume qu'un bateau fantôme.

Par instant, on ne le voyait pas du tout.

Comme le ressac avait embrouillé ensemble deux des filets, Daoulas et Jacques s'employaient à les débrouiller sans trop s'inquiéter des lames, quand une d'elles, plus méchante que les autres, prenant le canot de travers et déferlant sur lui, lui fit faire une complète culbute ainsi qu'à ses deux occupants.

Les langoustes qui s'y trouvaient déjà n'en furent peut-être pas fâchées, quoique encore empêtrées dans les mailles (on ne peut pas avoir à la fois tous les bonheurs). Mais qui fut moins réjoui de l'aventure ? Ce fut Daoulas et Lomic.

Au reste, ils n'eurent pas beaucoup le temps de la réflexion. Daoulas proféra un : « Malheur de Dieu ! » sonore et ce fut tout. Roulé par la première lame, Jacques voulut crier. Mais une seconde lame vint lui clore le bec, ou plutôt le lui remplir. Il y eut, ensuite, pour lui, un état des plus vagues, où ses bras et ses jambes firent sans en référer à son cerveau les mouvements qu'ils avaient appris.

Sans pouvoir mesurer combien de temps s'était passé dans l'intervalle, il se retrouva devant une grève sans fin de sable jaune, trempé, grelottant, la bouche amère et plus moulu que s'il avait reçu plus de cent coups de trique.

Il commença par vomir une bonne chopine d'eau salée, ensuite regarda la mer à droite et à gauche pour voir s'il retrouverait Daoulas. Au hasard, il fit quelques pas. En tournant la tête, il vit venir à lui un grand diable d'homme maigre et un peu barbu, coiffé d'une espèce de turban bleu, habillé d'une tunique blanche flottante, d'une culotte froncée, il le dévisageait en ricanant.

Son rire découvrait des dents très blanches sous une petite moustache noire. Jacques pensa aux dents en soie des requins.

– Ne valait-il pas mieux, se dit-il, être avalé par eux, comme ce pauvre Daoulas ou se voir seul dans le désert ?

Chapitre V

Le gaillard est armé.— Sur le vaisseau du désert.— Chanson contre chanson.— En pension chez les ~~moricauds~~ moricauds.— Ali, bon nègre...

Au bout d'une minute, le voisin fit sortir de sa gorge à l'adresse de Jacques apparemment, des sons rauques que le naufragé ne comprit pas, mais accentués d'un regard et d'un signe de tête qu'en d'autres circonstances il n'aurait peut-être pas voulu

comprendre, non plus, quoi qu'ils fussent très clairs.

Cette fois, ils les comprit d'autant plus vite que le ~~morieau~~ avait au poing un bâton noueux, derrière les épaules un fusil dont s'apercevait la crosse et le bout du canon, un couteau gainé de cuire rouge lui battant la taille au bout d'une courroie de même cuir, et, à la main, un autre couteau, un couteau fermé, à manche de corne, que Jacques reconnut aussitôt, non sans dépit, comme son « véritable Pradel ».

Un gaillard aussi bien armé qui vous commandait de le suivre, il le suivit.

Le brouillard se dissipait. Le soleil se mit à rayonner, du haut d'un ciel sans nuages, sur la mer et le sable. La chose avait ceci de bon qu'en quelques minutes Jacques fut sec de la tête aux pieds et cessa de claquer des dents.

Parvenu au sommet de la dune qui dominait la plage, il se retourna et ce fut pour voir surgir des derniers réseaux de la brume son cher *Vat-et-Vient*, qui se balançait à quatre ou cinq encablures, sur les houles.

Commençait-on à s'y inquiéter de son sort et du sort de Daoulas ? Peut-être la longue vue de Cadiou explorait-elle, toute poissée d'embruns, les parages où n'apparaissait plus nul canot ?

Il descendit l'autre versant de la dune. En se retournant, il ne vit plus que la pointe du grand mât. Puis il ne vit plus rien. Il soupira.

A ce moment, il crut entendre l'appel d'un porte-voix. Il voulut remonter, crier, se faire voir. Mais le moricaud, la main sur la gaine rouge de son couteau, prononça quelques mots sur un ton qui lui en ôta l'envie.

Alors, il regarda le paysage.

– Ce n'est pas très accidenté, se dit-il.

A perte de vue, la plaine jaune et grise. Du sable et encore du sable. Une mer de sable. De-ci, de-là, quelques touffes d'herbe sèche. A un endroit où elles étaient plus nombreuses et les broutant avec zèle, un grand animal bossu, d'une espèce qu'il n'avait jamais rencontrée que dans ses livres de classe.

– Un chameau ! Se dit-il, presque égayé de la découverte.

Il lui semblait vaguement qu'il allait au cirque Babylas, qui était venu une fois au bourg dont dépendait le village de Poul-Don et où il avait admiré un singe et un zèbre.

Le chameau qui était à l'entrave, tourna de leur côté un œil de gros malin sans cesser de broyer ses herbes.

Il avait une tête pleine de dignité. Jacques lui reconnut quelque ressemblance avec celle de M. Lebourgeois.

C'est sur la bosse de ce digne chameau qu'il se trouva bientôt juché, entre les jambes du grand diable de moricaud.

– Chameau, raisonnait-il, égale vaisseau du désert. Me voilà embarqué dessus. Nous allons voir si cette navigation-ci vaut l'autre.

Le moricaud poussa un cri prolongé où les *r* roulaient comme des baguettes sur une peau de tambour. Et aussitôt le chameau de rouler grand train.

Si Jacques n'avait jamais eu l'occasion de connaître les joies du roulis à bord de l'*Hirondelle de mer* et du *Vat-et-Vient*, il en aurait fait l'apprentissage sur cette bosse pareille à la dunette d'un navire. Heureusement — nous l'avons vu — qu'il n'était pas sensible au mal de mer !

Ils coururent ainsi longtemps. Par instants, il semblait à Jacques qu'on courait après des flaques d'eau et des bouquets de saule qui fuyaient continuellement devant eux.

Le mirage ! Pensa-t-il en se rappelant sa géographie de l'Afrique.

A un moment, en plus des flaques d'eau et des bouquets de saule, il vit trotter un chameau pareil à celui sur lequel il était assis, et, sur lui, un moricaud pareil au sien.

Était-ce encore le mirage ?

Non, car le chameau et son chamelier, au lieu de fuir, se rapprochaient rapidement.

Quand ils ne furent plus qu'à une portée de cailloux l'un de l'autre, les deux moricauds se mirent à échanger des paroles abondantes et retentissantes. Elles faisaient un bruit de cascade ; mais Jacques n'y comprit goutte, sinon que le ton en était fort joyeux, et que sans doute il était lui même la cause et le sujet de cette jubilation.

Puis les deux chameaux allongèrent le pas, de conserve.

Les deux hommes ne parlaient plus, mais ils entreprirent de chanter, ils chantaient d'une drôle de voix de tête, aiguë et par moment chevrotante. L'un chantait un couplet et l'autre le couplet suivant et ainsi de suite.

C'était peut-être très beau pour des indigènes et Jacques lui-même y trouvait quelque charme. Mais il n'y a rien de si beau et de si charmant qui n'ait une fin. Ils finirent par se taire.

Alors, Lomic mis en goût par un si bel exemple, se mit à fredonner à son tour quelques paroles, et comme les deux autres semblaient prêter une oreille amusée, il y alla décidément de son grand air :

Ali, allo,

Voyez comme il est beau !

Voyez comme il trotte !

Ali, allo ;

Voyez comme il est beau !

C'est le chameau.

Il regarda chacun de ses compagnons. Ils paraissaient au comble de la délectation artistique, quoi qu'ils fussent loin de se douter, évidemment, à quel point ce refrain était de circonstance.

Encouragé par un accueil si flatteur, Jacques n'hésita plus à donner de la voix, comme il le faisait jadis, le soir, dans le port de Poul-Don sous la voile brune de l'*Étoile de Mer* ou du *Vat-et-Vient* depuis, dans la cambuse.

La chanson paraissait devoir être aussi longue que la précédente. Le dernier complet allait y passer quand tout à coup Jacques resta bouche bée :

Dans un brusque pli de la plaine interminable, voici qu'il découvrait un amas de tentes basses et brunes. A un bout du campement, de vrais arbres autour d'un puits, des chameaux comme le sien, des bœufs à bosse et des bœufs sans bosse, des chevaux à longue queue, des ânes minuscules, des moutons, une espèce de jolies petites biches qui devaient être des gazelles et aussi des gens : les uns en blanc, d'autres en bleu avec des turbans ou têtes nues et tout frisés, ayant presque tous de jolies figures.

Cela faisait un nombre considérable de paires d'yeux qui tous, immédiatement, se tournèrent vers lui. Si sa surprise était grande, la leur n'était pas moindre, semblait-il. Cela le flattait beaucoup, mais n'était pas sans lui causer un peu d'inquiétude. Étaient-ce bien des sauvages, cruels comme les peaux rouges par exemple ? Et les sauvages, sait-on jamais ce qui peut leur passer par la tête ?

Il avait lu ou entendu, au pays, plus d'une histoire de barbares. Il y en avait de réjouissantes, il y en avait de terribles !

Peut-être allait-on le faire roi ?

Ou, peut-être, lui river aux pieds une chaîne de dix kilos. Ou encore le sacrifier à un dieu mal bâti et buveur de sang ?

– Ah ! Comme j'aimerais être plus vieux d'une heure ! Se disait Jacques.

Et aussitôt, se reprenant :

– Suis-je fou ? Je voudrais bien plutôt que cette minute se prolonge à n'en plus finir.

Cependant, les chameliers arrêtaient leur bête devant une tente un peu plus

grande et de plus belle mine que les autres. Il en sortit un personnage vêtu d'un manteau bleu assez propre. Il paraissait important.

– Le chef, sans doute ?

Qu'allait-il décider du sort de Jacques ? Qu'allait-il sortir de cette bouche souveraine ?

La couronne royale ? La chaîne de l'esclavage ? Le couteau ou le pal du sacrifice ?

Le chef parla. Les chameliers parlèrent. En parlant, ils se mirent à rire, le chef, comme les chameliers. Jacques, lui, ne riait pas.

Enfin, le ~~morieau~~ de la plage étant descendu, et lui dit seulement :

– Ali, allo !

Par lui, Jacques comprit qu'on lui demandait sa chanson.

Pourvu que ce ne soit pas le chant de la mort ! Se dit-il. Mais il ne se le dit pas que par précaution. Des gens qui aiment à ce point la musique ne doivent pas être bien méchants. C'est pourquoi, secrètement, Jacques prenait de l'assurance.

Or, en même temps qu'il prenait de l'assurance, il se sentait venir des tiraillements à l'estomac. Le soleil baissait à l'horizon et, depuis des heures et des heures, le pauvre Jacques ne s'était mis sous la dent la moindre miette.

En conséquence, il commença à faire entendre à l'auditoire déjà rassemblée autour de sa chétive personne, que chanter sans avoir mangé ne vaut rien.

Jacques ignorait leur langue et l'espéranto. Les sauvages ignoraient le français et l'espéranto. Mais remuer à grand bruit les mâchoires et faire mine de se broser la panse, c'est un langage qui a cours chez toutes les races. Jacques y recourut avec énergie.

Ces gens-ci n'étaient pas plus sots que d'autres. Car ayant ri et quelque peu clabaudé, ils se dispersèrent vers leurs tentes d'où ils revinrent bientôt avec des victuailles.

Le premier arrivé portait, sur un plat de bois, une sorte de grosse semoule grise décorée de quatre à cinq bouts de viande où Jacques, en sa qualité de cuisinier, reconnut du mouton bouilli.

– *Barboucha* ! annonça le porteur.

Mais un autre survint portant un plateau de cuivre sur lequel une semoule plus fine et plus blanche s'élevait en pyramide, surmontée de morceaux de poulet également bouilli.

– *Couscous* ! fit cet autre en écartant le premier. Par là, Jacques comprit qu'entre la

barboucha et le couscous, il y a la même différence qu'entre la galette de blé noir, épaisse, salée, graissée de vieux beurre, et la fine crêpe de froment, sucrée et beurrée de beurre frais.

Sans toucher à la barboucha, il attaqua le couscous.

Le poulet était maigre et la jolie semoule aurait été bien fade, sans le bouillon rouge qui la trempait, plus poivré que les soupes au poisson de l'*Étoile de mer* et du *Vat-et-Vient*.

Mais il avait faim, ce qui lui permit de faire le plus grand honneur à ce mets princier.

Il faut ajouter, pour être précis, qu'on ne lui apporta ni table, ni chaise, ni couvert et que, pour trouver le chemin de sa bouche, il dut se contenter de la cuiller et de la fourchette du père Adam.

Mais il ne juge pas à propos de faire des réclamations au maître d'hôtel. D'ailleurs, pas plus chez la mère Léocadie que dans le carré de tonton Cadiou, le service n'avait jamais été très compliqué.

Et puis, au désert comme au désert, n'est-ce pas ?

– Si seulement j'avais mon « véritable Pradel » se dit-il. On lui apporta aussi une espèce de pain noirâtre, en disant :

– *Queesra* !

Cela ressemblait à une bouillie d'orge très cuite et très sèche.

On lui apporta encore des dattes pressées en une sorte de fromage. Elles étaient très sucrées et lui donnèrent soif.

Une fillette qui avait des yeux comme du velours et de jolies joues, lui offrit de l'eau d'une petite outre en peau de chèvre. Comme Jacques avait l'habitude de boire au baril, il sut très bien boire sans répandre une goutte.

Les gens semblaient s'amuser à le voir ainsi boire et manger. On lui offrit encore, avec beaucoup d'insistance, même, qu'il en eut un moment d'angoisse.

Si, par hasard, on voulait l'engraisser pour le mettre, un de ces quatre matins à la broche ? Rôti dans son propre lard, il serait un mets des plus délicats.

Mais non : il croyait se rappeler que seuls certains noirs sont des anthropophages, or, ceux-ci ~~étaient de vrais blancs~~, sauf l'homme qui s'était emparé de lui sur la plage.

Il fit seulement comprendre qu'il était rassasié.

Cependant, quand une vieille négresse lui mit sous le nez d'odorantes pâtisseries,

en répétant le mot de *baklaoua*, il ne se retint pas d'y goûter, tant pour son plaisir que pour ne pas désobliger la bonne femme.

Et il ne se fit pas prier un instant pour accepter des mains d'un jeune garçon une petite tasse d'un noir breuvage qu'il nommait *kaoua*, mais qui devait être du café et qui en était, en effet, et sans chicorée, encore ! Un café qui eût été parfaitement délectable sans l'épais dépôt qu'il y avait au fond. En avalant cette boue, Jacques faillit faire une belle grimace.

– Quand je filtrais le café au bord du *Vat-et-Vient*, qu'est-ce que j'aurais pris, se dit-il, si j'avais laissé passer tout ce marc ? Sûr et certain que ces pauvres bougres ont cassé leur dernière cafetière, et qu'ils n'ont même pas un bonnet de coton pour la remplacer !

Le café, dit-on, empêche de dormir. Pourtant, Jacques aurait bien fait, maintenant, un petit somme.

Mais sur un signe du chef, le moricaud de la plage s'était mis à redire :

– Ali, allo !

– Allons ; pensa Jacques, ici, c'est comme à la noce : il faut chanter au dessert. Chantons !

Et donc, de sa plus belle voix, il entonna la chanson du chameau.

Lauréats du conservatoire de musique, étoiles d'opéras, divettes de concert, ténors et soprani, basses et contralti, barytons barytonnant sur les scènes le plus réputées de l'Ancien et du Nouveau-Monde, avez-vous jamais remporté dans vos grands airs un succès comparable à celui de Jacques Riou près de ce public saharien en cette fin d'un jour mouvementé ?

Hommes, femmes, enfants, vieillards, se pressaient autour de lui, les plus proches accroupis, les autres debout, les plus éloignés dressés sur la pointe des pieds, et presque tous la bouche entrouverte d'admiration.

Même les chevaux, les chameaux et les ânes tournaient vers le chanteur un mufler intéressé.

Au troisième refrain, des gens s'essayèrent à reprendre en cœur cet entraînant *Ali, allo !* Jacques les excitait du regard.

D'autres en claquant des mains, marquaient la cadence. Deux femmes, dont la vieille négresse aux baklaoua, frappaient de leur paume sur des tambourins.

Comme finissait le dernier mot du dernier refrain, quelqu'un appela : Ali ! En désignant au dernier rang, un jeune négro placé près de la fillette aux yeux de velours qui avait offert de l'eau à Jacques.

Ce fut une découverte.

– Ali ! Ali ! Appelèrent toutes les voix.

Était-ce donc un nom, Ali ? Mais oui ? Exemple : Ali-Baba, dans l'histoire des Quarante Voleurs.

Était-ce le nom du négro ? Plus que probable.

Par une série de bourrades et de bousculades, le négro se trouva passer du dernier rand au premier, et de là jusqu'au milieu du cercle près de Jacques.

Jacques, lui prenant la main avec décision et, de l'autre, le désignant à l'admiration de l'assemblée, ce qui déchaîna une tempête de rires, repris à l'attention du négro, sa chanson :

Ali, allo !

Voyez comme il est beau !

Ah ! Certes non, il n'était guère beau, le pauvre Ali ! Il avait un teint de cirage, de gros yeux blancs qui riboulaient avec effarement, le nez en patate « fin de siècle » ou « magnum bonum », d'épaisses lèvres plus violettes que roses, qu'un rire muet un peu forcé ouvrait largement. Il avait tout l'air de ce qu'on appelle à Poul-Don, un « dégourdi sans malice, un bec ouvert » (ne pas prononcer bec Auer).

Mais tout en poussant sa chanson, Lomic voyait que cette face de nègre était luisante de bonté d'âme, et que ses yeux cessant de ribouler, prenaient cette expression qu'ont seuls les yeux des fidèles et braves chiens. Il sentait que c'était une main d'honnête gars qu'il tenait dans la sienne.

Il devina en même temps qu'Ali était plus ou moins brimé par cette tribu, que comme lui, Jacques, il figurait ici une race différente, que leurs destinées les rapprochaient l'un de l'autre, et qu'ils pourraient faire, l'un noir et l'autre à peu près blanc, une paire d'amis et alliés parmi ces hommes de bronze clair.

Cela fit qu'ayant terminé parmi l'allégresse des hommes et les *you-you* des femmes (sans doute leur façon d'applaudir) au lieu de faire à Ali une grimace qui eût probablement redoublé la joie de l'assistance, lui secoua de nouveau la main et lui adressa son meilleur sourire.

– Nous, copains, fit-il.

Ali ne dut pas très bien comprendre, mais il fit comme s'il comprenait, et ses grosses lèvres et ses gros yeux s'accordèrent en un sourire non moins aimable.

Et personne ne parut choqué du tour que prenait la rencontre, à l'exception d'un blanc-bec qui se tenait près du chef, qui louchait et qui fit une moue de dédain.

Chapitre VI

Comment de bas breton on devient mauritanien.— Toujours marmiton, pour ne pas changer.— L'enseignement mutuel Lomic-Ali.— En s'endormant sous la tente, le soir.

C'est bien vrai qu'on se fait à tout, même à ce qu'on a le moins prévu.

Avant d'avoir roulé avec les lames sur une grève du Sahara, il était arrivé à Jacques de s'imaginer de drôles d'aventures dont il ne manquait pas d'être le héros. Il avait rêvé de nègres, de Peaux-rouges, d'Esquimaux, de Chinois. Il s'était vu dans les glaces du Groënland, sous les arbres à beurre de Tahiti, plongeant sous les mers en sous-marin, franchissant en ballon les montagnes, découvrant un passage du côté du pôle Sud, une île oubliée dans l'Océan Indien. Mais quelle tête aurait-il faite, si jamais somnambule (il en vient quelquefois au pardon de Poul-don) lui avait prédit qu'il serait un jour costumé en musulman, enveloppé d'un burnous, embrigadé dans un *douar* (c'est le nom de ces villages ambulants), qu'il prendrait pension chez les Beni-Barouf (c'est le nom des habitants de ce douar), sans que ça lui coûte un centime, et qu'il se prosternerait avec eux, chaque soir, en écoutant le marabout qui leur sert de prêtre, invoquer Allah !

Et pourtant, c'était la simple vérité.

Et, mon dieu, il se rendait compte qu'on peut vivre de cette étrange façon. Il s'y faisait même un peu plus chaque jour.

A parler franc, la nourriture ne lui paraissait plus aussi bonne qu'en arrivant au douar. Par la grande chaleur qui l'accablait, elle ne le mettait pas beaucoup en appétit. La quessra, le couscous, les dattes, tout cela manquait un peu de fraîcheur. Ah ! parlez-nous d'une bonne pomme de reinette ou d'une poire juteuse qui vous fond dans la bouche ! Pas même une orange dans ce pays : sale pays !

De temps à autre aussi, il boirait bien un coup de vin ou un bol de cidre. Même, (on prend de si mauvaises habitudes à bord), il sifflerait bien, chaque matin, un boujaron, un petit boujaron de mousse, avec moins de tafia que de café. Mais il faut croire que ces arabicots ont tous été endoctrinés par M. des Orgeats et qu'ils sont entrés dans sa ligue antialcoolique... Si seulement leur eau était bonne ! Mais elle n'est ni fraîche, ni limpide. On y trouve autant à manger qu'à boire. Parfois, une dame ou la vieille négresse offre à Jacques du lait de chamelle ou d'ânesse... Au début ça lui

soulevait le cœur. Maintenant, ça passe, mais le lait de vache de Poul-Don passerait mieux.

Le barbier du village lui a rasé la tête non pas avec un rasoir, mais avec un couteau bien affilé. Il ne lui reste plus rien de ses cheveux frisés, qu'une mèche ridicule au sommet du crâne. Drôle de mode ! Qu'est-ce qu'elle peut bien signifier ? cette mèche qu'ils n'ont pas tous ? Ali a essayé de lui expliquer avec toutes sortes de mines et de singeries, tirant sur la sienne, soufflant sur une bulle, montrant le ciel, imitant une chose qui grimpe, et répétant : Allah, Allah !

S'imagineraient-ils par hasard, que le bon Dieu vous tire à lui par cette mèche ? Voilà qui serait un façon peu agréable d'entrer au Paradis !

Et les gens ? Eh bien ! Au bout du compte, ils sont à peu près comme ailleurs, ni meilleurs, ni pires qu'à Poul-Don, il y en a de gais et de tristes, de bavards et de silencieux, de grognons et d'aimables, de généreux et de grigous. Mais jamais ils n'ont l'air pressé, c'est sans doute la chaleur qui veut ça.

Le chercheur d'épaves de la plage qui s'appelle Mahmoud, ne lui a pas rendu son « véritable Pradel », mais il lui a donné en échange un des couteaux qu'ils ont tous, à manche de bois cerclé de fil de cuivre et à fourreau de cuir rouge. La lame, qui est longue, est creusée d'une rigole pour faire couler le sang, plus que probable ! C'est une fameuse arme. Par un petit trou creusé dans le manche passe un lacet de cuir qui l'empêche de glisser du fourreau. Et il y a un ruban de cuir aussi que Jacques s'est mis en bandoulière, comme il voit faire aux autres. Ainsi, le fils de Léocadie vous a l'allure d'un parfait guerrier du désert.

Cependant, c'est plutôt un parfait domestique qu'on paraît vouloir faire de lui.

Les jours succédant aux jours, il croit de moins en moins qu'on le sacrera roi ou qu'on le mettra à la broche. Mais il croit de plus en plus que le chef du douar, ~~qu'on appelle caïd~~, mijote de le styler comme tout ce qu'il y a de plus stylé en fait de gens de service dans le Sahara.

C'est Jacques qui le sert à table, si l'on peut parler de table ici : un simple tabouret incrusté de nacre où il pose les plats de cuivre et les petites tasses à café.

Il commence à savoir un peu la langue du pays et quand le caïd lui dit :

– Jib el kaoua,

Il comprend fort bien que ça veut dire :

– Apporte le café.

– Fissa ! Ajoute généralement le louchon qui lui avait paru si peu aimable le jour

de l'arrivée, qui est malheureusement le fils du caïd et se nomme Bou-Bekr (quel vilain nom!)

Alors Jacques allonge le pas, car à l'expression dont Bou-Bekr accompagne le mot ; il est clair que Fissa ! Ne peut signifier que : Vite ! Au trot ! Débrouille !

Jacques, à l'exemple de la négresse, a appris à piler le café dans un mortier, et il sait maintenant pourquoi il lui paraissait mal filtré : on ne le filtre pas du tout.

On lui fait aussi plumer de la volaille qui n'est jamais bien grasse, écorcher des chevreaux, préparer pour les couscous, en y mettant force piments rouges, un bouillon qu'on appelle *marga* et qui vous emporte la bouche ; rôtir en plein vent, sur des braises, des agneaux entiers ou bien confectionner des brochettes de gazelle ; nettoyer la tente du caïd, battre les tapis, fourbir des cuivres, blanchir des burnous, etc.

Toutes ces occupations ne sont pas bien reluisantes, mais Lomic s'y prête de bonne humeur, sans dire jamais non. C'est le plus sûr. Et puis, n'est-ce pas ? Le travail n'a jamais déshonoré personne. Seulement celui-ci n'est guère payé.

– La belle affaire ! Réfléchit-il. Que me servirait, en cette paroisse, d'entasser des écus dans un coin de mouchoir ? Il n'y a ni marchand de pommes au désert ni chevaux de bois. En revanche, il n'y manque pas de chevaux en chair et en os, qui ont des yeux vifs, des jarrets fins, et qui balaient le sol de leur longue queue. On a beau surveiller le rôti et faire le ménage, ce n'est pas une raison pour se refuser les plaisirs d'un petit galop, chaque fois que s'en offre l'occasion. Du temps qu'il habitait à Poul-Don Jacques est plus d'une fois monté à poil sur la bique d'un paysan du voisinage. Il n'était pas trop solide là-dessus. Mais avec la selle arabe qui est de bois couvert de velours, pas moyen de tomber. Par exemple, elle n'est guère douce. Il apprend aussi à conduire un chameau. Excellent sport. Heureusement que pour lui, dans tout cet apprentissage, il soit plus besoin de gestes que de paroles ! Cependant, il arrive déjà à se loger pas mal de mots dans sa caboche, surtout grâce à Ali qui est son professeur et dont il veut être aussi son professeur de français.

Ali lui explique à sa façon que *sidi*, ça veut dire *monsieur*, et que, quand il y a beaucoup de sidi, on prononce siadi.

Jacques, pour n'être pas en reste, lui explique de la même façon que *monsieur*, ça veut dire sidi, et que quand il y en a quatre, cinq, six monsieur, on prononce *messieurs*.

Jacques est ravi d'apprendre que *meslem*, ça ressemble joliment à *musulman*, mais il est un peu déconcerté quand Ali lui désignant un chameau, lui dit : *jmal*.

Où diable aurait-il pris que jmal ça veut dire chameau ?

A cause de ces différences, les progrès ne sont pas trop rapides. Et peut-être cela vaut-il mieux. Car, de cette façon, il peut ne pas comprendre, quand on lui indique certaines corvées à accomplir, ou quand on lui adresse des injures auxquelles il serait bien capable de répondre, s'il les comprenait.

Celui qui lui en adresse le plus (il s'en doute bien) c'est Bou-Bekr.

Il faut dire ce qui est : Bou-Bekr, comme cavalier, a une fière mine. Il y a de temps en temps, au douar, des cavalcades et des galopades extraordinaires, où les chevaux lancés à triple allure, se dressent subitement tout droit sur leurs jarrets de derrière, et les cavaliers sur leurs étriers, qui sont très larges. Tout cela avec force coups de fusils, pendant que les femmes du douar, rassemblées pour le spectacle, et la main battant leur bouche font des *you-you* à n'en plus finir...Ah ! Si Jacques pouvait avoir un fusil et faire l'acrobate sur un de ces chevaux !

Eh bien ! Pour faire gronder la poudre et exécuter des acrobaties sur une selle il n'y a pas certainement comme Bou-Bekr. C'est un plaisir de le regarder faire, sur sa jolie jument blanche, si ardente ! A ces moments-là, Jacques ne se rappelle plus qu'il louche.

Mais quand Bou-Bekr a mis pied à terre, quel particulier grincheux, quel dogue, quel hérisson ! Gourmand, avec cela, comme un vieillard, et coquet comme une jeune fille. Jamais il ne trouve la cuisine de Jacques à point, ni suffisantes ses lessives. Et ce sont des grognements !

Bien sûr, si Jacques était en état de comprendre, il aurait parfois la tentation de répondre. Car il a le sang vif, comme son grand-père Moallic. Cela ferait bien des piques, et, dame ! des piques avec un si haut et si puissant personnage, il vaut beaucoup mieux n'en pas avoir.

Simplement, quand il se devine injurié par Boubekr(*sic*), sachant qu'il ne sera pas compris plus qu'il ne comprend, il lui répond avec le sourire :

– Espèce de grand serin !

Ou

– Tu es une fière andouille.

Ou encore :

– T'as pas fini de loucher ?

Cela du ton dont il lui dirait :

– Excusez-moi, mon cher monsieur !

Et la chose se passe ainsi. Le grand serein se tient pour satisfait. L'andouille se montre plus que jamais fière. Le louchon continue de loucher avec entrain.

Et ces petits ennuis n'empêchent pas Jacques de faire la sieste, chaque jour, dès avant midi, en se pelotonnant comme les autres, dans un coin d'ombre, ni de s'endormir, chaque nuit, du sommeil du juste, roulé dans son tapis de haute laine où il n'y a pas après tout, plus de puces que dans sa couchette du *Vat-et-Vient* ou sur sa paillasse de Poul-Don.

Tout de même, quant aux approches du sommeil, il écoute glapir aux environs les chacals et ricaner longuement les hyènes, il pense à bien des choses d'autrefois, aux bancs de sardines qui fourmillaient sur l'eau calme autour de l'*Étoile de Mer*, aux thons du golfe (le golfe tout court, c'est le Golfe de Gascogne) filant après le *Vat-et-Vient*, à sa mère Léocadie qui se désolera de ne plus le revoir et qui, sûrement, le croira noyé comme Daoulas et comme le grand-père Moallic. Il pense encore aux Parisiens, à l'ami Raymond qui ne le retrouvera pas cet été ; à Notre-Dame de Poul-Don qu'il a embrassée de si bon cœur, un jour, et qui paraît le délaisser aujourd'hui.

Est-il possible, bonne vierge, que vous le délaissiez ?

Peut-être, si loin de votre chapelle, échappe-t-il à votre regard ? Peut-être ne regardez-vous jamais du côté des païens parmi lesquels il est obligé de vivre maintenant ?

Mais non, du Paradis où brille votre étoile favorable aux matelots, vous voyez sûrement où il est, ce qu'il fait. Son déguisement ne vous trompe pas, ni ses prières à Mohamed. Ali et les autres ont beau l'appeler Guilloum dans leur langage d'~~arabico~~^{arabico}, vous savez bien que c'est toujours Jacques Riou le brave petit mousse de Poul-Don. Si vous le laissez moisir un peu dans ce *bled*, comme ils disent au lieu de *pays*, c'est peut-être une farce, une utile et sainte farce de bonne Vierge que vous lui jouez pour le punir de celle qu'il a jouée autrefois à Raymond, sans respect pour vous dont c'était la fête, et beaucoup d'autres menus tours, niches et amusettes qui n'étaient pas très catholiques.

Voilà ce qu'il se dit. Et, se le disant, le musulman de fraîche date, se rappelant qu'il s'est mis, un jour, sous votre protection, vous prie de tout son cœur de jeter sur ce firmament bleu, si bleu, si pur, si étoilé, un regard compatissant sur ce petit coin de l'immense désert où un enfant de la grève bretonne se morfond, loin de tout ce qu'il aime.

Chapitre VII

Changement de villégiature.— La matraque de Bou-Bekr.— Boxe anglaise et

française.— un petit air de musique.— Ali bon nègre, mais fameux lâcheur.— Y en a pas bon pour Jacquès.

Combien y a-t-il de temps que Jacquès est Mauritanien ? Quinze mois ? Vingt mois ? Il a brouillé le compte. Il n'y a pas de calendrier sous la tente et on ne sait pas ce qu'il prend au facteur, il oublie régulièrement d'y passer.

Les saisons ? Ce n'est pas facile de s'y reconnaître. Est-ce l'été ? Est-ce l'hiver ? Tous les jours sont à peu près de même taille et à peu près aussi chauds les uns que les autres, sauf qu'il y a de temps en temps des matins où le froid pique.

Quant au désert, c'est toujours le désert, jaune et gris. Parfois, il souffle un vent du diable qui soulève des tourbillons de sable : c'est le *sinoun*. Ces fois-là, on y respire bien mal, et les tentes sont rudement secouées sur leurs piquets.

Parfois passe un troupeau de gazelles. Elles s'approchent, s'arrêtent ; tournent vers le camp un œil curieux et détalent aussitôt sur leurs pattes fines. Quelles jolies bêtes !

C'est égal, mieux vaudrait voir passer des voiles. La mer, c'est décidément moins monotone.

Cependant, le douar s'est déplacé avec beaucoup de brouhaha. On est allé plus au nord, ou au nord-est. Et maintenant, les tentes se trouvent aux pieds d'une chaîne de collines pierreuses. Il y a dans la vallée un peu d'eau, un peu de verdure, et tout un bois de longs arbres qui doivent être des palmiers.

Jacquès les trouve pas bien jolis, ces arbres, avec leur petit bouquet de plumes vertes au bout d'un tronc, qui lui rappelle la tige des choux de vaches. Mais c'est dans leur feuillage que se trouvent les bonnes dattes pleines de sucre qu'il fait si bon manger, quand on a faim.

Et puis, le vent du désert, en soufflant dans ces feuilles, y fait un bruit tout pareil à celui de la mer sur les plages. Il arrive à Jacquès, le soir, d'avoir les larmes aux yeux en écoutant ce bruit-là.

Entendra-t-il encore le vrai bruit de la mer ? Il commence à croire que non, et que la Vierge, décidément, l'abandonne, ou bien qu'Allah, plus fort qu'elle, le retient par sa mèche dans cet aimable pays infesté de scorpions qui piquent et de vipères à corne qui tuent.

Un jour qu'il chassait le mouflon avec d'autres (car le caïd, pour récompenser ses bons et loyaux services, lui a sonné un beau fusil, un cornet à poudre, du plomb, des

balles) il a failli lui arriver malheur avec une de ces sales vipères. Heureusement qu'Ali était là ! D'un bond, il était sur elle, et d'un coup de matraque, il lui brisait l'échine.

Bon Ali ! Il fallait le voir, d'émotion, passer du noir au violet. Et il tremblait, le pauvre ! Faut-il qu'il se soit attaché à Jacques !

Comme ils peuvent causer, maintenant, il lui a — moitié la langue des touscouleurs, moitié français — raconté son histoire : tout petit, il habitait là-bas, loin, très loin, du côté où le soleil est le plus haut, un village au bord du fleuve Sénégal.

– Un village de noirs ?

– Oui, Guilloum. Li tout plein de noirs *kif-kif* Ali. Le village a été pillé, brûlé par les Touareg qui sont des brigands très redoutables montant des chameaux très rapides, avec un voile bleu sur le visage et une longue pique de bois dur au poing. Son père a été tué, sa mère emmenée d'un côté, lui d'un autre. Il a pu s'échapper une nuit et, en cheminant, a fini par tomber dans les tentes de ce douar. Il ne se plaint pas.

Quand il est bien seul avec Lomic, il lui parle avec enthousiasme de la fillette aux yeux de velours.

– Kif-kif khazella, ne manque-t-il pas de dire, chaque fois qu'il est question de ces yeux.

– C'est vrai, avoue Jacques, ils ressemblent aux yeux des gazelles. Mais il s'étonne qu'Ali en rêve comme il fait. Ces nègres, quels enfants !

– Li être Yamina, joli nom ; Yamina, Guilloum !

Ça signifie : confiante. Oui, ma foi, c'est un joli nom, mais est-il plus joli que Marie ou Léocadie ? Léocadie, c'est un nom très distingué.

– Tu ne trouves pas Ali ?

– Moi, pas savoir.

– Tiens, tu n'es qu'une grosse bête... mais je t'aime mieux que le fils du patron.

Évidemment, Bou-Bekr n'est pas le plus aimable des Beni-Barouf. En prenant de l'âge et de la barbe, il devient de plus en plus grincheux, teigneux et coriace. C'est une calamité que d'avoir à faire, tous les jours qu'Allah fait, à coco de cette espèce.

Est-ce sa loucherie qui le rend si mauvais ? En tout cas, il faut se méfier : quand il regarde ailleurs, ça peut très bien être vous qu'il voit.

Or, un jour, Ali ne se méfia pas suffisamment.

C'était sous les dattiers. Bou-Bekr faisait faire aux deux amis un barrage en travers d'un ruisseau. Car l'eau est rare dans l'oasis, il s'agit de la dispenser avec soin.

Un peu malmené par Bou-Bekr, Ali louchait épouvantablement, pour se moquer

de lui, croyant n'être vu que de xxxxx, quand tout à coup Bou-Bekr s'approchant de biais sans faire mine de rien, lui appliqua au bas du dos un furieux coup de matraque, accompagné d'imprécations abondantes et variées.

Blessé au plus vif de sa personne, le malheureux Ali se répandit en hurlements à fendre l'âme. Cependant, l'impitoyable Bou-Bekr, mis en goût, s'apprêtait à recommencer. Déjà, il levait sa bonne matraque. Mais ne voilà-t-il pas que la matraque, prise (*sic*) il ne sait quelle lubie, lui saute des mains, exécute en l'air une pirouette qui n'était pas du tout dans le programme et, au lieu de s'abattre sur les reins du nègre va tomber piteusement à quatre pas sur le sable !

C'est que Jacques, sans crier gare, était intervenu.

Nous savons qu'il était vif. Il n'avait pu supporter de sang froid qu'on bâtonnât son unique ami. Et sans doute aussi se souvenait-il de la vipère.

Bou-Bekr était resté bouche-bée. Quand il reprit l'usage de la parole, ce fut pour lancer contre Jacques une bordée d'injures, parmi lesquelles celui-ci, quoique ignorant encore toutes les finesses de la langue, distingua aisément les termes d'infidèle, de porc, de fils de truie.

– « Infidèle », se dit-il, ça peut encore aller ? « Porc » ne convient guère à la dignité d'un domestique premier choix, qui veille sur le couscous du plus puissant des caïds. Quant à « fils de truie » halte-là, sidi ! Une truie, ma mère ? Attends un peu, mon neveu, on te fera avaler tes injures et ta vilaine langue, tout fils de princesse que tu es.

Mais, patience ! il faut être prudent. C'est déjà bien de la hardiesse d'avoir fait sauter en l'air cette matraque. Il y a de fortes chances que ce petit tour d'escrime exécuté contre un personnage de cette importance ne restera pas impuni. Témoin la mine effarée d'Ali ; ses yeux ronds de frayeur et ses grosses lèvres tremblantes.

Que l'ennemi attaque et l'on se défendra. Mais il ne s'agit pas de courir au devant de la bataille et des châtements qui peuvent suivre.

Or, l'ennemi attaque. N'ayant plus (c'est à croire) de gros mots à dire, il se rue, tête baissée et les poings en avant, sur Jacques.

Ce n'est pas ce qu'il fait de mieux. Comme il est le plus âgé et le plus grand, il se croit aussi le plus fort. Mais Jacques a les épaules larges, des reins solides, une poitrine bombée et il s'est fait les biceps, depuis sa plus tendre enfance, à tirer sur les cordages et sur le bois mort, c'est-à-dire sur les avirons. Quel entraînement peut valoir celui-là ?

Aussi est-ce de l'acier qui lui court sous la peau en forme de muscles.

Ce n'est pas tout : Daoulas qui avait été moniteur dans la coloniale lui a donné

sur le pont du *Vat-et-Vient* quelques bonnes leçons de boxe et de chausson. Il ne les a pas oubliées.

D'un brusque geste, il dégrafe son burnous qui le gêne et le jette à terre.

D'un geste non moins brusque, il saute de côté, ce qui fait choir dans le vide l'attaque de Bou-Bekr.

D'un troisième geste digne des deux premiers, il tend tout raide son bras droit, et son poing va caresser la deuxième côte gauche de l'adversaire d'un maître *swing*, après lequel il n'y a plus d'équilibre possible.

Voilà le sidi, avec tout le respect que lui doit Jacques, affalé de son long, sans tapis ni coussin, sur le sol nu.

Va-t-il se le tenir pour dit ? Estime-t-il la correction suffisante ? On le dirait : car s'étant relevé, il fait un pas, l'air pacifique, la bouche en cœur et la main tendue, dans la direction de Jacques.

Trop heureux du tour que l'aventure semble prendre, Jacques lui tend aussi la main et sourit.

Il souriait encore, qu'il reçoit en pleine bouche un furieux coup de poing qui la lui met en sang. A peine a-t-il le temps d'en parer un autre.

Ah ! Le bandit ! Ah ! Le traître ! Jacques aurait dû se méfier en se rappelant le tour joué à Ali.

Et maintenant, advienne que pourra ! Sang pour sang ! Jacques est bien décidé à faire payer à Bou-Bekr, le plus cher possible, la correction que lui-même il n'évitera pas de retour au douar.

Résolu et presque joyeux, les dents serrés, les poings serrés, le jarret souple, à son tour, il attaque. Bou-Bekr ne recule pas. C'est le grand *match*. Les coups pleuvent. Bou-Bekr ne dit plus mot,

(manque p. 38)

Bekr l'envie de récidiver, il lui enlève le couteau qui n'était plus tenu que d'une main débile.

– Tu mériterais bien de le recevoir en pleine gorge, sale louchon lui crie-t-il dans le nez.

C'est qu'il est furieux lui-même, puis il réfléchit :

A peine au camp, ce satané bonhomme qui vient d'éprouver la supériorité d'un

bas-breton, n'aura sûrement rien de plus pressé que d'aller le vendre à son caïd ~~de père~~.

Quand il paraîtra devant lui, le nez rouge et l'œil poché, il n'ira pas lui dire :

– Papa, je suis tombé d'un arbre.

Non, non, il lui dira :

– C'est cette canaille de Jacques qui m'a arrangé de la sorte mon père, il faut le zigouiller, l'empaler, le rôtir, le pendre !

Et alors ? Que ce passera-t-il ? On a jamais raison contre ses maîtres. Fils d'une race étrangère, prisonnier sur cette terre d'exil, à quel prix va-t-il payer l'audace de s'être défendu en défendant Ali ?

Vrai, c'en est presque à regretter qu'il n'ait pas succombé, Bou-Bekr.

Ça ne serait pas une grande perte pour l'humanité et ça aurait empêché sa maudite langue de s'exercer contre le prochain.

Il y a sous la palmeraie un petit coin feuillu, grenadiers et lauriers-roses mêlés, où on aurait chance de le dissimuler jusqu'à la nuit. La nuit venue, il n'y aurait plus qu'à le porter à un mille ou deux du campement. Les hyènes se chargeraient admirablement de faire disparaître sa vilaine dépouille.

Hein ? Ni vu ni connu. Ali donnerait un coup de main : c'est un (?)re.

Tiens, où donc est-il passé , cet Ali ?

– Ali ! Ali ! crie-t-il d'une voix étouffée

Nulle réponse.

Il franchit le ruisseau.

– Ali ! Ali !

Pas trace du nègre. Il court plus loin, regarde à droite, inspecte à gauche, multiplie les coups d'œil à travers l'épaisseur de l'oasis.

Personne !

Le bon nègre s'est tiré des flûtes : comptez donc sur les amis (?) ce monde.

Ayant pas mal zigzagué, il revient à l'endroit où il a laissé Bou-Bekr étendu. Mais Bou-Bekr n'y est pas davantage. Le lascar s'est réveillé au bon moment et doit gagner le camp à toutes jambes.

Domage, j'allais lui faire grâce. Mais lui, ça ne l'empêche pas de ruminer sa vengeance.

Que faire ?

Prendre la fuite ? Se jeter dans le bled sans provisions, sans direction, sans rien ? C'est courir à une mort certaine.

(manque p. 40)

comme l'agile méhari. « Voilà ce que le misérable Ali avait oublié, parce qu'il n'a que du vent dans sa tête. Et pourtant, il devrait savoir que si Bou-Bekr est louche, ce n'est pas la volonté de Bou-Bekr, et que son père illustre et sa respectable mère avaient pu lui donner d'autres yeux.....

– C'est bien ! passons interrompit le caïd.

– Et pourquoi, reprit Ali, pourquoi donc, vénérable djemâa, le nègre fou se moquait-il de Bou-Bekr ? Parce que Bou-Bekr l'avait injurié. N'était-ce point là le droit de Bou-Bekr ? Le maître lance l'injure et le serviteur la reçoit. Et quand Bou-Bekr aurait dit à Ali : « maudit », ou « fainéant ! » ou « fils et petit-fils de teigneux ! » Bou-Bekr aurait bien fait puisqu'il est le maître. Et quand Bou-Bekr lui aurait donné un coup sur le nez, c'était son droit. Et peut-être l'aurait-il ainsi cassée si Guilloum n'avait fait sauter en l'air la matraque.

– Mais, chevrota le kebir, pourquoi Guilloum a-t-il fait sauter en l'air la matraque, puisque c'était la matraque du maître, et qu'il n'est qu'un serviteur comme toi ?

Ali plissa le front pour réfléchir, puis répondit :

– Parce que le prophète a écrit dans ses commandements : « Tu ne laisseras jamais ton ami sans aide. Si on lui refuse du couscous tu lui offriras de la quessra ; et si on le frappe du bâton, tu le défendras de ton poing. »

– Est-ce que vraiment le prophète a écrit cela ? demanda le caïd les yeux tournés vers le kebir.

– Heu..... le prophète...assurément...c'est-à-dire...balbutia le vieux.

– Ce ne sont peut-être pas exactement les termes, observa un juge. En tout cas, ce doit être le sens.

– Si le prophète a écrit cela, conclut le caïd, nous ne pouvons pas nous prononcer contre le commandement du prophète, même quand il s'agit de venger mon fils.

Les yeux de Jacquès, comprenant à demi, s'éclairaient à mesure que se rembrunissaient ceux de Bou-Bekr.

– Cependant, ajouta le caïd, nous ne pouvons laisser impuni un tel méfait.

– Nous ne le pouvons pas, appuya le kebir.

Une lueur passa sur le visage de Bou-Bekr, une ombre sur celui de Jacquès.

– Je pense donc, reprit le caïd, qu'il faut à la fois user de douceur et de sévérité.

- Bien pensé, approuva le kebir.
- Mon avis, en conséquence, n'est pas, pour cette fois, ni qu'on pendre Guilloum à la branche d'un palmier, ni qu'on lui coupe la tête pour la mettre à saler, ni même qu'on lui coupe le poignet droit pour le jeter aux chiens ; je ne crois pas non plus opportun qu'on lui arrache la langue, ni qu'on lui tranche le bord des paupières avec une cou

(Manquent p. 42 et 43)

Vint la grande fête de l'année, qu'on appelle l'*Aïd el kebir*. Le matin de ce jour sacré, on fait beaucoup de prières, on se prosterne beaucoup sur le sable, toutes babouches ôtées, face au soleil levant. Après quoi, on mange le mouton qu'on a rôti tout entier en plein air, dans sa bonne graisse, et l'on se livre à des réjouissances. Ceux qui savent chanter chantent de leur plus belle voix, pendant que les tambourins et cithares résonnent.

Ce jour-là ; Jacques ne se fit pas prier pour servir au Beni-Barouf les grands airs de son répertoire. Après *Malbrouk s'en va-t-en guerre*, il fit applaudir *Ma culotte n'a qu'un bouton*, ensuite, *C'est la fille d'un capitaine* et, enfin, l'inévitable *Ali, allo!* Jamais il n'avait eu tant de voix, jamais tant de succès.

Le soir, il y eut *salam*, c'est-à-dire salutation, échange de politesses, souhaits et louanges entre les autorités du douar.

Quand ce fut fini, Jacques dit au caïd :

- Moi aussi, sidi, je te ferais mon compliment si je n'étais pas le plus indigne du douar sur lequel tu étends ton bras glorieux. Seulement, je ne peux faire de beaux discours qu'en ma langue que tu ne comprends pas. ~~Je ne serai pas long sidi caïd.~~

Tout le douar était rassemblé là. Jacques parcourut du regard l'assistance et, découvrant Ali, il lui fit un petit clin d'œil.

Puis il commença d'un ton solennel sa harangue en ouvrant des bras bénisseurs.

- Salut, salut, cent fois salut, salut mille fois, illustre baderne, à toi et à la vénérable tribu des Beni-Barouf. Il paraît que j'en fais partie, mais je n'en suis pas plus fier.
 - Oui, oui, répondit le caïd (oui était un des rares mots français qu'il connut)
- Jacques reprit :
- Sûrement, il n'y a rien de plus pouilleux d'un bout du désert à l'autre ; Allah il Allah ! Dans mon pays il y a ce proverbe :

A la mode de Penmarc'h

Le plus bête est à la barre.

« Et moi je dis :

A la mode des Beni-Barouf

Le plus puissant est le plus louf.

« L'esprit te coule du nez sidi caïd, et tu as le bras long comme un jour sans pain.

Un murmure d'admiration circula dans l'auditoire, qui n'en comprenait juste que les deux mots d'arabe.

– C'est vraiment une belle langue, dit le caïd à son voisin. Guilloum se fait monter à la cime même de l'enthousiasme.

Jacquès poursuivit

– Ou rassi ou rassek, par ma tête et par la tienne, et par le rabbi qui te juge, ta justice boite comme ton fils louche. Tu m'as fait administrer par ton escogriffe de bourreau dix coups de matraque, pour venger le pif et l'œil au beurre noir de ce louchon infect. Je ne veux pas être en reste avec toi et, en récompense, je supplie Allah, Mohamed et Satan, de t'envoyer, ainsi qu'à ce petit louchon, la carie aux dents, la chassie aux yeux, la teigne au crâne, la gale au corps, des verrues sur le nez, des puces plein vos tapis, des scorpions sous vos sièges, sans compter la colique, la pituite, la diarrhée et le mal de mer chaque fois que vous roulerez bord sur bord, sur votre bon chameau.

L'auditoire était de plus en plus dans le ravissement.

Patatras ! Comme Jacquès articulait le mot « chameau », on entendit un éclat de rire. Tout le monde, indigné, chercha des yeux le trouble-fête. C'était Ali qui se tordait dans les convulsions, qui se tordait les côtes..... Ali, sachant, grâce à Jacquès, pas mal de français, avait compris les ~~trois~~ trois-quarts du discours et n'en pouvait plus.

Le caïd qui avait écouté Jacquès avec le plus grand sérieux et qui s'apprêtait à féliciter l'orateur, entra aussitôt en méfiance.

– Il y avait un scorpion sous les fleurs. Qu'est-ce que tu as dit dans ta langue d'infidèle, mauvais drôle ?

Lomic de lui répondre :

– Je te faisais un beau salam ; sidi caïd ; et pour se faire mieux comprendre, des bras et de la tête, il le refit, ce salut. Je priais Allah pour toi, continua-t-il en regardant le ciel, de l'air d'un marabout en prières.

– Ce n'est pas vrai, répond le caïd dans sa langue, d'un ton de voix qui se faisait

comprendre. Dis-nous, toi, Ali !

Ali, qui ne riait plus, aurait bien voulu avoir une chaîne à sa langue.

– Il a dit... il a dit...

– Quoi ?

– De belles choses, sidi... des choses merveilleuses.

– Lesquelles ?

– Je... je ne saurais les répéter, sidi... le pauvre nègre est trop bête... Il est trop bête le pauvre nègre, pour répéter de si pures merveilles.

– Trop bête ? Attends, je vais te donner de l'esprit.

Il avait sorti son couteau de la gaine, et la colère faisait étinceler ses yeux. Bou-Bekr criait :

– Frappe-les tous deux père, frappe !

Ali n'était pas fier, et Jacquès sentait non pas que sa dernière heure, mais que ses dernières minutes étaient venues.

Serré de toutes parts, il n'aurait même pas la ressource de défendre chèrement sa vie. Au premier geste, vingt bras se jetteraient sur lui. Il serait désarmé, enlacé, ficelé, livré cette fois au bourreau pour quelque terrible supplice.

– Sainte Vierge ! murmura-t-il.

(manque p. 46)

– Je savais, dit-il à Jacquès, que les hommes de ta race sont puissants. Ils le sont plus encore que je le croyais puisqu'ils se donnent des ailes pour franchir les espaces de l'air comme les anges d'Allah et les génies.

Il se tut encore. Puis rentra sa lame au fourreau, il ajouta :

– Je ne veux pas offenser le grand Esprit de la France en faisant mettre à mort un seul Français. Non, non, ce ne serait pas sage, et je déplore trop que Bou-Bekr ait été malavisé jusqu'à accueillir d'un coup de feu cette machine volante. C'était pour le moins un caïd ou un bachagha qui venait conclure un traité d'alliance avec la puissante tribu des Beni-Barouf. Nous lui aurions fait un beau couscous, un beau méchoui, de beaux baklaouas et nous aurions bu ensemble le café de l'amitié...

« Mon fils Bou-Bekr, vous êtes un grand éventé, un grand écervelé, un grand sot.

Il se tourna du côté de Jacquès.

– Non, Guilloum, nous ne te frapperons pas. Seulement, vois-tu, tu es trop malin pour rester avec nous.

« Tu vois par où est allée cette machine ? Prends la même direction. Va-t-en ! Et emmène Ali avec toi puisque vous vous entendez si bien... On te regrettera, car tu chantaies de belles chansons et ta voix était forte et pure.....

« Femmes, donnez-leur à chacun dix rations de dattes, dix galettes et remplissez leur gourdes de l'eau la moins boueuse. C'est tout ce qu'ils peuvent porter pour pouvoir marcher rapidement... là !

Maintenant, bon voyage à tous les deux. Là-bas, la mer, dit-il en tendant le bras vers elle qui était encore loin, et rattrapez la machine, incha Allah !

Chapitre IX

Entre le pays de la peur et le pays de la soif.– Chanson de marche.– Du mirage de bouche.– Où l'avion se retrouve.– Ce serait toi, Raymond ?

Incha Allah, si Allah le veut !...

Jacquès se moque bien d'Allah et de son prophète. Mais il sait trop ce que signifiait une telle expression dans la bouche du caïd et Ali le sait encore mieux que lui.

– A main droite, lui expliqua Ali, dès le premier mille, c'est le pays de la soif, et à main gauche, c'est le pays de la peur. C'est entre les deux que le grand oiseau a volé.

Pourquoi suivre la direction du grand oiseau plutôt qu'une autre ? Hélas, à gauche ou à droite, devant ou derrière, n'est-ce pas toujours la même fin qui les attend ?

– Pas fameux, le bled, observa Jacquès.

Quand les dix galettes d'orge seront mangées, et épuisées les dix rations de dattes qui, en ce moment, leur pèse lourd, quand ils auront bu jusqu'à la dernière goutte cette eau qui tiédit dans leur gourde, sous le soleil impitoyable, que leur restera-t-il à faire dans cette contrée maudite, qu'à se coucher sur le sable, les tempes battantes, le sang en fièvre jusqu'à la minute du dernier soupir, longtemps guettée par les rapaces de l'air et du sol ?

A moins que le simoun ne les surprenne auparavant, sans un abri, et ne fasse éclater leurs veines dans leur tête.

Leur dépouille ira, après tant d'autres, rôtir et sécher au feu du désert. Ce n'est pas la mort qu'avait rêvée Jacquès.

D'habitude, il pensait moins à mourir qu'à vivre. Quelquefois, pourtant, il s'était dit qu'afin de ressembler tout à fait au grand-père Moallic il piquerait bien une tête, sur le tard, le plus tard possible, dans la grande tasse. Jamais il n'avait prévu cette fin de terrien.

Mais que sert de récriminer ? *Mektoub* ! comme on dit au douar : ce qui est écrit est écrit.

Et puis, on est pas encore mort. Il reste de l'espoir tant qu'on respire bien et qu'on marche de même.

Tout le premier jour, ils marchèrent droit devant eux, en faisant de petites haltes. Comme le soleil se couchait, ils s'assirent pour casser la croûte, ou plutôt la quessra.

Ils en auraient bien mangé le double : hélas !

« Ils virent, pendant ce repas maigre, passer des gazelles. Elles ne semblaient pas bien sauvages. Elles vinrent à cent-cinquante pas avancer leur muflle vers ces singuliers promeneurs.

– Si seulement nous avions un fusil ! dit Jacques.

Ali secoua la tête, Jacques s'étonna.

– Une bonne tranche de gazelle, ça ne te dit rien ?

– Gazelle y a bon, mais nous pas de feu, gazelle pas cuire.

– Il pourra y avoir un moment où nous serions heureux d'en manger crue.

Les gazelles les quittèrent. Eux, ils auraient bien fait un somme. Le marchand de sable leur en jetait assez aux yeux ! Mais n'ayant que leur couteau pour toute arme, ils ne trouvaient pas très prudent de s'endormir : les hyènes commençaient à ricaner dans l'ombre.

Ils se levèrent donc. D'ailleurs la nuit apporte un peu de fraîcheur, qui délasse. C'est, au désert, le meilleur temps pour marcher. Ils reprirent leur marche en se guidant sur les étoiles.

Pour s'aider, Jacques se mit à chanter. Il y a des chansons très simples dont la vertu est connue des marcheurs. Par exemple, *Ma culotte n'a qu'un bouton*. Ce fut celle-là qu'il choisit. La cadence en est excellente : on ferait sur elle le tour de la terre.

Ma culotte n'a qu'un bouton

Marchons !

Ma culotte n'a qu'un bouton

Marchons !

Marchons, légère, légère,

Marchons légèrement !

Ce n'est pas plus compliqué que ça. Dès le deuxième couplet qui ressemble au premier comme un frère à son frère, avec cette différence qu'au lieu d'un bouton, il y en a deux, Ali prêtait à Jacques le puissant renfort de sa voix. Au troisième couplet et troisième bouton, ils se partageaient la besogne : cela devenait admirable. Mais au quarante-neuvième bouton, ils commençaient à en avoir assez de cette culotte, et ils ne marchaient plus légèrement du tout. Ils firent encore du chemin, caillant à tour de rôle. Jacques buttait par moment.

Ali lui dit :

- Toi dormir. Moi faire veilleur
- Pourquoi ? Pourquoi ? voulut protester Jacques.
Mais en disant « pourquoi ? » il fermait les yeux.
- Allons, toi coucher, insista Ali.
Et Lomic s'allongea veillé par le bon nègre.
A l'aube, le froid le remit sur pied. Il vit Ali en grande prière.
- Tu n'as pas dormi ? lui demanda-t-il.
- Macache dormir, Ali.
- Quand tu voudras, tu sais, chacun son tour.
- Y a bon, y a bon.

Ils reprirent leur marche. Elle les mena jusqu'au lit d'un oued où il n'y avait plus trace d'eau. A l'ombre d'une des rives, Ali put se reposer. Et, comme en plein jour, le danger était moindre, Jacques en fit autant.

Ce second jour s'écoula et puis un autre, et autant de nuits. Que de pas depuis leur départ !

Ils avaient des ampoules aux pieds, les genoux raides, la gorge sèche, la poitrine en feu, et ils ne paraissaient pas plus avancés qu'au premier jour : le désert après le désert, le sable après le sable, une espèce de boue sèche qui se soulevait en écailles. Ils ménageaient tant qu'ils pouvaient leurs provisions.

Le quatrième jour, comme ils n'avaient plus d'eau, le vent souffla.

- El quabli ! Murmura Ali avec terreur.
C'est le nom qu'on donne au siroco (*sic*).

Jacques tâchait d'être gai, mais il ne chantait plus.

(manque p. 50)

noirs comme du coaltar, et de ces petits aigles aux ailes noires et blanches qu'on appelle dans le bled, des charognards.

– Carcasse gazelle, dit Ali entre les dents.

Mais Jacques n'entendit pas.

– Allons cueillir des prunes, s'écria-t-il. Si les oiseaux tournent autour, c'est qu'elles sont mûres.

A quoi bon contrarier l'ami fou ? Le nègre, comme lui, obliqua à gauche.

L'endroit était assez éloigné. Un pli de terrain devait cacher le cadavre, car on ne voyait rien à terre.

A mesure qu'ils approchaient, les corbeaux et les charognards montaient plus hauts avec des cris. Ils virent aussi filer une hyène, l'échine basse.

Parvenus sur une petite hauteur, ils découvrirent dans un creux, ce qui intéressait tous ces carnassiers du désert. Point de pruniers ni de prunes, bien entendu, mais pas davantage de carcasse de gazelle. Un assemblage étrange fait de toile tendue, de métal brillant et de bois, une sorte d'énorme libellule munie de roues et posée sur le sol.

– Mon avion ! S'exclama Jacques redevenu clairvoyant devant cette rencontre.

Ali lui serrait les bras pas très rassuré.

– Quoi ! Tu as peur ? lui demanda Jacques.

– Regarde ! répliqua Ali.

Un homme était sous une aile de l'appareil, qui, à la vue des deux arrivants, s'était vivement embarqué dans la nacelle.

Déjà il épaulait à leur intention une carabine.

– Eh ! Là-bas, pas de blague, lui cria Jacques.

Abasourdi d'entendre des mots français s'envoler en plein Sahara, d'un de ces burnous, l'homme abaissa le canon de son arme.

– Qui vive ? fit-il.

– Amis, si vous êtes Français, répondit Jacques.

– Tout ce qu'il y a de plus Français. Ça se voit, d'ailleurs, à mon uniforme.

L'aviateur portait, en effet, un costume de sous-officier de l'armée française.

– Mais vous, ajouta-t-il sans lâcher sa carabine ?

Les burnous n'étaient plus qu'à dix pas de lui.

Je ne vous dirai pas, répondit Jacques, qu'Ali, ici présent est né à Paris ou à

Brest. Mais moi, tel que vous me voyez, est-ce que vous me trouvez l'air bien arabe ou targui ?

– Pas trop, ma foi.

Et pourtant, il y a cinq ou six jours encore, j'étais bel et bien un Beni-Barouf.

– Et aujourd'hui ?

– Aujourd'hui, malgré ce déguisement, je suis redevenu Breton de Basse-Bretagne, né natif du port de Poul-Don, un petit trou pas cher que vous ne connaissez certainement pas.

– Poul-Don ? fit le sous-officier. Vous dites Poul-Don, Finistère ?

– Tout ce qu'il y a de plus Finistère, arrondissement de Quimper, canton de Pont-L'Abbé.

– Mais je connais Poul-Don comme ma poche, j'y ai passé mes vacances il y a quatre ans.

– Il y a quatre ans ? J'y étais.

– Alors, j'ai dû, nous avons dû.....

– Pardon, faites excuse, sergent : est-ce que sous cet habit militaire ?...

– Je ne rêve pas, voyons : est-ce que sous ce complet très Beni-Barouf ?...

– Des fois, seriez-vous ?...

– Est-ce que tu ne serais pas ?...

– Ce serait toi, par hasard ?...

– Raymond Lebourgeois ?

– Jacquès Riou ?

– Lui-même, mon vieux frangin !

– En chair et en os, et en burnous, sergent !

– Ah ! Elle est bonne, elle est bien bonne ! Ça vaut qu'on s'embrasse pour l'exemple.

Ils firent sonner leurs lèvres sur leurs joues et s'étreignirent les mains avec énergie, puis Raymond déclara :

– Il y a un Dieu ! Jacquès.

Jacquès ajouta :

– Et une sainte Vierge, Raymond !

– Allah est grand ! Conclut Ali, en tirant de sa gahdoura une espèce de sachet qui ressemblait à un scapulaire.

Chapitre X

Ce qu'il y avait sous une couverture.— Un tombeau dans le Sahara.— Le casse-croûte réparateur.— Des nouvelles de France et d'Europe.— A tire-d'aile vers Dakar.

Tout à coup le visage de Raymond s'assombrit.

— Mon cher, dit-il à Jacques, tu supposes bien que je ne suis pas venu dans ce lieu de délices faire une saison de villégiature ?

— En effet, où diable as-tu pris l'idée de te poser là ?

— Tu vas comprendre.

Il le mena vers une sorte de masse indistincte, à l'ombre d'une des ailes de l'appareil. Il souleva une couverture bleue. Un cadavre apparut.

C'était celui d'un homme jeune, à moustaches blondes. Vêtu d'une combinaison de cotonnade bleue. Sa bouche restait entr'ouverte, comme s'il cherchait encore son souffle.

— Mon mécanicien, dit Raymond..... Nous volions à cinq cents mètres lui derrière moi, quand je sentis sa main me frapper le dos. Je me retourne, je le vois les yeux hors de la tête, les joues rouges, haletant. Qu'est-ce que ça voulait dire ? L'asphyxie ?... Je me rappelais qu'au moment du départ, à Marrakech, il ne se sentait pas le cœur solide. Mais, n'est-ce pas ? Dans l'armée, c'est de ces petits détails auxquels on ne prête pas grande attention, en temps de guerre surtout.

— En temps de guerre, dis-tu ?

— Dame ! Je dis ce qui est.

— Alors, ça chauffe, dans votre Maroc ?

— Dans notre Maroc ? Ah ça, d'où sors-tu ?

— Je te l'ai dit : de chez les Beni-Barouf, qui m'ont accueilli près du cap Juby, voilà bien trois ans ou quatre.

— Et depuis, tu vis séparé du monde. Je comprends Jacques, je comprends. Eh bien, rassure-toi, mon gars ; au Maroc, on est assez tranquille. Seulement, chez nous, c'est autre chose.

— Tu me fais peur Raymond.

— Ne t'épouvante pas, mais sache que nous sommes en guerre, depuis trois ans passée avec l'Allemagne.

– Ah ! Les sales Pruscos ! Est-ce qu'on leur flanque une pile, au moins ?

– On en flanque et on en reçoit. C'est dur. Mais on tient le bon bout. Nous avons l'Angleterre qui nous aide.

Pas possible !

– Tout ce qu'il y a de plus possible, et même de plus certain.

– Raconte voir, Raymond, raconte.

– Minute, Jacques, il y en a du long et du large. Commençons par le plus pressé. Je te racontais donc.....

– Que ton mécanicien respirait mal.

– C'est ça même. Le voyant dans cet état, je me dis : « Peut-être l'altitude qui l'opresse. Descendons quelque part, pour voir si ça le remettra ». Je n'avais pas de pharmacie à bord, mais j'avais un peu de rhum, de l'eau....

– Il t'en reste, Raymond ?

– Oui, tu en veux ?

– Ce ne serait pas de refus.

– Ah ! mon pauvre ami, tu n'avais plus rien dans ta gourde ? A quelque chose malheur est bon.

Il alla fouiller dans une caisse, et versa aux deux compagnons de route, dans son propre quart, un peu d'eau fortement poivrée. Malgré le Coran et ses préceptes, ce breuvage passa dans le gosier d'Ali comme dans celui de Jacques. Ignorant d'ailleurs que c'était de l'alcool, le nègre était parfaitement innocent de son péché.

– Voulez-vous manger ? leur demanda Raymond. Il y a ici tout ce qu'il faut.

– Tout à l'heure, répondit Jacques. Nous avons un bout de quessra à finir. Nous le mastiquerons en écoutant la suite.

– La suite, eh bien, voici : je cherchais un endroit où atterrir sans casse quand j'aperçois une palmeraie et des tentes. Des tentes ! « Voilà l'affaire, pensais-je. J'allongerai le mécano sous l'une d'elles, à l'ombre. Car l'ombre, ça n'abonde pas dans le bled. Et, s'il a besoin d'un bain complet ou d'une bonne douche, tout probable que nous trouverons une source ou quelque ruisseau dans le patelin. Car où il y a des palmiers, il y a de l'eau ». Voilà ce que je pensais, avec un peu de méfiance (car on ne sait jamais sur qui l'on tombe) je me mets à décrire des cercles au-dessus du douar.....

– C'était le nôtre, dit Jacques. Le douar des Beni-Barouf.

– Je décris des cercles en vol plané et je m'apprete à me poser sur un terrain qui

me paraissait pas trop bosselé ni trop étroit, quand un de tes ~~Beni-Pigniouffe~~, en signe de bon accueil, nous envoie un pruneau dans l'aile.... regarde : le trou y est.

– Ça, fit Jacques, c'est du Bou-Bekr. L'idiot ! Il t'aurait tué aussi bien.

– Bou-Bekr maboul ! Dit Ali.

– C'était assez d'un coup de feu, reprit Raymond. Je ne jugeai pas à propos d'en attendre un second, et je pris de l'air.

– Tu ne m'as pas entendu crier : « Français ! Français ! »

– J'ai bien entendu quelque chose comme ça. Mais j'ai surtout entendu le coup de feu. C'est pourquoi je suis venu me poser ici, à distance respectueuse des ~~Beni-Pigniouffe~~

– ~~Barouff~~.

– ~~Barouff, Pigniouff, l'un vaut l'autre~~.....L'atterrissage a été facile. Pas mauvais, ce terrain : une couche de sable, mais légère. C'est ferme dessous. Vois : les roues sont à peine entrées dedans. Tout s'est passé en douceur, excepté pour mon pauvre mécano.

– Il est mort tout de suite ?

– Hé ! Non : sans quoi vous ne me verriez plus ici. Il a duré avec des hauts et des bas, jusqu'à hier après-midi. Chaque fois qu'il allait un peu mieux, je lui parlais de remettre en marche. Mais il protestait, il prétendait que je voulais sa mort. Pauvre garçon ! Le voilà mort tout de même.

Il se pencha sur le cadavre.

– Est-ce que par bonheur je me tromperais ? Ne serait-ce qu'une léthargie ? Dites-moi, vous autres ?

Jacques se pencha à son tour, et se releva en secouant la tête. Puis Ali s'agenouilla, s'allongea, écouta le cœur, palpa les mains, souffla dans la bouche, souleva le bord des paupières.

– Li, fichu ! Prononça-t-il au bout de son examen.

– Que faire ? Demanda Raymond... Ramener le corps à Marrakech ? Mais ma mission m'appelle à Dakar où je devrais être depuis longtemps déjà..... Il est vrai qu'il faut toujours compter avec les accidents de voyage, et celui-ci en est un de taille.

– Quand un homme meurt en mer, opina Jacques, la mer devient généralement son tombeau.

– Si je te comprends, dit Raymond, le mieux serait de l'enterrer ici. C'est également mon idée. Et puis, ajouta-t-il en regardant les autres, il y a vous deux. Vous n'avez probablement pas l'intention de retourner chez vos Beni-Patapouf ?

- Barouf.
- Va pour Barouf.
- Alors, il est tout indiqué que le mort fasse place aux vivants.
- Dans ton aéroplane, Raymond ?
- C'est tout ce que j'ai à t'offrir comme auto, mon gars.
- Et tu prendrais Ali avec nous ?
- On fera pour le mieux.

Il entendit bourdonner une grosse mouche.

- Déjà ! Fit Raymond.
- Il poussa un soupire.
- Allons ! Dit-il, nous sommes trois, nous allons lui rendre les derniers devoirs.

De leurs couteaux et de leurs mains, et en y mettant beaucoup de patience, ils creusèrent une fosse où ils couchèrent le mort, dans la couverture bleue qui lui servait de linceul. Le sol était de l'argile pur, très sec à la surface, humide en dessous. C'est avec cet argile que sont bâtis la plupart des murs dans le Sahara. On en fait même des briques que le soleil se charge de cuire.

- Y en a bon pitite maison, sidi, déclara Ali en s'adressant à Raymond.

Que voulait-il dire au juste ?

Ils comprirent, en lui voyant pétrir et modeler en forme de moellons cet argile. Ali se méfiait des rapaces déterreurs de cadavres. Il ne voulait pas que le corps d'un mécanicien de l'armée française devînt la proie des charognards, hyènes, chacals ou autre bête puante. Il voulait l'honorer d'un tombeau.

C'est pourquoi, après avoir jeté sur lui le sable du désert à pleines mains, puis des galets plats qu'ils trouvèrent à force de chercher, ils aidèrent Ali à modeler des moellons.

Li, devenir dur comme pierre, affirma Ali.

Ayant beaucoup équarri de ces moellons, ils les disposèrent les uns par-dessus les autres, de façon à en faire une sorte de grand cube. Sur la face supérieure, ils entassèrent encore de l'argile qu'ils arrondirent en forme de coupole, après l'avoir humectée avec un peu de l'eau dont disposait Raymond. Les matraques d'Ali et de Jacques ; travaillées au couteau et réunies par du fil de cuivre et des vis qu'on dénicha dans une boîte à outils ; firent une croix qu'ils plantèrent au centre de la coupole. Ayant lissé de leur mieux l'argile sous la paume de leurs mains, ils y ménagèrent une belle place où Raymond grava ces simples mots :

Ici repose
Henri-Anatole Gamard
Mécanicien-aviateur
12 septembre 1917

- Tu n'ajouteras pas : « Priez pour lui » demanda Jacques.
- Qui prierait ?

Des yeux, ils firent le tour de l'horizon. Pas un être humain dans ce pays nu. Eux partis, ce serait sur cette tombe la solitude embrasée du désert !

Jacques et Raymond se dirent cela et, au même instant, fléchissaient les genoux. Ils firent une prière pour l'âme de celui qu'ils venaient d'enterrer.

Ali, cependant, frappait le front du sol, invoquait Allah et le prophète.

Quand ce fut fini, Jacques demanda :

- Alors, Raymond, ces Pruscos ?
- Ah ! C'est vrai, je vais te résumer tout ça..... Mais le travail et l'émotion, ça creuse. Vous n'avez pas dû faire des balthazars, dans le bled. Voyons, qu'est-ce que je peux vous offrir comme casse-croûte ?
- Faut pas te priver pour nous, Raymond.
- Ça ne me prive pas le moins du monde, je me ravitaillerai à Dakar.... et puisque le pauvre Gamar (*sic*) ne peut plus partager.....

Il fouilla dans l'appareil, en retira des provisions, du pain, du poulet froid, des boîtes de sardines.

- De la sardine ! s'écria Jacques attendri.
- Ça te rappelle ton pays hein ?.... Mais, au fait, veux-tu m'expliquer par quel miracle tu es ici et ce que tu venais chercher avec ton copain, dans ce pays nu ? Tiens, pour te mettre en train, bois donc un coup de ce château-Médéah.

Jacques ne se fit pas prier. Mais en bon musulman, Ali, qui avait horreur du vin ne voulut que de l'eau.

- Li bono, fit-il d'un air réjoui.
- Mais l'autre bien meilleur, assura Jacques.
- Toi, mauvais meslem, insista Ali, Mohamed il a dit : « Meslem ; pas boire du tout vin. »
- Oui, répliqua Jacques, mais moi, bon chrétien et Jésus Christ il a dit : « Prenez du pain, c'est mon corps ; et prenez du vin, c'est mon sang. »

Ils s'étaient accroupis dans l'ombre que faisaient les grandes ailes de l'oiseau.

En quelques mots, Jacques narra son histoire.

Puis Raymond raconta la guerre. En l'écoutant, Jacques passait par des états d'indignation ou d'enthousiasme, selon les événements.

– Sales Prussiens ! Grommelait-il au moment de Charleroi. Mais la Marne lui fit crier :

– Vive la France !

Si Raymond l'avait cru (*sic*), jamais il ne serait venu au bout de son récit. Mais l'endroit n'était pas indiqué pour un cours d'histoire. Et il ne s'agissait pas, en mission, de prolonger indéfiniment les incidents de route.

– Voyons, fit-il, c'est décidé ? Je vous enlève, n'est-ce pas ? Où est-ce que je vous envoie ? Je pourrais vous déposer à Port-Étienne, c'est un poste français sur la mer et ce n'est pas très loin d'ici, mais ma consigne est d'aller à Dakar. J'y serais déjà sans ce malheur, dit-il en regardant le tombeau.

– Si c'est faisable, allons à Dakar, répondit Jacques.

– C'est très faisable puisque mon pauvre mécano ne volera plus. Seulement, comme il n'y a de place que pour deux, il faudra que l'un de vous se tienne sur les genoux de l'autre. Comme confort moderne, ça laissera peut-être à désirer.

– Oh ! Nous ne sommes pas exigeants.

– Attends une seconde que je fasse le point.

– Comme en mer, alors, comme en mer !

– Parbleu ! Nous sommes des navigateurs, nous aussi.

Ayant fini ses calculs, Raymond annonça :

– Vingt-six degrés huit de latitude nord ; douze degrés cinq de longitude ouest..... voilà repérée la tombe de Gamard. Quelques minutes plus tard, après une dernière pensée à celui qu'ils laissaient là, Raymond mettait l'hélice en marche, ce qui fit fuir au loin une bande d'oiseaux et galoper éperdument une autruche qu'ils n'avaient pas encore remarquée.

Jacques et Ali, les premiers prirent leur place, Jacques sur les genoux d'Ali, Ali, très effrayé, très excité ; Raymond les rejoignit en hâte, mania des commandes et l'oiseau de France prenant de la hauteur, s'envola à tire d'ailes par-dessus le désert immense, vers Dakar.

Chapitre XI

L'air de la mer.— Daoulas le ressuscité.— « Réglementaire ».— Où s'en était venu le *Vat-et-Vient*. Désavoué par son maître.— Séparation cruelle.— Un message aux Beni-Barouf. On embarque.

A Dakar, il fallut dès l'atterrissage, voir avec Raymond des autorités, expliquer des choses, renseigner ces messieurs sur le cap Juby, la tribu des Beni Barouf, l'aéroplane et le mécano. C'est ennuyeux de s'entendre poser comme cela un tas de questions et d'un ton qui ne vous met pas en confiance.

Heureusement ; Jacques qui a la langue bien pendue, s'en tira à son honneur. Quant à Ali, il faisait une figure de maboul.

— Nous verrons à tirer parti de ce citoyen, dit un personnage qui devait être quelqu'un de très galonné. Quant à toi, matelot, nous te rapatrierons à la première occase.

Occase ! Il avait dit : occase ! Bien sûr, ce n'est pas n'importe qui qui emploie de ces mots.

— J'aurai de quoi faire, pensa Jacques, pour être à la hauteur, surtout après quatre années de Bénibaroufferie.

En attendant l'occase, il lui fut conseillé « de ne pas s'en faire ». Encore une expression qu'il ne connaissait pas !

Assuré qu'on ne le laisserait pas mourir de faim ni de la pépie, il se mit à faire un petit tour de ville, en cherchant le côté de la mer, dont la bonne vieille odeur lui montait aux narines et lui dilatait les poumons.

Ali, pour rattraper le soleil perdu dans le désert, faisait la sieste sur une natte mise à sa disposition dans une espèce de galerie, derrière des bureaux.

Mais lui, Jacques, l'air de la mer le remettait d'aplomb. Il lui semblait que pendant quatre ans, il n'avait respiré que de la poussière. Il avait gardé son burnous, mais ça ne le faisait pas trop remarquer parmi les gandouras blanches des noirs et les complets blancs des Européens.

C'est dans cet accoutrement qu'il heurta, non pas doucement, en tournant une rue, un pêcheur vêtu à la mode bretonne — béret bleu et vareuse tannée. Cet homme marchait courbé sous un large panier rond, qu'il soutenait à deux mains sur une épaule.

— Fichu de maladroït de moricaud ! bougonna-t-il d'une voix enrouée.

— Moricaud vous-même ! riposta à tout hasard Jacques.

— Qu'est-ce que tu dis, bouffi ? gronda le pêcheur.

Il regardait Jacques dans les yeux d'un air pas bon.

– Tiens, ajouta-t-il du ton le plus naturel du monde, tu n'es pas mort ? bonjour Jacques. Tu as grandi.

Jacques le dévisagea à son tour. Cette figure mal rasée, ces petits yeux ourlés de rouge, ce nez de travers, et cette paire de boucles d'or aux oreilles (remède assuré paraît-il contre la chassie) pas moyen de s'y tromper.

– Daoulas ! cria-t-il. Ce n'est pas Dieu possible !

– Qu'est-ce qui n'est pas possible, mon gars ? Pas possible n'est pas français.

– Je le vois bien puisque vous voilà en vie et à Dakar, encore !

– Et pourquoi que je n'y serais pas ? Tu y es bien, toi !

Mais Jacques continuait à n'en pas croire ses yeux.

– Eh bien ! Si jamais on m'avait dit !.... Alors, vrai, Daoulas ? Vous n'êtes pas un revenant ?

– Un revenant en plein jour ? T'es jeune, petit gars. Un rien te déconcerte. Quand on a été comme tonton Daoulas, dans la coloniale et qu'on a navigué son bout de temps, apprends, graine, qu'on ne s'épate plus.

– C'est que la dernière fois qu'on se trouvait ensemble, c'était dans le canot du *Vat-et-Vient*.....

– En travers d'une sale lame, je sais.

– Alors, j'ai honte de vous le dire, mais une fois à terre, vous ayant cherché partout et ne vous voyant nulle part, j'ai pensé comme ça que vous étiez resté au fond de l'eau, en train de faire de la boîte aux requins et peut-être bien aux crabes et aux langoustes.

– Eh bien ! Tu m'arrangeais : c'est du propre ! Moi, un vieux colonial, un navigateur, devenir de la boîte à requins !..... Ah ça ! fiston, tu ne m'as jamais regardé.

– Peut-être, mais les lames étaient fortes et les requins ne manquaient pas.

– En effet, il en est venu quelques uns qui ont essayé de se frotter à Daoulas, deux surtout. On leur a ôté l'envie de recommencer.

– Comment ça, dites ?

– Comment ? Mais le plus simplement du monde.

Il posa à terre son panier, d'où Jacques vit avec bonheur sortir, à travers du goémon ; des antennes vertes de langoustes africaines.

– Le premier me suivait, pendant que je tirais ma coupe réglementaire. Mais je tournais un peu la tête, sans faire semblant. Je guignais mon monsieur du coin de l'œil.

Quand je le vois à bonne portée et sur le point d'ouvrir le bec pour m'avaler la jambe, qu'est-ce que je fais ? Je lui allonge un coup de chaussons — réglementaire, huitième temps de la boxe française.... T'as pas oublié ?.... Un coup de chausson (*sic*), c'est façon de parler. Tu te rappelles que j'avais ce matin-là mes sabots-tiges de toile et semelles à clous. Le paroissien ferme ses mâchoires là-dessus en se cassant de la secousse, je pense, huit ou dix dents. Moi, d'un coup brusque, je dégage mon pied et je file au large, laissant le gaillard se débrouiller avec mon sabot. Fallait le voir se tortiller ! quoiqu'un requin ça ait de l'estomac, je ne crois pas qu'il ait digéré ma chaussure.

Jacquès frétille d'enthousiasme.

– Ça, par exemple, déclara-t-il, ce n'est pas ordinaire.

– Mais si, proteste Daoulas : tout ce qu'il y a de plus ordinaire ; l'enfance de l'art, je t'ai dit.

– Et l'autre ?

– Quel autre ?

– L'autre requin.

– Ah ! Oui.... Eh bien ! avec lui, ça a été encore plus simple. Il nageait sous moi. Tu vois ça d'ici ? « Daoulas, que je me dis, veille donc ce malin qui veut te faire le coup. S'agit de lui donner une petite leçon d'escrime ». J'avais mon couteau pendu à la ceinture — réglementaire, quoi ! — affûté de frais et tranchant comme un rasoir. Je l'ouvre en douceur.

– Tout en nageant ?

– Bien sûr ! C'est tout ce qu'il a de simple. Quand je vois mon requin qui se retourne (tu sais que ça se retourne, les requins, au moment d'ouvrir leur infecte gueule), je ne fais ni une ni deux, j'allonge le bras, je lui enfonce la pointe de mon Pradel au creux du ventre et je tire à moi en remontant jusqu'aux ouïes, comme tu ouvrirais un maquereau — réglementaire ! !— La tripaille lui dégoulinait par la fente, que ça faisait plaisir à regarder. Tu parles qu'il a filé sans demander son reste !

– Et les autres ?

– Faut croire qu'ils m'ont trouvé trop coriace. Le requin, c'est comme nous : ça préfère le gibier tendre.

– Ça m'étonne qu'ils vous aient laissé filer.

– Moi aussi, ça m'étonne.....

– Et alors, vous avez nagé jusqu'au bateau ?

– Comme tu le dis, mon petit : en allongeant ma brasse tranquillement — réglementaire ! —

– Dire que je n'ai rien vu de tout ça !

– Tu avais la vue brouillée par l'eau de mer que tu avais bue ? Rien ne brouille la vue que de boire de l'eau de mer. Et puis, il y avait de la brumasse.... Alors, toi tu as fait l'Africain ?.... C'est un métier comme un autre, et qui peut mener loin. Tu vois, il t'a mené à Dakar.... ça arrive ces choses-là, ça arrive.

– Ah ! Si vous saviez, tonton Daoulas !

– Je sais fiston, je sais : couscous, kaoua, méchoui ; Allah est grand, ravadja la moukère.... je sais tout, moi, petit gars. Quand on a été dans la coloniale.... Tu paies un verre ?

– Je n'ai pas le sou, mon pauvre Daoulas.

– T'as pas le sous ? Alors, c'est pas « pauvre Daoulas » qu'il faut dire, mais « pauvre Jacques ».... t'en fais pas, je paierai à ta place, à mon retour. Tu es là à me faire perdre mon temps, et il faut que j'aille porter ça chez mes nègres.

Il enleva le panier et le réinstalla sur son épaule.

– Vos nègres ? demanda Jacques.

– Ben oui, des messieurs nègres qui ont des chaînes de montre en or sur la bedaine et qui aiment les langoustes comme toi et moi. Et qui paient le prix mieux que des blancs..... Tu viens avec moi ?

– C'est que....Est-ce que le *Vat-et-Vient* est ici ?

– Je te crois, Benoît.

– Avec le même équipage ?

– Presque. Les deux jeunes gens ont été mobilisés....Tu sais qu'on est en guerre ?... Bon. A part ça, tu retrouveras ton monde. Je vois que tu es pressé d'y aller. Vas-y recta, mon gars. Je te rejoindrai à bord. Le bateau est à quai, justement ; mets de l'air dans ta toile et fais cap à gauche. T'auras à louvoyer un peu autour du bassin. Mais tu n'es pas devenu trop godiche à fréquenter tes moricauds, alors tu sauras bien mettre le grappin dessus — réglementaire ! —

Cela dit, il s'en alla chez ses messieurs nègres, en suivant le bord de la rue où il y avait un peu d'ombre.

Quant à Jacques, il fit comme Daoulas le lui avait dit. De l'air dans la toile ? Ça ne manquait pas. Son burnous se gonflait sur ses épaules comme auraient fait brigantine, flèche et dundee, il ne lui semblait pas marcher sur la terre ferme, mais

voguer comme le vaisseau de la chanson, qui « fendait la mer et les flots ». Il ne fut pas long à reconnaître le *Vat-et-Vient*. Quoique appuyé au quai, le langoustier portait, à demi carguée, sa voilure, du moins le dundee, qui était blanc, et la brigantine, qui était rose, avec une grande reprise blanche sous la vergue.

Ah ! Que le cœur lui battit à cette vue ! Il y avait dans le port d'autres navires, et comme il n'en était jamais venu à Poul-Don, surtout un magnifique paquebot à deux cheminées, haut comme une maison et tout percé de hublots. Mais il n'avait d'yeux que pour son langoustier.

Il aurait couru, tout bousculé sur son passage pour le joindre plus vite. Cependant, en mettant le pied sur la planche d'embarquement, il se souvint de Daoulas et se dit qu'il fallait être posé, sous peine de se faire prendre pour un niguedouille !

Le patron était là. En voyant ce gaillard à burnous embarquer, il cria :

– Hé-là ! le bicot ; qu'est-ce qu'il y a pour ton service ?

Jacquès répondit du ton le plus calme qu'il put affecter :

– Rien, parrain. Je viens seulement vous dire un petit bonjour.

L'autre sursauta :

– Tu me connais donc ?

– Un peu. Et toi aussi, tu me connais.

– Pas possible !

– Pas possible n'est pas français, parrain, regarde-moi. Et voilà Cadiou qui le regarde mieux et le reconnaît et les autres qui se rapprochent et qui font cercle et toute la kyrielle des « oh ! » des « Ah ! » (*sic*) des « Comme on se retrouve ! » et des « ça c'est trop fort ! »

Jacquès, quoiqu'il sentit la fièvre le remuer, se gardait bien de faire chorus.

– Mon Dieu, disait-il, ça arrive tous les jours, des choses pareilles. Faut pas s'épater. Quand on navigue, n'est-ce pas ?

Bien qu'un peu déconcerté, son parrain l'embrassa en disant : « Ah ! Ce farceur de Jacquès. Ce farceur ! »

Mais ne voilà-t-il pas que pendant qu'il disait « ce farceur » sa bouche fait une drôle de grimace et deux grosses larmes lui coulent sur la joue, le long d'une ride !

– Quand ta mère saura ça ! ajouta-t-il en reniflant. Pauvre Léocadie !

A ce nom, la bouche de Jacquès a bien de la peine à ne pas grimacer aussi et ses yeux à ne pas se mouiller. Il lui faut faire un effort énorme pour se maintenir au ton de Daoulas.

- Elle te croyait noyé, la pauvre femme ! reprend parrain. Tous ici nous le croyions. Daoulas nous l'avait juré.
- Et moi, c'est lui que je croyais au fond de l'eau.

(Manque p. 62)

D'abord, parce qu'il y avait de la langoustes dans les parages, et qu'on la vendait sur place aux blancs, aux nègres, aux paquebots en escale. Ensuite, parce qu'il ne faisait pas trop bon aller et venir comme autrefois. La mer était infestée de sous-marins boches. On en avait vu jusqu'à Larache, sur la côte du Maroc. On retournerait au pays quand on pourrait, sous escorte ?(sic) Inutile de se faire canarder par les pirates, n'est-ce pas ?

– Dis donc, reprit Cornec, qu'est-ce que tu comptes fabriquer, maintenant que te voilà vivant ?

– J'avais pensé.... si toutefois il restait une place à bord....

– Allons, tu sais bien que ta place t'attend, farceur ! Seulement, il faudra le faire savoir aux officiels.

Jacquès eut envie de sauter au cou de son patron et parrain.

On décida que pour fêter le retour de l'enfant prodigue, à défaut de veau gras, on sacrifierait quatre langoustes dès le soir.

– Nous sommes huit : une demi-langouste à chacun, ce n'est pas de trop déclara Cadiou.

– Si j'osais, fit Jacquès, il y a mon camarade Ali et puis Raymond....

– Amène-les, bien sûr !

– Jacquès ne se le fit pas répéter.

Pour une belle fête, ce fut une belle fête. Il y eut, outre les langoustes, de la soupe au lard et aux pommes de terre, une fricassée de poulets assez maigres, des haricots en boîte fondants, des ananas, des bananes.

Jacquès trouva seulement que les langoustes salées à point et poivrées, auraient dû être pimentées un brin. Il avait pris le goût du piment au douar.

– Je vous ferai de la cuisine beni-barouf, disait-il ; elle a du bon.

– Tu dis ça, remarqua Daoulas, parce que tu n'en manges plus.

Le liquide fut digne du solide. Tout ce qu'il y avait de mieux dans la cave du *Vat-et-Vient*, du rouge, du blanc, sans compter le café et le pousse-café.

On but à Notre-Dame de Poul-Don, à Léocadie, à la France et à ses alliés, aux

présents et aux absents, à la victoire de la patrie et à celle des langoustes vertes. Il n'y eut que ce pauvre Ali à garder sa tête. Il mangeait de bon cœur, mais il ne voulut boire que de l'eau. Tous les hommes en étaient navrés, surtout Cadiou.

Quoi ! Pas même une goutte de vin blanc ?

- *Macache* vin blanc.
- Tu diras *macache* après.
- *Macache, macache* !

Jacquès intervenait :

- Laisse-le, parrain, s'il n'en veut pas.

Parrain, pour ne pas rester la bouteille en l'air, s'en versait à lui-même et buvait pour deux.

Le lendemain, il fallait que Raymond reprît la route de l'air.

– Tu repasses par le même chemin ? lui demanda Jacquès. Tu survoleras le douar des Beni-Barouf ?

- C'est faisable, s'ils n'ont pas changé de place.
- En ce cas, tu pourras laisser tomber sur eux un petit mot de Guilloum ?
- Donne toujours.
- Attends que je l'écrive.

Jacquès rédigea en style musulman un billet, qu'un interprète de la résidence, à la demande de Raymond, traduisit en beaux caractères arabes, en faisant aller sa main, non pas de gauche à droite, mais de droite à gauche. L'adresse portait :

A Si Salem Ben Larbi, caïd des Beni-Barouf

Sahara

Suivait ceci :

Tu sauras, sidi caïd que ton vœu très clément a été exaucé par Allah. Nous avons, après une promenade délicieuse dans un paradis terrestre plein de pommes, de poires, de prunes, d'oranges, de boîtes de sardines, et égayé par la voix de milliers d'oiseaux chanteurs, rejoint la grande machine volante du Franciss. Ce Franciss, par le grâce d'Allah, était un ami très puissant de ton serviteur chétif. Il a fait embarquer dans la machine volante, son ami Guilloum et Ali, l'ami de cet ami. Et ainsi fendant l'air les flots bleus de l'air et croisant dans le ciel des légions de houris, nous sommes parvenus jusqu'à Dakar, qui est une ville pourvue de toutes les choses bonnes à embellir la vie et d'où nous t'envoyons notre salut.

Je profite de la présente qui te tombera du ciel, pour te remercier, toi et les Beni-Barouf, de la douce hospitalité que tu m'as accordée sous les tentes. Dis cependant à Mahmoud qu'il n'emportera pas mon « véritable Pradel » breveté, au paradis. Quant à Bou-Bekr, je crois bien faire et souhaitant qu'il ne manie jamais plus ni fusil, ni matraque. Il pourrait s'envoyer la matraque dans l'œil gauche et la poudre de son fusil dans l'œil droit. Je salue tous les Beni-Barouf et particulièrement la vieille négresse qui te sert. Ali en fait autant avec un souvenir spécial à Yamina. Sans rancune pour la bastonnade que tu m'as accordée pour me durcir les muscles, je prie le ciel que ton couscous soit toujours bien cuit, ton méchoui à point, qu'il ne tombe pas de sauterelles dans ton café et que personne ne se mouche dans ta gandoura.

Signé Guilloum Riou

du douar très glorieux de Poul-Don.

Quand Raymond mit son moteur en marche, ce fut au milieu d'un grand concours de monde, Daoulas y était et, malgré la coloniale, la navigation et tout le ba-ta-clan, il n'était pas lui le moins épaté.

Les amis s'embrassèrent bien fort,

- A quand Raymond ?
- Qui le sait Jacques ?
- Tu n'oublieras pas ma lettre.
- Compte sur moi.
- Mets-la autour d'un caillou pour qu'elle ne s'envole pas.
- J'ai fait mieux : je l'ai enfermée dans une petite boîte de fer, tu vois ?
- A merveille, il ne me reste qu'une chose à souhaiter : c'est qu'elle tombe sur le

pif de Bou-Bekr.

- Longtemps, Jacques regarda l'avion voler vers le nord.
- Je parie que tu regrettes les Beni-Barouf, lui dit Daoulas.
- Oh ! Ça ne va pas jusque là. Mais je regrette Raymond.

Il se tut un instant, puis, regardant Ali :

- Et lui ? demanda-t-il, l'air inquiet.
- Tu veux qu'on le prenne à bord ? fit Cadiou. Eh bien, il y a du travail pour lui.

On le prendra à l'essai, à moins qu'il aime mieux rester à terre, où il pourrait continuer dans une bonne maison son métier de domestique.

Mais Ali jura qu'il ne se séparerait pas de Jacques, qu'il le suivrait jusqu'au bout du monde.

– Nous verrons, fit Daoulas, s'il fera autant le faraud, quand faudra danser sur les lames et que le tangage lui secouera les tripes.

– Craignez rien, reprit Jacques, il a l'habitude.

– Comment ça, il a navigué ?

– Bien des fois.

– A quel bord, grand Dieu ?

– A bord d'un chameau, tonton Daoulas.

Tonton Daoulas ne trouva rien à répondre.

– Je te dis qu'il n'y a pas plus farceur, lui dit Cadiou en riant.

Chapitre XII

Sur le môle de Poul-Don.– Le congé de Raymond.– La pêche au thon.– un complot bien monté.– Schamosdorf et Cie.– Ali bon chrétien.– La gloire d'Ali.– Rencontre inopinée. L'amulette de Yamine.– Jacques est un patriote.–

Sur le môle de Poul-Don, comme sur tous les môles, toutes les jetées, digues, cales et estacades de tous les ports du monde, il a, chaque jour, de ces gaspilleurs de temps dont la grande affaire est de regarder accoster, appareiller et naviguer les bateaux.

Les plus malins les reconnaissent à un mille de distance et les nomment par les noms des patrons.

– Ce bateau-là, c'est un tel : regardez son grand mât, comme il est penché sur l'arrière !.... Et celui-là, un tel autre : pas d'erreur avec ce morceau en étoile dans sa misaine !

Quelquefois, pourtant, ils se trompent, ce qui leur donne l'occasion de discuter. Mais pas moyen de se tromper, par ce clair matin de fin Juin 1918, où tout se découpe si bien sur la mer et le ciel ! Ce langoustier à coque verte et noire, à brigantine rose rapiécée de blanc, à foc et à dundee blancs, à trinquette bleue, à flèche bleue qui vient droit du sud. Grand largue, il n'y a personne pour en douter. C'est le *Vat-et-Vient* qui rapplique.

– Ça va faire dix-huit mois qu'on ne l'avait vu.

– Juste Auguste ! Il est parti l'année dernière au mois de Février, un peu avant que les sous-marins viennent farfouiller sur nos côtes. Et il a attendu pour revenir, le malin, que leur grabuge ait un peu cessé.

- Paraît qu'il a gagné de l'or à Dakar.
- Paraît que oui. Du moins, c'est ce qui est revenu au bureau.
- C'est Cadie Riou qui va être contente! Son gars est à bord, sûrement. Hein ?

Quand le syndic lui a annoncé qu'on avait des nouvelles, de bonnes nouvelles....

Le roi n'était pas son cousin, ce soir-là.

Le roi ? Quel roi ? Il n'y a plus de roi en France.

Le langoustier s'approchait rapidement, toutes voiles dessus.

Comme il penche fit une voix qui n'était pas celle d'un pêcheur.

Tous jetèrent sur le « parisien » un regard méprisant. Pourtant, ils le connaissaient bien : il n'était autre que M. Lebourgeois, venu, après six ans d'absence, passer en famille — sans Raymond — l'été de la victoire à Poul-Don.

Le père Garo entreprit aussitôt son éducation.

– Avec ce bateau-là, mon bon monsieur, pas de danger ! C'est la mer qui fait leur lest. Il y en a des tonnes et des tonnes à bord et tant plus qu'il y en a, tant plus que le bateau a de l'assiette. Elle entre par les joints, rapport aux langoustes. Un vrai vivier, quoi ! Qu'est-ce qu'ils feraient, dites-moi un peu de leurs langoustes, s'il n'y avait pas de l'eau de mer pour les conserver. Pensez qu'ils les ramènent du Cap Blanc, tout là-bas, sur la côte de Mauritanie. C'est même pourquoi, nous autres du pays, nous appelons ces bateaux-là des mauritaniens.

Il regarda M. Lebourgeois pour juger de l'effet produit.

– Même que celui-ci vient de plus loin encore : du Sénégal, mon bon monsieur, où que c'est plein de nègres, comme vous savez peut-être.

Le père Garo, qui de sa vie n'a guère navigué que de la buvette de la digue au cabaret de la place, continue ses explications dans l'espoir que monsieur Lebourgeois le fera entrer, en récompense, à l'auberge.

Pendant ce temps, le *Vat-et-Vient* se rapproche, amène sa flèche, puis sa trinquette, prépare son ancre, range la Vache, la jument et fait son entrée dans le port.

Le père Garo est un de ces hommes qui savent tout, expliquent tout, prévoient tout. Pourtant, voilà une chose qu'il n'a pas prévue. En inspectant le pont du *Vat-et-Vient*, quelle n'est pas sa stupéfaction comme un autre, d'apercevoir, (non, ce n'est pas une frime) un gars à tête de chocolat : un nègre, quoi ! Un vrai noir !

Si le père Garo avait un peu circulé pendant la guerre, ça ne lui ferait pas un pareil effet de faire cette découverte. Car, des noirs, on en a assez vu pendant ces années-là et non pas eux seulement, mais des Chinois, des Kroumirs ; des indiens, des

gaillards de toute peau et de toute couleur. Mais il est resté à Poul-Don, à voir passer les bateaux et, dame ! il n'est venu rien de tout cela à Poul-Don.

Les questions et les réflexions se croisent autour du père Garo.

Où diable qu'ils ont pêché ce paroissien-là ?

- Vous en aviez entendu parler vous autres ?
- Mais pas du tout ! Première nouvelle.
- Qu'est-ce qu'il peut bien faire de son métier ?

Sous la grande voile qui dévente, Ali leur rit de ses trente-deux dents.

Au milieu du débarquement, le pêcheurs appliquent plus ou moins son cas. Jacques qui rayonne à côté d'Ali mais qu'on oublierait un peu pour cette merveille noire, n'en est pas jaloux. Sans Léocadie qui a été avertie, on ne sait comment de l'arrivée du *Vat-et-Vient* et qui s'est faufilée dans le tumulte, Jacques passerait presque inaperçu, mais, pour elle, il n'y a qu'une merveille sur ce môle, c'est son fils. Pour ne pas en perdre l'habitude, elle pleure à chaudes larmes.

- Il faut rire, au contraire, proteste Daoulas.

Il ajoute, afin de la mettre entrain :

- Ce failli gars de Jacques n'a pas voulu me croire. Au lieu de débarquer gréé comme il est, dans son costume de matelot, il aurait dû se présenter avec son complet de Beni-Barouf. Vous parlez d'un succès !

C'est vrai qu'en burnous et pantalon de moricaud, avec toute une lingerie sur le crâne, il aurait produit son petit effet. Toute la gloire n'aurait pas été pour Ali. Il y avait bien pensé avant que Daoulas lui en parle. Mais non, il n'a pas voulu. Pourquoi ? Il serait bien en peine de l'expliquer. Il répète sur le môle ce qu'il a dit sur le pont du *Vat-et-Vient* :

- C'est bon pour le mardi-gras.
- Mon pauvre Jacques, gémit Léocadie en s'essuyant les yeux, comme te voilà grand et fort ! Ajouta-t-elle avec admiration.

Mais ses mots se perdent dans le tohu-bohu. Toute la marmaille de Poul-Don est aux trousses d'Ali. Elle voudrait le toucher et, tout de même, elle n'ose pas. Pourtant, il ne s'arrête pas de rire.

On rit aussi, mais on s'inquiète pour Cadiou :

On ne va pas te faire de difficulté au bureau ? lui demande-t-on.

Le bureau tout court pour les gens de Poul-Don, c'est celui de la marine.

- Quelles difficultés ? dit Cadiou. On ne l'a pas volé, je pense.... Hé ! Ali, t'as pas

ton numéro matricule ?

– Non, ma fois, on ne fit pas de difficultés. La Marine voulut ignorer que ce vagabond avait pris passage, sans passeport ni inscription, à bord d'un bateau de pêche, malgré les plus formels règlements. La mairie ne se soucia pas de lui demander son état civil. Il y eut ainsi, à Poul-Don, port de France, en plein vingtième siècle, un individu sans papiers, dont les noms et prénoms n'étaient portés sur aucun registre, et auquel pas un notaire n'aurait pu délivrer un certificat de vie, quoi qu'il eût toute la mine d'un joyeux vivant.

Il vint au recteur une idée. Quand Jacques, après être venu brûler un cierge pour Notre-Dame de Poul-Don, lui eût présenté Ali, le recteur lui répondit :

– Ali ; ce n'est pas un nom. Pour moi, c'est Alain. Nous allons le baptiser un de ces jours.

Jacques qui, de chrétien était passé musulman chez les Beni-Barouf, trouvât très simple qu'un musulman devînt chrétien en Basse-Bretagne.

Il aidait de son mieux le recteur à faire l'instruction religieuse du nègre.... Pour lui, tout le catéchisme tenait en deux articles :

1° Il y a au ciel un paradis où n'iront jamais les boches, ni Bou-Bekr, ni, sans un long stage au purgatoire, les chapardeurs de « véritable Pradel ».

2° On est chrétien par la grâce de Notre-Dame de Poul-Don.

Voilà ce qu'il s'efforçait de faire pénétrer dans le crâne d'Ali, en le menant le plus souvent possible vers la statue de bois peint qui souriait si doucement sous sa couronne de bois dorée, surtout depuis qu'elle avait aux pieds la couronne de perles.

Mais une joie inattendue vint ralentir un peu le zèle d'apôtre de Jacques : ce fut l'arrivée de Raymond.

– Je te croyais en Afrique, lui dit Jacques.

– Oh ! L'Afrique, c'est déjà vieux. Figure-toi que j'arrive de Bosnie.

– Hein ?

– C'est toute une histoire. Je te la résume : sache donc qu'un mois après t'avoir quitté.... A propos, tu peux être tranquille, j'ai fait ta commission aux Beni-Barouf.

– Ils ne t'ont pas fusillé, cette fois ?

– Au contraire ce n'était que you-you de joie, mamours et Franciss Bono. J'étais descendu très bas, et ces braves Arbis se montraient si accueillants que, pour un peu, je serais descendu tout à fait. Mais je me suis méfié de l'effet de ta lettre. Plutôt que de la remettre en mains propres au destinataire, j'ai préféré la laisser tomber...

– Sur le pif de Bou-Bekr ?

– Je ne crois pas, mais plutôt sur une petite place vide que je guignais de l'œil...
Donc, un mois plus tard, on me fait venir en France. Pas fâché du changement, ma foi. Je commençais à en avoir plein le dos du *bled*. Me voilà me baladant de la Somme aux Vosges, des Vosges à la Somme ; bombardant, bombardé, mitraillant ; mitraillé. Cette vie de plein air dura quatre mois, cinq mois, jusqu'au jour où une balle mal placée (ou trop bien) à près tout, ça dépend du point de vue, vient immobiliser mon moteur, et me forcer à atterrir. J'atterris : par malheur, par malheur (*sic*), c'était à l'arrière des lignes allemandes.

– Mon pauvre Raymond !

– Autre malheur : en plus de cette balle dans mon oiseau, il y en avait une autre dans mon mollet droit. Impossible de marcher. Je n'ai pas tardé à me faire cueillir, à être dirigé dare-dare au pays où fleurit le casque à pointe. Mon Dieu, ils ne m'ont pas trop maltraité, nourriture à part : elle était infecte. Ils m'auraient même soigné assez bien, si leur choukroutman de major ne s'était mis en tête de me couper la patte.

– Allons donc.

– Evidemment, la plaie ne prenait pas vite bonne mine. Mais ça paraissait lui faire trop de plaisir, à ce vieux méphisto, d'ébrécher sa scie sur une guibolle française. Alors, pour lui montrer qu'elle n'était pas tellement hors de service, une nuit qu'il faisait bien noir, je suis allé me promener du côté de la frontière suisse qui était toute proche. J'ai nagé dans le Rhin (ça sert d'avoir tiré sa coupe à Poul-Don) et....

– Et te voilà !

– Attends, tu vas trop vite. Cette petite escapade n'avait pas arrangé ma jambe, et, cette fois, elle a bien failli être privée de son mollet. Enfin, tout est rentré dans l'ordre, et, tu vois, il n'y paraît plus.

Pour le prouver, il fit quatre pas et frappa de deux coups de talon le sol de la route où ils se tenaient.

– La morale de l'histoire, ajouta-t-il, c'est que blessure, captivité, évasion me valent deux mois de convalescence. « Deux mois ! Jacquès. J'ai un peu honte de ce long congé, en pensant à ceux qui sont au front. Mais c'est si bon de vivre, et de vivre ici avec toi ! Je pense qu'on fera ensemble quelques parties de pêche, hein ? Vous ne retournez pas tout de suite au Sénégal, j'imagine ?

– Non, pas avant l'hiver. Cet été, nous pêcherons le thon.

– Le thon ? Voilà une pêche qui doit être amusante. Tu crois que ton patron et

parrain ne m'embarquerait pas pour huit jours ?

– Pourquoi pas ? mais patiente un peu : le *Vat-et-Vient* a tant bourlingué là-bas, qu'il a besoin d'une visite soignée avant de reprendre la mer. Il y a bien pour deux semaines de travail sur sa coque et sur sa voilure. Ça me met presque en congé comme toi.

On avait hissé le dundee à sec, et chaque jour l'équipage s'y retrouvait comme à un rendez-vous, aidant le charpentier et le calfat. D'autres matelots leur donnaient aussi, très volontiers, un coup de main, d'abord par bonté d'âme et parce que les hommes de *Vat-et-Vient*, enrichis par leur campagne africaine, ne regardaient pas à payer un verre aux camarades, quoique l'eau-de-vie le vin eût fortement augmenté de prix et diminué de degrés.

Tout en maniant le marteau, le ciseau à froid et l'épisssoir, on bavardait de bien des choses, des présents, des absents, du front, de l'arrière, du pain rare, de la vie chère, de la guerre et surtout, — il va sans dire — de la guerre navale.

Le plus documenté sur ce chapitre était le père Garo, et, comme il parlait avec précision et abondance, Jacques et Raymond se plaisaient à l'entendre soit autour du *Vat-et-Vient* quand la mer était basse, soit au bout du môle, où le bonhomme tenait de préférence son quartier général.

Selon lui, d'ailleurs, il n'y avait plus sur mer rien d'intéressant, Jacques pourrait pêcher le thon sans crainte. Les sous-marins ? Tous apprivoisés ou partis.

– Et comment veux-tu, disait-il, gardés comme vous êtes, avec tous ces patrouilleurs et ces aéros ?

– Aéros (*sic*) ? Rectifiait Raymond.

– Aéros, aéros, tout ça c'est équivoque.

– Équivalent, vous voulez dire ?

– Équivalent, si tu préfères memez tra (I°) comme nous disons en breton.... Ah ! Mais avec ces sacrés parisiens, bientôt, on ne pourra plus parler français. Fais-moi le plaisir de fermer ton bec, mon ami, si tu veux que tonton Garo te dispique un peu les affaires.

– Dispiquez, tonton, et excusez-moi.

– Je vous disais donc... Non, je ne le vous disais pas, mais je vous le dis à présent, l'an dernier, il ne faisait pas beau sortir en mer, rapport à cette engeance de sous-marins. Ah ! Mes garçons, ils en ont fait sauter des navires ! Français, anglais, norvégiens, italiens, enfin de toutes les marines. La grève était pleine dépaves. Il y a des gens de

Poul-Don et d'ailleurs à qui leur saindoux n'a pas coûté cher, ni leur pétrole. Tout de même, il y a eu bien de la marchandise perdue. Mais le pire, c'est que les pauvres bateaux de pêche étaient attaqués.

– On m'a dit ça, fit Jacques.

– On ne t'a dit que la vérité. Va demander à ceux de Poul-Goazec ce qu'ils ont fait d'un de leurs dragueurs, à ceux de Guilvinec ce qu'ils ont fait d'un de leurs drivers, à ceux de Concarneau ce qu'ils ont fait du thonier *République*. Bombardés, fusillés, au fond de l'eau corps et biens. Le *Versailles* de Kerity, ils se sont contentés de le couler en laissant les hommes embarquer dans leur rafiot à cent lieues de la côte. Des pauvres bougres qui n'auraient jamais revu la terre sûr et certain, si un patrouilleur de Brest ne les avait repêchés au large... Et quel toupet ! Tenez, moi qui vous parle, un jour j'en ai vu un se balader parmi nos chaloupes à trois milles d'ici, rien de plus. Savez-vous ce qu'il avait fait ? Il avait arboré notre pavillon.

(Manque dernière page)

LA LUTTE DANS L'ŒUVRE D'AUGUSTE DUPOUY, UNE ÉNERGIE CRÉATRICE

Résumé

Auguste Dupouy fut une des grandes figures de la littérature bretonne de la première moitié du XXe siècle. Son écriture est partagée entre des travaux de type universitaires : biographies, études générales sur la littérature, et une écriture plus personnelle : romans, nouvelles, ouvrages touristiques — où la Bretagne prend la plus large place —. Quel est le point de convergence entre deux activités littéraires aussi différentes ? Tandis que Dupouy émet de lui une image relativement lisse, il nous semble, au contraire, que dans son œuvre tout est lutte, tout est conflit : géographique, sociologique, celui des passions, des pulsions, des désirs, l'œuvre de Dupouy ne peut s'entendre qu'au son du grand fracas d'une volonté qui se brise contre une autre. Ce travail a pour propos d'exposer comment ce motif s'enchevêtre dans le texte, se développe et comment il porte en lui la source de l'énergie créatrice.

L'écriture littéraire révèle et met en œuvre une tension fondamentale qui se traduit par l'expression de la lutte. L'espace géographique est en proie au combat : les frontières sont assiégées, les territoires en résistance. Les hommes qu'il admire, auxquels il accorde une biographie, sont des personnages contestés, il assure leur défense. Dans les œuvres de fiction, les fondements de la narration sont le désir de domination et les conséquences dramatiques qui en découlent.

Lire l'œuvre d'Auguste Dupouy, c'est se replonger dans un monde qui a largement disparu — celui d'une Bretagne de costumes, de marine à voile et de pain noir. Pourtant, la richesse de son écriture lui donne une véritable place dans l'histoire littéraire, sa lecture nous donne des clefs pour mieux comprendre notre société, mais surtout, par l'image complexe qu'il laisse de l'homme, il participe du grand projet de l'art qui est celui de sonder l'âme humaine.

Mots-clés : Lutte, littérature, Bretagne, pêcheur, mer, femme, biographie, autonomisme

STRUGGLING AS A CREATIVE ENERGY IN THE WORK OF AUGUSTE DUPOUY

Abstract

Auguste Dupouy was one of the central figures of Brittany's literature in the first half of the twentieth century. His works combine academic writing – biographies and general studies in literature – and more personal writing such as novels, short stories and tourist guide books, in which Brittany is a central element. How do Dupouy's two distinct literary activities converge? Although Dupouy pictured himself as a conventional character, this writer believes that his work is entirely built on the themes of struggle and fight. Whether it be social or territorial disputes or the struggle of passions, urges and desires, Dupouy's work can only be understood through the clashing of one man's will against another's. The present study intends to expose how this motif is interlaced in the text, how it is developed and how it bears the source of creative energy.

Dupouy's literary writing reveals and implements a fundamental tension, which finds its expression in struggle. Geographic space is subject to struggle: boundaries are besieged and territories are resisting. The men he admired and whose biographies he chose to write were controversial characters for whose cases he conducted the defence. In his fiction, the narrative is based on the desire for domination and the ensuing dramatic consequences.

When reading Auguste Dupouy's work we immerse ourselves in a bygone world – the days of Bretons in traditional costumes, sailing ships and black bread. Yet the richness of his writing confers him a real place in the history of literature; reading him gives us some keys to a better understanding of our society and, above all, as he imparts his complex vision of man, he partakes in art's great project : fathoming the human soul.

Keywords : struggle, literature, Brittany, fisherman, sea, woman, biography, home rule

Discipline : Lettres

CENTRE DES CORRESPONDANCES ET JOURNAUX INTIMES

Faculté des Lettres Victor-Segalen, 20 rue Duquesne

CS 93837, 29238 BREST Cedex 3